



HAL
open science

Éléments d'une anthropologie de l'acteur et de l'observateur : Sarrola-Carcopino, village corse (1845-1939)

Charlie Galibert

► **To cite this version:**

Charlie Galibert. Éléments d'une anthropologie de l'acteur et de l'observateur : Sarrola-Carcopino, village corse (1845-1939). Anthropologie sociale et ethnologie. Université de la Réunion, 2000. Français. NNT : 2000lare0007 . tel-00646160

HAL Id: tel-00646160

<https://theses.hal.science/tel-00646160v1>

Submitted on 30 Nov 2011

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

UNIVERSITE DE LA REUNION

U.F.R. DE LETTRES ET SCIENCES HUMAINES

PRE

THESE POUR LE GRADE DE
DOCTEUR DE L'UNIVERSITE DE LA REUNION
DISCIPLINE : ANTHROPOLOGIE

PRESENTEE ET SOUTENUE PUBLIQUEMENT PAR
CHARLIE GALIBERT

SEPTEMBRE 2000

**ELEMENTS D'UNE ANTHROPOLOGIE DE
L'ACTEUR ET DE L'OBSERVATEUR**

SARROLA-CARCOPINO, VILLAGE CORSE (1845-1939)

TOME 1

DIRECTEUR DE THESE :
BERNARD CHERUBINI, MAITRE DE CONFERENCES H.D.R.

MEMBRES DU JURY :
PROFESSEUR YVES POURCHER (TOULOUSE)
PROFESSEUR GEORGES RAVIS-GIORDANI (AIX-EN-PROVENCE)

SCD UNIVERSITE DE LA REUNION



2390010350

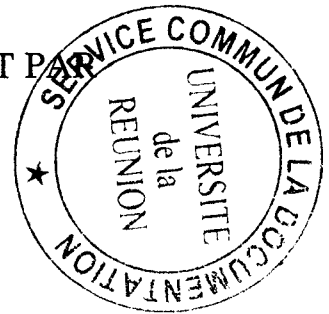
UNIVERSITE DE LA REUNION

U.F.R. DE LETTRES ET SCIENCES HUMAINES

THESE POUR LE GRADE DE
DOCTEUR DE L'UNIVERSITE DE LA REUNION
DISCIPLINE : ANTHROPOLOGIE

PRESENTEE ET SOUTENUE PUBLIQUEMENT PAR
CHARLIE GALIBERT

SEPTEMBRE 2000



**ELEMENTS D'UNE ANTHROPOLOGIE DE
L'ACTEUR ET DE L'OBSERVATEUR**

SARROLA-CARCOPINO, VILLAGE CORSE (1845-1939)

DIRECTEUR DE THESE :
BERNARD CHERUBINI, MAITRE DE CONFERENCES H.D.R.

MEMBRES DU JURY :
PROFESSEUR YVES POURCHER (TOULOUSE)
PROFESSEUR GEORGES RAVIS-GIORDANI (AIX-EN-PROVENCE)

.....

REMERCIEMENTS

A CIU

A la famille Bonardi

Aux acteurs : Jean, Josée, Palme, Laurine, l'oncle-curé...

A Sarrola Carcopino

Mes remerciements vont aux habitants de Sarrola Carcopino,

Et plus particulièrement à :

Mmes Marie Carcopino, Pauline Poggi, Marie Antoinette Sarrola, Jeannette Sarrola

Milles Antoinette et Pauline Sarrola,

Mrs Noël Sarrola, Matthieu Sarrola, Lisandru Sarrola, Sylvestre Catellagi, Matthieu Poggi.

Sont également associés à ce travail :

Francesca Albertini, Jean-Marie Arrighi, Bernard Cherubini, Tony Fogacci, Jacques Fusina, Antoine-Marie Graziani, Anne Meistersheim, Lucette Ponçin, Dominique Salini, François Zarzelli, Jean Paul Coggia et Jean Paul Giordani

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION GENERALE	p.1
PREMIERE PARTIE : PRESENTATION THEORIQUE ET METHODOLOGIQUE	p.22
CHAPITRE I. L'ACTEUR ET LE LOCAL : L'HISTOIRE D'UNE DISJONCTION	p.22
I. L'acteur	p.22
1. L'acteur du point de vue de l'observateur	p.22
1.1. L'acteur du point de vue de la sociologie	p.22
1.2. L'acteur du point de vue de l'ethnologie	p.26
2. L'observateur (l'ethnologie) du point de vue de l'acteur	p.36
2.1. La raison ethnologique, l'acteur et l'observateur	p.36
2.2. L'acteur et le désir d'ethnologie	p.38
II. Le local	
1. Le local du point de vue de l'observateur	p.48
1.1. Les sciences sociales et le local	p.48
1.2. Le localisme	p.52
2. Le local du point de vue de l'acteur	p.55
2.1. le local: un autre nom de l'altérité	p.55
2.2. L'Insularité comme réchauffement local de l'altérité acteur/observateur	p.61
CHAPITRE II. L'ACTEUR ET LE LOCAL: CONJONCTION. ...VERS UNE ETHNOLOGIE LOCALE – ACTORALE	p.67
I. L'objet d'une ethnologie locale-actorale : le quotidien comme conjonction du local et de l'acteur	p.67
1. L'acteur au quotidien : l'anthropologie entre l'individuel et le collectif	p.68
2. Le local au quotidien : l'anthropologie entre histoire et psychologie	p.71
3. La conjonction de l'acteur et du local dans le quotidien	p.73

II. Le sujet épistémique d'une ethnologie locale-actorale :

l'insularité au quotidien comme conjonction de l'observateur et de l'acteur	p.79
1. Des insularités à l'iléité	p.79
2. Les dilemmes d'une heuristique	p.81
3. L'heuristique de "l'ethnologie" de l'acteur pour l'ethnologie de "l'observateur"	p.83
4. Schéma récapitulatif	p.89

III. Prolégomènes à une ethnologie locale de l'observateur et de l'acteur p.92

**CHAPITRE III. ETHNOLOGIE "DE L'OBSERVATEUR" ET
"ETHNOLOGIE" DE L'ACTEUR DANS L'EPISTEME
ETHNO-ANTHROPOLOGIQUE CORSE**

p.103

I. Présentation : La Corse, ouverture et fermeture anthropologiques

p.103

- | | |
|---|-------|
| 1. Une île hologrammique | p.104 |
| 2. L'espace et le temps insulaires | p.104 |
| 3. La Corse : ouverture et fermeture épistémologiques | p.106 |

II. Ethno-anthropologie de la Corse : les deux versants de l'épistémé Corse

p.107

- | | |
|---|-------|
| 1. Premier versant. Une ethnologie de l'observateur : de l'ethnographie de la communauté rurale à une anthropologie de l'acteur insulaire | p.107 |
| 1.1. Ethnologie de l'observateur : l'approche sociale | p.107 |
| 1.1.1. Ethnographie de la communauté rurale et monographie | p.108 |
| 1.1.2. Démarcation de la monographie | p.112 |
| 1.1.3. Redéfinir la communauté ou la question de l'unité significative de base. | p.120 |
| 1.2. Ethnologie de l'observateur : l'approche symbolique | p.126 |
| 1.2.1. Lectures et figures de l'horizontalité | p.128 |
| 1.2.2. Lectures et images de la verticalité | p.130 |
| 1.2.3. La rencontre des axes : cercle, spirale, réseau, labyrinthe | p.132 |
| 2. Second versant de l'épistémé ethno-anthropologique corse : l'ethnologue impliqué ou la tentation d'une ethnologie de l'acteur | p.134 |

2.1. Implication symbolique et distanciation ethnologique	p.134
2.2. D'une ethnologie insulaire à une ethnologie(de la) Corse ?	p.138
III. Contextualisation et actionnalisation d'une anthropologie de l'observateur et de l'acteur	p.146
1. Bilan et critique des deux versants de l'épistémé corse	p.147
1.1. Le versant ethnologie de l'observateur : la double logique des Structures et des Idées	p.147
1.2. Le versant de l'ethnologie de l'acteur	p.149
1.3. Local + local = global ?	p.150
2. Une problématique de la contextualisation et de l'actionnalisation de l'acteur local	p.152
2.1. Au niveau de l'objet	p.152
2.2. Au niveau du sujet	p.153
2.3. Le quotidien : saillance, banal, fragment et "exceptionnel-normal"	p.155
3. Corse et ethnologie	p.159
CHAPITRE IV. ELEMENTS DE METHODOLOGIE POUR UNE ETHNOLOGIE DE L'ACTEUR ET DE L'OBSERVATEUR	p.161
I. Distinction entre documentation suscitée, non suscitée et documents naturels	p.161
1. La documentation non suscitée	p.162
2. La documentation naturelle	p.166
II. L'acteur dialogique et l'acteur scripteur	p.167
1. L'Acteur dialogique	p.167
2. L'acteur scripteur	p.169
2.1. La pensée sociale	p.169
2.2. "Les impondérables de la vie authentique" (Malinowski)	p.170
2.3. Le translinguistique du document naturel écrit	p.174
2.4. L'acteur épistolier	p.175
III. L'acteur dialogique et l'acteur épistolier : une redéfinition de l'action	p.179
1. L'interaction et l'interacteur	p.179

2. Action et langage	p.181
3. Action et vécu	p.182
IV - Les documents naturels, locus privilégié d'une anthropologie de l'acteur et de l'observateur	p.183
1. Paradoxes heuristiques	p.183
2. L'extra-subjectivité du symbolique	p.185
V. Ecrit/oral, Histoire/anthropologie : de nouveaux rapports	p.186
1. L'écrit et l'oral dans le cadre d'une documentation non suscitée	p.186
2. Passé, présent, ethnocentrisme, chronocentrisme : une "ethnologie du présent historique"	p.190
3. Histoire et anthropologie : une autre méthodologie du temps historique. De l'historicité de la production d'un document naturel écrit à son exposition chronologique	p.195
VI. Anthropologie fictionnelle et anthropologie de la fiction	p.201
VII. méthodologie du terrain	p.208
1. Transformation du "lieu de vie" en objet de recherche	p.208
2. D'une participation observante à une observation participante	p.210
3. Les noms propres	p.215
4. Traitement des données	p.217
5. La correspondance : une analyse exploratoire d'une documentation naturelle	p.219
6. De l'historicité de la production de la correspondance à son exposition chronologique	p.224
7. Illustration du localisme et <i>ars inviniendi</i>	p.226
II° PARTIE : CORPUS	
CHAPITRE V : LE MONDE DE SARROLA-CARCOPINO	p.229

I. Le village dans l'histoire	p.229
1. De la préhistoire à l'ancien régime	p.229
2. L'état de la commune à la fin de l'Ancien Régime	p.247
3. De 1795 à 1870	p.260
4. Les questions communales	p.266
5. Vers un premier bilan	p.274
5.1. Première approche de la respiration communale : l'occupation du territoire	p.274
5.2. L'atmosphère	p.279
5.3. L'héritage historique	p.280
 II. Une famille dans le village	 p.284
1. La famille B : Santu et la constitution du patrimoine	p.284
1.1. Santu dans son époque	p.284
1.2. Le conseil municipal du 3 mai 1874	p.290
1.3. Des marges des conseils municipaux à la politique	p.300
2. Santu et la constitution du patrimoine familial	p.304
2.1. Una piccola porzione di terra denominato Pratoscello	p.304
2.2. Les testaments de Santu	p.308
3. Les grandes leçons d'une petite parcelle	p.310
3.1. Le devenir successoral de Pratuscheddu	p.311
3.2. D'une liasse d'actes d'achats et de ventes	p.313
3.3. Un cadastre intime en pays rhétorique	p.315
 CHAPITRE VI : SARROLA DE L'AUTRE COTE DU MONDE	 p.320
 Introduction : l'histoire coloniale française	 p.320
 I. Le Tonkin (01/01/1894-02/07/1897)	 p.322
1. La carte d'état major	p.322
2. La codification de la correspondance : rituel d'abolition du temps et de l'espace	p.325
3. L'appriovoisement de l'espace	p.330
3.1. La situation au Tonkin	p.330

3.2. Le voisinage sarrolais au Tonkin	p.334
3.3. Le voisinage tonkinois à Sarrola : l'attaque du convoi Bac Kem – Cho Ra	p.350
3.4. Le dossier de l'attaque du convoi : un événement synthétique du complexe Tonkin-Sarrola	p.366
4. Fusion Sarrola-Tonkin	p.368
4.1. Pratuscheddu sur Tonkin	p.368
4.2. Pho Trinh et le devenir-lieu	p.370
4.3. Conjurer la pensée du retour	p.373
4.4. Rupture de l'échange, souhaits de retour et rengagement	p.380
5. Temps et correspondance	p.383
6. Dernière lettre	p.386
7. L'intérêt du Tonkin pour une ethnologie de Sarrola	p.387
7.1. L'action comme expression culturelle	p.387
7.2. Le Tonkin : une île de l'archipel corse	p.389
II. Bejofo (Madagascar) : Juillet 1898-Juillet 1900	p.393
1. Bejofo. Installation	p.393
1.1. Le héros d'Andranasamonta	p.395
1.2. La politique de Galliéni	p.397
1.3. Le canton de Béjofo	p.399
1.4. Béjofo, une monographie exotique de Sarrola ?	p.401
2. Local et global	p.417
2.1. Les lettres de l'oncle-curé	p.417
2.2. Les rapports, toujours	p.419
2.3. Galliéni et le Terrier	p.421
2.4. La "démilitarisation" et l'apprentissage administratif	p.425
3. Josée épistolière	p.428
3.1. "Rien de nouveau à Sarrola"	p.432
3.2. Le passage du siècle	p.433
3.3. Quelle division des tâches ?	p.438
4. Le traitement différentiel de l'information	p.439
4.1. Des sélections personnelles d'événements différents	p.439
4.2. Des informations sélectives	p.470

4.3. La position centrale de Jean	p.478
5. D'une île à l'autre : les leçons anthropologiques de Madagascar	p.487
5.1. Sarrola sur Béjofo	p.487
5.2. Horizons et points de vue périscopiques	p.493
5.3. Gulliver et Lilliput : une anthropologie de l'enfance	p.499
5.4. Acteur et observateur : topos et ethos sarrolais	p.507
CHAPITRE VII : LE MONDE DU COTE DE SARROLA	p.509
I. Le retour à Sarrola (1904-1914)	p.509
1. La situation générale	p.509
1.1. "Cette fameuse politique"	p.509
1.2. Santé, course aux honneurs, prévision de retraite	p.514
1.3. La constellation familiale ou la tentation de la vie civile	p.517
1.4. La mauvaise situation familiale et financière de l'oncle-curé	p.521
1.5. Hésitations	p.523
1.6. Un projet de mariage	p.525
2. Le retour à la vie civile	p.528
2.1. La fin de la correspondance	p.529
2.2. Un mariage «intéressé» ou «intéressant» ?	p.530
2.3. Lucie	p.533
2.4. Le premier emploi : suppléant du juge de paix cantonal	p.535
2.5. Le premier enfant : mademoiselle Nini	p.536
2.6. Le départ de l'oncle-curé à San Martino Di Lota	p.537
2.7. L'apprentissage du rôle de père	p.540
2.8. Les joies temporelles de l'oncle-curé	p.541
3. Les "choses locales"	p.543
3.1. Sarrola et le rapport Clémenceau	p.546
3.2. La commune au début du siècle	p.548
3.3. Sarrola, un nexus ?	p.554
4. La mort de Nini	p.556
5. Une nouvelle naissance : Marie Catherine remplace ... Marie Catherine	p.560
6. Une place centrale dans la constellation villageoise	p.563
7. Sarrola sur ethos	p.568

II. Le temps de la gestion	p.571
1. L'après 14-18	p.571
1.1. Le poste de juge de paix	p.572
1.2. Le quotidien en carnets	p.576
1.3. L'éducation des enfants	p.577
1.4. La mort de l'oncle-curé	p.583
1.5. Les élections de 1925 : tout un programme	p.585
1.6. La situation politique nationale : «la valse des cabinets»	p.590
1.7. Les premières réalisations	p.592
1.8. Le dossier de l'adduction d'eau	p.593
1.9. Le public et le privé	p.597
2. Le monument aux morts	p.601
2.1. Le culte du souvenir	p.601
2.2. L'idée du "poilu" de Sarrola	p.603
2.3. Un comité des fêtes pour l'érection d'un monument aux morts de la patrie	p.604
2.4. Les travaux	p.606
2.5. La matinée artistique du dimanche 2 septembre 1928	p.607
2.6. L'inauguration	p.624
3. La bataille de la municipalité : l'élection de 1929	p.631
3.1. La révision des listes électorales	p.632
3.2. Les dernières demandes d'inscription et la commission d'appel	p.637
3.3. Venir voter : i corse d'altro	p.639
3.4. Alta et bassa pulitica : rôle et place du maire	p.642
3.5. La Corse d'outre mer	p.645
3.6. Le grand jour	p.648
4. Coup de projecteur entre 1929 et 1939	p.650
4.1. Le règlement des questions communales séculaires : l'adduction d'eau et la traverse	p.651
4.2. La politique	p.663
4.3. La famille	p.683
5. Des modifications de l'univers sensible villageois	p.690

5.1. « Chosiers » et petites mythologies portatives	p.690
5.2. Modifications de l'univers sensible	p.694
6. Un bilan provisoire	p.697
CONCLUSION GENERALE	p.701
BIBLIOGRAPHIE	

PLAN DU TOME 1

PLAN DU TOME 1

INTRODUCTION GENERALE	p.1
PREMIERE PARTIE : PRESENTATION THEORIQUE ET METHODOLOGIQUE	p.22
CHAPITRE I. L'ACTEUR ET LE LOCAL : L'HISTOIRE D'UNE DISJONCTION	p.22
I. L'acteur	p.22
1. L'acteur du point de vue de l'observateur	p.22
1.1. L'acteur du point de vue de la sociologie	p.22
1.2. L'acteur du point de vue de l'ethnologie	p.26
2. L'observateur (l'ethnologie) du point de vue de l'acteur	p.36
2.1. La raison ethnologique, l'acteur et l'observateur	p.36
2.2. L'acteur et le désir d'ethnologie	p.38
II. Le local	
1. Le local du point de vue de l'observateur	p.48
1.1. Les sciences sociales et le local	p.48
1.2. Le localisme	p.52
2. Le local du point de vue de l'acteur	p.55
2.1. le local: un autre nom de l'altérité	p.55
2.2. L'Insularité comme réchauffement local de l'altérité acteur/observateur	p.61
CHAPITRE II. L'ACTEUR ET LE LOCAL: CONJONCTION. ...VERS UNE ETHNOLOGIE LOCALE – ACTORALE	p.67
I. L'objet d'une ethnologie locale-actorale :	
le quotidien comme conjonction du local et de l'acteur	p.67
1. L'acteur au quotidien : l'anthropologie entre l'individuel et le collectif	p.68
2. Le local au quotidien : l'anthropologie entre histoire et psychologie	p.71

3. La conjonction de l'acteur et du local dans le quotidien	p.73
II. Le sujet épistémique d'une ethnologie locale-actorale :	
l'insularité au quotidien comme conjonction de l'observateur et de l'acteur	p.79
1. Des insularités à l'iléité	p.79
2. Les dilemmes d'une heuristique	p.81
3. L'heuristique de "l'ethnologie" de l'acteur pour l'ethnologie de "l'observateur"	p.83
4. Schéma récapitulatif	p.89
III. Prolégomènes à une ethnologie locale de l'observateur et de l'acteur	p.92
 CHAPITRE III. ETHNOLOGIE "DE L'OBSERVATEUR" ET "ETHNOLOGIE" DE L'ACTEUR DANS L'ÉPISTEME ETHNO-ANTHROPOLOGIQUE CORSE	
	p.103
I. Présentation : La Corse, ouverture et fermeture anthropologiques	p.103
1. Une île hologrammique	p.104
2. L'espace et le temps insulaires	p.104
3. La Corse : ouverture et fermeture épistémologiques	p.106
II. Ethno-anthropologie de la Corse : les deux versants de l'épistémé Corse	p.107
1. Premier versant. Une ethnologie de l'observateur : de l'ethnographie de la communauté rurale à une anthropologie de l'acteur insulaire	p.107
1.1. Ethnologie de l'observateur : l'approche sociale	p.107
1.1.1. Ethnographie de la communauté rurale et monographie	p.108
1.1.2. Démarcation de la monographie	p.112
1.1.3. Redéfinir la communauté ou la question de l'unité significative de base.	p.120
1.2. Ethnologie de l'observateur : l'approche symbolique	p.126
1.2.1. Lectures et figures de l'horizontalité	p.128
1.2.2. Lectures et images de la verticalité	p.130
1.2.3. La rencontre des axes : cercle, spirale, réseau, labyrinthe	p.132

2. Second versant de l'épistémé ethno-anthropologique corse :	
l'ethnologue impliqué ou la tentation d'une ethnologie de l'acteur	p.134
2.1. Implication symbolique et distanciation ethnologique	p.134
2.2. D'une ethnologie insulaire à une ethnologie(de la) Corse ?	p.138
III. Contextualisation et actionalisation d'une anthropologie de l'observateur et de l'acteur	p.146
1. Bilan et critique des deux versants de l'épistémé corse	p.147
1.1. Le versant ethnologie de l'observateur : la double logique des Structures et des Idées	p.147
1.2. Le versant de l'ethnologie de l'acteur	p.149
1.3. Local + local = global ?	p.150
2. Une problématique de la contextualisation et de l'actionalisation de l'acteur local	p.152
2.1. Au niveau de l'objet	p.152
2.2. Au niveau du sujet	p.153
2.3. Le quotidien : saillance, banal, fragment et "exceptionnel-normal"	p.155
3. Corse et ethnologie	p.159
CHAPITRE IV. ELEMENTS DE METHODOLOGIE POUR UNE ETHNOLOGIE DE L'ACTEUR ET DE L'OBSERVATEUR	p.161
I . Distinction entre documentation suscitée, non suscitée et documents naturels	p.161
1. La documentation non suscitée	p.162
2. La documentation naturelle	p.166
II. L'acteur dialogique et l'acteur scripteur	p.167
1. L'Acteur dialogique	p.167
2. L'acteur scripteur	p.169
2.1. La pensée sociale	p.169
2.2. "Les impondérables de la vie authentique" (Malinowski)	p.170
2.3. Le translinguistique du document naturel écrit	p.174
2.4. L'acteur épistolier	p.175

III. L'acteur dialogique et l'acteur épistolier : une redéfinition de l'action	p.179
1. L'interaction et l'interacteur	p.179
2. Action et langage	p.181
3. Action et vécu	p.182
IV - Les documents naturels, locus privilégié d'une anthropologie de l'acteur et de l'observateur	p.183
1. Paradoxes heuristiques	p.183
2. L'extra-subjectivité du symbolique	p.185
V. Ecrit/oral, Histoire/anthropologie : de nouveaux rapports	p.186
1. L'écrit et l'oral dans le cadre d'une documentation non suscitée	p.186
2. Passé, présent, ethnocentrisme, chronocentrisme : une "ethnologie du présent historique"	p.190
3. Histoire et anthropologie : une autre méthodologie du temps historique. De l'historicité de la production d'un document naturel écrit à son exposition chronologique	p.195
VI. Anthropologie fictionnelle et anthropologie de la fiction	p.201
VII. méthodologie du terrain	p.208
1. Transformation du "lieu de vie" en objet de recherche	p.208
2. D'une participation observante à une observation participante	p.210
3. Les noms propres	p.215
4. Traitement des données	p.217
5. La correspondance : une analyse exploratoire d'une documentation naturelle	p.219
6. De l'historicité de la production de la correspondance à son exposition chronologique	p.224
7. Illustration du localisme et <i>ars inviniendi</i>	p.226

INTRODUCTION GÉNÉRALE

INTRODUCTION GENERALE

1. Le continuum épistémique de l'anthropologie

En tant que discipline soumise à un contrôle épistémologique critique, l'anthropologie échappe logiquement à l'introspection du sujet cherchant à se connaître lui-même pour poser l'homme pluriel, en situation concrète, comme objet de savoir. Néanmoins, de l'observation objectivée au désir de penser à la place de l'autre, la tentation a toujours existé de donner à voir et entendre l'autre comme sujet. L'opposition d'une analyse en termes de "science naturelle" à la Radcliffe-Brown, et d'une pratique de l'ethnologie comme "un art" à la Evans-Pritchard ne redouble-t-elle pas celle, sociologique, entre des faits sociaux appréhendés comme des choses (Durkheim) et leur considération comme des représentations (Weber) ? La question dépasse de beaucoup le simple problème d'une validité des méthodes ou des techniques, car, si la pensée scientifique consiste bien dans la construction d'un objet détaché de l'intuition immédiate, elle ne peut cependant s'en abstraire indéfiniment.

- Du retour de l'observateur

Le rapatriement de l'ethnologie des terrains du lointain et de l'exotique vers ceux du proche et du local, plus endotiques, n'a fait qu'accentuer cette nécessaire tension. A l'époque du "grand partage" (Goody, 1979), la plus grande distance entre l'ethnologue et les sociétés (primitives), objet de son étude, permettait de parler au mieux de l'autre et d'apporter ainsi, suivant la théorie du détour, un éclairage à la connaissance de notre propre société. Mais le retour chez soi fut aussi un retour sur soi : l'Autre s'est alors fait plus flou et l'ethnologue plus présent dans son objet. L'une des distinctions fondatrices entre la sociologie (les sociétés occidentales) et l'ethnologie (les sociétés primitives) s'est dès lors estompée¹. L'ethnologie, au moins du côté de ses objets, est devenue, tendanciellement, une sociologie ; la "science sociale de l'observé" une "science sociale de l'observateur", émoissant la distinction fondamentale (sociologie/ethnologie) de Lévi-Strauss.

Plus précisément, au sein de nos propres cultures, l'altérité des primitifs et des sauvages s'est diluée en simple différence (Affergan, 1987, 1991; Jeudy, 1997) : attirance pour le proche,

¹les sociologues sont d'ordinaire plus engagés face aux problèmes de leur propre société qu'un ethnologue ne peut l'être dans une société autre que la sienne" (Cresswell, 1989, p.1311).

prise en compte des phénomènes ordinaires, voire de l'individuel, etc. : toute une phénoménologie du quotidien qui s'est révélée, en fin de compte, aussi significative que les mythes et structures des terrains traditionnels. D'autant que la tendance régionaliste et identitaire des années 70, accompagnée de la contestation et de la dénonciation même du rôle et du statut de l'anthropologue, a encore avivé le biais de ce retour sur soi. De nombreuses productions scientifiques témoignent de ces préoccupations nouvelles : par exemple, la revue "L'Homme" (1992, n°21) consacrée à "L'anthropologie du proche", le collectif sur "L'ethnologie du présent" (Althabe, Fabre et Lenclud, 1992), ou la recension, pour la France, des "nouveaux objets" de l'ethnologie (Bromberger, 1997, 1998).

- ... à l'advenue de l'acteur

Parallèlement à ce mouvement de fond, l'anthropologie a revendiqué la compréhension de ses objets "par le dedans": connaissance synthétique, exclusive de toute autre, contestant cette compréhension "par le dehors" qui réduit la connaissance de l'autre au savoir exclusif d'un observateur, alors détenteur de la vérité et cherchant moins à faire advenir avec l'autre ce qu'il ne savait pas, qu'à vérifier sur les autres ce qu'il savait. Le danger d'une telle compréhension "par le dedans" (que ce soit par fréquentation assidue, imprégnation par l'objet, empathie, voire auto-anthropologie de natifs) est l'exact pendant des excès de la "compréhension par le dehors" réduisant l'autre à ce qu'on pense de lui, ou pire à ce que l'on pense qu'il pense². D'autant que cette transformation des objets à observer en sujets d'analyse n'est pas sans soulever la question des méthodes de recherche et d'interprétation à utiliser.

Pourtant, si les lignes de force centrifuges, constitutives de l'épistémé ethnologique, persistent -durcissement de la tendance à l'objectivation et à l'explication externe *versus* revendication d'une participation, voire d'une implication de l'objet lui-même- on observe néanmoins une forte interdépendance entre anthropologie de la modernité et anthropologie exotique : nombreux sont les chercheurs qui passent de l'une à l'autre au gré des investigations, d'autant que l'anthropologie exotique n'est pas indifférente à certains éléments de réflexion issus de l'ethnologie du proche (cf. par exemple les travaux de Bastide, Laplantine, Balandier, Augé...). Il est d'ailleurs possible de lire le rapatriement comme la mise à l'épreuve d'une

²Dans l'introduction à son ouvrage sur le symbolisme, Willis prône ainsi "l'abandon de l'hypothèse confortable implicite de l'anthropologie classique selon laquelle les ressources conceptuelles des sciences naturelles et sociales occidentales permettent de rendre compte de toutes les cultures non occidentales" (1975, XII).

tradition de la distanciation et du regard éloigné, par et dans une expérience qui s'origine dans une "communauté culturelle" entre l'ethnologue et son objet, soi et l'autre. Ainsi en va-t-il de la tendance à passer d'une perspective unitaire à une perspective dialectique, prenant autant en compte la subjectivité de l'observateur et sa position culturelle que l'objectivité de l'acteur de la société et de la culture qu'il observe. Au niveau de la discipline, ce serait alors la proximité acquise par le regard de l'ethnologue sur les sociétés lointaines, qui lui permettrait de regarder nos propres sociétés avec toute la distance nécessaire.

"La pratique de l'anthropologie fondée sur une extrême proximité de la réalité sociale étudiée suppose paradoxalement aussi une très forte distanciation par rapport à la société que je cherche à comprendre et par rapport à la société à laquelle j'appartiens" (Laplantine, 1987, p.157).

- Quel acteur pour quel observateur ?

Mais comment parvenir à s'étonner de ce qui nous est le plus familier, et à rendre familier ce qui nous est étranger ? Telle pourrait-être la question de l'ethnologie. Est-ce en se familiarisant lui-même avec ce qui paraît dès l'abord étranger, ou bien en s'étrangéissant en observateur de soi même, en s'indigénéisant en quelque sorte comme acteur-objet, que l'ethnologue pourra rendre étrange aux acteurs ce qui leur paraissait familier ?

Il n'est bien sûr pas question de nier que l'ethnologie ait pour objectif de situer l'acteur dans son contexte social et sa quotidienneté. Mais si l'acteur a toujours été présent dans l'ethnologie, c'était tantôt comme simple "créature" des catégories de l'observateur -c'est-à-dire objet réduit au "sujet-de-l'ethnologue"- tantôt comme dissimulé sous et par la figure de l'autre -c'est-à-dire réduit au "sujet-de-l'ethnologie", et devenant alors sans objet. Il relève, dans le premier cas, d'une observation en termes de structures explicatives et constitue, virtuellement, l'objet invisible d'une "anthropologie en l'absence de l'homme" (Dumont, 1981); dans le second cas, il relève d'une observation en termes d'implication et constitue, implicitement, le sujet auto-proclamé d'un "homme en l'absence d'anthropologie". Et, en effet, tout au long de son histoire, l'anthropologie privilégiera alternativement le même ou l'autre. Comment ne continuerait-elle d'ailleurs pas à parcourir l'éventail de ses identifications jusqu'à en faire un cercle, puisque le sujet et l'objet d'une science humaine sont en nécessaire relation d'interception ? Cependant, si l'on privilégie la fusion, l'altérité culturelle devient

impensable -hormis sous le mode autoréférentiel de la dénégation, de la résistance et du manque- alors que si l'on privilégie la fission, la radicalité de l'autre, c'est l'idée générale de l'homme qui s'obscurcit jusqu'à invalider toute possibilité d'anthropologie.

- Une voie tierce : les passeurs de frontière

"Il existe une frontière en deçà de laquelle il faut être pour sympathiser avec le mythe, et au delà de laquelle il faut être pour l'étudier. Nous avons l'heureuse fortune de vivre près de cette ligne frontière et de la pouvoir passer et repasser à volonté" (Tylor, 1969, p.185).

Si la position est attrayante, les débats théoriques et épistémologiques relatifs à l'observation, à la nécessaire implication de l'observateur, à l'observation participante, au dialogisme voire à l'exotopie, ont rendu plus fractale et plus glissante encore cette frontière, et moins sûre cette habileté affichée d'un ethnologue passeur de frontière. La voie tierce, si voie tierce il y a, serait alors plutôt celle "d'une dialectique déplacée qui ferait d'une éthique de la rencontre et d'un constructivisme dialogué, non prescriptif, deux conditions constitutives d'une réponse proprement scientifique à une authentique problématique philosophique ainsi explicitée : comment un sujet peut-il poser un autre sujet en objet s'il lui est identique" (Blanckaert, 1985, p.109).

Ceci reviendrait à expérimenter les différentes approches composant le continuum qui s'étend de l'observateur distancié à l'observateur impliqué, afin de tester l'efficacité complémentaire et/ou comparative de cette épistémé. Déplacer le curseur d'une observation diversifiée sur un tel continuum ouvre simultanément à l'exploration d'un terrain et à l'exploration des théories, problématiques et méthodologies de l'anthropologie.

2. La voie tierce : expérimentation

La Corse a constitué pour nous le lieu de cette expérimentation, et ce pour plusieurs raisons tenant à :

- La littérature ethnologique produite à son endroit

Elle couvre en effet l'intégralité de cet éventail, s'étirant d'une approche ethnologique classique en termes d'observation distanciée (d'une part, dans le champ de la production économique-écologique des rapports sociaux, d'autre part, dans le champ symbolique en tant

que domaine du sens et des valeurs) à une observation participante "extrémisée" en une volonté tendancielle de pratiquer une anthropologie du côté de l'acteur, qui implique l'observateur natif dans son objet même. On peut certes resituer cette constellation épistémique dans l'héritage d'une anthropologie scindée en "sociale" (et considérée comme une science naturelle) et en "culturelle" (appréhendée alors comme un art), mais elle illustre également la conjonction historique du retour sur soi de l'ethnologie et d'une revendication identitaire de la culture, des savoirs et traditions du groupe d'appartenance. Plus précisément, l'épistémé ethno-anthropologique corse se compose :

- sur le versant d'une ethnologie de l'observateur, d'une double approche structuro-formelle :

- 1°) sur le modèle monographique de la communauté rurale ou du village, véritable objet archétypique d'une analyse des sociétés rurales européennes (Chiva, 1992);

- 2°) à partir des lieux, partages et propriétés dont Fabre et Fabre-Vassas (1992) dressent les caractéristiques dans le domaine symbolique (figures de la verticalisation et de l'horizontalisation).

- Sur le versant d'une ethnologie de l'acteur, d'une approche de la fonction identitaire et spécifique des processus symboliques, des "codes montés en nous dont nous n'avons pas conscience" (Cuisenier et Segalen, 1993, p.99).

- La constellation épistémique corse

Ainsi distribuée en une ethnologie de l'observateur et une ethnologie de l'acteur, elle relève pour nous prioritairement d'un "réchauffement" de l'altérité acteur/observateur qui est typique de l'insularité. En effet, l'une des figures majeures des îles réside dans la dualité ambivalente d'une ouverture/fermeture, d'un dedans/dehors, d'un ici/ailleurs, d'un même/autre. Dualité qui nous a semblé propice à faire passer l'île³ du statut d'objet anthropologique à celui de sujet épistémique (cf. Meistersheim, 1991, 1999; Marimoutou et Racault, 1995; Peron, 1993). Selon nous, l'insularité, en tant qu'imbrication étroite et essentielle du matériel et de l'idéal (gestion de l'espace et des ressources, organisation sociale et expression de l'imaginaire), constitue le territoire privilégié pour expérimenter en grandeur réelle cette voie tierce.

- L'acteur "local" insulaire

Il y a également un sens fort à un travail sur l'acteur "local" insulaire, ses actions quotidiennes, les représentations qu'il en développe, ses intercommunications dans leur dynamique et leur historicité. Cela permet, en effet, de réintroduire l'acteur en tant qu'individu social historique,

producteur, par l'expérience vécue, de sa socialité quotidienne : "sujet-acteur social" selon l'expression de Windisch (1982, p.39). Cette approche ouvre alors sur tout un monde de différences subtiles, "un endroit tout à fait différent" ou "pas aussi simple que cela" (Cohen et al., 1993), une représentation du lieu de vie par lui même comme clé possible de sa structuration (Brüggeman et Riehle, 1994), une perpétuelle "invention du monde" (Rolin, 1993). Sans doute appartient-il plus largement à une anthropologie du banal, du fragmentaire, comme "à ras du sol" (en tout cas à hauteur d'homme), de réhabiliter l'acteur en tant que son agir concret quotidien est lieu privilégié d'approche de "la dialectique entre le contexte biosémique qui produit le sujet local, et ce sujet qui produit son propre contexte biosémique" (Schwimmer, 1994, V)⁴, c'est-à-dire d'explorer ces "insularités identitaires" (Darré, 1998) dans lesquelles économie et symbolique sont inséparables des fondements de l'existence collective et individuelle et des rapports à la nature. Pour l'affirmation du local, l'étendue du groupe importe de toutes façons moins que la construction de cette "sémiosphère" que Lotman (1990, p.3) désigne comme "l'espace sémiotique synchronique qui remplit la culture jusqu'à ses bords, sans lequel les systèmes sémiotiques distincts ne peuvent ni fonctionner ni s'engendrer" (cité par Schwimer, 1994, p.VII). Une île, "un petit village sans importance" (Coquelin, 1977, p.185), ou La Mauricie (Chérubini, 1994), peu importe l'objet, pourvu qu'il "serve d'objet minimum à la réflexion, d'objet local, de *locus* "à peu près bien" délimité par une histoire originale et par une évolution "à peu près bien" cernable, à travers les faits et dans les discours" (Chérubini, 1994, p.21). L'appréhension par le local et l'acteur ainsi entendue cherche à rapprocher explication externe, éco-fonctionnaliste ou symbolique, et explication interne, différentialiste ; à les intégrer dans une démarche concrète.

Nous rejoignons alors une conception du localisme entendu comme "prise en compte d'un objet local dont l'ensemble des représentations présente une dynamique propre, dont l'ensemble des pratiques et des relations sociales laisse apparaître des rapports sociaux spécifiques et s'accompagne toujours d'une reconstruction collective de la communauté" (Chérubini, 1994, p.21). Pour notre part, il nous est apparu que la problématique du quotidien d'un acteur local se trouvait "emblématisée" dans le contexte géographique des îles et que c'était donc là que l'on pouvait au mieux observer cet acteur.

³Sous cette appellation, nous englobons ici à la fois l'espace géographiquement délimité, les particularismes culturels et sociaux, les groupes humains enfin.

⁴A la suite d'Appadurai (1993) et de Chérubini (1994), nous qualifions de "local" cette dialectique métacontextuelle.

L'île en effet,

"dessine la condition humaine dans sa nudité. Livrée à ses seules ressources, l'humanité a comme première tâche de réinventer, à chaque instant, des lieux qui lient les individus pour créer des communautés" (Peron, 1993, p.239).

- Les particularismes de la Corse

Enfin, les particularismes mêmes de la société corse (sur lesquels nous reviendrons largement) se sont avérés propices à cette nouvelle forme d'approche que nous souhaitons initier :

"La faible taille de la population, qui en fait une société d'interconnaissance imposant la nécessité du secret et le port des masques; l'espace réduit qui favorise (...) pour agrandir l'espace, la figure fascinante du labyrinthe (...); des rapports sociaux où dominent l'appartenance à la famille et qui teinte tous ces rapports sociaux d'une affectivité qui étonne les continentaux. Car l'iléité est d'abord une expérience, un vécu, une culture" (Meistersheim, 1999, pp.9-10).

Nous aurons donc à examiner comment et en quoi l'insularité peut être considérée comme un paradigme privilégié pour accéder à ce processus dialectique de production du local et des sujets locaux (le localisme), suivant des modalités et des niveaux différents (institutionnel, politique, spatial, familial, imaginaire, individuel), suivant des points de vue distincts (du côté de l'acteur) et suivant des méthodologies diversifiées (du côté de l'observateur). Construire l'objet anthropologique comme production locale actorale insulaire sera donc, dans le même temps, découvrir, au niveau de l'objet et dans l'interaction des acteurs, une socialité quotidienne, liée par un système de relations propres au local; et, au niveau du sujet épistémique, expérimenter de nouveaux rapports entre acteur et observateur.

3. La dynamisation des structures

- Au niveau de l'objet

Du premier versant, structuro-formel, de l'épistémé Corse, nous retenons la communauté villageoise et les axes verticalisation/horizontalisation; de son versant actoral, nous retenons l'insulaire (pour nous Le Corse). Mais nous faisons jouer ces objets dans le sens du local et de l'acteur, c'est-à-dire dans la contextualisation de l'interaction d'acteurs concrets en situation spatio-temporelle réelle, dans l'actionalisation concrète d'un local déterminé (dans la prise en

considération d'actions effectuées, à effectuer ou s'effectuant). Par là même, nous pensons animer et dynamiser les topiques de l'épistémé insulaire. Dans l'acception de celle-ci, en effet, le réel apparaît en tant que structure -sociale ou symbolique- digérant les événements. Dans nos propres termes de dynamique et d'historicité, le réel apparaît sous la forme d'actions (re)produisant la vie immédiate, digérant la structure. Le devenir ouvert des actes s'oppose donc à une histoire stationnaire.

Cette anthropologie de l'histoire et de la temporalité vécues par les collectivités humaines (cf. Zonabend, 1980; Pourcher, 1994; Jolas et Pinton, 1997) revient à historiciser l'anthropologie par l'appréhension des formes locales de l'historicité (cf. Levi, 1984; Corbin, 1998).

Nous rejoignons ainsi la logique de rapprochement des deux disciplines, déjà largement initiée (Lenclud, 1987; Pourcher, 1997) ou projetée (Ravis-Giordani, à paraître en 2001), qui devait, selon Levi-Strauss, "tendre à la réconciliation des deux disciplines, en rapprochant la source et la méthode, le passé et le présent, l'histoire et l'ethnologie" (Pourcher, 1997, p.17).

- Au niveau du sujet épistémique

Nous retenons du versant structuro-formel, l'observateur dans la variabilité de sa distanciation; du versant actoral, l'acteur dans son ambition de se poser en observateur de lui-même. Mais nous faisons jouer ces sujets à travers l'actionalisation et la contextualisation quotidiennes du local, c'est-à-dire dans la (re)production quotidienne de la socialité. Le rapprochement de l'acteur et de l'observateur se réalise ainsi, d'une part, par la connexion de l'observateur sur la construction quotidienne du local actoral (et dans la dynamique même de cette construction), d'autre part, par la distanciation analytique nécessaire du savoir ethnologique global à l'endroit du savoir local autochtone. Si l'ethnologue peut et doit s'effacer, au besoin, au profit de l'acteur, ce n'est ainsi pas le cas de l'ethnologie. La mise en mouvement des tensions propres à l'épistémé fait que notre approche peut inverser la tendance des forces centrifuges, écartelant l'ethnologie entre l'explication d'un observateur et l'implication d'un acteur, pour en faire une tendance centripète les conjoignant dans une anthropologie de la rencontre acteur/observateur,⁵ qui active ainsi proximité et distanciation, observation et participation, implication et explication. La conjonction de cette *compréhension explicative* et de cette *explication compréhensive* constitue une anthropologie

⁵Cette nouvelle lecture de quelques vieux problèmes a pour but d'opérationnaliser un mouvement "qui s'écarte des exposés fonctionnalistes des mécanismes sur lesquels les sociétés s'appuient pour aller vers ceux qui interprètent les espèces de vies que les sociétés entretiennent" (Geertz, 1986, p.118).

de l'acteur et de l'observateur qui prend la forme d'une anthropologie du quotidien (de l'acteur) menée au quotidien (par l'observateur). Une telle rencontre, appliquée à l'objet le plus traditionnel de l'ethnologie classique (la petite société d'un village), permettrait d'explicitier le système social qui se déploie dans celui-ci.

4. Le terrain

La communauté retenue pour cette recherche (le village de Sarrola-Carcopino) forme de nos jours l'une des plus vastes communes de Corse du sud (2701 ha). Le village lui-même ne comptabilise guère que le quart des 1800 habitants, la croissance démographique étant essentiellement due aux lotissements de la plaine, autour d'une zone commerciale et industrielle, d'un groupe scolaire intercommunal et d'un collège. Situé dans la zone d'attraction ajaccienne, le village n'échappe pas à la migration quotidienne de travailleurs vers la métropole locale. Cependant, avec une quinzaine d'exploitations (élevage, maraîchage, vigne), l'agriculture constitue l'activité principale de la commune. La commune revendique une grande ancienneté (occupation dès le néolithique) et une histoire riche dont les traces blasonnent toujours l'espace et la mémoire. Le dépliant réalisé par "la ville de Sarrola-Carcopino" (plan guide touristique et commercial, 1999) vante "la douceur du climat, ses moeurs ancestrales" qui en font "un village corse où il fait bon vivre et prêt à accueillir le troisième millénaire avec fierté et *forza*".

Nous l'avons étudiée pour une période s'étendant de 1840 à 1940, avec une centration plus spécifique sur les périodes de 1870, 1893-1914 et 1919-1939, pour lesquelles les acteurs locaux ont laissé une documentation riche et diversifiée.

Il y a un siècle, si la superficie était la même qu'actuellement (la commune s'étire du niveau de la mer jusqu'à 1271m d'altitude), c'était le village, situé à 450 m d'altitude environ, qui regroupait la majorité de la population (quelques 900 habitants). La Corse se situait alors dans une géographie politique de double adaptation, à l'insularité et à la montagne. Espace marginal d'une Europe s'industrialisant, elle constituait un Sud rural à émigration fortement tertiaire, du fait de son intégration dans l'aire de pouvoir et de gestion de l'état-nation français. Elle présentait cependant l'aspect d'un ensemble d'entités locales (allant des anciennes *pieve* aux villages) nettement délimitées et plus ou moins articulées entre elles. Cela donnait lieu à de fortes disparités (économiques, sociales, techniques) encore observables aujourd'hui. Si le

développement de l'île peut être analysé en termes de dépendance vis-à-vis de l'économie nationale et du système monde, la littérature insiste néanmoins sur un système de relations local, animé d'une logique propre, lisible dans "la grande diversité des différentes micro-régions de l'île (...) tant sur le plan politique que sur le plan économique ou agricole" (Ravis-Giordani, 2000, p.26).

Dans la période considérée, les rapports se multiplient (1836 : Mottet; 1838 : Blanqui; 1859 : Granchamps; 1905 : Clémenceau) qui dénoncent la pauvreté de l'île tantôt sous un angle économique, tantôt sous un angle "colonial" (responsabilité de la France) voire politique (responsabilité des élus insulaires). Dans la commune même de Sarrola-Carcopino, le conseil municipal du 3 mai 1874 souligne les problèmes des voies de communication, de la mise en fermage de biens communaux, de l'instruction publique, des conflits créés par la diminution des cultures et l'extension du pastoralisme. Il illustrera ainsi l'actualité de ces questions, tout en montrant leur lien avec la politique locale par le moyen d'un maillage de parentèles (l'alternance des Sarrola et des Carcopino au poste de maire met d'ailleurs en scène ce fonctionnement).

Dans une conjoncture de baisse des cours agricoles, de droits de douanes unilatéraux, de concurrence inégale, le système agricole traditionnel est, à l'époque, en déséquilibre : les terroirs sont lentement délaissés, l'élevage s'étend sur les terres ainsi libérées; le phylloxera a détruit le vignoble, le paysage de déprise s'installe.

Le déficit des échanges avec le continent est général... sauf pour ce qui concerne les hommes, dont les débouchés principaux sont l'administration et l'armée. Le développement de l'instruction, la pression de la francisation, l'instauration de filières d'émigration ont en effet contribué à la fonctionnarisation des jeunes générations. Une véritable "Corse de l'extérieur" se met ainsi graduellement en place (colonies, Algérie, Tunisie, continent...). Elle persiste de nos jours où l'on parle encore volontiers d'une émigration à attaches.

5. L'approche et le recueil de données

- En amont de ce travail

Vingt années de séjours réguliers dans une famille du village, à raison de trois mois minimum par année, ont favorisé une intégration relative dans la communauté. Ce point de vue d'acteur sporadique sur le long terme a permis plus particulièrement :

- une connaissance géo-topographique, toponymique et historique des lieux-dits du territoire, et de la structuration contemporaine du village.

- La participation à la vie associative (manifestations festives, sportives, culturelles) a également autorisé une connaissance particulière de la communauté, ainsi qu'un repérage des modes de parler et d'être (dit familial, dit public, non dit...).

- Le suivi des campagnes politiques a contribué à une meilleure connaissance des clivages politiques et de leurs fondements historiques, des "procédures" liées aux campagnes électorales, etc.

- La participation aux activités agricoles ou pastorales nous a fait approcher, par leur concrétude immédiate, les modes de gestion des propriétés, les pratiques et les représentations spécifiques qui y sont attachées.

- Le vécu au sein d'une famille du village a permis une connaissance des généalogies intra et interfamiliales, des alliances et conflits, ainsi que des rythmes villageois (saisonniers, agricoles, religieux, civils, politiques, festifs).

Notre approche d'anthropologue s'intègre donc dans un système de relations nouées et entretenues de longue date entre des sujets. Pour que l'observateur puisse avoir accès au savoir partagé des autres (entretiens, documents historiques, correspondance, etc.), il faut qu'il soit en mesure de situer le récit, l'échange, les situations, dans l'espace-temps des interrelations qui les encadrent. Notre immersion dans une famille a dévoilé certains de ces effets tactiques ou discrets, des constructions contextuelles : tout un système imagé d'allusions et de sous entendus qui renvoient à une histoire commune et à un savoir implicite, aux mots de la "tribu". Le branchement de l'ethnologue sur cette communication discrète donne accès à la liaison intime existant entre le contexte d'énonciation d'un récit, la nature de celui-ci et l'identité des narrateurs ⁶.

Dans cette rhétorique inter-communicationnelle, les noms propres (patronymes, toponymes, surnoms) ont ainsi, du côté des acteurs, une fonction identitaire et communautaire intense. Mais, lorsque l'ethnologue est amené à en participer effectivement et affectivement, par une

⁶Nous nous rapprochons ainsi quelque peu du modèle d'écriture sociologique pratiqué par Thomas et Znaniecki (1919) : si les investigations qui se mènent dans cette discipline ont pour fonction de faire émerger des pans cachés de la réalité, elles doivent aussi, dans le même temps, aider à comprendre ce qui est révélé "Le récit autobiographique et son commentaire remplissent cette double mission dans un contrepoint permanent" écrit Tripiet (1998, p.6) dans son introduction à la traduction française du *Paysan Polonais en Europe et en*

connaissance à la fois interne (familiale) et externe (ethnologique), ils sont amenés à faire signe vers des séries d'attendus, d'énoncés et de comportements intégrés au système continu des relations perpétuées entre les interlocuteurs familiaux d'hier et d'aujourd'hui. Cette illustration locale d'une anthropologie de l'acteur et de l'observateur recoupe l'approche de Ginzburg et Poni (1986) pour qui le nom propre -repère le plus individuel et le moins quantifiable qui soit- pourrait constituer une variable essentielle dans l'élaboration d'une histoire, et, pour nous, d'une anthropologie attentive aux individus saisis dans leurs interrelations, lesquelles impliquent l'ensemble de la structure sociale dans sa complexité.

- Les recherches plus spécifiques à ce travail

Elles ont concerné tous les domaines du terrain ethnologique classique (archives, recueil de documents, entretiens...). Cette approche a été retenue de manière à souligner la continuité anthropologique de la commune, telle que l'histoire, l'imaginaire et la mémoire la mettent en évidence, et telle que la méthodologie mise en place a pour fonction d'en contrôler la production.

La présentation plus détaillée de la correspondance échangée entre les membres d'une famille du village (soldat engagé dans les campagnes coloniales, oncle gérant les propriétés, soeurs, cousins...) va nous permettre d'examiner comment, à travers leurs interactions, les acteurs sociaux 1. délivrent le sens d'une socialité quotidienne; 2. permettent ainsi à l'observateur d'accéder à une (ou des) représentation(s) d'eux mêmes et de ce sens; 3. suscitent un mode d'exposition qui participe de la mise en scène de l'insularité. Le tout donne à l'observateur la possibilité de restituer l'objet et son interprétation.

Le corpus représente 528 lettres échangées entre le villageois militaire (né en 1870 et engagé en 1888 pour plusieurs campagnes militaires coloniales entre 1893 et 1903) et sa famille : 152 lettres échangées avec des soeurs, cousins, beaux-frères, 276 avec l'oncle maternel, et une centaine avec d'autres militaires. Il déborde le seul séjour aux colonies pour intégrer des séjours en caserne (à Toulon ou Nice) et court du 20 Octobre 1893, où Jean B. embarque pour le Tonkin, au 20 Septembre 1909, où il retourne à la vie civile à Sarrola.

Amérique, "c'est son association avec les commentaires sociologiques qui en fait un instrument précieux et un modèle à suivre" (p.6).

L'échange épistolaire restituée, sur le mode d'une oralité encore prégnante à l'époque, des actions, des contextes, des représentations qui ne constituent pas un contexte unifié mais nécessitent d'être exposés en les construisant comme des "objets-problématiques"⁷.

6. Une problématique de la contextualisation et de l'actionalisation de l'acteur local : vers une anthropologie de l'acteur et de l'observateur

Notre présence dans le village sur le long terme et notre "intégration" dans l'une de ses familles, en ce qui, rétrospectivement peut être qualifié de "participation observante", et notre travail de terrain (trois ans) sous forme d'une observation participante, aura permis de recueillir des données suscitées (construites par et pour l'observateur) et non suscitées (construites par et pour les acteurs), de nous déplacer entre distanciation et proximation, de jouer des points de friction ou d'écartèlement des approches existantes, de construire notre objet en contextualisant la double question de l'acteur et du local. Question de l'acteur telle que posée, sous le masque exotique de l'altérité, par l'ethnologie du lointain, question du local telle que posée sous le masque endotique de la différence par l'ethnologie du proche. Si cette approche ne se veut pas exotique au sens strict du terme, c'est-à-dire simple placage de catégories exogènes, elle reconnaît ce qu'elle doit à l'ethnologie des lointains. Si elle ne se veut pas endotique, au sens de la simple restitution du discours des acteurs, elle reconnaît ce qu'elle doit à l'imprégnation d'une présence sur le long terme dans un lieu donné. Il ne s'agit bien sûr pas de substituer à une classification d'observateur, celle des contemporains des événements, mais de repenser, globalement et dans le même moment, les critères de construction de ces deux modes d'approche de la réalité quotidienne. L'enquête par information suscitée et documents non suscités réintroduisant les acteurs et la variation de leurs points de vue sur leurs actions et interactions quotidiennes, nous semble de nature à dynamiser une *anthropologie factuelle* (des faits appréhendés en dehors des actions ; des états) par une *anthropologie de l'action* (de la vie quotidienne en acte), et autoriser une anthropologie historique des acteurs (Levi, 1989 ; Pourcher, 1994, 1997; Corbin, 1998). Nous cherchons ainsi à appréhender les savoirs explicites et implicites mis en oeuvre par les acteurs sociaux pour produire et légitimer leur activité pratique (la socialité quotidienne) dans la

⁷"Le choix d'un mode d'exposition participe de la construction de l'objet et de son interprétation" (Revel, 1996, p.36).

dynamique même de leur mise en oeuvre; mais également à mobiliser les analyses descriptives d'une anthropologie interprétative en vue de construire des "modèles" de processus culturels proches de l'expérience vécue ("*experience near*" chez Geertz, 1986) et des concepts par principe éloignés de cette expérience ("*experience far*"). La prise en compte du passé d'une famille, de sa mémoire, le partage de cette mémoire par une présence effective et affective parmi les contemporains (les "*consociés*" de Schutz, 1987), ne négligent ni l'histoire ni les vies déroulées. S'accompagnant de la conquête permanente du regard ethnologique cherchant à "transformer le familier en étranger (et) le quotidien en exotique" (Althabe, 1986, p.121), elle cherche à renouer les brins séparés de l'acteur et de l'observateur en une guirlande dessinant le mode d'être d'une société, pour une époque et sur une période données. Nous pensons que la saisie dynamique d'un village, dans les actions et expériences familiales quotidiennes (du point de vue des acteurs et dans la communication entre eux de leur sens), approche plus finement ce "quelque chose" (Ravis-Giordani, 1983, p.416) qui fait la spécificité de notre objet anthropologique, qu'une ethnologie rurale en termes d'économie et de rapports sociaux plus ou moins élargie (foncier, successions, fronts de parenté, rapports de production), ou une analyse en termes plus ou moins symboliques (toponymie, légendaire, thèmes ou schèmes explicatifs), voire qu'une délicate position d'"*observ-acteur*", restituent à leur manière.

L'appréhension de nos sources comme "textes" différentiels, de niveaux et de points de vue multiples, permet non seulement d'en restituer une ou des images, mais également de varier les procédures différentielles et évolutives d'analyse, d'en renouveler les catégories interprétatives et de les vérifier en quelque sorte expérimentalement. Serrer au plus près la diversification des échelles d'expérience des acteurs, leur "agir communicationnel" (Habermas, 1981), permet de restituer l'expérience, les représentations et interprétations contemporaines des acteurs et des actions sur les stratifications et classifications de leur présent.

Les questions du rapport problématique au vécu des acteurs, du chercheur au sujet de sa recherche, de la proximité nécessaire et de la nécessaire distance, en sont revisitées. Et, à notre sens, cette interaction même est source de connaissance. Une anthropologie des actions quotidiennes, comme "vue d'en bas", prétend ainsi attirer la ou les situations exprimées et organisées par les acteurs, les schémas interprétatifs qui les parcourent et ceux qui veulent en rendre intelligible le processus; une *pensée sociale en acte*, dans ses interactions avec

l'environnement, les pratiques et les activités des sujets sociaux. Sa démarche est celle d'une science sociale qui se construit dans le temps et l'espace de son objet, en quelque sorte à la fois interne aux formes expressives des rapports interpersonnels exprimés dans le social local, et externe à celles-ci par l'écart analytique qu'elle en produit. Le mode de construction progressif de notre objet produit ainsi à la fois :

- La restitution des actions et classifications des acteurs dans leur présent et leur dynamique.

- Le positionnement des classifications d'une ethnologie (traditionnelle) de l'observateur ou d'une ethnologie (post-moderniste) de l'acteur sur ces actions.

- Mais surtout la possibilité de confronter ces classifications endogènes et exogènes dans le moment et le mouvement de l'analyse, dans l'exploration, par l'observateur, des représentations des acteurs. La réintroduction du chercheur dans l'expérience, loin de le transformer en acteur, ou, inversement, de transformer l'acteur en observateur, consiste en la transformation de l'ethnologue en observateur de sa propre relation d'observation à l'acteur.

Cette cartographie dynamique déroulant l'atlas du fonctionnement social d'une époque constituera ce que nous appelons une anthropologie de l'observateur et de l'acteur, proche de ce que Maffesoli (1987) préconise pour la sociologie :

"L'intérêt du présent, la thématique du quotidien (...) c'est cela qui peut redonner à la sociologie une nouvelle dynamique. Non pas comme un nouvel objet à étudier, encore moins comme un nouveau système à appliquer, mais bien comme une mise en perspective, une assomption de ce qui se donne à voir" (p. II).

Par rapport à une approche d'ethnologue-observateur, reconstituer la dynamique historique (Corse, villageoise, familiale, individuelle...) de création de cette "Corse de l'extérieur", du point de vue des acteurs qui l'ont réalisée, a (par rapport à une approche exclusive d'observateur) le double avantage de permettre : d'une part, de dresser un tableau de la vie sociale locale (économie, politique, rapports sociaux, symbolique), dans son fonctionnement et dans le vécu de l'insularité par ses acteurs, restés et partis. Ce vécu de l'insularité devient alors l'outil même de lecture du paradigme insulaire d'ouverture/fermeture. D'autre part, l'exposition du fonctionnement de l'insularité (interne et externe) ne peut se pratiquer, du côté des acteurs, sans la mise en scène de celle-ci, à l'extérieur (séjours coloniaux de notre acteur principal), comme à l'intérieur (projection de cet acteur dans son île natale au travers des

nouvelles qu'il en reçoit, gestion à distance du patrimoine familial, puis retour au village avec prise de responsabilités administratives). Le vécu de l'insularité passe ainsi par le caractère indispensable de la mise en représentation et en situation de l'île depuis son extérieur comme depuis son intérieur.

Le village objet de notre recherche n'apparaît ainsi clos ni dans l'espace ni dans le temps; il ne se réduit ni à son lieu géographique (notre corpus en montrant l'extension au bout du monde), ni à son lieu historique (notre corpus montrant qu'il n'est fini ni dans le passé -mémoire active-, ni dans futur ou le présent, de se redoubler même par l'imaginaire). Construit quotidiennement par les acteurs, l'objet insulaire village déborde ainsi l'objet anthropologique village.

7. Plan d'exposition

L'approche exploratoire que nous souhaitons mener ambitionne de fournir une expérimentation du statut de l'acteur en anthropologie. Notre problématique d'actionalisation et de contextualisation d'une anthropologie de l'acteur et de l'observateur sur un village corse, à partir de la dynamisation de l'épistémé ethno-anthropologique corse ne pouvait dès lors pas faire l'économie d'un examen de la littérature sur les rapports entre acteur et observateur, acteur et local, puis d'une présentation de l'épistémé corse, avant la mise en oeuvre sur un corpus spécifique. L'intrication de ce corpus, de cette épistémé et de cette littérature dans notre approche imposait l'exposé minutieux de ce fonctionnement particulier.

Cette rencontre entre l'anthropologie et "l'anthropologie de l'anthropologie de l'autre" (Augé, 1994, p.10) posant la question de l'acteur et de l'action, soulève, dans le même mouvement, les questions de l'altérité, des modalités ethno-sociologiques de l'observation⁸, de la dynamique sociale. L'approche de la réalité sociale comme interaction entre individus -dans l'intérêt pour ce qui arrive et pour ce qui est ressenti par les acteurs au moment même de l'action- débouche sur la question du sens et de la signification sociale et subjective que les activités sociales prennent pour les acteurs eux-mêmes, et sur l'intérêt des comportements agrégés (du plus communautaire au plus individuel) de micro-sociétés.

Elle permet de voir en quoi on peut dire que l'invention du monde est locale et quotidienne et de saisir au mieux la dynamique d'une civilisation locale faisant macrocosme de son

microcosme et hologramme de chacun de ses éléments. Cela revient à s'interroger sur la manière dont le local fixe les rapports avec ce qui n'est pas lui, les conditions de production de ces rapports, la dynamique de ces distributions ou leur temporalité; enfin sur ce que sont l'ici ou l'ailleurs, le près et le loin. L'insularité est le *locus* privilégié de la mise en scène de ce complexe de représentations, de langage et de pratiques, véritable pensée sociale en action constituant une constellation prégnante.

Dans cette perspective, le village constitue alors un objet nouveau susceptible de mettre en scène la multiplicité des unités significatives, des niveaux d'efficace, suivant différentes échelles et focales, tant à l'extérieur (l'expérience coloniale) qu'à l'intérieur (la gestion politique de la commune). Il constitue le point fixe magnétisé autour duquel gravitent les variations conjoncturelles des divers déplacements des acteurs et permet d'appréhender les modalités de reconstruction des "mondes de vie" des acteurs lorsqu'ils en sont exilés comme lorsqu'ils y sont présents.

7.1. Présentation de la partie théorique

7.1.1. Dans une **première partie** (I. Le local, l'acteur et l'observateur), nous procéderons à une revue sélective concernant la place de l'acteur et celle du local dans la littérature socio-ethnologique, avant de nous attacher à un mode d'analyse rapprochée de la vie sociale, susceptible à la fois de saisir "le scénario de la production" (Arasse, 1992, p.137) d'une action, et de modifier les procédures de son observation. Nous parcourrons ainsi succinctement :

- Le statut de l'acteur (Chapitre I, I.) dans le domaine de la sociologie, sous sa forme nomologique (de Durkheim aux contemporains), puis sous celle d'une sociologie de l'action (de Weber à Boudon) ; enfin, dans le domaine de l'ethnologie, de Malinowski aux perspectives interactionnistes.

- Le statut et la position de la thématique du local (Chapitre I, II.) dans les sciences sociales, depuis son appréhension du point de vue du global jusqu'à sa conceptualisation dans le localisme, et montrerons en quoi l'insularité, constituant une altérité de la pensée du local, devient un paradigme d'une conjonction épistémique possible de l'observateur et de l'acteur.

⁸"L'idéal, c'est d'être assez distancié pour comprendre le système comme système et assez participant pour le vivre comme individu" (Augé, 1994, p.23).

- Un second chapitre, présentant cette conjonction de l'acteur et du local sous l'angle d'une recontextualisation de l'action, nous permettra de redéfinir l'objet d'une approche locale-actorale comme le quotidien vécu et représenté, et son sujet épistémique comme la rencontre de l'acteur et de l'observateur, dans une ethnologie ouverte de la rencontre en tant que "compréhension explicative" de la production du local par l'analyse d'actions situées, quotidiennes et concrètes, saisies dans leur dynamique.

- Un troisième chapitre présentera la distinction entre ethnologie "de l'observateur" et "ethnologie de l'acteur" propre à l'épistémé corse, ainsi que notre propre problématique de sa contextualisation et de son actionalisation par dynamisation de ses topiques .

- Un quatrième chapitre, enfin, proposera les éléments d'une méthodologie d'approche en termes d'anthropologie de l'acteur et de l'observateur, et ses implications quant au rapprochement de l'ethnologie et de l'histoire.

7.1.2. L'expérimentation de cette ethnologie de la rencontre dans le laboratoire d'un village de Corse du Sud, Sarrola-Carcopino, constituera l'illustration de cette théorie du terrain en acte (II° Partie).

La présentation proprement dite de ce corpus se distribuera en trois chapitres :

- Le premier (Chapitre V : Le monde de Sarrola-Carcopino) servira de présentation du village et de la famille constituant notre objet d'étude. Il comprendra un historique permettant de situer la commune et le village dans le temps de l'histoire méditerranéenne et européenne comme dans ses spécificités micro-locales, dans ses différents espaces d'appartenance et dans le blasonnement toponymique communal des faits guerriers, toujours vigoureux aujourd'hui. Ceci permettra de montrer l'importance d'une analyse par les axes verticaux et horizontaux, l'existence de "portes" de la commune, et la mise en évidence d'une "respiration" communale (I. Le village dans l'histoire). Nous nous attacherons ensuite aux éléments de constitution du patrimoine familial en les resituant dans l'économie locale du milieu du XIX° siècle, autour de la date pivot de 1870, marquant l'effondrement du Second Empire après la défaite de Sedan. Pour cet objectif, nous ferons essentiellement appel aux données historiques, aux archives communales, aux procès verbaux de Conseils municipaux ainsi qu'aux archives familiales et au fictionnel villageois (II. Une famille dans le village). Notre approche se fera donc surtout du point de vue d'un observateur distancié voire d'un historien.

- Le second chapitre (Chapitre VI : Sarrola de l'autre côté du monde) s'articulera (comme d'ailleurs le troisième) autour de la respiration communale et retracera chronologiquement l'engagement colonial d'un villageois (1894-1903), suivant ses séjours successifs (Tonkin, 1894-1897; Madagascar, 1898-1900) ⁹.

Cette approche du local revêtira la forme d'un échange épistolaire entre ce Sarrolais, certains membres de sa famille, ainsi que des camarades militaires coloniaux. Le village de naissance de l'acteur apparaîtra ici sous différents points de vue, à la fois proches ou très proches (microtoponymie, gestion patrimoniale et tentatives vinicoles de l'oncle), et lointains (parents et cousins résidant sur le continent) ou très lointains (colonies). L'ici et l'ailleurs s'y définissent l'un par l'autre, créant par là même une dynamique du territoire et de la communauté. Mais le corpus ainsi présenté autorise également une lecture où "l'espace-itinéraire" peut l'emporter sur "l'espace rayonnant" (Caisson, 1997, p.16), puisque l'insulaire semble promener, dans sa correspondance, les limites de sa commune jusqu'à l'autre bout du monde. Ce corpus permet également d'insister sur le rôle important joué par la Corse dans l'empire colonial français, même si, à ce jour, la littérature historique n'a produit aucun ouvrage exhaustif quant au rôle et à la place des Corses dans l'histoire coloniale (si l'on excepte Martini, 1957, et le tome VI du Mémorial des Corses).

- Dans un troisième chapitre (Chapitre VII : Le monde du côté de Sarrola), nous exposerons la situation de notre acteur à son retour au village, entre 1904 et 1914 pour ses premières responsabilités communales et familiales (I. Le retour à Sarrola), ainsi que ses responsabilités communales entre 1919 et 1939 (II. Le temps de la gestion)¹⁰. Notre propos, articulé autour de l'activité politique du soldat, devenu capitaine de réserve, puis maire de la commune (entre 1924 et 1944), se recentrera sur la documentation publique officielle (P.V. des conseils municipaux et autres archives), semi officielle (carnets, comptes, mêlant public et privé) et privée (brouillons, carnets personnels, gestion patrimoniale et familiale), tournant autour de sa fonction de maire. Le repli du territoire de la commune sur lui-même, qui ramène l'espace de l'ailleurs vers l'ici, sera abordé au travers du déroulement des campagnes électorales, de l'exposition des réalisations municipales les plus importantes, des querelles politiques et conflits villageois autour de la distribution de l'eau, des fêtes et de l'inauguration

⁹ Nous omettrons, pour des raisons de place, son dernier engagement militaire au Soudan (janvier 1902-septembre 1903).

¹⁰ Toujours pour des raisons de place, nous ne présenterons pas ici les données relatives à la participation de notre acteur à la guerre de 1914-18.

d'un monument aux morts, des questions familiales et des productions enfantines (rédactions scolaires, correspondance, microtopographie ludique et imaginaire).

L'ensemble du travail ici présenté est à considérer comme une mise en scène de Sarrola-Carcopino sur un siècle, entre 1840 et 1940. La recherche d'une unité minimale de signification y est donc variable et mouvante suivant le point de vue ou la focale utilisée par les acteurs eux-mêmes, suivant l'échelle ou le niveau appréhendé. En effet, seule une approche démultipliée et dynamique pouvait rendre compte de ces variations, en traquer les propriétés différentielles et décaper le sens singulier des comportements observés. La représentativité de l'échantillon analysé (un village, une famille, parfois un acteur) prend sens d'être toujours sous-tendue par un réseau (d'acteurs, de familles, villageois) et de ce que "les propriétés structurelles des systèmes sociaux sont à la fois des conditions et des résultats des activités accomplies par les agents qui font partie de ces systèmes" (Giddens, 1984, p.15). Notre approche souscrit en effet volontiers à une vision circulaire de la construction du monde social, où ses dimensions structurantes sont à la fois situées avant l'action, comme ses conditions, et après, comme des produits de celle-ci. Ces aspects structurants, à travers lesquels le chercheur tente d'appréhender ce en quoi des relations sociales se stabilisent (et se transforment) dans le temps et l'espace, se distinguent certes des actions humaines ici et maintenant. Mais, en même temps, ils ne sauraient exister en dehors des actions présentes. Notre acteur principal est ainsi un *médium* permettant d'explicitier le système social déployé par (et que déploie) un village corse dans la mise en scène de son "insularisation" dynamique. Il permet en quelque sorte d'appréhender la structure de la vie sociale à travers la structure de l'expérience individuelle de la vie sociale.

De ce fait, cette table d'orientation croise et mélange des cercles d'appartenance divers et multipliés (*circoli*, tradition, famille, vivants et morts), des points de vue périscopiques et des horizons divers (cadastraux, propriétaires, symboliques, imaginaires, enfantins) racontant pourquoi et "comment un lieu a lieu" (Desideri, 1997, p.10), ou comment l'île est "donatrice de lieux" (Péron, 1993, p.171). Considérer un tel objet comme local, au sens d'un ancrage monographique ou spatial, aurait, selon nous, conduit à manquer l'essentiel, c'est-à-dire le fait qu'il n'y a pas de petit terrain qui de lui même ne s'étire à l'échelle d'un monde et du monde. La recherche présentée trouve ainsi la possibilité de sa généralisation à l'étude de groupes de tous ordres constitués en "insularités identitaires locales".

8 - Corse et ethnologie

Une telle approche souhaite s'inscrire dans l'actualité et les pratiques contemporaines de l'anthropologie comme "essai d'instrumentation conceptuelle" (Lenclud, 1992, p.33).

Le projet est de conjointre la mise en mouvement des problématiques développées par les deux versants de la configuration épistémique de l'anthropologie de la Corse, illustrant ainsi cette "iléité" que Meistersheim (1991,1997, 1999) désigne à la fois comme un vécu, une culture et une matrice de compréhension qui oriente la perception, le comportement et la réflexion selon un mode particulier. Mêlant distanciation et individuation, objectivation et implication, elle souhaite, en outre, faire de l'île, figure de l'ambivalence par excellence, une voie d'accès à une interrogation contemporaine sur la Corse et sur l'anthropologie.

La Corse interroge en effet l'ethnologie. L'iléité, en reposant les questions de définition et de détermination, demande à l'ethnologie, lorsqu'elle s'exerce dans nos propres sociétés, de questionner son originalité et ses méthodes, voire ses concepts et sa place parmi les sciences sociales. Elle est un miroir tendu à l'anthropologie pour que celle ci s'y reconnaisse comme plus complexe qu'elle ne pourrait le croire.

L'ethnologie interroge la Corse. De ne se définir qu'au sein d'un certain rapport de l'observateur à son objet, et d'accepter de se transformer à chaque évolution de ce rapport, l'ethnologie est ce miroir tendu à la Corse pour que celle-ci ne se voit pas comme unique et impossible d'accès.

C'est à reprendre cette double interpellation que la Corse peut inscrire son art du patchwork, les *centi pezzi*, dans la "véritable chiffonnière des sciences humaines" qu'est, d'après Lévi-Strauss, l'anthropologie.

PREMIÈRE PARTIE
PRÉSENTATION THÉORIQUE
ET MÉTHODOLOGIQUE

LE LOCAL, L'ACTEUR
ET L'OBSERVATEUR

CHAPITRE I.

L'ACTEUR ET LE LOCAL : L'HISTOIRE D'UNE DISJONCTION

I. L'ACTEUR

1. L'acteur du point de vue de l'observateur

De la valorisation du modèle culturel ou du processus de socialisation dans la tradition classique, au statut analytique d'agent, personne ou acteur dans certaines modulations sociologiques, l'être humain agissant relève de multiples conceptions.

1.1. L'acteur du point de vue de la sociologie

* La sociologie, science de l'objet collectif partagé, exclut de sa perspective l'action individuelle, détail ni pertinent ni nécessaire par rapport à l'unité de cohérence d'un ensemble descriptif sociologique. Considérer les faits sociaux comme des choses, "c'est-à-dire détachés des sujets conscients qui se les représentent" (Durkheim, 1985, p.28), ne permet guère de constituer l'acteur, l'action, voire l'agir en centre d'intérêt.

Soucieuse de retrouver, par delà le chaos de l'histoire et des biographies, les régularités présidant au fonctionnement et au devenir des sociétés, structurelles ou évolutives, telle se présente la sociologie nomologique.

En effet, pour Durkheim, l'attention doit se porter sur l'ensemble des croyances et des idées ayant une cohérence propre, les faits sociaux généraux¹¹ et leurs "modes de combinaison (dans un) ordre morphologique" (id. pp.80-81). » l'individu écarté, il ne reste que la société, c'est donc dans la nature de la société elle-même qu'il faut aller chercher l'explication de la vie sociale » (id. p.101). L'explication elle-même est de nature sociologique, la cause déterminante d'un fait social devant être cherchée parmi les faits sociaux antécédents et non parmi les états de la conscience individuelle. La quête de variations régulières, de

¹¹Pour parler de fait social, "il faut que plusieurs individus tout au moins aient mêlé leur action et que cette

la "mêmeté"¹² comme indice du collectif, fait que l'action est domestiquée, intégrée, incluse, voire produite par «une réalité située en dehors des individus" (id., p.22).

Du coup, les actions concrètes, infra sociologiques, ne font pas partie de l'observable, ou bien alors l'analyse statistique opposera la régularité de la "conscience collective" au chaos et à l'imprévisibilité des actions individuelles. Les actes individuels, "libres et aléatoires", sont donc saisis au niveau de leur transformation en agrégats extérieurs et d'un niveau d'observation et d'analyse supérieur aux acteurs, volontiers abandonnés par la construction scientifique sociologique à l'empirie ou à la phénoménologie psychologique, voire aux ratiocinations philosophiques.

* Poussant plus loin l'analyse, Bourdieu (1972, p.174) soutient que : "Le réalisme de la structure hypostasie les systèmes de relations objectives en les convertissant en totalités déjà constituées en dehors de l'histoire de l'individu". Il accentue encore, dans sa notion d'*habitus*, la construction de l'objet sociologique comme collectivement partagé :

"c'est parce qu'elles sont le produit de dispositions qui, étant l'intériorisation des mêmes structures objectives, sont objectivement concentrées, que les pratiques des membres d'un même groupe (...) sont dotées d'un sens objectif à la fois unitaire et systématique, transcendant aux intentions subjectives et aux projets conscients, individuels ou collectifs" (id., p.183).

Les éventuelles actions sont ici subsumées sous des régularités statistiques, des probabilités objectives étroitement corrélées à des aspirations subjectives par des "formes d'inculcation" (éducation, famille, école) qui, en quelque sorte, naturalisent la reproduction de l'ordre établi : »la sociologie traite comme identiques tous les individus biologiques qui, étant le produit des mêmes conditions objectives, sont les supports des mêmes *habitus*" (id., p.187)¹³. Les pratiques, les interactions, leur choix même, sont le produit de dispositions induites par les structures objectives, une interaction ou une confrontation entre *habitus* génériques, eux mêmes expression de structures objectives.

L'individu singulier, les libertés individuelles, ne sont, en réalité, que des "ajustements d'un code commun" (id., p.181) et les actions des stratégies acquises, induites par des dispositions elles mêmes acquises et induites. L'acteur d'une telle sociologie est im-pertinent voire in-

combinaison ait dégagé quelque produit nouveau» (id., p.22).

¹²Par "*sameness*", Turner désigne l'objet sociologique construit en tant que collectivement partagé.

¹³Lesquels *habitus* sont, en effet, "l'histoire faite nature, c'est-à-dire niée en tant que telle parce que réalisée dans

existant. "Invisible" chez Durkheim, il devient "agi" par des règles qui déterminent, en le contrôlant, le jeu même et les variations de ses actions possibles. Bref, l'irréductibilité de la trajectoire sociale, de l'histoire et de la biographie d'un individu ne sont qu'une affaire d'écart, lui-même réglé et codifié par rapport au style propre d'une époque ou d'une classe.

* Contre cette sociologie française dure, une certaine sociologie de l'action approche les systèmes sociaux comme des ensembles d'interactions interindividuelles dotés de propriétés plus ou moins stables et composant la mosaïque des sociétés et non de la société. Elle délaisse la recherche des régularités sociales pour s'intéresser aux singularités, se recommandant à cette fin d'une méthode individualiste plutôt qu'holiste (cf. Boudon, 1989). Weber (1964), par exemple, cherche à savoir comment le calvinisme a influencé le développement du capitalisme, Sombart (dans Boudon, 1989) à expliquer la faible influence du socialisme aux USA par certaines caractéristiques des ouvriers américains. Expliquer un phénomène social, c'est en faire la résultante des comportements ou d'attitudes d'acteurs sociaux. L'économiste, pour rendre compte d'un phénomène macroscopique comme la baisse de consommation d'un produit, consécutive à la hausse de son prix, commence par se donner un acteur idéal, le consommateur, qu'il dote de ressorts psychologiques plausibles. Ainsi fera Weber : partant de la richesse des comportements, il cherchera à en dégager la structure, en traquant les faits et actions "significatifs" qui correspondent aux "valeurs" sociales et ont donc une signification pour l'acteur tel que le sociologue en construit "l'idéal-type"¹⁴. Tout phénomène social est un effet d'agrégation d'actions ainsi pertinentes. L'explication sociologique procédera alors par étapes (Boudon, 1989) : distinguer des catégories d'acteurs pertinentes, construire des individus idéaux représentatifs de ces catégories, munir ces individus de motivations plausibles eu égard à leur passé, ressources et situation, enfin, montrer que ces motivations incitent bien les individus à des comportements qui produisent, au niveau agrégé, le phénomène que l'on cherche à expliquer. Simmel (1984) prend l'exemple de la bataille de Marathon comme ensemble constitué par les actes, attitudes et comportements de chacun des combattants des deux camps. Pour rendre compte d'une telle complexité, il faudrait, dans l'idéal, expliquer le comportement de chacun des acteurs, une tâche concrètement impossible. L'idéal-type abstrait du combattant palliera, pour Simmel, à cette impossibilité.

une seconde nature" (id. p.179).

¹⁴Pour Weber, "On obtient un idéal-type en accentuant unilatéralement un ou plusieurs points de vue et en enchaînant une multitude de phénomènes, donnés isolément, diffus et discrets (...) qu'on ordonne (...) pour

Si l'acteur idéal-type n'est pas «la réalité historique ni surtout la réalité authentique" (Weber, 1965, p.180), sa construction tâchera néanmoins de se rapprocher des expériences subjectivement significatives des acteurs. Mais, pour ce faire, et en particulier pour que l'observateur puisse attribuer le même sens que l'acteur à une action, il sera préférable de se limiter à l'activité rationnelle par finalité, c'est-à-dire d'après des fins, moyens et conséquences coordonnés. De même, Parsons (1967) préconise d'analyser la conduite de l'acteur comme une combinaison de moyens en vue d'atteindre une fin, une telle combinaison dépendant du choix de l'acteur entre des moyens alternatifs, et obéissant à ce qu'il appelle «l'orientation normative de l'action», laquelle consiste en injonctions de modèles ou normes.

Homo weberiensis est ainsi un *homo rationalis*. Ni référence aux affects et émotions, ni appel à la tradition : on se donne pour tâche de comprendre l'activité sociale "d'après son sens visé par l'agent ou les agents" (id. p.4), sans faire appel à la réalité concrète et historique d'un homme réel. Une telle orientation sociologique fait de l'acteur une "marionnette" et du sociologue "un metteur en scène distribuant les rôles" (Schutz, 1987, p.158). Loin d'avoir affaire à "des êtres humains dans toute leur humanité" (id.), l'idéal-type concerne des "marionnettes fictives" (id.), la "conscience fictive d'un imaginaire acteur modélisé" (id. p.85)¹⁵.

Cette typification est cependant légitimée par le fait que le sens commun lui-même (comprenons l'acteur) procéderait par idéal-types élaborés à partir de "structures sémantiques générales socialement disponibles" (Pharo, 1993, p.241), qui, transcendant la singularité psychologique de tel ou tel acteur, lui permettent de se comprendre en agissant, et de comprendre l'action d'autrui. La sociologie se fait alors "compréhensive", en tant qu'elle analyse les structures sémantiques nécessaires et contraignant *a priori* la compréhension commune, l'idéal-type dressant des règles générales, des régularités de comportements, des catégories d'une communauté d'acteurs collectivement engagés dans une activité sociale. L'action en devient une intelligibilité partagée, puisque l'idéal-type construit par l'observateur n'est qu'un décalage "au second degré" de l'idéal-type élaboré par l'acteur lui-même.

former un tableau de pensée homogène" (1965, p.180).

¹⁵"La marionnette et sa conscience artificielle n'est pas soumise aux conditions ontologiques des êtres humains. L'homonculus ne naît jamais, ne grandit pas et ne meurt pas non plus. Il n'a ni espoirs ni craintes; il ne connaît pas l'angoisse comme moteur principal de tous ses actes. Il n'est pas libre au sens où son agir pourrait transgresser les limites fixées à l'avance par son créateur, le chercheur. Il ne peut pas avoir d'autres conflits d'intérêts ni d'incompatibilités de motifs que ceux que le chercheur lui a imputés (...). Il n'est rien d'autre que l'instigateur objectif des objets de pensée construits par le chercheur" (Schutz, 1987, p.53).

* Echappant à l'opposition individu/société, un autre courant sociologique s'intéresse à l'action par le biais des mutations et changements sociaux. Dans la lignée de Weber, Touraine aborde l'action sous l'angle d'une macrosociologie, l'acteur y étant traité en fonction de la part qu'il prend à la production de la société, dans une réalité sociale définie comme l'ensemble des "systèmes d'actes" (1973; 1974; 1984).

L'acteur possède avant tout une dimension collective lorsqu'il est porteur d'un mouvement social. Il est étudié non dans ses conduites mais dans les situations qui en sont à l'origine et que l'on simule ou expérimente en groupe en présence d'un sociologue interventionniste. L'action, ici dissoute dans le mouvement d'ensemble et l'historicité du social, est en quelque sorte modélisée "à côté" de la réalité sociale. Pour le sociologue, il s'agira de restituer le sens visé par les acteurs, le caractère essentiel des faits sociaux étant d'associer l'objet de l'action à la signification qu'en donne l'acteur. On fera ainsi l'étude de l'action sociale, action d'un sujet historique dont les orientations se définissent par rapport à l'ensemble des conditions sociales.

* C'est dans une optique volontiers anti-déterministe et nomologique que Crozier (1970 ; 1977) repense la situation concrète telle qu'elle est perçue et connue par l'acteur, moins dans les termes rationalistes du schéma weberien que dans ceux de l'incertitude induisant une vision stratégique en termes de jeux, finalisés par la satisfaction et le pouvoir. La présence permanente du pouvoir, non comme propriété abstraite ou attribut des acteurs, mais comme relation mettant aux prises des acteurs dans l'accomplissement d'un objectif commun (lequel conditionne les objectifs personnels), ne se fait pas au détriment d'une dimension affective des choix, partie intégrante des acteurs en situation. En fait, les relations de pouvoir entraînent nécessairement de fortes charges émotionnelles, le vécu des relations participant même fortement au déroulement de l'action. Cependant, *homo strategicus* semble cantonné dans "l'organisation" et paraît tout aussi désincarné qu'*homo rationalis*, parce que privé cette fois de représentations et d'une culture autre que «d'entreprise». Sa synchronicité est à ranger parmi ces "patères" (Bensa, 1996, p.64) auxquelles les sciences sociales suspendent leur mannequin d'homme en guise d'acteur.

1.2. L'acteur du point de vue de l'ethnologie

S'il ne semble pas y avoir de modèle ethnologique de l'action, c'est parce que celle-ci n'est ni l'objet ni le but d'une ethnologie plutôt focalisée sur la structure sociale, la culture, ou

son fonctionnement.

Nous distinguerons néanmoins, avec Piette (1996), deux modes ethnologiques majeurs de sélection de l'action en tant que "signe" d'une totalité sociale : au sens de sa singularité culturelle typique, lorsque l'unité d'analyse est la culture, au sens de sa pertinence informationnelle dans l'interaction, lorsque l'unité d'analyse est l'interaction.

1.2.1. La culture comme unité d'analyse : peut-on réaliser un inventaire exhaustif des actions ?

A lire le texte fondateur des *Argonautes* de Malinowski (1963), on se sent au milieu d'un monde d'actions. La relation fourmille de détails concernant le comportement réel d'êtres de chair et de sang pris dans leur quotidien, tant sous l'angle de l'attendu que sous celui de l'inattendu, du typique que de l'exceptionnel.

La théorie fonctionnaliste travaille à l'étude de ces détails, mais les réorganise sous l'unité du modèle comportemental partagé par le groupe, une "affirmation générale" (Cresswell, 1975, p.22) qui les constitue en système complexe, "le contexte entier de la vie sociale en tant que formant un tout" (Evans-Pritchard, 1969, p.102). En effet, tant sur le comportement d'un individu que sur une institution sociale, Malinowski ne posait que trois questions : "Est-ce que ça marche? Comment ? Et pourquoi ?" (Kardiner, 1966, p.219), l'attention qu'il portait à l'action et au discours des acteurs pouvant aller jusqu'au métalangage de "l'explication qu'en donnent les indigènes telle qu'elle est conçue par leur esprit" (Malinowski, 1963, p.79). Pourtant, il ne s'agit en réalité que des individus en tant que membres d'une communauté, en tant que leurs états mentaux sont "façonnés par la marque des institutions au sein desquelles ils se développent" (id. p.80). Tel est, en quelque sorte, en acte, un modèle de l'action produit par l'observation participante : l'observation "objective" d'une action resterait idéale si elle n'était pas aussi trompeuse et si l'ethnologue ne disposait pas, en sus, d'informations sur l'action fournies par l'acteur lui-même : "les renseignements émanant des indigènes contiennent l'idéal de la morale tribale; l'observation nous montre dans quelle mesure les gens s'y conforment dans la vie réelle" (Malinowski, 1963, p.474). L'action naît ici d'un croisement de l'observation de l'ethnologue et du point de vue de l'informateur (un autre nom de l'acteur en ethnologie?), d'une science ethnologique (perspective structurante et globalisante, *etic*), et d'une ethnoscience (produite par le natif ou l'informateur, *emic*) comme l'on dirait aujourd'hui. Elle s'intègre dans la dimension typique de la société ou de la culture, comme un indice ou un signe révélateur de sa totalité. L'exotisme fait immédiatement monographie, "substituant aux frontières indéfinies d'un univers en fuite la sécurité totalitaire

des mondes clos" (Augé, 1994, p.131). Les actions sont englobées dans une quête de l'indice implicitement ou explicitement représentatif d'une structure globale et capable d'intégrer de façon cohérente les divers faits (et les faits divers), de les relier dans "un système opérationnel de relations" (Cresswell, 1975, p.28).

Mais l'inventaire exhaustif de tous les traits, de toutes les actions, tel que prôné par les manuels¹⁶ permet-il de reproduire, suivant les termes mêmes de Mauss (1947, p.21), la vie indigène autrement qu'idéalement, la situation de terrain impliquant un inévitable processus sélectif d'échantillonnage ? La solution ne passe-t-elle pas alors par la recherche du fait spécifique, saillant, dramatique ou capital, en tant que représentatif de l'ensemble de la société, synthétisant réciproquement la totalité culturelle dans un événement singulier ? Selon Piette, la médiation entre la singularité et la totalité s'effectuerait en fait sous l'égide de l'idée d'homogénéité ou d'identité partagée qui permettrait "au chercheur de faire comme s'il avait étudié exhaustivement le groupe en question, tout en évitant les précisions méthodologiques sur les types et les modalités d'échantillonnage" (1996, p.56). Le fait saillant, possiblement total, l'informateur, correspondraient à une sorte de raccourci méthodologique, de principe d'économie, internes à la théorie d'observation. Tel ou tel fait ou informateur seraient sélectionnés parce que représentatifs et indiciels de la globalité communautaire, de la culture considérée : "la tendance principale de la culture" (Evans-Pritchard, 1969, p.106), sa "charte mentale" (Malinowski, 1963) ou son système de valeur. Si l'ethnologue observe des actions concrètes quotidiennes, n'est-ce pas plutôt la typicité ou la topicalité (Piette, 1996), le désir de globalité et de totalité, impossible à satisfaire et à réaliser, qui observent, "à travers" l'ethnologue, les actions quotidiennes "représentatives" de cette totalité, dans la vision synchronique et fonctionnelle d'une culture envisagée "comme un tout" ? Ce processus de "schématisation descriptive" (Borel, 1990, p.65) correspondrait à la rencontre de l'idéal de rationalité inhérent à l'entreprise scientifique, et du projet ethno-anthropologique tel que Borel le définit sous trois exigences -de "pertinence empirique, reliant le savoir ethnologique au monde extérieur, au terrain d'enquête", de "cohérence conceptuelle inscrivant le texte dans une tradition disciplinaire" (p.65), et d'objectivation des données- qui constituent le texte ethnologique. Malinowski (1968) propose d'ailleurs explicitement de réaliser "une théorie scientifique de la culture".

Cependant, la nature et la diversité des actions vont disparaître dans le texte, réorganisées qu'elles sont en variables que l'on compare ou regroupe, en propriétés que l'on a

¹⁶En attestent par exemple le *Notes and queries on anthropology*, publié depuis 1874 par le Royal Anthropological Institute, ou le *Manuel d'ethnographie* de Mauss (1947).

sélectionnées selon les buts de la description, reconfigurées enfin dans différentes représentations possédant leurs propres principes et grilles d'analyse. Entre l'objectif initial d'observation qui proposait de "se croire simplement au milieu d'un groupe d'êtres humains" (Malinowski, 1963, p.78) et l'action ou l'acteur, il y a la projection des principes d'homogénéité et d'insécabilité de la totalité culturelle; entre l'observation et l'action il y a une théorie de la culture. "Ce qui constitue une étude anthropologique n'est pas le lieu ou le type de gens qui le fait mais ce qui doit être étudié et comment cela doit être étudié" confirmera Evans-Pritchard (1954, p.X), et nous ne pensons pas que Lenclud (1986) lance vraiment une boutade lorsqu'il écrit que "la seule propriété commune à toutes les sociétés primitives est d'avoir été étudiées par des ethnologues" (p.146).

1.2.2. L'interaction comme unité d'action

Dans le contexte d'une observation participante, s'est développé tout un courant intéressé par l'approche concrète de la réalité quotidienne¹⁷, dans le sens cette fois d'une compréhension de la signification des actions humaines. Par exemple, dans le modèle interactionniste, fortement imprégné de philosophie du langage ou de pragmatique linguistique, l'action peut être lue comme un signifiant se référant à un signifié. L'observation y prend la forme d'une approche empirique, moins soucieuse d'une focalisation sur les antécédents et conséquences ou la fonction d'une action, que sur le déroulement de celle-ci.

* Avec Goffman, l'expérience de terrain en arrive à être assimilée à l'expérience quotidienne. L'observateur participe intensément et de façon critique : la provocation volontaire ou le retrait, le décalage par rapport à l'attendu d'un rôle, font de l'interaction acteur/observateur un jeu stratégique qui permet de dresser une "symptomatologie sociale" (Winkin, 1988, p.66) de la représentation de soi dans l'interaction, et de faire de la vie sociale une dramaturgie, une "représentation". L'acteur social (*performer*), dans son interaction avec autrui, donne des représentations par lesquelles il tente, en y apportant un certain relief dramatique, de guider et d'orienter les impressions que l'on se forme de lui; il cherche en définitive, à rendre crédible le personnage (*character*) qu'il joue. Goffman montre ainsi

¹⁷Notamment l'école de Chicago qui regroupe tant des sociologues que des psychosociologues ou des anthropologues.

¹⁷" Ce qui apparaît dans la représentation, ce qui s'y exprime, c'est ce qu'on ne trouve codifié dans aucun texte, dans aucun rôle, dans aucune thématique : c'est l'individualité comme expression du particulier et de l'universel (...). La vie quotidienne comme représentation est précisément l'étude de ce procès d'individualisation par

comment l'étude de l'interaction peut être enrichie par l'analyse minutieuse des multiples techniques de présentation de soi dans la vie sociale. L'observation devient alors une théorie de l'expérience sociale en termes de principes d'organisation structurant les événements et l'engagement de l'acteur, de cadres ou de contextes. Le soi n'est pas l'acteur, mais un effet dramatique de la scène totale dans laquelle s'insère cet acteur¹⁸.

L'acteur de Goffman est un soi que n'épuisent pas ses différents rôles et personnages sociaux. En ce sens, il s'écarte de la vision socio-anthropologique forte d'une transparence de l'individu à lui-même et aux autres dans une présence des structures et des fonctions. Les interactions n'en sont pas moins des systèmes indépendants des individus qui les vivent, Winkin (1988) n'hésitant pas à dire que Goffman parle de social là où Freud parle d'inconscient. Goffman en étudiant le langage non comme produit mais comme comportement, préfigure les recherches du courant sociolinguistique, l'intérêt de Schutz pour la signification de l'agir pour l'acteur, et celui de Garfinkel pour le "voir du dedans".

* Schutz (1987) fait ainsi une distinction entre acteur et observateur, intéressante à plusieurs titres puisque relevant à la fois de la vie quotidienne et des relations entre, par exemple, un groupe et un étranger à ce groupe, mais aussi de la distribution des rôles épistémiques de sujet et d'objet. Qu'ils soient des prédécesseurs ou des successeurs de l'acteur proprement dit, les *consociés*¹⁹ sont distincts des *contemporains*²⁰. L'acteur peut entretenir avec eux les liens les plus divers, de l'intimité à l'anonymat, de la familiarité à l'étrangeté, avec une intensité plus ou moins variable dans le temps et l'espace.

Quant à l'*observateur*, il se distingue à la fois des consociés et des contemporains, puisque "son système de pertinence diffère de celui des gens qui sont *in media res* et l'habilite ainsi à voir plus ou à voir moins qu'eux" (id., p.34). Dans tous les cas, l'observateur ne saisit que des fragments manifestes des partenaires (ceux qui sont accessibles à son observation), il n'est pas partie prenante dans les modèles d'interaction, ni ne participe aux "en-vue-de" l'acteur, compréhensibles pour le partenaire comme ses propres «parce que». Ce fait constitue précisément ce qu'on appelle le désintérêt ou le détachement de l'observateur.

La distinction recoupe également celle entre deux formes de connaissance :

- la "connaissance-de", caractérisée par l'intersubjectivité sociale, le partage d'une

l'expressivité" (Herpin, 1973, p.70).

¹⁹"Parmi mes contemporains il en est certains avec qui je partage non seulement une communauté de temps mais aussi une communauté d'espace" (id., p.22).

²⁰"Avec lesquels un jeu réciproque d'actions et de réactions peut s'établir" (id.).

culture devenue partie intégrante de la biographie des acteurs, une historicité commune qui s'étire des prédécesseurs aux successeurs²¹, une connaissance interne des rapports hiérarchiques, la coïncidence entre des schèmes d'interprétation et d'expression, un langage reflétant une manière de dire, de vivre, de penser, des habitudes ou automatismes voire une "semi conscience commune".

- La "connaissance-sur", qui oscille entre l'anonymat présumé (les "purs acteurs de fonctions typiques" (p.231)), et les individualités, construisant de la sorte un monde social de pseudo anonymat, de pseudo intimité et de pseudo typicalité. Schutz fait ainsi de l'observateur la figure de l'étranger au groupe -dans laquelle on retrouve sans peine celle de l'ethnologue dans son travail de terrain quotidien- et n'hésite pas à comparer les problèmes méthodologiques que rencontre ce dernier avec les interactions de la vie quotidienne.

* Blumer (1969) exhorte à "l'analyse directe du monde empirique" (p.35) considéré comme "une réalité en état de flux ou en train de se faire par les acteurs eux mêmes" (id., p.74). Cette réalité n'est pas déterminée une fois pour toutes mais au contraire ouverte à différentes possibilités et aux aléas de l'action; monde d'hommes qui "en tant que personnes, construisent leur action individuelle et collective" (id.,p.69). Le travail d'observation y requiert une connaissance en quelque sorte de première main qui s'interdit le passage par l'intermédiaire d'un informateur. La connaissance que l'on obtient ainsi relève plutôt d'un apprentissage, voire, du fait qu'il se déroule sur le long terme, d'un processus de socialisation (Wax, 1971 ; Fox, 1974). L'assignation de sa place au chercheur par les acteurs eux mêmes est la condition de l'appréhension, par cette position et les relations qui en découlent, des comportements indigènes, de leur classification. Ce travail conscient de l'observateur consiste à la fois en la maîtrise de ses relations émotionnelles et en une acuité introspective importante qui permet de tirer profit du processus de socialisation ou de transformation que produit la situation de terrain. A travers ce mouvement de va et vient de l'observateur à ce qu'il observe, "mouvement grâce auquel un observateur participant donne graduellement sens à ce qu'il voit et entend et y prend place" (Fox, 1974, p.230), on saisit une totalité culturelle. L'incompétence initiale de l'étranger-chercheur, exploitée à bon escient dans une véritable "stratégie d'ignorance" (Bazsanger, 1992, p.51) peut permettre l'émergence des différentes perspectives des acteurs. En tout état de cause, le sens n'est jamais préexistant mais il doit être "partagé".

²¹"Seuls les modes de vie de son père et de ses ancêtres deviennent pour tout un chacun des éléments de sa

La présence sur le temps long paraît ici nécessaire car elle fera émerger la spécificité du phénomène étudié. Le travail de terrain, partie intégrante du jeu relationnel, est à considérer comme un processus de familiarisation et de socialisation qui amènerait ainsi à "prendre le rôle de l'acteur et voir son monde de son point de vue" (Blumer, 1969, p.73-74). Car, rester à l'écart, en position d'observateur des interactions, conduirait à projeter son propre sens sur celles-ci, à substituer des conjectures d'observateur à la réalité vécue des acteurs. L'acteur devient un observateur socialisé.

Cette compréhension par le dedans, qui tente de nier l'altérité en la transformant en simple différence, s'apparente quelque peu au jeu de stratégie ou de rôle, parce qu'elle exacerbe la capacité d'interprétation jusqu'à faire de l'acteur, comme par rebond, un individu hyper-interprétatif : si l'observateur peut partager le sens de l'acteur en se mettant à sa place, en pensant comme il (croit qu'il) pense, n'était-il pas logique alors qu'il lui attribue une incessante activité d'interprétation, de définition et de négociation du sens, qu'il en fasse un homme calculateur, stratège adepte de la théorie des jeux ? Dans cette visée, l'action résulterait de "l'activité permanente des individus utilisant leur savoir faire pour rendre leurs actions intelligibles à eux mêmes et aux autres" (Piette, 1996, p.77). Elle deviendrait ainsi elle même "un processus d'interprétation par lequel l'homme s'assure du sens de l'action de l'autre et aussi un processus de définition par lequel il rassemble des indications pour l'autre" (id. p.73).

* D'une certaine façon, il n'y a pas, en anthropologie, de faits ou d'actions en soi. Tout fait ou toute action serait déjà interprété par celui là même qui en est l'auteur, le fait humain se présentant "déjà passé au crible du langage et de l'expression" (Affergan, 1987, pp.20-21). En fin de compte, décrire ce que sont les hommes ce serait décrire ce qu'ils font, car, à proprement parler, que sont ils s'ils ne font pas quelque chose? Malinowski n'écrivait-il pas, dès les *Jardins de corail*, que "les mots participent de l'action et sont autant d'actions" (1974, p.243) ? L'homme parle ainsi toujours le langage de l'action, de quelque chose en train de se faire, de déjà fait ou qui va être fait. Anthropologie et linguistique se rejoignent puisque, si l'on en croit Austin (1962), "dire, c'est faire" : dès que j'énonce un fait, je m'engage généralement dans une action. Lorsque l'énonciation-acte a trait aux relations instituées avec des interlocuteurs, il est question pour Austin d'actes *illocutoires* ne se réalisant que par l'existence d'une sorte de cérémonial social qui attribue à telle formule,

propre manière de vivre. Les tombes et les souvenirs ne peuvent être ni conquis ni transportés" (id, p.225).

employée par telle personne dans telle circonstance, une valeur d'action déterminée. Quant à Searle (1972; 1985), il ne place pas l'unité de communication linguistique au niveau du symbole, du mot ou de la phrase, mais à celui d'une occurrence de phrases dans certaines conditions : un acte de langage, point d'intersection d'une théorie du langage et d'une théorie de l'action. Est alors acteur le sujet de l'agir, désigné par Tesnières (1959) comme "actant"²². L'action devient ainsi communication et agir communicationnel, selon l'expression d'Habermas (1981).

Toutes ces approches interactionnistes ont largement contribué à «socialiser» l'action de l'individu par sa capacité à agir sur le social, ainsi qu'à "humaniser" la société en se penchant sur les interactions entre individus. En reconnaissant, cependant, que "dire c'est faire", elles en viennent à considérer que le langage n'est plus simplement structuré par le social, mais est à son tour structurant car il agit sur la réalité sociale même qui le détermine. Le langage en usage, contextualisé, en tant qu'échange, est une réalité à la fois linguistique et sociale. Avec Wittgenstein (1953), Austin (1962) ou Searle (1972; 1985), la linguistique se rapproche donc de plus en plus d'une théorie de l'action. Les postulats du locuteur idéal universel ou celui de compétence linguistique générale sont critiqués, des concepts tels que la compétence communicative ou la compétence sociale réintroduisent le sujet, son action, tant au niveau de l'activité et du langage, que de la pensée : Wunderlich (1976) et Leont'ev (1971) en appellent explicitement à une théorie de l'activité du langage; Fillmore (1976) insiste sur la nécessité d'analyser le langage dans son fonctionnement effectif; Labov (1976) analyse concrètement les variations grammaticales selon les groupes sociaux. La sémantique se rapproche de la pragmatique : Gumperz (1989) et Gumperz et Hymes (1964, 1972), Garfinkel (1967), Cicourel (1979) contestent la validité de résultats obtenus autrement que contextualisés et indexicalisés sur une situation concrète. Ils rejettent la perspective individualiste de face à face idéalisé entre deux locuteurs, au profit d'un sujet agissant et interagissant, construisant et reconstruisant quotidiennement son univers social et culturel (voire socio cognitif) dans et par ses interactions avec d'autres individus.

Bref, si le langage doit être considéré comme une activité et si cette activité langagière fait partie intégrante de l'action sociale, les phénomènes sociaux qu'étudient sociologie et anthropologie sont eux mêmes le résultat d'une activité à laquelle l'activité langagière prend

²² "Etres ou choses qui à un titre quelconque et de quelque façon que ce soit, même au titre de simple figurant et de la façon la plus passive, participent au procès" (p.27).

une part importante :

Elle "contribue à la constitution de la réalité sociale même qui la détermine. Si dire c'est faire, le faire s'étend à la réalité même dont le langage dépend. C'est le statut à la fois structuré et structurant du langage, et ce pouvoir structurant s'étend à la réalité même qui structure le langage. Le langage, la pensée, l'ensemble des phénomènes sociaux, tout en étant hétéro-produits sont auto-producteurs" (Windisch, 1982, p.61).

1.2.3. L'action, un détail ?

Reste à considérer la tentative récente d'une ethnographie de l'action valorisant la "plasticité" et la "dimension inépuisable des puissances de la personne" (Piette, 1996, p.171). Celle-ci déboucherait sur l'impossibilité pragmatique pour l'acteur d'être "complètement présent" dans son action, c'est-à-dire en quelque sorte sur la dissolution de l'action en tant qu'unité d'analyse. Ce courant s'appuie, d'une part, sur l'intuition de "l'extra social" de Simmel (1986)²³, d'autre part, sur l'ethnographie des situations (Boltanski et Thevenot, 1991)²⁴. L'individu participerait de "sphères de pertinences séparées" (Piette, 1996, p.168) plus ou moins co-présentes ou distribuées successivement dans les actions quotidiennes, passant d'un monde à l'autre, plus ou moins harmonieusement ou conflictuellement, sans relever pour autant d'un seul ordre de grandeur ou d'un programme pré-inscrit en lui. C'est en se focalisant sur le détail particulier que l'on pourrait mettre en correspondance des mondes plus ou moins actualisés ou potentialisés dans une action, sous les modes de la distraction, de la discordance, du détachement ou du basculement, ou encore du compromis, du compartimentage ou de l'oscillation.

Une action peut en quelque sorte toujours en cacher une autre, plus ou moins actualisée ou potentialisée. Ce que l'ethnologue cherche alors à observer n'est plus "l'acteur pleinement engagé dans son rôle" ou "le spectateur idéal attentif et toujours bien placé", mais ce "mode mineur de la réalité" (Piette, 1992 ; 1996, p.148) selon lequel toute situation ou action se régle dans un dosage humain d'attention et de souplesse intérieure. Piette utilise à cet effet l'image photographique dont la force représentationnelle (par rapport aux procédés d'écriture) et la capacité à relever les détails, constitue un "pacte photographique"²⁵ engageant à la fois la

²³Stipulant que "nous bâtissons nos relations réciproques seulement sous la réserve négative d'une partie de notre personnalité qui n'entre pas en elle" (p.34).

²⁴Qui "consiste à décomposer des actions en courtes séquences en insistant sur "la pluralité" et la "variabilité" des principes d'équilibre dans les comportements renvoyant à des domaines, des ordres ou des grandeurs d'appartenance différents (famille, travail, vie civile...) et critiquant le principe de la stabilité des compétences et de l'uniformité des individus tels que pourrait l'induire un habitus" (Piette, 1996, p.72).

²⁵Sur le modèle du "pacte autobiographique" de Lejeune (1975).

fidélité au réel, un caractère indiciaire fort et un effet de distance dans l'espace et dans le temps qui peut jouer le rôle de révélateur. Cette "observation de l'observation" implique un fort travail interprétatif, tant par le commentaire descriptif (véritable mode d'emploi de la photographie), que par le principe de hiérarchisation de l'observable consistant à faire surgir des règles de composition ou de recombinaison du (ou des) sens ainsi "piégés".

Les détails observés sur une photographie mettent en évidence l'existence de gestes ou d'attitudes qui sont autant de traces de rôles divers, la présence simultanée au sein d'une séquence d'actions de registres différents, des variables dans l'interaction, des distractions par rapport à une observation en termes d'identification ou de généralisation. En clair, la photographie met l'accent sur ces fluctuations concrètes de l'action qui n'obéissent pas ou ne peuvent pas être déduites de ses conditions de départ. Bien sûr, les dérives concrètes des individus, leurs écarts sont inscrits dans des marges de manoeuvre et des attentes minimales, et l'on voit la critique que pourrait en faire Bourdieu en termes d'habitus : la liberté individuelle est elle-même déterminée. Mais ces limites même font sens, à la fois vers la norme, que traduit l'implication minimale de l'acteur dans la situation, et vers l'indécidabilité de l'authenticité de cette implication. L'interaction ne fait pas partager obligatoirement aux participants leurs différences inter-individuelles. Le détail est ainsi "un signe d'humanité", distinct d'une ouverture totale aux autres et d'une fermeture totale sur soi :

"Une attention particulière portée à la description des actions et interactions humaines, une attention particulière portée au sens que les personnages filmés accordent à leurs propres actions et interactions, constitueraient donc en dernière analyse cet index ethnographique qui transforme imperceptiblement le pacte réaliste en pacte ethnographique" (De Sardan, 1996, p.63).

Cette "sociologie de la particularité" (Piette, 1996, p.166) nous paraît transférer le principe d'identification et de sélection de l'action, du modèle théorique de l'observation à un modèle théorique de l'acteur. Le basculement d'un rôle dans d'autres, la plasticité des comportements d'un acteur nous éclairent-ils sur la dynamique d'une action ou d'un acteur ? Si la sociologie de la particularité décale nettement le modèle d'une sociologie rationaliste de l'action et fait signe vers une perception plus existentielle de l'action, elle est pour nous surtout l'indice de la nécessité, pour esquisser une véritable ethnologie de l'action, de réviser les catégories d'approche de l'observation : lecture trop lointaine ou trop rapprochée de l'observateur, transparence ou latéralisation de l'acteur par rapport à sa culture.

2. L'observateur (l'ethnologie) du point de vue de l'acteur.

2.1. La raison ethnologique, l'acteur et l'observateur.

Dans son esquisse d'un "discours de la raison ethnologique", Affergan (1991, p.94) développe les thèmes du découpage par l'ethnologue de la réalité-autre, des règles performantes de ce découpage des sociétés, et de leur classement. L'échange économique ou les mythes et croyances par exemple ne seraient pas ce qu'ils se proposent d'être, mais plutôt des instruments de la connaissance de l'autre. Un système classificatoire révélerait, dans ses attributions aux sujets, "des combinaisons de termes par lesquelles les membres se classent eux mêmes et classent les autres" (p.110). Ces découpages analytiques en diraient plus sur l'observateur que sur l'acteur car, "en classant, je nomme une nomenclature, j'énonce des signes" (id.), mais la réalité-autre résistera pour la simple raison qu'"elle n'est pas composée de signes, mais d'actes et d'intentions" (id. p.112).

Cette critique de la raison ethnologique expliquerait, entre autres, la "névrose de terrain", cette épreuve de la légitimité, véritable rituel qui donnerait au terrain la capacité quasi magique de rendre une démarche rationnelle sous argument d'autorité, sans jamais interroger le comment, l'altérité elle même devenant un autre nom de la subjectivité des ethnologues de terrain. Que l'observation participante ne soit qu'un idéal n'est guère contesté (Izard, 1991 ; Laburthe-Tolra et Warnier, 1993), mais la critique peut aisément déboucher sur la contestation de la démarche même de distanciation et amener sur l'observateur le soupçon de "subjectivité"²⁶.

De même, le réexamen de Tepoztlan effectué par Lewis (1960) après l'étude de Redfield (1930), et les résultats opposés confrontés par Geertz (1986), montrant que toute société "revisitée" ne ressemble guère à l'image donnée par la première étude, incitent à la méfiance. Si Borel (1990, p.185) souligne que l'ethnologue peut légitimement parler métalinguistiquement d'un langage qui ne posséderait pas lui même de métalangage pour montrer comment il fonctionne, le langage de la description monographique, constituant la tâche idéographique même de l'ethnographie, Latour (1989), lui, s'inquiéterait plutôt du fait que»plus les anthropologues écrivent sur les Etats Unis, moins nous croyons ce qu'ils disent

²⁶"Quel ethnologue français n'a pensé exposer aux étudiants en sciences sociales l'épineuse question des Yanomani (...), caméléons contraints (...) à incarner des personnages aussi dissemblables et diversement "engagés" que les écrits de Jacques Lizot (1976, 1984), Napoléon Chagnon (1968), Ettore Biocca et Helena Valero (1968), Marvin Harris (1984), Smole, Ramos, Fergusson, ou le sauvage à la mode (Amselle, 1979) ? Sont-ils en même temps toutes ces figures, avant la dernière description en date qui clôt, pour un temps, la controverse, un peu comme dans l'expérience de Schrödinger le chat à la fois mort et vivant jusqu'à l'observation du physicien ? " (Jamard, 1993, p.168).

de Samoa" (cité par Jamard, 1993, p.168). Quant à Freeman, anthropologue lui même, il retourne l'analyse Meadienne de la liberté sexuelle des jeunes filles des Samoa, en argument fictionnel du puritanisme américain sur le bon sauvage, la "réalité" des jeunes filles samoanes étant plutôt pour lui d'oppression et d'agression.

Comment ne pas rêver, cependant, d'observer une société selon ses propres critères? Même si l'expérience "authentique" de l'altérité (Leenhardt, Balandier, Leiris, Metraux, Agee...) passe par une relation exotopique ²⁷ dans la mesure où l'autre est d'abord reconnu comme lointain avant d'être compris; même si l'autre n'est autre qu'en tant qu'inintégré et irréductible, l'assimilation et l'identification ne faisant que rabattre l'altérité sur la différence ?

"L'habitat d'un groupe n'a pas pour limites les palissades et la demeure ou les frontières manifestes sur le sol. Il comprend tout le domaine sur lequel s'exerce le rayonnement des aïeux, dieux ou totems. Paysages, dessin du village, société, défunts et êtres mythiques ne font qu'un ensemble non seulement indivisible mais encore pratiquement indifférencié : nous voulons dire par là qu'on étudierait chez nous la géographie du lieu, le groupe, la mythologie. Mais opérer ici de la même façon serait tenter des dissections partielles qui tueraient le vivant. Or une société ne s'observe que dans la vie" (Leenhardt, 1947, p.21).

L'anthropologie n'a pas toujours été soucieuse de cette exotopie, elle n'a pas toujours remarqué qu'autrui est celui même qui excède les signes et les symboles utilisés pour le circonscrire, qu'il se situe à côté, avant, après, celui dont elle parle, voire possiblement ailleurs ? En outre, le risque qu'encourt une discipline qui dit ce que sont les autres (c'est-à-dire aussi comment ils sont, ce qu'ils sont et ne sont pas), est, par le régime des différences, de dire ce qu'ils ne sont plus et/ou pas encore. Derrière la "description de l'être" se dissimule toujours le projet d'un «faire». Or, demandent Fabian (1983) ou Affergan (1987, 1991, 1998), comment pourrait-on comprendre autrui *a priori* ou *a posteriori* et non en même temps que soi ? Comment se comprendre soi même autrement qu'en comprenant l'autre ? Comment ne pas douter que (*a fortiori* lorsque les acteurs sociaux sur lesquels se penche l'anthropologue lui sont très proches et qu'il en fait presque partie) des notions comme l'altérité, la distanciation du chercheur, le regard extérieur, l'observation participante, "qui ont constitué jusqu'ici les fondements de l'anthropologie" (Kilani, 1992, p.9), soient à réexaminer sur de nouvelles bases ? Si des observateurs extérieurs érigent les acteurs en étrangers, "ils s'installent eux mêmes dans une position extérieure, celle de l'étranger au monde qu'ils étudient" (Althabe, 1986, p.121). Car, du coup :

²⁷ Affirmation de l'extériorité de l'autre qui va de pair avec sa reconnaissance en tant que sujet" (Todorov, 1982, p.30).

"ils se mettent dans l'obligation de se produire en étrangers d'eux mêmes (...) par l'édification de la séparation par la conquête du «regard ethnologique», ils s'érigent en alchimistes transformant le familier en étranger, le quotidien en exotique" (id.).

L'alternative viendrait alors d'une approche par l'intérieur, d'une "anthropologie du dedans" .

2.2. L'acteur et le désir d'ethnologie

Ce désir de l'acteur de se faire sujet épistémique, de se prendre pour objet, ne va pas d'abord sans douleur et nostalgie. Beiji (1981, pp.142-144), par exemple, évoquant la différence entre sa grand mère illétrée et elle-même, lettrée et diplômée, parle le langage d'une véritable déchirure interne, d'une perte. Mais n'est-ce pas toute l'entreprise ethnologique qui relève de ce dilemme ?

- Ou bien l'ethnologue (à la suite du militaire, du missionnaire et de l'administrateur) adhère aux normes du groupe des observateurs (comme cette "*Société des Observateurs de l'Homme*" du XVIII^e siècle), et dans ce cas, les autres "ne peuvent être que l'objet d'une curiosité passagère" comme le note Lévi-Strauss (1955, p.459), journalistes, voyageurs et touristes vulgarisant la méthode de ce "voyeurisme".

- Ou bien le chercheur se livre totalement à la société étudiée, mais, dans ce cas, il n'a plus une attitude, même minimalement, objective.

"Parler des autres dans le langage de l'observateur équivaut à n'en pas s'en faire comprendre. Parler des autres dans leur langage revient inmanquablement à se rendre inintelligible au monde de l'ethnologue" (Augé, 1994, p.196).

Pour Copans (1986), la disparition des conditions historiques et intellectuelles qui avaient présidé à la naissance de l'ethnologie permet la dénonciation d'excès d'ethnologues valorisant leur savoir au détriment des références culturelles des "indigènes", ou, à l'inverse, un mouvement d'ensauvagement (*Who go native*), le cas de l'anthropologue Nimmendaju, décidant de rester vivre sur son terrain, en constituant une illustration rare. Copans analyse deux formes contemporaines de l'anthropologie qui marquent un épuisement historique et épistémologique. La première consiste à substituer le soi à l'autre, à procéder à une ethnologie en quelque sorte "à domicile" ou du "chez soi", recherchant l'intimisme de la modernité : "cette substitution d'objet est une forme économique du redéploiement ethnologique" (id.)²⁸.

²⁸On trouvera chez Althabe et al. (1992) une analyse de cette tendance.

La deuxième repose sur l'indigénéisation du regard et de la discipline : l'ethnologie des autres par eux mêmes. Mais, en l'absence de regard ethnologique, du mécanisme de distanciation et de distinction nécessaire à toute pensée scientifique, celle-ci "dissout toute altérité, se ramène à l'ethnocentrisme de soi par soi" (Copans, 1986, p.119)²⁹.

Peut-on être à la fois natif et étranger, ni tout à fait natif ni tout à fait étranger, l'autre et le même, observateur posant les questions, acteur y répondant ? Peut-on rendre le familier familier, quotidien le quotidien, échapper au dilemme du regard tantôt étrangé tantôt indigénéisé, être à la fois l'autre du même et le même de l'autre ? Une auto-ethnologie, une ethnologie de l'autre impliquant une autre ethnologie est-elle possible ? L'acteur peut-il faire comme si la connaissance était son désir premier, l'observateur comme s'il était possible d'abolir la relation exotopique dans "un investissement affectif annulant l'altérité de l'autre" (Affergan, 1987, p.265) ou supprimant le sujet observateur dans celui-ci ? Le rapport exotopique peut-il être sauvé en se faisant à la fois observateur et observé de l'autre et de soi ?

"Aurais-je donc une double origine ? Dois-je dire que j'ai trouvé d'autres racines que celles qu'à nourries ma terre natale ? La culture acquise m'aurait tellement recouvert au point que je vivrais maintenant tout environné de signes, comme dans un monde familier où j'aurais trouvé une autre naissance" (Affergan, 1997, p.15).

L'autochtone qui se fait observateur de lui même mime-t-il autre chose que la figure de l'exilé de retour, voire de l'exilé intérieur, de l'hôte, à la fois *hostes* et *hostis*, invité et ennemi, l'impossible dédoublement en un insulaire-étranger ou un insulaire-continental ? Les figures de l'observateur étranger souhaitant s'indigénéiser pour faire advenir l'autre à la connaissance de l'anthropologue, et celle de l'acteur souhaitant s'étrangéiser pour se faire l'ethnologue de soi même, nouées en une bande de Moébius, composerait alors une vpresque-science" (Jamard, 1993) anthropologique au double visage de Janus.

2.2.1. Ethnologies indigènes ou minorées

L'"*Afrique fantôme*" de Leiris (1947) ou le "*Mexique terre indienne*" de Soustelle (1935), les travaux de Condominas (1957) ou Segalen (1995), la présentation par Gibbal (1982) de sa recherche ethnologique sous la double forme, alternée, de son expérience vécue en compréhension retransmise par la voie dite littéraire, et d'un exposé systématique, objectif, de l'analyse de ses données, l'expérience de Barley (1983) se posant comme un

¹⁹Voir Kim (1990) ou Traimond (1992) pour des recensions et revues de questions de cette tendance.

candide au Cameroun, les *Tristes Tropiques* de Lévi-Strauss (1962), la collection *Terre Humaine* ou le courant post-moderniste récent, les travaux du *Centre de Recherches et d'Etudes Anthropologiques* (en particulier *Récit et connaissance*, 1998), le collectif dirigé par Affergan (*Construire le savoir anthropologique*, 1999), tous participent, à des titres divers, de ce courant anthropologique de fond s'interrogeant sur ses conditions de possibilité et de réalisation. Il ne s'agit pas là d'une question de forme ou d'une ambition esthétique, mais bel et bien d'une possible invalidation épistémologique, conséquence de la non intégration par le discours analytique de la place de l'ethnologue dans ses résultats.

Après avoir été l'informateur de l'anthropologue américain Simons, l'indien Hopi Don C. Talayesva (mais il est vrai avec l'aide et à l'instigation de celui dont il avait été le collaborateur) a écrit *Sun Chief* (1942). Les informateurs peuvent même prendre le dessus et proposer leur "interprétation traditionnelle personnelle". A propos d'un commentaire de son informateur Tikopia, Firth (1957) rapporte qu'à son hypothèse de la place de la responsabilité des esprits dans la détérioration des filets de pêche, celui-ci lui répondit : "Non, c'est une pensée à moi", ajoutant même en riant : "c'est mon savoir traditionnel à moi".

M. Gruau mène ainsi une "double vie" : curé de campagne à Appoigny, dans l'Yonne, il est aussi professeur à l'université de Jussieu où il enseigne l'anthropologie religieuse. "L'homme rituel" (1999) décortique les us et coutumes d'un catholicisme français (dont il est à la fois l'acteur, le témoin, et l'observateur), dans le décryptage d'une messe ou d'un baptême proche d'une cérémonie bantoue ou esquimaude. Kim (1990), ethnologue Coréen vivant aux U.S.A., commence par évoquer un premier travail effectué dans son pays, tout à sa facilité d'adoption du point de vue indigène, à l'avantage que procure une connaissance des registres de la langue, mais ne tarde pas à signaler que ses compatriotes attendent de lui le respect des normes sociales, parfois défavorable à l'enquête et qu'un observateur extérieur pourrait, lui, transgresser³⁰. Trente ans plus tard, considéré comme un expatrié, Kim est repoussé dans une position marginale, l'écart entre sa connaissance de la culture coréenne de 1965 et celle de 1980 le tenant relativement éloigné de sa société d'origine. Traimond (1992) rapporte encore le cas de Jacinto Arias, Tzotzil de San Petro de Chanhlo, communauté des hauts plateaux du Chiapas, auteur de *El mundo numinoso de los mayas* (1975) réalisant l'étude de la cosmologie Tzotzil (dont la conception avait déjà été relevée par Guiteras-Holmes (1965) auprès du père même de Arias) dans le style indirect, suivant les normes scientifiques. Il

³⁰On rapprochera cette position des réflexions adressées à Dampierre (1966, in Izard, 1991, p.474) par ses sujets : "Tu fais un travail qui nous emmerde".

relève que le titre se réfère à la théorie de Otto, supposant de la part de cet indigène qui a suivi des études universitaires aux Etats Unis avant de revenir dans sa communauté, la maîtrise des théories anthropologiques. Il note cependant (p.10) que :

"certains arguments ou certaines informations n'apparaîtraient pas dans les mêmes termes sous la plume d'un«étranger» : qui, par exemple, dans un chapitre sur les«maestros» indigènes employés par l'administration, leur reprocherait de préférer la bière qui est la boisson des *ladinos* (colons) au *trago* (rhum) boisson locale, si ce n'est un indigène ? ".

Ces exemples, parmi une multitude possible, soulignent "la force du discours académique, même énoncé par un indigène" (Traimond, id.), mais aussi le fait que l'émergence de la parole indigène ne peut apparaître qu'incidemment, le dilemme semblant incontournable de l'appartenance d'un texte à l'un ou l'autre protagoniste, à l'un ou l'autre domaine, chacun ayant un statut particulier et distinct. Leiris ne prônait-il pas cette ethnologie indigène dès 1951 lorsqu'il écrivait :

"en développant systématiquement, en regard de la nôtre, cette ethnographie due à des originaires, on obtiendrait pour les sociétés en question, des études faites selon deux points de vue : celui du métropolitain qui, quels que soient ses efforts pour se mettre de plain pied avec la société qu'il observe, ne peut rien contre le fait qu'il est un métropolitain; celui, d'autre part, du colonisé travaillant dans son propre milieu ou dans un milieu proche du sien, et dont on peut espérer que sa façon de voir différera plus ou moins de la nôtre" (1951, ed. de 1977, p.108) ?

La situation de colonisation fige cependant davantage encore les rapports entre groupes ou individus et ne laisse guère d'échappatoire, comme le suggère le cas de Jaulin (1972) prenant fait et cause pour le colonisé, ou la protestation inverse de Bourdieu (1963) contre le privilège ethnique et épistémologique de l'indigène et la réfutation de la responsabilité morale de l'ethnologue³¹. Dans un tout autre domaine, celui des façons de dire les relations de pouvoir entre les sexes (dans lequel "si la réflexion de l'énonciateur minoritaire vise à connaître la relation sociale construisant les sexes pour l'abolir, celle de l'énonciateur majoritaire vise à justifier cette relation pour la maintenir" (p.34)), Michard (1991) propose une autre voie. La solution scientifique ne pourrait résider dans la défense des "opprimés", car, inconsciemment, se glissera dans le discours du dominant les marques de son pouvoir. "Aussi louable qu'elle soit, l'adoption des positions du minoritaire ne donne pas à l'opprimeur les moyens scientifiques de sortir de son statut" conclut Traimond (1992, p.17). On voit quelles

³¹Les derniers travaux de cet auteur, et surtout *La misère du monde* (1993), dans lequel sont commentées des biographies, laisse penser que la position de Bourdieu a évolué. C'est d'ailleurs à son tour de voir critiquée la

implications deviennent lisibles pour des groupes dominés ou minoritaires. Le discours féminin (Michard, 1991) pourrait ainsi servir d'heuristique, comme en témoigne une «anthropologie féministe» se proposant de développer une recherche sur la spécificité des appréhensions et de formulation du monde par les femmes. D'autres identités peuvent être relevées : la question de la langue des deux protagonistes (la notion de diglossie rendant compte de l'inégalité de statut), mais aussi la codification, l'intériorisation de l'infériorité, la valorisation défensive ou offensive, l'oral s'opposant à l'écrit, le rôle et l'utilisation d'un ou plusieurs informateurs. Autant de distorsions introduites dans la réalité du terrain par la simple présence de l'observateur, son irruption au sein d'une distribution symbolique des relations qui lui concède une place, et dont la tentation d'une anthropologie de l'acteur renverse les rapports. Cette tentation s'inscrit dans le mouvement général de "retournement du point de vue de l'observateur" (Copans, 1998, p.108) : retournement américain du "genre" de l'ethnologue, retournement indigéniste de l'enquête "par les autres à la place de l'ethnologue ou par des ethnologues autres" (id).

On en trouvera maints échos dans "la recherche corse" (Santini 1998, p.212) d'autant plus prégnants quand celle-ci s'effectue dans la langue locale. "*Ochje, avemu scelta di parlà, di parla in Corsica d'un antra manera, d'impone in la scrittura a nostra manera d'esse, d'impinnà à modu nostru*"³² écrit Albertini dans une préface quasi programmatique à des textes réunis par l'équipe d'Anthropologie des Sociétés et Sciences des Langages, de l'Université de Corse (1996, pp.5-9). Pourquoi ? demande-t-elle encore :

*"Perchè ghjè ora di fà la finita! Ci tocca à sbuciarda issa visione di noi chi ùn currisponde à ciò ch'è no simu da veru, à ciò ch'è no vumemu tramanda à dumane. E ciò chi ci face parlà, ghjè à nostra pratica di e cose. Ci vulemu ghjuvà di a nostra cunniscenza du u terrenu è di u nostru sapè; Sapè tramesu da u locu è da l'omi, cunniscenze acquistate à l'occasione di a nostra furmazione intelletuale qui o in altro "*³³

2.2.2. Une ethnologie du très proche de soi. L'initiation : traduction ou trahison ?

Par l'idée d'une connaissance synthétique que les acteurs eux mêmes auraient de leur

méthodologie d'entretiens qu'il a élaborée en vue de cette enquête (Mayer, 1995).

³²"Aujourd'hui, nous avons choisi de parler, de parler en Corse d'une autre manière, d'apposer dans l'écriture notre manière d'être, d'écrire à notre façon".

³³"Parce qu'il est temps d'en finir ! il nous revient de dénoncer cette vision de nous mêmes qui ne correspond pas à ce que nous sommes véritablement, à ce que nous voulons construire pour demain. Et ce qui nous fait parler c'est notre pratique des choses. Nous voulons nous servir de notre connaissance du terrain et de notre savoir; savoir transmis par le lieu et les hommes, connaissance acquise à l'occasion de notre formation intellectuelle d'ici ou d'ailleurs".

lieu et qu'ils exprimeraient plus ou moins, les identités reposeraient la question du rôle, voire de la fonction sociale, de l'anthropologue telle que l'évoque par exemple Laplantine (1987) :

"Permettre à une culture donnée de rendre plus explicite à elle-même sa propre différence est une chose; organiser politiquement, économiquement et socialement l'évolution de cette différence en est une autre" (p.29).

Autrement dit, par la spécificité de sa démarche, l'anthropologie se doit "non pas de fournir des réponses à la place des intéressés, mais de formuler des questions avec eux" (id., p.30).

Du côté de l'acteur, l'anthropologie ne peut qu'osciller entre une phénoménologie et une philosophie de l'exister, une *anthropodoxie* en tant que devoir d'abord exister parmi les siens. L'inquiétude relevée chez Beiji, Kim ou Arias, n'en reste pas moins présente. Dalmas-Alfonsi (1984, p.33) l'énonce en toute clarté :

"Quand on est soi-même originaire de ce lieu (du «lieu à dire»), donc pratiquant une ethnologie du très proche de soi, on se trouve bien souvent saisi par les effets d'une forte tension, entre séduction et fatigue, un mouvement contradictoire bien difficile à définir (mélange trouble d'où devra émerger malgré tout la parole) entre la volonté de comprendre, d'expliquer pour transmettre à son tour et une obstination à se maintenir isolé dans sa chronologie interne pour un ressassement perpétuel du lieu de naissance, ce versant de montagne où il y aurait tout"

Nous touchons alors à la limite interne de la contradiction (impossibilité ? paradoxe ?) entre l'objectivité et la subjectivité, au dilemme du choix entre conserver le *nous* formel de la mise à distance, ou l'abandonner pour le *je* de l'implication.

- Impossible initiation ou trahison ?

En effet, si immersion il y a, elle doit être contrôlée, au nom du primat de la collecte de l'information, ou du risque toujours encouru de ne plus pouvoir, un jour, observer et questionner. Les ethnologues connaissent bien ce "paradoxe de l'initiation" (Izard, 1991, p.471), qui s'impose au visiteur étranger qui, initié, peut ne rien révéler -sa démarche scientifique étant alors sans rendement aucun- ou bien parler et, ce faisant, trahir ceux qui l'ont initié. On voit combien, dans le cas de l'acteur anthropologue natif, la "trahison" devient intime puisqu'elle est trahison des siens autant que de soi-même. Se faire le dépositaire et le lecteur privilégié de sa propre culture, ne serait-ce pas, en fin de compte, n'avoir à sa disposition que deux possibilités : figer celle-ci comme fermée sur elle-même dans sa plénitude et la pureté de son existence originaire, à soi seul communicable d'en être imprégné,

dans la pérennité de l'identique ; ou bien, de ce qu'une culture se trouve articulée sur les interprétations de ses propres membres, la vouer à intégrer la voix qui l'interroge, "celle de l'intérieur, mais aussi celle, obstinée, et étrangère, de l'extérieur, de l'autre, celle de l'ethnologue" (Affergan 1992, p.166) ? Ceci aurait pour conséquence, soit "de faire croire que la culture en question détient l'unique privilège d'être étudiée par celui-là même qui la conservera" (id), s'alimentant ainsi, paradoxalement, plus au moteur de la mort qu'à celui de la vie, soit de "se désapproprier de soi-même" (Blanchot), de "se déposer" (Levinas) en s'ouvrant aux groupes "différemment actuels" (Balandier).

"La première difficulté d'une ethnologie de «l'ici» (étant) qu'elle a toujours affaire à de "l'ailleurs" sans que le contenu de cet «ailleurs» puisse être constitué en objet singulier et distinct" (Augé 1994, p.137).

- Autobiographies et récits de vie

Les questions du "comment se dire ? " ou du "comment dire ce dire ? " succèdent alors à celles du "faut-il ou doit-on se dire ? " "à qui (à l'autre, à soi) " ?) et dans quelle langue (la sienne propre, dominée, opposée, ou celle, dominante, "coloniale", de l'autre) ?

Le problème des modalités de la parole indigène n'est certes pas nouveau. Si nous avons entrevu plus haut celle de l'"ethnologie indigène", le procédé de l'autobiographie n'est pas moins abondamment pratiqué, puisque Lévi-Strauss recensait, dès 1959, plus de 200 textes. Lewis (1969), reprenant Malinowski, considère que l'autobiographie nous aide à aller, par delà la forme et la structure, jusqu'aux réalités de la vie humaine. Mais, en quoi l'accueil gratifiant du public à cette forme d'enquête, sous les qualificatifs de l'intensité des relations entre les protagonistes et de l'adoption «du point de vue interne» de la culture, ont-ils été une garantie de scientificité ? Lejeune (1975) a souligné, au travers d'exemples précis, toute l'ambiguïté du genre et surtout le caractère artificiel et artificieux du «pacte» qui efface les oppositions entre la réalité et le texte donné à la lecture. Bourdieu (1986) ironisait sur le procédé de mise en scène à usage public de la démarche, de l'enquête et des attentes des protagonistes et du public, procédé qui, selon lui, informerait davantage sur les démarches éditoriales que sur les pratiques sociales. Passeron (1991) a contesté jusqu'à la représentativité et l'intérêt d'une méthode qui constitue un véritable obstacle épistémologique aux prétentions à la scientificité d'une sociologie impressionniste, le récit de vie restant un outil retravaillé par le chercheur, une fois balayée l'illusion de la transparence du réel et de l'exemplarité du cas singulier.

A l'opposé, Ferrarotti (1983) en fait un noeud du tissu culturel, un microcosme social significatif, la condensation, en un seul individu, de l'ensemble des rapports sociaux, un moyen commode et accessible de compréhension du fonctionnement d'une société.

Dans le même sens, pour Legrand (2000, p.21) :

"S'il est vrai que «chaque homme porte en soi toute l'humaine condition», alors chaque destinée individuelle est une porte d'entrée pour comprendre toutes les autres. De la biographie au journal intime, de l'autobiographie au récit ethnographique, le genre du récit de vie est un moyen privilégié pour étudier l'humain".

Mais, Haudricourt notait déjà que "si on étudie correctement n'importe quel objet, toute la société vient avec" (cité par Dibie, 1987, p.5). Dans sa recension des procédés post modernes d'assignation des places d'acteur et d'observateur par l'anthropologie, Traimond (1992) souligne, en premier lieu, la représentativité de la méthode auto biographique; en second lieu, le fait qu'elle peut constituer "une source d'informations privilégiée permettant l'accès à des domaines cachés ou inavouables" (p.9); enfin, en troisième lieu, qu'elle est un moyen de lier les constatations empiriques vécues et formulées par l'acteur à des considérations comparatistes plus larges³⁴.

Mais alors justement la tentation de l'acteur ne devrait-elle pas emprunter la voie autobiographique, la voix de l'acteur ? Cependant, même si Bertaux (1980) estime que le sujet, le quotidien, les pratiques sociales et leur sens migrent au centre des préoccupations de la recherche, et même si les recherches sur les événements et histoires de vie, abondent, les critiques ne manquent pas. L'éloge de *Soleil Hopi* (Talayesva, 1942) par Lévi-Strauss³⁵ s'accompagne d'une réserve sur l'utilisation de cet outil méthodologique comme seul moyen de connaissance ("Les biographies ne parlent pas toutes seules", ajoute-t-il). Les biographies qui ont valeur de modèle ont été précédées ou suivies, dans leur réalisation, d'une étude approfondie de la communauté à l'intérieur de laquelle le principal informateur vivait et travaillait. Par ailleurs, les choix opérés par le chercheur qui s'interroge, écoute, relance, retranscrit, découpe, recompose le document, ne peuvent manquer de peser sur l'authenticité du récit. Benveniste (1998), dans une recherche sur "récit migratoire ou l'identité instable".

³⁴Le recueil de récits de vie, de généalogies ou biographies, l'utilisation des méthodes biographiques en sociologie, ont fait l'objet d'une recension (Blanchard, 1995) depuis leur origine (Le Play, 1806-1882) jusqu'aux recherches les plus récentes (Panoff, 1977 ; Bourdieu, 1994) en passant par les travaux des anthropologues des années 1920-1930, par le retour de ces méthodes en socio-anthropologie du fait de la crise des méthodes quantitatives et des grandes théories.

³⁵"Document d'une valeur exceptionnelle (...) parce qu'il réussit du premier coup l'entreprise sur laquelle s'acharne, le plus souvent vainement, le travailleur sur le terrain : celle qui consiste à restituer une culture indigène, si l'on peut dire, par l'intérieur, comme un ensemble vivant et gouverné par une harmonie interne et

note que "alors que les immigrants réinventent leur identité ethnique, l'ethnologue crée, lui, une communauté-fiction, espace de vie et de représentation de ses interlocuteurs" (p.88).

Juan (1995), prônant l'interaction et une posture compréhensive qui "construise le sens du point de vue de l'indigène, de l'intérieur du phénomène social" (pp.246-247) et souhaitant "centrer l'observation sur l'acteur", ce qui suppose de travailler "à comprendre les symboles associés à son action", préfère s'émanciper de la technique des histoires de vie, trop sensible selon lui à la sélectivité de la mémoire et au fait que la subjectivité ne lui semble être ce "tremplin permettant d'avoir une vue plus complète de l'existence" (Maffesoli, 1985, p.227) que si elle n'est pas exclusive d'une tentative de cerner aussi les situations objectives.

2.2.3. Vers une ethnologie de l'acteur-en-action

Ne serait-ce pas alors le terme même d'acteur qui est contestable, et contesté, qu'il relève de *l'ascription* des logiques groupales ou de *l'achievement* de la réalisation personnelle (Parsons, cité par Bromberger, 1997, p.303), qu'il passe du "sujet du roi" au "sujet du verbe" (Fainzang, 1996, p.13) ? Bromberger (1997) stigmatise en effet cet "élégant compromis stylistique (...) qui fait florès parce qu'il semble concilier l'appartenance collective et les initiatives singulières" (p.302), et Jeudy (1997) toute théorie de l'acteur et de l'action sociale, parce qu'elle "s'offre une jolie perspective en construisant sa propre scène comme l'objet-miroir de son investigation" (p.241). Le terme d'acteur ne renverrait-il pas avant tout à une conception du social en termes de jeu ou de drame, qui désignerait les relations et activités sociales d'une manière incontestablement réductrice ? Ne porterait-il pas à interpréter les actions comme des stratégies, les rapports sociaux en termes d'échange et de rôles, sans que l'on sache bien ce qui est échangé, comment, et selon quelle dynamique ? Enfin, n'inciterait-il pas à privilégier la rationalité des participants et les effets de leurs calculs ?

Ce que nous venons de voir des formes de l'action et des visages de l'acteur dans le cadre socio-anthropologique, souligne l'angle d'ouverture d'un champ qui, magnétisé par les pôles de l'observateur et de l'acteur, va de l'acteur effacé en tant qu'individu, réifié dans la chose sociale, à sa substantification ou au désir de lui donner la parole en se mettant à sa place. De la figure idéale d'un acteur-observateur à celle d'un observateur-acteur, le chercheur a prêté à l'acteur tous les ressorts susceptibles de le mouvoir lui même en tant qu'acteur : intentionalité, motivations rationnelles, stratégies et ruses, signes, traces, manifestations (gestuelles, orales,

non comme un empilage de coutumes et d'institutions simplement constaté" (cité par Bonte, 1991, p.333).

écrites, photographiques), généralité et singularité, déterminisme et liberté.

Si le terme d'acteur nous semble cependant devoir être conservé, c'est qu'il rend assez bien compte de la représentation que les individus ont de leurs activités, du sentiment d'être observés par les autres, représentation qui a des effets repérables sur leurs pratiques, notamment dans leur attention à contrôler leurs actes et conduites. Cette désignation devra faire place également aux déterminations et propriétés, sociales ou individuelles, qui contribuent à façonner les conceptions et à influencer les pratiques des acteurs. Qu'un acteur engage dans une interaction des ressources variées apprend beaucoup sur les rapports sociaux qui lui garantissent ces ressources ou lui permettent de les mobiliser dans une situation particulière; qu'il ait recours à des registres de justification, à des confrontations ou des affrontements, à des compromis ou ajustements, permet de considérer les formes de l'action et ses aspects communicationnels. Mais surtout, toute action cumule des positions locales et ... autres : peut être d'un autre local -au sens mathématique étroit où la dualité local/global relève de la topologie générale³⁶ - peut être du global. Cette localité de l'action est proche de la notion de pays rhétorique de Descombes (1987) ou de celle d'horizon de Collot (1995), en tant que lectures rapprochées de la vie sociale observée et décrite à partir des actions.

Une ethnologie de l'action demanderait, outre la révision ou la modulation des catégories d'approche de l'observation telle qu'on vient d'en esquisser une rapide nosographie, la découverte des repères et des outils que les acteurs mobilisent dans leurs activités et leurs interactions avec d'autres acteurs (et des observateurs) et, d'une façon plus générale, avec le monde.

Cette exigence d'ouverture passerait par la prise en compte des représentations des acteurs et de la dynamique de leurs actions, donc par une enquête *in situ* dont le parcours serait forcément très ouvert aux aléas du terrain, aux particularités (historiques, culturelles...) de son contexte.

Une ethnologie de l'action se devrait de connecter son enquête aux dispositifs quotidiens de l'activité, à la dynamique locale de l'acteur, à la fois donc *in situ* et *in vivo*, pour peu que le scientifique-observateur n'y pratique pas l'échantillonnage sélectif d'actions en termes de représentativité ou de typicalité, mais qu'il considère l'action dans la dynamique même de sa «banalité» (entendue à la fois comme la répétitivité et l'exceptionnalité, l'habitude et

³⁶Sur un espace topologique, une propriété est dite locale si, pour la vérifier, il suffit de s'assurer qu'en tous points de l'espace il existe un voisinage de ce point dans lequel elle est "vraie", diverses cartes locales dont les voisinages de définitions se coupent devant admettre une fonction de transition qui explicite le passage de l'une à l'autre.

l'extraordinaire), dans les interactions entre acteurs, depuis les plus communautaires jusqu'à l'infra individuel. La référence à l'action deviendrait donc essentielle pour la compréhension de la réalité sociale car, tout en se situant dans des formes déterminées de médiation symbolico-normatives fondant les orientations communes et la prévisibilité sociale, elle conserverait la dimension indéterminée de la complexité d'un horizon existentiel. Une ethnologie de l'action, en tant qu'elle est également une ethnologie locale et du local, se doit de contextualiser l'action et de constituer ainsi une "du particulier" (Darbo-Peschanski, 1987). Lieu épistémique où acteur et action se rencontrent, mais aussi acteur et observateur, le local deviendrait ainsi un carrefour anthropologique possible de l'explication et de la compréhension.

Examinons à présent selon quelles conditions et suivant quelle évolution le local pourrait devenir un concept-outil susceptible de restituer l'acteur dans l'ici et le maintenant de son action.

II. LE LOCAL

1. Le local du point de vue de l'observateur

1.1. Les sciences sociales et le local

En plusieurs décennies, le local est devenu, pour les sciences humaines, un champ de recherche général des sciences humaines, un fait épistémique global sinon un ... concept social total. Entre le colloque sur l'objet local organisé par Sfez en 1977 et celui organisé sur le local par Mabileau en 1993, on est passé du local comme objet (le local en tant que point de vue du global) au local comme sujet (le local en tant que point de vue du local), de l'objet local à l'horizon de ses pratiques, lui donnant son double sens de recherche-sur et de recherche-dans le local. Et ce pour des domaines aussi variés que l'économie (Derycke, 1993), le droit (Caillosse, 1993), ou le politique (Giblin-Delvallet, 1993 ; Abélès, 1989, 1993, 1996). La littérature considérable en la matière exclut tout exposé de l'intégralité des filiations et productions du domaine. A défaut, nous en présenterons quelques déterminants, essentiels pour le propos de notre recherche.

Nous faisons remonter l'émergence du local au passage de la géographie, vers les années 1960, de l'espace au territoire, c'est-à-dire à des préoccupations pour la façon dont les

hommes vivent le lieu où ils sont installés, s'y réfèrent et le différencient des autres (Gottman, 1973; Sacq, 1986). Préférer l'appellation de territoire à celle d'espace (Raffestin, 1980; Marié, 1982), c'est souligner que les lieux dans lesquels s'inscrivent les existences humaines sont construits par les hommes, leur action technique et les discours qu'ils tiennent à leur propos. Les relations que les groupes nouent avec le milieu ne sont pas simplement matérielles mais aussi d'ordre symbolique, ce qui les rend réflexives³⁷. Le local est alors un miroir à deux faces fonctionnelles (l'une spéculaire, l'autre objet de spéculation), il est à la fois lieu et outil privilégiés de recherche.

A la même époque, les historiens ne sont pas en reste, avec des préoccupations proches touchant à l'appréhension de spécificités régionales telles que la sociabilité méridionale ou la politique au village pour Agulhon (1970; 1984), la survivance du catharisme à Montailou pour Leroy-Ladurie (1975), la nature relationnelle des rapports d'identité dans le midi (Carbonnel, 1987) ou la Bretagne (Bertho, 1980).

Dans ces mêmes années, la sociologie rurale, avec Mendras (1976) et sa théorie de la paysannerie³⁸ ou Jollivet (1971) et la théorie du "lieu social", suscite une multitude de travaux comparatifs sur les collectivités rurales françaises (le village y est traité comme une micro société) et de tentatives typologiques des sociétés rurales françaises. Des ethnologues y participeront, car eux mêmes engagés dans une "ethnologie de la France" (pour une recension des recherches cf. Cuisenier et Segalen, 1986). Hervieu (1993) estime même que le local est "une notion quasi constitutive de la sociologie rurale en France" (p.67). Le courant rencontre les monographies de Wyllie-Peyrane (1968) et Chanzeaux (1970), comme les travaux de Sthal (1969) sur les communautés villageoises roumaines et la longue tradition anglaise d'étude de l'espace rural.

La mutation de la sociologie rurale, se déployant sur des espaces excédant la communauté rurale (Kayser, 1989; 1990; 1994), croise alors celle de la géographie passant de l'espace au territoire (Brunet et l'équipe du Reclus, 1990), et de l'anthropologie se donnant de nouveaux objets. Après l'espace (Levy et Segaud, 1983) le paysage interpelle les anthropologues qui y consacrent des numéros spéciaux de revues³⁹ et des colloques (Maurand, 1994), tandis que les éditions de L'Aube interrogent l'aménagement du territoire (cf. par exemple Marié et Viard,

³⁷"Les hommes créent ainsi leur environnement qui leur offre en miroir une image d'eux mêmes et les aide à prendre conscience de ce qu'ils partagent" (Claval, 1996, p.97).

³⁸Autonomie relative des collectivités paysannes, importance structurelle du groupe domestique, système d'autarcie relative, fortes relations internes d'interconnaissance, fonction décisive des notables.

³⁹"Crise du paysage et patrimoines en question" pour *Ethnologie française* en 1989 et 1995; "De l'agricole au paysage" pour *Etudes rurales* en 1987.

1988). Certains projets de recherche lancés par le Musée National des Arts et Traditions Populaires se sont intéressés aux spécificités et différences régionales traduits par des inventaires raisonnés de formes : de l'habitat rural, de l'architecture (cf. *L'architecture rurale française*, collection dirigée par J. Cuisenier), des techniques, du mobilier, des arts culinaires, et ce toujours dans une perspective typologique les inscrivant dans l'espace géographique (Raulin et Ravis Giordani, 1978). On redécouvre alors les "pays" (Martel, 1993 ; Martinez-Montoya, 1995 ; Peraldi, 1989 ; Dufour et Schippers, 1993).

L'abandon des recherches extensives au profit des monographies locales aboutira à un regain d'intérêt pour la spécificité locale et régionale, approchée cette fois à travers sa perception autochtone.

C'est à partir de cette époque d'une ethnologie de la France «vécue» que prend corps également la notion d'identité. Des revues comme celle du *Monde alpin et Rhodanien* y consacrent des numéros (cf. *L'identité vécue, discours, rites, emblèmes*, 1993). A travers le témoignage des ethnologues se dessine l'idée que l'identité doit être analysée comme un discours des groupes sur eux mêmes et sur les autres pour donner un sens à leur existence. Le type ainsi défini prend appui sur des traits de la vie matérielle, de l'organisation sociale et de l'univers des valeurs de la collectivité⁴⁰.

Pour appréhender la notion dans toute sa complexité, Dufour et Schippers (1993) par exemple, procèdent, à la suite de Bromberger (1988), à une analyse par indicateurs, marqueurs et stéréotypes, susceptibles de relever de propriétés différentielles et d'une conscience d'appartenance. L'identité est alors la résultante des relations dynamiques qu'entretiennent entre eux des ensembles de traits : situation géographique, circulation des habitants, coopération agricole, aires de relations matrimoniales, blasonnement linguistique.

Les géographes confirment cet intérêt : Piolle (1987) interroge le mode de socialisation des espaces de proximité, Di Meo (1990 ; 1991) la "rationalité territorialisante" de "topiques socio spatiales" de l'espace vécu. Cet auteur propose une cartographie de la "métastructure socio spatiale"⁴¹ de Marius Champailler (un paysan de Pelussin, dans la Loire).

L'identité n'en reste pas moins une notion allusive. Erikson parle de quête, Lévi-Strauss de

⁴⁰En anthropologie, remarquons l'originalité, par rapport à la tradition d'alors, des premiers travaux de l'école de Chicago qui n'intégraient pas nécessairement les données recueillies autour d'une entité collective pensée en termes de culture commune, mais posait cette dernière en termes d'espace géographique ou de territoire, d'écologie (l'unité de référence étant "la communauté écologique (*biotic community*)" (Dodier et Baszanger, 1997, p.49).

⁴¹c'est-à-dire "l'espace à la fois vécu (par l'acteur) et normé par l'histoire, mais aussi l'espace représenté, moins familier, en partie imaginé, qui forme comme un halo frontalier autour des sphères du vécu" (1991, p.135).

foyer virtuel, Paye de crise, Berque d'horizon. Le "récit identitaire" reconstruit néanmoins quatre piliers de l'expérience humaine : le temps, l'espace, la culture et les systèmes de croyances. Il les inscrit dans des «lieux» où sont enracinés des potentiels (Berque, 1970), et la relation tissée entre l'histoire et l'espace fournit une base apparemment matérielle à l'identité, un territoire (pays, ville ou quartier). Claval (1996) souligne que les problèmes du territoire et la question de l'identité semblent fortement liés. Althabe (1992) note la prolifération de recherches menées sous l'angle du scénario rituel et symbolique qui participe d'une pratique sociale, et relève de la production de l'identité d'un lieu, "champ de confrontation entre groupes sociaux pour la légitimation ou la contestation des pouvoirs" (p.256).

Parallèlement se manifeste un intérêt pour l'ethnologie urbaine. La vaste action thématique programmée, organisée en 1986 par le C.N.R.S. sur le thème de "L'observation du changement culturel et social" (*L'Esprit des lieux*), mettait l'accent sur l'importance de la vie locale dans l'appréhension des cultures, l'analyse de champs micro sociaux et de micro stratégies dont la compréhension est indispensable à l'élucidation de phénomènes urbains souvent considérés comme la somme d'une multitude d'initiatives individuelles (Morel, 1992).

Les sociologues avaient certes déjà parcouru ces terrains qu'ils ont contribués à défricher, mais leur approche s'était faite à la distance qui convient pour observer les tendances lourdes relatives à l'organisation de l'espace, à l'évolution des modes de vie et, d'une façon générale, à l'édification d'une nouvelle citoyenneté en rupture avec les anciennes solidarités. Pour une discipline accoutumée aux "sociétés froides", il y avait là comme un défi.

Le local est ainsi devenu le niveau vers lequel il fallait orienter la recherche de façon à appréhender les processus concrets et actifs infléchissant les processus globaux, et non pas seulement des effets résultants, révélés par les enquêtes statistiques basées sur les catégories translocales. Le territoire, l'espace, apparaissent alors comme de véritables concepts construisant le lieu d'inscription de rapports sociaux, et tout aussi importants pour les acteurs que ceux imposés par la société globale. La socialité et les relations primaires, leur éventuelle ritualisation, rattachent ces nouveaux terrains et nouveaux problèmes à des objets traditionnels de l'ethnologie, du local, tels que les monographies de régions françaises (l'Aubrac, Minot, Plozevet), les "villages anglais-écossais-irlandais" (Cohen et coll., 1993) ou allemand (Brüggemann et Riehle, 1994), recoupant ainsi cette "ethnologie du contemporain, anthropologie de l'ailleurs" évoquée par Althabe (1986).

Ajoutons qu'aujourd'hui, de nombreux phénomènes considérés comme non localisés ou

autrement localisés que les objets traditionnels de l'ethnologie (médias en général⁴², télévision, publicités, informations), poussent à leur comble "l'instabilité spatiale" et la multiplication des changements d'échelle d'approche, recouvrant, d'un point de vue anthropologique, "le paradoxe contemporain" (Augé, 1994, p.135) de la coexistence du singulier et de l'universel. Leur vérité n'est pas locale, puisque les messages et images médiatiques mettent, au moins potentiellement, chacun en rapport avec le monde entier, mais leur "sens immédiat" est à la fois plus individuel que collectif et plus localisé que globalisant⁴³.

1.2. Le localisme

Le concept de localisme prend également forme. Chérubini (1994 ; 1996) en retrace l'historique sous l'autorité principale de Sfez (1977), Cohen (1982, 1985, 1987, 1993) et Maffesoli (1985, 1988). Il le définit, à la suite d'Appadurai (1993) sous la forme générale d'un :

"processus de construction d'une identité locale et de son expression dans "l'ici et maintenant" (...) à la fois marqués par le symbolique (la construction symbolique d'un espace d'appartenance) (...) et principalement axés sur les pratiques sociales qui permettent le développement d'un sentiment d'appartenance à une communauté locale, relativement bien délimitée et spécifique ("l'esprit local" ou "*l'esprit des lieux*" pour reprendre le titre de l'ouvrage collectif paru en 1986 sur "la localité") " (Chérubini, 1994, p.17).

Sous l'appellation de local se trouvent compris les différents niveaux d'intervention, de résistance ou d'expression, qui rassemblent et concentrent la complexité de ses relations avec le global, devenant ainsi le point nodal de l'organisation des rapports à la société. Au niveau de l'analyse, le local passe d'une position d'antithèse (hiérarchie des rapports global/local) à une position de synthèse : il s'agit de penser le local pour comprendre le global, de "faire du général avec du particulier» (Hayward, 1993, p.223). Ainsi, quand le souci d'analyser des mécanismes structuraux ou internes prime sur des explications externes, l'analyse ethnologique se fait *locale*; quand elle procède»par de longs détours comparatifs» (Bromberger, 1987, p.89) elle se fait *localisée*, exploration sémantique et symbolique,

⁴²La délocalisation que semble produire l'internet ou les nouvelles technologies n'est, à cet égard, qu'apparente, virtuelle justement. Elle constitue plutôt une "re-territorialisation-u-topique" (comme l'indique, par exemple, la métaphore géographique des "sites" informatiques.

⁴³Bromberger (1992) dresse un portrait de ces " variations d'échelles et objets d'analyse dans l'histoire récente de l'ethnologie de la France" et Althabe, Fabre et Lenclud font, la même année le point sur une "ethnologie du

véritablement rhizomique, d'un thème. Dans les deux cas, on souhaite appréhender le grand par le petit à l'aide de nouvelles procédures⁴⁴.

A ce point, il convient de rappeler, avec Abélès (1993) que l'anthropologie portait en elle, dès son origine, par l'attention aux sociétés orales et aux coutumes des populations les plus éloignées de notre civilisation, «la vocation du local» (p.52). Car, si les ethnologues ont pu arpenter la planète, «ils ne connaissent que des lieux distincts» (id.). Le local est donc bien, au moins méthodologiquement sinon thématiquement, le *terrain* de l'ethnologie.

Mais ce local (méthodologique) de l'ethnographie et de l'ethnologie s'inscrivait cependant dans le projet globalisant de l'anthropologie de «connaître l'homme total envisagé dans un cas (anthropologie sociale) à partir de ses représentations, dans l'autre (anthropologie culturelle) à partir de ses réalisations» (Lévi-Strauss, 1958, p.391). En un sens, le local offre simultanément «tout l'ensemble des caractères propres à une société» (Abélès, 1993, p.59), dans la poursuite du «fait social total» où la société se décrirait comme à livre ouvert.

Il serait ainsi tentant de voir dans la monographie, à la fois comme méthode et objet, le paradigme même de l'ethnologie, et dans la communauté isolée, l'idéal-type autour duquel l'ethno-anthropologie s'est formée et... fermée. On comprend mieux alors l'implication ethnologique dans une sociologie rurale avide du «bon objet local» où exercer précision et exhaustivité d'analyse : parenté, transmission symbolique, mettent le local au coeur de l'ethnologie comme l'ethnologie au coeur du local. Et Abélès (1993) de commenter qu'à privilégier l'expérience monographique on perd de vue l'essentiel :

«dans l'esprit des fondateurs de la discipline, le terrain n'a jamais été rien de plus qu'un dispositif méthodologique. Le choix d'une échelle limitée ne prend son sens que du projet intellectuel qui anime l'investigation» (p.61).

La proximité n'engendre donc pas forcément une meilleure connaissance du local, et pourtant, avec le retour chez soi et sur soi de l'ethnologie, ce problème épistémologique devient incontournable et omniprésent (cf. Chiva, 1992, p.171).

Le débat parallèle autour des rapports entre l'histoire et l'anthropologie (Fabre, 1992 ; Lenclud, 1992 ; Pourcher, 1997, entre autres) semble indiquer qu'une voie possible pour sortir de la "fétichisation" de l'objet local réside dans la prise en compte des dynamiques sociales et de l'historicité des sociétés, mais aussi dans la rupture d'avec la tendance monographique

présent".

⁴⁴Si le mot de "*glocalisation*" n'a pas connu le succès escompté, l'idée qu'il suggère de points d'ancrage ou de signification territoriales/locales des processus globaux, est largement attestée.

à «refroidir» les sociétés qu'elle étudie, conséquence d'un modèle par trop naturaliste, organiciste ou structuraliste. Or, la dynamique interne d'une unité anthropologique, cet *ethos* caractérisant une appartenance locale (sous la forme d'un "en être" et d'un "être ensemble") en tant qu'il sert à la fois à marquer les frontières de la communauté, à se définir par rapport aux communautés voisines, et qu'il est variable selon les groupes, sous groupes ou individus, ne peut pas faire l'économie d'une approche historique. S'intéresser à ces "hommes de chair et de sang" (mais aussi de sens), auxquels fait allusion Malinowski ; à ces "hommes, femmes, enfants, vieillards qui habitent un village" (Chérubini, 1994, p.137). C'est aussi se pencher sur leurs projets et stratégies et sur un passé, plus ou moins réel ou rêvé, mais qui blasonne l'espace et les consciences, compose les mémoires collectives, mobilise de puissants ressorts, indissociables des formes communautaires de fixation socio-territoriales, à travers une temporalité où s'affrontent permanence de la tradition et nouveauté de la modernité, dans le "bricolage" culturel et symbolique de la sociabilité locale⁴⁵.

Si le local peut bien ainsi être appréhendé comme un ensemble de systèmes d'actes (Touraine, 1973), peut être est-ce le propre des petites civilisations locales de ne pas devoir être appréhendées de façon macroscopique mais par des moments et mouvements particuliers impliquant des groupes plus ou moins en conflit, des micro modèles culturels (d'ordre villageois ou familiaux par exemple), qui traduisent eux mêmes le mouvement sociétal historique de la communauté. Tout un jeu de conduites de collaboration et d'opposition, visant au contrôle du développement mais surtout participant à la dynamique de la communauté, repose sur un système d'actions historique, désignant une organisation concrète et territoriale, permettant de penser au plus près les éléments dont les tensions, les contradictions, les négociations, les harmonies et dysharmonies segmentaires construisent, freinent ou favorisent le mouvement général de cette société et permettent de ressentir, dans le moment même où elles se produisent, les dynamiques par lesquelles la société se construit, leur production par les actions des acteurs. Et, du même coup, cette "symbolisation de l'espace" qui constitue, pour ceux qui y naissent, un *locus* à partir duquel se construit toute expérience : "à la fois une matrice intellectuelle, une constitution sociale, un héritage et la condition première de toute histoire, individuelle ou sociale" (Augé, 1994, p.15).

La question de l'histoire est donc bien au coeur du local, si l'on considère ce dernier comme la façon culturelle qu'a chaque société d'éprouver, en actes et en pensée, sa temporalité, de

⁴⁵"Tout le monde, dans le village, est amené à manipuler, mais à des niveaux différents, un matériau mythique et historique commun, c'est-à-dire propre à la communauté, pour se constituer sa propre vision de l'espace villageois, selon sa position, ses propres intérêts ou des intérêts collectifs finalisés" (Chérubini, 1994, p.28).

faire l'anthropologie et l'histoire de son rapport au temps. L'espace de l'anthropologie est nécessairement historique d'être un espace symbolisé investi par des groupes humains :

"Cette symbolisation, qui est le fait de toutes les sociétés humaines, vise à rendre lisible à tous ceux qui fréquentent le même espace un certain nombre de schèmes organisateurs, de repères idéologiques et intellectuels qui ordonnent le social. Ces trois schèmes principaux sont l'identité, la relation et l'histoire, à vrai dire imbriqués les uns dans les autres" (Augé, 1994, p.14)⁴⁶.

2. Le local du point de vue de l'acteur

2.1. Le local : un autre nom de l'altérité

2.1.1. Savoir local et ethnosciences de l'acteur, versus savoir global et science ethnologique de l'observateur

La culture étant, jusqu'à un certain point, directement vécue par les acteurs sociaux, les analystes de la *writing culture* considèrent que l'ethnographie devrait restituer ce qui est donné dans l'expérience interactive du terrain plutôt que d'opérer une (re)mise en forme par une conception abstraite de la culture. Les phénomènes historiques et micro-historiques doivent également être pris en compte. Il s'agit d'opposer la culture *in vivo* de l'objet-sujet à la culture *in vitro* qu'en rétrocede l'analyse ethnologique. Par exemple :

"la représentation reçue de la culture est remise en cause à travers l'intérêt qui s'est nouvellement porté sur des phénomènes considérés jusqu'à présent comme marginaux, tels que l'expérience individuelle idiosyncrasique et affective" (Schweder et Levine, 1984, p.37).

On se rappellera également l'approche de Geertz (1973), s'employant à repenser les formes symboliques et leur interprétation, non en termes de structure, mais plutôt comme un processus actif de construction de sens, une stylistique selon Rabinow :

"Partant de l'idée que les indigènes produisent des interprétations de leur propre expérience, la tâche de l'anthropologue est non seulement de comprendre la manière dont ils donnent forme à leurs vies (toujours au pluriel chez Geertz) mais dont ils problématisent cette mise en forme" (Bonte et Izard, 1991, p.384).

Une telle démarche peut s'apparenter à une ethnométhode de son propre local, ce que constitue bien une recherche comme celle de Simonpoli sur la chasse en Corse (1995) parce qu'elle réunit des pratiques et des connaissances autochtones, des savoirs locaux et des analyses anthropologiques sur ces savoirs, soit un savoir global. L'important ici, c'est que l'acteur local possède un savoir, des méthodes, un certain contrôle sur son environnement et, possiblement, un métalangage local pour en rendre compte. Ses décisions, ses stratégies, ses méthodes, ses actions peuvent être analysées, elles construisent la réalité anthropologique de l'acteur, réalité qui ne peut pas être traitée comme une chose. Ce sont les acteurs qui la produisent et on ne peut l'analyser en dehors de ce processus de production. Elle est le produit de ces savoirs locaux au sens où, selon Garfinkel (1967) :

"la réalité objective des faits sociaux, en tant que toute société est produite localement, est naturellement organisée, est réflexivement descriptible, est un accomplissement continu et pratique, en tant que cette réalité objective est partout, toujours, seulement, exactement, et entièrement le travail des membres, elle est le phénomène fondamental de la sociologie" (dans Coulon, 1990, pp.123-124).

La nouvelle ethnographie dont se réclament l'ethnoscience ou la sociologie interprétative, est à même d'étudier ces savoirs vernaculaires qui sont essentiellement des savoirs discursifs oraux et des comportements construisant le monde social local. On voit en quoi les sciences cognitives, en pleine expansion, parce qu'elles mettent l'accent sur les processus constitutifs de toute connaissance et permettent donc de mieux comprendre les processus généraux liés à tout savoir, peuvent trouver de nouvelles applications dans l'approche locale de l'acteur local. De même, la pragmatique (dans sa conception du discours quotidien, du sens commun comme constituant une organisation de l'expérience sociale et, par suite, un savoir que l'on ne saurait opposer aux sciences du social) à la suite du courant interactionniste, refusant d'avaliser les dichotomies classiques (individu/social, objectif/subjectif, sens commun/rationalité scientifique...), prend-elle comme lieu d'investigation l'interaction par laquelle les acteurs construisent leur social : procédés discursifs, mécanismes d'interprétation, rapports de force quotidiens, échanges symboliques. C'est dans le monde social ordinaire et quotidien que les acteurs expérimentent à travers leur langage, en tant qu'activité symbolique, les logiques et l'implicite social qui font le quotidien. Gumperz ne juge-t-il pas inadéquate l'idée d'un système linguistique séparé du social et de systèmes linguistiques séparés entre eux ? La substitution à la notion de langue de celle de répertoire verbal qu'un individu ou un groupe

possèdent en propre, exige de ne plus partir du système linguistique en tant qu'objet construit par le chercheur, mais de se centrer sur l'activité linguistique des sujets parlants telle qu'elle s'exerce dans des pratiques d'interaction. Ainsi, par exemple, lorsque Thomas rapporte qu'à la question "jusqu'où va un *okdika* (voisinage) ? ", il s'entend répondre par un paysan : "il va aussi loin qu'on parle d'un homme», il constate, par cette même réponse, que "le potin" est un épisode essentiel de la vie relationnelle.

Les recherches sur la diglossie, les langues polynomiques (Marcellesi, 1987 ; Ciorboli, 1990, 1999 ; Comiti, 1992), la fable d'identité (Thiers, 1989) ont l'intérêt subsidiaire d'insister sur la position privilégiée des chercheurs impliqués au quotidien dans "un mouvement historique d'ensemble" (Thiers, 1989, p.237). Garfinkel, Douglas, Cicourel en viennent ainsi à douter de la fertilité des données obtenues par l'interview ou l'entretien traditionnels, parce qu'elles sont produites pour le sociologue ou le linguiste, et deviennent par là même des choses et non des processus construits par les acteurs eux mêmes. Parmi de nombreuses recherches, Trognon et Larrue (1988) propose une formalisation de l'interaction appliquée à l'échange d'idées politiques ; Hagège (1985) met en évidence l'existence de contextes et d'une nomadisation des messages mettant en scène, comme "maître d'encodage" et "maître déchiffreur" (p.337) l'énoncéur psychosocial qui utilise autant d'indices symbolectaux ou ethnolectaux investis d'une fonction qu'il suggère d'appeler "ethnodémarcative", le groupe spécifiant dans sa langue son souci d'être reconnu comme différent. Autant d'analyses s'intéressant à cette accentuation du localisme dont Maffesoli (1993) fait un véritable système réticulaire, lisible dans le quotidien. La traduction par Diani (1971) d'une "histoire sans paroles" reposant sur un système local relativement stable quoique non fixé, d'interjections accompagnées de mimiques gestuelles (un code paralinguistique corse) en fournit une agréable démonstration. En tant qu'ethno-savant-sauvage de son local, l'acteur possède ses cartes mentales, sa connaissance toponymique, généalogique, symbolique, relationnelle, mais aussi historique et médicinale. Pelras (1966) sur une commune du Finistère, Petonnet (1968) sur des quartiers à forte population d'immigrés ou des bidonvilles (1979, 1982), Gutwirth (1970) sur une communauté Hassidique Anversoise, Helias (1975) avec son *Cheval d'orgueil*, préfigurent ce mouvement de "réappropriation de l'analyse sociale par les acteurs sociaux eux mêmes" (Copans, 1974, p.36). Mais encore, en un autre sens, Verdier (1979), Favret-Saada (1977), ou l'étude par Hérault (1996) de la grande communion dans le bocage vendéen en inventariant les formes et les sens des variantes selon les points de vue des acteurs, et Tornatore (1991) s'intéressant aux stratégies d'adaptation et aux bricolages du savoir local

des travailleurs de la réparation navale marseillaise, font de même⁴⁷.

Autant de problématiques qui, lorsqu'elles partent du point de vue de l'acteur et de sa construction des faits sociaux, et en tant qu'elles acceptent et intègrent la subjectivité jusque dans le travail du sociologue ou de l'ethnologue en ne souhaitant pas différer de la tentative de l'individu-acteur ou du groupe, pour comprendre et interpréter la société (l'instituant par la même occasion, par réflexivité), peuvent, sinon effacer, du moins suspendre la réalité (l'objet de la science) pour recentrer la recherche sur le savoir et le sujet connaissant en interaction avec sa réalité. Une attitude proche de celle de Schutz (1987) insistant pour qu'il y ait un rapport constant, un va et vient permanent, entre le stock de connaissances à la disposition des acteurs et les constructions intellectuelles des sciences. Ainsi, les concepts construits par la sociologie en vue de saisir la réalité sociale doivent-ils s'appuyer sur le sens commun des hommes vivant (dans) ce monde social.

La considération des pratiques et des représentations du local à travers ses acteurs ravive ainsi le problème du rapport de l'observateur et de l'acteur, du eux et du nous, du grand partage évoqué par Lenclud (1992) à la suite de Goody. En choisissant comme objet «sa» propre société, l'ethnologue ne renonce-t-il pas à cet éloignement du regard, critère d'objectivité de l'ethnologie classique ?

Le travail de Dumont sur la Tarasque (1951) et celui de Favret-Saada sur le Bocage (1977) couvrent assez exactement l'éventail des positions possibles : d'un côté, aborder l'objet par les multiples facettes d'un même phénomène, de l'autre, être pris soi même dans les effets du discours qu'on explore. Bien sûr, l'idéal "c'est d'être assez distancié pour comprendre le système comme système et assez participant pour le vivre comme individu" (Augé, 1994, p.23). Mais c'est alors la question angulaire de l'anthropologie, celle de l'altérité, que pose le local : si l'anthropologie a partie liée avec le local en tant que point de vue de l'acteur, comment aurait-elle pu douter que cet acteur ne se poserait pas tôt ou tard en candidat à une anthropologie de lui même, partant deviendrait son propre observateur ? La quête d'une objectivation maximale déboucherait ainsi paradoxalement sur le discours d'egos démultipliés, occultant par là toute compréhension de l'Autre. Pourtant, si les "formes de savoir sont toujours indubitablement locales, inséparables de leurs instruments et de leur entourage" (Geertz, 1986, p.8), alors le local deviendrait immanquablement sujet de sa propre recherche, instrument et objet de sa construction de la réalité.

⁴⁷Les savoirs géographiques des sociétés insulaires ont ainsi focalisé de nombreux travaux (Bachimon, 1990; Bonnemaïson, 1986 et 1992; Jacob, 1980, Lestringant, 1981, Peron, 1993), mais aussi les savoirs ayant trait à la gestion du milieu⁴⁷, des modes traditionnels d'exploitation des sols à l'ethnobotanique, ont donné lieu à des

2.1.2. Comparatisme, solipcisme, culturalisme

Mais alors, s'agit-il, suivant une métaphore largement développée par Berger et Luckman (1986, pp. 238-244), d'analyser la religion vaudou de manière vaudoue, la névrose des intellectuels new-yorkais de leur point de vue ? Le culturalisme de Feyerabend poussé à son terme ne rend-il pas impossible le comparatisme entre deux cultures étrangères du fait qu'il n'existerait pas de base commune qui puisse servir de référence à cette évaluation ? Tout se valant, on ne pourrait apprécier l'efficacité de la médecine vaudou en faisant appel à la médecine ou aux concepts occidentaux. Si les cultures sont irréductibles les unes aux autres, parce qu'elles n'ont pas la même base d'évaluation, ce terrain de comparaison ne saurait pas plus être celui du monde, qui n'a de réalité en soi que discursive et culturelle. Tout serait alors construit par les acteurs, rien ne serait donné en dehors d'eux; le monde deviendrait un artefact. "C'est la réalité du monde qui est ici en cause", écrit justement Staszack (1996, p.49), non dans le sens du solipsisme d'un sujet niant la réalité extérieure à lui même, mais au sens d'un acteur niant que sa réalité sociale soit connaissable, par réduction ou déplacement (métalangage) à une réalité en soi, c'est-à-dire à une réalité qui ne serait pas celle d'un autre acteur, fut-il l'observateur scientifique. "Le spécialiste des ethnosciences qui ne s'intéresse qu'au monde pensé, mis en catégorie, est un peu solipsiste", poursuit Staszack (id., p.49), car il refuse l'existence d'objets indépendants des individus et des discours qui les constituent. L'ethnométhodologie, résolument subjectiviste, choisit le constructivisme contre le structuralisme : tout savoir local est déjà un ethno-savoir, un social construit, un système de croyances local à pertinence et efficace locales, sur lequel une anthropologie ne saurait dire qu'un méta-savoir à prétention et pertinence globales, distinctes du savoir local à pertinence locale. Un ethno-ethno-savoir transmuant la pertinence actorale-locale-vécue en abstraction globale-objectale-séparée de ce vécu et intégrée au corpus du savoir scientifique⁴⁸. On peut dire que l'ethnologie-du-point-de-vue-de-l'acteur souhaite en quelque sorte présenter la manière dont la société locale conçoit son espace, son milieu et sa culture, et élabore un savoir qui détermine les comportements locaux, soit la production, du point de vue de l'acteur, du local, par ce même acteur⁴⁹. La leçon des natifs s'érigeant en anthropologues de leur ethno-

productions considérables.

⁴⁸Assimilé à ce rationalisme que Benda vilipendait dès 1936 quand il notait que sa rançon était de se rendre inintelligible et étranger à peu près toute l'espèce humaine.

⁴⁹"Les faits sociaux ne sont pas une réalité objective qui nous serait extérieure. Ils sont des accomplissements pratiques, localement construits, et le produit de l'activité continue des hommes qui mettent en oeuvre des savoir-faire, des procédures, des règles de conduite, autrement dit des "ethnométhodes", grâce auxquelles ils organisent le cadre social de leurs actions. La structure sociale est, pour l'essentiel, créée, c'est à dire le produit

savoir s'apparenterait donc bien aux conceptions de Wittgenstein ou de Winch, suggérant que :

"au fond nous serions les meilleurs interprètes de nous mêmes, que l'autocompréhension d'une société ou d'une culture serait la meilleure possible (et que) les hommes finiraient toujours par s'autodéfinir et par valider leurs propres règles dans leur monde" (Affergan, 1991, p.177).

Une telle position réduit à peu de choses l'intercompréhension culturelle entre sociétés et cultures différentes et fait signe vers une dénonciation de l'anthropologie comme "culture" locale à visée globale, universaliste :

"Si vraiment l'Autre se déploie dans un monde aussi fermé que celui, intraduisible, de ses jeux de langage et de ses formes de vie, alors de fait, il m'expulse et tout dialogue s'avère impossible" (Affergan, 1991, p.177).

Si, du point de vue de l'acteur, parler des autres dans le langage de l'observateur équivaut à ne pas s'en faire comprendre et à manquer la pertinence et la vérité locales, parler des autres, de l'acteur, dans sa langue, revient inmanquablement à se rendre inintelligible au monde de l'ethnologue, à la communauté anthropologique. L'acteur se posant, même concrètement, en observateur de lui même, risque, d'une part, de n'être qu'un non sens épistémologique, puisqu'il serait plutôt un observateur-se-posant-en-acteur-de-lui-même, dans un double mouvement d'indigénéisation et de familiarité, et, d'autre part, de constituer la méthodologie inédite et quelque peu sauvage d'un observateur utilisant l'acteur qu'il est aussi, en tant que son propre informateur. Un Ogotemméli devenant son Griaule.

Une telle notion d'"observateur éclairé" esquisse l'impalpable figure de la mise en regard du regret épistémique de Rousseau ("Quel dommage que les voyageurs ne soient pas des philosophes"), et de son inversion ironique par Bougainville ("Quel dommage que les philosophes ne soient pas des voyageurs"). Cette situation plus idéaliste qu'idéale, oublie que :

"aucune société ne tait tout, aucune ne dit tout, et le départ entre ce qui peut se dire et ce qui ne doit pas être dit est susceptible de varier considérablement d'une société à une autre, mais, en pareille matière, c'est toujours finalement la société qui décide" (Izard, 1991, p.474).

Cette position ignore en outre cette "idée muette" (Knudsen, 1985) qui, en tant que pensée

d'une improvisation réglée. La démarche ethnométhodologique est essentiellement constructiviste. Ainsi l'analyse institutionnelle met à jour un ordre institué construit mais dont on avait oublié la construction" (Danvers, 1997, p.34).

structurante, à la fois psychologique et idéologique, verrouille une société de l'intérieur, s'impose aux acteurs et se tait sur elle-même.

Nous retrouvons ici le paradoxe de l'initiation (Izard, 1991) aiguisé davantage encore pour l'anthropologue natif, par "la conviction que cette société lui est si proche, si familière qu'il lui faudrait abandonner tout espoir, à lui anthropologue, de la constituer en objet de savoir" (Lenclud, 1986, p.149), et du conflit interne entre un réenchâtement ou un désenchâtement du monde local.

Ce conflit prend une dimension exemplaire dans une «insularité» elle-même exemplaire, l'iléité, telle que Meistersheim (1991) en liste, sous la forme d'une "auto-organisation de l'espace insulaire" (p. 217), les différentes figures (rapports à l'espace, au temps, à la société) archétypiques et antinomiques, comme fixant "cette qualité de la perception et du comportement influencés par la forme spécifique de l'espace insulaire" (p. 204).

2.2. L'insularité comme réchauffement local de l'altérité acteur/observateur

Certes, chaque local est en soi une insularité, plus ou moins "identitaire" (Darré, 1998), et tout objet anthropologique peut prétendre à ce statut (des Tobriands aux banlieues insécures, du jardinage à la météo, des amateurs de dictée aux supporters de matches de football (cf. Bromberger, 1998)). Mais, depuis deux décennies environ, la réflexion qui se met en place sur l'insularité au sens strict nous semble focaliser le débat même autour du local et la thématique d'une insularité prise comme objet et outil anthropologiques de réflexion sur l'altérité du local et la possibilité pour cet objet de se hisser au statut de sujet épistémique. Les questions de l'objet, de l'histoire, des rapports de l'acteur et de l'observateur y sont véritablement expérimentées, de ce que l'insularité, en tant que local-comme-altérité questionne à la fois son être, son origine et sa connaissance possible de soi.

Cet intérêt pour l'insularité répond d'abord à une nécessité telle que Chareyre-Mejan (1995) en voit l'apologue dans la découverte du nouveau monde par Christophe Colomb :

"Colomb se voit toujours (...) en train d'arriver là où sera fondé l'endroit d'où il est parti, bouclant un chemin qui ne (ra)mène qu'à soi. L'Indien, l'insulaire, prend au contraire la mer au sérieux, connaît que les routes qui s'y referment aussitôt mènent, néanmoins partout ailleurs. Le grand voyage inquiet pour circonvier l'englobant depuis l'un de ses points ne conduira jamais que "là" où on sera..., là où on était et d'où l'on est parti" (p.474).

Ainsi, l'Autre (ethnologique) n'aura été qu'un détour du Même (occidental). Le départ et le

voyage, l'initiation des terrains exotiques, un retour vers le même.

Par contre, pour les îles, ici doit toujours être ailleurs puisque là bas est aussi, en soi, pour un autre, un ici. L'Autre est partout : le même est l'autre en soi. La topique insulaire -sa localité et sa définition- imagine l'ailleurs, l'autre, comme d'autres îles, l'isolement (étymologiquement l'insularité) comme un index éminent de l'existence du réel : le monde en archipels, constitué d'îles.

Le local deviendrait, dans l'insularité un moyen de penser l'altérité, l'image de l'île un moyen pour fixer, figurer et fonder le pouvoir de penser à l'aune de celui de se situer.

"L'existence des îles est en soi attentatoire à l'autorité de l'Etat" n'hésitent pas à écrire Moles et Rohmer (1982, p.57); "L'Etat est un concept continental, l'île est un concept local : l'île est communauté et le continent société"» (id.). En ce sens on pourrait dire que l'île a longtemps été niée, parce que pensée d'ailleurs, du global ou d'un autre local, "façonnée par le regard de l'autre" (Torre, 1995, p.287), alors que l'île dit que "le monde est régional" (Fougère, 1995, p.141). Bref, l'île des continentaux ne serait pas celle des insulaires. En témoigne l'évocation d'une possible "nissonologie" ou "science des îles" (Moles et Rohmer, 1982, p.47). Mais, peut-on pour autant soutenir qu'elles représentent l'idéal-type du local ? Meistersheim (1991) fonde le local comme passage d'un objet scientifique à un concept opératoire illustrant par là les rapports du global au local, la connexion indéchirable entre l'ici et l'ailleurs (cf. également Santarelli, 1989).

L'émergence de l'insularité comme possible paradigme et non plus comme simple objet (cf. *Peuples méditerranéens*, 1987; Marimoutou et Racault, 1995; le Centre d'études corses et Ravis-Giordani, 1989; Reig, 1997; Peron, 1993; Meistersheim, 1991) consacrerait le local comme véritable creuset de recherche et d'idées (Sfez, 1977 ; Mabileau, 1993 ; Giudici, 1996 ; Meistersheim, 1999) :

"Dans une île, laboratoire par excellence, nous pouvons observer plus distinctement (les) phénomènes parce qu'ils y sont en quelque sorte comme précipités, accentués et exhaussés par l'exiguïté même du contenant" (Fusina, 1999, p.456).

Une figure culturelle majorante de l'insularité, l'univers de la miniaturisation (rapporté également par Berque (1982), Pelletier (1999) et Meistersheim (1997)⁵⁰), nous rapproche de cette miniaturisation du localisme ou de ce localisme miniaturisé (Chérubini, 1994) qui

⁵⁰ Le terme de *shima* qui signifie île désigne à l'origine la communauté villageoise dans un sens proche de celui que Park donne au terme de *community*" (Pelletier, 1999, 302); "le nom de l'île de Samoa signifierait" centre secret du monde"" (Meistersheim, 1997, p 123).

compose une image du microcosme en tant qu'image de la complexité. Le principe hologrammique,⁵¹ nettement identifié dans le local îlien, recoupe les grandes études Bachelardiennes sur l'homographie, le modèle réduit, la gullivérisation, les changements d'échelle, "l'immensité intime des petites choses" (Bachelard, 1948, p.14) et les recherches d'une micro histoire redéfinie par Ginzburg et Poni comme "science du vécu" (1989, p.1318). L'insularité pourrait ainsi prétendre au statut de *locus* de conjonction des approches en termes de *local* et de *localité*, pour reprendre les distinctions de Bromberger (1987). La boucle et le périple voyageur de l'ethnologie joindrait ainsi une île originaire et fondatrice de l'objet local (l'acteur-objet de l'observateur global) -les Tobriand de Malinowski- à l'île paradigmatique fondant le sujet local (l'acteur local comme sujet épistémique).

Par ailleurs, le voyage, le dépaysement -originaire dans la démarche anthropologique- retrouverait, avec l'île, le décalage dont la littérature (Guadalupi et Manguel, 1981; Baudry, 1997; Bourde, 1999) dresse les voyages extraordinaires et les figures merveilleuses. L'anthropologie du proche a besoin de cette distance pour savoir qui parle, de quoi, et d'où. Et, à ce titre, l'île est ce local qui trouve de quoi se mettre à distance et un nouvel objet de cette mise à distance. La pensée d'une culture insulaire en général sous les figures de l'ambivalence (Meistersheim, 1997) fait saisir à la fois l'île dans son opposition au continent, et elle même comme différente mais n'existant pas sans l'autre : elle rapproche cette thématique de celle déjà évoquée du localisme, étayée sur l'opposition de la totalité et de la hiérarchie entre le local et le global, et traduisant le processus par lequel une communauté ou une localité trace sa frontière avec les autres communautés ou localités, tout en s'accompagnant de "la reconstruction de l'identité collective de la communauté" (Chérubini, 1994, p.18).

L'approche conjointe par et de cette spécificité insulaire pourrait faire de l'île :

"le miroir que se tend à elle même la terre pour découvrir ou révéler, dans cette altérité reconnue, l'image, parfois inversée, toujours déformée, de sa propre identité" (Reig, 1997, p.9).

A le dire autrement, l'insularité en tant que local peut transformer l'île d'un lieu où l'on arrive en un lieu d'où l'on part. L'enjeu épistémologique est ici de taille : garantie contre l'ethnocentrisme de l'observateur ("le continental"), l'île montrerait la relativité du savoir de l'anthropologie, mettrait en garde contre tout impérialisme scientifique ou idéologique.

⁵¹"Dans un hologramme physique, le moindre point de l'image de l'hologramme contient la quasi totalité de l'information de l'objet représenté" (Morin, 1991, p.70).

Parallèlement, en lui fournissant un point de vue extérieur, elle permettrait à cette anthropologie d'analyser son savoir à travers la mise en perspective de ses conceptions. L'île serait cette figure paradoxale qui peut "ensauvager" l'anthropologie, lui retournant ainsi qu'on est toujours le sauvage de quelqu'un. C'est d'ailleurs dans la tension entre son dedans et son dehors, l'ici et l'ailleurs, le même et l'autre, que se crée l'univers symbolique de l'insularité, le savoir local de cette ethno-iléité, avec, comme heuristique supplémentaire, un rapport privilégié à l'histoire, dans les termes mêmes de son ouverture/fermeture soulignée de Braudel à Rossi : "Toute île, si étroite soit-elle a servi de marchepied à la communication des mondes" (Rossi, 1989, p.48). Le paradigme de l'insularité pourrait ainsi devenir une réponse anthropologique forte aux interrogations disciplinaires sur l'altérité et l'histoire.

Certes, à vouloir se poser en sujet épistémique, l'île pourrait aussi apparaître comme un objet local en rébellion. A la fois intérieur et extérieur à la société, un anthropologue insulaire se donnant l'île pour objet se trouverait en effet impliqué dans sa recherche. On ne s'étonnera donc pas que ce savoir local ait pu déboucher sur une thématique de l'implication de l'observateur, telle qu'on la trouve par exemple chez Verdoni (1999) :

"l'espace se conçoit tel qu'il se trouve aux divers moments où l'on en fait l'expérience. C'est l'espace contingent des hommes qui sont là, non celui d'un observateur absent dont le regard unique et transcendant ordonnerait l'ensemble" (p.439).

L'insularité réaliserait alors le projet d'une ethnologie post-moderne, qui met l'observateur au centre de l'enquête et fait glisser l'objet d'étude de la société aux relations entre acteur et observateur. Il conviendrait dès lors :

D'"accorder aux peuples insulaires (...) la capacité à créer, à partir de l'île, un paradigme topographique qui renverrait dans sa structure à un code d'inclusion et d'exclusion, d'accueil ou de rejet, selon des règles d'articulation" (Verdoni, 1998, p.190).

Et ce, dans la logique des nouvelles formes d'écriture anthropologiques et d'un autre rapport des "interlocuteurs-auteurs" à leur propre terrain.

Douglas (1991), après l'examen de la littérature consacrée aux civilisations Mélanésiennes n'affirme-t-elle pas qu'on ne peut étudier une société exotique au moyen des catégories occidentales mais seulement dans le cadre de ses propres valeurs et de sa propre logique ?

Il est vrai que des excès inverses ne sont sans doute pas étrangers à de telles prises de position : évoquons pour mémoire -et par discrétion- Burguière (1975, p.348) regrettant qu'il fallut attendre la fin de la réalisation du programme de recherche sur Plozevet, qui mobilisa des

dizaines de chercheurs sur plusieurs années, avant de s'apercevoir ... qu'aucun d'entre eux ne parlait breton. Et Reig (1997) ne rappelle-t-il pas combien, aux XVIII^e et XIX^e siècles :

"les cultures découvertes dans l'ailleurs oriental devenaient, officiellement, productrices de merveilleux alors même qu'elles n'étaient pour les peuples rencontrés là bas que le cadre prosaïque de leur vie quotidienne. C'est bien d'ailleurs ce que reprochent les orientaux aux orientalistes qu'ils considèrent comme préoccupés davantage de confirmer les fantasmes que projette leur imaginaire d'occidentaux sur l'Orient que de faire de ce dernier un objet d'étude neutre et non passionnel" (p.8).

A ne pas s'y tromper cependant : qu'il y ait du même dans l'autre pour l'observateur du proche s'intéressant à son île, n'empêche pas qu'il y ait aussi de l'autre dans ce même et que ce soit de cette altérité (comme distance nécessaire pour qu'une observation ne s'apparente pas à une simple autoréflexion ou auto-observation) que puisse s'expérimenter le regard et l'expérience ethnologiques. L'objet d'une telle recherche anthropologique est bien l'Autre : "l'autre exotique (...), l'autre des autres (...), l'autre ethnique et culturel (...), l'autre social (...), l'autre intime" (Augé, 1994, p.28-29).

Ainsi, l'insularité en tant que figure de l'ambivalence ne saurait se fermer à l'autre, rapatrier en quelque sorte son horizon sur un impossible local. L'île ne peut pas être isolée sinon à perdre la maîtrise de ce qui l'entoure : "Vous pouvez toujours faire le point depuis l'île, mais si vous ne savez pas où elle est qu'en apprendrez vous ? " ironise Chareyre-Mejan (1995, p.471). Par où se fonde à son tour, le paradigme insulaire possible du local dans son rapport même et son ouverture à l'altérité et au global car, si l'île ne peut circonvenir l'espace qui l'entoure, non seulement elle ne saura pas où elle est, mais elle ne pourra avoir, au surplus, aucune idée du lieu, théorique ou autre, d'où elle l'ignore.

Ouverture/fermeture, contenant son contraire, paradoxale, ambivalente, archétypique et labyrinthique, son caractère microcosmique fait de l'insularité un objet local privilégié, à la fois forme de l'espace et de l'utopie, une "topique de l'utopie" (Tacussel, 1992, p.125). Mais aussi un concept opératoire : une image de la complexité et un complexe imageant.

Batista (1999) dans sa belle herméneutique des jeux d'opposition et d'ambivalence qui blasonnent l'île lorsque c'est l'ilien qui la définit comme sujet-objet d'identification et de connaissance de soi, ajoutant au mouvement de ceux du dedans le mouvement de ceux du dehors, fait de l'insularité "un lieu de convergence de l'esprit"⁵², réclamant de "revenir à l'île"

⁵²"Un point de passage, de trajection ou de transaction entre le local et l'universel" écrit quand à lui Collot (1995, p.112)

comme à une "méthode locale" construisant dialectiquement son objet entre un savoir local et un savoir global. L'insularité, à la fois comme objet et outil anthropologiques pourrait bien ainsi constituer un laboratoire privilégié d'investigation de l'altérité et de réflexion sur le fonctionnement disciplinaire de cette altérité.

L'examen de la place et du statut de l'acteur et du local dans la littérature socio-anthropologique nous a amenés à reconsidérer cette place et ce statut sous l'angle de l'altérité -clé de voûte de l'anthropologie- par laquelle l'image de l'insularité acquiert une heuristique de questionnement du local, de l'acteur, mais également de l'anthropologie même. La question de l'acteur et du local, ainsi examinée du point de vue de leur disjonction va donc l'être à présent sous celui d'une possible conjonction dans une ethnologie locale-actorale.

CHAPITRE II.

L'ACTEUR ET LE LOCAL: CONJONCTION.

...VERS UNE ETHNOLOGIE LOCALE – ACTORALE

"Il y a tout lieu de penser que le moment historique est venu de considérer l'ethnologie comme une théorie de l'agir. Il est patent que cette discipline s'est constituée et continuée de se déployer sur une tâche aveugle : l'action" (Affergan, 1991, p.178).

Si Affergan entend plutôt par là une remise en question du statut de l'ethnologue, nous n'hésiterons pas, dans la mesure où cette interrogation repose celle de l'acteur, à la retourner à l'ethnologie au nom d'une "théorie de l'acteur", ou plus exactement des rapports de l'acteur et de l'observateur : une véritable théorie du terrain dont l'objet serait la conjonction de l'acteur et du local dans le quotidien, et le sujet, la rencontre de l'acteur et de l'observateur dans cette conjonction.

I. L'OBJET D'UNE ETHNOLOGIE LOCALE-ACTORALE : LE QUOTIDIEN COMME CONJONCTION DU LOCAL ET DE L'ACTEUR

Le local, vécu dans sa réalité sociale, ne peut que se situer dans le temps, comme il se situe dans l'espace. En témoignent le rapprochement avec l'histoire, la géographie d'analyse régionale ou la micro-économie. Ce "réchauffement" des sociétés locales rejoint l'ethnologie du présent (Althabe et coll, 1992), la socio-anthropologie du contemporain (Bouvier, 1995), la sociologie du quotidien (Javeau, 1980, 1988, 1992 ; Juan, 1995) et les théories constructivistes (Corcuff, 1996). Maffesoli (1988) en souligne l'importance, lorsqu'il met l'accent sur "la puissance impersonnelle de la proxémie" et sur "l'aspect indispensable du substrat quotidien (...) matrice à partir de laquelle se cristallisent toutes les représentations : échanges de sentiments, discussions de café du commerce, croyances populaires, visions du monde et autres bavardages sans consistance qui constituent la validité de la communauté de destin" (p.181).

Egalement dans cet ordre de recherche, Moles et Rohmer (1977; 1982) évoquent les coquilles de la quotidienneté, Fischer (1992) l'espace psychosocial, Berque (1982) les relations qui

fondent l'identité d'une société sur son substrat matériel autant que symbolique, Noschis (1984) la signification affective du quartier, De Certeau (1980) l'invention du quotidien et Rolin (1993) l'invention du monde. Autant de formes particulières de la socialité s'accompagnant de la mise en avant de l'altérité du local, du renversement de point de vue (le local vécu), et qui poussent à considérer les spécificités du local en tant que domaine scientifique. De la mise en scène de la vie quotidienne de Goffman (1973) aux recherches contemporaines, le quotidien apparaît bien comme un objet local, voire hyper ou micro local. En effet, si le local n'est pas un objet en soi, puisque, selon Geertz (1986) l'analyse porte moins sur le local qu'elle ne se déroule dans lui, on ne vise plus à l'élaboration d'un modèle, voire d'une théorie du local, mais à son utilisation comme "révélateur critique des savoirs disciplinaires particuliers, de leurs états et de leur perspective d'évolution future" (Sorbet, 1993, p.34).

Puisqu'en anthropologie, chaque enquête de terrain nécessite "un type particulier d'implication selon la position la plus adéquate pour saisir un phénomène social de l'intérieur" (Barreyre, 1993, p.386), l'observateur, sur le terrain du quotidien, peut moins se replier derrière une certaine extériorité qu'il ne le faisait en pays exotique. En effet, les positions assignées aux observateurs et aux acteurs par les acteurs et les observateurs s'élaborent en permanence sur le terrain. L'expérience de la proximité "attire" l'observateur vers l'acteur et vers leur interaction, l'espace interactionnel pouvant devenir l'unité observable même.

1. L'acteur au quotidien : l'anthropologie entre l'individuel et le collectif

Paradoxalement, c'est à Foucault qu'il faut attribuer la réintégration de l'individu dans le champ des sciences sociales, du moins en France. Ses travaux sur la folie, la prison, ou le sexe, l'ont conduit à contourner l'omniprésence des appareils et des normes institutionnelles par l'analyse des modes action. Désinstitutionnaliser et déglobaliser la démarche anthropologique conduirait donc nécessairement à porter plus d'attention aux parcours individuels. On pensera ici, par exemple, à l'approche en termes d'espaces et d'individualité de Moles, De Certeau ou Fischer, pour laquelle le lieu, de simple surface géométrique, devient pratique du lieu, lieu anthropologique. Le déplacement vers les dispositifs et procédures techniques, les instrumentalités mineures, les détails, les procédures et les ajustements individuels pourraient également participer de ce retour à/de l'acteur et remettre en question l'appréhension de la culture comme une totalité dont il faudrait partir pour

comprendre les singularités. La préoccupation, d'ethnologues de terrain cette fois, pour les représentations et leur efficace, participe aussi de ce mouvement, à un point tel que, dans le déroulement même de l'enquête, "la nécessité du recours à l'individu est aujourd'hui un constat empirique et une nécessité de méthode " (Augé, 1994, p.134). Pourtant, l'observateur et l'acteur sont placés dans une situation partielle parce que "chacun d'entre eux est à l'intersection d'une pluralité d'espaces de communication et se protège dans une sphère privée d'où les autres sont maintenus à distance " (Althabe, 1990, p.131).

De ce fait, la façon dont un individu participe au jeu social étudié, "ne peut être comprise d'une manière satisfaisante de l'intérieur de celui-ci, à partir de l'espace de communication où l'investigation s'est déroulée. Un prolongement de l'enquête intervient dont l'essentiel n'est plus la communication, mais les sujets qui en sont les acteurs" (id.).

Nous retrouvons alors ici l'exigence d'une présence sur le long terme de l'observateur, condition indispensable, d'une part, à la possibilité d'un apprentissage de la société-hôte (plus modeste qu'une visée d'"intégration"), et, d'autre part, à la saisie, chez l'acteur, de la construction d'une image de lui même qui intègre ses représentations et celles des autres acteurs (sur eux et sur lui même), à travers les situations et actions qu'il traverse et multiplie, unifiant et ordonnant le récit de son existence. Cette exigence, loin d'être seulement méthodologique est essentielle : il s'agit de laisser produire par le sujet (se produisant en acteur social) une image de la société dans laquelle il vit. Et ce d'autant que la planétarisation des villages locaux, si elle a pour vérité la globalisation médiatique et informationnelle, a pour sens l'exacerbation de l'individualisation et de l'individualisme, produisant le paradoxe contemporain de la coexistence du singulier et de l'universel, visible dans des performances individuelles au sein de cultures ésotériques (Hewett, 1992) orientées vers le milieu local qui en partage la connaissance spécifique. En atteste le développement médiatisé d'histoires ou de tranches de vies, voire de "brèves", en guise de témoignages anthropologiques d'une ethnologie du quotidien, du banal (du "peu" dans le sens où l'entend par exemple Sansot (1996)). Il s'agit ici de montrer, "au rebours de la tradition Durkheimienne, que l'analyse du singulier et de l'individuel peut avoir une portée générale et qu'elle peut produire des effets de connaissance originaux " (Augé, 1994, p.24).

On comprendra que nous ne retenions pas le modèle idéal typique de Weber et de ses épigones, modèle extrêmement simplificateur destiné à expliquer une réalité extrêmement complexe. L'explication macroscopique de la bataille de Marathon par Simmel est ainsi obtenue au prix de la distribution des individualités concrètes en grandes catégories pour lesquelles un petit nombre de traits paraît suffire à l'explication. Weber (1965) lui même n'a

d'ailleurs jamais nié que l'idéal type était une fiction.

Or, la connaissance du monde et du monde de la construction subjective et intersubjective du social par le quotidien, ne saurait faire l'économie du fait que le quotidien est aussi et surtout banal et routinier, fragmentaire et diversifié. On ne saurait donc s'en tenir à l'auto ou hétéro typification d'individus rationnels, stratégiques et comptables. Au contraire, il faudrait ambitionner de toucher à des situations biographiques déterminées et concrètes, à "la troisième dimension, celle de la vie" (Malinowski, 1985, p.126), tissée des affects et des actions formant "l'essentiel de ces attitudes minuscules qui sont les fondements de la vie de tous les jours" Maffesoli (1985, p.151).

L'idéal-type, en tant que sa signification dépend du problème qui occupe le chercheur, va de soi (c'est-à-dire du chercheur) à l'acteur, en tant que vérification d'une hypothèse et d'un modèle. Une ethnologie qui se réclamerait du point de vue de l'acteur, viendrait, elle, de l'autre (des actions de l'acteur), pour aller vers le chercheur. Une théorie de l'action se doit de :

"retenir le point de vue subjectif en toute sa force, sans quoi une telle théorie perd ses fondements profonds et en particulier sa référence au monde social de la vie et de l'expérience quotidienne. La sauvegarde du point de vue subjectif est la seule garantie, mais elle est suffisante, que le monde de la réalité sociale ne sera pas remplacé par un monde fictif et inexistant que l'observateur scientifique aura construit" (Schutz, 1987, p.96).

L'anthropologie deviendrait ainsi singulière, d'un côté, de ce que l'on ne saurait expliquer un phénomène, quelles qu'en soient l'échelle, la nature ou la forme, sans y voir la présence d'actions ou d'attitudes individuelles et interindividuelles et, d'un autre côté, de ce que les acteurs nous offrent, dans leurs actions (et les explications qu'ils en donnent), le sens que leur activité sociale prend pour eux mêmes et pour les autres.

De même, le quotidien est traversé de cette irrationalité émotionnelle des acteurs, saisissable par l'attention que porte l'observateur aux moments de la dynamique sociétale, en associant toute donnée scientifique à l'expérience humaine qui la produit sous ce "coefficient d'humanité" cher à Thomas et Znaniecki (1998, p.45). L'analyse des actions les plus hétérogènes, de leur interaction, des codes et des sens qui surgissent dans les commentaires qui en sont faits par et entre acteurs ou consociés permet, sans prétendre prendre la place ou le rôle de l'autre pour voir son monde depuis son point de vue, d'acquérir le sens des significations attribuées aux actions, événements, personnes, choses (et à leurs relations), non à partir d'un processus de catégorisation externe ou de représentation de représentations (Sperber, 1985, 1989), mais par assignation de sens par les acteurs eux mêmes.

Comme le souligne Boudon (1989) l'exploration des singularités peut être un objectif aussi intéressant que la recherche d'introuvables régularités. En effet, le problème de l'agrégation des intérêts et comportements individuels, posé en termes de régulations repérées au niveau statistique, compose des agrégations statistiques et non des lois déterminant l'action ou le choix des individus -d'autant que la conscience d'un intérêt commun ne suffit pas à déclencher une action collective ou que la logique des membres d'un groupe latent ne débouche pas nécessairement sur une logique d'action.

2. Le local au quotidien : l'anthropologie entre histoire et psychologie

Dans le croisement du local et de l'acteur, l'accent se déplace vers le problème de la production, modification ou transformation du quotidien, sa dynamique. Cette possible unité d'analyse peut être décomposée en "vie sans histoire(s)" (par opposition à l'événement), en pratiques diversifiées (opposées aux idées de typologie et de normalité), et en trivialité, par opposition à l'extra-ordinaire. Il ne s'agit pas de procéder à l'examen des budgets-temps, d'établir des séries, listes ou typologies, ces "genres et formes de la vie quotidienne" auxquelles fait référence Juan (1995, p.205), ni d'étudier les relations inter-individuelles dans l'optique de rituels, de mises en scène, voire d'une "symbolique du domestique" (id. P.227). On n'y traitera pas non plus des normes ou valeurs en usage dans un groupe, objets dont une certaine sociologie et une certaine ethnologie font leur pâture.

Le quotidien tel qu'envisagé ici n'est pas une catégorie en essence distincte du social; il concentrerait même plutôt la socialité. Si la vie quotidienne est l'objet d'une mise en scène, c'est d'être, au sens premier du terme, un *drame*, c'est-à-dire ... une action. Que l'acteur agisse seul ou non, pour lui ou pour d'autres, n'empêche pas que le quotidien soit vécu au plan de l'individu et qu'à cet égard :

"Ce à quoi l'anthropologue est d'abord confronté ce n'est pas à des "ensembles sociaux" mais à des individus, ou pour le dire autrement ce n'est qu'à travers les comportements - conscients et inconscients- d'êtres humains particuliers que nous sommes en mesure de saisir cette totalité sans laquelle il n'y a pas d'anthropologie possible. C'est la raison pour laquelle la dimension psychologique est absolument indissociable du champ (de l'anthropologie)" (Laplantine, 1987, p.19).

Il ne s'agit pas ici de relancer le débat anthropologie/psychologie et l'interface psychisme/socioculture auxquels participent la psychologie culturelle (Camilleri, 1985;

Camilleri et Vinsonneau 1996) ou la *cross cultural psychology*⁵³, ni d'opposer à l'anthropologue Lévi-Strauss (1962) parlant d'une ethnologie qui est avant tout une psychologie, le psychologue social Moscovici (1989) qui n'hésite pas à poser qu'en étudiant les représentations sociales la psychologie sociale devient une anthropologie de la culture moderne.

Concernées par le même objet, mais jouant d'un curseur qui va des petites sociétés aux petits groupes, et produisant par là même une analyse différente de la réalité, les sciences sociales, dans leurs objectifs et méthodes, sont volontiers complémentaires, comme le montrent, parmi d'autres, l'étude de Le Wita sur la culture bourgeoise (1988), celle de Jodelet sur les représentations de la folie (1989) ou celle de Kalaora sur l'image des paysans (1997).

Plus modestement, on peut se proposer d'atteindre à une "explication compréhensive" (Juan, 1995, p.15) de la socialité quotidienne par l'analyse conjointe des actions quotidiennes et des trajectoires biographiques "sociovitales" (selon l'heureuse expression de Juan, id. p.15) des acteurs, analyse susceptible de produire une socio-anthropologie de la vie quotidienne dont le visage dynamique n'oppose plus aspects diachronique et synchronique. La conjonction de l'acteur et du local se situe au coeur même d'un chiasme qui voit se croiser, sinon se rejoindre, les mouvements inverses et quasi concomittants de l'histoire et de l'anthropologie. L'histoire passe progressivement de l'étude privilégiée des grands hommes et des hauts faits, de "la chronique des Princes et des batailles scandant la vie des Nations" (Lenclud, 1992, p.334), à l'étude des formes larges de la vie collective, cependant que, dans le même moment, "l'individu et l'événement sont entrés dans l'atelier de l'anthropologue" (id.) sans que l'anthropologie renonce pour autant à l'étude des structures et des logiques. Ce lent passage de *l'état* à *l'action*, de la *structure* à *l'événement*, couplé avec les exigences de la *microstoria* et son insistance sur le local (Lévi, 1989) et l'individuel (Ginzburg et Poni, 1989), donnerait simultanément le droit d'induire, à partir des qualités sensibles d'un individu, les qualités ou traits non apparents de toute une culture, et le droit de déduire des qualités ou des traits d'une culture ou d'un groupe, les qualités circonscrites chez un individu⁵⁴.

Le développement parallèle de l'histoire locale permet d'expérimenter "une histoire exploratoire" (Thuillier et Tulard, 1992, p.66). Pourcher (1994) traitant de la vie des français

⁵³Pour quelques pistes de réflexion sur un rapprochement entre psychologie et anthropologie, on se reportera volontiers à Bonardi et Roussiau (1999) et à Jahoda (1989, préface) qui liste les points de contact et évoque sous l'appellation de "psychologie anthropologique", l'idée d'une psychologie qui étudierait le culturel en tant que sens construit et partagé socialement.

⁵⁴Parmi d'innombrables illustrations, on se reportera aux "conditions d'une science nomothétique" énoncées par Thomas et Znaniecki (1998, 45-46), à "l'histoire de vie d'un homme ordinaire" des mêmes auteurs (id., 93-96), ou à Elias: "Le concept d'individu se réfère à des hommes interdépendants, mais au singulier, et le concept de

au jour le jour durant la guerre de 1914-1918 sur l'ensemble du territoire national, et Corbin (1998) reconstituant la vie d'un anonyme entre 1798 et 1876 dans la commune d'Origny Le Butin (Orne), illustrent la rencontre d'une anthropologie historique et d'une histoire anthropologique, au sens où l'entend Laplantine (1987) d'"une histoire des mentalités et des sensibilités, une histoire de la quotidienneté matérielle" (p.154).

3. La conjonction de l'acteur et du local dans le quotidien

Le croisement de l'acteur et du local, variant la focale d'approche du local jusqu'au niveau des interactions individuelles, aux bribes d'expériences et aux communications, constitue la socialité quotidienne. Cette anthropologie "au ras du sol", à l'exemple de Lévi (1989) ou de Corbin (1998), n'en donne pas moins accès à des logiques sociales et symboliques. A la question de Weber: "Comment se montrer à la hauteur du quotidien ?" (1959, p.85), elle répond: "en pratiquant une anthropologie à hauteur d'homme".

Méthodologiquement, l'approche locale se démarquera de l'appréhension en termes de totalisation implicite ou explicite, en privilégiant l'expérience des acteurs et en reconstruisant autour de celle-ci les complexes de contextes qui lui donnent forme et sens, faisant varier les unités minimales d'implication et d'explication de la société considérée, les unités pertinentes constitutives de la socialité. L'approche locale ne prétendra pas pour autant céder à un quelconque vertige de l'individuel ou de l'exceptionnel, sinon au sens de cet "exceptionnel normal" qui, pour Grendi (1977), permet de rendre compte de la logique et de la signification d'expériences dans leur singularité, mais aussi d'une lecture de vies minuscules en interaction. La diversité du social et l'efficacité des émotions qui font de la communauté une multiplicité de parcours individuels n'autorisent pas à opposer l'idée de culture à celle d'identité individuelle singulière, car "chaque culture se donne pour objet la définition de l'individualité et la détermination des identités" (Augé, 1994, p.117).

S'il arrive que le point de départ des données soit un ou des itinéraires individuels, l'analyse des comportements et des choix révèle des chaînes de dépendances qui relient des sphères, des milieux et des dynamiques traditionnellement (monographiquement) conçus comme séparés. L'explication, déplacée du phénomène à l'individu et aux mécanismes interactifs, les dynamiques reconstituées suivent les références symboliques et les espaces de relations qui ont été pertinents dans les perspectives individuelles diverses et successives. Ces perspectives traversent donc les espaces des individus, groupes sociaux et institutions, de la communauté

société à des hommes interdépendants, mais au pluriel" (1981, p.150).

dans son extensivité et sa rétractabilité, en faisant apparaître les assemblages, chaque fois particuliers, qui pèsent tant sur le choix des acteurs singuliers que sur les évolutions globales. Loin donc de ce "paradoxe du sandwich" que Firth décrivait comme : une couche de contexte, un peu d'existence individuelle et une autre couche de contexte.

D'ailleurs, "la relation à l'environnement spatio social fait partie intégrante de (la) définition comme personne individuelle " (Augé, 1994, p.41), relation qui est toujours l'objet de "formulations précises touchant tant à l'hérédité qu'à l'héritage et à la transmission, donc au patrimoine génétique, social, matériel et foncier " (id.). On voit la proximité de cette relation avec l'existence "d'anthropologies locales " (id. p.44) dont les ethnologues ont tenté de rendre compte en parlant de la notion de personne pour laquelle c'est "la composition même de l'individu humain, mixte de principes différents d'origines diverses qui unit substantiellement (...) les hommes entre eux " (id.).

Ainsi, pour l'anthropologue, le sens est-il toujours le sens local, d'être toujours le sens social, à l'image d'une cosmologie : un monde où les complicités du langage et les sous entendus (avec les repères du paysage), permettent aux acteurs de se (et s'y) reconnaître et de partager une identité commune - un univers de (re)connaissance.

Au coeur de l'approche locale il peut donc y avoir l'individu, en tant qu'il a un nom propre singulier (Ginzburg et Poni, 1989). Mais, du fait de sa qualité d'interlocuteur, de son existence en relation sociale, il faut insister sur son importance analytique, car il est le lieu même de l'activité humaine intense, cognitive et émotive, sociale et individuelle, le lieu d'interprétation et de construction du réel. Activité individuelle parce que marquée de la perception singulière, particulière, limitée, de chaque acteur social; activité sociale parce que développée à travers l'interaction avec un environnement qui va du monde des proches à celui du pouvoir, du micro cadastre ou du souvenir, à la prédiction, au souhait ou à l'universel, en passant par la gamme complète des ressources (économiques, politiques, symboliques) et des protagonistes et interlocuteurs qu'il rencontre. Le local est l'atlas dynamique des espaces enchevêtrés de biographies en interactions.

"Au delà des problèmes qui sont ceux de toute restitution d'une expérience vécue, on peut s'interroger sur la validité d'un témoignage qui est, et s'affirme, individuel. Dès lors qu'un individu, dans le cadre d'une société quelle qu'elle soit est définissable comme le noeud singulier de multiples déterminations sociales qui elles mêmes ne se dévoilent que par la comparaison avec ce que nous donnent à voir d'autres individus semblables et différents, le chemin qui va du singulier au général -et le raisonnement par induction et analogie qui le constitue- est constitutif du savoir et de la réflexion. Ce n'est qu'à ce prix qu'on peut garder à la fois le réel et le sens. Et sans doute faut-il pour y parvenir, s'enfoncer dans le singulier jusqu'au point où il devient porteur d'un sens plus général " (Ravis-Giordani, 1996, pp.7-8).

L'ensemble social considéré peut ainsi être appréhendé dans son dynamisme ou son ouverture

aux stratégies des acteurs, reposant "le problème fondamental de la place de l'individu (des individus) dans le social, problème qui n'est rien moins, sans doute, que le problème central de la sociologie " (Ansart, 1990, p.77).⁵⁵ Car le monde quotidien est d'emblée un "monde intersubjectif de la culture " (Schutz, 1987, p.185), parce que, vivant en lui en tant qu'homme parmi d'autres hommes, nous leur sommes liés à travers un "monde-vie " partagé, fait d'actions, instituant un univers d'interrelations et de significations partagées. Il l'est également de ce que les acteurs sont conscients de son historicité, du fait de la tradition et de l'habitude, d'un déjà-donné renvoyant à leurs activités.

"Moi, l'être humain né dans ce monde et vivant naïvement en lui, je suis son centre, dans la situation historique de mon ici et maintenant; je suis le point zéro vers lequel sa constitution est orientée " (id. p.186).

L'action, intériorisation ou incorporation de l'extériorité et extériorisation de l'intériorité, pourrait constituer la dynamique sociale du monde de la vie quotidienne. L'investigation anthropologique pourrait aller jusqu'à l'individualité en tant que telle, tout comme elle est susceptible de constituer des médiations entre les diverses instances de la vie sociale et les conduites personnelles⁵⁶. Lorsque l'acteur est une source principale d'information, il convient de l'analyser en tant qu'il renvoie, implicitement ou explicitement, à un corpus d'expériences passées ou présentes, à un complexe d'interactions :

"Les représentations de l'altérité intime, dans les systèmes qu'étudie l'ethnologie, en situent la nécessité au coeur même de l'individualité, interdisant du même coup de dissocier la question de l'identité collective de celle de l'identité individuelle (...). Ce n'est pas simplement parce que la représentation de l'individu est une construction sociale qu'elle intéresse l'anthropologie, c'est aussi parce que toute représentation de l'individu est nécessairement une représentation du lien social qui lui est consubstantiel (du même coup, nous sommes redevables à l'anthropologie des sociétés lointaines, et plus encore à ceux qu'elle a étudiés, de cette découverte : le social commence avec l'individu, l'individu relève du regard ethnologique). Le concret de l'anthropologie est aux antipodes du concret défini par certaines écoles sociologiques comme appréhendable dans les ordres de grandeur d'où sont éliminées les variables individuelles " (Augé, 1992, p.293).

Il ne saurait, du coup, y avoir d'objet mineur dans l'existence sociale. Tous ses éléments retentissent les uns sur les autres. D'où la nécessité pour l'observateur d'enregistrer le pluriel,

⁵⁵ N'est-ce pas le défi même des problématiques constructivistes en tant qu'elles supposent un déplacement de l'objet même de la sociologie: " ni la société ni les individus, envisagés comme des entités séparées, mais les relations entre individus (...) ainsi que les univers objectivés qu'elles fabriquent et qui leur servent de supports, en tant qu'ils sont constitutifs, tout à la fois des individus et des phénomènes sociaux " (Corcuff, 1996, p.16).

⁵⁶Mieux: c'est bien plutôt "le structurel" qui serait un outil abstrait forgé par le chercheur afin de saisir ce qui, stabilisé, ne s'invente certes pas dans chaque nouvelle interaction, mais n'a toutefois de réalité empiriquement

et, à l'image de Lévi-Strauss avouant l'humilité du travail de terrain, de pister la redondance, la répétition, la variation voire le bégaiement qui constitue aussi le répertoire linguistique et fait partie du *code switching* du sociétal car "c'est bien ainsi que se construit la texture de la vie quotidienne " (Maffesoli, 1985, p.191). D'ailleurs, l'ethnologue rencontre d'abord une grande diversité de comportements. Ce n'est que progressivement qu'il parvient à discerner des intentions, stratégies ou autres modalités, des actions comprises comme des actes communicatifs, mettant en jeu des représentations, présentes dans la vie quotidienne et intervenant dans "l'enchaînement de micro mécanismes individuels et interindividuels expliquant un fait culturel " (Sperber, 1989, p129). Certaines études ethnologiques n'ont pas manqué de mettre en valeur ces micro phénomènes de la transmission culturelle. Le champ de l'anthropologie recoupe bien ainsi celui des situations où l'action de l'individu et les forces du social interagissent. L'analyse de cette interaction et de ses ramifications, pour le ou les groupes et le ou les acteurs, ne saurait ressortir d'une analyse séparée des deux systèmes. C'est justement pourquoi une anthropologie relationnelle de l'observateur et de l'acteur pourrait faire de la situation concrète des actions et des interactions une unité d'analyse permettant d'accéder au social comme à la fois macro et micro, groupal et individuel.⁵⁷

A s'infléchir dans le sens d'une étude des actions individuelles, de leur agrégation, des émergences qui en découlent, l'analyse se focalise moins sur le rôle qui, en tant que défini par un système, imposerait aux individus des exigences fonctionnelles en ne leur laissant qu'une autonomie réduite, que sur le comportement réel des acteurs, à travers des rôles qui peuvent être multiples tout comme les normes peuvent être contradictoires. Une approche locale, au lieu de décrire les seuls fonctionnements ou dysfonctionnements d'un système, se doit d'examiner, sur le vif, la composition et le déroulement des comportements, des attentes, des aspirations d'individus qui ne sont plus des agents mais des acteurs en interaction. Il s'agit de retrouver les processus complexes de changement à travers et à partir des actions les plus élémentaires :

"le changement social, même au niveau macrosocial, n'est intelligible que si l'analyse descend jusqu'aux agents ou acteurs sociaux les plus élémentaires composant les systèmes d'interdépendance auxquels ils s'intéressent " (Boudon, 1979, p.162).

L'analyse des interactions qui décrivent une action -selon le point de vue de l'acteur, de ses

saisissable qu'actualisé/contextualisé dans l'action et l'interaction d'acteurs situés.

⁵⁷Ce qui n'empêche évidemment pas l'existence d'une part cachée, inaccessible, peut être incommunicable, ce que l'ethnométhodologie appelle l'indexicalité ou Urbain (1992) l'infra-ordinaire, et qui était déjà contenu dans la philosophie de l'action de Blondel (1935).

consociés, d'observateurs contemporains - délivre le ou les sens de l'utilité sociale, de la valeur, de la fonction symbolique qu'elle implique pour les différents consociés et observateurs : une croyance, un désir, une explication deviennent intelligibles et prennent sens pour les acteurs, à partir de la structure de l'enchevêtrement d'interactions dans lequel ils apparaissent. Au lieu de considérer un changement comme naturel, l'examen local de la diversité des situations de changement et de leur historicité nous en montre le caractère local. Théoriquement, rien ne saurait être accepté qui viendrait appauvrir et limiter les investigations : mener une étude anthropologique sur une société historique ne peut empêcher un questionnement sur les dynamiques sociales et l'animation de ses facettes, signes et manifestations. Le fait social serait alors la résultante de l'activité continuelle des acteurs qui mettent en jeu des savoirs faire, des règles de conduite, toute une méthodologie qui devient le véritable objet d'analyse. L'action est alors appréhendée comme (re)création du social⁵⁸. Maffesoli (1985) n'hésite pas à invoquer une véritable invention des représentations qui, en tant que "pendant du vouloir vivre sociétal" (pp.159-160) ne sont pas forcément produites d'une manière abstraite et volontariste, mais "surgissent naturellement d'une manière spécifique, des pratiques, des passions, des affects, du bon sens, de ces différentes communautés plus ou moins importantes qui constituent les sociétés" (id.).

De plus, l'examen d'un choix, par exemple, ou d'une stratégie en formation ou encore en balance, nous amène au plus intime de l'individu, là où l'histoire devient la somme de toutes les histoires possibles, sujette au noeud psychoaffectif et relationnel des décisions et des conséquences des décisions sur les relations interpersonnelles. Nous touchons du même coup à l'intrication de l'anthropologie la plus fine (c'est-à-dire voisinant avec la psychologie individuelle) et de la fiction : celui que l'acteur aurait pu être s'il avait fait tel choix ne manque pas de croiser celui que l'acteur est devenu parce qu'il a fait tel choix, indexant les vies individuelles sur des temps multiples et différentiels et mêlant effectivité et contrefactualité. Nous touchons également à l'heuristique de l'hologramme (Morin, 1993) quand la question est de savoir "comment le singulier porte le tout" (Morin, id. p.339), et que peut se présenter le cas d'un individu engrenant son expérience individuelle à celle de son groupe d'appartenance, malgré des milliers de kilomètres et des semaines de distance, par l'intermédiaire de ses hésitations et décisions. Le renversement de l'individuel le plus indexical dans le plus sociétal du groupe éloigne autant d'un individualisme méthodologique,

⁵⁸ Sans qu'il soit question de revendication d'obédience, notre position rejoint ici celle d'une perspective constructiviste pour qui "les réalités sociales sont appréhendées comme des constructions historiques et quotidiennes des acteurs individuels et collectifs" (Corcuff, 1996, p.17).

mettant en oeuvre une psychologie du calcul rationnel et de l'intérêt, que d'un holisme évoquant un déterminisme strict. La conjonction de l'acteur et du local touche alors à deux points d'importance où il s'agit de "saisir le scénario de la production d'une action " (Arasse, 1992, p.137) dans une sociologie de l'existence : "gérer le savoir établi " et "sentir ce qui est en train de naître " (Maffesoli, 1985, p.29).

Dans le processus même de connaissance :

- Gérer le savoir établi, c'est, pour l'acteur, décliner les possibilités de choix de la structure topologique de son "insularité ".

- Sentir ce qui est en train de se faire, c'est, pour l'anthropologue, s'efforcer de comprendre des conduites ou des schèmes signifiants, dont il est implicitement posé qu'ils obéissent à des choix entre des possibles. Il ne saurait manquer d'en chercher les raisons, c'est-à-dire de "faire des hypothèses psychologiques sur ce que les auteurs des conduites ou les dépositaires des schèmes signifiants ont "dans la tête " en agissant comme ils agissent, en pensant comme ils pensent " (Lenclud, 1994, p.24), ceci afin d'atteindre "à la connaissance des logiques sociales et des configurations symboliques " (id.), à la "science de la science des acteurs" (Boltanski, 1990, p.147).

En revenant à l'expérience singulière, aux mécanismes d'interaction, à la circulation des informations et des sentiments, l'anthropologue réduit donc le fossé que Bourdieu (1972) et Maffesoli (1985) relèvent entre *fait sociologique* et *fait sociétal*. Les situations de la vie quotidienne font ressortir ce savoir local ou indigène qui transparaît dans les constructions symboliques du cru.

"Son interrogation sur "l'être ensemble " la conduit, dans le même temps, à revaloriser l'esthétique en tant que logique communicationnelle, culture des sentiments et symbolisme, dans une compréhension élargie qui permet d'accéder à la compréhension du lien social à partir de paramètres non rationnels (rêve, imaginaire, ludique, plaisir des sens) " (Chérubini, 1994, p.271).

Considérons à présent les implications d'une telle investigation des interactions quotidiennes sur le statut du sujet épistémique d'une ethnologie locale-actorale.

II. LE SUJET EPISTEMIQUE D'UNE ETHNOLOGIE LOCALE-ACTORALE : L'INSULARITE AU QUOTIDIEN COMME CONJONCTION DE L'OBSERVATEUR ET DE L'ACTEUR

Nous avons vu comment le retour de l'ethnologie sur elle même, dans la contemporanéité et la localité de sociétés proches, pourrait favoriser un rapprochement du regard tendant vers l'ethno-centration (sinon l'ethnocentrisme), le local ayant "*patrie liée*" avec l'acteur et son point de vue reposant ainsi la question angulaire de l'altérité. Nous avons également vu comment la figure de l'insularité pouvait acquérir, à cet endroit nodal de l'anthropologie, une heuristique de la conjonction du "savoir local" et du "savoir global" (Kilani, 1992), des *ethno-méthodes* de l'acteur et des *méthodes-ethnologiques* de l'observateur. Il nous faut à présent examiner plus en détail cette heuristique.

1. Des insularités à l'iléité.

Nous trouvons, dès 1982, chez Moles et Rohmer une tentative de définition de l'iléité comme grandeur topo-psychologique. Certaines îles remplissent assez bien cette fonction phénoménale car leur dimension géographique permet à ceux qui y vivent ou y séjournent d'avoir le sentiment de leur contour, donnant ainsi possiblement corps à une anthropologie de l'insularité où pourraient concourir un archipel qui conjoindrait dans leur différence même, des îles comme la Corse, La Réunion, les Açores et les îles françaises de l'Atlantique et de la Manche (cf. les recherches de Meistersheim de l'IDIM et celles de l'université de Corse, de Peron à l'université de Bretagne Occidentale, de Batista et de l'université des Açores). Chacune de ces île pourrait alors être définie comme une structure qui fait le monde à son image et de son image le monde. On pourrait ainsi affirmer que, pour tout ilien, le monde c'est l'île, un point dans l'immensité, peut être, mais un point qui fait un tout. L'île ferait concept, commencement et définition. Ce n'est pas le lieu ici de filer la métaphore de l'île à la dérive ("*pei bato fou*" Réunionnais, "*batellu biancu*" Corse, "*baleine*" des Açores), mystérieuse, flottante, qui, en quelque sorte, "mènerait en bateau" ses acteurs. Mais il est impossible d'ignorer la redondance des affirmation quant à "l'attachement viscéral au corps primitif, au sentiment puissant né des profondeurs de l'âme, irrationnel, instinctif, comparable à l'amour filial de l'être vivant pour sa mère" (Murati, 1983, pp.60-61), faisant à la fois référence à un aspect biologique et à un symbolisme cosmique de l'espace, en une sorte de

"construction mentale de l'univers dont le centre, l'île natale où vit (un) peuple, présente une valeur très particulière " (id.).

Notons sans insister davantage les cosmogonies consacrant l'île comme un "espace sacré fonctionnant à plein, symbole du centre spirituel primordial " (Santarelli, 1989, p.54). Des îles merveilleuses des Immortels, de l'île Verte des Celtes, de l'Atlantide aux mythes Vichnouistes, de la Patrie des Mystères au Paradis musulman de Ceylan, de l'archipel Nippon à l'Occident de Tolkien, l'espace insulaire se donne à lui même comme un des mythes les plus récurrents des cosmogonies occidentales et orientales (cf. Baudry, 1997). L'île serait en ce sens le lieu où l'on ne parvient qu'à l'issue d'un parcours initiatique, véritable Odyssée, image complète et parfaite du cosmos, à la fois microcosme et macrocosme. Mieux, on peut la dire hologrammique, "à la fois le détail et l'ensemble de l'humanité, impliquée en tout et par tout concernée " (Culioli, 1996, p.9). Elle se trouve donc à la fois au plus loin et au plus près, et c'est dans ces conditions, "au coeur du particulier, plus exactement du singulier, que l'universel se révèle et prend toute sa signification " (Bindi, 1992, p.14).

L'île est donc aussi île mentale, *axis mundi* et *omphalos*, autour de quoi tourne "le reste " : "tu ne peux pas comprendre parce que tu n'es pas d'ici ", "ici ce n'est pas pareil ", "ce n'est pas aussi simple que cela " (Mac Farlane, 1993, p.121), "un endroit tout à fait différent " (Peace, 1993, p.107), "il y a quelque chose " (Ravis-Giordani, 1983, p.405). L'île est l'autre du même, le différent, l'altérité. Posant l'autre comme son autre, elle s'étale et s'élève comme la figure même de l'identité⁵⁹.

De ce monde identitaire plein et osmotique (osmose de l'acteur-natif et de son île), on ne s'exile pas, on part pour mieux revenir; on s'absente seulement, selon l'expression de Moro-Giafferi. Certes "on ne devient soi même qu'en s'arrachant au milieu " (Piazza, 1984, p.117), mais, une fois l'arrachement accompli, subsiste encore la présence de l'île : "on ne la quitte jamais car on est soi même une île " (id.). Cet imaginaire intense de l'île ne s'autorise pas d'extériorité et cultive une "incroyable capacité d'opacité aux investigations extérieures " (Tafani, 1986, p. 975). "L'étranger a de gros yeux, mais il ne voit pas " dit un proverbe Baoulé. A peine si l'acteur lui même peut esquisser quelque choix entre "l'immobilisme de ceux qui ne la quittent pas, la finitude de ceux qui n'y reviennent que pour mourir, l'anéantissement de ceux qui la quittent pour jamais " (Piazza, 1984, p.104).

⁵⁹ L'identité culturelle est la fabrication d'un mode de communication insaisissable par la technologie occidentale, la conscience historique à l'état pur, ou l'intensité du passé dans la vie quotidienne (...) l'identité culturelle est, au delà du spectacle, de la communication, du marchandage, elle n'entre pas dans la logique de l'absurde politique ni dans le procès de la rationalité économique. Fragile, pré et post contemporaine, elle ne livre rien qui n'ait reçu la marque foisonnante d'un passé singulier " (Beiji, 1981, p.106).

Dans sa volonté de se dire, l'ilien participerait de l'écriture de la pensée anthropologique en tant que pensée sur l'altérité, voire d'une réflexion sur l'ensemble des objets culturels et des procédures qui sont à l'origine de la production du savoir anthropologique moderne à l'intérieur des différents savoirs qui ont porté sur l'altérité. En effet, à travers le long cheminement par lequel une pensée décentrée sur l'autre et sur la diversité humaine est devenue historiquement possible en Occident, la production d'un savoir local de l'île par l'ilien participerait d'une connaissance du Même anthropologique par l'Autre, d'un retour de l'acteur en tant qu'Autre, constituant, par contre coup, une contribution à l'anthropologie-du-soi anthropologique, à une anthropologie culturelle de l'Occident.

Le local peut être une occasion et une possibilité d'analyse et de redéfinition du savoir anthropologique comme ensemble de connaissances et de processus cognitifs relatifs à l'altérité. Il pourrait situer l'analyse de ce savoir dans le cadre d'une ethno-anthropologie et en identifier les méthodes. Il s'agirait à chaque fois, et pour chaque "insularité", d'esquisser une ethnologie locale de l'anthropologie globale. L'analyse de la "réalité" anthropologique ne saurait dès lors se passer de celle des savoirs qui déterminent les comportements de l'anthropologie par rapport à ses objets.

2. Les dilemmes d'une heuristique

Comme le souligne Kilani (1992), si l'anthropologie a été ce produit particulier d'un regard particulier (celui que la culture européenne a porté sur les sociétés qu'elle rencontrait lors de son expansion), elle permet également de réaliser un travail plus universel "qui prendrait non seulement la société européenne comme objet supplémentaire de son étude, mais qui intégrerait dans son propos les regards que les autres civilisations ont porté sur l'Europe et sur les autres cultures qui leur étaient étrangères " (p.12).

L'interrogation de l'acteur sur lui même, en tant qu'objet et sujet, interrogation sur l'anthropologie et sur la vision anthropologique de l'acteur et de l'altérité, s'inscrirait bien dans le cadre de problématiques contemporaines telles que la définition de l'altérité, la pensée de la modernité, l'interrogation sur les rapports entre modernité et tradition, le changement ou l'identité. L'insularité, en tant que figure particulière du local, ne correspond donc pas d'abord nécessairement à une réalité sociale positive, existant avant même le regard que l'anthropologue portera sur elle, mais plutôt "à des mises en perspective des différents niveaux de réalité auxquels celui-ci se trouve confronté dans sa pratique de terrain et dans sa construction intellectuelle de l'objet anthropologique " (p.14).

Néanmoins l'île reste aussi ce local particulier qui permet de définir des objets, des unités sociales pertinentes et des phénomènes sociaux empiriques qui produisent un savoir local.

Ainsi Verdoni (1999) propose-t-elle une

"approche de l'imaginaire de l'île, plus phénoménologique, au sein de laquelle la forme d'un lieu, ici insulaire, produit toute une série d'incidences sur la manière dont on se figure l'espace, à travers des "structures significatives " pour employer les termes de Geertz s'inspirant des travaux de Ricoeur, assignant à l'imagination un rôle fondamental dans toute configuration par le texte et par l'action " (p.437).

Bosseur-Salini et coll. (1987) évoquent une anthropologie de l'imaginaire insulaire "fondatrice " (p.128) qui trouverait sa force méthodologique "moins dans le raisonnement discursif que dans l'acte créateur, moins dans le discours structurant que dans le "laisser-être/apparaître " phénoménologique d'une conscience créatrice " (p.128).

Pour Batista (1999) enfin :

"il faut revenir à l'île, communier avec son espace vierge, s'offrir au temps et au lieu et, dans la contemplation, attendre -attendre l'épiphanie d'un moi apaisé qui, exposé à la face de l'autre retourne à soi pour prendre conscience de soi-même " (p.360).

L'île serait ainsi le local comme pratiques, actions et représentations, mais aussi comme épistémé, mise en perspective du soi et de l'autre. A la fois objet et sujet, théorie et méthodologie : une heuristique.

La justification méthodologique de Dalmas-Alfonsi (1984) nous semble exemplaire des contraintes fortes et parfois contradictoires de l'entreprise ethno-anthropologique prise entre les deux pôles de l'"expérience d'une relation interpersonnelle parfois très forte " (Laburthe-Tolra et Warnier, 1993, p.383) et d'une "entreprise vouée à la connaissance rigoureuse susceptible d'être vérifiée ou infirmée " (id.). Dalmas-Alfonsi explique en effet que si son recueil ethnographique de proverbes locaux, en Corse, a pu avoir lieu, c'est que l'expérience s'est déroulée sous le forme de "l'adaptation d'un type de relation privilégiée traditionnellement bien spécifiée (et opératoire) (...) entre une personne qui, travaillant moins, a le temps d'expliquer (et de montrer) les choses, et une autre, beaucoup plus jeune, qui jouit encore de celui d'écouter (et de regarder) avec la plus grande attention (cet échange nécessite la maîtrise d'une certaine lenteur efficace) " (1984, p.34). Ce renvoi à la tradition, pour en expliquer le mode d'approche moderne, d'une part, décale l'étrangement et la distanciation ethnologiques puisqu'on ne parle pas d'une tradition vivante qui n'apparaît d'abord qu'à

l'étranger puis, ensuite, seulement à soi-même grâce aux interrogations de l'ethnologue sur les raisons de ce que l'on fait sans y penser (rendant exotique le familier de ce que ce familier est apparu comme exotique); d'autre part, souligne le caractère incontournable et révélateur du terrain, c'est-à-dire cette "exigence de l'Autre (qui) implique que le chercheur ne puisse à l'avance ou par anticipation comprendre le discours qui lui est tenu" (Affergan, 1991, p.201), qui fait que le natif ne peut être Griaule et Ogotemméli. Ainsi, l'ethnologie ne peut ni contourner ni transcender le terrain, face à elle : "Ou bien elle s'y abolit ou bien elle l'absorbe" (id, p.93).

3. L'heuristique de "l'ethnologie" de l'acteur pour l'ethnologie de "l'observateur"

Mais ce rapport problématique du natif à son local a une valeur heuristique inattendue. En effet, lorsque l'acteur se pose en observateur de lui-même, il rejoue sa familiarité avec le monde local, par l'accès à "la production locale et au caractère naturellement disponible -et disponible- de l'ordre social" (Coulon, 1990, p.44), l'affiliation à son groupe, ce devenir-membre (c'est-à-dire la complexion d'expressions indexicales et objectives qui constituent le monde quotidien) qui fait que l'on n'est pas étranger à sa propre culture. Cette ouverture interne, cette fêlure sans cesse à refermer, donne à voir la représentation qui inscrit le sujet qui l'exprime (l'acteur observateur de lui-même) dans son objectivité au monde, c'est-à-dire ouvre une voie d'accès, pour un observateur extérieur, aux représentations de l'acteur et de son monde. La justification de l'efficacité d'une méthodologie ethnologique d'approche de la tradition, par la mise en scène, par la tradition, de cette méthodologie, ouvre une possibilité d'interrogation sur les rapports d'un acteur-observateur à cette tradition et aux acteurs qui la racontent. "Les modes de production du terrain et les modes de réaction au terrain peuvent nous indiquer comment les ethnologues ont dû penser leurs relations non seulement à une altérité étrangère mais à la leur propre" (Affergan, 1991, p.93).

L'impossibilité ici pour l'acteur, de susciter l'altérité -l'exotisme en tant que⁶⁰ "perception du divers" - rend également impossible une connaissance endotique, un ethno-savoir autre que non communicable à l'anthropologie. Lorsqu'un acteur-observateur décrit la représentation qu'il élabore par rapport à un objet qu'il récuse en tant qu'objet, cette représentation décrit autant l'acteur que son objet : "Parler de son pays, c'est parler de soi-même, de ses incertitudes et de ses faiblesses, de ses aversions et de ses rêves, c'est avouer ses

contradictions et le parti pris de ses espérances... nul ne peut le faire légèrement " (Crozier, in Vergé-Franceschi, 1996, p.9).

L'image de l'espace social ou de la culture renvoyée par la subjectivité collective (les proverbes), constitue un élément de fonctionnement même de cette réalité sociale ou culturelle ; sa représentation et sa construction par l'acteur-observateur en constitue également une facette, dont, subsidiairement, la démarche explicative elle-même fournit un élément de fonctionnement. L'articulation des deux constituerait alors un terrain possible d'investigation pour qu'un observateur extérieur tente d'appréhender le fonctionnement socio-cognitif d'une réalité sociale et culturelle, à la fois dans ses représentations subjectives collectives (les proverbes), dans l'image qu'en fournissent ses acteurs (les vieillards dépositaires de ces proverbes), et dans l'interaction explicative (une quasi socialisation dans ce cas précis) entre ces acteurs et le natif se faisant observateur. L'absence d'exotisme, si elle ne produit pas un endotisme communicable, extérieur à son objet, peut permettre de reconstituer un exotisme en acte pour un observateur extérieur.

"L'ethnologie est alors transversale puisqu'elle est à la fois une anthropologie de "l'objet " étudié, une anthropologie de celui qui l'étudie et une anthropologie des modes réciproques de la construction du lien social entre tous ces acteurs " (Copans, 1998, p.58).

En parlant par exemple de son espace, l'ethnologue natif parle de lui-même. Si dans l'iléité, la culture et la langue épousent la terre, l'espace devient une véritable matrice de l'existence sociale, voire du sentiment d'exister, un système socio-émotionnel, résidu très primitif d'une dialectique de l'expansion et du repli sur soi, que trahit en partie l'intérêt de l'ethnologue natif.

Du côté de l'acteur, son "local " n'est-il pas, même à l'état de fantôme, ce monde clos formé une fois pour toutes, qui n'a pas à proprement parler à être connu ? N'en connaît-on pas déjà tout ce qui est à connaître, jusqu'au détail ? Le connaître est s'y reconnaître et pouvoir y intégrer l'imprévu. En outre, la pérennité du territoire dans lequel est enracinée une société depuis des temps ne nécessite pas du pensable au-delà d'elle-même. Le "lieu anthropologique" de l'acteur, n'est pas le lieu de l'anthropologue, pas plus qu'il n'est celui de l'historien ou du géographe⁶¹.

⁶⁰ "La connaissance de quelque chose qui n'est pas soi-même " (Segalen, 1995).

⁶¹ De même, l'acteur post-moderne de la bande de jeunes, du club de supporters de football, ou d'une tribu maffesolienne, n'entend-il pas relever d'un regard extérieur/étranger à sa pratique. On le voit, balancé entre l'imposition de catégories exogènes et la suspicion de subjectivité, l'observateur est contesté par les insularités traditionnelles, mais surtout contemporaines.

Dès lors, l'intérêt de l'acteur-observateur pour certains domaines prégnants de sa familiarisation continue avec son monde (son *ethno-écologie*), peut s'inscrire dans une "symptomatologie clinique" des prégnances et réticules insulaires dont on pourrait tirer une nosographie, à l'image de cette "épidémiologie des représentations, et en particulier des représentations culturelles (devant entrer) dans une relation d'interpénétration partielle et de pertinence réciproque avec la psychologie cognitive" dont Sperber (1989, p.128) souhaite fournir la méthode d'approche. Et ce, sans qu'il y ait pour autant réduction du culturel au psychologique, puisque les faits culturels proprement dits, ceux que l'anthropologue se doit d'expliquer, "sont non pas des représentations -faits psychologiques- mais des distributions de représentations" (...), une distribution de faits psychologiques (en tant que) non pas un fait psychologique mais un fait écologique" (id.).

Les intérêts de l'acteur-observateur, parce qu'interindividuels, sociétaux, montrent, en acte, cette interpénétration du cognitif et du culturel, et constituent un véritable carrefour explicatif, à la fois herméneutique, phénoménologique et heuristique, d'une histoire, d'un imaginaire, dans une écologie de l'esprit de l'acteur et du local. Le cognitif y devient le lieu de l'historique, l'individuel celui du communautaire, l'épistémique celui des représentations des représentations. Le désir d'anthropologie de l'acteur fait émerger un rapport au monde reposant sur "l'intuition d'une évidence massive et incontournable" que Maffesoli (1985, p.203) nomme également une "pré saisie de l'environnement" (p.216) ou une "coenesthésie sociale" (id.) conditionnant l'action humaine. Autre nom de la sagesse populaire ou du bon sens, aide de choix dans l'affrontement individuel et collectif du destin, du temps qui passe, du rapport à la mort, des liens affectifs, voire de l'indicible, on évalue mal son rôle dans l'équilibre structurel d'une société. L'aspect de levier méthodologique de cette coenesthésie n'en est que plus appréciable :

"L'étymologie n'indiquerait-elle pas la voie à suivre si la nature (*natura*) est bien l'endroit où l'homme naît (*natus*), c'est-à-dire son environnement, son milieu de vie ? Et n'est-ce pas ce lieu initial qui confère à l'être humain sa culture naturelle, sa première culture, celle qui installera précisément en lui comme une seconde nature" (Fusina, 1992, p.75).

L'impossibilité d'une ethnologie-de-l'acteur susciterait la possibilité d'une ethnologie-de-l'observateur incluant une ethnologie de l'objet-de-l'ethnologie-de-l'acteur (le savoir local) et une ethnologie de l'acteur-menant-cette-ethnologie (l'observateur local) en tant qu'il est un acteur s'étrangéisant (en voulant se faire observateur de lui-même) en même temps qu'un observateur s'indigénéisant (en voulant demeurer l'acteur qu'il observe); parce qu'un acteur-

observateur local joue dans ce double -impossible- statut, son devenir-membre doublé du paradoxe d'une initiation/trahison. L'acteur se faisant observateur de lui même se constitue en acteur pour un observateur extérieur.

Il serait aisé de montrer comment les choix de représentations ou de thèmes privilégiés par des acteurs se faisant observateurs d'eux mêmes (mais aussi leurs non choix, leurs points aveugles) peuvent servir de révélateurs des "cartes mentales" locales-actorales ou des représentations de ce local. L'interrogation de l'acteur sur lui même, comme le silence sur certaines interrogations possibles, dessinent les contours et les reliefs de l'île déserte du local : son imaginaire, ses représentations, ses schèmes, idéaux et rancoeurs, le poids de son histoire, la richesse de son enluminure, ses rêves et ses cauchemars, ses cris et son mutisme, le phoenix sans cesse renaissant de sa vision du monde. L'ethnologie de l'acteur pourrait ainsi constituer une voie royale à une ethnologie de l'observateur soucieuse d'intercompréhension, c'est-à-dire de la prise en considération des ethno-savoirs de l'acteur et de sa propre approche de son local, conjonction que nous qualifions d'anthropologie de l'acteur et de l'observateur. Bien sûr, la reconnaissance de la production intime, originale et singulière, d'un fonctionnement et d'un sens propres à cet acteur-observateur et aux représentations qu'il dévoile, s'accompagnerait de l'idée qu'on ne peut pas épuiser la connaissance de cet acteur ou de ses représentations par le regard extérieur : une irréductibilité intérieure résiste, du sens se dérobe. L'incertitude, l'indécidable, sont autant de manifestations de l'autonomie de l'acteur et d'une sociologie compréhensive :

"c'est presque toujours au prix de la pensée que s'achète l'ordonnement formel et fermé d'une monographie, or, je suis homme dans l'acte de relativisation infinie des données et non quand je prétends énoncer ce qui est " (Bonardi & Galibert, 1994, p.171).

Batista (1999) nous semble aller dans ce même sens d'une prédilection îlienne pour une distanciation intérieure plutôt que pour l'extériorité scientifique :

"L'île exige une certaine distanciation : tout envoyer au loin, fermer son corps voilé et se recueillir dans l'oeuf, au sein du chaos primordial. Puis s'éveiller un jour de printemps, se dévoiler et reculer tout aussitôt en répétant des gestes initiatiques de fidélité à la destinée humaine. Trouble et agitation; repos et fermeture sur soi " (p.354).

L'acteur se posant comme observateur pratique une insularité qui se prive d'un destinataire qui aurait la légitimité d'en vérifier ou d'en falsifier la valeur. Tout objet ethnologique présente en effet la double face de notions abstraites pour le chercheur qui construit un

discours, et d'objet indexé à un référent en devenir pour les agents culturels. On ne comprend en effet jamais un écart en soi, mais seulement dans le miroir de ce dont il s'écarte. Dans ce modèle, l'ethnologue natif ressemblerait alors à cette cage à la recherche d'un oiseau à laquelle fait allusion Kafka.

"Sans altérité des mondes", écrit Affergan (1991, p.157), "le dialogue n'exprimerait aucun dire, ne manifesterait aucune écoute. Avant toute méthode, la compréhension de l'Autre déploie déjà l'ouverture anthropologique. Il y a à comprendre et il y a à comprendre dès que l'Autre fait problème. Ce redoublement indique seulement que comprendre signifie comprendre l'Autre : ce qu'il dit, ce qu'il fait".

Or, l'anthropologue ne se met dans une position de compréhension de l'autre que lorsqu'il est à même de recueillir tous les coefficients qui l'accompagnent: action, valeur, intention, monde, la recherche de valeurs co-produites dans le même sens que l'action -en tant qu'elle est distincte de l'observateur. Si les anthropologues-observateurs peuvent relever de la critique générale qu'ils voient ce qu'ils décrivent ou veulent voir -au sens où une théorie ou un modèle guideraient leur regard- au lieu de décrire ce qu'ils voient, le natif lui, ne peut guère photographier l'acteur sans que l'ombre du photographe n'apparaisse sur les clichés qu'il produit. Cet impossible *bilinguisme*, langage de l'acteur et langage de l'observateur, rappelle l'objection de Nietzsche :

"Il y a des cas où nous sommes comme des chevaux, nous autres psychologues. Nous sommes pris d'inquiétude parce que nous voyons notre propre ombre se projeter devant nous. Le psychologue doit se détourner de soi pour être capable de voir" (1993, p.954).

Si l'observateur est impliqué dans la situation d'observation, influe sur elle, voire la modifie, la question, pour l'acteur, devient celle de l'objet de référence, de l'équation personnelle d'un impossible sujet épistémique, le rapport entre le langage interprétatif et le langage de référence : en fin de compte, si l'acteur peut reprocher à l'observateur de définir bien souvent l'objet de son discours en excluant, au moins pour un temps, le discours de son objet; l'observateur pourrait, lui, reprocher à l'acteur d'être sous la double contrainte d'un impossible choix : qu'il parle de lui comme acteur à ses consociés, qu'il parle de lui comme objet et observateur à ses contemporains scientifiques (ses consociés de la communauté scientifique) : l'objet de son discours ne peut que l'exclure comme sujet de ce discours, le sujet de son discours ne peut que l'exclure comme objet de son discours.

"Chi fa ? Sceglie tra e nostre, categorie di pinsa e a metudulugia scentifica chi a corsu. Tucchemu qui a u fondu di a prublematica di a ricerca in corsica. L'arnesi metodologichi offertu, prima d'adduprali, ci vole a interrugasu per sape s'elli so pertinenti o inno,

*tinendu a mente che no simu a tempu corsi e sentifichi*⁶² " écrit Albertini (1996, pp.8-9).

La difficulté semble accrue, en Corse, de ce que la traduction de la langue de l'acteur en langue de l'observateur redouble, comme dans toutes les communautés à culture orale, la traduction d'une culture orale en culture scientifique, rendant plus aigu encore le paradoxe de l'initiation et de la trahison :

"Depuis la création de l'Université, on assiste à une utilisation scientifique de la langue orale et écrite. Cela ne va pas sans poser de multiples problèmes aux chercheurs car une langue de travail scientifique, ce ne doit pas être seulement un code que l'on traduit, que l'on calque sur un schéma méthodologique préfabriqué et prêt à l'emploi d'un bout à l'autre de la planète. Ce code linguistique renvoie à un réel culturel et par là même sémiotique que l'on ne peut occulter sans risquer l'atrophie, l'anomie, l'amnésie " (Albertini, 1998, p.228).

Et de confirmer que :

"si conclure à l'impossible traduction serait peut être adopter une attitude abusive (...), l'introduction de l'écrit et *a fortiori* de l'écrit scientifique est très certainement le point culminant de cette valeur emblématique. Etape nécessaire à l'élaboration linguistique, le texte scientifique constitue un pouvoir. Il place le chercheur dans la situation inconfortable d'avoir à dire sans trahir (c'est nous qui soulignons) " (id.).

Ce n'est pas faute, pourtant de frôler la réalité de la distanciation scientifique :

"N'est-ce pas exactement là qu'il (le chercheur) atteint le coeur de la recherche ? Le passage obligé de la remise en question qui le pousse toujours plus loin dans la connaissance. Articuler savoir et connaissance est plus qu'un exercice de style quand on intervient sur une langue populaire, récalcitrante, parce qu'aussi subversive que sa tradition " (id.).

Or, comme l'écrit Passeron (1991), l'acteur est rétif au "lit d'inconfort épistémologique " (p.14), tant il est vrai que selon le même processus par lequel l'homme dévide son langage et sa culture hors de son être propre, il s'enchevêtre en lui et en elle. Et, effectivement, dans ce dilemme ou cet écartèlement, c'est finalement l'acteur qui l'emporte, et le privilège de l'objet : "jamais consentante quand on lui propose le lit de Procuste, elle (la langue populaire) se rebelle et met à bas les cadres formels. L'oralité est son sanctuaire " (id.).

Il ne reste plus guère alors qu'à parler d'une autre manière, à imposer dans l'écriture une manière d'être insulaire "*perché a lingua corsa ripresenta a nostra manera di vede u mondu, a nostra invenzione suciale di a realtà*⁶³ " (Albertini, 1996, p.8). L'acteur, prétendant

⁶² " Que faire ? Choisir entre nos catégories de pensée et la méthodologie scientifique en vigueur ? Nous touchons là le fond de la problématique de la recherche en Corse. Avant d'adopter les outils méthodologiques offerts, il faut se demander s'ils sont ou non pertinents, en gardant à l'esprit que nous sommes à la fois corses et scientifiques ".

⁶³ " Parce que la langue corse représente notre façon de voir le monde, notre invention sociale de la réalité. "

au statut d'ethnologue, se retrouve ainsi dans la situation de cet ornithologue désireux d'étudier le comportement d'un oiseau qui ne chante que dans l'obscurité (Jamard, 1993, p.198) : quand il le voit, il ne peut l'entendre, quand il l'entend, il ne peut le voir. Jamais l'ornithologue ne verra ce que fait l'oiseau pendant qu'il chante. Tel un ludion, l'acteur oscillerait entre son désir d'implication et l'obligation d'explication. D'autant que "pour objectiver ses amis, son peuple, son ethnie, sa culture, sa société, son terrain, il faut pouvoir s'estimer soi-même, être capable d'(auto)critiquer sa propre histoire et sa propre tradition " (Copans, 1998, p.108).

Mais cette critique d'une impossible phénoménologie de l'exotique du point de vue de l'acteur est inséparable de l'aveu complémentaire que, du côté de l'observateur, l'imagination de l'autre commence dans la saisie pleine et entière de ses différences. Comprendre pourrait bien être alors autant se montrer anthropologue que... philosophe, c'est-à-dire accepter de ne pas comprendre ou, plus simplement, accepter l'autre. Il y a en effet dans l'autre un trou noir, un ordre interne de lumière enfermée dans un autre univers, un album inconnu et secret, qu'on ne fait qu'entrouvrir, comme ce coffre, dans un conte des frères Grimm ("*la clé d'or*"), dont on ne connaîtra jamais le contenu ; ou ce jeu de l'oeil (Desideri, 1989) pratiqué par les fillettes corses qui enfouissent de menus trésors dans la terre, et les protègent d'une vitre à travers laquelle elles seules peuvent, à volonté, venir les admirer. Coffre et oeil sont autant de noms de la "boîte noire". Accéder à la civilisation intérieure de l'autre ne peut se faire que par une tension où l'éclair de lucidité le dispute à la nuit de l'incommunication. Du coup, l'anthropologie (comme la philosophie ou la pédagogie) est une expérience renouvelée de son propre commencement, ne devant jamais tenir pour acquis ce qu'elle croit savoir de vrai.

Dans ces conditions, nouer une nouvelle alliance du chercheur et de l'observé, anthropologue chacun l'un de l'autre, c'est justement parier sur la différence de culture du chercheur et de son hôte. L'ethnologie, plus qu'une écoute, en deviendra une... entente.

Tel est l'énoncé le plus "phénoménologique" d'une ethnologie de l'acteur et de l'observateur que nous allons maintenant présenter, après une brève récapitulation des positions respectives de l'ethnologie de l'acteur ou de l'observateur.

4. Schéma récapitulatif

1°) Du côté de l'observation distanciée n'y aurait-il pas, plutôt qu'un acteur, des structures ou des formes, l'acteur étant en quelque sorte l'observateur qui vérifie ses propres modèles dans cet acteur. Mauss, Herkovitz, Griaule, Evans-Pritchard, ont tenté de théoriser

les méthodes d'observation et de position du sujet épistémique sur le terrain, manifestant une incontestable audace rationnelle dans la formalisation possible des rapports entre observateur et acteur, mais toujours sous la domination d'une conception empirique, voire positiviste, des rapports sujet/objet. Mauss prône la comparaison, Griaule l'unité de l'esprit humain, Lévi-Strauss, l'homologie sujet/objet, Evans-Pritchard l'universalité de l'activité classificatoire qui fait de l'indigène un logicien qui s'ignore. Le principe de la documentation suscitée, sous couvert d'une production objective du sujet en objet d'étude, le produit en fait en tant "qu'acteur de l'observateur", et ne peut approcher sa spécificité d'acteur puisque l'acteur y est en quelque sorte la créature (ou la marionnette) de l'observateur et d'une théorie de l'observation :

"Alors que notre métier d'ethnologue exige que nous commençons toute recherche par l'apprentissage de la modestie, par une rupture culturelle, voire une "conversion", en nous laissant enseigner et acculturer comme des enfants, nos productions savantes finissent presque toujours par rendre les autres sociétés conformes à l'intelligibilité qui organise la nôtre. Le risque, et il n'est pas minime, c'est que nous promenions avec nous une grille de lecture au fil des sociétés visitées, avec la conviction de garder toujours le mot de la fin " (Laplantine, 1987, p.184).

2°) L'observation participante ne se limite-t-elle pas d'elle-même, quand elle pose comme idéal la fusion des consciences, car elle s'interdit alors de poser le problème de l'altérité ? L'observateur y devient en quelque sorte un acteur privilégié, un passeur des frontières de l'altérité rabattue en différence⁶⁴. Certes, les méthodologies prônant l'exotopie, le dialogisme, la réciprocité, le colloque ethnographique, tentent à leur manière de briser ou d'intégrer la différence et l'altérité, de retrouver cette "parole de l'unique à l'unique, une parole où on parle de l'autre de telle façon que l'autre sente qu'il s'agit de lui " (Wahl, 1951, pp.90-91). Néanmoins, pour Izard (1991) :

"en élaborant la conception d'une illusoire "observation participante", qui aurait pour fonction de dissoudre la présence de l'observateur parmi les observés, les ethnologues ont moins songé à la déconstruction de l'image qu'ils donnent aux "indigènes" qu'à la construction d'une image qu'ils se donnent d'eux mêmes. L'inatteignable objectivité du regard anthropologique trouve son statut quelque part entre l'illusion et le caractère irréductible d'une présence anormale " (id., p.335).

3°) L'acteur, enfin, voit ce qu'il croit. Lorsqu'il s'accorde le statut d'observateur, il est amené à croire ce qu'il voit de ne pouvoir *s'exotiser*, se distancier. Il se schize en un acteur-

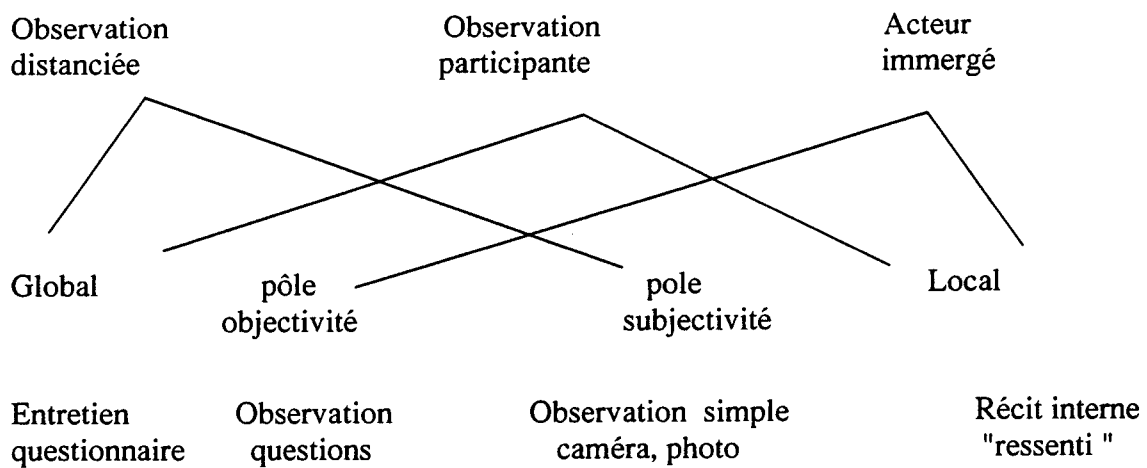
⁶⁴Griffin (1961) se noircit la peau pour vérifier les attitudes racistes dans le Sud des Etats Unis.

sujet qui n'a pas besoin de se dire acteur pour être impliqué dans la vie locale comme co-producteur de celle-ci avec ses consociés, et en un acteur-ethnologue qui doit se séparer de l'acteur-sujet pour l'expliquer : les deux acteurs se repoussent et se néantisent, le récit interne, compréhensif, ressenti ou vécu, ne peut s'objectiver.

Ainsi, la position extrême de l'observateur objectif bute sur l'altérité spécifique (l'identité) d'une subjectivité qu'il ne peut atteindre ; la position extrême de l'acteur subjectif immergé, sur l'impossibilité de son objectivation. Une ethnographie idéalement théorique bute sur l'idiotisme de l'acteur et une ethnographie idéalement naïve sur "l'exotisme " de la théorie. Dans un cas, Dumont (1981) conclut à "une anthropologie en l'absence de l'homme ", dans l'autre nous concluons à "un homme en l'absence d'anthropologie ". Généralisée, cette opposition devient celle d'"une forme d'universalité qui tend vers la réduction de l'autre à l'occidentalisme (le dogmatisme d'une nature ou d'une essence humaine toujours identique à elle même) et d'une forme de majoration de l'altérité (le dogmatisme de la relativité des cultures hétérogènes juxtaposées) " (Laplantine, 1987, p.191).

Une ethnologie conjoignant l'acteur et l'observateur est-elle possible et si oui en quoi peut-elle consister : tel va être à présent l'objet de notre développement.

Schéma récapitulatif



Documents suscités

Documents non suscités

III. PROLEGOMENES A UNE ETHNOLOGIE LOCALE DE L'OBSERVATEUR ET DE L'ACTEUR

"L'attention objective contredit l'aspiration à la compréhension d'une situation à travers son partage dans une relation vécue, quant à la présence vivante qui pourrait s'y satisfaire, elle a quelque difficulté à se communiquer, compte tenu des contraintes formelles qu'apportent avec elles l'exigence de scientificité et la prise en compte du destinataire de l'observation " (Kohn et Nègre, 1991, p.223).

L'écartèlement constitutif de l'entreprise anthropologique se perpétue sans cesse de cette opposition interne :

- d'un côté, la moindre observation semble nier la réalité ordinaire, immédiate, quotidienne, puisque si l'on observe et décrit c'est au moins (ce) que l'on n'aurait pas vu sans cette observation. Et cette ignorance supposée de l'acteur est-elle autre chose que ce que le savoir de l'observateur objective et projette devant soi ? Derrière l'objet d'étude, et devant, n'y a-t-il pas le projet du sujet d'étude ?

"Lorsqu'un auteur constate une adéquation entre sa théorie et les signes qu'il lit, on ne sait jamais avec certitude si c'est parce que le schéma d'interprétation du fait vient confirmer celui de la théorie ou parce que le signe a été lu à travers le préjugé théorique " (Parain et Vial, 1966, p.31).

- D'un autre côté, le monde ne saurait se donner dans une transparence originelle des signes, qu'il suffirait d'accueillir au nom d'une phénoménologie de l'exister, ni "le terrain sembler parler tout seul et le vécu se donner à voir par sa propre vertu" (Althabe, 1986, pp. 119-120)..

- Et, dans les deux cas, le monde, le local, n'est point un livre ouvert en lequel nous serait donné le pouvoir de lire. Le croire dessine très exactement les figures traditionnellement opposées du savoir : le positivisme, en tant que philosophie qui a comme présupposé l'absence de présupposés ; et la fiction, en tant que langage redoublé (Jamin et Zonabend, 1985).

"Nous voyons les choses mêmes, le monde est cela que nous voyons : des formules de ce genre expriment une foi qui est commune à l'homme naturel et au philosophe dès qu'il ouvre les yeux (...) mais cette foi a ceci d'étrange que si l'on cherche à l'articuler en thèse ou énoncés, si l'on demande ce que c'est que nous, ce que c'est que voir, et ce que c'est que le monde, on entre dans un labyrinthe de difficultés et de contradictions " (Merleau-Ponty, 1964, p.7).

Si, pour le positivisme, il n'y a que des faits, ne pourrait-on dire, à l'instar de Foucault ou de Deleuze, qu'il n'y a, en réalité, que des interprétations ? Toute description anthropologique n'est-elle pas déjà une tentative pour abolir la distance entre la chose vue et la chose rapportée, entre l'information reçue et l'information répétée ? Et tout choix d'observation, de ce qu'il en écarte d'autres possibles, n'a-t-il pas partie liée avec l'erreur (l'erreur n'étant pas le contraire de la vérité, mais l'oubli de la vérité contraire) ?

Si c'est bien une caractéristique des sciences humaines que le chercheur soit impliqué dans son objet par la différence et la ressemblance qui, toutes deux, le lient à celui-ci, le chercheur se retrouvant sujet dans son objet et également objet dans ce sujet autre, ce n'est que par "l'expérience du contraste que l'observateur acquiert la prise de conscience et la perspective qui sont nécessaires pour parvenir à des généralisations pertinentes " (Bateson et Ruesh, 1988, p.182)... et non à de simples singularités impertinentes. Ainsi, les tentatives de rapprocher l'externe et l'intime, constituent "une intention de transparence qui ne semble pas pour l'instant réalisée, ni réalisable " (Kohn et Nègre, 1991, p.219) d'autant que la relation, même exotopique, ne doit s'abolir ni dans "un investissement affectif annulant l'altérité de l'autre ni dans la suppression du sujet observateur dans ce dernier " (Affergan, 1987, p.265).

En fin de compte, s'il s'agit bien d'observer de façon méthodique des situations sur un terrain déterminé, au sein d'une population déterminée, pour rechercher les mécanismes de son fonctionnement, "pourquoi faire à la fin ? " demande Laplantine (1997, p.101).

«Pour rendre compte de la perception la plus scientifique possible que l'on puisse parvenir à se faire de la conception, qu'ici ou là, des hommes et des femmes ont de la vie, de la mort, de la maladie, du travail, de l'argent, bref, de toutes les valeurs et de tous les rites auxquels est soumise l'existence " (id.).

La distanciation, l'objectivation comme mode de connaissance propre de l'anthropologie est bien constitutive. Levi-Strauss l'énonçait, dès 1958, dans les termes mêmes qu'il reprend en 1980 : "Toute société différente de la nôtre est objet, tout groupe de notre société autre que celui dont nous relevons est objet, tout usage de ce groupe, auquel nous n'adhérons pas est objet " (p.XXIX).

Cette position condamnerait une possible ethnologie de l'acteur en tant que véritable *contradictio in terminis*. Lenclud (1992) va plus loin en sériant les tenants et aboutissants de ce grand partage :

"... l'ethnologie est la science de la société vue de l'extérieur. Ceux qui la pratiquent étudieraient des groupes humains situés en dehors de leur propre univers de civilisation,

des mondes sociaux auxquels ils n'appartiennent pas, des configurations culturelles dont les valeurs leur sont étrangères (...) l'ethnologue ferait l'économie de ce travail hasardeux d'objectivation qui est le préalable obligé de la recherche menée par le sociologue au sein de sa propre société afin d'éviter de prendre les représentations que cette dernière se forme d'elle-même pour la vérité des choses (...). L'activité de l'ethnologue s'inscrit donc dans une séparation de fait entre la société dont il est partie prenante et la ou les sociétés qu'il étudie. Faire de l'ethnologie, c'est au départ du moins, éprouver la différence entre « nous » et « les autres » (pp.9-10).

Ceci étant entendu, l'essentiel est de ne pas jouer de cette opposition pour distinguer ce « nous » - en tant qu'il est l'univers de culture occidental qui a inventé l'ethnologie - de tous « les autres » regroupés sous la catégorie des « eux », mais de considérer que cette dernière catégorie est le masque de faits culturels singuliers vécus en dernier ressort par des individus singuliers produisant eux-mêmes cette catégorisation nous/eux dans une sociologie spontanée ou sauvage dont seul l'ethnologue ferait un principe méthodologique de démarcation.

Cette restriction, et cette différence, auraient dû, dès longtemps, faire signe vers une heuristique du local en tant qu'il ne joue pas méthodologiquement et théoriquement (*globalement*, si l'on veut) de l'opposition entre nous et eux, mais ne l'utilise qu'à des fins culturelles, identitaires, vécues.

Dans son blasonnement identitaire, le local ne se pose pas en tant qu'un *global théorique alternatif* excluant les « eux » dans la catégorie de l'altérité, il n'en fait pas un système de pensée érigé en connaissance objective, mais seulement un principe représentationnel vécu et concret. Par contre, la prétention de l'acteur local à se poser en observateur de lui-même rapatrie alors sur le local un mode de connaissance global fonctionnant à l'altérité globale eux/nous.

Telle est la contradiction véritable de l'acteur-observateur « *insulaire* » qui, dans son emprunt méthodologique à l'ethnologie pour faire de lui-même son objet, court toujours le risque de reproduire le grand partage dans la distinction entre lui-même comme sujet-objet et ... les autres assimilés à « *l'ethnologie-objectiviste-réductionniste-inappropriée-à-la-connaissance-de-l'acteur-local-insulaire* », en un mot : « *continentale* ». La leçon de l'ethnologue natif pourrait alors intéresser l'anthropologie dans sa globalité : une ethnologie locale du local n'est valide qu'à la condition de ne pas reconduire le grand partage nous/eux mais de promouvoir un comparatisme de local à local, soit une leçon de tolérance et d'égalité dans le traitement de l'autre. C'est dans cette tolérance et ce comparatisme que peut prendre place une ethnologie qui conjoindrait le point de vue de l'acteur et celui de l'observateur dans une anthropologie de l'existence quand exister est justement osciller entre ces deux façons d'être là : se sentir à la fois universel et unique. Cette oscillation n'a pas d'issue dans une totalité. Il ne s'agit pas plus

de l'identifier au vécu de l'autre que de ramener à toute force le facteur humain au seul sujet connaissant. Une ethnologie locale du local fait passer du "tous les autres sont semblables " à "tous les autres sont différents ". Les universalités sont produites localement.

"Appelons alors culture la dimension du développement dans les représentations. Appartiennent à la culture tous les outils mentaux, quels que soient leurs statuts qui concourent à donner à une société et à ses membres les moyens de maîtriser leurs conditions d'existence. Il n'existe pas une manière d'appréhender le monde et l'action sur le réel : il y a donc nécessairement des cultures. Mais il peut exister en chacune des éléments échangeables qui ne prêtent pas seulement à contemplation de l'altérité, mais à une assimilation-accomodation-intégration " (Durand, Levy et Retailé, 1992, p.534).

L'inversion est nette : c'est parce que les cultures sont locales et différentes qu'elles peuvent s'interconnaître et non pas de ce qu'il existerait un global qui pourrait les assimiler et les conjoindre. Une approche locale et localisée d'un local défini passerait donc par la rencontre entre des ethno-savoirs locaux et un observateur étranger à cette société non en tant qu'émissaire de l'idéal positiviste d'une communauté des interprétants légiférant sur le monde des autres, mais en tant qu'autre. L'allongement du temps de présence de l'observateur pourrait augmenter la proximité et la familiarité avec les acteurs, tout en augmentant la nécessaire conscience de l'altérité de l'observateur et la revendication de cette attitude comme condition de l'ethnologie. C'est au plus près de l'autre que l'on peut prétendre le connaître, non par une alchimie qui nous ferait penser comme (on pense qu') il pense ou choisir de vivre comme ou avec lui, mais par la conservation d'une distance théorique maximale qui fonde et maintient la procédure d'objectivation : c'est au plus près de l'acteur qu'on en demeure au plus loin. Cette variation de l'approche exotopique rejoint cette image forte de l'iléité, le labyrinthe, dont les méandres disent justement que c'est au plus près d'un point que l'on peut en être au plus loin, et au plus loin que l'on peut en être au plus près. C'est en quelque sorte "le principe freudien désormais bien connu de l'inquiétante étrangeté qui, loin d'exclure toute familiarité, en fait la possibilité même de l'étonnement " (Jeudy, 1997, p.235). Nous retrouvons encore là la distinction de Schutz (1987) entre acteur et observateur. On se rappellera que Schutz fait de ce dernier la figure de l'étranger désireux de partager le présent et l'avenir d'un nouveau groupe dans une expérience vivante et immédiate, mais qu'il est cependant exclu des expériences constituant le passé du groupe, et est considéré, du point de vue du groupe, comme un "homme sans histoire". Cicourel (1964, 1979) aime également à comparer les problèmes méthodologiques que rencontre un chercheur sur son terrain et ceux des interactions de la vie quotidienne. Mais Schutz file largement la métaphore jusqu'à rejoindre la figure du labyrinthe : le modèle culturel du nouveau groupe n'est pas, pour

l'observateur,

"un lieu de refuge mais un champ d'ouverture, pas une évidence, mais un point d'interrogation à investiguer, pas un instrument utile pour clarifier les situations embrouillées, mais une situation problématique et même difficile à maîtriser (...). Ce qui est asile pour l'acteur est labyrinthe pour l'observateur. Ce qui est concept géographique, sociologique, politique (...) pour l'observateur est "chez moi " pour l'acteur. Le problème est donc la compréhension entre les deux, la communication directe ou indirecte entre acteur et observateur " (p.224).

Au plus près de l'acteur, ce sera s'ouvrir aux registres du sensible, en tant que démarche de connaissance, dans son rapport à l'espace, à l'histoire, à la gestualité, à la mémoire et à la fiction -ce qui est un autre nom de l'esthétique comme "mode d'être " lisible dans les émotions, les rêves et jusque dans le silence.⁶⁵

Bien sûr, la rencontre de l'observateur avec l'acteur ne produit pas d'elle même "la transformation nécessaire des objets à observer en sujets d'analyse " (Cresswell, 1989, p.1315), mais elle approche la définition de l'identité dans la différence même, en tant qu'elle est un processus social. Barth (1981), Heidhem (1971) ne désignent-ils pas comme groupes ethniques les groupes sociaux se définissant et qui sont définis par les autres comme différents de tous les autres groupes ? Ce qui donne sa signification à une appartenance locale quelle qu'elle soit, c'est sa pertinence lors des interactions avec autrui, sa contribution à la structuration d'une interaction (on pensera aux notions de "pays rhétorique", de "village mental", de "ville comme état d'esprit"), l'organisation sociale de la différence culturelle telle que l'exhibent les comportements et les relations, un partage des critères d'évaluation et de jugement. Nous avons déjà évoqué les performances individuelles ou collectives de "cultures ésotériques " (Mewett, 1993, p.28) orientées exclusivement vers le milieu local qui en partage la connaissance et l'auto-évaluation sociales spécifiques, comme le déclin ou les crispations qu'elles engendrent par rapport à la modernité. Elles doivent bien sûr être intégrées au routinier, à cette "pensée organique " (Maffesoli, 1996, p.192) qui est "en son sens le plus fort, le secret de la tradition : le fait que la conscience de soi, le milieu naturel et social où l'on se situe, et la compréhension de l'ensemble soient organiquement liés " (id.).

⁶⁵Pensons aux belles pages d'Affergan (1987) sur le sens des visages portant en eux " les traces des attitudes, des coutumes, de postures et de toute une vision du monde " (p.153); à " *l'incapatochja* " (le port de tête) qui caractérise et distingue les habitants de villages différents (Ravis-Giordani, 1983, p.206); à celles de Beiji (1981) sur la culture quotidienne témoignant " de manière instinctive et élémentaire de cette humanité (...) échangeant des aphorismes, des débris de sagesse, des gestes de sollicitude, des échanges non marchands, des complicités de fortune, des scènes de comédie, des bons mots empiriques, tout le matériau éclectique et charnel de la pensée, sans l'amplitude théorique de la pensée elle même " (pp.141-142).

Ce qu'il y aurait à comprendre dans une culture réside dans cet espace de la communication partagé par tous les membres d'une communauté, qui consiste à interpréter du sens, à partir d'un même conglomérat de valeurs, en vue de "s'entendre sur quelque chose appartenant au monde " (Habermas, 1981, p.234).

En d'autres termes, comprendre une autre culture ne deviendrait possible que parce que les interlocuteurs seraient déjà les interprètes de leur propre situation : "L'anthropologue doit comprendre quelque chose qui est déjà compris par d'autres " (Affergan, 1991, p.167). Simultanément, le "secret des autres " (Augé, 1994, p.43), s'il existe, résiderait plutôt "dans l'idée qu'ils se font eux mêmes (ou ne se font pas, ou se font difficilement) de l'autre, parce que c'est encore le moyen le plus simple de penser le même et l'identique " (id.). Il ne s'agit pas de rigidifier ce savoir local dans une ethnophilosophie, sorte de totalisation systématique qui rassemblerait des réponses partielles d'informateurs à des questions plus ou moins suscitées⁶⁶, mais de tenter de saisir le système de référence local dans sa (re)production quotidienne. Ces "nuages de représentations en perpétuel devenir " (Sublas, 1992, p.440), intégrés aux conditions mésologiques du changement, à sa dynamique et son processus, équivalent à un mode, ou un moment, de sa reproduction.

Une culture en acte, vécue, au quotidien, modifie ses valeurs autant qu'elle les conserve, mais du moins n'est-elle pas saisie en amont ou en aval d'elle même, sédimentée dans une tradition ou un projet rationaliste, mais dans sa structuration dynamique. La production de la socialité est routinisée, banalisée, car toute représentation tend, en dernière instance, à une autorité et, "parvenue à son faite la pensée collective n'est rien d'autre qu'une banalité ce qui a pour effet que ce qui est routiner, culturellement opaque, devient un facteur éclairant de la genèse inaperçue d'une représentation sociale " (Moscovici, 1989, p.21).

Si la réalité et le vécu quotidiens représentent ce qui est considéré comme "juste, raisonnable, agréable " (id.), on se sent dispensé une fois pour toutes d'en fournir les raisons, c'est-à-dire d'expliquer la signification d'un jugement et de prouver l'utilité d'un acte. D'où le décalage que peut produire une enquête suscitant des réponses... là où, pour un acteur, il n'y en a pas. D'où, du coup, l'intérêt d'une approche par le quotidien en tant que ce sont ses interactions qui spécifient le mieux les représentations pour un observateur extérieur. D'une part, "décrire, comprendre la culture de l'autre en refusant l'acculturation et l'exotisme est déjà une manière de donner à l'altérité une place assignée à l'origine même de tout processus

⁶⁶Car " aucun Alladian, aucun Ashanti, aucun Ewé n'a jamais élaboré ou prononcé l'ensemble des discours que l'ethnologue appelle " système de pensée ", " religion ", voire " philosophie ", Alladian, Ashanti ou Ewé " (Augé, 1994, p.29)

de conceptualisation " (Jeudy, 1997, p.234), d'autre part, la saisie du quotidien dans sa dynamique, va à l'encontre de la confiscation de la perspective diachronique et du refroidissement de l'histoire que le structuralisme a effectué en prenant son objet comme une mise en scène démonstrative de son système théorique. Cette saisie consiste au contraire à réchauffer la société, par la restitution de son histoire, à passer d'une ethnologie de l'état (des choses et des faits) à une ethnologie de la *dynamique* (des acteurs). C'est en cette articulation de la dynamique locale de production des (et par les) acteurs, de leurs représentations, par leurs actions quotidiennes, que nous situons l'ethnologie de l'acteur et de l'observateur en tant qu'elle est ethnologie d'une double rencontre: d'une part, celle des acteurs entre eux, par et dans leurs interactions quotidiennes ; d'autre part, celle consistant dans le "branchement " de l'observateur sur la dynamique de ces interactions, et sa participation à une déconstruction des procédés de "textualisation" locaux (familiaux, quotidiens, politiques, symboliques...), du dit et du non dit, sous une forme proche du colloque ethnographique prôné par Clifford (1996, p.54)⁶⁷.

Cette double rencontre délimite la situation de terrain telle qu'elle constitue l'objet d'une l'ethnologie de l'acteur et de l'observateur.

- La rencontre entre acteurs est caractérisée par le rassemblement d'acteurs autour d'un même horizon d'actions (Dodier et Baszanger, 1997), que la présence soit directe ou se fasse à distance par l'intermédiaire de moyens de communication.

- La rencontre entre acteur et observateur consiste en une connexion, au quotidien, de l'ethnologue sur les actions et interactions des acteurs: elle débouche sur une anthropologie du quotidien et au quotidien. Il ne s'agit donc pas de partir du système (institutionnel ou autre), de la synchronie du vécu, mais de saisir des "figures non tronquées du quotidien " (Juan, 1995, p.241) tout en fournissant des éléments d'interprétation ; de partir d'un "vaste inventaire des possibles en matière d'action située " (Dodier et Baszanger, id. p.57), et de la panoplie de références partagées par les acteurs. Etant entendu qu'"on peut analyser tout phénomène social en prenant pour schème de référence les relations sociales ou les groupes sociaux (...) mais tout aussi légitimement, en prenant pour cadre les actes sociaux ou les personnes sociales " (Schutz, 1987, pp.94-95).

⁶⁷ Giddens (1984) distingue les " critères de crédibilité " utilisés par les acteurs pour rendre compte de ce qu'ils font des " critères de validité " auxquels se réfèrent les chercheurs en sciences sociales (pp. 404-405). Corcuff (1996, p. 51) note qu'" on a essayé de prolonger et d'affiner ce type de démarche en envisageant tout à la fois les proximités et les différences, les continuités et les discontinuités, mais aussi les interrelations dans un processus de réalimentation réciproque (des acteurs vers les chercheurs comme des chercheurs vers les acteurs), des savoirs

Cette perspective rejoint par moment la théorie de l'action proposée par Glaser et Strauss (1967), dont la méthode de comparaison continue porte sur des entités collectives ou sur "des situations ou des types d'activités inventoriées par le sociologue et étudiées dans leurs articulations" (Dodier et Baszanger, id. p.50). La théorie sociologique de l'action, ou la pragmatique sociologique envisagent que les acteurs puissent être engagés dans différents "régimes d'action"; certaines considérations d'une "ethnographie combinatoire" (Dodier, 1991, 1993 ; Dodier et Baszanger, 1997) visent à "rendre compte de la dynamique des activités concrètes des personnes dans le cadre de références normatives complexes, situationnelles et non unifiées" (Dodier et Baszanger, 1997, p.51). Les actions et acteurs saisis dans la dynamique de leur socialité quotidienne ne sont pas appréhendés comme affectés d'emblée, avant toute analyse, d'une conscience collective partagée, d'une culture-habitus, mais comme les (re)producteurs, dans leur socialité et par leur action, de cette culture ou de cette conscience collective. L'action et l'acteur dans ses interactions quotidiennes les plus diverses, des plus routinières aux plus exceptionnelles, utilisent des ressources et des visées considérées comme des possibles, qui traduisent des ethno-savoirs et des ethno-méthodes locales, voire micro locales. L'observateur est tenu à une "exigence d'ouverture", c'est-à-dire "à la découverte des repères et outils que les personnes mobilisent d'elles mêmes dans leurs activités pour interagir avec d'autres individus et plus généralement avec le monde" (id., p.39).

La question n'est pas de savoir si cet acteur est rationaliste, s'il sait ce qu'il fait et pourquoi il le fait, quand commence et finit son action, mais de rechercher la signification et la structure pertinente qu'acquiert une action pour des êtres vivants, agissant, pensant, dans la vie quotidienne. L'acteur local est ce *locus* du quotidien dont les systèmes de pertinence sont déterminés par la biographie et la situation, expérimentés subjectivement et intersubjectivement dans la pensée sociale quotidienne. L'observateur doit alors faire un voyage dans ce "cosmos d'activités humaines fort compliqué" (Schutz, 1987, p.94), un retour vers "l'homme oublié des sciences humaines" (id.), vers "l'acteur dont le faire et le sentir se trouvent au fond de tout le système, vers la signification subjective des actions des êtres humains" (id.) à partir desquels la réalité sociale s'origine.

S.C.D. REUNION

"La réponse à la question "que signifie ce monde social pour moi, l'observateur ?" exige au préalable la réponse aux questions bien différentes : "Que signifie le monde social pour l'acteur tel qu'on l'observe dans ce monde, et qu'a-t-il voulu signifier par son agir ?". En formulant de la sorte nos questions, nous n'acceptons plus naïvement le monde

social, ses idéalizations et formulations courantes comme s'ils étaient tout faits et signifiants sans discussion possible. Nous commençons d'étudier au contraire le processus d'idéalisation comme tel, la genèse de la signification que les phénomènes sociaux ont pour nous comme pour les acteurs, le mécanisme de l'activité par laquelle les êtres humains se comprennent les uns les autres et se comprennent eux mêmes " (Schutz, 1987, p.94).

Pas d'idéal-type, donc, qui, au sens propre, va de soi, c'est-à-dire du chercheur à l'acteur, ni d'ethnocentrisme qui, au sens propre, vient de l'autre, de l'acteur vers le chercheur. Le déploiement quotidien, multiple et différentiel, des figures d'action s'inscrit dans un inventaire des possibles, sa saisie dans sa dynamique en restitue l'ouverture, la progression et l'évolution interactive, le déploiement biographique. L'observation rapprochée de cette dynamique permettrait donc à la fois de saisir le processus de structuration interne d'un ou de plusieurs acteurs, leur socialisation continue et leur production de représentations concernant leur espace possiblement commun de coexistence et le (ou les) temps de leur(s) histoire(s).

La possibilité d'une enquête à partir de situations ou documents non suscités, ou "non alignées par le dispositif d'enquête " (Dodier et Baszanger, 1997, p.39) pourrait être de nature à court-circuiter l'imposition par l'observateur de faits significatifs, la sélection *a priori* ou *a posteriori* d'événements saillants, exceptionnellement révélateurs. Elle s'inscrirait dans un parcours toujours très ouvert aux aléas du terrain, dans le déploiement de séquences dynamiques d'actions, sous des formes très diverses (archives, films, échanges, discussions, rencontres, journaux, correspondances...) s'apparentant à "une jurisprudence ethnographique qui s'enrichit progressivement d'exemples nouveaux pour faire apparaître des formes d'activités et des figures d'articulations nouvelles " (id. p.51).

L'observateur peut alors prendre toutes les positions d'observation depuis celle de l'étranger sociologique et professionnel, de l'observateur participant jusqu'à celle de l'acteur. La question du "faire " ou de l'agir permet de dépasser l'opposition entre l'observateur et l'acteur (présence, absence, disparition, identification) pour valoriser la construction d'une rencontre possible. Cette rencontre reprend et intègre la question de l'altérité par ses deux faces, de l'acteur non connaissable par l'observateur (donc relevant exclusivement de l'acteur) ou exclusivement connaissable par l'observateur (donc interdisant cette connaissance par l'acteur).

Il nous semble donc que les pratiques symboliques et les discours vécus doivent être interprétés à la fois, voire simultanément, par l'observateur et par l'acteur, et que l'approche locale d'un objet local dissout la figure d'un *anthropologue de nulle part*, image globale d'un savoir positiviste. Si l'on considère la *posture implicative* comme celle qui vise à élucider le

sens d'une action en articulant les facteurs symboliques et identitaires, et la *posture explicative* comme celle qui vise à élucider de l'extérieur la combinaison des variables en jeu dans une action ; de la conjonction de ceux deux postures naîtra une *compréhension explicative* ou une *explication compréhensive*⁶⁸.

La rencontre entre acteurs modélise la construction des appartenances, des identités - collectives et singulières- et restitue dans leur diachronie et leur synchronie la temporalité indigène des phénomènes sociaux, la dynamique des représentations sociales et sociétales. La rencontre entre l'acteur et l'observateur modélise la construction d'une anthropologie de la rencontre où implication et explication s'interpénètrent, se renvoient l'une à l'autre, pour ne plus traiter les faits sociaux comme des choses, mais comme un *agir communicationnel* où se connectent compréhension par le dedans et compréhension par le dehors. Cette anthropologie de l'acteur et de l'observateur n'est pas codifiable *a priori* selon une théorisation ou une méthodologie globale, elle se constitue à chaque fois dans une enquête *in situ*, une négociation locale. Les seules règles globales invoquées sont celles qui caractérisent l'enquête ethnographique :

"recours à l'enquête empirique; ouverture à ce qui n'est pas codifiable au moment de l'enquête; accent mis sur l'observation directe, *in situ*, des activités ancrées dans un terrain " (Dodier et Baszanger, 1997, p.39).

Une anthropologie de l'observateur et de l'acteur n'est ni nomologique ni universalisante, dans le sens où elle dissocierait les données recueillies de tout effet de contexte pour accéder d'emblée à un niveau humain universel, ni dans cet autre sens où elle viserait à mettre en évidence, à partir d'observations empiriques, des régularités entre des faits et à en déduire des lois générales. Cette approche est empirique et historique c'est-à-dire locale tant au niveau de son objet que de son sujet : pour reprendre une notion que Darbo et Peschanski (1987) appliquent aux enquêtes d'Hérodote, c'est une *science du particulier* se revendiquant comme telle.

"Une question se pose alors aux enquêtes de terrain : quel est le statut de ce contexte particulier dans lequel se déroule l'enquête ? Comment est-il qualifié ? Comment est délimité ce cadre qui n'est pas celui de la situation *hic* et *nunc* et qui n'est pas non plus celui d'une humanité saisie en toute généralité à travers les propriétés fondamentales de toute activité ? " (Dodier et Baszanger, 1997, p.42).

⁶⁸Juan (1995) souligne l'importance pour la vie quotidienne de la distinction entre "sociologie compréhensive/explicative, d'un côté, observation/expérimentation de l'autre " (p.151). Le premier couple, compréhension/explication, oppose " la synthèse du sens endogène à l'objet et l'analyse des significations exogènes à cet objet ", le second oppose " la non action à l'action du sociologue sur l'objet observé " (id.).

Nous pensons que la réponse à ces questions est l'objet même d'une *"théorie du terrain"* en tant que le terrain est local et la théorie locale, et que cet objet est construit localement par l'ethnologie de l'acteur et de l'observateur. La question de l'intégration des données locales et des observations conduites sur le terrain ne relève alors plus d'un débat méthodologique sur la pertinence respective de la monographie, de l'observation plus ou moins distanciée ou participante, du dialogisme ou de l'intégration narrative, variant entre l'objectivation, l'implication ou l'esthétique post moderne. Elle relève de la pertinence du local en tant que terrain de la rencontre entre un acteur et un observateur.

"L'ethnologie, aujourd'hui, est en quelque sorte duale : elle est un savoir sur l'Autre, sur tous les autres, et un discours sur elle-même, sur le cheminement et la manière de construire ce même savoir. Pour éviter que ce savoir ne soit qu'un simple reflet du point de vue d'autrui ou ...de soi-même (la critique post-moderne de l'illusion objectiviste) il faut que l'ethnologie se soumette elle-même, dans la dynamique de la construction scientifique, à cette obligation du regard extérieur. L'ethnologie et l'anthropologie ne doivent bénéficier d'aucun privilège, d'aucune protection "épistémologique". En explicitant et en expliquant son terrain, l'ethnologue devient lui-même un Autre et il n'est donc plus le seul maître de *sa* vérité " (Copans, 1998, p.8).

Il nous reste à présent à illustrer cette rencontre entre un acteur et un observateur sur notre "terrain théorique" (l'épistémé ethno-anthropologique Corse), avant d'exposer les éléments de méthodologie que suscite une telle ethnologie de l'acteur et de l'observateur. Ce sera l'objet de nos deux prochains chapitres.

CHAPITRE III
ETHNOLOGIE " DE L'OBSERVATEUR " ET
" ETHNOLOGIE " DE L'ACTEUR
DANS L'EPISTEME ETHNO-ANTHROPOLOGIQUE CORSE

I. PRESENTATION : LA CORSE, OUVERTURE ET FERMETURE ANTHROPOLOGIQUES

On ne compte plus les Corses : paradoxe, parabole ou mémoire, l'île est aussi laboratoire et miroir, un archipel.

Les approches en furent et en sont encore multiples : mythique (Lestrigons d'Homère, taureau fondateur de Giovanni Della Grossa...), légendaire (Enée), touchant le merveilleux géographique antique (cf. la localisation des peuples originaires par Ptolémée), esthétique et métaphorique (*Kallisté* ou *Kurnos* des Grecs, bateau du XVIII^e siècle ou " porte avion insubmersible " d'Eisenhower, tortue de Dom Gai, cétacé de Culioli). On retrouve l'île dans le discours exotique des voyageurs (Daudet, Flaubert, Mérimée, Maupassant), les approches curieuses des folkloristes, ou statistiques des enquêteurs (Robiquet, Galletti); dans la lecture structurante des sciences humaines (monographies anciennes ou récentes, travaux sur la vendetta, le clanisme ...) et les investigations de l'imaginaire ou du symbolique îlien; enfin dans les essais (Meistersheim, Carrington, Guidici) et la création littéraire (de Santu Casanova à Rogliano, Meistersheim, Fusina, Nerrière...). Une véritable Corse pensée, peinte, écrite, chantée, redouble la Corse.

Dans un essai de bibliographie critique présenté par Villat en 1925, Carrington (1981) relève 137 pages pour la seule période de l'histoire corse comprise entre 1768 à 1789, et l'on trouve dans la *Bibliographica della Corsica* de Carmino Storace (1943) plus de 10.000 titres consacrés à la Corse.

Que dire aujourd'hui, après plus d'un demi siècle écoulé ? Pour le seul domaine ethno-anthropologique, il ne s'est guère passé une année sans un ou deux colloques ou numéros de revues consacrés à la Corse : des femmes à la mort, du patrimoine à la famille, de la défense

de l'île à la chasse, de la Méditerranée créatrice à la Corse paradoxale, l'archipel s'est encore étendu, multipliant en même temps que les îlots, les traversées et passerelles, complexité qui a même engendré des guides touristiques faisant appel aux spécialistes reconnus d'une île désormais "à la carte".

1. Une île hologrammique

Nous venons de voir que l'insularité pouvait constituer un paradigme du local. Pour ce qui regarde la Corse, de l'avis de nombreux chercheurs, elle est " un monde faussement clos " (Vergé-Franceschi, 1996, p.13) dans la mesure où l'imaginaire des îliens véhicule l'image primordiale d'une terre refuge, assiégée par un néant liquide qui la borne et l'ouvre tout à la fois. C'est dans la tension et la connexion entre les deux pôles d'un dedans et d'un dehors que se crée et perdure l'univers symbolique et sensible des insulaires. Le désir de repousser l'un des deux termes, " d'effacer la mer " selon l'expression de Desanti (1997), balance les îliens entre l'exil et le repli, l'isolement et l'ouverture par la mer, "symboliques parcours qui sont la marque des îliens à l'égard de leur terre, qu'ils n'arrivent ni à quitter ni à habiter totalement, en faisant d'éternels exilés toujours en partance, d'étranges étrangers en porte à faux entre deux îles " (Santarelli, 1989, p.54).

L'île constitue donc le lieu premier qui à la fois ouvre et ferme le monde, vers l'ailleurs et sur l'ici. L'empreinte (au sens ethologique du terme) laissée par ce lieu primordial fait qu'on ne lui échappe jamais⁶⁹.

2. L'espace et le temps insulaires

" Depuis les romains, la Corse a connu 19 changements de domination, 37 révoltes générales, 7 périodes d'anarchie. C'est l'histoire la plus tragique de la Méditerranée " (Sanguinetti, 1980, p.60).

Haut lieu de la première constitution, 10 ans avant l'Amérique, 30 ans avant la France, cette petite île n'en finit pas d'"étonner le monde " selon les termes de Rousseau, pressenti pour en rédiger la Constitution. Les rapports à tout le moins complexes qu'elle a entretenus et

⁶⁹ D'autant que "l'insularité, c'est d'abord la langue corse, la mer bien sûr faisant le reste (...).La Corse n'était pas seulement une terre à la mer mais, circonscrite en sa langue comme elle l'était par l'eau, une île linguistique. Seuls les Corses parlaient corse" (Mannoni, 2000, p.35).

entretient encore avec la France, ajoutent encore à la difficulté d'une ethnologie de l'ici dont le premier problème reste la définition de son ailleurs.

" Les relations entre l'île de Corse et l'Etat Français sont entachées par le péché originel : la conquête militaire de 1769 (...) si d'un côté l'Etat c'est l'ennemi, l'autre, le joug abhorré de l'étranger, une invention continentale, de l'autre, l'Etat est le père nourricier dont on attend tout " (Tafari 1986, p.1083).

Côté continental, le ton n'est pas plus amène : Mr De Choiseul disait que " si d'un coup de trident on pouvait mettre la Corse sous la mer, il faudrait le faire " (cité par Bertrand, 1959, p.60); Bainville, rapporte quelques " menus propos de deux délicieux administrateurs " en poste dans l'île :

" Pour faire quelque chose de la Corse, il eut fallu commencer par en supprimer les indigènes en leur réservant quelque coin de territoire et suivre l'exemple des américains avec les Iroquois et les Sioux (...). Il valait mieux que la Corse trempât dix minutes dans la mer pour émerger ensuite, vierge d'habitants " (cité par Culioli, 1990, pp.44-45).

En ce sens, on peut constater que : " Toujours conquis, mais jamais intégrés, les Corses défièrent le temps historique pour émerger en cette fin de millénaire comme une survivance miraculeuse " (Culioli, 1990 p.9). Tout peuple " vit, subit, et exprime son histoire plus qu'il ne la connaît et ne la domine ", ajoute-t-il, et c'est " dans l'interaction entre les individus et cette tempête qui les emporte (que) se joue ce qu'on nomme la culture " (id.).

Cette perception particulière qui traverse le temps, exprimerait, pour certains auteurs, l'espace temps quasi sacré constitutif d'une civilisation. Ce temps particulier, à la fois de l'immobilisme et de la culture, fondement d'un microcosme qui semble théoriser le monde de ce qu'il procède de la tragédie, a exercé un magnétisme romantique sur les voyageurs et romanciers. Le déplacement géographique s'y double ainsi d'un déplacement dans le temps mais aussi dans le mythe, " cette étape intermédiaire où le mythe s'extériorise, devient histoire " (Carrington, 1984, p.47). Nietzsche lui même n'y a pas échappé qui voyait dans la Corse un des derniers vestiges d'une tradition archaïque.

Du point de vue des îliens, ce temps et cet espace particuliers sont souvent appréhendés comme microcosmiques, intégrant un jeu complexe d'unité et de forces antagonistes ou complémentaires (Au Delà/En Deçà, Sud/Nord, plaine/montagne) dans une spécificité qui reconduit une segmentarité "fonctionnelle". Lorsque deux corses qui ne se connaissent pas se rencontrent ils se posent l'un à l'autre deux questions : " *Di quale ne site ?* (de qui êtes vous (le parent) ?) et " *D'induvé ne site ?* " (d'où êtes-vous (le village) ?). Etre corse c'est ainsi

d'abord appartenir à une famille et à un village, entités qui en supposent une autre plus englobante : l'île, le corps primitif (Gil, 1984). Famille, village et île s'imbriquent et se complètent si bien, que chacun d'eux remplit même une certaine fonction de modèle pour les deux autres. Sous une perspective particulière, le village ainsi que l'île peuvent être perçus comme une famille; sous un autre angle, ce seront la famille et le village qui deviendront des corps primitifs. Tissées sur le même modèle, les dynamiques sociopolitique et historique obéissent à un jeu perpétuel de diastole/systole, fusion/fission : les unités politiques de base, les familles, s'unissent en une unité plus vaste, le village, pour lutter contre un ennemi commun. Ce mouvement de fusion cesse lorsque le danger extérieur disparaît et ces mêmes unités entrent alors en état potentiel de conflit. Ces niveaux culminent dans l'opposition à un ennemi extérieur et l'identification à la communauté politique la plus large : l'île, corps primitif, mythique et fondateur, la patrie.

Le local est ainsi chaque fois spécifique et fortement contextualisé, branché sur les événements et actes de la vie sociale. On comprend mieux qu'il puisse prétendre susciter sa ou ses méthodologie(s) d'approche, et intégrer nécessairement une interrogation sur l'unité significative de base concernée et sur l'échelle d'appréhension de l'objet.

Deux réflexions, à deux siècles de distance, nous permettent du moins de reposer la question. Paoli dit un jour à Boswell -voyageur anglais venu le visiter à Corté et qui publia un livre sur son séjour en Corse- en le priant de rapporter ce qu'il aurait vu : " Un homme qui arrive de la Corse sera comme un homme qui arrive des antipodes " (Arrighi, 1970, p.11). Lors des journées de Bercy de Janvier 1996, le philosophe Desanti présentant un briquet blasonné du drapeau à tête de maure et estampillé " made in china " comme métaphore d'un universalisme pouvant être aussi bien négateur que promoteur de différence, s'interrogeait : " Faut-il le regretter ? Non, car s'il n'y a pas d'ailleurs, il n'y a pas d'identité. S'il n'y a pas de Chine, il n'y a pas de Corse ".

Loin d'une interrogation du type " comment peut-on être Persan aujourd'hui ? ", une anthropologie de l'acteur et de l'observateur trouve dans ce rapprochement à la fois la force d'un paradoxe et celle d'un symbole.

3. La Corse : ouverture et fermeture épistémologiques

La connexion indéchirable entre l'ici de l'île et son ailleurs donne un autre sens, épistémologique et interne, à l'anthropologie dans son mouvement de rapatriement de ses

terrains exotiques lointains vers le local et le proche des terrains européens. Ce sens offre en effet une lecture en quelque sorte décalée, à la fois défensive et offensive, du grand partage eux/nous constitutif de l'anthropologie, et de la distanciation nécessaire du regard ethnologique entre un sujet épistémique et un objet de savoir.

Objet local, la Corse n'en est pas moins lointaine, ne serait-ce que dans le sens de ce mot de l'évêque de Corse au lendemain du drame d'Aleria en 1975, " La Corse, avant d'être un département français, est la Corse ".

Objet proche, elle n'en est pas moins exotique, au sens de différente. Et cette spécificité nous semble être pour beaucoup dans la configuration de l'épistémé anthropologique corse en deux mouvements représentatifs de la tension constitutive de l'anthropologie telle que nous l'avons esquissée dans la première partie : une ethnologie " de l'observateur " et une " ethnologie " de l'acteur.

II. L'ETHNO-ANTHROPOLOGIE DE LA CORSE : LES 2 VERSANTS DE L'ÉPISTEME CORSE

1. Premier versant : une ethnologie de l'observateur : de l'ethnographie de la communauté rurale à une anthropologie de l'acteur insulaire

Ce premier versant de l'épistémé Corse s'inscrit dans le double mouvement de l'ethnologie européenne en tant que, d'une part, recherche sur l'organisation sociale et la parenté, privilégiant ici une ethnographie de la communauté rurale (*approche sociale*) et, d'autre part, champ d'investigation du symbolique, développant localement une approche thématique ou symbolique (*approche symbolique*).

1.1. Ethnologie de l'observateur : l'approche sociale

Elle s'inscrit dans une ethnologie des paysanneries européennes et recoupe les préoccupations d'historiens ou d'ethnologues de la technologie et de l'ethno-technologie. L'étude des variantes locales s'exerce sur des communautés rurales inscrites dans le champ méditerranéen, la méthode monographique y gardant un attrait certain. Le meilleur modèle ethnographique corse reste la recherche de Bigot (1889/1971) sur une famille de porchers de Bastelica.

1.1.1. Ethnographie de la communauté rurale et monographie

L'entreprise ethnologique en Corse est pour sa plus grande part une ethnographie de la communauté rurale. Le programme affiché dès la première page du collectif *Pieve e Paese* (1978) donne le ton d'une " étude des différenciations micro-régionales et des structures des communautés rurales Corses " (Ravis-Giordani, 1978 p.1). La contribution de chercheurs tels que Casanova (1974, 1978) sur les rapports de production et de domination à travers l'étude de machines élémentaires (pressoirs, moulins, araires) fait apparaître, au moyen d'une analyse techno-économique fine, que les instruments étudiés sont des révélateurs des rapports sociaux à l'intérieur des communautés et des différenciations micro régionales. De Franceschi (1984) pour sa part s'interroge sur la notion de communauté à travers l'étude des structures foncières et agraires, à la fois dans une perspective synchronique, liée à la situation historique du plan Terrier (1770-1790), et dans les temps longs de ces communautés agro-pastorales. De tels travaux nous permettent de resituer cette thématique technico-économique dans la lignée des travaux précurseurs du XIX^e siècle, relayés par une tradition marxiste influente en France (cf. Fabre, 1992, p. 47).

On rejoint dans ce cadre les interrogations des ethnologues des paysanneries européennes sur les rapports fondamentaux au coeur même de ces sociétés. L'appropriation de la nature, l'organisation technique et sociale du travail agricole, pastoral et sylvicole, la confrontation des différentes puissances (communautaire, féodale, étatique) qui gouvernent l'accès aux ressources, restent les thèmes d'un riche débat sur la communauté rurale. A partir de là, gagnant plus ou moins en autonomie, de véritables spécialités se sont développées, qui traitent de l'évolution des techniques et des savoirs, de la production sociale des paysages, des systèmes politiques localisés, de la traduction juridique des rapports sociaux dans la communauté et au dessus d'elle. Se trouvent posés dans le même temps, chez les ethnologues, les termes d'un dialogue avec les historiens des sociétés rurales. Le profit reconnu des travaux pionniers des historiens ethnologues de la Méditerranée (comme Parain ou Braudel) va dans ce sens. Dans le domaine de la technologie ou de l'ethno-technologie, les oeuvres de Haudricourt, Leroi-Gourhan ou Cresswell jouent un rôle déterminant dans la dimension principalement historique de ce courant de l'ethnologie. Il est vrai que les études les plus suggestives, celles des historiens de l'Ecole des Annales, embrassaient de vastes espaces dans la longue durée, les conditions techniques et les transformations sociales, qui pouvaient donner à la technologie son champ d'application optimal. Bloch (1935) et Parain (1936, 1970,

1979) n'en avaient-ils pas apporté la preuve éloquent, dans une série d'articles célèbres où ils montraient l'enchevêtrement des facteurs techniques et sociaux qui retardèrent dans l'empire romain, puis favorisèrent au début du moyen âge, l'expansion du moulin à eau ? Leurs successeurs, Casanova par exemple (1974, 1978), avaient bien quelque peu réduit le cadre chronologique et spatial de leur analyse, mais celui-ci englobait encore quelques siècles, et au moins une grande région. Il semblait alors " qu'on ne put faire parler les faits techniques qu'en saisissant de grandes ruptures significatives dans l'espace et le temps " (Bromberger, 1987 p.88). Rompant avec l'époque des grandes fresques historiques, des travaux récents ont repris cette même perspective, à partir de l'étude des situations de crise telles que la cassure de l'économie insulaire (1800-1914) ou l'époque actuelle (Ravis-Giordani, 1978), révélant à partir d'elles ses traits de structure.

D'autres ont montré dans le même temps que l'ethno-technologie ou l'approche transdisciplinaire effective (Aubrac, 1970-1982; Plozevet, 1975; Minot, 1990) pouvait également s'appliquer dans un cadre d'analyse plus restreint. L'étude des variantes locales et des tâches stratégiques dans le procès de travail, y relaie celle des variations en grand des moyens (outils) et des résultats (produits, objets), sans oublier les techniques mêmes du travail, voire un souci particulier de mettre en rapport les modes de connaissance de la nature avec les pratiques techniques, les savoir-faire et les représentations symboliques⁷⁰. Les finalités de la recherche demeurent globalement identiques : cerner les liens nécessaires ou les incompatibilités entre système technique et système social, mais, cette fois-ci, "c'est au coeur même des processus que l'on tente de saisir ces relations positives et négatives" (Bromberger, 1992, p.88). Dans ce cadre, le dense et incontournable travail d'Albitreccia (1939, 1981) sur la Corse, son évolution entre le XIX^e siècle et le début du XX^e, dresse le bilan des mesures administratives et des initiatives, privées, collectives ou individuelles, par lesquelles la Corse s'arrachera à l'équilibre ancien. Il analyse également le développement de l'agriculture et du commerce, des voies de communication intérieures, le recentrage de l'aire des échanges économiques et culturels sur la métropole française. Ainsi :

" Si la notion de genre de vie ou de loi du peuplement de la Corse et le découpage de la société corse en catégories est aujourd'hui contestable, les analyses en termes de

⁷⁰ Cf. en particulier Lenclud (1977) dont la problématique, parfois proche de l'ethno-science, semble vouloir associer les images d'un monde physique spécifique à l'ensemble singulier de ses corrélats socio-culturels et écologiques, et le système de pensée localisé dont elles sont des composantes.

techniques agricoles, le calendrier agricole, le mauvais oeil, et jusqu'à l'introduction de la toile cirée, du linge, des catalogues, réclames, lits à sommier et " enfin la lumière " (pp.279-280) est d'un attrait certain " (Ravis-Giordani, 1981, p.1).

L'accent mis sur les villages et les communautés dans leur déclin déjà constaté, correspondait alors à un domaine de recherche présent, quoique à des degrés et sous des aspects différents, dans tous les lieux anthropologiques et toutes les disciplines de l'époque, comme un " carrefour épistémologique que l'on ne peut éviter " (Chiva, 1992, p.156) : la communauté rurale.

" Cette forme de vie sociale est durable et exprime un certain rapport entre trois ordres de phénomènes au moins : d'une part un territoire et un paysage, tous deux limités, délimités et construits par l'homme; d'autre part un ensemble de techniques de transformation des ressources naturelles, minérales, biologiques et climatiques; enfin, une population qui maîtrise plus ou moins sa reproduction biologique, économique et culturelle par le contrôle et la manipulation des relations familiales (de consanguinité, d'alliance, de descendance ou d'apparentement fictif) " (Chiva, 1992, p.157).

De grandes enquêtes extensives sur l'architecture et le mobilier tentent, à travers des configurations régionales spécifiques, de dégager des types (de maisons rurales par exemple) définis par la combinaisons de traits élémentaires (Raulin et Ravis-Giordani, 1978).

Vient ensuite l'apport d'une histoire plus classique, oscillant entre étude de moeurs et documents ethnographiques (Arrighi, 1970 ; Versini, 1980), synthèses régionales des traditions et coutumes (en témoignent en Corse des ouvrages parus chez Hachette, dans la collection "La vie quotidienne ").

Lorsque des sociologues ruraux français, largement influencés par l'ethnologie et la sociologie rurale américaines, voudront, sous l'impulsion de Mendras, et en particulier à partir des années 1960-62, dresser un inventaire des sociétés rurales françaises, et dégager ce qu'ils appelleront des schémas types, ils démarreront par l'étude d'une dizaine de points d'enquête villageois. Leur état de référence était alors explicitement celui du village français du milieu du XIX^e, " caractérisé par l'autarcie, par l'homogénéité culturelle interne, en même temps que par une différenciation sociale interne " (Chiva, 1992, pp.162-63). Dès 1953, Maget définissait le village comme un lieu de prédilection pour l'enquête monographique :

" Il n'a pas, en effet, un volume tel qu'il dépasse les capacités d'absorption d'un seul chercheur qui (...) peut tenir une vue synoptique individualisante de l'ensemble du

groupe. La faible différenciation culturelle permet de saisir l'ensemble des significations ayant valeur collective actuelle " (p.380).

La commune offrait, semblait-il, par sa cohérence, " l'interconnaissance qui y règne, sa relative simplicité organisationnelle, le seul champ possible d'investigation " (Bromberger, 1987, p.75). Elle formait l'unité d'insertion spatiale et territoriale majeure. L'histoire insistait sur les anciens découpages paroissiaux, dont les communes sont héritières, et sur la permanence des traditions et usages collectifs (terres communales, coopération), fondements sociaux et économiques de la communauté (cf. entre autres Bloch, Soboul ou Parain; et, en Corse, De Franceschi, 1984 ; Casanova, 1975, 1978) .

La psychosociologie, influencée par l'école de Chicago, la dialectologie, découvrant la notion de parler local (Diani, 1971), apportaient aussi de l'eau au moulin communal. Parallèlement, sous l'influence de l'anthropologie américaine et anglo-saxonne, et par un rapprochement des perspectives de l'ethnologie exotique et de l'ethnologie de la France, les thèmes de recherches et les intérêts théoriques se déplaçaient : l'organisation économique, sociale et familiale, les institutions politiques faisaient irruption sur le devant de la scène ethnologique. Par ailleurs, le structuralisme et le fonctionnalisme ambiants programmaient, non plus des inventaires par séries analytiques, mais une approche holistique, totalisante (la fameuse " *community as a whole* " de Redfield, 1955, 1956), faisant ressortir les interactions entre les éléments constitutifs d'une société. Ainsi, Ravis-Giordani affirme-t-il la " primauté qu'il faut accorder non pas à la distribution respective des déterminants mais à la configuration qui les assemble " (cité par Chiva, 1987, p.31). Sous les enseignements de Leroi-Gourhan, Haudricourt, Lévi-Strauss, Cresswell, les études d'ethno-sciences sont toujours restées ancrées, pour ce qui regarde le domaine ethnologique français, dans celles des pratiques, techniques et symboliques:

" Les savoirs sont examinés en relation avec les savoir-faire et les représentations symboliques et, de façon systématique, à l'intérieur des éco-systèmes socio-culturels et économiques dans lesquels ils se sont développés " (Friedberg 1992, p.254).

Prendent sens à la fois la diversité et l'unité de travaux sur des thèmes distincts et cependant intimement mêlés et liés (par exemple en Corse : la femme, le village, la mort, la politique, la parenté). Où donc mieux saisir ces interactions que "dans l'ensemble "clos" de la communauté

locale ?" demande Bromberger (1987, p.76). La volonté de cerner des particularismes micro ethniques (Pelras, 1966 ; Petonnet, 1968 ; Ravis-Giordani, 1983), le contexte idéologique favorable à leur épanouissement à partir des années 70, convergent avec les revendications de certains mouvements régionalistes :

" Il me semblait donc que l'étude monographique d'une société de taille réduite me permettrait d'appréhender *in vivo* ce microcosme social, cette monade ethnique que j'ambitionnais de trouver " (Ravis-Giordani, 1983, p.10).

1.1.2. Démarcation de la monographie

Malgré l'énorme littérature constituée par la monographie, et si l'on excepte les recherches de Bigot (1889/1971) sur Bastelica (plutôt d'ailleurs enquête sociale dans la lignée de Le Play), de Bevilacqua (1968) sur Ota, et, plus tard de Vitale (1978) sur Bocognano et de Leca (1978) sur Calenzana, la Corse restera un terrain relativement délaissé par la monographie. Il y faudra toute la force de protestation *a contrario* de Ravis-Giordani (1983) pour semer le doute quant à l'importance quantitative et qualitative de la méthode pour le domaine corse : " Encore une monographie ! " (p1). Ce n'est pas que le projet ou le désir d'un quadrillage monographique de la Corse n'ait été nourri de tentatives sur le terrain même : " Du point de vue méthodologique, ce projet conduit à combiner l'étude intensive et extensive, de manière à avoir une " couverture " homogène et complète de l'île " (Ravis-Giordani, 1978, p.2). Ceci n'est pas sans rappeler la monumentale réalisation royale du Terrier, véritable archétype ethnographique fondateur de ce " recouvrement " borgésien de la Corse, où était mentionné jusqu'au goût de l'eau des 4610 fontaines des 380 communautés de l'île (débit de 2985 pouces trois lignes, en été) :

" Avec un pareil tableau, le gouvernement connaîtra l'île entière comme un particulier connaît sa maison, le rapprochement des objets de même espèce sous le même coup d'oeil lui donnera la facilité de les régir, comme un laboureur régir sa ferme, son champ " (Rapport anonyme cité par Albitreccia, 1981, p.32).

On se rappellera avec profit le souci de Descartes de faire partout des dénombrements si entiers et des revues si générales que l'auteur fut assuré de ne rien omettre. Si la thèse de Ravis-Giordani (1983) s'inscrit dans ces monographies, à la fois thématiques et historiques, de communautés rurales, de socio-cultures régionales méditerranéennes et balkaniques (Stahl,

Drettas, Damianakos, Couroucouli), elle place l'étude des sociétés paysannes, ainsi que des configurations culturelles et des dynamiques sociales, dans une spécificité locale relevant de plusieurs niveaux d'objectivation (analyse économique, politique, de la parenté, des principes d'affiliation et des traitements du symbolique et des savoirs traditionnels), qui appellent à des réajustements du comparatisme de l'anthropologie classique.

Si le côté exotique, que constituait aux yeux des français une Corse nouvellement conquise (1769), s'est atténué, le projet d'un relevé monographique de la Corse a bien existé :

" Dans notre esprit, ces séjours sur le terrain devaient déboucher sur des monographies de communautés diversifiées au gré des auteurs et des situations, mais référées néanmoins à une grille d'analyse commune qui donnerait pour chaque cas un certain nombre de traits objectifs " (Ravis-Giordani, 1978, p.2).

Tombé aujourd'hui dans le " domaine public ", le projet est passé aux mains d'érudits locaux (monographies locales de Luri, Cozzano, Biguglia, Olmetto, Porto-Vecchio, Corte, Antisanti, réalisées, respectivement, par Cervoni, 1996 ; Ciccolini, 1996 ; Gandolfi-Sheit, 1995 ; Scilocca-Albertini, 1995 ; Schlesinger, 1994 ; Suberbielle, 1994 ; Lucciani, 1994 ; Altibelli, 1996). Ces auteurs se réclament moins d'une approche scientifique que d'un "labeur de recherche de plusieurs années et (d'un) fort investissement personnel de type affectif qui peut être défini comme un acte de foi dans les valeurs vivantes que nous lèguent l'histoire et la fidélité à la terre natale ou d'adoption et aux générations qui nous ont précédées" (Nice-Matin, 22/05/1999).

Pourquoi le projet a-t-il échoué ou du moins été ajourné ? Et, de fait, tout d'abord, nombreuses sont les réticences et les critiques qui, dès longtemps, se sont fait jour, autour de la monographie : Bromberger (1987) parle de " la fascination pour le local et le culte de la monographie " (p.75), Chiva (1992) de cette " forme canonique et outil principal de recherche (qui) a littéralement dominé, durant un bon siècle l'ethnologie et la sociologie rurales (...) " (p.155).

Peut être est-ce que " faute de cette réflexion théorique et méthodologique de base (sur l'histoire et la structure des sociétés paysannes européennes et méditerranéennes) nous étions voué à en faire soit des monographies " à tiroirs ", soit des " compositions intuitives " " (Ravis-Giordani, 1978, p.2).

Ce qui aurait rendu malaisées, dans les deux cas, toute comparaison et toute synthèse. Entre l'empirisme d'un inventaire de "quelques traits évidents du profil écologique et économique

des communautés" (id.) ne permettant guère la comparaison et le dépassement de l'évidence, et le manque de pertinence des interrogations, il y avait, en somme, place pour une transgression de l'ordre académique, par la mise en oeuvre d'une enquête de terrain intensive à la manière anglo-saxonne, et pour le développement, à côté de l'analyse des structures sociales, d'une approche de la sensibilité native et du poids symbolique d'un passé foisonnant et rayonnant jusque dans le présent⁷¹. Ainsi les manières du langage, les attitudes du corps, toute la panoplie des croyances et des rites peuvent-ils devenir autant d'éléments pertinents de la réalité locale. Les chapitres de Ravis-Giordani (1983), consacrés à l'identité Nioline et à la reproduction symbolique, par exemple, s'inscrivent dans la logique du *The people of the sierra* de Pitt Rivers (1954), par " l'attention aux valeurs de la vie collective " et l'approche " à la fois systématique et concrète des croyances et pratiques surnaturelles " (Fabre et Fabre-Vassas, 1987, p.127, note 7).

Si l'on élargit l'analyse, il faut voir, dans cette démarcation du modèle monographique en Corse, que Ravis-Giordani (1983) légitime par " le souci de ramener la philosophie sur la terre sans perdre l'ambition de restituer une totalité complexe de gestes et de significations qui renvoient les uns aux autres " (Ravis-Giordani, 1983, p.10), la conséquence du double élargissement (dans le temps et dans l'espace), dans l'élaboration de ses objets, de l'ethnologie revenant du lointain (des sociétés sans écriture, sans histoire ou savoir accumulé sur elle mêmes) et des retombées de la décolonisation sur le terrain du local et du présent (Fabre, 1992).

1.1.2.1. Développements de l'objet dans le temps.

Ces développements ont été réalisés en prolongeant

" la monographie du groupe le plus restreint (tel que le village), l'observation directe et la notation des discours actuels par le dépouillement des archives où sont consignés, souvent depuis le XVII^e siècle de façon continue, les événements concernant la famille, l'appropriation des terres et des richesses, l'exercice du pouvoir local ou le contrôle judiciaire des violences " (Fabre, 1992 p.46)⁷².

⁷¹" A défaut de se voir reconnaître un domaine spécifique de connaissance, les faits « économiques » constituent pour l'anthropologie un terrain d'étude des rapports des hommes entre eux à propos de leurs rapports aux choses" (Chauveau 1992, p.217).

⁷²" les sociétés méditerranéennes disposent ainsi de deux millénaires et demi de documents littéraires, religieux, encyclopédiques... qui s'offrent à l'analyse dans leurs continuités et leurs ruptures, leur proximité et leur éloignement" (Fabre, 1992, p.46).

On se reportera, pour la Corse, à l'augmentation des références aux archives, de plus en plus consultées (pour une recension précise cf Carrington, 1981; Albitreccia, 1981; Ravis-Giordani, 1983 ; De Franceschi, 1984).

Le *Corsica Classica* de Jehasse (1987), relevé systématique de toutes les mentions relatives à la Corse dans les textes grecs et latins du VII^e siècle avant J.C. jusqu'à l'an 1000, traduites et confrontées aux inscriptions trouvées dans l'île ou sur le pourtour de la Méditerranée évoquant elles aussi la Corse, constitue bien, à cet égard, une référence obligée et, en quelque sorte, une indication de la richesse anthropologique de la position méditerranéenne de la Corse. Le fait qu'on resitue le ou les problème(s) corse(s) dans l'ensemble méditerranéen ne signifie pas qu'on les y dissout mais, au contraire, aboutit à une globalisation de ces problèmes. Témoignent de ce qui s'est noué le plus solidement au sein de l'ère méditerranéenne, des travaux récents comme ceux de Barrera (1990), Pinacabral (1986), O'Neill (1987), Peristiany (1987), le colloque d'Aix (1997) " Anthropologie et Méditerranée " et la création récente d'une " Maison de la Méditerranée " à Aix en Provence.

1.1.2.2. Développement de l'objet dans l'espace (Fabre, 1992, p.46)

La simple monographie locale invite à un déplacement qui, à travers quantité d'écrits, donne à comprendre des réseaux, des relations englobantes, des rapports sociaux et culturels à grande échelle.

- La question du local et du global

Partant de recherches locales (réalisées dans les villages corses d'Antisanti et de Poggio Di Venaco) dans le cadre d'une enquête ethnobiologique, Lenclud (1977) renvoie :

1°) à " une juxtaposition d'entités locales (communautés, anciennes *pieve* de la période génoise) nettement délimitées, comme une série de systèmes sociaux locaux faiblement articulés les uns aux autres (...) chaque unité locale utilisant, suivant un dynamisme qui lui est propre les potentialités de son milieu " (p.13) et 2°) au fait que " la faible valorisation des ressources du maquis n'est pas un problème spécifique à la Corse, c'est aussi celui d'une partie grandissante du territoire national " (p.19).

Cette dépendance du local par rapport au global, ni fortuite ni conjoncturelle, est le produit du fonctionnement du système économique, et de l'agriculture dans ce système, puisque le capitalisme s'est développé historiquement "à travers une concentration de pouvoirs, de

capitaux et de moyens de production qui se reflètent sur le territoire par une concentration géographique qui isole des zones de forts développements industriels et urbains de leurs arrières pays respectifs, vidés ainsi de leur substance humaine et économique" (pp.19-20).

Même orientation globalisante chez Ravis-Giordani (1983, pp.133-140) :

" Hémorragie démographique, léthargie économique : ce dépérissement chronique de la société corse était celui que le développement capitaliste marginalisait et délaissait en en faisant des " colonies de dépeuplement " ".

L'exemplarité du pastoralisme corse ne peut relever d'une donnée monographique qu'en tant qu'il reflète l'organisation de l'économie nationale française, aujourd'hui intégrée dans le système-monde. Faut-il pour autant "abandonner l'objectif ambitieux de saisir au niveau local un système de relations animé par sa logique propre (quand) ce ne sont plus ces sociétés qui gèrent leur milieu, mais la société globale à travers elles, et le rôle de délégation qu'elle leur concède" (Lenclud, 1977, p.65) ?

Ce n'est pas si simple si l'on considère (et c'est aussi le point de vue de ce même auteur) que ce n'est pas en dépit de l'action de la société nationale que les différences propres à la Corse ont survécu, mais que cette action pourrait avoir permis à ces différences de subsister. Ainsi "la dépendance de la société corse vis-à-vis du système économique et social d'ensemble a été un facteur de conservation des différences et de maintien d'une originalité " (id p.60). C'est alors dans ce noeud même que l'on peut relier la question que pose *l'éco-ethno-écologie* (" quel est le processus qui détermine au sein d'un groupe social donné la mise en oeuvre d'un type de gestion du milieu " ? (Lenclud, 1977, p.60) à celle que formule l'économie (" quels sont les mécanismes qui commandent l'actualisation ou la stérilisation régionales des potentialités biologiques ? " (id.)).

Les différences propres à la société corse apparaissent néanmoins sous l'angle d'une spécificité des institutions et des fonctionnements nationaux qui va plus loin que la réduction à un appendice régional. Pour Ravis-Giordani (1983), cette " quasi société référée à des pôles qui l'écartèlent " (p.423) : le continent (via l'émigration), les deux centres locaux de décision économique et politique (Ajaccio et Bastia), et le nécessaire relais avec l'Etat, ne doivent pas faire sous estimer le poids d'une histoire autonome soulignée par le fait de l'insularité :

" Ce n'est plus sur les mêmes bases qu'autrefois que le Niolu continue d'être le Niolu, mais c'est dans la lumière de ce passé qu'il avance encore " (id., p.424).

De fait, la communauté villageoise continue d'affirmer une personnalité spécifique, d'orienter les comportements collectifs, de remplir des fonctions ailleurs assumées par d'autres instances : " La famille ne se conforme toujours pas au modèle commun que tend à façonner partout l'évolution technique et économique " (Lenclud, 1977, p.59), notamment au niveau de l'organisation du travail, des modes d'appropriation et de transmission des biens. Les groupements politiques, en dépit de leurs liens avec la structure politique nationale, n'en sont pas une simple délégation, notamment au niveau de l'insertion de l'individu au sein du parti politique (Ravis-Giordani, 1983, pp.112-124). Ils se présentent comme des "structures pyramidales associant de petits élus à de grands élus qui permettent la distribution des ressources" (Briquet, 1997, p.17) ; avec toujours d'actualité, pour le rapport Glavany (1998), d'un " clientélisme instable " (p.339).

Le droit coutumier reflète bien cette situation d'exception, tout comme les protestations autour de la suppression des Arrêtés Miot à l'aube du nouveau millénaire. Le Rapport Glavany évoque euphémiquement " une relation complexe au droit " (1998, p.338), là où Codaccioni (1998) n'hésite pas à écrire qu'" en Corse, le texte écrit n'est pas premier, c'est un simple outil, un moyen annexe, un accessoire de complément, un témoin de plus. Alors que la parole, elle, engage, elle est actrice, elle a une densité " (id.).

Les permanences culturelles, la survie d'un système de valeurs spécifique, la référence à la tradition s'observent à tous les niveaux du social (Giudici, 1996) ainsi que dans la langue. Ravis-Giordani, tout comme Lenclud, relèvent cette référence insistante à l'ethnie corse, la " conscience d'une identité particulière " (Lenclud, 1977, p.59), un " mode d'existence propre et un *ethos* " (Ravis-Giordani, 1983, p.396). Cette problématique complexe et spécifique du rapport du local au global, noeud d'interrogations et de sens, à la fois exceptionnel et exemplaire, a poussé la monographie à se développer en Corse en dehors des limites épistémologiques classiques.

Sans doute enfin, la communauté rurale, doublant sa perfection d'objet total de la perfection de la méthode qu'elle (ou qui la) produit (la monographie en tant que métaphore globalisante, compréhension exhaustive d'une société telle que rêvée et réalisée dans le plan Terrier royal), ne laissait pas de donner l'image à peine tremblée, et peut être inquiétante, de la carte Borgésienne à l'échelle de l'empire étalée aux pieds des décideurs et paladins du Prince. Les approches gestionnaires et étatiques, contemporaines en termes de micro-régions ou de bassins de vie participant du projet d'aménagement du territoire, ne seraient-elles pas en

quelque sorte les prolongements appliqués d'une telle démarche monographique⁷³ ? Que pourrait bien être une Corse " couverte " de la monographie de chacune de ses communes ? Ne constituerait-elle pas une dénégation d'un ordre local qui intègre la réalité et la symbolique des lieux en mettant " le centre du monde en chacun de ses cantons ", selon l'expression de Passeron (1991,p.329).

On se reportera à Biggi et Meistersheim (1997) pour juger de la continuité et des constantes des nombreux plans et projets élaborés depuis le Terrier jusqu'au Plan de Développement Régional de 1995, illustrations d'une méthodologie et d'une inspiration monographiques globalisantes.

- Développement d'une anthropologie de la parenté

" Le développement des grandes enquêtes interdisciplinaires qui marquent l'ethnologie du domaine français dans les années soixante vont marquer l'amorce d'un intérêt particulier pour la parenté et les questions qui font l'objet d'un traitement obligé dans les monographies classiques " (Segalen, 1992, p.177).

L'enquête sur Plozevet, les travaux sur Minot viennent s'inscrire dans cette histoire du développement du champ de la parenté dans les sociétés complexes, en dialogue constant avec les problématiques des anthropologues de l'exotique. Simultanément, et dans le même champ théorique, Chiva, dans ses séminaires, impulsait une réflexion sur la spécificité des sociétés paysannes : il attirait l'attention sur l'unité de résidence, sa structure, ses fonctions sociales et son mode de reproduction. Les études sur la parenté dans les sociétés complexes, essentiellement centrées dans les années 1970 sur les sociétés paysannes, allaient s'orienter résolument vers l'étude de l'articulation entre reproduction des unités domestiques, systèmes matrimoniaux et systèmes de dévolution des biens. Parallèlement aux monographies, se constitue donc une anthropologie de la parenté dans " l'ancien monde " devenu nouveau monde de l'ethnologie. Elle s'intéresse à la présence ou l'absence de normes prescriptives à l'alliance, à la transmission du patrimoine, saisies non seulement à travers les règles du droit et de la coutume, mais dans la réalité des pratiques, permettant de voir en action la parenté constituée par les circulations qui traversent et relient sur le temps long les générations successives, dans une durée balisée par les actes familiaux (contrats, donations, partages,

⁷³ Pour un « inventaire des divers découpages existants », on se reportera à l'étude commandée par la préfecture de la région Corse et la direction régionale de l'équipement à l'IDEA (IDEA, 1996, pp.3-17).

ventes). Les études sur la parenté (Augustins, Héritier, Zonabend) ont contribué au renouvellement des problématiques liées à la société paysanne en l'érigeant en unité sociale pertinente du point de vue des acteurs sociaux. On est ainsi passé de l'étude de la communauté villageoise, de l'établissement ou du groupe humain, aux unités discrètes de la maison ou de la parentèle. Et c'est à partir de ces unités que l'on a réenvisagé rapports politiques et rapports sociaux.

Ces études sont d'autant plus importantes pour la Corse que "c'est par la médiation de son appartenance à la communauté que chaque famille, chaque individu, accède à la terre, objet de production fondamental (...) appartenance qui s'acquiert par la naissance ou l'alliance" (Ravis-Giordani, 1983, p.100).

De même, pour les grandes implications du nommer -dans sa fonction d'identification individuelle et collective, ou pour les règles d'attribution du prénom et leurs rapports avec le système d'héritage, les parents et les parrains, les vivants et les morts, approchées par Zonabend (1980, 1983) ou Ricciardi-Bartoli (1996))- du résider, du transmettre ou du s'épouser, le cadre du village corse et de sa communauté permettait une approche monographique mais aussi diachronique :

" Le rapport d'inclusion et de subordination de la famille dans la communauté a fait place, avec l'émigration, à un rapport plus complexe où la famille est à la fois incluse dans la communauté et porteuse de la continuité culturelle " (Ravis-Giordani, 1983, p.339).

Les travaux de Lenclud, Ravis-Giordani, De Franceschi, Simi, montrent combien, dans les sociétés paysannes, les types écologiques, les modes de faire valoir, les systèmes agricoles ou pastoraux, doivent être intégrés dans l'analyse de la transmission et de la reproduction des groupes sociaux. Les catégories à la disposition de l'ethnologie ne peuvent cependant être appliquées purement et simplement si l'on souhaite prendre en compte les spécificités locales et " les modes de se penser en famille " (Segalen, 1992, pp.185). Ainsi Lenclud (1979) a-t-il montré que la catégorie ethnologique de groupe de co-résidence n'est pas opératoire en Corse, puisque la parentèle y associe des ménages épars sur le territoire, à la fois agriculteurs et bergers. Augustins (1982) remarque combien la question de la définition du groupe domestique occupe une place importante dans le domaine de l'Europe méditerranéenne, puisque l'utilisation de ce concept y est souvent malaisée. La Corse y gagne alors le statut de territoire privilégié pour la mise à l'épreuve d'hypothèses et d'instruments de recherche liés

au fait familial (Lenclud, 1979, p.9) : biens communaux, feux, propriétés, famille, ménage, unité de production, etc. doivent être interrogés et le sont. L'approche de la société, dépassant donc le cadre monographique, s'avère inséparable d'une démarche épistémologique de questionnement des définitions, outils conceptuels et interrogations mêmes : les biens privés sont-ils propriétés personnelles ? La propriété se transmet-elle ? Autant de questions trouvant un écho chez Ravis-Giordani avec " l'insaisissabilité des groupes familiaux " et les problèmes méthodologiques que cela pose : " parlerons nous de familles, de groupes domestiques, de ménages ? " (1983, pp.345 et sqs.), ou chez Cesetti pour qui " ce qui gouvernerait ici la transmission du patrimoine foncier serait paradoxalement l'absence de transmission " (1997, p.398). L'exemple Niolin (Lenclud, Ravis-Giordani), permet de mettre en cause la réduction analytique de la famille au groupe domestique, ou, plus exactement, la confusion établie entre un objet complexe doté de multiples niveaux de réalité et quelques unes de ses dimensions, mais il conduit également à s'interroger sur les limites des études comparatives du fait familial et sur la signification qu'il est possible de conférer à certaines évolutions. L'aspect exploratoire des recherches corses rejoint les travaux menés par les historiens anglais du *Cambridge Group for the history of populations and social structure* par la nécessité de tenir compte, dans les deux cas, de la dynamique du cycle de la vie familiale, ou encore ceux de Pina Cabral (1989) pour la nécessité de " tester l'usage de la notion d'unité sociale primaire (les trois unités de parenté, résidence, subsistance associant les trois principes du sang, de la maison et du pain) " (Segalen, 1992, p.186).

Tout en reconnaissant que la monographie corse, dans ses rares exemples, reste "tributaire de la réflexion théorique amorcée en France depuis une vingtaine d'années sur un certain nombre de domaines jusque là délaissés -anthropologie économique et politique, analyses de la parenté dans les sociétés paysannes européennes..." (Ravis-Giordani,1983, p.9), on ne peut que constater qu'elle s'est en quelque sorte démarquée, à la fois de façon plus extensive et plus intensive, de la monographie type, par son questionnement et son intérêt pour la production de l'espace social et économique mais aussi pour sa reproduction, celle-là tant sociale que symbolique. La communauté rurale a trouvé dans cette démarcation une large illustration, voire une seconde patrie.

1.1.3. Redéfinir la communauté ou la question de l'unité significative de base.

On l'a vu, la communauté pourrait constituer l'idéal-type d'un travail au niveau du local. Les démarcations que nous allons examiner à présent peuvent être lues comme une première position de la question de l'acteur, sur le versant local de l'ethnologie de la Corse.

Dans sa critique des études locales menées sur les communautés villageoises, Bromberger (1987) relève qu'en :

"repensant la commune comme cadre d'analyse et en postulant par là même que celle-ci formait l'échelon majeur d'insertion des individus, on masquait la diversité des appartenances sociales et territoriales, la complexité des contextes englobant, dans une société où les communes rurales ne forment pas des ensembles clos et discontinus" (p.79).

Les sociologues (Lefèbvre, Eizner, Dion, Mendras) n'ont pas manqué en effet de récuser le concept de communauté lui préférant les groupes locaux ou collectivités, tandis que chaque monographie se dédouanait de l'absence d'analyse des réseaux économiques, sociaux et politiques par un chapitre sur les relations de la commune avec l'extérieur.

Si Chiva, dès 1958, définit, pour la Corse, la communauté comme un "ensemble de foyers détenant un territoire et liés entre eux de telle sorte que l'ensemble est compétent pour intervenir selon des normes précises dans l'activité économique et les droits juridiques de chacun des foyers" (p.6), il établit également que "c'est le groupe qui règle l'ensemble de la vie collective. Cette unité spécifique satisfait à toutes les fonctions de la vie sociale. Seule ou reliée à des ensembles plus complexes, la communauté villageoise assure la subsistance matérielle et morale de l'individu" (id.).

Pour ce qui regarde la Corse, Ravis-Giordani n'hésite pas à interroger la définition d'une communauté comme ensemble de foyers sis sur un territoire :

" C'est à dessein que je dis ici communauté rurale et non pas villageoise parce que je préfère réserver le mot de village à ces agglomérations minimales qui ont une identité mais ne constituent pas des communautés *stricto sensu* comme la *pieve*, la paroisse, la commune " (Ravis-Giordani, 1983, pp.100-101).

C'est l'ensemble de la littérature ethnologique, sociologique, historique et géographique sur le village qui se fait l'écho d'une société villageoise et montagnarde, témoin de ces pays méditerranéens qui n'ont participé à la civilisation urbaine que par colonisation exogène ou par le jeu de l'émigration, qui ont en quelque sorte " subi " la ville. D'ailleurs la notion même de communauté est dès longtemps mise en cause (De Franceschi, 1984) à la fois par l'étude de

ses structures foncières et agraires, dans une perspective synchronique (Plan Terrier) ou dans le temps des communautés. Le non recoupement des parties étagées de la communauté rurale (*circolo, presa, foresto*) avec le territoire proprement dit, le phénomène d'indivision entre plusieurs paroisses, a conduit très tôt à remonter l'analyse jusqu'à la communauté plus vaste de la *pieve*. On relève en effet à la fois une longue unité spatio temporelle (il suffit pour cela de penser aux douze tribus de Ptolémée (Morachini-Mazel, 1989 ; Jehasse, 1986 ; et Le Mémorial des Corses), et, du fait du pastoralisme, un net débordement, par les mouvements des bêtes et des hommes, de toutes les barrières et frontières administratives, religieuses, politiques, communautaires. Mais l'approche de la Corse en termes d'île de bergers transhumants bouscule aussi cette notion : communauté, village, *pieve*, deviennent complémentaires dans une analyse basée sur cette économie agro-pastorale. Si, pour Simonpoli (1988), la Corse est définie par le village, c'est-à-dire se compose de " communautés villageoises, identiques, mais non semblables " (p.196), c'est à ce niveau aussi

" que s'écrit l'histoire, que se mêlent et prennent corps les influences, que se forment et se transforment les savoirs. Chaque communauté établit un rapport spécifique à son environnement particulier. Et ce rapport est un produit en perpétuelle transformation sous l'influence de facteurs internes et externes et de leur combinaison, telle qu'elle se réalise dans les conditions particulières à chaque communauté " (p.196).

De Franceschi propose plus largement de dépasser l'idée de communauté abstraite pour recentrer l'approche sur un cadre de vie plus naturel : la vallée. Casta (1974) quant à lui utilise la notion de " région culturelle " pour rendre compte de la vie des 400 paroisses cloisonnées par les lignes maîtresses du relief, ces dernières exhaltant les permanences des attitudes religieuses et les mouvements de population au long des siècles. Les analystes contemporains de l'INSEE raisonnent eux en termes de microrégions ou de bassins de vie. On relèvera enfin les notions d'habitat villageois pour Serpentine (1993), d'espace villageois pour Marchiani (1989), de régions et qualificatifs géographiques pour Simi (1982). En fin de compte, l'on voit à l'oeuvre une certaine plasticité de l'unité significative de base en Corse et la variété des insertions spatiales en deçà ou au delà de la commune, les approches étant alors questions d'échelle, de variations dans la permanence :

" La communauté villageoise, certes, perd, dans le cours du temps, toujours un peu plus de ses fonctions et de ses attributs au profit de l'instance familiale (...) Le groupe local, le *paese* (le village), héritier de l'ancienne communauté dotée d'institutions techniques et

économiques, religieuses et politiques, reste cette totalité qui a vocation à intervenir, à tous les niveaux, dans l'existence des foyers qui la composent " (Lenclud, 1979, p.12).

Il convient alors de ne pas substituer à une entité complexe et ouverte " rebelle à tout principe univoque de découpage ", un " groupe simplifié et clos " (Lenclud, id. p.34), de ne pas se focaliser systématiquement sur une unité minimale, fut-elle d'habitat (la maison), de parenté (la famille), économique (l'exploitation, l'entraide, le groupement de voisins), politique (le *partitu* - parti - ou le *contra partitu* - contre-parti -), symbolique... mais, soit d'en étudier plusieurs (plusieurs angles d'attaque, façons de poser le problème, regards sur... et entrecroisements ainsi générés), soit de bien montrer que l'unité proposée (par exemple, spatiale, avec le village) néglige la dimension temporelle d'un autre indicateur (par exemple le système de transmission patrimonial qui a pour véritable dimension la longue durée); que la délimitation d'une unité familiale, fut-elle de production, est, de partout, débordée par les " véritables personnalités collectives " (Lenclud, 1979, p.25) que sont des ensembles de production ponctuellement réunis, comme la compagnie (*a cumpagnia*) ou l'aide (*l'aiuta*). A l'inverse, pour l'appréhension de l'économique, poser une unité déterminante risque de ne représenter que la saisie d'une unité théorique sans prise réelle avec l'existant. Comment le thème très riche de la maison pourrait-il être isolé du groupe familial, de la parenté et du sang, du patrimoine et des morts, de la production et de la reproduction, de sa place (*piazza*), donc de la sociabilité villageoise, du continent ou du monde (dont reviennent chaque été ou lors des rituels majeurs -élections, fêtes, enterrements- les parents exilés), d'un lieu de valeurs symboliques ? La maison, en ce sens, relève d'une " analyse de l'espace pouvant introduire à une connaissance des groupes sociaux qui constituent la société corse et de leurs relations " (Ravis-Giordani, 1978 p.153).

C'est peut être cette intrication des domaines, que seule l'analyse sépare, qui est la véritable unité minimale de la communauté corse.

" Le repérage de ces insertions emboîtées -dont l'affirmation et l'extension varient selon les régions, les périodes et le statut des individus- aboutit à des analyses à échelles multiples, faisant ressortir la hiérarchie des appartenances sociales et territoriales " (Bromberger, 1987, p.42).

La communauté villageoise corse pourrait être une illustration de l'interférence et de l'enchevêtrement de ces différentes appartenances. On pensera bien sûr à l'analyse des toponymes qui, depuis Ravis-Giordani (1978, 1983) est systématiquement relevée dans les

monographies contemporaines, à la transmission familiale des prénoms, au cycle de vie individuel, à l'analyse spatiale du village (Ravis-Giordani, Poncin, Géronimi, Rinaudo, Marchiani), au passage d'une société de beaux frères à une société de cousins (Ravis-Giordani, 1996). Tout comme " la mémoire longue " de Zonabend (1980) mettait en évidence l'emboîtement des différentes mémoires qui rythment le temps au (et du) village, la mémoire familiale, repérée à partir des généalogies, ponctuée par les événements qui jalonnent une vie, dévoile la communauté rurale corse à travers la mémoire collective de l'histoire de la communauté, chacune filtrant la mémoire des petites et de la grande histoire, les événements qu'ils soient nationaux ou locaux, les guerres, les faits quotidiens ou inter-familiaux mémorisés à partir des dates qui jalonnent le cycle familial. A tel point que la référence au village (le droit du sol) peut elle-même être considérée comme seconde par rapport à la référence à la famille (les liens du sang) :

" Il n'y a pas d'unité réelle au village. Le corse habite une famille du village (...) familles et territoires recouvrent ainsi des réalités hétérogènes (...) d'où le caractère indiscernable des territoires " (Guidici, 1996, p.202).

Ainsi est-on parfois conduit à reprendre, sous des angles différents, les mêmes réalités : la maison comme élément de l'habitat est également indice du changement culturel et social, mais aussi symbole des relations parentales et familiales. Ces variations de réalité indiquent enfin que chaque société connaît de multiples temporalités et que l'anthropologie ne peut faire l'économie de l'histoire. C'est qu'en effet :

" l'analyse typologique dont le principe n'est pas contesté, n'a de sens que dans la mesure où elle débouche sur une classification constitutive de concepts. Mais elle doit reposer sur un autre type d'analyse, situationnelle et historique, en telle sorte que la société localisée dont on s'occupe ne soit jamais coupée de son histoire ni du contexte global dans lequel elle évolue " (Ravis-Giordani, 1983, p.111).

Le chapitre de Ravis-Giordani (1983) sur *la Santa* du Niolu, les recherches d'Albitreccia (1939, 1942), les nombreux développements de Simi, Renucci ou Lenclud sur l'aspect situationnel et historique, ont largement mis en évidence les insertions supra locales désignées par toute une série de pratiques sociales. Mais une leçon inattendue de cette approche est que l'élasticité de définition d'un habitant ou d'un villageois, l'importance de l'émigration, le poids de la diaspora dans l'organisation de l'espace et du paysage communautaire ont rapidement conduit à s'interroger sur la nouvelle évidence d'une communauté locale qui ne

serait désormais plus " la matrice culturelle de base de la société corse " (Lenclud, 1977, p.112). La question se pose même de savoir " si l'on peut parler à propos du groupe villageois contemporain de communauté au sens ethnologique du terme ou de système social à base locale " (id.).

L'extension du champ des relations sociales en dehors des unités d'appartenance (village, région) n'est pas sans modifier la forme des rapports sociaux à l'intérieur même de ces unités, tout comme l'étroite dépendance du groupe familial, aujourd'hui, "des impulsions de chacun des individus qui le compose: chacun avec son aventure personnelle, ses choix de vie, son expérience personnelle(...) rend possible des échanges surprenants " (Ravis-Giodani, 1983, p.79).

Ce monde d'interconnaissance qu'est le village corse⁷⁴, inversement proportionnel en affect et éthos à l'importance statistique des indicateurs économiques, démographiques ou de création de valeur montrant que les villages se dépeuplent, vieillissent et meurent, n'est guère quantifiable en termes du sens que donne un village à tous ceux qui " en sont " , comme ils lui donnent eux même sens (Colonna d'Istria, 1996) : " Le village, c'est l'origine du monde et la famille est son meilleur ciment " écrit une revue touristique (*Méditerranée*), cependant que la participante à un documentaire télévisé déclare que " ceux qui n'ont pas de village, il leur manque quelque chose dans la compréhension de la Corse " (*Paroles de femmes Corses*, Arte : 17/5/1997).

En ce sens, à coup sûr, la communauté est " l'horizon indépassable de toute satisfaction " (Ravis-Giordani, 1983, p.122) inscrivant dans l'île " l'horizon dernier et suffisant " (id) de chaque insulaire. Mais, comprenant en lui-même et autour de lui un réseau ramifié et complexe recouvrant des réseaux intra-locaux autant que trans et supra-locaux (qui vont du voisinage à l'entraide, de l'inimitié à la solidarité, de la communauté d'intérêt à l'horizon européen), il peut tout autant relever d'un modèle d'organisation de type segmentaire (Gil, 1984) que d'une approche en termes de dépendance (Lenclud, 1977, 1979), ou d'un regroupement des faits en deux axes principaux, supposés en fournir l'intelligence de mouvement : la production directe et immédiate et l'espace dans lequel elle se déploie, l'axe de la reproduction, qui implique continuité temporelle et innovation, mais aussi le jeu de la

⁷⁴On se rappellera "l'étoile d'interconnaissance" de Maget (1953, p.379) au sujet de laquelle Chiva notait qu'"on peut commencer par n'importe quel rayon la lecture de cette étoile de dimensions complémentaires" (1992, p.160).

répétition symbolique (Ravis-Giordani, 1983, p.12). Que l'analyse se fasse par emboîtement (" Le groupe familial, la parenté, le voisinage, la communauté villageoise, la micro-région, l'ethnie corse " (Ravis-Giordani, 1978, p.135), par segmentarité - famille, village, pieve, patrie - (Gil, 1984), par un jeu complexe d'interdépendance (Lenclud, 1977 p.61), il s'agit moins d'un passage du grand au petit que d'un réexamen des rapports du local au global. En ne relevant pas moins de sept mentions (entre 1972 et 1983) de travaux corses, l'article de Bromberger (1987), sous-titré " Variations des échelles et des objets d'analyse dans l'histoire récente de l'ethnologie de la France ", nous semble explicitement révélateur de cet aspect d'île-laboratoire. Aux " ethnologies en miroir " réunies par Chiva et Jeggle en 1987, répond ainsi " l'île-miroir " réunie par le Centre d'Etudes Corses et Ravis-Giordani en 1989. Deux collectifs considérables en apportent, avec le changement de siècle, la preuve vivante. Le dernier tome du Mémorial des Corses (2000) tente une photographie du dernier quart de siècle insulaire. Le projet d'Atlas ethno-historique de la Corse, quant à lui (à paraître en 2001), donne "des clés pour une réflexion et une action sur la Corse du XIX^e, XX^e et XXI^e siècles", allant, si l'on en croit l'intitulé de ses chapitres, du contexte méditerranéen à la construction de l'espace, des techniques à la sociabilité, le tout dans "le respect de la grande diversité des différentes micro-régions de l'île, tant sur le plan politique que sur le plan économique ou agricole" (Ravis-Giordani, 2000, p.26).

1.2. Ethnologie de l'observateur : l'approche symbolique

Dès Albitreccia (1939, 1942), l'aspect incontournable d'un travail sur le développement symbolique s'affirme. Des thématiques longitudinales et transversales y prennent la forme de développements sur la mort, le phénomène du mauvais oeil, le légendaire et la pétrification, les figures dominantes de la verticalité et de l'horizontalité insulaires (Caisson ; Desideri).

Ce second versant de l'ethnologie de la Corse résulte tout comme le premier d'un élargissement des sources de l'ethnologie de retour des sociétés exotiques ou du lointain vers les sociétés proches ou contemporaines. Cette anthropologie du symbolique (dite " localisée " par Bromberger, 1987) part de l'examen approfondi de faits singuliers, dont elle tente de cerner le sens, non par simple référence au contexte structural et fonctionnel où ceux ci s'intègrent, mais par de longs détours comparatifs (Verdier, 1979 ; Caisson, 1976). Elle se

distingue de l'approche précédente, (dite "locale" par Bromberger, 1987) qui se proposait l'examen d'un ensemble particularisé et spécifique, par l'analyse des mécanismes structuraux (internes) plutôt que par des explications externes (Favret, 1979 ; Dumont, 1951). Notons d'ores déjà qu'en Corse, l'approche symbolique du terrain sait se faire sociale (Orsoni, 1983 ; Fogacci, 1993⁷⁵). De même, l'approche sociale se double occasionnellement d'une approche symbolique jusqu'à parfois ne plus faire qu'une seule et même approche que reflète bien le titre même de l'ouvrage de Ravis-Giordani (1978) : " Espace et groupes sociaux : organisation objective et appréhension symbolique "⁷⁶.

L'approche symbolique s'attache à élucider tant des systèmes complexes et spectaculaires -de grands rituels collectifs par exemple- qu'une poussière d'observances et de croyances accompagnant les gestes les plus quotidiens : " tout ce que l'on fait, dans une société, parce que cela doit ainsi se faire " (Fabre, 1992, p.49). Dans son caractère le plus net, s'y dessine une exploration méthodique et multidirectionnelle des éléments constituant les systèmes symboliques.

" L'acte d'interpréter prend souvent pour matériau premier un cas localisé mais il s'appuiera aussi sur d'autres données que la comparaison confrontera, produisant elle même l'espace et le temps qui sont nécessaires à la manifestation du sens " (Fabre, 1992, p.49).

Considérés dans les liaisons sémantiques et symboliques qu'ils entretiennent, les faits ainsi rapprochés, " signifiés ", se définissent par l'ouverture d'un réseau de relations. Blanchot tenait cette approche pour celle de l'ensemble des sciences humaines : leur espace serait celui de la traduction, de la métaphore et du renvoi généralisé. Bromberger (1987) fait (avec la recherche de Verdier (1979) sur l'association des figures féminines de la laveuse, la couturière et la cuisinière aux trois moments de la vie : accouchement et mort, initiation à la culture féminine, repas de noces) du travail de Caisson (1976) sur " l'enfournement thérapeutique du malade ", le prototype même de cette approche " localisée ".

⁷⁵L'angoisse des limites, par exemple, sur laquelle Caisson a fourni de denses indications symboliques (1978) est posée, par ce même auteur, comme « avant tout le fait de ces sociétés agro-pastorales où les tensions entre les exigences de l'élevage extensif et celles de l'agriculture ou de l'arboriculture provoquent, dans les communautés et entre les communautés, des inquiétudes constantes quant aux limites. » (p.165).

⁷⁶ Selon Fabre (1992, ces deux approches ne peuvent s'opposer, même si leurs démarches heuristiques sont distinctes : « Les champs de la recherche sur l'organisation sociale et la parenté élaborent plutôt des modèles explicatifs qui vont de la mise en évidence des causalités linéaires à la construction de systèmes complexes d'interactions. Le champ de recherche sur le symbolique s'inscrit plutôt dans le courant interprétatif où, sans que la causalité soit bannie, les relations mises en place sont principalement sémantiques » (p.49).

Se fondant tout à la fois sur des entretiens de terrain, sur la comparaison avec des faits analogues, attestés dans d'autres régions de la Méditerranée Nord-occidentale (analysés pour l'Italie du Sud par De Martino (1966)), sur les textes des philosophes grecs et des psychanalystes d'aujourd'hui, sur une série de proverbes, d'étymologies et de métaphores populaires, Caisson (1976) montre, de façon convaincante, comment l'araignée et le four connotent deux aspects contradictoires de la figure de la mère (ogresse, castratrice ou fécondante, régénératrice et revirilisante). A travers l'analyse d'un rituel localisé, l'auteur restitue ainsi une des dimensions symboliques les plus complexes, les plus prégnantes et les plus enfouies des civilisations méditerranéennes, qui implique de s'interroger sur les pouvoirs du four à pain, des objets, sur la gestualité et le vocabulaire de la panification, ainsi que sur les propriétés des opérateurs de celle-ci. Il impose aussi de remonter les liaisons de proximité ou de ressemblance et les analogies qu'induisent forme, usage ou nom de chacun de ces éléments : pratiques et rites, croyances et lexiques, classifications et récits sont autant de témoignages et de mises en oeuvre d'une pensée culturellement prégnante.

Cette analyse singulière, loin d'être isolée, renvoie au contraire à une large thématique articulante, autour de l'image du double, le réel et l'imaginaire, le visible et l'invisible, le vivant et le mort, en deux axes, horizontal et vertical :

- Sur l'axe horizontal, c'est le pont qui lie le territoire d'ici au territoire de là bas en enjambant l'eau et les vallons ombreux, gardés par les *mazzeri*, êtres doubles, gardiens des gués de la vie et de la mort.

- Sur l'axe vertical, ce peut être le tas de cailloux, le tombeau, les pierres dressées qui relie le ciel à la terre voire la théâtralisation terrestre d'une scène " autre ". Et les recherches ont amplement développé ces lectures de la Corse selon les figures et images de l'horizontalité et de la verticalité.

1.2.1. Lectures et figures de l'horizontalité

Sur l'axe horizontal c'est la carte à la fois " dressée " et " couchée " par l'homme pour souligner les lignes, traces et marques du terrain, pour en noter les empreintes, en constituer le territoire même. Le lien hommes-terroir est prégnant en Corse au point qu'il faut en tenir compte " si l'on veut essayer de comprendre le sentiment religieux des hommes " (Caisson, 1976, p.163). Religieux, en tant que reliant (de *religere*), à la fois ce qui sépare le réel de l'imaginaire, le visible de l'invisible, les hommes des spectres et apparitions, et en

tant que pont, " ce qui fait passer de l'autre côté du miroir (...) mais qui permet aussi d'apprendre que l'autre côté est différent, sans être nécessairement hostile " (Caisson, id.).

L'extension de cet axe peut être foisonnante puisque, en ce lien et cette opposition peuvent se lire aussi bien les sobriquets de villages et réputations collectives que l'identité. Sont ainsi posées une limite interne (le maquis), miroir de la société corse (Gil, 1976), et une limite externe, les figures de l'hôte et de l'étranger (Ravis-Giordani, 1983, p.214). Par exemple,

" La vendetta et le maquis créent la distance maximale sans faire du bandit un étranger. L'hospitalité abolit au maximum les distances sans jamais effacer le statut d'étranger sauf à cesser d'être l'hospitalité " (id.).

Après Ravis-Giordani (1983) et Chiva (1958), Meistersheim (1991) inscrit dans ce schéma d'horizontalité, l'émigration à attache qui ramène et éloigne périodiquement une diaspora, inscrivant son action/inaction dans le paysage même de sa présence/absence, comme à une moindre échelle, mais impliquant une rupture de même nature, l'exode quotidien ou hebdomadaire du village vers les zones urbaines, qui modifie considérablement les liens avec le *topos* (Salini, 1996). Desanti (1997) illustre ce thème de l'horizontalité par l'analyse de la mer et de son effacement possible dû à l'exil. Lenclud (1988) quant à lui estime que la terre " assure la médiation entre les morts et les vivants, entre les vivants et leurs descendants encore à venir " (Lenclud, 1988, p.188) : moins un bien qu'un attribut, une possession qu'un prolongement, elle inscrit dans l'espace la continuité des hommes et les réseaux de leur solidarité, faisant de ce lien entre les hommes et le sol " la base du statut symbolique de la terre ", statut qui traduit à son tour " l'emprise du groupe sur les hommes " et qui se trouve lié " à l'impératif de la continuité familiale ". Cette idée de reproduction par perpétuation et non par répétition, parce qu'elle est liée aux représentations de la famille comme regroupement des vivants, des morts et des descendants à venir, donne au fait même de propriété une dimension symbolique. L'ordre du système fusion/fission et de la segmentarité qui régit les rapports entre la famille, le village et l'île relève de ce même thème et culmine dans ces images de la Corse omniprésentes : l'individu les retrouve partout, dans les pierres, le contour d'un nuage, l'écorce d'un arbre :

" Dans la tête de chaque corse il y a une Corse dessinée. L'île est partout : elle est partout en elle même (...) dans cette grande surface brûlante hostile au dominant (...), qui n'a besoin de rien car elle a son dedans, elle a même forgé son propre dehors " (Gil, 1976, pp.1693-1694).

Même les formes chantées (chants de travail, polyphonies...) peuvent être perçues comme des moments particuliers du " territoire ramifié, labyrinthique, insaisissable, pétri d'ajouts et d'entrecroisement insoupçonnés (...) d'espaces à la fois différenciés et imbriqués " (Salini, 1996, p.22) parce qu'elles s'intègrent dans l'île lue comme territoire de l'horizontalité, à travers " la puissance inouïe du bouche à oreille " (Salini, 1996, p.26), l'oralité étant d'abord et surtout " une attitude spécifique face au sacré " (id.), qui mêle symboliquement et territorialement l'adaptation de la voix du berger à l'espace qu'il doit parcourir, du propriétaire à sa propriété, du chasseur au territoire de la chasse, comme autant de " manifestations de prise de possession symbolique d'une étendue, de marques d'une inscription qui défie la neutralité du paysage pour reconnaître la force du lieu " (id., p.185).

1.2.2. Lectures et images de la verticalité

L'autre axe, vertical, recoupe ces limites et symboles que sont les tas de cailloux (*muchji*), dont Merimée signalait déjà, dans ses tournées d'inspection, qu'ils indiquaient le lieu d'une mort violente et tragique, mais aussi des repères, cairns, postes de guet, des signatures (*signa*). *Signa* une propriété, c'est l'enclure, se l'approprier; *u segnu* (pour une recension de la polysémie du terme, voir Albertini (1996, pp.5-9), qui qualifie la Corse de "terre du signe" ("*terra di u segnu*")), c'est le sceau du patron sur l'oreille de ses bêtes; signer l'oeil, c'est enlever, exorciser le mauvais sort. Le signe, c'est aussi le tombeau et la chapelle comme marques de propriété en plein champs ponctuant l'espace, comme les saints, équivalents fonctionnels religieux des morts, ponctuent le temps dans le calendrier. L'emplacement des tombeaux, mais aussi, segmentairement, des chapelles, églises et cimetières, peut être lu comme autant de postes de guet, gardant les cols ou les pitons isolés. Ils rappellent les *pinnaroli*, ces bâtons surmontés d'une touffe d'herbe ou d'immortelles indiquant que le terroir est interdit de passage aux animaux :

" L'avènement du symbolique par les morts et les marques a pour effet aussi un dédoublement de cet espace (...) il accompagne une sorte de redressement, qui place les âmes ou les esprits en haut, au ciel et qui ne laisse en bas que les marques, les stèles, les bornes, les tas de pierres et les ossements " (Caisson, 1978 p.165).

En des points privilégiés, le vertical se dresse donc sur l'horizontal, le symbolique sur l'imaginaire, arrimant la société corse autant par ses racines que par ses antennes. Les villages

eux mêmes, édifiés sur les cimes à cause des invasions et des guerres, s'étirent en général verticalement, avec parfois des divisions en quartiers bien distincts selon les paliers. Les voyageurs n'ont pas manqué de relever leur aspect de " nids d'aigles " et leur histoire est caractéristique d'une fuite verticalisante depuis les plaines exposées aux maladies et aux envahisseurs jusque sur des pitons, inhospitaliers mais inaccessibles. Les zones d'agriculture, d'arboriculture et de pâturages se disposent également selon l'altitude. Mais l'axe vertical peut aussi se lire dans la position du *capi partitu* (chef de parti) pris entre les deux pôles du système, électeurs et politiciens nationaux (cf. Ravis-Giordani, 1983).

On décode aussi la verticalité dans le texte de Desideri sur l'asphodèle (1988), mythologie végétale archaïque commune à divers pays méditerranéens : nourriture agréable aux morts, cultivée autour des tombeaux, met divin, excellente aux hommes, arme des *mazzeri* s'affrontant la nuit du 31 Juillet au 1^o Août (période de la canicule c'est-à-dire du plus grand rapprochement de la terre et du ciel) dans les cols séparant les territoires pour décider du nombre de morts de l'année suivante. Cet affrontement provoque les plus grands dérèglements, brouillant les limites entre le monde des vivants et celui des morts. Mais, en cette minuit, on fête également St Pierre par superposition d'une fête religieuse à la fête des Macchabées, c'est-à-dire des morts d'été. L'asphodèle, plante dont on ne sait si elle est fleur, herbe ou arbre, acquiert ainsi la position intermédiaire d'être la plante des limites et des passages, ce qui lui confère une force symbolique.

" L'asphodèle est de tous les " bons passages (...) Entre ciel et terre, terre et tombe, saison et saison (...) entre l'obscurité et la lumière, le froid et le chaud, l'inculte de la forêt ou du maquis et la culture des champs et des jardins " (Desideri, 1988, p.294).

La verticalité est encore lisible dans l'envol ou la posée de l'oiseau pour le chasseur :

" l'ouverture vers le haut des postes d'affût, la surveillance prolongée du ciel, l'altitude des vols, ancre cette chasse dans une transcendance des sens humains (...) car le pigeon est l'oiseau noble par excellence en tant qu'expression de l'élément aérien où l'on passe des frontières visibles à l'invisible et à l'imaginaire " (Pesteil, 1995, p.256).

On le voit, il ne s'agit pas seulement d'une géographie imaginaire, archétypale, mais d'une véritable topologie que l'on parcourt à travers les réseaux de métaphores, les dédales des traces et des signes, topologie de l'imaginaire qu'il convient moins de décrypter que de saisir dans son processus de formation et dans sa présence chez les insulaires.

Enfin la lecture de la verticalité s'esquisse dans le " jeu de l'oeil ", " petit jouet ontologique " (Desideri, 1991), équivalent féminin du trou masculin du jeu de billes, par lequel la fillette " glisse un oeil sous la terre comme pour voir de l'autre côté : comme pour pénétrer en ce monde sacré où passent nos morts (...) faisant des milliers et des milliers de prunelles ouvertes dans la terre " (pp.419-421).

1.2.3. La rencontre des axes : cercle, spirale, réseau, labyrinthe.

A la rencontre des axes de l'horizontalité et de la verticalité vivent le village et la ville, la plaine et la montagne, la vallée et le col, la *piazza* (place) et la *casa* (maison), la parenté et la famille, l'invité et l'ennemi, l'électeur et le politique, la communauté et l'individu, la diaspora et l'indivision, la carte et le tombeau, l'histoire et le présent, le patrimoine et la modernité : à la rencontre des axes il y a le centre.

La Corse serait en quelque sorte approchée comme " mélange doux-amer d'horizontalité et de verticalité " (Culioli, 1996 p.80). L'horizontalité en mouvement donne la spirale et la *granitula* (cercle se faisant spirale dans la procession du Vendredi Saint, microcosme de l'univers, célébration cosmobiologique du cycle de la vie et de la mort, des ténèbres à la lumière, du profane au sacré), le labyrinthe aussi (figure en mouvement qui démultiplie l'espace, l'agrandit aux dimensions d'un monde où le plus près voisine avec le plus loin). La verticalité en mouvement donne également la spirale mais ascendante ou descendante : par exemple, celle de l'inscription de l'individu dans le clan, ou la mort, évoquée par Culioli (1996) : " Il était cette terre et il était le ciel. La vie et la mort n'avaient plus d'importance. Il s'imaginait tel une spirale dans laquelle l'ombre et la lumière ont chacune leur place " (p.194). Ou bien celle des petites échelles reliant les notes et faisant mélodie dans la colonne harmonique; mais aussi la poussière et la paille, le chant de travail montant de l'aire de battage (Salini, 1996).

L'homme corse est ainsi relié au ciel par des racines qui poussent au sommet de sa tête mais aussi par celles qui engrènent " la survie verticale de la descendance et horizontale du groupe " (Ettori, 1979, p.17).

Si l'on considère que, pour l'insulaire, chaque île représente le centre du monde, le centre devient l'île de l'île, une attache mythique avec le monde, un socle anthropologique. Insulaire, écrit Vialatte " c'est-à-dire totalement circulaire et centré sur son point le plus haut " (cité par

Meistersheim, 1997, p.123). On comprend alors mieux comment la notion d'iléité⁷⁷ peut être au centre même de l'imaginaire îlien, comme une structure anthropologique de cet imaginaire, mais aussi une structure imaginaire de l'anthropologie des îles. En effet, la particularité des insulaires pourrait alors se définir dans la vision symbolique de leur terre transmise à travers l'oralité, " nommer l'île renvoie immanquablement à l'imaginaire, accomplit l'association d'une image symbolique et d'un concept géographique " (Bosseur-Salini, Nicoli & Lantieri, 1987, p.127).

La centralité de la force symbolique diffuse et capte autour d'elle des éléments multiples, comme un *tore* ou une *chréode*, par contiguïté, analogie ou contagion, multipliant les centres en raison de l'ubiquité du sacré : ce monde auquel appartiennent aussi bien les vivants que les morts, et pour la coexistence desquels est nécessaire l'existence d'êtres intermédiaires ou doubles qui en gèrent les échanges. Cet espace mythique particulier se retrouve dans la disposition circulaire du groupe de chanteurs de polyphonies, la spirale de la *granitula*, l'emboîtement des circularités concentriques et excentriques du territoire, la segmentarité et la " respiration " constituant la régulation sociale de la société corse, au niveau de ses communautés locales, par le concours du groupe familial, qui tisse ainsi, verticalement et horizontalement, " cette texture particulière des rapports entre l'homme et la terre ou entre les hommes à propos de la terre " (Lenclud, 1977, p.98).

Que l'on parte d'une forme énigmatique et rare, ou que l'on explore systématiquement les emplois sociaux d'un usage fondamental, cette structuration spatio temporelle des mentalités et des comportements, telle que proposée par le versant symbolique de l'ethnologie de la Corse, recoupe largement la construction d'un objet en expansion " qui doit sa configuration à l'agencement de mots, de choses et d'actions selon une logique qui use de toutes les possibilités de la métaphore " (Fabre-Vassas et Fabre, 1987, p.134), exemplaire selon ces auteurs d'une ethnologie du symbolique en France.

Tout comme nous avons relevé, dans l'approche sociale, une démarcation par un questionnement sur les rapports du local et du global, sur l'unité significative de base, et une critique des limitations de l'approche monographique, nous relevons, dans le versant symbolique de l'ethnologie de la Corse, une démarcation de l'approche localisée. Mais dans

⁷⁷C'est-à-dire « le vécu des insulaires, leur culture, leur imaginaire, tous les comportements induits par la nature particulière de l'espace insulaire, du temps et de la société et qui traverse et sous tend tous les phénomènes » (Meistersheim, 1997, p.110).

ce cas, la démarcation peut glisser jusqu'à une contestation des prétentions d'une connaissance " exogène ", non insulaire, voire jusqu'à douter de la nécessité de la distanciation ethnologique.

2. Second versant de l'épistémé ethno-anthropologique corse : l'ethnologue impliqué ou la tentation d'une ethnologie de l'acteur

Ce second versant de l'épistémé corse se veut anthropologie impliquée dans son objet. Il tente de dégager des structures anthropologiques propres à l'imaginaire et au symbolique corses, inscrites dans les acteurs insulaires, en donnant une lecture de l'espace-temps archétypal de l'île. Cette ethnologie (tendancielle) du point de vue de l'acteur s'inscrit dans la perspective de l'ethnologie douce ou de la para-ethnologie des années soixante dix, voire dans la conception d'une " rébellion des objets ethnologiques " (Cirese, cité par Bromberger, 1997, p.79) et met l'accent à la fois sur la différence anthropologique de l'île et sur la souhaitable négation de la séparation entre le sujet épistémique et son objet. Notons cependant que les deux versants de l'épistémé anthropologique corse révèlent à l'usage une forte perméabilité réciproque. Une ethnologie sociale et symbolique de l'observateur ou de l'acteur ne développent ainsi qu'une opposition tendancielle entre ce qu'il serait abusif de caricaturer en " anthropologie de la Corse " et " anthropologie corse ", même si elle recoupe le partage que nous relevions plus haut entre une anthropologie en l'absence de l'homme (une anthropologie de l'observateur en " l'absence " de l'acteur) et un homme en l'absence d'anthropologie (une anthropologie de l'acteur en " l'absence " de l'observateur).

Cette démarcation tient à l'implication de " ceux qui étudient une société proche de la leur ou la leur " (Ravis-Giordani, 1983 p.14), pour qui cette culture, " avant que d'être objet d'étude est un corps vivant " (Simonpoli, 1988 p.194). Les travaux de Poncin (1985, 1987, 1989) et de l'Association *A Mimoria* sont également représentatifs d'une telle démarche.

2.1. Implication symbolique et distanciation ethnologique

Dans cette optique, la condition de production d'une connaissance du dedans d'un objet ne saurait s'accommoder du cadre épistémologique d'une distance maximale à celui-ci : sonder l'imaginaire et le symbolique de l'île c'est faire appel à la vision symbolique que

l'anthropologue " local " a de sa terre (ce qui pourrait constituer l'insularité en une spécificité, une " insularité épistémologique ".

" Sur le continent, la notion d'adhésion à un terroir peut s'évaporer dans la modernité. Pour un insulaire il n'en est pas de même, car la notion d'insularité comprend un immense pouvoir de rétention du terreau mythique et symbolique où l'homme est ancré. En Corse, la richesse de la trame symbolique est encore tellement puissante que j'en suis arrivé à conclure que c'est par ce symbolique que l'on peut se retrouver soi même, que l'on peut reprendre sa place et dans sa propre histoire et dans l'histoire des hommes " (Giudicelli, 1984, p.198).

Une telle approche s'inscrit dans le projet de mise à jour de structures anthropologiques plus spécifiquement insulaires, telles que l'article de Bosseur-Salini et coll. (1987, pp.123-129) en fournit le projet programmatique. Pour y parvenir, on réalisera, au titre de premier travail, "l'étude de l'inscription de cet imaginaire dans l'espace temps archétypal de l'île, l'insularité étant elle même ici comprise comme archétype" (p.129). Cette intention de restituer aux acteurs insulaires leur imaginaire sous l'espèce de schèmes de pensée qui viendraient d'au delà même des mythologies méditerranéennes, oscille entre une volonté d'" illustrer scientifiquement la fécondité spirituelle d'une réalité authentiquement corse " (Casta, 1978, p.186) et la critique d'un " discours finalisé tendu vers l'éclaircie du raisonnement et de la vérité au profit d'une herméneutique essentiellement symbolique et métaphorique ". (Bosseur-Salini et coll, 1987, p.129). Les développements, comme les intérêts, de ce versant anthropologique en Corse, ne se limitent pas à des thématiques généralistes mais sont profondément impliqués dans la réalité insulaire comme l'illustre par exemple Fogacci (1997) : " la Corse est un univers et le meilleur moyen d'y accéder est de le lire en recherchant les points forts de cette cartographie mythique " (p.4) dans laquelle " le parcours de la vie à la mort représente un viatique ou une quête qui est écrit dans le paysage " (p.6), ce dont les toponymes portent témoignage.

Si le paysage peut constituer un mythogramme, son décryptage métaphorique est pratiqué dès longtemps par l'insulaire lui même. C'est d'ailleurs la société traditionnelle même qui délivre des comportements guidés par l'idée de ce que les individus voient et touchent : le domaine du visible est redoublé par une face invisible, déterminante malgré son aspect plus ou moins mystérieux : " le réel visible est, au sens premier que les grecs donnaient à ce terme, un symbole, une partie d'un objet coupé en deux dont les deux bords peuvent se rejoindre parfaitement " (Ravis-Giordani, 1983, p.405).

A ce titre, l'espace par exemple, devrait être considéré comme une catégorie explicative comme le sont les systèmes de parenté, politiques ou économiques, parce qu'il est " à la fois lieu de pratique, objet de connaissance, symbole de rapports sociaux " (Verdoni, 1997, p.1).

Nous avons vu comment, en Corse, il semble difficile de séparer horizontalité et verticalité. Pour Salini (1996), le recours à la superposition des voix dans la polyphonie ne peut se concevoir sans traiter de la manière dont l'espace insulaire s'est organisé à travers le choix de l'emplacement des édifices sacrés, la structuration de l'habitat et les formes musicales même. Autrement dit, leur " édification sémantique " (Salini, 1996, p.89). Car ces chants appartiennent au " champ proxémique de l'île " (Bosseur-Salini et coll., 1987, p.127), partant, exigent " une approche plus herméneutique que discursive " (id.) qui mette en évidence des structures de l'espace, réticulées positivement ou négativement, sous la forme de *bassins sémantiques* (Durand, 1994) dans lesquels se rejoignent des lieux et des hommes, dans une quête quasi initiatique. On peut se convaincre de l'actualité d'une telle réflexion et de son efficacité à la lecture du programme de la F.R.A.C. corse (" Une collection pour la Corse ", 1996). On y a choisi de ne pas constituer l'île en " pays de vérité ", mais d'explorer et de penser le lieu en tant que dimension plus originaire et plus fondamentale que celle de l'espace et du territoire. Le *topos* dans sa dimension utopique ou " réserve d'imaginaire " permettrait, par

" la mise à distance de la réalité strictement locale et de ses contingences d'atteindre par détours l'espace symbolique de la Corse, labyrinthe en évolution, qui préserve son inappropriable comme son bien le plus précieux " (FRAC, 1996).

A la carte qui recouvre le territoire, on oppose ce qui l'ouvre à son intérieur, son originel, son imaginaire fondateur.

De même, les rapports de propriété et de transmission des biens et du patrimoine pourraient être entendus comme l'effet d'une raison culturelle, l'indivision des terres relevant d'une " certaine représentation mystique du lien entre les hommes et leur sol, entre la famille et ses biens " (Lenclud, 1988, p.188).

Enfin, le " jeu de l'oeil " évoqué plus haut peut très bien, analytiquement, être transposé dans le regard de l'observateur et contribuer à élever le voir ethnologique à " la science la plus proche de l'art " (Desideri, 1991, p.421).

Nous retrouvons ainsi dans le projet de Salini et al. (1987) l'héritage lointain d'Evans-Pritchard quant aux " possibilités d'une création dans une société dont le type de

fonctionnement a plutôt été étudié par des ethnologues et des historiens que par des artistes" (p.123)⁷⁸. Un tel projet recoupe également le programme de Geertz (cité par Rabinow, 1985, p.66) pour qui l'essentiel, dans une anthropologie interprétative, est d'entrer dans l'univers imaginaire des autres, de construire des fictions à partir de ces cultures et, par ce moyen, d'accroître la portée de leurs discours et d'en donner à saisir toujours mieux le sens. Chérubini (1994, p.6) y voit même une compensation au " caractère nécessairement incomplet de la monographie classique et du terrain ethnologique ".

A l'image de Stewart (1990), anthropologue Trinidadien, enrichissant la fiction par l'ethnographie et celle-ci par celle-là, Fogacci (1993, p.1), dans le domaine corse, peut ainsi faire que sa recherche " *si devi leghja e ascolta com'e un racontu, una fola mitica (...) a cerca di l'altru pinsà* ⁷⁹". Francastel ne proposait-il pas, dès 1965, cette inversion (ou complémentarité) des rapports entre l'approche par les structures et l'approche par l'art :

" On a en premier lieu toujours admis que l'on connaissait les structures réelles de la société. On a prétendu expliquer l'art par la société tandis que c'est l'art qui explique en partie les véritables ressorts de la société. On a toujours considéré l'art comme un ornement, un accessoire, une superstructure sociale, au lieu de l'interroger et de l'analyser comme une fonction fondamentale. En second lieu, on a grandement négligé, dans l'étude des sociétés récentes, le côté mythique des systèmes d'explication de l'univers dont l'art est un des principaux interprètes " (cité dans Salini, 1996, p.210).

Du fait de la prégnance de cette vision symbolique insulaire, la conception symbolique relèverait moins d'une approche par thèmes que de la recherche d'une constellation de sens, d'un réseau sémantique où le sens n'apparaît pas comme le décodage d'un fait particulier (fragmentaire ou totalisant), mais comme inscrit dans un champ dans lequel il signifie, dans la mise à plat d'un objet ouvert, multiple et transversal. Les approches revendiquées comme volontiers sociales (Lenclud, 1977; Leca, 1978) ou symboliques (Fogacci, 1994, 1997) n'échappent pas à l'impossible partition qui fait qu'une communauté réelle ne peut émerger qu'à mi chemin des choses et de l'ordre symbolique. D'ailleurs l'ethnologie ne saurait fonctionner " à l'alternatif " (Albert, 1993, p.146) de la reconstruction ou de l'interprétation, la première modalité faisant de l'ethnographe le représentant exemplaire de la conscience réflexive de soi (une " théorie indigène "), la seconde mettant en réseau les éléments, d'abord

⁷⁸Nous reviendrons au chapitre IV sur cette contribution à l'élaboration d'une anthropologie fictionnelle pouvant aller du "village romanesque" de Lagrave (1980) aux nouvelles de Arrighi (1988) en passant par le catalogue de l'exposition du Musée d'Anthropologie de Corté "la griffe des légendes" (1997 : Desideri ; Caisson).

⁷⁹Doit se lire et s'écouter comme une histoire, une fable mythique (...) la recherche d'une pensée autre.

épars, que ne rapprocheraient pas nécessairement ou explicitement les informateurs. L'alternative s'épanouirait mieux, aux dires des anthropologues natifs, dans la réappropriation consciente et volontaire de l'imaginaire insulaire que dans la distinction d'un aspect sémiotique et d'un aspect sémantique de la société.

2.2. D'une ethnologie insulaire à une ethnologie(de la) Corse ?

Une chose est de relever cette démarcation de la configuration épistémologique corse, c'en est une autre de tenter de l'expliquer. En effet, cette explication devra passer, elle aussi, par une démarcation, une mise en réseau de plusieurs éléments, une tentative procédant d'une transversalité sémantique, mettant en phase une thématique de l'iléité -dans laquelle s'inscrirait à la fois une histoire intellectuelle corse et un rapport à l'ethnologie- une identité et une différence enfin.

Sur son terrain corse, Lenclud (1977) reconnaissait déjà que son approche ethnologique de la Corse était déterminée elle même par les phénomènes qu'elle avait à étudier. Les simples exemples de la prise de distance constante et nécessaire de cet auteur par rapport aux catégories administratives françaises -décalées dans l'île-, son constat de la quasi inexistence, au niveau des archives, de la catégorie des bergers, les problèmes de définition et redéfinition de concepts aussi fondamentaux que famille, propriété, communauté, ou la fantaisie des statistiques locales ⁸⁰en disent long sur les limites de l'éloignement du regard : " est-il juste de s'appuyer sur des données statistiques dont les déformations montrent à l'évidence à quel point elles sont le produit social qu'elles décrivent ainsi, en quelque sorte au deuxième degré " ? (Lenclud, 1977, p.10).

On n'oublie pas pour autant que les recherches initiées dans les années 1970 en Corse même ne sont guère isolables de celles -européennes- concernant par exemple la cartographie linguistique, le droit coutumier, la dialectologie ou la musique populaire, la littérature régionaliste ou les savoirs naturalistes, et, enfin, les mouvements "nationalitaires" en quête des racines d'une identité culturelle distincte dans l'ensemble de l'Europe⁸¹. Mais, justement, les richesses de la tradition locale, appuyées ainsi de références étrangères et ainsi s'ouvrant à

⁸⁰Qui obligera dans les années 1970-80 l'INSEE elle même à parler de "recensement à l'amiable" pour qualifier son approche démographique.

⁸¹cf. par exemple les travaux menés par Pitt-Rivers sur les mouvements régionalistes du sud-ouest de l'Europe ou ceux de Lacroix ou Laffont sur la dynamique du mouvement occitan.

elles, aussi bien dans leurs méthodologies que dans leur contenu comparatif, auraient dû préserver ces recherches du risque d'un repli sur soi évoqué par Fabre et Fabre-Vassas (1987), ou de la "propension à l'enfermement fondée sur l'illusion d'une originalité absolue" que reproche Fabiani (1999, p.14) aux "premières formes d'activités intellectuelles liées à la réappropriation d'un patrimoine culturel" (id). Les emprunts à la mythologie grecque (Caisson, Desideri), l'implication de la psychanalyse (Weber, Giudicelli, Albertini, Franchi, Piazza), l'influence méditerranéenne, ont fait que la Corse s'est inscrite dans, et a participé à, un courant de réflexion qui dépassait largement ses frontières et peut être même voulait y donner un sens : "la Corse est d'abord une montagne d'Europe" (Dubost, 1991, p.33) ou

"jamais fait géométrique -le centrage sur ce qui n'est finalement qu'un lac- n'a pesé autant sur le mental jusqu'à laisser croire longtemps à l'unicité d'une civilisation méditerranéenne, donnant en quelque sorte au Milieu des Terres un Empire du Milieu" (Joannon-Tiron, 1990, pp.16-17).

Le retour de l'ethnologie vers le proche et le présent n'a pas pris, en Corse, l'aspect de continuité épistémologique qu'Althabe (1992) y lit au niveau hexagonal ou européen, ni celui d'une pratique analogique utilisant les notions et dispositifs conceptuels élaborés pour les besoins de l'ethnologie du lointain.

Une frange de chercheurs locaux, refusant d'étudier un univers d'acteurs étrangers à eux mêmes en tant que chercheurs, l'ont fait en rapatriant ces schémas sur le proche et le présent, sur des "autres" pas tout à fait autres, des "eux" pas vraiment eux, et des "nous" pas vraiment nous. Fabiani (1999, p.14) leur reproche d'avoir "souvent repris à leur insu, en les retournant, les figures d'une tradition inventée"⁸². L'ethnologue du proche et du local, ne touche-t-il pas là une limite interne : celle de son objet comme "même", celle de la construction d'un objet de savoir, et par là même celle de sa revendication d'objectivité ? "Le dilemme du chercheur est là. (Doit-il), pour payer le prix de l'uniformisation scientifique, utiliser des concepts importés, inadéquats à son objet d'étude ?" (Santini 1998, p.212). Basculant alors dans l'endo-ethnologie, il serait à la limite d'un impressionnisme décrié parce que non scientifique (Passeron, 1991), voire de l'implication ou de la revendication identitaire. Si la Corse, comme n'importe quel terrain, demeure bien sûr un "lieu initiatique" (Izard, 1991, p.141), on ne pourrait cependant faire l'économie de s'y situer : Meistersheim (1991, p.209 ; 1994, p.74)

⁸²Tout comme il reproche au Musée de Corse de donner "une vision aimable, mais improbable, de la vie insulaire" (et aux insulaires en général d'avoir préféré "les stéréotypes au savoir (et) à l'exercice de la réflexion").

parle sans détour d'initiation à la spécificité insulaire, de " ces pèlerins des espaces insulaires toujours en quête de cette tension particulière " (1994 p.77); Santarelli (1989) évoque des " parcours initiatiques " (p.54); Carrington dit y " retrouver une partie égarée de moi même " (1984, p.48); Ravis-Giordani (1983) s'y positionne de la première ligne ("A l'origine lointaine de ce travail, il y a sans doute une enfance marquée par un grand père qui me racontait tour à tour ses aventures de marin au long cours et sa jeunesse de paysan corse (...) qui ne manquait pas une occasion de me rappeler (...) que je devais me sentir "corse d'abord, français ensuite"" (p.5)) à la dernière page ("le présent travail intervient sans doute un peu dans ce retour sur soi " (p. 424)). Lenclud (1977) éprouve, dans l'avertissement à son essai sur la question pastorale, le besoin de se qualifier de " continental " (p.10), et celui d'ajouter que "seules (les) propres recherches (des Corses) et partant leurs propres actions seront efficaces pour aller plus loin et permettre de transformer les situations actuelles" (id.).

Pour Salini (1996), approcher le symbolique (le sacré, le mythique, le rite) sans participer à son processus alors que l'on participe de ce processus, serait refuser, au fond, de perpétuer ou de reproduire son initiation, d'où elle conclut à " l'inadéquation d'une approche explicative fondée sur le désir plus ou moins avoué de l'absolue vérité " (p.46), qui, de plus, rendrait inévitable " le contresens symbolique " (id.). Pour Verdoni (1998, pp.190-191), il convient, pour dépasser la fameuse objectivité scientifique, de

" mettre en oeuvre une posture de recherche qui permette de répondre au travail d'élucidation par concepts, et de rendre compte de l'intention constituante de l'expérience qui cherche à se dire sur le mode symbolique " .

L'île des continentaux ne serait-elle donc pas l'île des insulaires ? demandions-nous dans notre premier chapitre (II. 2.2.). Pour les chercheurs locaux, cela ne fait aucun doute :

- " L'île a toujours été niée dans sa spécificité parce que toujours pensée d'ailleurs (...) Or ce qui nous permet encore d'affirmer une spécificité, c'est précisément sa façon de penser son espace/temps, moins par rapport à une appartenance continentale que par rapport à elle même " (Salini, 1987, p.126) .

- " Il convient de lever tous les malentendus (...) qu'un regard voyageur et pressé, qu'une observation du dehors, ont fait peser sur notre dedans communautaire " (Fusina, 1992, p.74).

- " La plupart des travaux, écrits, émanent " d'esprits continentaux ". Toute carte, fut-elle mentale, a son envers; à l'imaginaire de l'île élaboré par un continental, nous voulons confronter un imaginaire de l'île vécu par les insulaires. A un espace représenté, nous

voudrions substituer un espace vécu, figuré, transformé en territoire " (Verdoni, 1997, p.6).

- Santini (1998) se demandant quelle taxinomie convient au chercheur, qui réponde à la fois aux besoins de la recherche scientifique actuelle et reste fidèle aux représentations traditionnelles, répond qu'il :

"est urgent pour les cultures de l'oralité de s'attacher à l'élaboration en langue vernaculaire des méthodes d'investigation scientifique en utilisant des trames identitaires tissées au cours des âges " (pp.210-211).

Caisson (1992) qualifie d'étranges démarches celles qui consistent à :

" aller chercher des coutumes, croyances, traditions, structures sociales ou politiques insulaires dans de lointaines références historiques ou ethnologiques, alors qu'on a à portée de main, de l'autre côté de la Thyrénienne ou des Bouches de Bonifacio les plus instructives modulations des mêmes croyances, coutumes, structures " (p.286).

On aurait en quelque sorte *exotisé* la société corse, en répondant au slogan touristique de " la plus proche des îles lointaines ", par un slogan ethnologique qui en aurait fait " la plus lointaine des îles proches ". Etudier les Corses comme des Bororo donne-t-il à connaître mieux les Corses (ou mêmes les Bororo ?) semblent demander les insulaires, que révolte " le regard des *bwanas* français, ethnologues " (Franchi, 1996, p.14).

Si en étudiant les " eux " par une position distanciée, l'ethnologie est " d'emblée vaccinée contre l'illusion du savoir immédiat " (Lenclud, 1992, p.9), l'ethnologue natif peut-il et doit-il garder cette distance pour étudier le nous, alors que peu ou prou il en participe, structurellement et symboliquement ? Doit-il rendre exotique le plus familier, pour atteindre à une connaissance " objective " ? Doit-il utiliser, se réapproprier cette structure et ce symbolique " arrière fond philosophique d'une revendication identitaire contemporaine " (Salini, 1987, p.127) pour avoir accès au nous ? Si pour voir ce que l'autre voit il faut, à l'image du phénomène corse des *Finzione* mettre le pied sur le pied du voyant, doit-on au contraire le retirer pour regarder voir le voyant ? Il ne s'agit plus ici de savoir " comment l'ethnologue pourrait s'extraire de sa culture au moment d'en observer une autre " (Lenclud, 1992 p.29), mais plutôt de déterminer comment (et pourquoi) l'ethnologue pourrait s'extraire de sa culture au moment d'observer celle-ci.

La présence, dès longtemps, d'intellectuels, femmes ou hommes, du " double pays " (Stetié, 1997, p.140), véritables passeurs ou médiateurs, ne peut être ici d'un grand secours quand leur principal objet a été de participer à (et de) cette spécificité :

" ce désir d'appartenance, demande Meistersheim (1994, p. 77) d'où vient-il, d'où vient cet élan vers l'île qui nous fait, hommes des continents et des grands espaces, égarés dans la finitude resserrée de ces lambeaux de terre, vouloir à tout prix lui appartenir ? ".

A sa propre question, " Pourquoi ai-je choisi la Corse? ", Carrington (1984, p.47) répond :

" Suivre ce mythe sorti du rêve collectif, projeté dans ce qu'il est convenu d'appeler la réalité, remanié, transformé avant d'être résorbé dans le rêve, est devenu ma préoccupation particulière (...) m'a offert à remplir toute une vie en livres écrits et non écrits ".

Une détermination plus fine pourrait caractériser encore le terrain corse, si l'on considère que " la particularité des insulaires se définit bien dans la vision, symbolique, de leur terre " (Salini, 1987, p.127). Cela supposerait de s'installer " au coeur du système de représentations symboliques des divers ordres de la réalité sociale " (Ravis-Giordani, 1978, p.153).

Mais l'exemple d'analyse que produit Salini (1996) dans le domaine de l'ethnomusicologie peut-il (et doit-il) être élargi à celui d'une anthropologie générale, dont l'objet serait alors de :

" réfléchir à un système d'analyse nouveau qui réclamerait, devant l'atypique du matériau, une sorte de juste milieu entre l'obligation d'une neutralité, d'une non implication parfaitement objective du chercheur, et une immersion absolue dans la culture étudiée " (p.201) ?

Bromberger (1987) a beau jeu de railler ce démarquage et cette rébellion traduits par exemple dans les approches de Berthoud (1982) et Delfendhal (1973), contre " la triste insuffisance de l'intelligible face à la somptuosité débordante du fait brut " (Panoff, 1977, p.143). Car cette position s'inscrit dans " la volonté avouée de se réapproprier une analyse sociale faite par des acteurs sociaux eux mêmes " (Copans, 1974) ou par des anthropologues régionalistes revendiquant " une ethnologie de soi par soi, contestant à autrui la possibilité de comprendre " (Bromberger, 1982, p.78)⁸³.

⁸³ La valorisation du "pays", les aspirations à la convivialité, la nostalgie (...) convergeant avec les revendications régionalistes ou d'associations locales (qui se traduiraient non seulement par une fringale ethnographique mais aussi par l'émergence de l'endo-ethnologie (*do it yourself*) " (Bromberger, 1987, p.78-79).

L'intégration à l'Université Paoli de Corté des acteurs de la vie intellectuelle insulaire engagés dans le mouvement culturel, artistique, associatif, dit de *reaquistu*, peut certes être lue comme une volonté de conjointre " le problème de fond de la protection des cultures populaires " (Marchiani, 1996, p.174) et celui, politique, des exigences identitaires contemporaines. Mais elle n'a pas manqué de produire des ensembles documentaires et analytiques désormais indispensables, justement peut être de ce que :

" le symbolique n'y fut jamais détaché des pratiques efficaces et des rapports sociaux du fait de l'importance d'une telle inscription symbolique dans l'imaginaire collectif " (Salini et al., 1987, p.127).

Les questions évoquées dans ces entours sont aussi riches que variées : chasse (Simonpoli, 1995), musique (Salini, 1996), botanique (Simonpoli, 1982; Desideri, 1982) costume (Marchiani, 1989), linguistique et littérature (Marcellesi, 1980 ; Ciorboli, 1988 ; Comiti, 1992; Thiers, 1989 ; Fusina, 1984), recueils de dictons, proverbes et expressions (Arrighi, 1987 ; Etori, 1984 ; Dalmas-Afonsi, 1984), cuisine ou habitat, inscription métaphorique dans l'espace (Fogacci, 1991, 1997 ; Verdoni, 1997), territorialisation du mythe (Santarelli, 1983), théâtralité et masques (Meistersheim, 1991, 1997), parler et gestualité (Diani, 1971 ; Ravis-Giordani 1983 ; Fogacci 1996), *philos* et famille réécrivant la lutte d'Antigone et Créon (Giudici, 1996)... En n'isolant pas le scénario rituel et symbolique de la pratique sociale dans laquelle il prend sens, en prenant en compte les logiques de communication qui s'y déploient, les relations sociales qui s'y jouent, en participant de l'acteur, ces questions ont même permis de revisiter la notion vague et équivoque de tradition (Lenclud, 1987) car ils ont reconstruit chaque domaine en le situant dans le mouvement plus ample de l'histoire sociale.

Chaque fois, il a été question de prendre en compte les modes d'existence du sens partagé, à la fois comme éprouvés par ses acteurs dans des conditions sociales particulières, comme culture populaire, bribes d'une langue dont les structures profondes sinon nous échapperaient. A ce titre, ce type d'analyse vérifie la remarque forte de Sahlins (1989) :

" L'anthropologie peut être en grande partie conçue comme un effort prolongé visant à synthétiser une segmentation originelle de son objet, une distinction analytique des domaines culturels. Mais le projet était voué à l'échec dès le début, car la toute première erreur fut d'ignorer l'unité et le caractère distinctif de la culture en tant que structure symbolique " (p.256).

Ces approches ont été d'autant plus nécessaires que, d'une part, "pour les sciences humaines en général, faute sans doute d'un relais local suffisant, la Corse est jusqu'aux années soixante *terra incognita*, mis à part quelques rares travaux " (Caisson, 1992, p.225) ; que, d'autre part, " les intellectuels français n'ont jamais jugé vraiment l'île digne d'intérêt " (Fabiani 1999, p.14), enfin, que "les universitaires corses vivant hors de l'île se sont ordinairement penchés sur des objets plus gratifiants que leur propre histoire" (id.). Il convenait donc de faire litière de

" l'opacité des poncifs conventionnels pris pour des structures anthropologiques, car c'est bien sur une image exotique de l'île que s'est bâtie une représentation pathétique de sa culture, sur des labels (île de beauté, de farniente) qu'a été folklorisé son code de valeurs " (Salini, 1996, p.65).

On ne saurait nier qu'une certaine violence (symbolique, encore, mais au sens de Baudrillard, cette fois) soit présente dans certains de ces travaux :

- d'une part, de participer quelque peu du " syndrome de l'observé " (Fusina, 1992, p.74) -que Meistersheim définit comme " réaction de l'insulaire qui se sent " chosifié " et revendique de redevenir sujet " (1997, p.114)- d'un pays qui ne saurait se réduire à " quelque paradis pour ethnologue en quête de fossiles " (Fusina, 1994, p.80).

- D'autre part, de remettre en question " la prétention de neutralité revendiquée par certains courants de recherche " (Salini, 1996, p.18), sous la légitimation du fait que, pour être réceptif aux expressions culturelles d'une société, il convient " d'abord d'adhérer à son fonctionnement symbolique et métaphorique " (id.).

Ces illustrations ne font qu'accentuer le caractère d'île laboratoire de la Corse en tant qu'objet et sujet d'étude ethnologique toujours sous la double malédiction que relève à juste titre Niederer dans le domaine de l'ethnologie européenne : " limitation et isolement d'un côté " et réduction à une " science nationale " de l'autre (cité par Chiva, 1987, p.4).

Ce débat entre distanciation et implication par rapport à l'objet d'étude rejoint l'exemplification que Zonabend (1987) en a donné en matière de parenté, lorsqu'elle compare les situations que l'ethnologue doit étudier à celles auxquelles il est confronté quotidiennement, dans son vécu personnel, et où il est impliqué de façon récurrente.

" Il lui faut alors accéder à une nouvelle compréhension de phénomènes qui lui paraissent pourtant aller de soi. La difficulté est d'autant plus grande qu'à l'intense familiarité de l'objet " famille " s'ajoute la profonde intériorisation du discours qui lui est lié " (p.99).

Une ethnologie de l'implication pose alors le problème anthropologique et épistémologique majeur de la spécificité de l'objet revendiquée par l'objet-se-faisant-sujet en accédant à l'ethnologie, s'opposant frontalement au programme de l'ethnologue "étranger professionnel" pour qui ce n'est que dans le cadre d'une distance maximale qu'il est possible de produire une connaissance du dedans. La question de la parenté ne rebondit-elle pas lorsque Merleau Ponty (1965) affirme par exemple que seule la pratique *in vivo* de celle-ci est susceptible de faire accéder à sa connaissance :

" Au sujet des systèmes de parenté, les formules qui les résument pourraient aussi bien représenter tel processus physique ou chimique de même forme, tant que nous n'avons pas réussi à nous installer dans l'institution ainsi circonscrite, compris le style de parenté auquel tous ces faits font allusion, compris en quel sens, dans cette culture, certains sujets aperçoivent d'autres sujets de leur génération comme leurs " parents ", enfin saisis la structure personnelle et interpersonnelle de base, les rapports institutionnels avec la nature et autrui qui rendent possible les corrélations constatées " (pp.116-117).

Cette implication du chercheur issu de la société qu'il étudie déboucherait d'ailleurs, selon Segalen (1995) sur une hypocrite apparence de neutralité si elle l'engageait à ne vouloir décrire et analyser sa société que de l'extérieur.

" Sachons que l'objectivité la plus stricte passe par la subjectivité la plus intrépide. Ainsi se trouvera évité un double écueil : celui de la psychologisation totale du terrain ou, à l'autre extrême, celui de la totale soumission au discours de l'autre " (p37).

Ainsi le " faire comme s'il en était " de l'ethnologue de l'exotique s'inverserait en quelque sorte en " faire comme s'il n'en était pas " dans l'ethnologie du proche. A une distanciation de fait et une identification élective, en terrain exotique, succéderait une identification de fait et une distanciation élective en terrain local !

Le domaine corse oscille ainsi entre une distanciation et une identification de fait et une distanciation et une identification électives, les deux attitudes restant en quelque sorte décalées par rapport à l'idéal type d'une ethnologie exotique ou d'une ethnologie endotique. Plutôt qu'un regard distancié ne faudrait-il pas plutôt évoquer un regard *recentré*, qui ne cherche pas à rendre exotique son quotidien, ou familier ce qu'il soupçonne ou méconnaît, mais à participer d'un imaginaire pour le restituer et le donner à comprendre, à pratiquer l'approche ethnologique forte d'une conscience du sacré et qui n'évincerait pas pour autant le processus symbolique de ses problématiques. C'est en ce sens que Salini (1996), en plus

d'une aptitude au décodage des mythes, revendique l'exigence d'un véritable comportement mythique entendu comme " l'apprentissage d'un savoir voir et entendre le mythe " (p.43). Il ne s'agit pas là d'une distanciation électorale mais d'un miroir tendu à travers sa propre culture à l'imaginaire de celle-ci, l'île produisant, dans le déploiement métaphorique (oral, spatial, politique...) de cet imaginaire, le regard des insulaires eux mêmes, un " jeu de l'oeil " (Desideri, 1991) ou un " *arte maga* " (Desideri, 1989) susceptible de réinvestir l'île sans la pétrifier ou l'objectiver. Cette ethnologie endotique participerait du présent pour mieux remonter au mythe, du proche pour mieux remonter aux structures enfouies ou dissimulées, du local pour mieux s'ouvrir à l'universel.

Cette volonté de totalisation s'inscrit

" en rupture avec une forme de pensée disciplinaire, presque au sens coercitif du terme, qui extrait les informations du réel pour les circonscrire dans le champ de la discipline choisie, immense déperdition sémantique dans laquelle ce qui est complexe (...) est fragmenté " (Verdoni, 1999, p.442).

L'affirmation de cette totalité pleine insulaire comme connaissable sans détour par qui y (et en) participe, s'interdit cette " finalité des recherches de l'anthropologue (qui) le conduit à une rationalisation scientifique de l'altérité " (Jeudy, 1997, p235). La stratégie du miroir inverse ainsi, logique même du spéculaire, la tentation de devenir l'autre en se perdant soi-même, en tentation de rester le même sans passer par le détour de l'autre. Le problème de " l'ethnologie " endotique est bien qu'elle va de soi ... à soi .

III. CONTEXTUALISATION ET ACTIONALISATION D'UNE ANTHROPOLOGIE DE L'OBSERVATEUR ET DE L'ACTEUR

Le double mouvement de l'épistémé anthropologique corse s'inscrit dans le débat anthropologique continu, sans cesse déplacé ou compliqué de couples d'oppositions propres au champ anthropologique même⁸⁴. Il s'intègre par ailleurs dans la distinction entre le structuralo-fonctionnalisme de Radcliffe-Brown, estimant que les sociétés sont des systèmes

⁸⁴ théorie objectiviste contre phénoménologique, behavioriste contre cognitiviste, *etic* contre *emic*, à la troisième ou à la première personne, loin de l'expérience ou proche de celle-ci, fonctionnelle ou génétique, explication contre implication, description contre compréhension.

naturels qui doivent être étudiés selon les méthodes ayant fait leurs preuves dans les sciences de la nature, et l'approche d'Evans-Pritchard selon laquelle il convient de traiter les sociétés moins comme des systèmes organiques que comme des systèmes symboliques.

C'est bien sûr au prix d'un schématisme certain qu'une telle distinction entre deux grands types de traitements anthropologiques de l'objet est possible, certains auteurs pouvant manier également les deux approches, d'autres s'efforçant d'apporter une réponse unifiée. Les deux courants n'en ont pas moins essaimé, l'un vers le privilège accordé aux structures sociales, en une approche de type *etic* dans laquelle le comportement est étudié en fonction de critères introduits par un observateur distancié, l'autre vers une anthropologie plus interprétative, ou *emic*, revendiquant la description dans les significations et les distinctions qui font partie du système étudié lui-même.

Toutefois, le premier versant de l'ethnologie de l'observateur de l'épistémé corse, s'inscrit dans la double logique, d'une part, d'un schéma explicatif externe privilégiant l'analyse en termes de *facteurs écologiques* au sens large, accentuant les modes d'adaptation culturels mis en oeuvre à cet effet dans la problématique des rapports des sociétés à leur environnement, cependant que le deuxième versant s'inscrit dans la logique d'un schéma interne appréhendant les phénomènes sociaux en termes de déterminations internes ou de systèmes objectivés d'idées, selon l'expression de Lévi-Strauss.

1. Bilan et critique des deux versants de l'épistémé corse

1.1. Le versant ethnologie de l'observateur : la double logique des Structures et des Idées

Cette ethnologie de l'observateur prend la forme d'une double logique :

1.1.1. La première approche -en termes d'organisation sociale- élabore plutôt des modèles explicatifs qui vont de "la mise en évidence de causalités linéaires à la construction de systèmes complexes d'interactions" (Fabre, 1992, p.49). Elle donne donc souvent l'impression que le sujet économique se reproduit de lui-même sous la forme d'une structure ou d'un système. L'acteur n'est qu'un support humain (Marx utilisait en ce sens le terme de *tellung*) qui sert localement la structure en se reproduisant, transformant terroirs et relations, familles ou groupes de production : sous la tutelle des structures et de leur reproduction,

l'économie habite la société. La monographie est exemplaire de cette approche déductive qui spécifie ses preuves à partir d'un modèle global (la construction causale, le choix de la série et du nombre, la définition d'indicateurs simples) dans lequel on introduit les données empiriques à des fins de statistiques ou de typologisations. L'usage d'unités spatiales ou temporelles d'observation (socio-anthropologiques, socio-professionnelles) est le produit de l'échelle d'observation utilisée. A propos de cette approche, Revel (1996, p.17) parle d'un "volontarisme scientifique" pour lequel il n'est d'objet que construit selon des procédures explicites, en fonction d'une hypothèse soumise à une valorisation empirique qui fait de l'anthropologie la variante molle d'une physique sociale.

1.1.2. La seconde approche -symbolique- s'inscrit plutôt dans le courant interprétatif où "sans que la causalité soit bannie, les relations mises en place sont principalement sémantiques" (Fabre, 1992, p.49). Elle donne souvent l'impression d'*Idées* platoniciennes, *Formes* perdurant en se modifiant à peine, sans considération historique, à travers des acteurs qui, là aussi, leur servent de support. Plus lourdes et plus lentes, les formes symboliques sont plus résistantes aux changements que les simples représentations, par exemple, ou les structures, leur temps ne coïncidant pas : sous la tutelle platonicienne des Formes, le symbolique habite le social ⁸⁵.

Exemplaire de cette approche, le "thème" traque et chasse le bétail du petit détail dans le grand enclos de ses tropes sinon universels, du moins méditerranéens ou insulaires. Le local y est une incidence articulée et signifiante de macro catégories faisant de l'anthropologie une variante dure d'un platonisme social.

- Dans les deux approches, la production/reproduction de la société dans l'espace et le temps prend la forme de *structures* (économiques, de parenté, architecturales, politiques, symboliques...) dans lesquelles s'inscrivent les hommes qui fournissent ainsi un *éthos* (être ensemble et être singulier) au système. Les hommes habitent des structures et des formes plutôt qu'un lieu concret. La distinction entre le local et le global n'est guère qu'une incidence de la dynamique différentielle des structures, de leur développement inégal, ou des interstices

⁸⁵La fortune du symbolique en anthropologie, qu'égratigne Bensa (1996) lorsqu'il traite les ethnologues de "docteurs ventriloques en théologies populaires" (p.63), surimposant des logiques définies hors contexte sur un champ social spécifique, découlerait d'une préférence de l'anthropologie à généraliser plutôt qu'à singulariser, à résorber les faits particuliers dans une logique qui les contiendrait tous. Ainsi, l'anthropologie culturelle a-t-elle tendance, en définissant la culture comme un monde de symboles partagés, à privilégier l'absence d'autonomie des acteurs sociaux et la saturation interprétative des schémas analytiques.

et décalages que génèrent les mécanismes des systèmes. Le local (l'île, les communautés), demeure un modèle abstrait qui ne descend pas jusqu'au local concret. Certes, le structural comme le symbolique sont, par leur objet (l'île), une ethnologie du local ; mais qui construit un acteur global (la structure ou la forme), à partir d'un observateur lui même global, en tant qu'il conserve la distanciation ethnologique. L'indice d'im-pertinence de cette logique d'analyse se lit dans la difficulté à fixer une unité significative de base (famille, village, communauté, structures anthropologiques de l'imaginaire insulaire), faisant signe vers l'exigence de prise en considération de l'acteur lui même.

Cette ethnologie de l'observateur correspond alors à l'anthropologie en l'absence de l'acteur que nous relevions plus haut. Cette science de l'observateur qui refuse de se poser à elle-même la question de l'acteur, se voit remise à sa place par la question même de la distanciation : sous la Structure, la Forme, l'Idée, c'est l'acteur qui s'agiterait. Ignoré, non pris en compte, l'acteur interpelle l'ethnologie de l'observateur.

1.2. Le versant de l'ethnologie de l'acteur

L'approche d'une ethnologie impliquée tente tout autant de se faire locale par son objet (l'île, l'iléité) que par son sujet (le natif se faisant anthropologue). Elle ambitionne une anthropologie du local que construirait un observateur local. Elle ne joue cependant pas le jeu de la distanciation ou de l'altérité. Elle n'introduit pas l'étrangeté qui validerait le rapport ethnologique (comme dans l'analyse d'un match de football sous la forme d'un événement religieux avec ses rites et ses dieux - Bromberger, 1992, 1995) ou dans le décryptage d'une messe comme on le ferait d'une cérémonie bantoue (Gruau, 1999)), voire dans l'interprétation d'une société imaginaire à l'aide des règles de l'anthropologie exacerbées jusqu'à la parodie (Butzer et Ismoni, 1998), bref, par le maintien, au moins analogique de l'altérité. Elle n'introduit pas non plus d'altérité par la production des sujets en acteurs d'un univers social étranger à l'observateur (comme les immigrés ou ... les continentaux en Corse, par exemple), par la transformation d'une distance sociale en séparation de forme ethnoculturelle.

Or, fors ces deux possibilités, la confrontation de l'observateur au présent de sa propre société efface l'écart ethnoculturel, annule la légitimité de l'entreprise ethnologique.

S'accorder le privilège de s'élire soi même son objet et sujet exclusifs, n'introduit-il pas le risque supplémentaire de rejouer le passage de l'ethnologie "sauvage" à l'ethnologie

"savante", tel que la société occidentale l'effectua à l'origine de la démarche ethnologique, en opposant sa singularité à toutes les sociétés autres regroupées sous la catégorie de "primitives" ?

S'il s'extrait de sa culture au moment de l'observer, le natif cesse d'être natif pour devenir ethnologue mais il n'a alors plus d'objet. S'il ne s'extrait pas de sa culture, il reste natif mais ne peut alors devenir sujet, ethnologue. Or, formuler depuis le local (l'insularité) une hypothèse locale (sa spécificité, son exclusivité) ressuscite bien l'altérité, sous la forme de la "continentalité", appellation insulaire de l'ethnologie. Seule serait pertinente pour appréhender la symbolique insulaire spécifique, une connaissance spécifique, insulaire (élevée au rang de global alternatif), excluant la symbolique continentale, ethnologie **de et par** la Corse excluant une ethnologie **sur** la Corse. L'ethnologie du chez-soi élargit la mer, amarre l'île et fait dériver le continent. Le plus proche de soi devient le plus éloigné de l'Autre (le continent). L'insistance sur l'oralité (l'accord social), l'espace (l'accord symbolique), les formes politiques insulaires (l'accord politique), est le signe d'une pensée de la différence et de la différenciation qui fait sens vers l'impossibilité essentielle d'un référentiel commun entre la pensée insulaire et la pensée continentale.

Le partage dichotomique de "l'ethnologie" de l'acteur (insularité/globalité), a une fonction idéal typique. Il ne part guère plus du concret, de l'histoire, de l'acteur, que les Structures, les Formes ou les Idées de l'ethnologie "de l'observateur". Cette science de l'observé qui refuse de se poser à elle-même la question de la distanciation, en la déplaçant vers l'extérieur, se voit remise à sa place par cette question même. Elle correspond bien à cet acteur en l'absence d'anthropologie que nous relevions plus haut. Ignoré, non pris en compte, l'observateur interpelle une ethnologie du point de vue de l'acteur.

1.3. Local + local = global ?

Ainsi, les deux versants de l'épistémé ethno-anthropologique de la Corse, ethnologie de l'observateur (local et localisé), comme ethnologie de l'acteur, s'en tiennent-ils à une vision globale du local et ne pratiquent-ils pas une approche locale -c'est-à-dire concrète, historique, quotidienne et actorale- de leur objet, pourtant désigné comme local.

Que ce soit en utilisant le symbolique pour établir la pertinence des faits sociaux, en les traitant comme des éléments liés entre eux à la manière des phonèmes d'une langue, ou

l'économique comme structure informant tout comportement; que ce soit l'analyse de généalogies, la transmission du foncier, la prégnance de l'espace ; l'épistémé corse, en ses deux versants,

"abandonne l'individuel, le temporel et l'événementiel aux flétrissures de l'histoire pour mieux tracer l'épure d'un monde jugé enfin compréhensible (...) comme si la société s'exprimait d'une seule voix et pour l'éternité sans qu'aucun de ses membres ne parle jamais en son nom propre à une époque donnée, à partir d'une position précise" (Bensa, 1996, p.64).

Tantôt on fait l'économie des passions et du sacré au nom de comportements rationalisés, tantôt on fait l'économie du matériel au nom de la culture et du sacré. Dans les deux cas, il semble que l'on fasse l'économie de l'examen *in situ* et *in vivo* des actions et expériences des acteurs -leurs faits, dires, écrits...- et, parce qu'on fait cette économie là,

"on produit des êtres sans épaisseur (...), réduits à des patères auxquelles l'anthropologue accroche des formes dites "symboliques" parce qu'elles participeraient d'un langage codé, d'un métalangage finalement identifié à la société elle-même" (id.).

Tout se passe comme si les acteurs, à l'image des marionnettes de Schutz (1987) s'exprimaient à leur insu, "dans un seul registre, celui de la pièce de théâtre permanente que la société ou l'anthropologue aurait écrite ou montée" (Bensa, id. p.65).

Dans le roman fantastique de Bioy-Casares (1941), *l'Invention de Morel*, un naufragé échoue sur une île où il découvre un étrange spectacle. Les hommes et les femmes qu'il entend, voit et rencontre, ne sont que des hologrammes en trois dimensions régulièrement projetés depuis une salle des machines autonome construite par un ingénieur cinéaste. Cette "*île de la Représentation*" (au sens kantien) nous semble elle-même hologrammiquement représentative de l'épistémé considérée. Les acteurs y sont de simples projections, fantasmatiques, illusives, hallucinatoirement réelles : des simulacres. D'un côté, l'observateur extérieur, étranger naufragé, ne peut que les découvrir produits par une machinerie, d'un autre, en tant qu'acteurs ne pouvant fonder du dehors d'eux-mêmes leur propre regard, ils sont condamnés à la répétition de leur image. Au total, *l'île de la Représentation* est isolée d'elle-même et du monde dans le point aveugle de son propre regard. Seule la connaissance de la complicité des acteurs originaux, et de Morel, le cinéaste, dans le projet commun de se filmer avant de disparaître, peut transformer *l'île de la Représentation* en *île de la Critique* pouvant fonder, à

la fois du dehors et du dedans, la représentation de l'île elle-même et de son rapport avec le monde.

2. Une problématique de la contextualisation et de l'actionalisation de l'acteur local

On objectera que parler d'acteur-local illustre quelque peu la rhétorique d'un "pléonasme fautif". Il n'est en effet d'approche en termes d'expérience ou d'action, que par un positionnement et une expression locale, tout comme la considération de l'expérience concrète de l'acteur constitue celui-ci en un acteur social en interaction. Pourtant, par rapport à l'approche objectiviste qui suscite l'acteur en tant qu'objet théorique, catégorie ou structure, et à l'approche subjectiviste qui l'appréhende comme un artefact global, il ne paraît pas si trivial de prendre en considération *l'acteur local concret*, c'est-à-dire un objet local "dont l'ensemble des représentations présente une dynamique propre, dont l'ensemble des pratiques et des relations sociales laisse apparaître des rapports sociaux spécifiques et s'accompagne toujours d'une reconstruction collective de la communauté" (Chérubini, 1994, p.21).

Notre projet doit dès lors être multiple : au niveau de l'objet comme au niveau du sujet, au niveau de l'acteur et du local comme au niveau du quotidien,

"Il convient de faire justice de l'opposition latente entre une ethnologie préoccupée de l'univers pratique et attachée à la description serrée des actes techniques et une autre qui, sous prétexte d'être vouée à l'élucidation du symbolique, n'accorderait à ces "détails" qu'une importance mineure. En fait, tout démontre qu'une analyse conséquente ne peut se situer qu'au cœur même du faire et du langage qui lui est associé" (Fabre-Vassas et Fabre, 1987, p.132).

2.1. Au niveau de l'objet

Du premier versant de l'épistémé ethno-anthropologique Corse, structuro-formel, nous retenons, côté structural, le village et, côté symbolique, les axes verticalisation/horizontalisation; du versant actoral nous retenons l'insulaire, l'ilien, "Le Corse". Mais nous travaillons ces objets dans le sens du local et de l'acteur, c'est-à-dire dans la contextualisation de l'interaction d'acteurs concrets en situation spatio-temporelle réelle, soit dans l'actionalisation concrète d'un local déterminé (dans la prise en considération d'actions effectuées, à effectuer ou s'effectuant). L'accession de l'observé au statut d'acteur *in*

vivo (par la saisie de ses actions quotidiennes), transforme sa saisie traditionnelle *in vitro* - sous la forme d'un état ou un étant-donnés (autre nom pour la société)- en la prise en considération de la dynamique historique (autre nom de la culture) : cette dynamisation des structures dans le sociétal met ainsi les topiques en mouvement. Si, dans les termes de ces topiques, en effet, le réel peut être considéré comme la structure (écologique, économique, symbolique...) digérant les événements, dans nos propres termes de dynamique et d'historicité, le réel devient les actions (re)produisant la vie immédiate et digérant la structure. Le devenir ouvert des actes s'oppose à une histoire stationnaire. Les incursions du côté de la muse Clio ne sont pas des artifices ou des adjonctions qui travailleraient à un illusoire effet de réalité, mais, participant de la construction propre de l'objet de recherche, elles amènent à pratiquer une anthropologie de l'histoire ou de la temporalité vécue par les collectivités humaines (Zonabend, 1980 ; Pourcher, 1994 ; Jolas et Pinton, 1997) : à historiciser l'anthropologie ou anthropologiser l'histoire, par l'analyse des formes locales de l'historicité (cf. Lévi, 1989 ; Corbin, 1998).

"L'étude des sociétés européennes exige cette épaisseur temporelle qui révèle, et ceci malgré les évolutions, les particularités et peut être l'essence du groupe. L'exploration anthropologique de ce passé et le dépouillement des différentes archives tendent à la découverte de ces grands problèmes historiques conçus comme des clés heuristiques qui permettent d'entrer au coeur de l'édifice social" (Pourcher, 1997, p.217).

Si le rapprochement de l'histoire et de l'ethnologie", d'ailleurs déjà largement initié (Lenclud, 1987 ; Pourcher, 1997) ou projeté (Ravis-Giordani, 2000), ne constitue pas l'objet proprement dit de notre recherche, l'incidence d'une telle conjonction des deux démarches n'en ambitionne pas moins d'être resituée dans le travail contemporain de l'anthropologie sur les sociétés européennes et sur le proche et le local.

2.2. Au niveau du sujet

Au niveau du sujet épistémique : du premier versant, local et localisé, nous retenons l'observateur plus ou moins distancié ; du versant actoral, l'acteur en tant qu'il veut se poser en observateur de lui même. Mais, nous travaillons ces sujets dans le sens d'une actionnalisation du local, et d'une contextualisation épistémique, c'est-à-dire dans une anthropologie quotidienne se construisant dans un double mouvement de rapprochement et

d'éloignement de l'acteur, 1) rapprochement par le branchement de l'ethnologue sur la construction quotidienne du local et du savoir (du) local par l'acteur -et ce, dans le mouvement même de cette construction ; 2) éloignement par le retrait propre à l'analyse ethnologique de ce mouvement : à la fois donc par participation et observation, implication et explication. Cette articulation joue sur la mise en contact d'un savoir local, indigène, et d'un savoir global, ethnologique, dans une entreprise de traduction culturelle, une anthropologie de la rencontre :

- Le rapprochement passe par "la réactivation de l'ethnohistoire des communautés restreintes ou des cultures régionales en Europe et spécialement en France (s'y retrouve la dialectique du semblable et de l'autre, sous l'opposition global/local)" (Jamard, 1993, p.115), en tant qu'une des figures du retour sur soi de l'ethnologie.

- L'éloignement passe par l'analyse ethnologique armée tant des acquis de l'ethnologie des lointains que de l'ethnologie du proche et de l'épistémé ethno-anthropologique de la Corse, dont la recherche constitue en quelque sorte une "expérimentation" locale et actorale.

L'anthropologie ainsi définie comme étant à la fois de l'observateur et de l'acteur transforme, tendanciellement, les ethnologies séparées -*compréhensive* (au sens de l'explication interne, différentialiste et impliquée) et *explicative* (au sens de l'explication externe, éco-fonctionnaliste ou symbolique)- en une anthropologie conjoignant une *explication compréhensive* et une *compréhension explicative* qui, à la fois, laisse être et accompagne cela même qu'elle analyse, et le soumet à question. Elle prend ainsi la forme du *Work in progress* d'une anthropologie du quotidien au quotidien : anthropologie du quotidien de l'acteur menée au quotidien par l'observateur. Cette anthropologie locale et localisée du quotidien au quotidien, souhaite cerner au plus près et au plus loin la socialité, ceci pour permettre de dégager des construits heuristiques ayant la propriété concomitante de générer/restituer du sens interne et d'instaurer de l'altérité vis-à-vis de ce sens par "frottement" ou rencontre de l'univers de l'acteur et de l'univers de l'observateur.

Elle rejoint ainsi Stewart (1990) lorsqu'il préconise de combiner une ethnographie de l'intérieur (conservant la sensibilité native des acteurs) et une ethnographie de l'extérieur ; "l'ethnologie du va et vient" que Chérubini (1994) fait alterner entre objectivité de terrain et monde des sentiments, de l'imagination et de l'intuition ; mais également la gamme d'une

observation plus ou moins participante telle que préconisée par Clifford et Markus (1984), Clifford (1996), Gibbal (1982), Agee et Evans (1972).

2.3. Le quotidien : saillance, banal, fragment et "exceptionnel-normal"

Cette démarche demande que soit réactivée autrement la distinction entre deux catégories de faits que pratiquent les sciences humaines, les uns anonymes et les autres nominés :

"Les premiers consistent en actions réciproques, "événements minuscules" disait Proust, qui se déroulent quotidiennement et qu'il serait difficile de distinguer entre eux. Ce sont les mille conversations, rencontres, jugements, rumeurs, qui tissent la plupart des relations et meublent une grande partie de notre existence concrète. Ils se déroulent dans le "silence", pensées silencieuses et langage silencieux que l'on n'entend ni ne voit. Ou que l'on refoule dans le domaine du spontané avec la plus grande méfiance. Les faits nominés ont, en revanche, d'abord un nom bien ou mal sonnante, sont classés dans des catégories distinctes, étayées par une théorie, conçues par des spécialistes et enfin parlées. Ainsi la bureaucratie, la religion, la science, etc" (Moscovici, 1989, p.73).

La vie quotidienne, dans la succession d'événements et d'actions (commentés, prévus, stratégiques) et dans les interactions entre acteurs, touche ce lieu anthropologique à la fois communautaire et intime où prennent naissance, se produisent et se reproduisent les événements affectifs et intellectuels, les représentations nécessaires à la maîtrise de la vie en commun et des relations sociales. Elle participe à la réhabilitation des événements anonymes, des histoires de détail, des vies minuscules : d'une anthropologie fragmentaire. Les échanges entre acteurs dévoilent dans leur expérience même -et parfois jusque dans le moment même de l'interaction- les processus de construction et de transformation de l'*éthos* local (familial, communautaire, villageois, insulaire) comme lieu où des savoirs sur les choses s'allient à des savoirs sur soi, nous, eux ; déterminant ainsi les conditions et procédures socio-cognitives nécessaires pour faire des choix et prendre des décisions -d'autant que le contexte social dans lequel les sujets communiquent est un produit/producteur susceptible de transformations.

La construction par l'acteur de la vie quotidienne et sa reconstruction par l'observateur n'a pas ainsi à passer par un jugement d'autorité sur des situations, formes, événements ou actions saillants, "symbolisateurs privilégiés ou nodaux" (Passeron, 1991, p.266), seuls capables de

susciter une géographie symbolique qui trouverait sa réalisation dans la théorie maussienne du fait social total⁸⁶.

L'approche locale-actorale ferait plutôt l'éloge du banal et du fragment, des moments, événements, lieux et objets ordinaires en tant qu'ils constituent la "sémiosphère" locale, son *éthos*, son "esthétique" (au sens kantien, de sensation en tant qu'à la fois perception et procès de connaissance, cadre de réception de l'événement et manière d'habiter le sensible et le senti, tel qu'on le trouve aujourd'hui illustré dans les travaux de Sansot). Il ne s'agit pas pour autant de faire de la moindre donnée un fait social total, de démocratiser l'aristocratie privilégiée du significatif ou du représentatif, de tomber dans une acceptation empathique du "faux relativisme des tenants des phénomènes de société" (Passeron, 1991, p.226) ou l'impressionisme du "tout est dans tout" moqué par le même Passeron (id.)⁸⁷.

Une ethnologie de l'acteur et de l'observateur doit donc tenir compte du routinier et de l'habituel qui, du côté de l'acteur, se traduit souvent par la conservation de documents de tous ordres, et, du côté de l'observateur, procéder d'une polyméthodologie délibérée qui analyse l'intérêt conjoint ou non de certains acteurs pour le même événement, leur position divergente, convergente ou contradictoire à son égard. Un événement est ainsi retenu non pour son exemplarité, sa saillance ou sa dignité (bien qu'il puisse aussi l'être pour cela) mais pour le noeud signifiant qu'il traduit au niveau de l'individu, de la famille, du village, constituant un *bassin sémantique* (Durand) ou une *chréode* (Thom) où se donne à lire la société elle-même. Cette polyméthodologie est dite délibérée parce que la méthode n'est nullement indépendante du contenu et réciproquement : la véritable *expérimentation anthropologique* que demande cette approche ne rend bien sur pas obsolète l'observation systématique, ni ne se soustrait au particularisme monographique. Les actions enregistrées sont autant de séquences causales déterminées, les fragments parvenus d'enchaînements de passions cognitives et sociales, manifestations d'un système social à forte empirie et intensité affective, concrétisés par un ensemble de signes et significations déterminants l'engagement même de vies

⁸⁶ Dans tous les cas (économique, historique, crise, spatial, symbolique...), la saillance traduit l'espace et le temps privilégiés de la (re)production d'un objet (moment, événement, lieu, rituel...) en tant que signe fort et discriminant émis par la société à destination de l'anthropologue qui l'utilise comme tête de lecture anthropologique de cet objet, révélateur d'interactions significatives des enchaînements des unités fondamentales, ou de l'organisation d'une culture ou d'une société, exhausteurs de goût en concentrant l'identité.

⁸⁷ Que pourrait d'ailleurs bien être " l'inverse " d'un fait social total ? Un fait social partiel ? La généralisation à tous les faits sociaux du coefficient de totalité ? La reconnaissance de l'élection d'un fait social à la représentativité ou à la totalité comme simple effet théorique ?

singulières. De la psycho-ethnologie à la monographie, l'approche adoptée n'est que restitution d'un fragment de la réalité particulière d'un village (corse), voire d'une famille, sur une période historique déterminée, à la versée du XIX^e siècle dans le XX^e. Néanmoins, le village qui constitue l'objet de notre recherche n'est fini ni dans l'espace ni dans le temps, ne peut se réduire ni à son lieu géographique (notre corpus en montrant l'extension au bout du monde), ni à son lieu historique (notre corpus montrant qu'il n'est fini ni dans le passé ni dans le futur ni dans le présent, et même redoublé par l'imaginaire). L'objet déborde ainsi et excède l'objet, même construit quotidiennement par les acteurs. D'ailleurs, ce qui caractérise le choix électif d'un événement ne s'abrite pas derrière le privilège ou la délimitation du local mais procède d'une part, de la variation de focale (Bromberger, 1997) qu'y pratiquent les acteurs à l'égard d'un événement auquel ils participent ou dont ils sont les spectateurs dans leur présent historique, et, d'autre part, de la reprise hors de ce temps historique de ces variations par l'observateur en un "tout partiel" hologrammique. Il y a ainsi conjonction, plus que surimposition, des points de vue des acteurs et du point de vue de l'observateur, dans le travail même de la textualisation anthropologique. C'est en outre en ce sens, et en cette conjonction, que la fiction prend toute sa place heuristique dans le travail anthropologique. D'une part, trivialement, en ce que tout "texte" est une fiction, d'autre part, parce que le village retenu a suscité des oeuvres de fiction littéraires utilisables comme éléments tenant à la fois de l'acteur et de l'observateur⁸⁸.

Dans ses interactions et l'exposition de celles-ci, l'acteur, dans son présent, fait l'expérience brève ou durable de tels événements, élabore des projets, des stratégies, des rectifications, y revient avec insistance ou y renonce, choisit et est choisi tout à la fois par l'événement qui va devenir, par l'expérience et les interactions familiales et sociales, important ou non pour lui. Pour l'acteur, l'élection d'un événement, son anonymat ou sa pertinence diachronique ou synchronique relèvent souvent moins d'un choix ou d'une imposition de choix (par son insistance personnelle à le défendre et à le mettre en avant), que de la confirmation ou non, par les autres, du caractère de cet événement. Un événement discret, silencieux pour l'observateur pourra être parlant pour l'acteur, un événement déclaré représentatif par l'observateur sans importance pour l'acteur. Cependant, comme des événements minuscules sont toujours expérientiellement reliés à d'autres et, en fait, à l'ensemble de la société, la vie

⁸⁸Une nouvelle d'un villageois met en scène une fête villageoise pour laquelle nous avons également, recueilli, dans notre corpus, des documents mettant en scène ce même villageois.

quotidienne est à la fois banale et crise, l'ordinaire extraordinaire. Grendi (1977) a proposé le concept *d'exceptionnel-normal* pour rendre compte de cet extraordinaire ordinaire et de la banalité de la vie quotidienne. Ainsi, les événements anonymes sont autant hologrammiques de la société dans laquelle ils apparaissent, croissent, vivent et meurent que les événements remarquables. Et ce n'est bien sûr pas la même chose d'élire au statut de fait social total des faits exceptionnels que de dire hologrammiques des faits banals. Ces objets n'ont en effet nul besoin d'être saillants, critiques (ou esthétiques) pour être culturellement investis par les acteurs. Ils font partie du "vouloir vivre sociétal" (Maffesoli, 1985, p.159) qui fait l'équilibre mobile d'une communauté fonctionnant par ajustements parcellaires et précaires, mélange d'aléas et de certitudes, constituant "la déambulation sociale" (id. p.151) par laquelle Maffesoli métaphorise l'expression commune du "ça marche". L'être-ensemble passe ainsi de la signifiante à l'insignifiante, il habite l'exceptionnel normal. Il investit le sujet local, ses rapports subjectifs et intersubjectifs, ses actions et ses idées sociales, sa façon de dire, écrire et faire, son discours et son silence, ses rencontres, ses paysages, sa solitude.

S'il y a "quelque chose", c'est dans tout l'espace temps sociétal local, dans cette "dialectique normale entre le contexte biosémique qui produit le sujet local et ce sujet qui produit son propre contexte biosémique" (Schwimer, 1994, p.V) qu'il faut aller le chercher. D'ailleurs la conviction de Mauss que la totalité de la société est implicite dans ses parties ou paliers d'organisation plus ou moins profonds, ne peut-elle apparaître "comme une sorte de charte qui habilite un large éventail de tactiques de terrain" (Clifford, 1996, p.69), Mauss préconisant lui-même "le déploiement de méthodes documentaires multiples" (id. p.68) ?

La Kula des Tobriands pour Malinowski, la sorcellerie Azandé d'Evans-Pritchard, le Naven de Bateson, le combat de coqs balinais de Geertz, et, dans l'épistémé corse, l'examen du jeu de l'oeil pour Desideri, les haricots pour Caisson, le parler silencieux pour Diani : autant de thèmes qui n'indiquent pas quels code ou clé l'on devrait préférer, mais invitent plutôt à considérer que :

"comme Nietzsche dans sa vision des interprétations infinies, Mauss considère que la réalité sociale et le monde moral sont construits de bien des façons, dont aucune ne peut être privilégiée" (Clifford, 1996, p.69).

Une anthropologie de la quotidienneté devient ainsi anthropologie de la réalité quotidienne de l'acteur et non de moments ou espaces privilégiés par l'observateur de cette réalité. Quand le

terre-à-terre est fragmentaire, tous les fragments, conjoignant au télescopage des points de vue acteurs et observateur, terrain et problématique, deviennent révélateurs et produisent cette articulation du local et du global dont Kilani (1992) fait la définition même de l'anthropologie.

3. Corse et ethnologie

Une telle démarche, dont nous allons à présent exposer la méthodologie ainsi que les tenants et aboutissants de terrain, souhaite s'inscrire dans l'actualité et les pratiques contemporaines de l'anthropologie comme "essai d'instrumentation conceptuelle" (Lenclud, 1992, p.33).

Elle souhaite en outre répondre, au moins partiellement, à l'espoir de Caisson (1987) d'une maturation de l'anthropologie corse passant de la distanciation à l'individuation et l'élaboration. Sans doute appartenait-il à une île, figure de l'ambivalence, de susciter une voie d'accès, un *Passage du Nord-Ouest* anthropologique, un réseau entre les archipels de l'objectivation et de l'implication, de proposer de :

"saisir la réalité insulaire à travers les deux caractères de l'ouverture et de la fermeture simultanément, c'est-à-dire (...) d'admettre que c'est l'ensemble "ouverture-fermeture" qui est pertinent, (qui fait sortir) de l'impasse de la pensée univoque (...) : ambivalence et paradoxe" (Meistersheim, 1997, p.112).

Le projet est de joindre la mise en mouvement des problématiques développées par les deux versants de la configuration épistémique de l'anthropologie de la Corse, illustrant ainsi cette "iléité" que Meistersheim (1991; 1996; 1999) désigne à la fois comme un vécu, une culture et une matrice de compréhension qui oriente la perception, le comportement et la réflexion selon un mode particulier.

Il ne s'agit plus alors de réduire le symbolique à une collection d'objets typiques représentatifs, ou l'analyse de la communauté sociale à des causalités parlantes mais de "reconstruire le dispositif par lequel rapports sociaux et systèmes symboliques, pratiques et observances, statuts et croyances, mettent en acte du sens, c'est-à-dire un réseau, immanent et ouvert, de relations signifiantes" (Fabre-Vassas et Fabre, 1987, p.38) dans la constellation duquel prend forme la complexité du réel, et ce, pour le domaine corse.

Les composantes de cette constellation anthropologique peuvent être conjointes, par delà les distinctions de méthodes ou de pratiques de terrain, dans une démarche commune à (et de) l'anthropologie fondamentale telle que Lévi-Strauss, en réunissant, dans son introduction à l'oeuvre de Mauss, l'ensemble des sociétés humaines sous le signe du sens -sens et société d'emblée coextensifs- en esquissait le projet : la connaissance devenant désormais seulement un type particulier de rapport au sens, s'ouvrait alors la possibilité d'une réflexion proprement anthropologique sur la fonction symbolique.

CHAPITRE IV

ELEMENTS DE METHODOLOGIE POUR UNE

ETHNOLOGIE DE L'ACTEUR ET DE L'OBSERVATEUR

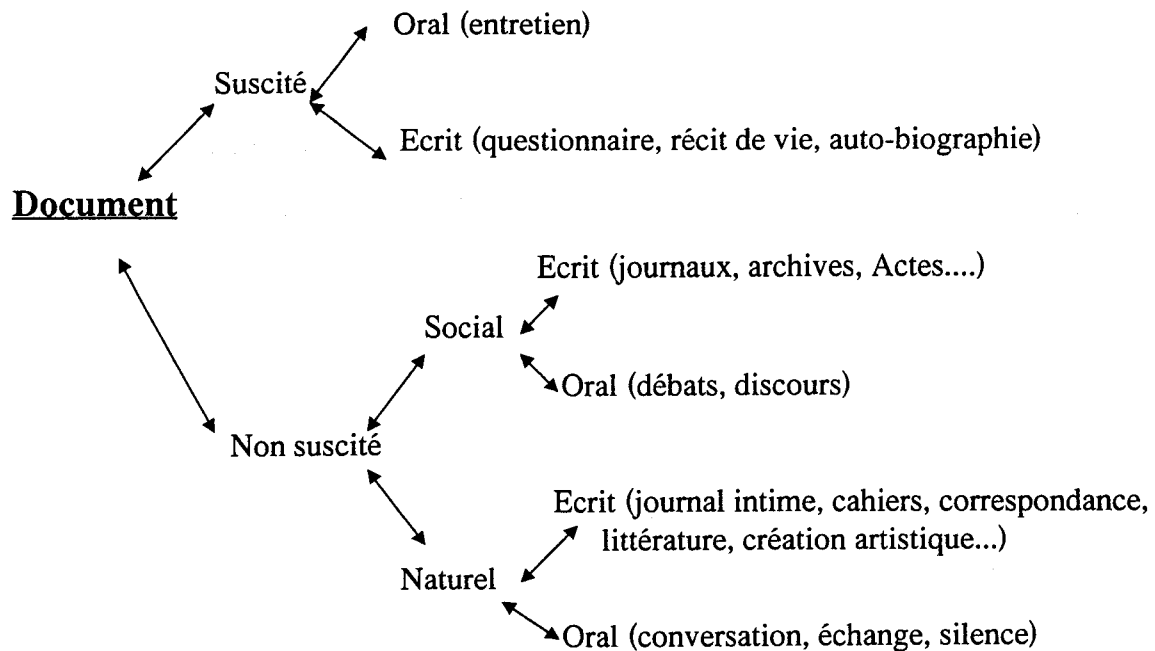
I. DISTINCTION ENTRE DOCUMENTATION SUSCITEE, NON SUSCITEE ET DOCUMENTS NATURELS

Il n'existe pas de données brutes dans la démarche ethno-anthropologique. L'expérience anthropologique construit son objet, si elle ne le crée pas.

" Le document ethnologique, comme le document historique, a une double nature, qui tient à sa situation " intermédiaire entre l'esprit qui étudie et le fait étudié " (Simiand). Son contenu existe indépendamment de l'observation qui le constitue en témoignage, mais il n'accède à la dignité de document ethnographique que pour autant que l'ethnologue est capable de l'utiliser comme indice, c'est-à-dire de le rendre à la fois intelligible et significatif au moyen de la question qui lui est posée. Sous la forme du fait auquel il se réfère, il préexiste à l'enquête; en tant que document, il est " créé " par l'interrogation qui l'a suscité et l'opération qui l'a isolé d'une pratique pour le promouvoir en instrument de connaissance. Le document ethnographique est une réalité transformée en signe par l'heuristique ethnologique " (Lenclud, in Bonte et Izard, 1991, p.475).

Nous distinguons dans le document ethnologique le document suscité du document non suscité. Le document suscité relève de l'intervention ethnologique proprement dite et recouvre l'oral (entretien provoqué) comme l'écrit (questionnaires, récits de vie et autobiographie rédigée après coup et mise en forme par l'ethnologue). Le document non suscité existe indépendamment de l'intervention ethnologique. Il se subdivise en document naturel et document social. Est dit social, l'écrit lorsqu'il concerne les archives, les journaux, les actes; l'oral lorsqu'il concerne les débats officiels, discours, etc. Sont dit naturels les conversations quotidiennes (oral), les journaux intimes, cahiers au jour le jour, correspondances (écrits). Cette typologie, très lâche -une archive comme un procès verbal de Conseil Municipal traduit bien sûr des discussions et un débat oral " naturel " et un document écrit plus ou moins social- sert du moins de champ à la réflexion⁸⁹.

⁸⁹Le choix des termes retenus pour désigner les différents types de documents est le fruit d'une recherche de termes équivalents dans la littérature qui n'a pas permis d'isoler le vocabulaire "idéal" susceptible de constituer une typologie incontestable



1. La documentation non suscitée

Trop souvent en effet :

" les thèmes groupés par l'ethnologue ne le sont qu'en fonction des besoins de sa démonstration. A mon sens une telle construction n'est légitime que dans la mesure où les thèmes réunis correspondent bien à ceux que les intéressés appréhendent habituellement, les uns en relation avec les autres, comme formant à leurs yeux un ensemble cohérent et significatif. Thèmes qui, en un mot, relèvent bien dans la culture étudiée, d'un même univers, d'une même configuration ou de ce que l'on pourrait encore appeler une même armature " (Ottino, 1972, p.21).

La documentation non suscitée nous semble être ce que l'observation perturbe ou informe le moins, par rapport à toute autre procédure, qu'elle soit distanciée ou impliquée, l'observation qui restitue le mieux (ou le moins mal) l'acteur, dans sa relation et son interaction aux autres acteurs, à son monde social, indépendamment de toute interaction avec un observateur extérieur. Dans ce genre de données, il s'agit de l'acteur lui-même dans ses actions, relations, représentations (les procédures de ruses ou de mensonges d'un acteur à l'égard d'un autre étant avant tout les signes de sa culture, et non des mécanismes de défense/séduction ou tromperie vis-à-vis d'un étranger ou d'un observateur extérieur). Du moins ne peut-on dans ce cas prendre pour la nature même de l'objet les conditions d'exercice de la méthode qu'on lui applique. L'acteur possède en lui la latitude de se comprendre comme

participant d'une communauté et comme sujet pour lui même, quitte à laisser affleurer une discontinuité avec ses interlocuteurs⁹⁰. L'observateur ne peut pas dans ce cas se faire un double de l'acteur, " vivre le fait comme indigène au lieu de l'observer comme ethnographe " (Lévi-Strauss, 1980, p.XVIII), mais doit plutôt observer le fait vécu par l'indigène : le réel de documents non suscités est le discours de l'autre-en-tant-qu'acteur.

Les perspectives de la théorie fondée (Glaser & Strauss, 1967) et de la stratégie d'ignorance (Bazsanger, 1992) entendent donner une légitimité à des énoncés théoriques non soumis aux procédures emphatiques de vérification habituelles, mais, extraits eux mêmes de la pratique du terrain et donc dérivés directement des données empiriques.

" Une telle procédure de recherche, qui se module, au fur et à mesure, selon les contraintes des données, pendant une longue période et selon des étapes non nécessairement successives va faire émerger la spécificité du phénomène étudié et ce qui est pertinent dans les situations en question " (Piette, 1996, p.83).

Dans la mesure où les acteurs produisent leur propre discours à l'intention et à l'attention d'autres acteurs et non un monologue masquant un rapport à un autrui fantomatique et partenaire muet d'un message produit pour lui même tel que l'implique le choix structurant d'une situation d'enquête par entretiens ou questionnaires, il ne s'agit pas pour le chercheur d'une analyse de vérification, d'application ou de contrôle d'une ou plusieurs hypothèses préalables, sachant ce qu'elle cherche et s'appuyant sur la quantification des résultats, mais plutôt d'une attention à la substance même de la communication⁹¹. La spécificité de tels corpus amènerait plutôt, dans un premier temps, à une analyse inductive telle que provoquée par le point de vue de l'acteur. Dans un deuxième temps l'ensemble du corpus est à considérer comme l'inducteur de multiples volets thématiques correspondant aux conditions de production du discours par la structuration thématique de la vie quotidienne, du social et du symbolique groupal quel qu'il soit.

Cette apparente " objectivité de soumission aux données ", si elle ne prétend pas, bien sûr, se dédouaner d'une axiomatique de départ, souligne que les documents recueillis ont été établis,

⁹⁰"Il arrive trop souvent dans les textes anthropologiques que les autres cultures s'apparaissent à elles mêmes, pour elles mêmes. Tout se passe comme si les coutumes et les moeurs étaient pratiqués en vue d'une inscription scientifique prévisible " (Affergan, 1991, p.155).

⁹¹Weller (1994) a montré que le recours à des entretiens favorisait plutôt une vue cohérente et stable de la personne, alors que l'usage d'une observation directe et continue des activités ordinaires apporte une vision plus hétérogène. D'où la nécessité de la réflexivité anthropologique quant à la délimitation du domaine de validité des matériaux traités, voire d'une épistémologie des domaines de validité.

réalisés, et conservés par les acteurs eux mêmes (ou leurs descendants) sans l'intervention d'un ethnologue.

C'est ainsi qu'une correspondance, un carnet, constituent bien un ensemble clos ou semi clos auquel les acteurs donnent une cohérence à la fois synchronique et diachronique, indépendamment de l'intervention d'un observateur, et délivrent de véritables fragments vécus que l'on peut en quelque sorte isoler analytiquement. Mais la diversité des protagonistes de la documentation naturelle et de leur statut permet de remonter à la diversité et la simultanéité des patrons culturels en jeu, des choix individuels et des déterminants sociaux, dans la mesure même où les différences de niveaux dans les communications et interactions entre acteurs sont comme autant de traductions et d'inter-traductions de compétences individuelles, s'éclairant par les commentaires que les acteurs font les uns sur les autres.

Les acteurs faisant partie de leurs propres représentations, se pose alors la question du seuil entre comportement individuel et stochastique et comportement collectif, question qui rejoint les rapports complexes entre la macro et la micro analyses. La pluralité des destins particuliers vécus dans une pluralité de champs sociaux, rend compte, par exemple, de la famille comme sans cesse en composition et modification, à des niveaux de comportements différents suivant ses membres (écriture, langue, statut, fonction, sexe) qui, tout comme l'ampleur et la plasticité des réseaux (parenté, politique, rituels...) mobilisés autour de décisions ou d'événements, invitent à se démarquer d'une caractérisation de la famille par un critère univoque au profit de phénomènes dynamiques et complexes, et tels qu'ils sont vécus. Nous observons néanmoins que :

" le monde est transporté dans son entièreté à chaque occasion culturelle : nommer une parenté, s'autoriser l'accomplissement d'un acte ou s'interdire de le faire. Le monde de l'autre, avant de se comporter en système fermé, se comporte de telle sorte qu'il fuit en amont vers la constitution de son sens et en aval vers l'intention de son geste " (Affergan, 1991, p.217).

Cette approche permet ainsi de se poser des questions du type : Une grande quantité d'infimes différences ne finit-elle pas par produire des écarts qualitatifs ? Comment une culture se reproduit-elle et quand peut-on parler de transformation plutôt que de reproduction ? Des ordres culturels différents ne détiennent-ils pas leurs propres modes distinctifs de production historique ? Ces échos et corrections de différents acteurs sont comme autant d'inventions

d'une culture en situation⁹².

La documentation non suscitée écarterait en quelque sorte l'obstacle de la sélection d'événements ou faits représentatifs, indiciaires de la " charte mentale " de la société considérée, d'un échantillonnage toujours possiblement invalidable construit sur le principe de l'homogénéité de la communauté. Si l'action d'un individu peut être ethnologiquement pertinente de représenter une communauté, du moins n'est-ce pas l'ethnologue qui produit, dans l'interaction quotidienne, cette sélection à partir d'un modèle d'homogénéité; il fait simplement du " quotidien échangé " le lieu représentatif de cette homogénéité. Il fait passer d'une anthropologie aristocratique du fait privilégié à une anthropologie démocratique du fait quotidien vécu ; du fait social total au fait social banal. La documentation non suscitée, l'interaction quotidienne, nous transporte en quelque sorte dans la double position de Malinowski (1963) où d'une part, pour assister aux événements de la banalité ou de la répétitivité quotidienne, "je n'avais pas à courir avec la crainte de les manquer, mais ils se présentaient là, sous mes yeux, au seuil de ma porte, si je puis dire" (p.63) ; et où, d'autre part, en présence de l'exceptionnel ou de l'extraordinaire, "chaque fois que quelque chose de dramatique ou de capital se produisait, il importait de procéder à l'enquête sur le champ, car les indigènes ne peuvent s'empêcher de commenter ce qui se passe et ils sont alors trop excités pour s'exprimer avec réserve, trop intéressés pour que leur imagination se prive d'ajouter des détails" (id, p.64).

Confrontation interactive des acteurs, la documentation non suscitée est ce lieu privilégié qui concentre le banal et l'exceptionnel, la routine et l'extraordinaire, une miniature enluminée de la socialité quotidienne. Dans cette perspective, rien, en effet, n'est étranger à l'investigation sociologique telle que l'entend par exemple Maffesoli (1985, p.136) : "en un moment sans fin, elle doit prendre en compte tout ce qui à un moment donné est une expression locale du discours social ". C'est parce que rien n'est important en soi que tout a de l'importance. C'est parce que le mouvant et l'invariant se mêlent dans le quotidien que nous pouvons effectuer une lecture transversale qui permet de remonter l'histoire, de saisir la contemporanéité d'un passé, la dynamique et le statique à l'oeuvre dans la société.

⁹²Une culture " se trouve articulée sur les interprétations de ses propres membres, interprétations qui s'alimentent elles mêmes à la discussion quant à l'appartenance à un même monde. Loin de se présenter comme monolithique, une culture se rompt en permanence par les remises en question de sa propre identité " (Affergan, 1992, p.166).

2. La documentation naturelle

Une documentation naturelle construit un social, un quotidien, des acteurs et des actions, des relations, *in situ* et *in vivo*. Des représentations. Que l'on ne se méprenne pas : il n'y a là nulle croyance en des données brutes, explicites, qui excluraient l'observation ethnologique et condamneraient à la simple restitution de documents.

Une telle documentation en tant qu'elle n'est pas faite (du point de vue des acteurs) pour être " lue " de l'extérieur, *a fortiori* par un étranger, est bien un comportement qui a lieu en l'absence d'observateur et indépendamment d'un observateur possible. Sa production comme objet par l'ethnologue doit aller dans le sens d'une connexion sur elle, ce qui évite toute problématique de " mise dans la peau " de l'acteur, de prétention à penser ce qu'il pense, puisque cette peau, cette pensée, sont exposées en situation (en acte et en interaction) avant et devant l'observateur.

Si une documentation naturelle n'est pas un mythe au sens de Lévi-Strauss où " les mythes signifient l'esprit qui les élabore au moyen du monde dont il fait lui même partie " (1962, p.348), elle est cependant un moyen, pour un observateur, de remonter à une image du monde " inscrite dans l'architecture d'un esprit lui même inscrit dans le monde " (id.), au jeu combiné des structures et des mécanismes psycho-cognitifs, en même temps sociaux et historiques. C'est de leur monde dont parlent les acteurs en parlant d'eux mêmes, c'est d'eux mêmes dont ils parlent en parlant du monde (même si ce qu'ils disent qu'ils font n'est pas forcément ce qu'ils font ou ce qu'ils sont). C'est le monde et eux mêmes qu'ils font en agissant, dans leur contemporanéité. Les catégories et procédures utilisées par les acteurs sont le résultat d'une interprétation et d'une représentation du monde qui sous tend la construction sociale et culturelle de leur réalité, en même temps que les indices du travail social de sélection à l'origine de ces représentations. Moment et fragment des relations sociales, la documentation naturelle permet de s'interroger sur la continuité/discontinuité entre contexte et acteurs, l'expérience différentielle des individus et les modalités de construction interactive de l'identité sociale et individuelle à un moment donné. A la fois pratique et fragment d'une société, elle est un horizon de celle-ci, un champ de pertinence de sa dynamique historique. Du coup, subsidiairement si l'on peut dire, l'histoire n'est pas une catégorie qui explique mais que les acteurs expliquent en la faisant, un ensemble de représentations et d'interprétations dressant une table des possibles où les acteurs vont chercher, négocier et trouver des solutions

propres à résoudre des problèmes internes. La documentation naturelle induit ainsi moins une approche dialectique des rapports entre structures et événements qu'elle ne montre comment les actions des sujets constituent des continuités ou des seuils de changement, s'inscrivent dans une tradition qui déterminerait les réponses aux événements ultérieurs, les interprétations des actions contemporaines. Une ethnologie de l'action du point de vue des acteurs vient bousculer les oppositions fixistes : en termes de structure, le réel c'est la structure dissolvant les événements ; en termes de temps, c'est l'événement inassimilable qui dissout la structure. L'action est entre les deux : les possibles d'une histoire en train de se faire, au quotidien, le devenir ouvert contre une histoire stationnaire. Nous évitons ainsi le reproche que Corbin (1998) adresse à l'historien qui "suppose que tous les êtres qui vivent une même époque la saisissent dans ses scissions, selon des logiques et selon des lectures qui sont celles de la communauté des historiens " (p.180), sans pour autant prêter le flanc à son autre reproche d'une toujours possible "géographie des sentiments dont il est de bon ton de se gausser, oubliant qu'elle était fortement intériorisée en même temps que postulée, au point que l'on ne sait pas trop bien si elle répète ou si elle crée les comportements" (id., p.252).

II. L'ACTEUR DIALOGIQUE ET L'ACTEUR SCRIPTEUR

1. L'Acteur dialogique

Les communications quotidiennes et les interactions conversationnelles (données *naturelles* que Windisch (1982) oppose aux données *construites*⁹³) étudiées *in situ*, comme dynamisées par le (et dynamisant la mouvance du) tissu social, en rapport avec les croyances, idéologies, appartenances sociales ou émotions, nous semblent d'une importance capitale pour l'approche anthropologique. Trognon et Larrue (1988), à la suite de certains travaux de socio-linguistique, de pragmatique ou d'ethnographie de la communication, considèrent que les fonctions du langage ne sont appréhendables et définissables que dans les situations empiriques de leur échange. Ils nous mettent ainsi en garde contre les supports d'analyse suscités ou retenus pour les besoins des recherches. Ces auteurs rappellent que, s'il s'agit pour

⁹³Windisch (1982, pp. 9-10) qualifie de "données naturelles" (par opposition aux "données construites") un matériel émanant essentiellement de la base de la population, produit spontanément, sans l'intervention de chercheurs, à chaud dans une situation d'échanges, et traduisant la pensée sociale et le langage en usage. Nous ne

le chercheur de l'observation de comportements, rien ne lui permet réellement d'inférer que les actes qui matérialisent le rapport du sujet à son monde, sous la forme de modes d'action, savoirs faire ou actes quotidiens, soient ou impliquent forcément "un rapport de représentation du monde ou de l'objet" (p.52). D'ailleurs, le chercheur-observateur, en retranscrivant ces actes en termes représentationnels, risque tout simplement de trahir voire... de créer ce rapport de représentation (Bloch, 1998-1999).

L'analyse de discours suscités par le chercheur méconnaît souvent ce que chaque acteur place sous les arguments qu'il avance ou les idées qu'il évoque. Les situations d'entretiens ou les questionnaires ne déclenchent pas à proprement parler de partage d'informations, d'opinions, de sentiments ou de représentations, encore moins de visée pratique de préparation à l'action. Selon Trognon et Larrue, resterait, comme "dispositif de partage des représentations", celui de la conversation quotidienne dans laquelle chacun échange avec l'autre ou les autres.

"D'autant que ces échanges ne sont pas seulement échanges de vues mais possèdent les caractéristiques propres à toute communication, construction et élaboration en commun, qui ne peuvent manquer d'enrichir les idées et opinions de chacun, donc leur représentation de l'objet en débat, impact des rôles et positions sociales de chacun des locuteurs qui, on le sait, influencent également leurs représentations" commentent Bonardi et Roussiau (1999, pp.52-53).

Les sciences sociales savent certes déjà que "l'homme n'est jamais aussi fondamentalement sujet qu'en se temporalisant par l'opérativité du langage" (Jacob, 1992, p.357), mais l'échange dialogique met en valeur combien, dans l'activité linguistique, le sujet reçoit un pouvoir de renaissance qui coïncide avec le pouvoir de rappel de son univers même, sa potentialisation et actualisation. La mise en jeu des actes et des acteurs, pose l'acteur en tant qu'"énoncéur psychosocial" (Hagège, 1985, p.316), notion proche du "modèle culturel" de D'Andrade (1987), en tant que schéma cognitif intersubjectivement partagé par un groupe social. Les énoncés narratifs, descriptifs, modaux, pragmatiques, font du parler un acte qui réclame la validation d'un sens par la pratique dialogique entre consociés : la subjectivité de l'acte de parole y est d'emblée "l'intersubjectivité d'une allocution" (Ricoeur, 1969, p.88). La question n'est plus alors celle d'une invalidation d'une approche ethnologique par l'individu ou le petit groupe, ni d'une pseudo-dérive psychologiste. Si le langage est activité, communicationnelle et stratégique, l'acteur représente bien un *nous* et non un sujet séparé,

renions pas, pour notre part, l'acception de "naturel" entendu au sens où le fonds culturel d'un individu constitue sa "seconde nature".

l'agir communicationnel contenant les deux niveaux de référence de tout discours : l'autoréférence et la référence au monde.

2. L'acteur scripteur

2.1. La pensée sociale

Windisch et le groupe de recherches interdisciplinaires sur la pensée sociale et le discours (Département de Sociologie et de Linguistique de l'Université de Genève), ont réalisé entre 1978 et 1981, une recherche (synthétisée dans l'ouvrage de Windisch (1982)) qui éclairera notre propos. Elle se formalise autour de discours produits en Suisse dans les années 1960 par les mouvements xénophobes et leurs adversaires. Pour tout événement important, les Suisses ont pour habitude d'adresser à leurs journaux des lettres exprimant leurs propres impressions sur la question. Quelques unes de ces lettres (550 en tout) constituent le matériel discursif de base de la recherche de Windisch. Non suscité, ce matériel est un bon révélateur du déroulement de la pensée sociale, dans le moment même de la production d'un événement, " propice à l'étude de la pensée sociale et du langage en usage " (Windisch, 1982, p.10). Le propos démonstratif de l'auteur ne le mène pas vers l'analyse de contenu classique, la recherche de thèmes propres à tel ou tel discours, mais vers la considération d'un niveau plus profond, celui d'un système de représentations sous tendu par " une structure cognitive donnée qui va de pair avec des structures axio-cognitives et affectivo-cognitives données " (id., p.87).

La saisie des variations sociales en acte dans la vie quotidienne fait ainsi sens vers des formes de pensée propres à des groupes sociaux donnés, de telle sorte que :

" la nature d'un groupe social, ses rapports avec les autres groupes, ses activités et les pratiques de l'ensemble de sa vie quotidienne (professionnelles, sociales, politiques, idéologiques) sont des facteurs qui doivent rendre compte de la nature et de la raison d'être de ces différentes structures socio-cognitives " (id, p.12).

Les thèmes de l'analyse de contenu n'ont ainsi que très peu de chances (en ce qu'ils sont construits par le chercheur) de donner accès à certains mécanismes cognitifs très généraux tels que le phénomène de la centration cognitive (socio ou ethno-centrisme), ou à d'autres mécanismes qui, bien que généraux, sont plus propres à telle ou telle société, pas plus qu'aux

façons de ressentir et d'éprouver la réalité sociale, de réagir en fonction de valeurs, passions, sentiments.

" Si nous parlons de structures socio-cognitives, c'est pour bien montrer qu'il n'y a pas d'un côté du cognitif et de l'autre du social, mais qu'il s'agit de deux niveaux de réalité indissociables. Le socio-cognitif est du cognitif modifié, travaillé par les réalités sociales, politiques et culturelles d'une société donnée à une époque donnée. Les structures socio-cognitives sont ensuite des réalités historiques, donc changeantes. Mais il ne s'agit pas de réalités conjoncturelles; elles relèvent pour le moins du moyen si ce n'est du long terme; ce sont des réalités historiques structurelles. Elles ont quelque chose à voir avec ce qui est de plus en plus appelé les mentalités. En ce sens, elles pourraient même contribuer à la compréhension de la structure profonde, du fonctionnement et de la dynamique des mentalités collectives " (Windisch, 1982, p.19).

Par ailleurs, en se centrant sur la recherche de thèmes, l'analyse de contenu se limite ... au contenu. Or, la forme discursive à travers laquelle se véhicule ce contenu est loin de n'être qu'un moyen servant à analyser la pensée ou les représentations. On ne prête pas attention au fait que, si le langage est socialement structuré, il est aussi structurant et agit sur la réalité sociale. D'ailleurs on ne saurait se contenter de :

" juxtaposer des éléments sociaux et des éléments linguistiques. Le langage en usage (...) est une réalité à la fois linguistique et sociale. Le langage et le social constituent une seule et même réalité indissociable " (id., p.20).

Cela signifie pour Windisch, comme pour nous, qu'une " pensée sociale donnée est indissociable de la forme langagière à travers laquelle elle est véhiculée " (id.). L'analyse de données naturelles éloigne ainsi d'une analyse qui serait exclusivement centrée sur le contenu. D'autant que, outre les niveaux langagiers et cognitifs, il faut également tenir compte de l'affectivité, des éléments symboliques voire mythiques. Ainsi, de l'analyse immanente de la langue, où tout est situé et recherché dans le linguistique lui même, pouvons nous passer à l'analyse des rapports d'interaction entre le linguistique et l'extra linguistique.

2.2. " Les impondérables de la vie authentique " (Malinowski)

Au delà de l'approche biographique, autobiographique ou des récits de vie, les documents naturels (ou *expressifs*) permettent de ne pas négliger ce que Malinowski appelle les impondérables de la vie authentique. Les échanges entre acteurs, oraux ou écrits, en tant

qu'ils mettent en scène des acteurs non publics ou célèbres, ne posent pas la question d'une ambition esthétique. Une communication épistolaire par exemple, demande un long délai d'échange : forçant en quelque sorte les codes ou accélérant les non-dits, elle tend à restaurer l'échange immédiat, restituant le vécu du contexte et son explication "en direct" par les acteurs.

Par rapport à un récit de vie ou une biographie dont on a pu discuter la validité et la fidélité sous l'angle de l'inéchangeabilité des observateurs (Cattani in Grawitz, 1995, p.517 parlant même de *love story* entre acteur et enquêteur), les documents naturels écrits, échange entre acteurs qui se répondent, se questionnent depuis une assise culturelle commune et partagée, dépassent la question du choix entre " colloque singulier ou discussion de groupe " (Poirier, Clapier-Valladon et Raybaut, 1983, p.27) et surtout l'alternative "unicité du témoignage ou recouplement " (id p.28). Un échange épistolaire a ceci de paradoxal et d'heuristique d'être à la fois un document historique produit *in vivo* par/dans une communication entre acteurs, sous une forme proche du dialogue (un document en situation), et d'instituer, dans sa progression, un échange permanent entre acteurs, mais également entre acteur et observateur, ce dernier venant se connecter à son déroulé sans en changer l'orientation tout comme il peut l'arrêter à son gré ou continuer à le suivre.

A la fois redevable de l'oralité, mais alors écrite et communiquée à distance, sans présence face à face, et de l'écriture, mais alors prenant la forme d'un dialogue niant la distance pour simuler, voire vivre, le face à face de la présence, un tel échange n'enlève rien aux distorsions, déformations, occultations ou transpositions du réel -ce serait bien plutôt la croyance en un rendu objectif qui serait une distorsion. L'échange est ici un indice socio-cognitif du comportement actoral et de la façon qu'a une société de distordre/déformer le réel en son réel : une culture. L'utilisation conjointe de matériaux relevant de ce que Poirier et coll. (1983) nomment la réalité représentée (idéaux collectifs, réinterprétations, esthétique, théâtre social que joue et se joue le groupe) et de documents relevant de la réalité formalisée (appareil juridique, normes régissant l'existence du groupe au quotidien), vient compléter et vérifier la réalité vécue des acteurs. L'accès à des rêves retranscrits par les rêveurs eux mêmes, à des rituels de tous ordres, des pratiques quotidiennes, enrichit encore la connaissance du social. D'un point de vue méthodologique, l'ensemble d'une telle approche bouscule les conflits de méthodes (nomothétique, idiographique, holiste, individualiste) et renoue avec la pratique de Thomas et Znaniecki (1919/1998) voulant faire reconnaître avant tout la valeur

méthodologique des documents personnels (lettres, biographies) qu'ils utilisaient et considéraient comme le type parfait du matériau sociologique, pour tenir compte à la fois des facteurs objectifs et des comportements subjectifs qui influencent la vie sociale⁹⁴.

Enfin, l'écrit naturel n'est pas du niveau de cette " première version " personnelle de la réalité relevée par Poirier et coll., dans le récit de vie, qui fait que chaque être est à la fois son propre acteur et son propre spectateur, qui peut faire des erreurs d'évaluation et qui ne peut pas sortir de " cette zone du para conscient où l'on se ment à soi même en s'abusant de bonne foi " (p.56). Que les acteurs ne sachent pas ce qu'est leur vérité, qu'ils ne soient pas les mieux placés pour se connaître, qu'ils interposent écrans et blocages dans leur représentation d'eux mêmes, n'est pas si important, lorsque une familiarité avec eux donne accès à quelques uns des filtres qu'ils utilisent ou qu'une longue pratique de la psychologie communautaire permet de n'être pas dupe de cette demi sincérité que les documents expressifs restituent : des faits certes mais aussi la signification qu'ils ont pour ceux qui les ont vécus et les décrivent dans leur propre langage, les silences mêmes des acteurs étant significatifs d'un certain code de communication communautaire. L'écrit naturel met en perspective et interrelation des acteurs faisant corps avec leur système de représentations et des documents, et les croise en une maïeutique sociale aux sources de l'histoire immédiate des acteurs. La connexion de l'observateur sur cette dynamique lui permet de repérer ainsi une véritable " diachronie du synchronique " (Ferrarrotti, 1990, p.29). L'écrit naturel apparaît alors comme un médium fondamental dans l'analyse de la pratique de vie quotidienne, parce qu'il restitue la parole aux/des acteurs, dans un présent qui construit dans le même moment des biographies, des récits de vie, des contextes : le local d'une communauté.

" Une anthropologie sociale qui considère chaque homme comme la synthèse individualisée et active d'une société élimine la distinction entre le général et le particulier d'un individu. Si nous sommes, si chaque individu représente la réappropriation singulière de l'univers social et historique qui l'environne, nous pouvons connaître le social en partant de la spécificité irréductible d'une praxis individuelle " (Ferrarrotti, id., p.51).

⁹⁴Rappelons ici la création du tribunal d'experts (Allport, psychologue; Gottschalk, historien; Kluckhohn, anthropologue; Angell, sociologue) chargé de juger de l'intérêt de la recherche de Thomas et Znaniecki " concluant ses deux volumes de commentaires en déclarant qu'à condition de s'entourer de précautions scientifiques, l'utilisation de documents personnels n'était pas seulement possible mais indispensable " (Grawitz, 1995, p.305).

Mais, à l'inverse d'un récit de vie ou d'une biographie, l'écrit naturel ne parle pas seul, les acteurs y sont multiples et en interaction; y est activée et actionnée une culture instituée et immédiatement existentielle, un ensemble d'expériences et de valeurs partagées quotidiennement. Il raconte donc moins une vie que des vies, des interactions constituant des vies sociales, c'est-à-dire la société perpétuellement à l'état naissant (par la reprise des représentations, leur utilisation, modification, négociation) et la société structurée dans la tradition : une totalisation toujours en cours, jamais achevée. Les actions, vécues, rapportées, des acteurs, sont en perpétuelle coexistence avec l'action sociale réifiée dans la notion d'*état* ou de *fait*. L'agir est une unité d'analyse flottante entre des entités sociales (communauté, groupe, famille, individus) dont les interactions avec l'acteur permettent de comprendre l'acte, d'un côté par la reconstruction des processus qui, d'un comportement, font la synthèse active d'un système social, et de l'autre, par l'interprétation d'un fragment d'histoire sociale depuis la subjectivité d'histoires individuelles. L'écrit naturel est le lieu dynamique de ce rapport entre le social et l'individuel en même temps que le lieu d'une interaction possible entre acteurs et observateur, dans laquelle la connaissance n'a pas l'autre pour objet mais l'observation de l'interaction entre acteurs et entre acteurs et observateur. Lieu d'une connaissance-à-deux d'autant plus profonde et objective qu'elle passe par l'interaction des subjectivités. Nous retrouvons dans ce retour à/de l'action, l'étrange voisinage d'un Marx (1844) posant qu'en agissant par ses mouvements sur la nature extérieure et en la transformant, l'homme transforme en même temps sa propre nature, et d'un Piaget (1950) pour qui une société est essentiellement un système d'activité dont les interactions élémentaires consistent, au sens propre, en actions se modifiant les unes les autres.

"C'est de l'analyse de ces interactions dans le comportement lui-même que procède alors l'explication des représentations collectives ou interactions modifiant la conscience des individus " (1950, p.201).

Voisinage moins étrange qu'il n'y paraît si l'on considère que ce retour à l'action est aussi un retour à l'acteur, donc un ancrage simultané du sujet dans l'histoire et la psychologie.

Parlant d'archives écrites, Pourcher (1997) ne note-t-il pas que le chercheur comprend qu'" à chaque document correspond un acteur, une position, un moment et un enjeu " (p.215). La multiplicité des expériences singulières et la communauté d'expérience que constitue la relation écrite entre acteurs, permet de faire toute sa place à l'historicité des configurations étudiées, de rendre compte à chaque fois de la logique et de la signification de ces expériences

dans leur singularité. Les régimes d'historicité et de temporalité que restituent les vies et les expériences quotidiennes (le *quotidien* des historiens allemands, le *vécu* des historiens italiens) montrent enfin leur importance face au jeu des structures et à l'efficacité des processus sociaux massifs inconscients qui ont longtemps paru seuls requérir l'attention des analystes et imposer leur logique propre aux comportements des individus et des groupes.

2.3. Le translinguistique du document naturel écrit

Dans le corps même de l'écrit naturel, plusieurs incidences ou manifestations du dialogue sont remarquables. A un niveau linguistique, nous y relevons de nombreuses indications de l'action *illocutoire* de Searle, en tant que l'illocutoire a pour fonction première et immédiate de prétendre modifier la situation des interlocuteurs. L'échange crée en effet une situation nouvelle ou du moins la revivifie sans cesse.

De même, dans le *perlocutoire*, l'énonciation sert des fins plus lointaines que l'interlocuteur peut très bien ne pas saisir : en interrogeant quelqu'un on peut avoir pour but de lui rendre service, de l'embarrasser, de lui faire croire qu'on estime son opinion. L'acte perlocutoire, contrairement à l'illocutoire, peut rester caché : il n'est pas besoin pour embarrasser quelqu'un de lui faire savoir qu'on cherche à l'embarrasser. Une part de l'échange entre certains scripteurs relève bien de ce domaine de communication en tant qu'il traduit un code communautaire singulier.

Cette possibilité paradoxale de l'écriture de donner accès à une " ethnographie de la parole " ne prend pas comme point de départ le code d'une langue mais ce que Hymes appelle une communauté linguistique, un groupe de sujets parlants possédant en commun des ressources verbales et des règles de communication, une *économie de la parole* que l'on ne saurait saisir d'une façon statique ou structurale mais bien dans son aspect dynamique, le contexte pragmatique d'une " sens communologie " (Maffesoli, 1985, p.216) se révélant et se construisant dans son usage. Il y a déjà trente ans, Gumperz déplorait que personne ne tente d'établir des rapports entre les faits de paroles ritualisés (dont les ethnographes de la communication avaient faits leur terrain de prédilection) et la conversation ordinaire de la vie quotidienne. L'échange épistolaire représente ainsi un " répertoire écrit " qui ferait pendant au *répertoire verbal* que Gumperz substitue à la notion de langue et construit à partir de l'activité linguistique que les sujets parlants pratiquent dans leurs interactions. Ce *code*

switching permet de passer d'un registre à l'autre, d'un répertoire à un autre, selon sa connotation ou son indexicalisation sociale. La correspondance épistolaire rejoint cette situation qui n'est pas construite par ou pour le chercheur mais constitue une véritable *méthode documentaire d'interprétation* servant à décrire les comportements de l'acteur en tant qu'ils sont liés à l'interprétation qu'il en fait ou qu'il suscite dans son interaction avec l'autre. En tant qu'interaction, elle éclaire de plus l'heuristique de sa propre fragmentarité car :

" il serait temps d'en finir avec l'idée (...) qu'un message doit tout dire et qu'à ne pas tout dire il n'est qu'une parcelle incomplète. Les messages sont transférables de contextes en contextes, et leur nomadisation affecte leur sens : ils renvoient les uns aux autres, s'éclairent les uns par les autres, souvent de manière inattendue et au défi des écarts de temps, d'espace et de culture " (Hagège, 1985, p.337).

L'intertextualité constitue ainsi une " signature du groupe " en même temps qu'un " indice de vie " (id p.380).

2.4. L'acteur épistolier

2.4.1. Du médium graphique ...

Cette exigence interne, structurelle à l'écrit naturel, contraint à ne pas la réduire à un simple médium, dont la forme serait séparable du contenu. Le médium graphique ne peut pas être retenu comme un simple instrument transcripteur de l'oralité. Que l'on pense à ce propos à des thèmes aussi divers que le passage des sociétés de l'oral à l'écrit, l'illétrisme, les questions de diglossie ou de multilinguisme, le statut de l'écrit dans l'immigration....

A propos des pratiques de l'écrit chez les Tziganes de France, Williams (1997) souligne cette " écriture entre l'oral et l'écrit " qui " fait passer l'écrit dans l'oral pour envoyer un message écrit qui ne cesse de proclamer son caractère oral (" je te dirais que ") " (p.63), et, réciproquement, l'oral dans l'écrit, sans les confondre, " les noue ensemble, les entrelace, les entrecoud " (id), dans une écriture qui, par la pratique continuelle de l'interaction orale, n'est pas un substitut de présence, mais la présence même des deux interlocuteurs.

Chartier (1991, pp.10-12) cerne historiquement la correspondance populaire (une forme de la documentation naturelle expressive écrite) suivant les trois évolutions majeures d'une épistolarité sans qualités : le rôle du processus d'alphabétisation, le désenclavement

économique et social, l'affirmation d'une sphère de l'individualité et du privé. Boureau (1991) étudie la correspondance en tant que forme ou norme. Les usages de la lettre au XIX^e siècle (Chartier, 1991), voire l'existence d'une correspondance rurale pour cette même époque sont analysés par Feschet (1996). La raison graphique chère à Goody (1979) s'y trouve décalée, sans cesse menacée par cette pensée que Caisson (1995) n'hésite pas à dire " sauvage " et que travaille sans cesse de l'intérieur la force symbolique de l'oralité. Chotard-Lioret (1985) insiste sur " le rôle essentiel tenu par le groupe familial dans la vie sociale avant 1920 " (p.71), mais le document écrit naturel ne se limite pas à cet aspect. La diversité (sexuelle, sociale, parentale, statutaire) des individus en présence renvoie autant à un ou des " groupes fondés de façon durable ou temporaire sur une communauté de résidence et de travail " (Fabre, 1993, p.16) qu'à des " identités collectives partielles, voire des singularités, travaillant à se faire reconnaître " (id). La figure de l'interaction de telles catégories, voire de leur chevauchement ou enchevêtrement réclame une attention fine au jeu concret des interlocuteurs dans l'expérience même de leurs écritures différentes et de leurs expériences quotidiennes.

La correspondance devient ainsi un lieu privilégié (Rappaport, 1988) et un lien privilégié des passages et échanges complexes entre le global et le local (Gasnier, 1992) parce qu'elle y livre autant les " faits " que les " représentations " qui constituent ces échanges, la " rhétorique de la tribu " (Goyet, 1994), et la rhétorique de l'Etat (Bouvier, 1991), les " petites patries " (Chanet, 1996), les " pays ", et la France (Weber, 1986). Ces échanges entre local et global prenant la forme de l'écriture ordinaire (Fabre, 1993; Dabene, 1993 ; Branca-Rosoff, 1989) ou domestique (Fabre, 1997), articulent des pratiques paysannes (Bromberger et Dufour, 1983 ; Jolas et Pinton, 1997 ; Lenclud, 1987) à des vécus de soldats (Desbois, 1990 ; Branca-Rosoff, 1990 ; Koskenniemi, 1956), un quotidien féminin, ou d'autres formes familiales ou villageoises, qui soulignent l'importance de l'exploration de la correspondance (Chartier, 1992 ; Bruneton-Governatori, Moreux et Moreux, 1997 ; Dauphin, Lebrun-Pezzerat et Pouban, 1995 ; Haroche-Bouzinac, 1995 ; Chotard-Lioret, 1985 ; Lacroix, 1984; Mark, 1997), mais aussi de l'écrit (Archetti, 1994) et de l'oral (Olson, 1991 ; Ong, 1982 ; Verdier, 1979; Meschonnic, 1991) ou de l'oralité (corse) comme culture incluant jusqu'à la gestuelle communicationnelle infra orale (Salini, 1996 ; Diani,1971) voire de véritables archétypes symboliques.

2.4.2 à une civilisation orale

En Corse, justement, l'apprentissage (historique) de l'écriture (durant le XIX^e siècle) correspond à l'apprentissage du français, contre, si l'on peut dire, le corse parlé. L'écriture joue plus et autrement que sur une opposition stable et continue de l'oral et de l'écrit, puisqu'elle surimpose un écrit français à un oral corse et qu'elle livre, dans le même moment, des différences culturelles profondes, traduisant le clivage de rapports au monde français et corse.

Loin qu'il y soit question d'une littérature épistolaire telle que popularisée par un genre de roman, on y aurait plutôt affaire à une " oraliture épistolaire ". A l'opposé d'une illustration du modèle de la " lettre parlée ", nous sommes confrontés à une parole naturelle transcrite, qui exprime sous la forme écrite, le modèle ou la pratique de l'interaction orale. Ce n'est pas dans ce cas l'écriture qui met en scène, simule, joue à la parole, la remplace, ou, comme dans la forme savante, l'autorise ou la nourrit, mais c'est la parole, l'interaction orale, qui joue à l'écriture, s'exerce à ses formes et contenu, se débat en son carcan, projette dans l'encre son ombre et sa trace, dans ses ratures ou ses beaux déliés, le babil et l'écho de conversations, jette dans le corps même de la lettre pris entre le prélude et le final de l'écriture obligée, un pont entre des cercles de parleurs, "sa possibilité même d'exister se fondant sur l'imbrication totale et nécessaire de l'immédiateté de son expression et de l'ancrage aux tréfonds inconnu de son histoire" (Fabre, 1997, p.17).

L'écrit naturel, du type échange de correspondance, ne prend pas non plus la forme faussement intimiste d'un journal ou d'une autobiographie pour soi ou pour un autre général ou abstrait, mais bien celle d'une conversation entretenue dans un espace et un temps déterminés. C'est un écrit du lieu qui fait appel à une saillance proximale (familiale, individuelle) et un écrit du jour -au sens d'une chronologie quotidienne (Fabre, 1997). S'il y a volonté de " rendre sensible l'existence maintenue et renouvelée des rapports de voisinage qui forment le tissu du quotidien " (Jolas et Pinton, 1997, p.47), c'est en tenant compte de l'interconnaissance à/de laquelle participe le destinataire. Chaque nom propre est pour les interlocuteurs un déclencheur, de ce que le destinataire est toujours un être singulier avec qui le message écrit prend moins la forme abstraite de communication que celle d'une conversation concrète actuelle, ici et maintenant, d'une dialogique indexicalisée, d'une oralité vécue comme quotidienne, une rhétorique partagée, culturelle. Les passages obligés, les

clausules, les répétitions, traduisent " la nécessité de toujours redire et répéter qui assigne à l'oralité son propre mode de création " (Salini, 1996, p.29). Il est difficile, dans une analyse de cette oralité-écrite, de ne pas succomber au piège d'une lecture savante et dominée par une culture de l'écrit qui déclare " stéréotypé " le contenu informatif de cet échange, s'apitoie savamment sur la répétition et l'obéissance à un modèle " pauvre " ; alors que justement l'apport en information de l'ici et maintenant vers l'ailleurs du destinataire est très important et riche parce que répétitif ; apparemment anodin et superficiel, parce qu'indexical ; apparemment petit et terre à terre, parce qu'expression de l'attachement et de la puissance de la société affective globale qu'est la famille.

Cet échange ouvre tant du côté d'une géographie de la communication que du côté d'une ethnologie des relations groupales⁹⁵, faisant de l'analyse des pratiques épistolaires un guide remarquablement efficace des mouvements et des rythmes de vie d'une époque, au niveau local comme au niveau global. Non seulement les signes sont des actes, mais ils contiennent en eux mêmes leur perpétuation : écrire une lettre c'est aussi répondre à celle reçue, ou s'inquiéter de son absence, c'est encore en annoncer une prochaine, c'est relire la dernière, c'est pratiquer l'échange pour le vivifier, le continuer, le reproduire. L'entretien de la cohésion du réseau suppose que l'on écrive et que l'on échange de manière régulière et obligée, quitte à répéter ou à n'avoir que peu à dire : l'essentiel est cet échange, et son intensité même devrait attirer la méfiance sur les jugements en termes de stéréotypes ou de pauvreté de contenu, quand ce qui importe est l'entretien du cycle des messages, fussent-ils conventionnels :

" Le cercle des sociabilités supporte sans risque de s'étendre au delà de l'immédiateté du quotidien et du proche si l'on prend soin de le circonscrire d'une correspondance absolue " (Hébrard, 1991, p.300).

Surtout, ajouterons nous, dans le cadre d'une culture orale qui plutôt qu'inscrivant la pratique épistolaire dans les rituels du privé, nourrit le vivre ensemble quotidien -fut-ce à d'énormes distances géographiques- de cette gestualité entre oral et écrit qu'est l'écriture et la lecture d'une lettre.

⁹⁵ Que ce soient l'oralité " terre à terre " des discours paysans, une " communauté sans écriture dans le monde de l'écrit " (Williams, 1997, p.59), " des unités sociales chaudes favorables aux rapports personnels intenses " (Balandier, 1989, p.432) ou l'expression d'un " messianisme technétronique " (id.), le local de cette écriture ramène à cette " analyse extrêmement rapprochée de phénomènes circonscrits (...) faits de chair et de sang " (Ginzburg et Poni, 1979, p.183).

Pris dans le réseau d'une culture encore très puissamment orale, la lettre d'un tel échange conjugue le geste singulier à la geste culturelle dans un lien social où l'écrit parle encore et où l'oral met en présence dans l'écriture des êtres singuliers et des réseaux sociaux. Les usages de la correspondance, dans leurs variations et leurs différences individuelles mêmes deviennent ainsi un " révélateur " de la manière dont une communauté et les individus construisent des représentations du monde et investissent de significations contrastées et multiples leurs expériences, leurs perceptions, leur sensibilité :

" Dans une histoire culturelle redéfinie comme le lieu où s'articulent pratiques et représentations, le geste épistolaire est un geste privilégié. Libre et codifiée, intime et publique, tendue entre secret et sociabilité, la lettre, mieux qu'aucune autre expression, associe le lien social et la subjectivité. Chaque groupe vit et formule à sa manière le problème équilibre entre le moi intime et les autres. Reconnaître ces diverses façons de manier l'aptitude à correspondre est sans doute mieux comprendre ce qui fait qu'une communauté existe, cimentée par le partage des mêmes usages, des mêmes normes, des mêmes rêves " (Chartier, 1991, pp.9-10).

La correspondance dans sa multiplicité renvoie ainsi l'image qu'une société veut se donner d'elle-même.

III. L'ACTEUR DIALOGIQUE ET L'ACTEUR EPISTOLIER : UNE REDEFINITION DE L'ACTION

1. L'interaction et l'interacteur

Parce qu'ils peuvent être le lieu même de la traduction par l'acteur du débat entre les pressions externes et internes, les dispositions acquises et une affirmation singulière, le poids des structures et la volonté individuelle, l'abrégé d'une histoire et d'un contexte, les documents naturels inscrivent l'acteur entre le déterminisme et la liberté.

L'homme dialogique, comme l'acteur épistolaire, mettent en situation un acteur social, jouant de l'implication, de l'affrontement et de la négociation, définissant des valeurs communes. Parce que la communication est inscrite dans le temps, s'y déroule en le déroulant, l'acteur y livre et y construit une identité, une singularité. L'âme et la cité, comme dirait Platon, sont indissociables, les actions et les décisions sont politiques et sociales. Les rencontres, les échanges, les communications, dialogues, ou échanges épistolaires, les interactions

quotidiennes établissent ainsi l'interférence entre les influences sociales et leur modification possible par l'acteur. On voit combien on ne saurait réserver le terme d'action à ce qui rompt avec l'habitude, puisque notre vie nous conduit assez fréquemment à répéter les mêmes comportements, les mêmes choix, voire les mêmes erreurs. Du coup l'action quotidienne révèle, comme paradoxalement, le déterminisme et la singularité de l'acteur. La culture, pour éviter d'être réifiée en dehors des individus qui la vivent, doit être définie à partir des interactions quotidiennes entre acteurs.

" L'individu apparaît comme un acteur qui remodèle et catégorise les informations auxquelles il est confronté, et il le fait dans le contexte d'un ensemble de relations avec les autres individus, et bien sûr, à propos d'objets " socialement importants " pour lui " (Bonardi et Roussiau, 1999, p.22).

Ces choix ou non choix quotidiens ne reposent bien sûr pas sur une connaissance de lui même par l'acteur, une " notion vraie de notre être " comme aurait pu l'écrire Kant, mais simplement sur une notion empirique, phénoménale, voire imaginative ou fantasmatique. Du coup, on ne peut " parler " d'action justement sans " en parler " : par image, par récit, par histoires. L'identité est toujours une fiction déroulée dans le temps de l'acteur. D'autant que, pour une bonne part, la manière dont l'individu s'oriente dans le présent dépend de la façon qu'il a d'anticiper l'avenir. Celui-ci " peut être au coeur de chacun comme une motivation réelle de ces conduites " (Sartre, 1960, p.66). C'est l'image du futur qui, en quelque sorte, fait vivre au présent.

" (L'action) se développe dans l'articulation du monde tel qu'il est imaginé, représenté, et tel que pour l'instant il est (avec ses déterminismes et ses pesanteurs sociales, économiques et culturelles). L'action manifeste donc l'existence d'un imaginaire devenu imaginable c'est-à-dire qui cherche à se réaliser " (Aebischer et Oberlé, 1990, p.106).

Le vécu dès lors est bien ce qu'on dit (de ce) que l'on fait dans ses relations aux autres. Ces fictions hétérogènes, sont autant de rationalités ou rationalisations d'acteurs différents, ainsi véritablement connectées. Dans la dynamique de la communication, l'action se transporte de la certitude de ces dires à une combinatoire de rationalités différentes ou complémentaires qui en font véritablement un agir communicationnel. Les rationalités ainsi discutées ou négociées peuvent être plus ou moins souples ou rigides, incertaines ou cohérentes, fragiles ou s'instituant. Leur négociation même nous décale de la rigidité du calcul du décideur

hyperrationnel de la théorie des jeux et nous reverse vers le probable, l'incertain, l'ouverture et la fermeture de la discussion. Les stratégies, les ruses, les programmes, tentant de pénétrer les intentions de l'autre et de se préserver de son regard, si elles sont *de facto* opaques, révèlent au moins que l'action est à la fois un véritable processus d'interprétation par lequel l'homme veut s'assurer du sens de l'action de l'autre, et un processus de définition par lequel il rassemble des indications pour l'autre. L'action est interaction, l'acteur interacteur. La communication manifeste, *in vivo* et dans sa dynamique même, le sens de ce sens partagé, sans cesse construit, oscillant entre la domination des symboles signifiants et l'activité interprétative des acteurs, entre des sujets considérés comme des individus conscients et rationalisants et des sujets-de-réponse-déjà-là sous la forme de schèmes supra-individuels. Dans les deux cas, il s'agit de découvrir, sous le double mouvement des actions humaines, ce qui exhibe et construit le fonctionnement du système, le mouvement perpétuel du devenir-membre d'un groupe.

2. Action et langage

Weber, entre autres, a insisté sur l'irréductibilité de l'action humaine à l'événement observable: en plus de ses causes, une *action* renferme un sens intérieur à l'agent et inhérent à son déroulement, qui n'apparaît pas à l'observation ; tandis que *l'événement*, lui, se situe sur des vecteurs spatio-temporels entièrement réductibles à la perception. Or, la communication (dialogique, épistolaire, silencieuse) ne réduit pas les actions à de l'observable mais dévoile ce sens intérieur inhérent à l'agent et à son déroulement, soit sous forme d'intention, raison, stratégie, voire tromperie, séduction ou supplication, fournies par l'acteur lui-même, soit les révèle dans le déroulement même de l'échange. A ce niveau, elle autorise donc une interprétation et une compréhension de l'action.

D'autre part, elle montre que l'action ressortit du domaine du langage dans le même temps que celui-ci participe de l'univers de l'action. L'acteur agit en parlant et parle en agissant, s'ouvrant ainsi au domaine de l'interprétation et du sens -du moins pour les consociés. Une action devient une *valeur* lorsqu'elle met en évidence des règles, des points forts d'une communauté et cristallise ce qui, de la société, est de l'ordre du valorisé, du désirable, de l'intersubjectivité forte : du communautaire. On comprend ainsi en quoi la documentation naturelle s'écarte de la méthodologie des récits ou histoires de vie ou de la méthode

biographique, élection d'un sens anachronique, recomposé ou surimposé, pour leur préférer le déroulement de la vie, horizontalement susceptible, par l'inter-exposition des dialogues et gestes quotidiens les plus communs des acteurs, de souligner les prégnances culturelles, et, verticalement, susceptible de rehausser les représentations et les mentalités. Morand aimait à dire que nous ne croisons les vies des autres que dans le sens de leur largeur alors que ces vies continuaient dans le sens de leur longueur. Cette métaphore recoupe la distinction que nous faisons entre une anthropologie de *l'état* (de la *factualité*) et une anthropologie de *l'action*, le passage de l'achèvement d'un résultat ou d'un donné à la virtualité et à l'effectuation de l'acte, des *patterns* culturels à la multiplicité des activités. L'agir devient ainsi condition d'une anthropologie historique qui ferait une place conjointe à l'acteur et à l'observateur.

3. Action et vécu

Le vécu en tant qu'il est ce qu'on dit qu'on fait, donc à la fois agir et communication, confrontation et élaboration de valeurs, " aurait du constituer pour l'anthropologie l'aiguillon de nouvelles investigations " (Affergan, 1991, p.181). Il aurait permis d'appréhender les causes ou les raisons qui orientent les pratiques dans un sens ou un autre dans la même sphère culturelle. La reconnaissance du vécu et du monde dans la dimension de l'intersubjectivité de l'acteur, comme monde soumis en permanence à l'échange-confrontation-négociation-harmonisation sur le sens à conférer aux actions, aurait sans doute permis d'éclaircir pourquoi certaines actions se modifient au contact de l'observateur et combien leur réduction à des états ne pouvait pas donner accès au vécu. Que valeurs, représentations, normes ne soient légitimées -et encore souvent provisoirement- que par l'intersubjectivité des acteurs, permet à l'observateur de se connecter sur l'herméneutique que constitue le réseau des positions (évolutives) tour à tour occupées par les acteurs dans l'échange, une herméneutique qui permettrait de réinterpréter les règles d'interprétation des acteurs. Telle est l'ambition d'une anthropologie de l'acteur et de l'observateur.

" Serait réputée anthropologique une rationalité dont le privilège ne se rattacherait plus à " la description ontologique du monde des étants " ni à une épistémologie de la Méthode, ni aux valeurs de vérité des énoncés assertoriques. Elle s'alimenterait en revanche aux facteurs de situations imbriqués les uns dans les autres au sein d'un monde vécu : désirs,

motifs, souvenirs, associations (...). Les raisons impliquées dans les pratiques quotidiennes en constitueraient alors la source intarissable " (Affergan, 1991, p.219).

Cette approche permet de s'interroger sur la logique singulière d'une culture et la façon dont elle se manifeste historiquement par des groupes et des individus. Collecter, à l'image de Levi (1989) pour le village de Santéna, tous les événements biographiques d'une communauté qui ont laissé une trace documentaire pendant une cinquantaine d'années peut-il empêcher que subsiste " une énorme lacune dans tous les récits de terrain : le côté indigène de l'histoire " (Clifford, 1996, p.65) ? Le dialogue des acteurs constitue l'indice de la construction d'histoires individuelles et groupales, d'identités sociales plurielles et plastiques opérant à travers un réseau serré de relations, de concurrences, de solidarités, d'alliances, à partir de sources dont l'importance et la signification sont à évaluer dans les usages sociaux dont elles font l'objet, leur actualisation différentielle. Cette approche du local, familier et surprenant, banal et exceptionnel, quotidien et événementiel, recouperait en tout cas les expériences les plus élémentaires, les plus propres peut être à éroder la notion de structure. En approchant des actions, faites, dites, écrites, explicitées, représentées, de/par les sujets, l'ethnologue s'empare moins de faits ou d'événements accomplis ou achevés, qu'il ne recueille, sous la forme d'un texte ou d'un discours, un processus en forme de vouloir faire et de vouloir dire, une interaction sociale. Ce représenter, cet expliquer et ce comprendre interceptent un sens en train de se faire à travers des actions, l'explication et la représentation d'implications : une réflexion sur elle et à travers ses acteurs d'une conception de l'existence sociale, une façon de (se) penser et de (se) parler. Se connecter sur des documents naturels, c'est intercepter un présent en train de se faire et de s'expliquer qu'il ne convient donc pas de traiter comme un passé mort.

IV - LES DOCUMENTS NATURELS, LOCUS PRIVILEGIE D'UNE ANTHROPOLOGIE DE L'ACTEUR ET DE L'OBSERVATEUR

1. Paradoxes heuristiques

Le document naturel ne joue pas non plus le rôle de l'informateur traditionnel, ou alors l'informateur serait toute une famille voire un front familial, un village (un groupe d'internautes ?), l'objet entier. L'approche par les documents naturels se donne à penser

comme ce paradoxe : anthropologie historique au sens non pas de l'étude historique du passé mais de l'approche anthropologique du présent inter-vécu par des acteurs dans le moment et le mouvement de sa dynamique. L'historien devient ethnologue et l'ethnologue historien. Avec cette possibilité, offerte par les documents naturels, d'une interférence minimale de l'observateur et d'une activité de l'acteur non provoquée ou observée dans son présent par l'observateur. Cette *observation non participante* -du fait du décalage entre le présent de l'acteur et le présent de l'observateur- est aussi une *participation non observante* du fait de ce même décalage. La conjonction des deux correspond à l'ouverture de l'éventail de l'observation entre implication sans explication (anthropologie du point de vue de l'acteur) et explication sans implication (anthropologie du point de vue de l'observateur).

Nous rejoignons ici la pratique de Malinowski privilégiant l'attention de l'observateur à " l'explication que donnent les indigènes (d'un événement) telle qu'elle est conçue par leur esprit " (1963, p.79), à l'écoute du point de vue de l'acteur, comme permettant la complémentarité d'une connaissance *émique* suffisante. Mais on voit combien les documents naturels, en tant qu'échange entre acteurs, peuvent indiquer au chercheur " où regarder, à quoi s'attendre face à l'accomplissement d'une action complexe, et aussi l'aider au découpage des unités comportementales observées " (Piette, 1996, p.50). De plus, en tant que relation continue, sur le long terme, elles amènent au jour des variations de pratiques ou de valeurs, des oublis, des mensonges, des justifications ou exagérations, toujours observables, ce qui n'est pas forcément le cas pour un terrain procédant par informateur.

Etrange terrain que celui des documents naturels en tant que microcosme, miniature hologrammique rameutant le social, observable comme inobservable, autour ou en lui, simulant une sorte d'*ubiquité* et de *chronoquité* du chercheur dans le lieu et le temps de ce terrain : on peut y observer et en participer et pourtant s'en extraire. On peut utiliser le discours du natif comme principe explicatif, de ce que les données y sont saisies dans leur forme lexicale originale, dans leur temporalité et leur dynamique, le ressenti et le vécu des acteurs interagissant -un ethnosavoir à la fois groupal et singulier. L'analyse du langage-en-acte des acteurs peut ouvrir sur la connaissance de l'organisation discursive et cognitive des acteurs, l'identification et l'interprétation par les acteurs de leurs propres actions peut ouvrir sur la connaissance du système culturel des acteurs. " Le chercheur de documents humains " selon la qualification de Griaule (1957, p.23) fait de l'ethnologue un historien mis en présence

des faits qu'il décrit et un ethnologue à distance de ces mêmes faits, et de l'anthropologie une science-en-train-de-se-faire, *une anthropology in progress*.

2. L'extra-subjectivité du symbolique

Une telle approche débouche sur une connexion possible entre acteur et observateur de ce que les documents naturels font sens vers l'extra-subjectivité du symbolique. Les classifications, les effets de discours sont internes et d'autant plus intéressants que dans tout discours s'inscrit l'incitation à faire admettre une représentation qu'on a de la réalité (plutôt qu'une représentation de la réalité elle-même) : les mots, mais aussi les indicateurs et les modélisateurs produisant l'énonciation, sont porteurs de sens. Le processus de représentation, l'acte d'énonciation, marquent la présence au monde du locuteur. On convoquera ici Benveniste pour qui l'énonciation est un procès d'appropriation et le " je ", même non explicite, le seul moyen de parler de (ou d'écrire) quelque chose en se repérant selon les axes de l'ici et du maintenant. Par ailleurs, dans ou derrière le discours ou le texte écrit pour des consociés, toute énonciation convoque le pair, appelle au dialogue et à la réponse. Encore, l'acteur-émetteur, par son discours, l'initiation ou la perpétuation de l'échange, débat, dans son discours même, du vécu, du langage du vécu, du sens de ce vécu, de l'affectif, de l'évaluatif, du prescriptif, du normatif, du culturel, du symbolique, véritablement sans résidu :

" Le sens symbolique d'un vécu ou d'une série de vécus n'est pas donné avec lui, ni structuré a priori, mais se construit et s'explique par le langage (ou le discours ou le dire). C'est donc bien dans l'épaisseur des mots, à travers leur déroulé, qu'il faut poser la question du sens symbolique d'une culture. Les mots du langage signifient ce qu'ils disent au delà du lexique et de la syntaxe qui n'en sont que des cadres *a priori* " (Affergan, 1987, p.253).

En d'autres termes, pour être une réalité, le discours doit référer à un monde extra discursif et non pas contenu en lui. Le temps d'une société et d'une culture n'est appréhendable que s'il est dit, ou écrit, dans un récit, une narration, un discours. En travaillant sur ces discours ou ces " textes " (Geertz, Ricoeur) nous travaillons sur des signes transitifs, qui renvoient toujours à quelque chose d'autre. " La possibilité d'herméneutique est du coup permise " (Affergan, 1987, pp.277-278). En effet, "l'acte de questionner une présence en façonne la condition de possibilité : il ne peut exister aucun parler qui ne lie celui qui parle à celui à qui il s'adresse" (Gadamer, 1976, p.245).

L'herméneutique naît ainsi doublement, du côté de la communication entre les acteurs, du côté de la construction de son objet par l'observateur. Du côté de l'acteur, elle a comme mobile la volonté de vivre comme membre d'un groupe, un devenir-membre sans cesse en construction ; du côté de l'observateur, son mobile est la connaissance scientifique de ce groupe, éventuellement par la (re)construction quotidienne, vivante, du devenir-membre du groupe.

V. ECRIT/ORAL, HISTOIRE/ANTHROPOLOGIE : DE NOUVEAUX RAPPORTS

1. L'écrit et l'oral dans le cadre d'une documentation non suscitée

L'ensemble des productions non suscitées nous semble susceptible, de par la spécificité d'un écrit-oralisé, ou mieux d'un écrit-dialogué-dialoguant, de bousculer la traditionnelle opposition entre écrit et oral qui ferait le partage entre les pertinences méthodologiques et analytiques de l'historien et celles de l'anthropologue, et de réduire

" le paradoxe d'une situation dans laquelle l'historien, aux prises pourtant avec une documentation inerte, a toujours eu plus tendance à " raconter " que l'ethnologue qui, lui, tout en disposant à travers le terrain d'une documentation infiniment vivante, s'efforce presque toujours de saisir des structures, qu'il s'agisse des règles de parenté, des circuits de biens et des rapports d'autorité " (Aron, 1981, p.466)⁹⁶.

Les documents produits par les acteurs peuvent être historiques, et, s'ils sont écrits, présentent souvent la forme d'un échange oral. L'alternative n'est plus entre le tout écrit *versus* le tout oral, partage dont la déconstruction de Derrida a dès longtemps montré les frontières incertaines. D'ailleurs :

⁹⁶La séparation entre histoire et anthropologie ne repose plus sur des critères épistémologiques assurés et tend à se dissoudre, parce que les deux types d'humanité que ces disciplines se réservaient par le " grand partage " entre sociétés froides et chaudes, avec ou sans Etat ou écriture, et qui engendraient deux genres de savoirs distincts, - étude du passé ou connaissance du présent, causalité historique ou causalité fonctionnelle- était inscrite dans des programmes de savoir (" à l'histoire les sources écrites, à l'anthropologie l'enquête orale et l'observation directe : telles sont les différences de procédures par lesquelles anthropologie et histoire accèdent aux expériences sociales vécues " (Lenclud, 1992, p.334)) dont les frontières s'estompent dans la continuité d'une historiographie française s'étant annexée des objets qu'elle n'hésite pas à nommer ethnologiques et d'une anthropologie relativisant en partie les grandes options de l'historiographie moderne, à l'instar de Salhins (1982) accueillant l'historicité parmi les objets de connaissance de l'anthropologie. On se reportera pour un examen

" la compréhension des documents relatifs au passé (...) n'est pas différente d'un point de vue logique de la compréhension des signes et des indices qui nous rendent possible la connaissance d'autrui dans l'expérience du présent " (Marrou, 1975, p.59).

Une société ne se livre que très incomplètement dans les traces écrites (archives) qu'elle laisse d'elle même à la postérité, dira-t-on et, peut être, comme le pense Lévi-Strauss, le plus important ne s'y trouve-t-il pas inscrit. Mais si les choses auxquelles s'intéresse l'ethnologue ne sont pas écrites ou seulement entre les lignes, sont-elles pour autant dites, même entre des mots ?

" Les éléments de base de l'idéologie restent le plus souvent implicites. Les idées fondamentales sont si évidentes et omniprésentes qu'elles n'ont pas besoin d'être exprimées, l'essentiel va sans dire, c'est ce qu'on appelle la tradition " (Dumont, 1977, p.28)⁹⁷.

Il ne s'agit pas d'opposer la saisie d'un présent (documents suscités pour l'ethnologie) et celle d'un passé (documents non suscités ou archives pour l'histoire, réduits d'ailleurs à des états ou des faits), mais bien plutôt, en réintroduisant l'action et l'acteur (documents naturels), de réintroduire le temps en acte, c'est-à-dire le jeu multiple, complexe et parfois contradictoire, d'une grande diversité de temps sociaux : des systèmes de pensée, des institutions, des engagements individuels, qui font la dynamique du temps. L'histoire n'y est pas vraiment science du contingent régnant sur l'individu ou l'événement, et l'anthropologie cette fille cadette de la sociologie, se réservant pour sa part les couches profondes du comportement humain. Braudel faisait s'entrechoquer ces distinctions dès 1951. La prise en considération complémentaire des comportements humains individuels (prévisibles, imprévisibles, banalisés, spontanés, finalisés, affectifs....) en même temps que la puissance du collectif et du récurrent ferait devenir l'histoire aussi anthropologique que l'anthropologie historique. L'ensemble des documents naturels se joue des exclusives, du monopole du document écrit ou du privilège de l'histoire orale, du double piège des historiens qui accusent l'ethnologue de négliger la chronologie et des ethnologues qui accusent l'historien de ne considérer que l'écrit. Il se situe dans la logique de Pourcher (1997) pour qui l'ethnologue qui travaille sur

minutieux de l'historique des rapports entre ces " programmes " à Lenclud (1992), Augé (1994), ou Revel (1996).

nos sociétés " doit avoir ce double ancrage qui oscille entre hier et aujourd'hui, ce double regard qui va et vient dans le passé et le présent " (p.228), lui même héritier de Lévi-Strauss (1983) pour qui " le travail exemplaire doit tendre à la réconciliation des deux disciplines, en rapprochant la source et la méthode, le passé et le présent, l'histoire et l'ethnologie " (p.1218). Mais ne sommes nous pas nous mêmes en train de nous " justifier de cette utilisation qui semble rattacher (l'ethnologue) à une autre discipline ayant pour vocation essentielle ce travail sur les archives ? " (Pourcher, id. p.215).

Le mélange des genres, les interactions que tissent les documents naturels entre sexes, statuts, fonctions, en donnant la parole et l'écriture aux acteurs et à leur échange, font entendre

" des voix multiples qui parlent de l'ordinaire de la vie, de la couleur des jours qui passent, de la pauvreté des uns, de la richesse des autres, et pour tous, des joies et des peines " (id. p.217).

Surtout, ce mélange restitue le présent de la production/reproduction de ce quotidien, son évanouissement ou son durcissement, sa dynamique, l'invention chaque fois reprise d'une communauté. La dimension temporelle court à travers le quotidien et l'extraordinaire, mêle temps long supra-communautaire et temps micro-individuel, présent vécu et passé. L'expérience de l'histoire par l'acteur est acquise par l'ethnologue historien au contact des documents, dans l'expérience des rapports qu'en fait et qu'en rapporte l'acteur entre les moments successifs du temps et entre les formes successives de l'action. Cette double expérience montre que tout ne s'enchaîne pas, qu'il y a des rythmes et des hiatus, de la durée et de l'événement, du rien et du quelque chose.

On comprendra sa richesse d'information si on la rapproche des rapports des préfets et sous-préfets mis à jour par Pourcher (1994), du journal d'Emile Joly, maire de Mende (id.), de la recherche de Jolas et Pinton (1997) sur le journal quotidien d'un paysan de la Creuse ou de celle de Bromberger et Dufour (1983) sur l'agenda d'un ouvrier-paysan varois, de celle de Feschet (1998) sur les papiers de famille, de l'intérêt de l'archive policière et judiciaire dont Corbin (1991) signale qu'elle autoriserait

" la saisie, en leur simultanéité, des logiques de comportements et de rhétoriques. Elle ne propose pas une présentation organisée et continue du réel; elle se situe en amont de la construction du récit et de l'événement établi en sa cohérence (...). L'archive judiciaire permet de percevoir la façon dont une population se pensait, se représentait la société englobante, ressentait les émotions, se forgeait une identité. Par sa fragmentation même,

⁹⁷ "Les papiers de famille ne se résument pas qu'au passé qu'ils détaillent. Ils sont bien plus au présent qu'au passé car de toutes ces histoires, aujourd'hui, personne n'en sait rien. L'essentiel est qu'ils soient là et non qu'ils soient lus" (Feschet, 1998, p.99).

par ses fulgurances, cette source permet de percevoir le social en permanente production " (p.226).

Les documents naturels (les " archives " naturelles) révèlent dans le quotidien même la dynamique de représentations. Leur transformation en objet ethnologique, par la connexion de l'observateur " en temps réel " sur leur déroulement et leur dynamique permet :

" d'exposer les éléments d'une réalité défunte en faisant en sorte que leur mise au jour corresponde à de la nécessité, et que cette appréhension nécessaire permette à la fois de comprendre et d'être impliqué (...) fasse efficacement effraction dans le récit historique comme dans notre actualité " (Farge, 1994, p.12).

Ce travail sur le passé est ainsi à la fois travail dans le présent permettant de dépasser en acte l'opposition de l'historien et de l'ethnologue⁹⁸, en un va et vient conduisant à la mise en perspective du présent et du passé :

" Comme dans un système de fondu enchaîné, le chercheur alterne les scènes, les lieux, les époques, jouant volontairement avec la chronologie et la situation. Pour découvrir, il interrompt arbitrairement la fuite des images, enrichit les tableaux des éléments qu'il a lui même observés " (Pourcher, 1997, p.222).

De plus, une telle documentation, par le jeu de focales qu'elle suscite, va à l'encontre d'un risque d'anachronisme du fait de l'observateur, privilégiant au contraire le chronocentrisme et l'ethnocentrisme des acteurs. En fin de compte n'est-ce pas cela la sensation du vécu individuel quotidien, avec ses hauts et ses bas, ses habitudes et ses hasards, ce " tout ensemble " et ce " mouvement du tout ", " l'aspect vivant, l'aspect fugitif où la société prend, où les hommes prennent conscience sentimentale d'eux mêmes et de leur situation vis-à-vis d'autrui " (Mauss, 1967, p.275) ?

Nous noterons ici la conjonction d'une telle approche avec le " programme " proposé par Bouvier (1995) à une " socioanthropologie du contemporain ". Bouvier estime que "derrière la dispersion, l'événementiel ou l'anecdotique peuvent être appréhendées des données qui permettent d'isoler un construit, d'établir la cohérence d'un ensemble populationnel" (p.135), et ce à partir : 1°) des pratiques *endoréiques*, c'est-à-dire qui ne rencontrent pas l'occasion de se transmettre hors de leur lieu d'origine, et que l'immersion de longue durée et l'interaction

⁹⁸Pour un aperçu des terrains de cette " nouvelle-nouvelle histoire ", on se reportera à la présentation de Fournier (1999): " Histoire: individus, événements, ruptures... ".

du chercheur avec les respirations du terrain peuvent approcher; 2°) des pratiques *autoscopiques* individuelles, " regard ontologique du sujet sur lui même " (p.131) empruntant la forme des routines usuelles, dans l'oral, de la fabrication d'objets matériels ou idéels, et dans le domaine de l'écriture, " la narration organisée de ses propres gestes et paroles (...) des notes, cahiers, correspondances, autobiographies, récits de vie, sinon littérature " (p.132) ; 3°) *collectives*, en tant que texte émanant " d'acteurs endogènes regroupés autour de problématiques spécifiques (...) fonctionnant d'abord à l'identitaire, du moins pour leur partie émergée " (p.135) que recourent largement les archives historiques ou familiales et qui pourraient permettre à l'ethnologue :

" d'entrer dans une des demeures vives de l'histoire, là où les mots forment cassure dans un espace social déterminé en déclinant, le plus souvent craintivement, l'ensemble des contraintes et des déchirements subis à l'occasion d'incidents quotidiens " (Farge, 1994, p.9).

A cet égard, notons qu'à l'exemple de Maffesoli (1985, p.136) il ne saurait "y avoir de hiérarchie entre une énonciation théorique, une fiction pour midinettes, un manifeste politique ou une promulgation religieuse. Chacun de ces genres est une modulation spécifique de ce discours global qu'une société se tient à elle même" (Maffesoli, 1985, p.136).

C'est ainsi bien la relation qu'établit l'observateur qui importe, " la mise en perspective, le jeu effectué avec le document soumis aux questionnaires anthropologiques " (Pourcher, 1997, p.222). L'éventail méthodologique de notre ethnologie de l'observateur et de l'acteur est ainsi une clé, la documentation naturelle étant une serrure, de notre porte d'entrée dans la société locale, tout comme "la conscription et la justice criminelle furent pour moi deux portes qui me permirent d'entrer dans la société lozérienne" (Pourcher, id, p.221).

Mais la multiplicité et la diversité des interlocuteurs font que la documentation naturelle est immédiatement sociale et multi-révélatrice, d'autant qu'elle est soumise aux exigences de la vie sociale objectivée dans les institutions.

2. Passé, présent, ethnocentrisme, chronocentrisme : une "ethnologie du présent historique"

Alors que l'on cantonne volontiers l'ethnologie à une histoire en train de se dire et l'histoire à une ethnologie d'un passé écrit, les questions ainsi posées à de telles données

suscitent à la fois l'histoire d'archives orales et l'ethnologie de documents écrits, l'histoire d'un présent en train de se faire dans le passé, et l'ethnologie d'un passé documentaire. Ce croisement des objets et méthodes des deux sciences humaines ne permet-il pas d'interroger le partage entre une anthropologie qui se consacrerait à l'étude du présent des sociétés éloignées et une histoire spécialiste de l'étude du passé des sociétés proches, sous le prétexte que l'anthropologue, contrairement à l'historien, aurait ses témoins sous ses yeux, et que l'historien connaîtrait la suite de l'histoire, ce qui ne serait pas le cas de l'anthropologue ? Ne peut-on commencer à entrevoir une histoire qui pourrait conjurer l'anachronisme d'un savoir sur le passé par l'étude de la dynamique même du présent-en-train-de-se-faire de ce passé (rejoignant ainsi une ethnologie du présent)⁹⁹, et une anthropologie qui pourrait conjurer la fausse correspondance d'un présent de l'acteur et de l'ethnologue (l'allochronisme de Fabian (1983)) par la prise en considération du temps historique.

" Si l'espace est la matière de l'anthropologie, c'est un espace historique, et si le temps est la matière première de l'histoire, c'est un temps localisé et, en ce sens, anthropologique " (Augé, 1994, p.14).

Il n'y a pas à opposer terrain et archives mais à pratiquer une " ethnologie du présent historique ".

" C'est parce que le social est en perpétuel devenir qu'il doit être saisi dans son engendrement et non dans des structures qui le figent et le dénaturent. Pour ces raisons, le partage des disciplines selon qu'elles sont estimées concernées par le passé (histoire) et par l'empire de la tradition (ethnologie, anthropologie) ou par l'actuel (sociologie et autres sciences du présent) perd de plus en plus de sa pertinence, chacune d'entre elles rencontre les autres dès lors qu'elle appréhende le devenir, qu'elle éclaire l'archive par l'actuel, et réciproquement " (Balandier, 1988, p.243).

Stratégies et prises de position des acteurs (hésitations, choix, décisions), sont -en tant que processus socio cognitifs affectifs *enactés*, selon l'expression de Varela, dans des actions ou événements présents, saisis sur le vif, dans leurs prévisions ou objectifs- l'occasion pour l'observateur d'aller

⁹⁹Nous regroupons sous cet axe de recherche les différents labels des sciences sociales ayant la société contemporaine comme objet : sociologie du présent (Morin), sociologie de la vie quotidienne (Moles, Maffesoli, Javeau, Juan), ethnologie du présent (Althabe), ethnosociologie (Lapassade), socio-anthropologie du contemporain (Bouvier)...

" à contre courant d'une disposition spontanée de la démarche historique (par laquelle) celle-ci est par vocation pure rétrospection. En dépit de son projet de traiter les hommes " dans le temps ", c'est en fait des hommes " dans le passé " qu'elle s'occupe " (Ricoeur, 1998, p.29).

Prenant en compte les incertitudes ou anticipations habituellement tenues à distance du champ d'investigation, en permettant de " savoir que les hommes du passé ont formulé des expectations, des désirs, des craintes et des projets " (id.), cette ethnologie du présent historique permet de " fracturer le déterminisme historique en réintroduisant rétrospectivement de la contingence dans l'histoire " (id.) et de contrarier ce que Aron (1981) nomme " l'illusion rétrospective de la fatalité " (p.187) et Giddens (1984) " la compression unilinéaire " (p.299). Partant de l'expérience individuelle, elle conteste les constructions irréelles par lesquelles l'historien ou l'anthropologue usent de l'imputation causale générale, de méconnaître les expériences individuelles, d'une conception globale de l'histoire qui oublie le moment de l'action. Elle se fait contemporaine de l'acteur, sans être pour autant cet " immigrant dans le temps " que Mead moquait dans l'anthropologue, ou cet " étranger sans histoire " duquel souhaitait se démarquer Schutz. La problématique d'une ethnologie de l'acteur et de l'observateur refuse de privilégier le fait/événement en tant que signe d'une évolution rapportée à une philosophie (explicite, implicite, inconsciente) de l'histoire, pour tenter de connaître le fait/problème en tant que particule élémentaire d'un ensemble historique dont elle livre non plus le récit en termes de discours sur les causes et les effets ou les origines et les fins, mais la traduction et la restitution en termes de discours sur les changements et les invariants présents dans le fait/événement considéré. Elle est ainsi à la fois " actionnaliste " et " constructionniste ", par l'intérêt et la prédominance donnés aux stratégies concrètes des acteurs, privilégiant l'analyse de la société comme réseaux d'actions et d'interactions en relation. Ce qui permet de saisir (y compris dans le passé) la série variée de combinaisons extrêmement riches et diverses, de rapports mobiles et changements, dont la vie, par un travail incessant, constitue à chaque instant l'équilibre instable.

Il s'agit alors, encore et toujours, d'"entreprendre l'exploration de ce qu'est l'exotisme en lui-même, dépouillé de tous ses oripeaux, contraignant à acquérir le pouvoir de concevoir autre - selon la formule de Segalen - sans oublier, comme ce dernier l'a souligné, que l'exotisme n'est pas seulement donné dans l'espace mais également en fonction du temps" (Balandier, 1989, p.339).

La documentation naturelle, mêlant les détails techniques, les questions administratives, les réflexions de la vie quotidienne, ne fait pas appel au souvenir, à la reconstruction plus ou moins déformante du passé -à une anthropologie historique au sens d'une conservation ou d'une restauration d'une mémoire- mais au présent des acteurs, à leur actualité, vécue dans le passé. D'ailleurs,

" l'intérêt que présentent les documents relatifs à une histoire vécue n'est presque jamais suscité par le désir de découvrir des lois : il n'est jamais " nomothétique " au sens strict du terme. Le chercheur a besoin de rassembler des faits qui lui permettent de comprendre la vie d'une personne (...) ou bien de se familiariser avec une culture ou une sous culture " (Angell et Freedman, 1963, p.354).

Parallèlement, la restitution par l'observateur, de la contemporanéité de l'acteur produit un choc en retour du futur sur le passé montrant que le caractère rétrospectif de l'histoire n'est pas le dernier mot sur la connaissance historique. Que le passé ne puisse plus être changé et, pour cette raison, paraisse déterminé, n'est que la moitié de la vérité, car, selon Ricoeur :

" si en effet, les faits sont ineffaçables, si l'on ne peut plus défaire ce qui a été fait, ni faire que ce qui est arrivé ne le soit pas, en revanche, le sens de ce qui est arrivé n'est pas fixé une fois pour toutes : outre que des événements du passé peuvent être interprétés autrement, la charge morale liée au rapport de dette à l'égard du passé peut être alourdie ou allégée, selon que l'accusation enferme le coupable dans le sentiment douloureux de l'irréversible ou que le pardon ouvre la perspective d'une délivrance de la dette qui équivaut à une conversion du sens même de l'événement " (Ricoeur, 1998, pp.28-29).

Les incertitudes et projets, les expectations, désirs et craintes des acteurs, outre qu'ils peuvent être à la fois vécus intensément de façon singulière, individualiste ou égoïste, par chacun des acteurs et pourtant être étroitement interdépendants et enchevêtrés, doivent être reconsidérés dans leur contemporanéité même, incluant le futur qu'échaffaudent leurs stratégies (du point de vue de l'acteur) et dans leur aboutissement ou leur destin (du point de vue de l'observateur). C'est cette double " interprétation " qu'il faut tenter de mener en juxtaposant le récit des acteurs, au moment de leurs actions et suivant leurs stratégies personnelles ou collectives, et le discours de l'observateur comme construction ou reconstruction de la situation d'incertitude ou de projection dans le futur qui est celle des acteurs. C'est bien l'inépuisable des tenants et aboutissants du récit des acteurs qui fait que l'anthropologue,

comme l'historien, est amené à dire et redire, lire et réécrire, l'acteur, son histoire et son anthropologie.

La temporalité de l'observateur doit éviter de se faire détentrice exclusive d'une mémoire remodelée après coup, voire inventée, même si elle contient d'elle-même une interprétation des projets des acteurs. Elle doit respecter l'intervalle qui la sépare de ces hommes et femmes du passé en tant que, écrit Ricoeur, il apparaît " comme un cimetière de promesses non tenues " (1998, p.30), de ce que "non seulement les hommes du passé, imaginés dans leur présent vécu, ont projeté un certain avenir, mais leur action a eu des conséquences non voulues qui ont fait échouer leurs projets et ont déçus leurs espoirs les plus chers" (id.).

Ces projets avortés et stratégies reniées, exigent de passer par le récit des acteurs et la mémoire des contemporains, par un échange de " la mémoire-répétition et de la mémoire-reconstruction " (id.) pour en faire surgir des résurrections de sens respectueuses du réseau complexe et parfois contradictoire ou conflictuel des intentions différentielles initiales des différents acteurs, mêlant le présent de l'observateur au passé des acteurs. Ricoeur en conclut qu'" il n'est pas possible de " faire de l'histoire " sans aussi " faire l'histoire " " (id. p.31). Partager le présent de son objet d'étude est étroitement lié au partage de son passé, moins par une " illusion rétrospective de fatalité " que par héritage de projets, stratégies, désirs plus ou moins réalisés et tenus, partage de l'expérience d'une communauté de sens¹⁰⁰.

L'inclusion du futur dans le présent, la présence de ce qui est encore absent, pour les acteurs, permet de voir et de montrer toute l'importance et le rôle de l'individuel et de ses stratégies dans la prévision (acteur) et, de façon connexe, d'introduire le futur dans l'appréhension du passé historique (observateur). L'acte de poser le passé au présent réel de l'acteur et le réel de l'acteur au passé permet d'approcher ce que Bloch appelait la science des hommes dans le temps. La problématique d'une anthropologie de l'acteur et de l'observateur telle qu'esquissée ici consiste alors à habiter à la fois dans la langue et le récit de l'acteur et à donner l'hospitalité à cet acteur au cœur de sa propre langue d'observateur. Il faudra pour cela penser le passé de l'acteur à partir du témoignage de celui-ci et non l'inverse (le témoignage à partir

¹⁰⁰On notera une certaine proximité avec la démarche d'un Boltanski (1982) qui, dans le cas de l'étude des cadres et face aux " difficultés quasi insurmontables auxquelles se heurte le travail de définition et l'établissement de critères objectifs " (p.49), a recours à l'histoire pour dénaturer l'existence du groupe " cadres " qui nous paraît si " naturelle " aujourd'hui, et d'appréhender le processus historique de sa " naturalisation ", passant ainsi du groupe " objectif " au groupe " objectivé " qu'il est devenu par un processus historique d'objectivation. Ainsi renonçons-nous à une définition " préalable " de notre propre groupe d'investigation pour en tenter une approche par la conjoncture historique dans laquelle les événements vécus par les acteurs et restitués par l'observateur,

d'une théorie de ce passé) qui conduirait à l'aporie d'un savoir théorique préalable sur la société et les moeurs des acteurs ayant laissé une trace, adjoind à un savoir pratique concernant l'art du déchiffrement de cette trace ou de ce témoignage. L'observateur oscille sans cesse entre l'histoire en train de se faire et de s'écrire et une interprétation de cette histoire, une mémoire traductrice qui cherche des causalités *a posteriori*, étirant l'histoire des acteurs vers sa vérité contemporaine, que d'autres observateurs, à leur tour, étireront vers leur vérité contemporaine. Pour l'acteur, espace d'expérience et horizon d'attente couvrent la temporalité en tant qu'initiative, agir, mémoire, souffrance, plaisir; pour l'observateur ce rôle revient à l'espace de traduction et de reconstruction en tant que mise en scène¹⁰¹.

3. Histoire et anthropologie, une autre méthodologie du temps historique: de l'historicité de la production d'un document naturel écrit à son exposition chronologique.

Une connexion entre acteur et observateur est possible de ce que l'historicité de la production du document naturel peut être transformée en objet ethnologique par son exposition chronologique.

Si l'action traduit la représentation d'un acteur, c'est justement à travers l'expérience de la dynamique de cette action, du déroulement et de l'exposition par l'acteur de l'historicité de sa socialité quotidienne que l'ethnologue peut "travailler". La diversité des acteurs, de leurs statuts, rôles, relations, multiplie les indices de sens, tisse et coùt l'unité/diversité du groupe objet. Dans l'expérience temporelle et historique quotidienne des acteurs, l'ethnologue s'appréhende en appréhendant les acteurs dans l'acte du dialogue ou de l'écrit, de l'échange, de l'interaction. L'observateur ne réduit pas les acteurs à un texte ou un discours, son travail à une lecture/écriture et une textualisation, mais, en se connectant sur la pratique dialogique/scripturaire de l'énoncé psychosocial, il se trouve au noeud où le sens " prend " du côté des acteurs, comme du sien. Le dialogue continu, rebondissant à chaque nouvelle

constituent des " lignes de genèse typiques " (Thomas et Znaniécki, 1998, p.50) du groupe dans ses dimensions symboliques, politiques (etc...) saisies et interreliées au quotidien.

¹⁰¹ L'on retrouve le rôle central de la mémoire pourvoyeuse d'unité et de légitimité. Or, " oubliant qu'il n'y a pas d'autre nature en histoire que de l'artificiel qui dure ", l'analyse rétrospective du passé est d'autant plus objet d'invention qu'elle est présentée comme connaissance exacte, vérité éprouvée, image objective. Le passé n'est en fait que le fruit d'une construction sociale et la grammaire historique s'élabore sur des choix de mémoire, celle-ci " s'employant constamment à organiser le passé, le passé dit commun n'est que la mise en commun d'un

interaction, oblige l'observateur à com-prendre et à participer à la con-naissance des énonciations, du sens interagi et discuté dans l'échange. L'action y est sens, explication en train de se faire, historique et dynamique, en tant qu'elle se construit dans l'échange avec les pairs, dans le présent vivant des acteurs. La connexion de l'ethnologue est alors une tentative de ne pas décontextualiser le corpus, de ne pas en faire le présent mort d'une rétrospective, mais de jouer du décalage du présent de l'acteur et du présent non concomitant de l'observateur : l'exposition chronologique peut alors satisfaire, dans le cadre d'une intégration narrative, la dimension temporelle du vécu et la perspective dialogique/scripturaire, la constitution et le déroulement de l'analyse délivrant une représentation de la logique des relations de terrain. Le personnage de l'ethnologue est présent dans la textualisation anthropologique en tant qu'il est à la fois impliqué et expliquant, dans la lignée de la recherche de Favret-Saada (1977) par exemple. Le paradoxe évoqué plus haut de travailler sur des documents historiques non suscités sous leur forme d'un présent en acte, se double du paradoxe d'utiliser le modèle dialogique pour travailler sur un document naturel écrit. Les deux peuvent se résoudre dans une méthode de présentation et d'exposition apte à rendre compte de la double herméneutique de l'acteur et de l'observateur et de concrétiser ce que nous appelons une ethnologie de l'acteur et de l'observateur.

La progression des interactions actorales déroule une chronologie, une chronique, une historicité qui restitue, même fragmentairement, une temporalité considérable où se conjuguent à la fois l'instantanéité de la présence des acteurs, déroulée sur le long terme, et la reprise d'un passé par l'observateur : la forme d'un terrain à pratiquer. La temporalité y est une série de noeuds indéfaisables, où vivent les acteurs dans la production commune du sens, et où l'observateur doit prendre ses prises pour s'accrocher et re-parcourir cette série " avec " les acteurs. Un document naturel écrit (du genre d'un échange épistolaire sur un assez long terme), dans son interaction avec les autres documents avec qui il entre en phase, devient un lieu privilégié de *l'enchâssement* de la présence active des sujets historiques et de celle de l'observateur s'efforçant à ce que l'histoire vaille pour les acteurs et pour l'observateur, dans la co-production d'une analyse qui évite l'anachronisme du regard contemporain sur le passé et peut pourtant en tirer un enseignement pour le présent. Cette *co-action* permet à la fois d'extraire des " leçons " du passé pour l'explication du présent et, par l'observation des phénomènes contemporains, d'interroger le passé et sa connaissance par ses acteurs. Il ne

certain passé ". On a ainsi pu parler d'une invention de la tradition monarchiste anglaise dans la 2^o moitié du

s'agit pas de remonter le temps, de constater l'oubli, de regretter une disparition, en faisant signe vers le futur, de restituer une mémoire en faisant signe vers un passé patrimonial¹⁰², bien que ces ambitions soient néanmoins tenables (et tenues) socialement, idéologiquement ou existentiellement.

La textualisation de l'oralité par les acteurs, leurs dialogues et leurs écrits font bien de leur culture un texte ou un discours au sens où la lisibilité de son opacité s'organise selon des signes, des indices et des formes qui, en en révélant les soubassements et le fonctionnement quotidiens (triviaux, extraordinaires ou incompréhensibles), bousculent les typicités. Mais cette " mise en récit " du monde -entendue comme synthèse de l'hétérogène- est orientée vers le niveau du discours de tous les jours dans la construction de la réalité et non comme l'élaboration de simples identités narratives¹⁰³. L'historicité et la chronologie de l'échange repoussent une éventuelle retranscription a-temporelle, une collection thématique, catégoriale ou structurale. Le surgissement du sens, la singularité des moments, des actes, les redondances et les continuités échappent à un idéal de bonne et belle forme, monographique, symbolique, esthétique ou post moderne. La symbolique culturelle présente dans la construction du sens par les acteurs, le texte même, devient un contexte, un système ouvert par le sens, le symbolique et l'historicité, du côté de l'acteur comme du côté de l'observateur.

La dynamique des documents naturels et des documents non suscités mis en résonance est constitutive du sens dans le même temps que le sens est constitutif de cette dynamique. Les deux sont intimement liés et, d'autre part, à la fois évolutifs et stables -dans un sens proche de Sahlins (1989) considérant que lorsque une culture change elle modifie ses valeurs autant qu'elle conserve en même temps les données structurelles de son origine : si toute culture se transforme, son mode de transformation est une forme de son mode de reproduction, les deux constituant, au niveau du quotidien, du local et des acteurs, son *invention*. Loin de sédimenter une culture, l'échange et l'interaction livrent l'épreuve du temps, du présent, de la construction et de la dissolution du vécu : de sa dynamique. " L'agir décompose et recompose

XIX^e siècle... " (Darré, 1998, p.131).

¹⁰²Darré (1998) évoque l'utilisation de Cuchulain dans la " mythologie nationalitaire " de l'Irlande du Nord contemporaine, Hovanessian (1992, 1998) et Milza (1993) explorent les logiques d'appropriation de la mémoire et les stratégies de création/reproduction communautaires chez les exilés Arméniens et les immigrants Italiens, et Renan lui-même rappelait que " si l'essence d'une nation est que tous les individus aient beaucoup de choses en commun, elle est aussi que tous aient oubliés bien des choses " (1992, p.49).

¹⁰³ " Nous avons l'habitude de considérer le sexe, l'ethnicité et la classe sociale comme des paramètres donnés et comme des limites à l'intérieur desquelles nous produisons nos identités sociales. L'étude du langage comme processus interactionnel montre que ces paramètres ne sont pas des constantes allant de soi, mais sont produits dans un processus de communication " (Gumperz, 1989, p.12).

inlassablement le sens par l'effet d'une pratique différentielle " (Affergan, 1991, p.132). Le relativisme d'un événement décentre la notion de culture vers son historicité même, réaffirmant l'intérêt d'une exposition chronologique ou plutôt chronoculturelle.

L'ethnologie ne peut se permettre de négliger les conditions dans lesquelles sont produites et surgissent les informations, la " validité contextuelle " (*ecological validity*) de Cicourel. Partant de la pratique même, du discours spontané, la description du déroulement des points de vue et des phases cognitives qui les suscitent s'intègre dans la démarche scientifique même. Il s'agit avant tout de ne pas séparer une conduite des conditions concrètes de son expression et de son déroulement : le mouvement de la compréhension participe de la succession des mouvements singuliers de l'opération entière, si bien que l'on peut alternativement lire le présent de l'action dans le futur de sa réalisation, ou sa réalisation comme la succession de présents, le détail à partir de la totalité, ou la totalité à partir du détail. L'information ne peut s'utiliser qu'en tenant compte des conditions de son émergence et de son continuum.

Du coup la culture (de quelque groupe que ce soit) n'est-elle pas d'emblée " identité " mais processus et dynamique d'identification, toujours (re)mise à l'oeuvre, de faire correspondre ou d'associer un/des modes d'existence et une réalité. La documentation naturelle, dialogique ou scripturaire, est l'expression/l'exposition de ce processus, dans un flux temporel, et des consciences dans un échange : le rapprochement ou l'éloignement de cette identification la met en scène, et c'est précisément sur ce " théâtre " des acteurs que l'observateur (à l'image d'un personnage de Pirandello) peut se glisser pour assister, interpréter, décomposer ce mouvement, qui correspond à la fois à un perpétuel apprentissage et une perpétuelle socialisation des acteurs comme de l'observateur. Les pratiques sociales structurent la société comme elles la transforment : la question n'est plus celle d'une loi ou norme, d'une structure que renouvelleraient simplement les pratiques ou qui se renouvellerait par et à travers elles, mais d'examiner concrètement, en acte, et par les acteurs, comment les comportements varient, jouent et rejouent, quels sont les modes existentiels de reproduction de la structure, " l'institution en train de se faire et non déjà instituée " (Affergan, 1991, p.219). Ces modes existentiels sont le fait des membres qui, au sein d'une société, s'occupent par leurs actes (paroles, dialogues et pratiques) à rendre ce qui les unit tous les jours un peu plus compréhensible, à construire et participer d'une appréhension et d'une vision commune des situations, à participer aux tendances inverses à la dissolution et à la déchirure, sous l'effet des

contacts, de l'échange ou de l'immobilité. L'agir décompose et recompose inlassablement, infinitésimalement, banalement ou par seuils et ruptures, le sens, par l'effet d'une praxis différentielle : la culture est praxis transformationnelle produite par les actions et représentations des acteurs. L'identification est ainsi un autre nom pour la socialisation, l'ouverture permanente du/au symbolique, rapport toujours non fini et recommencé d'une culture à elle-même, des acteurs les uns aux autres et à eux-mêmes dans l'exercice et le ressenti de leur vécu.

La documentation naturelle met en évidence l'identification à travers actions, intentions, sensations, évaluations et attributions, dans un processus pratique dont la mise en résonance des différentes données constituent l'élévation de l'acteur à la pronominalité et la responsabilité " dans un labyrinthe de conjonctures interlocutoires " (De Certeau, 1986, p.805), une " économie interrelationnelle de la langue "(id.), déroulant ses significations dans l'historicité quotidienne. Ces unités différentielles, cette collection d'objets signalétiques, ces expériences, points de vues, que manipulent les acteurs, tendent à (re)constituer la pluralité des contextes nécessaires à la compréhension des comportements observés. Sensibilité, manières de dire et de faire, s'étirent du micro au macro, de la grande histoire à l'infra ordinaire. Les analyser consiste à saisir dans leurs " hiérarchies enchevêtrées " (Hofstadter, 1992, p.770) la multiplicité des expériences et des représentations sociales à travers lesquelles les hommes construisent le monde de leurs actions.

" Ce qu'il y aurait à comprendre dans une culture réside dans cet espace de la communication, partagé par tous les membres d'une communauté, qui consiste à interpréter, à partir d'un même conglomérat de valeurs, du sens en vue de s'entendre sur quelque chose appartenant à un monde " (Affergan, 1991, p.67).

Cette approche n'évite bien sûr pas la fiction (cf. Infra : VI) d'un texte ethnologique présentant la culture de l'autre sous l'espèce de l'autorité scripturale, l'intervention de la textualisation anthropologique instituant la séparation entre le vécu, le savoir de ce vécu (l'acteur), et le savoir sur ce vécu (l'observateur). Néanmoins l'approche chronologique et la double herméneutique de l'acteur et de l'observateur s'efforce de ne pas travailler sur une représentation du passé d'où elle éliminerait toute tradition vivante, de ne pas dissocier " la présence active de la tradition recréée chaque fois qu'elle se pratique ou s'énonce et le savoir produit sur elle " (Benveniste, 1998, p.86). Le dialogue contemporanéisé mené avec l'acteur met en texte son histoire, en conserve le sens qui s'énonce ou s'écrit par les acteurs dans leur

présent et leur histoire, de ne pas faire valoir l'histoire pour autre chose qu'elle-même pour les acteurs, même si le métalangage ethnologique lui fait acquérir un sens "supplémentaire", donnant ainsi à la textualisation son caractère allégorique (Clifford, 1986). La problématique d'une ethnologie de l'acteur et de l'observateur accepte de se mettre à l'écoute du temps : du passé, de son "passage", de son rythme, de sa dynamique différentielle, de la temporalité. Au contraire du "prévisionniste après coup" reconstituant des séquences de cohérences linéaires là où discontinuités et ruptures distordent une durée que l'on voudrait homogène et étale pour justifier, au niveau même de la structure de l'histoire, un discours implicite sur les fins dernières d'une société donnée ou de l'évolution de l'humanité (progrès, raison, liberté, accomplissement de la personne...). La démarche d'une ethnologie de l'acteur et de l'observateur regarde à la fois l'événement et la longue durée, respecte les multiples dynamiques et temporalités s'effaçant ou s'additionnant les unes les autres, voit l'événement comme un système de transformations comportant/compactant plusieurs systèmes de temporalités différentielles contemporaines, plusieurs futurs "*futuribles*" (possibles) tempérés par plusieurs futurs "*futurables*" (probables), faisant du réel un cas particulier du possible. Certains auteurs n'ont pas manqué de faire remarquer qu'il n'y aurait d'histoire et d'évolution linéaires qu'en tant que procès d'actions en retour ou en anticipation sur leur propre passé, et Bertrand de Jouvenel parle d'une démarche de "*proférence*" selon laquelle, contre tout enchaînement univoque de cause à effet (la "physique sociale" de Comte), il faut prendre au sérieux le déroulement de la durée et l'entrechoquement des temps. Par ailleurs, cette démarche participe d'une déconstruction de notre propre savoir historique, dans l'appréhension d'un éventuel savoir historique de l'acteur.

"Elle implique l'oubli, ou plutôt une mise entre parenthèses, afin de s'émanciper de l'habitude de lire le passé en fonction d'horizons plus larges ou selon des clivages imposés par le choc des idéologies" (Corbin, 1998, p.181).

Ce qui d'ailleurs n'abolit pas totalement la nécessité de ce même savoir historique : "qu'il convient de maintenir à l'esprit pour pouvoir en extraire ce que l'on peut supposer avoir constitué les ingrédients, recomposés selon d'autres logiques, de cette connaissance du passé" (id.).

En s'intéressant ainsi au "présent-passé", notre démarche apporte enfin aux pratiques intellectuelles caractéristiques de la fuite en avant qui pousse les sociétés industrielles

" avancées " à chercher toujours plus loin en avant d'elles mêmes leur propre image, c'est à dire la justification ou la condamnation de leurs conduites ou projets, cette chose qui paraît terriblement manquer à ces mêmes sociétés : une mémoire (des formes " traditionnelles " de rapport à l'individu, au groupe, à la nature), car l'événement échu n'est pas moins équivoque que l'événement à venir et l'histoire écrite et continûment réécrite n'est qu'une des multiples écritures possibles du passé¹⁰⁴.

VI. ANTHROPOLOGIE FICTIONNELLE ET ANTHROPOLOGIE DE LA FICTION

Une telle approche permet enfin de ne pas séparer parmi le réseau dynamique de divers ordres de témoignages que constituent les données naturelles ce qui serait de l'ordre de la réalité et ce qui serait de l'ordre de l'imaginaire ou de la fiction.

" Certes, les hommes peuvent se réfugier dans l'imaginaire et rêver leur vie au lieu de la construire. Mais l'imaginaire ne comporte pas qu'un caractère d'irréalité, il implique aussi une dimension de potentialité, telle que ce qui n'est pas encore réel est entrevu comme pouvant le devenir " (Aebischer et Oberlé, 1990, p.105).

Confronter les mythes et fictions aux faits qui les supportent ou les révèlent ne peut se concevoir sans confronter les faits aux mythes et fictions qui les supportent ou les révèlent. La réalité peut fort bien, après tout, être considérée comme un imaginaire plus prégnant, mais l'essentiel est ailleurs.

D'une part, toute utilisation fonctionnelle d'un espace n'est jamais une simple utilisation matérielle mais une situation qui crée une relation imaginaire à cet espace. Si l'existence est spatiale, il y a autant d'espaces que d'expériences spatiales distinctes, que de phénoménologies de l'exister-au-monde. Déjà :

" la psychologie sociale met en question l'idée d'une induction systématique et en quelque sorte stéréotypique d'un stimulus donné de l'environnement au profit de l'analyse du rôle psychosocial de l'espace : élucider le processus de relation à l'espace en tant qu'il élabore des significations " (Fischer, 1992, p..39).

¹⁰⁴ D'autant que la post-modernité aime à se prévaloir du " temps réel ", du " direct ", d'un présent absolu que le virtuel affirme et nie à la fois.

Pour Cassirer (1972) par exemple, il ne fait aucun doute que :

" l'espace mythique est aussi proche de l'espace vécu qu'il est opposé, à l'inverse, à l'espace pensé de la géométrie, les deux espaces, l'espace du mythe et celui de la perception étant des productions tout à fait concrètes de la conscience " (p.110).

D'autre part, " tout récit est fiction " comme l'écrivent Jamin et Zonabend, (1985, p.9). Le monde n'est pas la transparence des signes, pas plus que ne serait possible un premier énoncé absolument vierge des choses que l'on n'aurait qu'à se donner pour tâche d'accueillir au nom d'une phénoménologie implicite.

" Toute description anthropologique n'est-elle pas déjà une tentative d'abolir la distance entre la chose vue et la chose rapportée, d'une part, et entre l'information reçue et l'information interprétée d'autre part ? " (Affergan, 1987, p.131).

N'a-t-on pas affaire, quoiqu'il arrive, avec du langage redoublé, et dès lors avec une fiction (cf., par exemple, Pourcher, 2000, pour les rapports de la guerre de 14-18 avec la fiction, et Blanchard, Blancel & Lemaire, 2000, pour le rôle de la fiction iconique dans la constitution de la "mémoire" coloniale française).

Encore, les distinctions sont relatives :

" Si Segalen fait de l'ethnologie tout en écrivant de la littérature, les anthropologues, eux, font de la littérature tout en disant construire de la science " (Kilani, 1992, p.328).

Enfin et surtout, les acteurs peuvent eux mêmes produire de la littérature (Chérubini, 1997) et le local être lui-même un espace de création fictionnelle sous de multiples formes, transformant celui-ci en " espace de symbolisation " (De Certeau, 1980, p.18) où s'ouvre une transmission verticale et horizontale d'une mémoire d'expériences qui a les fonctions d'un devoir de filialité par rapport aux pères et aux ancêtres, de projection ou d'anticipation de l'avenir, et d'ouverture de la communauté à elle même, d'une conscience de soi¹⁰⁵.

Les points de vue d'un acteur susceptible de se faire observateur dans une production fictionnelle peuvent ainsi être repris par l'ethnologue dans sa propre textualisation anthropologique. Une nouvelle de Félix Arrighi (1988), Sarrolais agrégé de lettres ayant fait carrière sur le continent, met en scène (dans un recueil de nouvelles intitulé *Flaminia*) une fête

de Sarrola pour laquelle un document officiel le met lui même en scène, en tant qu'acteur (aux deux sens du terme, puisqu'il s'agit d'une matinée artistique), à l'occasion de cette même fête. Sous les angles multiples de sa position d'acteur de l'événement (participation à la matinée artistique), de conteur de cet événement (retranscrit dans sa nouvelle), de personnage d'un tiers document le mentionnant (la plaquette de présentation de la dite matinée) et, enfin, d'objet d'analyse ethnologique, l'exemple d'Arrighi permet d'enrichir encore le concept d'action, à l'exemple de Piette (1996) ou de Benveniste (1998) notant que les récits sont des actions verbales, ou d'Hovanessian (1998) faisant de l'écriture, à la suite de Leiris, un lieu des écrits qui sont des actes.

Avant d'être un document ethnologique, *Flaminia* est l'oeuvre d'un acteur social qui fait partie d'une communauté locale produisant son propre contexte et produite par ce même contexte. D'autant que Flaminia, le prénom de l'héroïne de la nouvelle qui donne son titre au recueil, est emprunté par l'auteur au prénom d'une défunte cousine. Sujet affectif, l'écrivain est un acteur qui exprime à la fois de l'intérieur du contexte local la dimension véritablement humaine de ce contexte, et construit, en tant qu'acteur et observateur ce contexte, le regard sur celui-ci et donc les catégories cognitives, affectives, sociales qui le constituent dans sa spécificité locale. Sans aller jusqu'à atteindre l'essence d'une société ou d'un événement, il ne fait pas de doute que l'écrivain comprend très globalement - de l'intérieur - " la manière dont une société produit en permanence du social, de l'instituant et travaille à sa pérennité " (Chazan-Gillig, 1998, p.58). Cet acteur sait se faire l'observateur pertinent de situations " d'enquêtes " littéraires et sociales, particulièrement révélatrices du fonctionnement social local, et sa perspicacité doit être véritablement " prise à la lettre " d'autant que :

" l'oeuvre se mêle aux fins que nous vivons au fil des jours et prolonge nos pensées et nos actions les plus triviales (...). Abolissant le monde, elle le rend concevable. Le réel quotidien, qui n'est pas oeuvre d'art, ne serait pas sans cette dernière, et, à son origine, l'oeuvre n'aurait pu trouver sa genèse sans ce réel à récuser " (Dumont, 1981, pp.54-55).

Après tout, l'ethnologue ne choisit-il pas des événements ou des situations qui lui paraissent plus spécifiquement porteuses de significations générales dans une recherche de l'unité et du sens ?¹⁰⁶ Lorsque le locuteur,

¹⁰⁵Anderson (1996) note qu' "il n'est de communauté qu'imaginée " et que " les communautés se distinguent non par leur fausseté ou leur authenticité, mais par le style dans lequel elles sont imaginées " (p.20).

¹⁰⁶Rappelons ici les rapports ambigus du discours ethnologique avec le récit de voyage et l'effet de réel ou de vérité, tel que Swift, par exemple, en délivre une autocritique satirique: " Le style en est simple et dépouillé, et

" porteur d'un fragment extrait de l'épaisseur de tel ou tel ensemble, s'attache à styliser son cahier intime, son récit de vie, ses mémoires, il renforce ses capacités à dire plus précisément les pratiques et les valeurs du construit, car la canonisation, l'orthodoxie offre ainsi un paysage contradictoire : celui d'un rapport étroit aux valeurs premières, populationnelles, mais également l'expérience d'une écriture brute et, par là, de l'expression au plus près des subjectivités sises et constitutives de tels ou tels ensembles " (Bouvier, 1995, p.133).

La fiction s'intègre à l'ensemble des documents naturels d'un terrain pour permettre l'amorce d'une " science d'une société appréhendée de l'intérieur " (Barreyre, 1993, p.384)¹⁰⁷. Lues, échangées, discutées avec d'autres acteurs locaux, ces oeuvres (desquelles il convient de ne pas retrancher les recherches érudites mais aussi les peintures, miniatures, caricatures, photos...) participent à la construction symbolique historique de l'identité locale, au même titre que les références nombreuses des Chroniqueurs, tant historiques que géographiques.

" La littérature romanesque, historique ou géographique, ne répugne pas à décrire, parfois avec beaucoup de profondeur, les instances géographiques des territoires de l'homme; bien sûr, il s'agit de représentations propres aux auteurs mais outre qu'elles tiennent compte d'héritages sociaux fort anciens, enfouis dans les paysages, l'acuité des chercheurs ou des artistes permet souvent d'exprimer la personnalité secrète des lieux, de mettre en évidence certains de leurs éléments ou de leurs rapports susceptibles de fonctionner comme des signes identitaires, collectivement repérables " (Di Meo, 1991, p.230).

Ce type de production recouvre en outre, en Corse, une tradition profondément ancrée : " Les insulaires sont passionnés d'histoire, passionnés pour leur histoire, miroir qu'ils interrogent inlassablement, chronique toujours à réécrire " (Meistersheim, 1991, p.209). Tradition qui recoupe largement une originalité insulaire qui consacre nos préoccupations pour le local et l'hologrammique. " Les écrivains insulaires sont plus mythologues que psychologues. Avec de l'éphémère et du local, ils font de l'universel " (Meunier, 1998, p.55).

Les écrits sur le local, en tant qu'écrits du local, se placent ainsi dans ces " littératures de l'exiguïté " que recense Paré (1993), tout en faisant signe vers la littérature " universelle ". Mêlant grande et micro histoire, quotidienneté ordinaire et extraordinaire, ces écrits restituent ce qu'ils puisent dans la sémiosphère locale, les signes nécessaires à sa description, voire à son

je n'y trouve qu'un seul défaut (...), c'est d'attacher un peu trop d'importance aux détails. L'ensemble donne une grande impression de vérité; et il faut bien dire que l'auteur était si connu pour sa véracité, qu'il était devenu traditionnel chez ses voisins de Redriff, pour affirmer quelque chose, de déclarer: " Aussi vrai que si M. Gulliver l'avait dit " (1976, pp.29-30).

¹⁰⁷L'interrogation (à peine) provocatrice de Vovelle (1983,p.30), "Et si toute l'histoire n'était que représentations ? " fait écho à l'affirmation de Veyne (1971): "L'histoire est un roman, mais un roman vrai... ".

autodescription, tout en enrichissant cette sémiosphère de leur contribution. Il constitue un "méta-récit identitaire (dont) en tant que marqueur d'identités (les stratégies discursives et narratives mises en place dans l'écriture romanesque) permettent d'accéder à de nouveaux fragments de l'identité collective " (Chérubini, 1997, p.9).

Ils participent de cette forme de la connaissance des choses et des gens, des phénomènes sociaux et des situations, qui fait appel à l'indexicalité et qui fait que l'on ne parle pas tant de son objet qu'à travers lui. La volonté d'un " plein emploi des forces subjectives " (Morin, 1993, p.336) interdit de se priver de mobiliser tous les savoirs en jeu sur le terrain, oraliture comme littérature, locale comme universelle et participe de cette histoire que White qualifie de " *fiction making operation* " ¹⁰⁸(Fournier, 1999,p.32).

Les productions culturelles et artistiques constituées en quelque sorte en auto-anthropologie fictionnelle sollicitent une véritable anthropologie de la fiction, au sens où " la fiction est désormais considérée sous l'angle de sa valeur heuristique, de sa valeur démonstrative dans la production des connaissances " (Adam et coll., 1995, p.7). Parmi une multitude d'autres, *La vallée de l'éternel retour* de Le Guinn (1994), dont le titre peut être entendu comme une métaphore de l'expérience de notre principal acteur, *Le géomètre de Paline* de Meistersheim (1994), ou la référence de Pourcher (1994) à la présence du jeune Tolkien durant la bataille de la Somme, viennent ainsi recouper nos propres préoccupations de terrain ¹⁰⁹.

Si la littérature a " toujours compris quelque chose de plus que les autres disciplines " (Calvino, 1997, p.113), ou bien apparaît, aux yeux de Andréani-Peraldi (1995, p.277) comme " la manière la plus immédiate qu'ai encore trouvé l'homme pour communiquer les connaissances et les croyances sur lesquelles il fonde sa vie et ses activités ", n'oblige-t-elle pas le discours scientifique d'une part, à ne plus invoquer son seul point de vue, d'autre part, à prendre en compte la fiction comme une des conditions de sa production, ou du moins à se prévaloir, à l'image du cubisme, non d'une représentation de l'objet tel qu'il apparaît mais tel qu'il est dans la multiplicité et la simultanéité de ses aspects. Geertz (1998) parle à cet effet de "description dense".

¹⁰⁸Pour Cicourel (1981, p.53), " une micro sociologie ne peut prétendre étudier l'interaction sociale comme une production locale et auto suffisante, pas plus que les théories du macro ne peuvent ignorer les micro processus ".

¹⁰⁹Comme en miroir existent évidemment des leçons de littérature de l'anthropologie (Agee et Evans, 1972; Beigi, 1981; les ouvrages de la collection " Terre Humaine ").

Cette leçon d'anthropologie de la littérature peut muer la recherche en une anthropologie de la quotidienneté comme transversalité entre *le tout* (" il faut de tout pour faire un monde ") et *le peu* ("on doit se contenter de peu") tel que Nucéra (1982) en délivre

" la modeste chronique d'une mythologie un peu confuse, dénuée d'apparat, une assemblée de petites gens " (p.173) : des " bouts d'histoire (...) du cinéma pour deux ou trois personnes (...) les petits riens qui suggèrent tant de choses (...) la difficulté de raconter les petites vies où il ne se passe rien que des routines (p.149) (...) les photographies et les trésors dans les armoires, les petites musiques qui bientôt ne joueront plus pour personne (...), de vieilles sensations, une odeur, une nuance de couleur, le théâtre des années, les éternités d'une maison" (id., p.144).

C'est ainsi qu'Arrighi (1988) évoque tout autant le quotidien de son village jusqu'à l'indexicalité (les bons coins à truites, l'arrivée de l'autocar du service, les secrets de famille délivrés sur un lit de mort) que l'histoire locale (les relations d'affaires de certaines familles avec la famille de Bonaparte), l'histoire globale (la guerre de 1914-18, la seconde guerre mondiale) et l'universel (*le dernier homme*, titre d'une nouvelle) : le macrocosme à demeure et le local hors du temps et de l'espace.

Plus qu'un informateur, l'oeuvre fictionnelle constitue un véritable *ethnologue à domicile* dont les catégories opératoires mises en oeuvre ne sont pas seulement des catégories mentales, mais des catégories qui représentent et construisent le monde dans lequel vit l'acteur, avec tout ce que cela suppose d'émotion, de rêve, de désir ou de regret. Plus qu'une représentation ou une perception de quelque chose qui serait en dehors de l'acteur, il s'agit de ce qui est en oeuvre, à tous les niveaux, dans la constitution de l'ici et maintenant de cet acteur, la construction de son contexte.

Certes, il faut bien voir *Flaminia* (Arrighi, 1988) comme un "mariage d'art et de science, de technique et de talent, d'approche contrastée et de compréhension capillaire (qui) voudrait idéalement dire, sans l'affadir, la beauté des sociétés de petite surface et désordres généralisés" (Meunier, dans Bonte et Izard, 1991, p.279), mais surtout comme ce cercle magique où le village apparaît selon les grandes figures de "mon village : *le mien-tout-toujours* " (Bodson, 1996, p.24). *Le mien* : question d'être, que l'on ne saurait acquérir, le village est mien par naissance, généalogie, inscription du sang et du sens dans un territoire. *Tout* : le mode de relation au village est un tout qui lui est indissolublement lié, dans lequel on est immergé et dont on ne peut parler comme d'un ensemble de caractéristiques, dans la

mesure où cela procède d'un mode de relation basé sur le non-substituable, le non-interchangeable et le non-reproductible, l'indexical¹¹⁰.

Toujours : sa condition est d'être non-appropriable et non-périssable.

L'indexicalité de *Flaminia* compose la figure d'un mode de rapport au monde entre le mythique et l'existentiel, où le village (et son espace) est dans l'individu comme l'individu dans le village (et son espace), une ontologie plus lente que la dialectique du dedans et du dehors, du même et de l'autre, une topique et un tropisme : "*an emergent fantasy of a possible world of commonsense reality*" (la fantaisie émergente d'un monde possible de la réalité de sens commun) (Tyler, 1984, p.125).

La fiction produite par l'acteur rabat l'observateur sur la réalité que constitue cette création, lui évitant la production d'une fiction ethnologique qu'il prendrait pour la réalité¹¹¹. Une recherche plus particulière sur la littérature actorale ne manquerait pas de montrer l'intérêt pour l'anthropologue de "se mettre à l'école du romancier, apprendre à marcher dans ses pas, épousant son regard sur les êtres humains, dans la proximité et la distance, dans la sympathie et la critique. C'est toute l'entreprise anthropologique qui sort transformée de sa rencontre avec la littérature" (Bibeau, 1996, p.340)¹¹². A la fois le lieu d'une opacité et d'une représentation et interprétation nécessaires de la part de l'acteur, la documentation naturelle dans toute ses dimensions est le lieu d'explications révélant des implications. La tâche de l'observateur est alors de produire l'explication anthropologique de ces implications de l'implication.

¹¹⁰Nous touchons cependant ici, du côté de l'acteur, à la limite d'une subjectivité singulière peut être incommunicable, car indicible, que nous qualifions d'*indexicale* ou d'*infra ordinaire*, qui ne relève guère que de l'introspection ou du dialogue silencieux avec soi-même, de ce "regard ontologique du sujet sur lui-même" (Bouvier, 1995, p.130). L'analyse exogène, même lors d'immersion approfondie dans l'observable, ne saurait atteindre des strates qui ne sont énonçables (et encore !) que par les sujets eux-mêmes. Chaque acteur reste une boîte noire, et la documentation naturelle une série de boîtes noires interconnectées. Cependant, ces schèmes individuels et collectifs qui ne se disent que "dans le cours de la succession des instants de la vie ordinaire" (id., p.131) peuvent s'exprimer par bribes, gestes involontaires ou provoqués par des pairs, se condenser éphémèrement autour d'échanges interpersonnels -sinon à emprunter les voies de l'inconscient).

¹¹¹ "Ce que l'on redoute le plus, c'est qu'un ethnographe invente une histoire qui n'existe pas, même si elle est vraisemblable" (Geertz, 1999, p.40).

¹¹² On se reportera également à la récente livraison de la revue *L'Homme et la société* (1999, 4, n°134) pour une confrontation du récit romanesque et de la fiction ethnologique.

VII. LA METHODOLOGIE DE TERRAIN

1. Transformation du " lieu de vie " en objet de recherche

La décision de mener une recherche anthropologique sur le village de Sarrola Carcopino participe de cette " redécouverte d'un pays " que l'on connaît pour y avoir vécu, lorsqu'il devient un sujet d'étude (cf. Pourcher, 1997, p.228). Ce recueil comporte deux grands volets: le volet administratif consacré à l'accumulation de données officielles, et le volet humain.

1.1.Le volet " administratif "

- Notre participation (en tant que public) à plusieurs conseils municipaux
- Des recherches aux archives municipales, avec accès à différents types de documents :
 - * Procès verbaux des conseils municipaux entre 1860 et 1997.
 - * Etat civil : comptage méthodique des naissances, décès, état des âmes sur certaines périodes; suivi de l'évolution patronymique dès avant l'existence des noms de famille et confrontation aux patronymes familiaux contemporains; étude du noyau de familles constitutif du village et des élargissements, apports nouveaux, disparitions, de branches ou de souches.
- L'établissement du plan d'occupation du cimetière et le comptage des sépultures particulières (tombeaux privés sur des parcelles appartenant aux familles, regroupements de familles apparentées par alliance, etc).
- Des travaux sur les documents cadastraux : Plan Terrier (1795), cadastre de 1845, cadastre contemporain, évolution des parcelles, des tracés routiers et de sentiers, alimentation en électricité, adduction d'eau.
- Des recherches aux archives départementales, à l'INSEE, et la collecte de documents de travail institutionnel (Plan de développement, etc.), associatifs ou privés.
- Un contact avec les associations locales (*A Memoria, Comité de Développement de la Vallée de la Gravona, A.D.M.R.*) : ouverture sur l'histoire du village et de la vallée (traces, empreintes, lieux historiques, batailles, ruines, aires de battage), recueil de brochures consacrées à la promotion de la vallée ou de la commune (parcours, gîtes ruraux, curiosités locales et patrimoniales, etc).
- La participation à des colloques d'intérêt local.

- D'autres contacts avec des érudits locaux (F. Zarzelli, L. Ponçin), conteurs (F. Orsoni), journalistes et écrivains (A. Carcopino; P. Silvani), fonctionnaires et administratifs (J.M. Arrighi; D. Ottavi; S. Tafani; T. Casalonga), chercheurs (A.M. Graziani; T. Fogacci, enseignants-chercheurs de l'Université Pascal Paoli de Corté) travaillant sur le terrain corse et plus particulièrement sur la vallée.

- La recension sur un journal régional (*Nice-Corse Matin*) des rubriques du correspondant local concernant le village entre 1976 et 1996.

1.2. Le volet " humain " a comporté deux aspects :

- Des entretiens avec les personnes les plus âgées des principales familles (les plus anciennement présentes au village et ayant marqué d'une façon ou d'une autre son histoire), et avec des informateurs détenteurs de savoirs spécifiques (autorités municipales, écrivain, guérisseuse, personnalités villageoises...). L'objectif en était un recueil de données sur les pratiques quotidiennes (médicinales, croyances, guérisons, recours au prêtre, gestion familiale, savoirs-faire spécifiques, rites, coutumes, modes de pensée) et l'approche de leur évolution au fil du temps; la reconstitution de la généalogie des familles et des épisodes (non officiels) qui les jalonnent; l'accession aux vécus spécifiques, décisions, modes de transmission du patrimoine, " secrets " de famille, faits divers, caractères et particularismes des membres de ces familles, etc.

- Le suivi d'un agriculteur sur plusieurs séjours (travail de la vigne, plantations traditionnelles et expérimentales (framboisiers), greffes, coupes de bois, entretien des parcelles en jachère, récoltes, cueillettes...) et le suivi d'un berger en estive sur deux étés ont complété cette présence active. Ils participent d'une connaissance des modes de gestion des propriétés (particulières et communales), passages, distinctions clos/ouvert, parcellisation, procédés d'élevage et de conduite des troupeaux, pratiques culinaires et alimentaires spécifiques, etc.

- Le recueil et l'essai de centralisation d'une correspondance familiale disséminée dans plusieurs familles apparentées, ainsi que de papiers de famille, carnets quotidiens, almanachs, journaux anciens, magazines, bibliothèques familiales, toutes "archives des grandes émotions" (Pourcher, 1997, p.217).

- La reconstitution en corpus d'une correspondance échangée entre un villageois (né en 1870, engagé en 1888) participant aux campagnes coloniales (Tonkin, Madagascar, Soudan) entre 1894 et 1903, et sa famille demeurée au village (environ 500 lettres)

- La collecte ou prise de connaissance de productions artistiques anciennes et contemporaines : écrits (deux recueils de contes et nouvelles), picturales (peintures, caricatures, miniatures), photographiques (photos de familles, cartes postales représentant des lieux villageois ou des événements publics), publicitaires (publicités anciennes et actuelles faisant ressortir l'appartenance communale, régionale, insulaire).

- Une enquête auprès d'enfants du village (rédactions, entretiens, présence à l'école communale, jeux), venant compléter le recueil de cahiers d'écoliers, rédactions et herbiers du début du siècle.

2. D'une participation observante à une observation participante

Cette démarche n'a pu que croiser celles d'autres sciences sociales comme l'histoire (en particulier dans son développement récent de la *microstoria*, italienne (Levi, 1984, 1989 ; Ginzburg, 1989) ou française (Corbin, 1998)), la géographie (Di Meo, 1990, 1991) et la psychologie sociale dont certaines recherches (comme celle de Jodelet (1989) sur les représentations de la folie), incluent une observation participante. Leur regard a éclairé bien des aspects de la réalité pratique et idéale que nous découvrons, nous permettant un retour à la subtile interaction entre les systèmes d'idées qui ressortissent de la culture globale et ceux que se crée l'individu à la faveur de participations spéciales :

" Plus on examine cette interaction, plus on éprouve de difficulté à faire le départ entre la société unité culturelle et psychologique, et l'individu membre de la société dont il doit épouser la culture. Si l'on veut être réaliste, on ne devrait formuler aucun point de psychologie sociale dont les prémisses reposent sur l'opposition traditionnelle entre individus et société : il convient presque toujours d'envisager la nature exacte et les implications d'une constellation d'idées qui fait pendant au "modèle culturel" de l'anthropologie, d'établir les relations qu'elle entretient avec d'autres constellations, de voir comment elle se modifie à ses contacts, et enfin, par dessus tout, de préciser exactement le lieu de cette constellation " (Sapir, 1967, pp.100-101).

2.1. Participation et observation

Nous avons procédé selon un double mouvement, centrifuge et centripète, du fait que nous avons choisi d'examiner des actions et comportements comme matrices dont sont issus

d'une part, les problèmes impersonnels et généraux, voire institutionnels, et d'autre part, les explorations indiscretes dans " le vif du sujet ". Notre souci, après plus de vingt ans de "*participation observante*" au village (en tant qu'acteur sporadique), fut d'explorer les formes que prennent les rapports quotidiens dans une attitude d'observation participante qui nous a permis de faire retour sur une documentation accumulée en vingt ans de présence, et de passer à un stade supérieur de recueil de documents non suscités comme d'en susciter du fait de notre pratique d'ethnologue et de notre présence. Une recherche sur un tel temps long, même si elle ne s'illusionne pas sur " la tâche absolument infinie qu'est chercher à représenter une culture " (Clifford, 1996, p.70)¹¹³ faisant suite, sinon à une intégration au village, du moins à l'identification en tant que membre d'une famille, a pu, nous semble-t-il, gommer les critiques traditionnelles faites à l'ethnologue de la séparation du discours de son contexte de production dans des pratiques particulières, de réponses complaisantes ou en termes de désirabilité sociale (ou bien celles-ci étaient reconnues comme telles !), du caractère intuitionniste des interprétations, du manque de maîtrise des mécanismes d'émergence des significations rendant indue toute herméneutique. Si des situations d'amitié, d'intérêt, d'indifférence, partagées, suscitées, ou subies, ne permettent certes pas, en elles mêmes, de replacer les informations dans leur contexte d'émergence et de fonctionnement, du moins y participent-elles, du point de vue des acteurs mêmes.

Nous avons ainsi parcouru quelques unes des dimensions qui nous sont apparues essentielles (histoire, administration, scène publique, généalogies, parenté, topographie et toponymie, amitiés et inimitiés, rituels, socialisation...) des dimensions de la vie villageoise. Nous avons vu naître, baptiser, grandir des enfants, des adolescents se marier, mourir et enterrer des vieillards et des adultes, se nouer et se dénouer des relations, arriver et partir des commerçants, s'affiner des conflits, connu des drames, etc. Nous avons vécu les points d'attache de l'espace privé et de l'espace public, la production locale de l'histoire, participé de sa temporalité, tout en nous intéressant aux phénomènes avec lesquels les actes et les représentations ont à voir : communications, modèles de comportement, pratiques matérielles et symboliques, bases institutionnelles et politiques, vie associative et manifestations culturelles, sportives, festives. Nous avons ainsi, à chaque fois, gardé le souci de

¹¹³ Mauss disait un jour à Fortes: " Vous dites que vous avez passé deux ans et demi dans une tribu, mon pauvre, il vous faudra 20 ans pour l'écrire " (Fortes, 1973, p.284).

contextualiser nos données, de conserver les mots et les phrases chez eux c'est-à-dire dans les situations dans lesquelles ils sont utilisés.

2.2. Une équation personnelle

Il faut insister sur notre position personnelle dans le village. Il ne s'agit pas là de rejouer la situation de terrain en tant qu'il importe à l'ethnologue d'entrer dans le groupe et de trouver la bonne distance avec celui-ci, impliquant un rapport étroit entre la présentation de soi et la place que les autres lui attribuent (Althabe, 1990). Il s'agit plutôt, comme le relève Bosk (1979) de faire du chercheur et du travail sur son expérience l'instrument privilégié de l'observation. " L'ethnologue ne peut pas se passer de faire l'ethnologie de sa propre enquête " (Laburthe-Tolra et Warnier, 1993, p.371). Nos vingt années de présence, même intermittente, peuvent ainsi se rapprocher d'un apprentissage des ethno-savoirs locaux, notre présence d'observateur, ensuite, d'une " vérification " du savoir ethnologique, la conjonction des deux " activités " constituant une anthropologie de cette ethno-ethnologie.

1°) L'accès aux archives, à la documentation institutionnelle, administrative, s'est fait indépendamment de notre identification d'appartenance à une famille. Ce qui est du domaine public aurait pu être déchiffré et défriché par n'importe quel ethnologue et satisfaire ainsi aux critères de scientificité de l'échangeabilité des observateurs.

2°) Les entretiens et le recueil de la correspondance ont par contre été réalisés en tant qu'apparenté, " initié " d'une famille. Ce point est très important, d'une part, parce qu'importe déjà la famille particulière dont on est reconnu membre : un membre d'une autre famille n'aurait eu accès qu'à certaines de ces données, et nous même n'avons certainement pas eu accès à toutes, certaines lettres par exemple ayant été discrètement écartées du corpus. De même, aurait-il été difficile d'avoir accès à ce genre et cette somme de données s'il s'était agi de travailler sur une autre famille¹¹⁴. De plus, être identifié à une famille du hameau supérieur du village (Sarrola), n'est pas du même ordre qu'être identifié à la parentèle (sous même patronyme) du hameau inférieur (Carcopino) ce qui, au niveau des entretiens, provoque de nouvelles incidences. Cette simple mise en situation par les acteurs eux mêmes d'un acteur-observateur identifié à telle branche ou cellule familiale mais non à telle autre, et comme

¹¹⁴ Une telle présence dans une famille supprime " la lenteur des démarches " déplorée par Feschet (1998, p.174) et fait partie de ces " concours de circonstances " anormales " " (id, p.177) qui permettent l'accès au document privé.

n'appartenant pas aux autres familles, fut d'ailleurs en soi l'indice du fonctionnement de la société villageoise. Cette " identification " est bien sûr insuffisante car :

" l'homme par hérédité, par la généalogie, est inscrit " éternellement " dans l'espace qu'il occupe et qu'il revendique comme terre de ses ancêtres. (...) le précepte le plus important est certainement qu'un homme n'est rien hors de son groupe d'origine, et que celui-ci ne peut se développer s'il ne contrôle pas et ne met pas en valeur une terre de culture; l'identité s'inscrit toujours dans un lieu éponyme " (Martinetti, 1989, p.94).¹¹⁵

Néanmoins, la présence sur le long terme, la durée de l'observation, s'apparentent (au sens strict) à un processus d'apprentissage voire de socialisation, plus qu'à un accès à une transparence du point de vue de l'autre, proche des interrogations de Fox (1974) :

" A quel moment ai-je commencé à voir l'unité comme structurée d'une manière cohérente ? En termes de mois et de jours je ne peux vraiment répondre à cette question. Mais je sais absolument que la soi disant compréhension de l'unité à laquelle j'ai finalement abouti, ne résulte pas seulement du fait d'en savoir plus sur l'unité dans un sens cognitif. Cela comprend aussi un processus d'apprentissage d'attitudes (très semblable à ce à quoi se réfèrent les chercheurs en sciences lorsqu'ils parlent de processus de socialisation) " (1974, pp.217-218¹¹⁶).

Cette double approche a, de plus, l'avantage de pouvoir en quelque sorte se passer de l'hypothèse de l'empathie comme processus par lequel le point de vue d'autrui deviendrait transparent à l'enquêteur -dont on sait par ailleurs qu'il résiste mal aux critiques émanant de l'herméneutique des textes ou des actions (Gadamer, 1976 ; Ricoeur, 1986).

Le recueil des documents, de la correspondance, les entretiens, a pu ainsi dérouler une spirale qui va du plus institutionnel au plus intime, de l'habitude à l'exceptionnel, du quotidien au drame, en veillant à chaque fois à laisser la parole et l'écrit aux acteurs de cette société villageoise. Telle est l'heuristique de notre double position *d'observateur-pas-tout-à-fait-étranger* et *d'acteur-pas-tout-à-fait-villageois*. D'une part, cette familiarité/familiarité avec le village recouvre l'ensemble des accomplissements de la vie quotidienne comme pratiques qui sont à la base de toute forme de collaboration et d'interaction, le " devenir membre " évoqué par l'ethnométhodologie. D'autre part, cette question du sens partagé en tant que le travail anthropologique fut progressif et cumulatif, est allé de pair avec un retrait volontaire d'observateur. A la fois installation à demeure (" planter sa tente au village " comme l'écrivait

¹¹⁵Ce point a une importance telle qu'il nous a conduit à une réflexion sur une anthropologie de l'enfance.

Malinowski) et retrait analytique, démarquant ainsi de façon sensible (à tous les sens du terme) et scientifique :

- notre position de celle d'un observateur distancié qui n'aurait pas eu accès (du fait de la spécificité de la situation de terrain aux documents familiaux naturels qui sont le coeur de notre corpus¹¹⁷,

- et d'un observateur impliqué en tant qu'acteur qui aurait couru le risque de trahir ses hôtes.

Notre approche se trouve alors au centre de cette "inatteignable objectivité du regard anthropologique (qui) trouve son statut quelque part entre l'illusion de la dissolution et le caractère irréductible d'une présence anormale" (Izard, 1991, p.471).

En un sens, la position de *demi-villageois* et *demi-étranger* permettait d'échapper au paradoxe de l'initiation évoqué dans notre partie théorique, voire de dépasser ce paradoxe en tant que villageois pour l'anthropologue que nous étions, et anthropologue pour le villageois que nous étions. Du dialogue incessant de ces deux sensibilités (villageois/anthropologue, hôte/étranger, même/autre, ici/ailleurs, insulaire/continental) a paru naître un phrasier qui s'élèverait de la monographie à la polygraphie, du monologue du sujet-supposé-savoir (que ce soit le savoir-de l'acteur ou le savoir-sur de l'observateur) à la polyphonie interactive qui compose "une identité bariolée, construite, mise en mouvement" (Ravis-Giordani, 1983, p.12).

La position et la méthodologie s'impliquent ainsi l'une l'autre et réclament que soient expérimenté l'éventail des approches possibles entre la distanciation et l'implication maximale dont nous avons examiné l'incidence sur l'épistémé anthropologique corse. La défection de culture donne à comprendre. Là où la vision acquise du monde, la signification accoutumée de l'univers se dérobe, le désir de comprendre est alerté, l'interrogation sur l'étant, et sur l'autre, est mobilisée. Réciproquement "si le projet de connaissance est omniprésent, il ne se passe rien. Mais s'il se passe quelque chose et que le projet de connaissance n'a pas sombré dans l'aventure, alors une ethnographie est possible" (Favret-Saada, 1990, pp.6-7).

¹¹⁶ Schutz (1987) fait d'ailleurs des morts de la famille le symbole de l'appartenance communautaire et de la distinction entre l'indigène et l'étranger.

¹¹⁷ Ensemble des relations complexes qui s'établissent entre l'observateur et ses hôtes (...), complexes d'interactions et de communications interpersonnelles (...) configuration singulière qui dépend des paramètres propres au terrain, ainsi que de l'équation personnelle du chercheur" (Laburthe-Tolra et Warnier, 1993, p.370)

La succession, la progression, la conjonction toujours provisoire et reportée, d'une compréhension par le dedans et par le dehors, d'une position *d'outsider* et *d'insider* constitutive du métier d'ethnologue, nous installent dans la position de passeur de frontières et de cultures que Tyler revendiquait il y a déjà plus d'un siècle.

Si, en Corse, on est d'abord d'une famille, nous nous retrouvons ainsi dans une position d'implication obligée (par les autres familles du village) comparable à celle rapportée par Favret-Saada dans son expérience sur la sorcellerie dans le bocage, mais, en tant qu'anthropologue déclaré, nous nous retrouvons également dans une position d'explication obligée. Cette position particulière impliquait ainsi un commencement plus radical : "le souci de maintenir à la fois une relation symbolique à l'objet et une symbolique inhérente à la configuration des objets étudiés " (Jeudy, 1997, p.234).¹¹⁸

3. Les noms propres

Notre approche se niche au creux même du développement continu des relations nouées de longue date entre les personnes, par la restitution interne de ce développement. L'enchaînement, par exemple, des échanges et des situations dans la correspondance, les entretiens, voire dans les documents historiques, ne permet un dévoilement du sens à l'observateur que si celui-ci est en mesure de situer le récit ou l'échange dans le champ des interlocutions qui le précèdent et qui le suivent, s'il veut avoir accès au savoir partagé des autres. L'immersion de fait de l'observateur dans une famille donne accès aux effets ludiques et tactiques, aux constructions circonstanciées, à tout un système imagé d'allusions, de clins d'oeil et de sous entendus qui, loin d'être une succession gratuite d'images fantaisistes ou banales renvoient à un savoir implicite, une morale, une histoire commune : aux "mots de la tribu". La connexion de l'observateur sur cette rhétorique intercommunicationnelle lie la forme au fond, la nature du récit à son contexte d'énonciation et à l'identité des narrateurs.

Les noms propres, par exemple, arborés et sans cesse redessinés et revendiqués comme des blasons, ont une fonction communautaire et identitaire intense, mais ne s'enracinent pas moins, en tant que l'observateur y participe effectivement et affectivement par une connaissance à la fois interne et externe, dans des séries d'attendus implicites, des

¹¹⁸ Nous nous éloignons ainsi sensiblement de "l'agression courtoise" qui "bouscule les habitudes" et de la "légère violence" dont Feschet (1998, p.173) qualifie l'enquête ethnologique et qui serait pour elle "fort utile pour la connaissance des faits".

comportements et énoncés intégrés au développement continu de relations nouées de longue date entre les interlocuteurs familiaux d'hier et d'aujourd'hui. Intégrer ces données à l'intelligence du matériel d'enquête suppose une attention extrême à la façon dont villageois, événements, choses vues et entendues sont engagés dans les situations. Cet exemple précis d'une anthropologie de l'acteur et de l'observateur rejoint l'analyse de Ginzburg et Poni (1986) proposant de faire du nom propre, c'est-à-dire du repère le plus individuel et le moins répétable qui soit, le marqueur qui permettrait de construire une modalité nouvelle d'une histoire -et d'une anthropologie- attentive aux individus saisis dans leurs relations à d'autres individus en tant qu'elles engagent toute la structure feuilletée et la complexité du social villageois.

" Le choix de l'individuel n'est pas ici pensé comme contradictoire avec celui du social : il doit en rendre possible une approche différente en suivant le fil d'un destin particulier - celui d'un homme, d'un groupe d'hommes - et avec lui la multiplicité des espaces et des temps, l'écheveau de relations dans lesquelles il s'inscrit " (Revel, 1996, p.20).

En Corse, la spécificité de la localisation patronymique microrégionale ou villageoise, voire la correspondance fréquente d'un patronyme et d'un hameau (ainsi les Sarrola sont de Sarrola, les Carcopino de Carcopino) n'autorisait guère le respect de l'anonymat par permutation d'un patronyme villageois avec un patronyme non villageois, qu'il soit à "consonance corse" (cette dernière perception ne manquant pas de révéler d'elle-même un arrière fond stéréotypique exigeant analyse) ou autre : Albertini ou Dupont par exemple. Les pratiques diverses en matière de déontologie nous ont conduit aux choix suivants : patronymes et prénoms ont été conservés dans l'analyse lorsqu'ils concernent les hommes publics (maires, notables) et les personnalités de l'histoire locale, aux particularités connues et reconnues. Le patronyme de la famille principale, en accord avec ses représentants contemporains, a été transcrit sous une initiale générique (B.), choix d'anonymat relatif pouvant s'avérer paradoxal eu égard à la facilité d'inférence de son identité, mais suffisant pour le lecteur extérieur au village. Enfin, tout auteur ou action rapportés pouvant entraîner une suspicion morale même infime a donné lieu à la transformation du patronyme ou à la substitution d'une initiale et à la modification du prénom. Nous pensons ainsi avoir à la fois respecté la correspondance patronymique locale historique spécifique du village et la déontologie de l'anonymat et de la confidentialité.

4. Traitement des données

Les traitements ont obéi à une logique de mise en résonance de tous les types de données collationnés, de manière à produire une analyse unique, référenciée aussi bien sur les entretiens que sur la correspondance ou les documents administratifs pertinents pour les propos intégrés dans une textualisation anthropologique.

En amont de ces traitements, les entretiens ont fait l'objet d'un classement simple suivant l'appartenance de l'interviewé à l'une ou l'autre des branches familiales, tandis que l'ensemble de la correspondance a été classée chronologiquement et par sessions correspondant chacune à une étape de la vie de l'acteur principal (séjours outre mer, retour, mandat de maire de la commune...).

4.1. Les entretiens et la correspondance

Ils ont ensuite fait l'objet d'analyses de contenu menées **en** parallèle et suivant deux orientations :

1°) Obtention de grandes catégories thématiques en séparant les événements marquants de la vie quotidienne suivant les types de rituels qui leur sont associés :

- événements intra familiaux. Les deuils, enterrements, mariages, baptêmes, présentent une sous-structuration commune au niveau du rituel : participation/contribution de certaines fractions élargies de la famille, de certaines fractions de la communauté villageoise et participation (réelle ou virtuelle par envoi de courriers) de certaines personnalités marquant la vie publique de l'île ou de la nation; codification des cérémonies (prise de contact, confection et partage des repas, etc.),

- événements inter familiaux : récoltes, travaux des champs ou de construction, ventes, tractations en vue d'alliances,

- événements communaux : fêtes et commémorations locales, élections...

- événements nationaux : élections, guerres...

2°) Analyse des alliances, parentés, déplacements des acteurs, etc.

Par exemple : liens de parentés précis entre épistoliers, choix intra familiaux (de conjoint, ventes-cessions, participation ou non à des événements, relations réelles entre épistoliers (brouilles, fusions, hiérarchisation, etc).

3°) Forme, contenu, sens en construction, unité de signification.

Comment découper un tel discours ? Comment répartir son contenu dans des catégories ? Avec quelles unités d'enregistrement travailler et dans quelle mesure en tenir compte du fait de la variété de la présentation formelle de notre corpus ? Le traitement phrase par phrase ou segment de phrase par segment soulevait en effet de très nombreuses difficultés. Il est difficile d'assigner d'avance des limites précises à l'unité de contexte puisque l'analyse n'a de valeur que si cette unité d'enregistrement correspond à une unité de signification. Or, des unités de signification différentes sont décelables suivant les niveaux pour l'ensemble du corpus, pour l'échange entre deux acteurs spécifiques, pour un ensemble d'échanges, pour chaque lettre, à l'intérieur d'une lettre Nous avons ainsi été amenés à nous situer à un niveau infra et supra linguistique -trans linguistique- dans la mesure où l'échange entre acteurs est indicateur d'attitudes verbales et non verbales, de comportements signifiants socialement. Par ailleurs, la progression de l'échange, le déroulement du corpus, composent, décomposent et recomposent celui-ci et les implications, significations, explications, les voilements et dévoilements constitutifs du social au quotidien. Le déroulement du corpus désarticule et réarticule notre objet, suscitant une analyse relationnelle - du côté de l'observateur - précisant les relations qu'entretiennent les thèmes, les catégories, les histoires entre eux et entre elles : la pertinence de notre corpus est donc fondée sur tout autre chose que sa seule cohérence logico-sémantique et sa surface linguistique (qui n'aboutirait qu'à l'élaboration d'un discours au deuxième degré, peu différent d'un artefact).

Le déroulement de l'interaction peut manifester diverses prises d'attitudes sur un même thème à des moments différents, une convergence ponctuelle, tout en restituant le niveau personnel d'investissement du discours par chaque acteur. Un fort consensus, une forte saturation par répétition ne vérifie ainsi pas plus, a priori, la véracité de l'interprétation et de l'analyse que l'ambivalence, les contradictions ou les impasses. Forme et contenu sont aussi étroitement liées que l'implicite et l'explicite. Certes, tout langage est référentiel, mais l'énonciation elle-même est mobile, paradoxalement vivante sous l'aspect figé de l'écriture, et à considérer comme devant être restituée dans le flux historique, la mouvance du vécu, l'imprécision ou la précision de l'instant. Les systèmes de référence, les implicites, les validités à chercher, sont ainsi construits de concert par acteur et observateur. Point ici question de se contenter de validité logique, d'engendrer un code de ces significations, des catégories ou des thèmes, car ces relations construisent voire modifient une structure mouvante qui jouent de la réalité de

chaque individu, d'épisodes réels ou possibles de récits personnels, en l'associant avec d'autres épisodes d'autres acteurs en des séquences multiples, évolutives et articulées : l'univers social quotidien des acteurs.

4.2. Analyse des documents et informations administratives

- Les données adéquates à la réalisation d'un bref historique du village ont été prises comme telles et complétées au besoin par des recherches historiques au plan local, départemental et national.

- Les procès verbaux de conseils municipaux (notés dans le corps du texte PV de CM) viennent en appui des données obtenues par entretiens et correspondance; ils y apportent des éclairages officiels, des points de repères, un ancrage (pour les événements locaux et nationaux) et des éléments parfois plus précis relatifs à l'évolution du village : voirie, eau, conditions de scolarisation des enfants, constructions, vie politique...

La présentation plus détaillée de la correspondance va nous permettre d'examiner comment les acteurs sociaux dans leurs interactions a) inventent un sens plus ou moins conscient; b) donnent accès à l'observateur à une ou des représentations d'eux mêmes; c) suscitent un mode d'exposition qui participe de la représentation de l'acteur et de la restitution par l'observateur de l'objet et de son interprétation.

5. La correspondance : une analyse exploratoire d'une documentation naturelle

" Plus qu'à la ville, c'est lorsque la cellule familiale se déchire, à l'occasion d'un départ, que la correspondance prend tout à coup une importance décisive. Et le plus patent de ces déchirements est celui qu'occasionnent les intrusions des obligations militaires " (Hébrard, 1991, p.342).

Vu sous cet angle, notre documentation naturelle, le corpus de correspondance famille B/ acteur principal (Jean B.) n'échappe pas à la règle. Même s'il ne nous est rien parvenu d'avant cette date, nous savons que l'échange de correspondance avec la famille n'a pas attendu le réengagement de Jean B en 1894. Les flamboyantes destructions de lettres, papiers, documents, effectuées par la dernière de ses filles, fournissent la preuve *a contrario* de l'abondance et de l'importance des disparitions, comparées à la valise conservée. "L'invention" de lettres "oubliées" par les descendants alors qu'elles ont été volontairement collectées par

leurs auteurs¹¹⁹ s'accompagne d'un sentiment d'effraction lorsque surgissent ces " fronts familiaux " (Lévi, 1989) à l'intérieur desquels circulent des informations et de l'intimité, de la réflexion et de la passion, et se dévoilent des secrets partagés par les acteurs (cf. aussi Feschet, 1998).

Le corpus Sarrola/colonies représente la correspondance échangée entre un jeune sarrolais (Jean B.) né en 1870, engagé en 1888 pour plusieurs séjours militaires aux colonies entre 1893 et 1903. Il s'étend du 20 octobre 1893, jour où Jean est en partance pour le Tonkin, à septembre 1909 où il rentre à Sarrola. La partie concernant les colonies va du 20 octobre 1893 au 17 octobre 1903, la correspondance de 1904 à 1909 voyant Jean soit en caserne à Toulon soit de retour au village. Prise dans sa globalité, la correspondance comprend 528 lettres, 152 échangées entre Jean et sa famille étroitement entendue (deux soeurs, un oncle paternel et, à un degré moindre, un cousin et deux beaux frères), 276 lettres échangées entre Jean et son oncle maternel, curé en charge de la commune voisine de Cannelle, mais gérant les propriétés de Jean en son absence, et une centaine de lettres pour la correspondance échangée entre Jean et d'autres soldats durant ses campagnes et séjours militaires, ou entre ceux-ci.

Par souci d'allègement d'une recherche déjà lourde, nous avons retiré de l'exposition les corpus "Soudan "(1900-1903) et "Guerre de 1914-18" dont l'analyse n'en a pas moins été réalisée.

L'écriture pratiquée au quotidien dans cette correspondance, outre le fait de surface qu'elle traduit/restitue une différence d'instruction scolaire entre les acteurs (l'oncle, Jean, ses soeurs : Palma, Laurine, Josée) faisant signe vers une distinction sexuelle statutaire et sociétale, apparaît, différenciellement selon les acteurs, comme la trans-scription d'une culture de l'oralité que l'origine trop récente de l'apprentissage de l'écriture ne peut encore masquer et même renforce en lui empruntant ses traits saillants. Si le premier acte communal en français date de 1829, ce ne sera guère en effet avant le Second Empire que la formation culturelle des notables basculera de la voie italienne vers l'attraction, sinon l'intégration, française. Le P.V. de délimitation de la commune de 1845, par exemple, s'il est rédigé en français par le contrôleur des contributions directes, porte en accompagnement des patronymes des notables locaux, des prénoms encore italo-corses dans leur graphie (Antonio, Francesco...).

¹¹⁹ Ansango, Soudan, 26 novembre 1902 : Une de vos lettres a été faire un petit tour dans les colonies anglaises. Je vous renvoie l'enveloppe où vous verrez cachets et écritures au crayon rouge d'un anglais (French : France). Conservez- la moi pour ma collection " (Jean B à son oncle).

Cet échange épistolaire contient en lui même l'exigence de contrôler autant que possible les conditions du contact, de la lecture et les interprétations du message par l'interlocuteur, ou, si l'on veut, exprime la volonté de ne pas détacher le message adressé des conditions concrètes, sensibles, de sa conception et de sa réception, de la revivification constante de l'échange lui-même.

L'absence, dans une première partie du corpus (constitué de la seule correspondance de Jean à son oncle et ses soeurs, et à des camarades militaires, du 20 octobre 1893 au 26 avril 1898), de lettres de l'oncle (ce n'est en effet que du 1^o mai 1898 que date la première lettre conservée de l'oncle curé) et de la soeur de Jean (la première lettre de Josée date du 12 novembre 1898), vient confirmer *a contrario* l'importance de l'échange. Sous cet envoi en apparence unilatéral pointent en effet les références et la présence de la famille et du village, tant par des procédés scripturaux techniques (de l'ordre du rappel des lettres reçues et des références à leur contenu), que par des notations symboliques plus fortes.

La correspondance pouvant ainsi être reconstituée à partir d'un seul des interlocuteurs montre combien nous sommes dans une société de l'échange, de l'interconnaissance, et comment les sociabilités familiales sont solidaires indépendamment de la distance géographique, à tel point qu'en s'emparant d'un fil du réseau, c'est l'ensemble de celui-ci qu'on entraîne. Une lettre isolée n'a en effet pas de sens, ou plutôt, du fait de la vitalité du réseau, elle ne saurait exister seule mais comme fragment d'une relation plus longue dans le temps et dans l'espace, comme écho d'un dialogue que seule la perte ou la non-conservation a tronqué.

La numérotation des lettres, dont le principe est énoncé dès la troisième lettre du corpus, le 30 janvier 1894, l'annonce de la lettre passée ou à venir, du mandat envoyé ou du colis reçu, leur ballet complexe perpétuent, dans le corps même de la lettre présente, la continuation du réseau, son existence antérieure et postérieure, faisant signe, idéalement, vers l'éternité de l'échange et du groupe. La communication fait partie du voyage, qui n'en apparaît qu'une péripétie. La première lettre, écrite au large du Cap Brun, initie une communication qui va rapidement se codifier en demande d'envoi de " nouvelles " (de la famille, du village...) donc de lettres écrites et acheminées à dates fixes, sans attendre l'arrivée des lettres en retour de Jean, et en un échange régulier qui revivifiera les réseaux de la sociabilité tant familiale que villageoise.

Cette correspondance tronquée, permet, paradoxalement, d'inscrire la pratique de la communication écrite dans les registres connus et conviviaux de la communication orale :

écrire, en définitive, c'est dire d'une autre façon, mais c'est encore dire. Chaque lettre y participe d'une inquiétude due à la fragilité des situations et des destins, et d'une jouissance à entendre (la voix de) l'autre dans son écriture, l'impatience et la nécessité impérieuse d'échanges pour que l'espace ne se distende pas jusqu'à se briser, pour que le temps ne s'abolisse pas dans le silence et l'oubli.

Correspondre à Sarrola vers 1900 n'est pas " le plus public des actes privés " (Chotard-Lioret, 1985, p.63), sans être davantage le plus privé des actes publics. On y retrouve sans peine l'oralité corse et son partage public/privé comme prenant " possession " de l'écrit et lui imprimant son sceau, tout en adoptant la forme de l'écrit. La grille de lecture continentale publique/privée ne recouvre pas l'écriture qui compose notre corpus. Cet ensemble d'écritures différentes fait sens vers le partage, ancré dans une culture orale profonde, de la *casa* (maison) et de la *piazza* (place) (Ravis-Giordani, 1995), chacune ayant son contenu spécifique mais aussi son apparaître, sa protection contre l'autre, son excès et son masque.

La correspondance recueillie renvoie en outre à la Corse comme à une de ces " îles désertes " auxquelles Meunier (1998) fait allusion quand il note que :

" l'exiguïté des lieux et la proximité du cosmos favorisent le goût de la fable, l'amour du jeu verbal et l'attention au détail. L'île est une partie qui englobe le tout, si bien que le moindre événement y devient important. Chaque personne fait figure de personnage. Chaque situation doit être interprétée selon les schémas culturels du groupe " (p.55).

L'esthétique ou la rhétorique utilisées demeurent une des composantes de l'oralité plutôt qu'une démarche technique d'écriture.

Ainsi avons nous renoncé à une analyse par destinataire et auteur, c'est-à-dire à une partition entre les soeurs de Jean, ses oncles et cousins, et son Oncle curé, gestionnaire de ses biens en son absence. Outre que cela laissait de côté les camarades militaires de Jean, cette approche créait un déséquilibre dans un échange qui fut, au niveau des différents acteurs, chronologique. Les rappels incessants dans la correspondance de la lettre envoyée à tel autre destinataire, la reprise d'une lettre de l'oncle dans une lettre adressée à Josée, les croisements, intersections, mélanges des deux catégories familiales, ne pouvaient se satisfaire de ce découpage. Le renvoi, à l'intérieur d'une lettre, à d'autres lettres ou à d'autres individus, la demande de secret à l'un, le rappel de telle information reçue d'un individu à un autre ; tout cela crée un réseau difficilement extricable, entre les membres de la famille souche, entre les membres de la parentèle, à l'intérieur, par exemple, du Tonkin, entre Jean et ses camarades

soldats. Réseau qui, par son intensité et son étendue, crée une complexité supplémentaire, une information dont aucun membre n'est finalement dépositaire, une structure souple et fonctionnelle dépassant les noyaux locaux.

De même avons nous renoncé à une analyse par thèmes (politique, mariage, décès, gestion...) qui aurait d'elle même recoupé d'autres catégories telles que féminin/masculin, affectif/institutionnel, et amené une confusion dommageable à une présentation *in vivo*, du point de vue de l'acteur, et à une lecture fidèle, du point de vue de l'observateur ou du lecteur. Nous n'avons pas pour autant adopté le point de vue d'un toujours possible *archi-lecteur*. La conjugaison des points de vue de l'acteur et de l'observateur n'est pas, on l'a compris, un souci formaliste ou esthétisant, mais celui du parti pris de la restitution du moment d'une histoire et de ses représentations chez ceux qui l'ont vécu, comme pouvant donner accès à une connaissance anthropologique. Entre 1893 et 1903, s'observent ainsi, différenciellement vécues et représentées dans le réseau d'écrits de cette correspondance (image complexe des dénivellations socioculturelles qui composent un paysage culturel de pentes, degrés, pics, variant selon les points et les angles de vue), la capillarité des espaces domestiques, familiaux, de la parentèle, mais encore la capillarité de l'espace villageois et de l'outre-mer (le fonctionnement postal), la respiration de la commune même jusqu'au delà des mers, les décalques d'une " réalité " à l'autre, d'un local à un autre local, d'un microcosme à un autre microcosme, le tout contenu dans une double réalité qui forme peut-être le coeur du corpus et de la société villageoise sarrolaise de ce moment historique :

1 - l'inclusion de l'individu et de son destin dans la cellule familiale, la force contenue dans le réseau de parenté et le front familial où il s'inscrit, dans lequel circulent et s'échangent les lettres des uns et des autres, plus ou moins lues à haute-voix, et dont la correspondance est à la fois l'existence manifestée, reproduite, magnifiée, en vue de l'affichage public de cette identité et de la dissimulation de ses tares, et le signe d'une interdépendance et solidarité.

" Cette lettre, écrit Marie Susini (1989, p.79), de vieilles mains ne se lassaient pas de la tourner, de la retourner, des yeux pleins de larmes de regarder les mots écrits à l'encre violette avec une plume sergent major : " je vous écris pour vous dire que je vais bien et j'espère qu'il en sera de même pour vous " " .

2 - Le rôle et le jeu du secret et du contre-secret, du partage et de la fuite, du silence et du théâtral, qui partagent le privé du public, le *philos* du *pathos*, la *casa* de la *piazza*, notre nom de celui des autres. Cette mémoire vivante et immédiate du quotidien de l'acteur nous invite à une anthropologie qui doit en tenir compte si elle veut être en prise avec cette société.

Le mélange des genres, des thèmes, des catégories, des deux réalités, quasiment dans chaque lettre et échange, nous a en tout cas fait décliner les approches dans les termes catégoriels d'une théorie de l'observateur. Notre méthode d'approche et d'analyse du corpus, s'efforçant de rester au plus près de ses propres variations, ne peut se contenter du subterfuge d'une présentation d'un " contexte objectif ", ce cadre dans lequel viendrait s'ébattre, après coup, les acteurs. Ce sont les acteurs qui tissent eux mêmes ce cadre de leurs pratiques et de leurs représentations (morales, psychologiques...), de leur expérience quotidienne.

Le choix de la correspondance (en tant que documentation naturelle) se situe moins dans le cadre de vérification d'une hypothèse, générale ou particulière, que dans celui d'une véritable *expérimentation anthropologique* procédant par multiplication de méthodologies en quelque sorte " induites " par le terrain lui-même. La parole et l'expérience des acteurs y sont utilisés comme sources de méthodologies susceptibles de développer une analyse anthropologique plurielle prenant en compte la dynamique historique d'une expérience procédant volontiers par variations et décentrement successifs de niveaux, échelles, ou focales. Une approche locale de l'interaction quotidienne s'intéressera ainsi au jeu d'échos que se renvoient les différentes formes de documentations non suscitées (archives, littérature, légendaire, correspondance, journaux, rédactions d'enfants, conversations...) et suscitées (comme certains de nos entretiens qui, visant à amener les sujets à aborder leurs souvenirs familiaux, ont fait appel à des objets déclencheurs anciens et des photographies, à la fois fixant et libérant les souvenirs et offrant des normes de référence familiales et collectives (cf Halbwachs, 1994 ; ou Muxel, 1997). Nous ne pourrions ici retenir que certains aspects de la richesse informationnelle et heuristique d'un tel corpus, ne manquant pas de créer ainsi une distorsion entre un ensemble de données impliquant autant l'écrit que l'oral et qui mériterait une approche pluri et trans-disciplinaire, et l'exposition que nous en faisons. Nous espérons toutefois parvenir à donner au moins l'esquisse de ce que pourrait être une anthropologie qui mêlerait l'expérience multiforme d'un ou plusieurs acteurs et la lecture multiscopique d'un observateur, dans la restitution de l'espace temps social dynamique d'un village de Corse du Sud au passage du siècle.

6. De l'historicité de la production de la correspondance à son exposition chronologique

L'exposition du corpus est faite sous forme chronologique du fait que l'analyse a été en quelque sorte menée dans le temps réel de l'échange des acteurs. Cet échange, fait de

corrections, de transformations, des réponses des acteurs, au fur et à mesure de la progression dans le temps de leur interaction, a constitué autant de relances, d'interventions, de possibilités pour l'observateur de vérifier la correction/connexion de son analyse. La série L1 - L2 - L3 (L représentant des lettres échangées; 1, 2, 3 l'indice d'une progression chronologique: 1= janvier ; 2= février ; 3= mars) permet par exemple d'avancer une hypothèse X, que la série L3 - L4 - L7 (où 3= mars ; 4=avril ; 7=juillet), par exemple, va enrichir ou confirmer, mais que la série L2 - L7 - L12 (où 12= décembre) va modifier ou infirmer. Si le sens advient de l'échange dialogique entre acteurs, se brancher sur ou intercepter la dynamique et la temporalité de cet échange, produit une interprétation que la manifestation en actes, côté acteur, vient vérifier ou infirmer, en tous les cas contrôler, et que l'analyse, côté observateur, va traduire en métalangage scientifique.

L'exposition chronologique de notre analyse est ainsi moins une revendication méthodologique que la pratique interactive de l'exotopie : l'affirmation simultanée de l'extériorité de l'Autre et la possibilité d'en dire cependant quelque chose par la double herméneutique de l'acteur et de l'observateur. Construire l'objet Sarrola, comme produit local-actoral, c'est découvrir, dans le langage des acteurs, des faits sociaux liés par un système de relations propre au local, le processus de production des sujets locaux, au double sens de cette dialectique.

L'exposition se présente alors plutôt comme une construction en train de se faire, son caractère ne pouvant qu'être limité par l'historicité de son objet. La dynamique analytique participe ainsi de la dynamique de l'échange entre acteurs, enrichie de la documentation autre que la correspondance. Elle met en résonance de l'écrit, de l'oral, de l'écrit dialogué, les documents recueillis, suscités comme non suscités, de la communauté, dans un " quasi monde de textes ", pour en faire un outil privilégié de production du local Ricoeur (1970),.

Outre des recherches d'érudits locaux (Zarzelli, 1971 ; A Mimoria, 1997) ou des compilations d'étudiant (Sarrola, 1993), notre village a suscité des oeuvres littéraires (Giustiniani, 1931, sur le légendaire local ; Arrighi, 1988, un recueil de nouvelles sur le village : *Flaminia*) qui font du village un fait d'imagination, un " village romanesque " (Lagrange, 1980) ou " *an miniature village opera* " (Rosaldo, 1984, p.85).

La restitution de la socialité quotidienne de Sarrola par quelques uns de ses acteurs -les épistoliers, un écrivain- va à l'encontre de la dissociation de la présence active, vivante, des sociétés (par et pour les acteurs) et d'une restitution passive, morte (par l'observateur). Si,

bien sûr, les conditions psycho-sociales de l'événement narratif entraînent une certaine (re)présentation de soi, dans le sens où, comme dans un récit de vie " après coup ", l'exilé de retour qu'est l'écrivain villageois Arrighi produit une identité à la fois historique et imaginaire, les nouvelles littéraires et la correspondance décalent le point de vue interprétatif-analytique de l'ethnologue (qui manipule un procédé d'écriture inverse au procédé littéraire - lequel fait fonctionner l'imaginaire sans perdre de vue l'essentiel- en ce qu'il construit une " fiction " opérationnelle établissant ses propres découpages et ses propres relations) en permettant à l'ethnologue de considérer les propres moyens et conditions de production des nouvelles littéraires par l'acteur, ce qui permet par contrecoup d'éviter de recréer une communauté imaginaire, l'espace de vie et de représentation unitaire et totalisant d'une communauté cette fois véritablement fictionnelle parce qu'idéale/idéelle.

7. Illustration du localisme et *ars inviniendi*

Si le localisme est " le processus de production des sujets locaux " (Schwimmer, 1994, p.V), il nous fallait, pour en appréhender la dialectique, saisir ce *processus* (et non pas un *état* de cette société) dans sa dynamique même, faire varier l'attention sur les actions (effectuées, à effectuer ou s'effectuant), suivre leur dynamique, à la fois de l'intérieur et de l'extérieur, en y participant et en s'en extrayant : varier les points de vue, d'acteurs multiples (depuis les individus jusqu'à la communauté, voire l'île entière et le monde, en passant par la famille), d'observateurs multiples (tels que l'épistémé corse nous en propose l'éventail, depuis l'observation distanciée jusqu'à l'implication), et ce au niveau de la vie quotidienne des acteurs. La mise en conjonction de documents suscités comme non suscités peut satisfaire, aux conditions que nous évoquons - c'est-à-dire la saisie de la production du local par l'acteur et de l'acteur par le local - à la connaissance de ce processus de production des sujets locaux qui fait que la production de la pertinence est locale et quotidienne, que les actions et interactions entre acteurs expliquent au mieux la construction de la vie quotidienne, que l'échange quotidien entre acteurs donne accès de façon privilégiée aux représentations et aux modes de connaissance des acteurs. Ce " sujet-acteur-social " (Windisch, 1982, p.39), concret, agissant sur le social par une pratique quotidienne (sociale, langagière, cognitive) est saisi dans les variations sociales de ses rapports d'interaction, dans la construction et la reconstruction incessantes de la réalité locale même qui le " détermine ". La pensée sociale locale, fonction

de ces interactions avec l'environnement, les pratiques, les activités des sujets sociaux, est donc approchée sans en rester à un interactionnisme généralisé ou idéal, ou à un axionalisme généralisé et abstrait, mais comme "des pans d'idées, de conduites, de liens sociaux qui vont et viennent avec les mots et qui constituent pendant un laps de temps notre milieu culturel, notre réalité quotidienne " (Windisch, 1982, p.79).

La mise en mouvement des différentes tendances de l'épistémé corse, au niveau de l'objet (village, axes symboliques, île), et au niveau du sujet (observateur, acteurs) sur un objet local (village au quotidien) et par un sujet local (anthropologie au quotidien) connecte localement et quotidiennement l'ethnologue sur les interactions locales et quotidiennes des acteurs. Aux variations de focales des acteurs peuvent répondre des variations de méthodes de l'observateur. La conjonction de ces deux vecteurs en des noeuds signifiants développe, tendanciellement, une anthropologie de l'observateur et de l'acteur.

- Quant à l'histoire même, les interactions restituent une chronologie, une fresque ou un agenda monumental, et autorisent une véritable chronique anthropologique ou une anthropologie dynamique quasi quotidienne.

- Lorsqu'elles abordent la gestion patrimoniale et les stratégies successorales, ces interactions conduisent également au coeur des stratégies, personnelles ou interpersonnelles, délivrant la dynamique des processus socio-cognitifs qu'ils mettent en jeu, le rôle individuel spécifique de chaque acteur et les rapports qui les réunissent.

- Par rapport à la monographie, ces échanges, historiquement inscrits dans une période donnée, déplacent l'objet village insulaire vers des ailleurs ultra marins. L'unité d'espace et de temps " évidente " du village est ainsi bousculée pour laisser place à un déplacement que pourrait traduire l'image du *tore de capture* de R.Thom.

- Par rapport à une ethnologie (du point de vue) de l'observateur, l'interaction fournit des indications et des données concrètes, susceptibles de construire une monographie minimale intégrant les acteurs eux mêmes. Elle réintroduit l'acteur dans le processus même d'observation de l'autre et dans le système, réinjecte l'acteur dans la monographie.

- Par rapport à une ethnologie (du point de vue) de l'acteur, l'analyse de l'interaction réintroduit le système dans l'acteur, au coeur même de ses procédures mentales et stratégiques (le monde idéal), dans le quotidien et l'événement (le monde social), amenant à développer une ethnologie historique de l'acteur. Une anthropologie historique de l'acteur intègre aussi

celui-ci dans l'événementiel quotidien, le politique, la gestion et les conflits, l'économique (le monde matériel).

Par le mode même de leur construction (continu, progressif, répétitif), leur dynamique et leur historicité, les interactions quotidiennes favorisent une méthode d'observation directe d'actions dans le moment même de leur production (projets, constats, regrets, stratégies, interprétations, communications), l'acteur et l'observateur y structurent en quelque sorte simultanément et progressivement l'observation, l'acteur par son agir communicationnel, l'observateur par son observation de l'invention quotidienne du village par ses acteurs -qui, en même temps, est l'invention du monde (c'est-à-dire du village comme micro-macrosme et du reste du monde comme en relation avec le village).

La mise en résonance de nos données (non suscitées comme suscitées) dans une approche anthropologique locale, construit ainsi un lieu privilégié de production (pour l'acteur) et de lecture (pour l'observateur) du local, susceptible d'exhiber des zones sensibles, des configurations qui peuvent aller du transport du village à l'autre bout du monde à sa rétractation à l'échelle d'un microcadastre amoureux, du riche armorial des épopées guerrières de la grande histoire aux conflits répétitifs autour de la distribution estivale de l'eau. Les variations d'échelle de cet ensemble susceptible d'étirement spatio-temporel et de respiration dynamique, la revendication de la fragmentarité de nos données, invitent moins à une méthode souveraine d'approche qu'à une variation méthodologique de l'ordre du bricolage astucieux auquel faisait allusion Geertz (1986). En nous enfonçant dans les arcanes du local, en "soulevant les toits" (Lenclud, 1979, p.13), nous acceptons l'idée que la recherche ne soit jamais terminée mais qu'on puisse produire des procédures pertinentes au fil d'un parcours labyrinthique, et nous situons dans la perspective de cet "*ars inviniendi* de type nouveau"¹²⁰ qu'Abéles (1996) estime "susceptible de féconder une démarche qui, sinon, est vouée à s'étioler, dans le seul souci de se conformer aux "idées claires et distinctes" qui encombrant aujourd'hui nos domaines respectifs" (p.105).

¹²⁰ Une telle approche expérimente en quelque sorte la double évolution générale qui caractérise selon Journet (1999, p.24) l'anthropologie contemporaine: d'abord "celle d'une ouverture des idées, telle que l'opposition entre raisons symboliques et causalités sociale ou économique, qui ne donne plus motif à polémique", ensuite l'abandon de la distinction de moins en moins considérée comme essentielle entre "causalités historiques et raisons logiques", les études historiques intéressant de plus en plus les ethnologues.

Résumé

Le continuum épistémique de l'anthropologie s'étire depuis la distanciation maximale par rapport à l'objet jusqu'au désir d'implication du sujet dans celui-ci. Ces deux attitudes extrêmes constituent tendanciellement une anthropologie de « l'observateur » *versus* une « anthropologie » de l'acteur. Un examen de ces deux approches est mené à travers la littérature sociologique et ethnologique.

Le repérage de ces deux approches dans l'épistémé ethno-anthropologique corse, puis leur conjonction et leur dynamisation sur le terrain d'un village de Corse du Sud (Sarrola-Carcopino) à partir de données suscitées et non-suscitées, constituent l'ébauche d'une anthropologie de l'acteur et de l'observateur.

Croisant la problématique de l'insularité, cette anthropologie de la rencontre permet d'appréhender historiquement le village aussi bien depuis lui-même (socialité quotidienne, économie, politique, symbolique) que depuis son extériorité (le continent, les colonies autour de 1900) à travers les relations épistolaires entre une famille du village et l'un des siens, militaire engagé dans les campagnes coloniales (Tonkin, Madagascar, Soudan).

Contribution à une anthropologie historique de la corse, la recherche présentée prend la forme d'une ethnologie-au-quotidien du quotidien local.

Mots-clés

Acteur, Observateur, local, insularité, Corse, anthropologie de l'acteur et de l'observateur, données suscitées, données non-suscitées, données naturelles, colonies.

Anthropologie

Centre Interdisciplinaire de Recherches sur les Constructions Identitaires. (CIRCI) Université de La Réunion.

EX

UNIVERSITE DE LA REUNION
U.F.R. DE LETTRES ET SCIENCES HUMAINES

THESE POUR LE GRADE DE
DOCTEUR DE L'UNIVERSITE DE LA REUNION
DISCIPLINE : ANTHROPOLOGIE

PRESENTEE ET SOUTENUE PUBLIQUEMENT PAR
CHARLIE GALIBERT

SEPTEMBRE 2000

**ELEMENTS D'UNE ANTHROPOLOGIE DE
L'ACTEUR ET DE L'OBSERVATEUR**

SARROLA-CARCOPINO, VILLAGE CORSE (1845-1939)

TOME 2

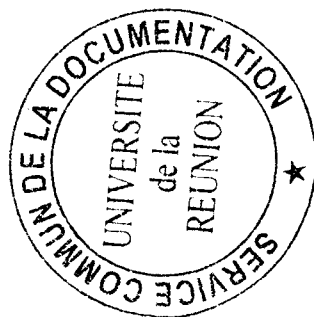
DIRECTEUR DE THESE :
BERNARD CHERUBINI, MAITRE DE CONFERENCES H.D.R.

MEMBRES DU JURY :
PROFESSEUR YVES POURCHER (TOULOUSE)
PROFESSEUR GEORGES RAVIS-GIORDANI (AIX-EN-PROVENCE)

SCD UNIVERSITÉ DE LA REUNION



2390020350



PLAN DU TOME 2

PLAN DU TOME II**II° PARTIE : CORPUS**

CHAPITRE V : LE MONDE DE SARROLA-CARCOPINO	p.229
I. Le village dans l'histoire	p.229
1. De la préhistoire à l'ancien régime	p.229
2. L'état de la commune à la fin de l'Ancien Régime	p.247
3. De 1795 à 1870	p.260
4. Les questions communales	p.266
5. Vers un premier bilan	p.274
5.1. Première approche de la respiration communale : l'occupation du territoire	p.274
5.2. L'atmosphère	p.279
5.3. L'héritage historique	p.280
II. Une famille dans le village	p.284
1. La famille B : Santu et la constitution du patrimoine	p.284
1.1. Santu dans son époque	p.284
1.2. Le conseil municipal du 3 mai 1874	p.290
1.3. Des marges des conseils municipaux à la politique	p.300
2. Santu et la constitution du patrimoine familial	p.304
2.1. Una piccola porzione di terra denominato Pratoscello	p.304
2.2. Les testaments de Santu	p.308
3. Les grandes leçons d'une petite parcelle	p.310
3.1. Le devenir successoral de Pratucheddu	p.311
3.2. D'une liasse d'actes d'achats et de ventes	p.313
3.3. Un cadastre intime en pays rhétorique	p.315
CHAPITRE VI : SARROLA DE L'AUTRE COTE DU MONDE	p.320

Introduction : l'histoire coloniale française	p.320
I. Le Tonkin (01/01/1894-02/07/1897)	p.322
1. La carte d'état major	p.322
2. La codification de la correspondance : rituel d'abolition du temps et de l'espace	p.325
3. L'apprivoisement de l'espace	p.330
3.1. La situation au Tonkin	p.330
3.2. Le voisinage sarrolais au Tonkin	p.334
3.3. Le voisinage tonkinois à Sarrola : l'attaque du convoi Bac Kem – Cho Ra	p.350
3.4. Le dossier de l'attaque du convoi : un événement synthétique du complexe Tonkin-Sarrola	p.366
4. Fusion Sarrola-Tonkin	p.368
4.1. Pratuscheddu sur Tonkin	p.368
4.2. Pho Trinh et le devenir-lieu	p.370
4.3. Conjurer la pensée du retour	p.373
4.4. Rupture de l'échange, souhaits de retour et rengagement	p.380
5. Temps et correspondance	p.383
6. Dernière lettre	p.386
7. L'intérêt du Tonkin pour une ethnologie de Sarrola	p.387
7.1. L'action comme expression culturelle	p.387
7.2. Le Tonkin : une île de l'archipel corse	p.389
II. Bejofo (Madagascar) : Juillet 1898-Juillet 1900	p.393
1. Bejofo. Installation	p.393
1.1. Le héros d'Andranasamonta	p.395
1.2. La politique de Galliéni	p.397
1.3. Le canton de Béjofo	p.399
1.4. Béjofo, une monographie exotique de Sarrola ?	p.401
2. Local et global	p.417
2.1. Les lettres de l'oncle-curé	p.417
2.2. Les rapports, toujours	p.419
2.3. Galliéni et le Terrier	p.421

2.4. La "démilitarisation" et l'apprentissage administratif	p.425
3. Josée épistolière	p.428
3.1. "Rien de nouveau à Sarrola"	p.432
3.2. Le passage du siècle	p.433
3.3. Quelle division des tâches ?	p.438
4. Le traitement différentiel de l'information	p.439
4.1. Des sélections personnelles d'événements différents	p.439
4.2. Des informations sélectives	p.470
4.3. La position centrale de Jean	p.478
5. D'une île à l'autre : les leçons anthropologiques de Madagascar	p.487
5.1. Sarrola sur Béjofo	p.487
5.2. Horizons et points de vue périscopiques	p.493
5.3. Gulliver et Lilliput : une anthropologie de l'enfance	p.499
5.4. Acteur et observateur : topos et ethos sarrolais	p.507
 CHAPITRE VII : LE MONDE DU COTE DE SARROLA	 p.509
 I. Le retour à Sarrola (1904-1914)	 p.509
1. La situation générale	p.509
1.1. "Cette fameuse politique"	p.509
1.2. Santé, course aux honneurs, prévision de retraite	p.514
1.3. La constellation familiale ou la tentation de la vie civile	p.517
1.4. La mauvaise situation familiale et financière de l'oncle-curé	p.521
1.5. Hésitations	p.523
1.6. Un projet de mariage	p.525
2. Le retour à la vie civile	p.528
2.1. La fin de la correspondance	p.529
2.2. Un mariage «intéressé» ou «intéressant» ?	p.530
2.3. Lucie	p.533
2.4. Le premier emploi : suppléant du juge de paix cantonal	p.535
2.5. Le premier enfant : mademoiselle Nini	p.536
2.6. Le départ de l'oncle-curé à San Martino Di Lota	p.537
2.7. L'apprentissage du rôle de père	p.540
2.8. Les joies temporelles de l'oncle-curé	p.541

3. Les "choses locales"	p.543
3.1. Sarrola et le rapport Clémenceau	p.546
3.2. La commune au début du siècle	p.548
3.3. Sarrola, un nexus ?	p.554
4. La mort de Nini	p.556
5. Une nouvelle naissance : Marie Catherine remplace ... Marie Catherine	p.560
6. Une place centrale dans la constellation villageoise	p.563
7. Sarrola sur ethos	p.568
II. Le temps de la gestion	p.571
1. L'après 14-18	p.571
1.1. Le poste de juge de paix	p.572
1.2. Le quotidien en carnets	p.576
1.3. L'éducation des enfants	p.577
1.4. La mort de l'oncle-curé	p.583
1.5. Les élections de 1925 : tout un programme	p.585
1.6. La situation politique nationale : «la valse des cabinets»	p.590
1.7. Les premières réalisations	p.592
1.8. Le dossier de l'adduction d'eau	p.593
1.9. Le public et le privé	p.597
2. Le monument aux morts	p.601
2.1. Le culte du souvenir	p.601
2.2. L'idée du "poilu" de Sarrola	p.603
2.3. Un comité des fêtes pour l'érection d'un monument aux morts de la patrie	p.604
2.4. Les travaux	p.606
2.5. La matinée artistique du dimanche 2 septembre 1928	p.607
2.6. L'inauguration	p.624
3. La bataille de la municipalité : l'élection de 1929	p.631
3.1. La révision des listes électorales	p.632
3.2. Les dernières demandes d'inscription et la commission d'appel	p.637
3.3. Venir voter : i corsi d'altro	p.639
3.4. Alta et bassa pulitica : rôle et place du maire	p.642

3.5. La Corse d'outre mer	p.645
3.6. Le grand jour	p.648
4. Coup de projecteur entre 1929 et 1939	p.650
4.1. Le règlement des questions communales séculaires : l'adduction d'eau et la traverse	p.651
4.2. La politique	p.663
4.3. La famille	p.683
5. Des modifications de l'univers sensible villageois	p.690
5.1. « Chosiers » et petites mythologies portatives	p.690
5.2. Modifications de l'univers sensible	p.694
6. Un bilan provisoire	p.697
CONCLUSION GENERALE	p.701
BIBLIOGRAPHIE	

DEUXIÈME PARTIE

CORPUS

CORSE CARTE PHYSIQUE

Cette carte, établie à l'aide de documents fournis par l'I.G.N., a été réalisée par
 Pierre SIMI, Docteur en Géographie, Professeur au Lycée de Bastia
 avec la collaboration technique de J. ANSCOMBE EDITIONS M.D.I., St Germain-en-Laye (78 France)
 Echelle 1 160 000 0 5 10 20 Km

CORSE - PHYSIQUE

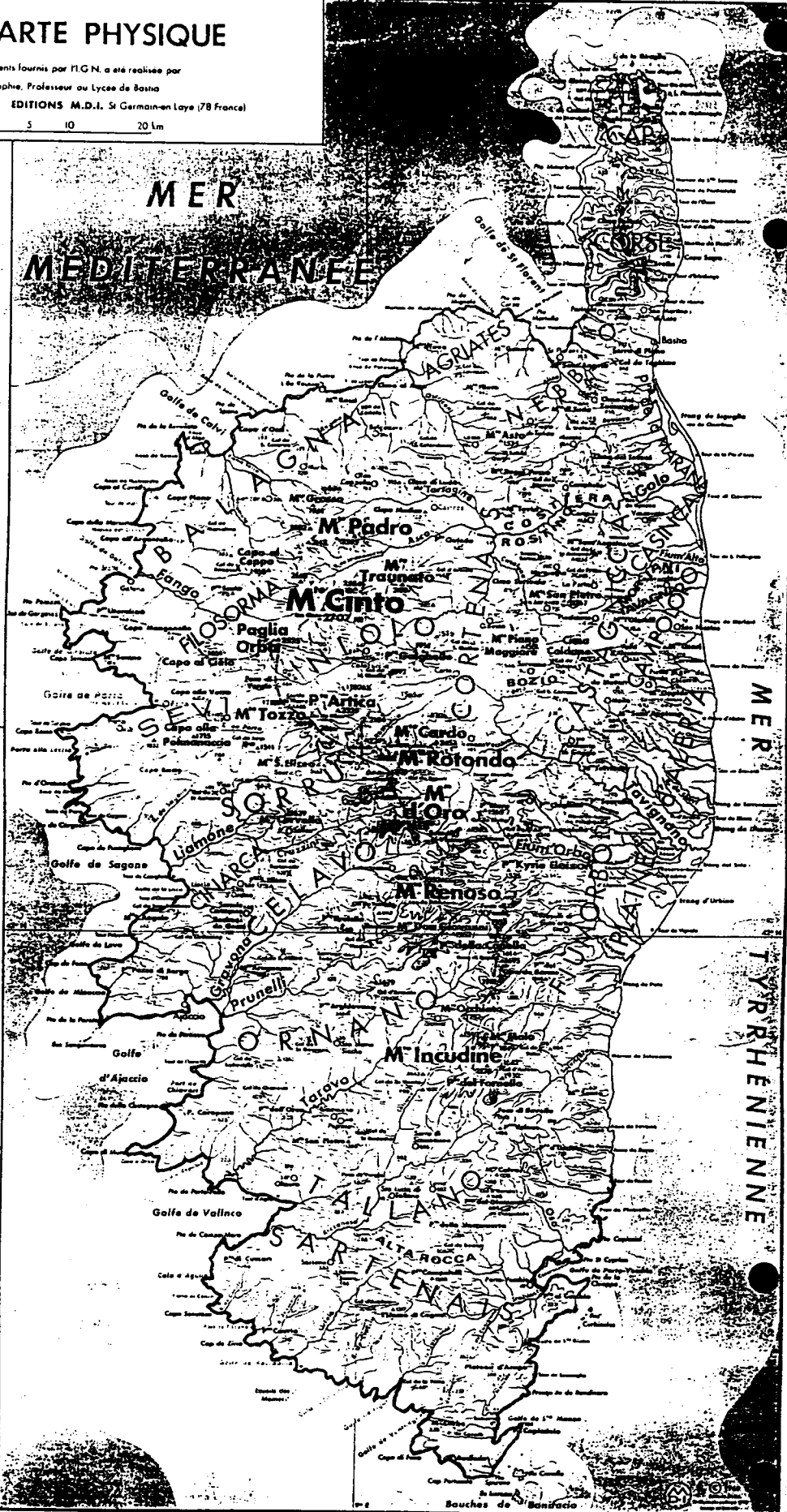
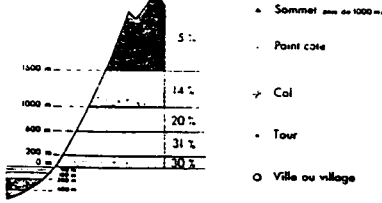
PRÉCIPITATIONS



GÉOLOGIE



LÉGENDE



CARTES DÉPARTEMENTALES DE LA FRANCE - N° 30 - COLLECTION J. ANSCOMBE

CHAPITRE V

LE MONDE DE SARROLA-CARCOPINO

" Quant à la France, jusqu'à Verdun compris, il n'est presque rien de son histoire, depuis 1870, qui ne s'explique par le désastre de Sedan : les chansons de Déroulède, les bataillons scolaires, le boulangisme, l'affaire Dreyfus, le tour de France par deux enfants, le Tonkin, le Maroc, Barès, Cyrano de Bergerac, le tableau des *dernières cartouches* et jusqu'aux images des plumiers. Elles magnifiaient le soldat. Le zouave et le marsouin faisaient prime. L'Allemand était resté le Prussien, Gambetta montait en ballon sur des monuments en ronde bosse. Dans les atlas, l'Alsace et la Lorraine étaient coloriées en violet, couleur de deuil. Le " dernier cuirassier de Reichshoffen " revenait mourir périodiquement dans les informations de la presse " (Vialatte, 1992, p.405).

I. LE VILLAGE DANS L'HISTOIRE

1. De la préhistoire à l'Ancien Régime

En Corse, le "conditionnement de l'existence est imposé par des phénomènes de longue durée : le paludisme dans les plaines, les saisons de la montagne et la guerre sous toutes ses formes depuis des millénaires " (Culioli, 1991, p.51). Grosjean (1971, p.23) n'est pas loin de naturaliser un tel processus lorsqu'il écrit que :

"(...) Comme l'instinct des sangliers les pousse à grimper pour se réfugier lorsqu'ils sont inquiets, les corses prirent eux aussi le chemin des refuges de montagne. C'est ce que l'on constate d'une façon évidente à partir du néolithique final (...). C'est le début de la longue marche des corses vers leurs perpétuels abris, et toutes les pages de l'histoire de la Corse (...) montreront que ces forteresses naturelles ou aménagés furent maintes et maintes fois occasionnellement occupées".

La délimitation de l'espace, les aires contrôlées ou non par le pouvoir, ont gommé et remplacé certaines frontières par d'autres bornes, créatrices de circonscriptions actives et fonctionnelles. Il n'empêche que les vieilles lignes de partage, matérialisées ou non par le relief, l'hydrographie, les formations végétales, "restent enfouies dans une mémoire collective toujours prête à les raviver " (Di Méo, 1991, p.175).

PRÉSENTATION DE LA VALLÉE DE LA GRAVONA

La vallée de la GRAVONA, se situe dans le Pumonté en Corse du Sud. Elle s'étend du col de Vizzavona aux rivages du golfe d'Ajaccio, enchâssée entre deux contreforts de la chaîne centrale de l'île, dominée par la masse imposante du Monte d'Oro (fig.1).

La Gravona rivière impétueuse, anciennement appelée **Celavo** prend sa source au pied du Monte Renoso, et va se jeter dans la mer, non loin d'Ajaccio, près de la tour de Capitello, après un cours de 42 km. Elle a donné son nom à la piève qui occupait la haute vallée et qui comprenait tous les villages du canton de Bocognano, plus les villages de Péri, Cuttoli, Corticchiato et Tavaco. Dans la moyenne vallée, se trouve la piève de la Mezzana avec Sarrola-Carcopino et Valle di Mezzana et dans la partie la plus basse un vaste et fertile territoire appelé le **Fiuminale de Celavo**.

A quelques centaines de mètres de la Foce, sur le versant opposé au vieux Fort de Vizzanova, un spectacle grandiose s'offre aux yeux du visiteur. A ses pieds, un abîme. A droite, c'est la masse granitique gris vert du Mont d'Oro, culminant à 2.389 m. Plus bas, en suivant l'arête qui le sépare du Cruzzini,, on voit la Punta à i Novi et plus loin, la Punta di Sant'

Eliseo, qui ferme à l'ouest la conque de la Cinarca. Les forêts de pins maritimes de Aramina et Tartavello occupent une grande partie du versant ensoleillé. Plus loin le rocher de Gozzi couronné par les ruines d'un château féodal, profile sa haute falaise de granit rouge sur l'horizon ajaccien.

A gauche, se dessine la ligne de crêtes qui nous épargne de la vallée du Prunelli. Elle est jalonnée par la Punta d'Isa, la Punta San Pietro et le Monte Aragnasco, qui domine la Bastelicaccia et la plaine de Campo di Loro.

De Vizzavona, à la limite de la commune de Tavaco, la vallée, bien que renfermant de belles terres, est assez encaissée. Au petit col de Carazzi, elle s'élargit soudain, englobant dans un vaste périmètre, les plaines de Peri et de Sarrola-Carcopino, recouvertes de vignes, de vergers et de pâturages délicieux.

Autour de la gare de Mezzana, de Baleone et de Mezzavia, se développe la zone industrielle d'Ajaccio.

La vallée de la Gravona est traversée par la route nationale numéro 193 reliant Ajaccio à Bastia, ainsi que par la voie ferrée qui, elle, passe plus près de villages blottis à mi-pente à travers les versants couronnés de maquis et de châtaigniers séculaires.

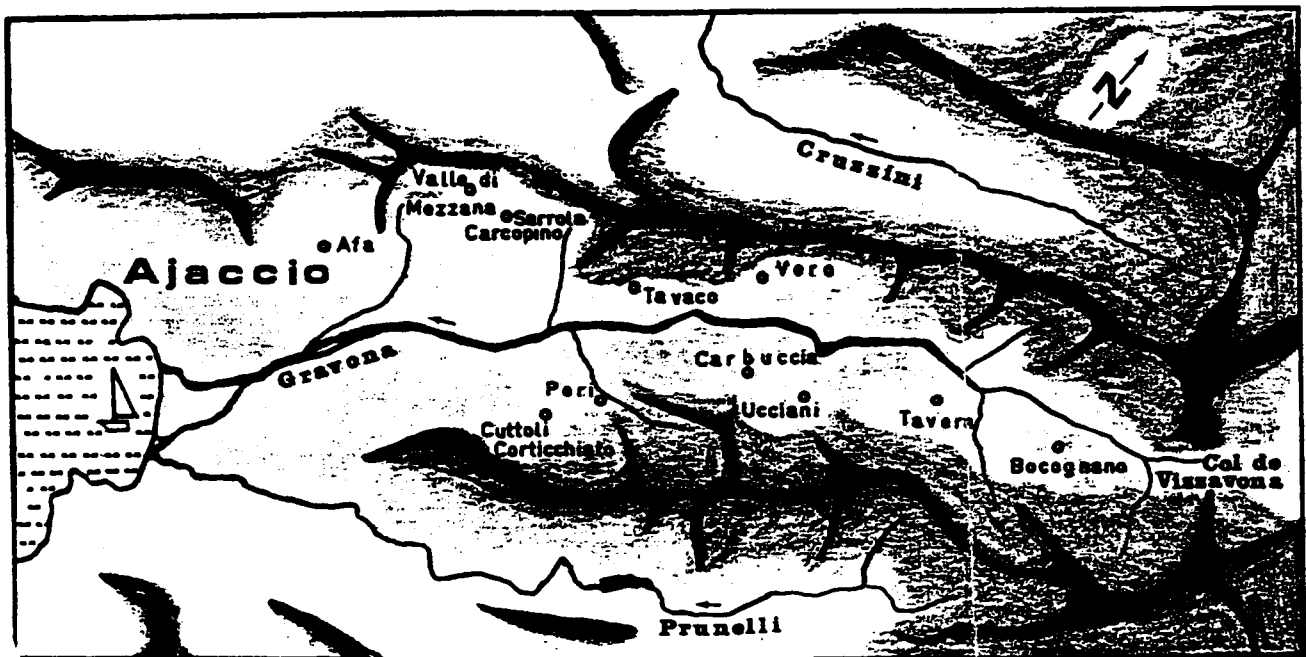


Fig. 1 - Plan de situation des villages dans le canton de Celavo - Mezzana en Corse du Sud.

1.1. De la préhistoire au temps des seigneurs

Sarrola Carcopino est situé en Corse du Sud, dans la plus ample des vallées corses parcourue par le fleuve qui lui donne son nom, la Gravona (36 kms de long), vallée encadrée par deux puissantes arêtes structurales de direction S-O /N-E reliant des sommets parmi les plus hauts de l'île (Oro, Renoso) et le col de Vizzavona à son golfe le plus majestueux (Ajaccio), et séparant la vallée de la Gravona de celles du Prunelli, de la Cinarca et du Cruzzini. La basse vallée, comprenant Sarrola, constitue la Mezzana, la haute vallée le Celavo (également ancien nom du fleuve).

Les premières traces d'occupation humaine sont repérables dans le bas de la commune en trois endroits distincts : au lieu-dit Valle bughja¹²¹ où s'élève un dolmen de 3 m de long et de plusieurs tonnes, à Murteddu (site du calcholithique et âge du bronze, troisième et deuxième millénaire avant J.C.) et à A Sulana, où fut découvert, en 1925, "dans un abri sous roche, un squelette humain avec des bracelets et des monnaies de bronze " (Zarzelli, 1977, p.14). Ces traces inscrivent la commune dans ces héritages mégalithiques repérés tant au Portugal, qu'en Espagne occidentale, dans les pays armoricains et en Irlande. Elles la positionnent également déjà dans l'histoire longue et profonde de l'agro-pastoralisme, en une articulation entre mer et montagne, rivage et intérieur. Toute la Vallée de la Gravona est d'ailleurs riche de traces préhistoriques (cf. Zarzelli, 1973, 1977) .

L'itinéraire par la vallée de la Gravona et sa partie haute, le Celavo, semble très ancien¹²² et l'occupation romaine locale réelle, le prénom de *Chiara*, encore porté dans la commune en 1704 (cf. L'état des âmes de cette même année) atteste du degré de pénétration.

"Dès les premiers siècles, une bourgade romaine occupe la petite plaine de San Petru qui s'étend des coteaux de Rizzana jusqu'au pont de Régina (...). Du passage des romains, il nous reste les toponymes de Régina et de Chiara Stella où il y avait probablement un temple élevé à la déesse des jardins " (Zarzelli, 1977, p.14).

On ne sait si la région a participé aux soulèvements de 189 avant Jésus Christ, lesquels auraient opposé, selon les sources, près de 130.000 corses en armes à l'armée du prêteur

¹²¹ " Forêt sombre ", sans doute en raison d'une ancienne forêt de chênes, dont il reste quelques beaux spécimens.

¹²² Aleria et Urcinium étaient reliés par une route de l'époque romaine et nous supposons qu'elle traversait la Vallée de la Gravona, selon les cartes de Ptolémée où on pourrait situer peut-être les cités de Mora et de Sermigion" (Zarzelli, 1977, p.2; cf également Moracchini-Mazel et Boinard, 1989).

romain de Sardaigne et aux légions de Cecerus, et qui virent près de 20.000 insulaires tués ou capturés. A Rome, en tous cas, on se plaint de ce que les cours du marché d'esclaves s'effondrent, quoique les observateurs du moment notent que les corses sont de mauvais sujets qui préfèrent se laisser mourir plutôt que de servir comme esclaves. Dans l'île, la guérilla est, en ces temps, ininterrompue.

Aux siècles des Antonins, les romains organisent l'enrôlement systématique des Corses dans les cohortes Prétoriales.

De 400 à 600 après J.C. toute une série de dominations extérieures se succèdent sur les rivages insulaires. En 457, c'est le déluge barbare qui déferle sur la Méditerranée : Vandales, Ostrogoths, Lombards. C'est à cette époque que la population sarrolaise fuit devant les envahisseurs pour se réfugier dans la montagne et dans la vallée de Buvonaghjia, où " c'est non loin de l'oratoire de Santu Stefanu que la vie s'organisa " (Zarzelli, 1977, p.14) .

La Chrétienté, qui suit les traces de l'Empire, n'absorbera pas entièrement les anciens rites et croyances. Les évêchés établis alors à Ajaccio, Sagone, Aleria, Marianna et Nebbio se partagent la fonction épiscopale, mais la protection papale est lointaine, ce qui va permettre une brève reconquête de la Corse par Byzance (534 -600).

De 845 à 1050, l'île est ravagée par les Sarrazins qui effectuent des ponctions incessantes de captifs et forcent les populations à se replier dans les montagnes. La noblesse toscane, au nom de l'empereur carolingien et de la papauté, y installera une administration comtale. Et c'est à partir d'elle que la féodalité corse se constituera, débouchant (en Corse du Sud) sur la lutte des seigneurs Cinarchesi et Biancolacci, qui, s'émancipant peu à peu, mettront en place une féodalité proprement insulaire, détentrice de "multiples *castelli* qui surveillaient les *pieve* - paroisses rurales- du haut de leurs nids d'aigles et de leurs éperons barrés " (Cancellieri, 1998, p.92).

La *reconquista* du XIe siècle aboutit à une domination papale absolue, matérialisée par la prise de pouvoir de la république de Pise (1077). C'est l'époque où l'on reconstruit l'église à San Petru, dans la plaine de Sarrola. Dès 1133, les prétentions génoises poussent le pape Innocent III à redistribuer les évêchés insulaires en deux sièges métropolitains : ceux du Nord-Est à Gênes ; ceux du Sud (Aleria, Ajaccio et Sagone) à Pise.

Dans la seconde moitié du XIIe siècle et au XIIIe siècle s'affirme progressivement la pression militaire et économique de Gênes. La Sérénissime fonde Bonifacio (1195) au Sud et Calvi (1268) au Nord, installe des colons et des commerçants, mais est en proie à ses propres

conflits entre Guelfes et Gibelins, à la concurrence de Venise et, dans l'Au-Delà des monts, aux seigneurs corses de la Cinarca dont les rivalités féodales, greffées sur de vieilles oppositions, font que "les prétendants extérieurs trouvent toujours un allié, un bras, et que les ambitions locales cherchent régulièrement un appui étranger" (Cancellieri, 1998, p.92).

Les Chroniqueurs¹²³ s'étendent sur une histoire guerrière qui vaut à la Corse du Sud son appellation de " *Terre des Seigneurs* " où " *Pays des Cinarchesi*, " dont l'activité guerrière scande l'histoire corse jusqu'à la défaite de Giudice à l'extrême fin du XIIIe siècle. Défaite qui sera l'écho régional du recul des Pisans sur la scène méditerranéenne toute entière.

Les premiers âges féodaux voient se dérouler le processus d'*incastelmento* (construction de châteaux) en Cinarca, Vicolais, vallées de la Gravona et du Prunelli. Giovanni Della Grossa procède à une longue énumération des *casate* seigneuriales qui émergent au cours d'une seconde phase de parcellisation du pouvoir.

" Ce sont les Biancolacci qui se divisent en une branche de Carbini et une de Bisogeni et, dans une troisième phase, des familles qui étaient sous leur dépendance s'émancipent (...). Chez les Cinarchese une branche se fortifie à Gozzi, une autre en Cinarca et les seigneurs sur lesquels ils exerçaient jusque là leur autorité ne leur obéissent plus : les Salaschi se révoltent dans le Celavo et se partagent en deux groupes dont l'un se fortifie sur la Rocca de Pipella et l'autre sur celle de Marmorese " (Mémorial, I, pp.290-291).

Le pic de Marmorese¹²⁴ ainsi fortifié, "on s'installe définitivement (vers 1000-1050) sur la petite crête de Sarrola, à l'ombre de la tour qui existe encore" (Zarzelli, 1977, p.14).

L'emprise de Gênes s'affirme davantage encore après la victoire de La Méloria (1284) où sa rivale Pise est vaincue. Mais les Génois vont devoir combattre longtemps avant de vaincre Giudice de Cinarca¹²⁵, le seigneur de l'Au-delà des monts, engagé dans une tentative de réunification de l'ensemble de l'île à son profit.

En 1258, "Giudice dompta si complètement les Tralavetani à Cauro et les Salaschi à Celavo qu'il n'y portèrent jamais plus le titre de seigneur " (Letteron, 1888, p.178). En 1264, il est le

¹²³Nous avons, ici et pour la suite de l'exposé, utilisé le texte de l'abbé Letteron (1888), traduction française des chroniqueurs successifs ajoutant chacun leur version de l'histoire de la Corse et remaniant celles de leurs prédécesseurs, avec, par ordre chronologique : Giovanni Della Grossa, Monteggiani, Ceccaldi et Filippini. Dans le même esprit, nous nous appuyons sur la traduction de Letteron (1884) pour les chroniques de Petru cirneo. La nouvelle traduction (Giacomo-Marcellesi et Casanova, 1999) des chroniques de Giovanni Della Grossa est parue trop tardivement pour être utilisée dans ce travail. Par contre, nous avons employé parallèlement les nouvelles traductions de Graziani (pour Giustiniani, 1993 et Filippini, 1996) localement et patronymiquement intéressantes pour Sarrola du fait d'un important appareil de notes.

¹²⁴Plus tard "Varmorèse"

¹²⁵dont le nom avait été forgé sur la reprise symbolique d'une ancienne titulature qui le rattachait à la dynastie semi mythique des temps carolingiens insulaires" (Cancellieri,1998, p.95).

véritable maître de la Corse, ou, suivant le texte d'une chronique de la fin du XIII^e siècle, " *le juge de Chinerc*¹²⁶, seigneur d'une île qui a nom Corse".

Sarrola¹²⁷ était en ce temps le siège du fief des possessions des Sala. En Février 1273, au lendemain de la création du castel Lombardo d' Ajaccio, les capitaines du peuple génois en personne (Oberto Doria et Oberto Spinola) se portent garants du noble Orlando, seigneur de Sala, qui devait épouser la fille d'un noble génois.

"Un tel exemple d'alliance est à coup sûr le contrepoint stratégique de la pénétration commerciale génoise dans cette région de l'au delà des monts. En effet, dans la seconde moitié du XIII^e siècle au moins, entre les flambées les plus violentes de la rébellion seigneuriale, la pieve de Mezzana et la haute vallée de la Gravona (Celavo) ont dû être souvent fréquentées par les marchands ligures. On en a la confirmation dans la découverte de monnaies génoises sur des sites de cette région comme sur plusieurs autres de la Corse du Sud" (Mémorial, I, pp.364-365).

1.2. La bataille de Varmorese

C'est vers 1300 que se déroule l'épisode le plus fameux sans doute de cette histoire sarrolaise que certains habitants se plaisent à déclamer encore aujourd'hui ; morceau de bravoure, d'héroïsme, de trahisons et de revirements épiques encore ancré dans les représentations mentales des contemporains. Giovanni Della Grossa en donne une version large, resituée dans l'histoire locale :

"Giudice de la Rocca ou de Cinarca, déjà avancé en âge, fut à la suite de certains plaisirs amoureux frappé d'un mal inopiné et perdit complètement la vue. À cette nouvelle, Guglielmo de Pietr'ellerata, le seigneur le plus puissant du parti de Giovaninnello, franchit les monts avec 2000 hommes, se réunit à Arrigo et Guido de la Catena et alla établir son camp devant Cinarca. Voyant qu'il ne pouvait obtenir aucun résultat, il partit après quelques engagements, et marcha contre le château de Marmorese, dans la Mezzana de Celavo, qui tenait pour Giudice et qu'il se mit à investir. Afin de tenir tête à des forces si considérables, Giudice, dans ce pressant besoin, mit à la tête de ses gens Lupo d'Ornano, son neveu, homme d'un courage singulier, il voulut que ses fils, bien que plus âgés, fussent sous ses ordres, mais que l'on ne fit rien sans tenir un conseil. Lupo alla avec quatre-vingt cavaliers défendre Marmorese. Là, après plusieurs engagements, il combina si bien ses opérations qu'il battit Guglielmo et lui tua plus de 400 hommes. Dans sa déroute, Guglielmo fut obligé de se retirer sur le sommet de Saliceto; mais Lupo, poursuivant sa victoire, l'atteignit et le bloqua. Guglielmo, qui ne pouvait échapper autrement, eut recours aux prières. Il parla avec tant d'habileté à Lupo, auquel il promit

¹²⁶ Traduction approximative de Giudice de Cinarca.

¹²⁷ Alors " *Sarla* " ou " *Sala* ". De même le patronyme Sarrola est parfois transcrit " *Sarola* ". Nous avons respecté ces variations. De même que nous avons respecté les variations de transcriptions toponymiques tout au long des PV de CM (ex: Buvonaghja, Bufonagia, Buffonaia...).

une fille en mariage, que celui-ci consentit à le laisser partir. Quand Giudice fut informé de ce compromis, il le trouva si abominable et si honteux, que, qualifiant Lupo d'ennemi, il ne voulut plus qu'il parut en sa présence; et comme Salnese, son fils, avait fait devant lui l'éloge de la conduite de Lupo, Giudice, implacable comme la plupart des vieillards qui, à mesure qu'ils s'affaiblissent deviennent plus irascibles, le traita de partisan de Giovaninnello, et le congédia avec si peu de ménagement que Salnese s'unit à Lupo et à Guglielmo, lesquels avaient déjà conclu un accord ensemble" (Letteron, 1888, p.199-200).

Petru Cirneo (Letteron, 1884, p.118) met quant à lui en exergue la description du combat singulier que se livrèrent deux Corses engagés dans les camps opposés, illustrant l'importance de l'esprit de clan, voire de famille, dans la situation de la Corse, y compris lors des interventions extérieures :

"Guglielmo Cortinco conduisit l'armée au-delà des monts et assiégea Cinarca. Giudice mit Lupo d'Ornano à la tête de ses gens. À cette nouvelle, Cortinco leva le siège et retourna sur ses pas. Mais Lupo alla l'attendre à Marmorese, où se livra un combat sanglant. Un Carachese, de Corte, se trouvait dans l'armée de Giudice, et un Giuderella, d'Aleria, dans celle de Cortinco. C'étaient deux vaillants cavaliers qui désiraient depuis longtemps se mesurer ensemble en combat singulier. Pendant que les deux armées se battaient avec acharnement, Giuderella défia à haute voix Carachese, qui avait déjà brisé sa lance en frappant l'ennemi. Ils se chargèrent tous deux, avec tant de fureur, que la lance de Giuderella, traversant le bouclier et la cuirasse, perça la poitrine de Carachese et ressortit derrière le dos de la longueur d'une palme. Mais Carachese frappa Giuderella d'un si grand coup d'épée qu'il lui trancha la cuisse, fendit la selle et coupa trois côtes à son cheval. Carachese put regagner sa maison mais il mourut de sa blessure au bout de quelques jours. Cortinco perdit 400 hommes et fut battu, il se retira sur une colline appelée La Serra (...)."

Il s'agit bien, comme le souligne Roncayalo (1998), de cette

"histoire héroïque, en quelque sorte sacrée, reconstituée par un patriotisme corse plus tardif mais incontestable, riche en faits d'armes, en leçons de vertu, en comportements cornéliens. Le sentiment de l'honneur, de la fidélité, s'y mêlent à une étrange cruauté. On peut reconstituer ainsi un long schéma de luttes qui viseraient l'indépendance. Mais derrière ces coups d'éclats et cette finalité reconstruite se devinent aussi l'esprit de clan, le jeu des solidarités familiales et des ambitions personnelles". (p.86)

En 1380, Arrigo della Rocca recrée à son profit le titre de comte de Corse. En 1407, son successeur Vincentello d'Istria a autorité sur la Corse face aux Génois (avec des éclipses) jusqu'en 1434. Il devient vice-roi de Corse au nom du roi d'Aragon, la Corse s'intégrant ainsi dans la stratégie méditerranéenne de la couronne d'Aragon. La féodalité cinarchese est alors alliée au royaume ibérique et opposée fermement à Gênes.

"D'après certains documents particulier cités par l'abbé Sciri, curé de Sarrola en 1905, nous savons que l'église de *la Trinita* (aujourd'hui hameau de *La Tour*, à mi-chemin des hameaux de Sarrola et de Carcopino), qui a repris ce titre de l'ancienne pievanie de San Petru (dans la plaine), fût fondée vers 1400. Ces documents assignent la même date au presbytère et à l'Annonciation de Carcopino, aujourd'hui disparue. Le *campu santu*¹²⁸ avec l'*arca*¹²⁹ au centre sont aussi de cette époque. Comme à Sarrola, une tour protégeait le petit village de la Trinité (*A Torra*) et une autre veillait sur le hameau de Carcopino" (Zarzelli, 1977 pp.14-15).

1.3. La bataille de Buvonaghja

En 1410, se situe l'épisode de la bataille de Buvonaghja, col dominant la commune de Sarrola et plongeant sur celle d'Appieto. Durant celle-ci, le comte Vincentello défait Guglielmo d'Ornano et Rinuccio d'Atalla qui avaient tenté de soulever la Cinarca sous les étendards génois, et se retire "du côté de Bufonagia, montagne formée par des rochers abrupts et présentant un abri très sûr " (Monteggiani dans Letteron, 1888, p.416). Ce même auteur précise

"Afin de profiter de cette ressource pour faire une résistance vigoureuse, Giovan Paolo avec une promptitude et une habileté singulière, fit placer, à l'aide de leviers, des énormes pierres sur des chevalets ; elles étaient disposés avec tant d'adresse qu'elles auraient écrasé et anéanti les plus nombreuses armées. Le travail n'était pas encore complètement terminé lorsque les Génois, sortis d'Ajaccio pour ne point laisser perdre cette occasion, arrivèrent par Sersoggio, en face de la montagne occupée par Giovan Paolo. Pendant qu'ils se concertaient sur les moyens de le forcer dans sa position, l'une des pierres disposées par Giovan Paolo perdit l'équilibre, et faisant dans sa chute un affreux abatis d'arbres et de rochers, elle roula jusqu'au bas avec un bruit que répétèrent les échos du voisinage. Le commissaire, le capitaine et Rinuccio, ayant reconnu que l'on ne pouvait monter par un autre endroit, jugèrent l'entreprise trop difficile et retournèrent avec leurs troupes à Ajaccio" (id., pp.416-417).

Le comte Vincentello s'épuise à parcourir le pays pour mater les révoltes et contrer les Génois. L'année 1420 voit la consécration de son oeuvre d'unification puisque le roi d'Aragon Alphonse V après s'être emparé de Calvi, effectue une traversée de l'île vers le Sud au cours de laquelle il reçoit l'hommage des Cinarchesi avant de mettre le siège (en vain) devant Bonifacio. Vincentello sera décapité devant le palais des doges en avril 1434. Après sa disparition, l'île entrera dans une des périodes les plus troubles de son histoire : les factions rivales de Cinarchesi se placent sous la protection des puissants du monde méditerranéen et l'on verra entrer ou revenir dans le jeu insulaire les catalans, la famille des Campo Fregosi

¹²⁸cimetière

(Génois), les princes toscans de Piombino, et, après l'expérience éphémère de l'inféodation de l'île à la Maona, la légation de la Corse à l'Office-banque de Saint Georges (1453), gestionnaire des intérêts financiers et coloniaux de la commune de Gênes. Rares sont les années qui ne voient les osts seigneuriaux du Sud franchir les monts pour de longues chevauchées en quête d'une éphémère autorité sur l'île.

1.4. Les incursions barbaresques

L'histoire locale parle d'une flotte de barbaresques s'installant dans le golfe de Lava (ou de Sagone), en 1429, et atteignant, par les sentiers, la Mezzana : "Les habitants de Sarrola-Carcopino et de Valle, surpris, cherchèrent d'abord le salut dans la fuite" rapporte Zarzelli (1973, p.14). Puis, revenus de leur frayeur, ils se regroupèrent. Les barbaresques furent alors contraints de se retirer dans la montagne de Tavaco où ils furent exterminés. La flottille composée de seize bâtiments armés resta dans les mains des vainqueurs qui, en souvenir, érigèrent alors une église dédiée à Notre-Dame des Victoires (l'église Saint Martin actuelle sise à Sagone).

Qu'ils soutiennent ou non Vincentello et les seigneurs, jusqu'à la mort du dernier Cinarchesi, Rinuccio, en 1511, les paysans et bergers de la *pieve* de Mezzana eurent à souffrir d'une véritable politique de la terre brûlée et de représailles de la part des troupes génoises. Il s'agissait, dit la chronique, de "couper les tiges qui faisaient la force des seigneurs". Si la Mezzana a dû payer un tribut moindre que celui des *pieve* montagneuses du pays de Leca et de l'Alta Rocca, ou que le Niolo ou le Haut Taravo, le tissu humain médiéval sortira néanmoins profondément modifié de ces guerres et des razzias barbaresques qui vont se poursuivre : la majorité des castelli sont détruits et leurs vestiges engloutis dans le maquis avec de nombreuses chapelles rurales, et des hameaux entiers sont désertés. Zarzelli (1977) évoque volontiers ces chapelles ou oratoires disparus sur la commune de Sarrola-Carcopino, qu'un patient travail de localisation et de fouilles pourrait ramener au jour.

1.5. Un siècle pénible

À coup sûr, le XV^e siècle fut l'un des plus pénibles pour la communauté sarrolaise, puisque, après le combat des seigneurs de Leca contre les gouverneurs pontificaux de l'île

¹²⁹ fosse commune

(1444-1447), ce sont les Génois qui seront rappelés en Corse avec à leur tête Sebastiano della Treccie. Pour abattre les derniers grands féodaux, la Banque de Saint Georges (à qui a été cédé le gouvernement de l'île en 1453) fait appel à d'implacables chefs de guerre (Antonio Spinola, Ambregio di Negro, Andrea Doria), ravageant des *pieve* jusqu'à la *dizabitazione*, dévastation systématique qui les frappe d'interdit et les transforme en désert pour des décennies. Le Celavo est le coeur de brutales opérations militaires. Raffè de Leca s'est en effet établi à Santa Trinita (*La Tour*) et en a fait son fort et refuge d'où il lance ses attaques. Après une défaite qui lui coûte 100 hommes, il se retire en Cinarca, ordonnant aux habitants de Celavo de transporter en Cinarca leurs biens les plus précieux. Les Génois, "trouvant partout déserts les villages et les *pieve*" se mettent à leur poursuite. Ils les rattrapent à Ambiègne et ramènent en arrière troupeaux et bergers, pour être à leur tour attaqués et défaits par les Cinarcais : côté Génois, 5000 fantassins et 1300 cavaliers sont tués, côté Cinarcais, 1000 fantassins et 80 cavaliers. Della Treccie retourne à Gênes, disant que "l'on ne pouvait soumettre les Corses sans l'appui des Corses", mais le sénat le renvoie malgré tout recommencer la guerre.

Nouveau combat en 1454, sur le fleuve Celavo¹³⁰ : "La rivière fut remplie de sang et de cadavres ; la perte fut si grande de part et d'autre que chaque parti se retira comme s'il eût été vaincu et abandonna le combat" (id., p.242). Après de nouveaux pillages de domaines, Raffè "présenta la bataille à ses ennemis non loin de Sarla" (id., p.244). Le combat fut acharné et sanglant, "à la fin les partisans de Leca furent enfoncés et mis en déroute"(id). Raffè se réfugie en Cinarca. Della Treccie reçoit la soumission des bourgs et des *pieve* du Celavo et met le siège devant Cinarca que la famine oblige à se rendre. La famille Leca vient au secours de Raffè et met en déroute l'armée de Della Treccia. Un stratagème monté à "Saralogio"¹³¹ décime les soldats de Della Treccie.

"Raffè, sachant que les soldats génois ne recevaient pas de solde, envoya un espion du côté où ils étaient campés. Cet espion se donna pour marchand et raconta aux soldats qu'un trésorier était arrivé de Gênes en Corse. Puis il ajouta : " Il y a 5 jours que j'ai vu, à Bastia, le trésorier compter de l'argent à Vincentello qui, je pense, sera demain ici avec votre solde et des renforts". Le lendemain on entendit ce cri : vive Vincentello d'Istria ! Vincentello était l'ennemi acharné des seigneurs de Leca et partisan des génois. Bientôt on voit de nombreux fantassins descendre de la colline appelée Saralogio. Au milieu d'eux, un nommé Albertini, qui ressemblait beaucoup à Vincentello par l'extérieur et les

¹³⁰ Rappel: Ancien nom du fleuve Gravona mais aussi (et toujours actuellement) partie supérieure de son cours et donc la haute vallée, par opposition à la Mezzana qui couvre le bas de la vallée.

¹³¹L'actuel col de Sari Soghju /San Lusoriu séparant Cinarca et Mezzana et situé au-dessus de Sarrola.

traits du visage, s'avancait à cheval et revêtu de riches habits. Les soldats du camp, ne voyant d'abord qu'une troupe en marche, s'imaginaient que c'était Vincentello qui leur amenait des renforts; pleins de joie, ils allèrent au-devant de lui pour lui faire honneur. Mais quand ils eurent aperçu les armes de la troupe et reconnu leur erreur, ils furent tout à coup saisis d'une telle épouvante qu'ils jetèrent leurs armes et s'enfuirent. Les partisans des Leca se mirent à leur poursuite et en tuèrent une grande partie." (Letteron, 1884, p.246).

En 1456, vaincu dans une bataille décisive, Raffè se réfugie dans le château de Leca. Des traîtres livrent le château au général génois Antonio Spinola qui fait mettre à mort, avec Raffè, 22 membres de la famille Leca.

La guerre ne s'éloigne pas pour autant et Cirméo note, en 1470, l'état déplorable de la Corse à cette époque, sans compter cette bataille manquée aux environs de Sarrola, la même année :

"Carlo arriva au lieu-dit Palmento. Ses troupes étaient encore en marche lorsqu'elles aperçurent Giovan Paolo, suivi d'un grand nombre de fantassins et de cavaliers, qui s'en allait du côté de Sarla. L'avant-garde s'arrêta alors, puis, comme personne ne venait à sa rencontre, Carlo établit son camp sur une hauteur, car on était au soir. La nuit suivante Giovan Paolo quitta Sarla. Le lendemain Carlo convoqua tous les officiers et les hommes d'armes et les remercia de s'être armés pour lui et de l'avoir suivis si loin. Il arriva ensuite à Sarla où il resta un jour pour faire reposer ses gens. De Sarla, il alla investir le château de Rocca di Valle. Giocanto de Leca arriva dans son camp, félicita Carlo de son affection pour son cousin Rinuccio et le remercia ainsi que les partisans du delà des monts qui l'avaient suivi. Rocca di Valle se soumit après un siège de quelque durée et Carlo emmena ses troupes du côté de Cinarca dans l'intention de livrer bataille à Giovan Paolo qui assiégeait alors ce château occupé par Giocante" (Letteron, 1884, p.324).

Entre 1475 et 1476, la guerre entre Giovan Paolo de Leca et Carlo della Rocca se termine par un statu quo. Pas pour Sarrola et Valle qui sont encore le "théâtre" des opérations. Une nouvelle géographie des seigneuries se dessine, qui ne connaîtra plus d'évolution jusqu'aux années 1480.

La seigneurie de la Maison (au sens seigneurial du terme) de Leca était la plus vaste et la plus peuplée. Elle s'étendait des montagnes de Girolata aux plaines du golfe d'Ajaccio. Une grande partie des revenus des seigneurs provenait de taxes prélevées sur les familles (20 sous par feu pour la taille), sur le blé, l'orge et le vin, d'un prélèvement sur l'élevage, important dans cette région, sans compter les corvées et profits de guerre. Les paysans s'organisent en *universitates* ou *communitates*, avec lesquelles le seigneur doit souvent composer, même si l'appropriation individuelle et familiale des terres est bien plus avancée dans le Nord que dans le Sud de l'île où subsistent de puissantes communautés pastorales ou de vastes espaces collectifs

appartenant à des *pieve* ou des fédérations de *pieve* -comme l'atteste encore en 1771 une demande de réunification du Celavo (De Franceschi, 1986, p.94 note 50).

"C'est ainsi, conclut Cirnéo (après que les génois eurent ruiné les châteaux des rebelles, fait mettre à mort dans différentes parties de l'île plusieurs corses qui cherchaient à provoquer un soulèvement, coupé la tête de Guglielmo d'Ortalo, le principal d'entre eux, et fait exposer son corps à Bastia pour servir de pâture aux oiseaux et aux bêtes, 500 autres étant envoyés en exil), que l'île fût pacifiée et qu'elle jouit de la tranquillité d'aujourd'hui en l'an de grâce 1490. Sur 100.000 familles que l'on a trouvé dans le recensement, 18.000 paient volontairement un impôt aux génois pour qu'ils maintiennent la paix dans l'île. D'autres paient l'impôt à leur seigneur ou en sont complètement exempts. Ils sont libres et se régissent d'après leurs propres lois" (Letteron, 1884, p.362).

En 1501, nouvelle bataille à Buvonaghjia, après que l'île fut soumise à l'autorité de l'office de Saint Georges, à l'exception des châteaux de Baricini et Leca. Les génois, qui ont fondé Ajaccio en 1492, voulant réduire ces châteaux, se heurtent à Giovan Paolo de Leca (qui s'est à nouveau retiré du côté de Buvonaghjia).

Comme si les dévastations militaires ne suffisaient pas, en 1517, rapporte Ceccaldi, la neige atteint une épaisseur de douze palmes sur le littoral, ce qui fit périr "un nombre infini de bétail". De 1525 à 1530, c'est la peste, venue de Milan, apportée par les armées, qui fait d'énormes ravages. Elle va sévir à l'état endémique pendant des années et toucher 30% de la population. Elle reviendra en 1581 et, quatre ans plus tard, ce sera la famine.

En 1531, paraît le *Dialogo Nominato Corso* de Giustiniani et une description de la Mezzana, épargnée par rapport à d'autres régions. Les habitants de la Mezzana y sont signalés comme "très civils" ou "d'un excellent caractère". Les Sarrolais d'aujourd'hui aiment à rappeler que Giustiniani ne mentionne de gentilhommes qu'à Poggio di Tavera, dans le Celavo, et Sarla dans la Mezzana (Graziani, 1993, pp.214-215). Si les textes permettent de déceler comment les ruraux "attachés à la paix" et "assoiffés de justice" selon les expressions de l'époque, s'organisent dans la défense de leurs droits, ils ne nous donnent que de maigres indices sur leurs activités agricoles. On y apprend que, dans ce territoire au relief tourmenté, la majorité des terroirs humanisés étaient situés le long des vallées qui associaient terres à blé, pièces de vignes et planches d'oliviers.

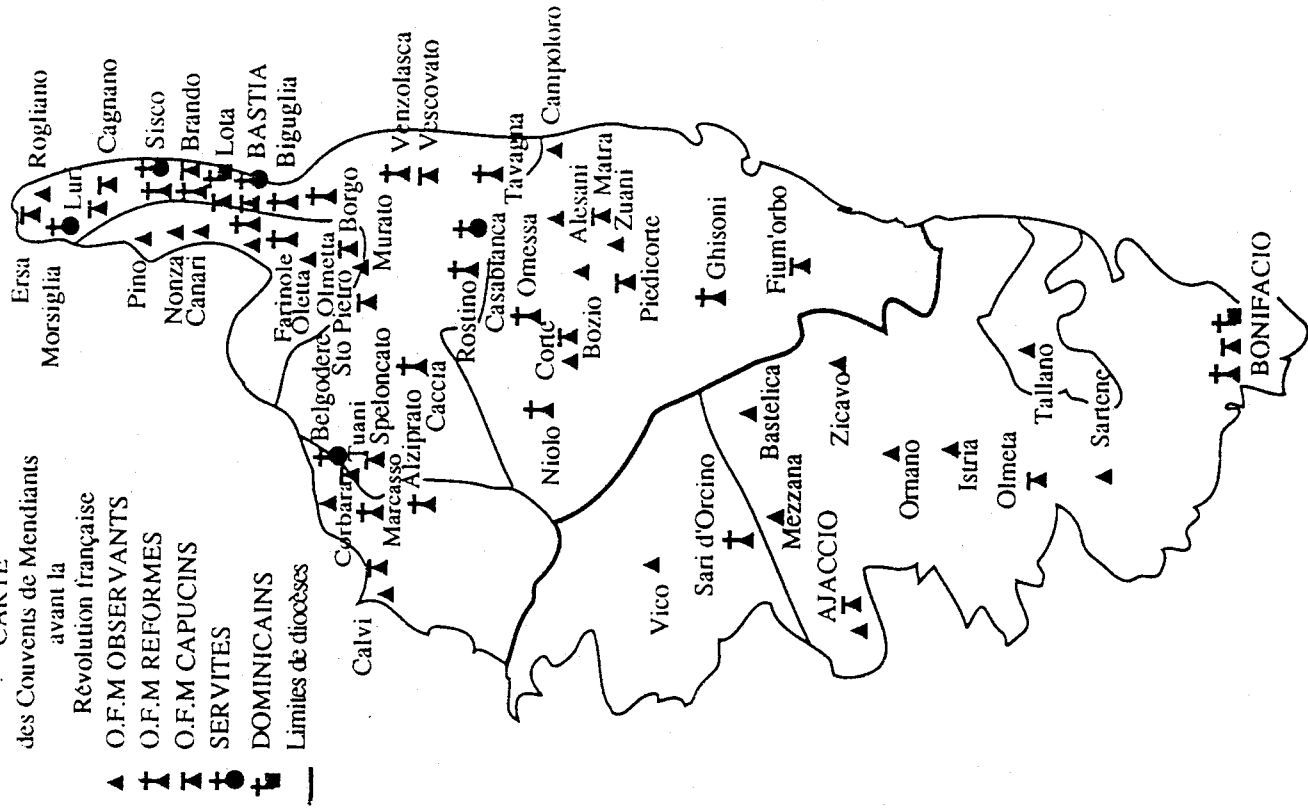
"Mais sans doute ne saurons nous jamais vraiment comment des générations de paysans médiévaux transformèrent la Cinarca, la Mezzana, l'Ornano ou le Sartenais en autant de bons pays, "parmi les meilleurs de l'île, selon l'évêque Giustiniani" (Giovanangeli, 1989, pp.57-58).

CARTE

des Couvents de Mendians
avant la

Révolution française

- ▲ O.F.M OBSERVANTS
- † O.F.M REFORMES
- ⊥ O.F.M CAPUCINS
- ⊕ SERVITES
- ⊖ DOMINICAINS
- Limites de diocèses

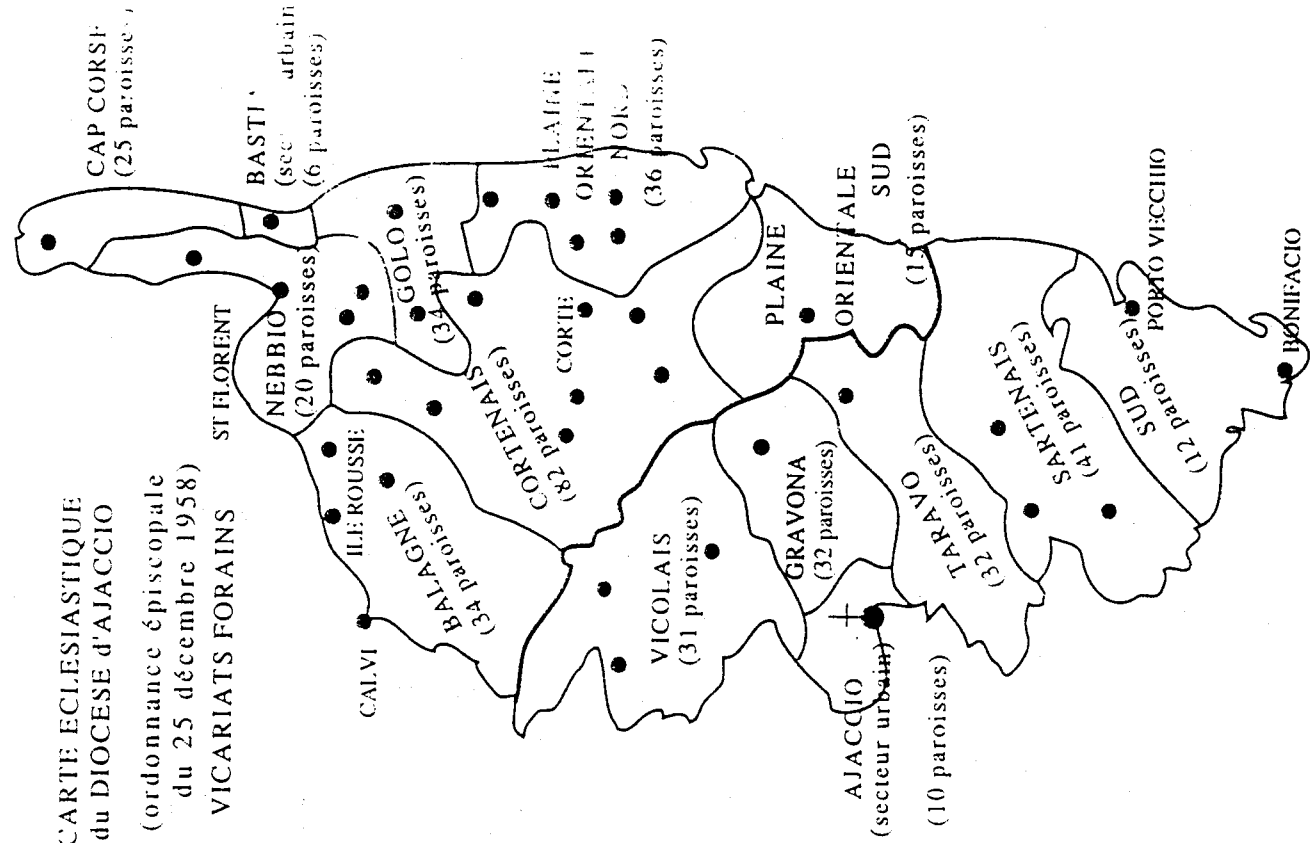


Cartes des couvents de mendians avant la révolution française et du diocèse d'Ajaccio en 1958
(F. Casta)

CARTE ECLESIASTIQUE
du DIOCESE D'AJACCIO

(ordonnance épiscopale
du 25 décembre 1958)

VICARIATS FORAINS



Entre temps, vers 1509 a été édifié, entre Valle et Sarrola, le couvent *San Francesco della Mezzana*, après celui de Campoloro et avant celui de Bastia. Il était dédié à Saint François et appartenait aux Observants. Dans les lignes fort brèves que consacre à ce couvent l'historien de cet ordre Pietro della Rocca, on lit qu'il est un " des bons couvents de la province *situato sopra un delicioso colle con un magno e considerabile bosco*¹³²" (Zarzelli, 1977, p.19).

"Il était situé au centre de la pieve, sur un coteau délicieux du territoire de Valle, à 1000 pas de Sarrola. Il est probable qu'il a obtenu toutes les autorisations nécessaires et que toutes les communes de la pieve ont contribué à sa construction selon l'usage, mais il n'en reste aucun document. Grande et belle église, consacrée le 14 septembre, et une autre cour au milieu. Il y résidait habituellement plus de quinze religieux. Il y avait un pressoir à huile, deux jardins, une source abondante, un enclos, un bosquet de chênes verts, un pré et trois terres dont une de 3000 mezzinate sur le territoire de Sarrola au lieu dit Aoutana". (Zarzelli, 1977, p.19).

Il est le lieu de sépulture non seulement des notables mais de nombreux habitants de Sarrola-Carcopino comme en témoigne "une liasse de vieux registres en fort mauvais état tenue par les prêtres de 1700 à 1790 "signalé lors de l'inventaire des archives et objets mobiliers de la mairie de Sarrola-Carcopino fait par le maire le 1er juillet 1877.

1.6. Dragut

Dès 1540, Dragut, le fameux corsaire turc, "Amiral de barbarie" de la flotte de Barberousse, est en Méditerranée occidentale et court la Thyréniennne. À la tête d'une flotte aguerrie d'une trentaine de galères¹³³ et aidé de son lieutenant Mami Rais, il infeste et déssole les côtes de Corse et de l'Italie. Capturé par Doria, il réussit à se faire libérer. Grimaldi donne 1541, Zarzelli 1540, Graziani 1551, comme date du pillage et de l'incendie de Sarrola par Dragut. Nous suivrons Graziani et ses sources (1996, p.215 note 33 et pp.608-609) pour retenir octobre 1551 comme date probable de l'attaque de Sarrola : 150 personnes tuées ou capturées. Le chiffre des victimes ne manque pas de fournir l'image d'une bourgade importante où le corsaire a laissé un souvenir durable. Encore aujourd'hui des chiens y sont appelés *Dragu* ou *Turcu*, et un anathème se perpétue : *Ch'ellu ci ghjunghja Dragu!* (que Dragut lui soit envoyé!). Face au péril turc, on multiplie la construction de tours sur le littoral.

¹³² Situé sous un délicieux col et avec un bois grand et considérable.

¹³³ *Que ne valevano cento* (qui en valaient cent).

1545 est une année de pluies mémorables : torrentielles et ininterrompues durant août, elles occasionnent des dégâts considérables aux terres, aux cultures et aux bêtes. Ce fut "l'année du déluge", note Grimaldi (p.317), "Toute la Corse est dévastée. Elle mettra longtemps à sortir de ses ruines : ports arrachés, maisons abattues, bétail perdu et champs dévastés". En 1551, le feu, un feu terrible et dévastateur, succède au froid cruel de l'hiver précédent. Des forêts entières sont détruites. L'île est la proie des flammes. Dans ce déchaînement des forces de la nature -eau, froid, feu - Filippini voit le signe d'un terrible fléau (*Un chiarissimo vaticino delle nostre miserie*; Grimaldi, id, p.322).

1.7. Sampiero Corso

En 1553, Sampiero Corso, un condottiere originaire de Bastelica au service de puissances italiennes (dont les Medicis), parvient à convaincre Henry II, roi de France, de faire de la Corse un des pôles de sa politique italienne. Fondée sur l'alliance franco-ottomane (et avec le concours de la flotte de Dragut rallié), la tentative française (dernier maillon de la chaîne des guerres d'Italie où s'affrontent français et impériaux depuis des décennies, directement ou par princes et républiques interposés) renforce le repli des populations vers la montagne refuge, d'autant que la Banque de Saint Georges inféode, à des fins céréalières, des portions de littoral au patriciat génois, et que Dragut n'a pas hésité à pénétrer à nouveau jusqu'à l'intérieur des terres.

Le traité de Cateau Cambresis (Avril 1559) rend la Corse à Gênes, qui en redevient le maître incontesté et réprime durement le parti de Sampiero (lui-même tué en 1567).

La *casa Sarola* participe amplement à cette histoire (cf. Sur ce sujet les importantes notes de Graziani, 1996) puisque Padovano de Pietro Paolo Sarrola est capitaine au service de Gênes et tiercenier de la *pieve* de Cinarca pour l'office de Saint Georges, dès 1530 (Graziani, 1996, p.608), cependant qu'en 1587 la famille tient les cures pievanes du Celavo et de la Mezzana (Zarzelli 1977, pp.9-10). En octobre 1551, lors de la prise de Sarrola-Carcopino, les biens des Sarola sont pillés par les turcs. Ils obtiennent en réparation la permission de construire une tour à Sarrola. Giovanonne, l'un des frères, sera par la suite un des huit représentants du Delà des monts (pour l'année 1559-1560) et l'un des six en 1560-1561. Envoyé à Gênes parmi les six ambassadeurs désignés pour se rendre auprès du sénat en janvier 1561, il s'oppose, dans le même temps, au représentant de Sampiero, Fra Giovanni de Siche. Elevé au rang de

Benemerito en 1564, il obtiendra le permis de port d'arme. A son décès, entre 1564 et 1565, sa famille s'installe avec son frère (Giovan Giordano) en Ajaccio tandis que leurs biens sont ruinés par les troupes de Sampiero.

Giovan Giordano, capitaine au service de Gênes, sera blessé à Belgodere, au cours de la première partie du conflit. Au début de 1564, le Sénat pense à l'employer pour la défense de Sartène car certains signes laissent à penser que ce sera peut-être la cible première de Sampiero en cas de débarquement. Toutes les populations de la Mezzana se rangent aux côtés de Sampiero. Ce ne sont qu'accrochages, escarmouches et violences. Sarrola est au centre de plusieurs combats ou sert de refuge. On se bat sur la commune : le dimanche 30 juillet 1564, Bartoloméo de Vivario¹³⁴ apprit que Raffaello Giustiniani :

"était encore une fois sorti d'Ajaccio avec ses cavaliers et allé du côté des moulins de Cavallo morto et qu'il revenait par Baleone avec un riche butin consistant en troupeaux pris aux habitants de la Mezzana. Bartolomeo (...) marcha à sa rencontre du côté de Campo dell' Oro et ils en vinrent aux mains mais, les corses étant inférieurs en cavaliers (44 cavaliers et pas d'arquebusiers), et en hommes, Bartolomeo fut tué" (Graziani, 1996, pp.175-176).

Sous le commandement d'Alessandro Spinola, les Gênois, ayant appris que Marco d'Ambiegna (partisan de Sampiero) logeait avec ses gens au couvent de la Mezzana, tentent un assaut de nuit avec 200 arquebusiers et 50 cavaliers, le 20 septembre 1564. Mais l'expédition ne réussit pas, les Corses se tenant sur leurs gardes. Mieux, les gênois sont poursuivis et harcelés jusqu'à la plaine de Baleone, mais, la cavalerie pouvant alors intervenir, les sampieristes sont mis en fuite.

A la mort de Sampiero (17 janvier 1567),

"Beaucoup d'objets importants appartenant à Sampiero étaient restés à Renno. Giovan Giordano de Sarola le sut et résolut d'aller s'en emparer. Accompagné de ses frères Guglielmo, Pietro Paolo, d'un oncle germain, Pier Giovanni, et d'une escorte de vingt-cinq arquebusiers, ils se rendent du côté d'Ambiegna (...) pour se venger d'abord de certains dommages que leur avait infligé Marco d'Ambiegna et, partant de là, poursuivre ensuite leur route et se rendre à Renno" (Graziani, 1996, p.283).

Ils tombent dans une embuscade de parents et partisans de Sampiero accompagnés d'une centaine d'arquebusiers. "Après une courte lutte, Giovan Giordano, Pietro Paolo, Guglielmo son frère et Pier Giovanni, leur oncle, succombèrent" (id.). Risteruccio di Damiano di Tavera

se permet même de rentrer en mai en Ajaccio avec "*ancor' in gamba le calze di detto Guglielmo*"¹³⁵. Alessandro di Sarola, reconnaissant les chausses de son parent "*diede al detto Risteruccio diverse pugnalate delle quale si morse*"¹³⁶ (id., p.284). Condamné à la relégation en terre ferme, il est bientôt gracié et intègre les cheveau-légers d'Ajaccio. "Il participera par exemple en 1573 à un accrochage avec les turcs lors de l'attaque victorieuse que ceux-ci porteront sur Pozzo di Borgo. Son cheval sera tué sous lui à cette occasion" (Graziani, 1996, p.608). Il deviendra le représentant de Sarrola en 1591 et noble VI pour 1591-1592. Cependant que Giocante Sarola, frère de Giovan Giordano, assassine en 1569, en compagnie de plusieurs de ses partisans, Pietro Paolo de Ciamanacce en représailles de la mort des siens à Ambiegna. "En 1598, il est emprisonné à Bastia puis est autorisé à rentrer chez lui pour s'occuper d'une paix à établir entre lui et ses fils Padovano et Alfonso et leurs ennemis" (Graziani, 1996, p.608).

D'après Casanova (1931, p.288), en 1586, Sarrola ne compte plus que 120 âmes. Le revenu du prêtre y est de 50 ducats ou 500 livres (cinq fois supérieur à celui de Bocognano et plus de 10 fois à celui de Tavera ou Valle). On y trouve une confrérie de la Sainte Croix. L'Oratoire de la concession de Carcopino est une annexe de l'église¹³⁷.

Fils du capitaine Gio Batta Sarrola, Anton Gio Sarrola, capitaine de milice, fut bâtisseur de tours dans la seconde moitié du 16e siècle pour le compte de Gênes. Zarzelli (1977, pp.16-17), précise même la découverte d'une plaque armoriée dont l'inscription le concernait près de la tour d'Elbo, dont il fut constructeur ou restaurateur.

En 1571, la Corse est désormais régie par les *Statuti Civili et Criminali*, et administrée par des organismes perfectionnés et rigoureux, avec, au sommet, *le magistrato di Corsica* (basé à Gênes) qui gère les affaires. La Corse est représentée par les nobles XII (Bastia), auxquels s'adjoindront les nobles VI pour l'Au-delà des monts (Ajaccio). Il est fait obligation de planter ou greffer les "*cinque piante*" (5 plantes dont châtaigner, olivier et vigne essentiellement). La Balagne et la Castagniccia se développent. La politique de mise en valeur du littoral est "promue à la discrétion des grandes familles génoises, les grains à produire étant réservés à

¹³⁴ "D'après différents textes (...) Bartoloméo se trouvait au début de l'action à Sarrola" (Graziani, 1996, note 12, p.175).

¹³⁵ encore aux jambes les pantalons dudit Guglielmo.

¹³⁶ donna au dit Risteruccio divers coups desquels il mourut.

¹³⁷La statuette de marbre de Notre Dame du Rosaire, sculptée à Gênes en 1607, la petite cloche portant les armoiries issues de la casa Sarrola, et de petits anges adorateurs en marbre, ainsi qu'une vierge datée de 1612, que l'on trouve aujourd'hui encore dans l'église paroissiale de Saint Pierre es Liens, sont des dons offerts par le capitaine Anton Gio Sarrola à la chapelle du Pantanu aujourd'hui disparue.

l'exportation pour les besoins céréaliers de la République" (Cancellieri, 1998, p.101). L'écart s'amplifie encore entre agriculture archaïque de l'intérieur et essor des citadelles côtières, renforçant ainsi l'opposition *piaghja*¹³⁸/*montagna*.

A partir de 1729, des révoltes éclatent régulièrement, proclamant la légitimité du soulèvement et le droit à l'émancipation de maîtres tyranniques. Elles sont réprimées par les génois, qui font appel pour cela à des interventions extérieures.

L'épopée de Sampiero a, en outre, introduit les armes à feu et va donner lieu, tout au long du XVIe siècle, à plus d'une centaine de lois, ordonnances et décrets ayant trait au port d'armes.

"Tous les corses ne mouraient pas des armes, mais tous en portaient, jusqu'au serviteur de la religion très catholique" (Culioli, 1990, p.63). Et Simi de préciser que, d'après l'édit du 25 août 1620, "le fait de pénétrer dans l'église avec une arme à feu et de la décharger pendant les offices coûte au curieux pratiquant la somme de 50 livres" (1981, p.145).

Le programme de colonisation agraire va attiser l'hostilité des populations autochtones et ouvrir la voie aux révoltes du XVIIIe siècle.

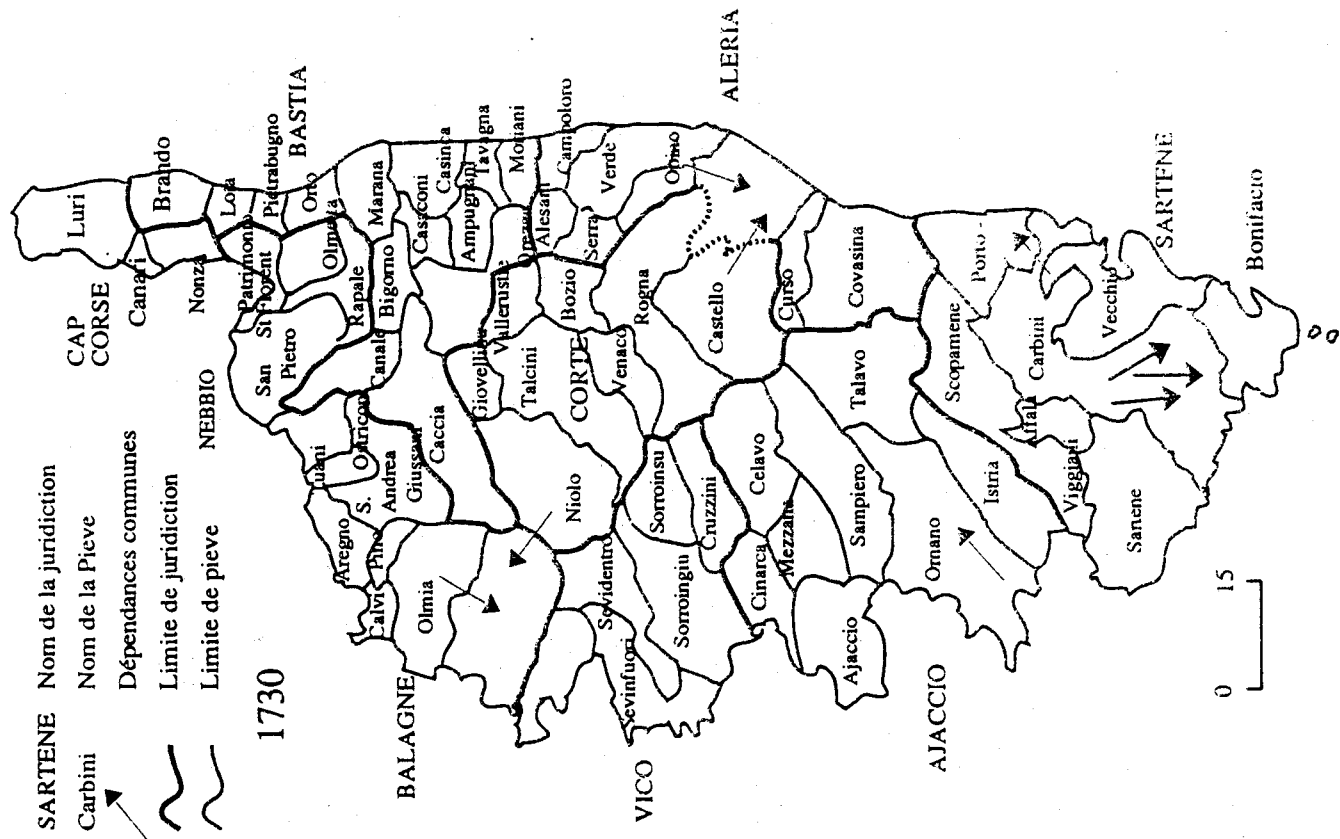
1.8. La révolte contre Gênes et la conquête française

Depuis le XVIe siècle (voire la fondation même d'Ajaccio en 1492) et jusqu'au début du XVIII^e, les conflits sont âpres entre les communautés de la *piaghja* (Bastelica, Capo di Feno, Alata, La Mezzana) et les propriétaires ajacciens qui accaparent les terres des premières, qu'ils ont reçu en dotation initiale de la colonie Génoise.

Dès 1562, la Serenissime avait pris le relais de l'Office de Saint Georges pour réorganiser le pays (fiscalité, mise en valeur coloniale). Ajaccio affermit sa main mise sur la basse vallée du Prunelli et de la Gravona, au grand dam des populations de Bastelica et du Celavo. La vie s'organise dans le cadre de communautés rurales qui s'individualisent à partir des *pieve* médiévales, chacune ayant son finage bien défini, son administration locale (Podestat, Pères du commun, assemblée villageoise), sa ou ses confréries, et sa réglementation propre de la vie rurale, conforme aux *Statuti* de 1571. Incendies de récolte, abattages de clôtures, massacres de bétail, destructions des moulins de la Gravona sont monnaie courante¹³⁹. Deux logiques

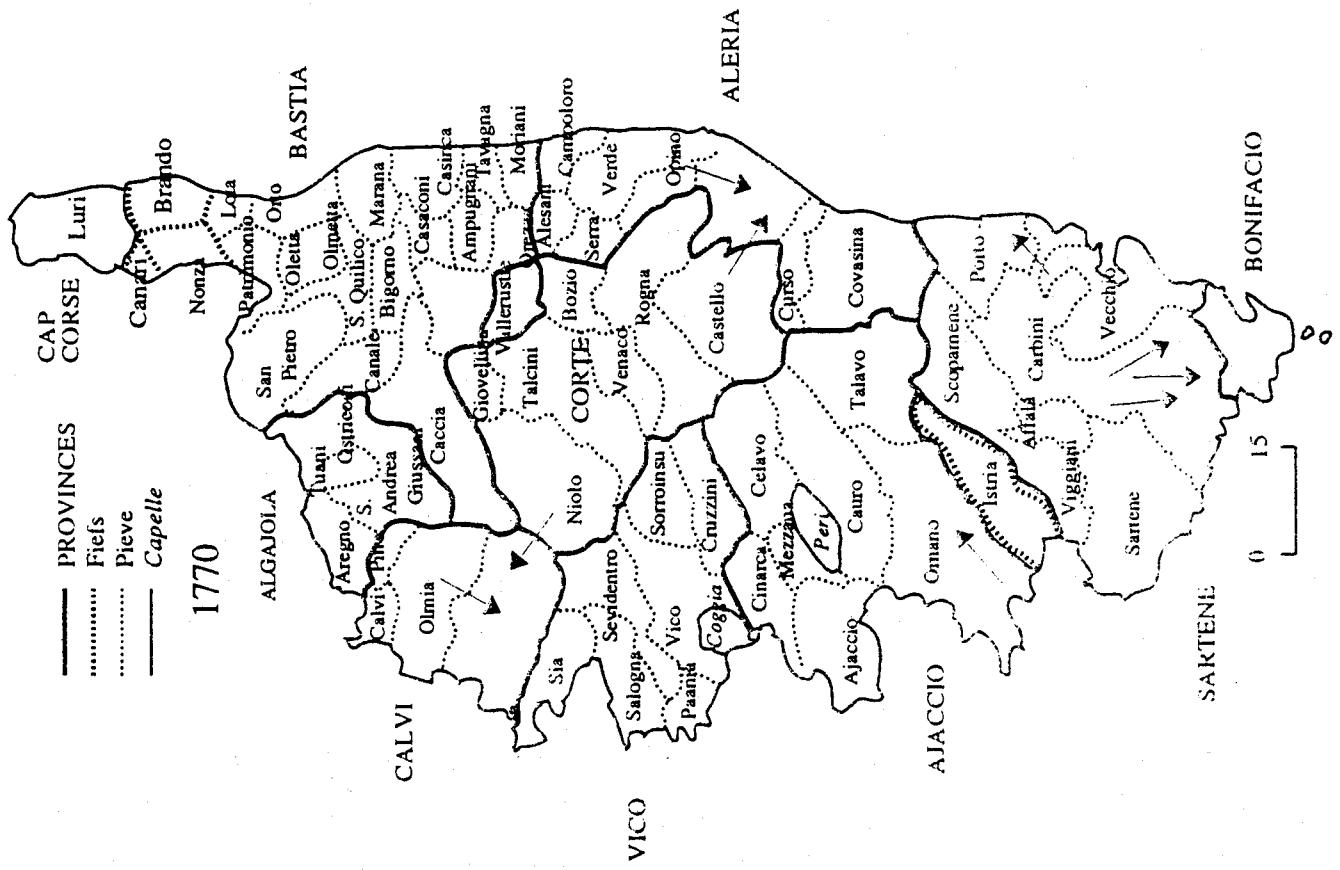
¹³⁸ Plage/Montagne. La "plage" désignant non pas l'ourlet sableux cher aux touristes, mais plus utilitairement les terroirs de la plaine ou des coteaux littoraux possédés ou fréquentés par la communauté, cet espace insécure prolongé par la mer, lieu des dangers et des risques (maladies, invasions, razzias, colonisation).

¹³⁹On se rapportera à ce propos à Pomponi (1992, pp.117-125).



Limites administratives de 1730

(d'après ACCINELLI : Pieve e Paesi)



Limites administratives de 1770

(Pieve e Paesi)

s'affrontent : l'une reposant sur l'usage immémorial, l'autre sur le droit de conquête, les ajacciens mettant en demeure les communautés de produire des titres de propriété sur des terrains de parcours qu'ils utilisent en se réclamant des *Statuti*, alors que la cité les considère comme faisant partie de sa juridiction.

"Avec les populations de la Mezzana (gens de Sarrola et de Carcopino) et, plus généralement, de l'ensemble de la vallée de la Gravona jusqu'à Bocognano les rapports ne se sont pas améliorés depuis les graves incidents du XVI^e siècle. L'affaire traîne devant la justice et on en trouve la trace dans les archives du Magistrato di Corsica à Gênes à différents moments de la période. Sont mis en cause au milieu du siècle les frères Massimo et Antonio, fils de Gio Andrea Bacciochi, qui se disent propriétaires de terres sises dans la région de Baleone et de Cavallo Morto comme héritiers d'une concession faite au temps de l'office de Saint Georges. Il s'agit d'un ensemble de 400 *mezzinate* que les communautés de leur côté revendiquent comme faisant partie des leurs. L'enjeu est important car il concerne le cours de la Gravona. C'est un point chaud par excellence, d'autant que la zone est également fréquentée par les bergers de la vallée du Prunelli. Périodiquement - et ce jusqu'en 1815 ! - les mécontents en font un lieu de rassemblement et s'emparent des moulins dans le but de paralyser le ravitaillement du préside" (Pomponi, 1992, p.122).

Cette "guerre des moulins" (id. p.13) trouvera un écho jusque dans le cahier de doléances de la commune de Sarrola en avril 1789, Mrs Domenico Antonio Battistelli sergent, et Antonio Maria Battistelli, désignés par l'assemblée comme commissaires chargés de rédiger le cahier de requêtes de la communauté, se plaignant de ce que :

" aux confins mêmes du territoire de la Mezzana, il y ait un moulin qui cause beaucoup de dégâts à la communauté parce qu'il lui fait perdre une grande quantité de légumes, haricots, maïs et autres plantations. Et tout est perdu parce qu'ils n'ont l'eau de la rivière que trois jours par semaine en été".

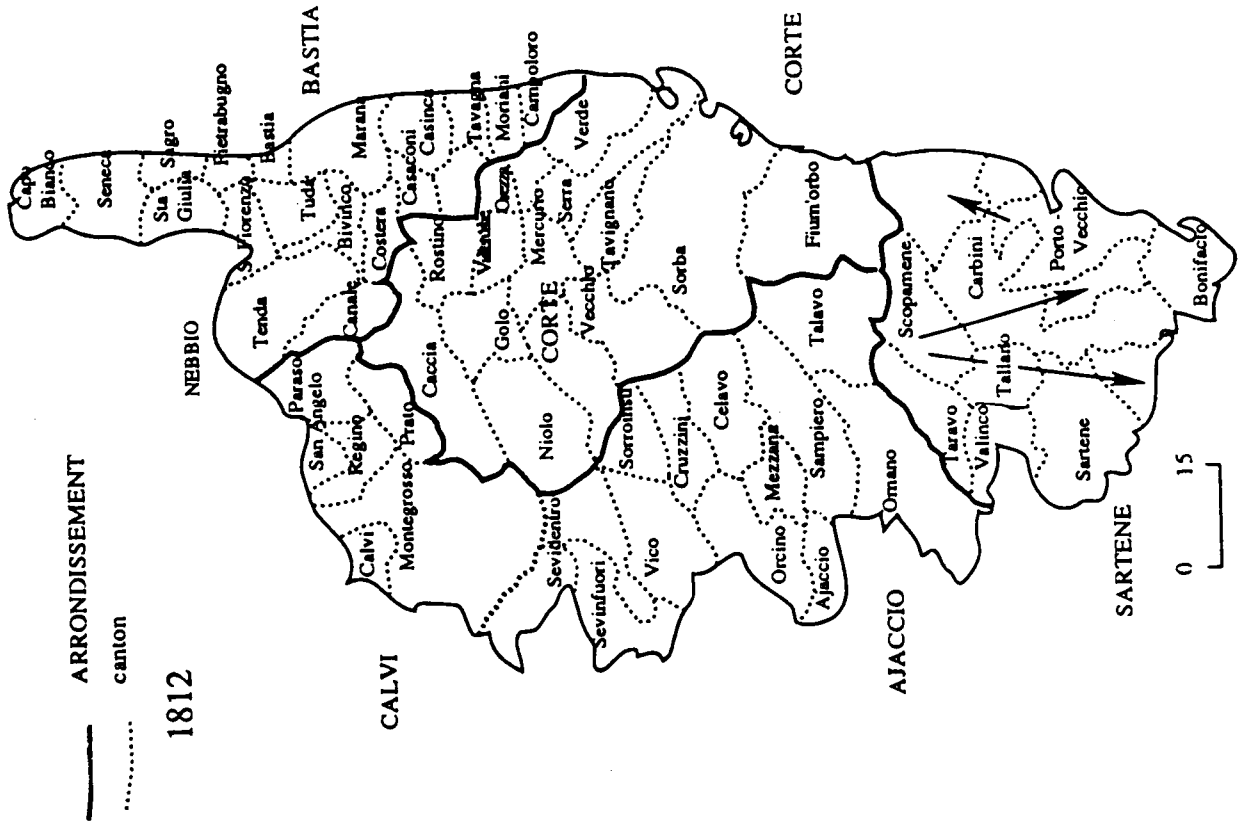
Mais c'est dès 1720 et pour quarante ans, que la Corse entre en révolte contre la Sérénissime république de Gênes : les montagnards descendent dans les plaines et attaquent les différents présides du littoral.

Le couvent de la Mezzana n'a pas fini d'être un pivot central de la commune et de toute la *pieve*. En 1730, Fagiano Paganelli, pievan d'Appietto, y est proclamé général du Delà des monts. En 1739, le chanoine Ilario Guagno y convoque les notables du pays et les entraîne à la révolte, défendant à ses hommes de remettre les armes (Zarzelli, 1973). Pascal Paoli y séjournera en décembre 1757, en 1763 et en mai 1766. En 1765, il y fera prisonnier

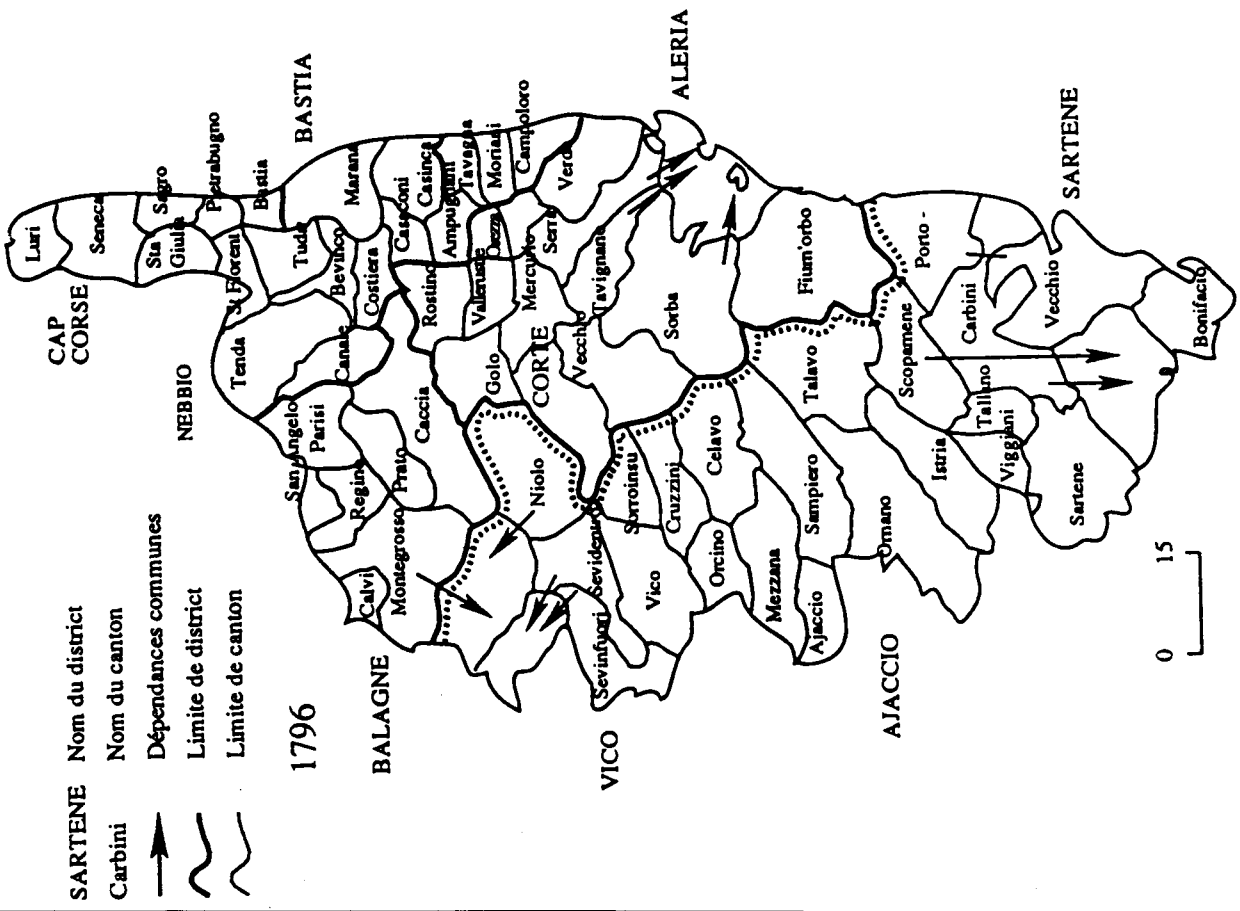
Abbattucci, puis l'honorera de sa confiance en le nommant lieutenant dans l'au-delà des monts.

La même année, Boswell, jeune voyageur anglais, va d'Ajaccio à Corte où il rencontre Paoli alors au faite d'une gloire mondiale. A son retour il dort à Cuttoli, sur le versant de vallée faisant face à Sarrola. Les interventions (de Charles VI, de la France, Anglo-Sarde, puis à nouveau française) ne matent pas le soulèvement. Mieux : Pascal Paoli, élu général en chef de la nation corse fait adopter une constitution en 1755, crée une marine, ouvre une université, fonde le port d'Ile Rousse et bat monnaie. Son action est saluée par l'Europe des Lumières, mais son oeuvre de centralisation se heurte au double obstacle des clientèles politiques intérieures et des appétits de conquête du roi de France. L'esprit de parti interne (clans insulaires comme par exemple la famille des Matra), la résistance des génois rendent instable le jeune état Corse. Finalement, le traité de Versailles (1768) cédera la Corse à la France, moyennant paiement. Le 8 mai 1769, les milices corses sont battues à Ponte Nuovu. Au lendemain de la défaite, le couvent de la Mezzana deviendra le lieu de résistance ultime des patriotes paolistes, puis sera finalement pris par le chevalier de Virieux et Monsieur de Cabanne (des troupes du général de Narbonne) après qu'ils aient ravagé Appieto¹⁴⁰. La révolution corse a vécu. Paoli s'embarque pour l'Angleterre. Tout opposant est déclaré bandit et traité comme tel. On roue vif, on pend, on fusille, et parfois même on brûle comme au temps de l'inquisition. L'armée française expérimente les "colonnes infernales" qui vivent sur l'habitant. Le constat du Plan Terrier, en 1785, d'une population sarrolaise de 427 habitants qui "était plus considérable avant que les guerres ne dévastassent le pays", confirme la déclaration du Comte de Maux, à la tête de l'armée française, le 3 mai 1769 : "N'épargnez ni les moissons, ni les vignes ni les oliviers de ceux qui refuseront de se soumettre".

Dans ce sillage sanglant, l'aristocratie française fait main basse sur les terres communes. "La Corse est dépecée comme un boeuf et les réalisations Paolistes réduites en lambeaux" (Culioli, 1991, p.117). Une des quatre juntes militaires, créés pour faire régner l'ordre dans les zones jugées difficiles à pacifier, siège à Sarrola. A Memoria (1996, p.7) note que, à l'occasion de la rédaction des cahiers de doléances (avril 1789), les commissaires de la Mezzana, Sebastiani Poli et Buonaventura de Berretti, sont alors "forts recherchés par les habitants comme parrains et leurs épouses comme marraines" (id., p.117). L'année 1786 voit aussi, sous l'autorité de Martino Carcopino, *vice parrocco*, les derniers ensevelissements au couvent de la Mezzana,



Limites administratives de 1812
(Pieve e Paesi)



Limites administratives de 1796
(Pieve e Paesi)

comme par exemple, le 15 Avril 1786, celui, dans l'église de ce couvent, de Caterina de Pietro Carcopino, *lavoratoro*, morte le 14 à 9 heures du matin ("*passata a melior vita*", entrée dans une vie meilleure), accompli en présence de Pietro, son époux, et de Angelo Santo de q.¹⁴¹ di Carcopino, *lavoratoro*, qui ne savent pas écrire. Rappelons que la déclaration royale de 1776, interdisant la sépulture dans les églises, ne fait qu'entériner un changement de sensibilité et de nouvelles exigences d'hygiène (du moins en France continentale), qui ne semblent pas correspondre aux pratiques des Corses. Pour une analyse comparative de l'évolution des mentalités et un aperçu de l'étonnement à ce sujet des voyageurs continentaux dans l'île à la fin du siècle, on se reportera à Serpentine (1999, pp 46-54). Le couvent sera abandonné au début de la révolution et ne tardera pas à s'écrouler, après les démantèlements et pillages d'usage. Ses ruines furent expertisées 160 livres et achetées pour 630 francs par un nommé Leca, le 15/4/1809. A l'heure actuelle, la bâtisse principale d'habitation des religieux, rénover, est encore utilisée comme lieu de résidence par les descendants de cet acheteur.

Le maître autel en marbre polychrome, datant de 1698, et qui ornait l'église de ce couvent fut réédifié en 1832 dans l'église Saint Pierre ès Liens de Sarrola-Carcopino. Y seront aussi transportés trois grands tableaux de saints, un tabernacle en marbre rose et une statue en bois de Saint Antoine de Padoue. La statue en bois représentant Saint François ainsi que quelques beaux fragments de marbre seront destinés à l'église Saint Michel de Valle. Zarzelli (1977, p.20) donne la liste des neuf derniers religieux ayant occupé le couvent : "Padre Bernardino Battistelli de Sarrola, supérieur, 63 ans; Padre Francesco della Trinita, supérieur adjoint, 44 ans; Padre Antonio Maria Sarrola, 57 ans, agrégé; Padre Gio Battista Leca, d'Ondella di Valle, 44 ans, licencié en droit; Padre Gio Paolo Bianchetti de Sarrola, 28 ans, licencié en théologie; Padre Gio Giacomo Franceschini d'Ampaza d'Ornano, 36 ans; Fra Francesco Maria d'Opapo de Valle, 63 ans; Fra Francesco Poggiale, 36 ans; Fra Gio Battista Bocognano, 30 ans".

2. L'état de la commune à la fin de l'Ancien Régime

La fin de l'Ancien Régime et la révolution française sont, bien sûr, des moments forts de la politique d'intégration de la Corse à la France. Examinons de façon plus précise quelques uns de ces points forts au niveau de la commune de Sarrola Carcopino.

¹⁴⁰Peut-on établir un rapport entre ce fait et cet autre que seuls les chiffres du Celavo Mezzana manquent au recensement ordonné par le comte de Vaux, le 9 juillet 1769 ?

¹⁴¹q. est l'abréviation de "quondam", "feu".

Stato dell'Anima

Gio: Tom.^o & Vincig.^a d'anni 48 Grat.^a moglie d'anni 46 Anna Ma. figli
 d'anni 12 Stella Ma. figlia d'anni 10 Carlo Ma. figlio d'anni 5
 Fran.^o Ma. & Leppia d'anni 35 Caterina moglie d'anni 40 Leppia
 figlia d'anni 11 Anna figlia d'anni 9 Gio. Tom.^o figlio d'a. 7 Carlo
 figlio d'a. 2

Gio: & Giacomo.^o d'anni 70 Angela moglie d'anni 60 Gio. Carlo figlio d'a.
 20 Dianha moglie d'anni 45. Maddalena figlia d'anni 12
 Luce Ma. Ved. d'a. 50 Mariana figlia d'anni 14

Medandro & Leppia d'anni 50 Laura moglie d'a. 46
 Vincendo & Felice d'anni 30 Cecilia moglie d'a. 32 Felice Ved.^a & d'anni
 d'anni 60

Gio. & Felice d'anni 40 Felice moglie d'anni 43 Ant.^o figlio d'a. 12 Angela
 figlia d'a. 7 Ma. figlia d'a. 5

Puyto. & Felice & Carlo Carlo d'anni 60 Tom.^o figlio d'a. 26 Munka
 moglie d'anni 16 Diana figlia d'a. 12
 Rocante & Marillareho d'a. 50 Grat.^a moglie d'anni 36 Angela Ma.
 figlia d'anni 5 Gio. Tomajo figlio d'anni 1

Don. Gio: & Marillareho d'anni 30 Grat.^a moglie d'anni 26 Marillareho
 d'anni 6
 Laura Ved.^a & Felice d'anni 36 Carlo figlio d'anni 11 Carlo Tom.^o figlio d'
 anni 6 Camilla figlio d'anni 7

Nunno & Lietta d'anni 52 M.^a moglie d'anni 40 Lietta Ma. figlia d'anni
 23 Angela felice moglie d'anni 20 Sabella figlia d'anni 12 Tomajo fig.
 d'anni Angela felice figlia d'anni 5 Lietta Ma. figlio d'anni 3

Lietta Carlo & Gio: Carlo d'anni 70 Stella Ma. moglie d'anni 38 Don.
 figlio d'anni 12 M.^a Maddalena figlia d'anni 3
 Caluano & Gio. Carlo d'anni 28 Lucrezia moglie d'anni 30 Ma. figlia
 d'anni 12 Sara figlia d'anni 8

Gio. Carlo & Tomajo d'anni 32 Bianha Ma. moglie d'anni 35 Agnesa
 figlia d'anni 9 Carlo Pietro figlio d'anni 6 Lorenzo figlio d'anni 4

2.1. L'état des âmes

Les vieux registres du couvent de la Mezzana fournissent, en quatre cahiers et quelques feuilles, un registre de mariage avec un état des âmes, de 1706 à 1738, un cahier de sentences des podestats (1783) et quelques cahiers de baptêmes, mariages, sépultures (de 1770 à l'an 14). Le livre des défunts fait mention de près d'un millier de sépultures entre 1705 et 1734 sous les formules consacrées :

"Ha reso so l'anima al suo creatore muniti delle santissimi sacramenti, la confessione e l'estrema unzione e il suo corpo fatto cadavere estato seppellito nella chiesa de P. P. Minori della Mezzana (a rendu son âme au créateur muni des saints sacrements, de la confession et de l'extrême onction, son corps à l'état de cadavre a été enseveli dans l'église des frères mineurs de La Mezzana)" ou *"e passato all'eternita"* (passé à l'éternité) .

On y retrouve des membres des *casate* (Maisons) Sarrola, Carcopino, Bocognano, casate qui fournissent également des prêtres à Sarrola (Gio Domenico Sambuceto en 1701, Guiseppe Peri en 1713, Gio Paolo Carcopino en 1716). Le curé Giacomo Santo Fozzano enterre, lui, le 7 novembre 1717, son propre père à La Tour :

"L'Alfier Vincentello Giordano di Fozzano, mio padre (...) nella chiesa parrocchiale della Santissima Trinita dedicata per li N. N. Descendenti di Messer Giovanonne da Sarrola gliotto del detto avenda prima ricevati li sacramenti dell Christi, penitenza e estrema unzione"¹⁴².

Si en 1686, Sarrola-Carcopino comptait (cf. Tableau ci-dessous) 360 habitants (le revenu du curé était de 600 livres, dimes et casuel), une confrérie du Rosaire et une congrégation de femmes, l'état des âmes du 20 mai 1704 donne une population de 412 habitants répartis en 83 feux, ce qui ne témoigne guère en faveur d'un accroissement de la population.

L'état des défunts sera tenu, entre 1705 et 1720, par Antonio Oberti, *curato* (curé) *di Sarrola e Carcopino* (mort le 22 mai 1711 à 54 ans), puis par Guiseppe Peri, *vice paroco*, en alternance avec Stanilao, qui meurt le 2 juillet 1715 *"dopo haber celebrato la sta messa"* (après avoir

¹⁴²L'Alfieri Vincentello Giordano di Fozzano, mon père (...) dans l'église paroissiale de la Sainte Trinité dédiée par les N.N. descendants de Messire Giovanonne de Sarrola, le 8 dudit, après qu'il ait reçu les sacrements du christ, pénitence et extrême onction .

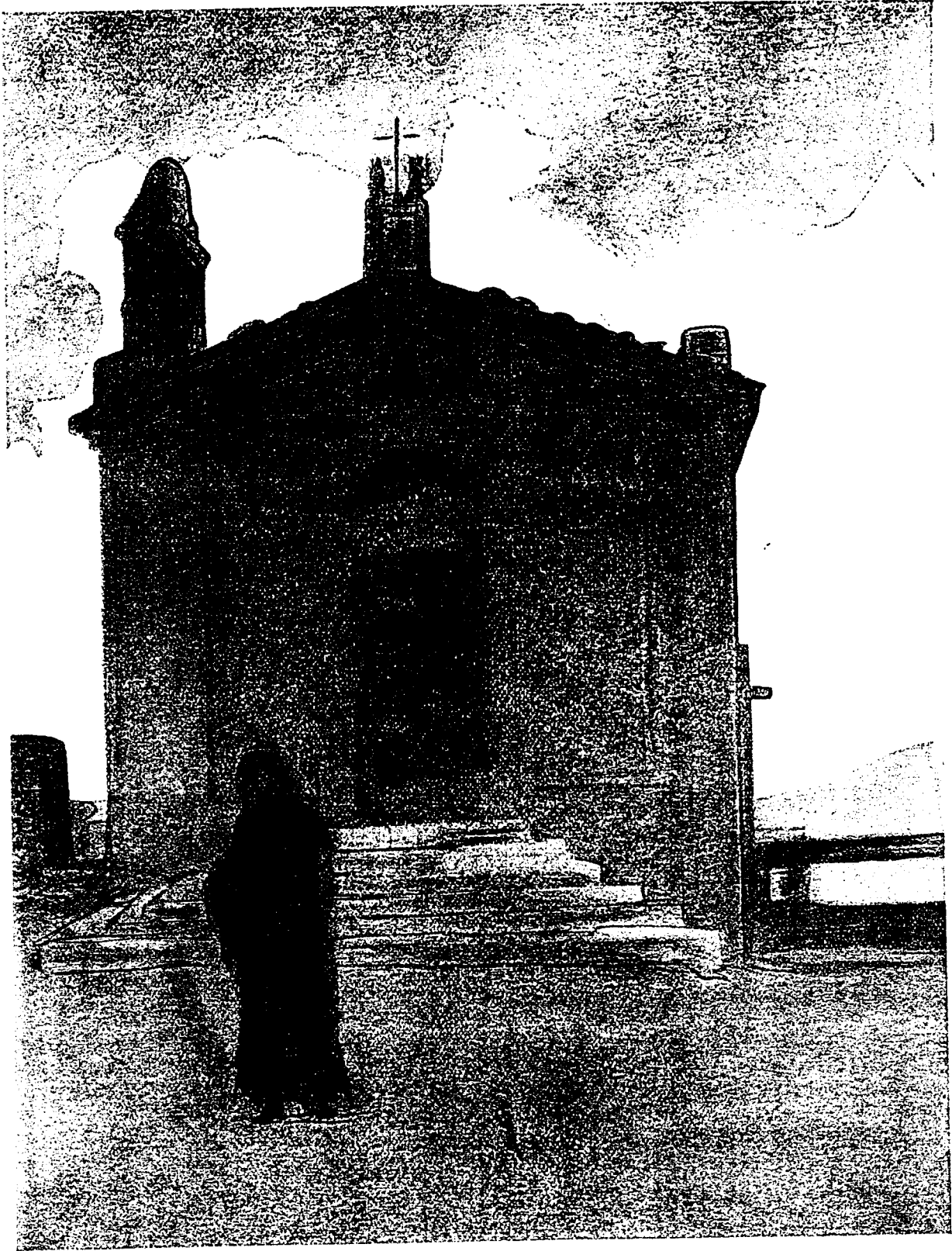
célébré la messe), enfin par Giacomo Santo Fozzano (cependant que, de 1719 à 1735, cependant qu'Anton Pietro Leca est *pievano* (curé de la pieve) de la Mezzana).

	Population	Feux	Couples avec enfants	Couples sans enfants	Enfants	Veuves et veufs	Couples à plusieurs
Sarrola	260	51	24	3	139	18	11
Carcopino	152	32	19	2	78	8	2
Total	412	83	43	5	217	26	13

Tableau de l'état des âmes

Pour un total de 351 morts sur une période de quinze années, on ne recense sur la commune que 3 morts violentes : en 1711 (n° 237), "tué", sans autre indication; le 22 juillet 1723, Pasquale Francesco Maria di Sarrola "*di morte violente*" (de mort violente) et, en 1720, sans précision de patronyme, une victime de quarante-cinq ans "*ettento stato ucciso e morto di subito*" (assassiné et mort sur le coup). Cela n'implique pas qu'il n'y en ait pas eu davantage, mais le fait que ces trois morts soient bien spécifiées comme violentes, les rend nettement repérables par rapport à des formulations du genre "*a reso improvimente l'anima sua al signore*" (a rendu inopinément son âme à Dieu : 1721 n° 204) ou " retrouvé mort à la campagne" (1717 n° 202) pour Gio Geronimo Guisepe Carcopino.

Deux listes de confirmation d'enfants ont été conservées : celle du 7 juin 1708, faite par Monseigneur Fra Pietro Spinola, évêque d'Ajaccio, se tient en l'église du couvent (60 enfants); la seconde, donnée par son successeur Monseigneur Agostino Spinola, le 25 avril 1720, a lieu dans l'église paroissiale de Sarrola-Carcopino (41 enfants). Mais il s'avère que, cette année là, d'autres enfants ont été confirmés au couvent, en même temps que ceux de Valle, ce qui ne permet pas de perspectives quant à l'accroissement du nombre d'habitants. Entre les deux dates (1708 et 1720), cependant, les patronymes se sont fixés. Auparavant, les listes se composaient des prénoms de l'enfant accolés au(x) prénom(s) du ou des géniteurs, avec parfois adjonction du lieu d'origine de ceux-ci (Giovanni Angelo q.; Gio Paolo : Peri; Angela Felice di Gio : Lopigna; Giuseppe di Stefano d'Ucciani; Santo q. Antonetto di Bocognani). L'ancien système du prénom (*nome*) suivi du prénom du père ou du lieu d'origine fait place, en l'espace de dix ans, au nom de famille (*casata*). A cette époque, on note une forte présence de patronymes correspondant aux trois hameaux de la communauté : Sarrola (30 mentions),



SARROLA-CARCOPINO. — *La vieille chapelle romane Sainte-Marie*

Carcopino (3 mentions), Trinita (6 mentions), témoins de l'importance des noms de lieux dans l'attribution des patronymes. En revanche, sur la commune comme sur l'île (cf. Etori, 1992), les références aux noms de métiers sont absentes des patronymes communaux de l'époque. La *casa Sarrola* était déjà fixée, en tant que patronyme, depuis au moins le 13^e siècle, lorsque Sarrola était le siège du fief des Sala, et que Rollando, le seigneur de Sala, conclut un traité d'alliance avec la commune de Gênes (1273). La présence du patronyme Carcopino est, elle, antérieure à " l'émigration des Carcopino de Sardaigne en Corse au lendemain du traité de Madrid de 1720 "¹⁴³, puisque le plus ancien texte des archives sarrolaises (5 Juillet 1683), est l'attestation par Giuseppe Maria Fogacci, *pievano da Mezzana*, du baptême d'"una bambina di Rinuccio di Gio, di Carcopino e di Maria di Natale di Sarrola". Par ailleurs, le Libro Grosso (De Franceschi, 1986, p.216) signale un Dominico Carcopino comme bénéficiaire d'une concession de terre par la république de Gênes dès la fin de l'épisode sampieriste. Quoi qu'il en soit, Zarzelli (1977) signale que la chapelle Sainte Marie, à l'entrée du hameau de Sarrola, a été fondée vers 1735 par la famille Carcopino dite Casabianca.

Les prénoms attribués font référence aux saints locaux (Stefanu, Quilico), au mot " saint " lui-même (Santu), au couvent des Franciscains et aux saints qui y sont honorés sur des tableaux (Francesco, Antoine, Dominique, Joseph, Catherine). L'importance du culte marial (Maria étant donné comme prénom autant à des hommes qu'à des femmes) s'y révèle également, ainsi que la référence à tous les apôtres du Christ (Pierre, Mathieu, Jean, Marc, Paul, Thomas...) et aux figures bibliques (Martin, Barbara, Madeleine). *Chiara, Livia, Laurina, Lucia* ajoutent à l'ensemble une touche "romaine". Cependant, l'attribution des prénoms est parfois redevable de règles de transmission entre générations. Si l'on en croit Etori (1992, p.229), "transmis de grand-père à petit-fils, d'oncle à neveu (...) le prénom corse destiné à "remplacer" un défunt (on ne donnait jamais autrefois le nom d'un vivant à l'intérieur d'une même famille) constituait (et constitue encore) un élément important de l'identité familiale".

On trouve également, sous la plume de Ricciardi-Bartoli (1996) un essai de systématisation de cette transmission :

"En Corse, les prénoms marquent à la fois la bilatéralité et la prépondérance patrilinéaire, ils sont traditionnellement transmis par les quatre grands-parents, mais avec une priorité paternelle. Le sexe est neutralisé, un homme peut donner son prénom à sa petite fille, une femme à son petit fils, suivant le schéma suivant : 1er enfant : prénom du grand-père paternel, 2e enfant : prénom de la grand-mère maternelle, 3e enfant : prénom de la grand-

¹⁴³Jérôme Carcopino d'après un entretien, le 27/04/1938, avec Victor Emmanuel II.

mère paternelle, 4e enfant : prénom du grand-père maternel. Un mort jeune sera remplacé, la transmission de son prénom devancera alors celle des grands-parents. L'usage des prénoms composés, fréquent en Corse (...) permet de satisfaire à la fois à deux exigences de transmission" (p.206).

Cependant, à suivre sur l'arbre généalogique de la famille que nous étudierons, le devenir en matière de transmission des prénoms (Dominique, Toussaint, Marie, Catherine, Antoinette, Lucie...), on se rend aisément compte de l'impossibilité de faire jouer de telles règles sur un empan de cinq générations. Il y a par contre fort à parier que ces règles, blasonnant en quelque sorte l'appartenance aux grandes familles traditionnelles, renforcent une sorte d'obstination de certaines familles dans la transmission, même "à vide", des mêmes prénoms (et indépendamment du sexe) comme signe extérieur de leur ancestralité et de leur grandeur. L'étendue même, horizontale comme verticale, de telles familles, rend le repérage de ces transmissions réglées extrêmement délicates à décrypter.

Signalons également que les parrains choisis pour les enfants, bénéficient, dans les actes officiels, des titres de Monsignore, Gio, Signor, ce qui signifie qu'ils se choisissent, autant que faire se peut, dans les familles de notables : Sarrola, Tavera, Frasseto, Peri. Deux baptêmes de 1786 confirment la présence de notables et la réciprocité des protections recherchées : le 10 avril, celui de la fille de Antonio Ettore Castellano *della junta reale della Mezzana*" et de Giulia Maria, née le 13 du mois. L'enfant a comme parrain Carlo Giovan Domenico Tavera *"que vivo del suo"* ("qui vit de ses biens") et comme marraine l'épouse de celui-ci, honorée par "l'emprunt" de son prénom. Le 7 mai, le baptême de la fille légitime du Signor Anton Francesco Carcopino *"que vivo del suo"* et de son épouse Angela Maria. Née le 3 mai, l'enfant a pour parrain Leoncio An der Matt, *capitano* au régiment suisse de Lublin de Chateaufieux, commandant des compagnies de ce régiment à Ajaccio et pour marraine la Signora Maria Montepagana. Enfin, un parrain ou une marraine, même issus de familles moins en vue, peut être honoré ou reconnu par les parents au moyen du choix de son prénom comme premier prénom ou prénom secondaire pour l'enfant à baptiser.

L'ensemble des noms et prénoms compose donc un atlas fortement enluminé de christianisme, la commune, en ses habitants comme en ses différents quartiers et hameaux, proposant ainsi un cadastre sacralisé projeté sur les familles, cadastre strictement encadré par un pouvoir militaire omniprésent.



2.2. La domination française

La domination française, peu compréhensive des spécificités et des traditions locales, heurte les équilibres de longue durée et provoque des résistances. Les anciens *Statuti* sont refondus dans un Code Corse¹⁴⁴, instrument d'administration et d'assimilation. La francisation s'engage : des charges sont distribuées aux nobles locaux (par exemple à Carlo Buonaparte, père du futur Napoléon), des bourses octroyées à leurs enfants, des transferts de propriété sur les terres domaniales concédées en fief ou emphytéose à une minorité de privilégiés, dont certains insulaires gagnés au parti français :

"En vingt ans d'ancien régime, la destinée de l'île prit une autre tournure. Coupée de son aire culturelle historique, la Corse, par son statut de pays d'états conserva encore quelques traits de spécificité dans son organisation politico-administrative et elle résista sous différentes formes au processus d'intégration dans l'ensemble français. En dépit d'un vaste programme de rénovation économique, qui cachait mal le désir des nouveaux maîtres de rentabiliser une conquête qui avait coûté cher, les structures de production ne furent point radicalement transformées. Les tentatives de mise en valeur des plaines et la colonisation agraire rappellent étroitement le programme de Gênes et n'auront guère plus de succès, l'application des modèles continentaux de développement se révélant toujours aussi inopérante." (Pomponi, 1992, p.46).

L'individualisme est encouragé et soutenu par une législation qui combat le libre parcours, prône la clôture des propriétés et le partage des biens communaux (1771,1785). Ce programme trouvera un écho favorable auprès des notables, mais reposera brutalement la question agraire, acculant les bergers à la révolte et réveillant le fond toujours vivant du nationalisme paolien (révolte du Niolo en 1774), qui resurgira quinze ans plus tard avec la participation de la Corse au mouvement révolutionnaire français. Les rapports et projets de mise en valeur de l'île nouvellement conquise se multiplient.

2.3. Le Plan Terrier (1785)

La principale réalisation française sera le plan Terrier, premier cadastre, "grande fresque globale du monde rural à la fin de l'ancien régime" (Simi, 1981, p.171). Il s'agit d'un travail véritablement expérimental qui utilisera la Corse comme une île laboratoire

¹⁴⁴Notons que l'université de Corte a récemment entrepris l'édition en cinq tomes des "grands textes du droit corse" sous la direction de MM. Coppolani et Serpentine, le premier volume disponible (1999) étant celui des "Statuti civili e criminali".

(Meistersheim, 1991, 1999) au sens propre, dans une volonté de dresser un état des lieux exhaustif afin de mieux augurer de son avenir.

Pour la communauté de la Mezzana (8635 arpents et 5 verges), ce plan est achevé le 6 novembre 1795, mais le relevé date de dix ans auparavant. 9 villages y forment 2 municipalités, sous les noms de *Le Valle* et *Sarrola*. Pour Le Valle : les villages de Caselle, Poggiale, Suveri, Ondella, Opapo, et Mantie Ciaccia ; pour Sarrola : Sarrola, La Trinité et Carcopino. L'enclave de la communauté d'Ucciani, Prate Tondo (269 arpents, 73 verges), y est aussi mentionnée. Les 3 villages qui composent la municipalité de Sarrola représentent 126 feux, 423 habitants dont 213 femmes. Mais on doit espérer une population plus considérable, que les géomètres du roi estime pouvoir être portée à plus du triple.

A Sarrola, l'air est considéré comme bon dans les parties hautes (comprenant les trois villages sus-mentionnés), mauvais sur le bord de la rivière Gravona pendant l'été. 319 arpents 45 verges sont estimés terres de bonne qualité, le fond étant en général bon mais un peu pierreux, et les parties basses de la commune constituées d'un limon gras propre à la culture. Moins de 15% (1153 arpents 17 verges) des terres (sur un total de quelques 8635 arpents) sont en culture. 56,95% de ce sol cultivé (et 100% de l'inculte cultivable) sont prévus pour être consacrés à la céréaliculture, ce qui confirme que la *pieve* pourrait s'enrichir et être mieux mise en valeur, puisque les terres incultes sont aptes à produire des céréales. De toute évidence, des terres laissées au parcours des animaux restent à défricher.

Cependant, pour la Corse, de tels pourcentages ne sont pas exceptionnels, et correspondent de surcroît à "ceux des autres régions méditerranéennes et montagnardes" (Simi, 1989, p.149), Simi précisant même que, malgré les subtilités du décompte du Terrier "c'est beaucoup pour un pays à la topographie accusée, aux fortes déficiences climatiques et au peu de terres agronomiquement valables".

Les géomètres signalent encore que l'on pourrait envisager des prairies artificielles sur les bords du Fiume del Pazzalinco, lequel ne sèche jamais.

"Les habitants s'occupent de la culture ou d'une partie de leurs terres mais avec assez peu d'intelligence. Ils auraient besoin d'instruction. Ils ne cultivent en quelque sorte que pour leur subsistance. Lorsque les années abondantes leur donnent du superflu en grain, en huile ou d'autres denrées, ils les portent à Ajaccio pour se procurer des marchandises de première nécessité (...) non seulement il reste beaucoup à faire pour mettre en valeur tous ce qui en est susceptible mais on est encore bien loin d'employer la bonne manière de travailler la terre et d'en tirer le meilleur parti possible".

Les mémoires des contemporains (Marbeuf, Jaussin, Patin de la Fizelière) n'en décrivent pas moins la *pieve* de Mezzana comme produisant plus de grains et de vin que les habitants n'en peuvent consommer au point qu'ils en vendent hors de leur *pieve* (Simi 1981, p.150 note 2). Les terres de la *piaghja* continuent d'ailleurs d'attirer les convoitises : la vente des biens nationaux faite au chef-lieu de département donne lieu à de nombreux abus, puisque par exemple, les administrateurs du pouvoir français, tant du département que des districts en forment les principaux acquéreurs. De Franceschi (1986, pp.152-153) cite Coti, procureur général syndic du district d'Ajaccio qui :

"le 10 décembre 1791 souhaite acquérir des terres de Balione, ce qui le conduisit probablement à sa perte. En effet la convoitise de ce prêtre assermenté était telle qu'il n'hésita pas à précipiter la vente de la terre de Balione, sans même se préoccuper de l'opposition de la communauté de Sarrola-Carcopino qui la revendiquait. À tel point que le directoire du département dût intervenir pour suspendre la vente".

Les eaux sont abondantes sur le territoire de la commune : 28 fontaines produisent en été 52 pouces. De plus, certains ruisseaux (ceux de Valle, celui au midi de la communauté, de la Boda et d'Archeggio) donnent de l'eau toute l'année. *Le fiume di Mazzima* donne des anguilles. On recense sur les 3 villages même, 7 fontaines principales : celle de Carcopino, à l'eau très ordinaire, celles de Gli Piobbi, et de Funtanella, de bonne qualité ; Pour Sarrola, la fontaine de Sarrola ou Del Ombria est bonne, tout comme celles du Forco et de la Costa ; enfin Acqua fredda est d'excellente qualité. 13 autres fontaines sont nommées sur la commune.

Les géomètres dénombrent un total de 13 moulins, dont 5 pour les villages. On l'a vu, ils sont souvent cause de conflit et signalés comme tel dans les cahiers de doléances :

"les démêlés entre meuniers et utilisateurs des jardins étaient monnaie courante, car l'eau était rare au moment où chacun voulait l'utiliser, en été. L'arrosage des jardins permettait à toute la famille de cultiver les légumes de la soupe, et le maïs qui complétait l'alimentation traditionnelle" (A Mimoria, 1996, p.11).

Les animaux domestiques sont décrits comme abâtardis et souvent en état médiocre. Ce sont surtout des chevaux, boeufs, moutons, chèvres et porcins.

On rencontre sur la commune toutes les espèces d'arbres et arbustes de l'île, mais surtout des oliviers (aux lieux dits Pinicciola, Ficaggiola, Piano majo, Piobbi : 244 arbres pour 1,68

arpents) et chataigniers (100 arpents, concentrés à Favacello et Ficaggiola), des arbres à fruits, arbousiers et lentisques.

On y sème avec avantage du seigle et de l'orge (1028,58 arpents), et la vigne y représente 122,91 arpents (lieux dits Pantano, San Pietro, Vangone, Villages de Valle, de Sarrola et Carcopino). Sur les quelque 8635,05 arpents (3666,72 ha) de la commune, la nation n'en possède aucun, la commune 4703,73 (soit 54.47%), les citoyens 3931,32 (soit 45,52%). Six familles de Bocognano sont installées à l'année comme laboureurs au hameau de Mandriolo¹⁴⁵, enclavé dans la commune de Valle, au pied du Rocher des Gozzi, sauf en août et septembre où elles retournent en leur pays natal et quatre familles supplémentaires restent dans ce canton pendant l'été.

Plusieurs carrières de pierres bonnes à bâtir et des terres propres à la briquetterie existent également. En revanche, l'artisanat est peu présent : "Peu d'arts mécaniques sur la communauté, point de manufacture que quelques métiers de grosses toiles".

A cette époque, le *Podestat* de Sarrola est Francesco Antonio Carcopino, les *Substituts* : Antonio Battistelli Sarrola et Bernardino Sarrola; le *Conciliere Sustituto* : Anton Martino Carcopino. Tous sont placés sous la juridiction de Jacques Philippe Ducourech de Maquine, juge royal de la ville et province d'Ajaccio en l'Isle de Corse de 1769 à 1796. Ces notables ruraux, fortement imprégnés de culture italienne, n'en sont pas moins gagnés par des idées de réforme, et, malgré (ou à cause de) la présence de la junte militaire, ils accueillent favorablement le souffle libérateur venu de France en 1789.

2.4. Les cahiers de doléances de 1789

À l'occasion de la rédaction des doléances de la commune (le jeudi 30 avril 1789), dans l'église paroissiale de la Très Sainte Trinité où se tiennent les assemblées religieuses et civiles, 97 chefs de famille sont présents sur les 125 que compte la commune. "Une assistance record" note A Mimoria (1996, p.3), précisant qu'un bon tiers de l'assistance a apposé sa signature à la fin du cahier, ce qui témoigne d'une "certaine instruction", ou "au moins du désir d'y accéder" (id). D'autant que les deux rédacteurs, Domenico Antonio (sergent) et Antonio Maria

¹⁴⁵dérivé de *mandria*, étymologiquement : enceinte où circulent librement les brebis au moment de la traite.

Battistelli, s'ils n'ont pas eu entre les mains le modèle de déclaration à recopier, semblent bien connaître les idées qui circulent, à tel point que :

"Ce qui fait la spécificité du cahier de doléances de Sarrola-Carcopino, c'est qu'il y est fait état d'une élaboration préalable et (...) qu'il interprète des idées qui circulent dans la bourgeoisie éclairée d'Ajaccio, à laquelle les rédacteurs ont ajouté des doléances purement locales (...) témoignage d'une certaine maîtrise de la démocratie locale où l'on délègue à certains des responsabilités précises pour la meilleure marche du système communautaire" (id., 1996, p.12).

Il faut préciser que, outre une éducation reçue à Ajaccio, les Sarrolais bénéficiaient de l'obligation d'enseigner la jeunesse de la *pieve*, suite à la demande faite par l'assemblée au couvent de la Mezzana (9 mai 1772).

Deux des patronymes, déjà dominants dès 1720, ont encore progressé : Sarrola (40), Carcopino (19), Trinita (4). Mais, à l'époque, les patronymes se construisent également avec d'autres noms de lieu, essentiellement de communes proches (Ucciani : 3, Tavera : 3, Sari : 2, Vero : 2, Letia : 1, Cauro : 1), ou de hameaux de la commune elle-même (Ondella : 1). Les autres noms mentionnés dérivent aussi bien de surnoms portés par les ascendants que de caractéristiques familiales ou d'emprunts italiens.

Le podestat (Giovan Battista Colonna d'Istria dit gio Batta), est un jeune notable de Carcopino. A 22 ans, il a épousé (5 février 1782) *la signora Maria Lucia* âgée de 15 ans et fille du *Comissario della Giunta, l'illustrissimu Sebastianopoli*. Gio Batta porte le titre de *Magnifico*. Les "*Pères du commun*" (officiers municipaux qui représentent chaque hameau), Antonio Giocante Sarrola et Pavolo Maria Carcopino, sont de plus humble origine, et ont été élus à la majorité des voix, pour porter le cahier de doléances à l'Assemblée des Trois Etats, laquelle se tiendra à Ajaccio le 3 mai.

Quant au contenu des doléances on y trouve des revendications concernant la corsisation des emplois (doléance majeure se retrouvant dans de nombreux cahiers), l'admission du Tiers (c'est-à-dire de la bourgeoisie) à tous les emplois, l'exigence d'une meilleure justice, la plainte contre l'impôt en nature, la demande d'introduction d'une industrie du drap, le besoin de cultiver les terres de l'église sise à San Pietro, la contestation de l'existence des moulins Bacciochi (conflit qui, on l'a vu, dure depuis leur construction en 1747 par le *Magnifico signor capitan Nicolo Bacciochi*, et qui prive la communauté de l'eau nécessaire aux cultures pendant la période de sécheresse estivale). L'article 10 enfin, demande le partage des

communaux, évalués par le Terrier à 4703,73 arpents, soit plus de la moitié de la superficie du territoire communal.

"Petits propriétaires exploitants et propriétaires plus aisés cherchent à se libérer de la contrainte que représente le système de la *presa*, mise en culture périodique des terres labourables, avec jachère intermédiaire, livrée à l'élevage. Le partage des communaux rendrait définitive l'attribution traditionnelle des lots et permettrait la mise en valeur plus souple du terroir. Individualisme agraire encouragé par l'administration, cette demande ne sera pas satisfaite immédiatement, mais le processus est mis en marche, puisqu'on constate que, de 1785 (plan Terrier) à 1844 (premier cadastre), la propriété est passée de 45,52% à 85,72% avec une augmentation de la surface cultivée de 13,35% à 90,22%" (A Mimoria 1996, p.12; De Franceschi 1986, p.372).

En 1787, la communauté compte 427 habitants, et, si l'on en croit les revenus du prêtre à cette époque, on y vit légèrement mieux que d'autres communautés de la vallée :

"Le curé à un pain d'orge le premier dimanche du mois, une fouace (sorte de gâteau) à Pâques, St Michel et Noël. Pour les funérailles, il a le quart de la viande du repas funèbre, la peau, la tête et les pieds des bêtes, 1 cierge pour la levée du corps et un autre pour l'office et il partage les honoraires avec les religieux." (Casanova, 1931, p.288).

2.5. Paoli et Bonaparte

Le 30 novembre 1789, sur proposition du député Saliceti, l'île de Corse est déclarée par décret partie intégrante de l'Empire Français. L'amnistie qui l'accompagne ramène Paoli d'abord à Paris, où il est acclamé par les révolutionnaires, puis en Corse, le 14 juillet 1790. Les clivages idéologiques relatifs à la nature et à la portée de la remise en question de l'Ancien Régime vont y faire diverger Paoli du pouvoir parisien. Avant tout soucieux de la pérennité des acquis de la nation corse avant la conquête, animé d'un patriotisme insulaire qui lui fait rejeter une tutelle jugée excessive, il ne tardera pas à mettre la Corse en rébellion séparatiste ouverte, et à restaurer un gouvernement autonome sous protectorat d'une grande puissance : l'Angleterre (août - septembre 1793). Bonaparte est, à l'opposé, marqué par le péril anglais et l'âpreté des divisions intestines de ses compatriotes. Il souhaite que la Corse soit française une fois pour toutes et " à travers lui, puis à sa suite, (que) l'aiguille hésitante du destin penche vers la France " (Tafari 1998, p.109) . Avant cette sécession et l'éphémère royaume Anglo-Corse (février-juin 1794), les Carcopino ont fréquenté (pour affaires) les Bonaparte (auxquels ils seront bientôt apparentés par les Tusoli), y compris le jeune Napoléon, encore paoliste mais déjà dédaigné par le *Babbu di a Patria* (le Père de la Patrie). Une nouvelle du Sarrolais

F. Arrighi (1988, pp.47-60) intitulée "Mon village et Napoléon" fait monter au hameau de Carcopino *Nabulione Buonaparte*, jeune officier désargenté en quête de 50 écus auprès "d'un ami de sa famille, Jean Dominique Carcopino, notaire à Sarrola" :

"A un des détours du chemin, les maisons du village apparurent. Napoléon retint son cheval. Il reconnaissait la tour des Carcopino qui semblait veiller sur les quelques 40 feux groupés auprès d'elle" (Arrighi, 1988, p.59).

L'auteur rappelle ainsi que, dès le XVe siècle, une tour protégeait chacun des villages, devenus par la suite hameaux lors de la réunion des trois lieux sous l'appellation de Sarrola Carcopino)¹⁴⁶. La nouvelle d'Arrighi met en scène deux figures éponymes du village, le notaire Carcopino et un Sarrola, et la famille Bonaparte, par l'intermédiaire d'une terre du Pantano (dans la plaine de la commune), propriété des Carcopino mais qui avait jadis appartenu à l'arrière grand-mère de Napoléon.

Le 17 novembre 1708, Sebastiano Buonaparte, arrière grand-père de Napoléon et plusieurs fois membre du Conseil des Magnifiques Anciens, avait épousé, Maria Anna Tusoli, fille de l'Alfièr Carlo Tusoli de Bocognano, riche propriétaire de terres à Campo dell'Oro, Afa, Alata et Bocognano. Cet Alfier était lui-même fils du capitaine Jérôme Tusoli, lequel avait reçu l'ordre (25 janvier 1691) de veiller au respect de l'interdiction d'attelage et de débarquement sur l'île, du fait de la peste sévissant sur le pourtour méditerranéen. Maria Anna apportait à son mari, sous forme de dot, la propriété du Pantano, située non loin du sentier menant d'Ajaccio à Vizzavona, sur la *piaghja* de Sarrola. Un de leurs enfants, Joseph Marie, né en 1713, sera le grand-père de Napoléon.

Napoléon eut par la suite soin de faire restituer le Pantano aux Tusoli. Pour cela, il fut acheté 30.000 livres à Bacciochi le 2 germinal an 12. Le bénéficiaire de cette restitution fut un petit neveu de Maria Anna, Félix Tusoli qui, le 5 mai 1793, à Bocognano, sauva la vie de Bonaparte tombé aux mains des Paolistes. À son retour d'Egypte, le 1er octobre 1799, Bonaparte revint au Pantano, escorté de ses généraux, se livrer à une partie de chasse. Notons que plusieurs familles de Sarrola revendiquent encore l'honneur d'avoir fourni... la nourrice de

¹⁴⁶Arrighi (p.59) ne peut résister au plaisir de citer, retraduit, Giustiniani : "le village de Sarrola, renommé pour ses excellents hommes et pour ses vins vermeils, comme on l'a écrit dès 1533", mais aussi de pousser le légendaire jusqu'à mentionner la présence d'un Sarrolais lors de la découverte du nouveau monde : " Déjà, le moine qui entonna le Salve Regina, alors "l'hymne du Puy ", quand Christophe Collomb et ses compagnons tombèrent à genoux sur le sol d'une île perdue de l'Amérique, était des nôtres ", et jusqu'au fait que la commune peut s'honorer du "plus vieux châtaigner de Corse", mais qui, après tout, ironise l'auteur, "... n'est peut-être que le plus vieux du village".

Napoléon. Quant à notre acteur principal, Jean, il épousera lui-même une Carcopino-Tusoli. La nombreuse parentèle de Bonaparte dans le Celavo Mezzana est ainsi très précieusement célébrée suivant les lieux et villages : Bocognano par Silvani (1990), Sarrola par Arrighi (1988), Carcopino et le Pantano pour notre famille d'enquête.

Le notaire Carcopino refusera finalement à Napoléon le prêt demandé :

"Cinquante écus! Dans nos villages l'argent est si rare ! On met quelques sous de côté et puis c'est une parcelle qu'il faut acheter pour s'assurer un passage commode vers une propriété. On vend une coupe de bois: voilà qu'une fille se marie, et c'est déjà bien beau si l'on ne s'endette pas pour la dot" (Arrighi, 1988, p.51).

La nouvelle réunit donc les deux figures (opposées et rivales) légendaires et historiques de la Corse juste avant leur rupture, et utilise Bonaparte comme modèle de l'inversion et de la réorientation historique de la Corse (et de la commune) vers une France porteuse d'avenir, contre une Italie politiquement mineure et dépassée par sa rivale révolutionnaire.

Paoli, l'homme des Lumières, pétri de culture italienne, mourra en 1807, au moment même où Bonaparte, exportateur de la révolution française en Europe, est au sommet de sa puissance. Cependant la situation n'est pas à l'époque si nette. Paoli, écarté par le roi d'Angleterre au profit de sir Gilbert, écrit le 19 août 1795, peu de temps avant son exil définitif, à ses partisans de Mezzana. En ce mois d'août 1795, en effet, la Mezzana, à la suite de Bocognano et Tavera, prend le parti de Paoli et s'oppose au passage d'une compagnie fraîchement levée au service des Anglais.

En janvier 1796, les habitants du Celavo, avec à leur tête tous les officiers municipaux corses de la Vallée de la Gravona, refusent toujours de s'acquitter de l'impôt exigé par les agents du fisc du gouvernement Anglo-Corse.

"Le fameux Zampaglinu (Anghjulu Mattei Bonelli) déjà à l'origine des troubles d'août 1795 à Bocognano, entre en lutte ouverte contre l'autorité des représentants du roi Georges III. Il tient avec ses hommes, paralysés dans leur cantonnement de Bocognano, deux compagnie de gendarmerie fortes de 64 hommes. La loi martiale est proclamée à Bocognano. 200 hommes du 51ème régiment et 50 gendarmes marchent sur le village ; mais bloqués par la neige et l'opposition de Zampaglinu et de ses partisans, ils ne peuvent franchir la Foce de Vizzavona" (Grimaldi 1997, pp.126-127).

En avril, forts du succès à Bocognano, enhardis par l'incapacité des troupes Anglo-Corses à franchir les passages des cols enneigés, les habitants de la Mezzana et de Bastelica, conduits par Zampaglinu, entraînent les populations d'autres cantons dans leur lutte contre les anglais.

1829



1829

Le trois jour du mois de Janvier à neuf heures du matin à Croy. Acte de décès de Charles-Baptiste Seidi le deux du Courant, âgé de dix heures du matin, âgé d'un an demeurant à Sante, fils des Sieurs Belluini Paul et Marie Jérôme conjoints propriétaires domiciliés à Sante et Croy, sur la Déclaration à moi faite par les Sieurs Sante Xavier et Belluini Paul propriétaires domiciliés à Sante, le second père du nommé Belluini Charles Baptiste et l'autre de la même commune et ont signé, après que lecture de l'acte leur a été faite.

Constate par moi Antoine Croyin Maire à la Commune de Sante et Croyin, faisant les fonctions d'Officier public de l'état civil, soussigné Croyin Marie

Le quatorze jour du mois de Janvier à dix heures du matin à Croyin. Acte de naissance de Croyin Marie Françoise née le treize à huit heures du matin fille des Sieurs Croyin Jean André et Marie Catherine conjoints propriétaires domiciliés à Sante et Croyin. Le sexe de l'enfant a été reconnu être femelle.

Premier témoin Xavier Sante âgé de trent un ans domicilié à Sante et Croyin.

Second témoin Sieur Antoine âgé de trente sept ans domicilié à Sante et Croyin. Sur la Déclaration à nous faite par le Sieur Croyin Jean André père de la nommée Marie Françoise, et ont signé, après que lecture de l'a. a leur a été faite.

Constate suivant le bon par moi Antoine Croyin Maire de la Commune de Sante et Croyin faisant

Le 3 juin, devant les "*petizioni del popolo*", le vice roi accepte les conditions des rebelles. Les fils de ce même Zampaglinu installeront sur la *piaghja* de la commune de Sarrola de grandes propriétés de rapport.

3. De 1795 à 1870

3.1. 1795 - 1845

Les cahiers des sentences du Podestat des Ans 10 et 11 (1800-1801), consistent essentiellement en condamnations à des amendes par contumace, à des "*baccini di granone*" pour des journées non payées, et à des conflits entre des habitants de Sarrola-Carcopino, Valle et Peri. Dans les compte rendus des audiences qui se tiennent "*alla salita ordinario sala d'audienza a Carcopino*", sont portés les noms des notables du village. Si Battisto Sarrola est maire de 1797 à 1829, c'est Antonio Carcopino, qui procède, le 3 janvier 1829 à 9 heures de matin, à la rédaction du premier acte d'état civil en français¹⁴⁷, trace tangible et institutionnelle de l'oeuvre de francisation de l'île.

En 1803, Buonaparte, bientôt Napoléon -et qui ne signe plus que Bonaparte- a confié le gouvernement de l'île au général Morand, dont le tribunal militaire instaure une dictature féroce. On fusille beaucoup, un Corse par jour selon les journaux français. On recrute pour l'armée nationale, on rafle, on punit, on emprisonne. Les réfractaires se multiplient. En 1809, Napoléon remplace Morand par Berthier.

La situation économique évolue en faveur des négociants continentaux et des grands propriétaires insulaires. De Franceschi fait remonter à cette époque (1828), le partage des biens communaux de Sarrola (décidé pour la Corse par le préfet Lantivy en 1825) sans fournir de source ni de document. La loi douanière du 21 avril 1818 dégrève l'importation de produits étrangers et continentaux, et taxe lourdement les marchandises allant de la Corse vers la France. Tout développement d'une production locale semble condamné dans cette tenaille continent/"colonie". La seule matière première favorisée à l'exportation dans une île bien pauvre est l'homme, car l'empire a besoin de soldats. Des dizaines de milliers d'insulaires partent dans l'armée impériale. Aussi, à l'abdication de Napoléon, le 23 avril 1814, les ajacciens font-ils sonner les cloches à toute volée, tirent des salves d'allégresse et jettent le

¹⁴⁷ Il s'agit d'un acte de décès dûment constaté. L'acte précédent, en date du 29 Décembre 1828, était en effet rédigé en italien par ce même Antonio Carcopino, maire della commune di Sarrola Carcopino, faciente le funzioni d'ufficiale pubblico dello stato civile.

buste de l'empereur dans le port ."Napoléon, écrit Simonot, ancien aide de camp, l'homme le plus étonnant de notre siècle, n'a guère fait pour son pays qu'une fontaine et une promenade" (Mémorial, II, p.449).

Le culte bonapartiste ne naîtra en corse qu'avec les réalisations du Second Empire. Sa transformation en un mythe glorieux montre comment peut fonctionner la lecture de l'histoire, à chaque échelle, île, villes, villages; y compris à Sarrola, où, la nouvelle d'Arrighi inscrit dans l'aujourd'hui l'imagerie napoléonienne sur le territoire communautaire d'il y a deux siècles. Notons enfin qu'en 1862, Napoléon III fera don à la commune d'un calice en or, lequel se trouve encore aujourd'hui dans l'église paroissiale.

Entre 1800 et 1850, la population de la commune est passée de 421 habitants à 905. En 1870 (à la naissance de notre acteur), elle compte environ 800 habitants. Le village possède une école très fréquentée, songe à faire construire une maison d'école où tous les élèves seraient regroupés, et dispose également, chose rare à l'époque, d'une école de filles. Il est en outre doté d'une justice de paix du canton (pour laquelle la municipalité paie un loyer de 95 francs pour la salle affectée à cet usage), d'une gendarmerie, d'une église (à qui on envisage d'adjoindre un véritable clocher à coups de vente des biens communaux à des particuliers (la cloche de l'église étant alors perchée dans un grand chêne jouxtant l'édifice), d'un presbytère (dont le loyer est de 80 francs), d'un crieur public (touchant 40 francs de salaire), et d'au moins trois gardes champêtres "tournants" munis de "plaques avec aigle impérial en relief" (même si la municipalité semble manquer de fonds pour subvenir à leur salaire (jugé cependant dépense obligatoire car "touchant de très près aux intérêts agricoles de la commune"). La dite commune consacre 79,25 francs pour l'acquisition de documents indispensables à une bonne administration et pour l'application des nouvelles lois et règlements¹⁴⁸, et 100 francs à l'achat d'un matériel scolaire indispensable : le bureau du maître, M. Paravisini. Celui-ci touche, outre son salaire (200 francs) et 140 francs d'indemnité de logement, un franc par élève de 7 ans et plus, 0.55 francs pour les moins de 7 ans. Quant à l'institutrice, elle perçoit 200 francs de salaire et 100 francs d'indemnités de logement, et touche respectivement 0.50 et 0.25 francs pour les enfants du même âge.

Les préoccupations sociales sont également manifestes, puisque la commune vote un crédit de 150 francs au profit de l'hospice des pauvres d'Ajaccio "à condition que cela donne droit aux

¹⁴⁸Revue nouvelle des travaux des maires, B.O. du ministère de l'intérieur, code municipal expliqué, dictionnaire municipal en deux volumes, dictionnaire des formules en trois volumes, traité de recrutement militaire, instructions générales sur les chemins vicinaux, etc..

malades indigents de Sarrola Carcopino d'y être soignés gratuitement". Le village a tendance à s'agrandir par le haut, essentiellement du côté de la Riba, le CM concédant des terrains situés sur les communaux pour y construire plusieurs maisons.

Les notables sont aussi les propriétaires les plus importants de la commune: le PV du 29 Mai 1845, portant délibérations du CM sur l'expertise cadastrale de la commune, mentionne en effet que, sur une superficie de 2701 hectares, 66 ares, 26 centiares, les particuliers sont détenteurs de 2257 hectares (soit 85,72% contre 45,52% à l'époque du Terrier, en 1795), la commune de 370 (14% contre 5% en 1795), la fabrique (c'est-à-dire la confrérie) de 0,22%. L'église quant à elle, ne possède pas de terres. La plus grande part de ces parcelles (2363 hectares) est cultivée, les vignes et les oliviers représentent chacun 1%, la châtaigneraie, 14 hectares et les mûriers 4. Le fait remarquable est le passage de la surface cultivée de 13,35% au moment du Terrier (1795), à 90,22% en 1845 (l'inculte est inversement passé de 86,52% à 9,18%). C'est de cette époque que date l'occupation " optimale " du terroir de la commune, avec la constitution de planches étagées pour faciliter les cultures, des modifications de l'exploitation du sol, une augmentation de la part d'agriculture au détriment des bergers, des rotations culturales au détriment des pacages, et des plantations (moins de vignes que de châtaigniers, d'agrumes et de muriers). Piano alla Sara représente 58 ha de terre, complantés de 34 ares de châtaigniers; Buvonaghjia, pour 107 ha de terres, compte une châtaigneraie de 1 ha, 24; Saint Élysée, pour 20 ha, 4 ha de châtaigniers. On relève des aires de battage à Aja d'Antaja, aux Casili (2 ares 20), au Chjosu di Lusu. Birba compte 9 ha de terre, la Fenuchjiaggia 15 ha. Cependant, si l'on se fie à Roncayolo (1998, p.71), "Il reste en Corse des pratiques de rentiers du sol : on continue à utiliser journaliers ou métayers, à se faire là encore des clients plus qu'à modifier sérieusement les conditions de production".

3.2. L'expertise cadastrale de la commune (1845)

Pour comparer les chiffres des deux documents, Terrier de 1795 et expertise de 1845, il faut, bien sûr, prendre en considération l'état d'esprit différent qui présida à leur rédaction.

1. Pour les rédacteurs du Terrier, le géomètre doit avoir continuellement à l'esprit qu'il fait le plan d'un domaine du roi qui, à la faveur des troubles, s'est trouvé depuis longtemps presque à la merci des particuliers. Il ne doit pas se soucier de savoir si les terres sont cultivées régulièrement ou non (déclarant même incultes les terres restées plus de 2 années consécutives

DELA-des-MONTS SARROLA-CARCOPINO *
LA MEZZANA, Commune d'UCCIANI)

400 m

XVIII^e siècle 1769 Province AJACCIO Piève MEZZANA Communautés SARROLA-CARCOPINO, et VALLE (1)			XIX^e siècle Arrondissement AJACCIO Canton SARROLA-CARCOPINO Commune SARROLA-CARCOPINO		
Diocèse AJACCIO Paroisse LA MEZZANA (Santa Trinita)			Population 1800 : 421 hab. 1847 : 710 hab. 1891 : 905 hab.		
Population : 621 habitants					
Terrier 1785 Surface 8 635-05 arpents ou 3 626-72-10 hect. (2) Etat 0 0% Com. 4 703-73 5.47% Part. 3 931-32 arp. 45.52% Cultivé 1 153-17 13.35% Inculte 7 471-88 86.52% Bois 10-00 0.11% Détail : Terres 1 028-58 11.91% Vignes 122-91 1.42% Oliviers 1-68 0.01% Chât. 0 0%			Cadastre 1844 S. Tot. 2 701-66-26 hect. (4) S. imp. 2 633-70-72 Etat 0 0% Com. 370-00-79arp. 14.04% Fab. 5-90-38 0.22% Egl. 0 0% Part. 2 257-79-55 85.72% Cultivé 2 437-56-10 90.22% Inculte 248-02-10 9.18% Bois 16-08-06 0.59% Détail : Terres 2 363-49-68 87.48% Vignes 28-68-85 1.06% Oliviers 24-45-68 0.90% Chât. 14-49-44 0.53% Agrumes 1-52-45 0.05% Mûriers 4-90-00 0.18%		
1790 District AJACCIO Canton MEZZANA Commune SARROLA-CARCOPINO (3)					

(1) Après la conquête, les deux communautés furent réunies.
 Terrier, volume 11.

(2) LA MEZZANA avait son territoire divisé en trois parties : le circolo, la presa et le foresto qui n'apparaissent pas clairement dans le Terrier, mais dont l'existence est attestée par des sources nombreuses et sûres.
 On pourrait en ajouter une quatrième - 269 arp. 72 - formée par une enclave appartenant à la communauté d'UCCIANI (Voir Sections 24 et 25 dites « PRATO-TONDO »).

(3) Au début de la Révolution française, VALLE fut érigée en commune indépendante.

(4) Lors de la nouvelle délimitation des communes, SARROLA reçut en partage une partie de l'ancien territoire.

en jachère !), car il se préoccupe avant tout de l'étendue et de la nature des terres nécessaires au calcul de l'impôt. Le souci de productivité et d'optimisation des géomètres se heurte de toute façon à la pratique villageoise de l'auto-subsistance et de l'auto-suffisance. Déjà, alors que les Corses sont un peuple mouvant dans leur immobilité, qui va et vient entre la plaine et la montagne par familles entières (économie nécessitant des terres communes et ouvertes), les Génois avaient interdit la divagation des troupeaux, imposé des clôtures, infligé des amendes exorbitantes. De telles pratiques marquent une différence fondamentale entre deux formes de sociétés, les Corses fondant leur relation à la terre non pas "comme une exploitation mais comme une osmose" (Culioli, 1990, p.69).

2. L'expertise communale fournit quant à elle des indications précieuses sur l'importance du village vu au travers des métiers qui y sont représentés : un juge de paix cantonal (J.A. Colonna d'Istria) et son greffier (A.A. Carcopino), 2 instituteurs (I. Arrio et P. Sarrola), 2 facteurs ruraux, 6 gendarmes en retraite, 1 berger, 2 cantonniers, 1 vicaire, 1 débitant de boissons, 2 menuisiers, 2 maçons. Des ajacciens sont également propriétaires sur la commune (2 professeurs, 1 notaire, 1 boulanger, 1 avocat, 1 rentier, 1 député, 1 industriel des pompes funèbres).

Entre les trois dates (1795, 1845 et 1870), la francisation a fait son oeuvre : rédaction des actes officiels en français, francisation des patronymes après 1845. Seuls les surnoms restent corses (*Grosso, Caprone, Barbone, Cagniato, Pissato, Riccinu, Tavolone, Gallino, Tafono, Garbato*: Gros, Gros Bouc ou Rustre, Grosse barbe... Gros mangeur (pour "grosse table", Distingué (par antiphrase)...) et consacrent le plus souvent une différenciation intra familiale ou intra patronymique, des qualités ou défauts physiques ou comportementaux¹⁴⁹. En fait, l'inscription dans la langue d'origine donc dans le corps des hommes, sous le sceau transmissible du surnom, témoigne d'une réalité ethnologique que l'on voit à l'oeuvre partout et actuellement encore, dans l'oralité mais qui, dès cette époque, est totalement absente des textes écrits. Elle n'en revêt que plus d'importance sur le plan des recherches anthropologiques. La langue traduit particulièrement bien en Corse, la proximité, l'identité et la différence entre individus et groupes, les sentiments éprouvés, comme celui d'une appartenance, enfin, un rapport d'extrême complicité interpersonnelle. Que ceci se soit maintenu malgré les incitations très explicites à une francisation complète des aspects de la

¹⁴⁹La cohabitation forcée du français en tant que langue administrative et du corse, tant parlé que réfugié dans un registre aussi impliquant et identifiant que les surnoms, mériterait à elle seule une analyse qui excède notre propos.

vie quotidienne et à l'abandon de certains particularismes relationnels, montre bien à quel point cette identité était déjà prégnante. Ainsi, dès le 18 Juin 1825, le recteur, lors de l'ouverture d'une école normale primaire à Ajaccio, engageait les élèves qui l'écoutaient :

"à s'appliquer à l'étude de la langue française et leur recommandait surtout la morale et la religion sans le secours desquelles on élèverait dans le coeur des enfants un édifice fragile et périssable et, faisant allusion aux anciennes moeurs du pays, leur dit qu'il est glorieux de pardonner, que le droit de vengeance n'appartient qu'aux lois et que le véritable honneur consiste toujours à faire le bien et à éviter le mal" (Journal du Département de la corse, 18/06/1829).

Quant à ce droit de vengeance, qui compose encore de nos jours les bases populaires de ce que l'on pourrait évoquer comme un "archétype du Corse", force est de noter qu'en ce XIXe siècle, la commune y échappe largement, tout comme elle se situe nettement à l'écart d'une violence ambiante pourtant très présente. Alors que l'on ne manque pas de signaler des "bandits" et des crimes dans la Cinarca voisine ou dans les villages de la vallée, des contumax dont la tête est mise à prix¹⁵⁰, que la Corse compte 231 bandits recensés en 1852, et que l'on relève enfin en moyenne (entre 1852 et 1860) 122 infractions jugées par la cour d'assises et 1310 accusés de meurtre (entre 1852 et 1870), on ne signale pas un seul cas sur la commune de Sarrola.

3.3. Le Second Empire

Déjà lors de l'élection du président de la république de 1848, l'Empereur Louis Napoléon avait recueilli à Sarrola 450 suffrages sur 452 votants. A cette occasion, la population, réunie sur la place du village, assistera au discours du maire, au banquet qui le suivra, et on boira le soir à la santé du prince et à la mémoire de l'Empereur. Partout en Corse des Te Deum seront chantés dans les églises. Le 2 décembre 1852, la proclamation de l'empire est organisée solennellement selon un rite déjà bien rôdé : discours des autorités locales, participation étroite de l'église, actes de bienfaisance, réjouissances publiques. "La proclamation faite, nos montagnes et nos vallées ont répété pendant quelques heures les détonations prolongées des armes à feu, en applaudissements joyeux, les viva redoublés, les acclamations unanimes et spontanées du peuple", rapporte la presse de l'époque.

¹⁵⁰En 1839, à Péri, un bandit abat un gendarme, en 1849; à Tavéra, c'est un voltigeur qui abat un "dangereux bandit"; en Mai 1854, A. F. Bonelli, recherché pour meurtre, "vaut" 800 francs, P.I. de Sari, 3.000 francs.

Le Second Empire apparaît à bien des égards comme un tournant majeur dans le devenir de l'île : le ralliement politique prend l'allure d'un phénomène de "clanisme" collectif et assure l'accession au pouvoir de grandes familles qui répercutent directement leur influence sur leur clientèle. "La Corse n'est pas un département comme les autres, dit Napoléon III, c'est une famille".

Plus que jamais la volonté d'ouvrir l'île à la révolution industrielle, au progrès, est affirmée par le pouvoir, les agronomes et une minorité de notables. La Corse bouge et se transforme : le désenclavement, la politique de communication ont des effets dans le moindre village. En 1866, 946 hectares de marais ont été asséchés grâce à la construction de canaux de drainage en Casinca, en Mariana, sur le Taravo et la Gravona. Avec 27 vapeurs, la compagnie maritime Valéry est maîtresse des eaux corses jusqu'en 1868, où elle est alors concurrencée par la compagnie Frayssinet. Une liaison hebdomadaire est assurée entre Ajaccio, Nice et Porto Torrès, les ports d'Ajaccio et de Bastia sont agrandis. Chaque jour le service des messageries de la poste relie tous les points de l'île grâce à 62 relais. Un service de calèches permet même d'aller de Bastia à Ajaccio en 13 ou 14 heures. Si l'oeuvre est commencée sous la Monarchie de Juillet, le second Empire entend relier les plaines et les ports par un chemin de ceinture et construire des voies transversales, afin de mettre les vallées en communication avec le littoral, de faciliter les échanges et la circulation des produits, enfin d'accélérer la sédentarisation dans les plaines. En 1830 la Corse n'avait que 211 kilomètres de routes, elle compte, en 1866, 1082 kilomètres de routes nationales, 553 kilomètres de routes forestières, 1000 kilomètres de routes départementales et 382 kilomètres de chemins vicinaux.

3. 4. Sedan et la chute de l'Empire

A la chute de l'Empire, en septembre 1870, la Corse perd beaucoup plus qu'un empereur : les insulaires qu'il a appelés aux affaires¹⁵¹, et que l'on a vite qualifiés de "clan des Corses", s'étaient, en effet, érigés en intercesseurs des générosités du régime, répercutant les *impieghi* (emplois) sur leur clientèle insulaire et symbolisant l'intégration politique de la Corse à l'Etat national. Ils deviennent alors les boucs émissaires du gouvernement déchu et

¹⁵¹Maréchal d'Ornano; Casabianca, ministre d'état; E. Conti, membre du sénat et secrétaire particulier de Napoléon III; P.M. Pietri, préfet de police, sénateur et président du conseil général de la Corse; le comte F. Bacciochi, premier chambellan; les Arrighi de Casanova; Le Dr Connau, confident et médecin personnel de l'empereur; Benedetti au service des affaires étrangères en 1855 et ambassadeur à Berlin.

des désastres du pays. En 1870, seuls les députés corses n'ont pas voté la déchéance de l'empereur, et des maires corses démissionnent en masse à cette occasion. Rappelons que le plébiscite de 1870 avait apporté dans l'île 57892 oui au régime impérial sur 58449 votants. La presse continentale, toutes tendances confondues (*Le Figaro, le Journal des débats, le Gaulois, le Rappel, l'Égalité, la Cloche, la Réforme...*) se déchaîne, et mène une véritable campagne de dénigrement contre les Corses, suppôts du bonapartisme déchu. Un journal lyonnais envisage même d'échanger l'île à la Prusse contre l'Alsace et la Lorraine. Le 4 mars 1871, dans "le cri du peuple", Vallès écrit que "La Corse n'a jamais été et ne sera jamais française" et que le corse est naturellement mouchard et assassin". Une pétition déposée par Clémenceau, le 8 février 1871, demande de voter la séparation du département de la Corse de la république française. Le 17 avril 1890, encore, *le Bastia Journal* publie "à titre de curiosité littéraire et d'actualité" et à l'occasion du voyage du président Sadi Carnot en Corse, un article emprunté au Journal le plus tiré de France (*Le Petit Journal*, 1 million d'exemplaires) intitulé : "Le Président chez les sauvages". Contre la pétition de Clémenceau (finalement repoussée), Rocca rappelle la part des insulaires à la défense nationale, 16000 soldats ou marins sous les drapeaux, 3500 mobiles, 1000 volontaires, soit 1/12^e de la population : "Si tous les départements français avaient donné autant, l'armée française eut dépassé 3 millions d'hommes : c'eût été une colossale avalanche de guerriers, capable d'engloutir, rien que par sa masse, le torrent de l'invasion germanique" (*Bastia journal, id.*). On le voit, si la défaite et le retour de la république consacrent une campagne d'anti corsisme, ils préparent aussi l'esprit de revanche qui animera les discours politiques et les manuels scolaires jusqu'à la guerre de 1914.

4. Les questions communales

Les deux principales préoccupations communales de l'époque sont -outre la question scolaire sur laquelle nous allons revenir bientôt- l'amélioration des voies de communication et le contrôle de la divagation des bestiaux. Le problème des voies de communication s'étirant sur près de trois quart de siècle, nous l'abordons ici dans toute son historicité, avant d'y revenir plus loin dans notre analyse, nous contentant de signaler pour l'instant que, malgré l'amélioration observée en ce domaine sous le Second Empire, les procès verbaux des séances

du conseil municipal de Sarrola montrent cependant que leur viabilité reste médiocre, autant que fastidieux et coûteux leur entretien.

4.1. La question des voies de communication

L'accès du village à la nationale Ajaccio-Bastia déjà existant est problématique. S'il apparaît comme un perpétuel souci et une dépense constante pour un résultat toujours relatif, c'est peut être parce que la majorité des dépenses va à des priorités plus immédiates mais non sans lien avec cette ouverture du village sur les villes : la construction du chemin vicinal Ponte Bonello-Vico (reliant le bas de la commune de Sarrola au village d'une vallée voisine, soit environ 50 Kms), commencée en 1853, utilise à cette époque les deux tiers des prestations de travail de la commune, au rôle des contributions directes (le financement est assuré par une imposition de 15 centimes instituée en 1847 et perçue pendant 10 ans). En outre, elle mobilise tous les mâles valides âgés de 16 ans au moins et de 60 ans au plus, toutes les charrettes et voitures attelées et chaque bête de somme, de trait ou de selle (6 Mai 1852). Ce chemin demeurera un embarras constant, bien après la chute de l'Empire, puisque, le 3 Août 1873, la nécessité de le rectifier est encore à l'ordre du jour¹⁵². Egalement à l'ordre du jour, la nécessité de relier la commune de Sarrola à la commune voisine de Tavaco "par le moyen d'une sorte de communication passant par le hameau dit Pantanu et allant aboutir à la commune de Tavaco (...) considérant l'avantage que l'on peut avoir de lier la commune de Tavaco" (PV de CM, 03/ 08/1873)

Et surtout, la rectification et l'entretien de la "route de petite vicinalité destinée à relier entre eux tous les bourgs du hameau de Sarrola, l'état actuel des voies de communication de ce hameau étant tellement mauvais qu'on ne saurait donner trop de soin pour l'améliorer" (id.), et ce depuis 1850 jusqu'à sa réalisation effective en 1939.

Il est vrai qu'en France continentale aussi,

" pendant tout le XIX^e siècle on s'est plaint de l'état des routes vicinales : elles étaient creusées d'ornières profondes et boueuses. Les paysans les laissaient envahir par l'herbe, ils y jetaient des pierres, y drainaient leurs champs, en labouraient une partie, prélevaient de la terre pour mettre dans leurs propres champs si bien que les voyageurs

¹⁵²Des sommes considérables sont investies pour ces chemins : 1874 : 1654 francs; 1875 : 1110,32 francs; 1876 : 1804,03 francs (ce qui équivaut à quatre journées de prestations en nature); 1880 : emprunt de 5000 francs à la caisse des chemins vicinaux; 1882 : 1081 francs; 1883 : 1105,50 francs; 1884 : 1092 francs; même somme pour 1885; 1887 : 1727,99; 1888 : 1003,50 francs).

étaient obligés de passer par des champs avoisinants, ce qui causait des dommages aux cultures " (Weber, 1983, p.291).¹⁵³

A Sarrola, le 2 Août 1875, par exemple, "Le conseil municipal est tellement pénétré de la nécessité de ces travaux qu'il ne reculera devant aucun sacrifice et votera au besoin une 4^e journée de prestations, certain que le concours des notables et de la population entière ne lui feront pas défaut" (PV de CM).

On peut voir dans ce privilège jaloux accordé à la liaison intercommunale et au coeur du village, plutôt qu'au souci du débouché sur la nationale (ex Route Royale puis Impériale), à la fois un intérêt économique et matériel important, mais aussi une résistance locale à l'ouverture vers une voie de communication encore largement considérée comme artificielle voire "inutile", dans le contexte d'un réseau de chemins muletiers (ou autres) traditionnels qui font leur preuve et la preuve de l'échange intercommunautaire plutôt qu'entre commune et ville littorale. Simi (1981) n'hésite pas à classer à part ces chemins tant fut grande leur importance dans le passé, comme dans toute montagne humanisée :

"Conçus dans un but pratique, ils desservent et lient les divers villages, alors que les routes modernes les ignorent pour la plupart, empruntant l'axe des vallées et des grandes plaines littorales, les unes et les autres vides jadis. D'où les nombreux et indispensables embranchements. Ignorés de la majorité des auteurs, leur impact est cependant primordial dans la vieille Corse. Jadis les rares tronçons carrossables se localisaient exclusivement aux abords des centres urbains, les sentiers et chemins muletiers assuraient les indispensables liaisons entre les villages et leurs terroirs. Cette vieille fonction d'économie rurale, imposée par la nature du terrain et la disposition des champs cultivés, constituait une des bases de la vie campagnarde" (p.187)¹⁵⁴.

De plus, certaines études (Gil, 1984 ; Martinetti, 1989) montrent que de tels chemins tracent tout l'univers symbolique qui recouvre une organisation matérielle et mentale du territoire fortement intériorisée en un mode de penser négligeant une rationalité ou une efficacité à la fois extérieure et abstraite, et privilégiant la centralité du village dans sa relation avec les limites de son ordonnancement ancestral. Que les politiques d'entretien et de gestion de la

¹⁵³De fait, explique encore cet auteur, "Les paysans avaient même un système de classification pour le degré de mauvais état de la route : une route où le cheval s'enfonçait jusqu'à la ceinture était "*rabiât*" (rageuse); une route où le cavalier s'enfonçait jusqu'aux yeux était "*péri*" (de périr) et une route où le cavalier et sa monture disparaissaient sans laisser de traces était "*despérat*" " (id. p.292, note).

¹⁵⁴ Remarquons combien l'histoire guerrière qui traverse la commune, telle que nous l'avons succinctement rapportée, joue de cette transversalité des reliefs plutôt que de l'horizontalité (moderne) des plaines et des vallées, comme en témoigne l'importance capitale du col de Sarisoghju et le blasonnement guerrier vertical de la commune.

voirie soient l'expression d'un des lieux essentiels du symbolique témoigne bien d'une préoccupation et d'une logique particulières :

"Les chemins ainsi réalisés matérialisent un lien avec le centre; ils marquent et démarquent simultanément: marquent l'appartenance de la périphérie à un territoire identifié par son centre -le bourg noyau, microcosme de la commune" (Abélès 1986, p.196).

A Sarrola même, cette démarcation se fait avec la route nationale, ailleurs abstrait, étranger, qui nécessite d'être tenu à l'écart, dans le même temps que de renforcer les rapports de la collectivité avec la collectivité voisine, sorte d'unification de sa propre réalité et sa propre représentation par renforcement des liens avec les "autres" semblables. Et, en effet, la société est toujours "traditionnelle", son territoire reste centré sur la cellule familiale et communautaire. Ce réseau des familles pourrait ainsi s'opposer à l'extériorité soucieuse, elle, d'une territorialité urbaine et étatique.

"Les voies de communication et le souci géopolitique qui les engendrent sont une preuve évidente de cet affrontement géographique entre intériorité et extériorité", souligne Martinetti (1989, p.113),

et, serions-nous tentés d'ajouter, sociologique et communautaire. Venant d'Ajaccio (et non pas y allant dans un premier temps), le réseau de nature exogène a été pensé à l'extérieur de la Corse, à la fois pour des relations intra-insulaires et île-continent. Dans les pensées et les pratiques, il reste la "route" du pouvoir extérieur qui, à la fin du siècle, cherche à contrôler et pacifier les populations, mais aussi à les intégrer à l'économie monétaire. En quelque sorte, il est question de "civiliser l'espace", c'est-à-dire de l'ouvrir à l'influence de la ville, maximalisée en état central, en l'occurrence la France. Dans l'idéologie continentale (de conquête) de l'époque, cette route du "désenclavement" des villages devait permettre le transport des troupes jusqu'au cœur des montagnes et la lutte contre le banditisme dont Bocognano et Calcatoggio (villages voisins de la commune de Sarrola) furent des hauts lieux¹⁵⁵. Mais, ce faisant, elle s'opposerait donc au réseau de nature endogène, fait pour communiquer l'intérieur de l'île (sentiers, pédestres ou muletiers, réseau d'une société à intensité de communication particulière, qui conduisait de la *piaghja* (plaine) à la *mntagna* (montagne), de la maison au jardin), qui a certes une fonction économique, mais qui aussi

¹⁵⁵La route Ajaccio-Bastia, classée en première catégorie par décret impérial de 1807 est achevée vers 1830.

remplit une fonction humaine et sociale : " il rapproche les hommes et guide leurs pas sur les lieux que l'on ne peut éviter " (Simi, 1981, p.187).¹⁵⁶

"C'est l'armature de ce monde villageois, centre des relations et lieu de séjour mais qui par nécessité doit avoir une vie extérieure. Se souciant peu de la pente, recherchant la plus courte distance, ces chemins suivent le fond des Vallées, chevauchent les crêtes, convergent vers les cols, coupent le maquis, la forêt, la lande; le plus souvent ils se faufilent entre les limites des propriétés à moins qu'ils ne les violent pour gagner quelques mètres, profitant de la déshérence. Parfois au contraire, ils semblent s'attarder, contournent l'obstacle, se rapprochent d'une source, font un crochet pour atteindre un vieux four à chaux, ou bien ils évitent un bosquet pour foncer vers une clairière gagnée à la vigne ou à l'olivier, sans que ces contours paraissent nécessaires à première vue" (id.,p. 187).

Le Plan Terrier de Sarrola fournit déjà une bonne illustration du chevelu des chemins entre la trentaine de fontaines et la cinquantaine de croix de la commune. Ainsi, allant du plus peuplé au moins peuplé, d' Ajaccio à Sarrola, privilégiant et favorisant la ville et les relations entre villes, jouant la ville contre la campagne, la modernité contre la tradition, "le télescopage de la temporalité traditionnelle par l'accentuation du *telos* progressiste, le passage du géographique, du paysage sensuel au muséographique, échantillons épars de souvenirs et d'errances à jamais révolus" (Tacussel, 1992, p.126), le réseau routier exogène est-il quasi exclusivement la ligne d'écriture du langage des marchandises et de l'argent, "car en imposant le langage de la monnaie, la ville impose aussi et presque simultanément son langage (...) celui d'une société différente du langage de la communauté rurale" (Raffestin, 1980 : 87).

Lorsque le réseau exogène sera installé, ce sera au tour du village de descendre à Ajaccio, à la *mntagna* de glisser vers la *piaghja*. De plus, le changement introduit par ce nouveau réseau routier est à considérer au plan des transformations sociales, ne serait-ce que parce que les sentiers muletiers perpétuent l'usage des animaux de bât pour le travail et le transport, alors que les route ouvre le champ à des moyens plus modernes. Cela remettrait incontestablement en cause à la fois les traditions et le mode de vie qui les accompagne.

La focalisation sarrolaise sur ses hameaux et le lakis qui les relie, si elle autorise une extension, une perméabilité, plus ou moins dénuée d'agressivité avec la commune voisine de Tavaco, joue ainsi du proche et du lointain, du local et du global, par l'introduction d'un

¹⁵⁶L'étude de faisabilité pour la création et l'exploitation de sentiers de randonnées, couvrant l'essentiel de la vallée de la Gravona, réalisé par le Comité de Développement de la vallée de la Gravona (1994), tente de reconstituer ce réseau endogène traditionnel, et évite systématiquement d'emprunter le réseau exogène des routes royales, impériales, ou nationales.

intermédiaire dont le fonction est d'étendre et de tendre les frontières, de les rendre plus souples, pour faire échec à un centre extérieur, abstrait. Que le souci de communication avec Tavaco ne fasse pas allusion au litige entre les deux communes (rappelé en 1843 lors du procès verbal de la délimitation de la commune, et qui a trait à la fontaine de Vignola, mais déjà relevé au moment du terrier le 6/02/1783, et finalement réglé par un arrêté préfectoral du 25/07/1844 au profit de Sarrola), va dans le sens d'une volonté d'interrelation entre les communes plus que d'une opposition. La conservation de l'intégrité du territoire passe donc, en 1875, par la liaison avec la commune voisine ou une autre de l'intérieur des terres, plus que par l'ouverture à la ville, à la mer proche et au haut de la Vallée.

L'introduction du chemin de fer Bastia-Ajaccio par le système de réquisition de parcelles de la commune entamera -par la violence industrielle- cette résistance, et par là même cette volonté de repli, et de maintien d'une certaine intégrité qu'annonçait la réalisation de la voie de communication menant la commune à la route nationale (le 1/12/1888 Ajaccio est relié à Mezzana et Bocognano, à Vizzavona le 14/07/1889, à Corte le 3/12/1894).

Sarrola va alors cesser d'être ce point cardinal suffisamment perché pour contrôler l'accès à sa commune, et deviendra simple spectateur d'une voie de communication amenant d'autres hommes et emmenant les siens. De petit centre, il devient périphérie, un grain de sable local dans la dynamique du monde. Et l'exil des hommes, en particulier celui de notre acteur principal, Jean, semble bien participer de cette aspiration du local par le global, de ce tourbillon de l'irruption d'une histoire et d'une économie généralisées.

4.2. La question de la divagation des bestiaux

Quant à la question de la divagation des bestiaux, nous l'aborderons rapidement en tant qu'événement pour mieux l'appréhender dans sa dimension véritablement structurelle d'opposition historique entre bergers et propriétaires.

Comment mettre fin à la divagation des bêtes, ou plus souvent, comment parvenir au cantonnement des chèvres ? L'abolition du libre parcours (loi du 22/06/1854) prend le sens d'un combat mené contre les bergers, "une classe ennemie de l'ordre, toujours en guerre avec la loi et dans laquelle se recrutent les bandits", selon un rapport préfectoral. Elle semble trouver écho à Sarrola (du moins dans ses instances municipales aux mains des propriétaires et des notables les plus imposés de la commune), quand le conseil municipal prend un arrêté,

le 08/08/1871, faisant "défense d'entrer à l'intérieur des villages de Sarrola Carcopino des troupeaux de chèvres et de brebis, sinon à être tenus en laisse s'il y a plus de 4 bêtes, sous peine de tribunal et d'amende dûment dressée par le garde champêtre". A quoi le préfet répondra le 7 Septembre que :

"1/ les habitants conservent le droit d'entretenir comme ils l'entendent sur leur propriété le bétail qui leur convient sauf à répondre des dommages, et que 2/ les habitants conservent le droit de passage sur les chemins publics".

Le rappel de l'esprit d'une loi, pourtant significative du renversement définitif des valeurs et de la priorité donnée à l'agriculture sur l'élevage, ne pouvait que rencontrer l'incompréhension et l'opposition du conseil municipal et l'accentuation des tensions entre bergers et propriétaires. Le 4 mai 1872, le garde champêtre de Sarrola est révoqué par le CM pour avoir refusé de dresser procès verbal contre des propriétaires d'animaux ayant provoqué des dommages. Le préfet transforme la révocation en blâme car, après enquête, il s'avère que le garde champêtre n'a pas voulu envenimer davantage la mésintelligence entre les deux familles concernées.

La lutte entre bergers et propriétaires prend ainsi de multiples formes (politiques, juridiques). Et ce n'est pas le procès verbal du 16 novembre 1873 qui pourra apaiser les tensions, puisque, d'une part, il accuse à mots voilés les bergers d'avoir déclenché "l'incendie d'Août dernier sur les biens communaux de la Costa di Sarrola, La Punta, Incapellata et Vignola" et, d'autre part, il fixe à un franc par tête de bête l'amende pour tout berger se permettant d'y faire paître ses bestiaux, sous couvert du fait qu'il "importe de veiller à la conservation et à la végétation des *makis*¹⁵⁷ sur les biens communaux désignés", croyant trouver la solution par le reboisement de la Costa... incendiée à nouveau l'année suivante.

A la délibération du 11/05/1878, sollicitant autorisation d'établir un cantonnement communal pour les chèvres, le préfet oppose le 20 juillet un refus en invoquant le droit des particuliers : "Le CM doit se borner à interdire le parcours des biens communaux et défendre de laisser les animaux à l'abandon sur les chemins et dans le village". Avec le changement de maire en 1881, le CM ne se fera plus l'écho de cette lutte sans que cela signifie pour autant qu'elle ait cessé. Le 31 mai 1885 par exemple, le reboisement de la Costa et de la Punta en chênes lièges (30 francs seront prélevés dans la caisse de la commune pour acheter les graines nécessaires)

¹⁵⁷ Graphie de l'époque pour désigner le maquis.

s'adjoind d'une défense (faite pour 15 ans au moins) d'utiliser ces parcelles ou d'y introduire aucune bête, mais aussi d'y arracher ni casser toutes sortes d'arbres ou bois. En 1887, tout est à nouveau détruit par un incendie. La commune ne désarme pas et vote, le 21 novembre 1888, une somme de 100 francs pour l'achat de glands (chênes verts et chênes liège). Elle paye également des ouvriers semeurs avec interdiction de parcours de coupe ou d'arrachage, renouvelée pour 15 ans, sous peine cette fois de procès verbal de gendarmerie et de poursuites devant les tribunaux.

4. 3. L'opposition historique propriétaires/bergers.

Se marquant concrètement dans les querelles sur la divagation des bêtes, cette opposition se fait l'écho d'une spécificité historico-géographique séparant montagne et plaine. L'histoire profonde (voire la préhistoire) de la Corse est en effet, "rythmée par les pressions, les confrontations, venues du rivage (et) ainsi faite de balancements et d'ajustements successifs entre zones géographiques" (Roncayolo, 1998, p.60). La communauté de Sarrola s'inscrit elle aussi dans cette continuité de l'articulation conflictuelle entre ces deux "économies" et zones d'occupation du sol.

De Francheschi voit dans la loi du 22/06/1854 abolissant, en Corse, le droit de parcours et de vaine pâture, une des causes de l'effondrement des structures traditionnelles de la société insulaire. En effet, pour poursuivre leur activité, les bergers durent alors se résoudre à louer des terres, répercutant le coût des herbages sur le prix du lait et de la viande. Ceux qui n'étaient officiellement ni berger ni propriétaire durent vendre leurs bêtes et louer leurs bras. Les propriétaires qui avaient des terres à louer aux bergers et les moyens d'en employer, s'assurèrent ainsi des profits substantiels et "rendirent grâce à l'empire qui, en mettant le point final à l'histoire du régime communautaire, avait ouvert une ère nouvelle, celle des notables, ou, suivant l'appellation insulaire, celle des "Sgio" (De Franceschi, 1986, p.291).

Il est vrai qu'à la fin de l'ancien régime :

"les montagnards conservaient le souvenir du temps où la vallée de la Gravona (anciennement Fiuminale di Celavo) du Monte d'Oro aux îles Sanguinaires constituait une vaste région naturelle, parcourue au rythme des saisons par les bergers et leurs troupeaux, (tandis que) la zone côtière fut indivise entre les habitants de la vallée jusqu'au 30/12/1615 (le notaire Giudice de Sarola confirme le 23/10/1675 le différent opposant les populations de Bocognano et de la Mezzana au sujet de leur territoire)". (De Franceschi, 1986, p.94).

La fin du XIX^e siècle est un épisode crucial dans l'histoire des bergers. Elle s'inscrit dans la continuité des recompositions territoriales, déjà repérables, par exemple, dans la demande formulée par les *pieve* de Celavo et de Mezzana à l'Assemblée Provinciale d'Ajaccio (Septembre 1771) : "que les *pieve* de Peri, de la Mezzana et le village d'Appiето soient réunies à celle de Celavo, comme par le passé" (PV de cette Assemblée rapporté par De Francheschi : 1986, p.94, note 50). Dans le même cadre, les communautés montagnardes de Bocognano, Tavera et Ucciani conserveront des enclaves territoriales jusqu'au XIX^e siècle, époque où elles devinrent des communes indépendantes (Afa) ou furent réunies à d'autres communes (par exemple, Prate Tondo sera rattachée à Sarrola en 1844, bien que la commune d'Ucciani l'ait toujours considérée comme partie intégrante de son territoire, sur la foi de son attribution par l'Office de Saint Georges, le 30/12/1540). Il ne s'agit pas de donner crédit à une illusion continuiste que susciterait la délimitation de notre objet, puisque, justement, notre approche s'interroge sur cette délimitation même et souhaite en proposer une construction dynamique. Il reste étonnant de constater que, déjà, le nombre de douze *peuples*" corses donné par Ptolémée correspond à celui des vallées insulaires. Il est frappant de voir à quel point, dès Ptolémée, le territoire des tribus coïncidait avec celui des vallées principales, les Symbroï dans la vallée de la Gravona et probablement dans celle du Prunelli (cf. De Francheschi, 1986, p.109, note 93 ; Moracchini-Mazel et Boinard, 1989). Or, ce n'est peut-être rien moins que tout cela qui se trouve bouleversé à la fin du XIX^e siècle, la recomposition des territoires s'assortissant d'une nécessaire redistribution des rôles, elle même comptable de mutations économiques irréversibles.

5. Vers un premier bilan

5.1. Première approche de la respiration communale : l'occupation du territoire

Le lien qui relie "les peuples de Ptolémée et les communautés rurales du Moyen Âge insulaire (...) à l'origine du découpage du terroir en différentes circonscriptions religieuses, sociales et juridiques qui ont donné la *pieve*, regroupant les croyants au centre d'un territoire jugé commun par un groupement d'habitants" (Jehasse, 1990, p.120) est d'autant plus valable pour Sarrola que 1) le village abrite l'église piévane de la Mezzana (sise à Saint Pierre d'abord,

puis à La Trinité), mais aussi le couvent de toute la Mezzana ; et que 2) La présence d'un dolmen dans le bas de la commune (et la "migration", au cours du Moyen Âge de la population remontant jusque dans la vallée de Buvonaghjia -non loin de l'oratoire de Santu Stéfanu sis sur la petite crête de Sarrola) nous rapproche encore du constat de Jehasse (1990, id.) :

"L'occupation médiévale du territoire, qui est aussi extraordinairement tardive, reprend plus ou moins le cadre d'occupation des âges du fer et du bronze, les villages sont en effet la seule structure sociale caractéristique de la Corse, et les terroirs et les pouvoirs, tant religieux que civils s'organisent seulement en fonction de leur présence dans le tissu géographique. Ce retour à une fusion de type archaïque avec le terroir n'est pourtant pas systématique. Car, si les villages médiévaux reprennent les caractères généraux des sites préhistoriques en éperon, sur les crêtes ou sur les collines du Piemont, dans les vallées fluviales d'où ils contrôlent leur environnement immédiat, ils ne reprennent cependant pas les mêmes points mais s'installent à côté, ou en face, des sites anciens. Une nouvelle géographie historique se met ainsi en place. Si la préhistoire corse occupait la totalité du territoire, les villages médiévaux, eux, s'éloignent des plaines et se perchent sur les hauteurs, les dangers venant désormais de la mer" (id. pp.151-152).

Il n'est peut-être pas abusif de remonter si loin dans le temps si l'on considère, avec De Franceschi (1986, pp.108-109), que, sous l'effet de la poussée démographique, l'établissement à mi-pente, provoqua "la division de l'antique communauté en deux parties séparées et jeta les bases d'un impitoyable conflit d'intérêts entre les communautés de la haute vallée peuplée de bergers y transhumant, partisans de la propriété communautaire et celles de la basse vallée peuplée de laboureurs sédentaires partisans de la propriété privée". Ce panorama recoupe assez nettement la distinction entre le montagnoux Celavo et la plaine de la Mezzana¹⁵⁸. Longtemps, les intérêts des agriculteurs et des bergers furent complémentaires et l'existence des deux droits (pâturage et culture) superposée. Mais la différence de rapport à la terre et de vision du monde que ces économies impliquaient (trop souvent réunis/confondus sous le thème d'un unique rapport corse à la terre), mériterait que l'on se penche sur cette apparente unité. La dépossession progressive des paysans de leur droit de culture finit par déboucher sur la contestation même du droit de pâturage par les laboureurs des premières pentes, puis sur la dénonciation du libre parcours comme atteinte intolérable au droit de propriété. L'édit royal de juillet 1771, sur les mésus champêtres et la police des campagnes, abolira la compascuité entre communes et les servitudes de pacage, encouragera le droit de clôture confisquant

¹⁵⁸Voir la plainte (13/10/1703) des procureurs de la pieve de la Mezzana (qui avait partagé son territoire en trois quartiers réservés l'un à la culture des céréales, le deuxième au pacage des bovins et le troisième au petit bétail)

pendant trois ans toute terre non cultivée. Le nouveau code rural du 11/06/1785, le partage ou l'usurpation des biens communaux, trouvent, en quelque sorte, leur concrétisation dans cette loi du 22/06/ 1854 abolissant le droit de parcours et de vaine pâture dans le département ; loi qui mettra un point final juridique à l'opposition entre bergers et cultivateurs, et à l'ancrage corse dans le pastoralisme méditerranéen antique sur la bande de vie de la ligne des sources¹⁵⁹.

La pieve de la Mezzana comprenait alors quatre communautés (Sarrola, Tavaco, Valle di Mezzana, et Vero (1769)) avant de devenir, en 1790, le canton de la Mezzana (district d'Ajaccio) composé de 5 communes (Cuttoli, Peri, Sarrola-Carcopino, Tavaco, Valle ; plus un territoire inhabité pendant l'été : Afa). Le 16 avril 1859, le canton prendra le nom de son chef lieu, Sarrola, et conservera les 5 communes de 1790 (moins Afa réuni au canton d'Ajaccio).

En 1769, la communauté de Sarrola, comme la plupart des communautés corses (sur 330 communautés, 304 étaient situées entre 200 et 1000 m) était divisée en trois zones, rappelant les trois zones classiques de la communauté rurale du domaine européen, avec cette différence notable qu'au lieu d'être disposées concentriquement, elles étaient étagées :

- Le *circolo*, territoire véritablement communal, comprenait les terres proches du village et dites de première catégorie (jardins, vignes, oliviers, châtaigniers). Situées à mi pente, cultivées en permanence et protégées de haies (*catari*) ou de pierres sèches contre les animaux; elles représentaient une "sorte d'îlot, souvent gagné artificiellement, construit à proximité du village sous forme de terrasses qui retiennent la terre végétale" (Roncayolo, 1998, p.60).

- La *presa*, située dans la vallée, comprenait les terres de seconde catégorie. Elle était divisée en *terziere* (tiers) sur lesquels on pratiquait un assolement trienal : 3 ans de culture, 3 ans de pacage du gros bétail de labour, 3 ans de pacage du petit bétail. Le plan Terrier en porte trace dans des dénominations comme *chjoso della communita* (jardin de la communauté), *chjoso communo* (jardin commun), tout comme les PV de CM, avec la nomination du *capi terziari* (chef des tiers) le 18/05/1875, voire avec l'allusion tardive (31/05/1909) à "la distance des champs de cultures à plus de 4 kms des habitations", argument pour l'ouverture d'une classe supplémentaire destinée aux plus jeunes.

contre les bergers de Bocognano pour pacage de leur bétail sur le territoire de la Mezzana (A. D. Corse du Sud : *Atti fatti in visita*, C 45, pièce n° 209).

¹⁵⁹ "Au moment de la conquête française, les insulaires vivaient encore dans la zone climatique du châtaignier où nous les avons vu s'installer à la fin du néolithique (...) d'un bout de l'île à l'autre la population était fortement concentrée entre 400 et 800 mètres d'altitude avec un maximum sur la ligne des 600 m" (De Franceschi 1986, p. 293).

- Le *foresto*, ou portion étagée de terres incultes et de bois.

Présa et *foresto* sont alors indivis entre plusieurs villages, lesquels forment une communauté plus vaste : la *pieve*¹⁶⁰.

On trouve dans cette disposition étagée durable, l'origine des contestations territoriales, des partages de biens communaux de la plaine (1828 pour Sarrola et Valle; 1859 pour Peri et Cuttoli, et absence de datation pour Tavaco (cf. De Franceschi, 1986, p.184)) ; de la longue dispute concernant la parcelle de Prate Tondo, dans la plaine, et de Vignola, dans la montagne (revenant tout au long des PV de CM) ; les tentatives de mise en fermage des biens communaux et du repli de l'ancienne propriété communale et communautaire dans la "montagne" sarrolaise, sur les hauteurs et les crêtes. L'histoire sarrolaise correspond bien à celle des communautés de villages corses qui s'inscrivent dans le cadre d'un processus de fixation et de différenciation lent et complexe, lequel se déploie dans l'espace de la vallée, souvent confondue avec la *pieve*. Il s'agit, dans ce mouvement de verticalisation, d'autre chose que d'une mauvaise maîtrise de la plaine par les civilisations méditerranéennes. Ce mouvement est historiquement complexe et Braudel le souligne au sujet de la vie montagnarde, "mouvement plus que sédentarisme, élevage plus qu'agriculture (qui) semble avoir été la première vie de la Méditerranée" (cité par Roncayolo, 1998, p.53).

La singularité de la Corse et l'exemplarité de la communauté sarrolaise, ne résideraient-elles pas dans une articulation spécifique entre nomadisme et sédentarisme, montagne et plaine ? La commune s'inscrit, en effet, au carrefour de l'orientation horizontale de la vallée de la Gravona (du Monte d'Oro à Ajaccio), ancienne *pieve* du Celavo-Mezzana¹⁶¹, et de la verticalisation de son propre territoire :

- géographique, depuis la plaine (aujourd'hui dite de Péri) jusqu'au mont Saint Élisée (1271 m);
- historique, depuis la "montée" du village de sa plage préhistorique (Valle bughja et son dolmen), jusqu'à son installation romaine (lieux dits Régina, Stella) puis moyen-âgeuse (lieu dit Saint Pierre) dans la vallée de Buvonaghjia (dont attestent les "ruines d'une chapelle

¹⁶⁰Si cette sorte d'archétype agro-pastoral d'occupation du sol ne subsiste plus que par lambeaux du fait du délitement de l'économie traditionnelle et de ses transformations, l'existence et la vitalité de la *pieve* sont amplement vérifiées aujourd'hui encore, tant comme unité d'analyse pour les institutions (cf. l'INSEE) que comme unité de vie par les politiques (cf. le débat qui a encadré les deux réunions de Matignon entre gouvernement et élus Corses afin de redéfinir le statut de l'île (décembre 1999-avril 2000).

¹⁶¹ que l'on trouve dans les écrits sous l'une ou l'autre des appellations avant qu'elles ne soient séparées en deux parties distinctes.

primitive, Santu Stéfanu, qui est peut-être le sanctuaire d'une monachia" (Zarzelli 1977, p.14)),

- économique enfin, depuis la "remontée" de la *presa* jusqu'à la transformation du pastoralisme en agro-pastoralisme, avec conservation de l'errance des bergers dans les territoires supérieurs et inférieurs, mais éviction du *circolo* sur lequel règne l'agriculture (et où les conflits sont fréquents)¹⁶².

A un niveau infra communal, c'est une prégnance affectivo-météorologique caractérisant "l'air" du pays natal, qui prend le relais de cette continuité sous la forme d'une distinction subtile. Nous avons eu l'occasion, en 1996, d'entendre un Sarrolais nous vanter la spécificité de l'air de son hameau (Sarrola) par rapport à celui de l'autre hameau (Carcopino), que ni la situation géographique (1km d'éloignement et environ 100m de dénivelé) ni de subtiles différences historiques (voire psychologiques ou comportementales) entre les deux hameaux, ne suffisent à expliquer. Cette exacerbation micro-locale de la verticalisation s'inscrit dans une distinction dynamique majeure toujours vivace :

"Les *mntagnoli*, gens de la montagne, en majorité bergers transhumants, ont toujours affiché un mépris souverain pour les *piaghjinchi*, gens des basses terres, plus cultivateurs et sédentaires ". Tout le folklore régional abonde en anecdotes où les *piaghjinchi*, *chi un po sorte u so fiatu* (dont le souffle ne parvient pas à sortir), gens malingres, sont tournés en dérision par les *mntagnoli* qui eux respirent l'air pur, *l'aria falcona*, l'air du faucon, et ont la voix claire : *voce mntagnole* : voix de montagne" (Géronimi, 1988, p.169)

L'exacerbation de cette distinction, à la fois géographique, historique¹⁶³, économique et anthroponymique¹⁶⁴, crée une orientation (verticalisante : haut/bas) dans la perception du village comme objet à la fois unique et multiple, à plusieurs entrées et relevant de points de vues différenciés.

¹⁶²Cette continuité est vérifiable encore dans une comptine, retrouvée dans des papiers familiaux, laquelle joue de l'opposition berger/sédentaire et *piaghja/muntagna* comme d'un archétype imaginaire et symbolique majeur : *Marzu ,catarzu, figliolu d'un maghju, e mi ne vagu a la muntagna cu li me muntoni, tu ti ne stai a la piaghja cu li to ragagloria "*.

¹⁶³Les deux hameaux éponymes de Sarrola et de Carcopino apparaissent toujours distincts sur les cartes du XVIII^e siècle, avec parfois la présence intermédiaire du troisième hameau (Trinita, La Tour, A Torra), voire même le rapprochement de Carcopino d'avec différents hameaux composant le village voisin de Valle Di Mezzana. La distinction se poursuit encore aujourd'hui puisque le *Guide de Corse du Sud* (1984) et le *Guide Gallimard* (1996) placent les deux hameaux sur deux cartes distinctes, Sarrola en Cinarca et Carcopino en Mezzana.

5.2. L'atmosphère

Le mouvement de respiration historique et quotidien de la commune semble perpétuel, du pont de Régina, dans la plaine, au col de Sari Soghju, point le plus haut accessible par route. Mais, analogiquement comme homothétiquement, ce mouvement est aussi communautaire et familial, bercé par la vieille habitude du double domicile et d'un relatif "nomadisme" des Sarrolais. Bergers, bien sûr, se déplaçant saisonnièrement, mais aussi agriculteurs ayant construit des cabanes et maisonnettes aux alentours de leurs champs ou vignes. En outre, il s'inscrit localement dans une géographie naturellement montagneuse qui étage des zones de végétation, ainsi que dans des tonalités particulières de climat (alternances tranchées certes mais aussi micro-climat contrastant par sa douceur avec la rudesse montagnarde du haut de la vallée). "Les différences climatiques et les variations du manteau végétal, un peu à la manière des pays tropicaux, prennent ainsi une grande valeur anthropologique" écrit Roncayolo (1998, p.57). Et la douceur sarrolaise (relative comme le montrent de nombreuses lettres riches de la mention d'accidents climatiques : sécheresse, chaleur, orages, brouillards, inondations) confirme bien le particularisme de ces communautés rurales ou pastorales qui "s'inscrivent dans un labyrinthe topographique" (id., p.54).

Le décor géographique, historique, climatique, raconte donc déjà la communauté et l'intimité des habitants avec un lieu qui les habite autant qu'ils l'habitent ; partant, l'entrelacement de la durée tellurique, minérale, végétale et des tensions historiques ; du temps des oeuvres humaines, de l'intemporalité sacrée et du quotidien qui s'enfuit. Sarrola est ainsi exemplaire d'une *géographie culturelle* en tant que construction d'un territoire, attribution d'un sens à l'espace et inscription d'un univers de représentations mentales propres inscrites dans le paysage ainsi secrété.

"Dans le cas des îles, le paysage a été si longuement travaillé et sanctifié par les générations qui s'y sont succédées qu'il finit par être tout entier signes et significations, aussi bien dans son ensemble que dans le moindre de ses détails" (Peron, 1993, p.16).

En général, écrit Casta pour la Corse (1995, p.17), "on a un village ici, et puis la nature cultivée ou non, et puis un peu plus loin un autre village qui a choisi d'être placé sur une

¹⁶⁴Il n'existe pas d'appellation pour désigner les habitants de l'entité administrative communale, pas de "Sarrolaicarcopinois" ou autre barbarisme : on est *Sarulinu*, de Sarrola, ou *Carcopinacciu* (terme déjà

colline, en un endroit précis en fonction de l'ensoleillement, d'un point d'eau, des possibilités de surveillance du territoire communal", ce qui donne l'impression d'un "paysage polyphonique dans les divers plans se présentant à la vue" (id.).

Cette spécificité, décelée pour l'habitat, concerne également le minéral (ses jeux de forme, son bestiaire, les escarpements donnant lieu à légendaire, les sommets aux géométries variées) et la place prépondérante de la roche dans le paysage, ainsi que ses représentations. En quelque sorte, un labyrinthe local, voire micro-local dont le magnétisme s'exerce sur l'histoire de la communauté : celle-ci vit en elle même un espace qui est aussi son histoire, sa consistance étant autant de type sociologique qu'historique et géographique. Sous cet angle de vue, le territoire "objectif" de la commune devient sa propre histoire inscrite dans sa géographie. Loin d'étirer une distance entre l'individu et sa terre, ce rapport labyrinthe spécifique l'y inclut, laissant aborder les métaphores minérales¹⁶⁵ et le cadastre des noms propres, dessinant un paysage "mental" communautaire, dans lequel la collectivité se re-identifie, à chaque occasion, comme Sarrolaise (et non de Valle ou Cuttoli), ou de Sarrola (et non de Carcopino), sans que cela représente une fermeture ou soit ressenti comme tel, puisqu'il ne s'agit pas de dés-identifier ou de nier l'autre, mais de l'identifier plus ou moins *a contrario* en une entité géographique/historique, une territorialité sensible, affective, vécue, une identité définie comme "sensation au pluriel" (Mondolini, 1997, p.77).

5.3. L'héritage historique

Aujourd'hui encore, les habitants, comme les érudits locaux, évoquent une "atmosphère" moins violente sur le versant sarrolais que sur le versant cinarcais, comme entre le haut et le bas de la vallée. On a coutume d'opposer ainsi ses deux versants, Sarrola (rive droite) et Cuttoli ou Bocognano (rive gauche), ce qui témoigne d'un héritage encore sensible issu de découpages historiques et anthropologiques forts. Par delà les vicissitudes de l'histoire, la remarque de Giustiniani (1531) sur les "gentilhommes Sarrolais" et leur civilité, est encore localement cultivée comme caractéristique identitaire forte.

péjoratif), de Carcopino.

¹⁶⁵On trouverait ici largement matière à la constitution d'une anthropologie de l'insularité qui emprunterait les voies de cet imaginaire minéral si on les rapprochait des évocations de Batista (1999) pour les Açores ou de Hermann et De Chazal pour les îles de l'Océan Indien, et plus particulièrement La Réunion et l'île Maurice.

Certes, on ne peut donner à croire que Sarrola-Carcopino aurait été totalement à l'abri ou à l'écart d'une violence historique dans laquelle la Mezzana occupe au contraire une place de choix, retirant comme de l'honneur de cette inscription, et des traces qu'elle a laissées sous forme de ruines (chaque lieu peut en effet, être daté, répertorié, y compris les oratoires et chapelles disparus) et de points de repère ancrés dans les mémoires et les pratiques quotidiennes (ruines de cultures, ermite établi au col de Sari Soghju...). Bref, un atlas communautaire spatio-temporel, enluminé d'exploits, de stratagèmes ou de trahisons, chaque siècle ayant blasonné un lieu. Et le légendaire villageois aime encore aujourd'hui à faire voisiner les hauts faits guerriers sur la commune (bataille de Varmorese ou de Buvonaghja), la visite du futur empereur des français, la réputation d'un terroir, la psychologie madrée des notables, mais aussi la fragilité financière des situations, la découverte du Nouveau Monde, la petite chapelle Sainte Marie, l'ironie à l'égard des notables, les références, paoliste au *Couvent de La Mezzana*, et napoléonienne au Pantano. Triple évocation (Française, Corse et Sarrolaise) dont on retrouve encore aujourd'hui des traces dans une plaquette de promotion touristique rédigée en langue anglaise et définissant la Corse comme "*Napoleon's homeland (and) Pasquale Paoli's great dream*". La commune est ainsi traversée (par l'ouverture de ses deux portes, le col de Sarsojo, en haut, dans la montagne¹⁶⁶, et le pont de Régina, en bas, dans la plaine) par le grand air de l'histoire universelle, tout comme elle s'anime du recours au quotidien :

"L'historien Jérôme Carcopino a découvert un jour une lettre de la Signora Laetizia (la mère de Napoléon) à une dame Carcopino qui lui avait envoyé de l'huile pour la remercier du don de couvertures de laine" (Arrighi, 1988, p.59).

¹⁶⁶ Il faut l'entendre chanté par P. Bonardi, écrivain natif de Sari d'Orcino (dans la vallée voisine), pour se faire une idée de sa représentation véritablement mythico-mystique : "Les hommes ont taillé dans la Sarra le passage de leur route. Cicatrice d'une rose pale dans la crête verdoyante. Sarsojo est un crépitement de couleurs et une vibration de parfums. Le Col est un coin d'ombre. Chemin de doute entre deux certitudes, mais si court ! Voici : on s'arrache douloureusement à la contemplation du golfe d'Ajaccio. On le voit de Sarsojo, dans sa plus magnifique ampleur. Départ lent des monts amoureux et qui ne veulent point quitter les eaux séductrices. Puis, malgré les délices méditerranéennes, la chevauchée vers les sommets. Pas d'ordonnance mais un rythme. Un désordre mais architectural. Des masses compactes qui paraissent légères. Un chaos harmonieux dominé par le Monte d'Oro d'où les neiges sourient aux vagues. Les océans sont de grandes soies tendues entre deux franges d'écume et la montagne corse a des grâces marines parce qu'elle tend un rude tapis vert entre les blancheurs de la côte et celles des sommets. Sarsojo voit les monts du Sud et les monts du Centre monter la garde autour du golfe d'Ajaccio. Puis la route s'enfonce dans le col. Elle en sort aussitôt. Merveille ! La vallée de Cinarca surprise, dévale éperdument vers la mer. Fuite rapide en souples coups de reins. Elle se rassure près de la Caressante, et comme un nageur détend ses muscles après un long effort, elle roule sur la plage et se laisse bercer par la vague. Sarsojo voit cela. Les deux golfes sont à lui et aussi l'ascension du monte d'Oro et la descente de la vallée de Cinarca. Ainsi est-il orné et fleuri comme une tribune présidentielle aux jours de grandes épreuves (...) observatoire, asile et carrefour. Une vieille tour dressée sur la crête porte témoignage que la place est bonne pour surveiller la région" (Bonardi, 1999, pp. 133-134).

Le Guinn (1994, p.122) nomme cela "le fondement de l'esprit de la vallée, le savoir commun des gens, qui constitue peut être leur vraie mythologie : une connaissance traditionnelle, incontestée, irraisonnée : les grandes lignes de ce que nous appellerions la géologie historique".

Par ailleurs, l'attrait des Corses pour le poétique et l'antique a été relevé en maintes occasions (Benson, 1825; Carrington, 1981). Cet attrait renvoie également à une filiation, une continuité historique, à la fois villageoise et spécifique au sein de la vallée. Casta (1995) traduit parfaitement cette attitude :

"Si on arrive à bien définir ce que sont nos racines et, au fond ce qu'est notre destinée et comment elle se relie à ce qui précède, à ce moment là, on peut s'inscrire dans l'histoire. Et en s'inscrivant dans l'histoire, on s'inscrit dans le temps. Et puis, il faut aussi accepter l'idée, et ce n'est pas toujours présent à l'esprit, que l'histoire et notre propre histoire sont essentiellement mythologiques. Besoin de créer notre histoire personnelle, notre histoire familiale" (p.9).

Et c'est bien cela que l'on peut lire aussi dans la passion des Corses pour leur histoire personnelle, familiale, villageoise, insulaire, souvent relevée (cf. Casta, 1995), mais aussi dans les ponts tendus partout vers la Méditerranée et le monde, que les Corses au service de quelque prince médiéval, ou d'un empire colonial ont visité.

"Les sociétés insulaires sont caractérisées par la force des attaches au territoire de naissance et par une affirmation exacerbée de leur identité. Elles ont su donner un sens fort aux lieux constitutifs de l'espace de la vie quotidienne. Et si, pour des raisons de survie, les hommes ont dû s'en éloigner pour naviguer ou chercher du travail sur le continent, les diasporas insulaires, celles d'hier comme celles d'aujourd'hui, combinant toujours l'ancrage et le mouvement, les histoires de vie faites de départs et de retours, restent caractérisées par leur fidélité à la fois à leur lieu et à leur communauté d'origine" (Peron, 1993, p.17).

L'histoire raconte donc également des mémoires qui identifient, objectivement et métaphoriquement, un espace, un lieu. La passion généalogique qui en est une partie, conduit quant à elle au seuil d'un imaginaire familial, qui, au niveau de la communauté villageoise, voire de la famille, s'écrit et se récite chaque fois dans un rapport spécifique à un environnement particulier : "Chaque maison en ruine au fond d'une vallée marécageuse s'explique par un enchaînement de causes et d'effets remontant à la chute de l'empire romain" n'hésite pas à écrire Carrington (1981, p.19).

Cette continuité est bien le fait de la communauté réitérant son histoire. Qu'elle la modifie ou la transforme n'est que peu important -qui dirait l'histoire réelle en effet ?- dans la mesure où c'est au niveau des représentations et des restitutions par la communauté de l'histoire dans son histoire, que l'on étudie au mieux les récits, les savoirs ainsi transmis (car chaque communauté construit, au long des siècles de son histoire, son propre système de représentations et de (re)connaissance de cette histoire. En ce sens, au niveau des acteurs, il n'y a pas une histoire, une représentation, mais des représentations qui nécessairement se ressemblent (à l'échelle d'une vallée, d'une région, d'une époque) mais, tout aussi nécessairement, possèdent leur spécificité, si l'on admet que cette continuité n'est pas une illusion mais une évidence cultivée, communautaire. Si, pour Eliade, l'installation dans un territoire équivaut à la fondation d'un monde, le village est, pour le Corse, l'"origine du monde, et la famille est son meilleur ciment" (Colonna, 1997, p.3).

Cette origine mythique du lieu de vie explique, aujourd'hui encore, l'impossibilité, tout aussi mythique, de sa fin possible, transformée en éternité. Elle s'illustre au quotidien de mille façons, comme en témoigne, par exemple, une rubrique nécrologique relevée le 01/10/1997 dans le quotidien *Nice-Matin* :

"Il ne vit que dans nos coeurs
Il éclaire déjà d'autres endroits
Un autre village fait dans les nuages
Une autre maison où il n'y a pas de saisons".

Entre ces frontières mythiques (origine et fin), la communauté inscrit, dit et redit son histoire, à la manière d'une épopée dans la lignée des aèdes antiques. On comprend mieux ainsi cette conclusion d'un travail universitaire produit par un jeune sarrolais sur sa commune :

*"Ecu una presentazione storica di u me rughjone: U Sarrola Carcopino, locu di storia, ricchezza per a mimoria. In stu locu ci si po trova vistiche di l'omu preistoricu, prova di a so anzianita e di a dolcezza di u so climatu, di e so terre, e di tutti i so campa"*¹⁶⁷ (Sarrola, 1993, p.19).

¹⁶⁷"Voici une présentation historique de " mon pays " : Sarrola Carcopino, lieu chargé d'histoire, richesse pour la mémoire. On peut y trouver des vestiges de l'homme préhistorique, preuve de son ancestralité et de la douceur de son climat, de sa terre et de tout le plaisir d'y vivre" .

II. UNE FAMILLE DANS LE VILLAGE

"Trois choses comptent pour les Corses : la famille, le village et l'île. Y a-t-il d'autres sociétés dans le monde qui, constituées d'une façon éventuellement différente, ont le même type d'attachement vertical de l'individu vers une sorte de sommet qui est l'avenir de la famille, et vers une sorte de racine qui est le passé de son pays auquel le passé de sa propre famille se superpose (...). Ces trois dimensions correspondent aussi à trois niveaux de solidarité (...). On pourrait donner une explication presque biologique puisque ce sont trois niveaux matriciels, qui donnent naissance à la vie. On naît au sein d'une famille, on naît à la vie sociale dans une communauté de proximité qui était traditionnellement le village et qui, curieusement, le reste dans la pensée, même quand on est loin, et on naît à la perception des espaces, de l'histoire, du temps, quand on commence à percevoir les limites de l'île comme pays" (Casalonga, 1995, p.26).

1. La Famille B : Santu (Toussaint) et la constitution du patrimoine

1.1. Santu dans son époque

Né en décembre 1807, le jour de Noël, l'année de la mort de Pascal Paoli, ayant connu l'Empire, la Restauration, la Monarchie de juillet, la Seconde République et le second Empire, Santu B. fait partie de ces anonymes qui n'ont guère laissé d'autres traces que les actes notariaux d'achats et de ventes conservés par la famille. La mémoire familiale en fait le descendant d'un notable génois exilé à Bocognano avant la révolution, et dont la famille aurait essaimée vers le bas de la vallée, du Celavo (Bocognano) à la Mezzana (Afa, Appietto, Sarrola). Les archives de Bocognano concernant la période qui intéresse la famille ayant été détruites par un incendie, ne permettent pas de vérifier la teneur de ce mémorial familial. Par ailleurs, ni l'état des âmes de 1704 ni le cahier de doléances (avril 1789), ne mentionnent le patronyme de la famille B. Tantôt qualifié de *proprietario*, tantôt de *proprietario e lavoratore*, possédant des terres sur la commune, Santu constitue un personnage qui figure régulièrement dans les PV de CM en tant que "membre de la commune (parmi) les plus imposés convoqués en nombre égal à celui du conseil municipal en exercice" (en application des articles 40 et 42 de la loi du 18 juillet 1837) ou bien en tant que "notable de la commune". Il n'exercera cependant aucune activité politique officielle ou institutionnelle, n'ayant pas même été membre du conseil municipal. Santu a par ailleurs réalisé ce qu'il est convenu d'appeler un bon mariage. Il épouse en effet, en 1830, Catherine, petite-fille d'un personnage important et reconnu de la vallée, Giulio Stefano Ambrosino. Ce dernier, "*medico e*

*chirurgo*¹⁶⁸, est un propriétaire natif d'Ucciani mais demeurant sur la commune de Bocognano. Né vers 1750, Giulio Stefano est sans doute exemplaire (Ponçin, 1997, p.12) par ses activités de *cancelliere* de la communauté de 1775 à 1779, puis de *padre del commune* (élu en 1779). Un ultime *codicillo* (30/09/1831) à son testament dote l'épouse de Santu de "toute la parcelle mêlée au bien du signor Vincintello Colonna, d'Appieto".

Même s'il était trop jeune pour participer aux campagnes de "l'Ogre" (comme ses détracteurs vont bientôt appeler Napoléon), il a sans doute entendu les sirènes romantiques dressant un portrait archétypal de la Corse : en 1829, la *Revue de Paris* publie *Matteo Falcone* de Mérimée; en 1840 c'est la *Revue des Deux Mondes* qui propose *Colomba* en feuilleton. Entre ces deux dates, Walter Scott, Balzac, Daudet¹⁶⁹ (malgré un séjour postérieur en 1862 au phare des sanguinaires), Théophile Gautier, Flaubert, exercent une plume acrimonieuse et caricaturale contre l'île¹⁷⁰. A l'inverse, dès 1838, le *Risorgimento* observera la Corse avec l'attendrissement d'un cousin pour sa jolie cousine : Tomaséo séjourne sur l'île et recueille des chants populaires, accomplissant une véritable oeuvre d'ethnologue, bientôt imité et relayé par Fée (1850) puis Grégorovius (1854). L'abbé Galletti (1863) et Robiquet (1835) tentent un état des lieux, voyage renseigné pour le premier, parcours statistique et sociologique pour le second. Cette ambiance intellectuelle montre à l'envi le décalage entre les vérités historiques (Corse sauvage du romantisme, mi pâtre-Hellène mi Sampiero-Othello) et les vérités subjectives et expérientielles des acteurs de cette histoire. Nous ne pouvons savoir si Santu -d'un milieu aisé et peut-être même cultivé- a pu lire la *Dionomachia*¹⁷¹, mais cette histoire d'un âne mort sur le bord de la route dont deux communautés voisines se renvoient la charogne (pour suspicion d'insulte réciproque et d'atteinte à l'honneur villageois), est plus proche des préoccupations sarrolaises de l'époque que (de) la littérature continentale.

Enfin et surtout, ce XIXe siècle est celui de la démocratisation de l'expression écrite, à travers les feuilletons de journaux, revendus par les colporteurs. Le roman est un véritable vecteur idéologique qui se fait et se veut le civilisateur, d'une culture orale. Peut-être faut-il y voir une source¹⁷² de ce détournement des Corses de leur propre histoire "jusqu'à la rendre insaisissable

¹⁶⁸Après des études faites à Pise, il exercera la profession de médecin dans le village d'Ucciani.

¹⁶⁹ Lequel allant même jusqu'à écrire que "les grandes familles corses mangent dans de la vaisselle plate à leurs armes des chataignes dont les porcs ne voudraient pas ", s'est attiré une réponse cinglante d'Emmanuel Arène.

¹⁷⁰ En 1888, divers journaux de l'île titreront "Sus aux corses ", s'insurgeant contre "la vague anti-corse " de leurs confrères du continent.

¹⁷¹Que Vialle publie certes en 1817 mais qui aura un succès durable (et qui vient d'être enfin réédité -2000-).

¹⁷² Que les manuels de géographie du dernier quart du siècle étaleront au grand jour et que la guerre de 14-18 fera entrer dans les mentalités.

pour leurs enfants sinon en le justifiant par une sorte d'amour irraisonné et permanent pour la France" qu'évoque Culioli (1991, p186) et que se chargèrent de distiller ces véritables" hussards noirs de la république" que furent les instituteurs de l'état français.

L'interdiction de la vaine pâture, l'emblavure et la clôture des terres, la ruine des bergers ne peuvent manquer d'entraîner un effondrement de certaines structures mentales. Les lois qui, dès 1840, favorisent les installations terriennes au détriment du semi-nomadisme pastoral suscitent quant à elles des *vendette* dont les protagonistes peuvent facilement dériver vers le banditisme. Si, entre 1821 (1521 assassinats ou tentatives) et 1860 (12 accusés jugés pour meurtre), la période forme un lien historique entre un banditisme de masse et un banditisme individuel, Sarrola n'apparaît en rien une comme "collectivité rebelle formée de bandits" (Culioli, 1991, p.180), et ressemble fort peu à certaines communes de la *pieve* (Péri ou Bocognano) qui vont même, entre 1889 et 1894, s'adresser au bandit Bellacoscia pour veiller au déroulement tranquille du chantier ferroviaire entre Bocognano et Vizzavona, à la suite d'accidents " fortuits " (vols d'outils, départs inattendus d'ouvriers, menaces aux ingénieurs), et ce contre une indemnité mensuelle de 400 francs. Le conseil du maire de Bocognano aux entrepreneurs semble donc s'être avéré utile :

"Ici, on n'a pas la crainte des gendarmes. Devant lui, les bouches se ferment. Mais on a peur des bandits, qui sont rusés, invisibles, bien renseignés et qui passent pour avoir la main lourde si on leur désobéit. S'ils acceptent, c'est la meilleure solution" (Silvani, 1990, p.112)¹⁷³.

La famille Bellacoscia participait d'ailleurs aux travaux en fournissant pour les charpentes et les échafaudages le bois qu'elle tirait de l'exploitation des forêts de Penticca d'Aramina.

A Sarrola, la violence a tendance à se dissoudre au profit du travail agricole. A.T. et F. Bonelli, respectivement colonel et commandant à la fin de leur carrière militaire, et fils du redoutable Zampaglinu de Bocognano, (dont nous avons évoqué le rôle dans l'insurrection anti anglaise de Mezzana en 1794 -1796), fondent le domaine de Pianiccia, vaste exploitation agricole de pointe située sur la rive droite de la Gravona. La population des campagnes augmente régulièrement (971 habitants en 1888 à Sarrola). Mais les tensions demeurent (ou

¹⁷³Bocognano est encore mis en valeur le 1er janvier 1869, un an avant la naissance de Jean B, par la mésaventure arrivée au poète Albert Glatigny. Arrêté par les gendarmes, alors qu'il se rendait de Corte à Ajaccio, pour son " aspect fugitif " et pris pour un bandit, il passera le nouvel an dans un cachot taillé en plein roc, avant d'être libéré le 4 janvier par le juge impérial d'Ajaccio, Monsieur Adriani. À la demande de passeport effectuée à son encontre par le maréchal des logis Thessein, Glatigny rétorque " Pour quoi faire ? Le passeport est aboli depuis 10 ans ! ". Et le maréchal de répondre "Pas à Bocognano!" (Silvani, 1990).

même deviennent plus vives) entre éleveurs et agriculteurs se disputant les terres (les PV. des conseils municipaux s'en font régulièrement l'écho jusqu'à la fin du siècle, de même que la baisse de l'élevage remarquée en 1887). L'abolition de la vaine pâture par l'Empire (loi de 1854) s'accompagne de la suppression du port d'armes à la suite d'une recrudescence de troubles agraires, l'année précédente. Les tensions sont en partie canalisées même si la violence persiste, et ce jusqu'à la deuxième moitié du XIXe siècle, époque à laquelle, d'une part, la société Corse subira de fortes modifications de ses habitudes rurales, et, d'autre part, les plus riches familles s'appuieront sur le système clanique pour s'arroger des terres autrefois traversées par les bergers; enfin, le pouvoir se sédentarisera définitivement, le clanisme jouant pleinement son rôle de courroie de transmission entre l'état et les collectivités locales.

Cependant, début XIXe siècle, les exigences de "l'agronomie nouvelle" préconisée par les notables et les représentants du pouvoir central se heurtent aux résistances coutumières. De ce fait, les flambées de banditisme se manifesteront souvent dans le Sud de l'île sur fond de revendication sociale. Les lois douanières de 1811 et 1818 imposent des droits de douanes aux produits exportés de Corse, et offrent la franchise aux produits importés du continent. Si l'on veut bien considérer que les années 1817, 1818, 1819, puis à nouveau 1846 et 1847 sont catastrophiques au niveau des récoltes, ces droits constituent un frein énorme au développement agricole local¹⁷⁴, la promotion du mûrier, du lin, du chanvre, n'y changeant pas grand-chose : la commune de Sarrola ne consacre pas même 1% de sa superficie à la culture du mûrier, et, si la toponymie nous livre un Orto Linaccio (jardin à lin), il est sans nul doute antérieur à cette promotion.

Pour assainir le littoral, on procède dans la plaine à la plantation d'eucalyptus. Toute une double en encadrera l'ancienne Route Royale Ajaccio-Bastia¹⁷⁵.

Encore un peu et, entre 1874 et 1882, le phylloxéra détruira les vignobles. Le 29/11/1885, le CM enquête auprès des propriétaires de Sarrola-Carcopino sur " la libre introduction des cépages américains dans l'arrondissement d'Ajaccio déjà phylloxéré ". A cette date, le prix de la terre a baissé (40% en 25 ans), la concurrence des minoteries marseillaises brise le commerce du blé insulaire. L'essor des moyennes et grosse industries continentales lamine les débuts de production locale.

¹⁷⁴ Si bien qu'en 1860, Ottavi, expert en agriculture, considère que la production d'un hectolitre de blé coûte plus en Corse que si on l'achetait sur le continent.

¹⁷⁵ Route de laquelle E. Lear aperçoit "Sariola " (sic) lors de son voyage en 1868.

Superficie (ha)	Sarrola-Carcopino	N° de code
2701		2A 1 06 271

¹ Juridiction	Ajaccio	Liamone (1793-1811) Corse du Sud (depuis 1975)				
² Province	Ajaccio	⁸ District (1790)	Ajaccio			
³ Piève civile	Mezzana	⁹ Canton (1790)	Mezzana			
⁴ Diocèse	Ajaccio	¹⁰ Arrdt (an 9-1990)	Ajaccio			
⁵ Piève religieuse	Mezzana	¹¹ Canton (an 9)	Mezzana			
⁶ Vocable	St Pierre-aux-Liens	¹² Canton (1828)	Sarrola-Carcopino			
⁷ Présentateur		¹³ Canton (1973-90)	Celavo-Mezzana			
Démographie ancienne (feux)						
1586	80	1726	108	1768	102	
(âmes)	350	(hab.)	375	(hab.)	392	
1589		1729		1770	100	
(âmes)		(hab.)	415	(hab.)	407	
1646		1732		1787		
(âmes)		(A)(hab.)	415	(hab.)	427	
1655		1740 (M)	100			
(âmes)		(S)(fx)				
		(S)(âmes)				
1686		1758	153			
(âmes)	360					
1690		1761				
(âmes)		(âmes)				
1703		1766	90			
(âmes)		(âmes)	450			
Démographie contemporaine (hab)						
1790		1851	930	1921	796	
(c.act.)	101					
An 2		1856	759	1926		
An 4		1861	930	1931	830	
An 8	421	1866	949	1936	876	
An 11	431	1872	834	1946	601	
1806	443	1876	927	1954	698	
				(d.c.)	437	
1810	296	1881	931	1962	612	
				(d.c.)	511	
1818	104	1886	974	1968	608	
				(d.c.)	534	
1826		1891	905	1975	508	
				(d.c.)	508	
1831	550	1896	900	1982	812	
				(d.c.)	812	
1836	605	1901	761	1990	1424	
1841	643	1906	878			
1846	710	1911	756			

⁵ Titre de la piévanie, sainte Trinité.

⁶ Carcopino était paroisse annexe de celle de Sarrola.

Territoire et administration

- Plan terrier : 1785 ; Etablissement du cadastre : 1844 ; Rénovation du cadastre : 1937.

Démographie

- 1732 : pour Sarrola : 261 fx ; pour Carcopino : 154 fx.

Conservation des registres paroissiaux et d'état civil

- A.D.A. : (2 E 446) B.M.S. 1769-1782, 1784-1791, 1794-1795.

Le système agricole, "déjà en état de déséquilibre se rompt quand, sous l'effet d'une concurrence accrue et de l'organisation même du système commercial, en pleine crise générale de l'agriculture européenne, s'effondrent les marchés agricoles. A partir des années 1880 - 1890, la Corse continue de consommer ; elle produit de moins en moins et sans relais assuré par une industrialisation, impossible alors. Le déficit des échanges avec le continent s'y installe jusqu'à aujourd'hui. Le paysage de " déprise " s'ajoute à celui des pratiques extensives. Les terroirs sont par étapes abandonnés, des plus marginaux du cycle culture/pâturage aux îlots de terrasses travaillés intensément. En un siècle, ce pays de bergers, de paysans, de rentiers du sol au rythme de vie très particulier, se transforme en pays de retraités, tirant simplement du sol quelques revenus complémentaires et denrées de consommation familiale. Et le savoir-faire du passé est de plus en plus érodé par la succession des générations" (Roncayolo, 1998, p.71).

Sur la commune, le maximum démographique se situe en 1886 (974 habitants) mais il est quasiment atteint en 1861 (930 habitants). Ceci traduit l'existence d'une émigration suffisamment forte pour annuler la progression "naturelle" de la population. À partir du tournant du siècle, la natalité ne pourra plus jamais compenser l'émigration : 900 habitants en 1896, 761 en 1901, 756 en 1911. L'augmentation (relative) de la démographie insulaire atteint dans ces années " le niveau d'une rupture dictée par l'archaïsme des techniques et des modes de vie " (Cancellieri, 1998, p. 107). En effet, confrontés à la baisse des cours agricoles et au renversement de la conjoncture, des pans entiers de l'économie corse, incapables de soutenir la concurrence des produits continentaux ou coloniaux, vont s'effondrer :

" Protection, libre-échange, ces théories qui donnèrent lieu à de mémorables discussions raniment la France, mais notre position à nous, Corses, est bien modeste (...); Dans cette lutte à outrance où chacun tend à un bon marché inouï pour supplanter son rival, il y a à se demander s'il est bon de favoriser cet écrasement du petit industriel, du petit commerçant, de l'ouvrier, par ces grandes maisons qui accaparent tous les trafics et lancent leurs marchandises aux quatre coins de l'horizon ", écrit le *Petit Bastiais* de mars 1885.

Ainsi, le fragile équilibre des ressources et de la population « se rompra en moins de deux décennies et la population, trop nombreuse, va se heurter brutalement aux réalités de la misère et de l'émigration " (Cancellieri, 1998, p.101).

Parallèlement, le développement de l'instruction, la pression de la francisation, l'instauration de véritables réseaux d'émigration entre l'île et le continent vont précipiter la fonctionnarisation des jeunes générations¹⁷⁶. Roncayolo (1998, p.72) note que cette migration

¹⁷⁶La guerre de 14-18 consacrera le point de non-retour de cette inversion de la tradition locale dans le modernisme global.

ne se fait pas au coup par coup mais selon un système "formation - migration - promotion " qui n'exprime pas simplement les inadaptations de l'économie et la rudesse des conditions de vie, mais met également en lumière des filières "organisées", tant par les médiateurs et patrons locaux y gagnant "des compléments de prestige et de clientèle" que par la fonction publique de l'état français.

Les rapports de préfets et commissaires se multiplient qui, s'ils n'ont pas la fragrance du romantisme, sont précieux pour la connaissance de la réalité corse de l'époque :

- 1836, rapport Mottet :

" Le système des élections pour la formation des conseils municipaux, des conseils d'arrondissement et du conseil général ne convient nullement à la Corse. En l'état de détresse du pays, en l'absence de toute industrie agricole, manufacturière et commerciale, les corses n'ont qu'une carrière, celle des emplois publics. La formation de la liste des électeurs a suffi pour donner une commotion au pays. Ca a été une lutte de fraudes de toute espèce, ventes, baux, partages, cessions d'usufruit, tout était simulé. La liste des électeurs est la liste des plus audacieux et non des plus imposés. De là un nombre de procès électoraux vraiment scandaleux. Nous en avons eu 2 ou 300 en 1834. De là par conséquent, des divisions profondes, des haines et leurs déplorables suites ".

Mottet conclut en suggérant l'amélioration matérielle et notamment la construction de routes, l'assèchement des marais, la centralisation du pouvoir, la continentalisation des emplois, la prohibition des armes, l'ouverture d'écoles pour donner aux Corses un minimum d'instruction. « Si on ne fait rien la Corse sera dans cinquante ans ce qu'elle est aujourd'hui, et nous aurons dépensé 100 millions de plus sans profit même pour elle ", prédit-il.

- 1838, rapport Blanqui : "Si la Corse est en retard par rapport aux autres pays et qu'elle est une colonie onéreuse à sa métropole, c'est d'abord à cause d'une économie anémiée".

- 1859, Granchamps : "La France a dépensé soixante bataillons et 40 millions pour conquérir la Corse. Il est temps par suite d'aborder hardiment la conquête agricole et industrielle c'est-à-dire la conquête définitive". Il propose pour ce faire l'expropriation des insulaires au profit de l'état, et des mariages entre continentales et Corses¹⁷⁷.

¹⁷⁷Les projets de ce type n'ont jamais manqué, depuis Choiseul proposant d'immerger la Corse, à la mise en réserve des indigènes à la suite de l'exemple des américains avec les sioux où les iroquois, ou plus tard, le projet mussolinien d'exil des corses en Ethiopie (pour une recension, cf. Culioli, 1991).

Cette même année 1859, Santu approuve et signe le budget communal : 1.420 francs au titre des contributions directes, plus le salaire des gardes champêtres et la location de la salle de justice de paix. Il a 53 ans .

- 1905, rapport Clémenceau :

" la pauvreté du pays est extrême. Rien de comparable. Ni la Bretagne ni les Hautes-Alpes, ni peut-être aucun pays d'Europe ne peuvent donner une idée de la misère et du dénuement actuel de la Corse " .

Le délai de 50 ans, mentionné dans le rapport Mottet est alors largement passé. Les projets grandioses n'ont cependant pas manqué. Écoutons Granchamps (1859) :

"On doit tirer la Corse de son isolement et lui donner des rapports plus fréquents avec les continents voisins. Alors, ses préjugés tomberont, et la face du pays changera ... Bientôt nos ingénieurs auront ouvert par l'isthme de Suez la route des Indes... L'heure est donc venue pour la Corse de se mêler, à son tour, au mouvement européen. Italienne de par son origine, française déjà par le coeur et bientôt par les idées, elle ne peut rester faible et immobile quant tout progresse autour d'elle et son rôle est tracé d'avance dans l'immense révolution qui se prépare. Sentinelle de la France dans la Méditerranée, reliée par la vapeur aux continents qui l'entourent, desservie de l'est à l'ouest et du nord au sud par le chemin de fer qui décuplera ses moyens d'action, elle surveillera le commerce du monde qui va de nouveau animer la Méditerranée : sa population en augmentant, et ses plaines aujourd'hui infécondes deviendront bientôt riches et fécondes".

Rares sont les observateurs sensibles à quelque différence de l'île, comme le commissaire Constant qui, au milieu du siècle, notait finement que "trop de dissemblances existent entre ce département et ceux du continent, entre leurs moeurs, leurs usages et leurs sols, sans compter la distance immense qui sépare la civilisation de la France et celle de la Corse".

Le conseil municipal de Sarrola du 3 mai 1874 va à présent nous permettre de situer la réalité de la commune dans l'environnement quelque peu « décalé " de ces rapports.

1.2. Le conseil municipal du 3 mai 1874

Pour sa dernière apparition au conseil municipal, le 3 mai 1874, Santu B. a 67 ans et sa signature semble hésitante, sinon fatiguée. Cette séance est un remarquable condensé des questions agitant la commune depuis des décennies. L'ordre du jour y est chargé : communications, biens communaux et instruction.

- Les voies de communication

La première exigence est celle de leur amélioration et de la réfection de la traversée du hameau de Sarrola car des dommages y ont été causés par les eaux pluviales dévalant la crête qui le domine¹⁷⁸. Les délibérations aboutiront à la création d'une commission de trois membres chargée d'apprécier les moyens pour établir une route dans l'intérieur du village qui en rende l'accès plus facile et y permette la circulation des charrettes. Cette commission fera son rapport à la prochaine session du CM, le 16/08/1874. Quoi qu'il en soit, c'est finalement Jean B., le petit-fils de Santu, qui, devenu maire de la commune réalisera cette traverse en ...1939¹⁷⁹. Nous aurons l'occasion d'y revenir dans notre dernier chapitre.

- Les Biens Communaux

Devant l'impossibilité (faute de candidats) de mettre les biens communaux en ferme, le CM vote l'obligation, pour les personnes voulant profiter de la jouissance des biens communaux, de déclarer, avant le 01/09/1874, les quantités de terre susceptibles d'être ensemencées et le nombre de bétail à emmener paître dans les pâturages communaux. Le PV précise que les candidats seront inscrits par le maire s'ils ne savent pas signer. La commission en charge des voies de communication se verra confier, le 18/05/1875, l'étude des avantages qu'aurait la commune à tirer un meilleur profit des biens communaux, soit en les partageants par lots aux habitants, soit en les adjugeant par parties à des fins de pacage ou d'ensemencement. Il s'agit aussi de faire connaître le nom des usurpateurs, la quantité et la valeur des terres usurpées (mais en transigeant et en établissant un PV de délimitation à l'amiable), enfin, de dresser l'inventaire des arbres fruitiers et des animaux pacageant les biens communaux. Une mise à plat encore conciliante, si l'on peut dire. Cette commission proposera, un an plus tard, une mise en fermage pour une durée de trois ans, par adjudication publique, avec droit pour l'adjudicataire de faire sur cette propriété telle culture qu'il croira lui être avantageuse et de fermer, au moyen de barrières (ou *catari*), la propriété sus-nommée¹⁸⁰. L'exploitation suggérée débouche sur la publication d'un arrêté en quatre points :

¹⁷⁸ Problème déjà signalé en 1863 par l'abbé Galletti : " Sarrola se trouve sur le chemin qui mène à Sari. Ce village est placé sur une colline très accidentée; et même, en temps d'orage, il y a beaucoup à craindre des eaux torrentielles " (p.144). Inconvénient durable puisqu'un éboulement s'est encore produit lors d'un de nos séjours en 1995.

¹⁷⁹ "De la chapelle Sainte Marie au lieu-dit Viduelli, chemin d'intérêt communal n° 8 ", francisé en "*Traverse a Vedovelle* ".

¹⁸⁰La solution adoptée se heurte cependant à deux obstacles : 1) Le profit tiré de la vente des biens communaux ne doit pas porter préjudice aux travaux de l'église et à l'édification d'un clocher, pour lesquels on a déjà

"1) Rosso, Valdaroni, St Elyséo, Finucchiäi, Antaïa, Belfiori pourraient être livrés à la culture, mis à ferme pour une durée de trois ans par adjudication publique (mise à prix : 100 francs) l'adjudicataire pouvant faire sur cette propriété telle culture qu'il croira lui être plus avantageuse et la clôturer.

2) les terrains situés à Saint Élisée entre la Boccha de Buffonaïa et la limite Sud seront donnés en bail à herbe à partir du 1er octobre 1874 jusqu'au 1 octobre 1877, sur une mise à prix de 300 francs.

3) Il sera perçu, comme par le passé, une taxe de 0,20 centimes pour chaque châtaigner planté et 3 francs par are de terrain.

4) La commune se réserve le droit de jouissance comme conformément aux usages sur les terres à l'égard duquel elle n'a rien imposé. Mrs J.B. Sarrola (dit Bassetti) et F. Battistelli, membres du CM, sont délégués pour assister le maire dans l'opération d'adjudication. Le présent arrêté sera publié et affiché".

L'adjudication échouera et la commune reviendra aux pratiques consacrées par les PV antérieurs : chaque chef de famille reçoit un lot de biens communaux qu'il met en culture et ensemence contre paiement au trésorier de fabrique (confrérie de la commune chargée de l'assistance aux familles) de la commune : deux décalitres de blé, affectés au profit de l'église paroissiale en état de réfection (23/05/1872). Lots en commun (*terziere*) : 1) Bruno, Bufonya, Grado, ensemble; 2) Piana alla Sera, Cicciołaja, ensemble; 3) le Rosso, seul. En cas de non clôture, il n'y aura pas de dédommagements pour le propriétaire et, dans tous les cas (clôture ou non), une amende pour toute introduction de bestiaux et animaux sans autorisation du maire.

Le même mode de jouissance commune des biens communaux et le système de *terziere* sera reconduit en 1882, 1883, 1884, 1885 : pas de possibilité d'affermage, les biens communaux sont laissés en jouissance commune d'octobre à octobre.

Le 3 juin 1886, la mise à prix pour l'adjudication des biens communaux (hormis La Punta semée à glands après un incendie) est fixée à 400 francs (au lieu de 100 francs 10 ans auparavant) du 1er septembre 1886 au 31 août 1887, "comme le veut l'usage immémorial".

Les taxes, elles, n'ont pas changé : 1 are : 3 francs ; arbres fruitiers : 0, 20 ; chèvres et boucs : 0,15 ; brebis et moutons 0,15 ; bêtes *chevalines et vaccines* : 0,10 ; de 0,30 à 0,50 francs pour

commencé à vendre des parcelles (février 1872 : Pioppo; juin 1872 : Boca Tondo; novembre 1872 : Santa Maria). 2) L'incessante usurpation de parcelles des biens communaux, essentiellement par plantation "d'arbres de châtaigniers". On trouve trace de telles pratiques à chaque PV. Le 19/10/1873, par exemple, P. Pietri demande à être déchargé de la somme de 20 francs pour 100 arbres de châtaigniers plantés et enracinés dans une parcelle sise au lieu-dit Saint Élisée, territoire de Sarrola, clos à mur et haie depuis plus de 60 ans. La commune répondra que, le terrain étant communal et la commune en ayant toujours joui tranquillement et pacifiquement, les arbres sont bien imposés, précisant même que, si, après un jugement du 8/06/1874 rendu par le juge de paix du canton, Pietri a été maintenu en possession des arbres de châtaigniers susdits, la commune, elle, a été maintenue en possession du terrain.

les forains étrangers. L'adjudication aura lieu le 22 août 1886 à 6 heures du matin devant "l'hôtel de la mairie" :

"Après lecture faite des clauses et conditions de l'adjudication nous avons annoncé qu'il allait être procédé à la réception des enchères sur la mise à prix de 400 francs. Il a été allumé un premier feu pendant lequel le sieur Bianchetti Baptiste de feu Antoine a offert 400 francs. Après avoir allumé un second feu, puis un troisième feu, puis d'autres feux s'étant éteints sans enchère, nous avons adjugé au sieur Bianchetti Baptiste de feu Antoine demeurant à Sarrola les biens communaux au prix de 400 francs à la charge pour lui d'exécuter les clauses et conditions de l'adjudication"

En mai suivant, la mise à prix tombe à 300 francs, les biens communaux étant adjugés à 340 francs à Tavera Jean-Dominique. Dès le 28 septembre, Tavera se plaindra du petit nombre de troupeaux venant pâturer, d'où une perte pour lui de 50 francs. Le conseil municipal acceptera de le décharger de cette somme.

Parallèlement le conseil de fabrique se plaint de ce que la réfection de l'église, commencée depuis plus de 15 ans, est toujours inachevée et prie le préfet de poursuivre devant les tribunaux toutes les personnes redevables à la fabrique. La fabrique ne peut elle même s'acquitter du paiement de l'indemnité de logement du vicaire (60 francs).

La mise à prix est reconduite pour 350 francs en 1888, mais, le 2 septembre à 4 heures du soir, les trois premiers feux s'éteignent sans enchères. L'adjudication est close sans qu'il soit tenu compte de la proposition du sieur Tavera demandant à traiter de gré à gré pour la somme de ... 150 francs.

En 1889, ce même Tavera enlève l'adjudication, tombée à 200 francs, pour la somme de 201 francs, au premier feu. Aucun particulier ne surenchérit. Le CM doit se rendre à l'évidence, l'élevage a suffisamment chuté sur la commune pour que l'adjudication à un propriétaire ne procure pas les revenus escomptés. L'habituel adjudicateur, qui n'a pas encore pas été remboursé de ses 50 francs, se plaint lui-même (le 31/05/1889) de ce que "le nombre de bétail qui pourrait pâturer sur les biens communaux a considérablement diminué". Ce lent essoufflement de l'élevage, concomitant à l'extinction de l'exploitation communautaire, après des siècles d'existence, n'a pas été sans soubresauts. Contestations et conflits entre particuliers ayant complantés les biens communaux avant 1832 (où est fixée une rétribution annuelle de 0,25 francs), pâturage illégal de "bêtes vaccines ou porcines sur les terres ensemencées et clôturées en commun", dégâts du feu implicitement imputés aux bergers (comme en témoignent les PV du 16/11/1876, du 31/05/1885, où l'échec des tentatives de reboisement),

conflits avec les gardes champêtres, oppositions entre les répartiteurs et les bergers, constitution de commissions agricoles cantonales, sédentarisation par achats de parcelles constructibles qui se multiplient après 1900. Tout cela inscrit localement les profondes mutations structurelles démographiques et économiques qui affectent l'île durant les dernières décennies du siècle.

Le CM, considérant qu'il n'y a pas de possibilité de mise en fermage des biens communaux, mais que la commune a cependant besoin de se procurer des revenus pour assurer son fonctionnement, vote pour 1889 le retour de la jouissance en commun : la moitié des biens communaux sera ensemencée et l'autre moitié réservée pour servir au pâturage, et ce sur une durée de 4 ans (du 1/10/1889 au 1/10/1893). Chaque chef de famille jouissant d'un lot s'acquittera de la somme de 400 francs, sera tenu de concourir aux travaux de clôture en commun, et pourra contraindre par tribunaux les individus qui ne voudraient pas prendre part aux travaux de culture. Il devra cependant, avant de mettre le feu à d'éventuelles broussailles, en avertir les propriétaires y possédant des plans de chataigniers. Aucun habitant ou autre ne pourra envoyer ses bestiaux sur les terres ensemencées. Le reste des biens communaux sera laissé en jouissance pour être pacagé en commun. Le procédé ni les tarifs ne changeront guère jusqu'à la 1^o guerre mondiale (cf. le 31/08/1913, dernier PV où il en fait mention).

- L'instruction publique

Cette question concerne la fixation du taux de rétribution scolaire, du traitement fixe de l'instituteur et de l'institutrice, ainsi que la demande renouvelée (première demande au CM du 5/11/1872) par la commune de créer une autre école pour les enfants du hameau de Carcopino, soit un tiers des jeunes enfants du village. L'argument-clé est le suivant :

"Suite à la distance Carcopino-Sarrola (plus de 2 kms) beaucoup de jeunes enfants, les filles surtout, sont privés des avantages de l'instruction primaire à cause du mauvais temps l'hiver et des chaleurs l'été".

La commune de Sarrola est novatrice en matière d'instruction publique : en 1820 elle était l'une des seules communes (avec Bocognano et Ucciani, qui ne reçoit que 5 garçons) de la vallée de la Gravona à posséder une classe. Les archives ne disent pas qui y faisait fonction

d'instituteur¹⁸¹ puisque l'école normale ne verra le jour à Ajaccio que le 13 juin 1829, et n'entrera en exercice effectif qu'en 1833, aiguillonnée par les exigences de la loi Guisot (28/06/1833) proclamant la liberté de l'enseignement (ce qui laissera en fait à l'église une place toute puissante au travers des écoles congréganistes, bien que l'état défende l'installation de plus en plus massive d'écoles publiques).

La francisation est une des priorités de l'ordonnance de 1816 : ("la langue de la nation la plus policée est l'expression de la civilisation"), ce qui permet au *Journal du département de la Corse* n° 11 (encore bilingue) d'écrire, lors de la nomination des ecclésiastiques comme instituteurs des écoles des communes des cantons corses :

" L'époque si vivement attendue par tous les Corses véritablement Français est enfin arrivée. Trente écoles cantonales destinées surtout à propager la connaissance de la langue nationale vont être ouvertes à une jeunesse intelligente qui y apprendra 1°) les principes de notre sainte religion, 2°) la grammaire française, 3°) l'arithmétique, 4°) la calligraphie ou belle écriture ".

En 1820 il est vrai que seul un millier de Corses à peine savent parler et écrire français, 10.000, peut-être, le comprennent plus ou moins bien. Le cahier des doléances arrêtées par l'Assemblée générale du Tiers Etat (18/05/1789) se faisait déjà l'écho de cette revendication des communautés et des notables. Si elle ne figurait pas nommément dans le cahier de Sarrola, le jeudi 30 avril 1789, la communauté voisine d'Ucciani plaçait en première requête la création et l'entretien d'une " école gratuite pour le peuple pour apprendre à lire et à écrire aux enfants du peuple "(A Mimoria 1997, pp.9-10). L'idée d'une instruction publique est donc largement partagée dès la fin du XVIIIe siècle.

La commune de Sarrola ouvre même une école de filles dès 1862, avec une véritable salle affectée à cet usage, 200 francs de traitement fixe pour l'institutrice et une indemnité de logement (à la même date, le traitement du crieur public s'élève à 40 francs). En 1867, le remplacement de l'instituteur a coûté 700 francs pour " un grand nombre d'élèves ". Ce même instituteur, Séraphin Leschi touche, en 1870, 100 francs par mois, autant pour son logement, plus un franc par élève de plus de 7 ans, 0,50 francs pour les moins de 7 ans¹⁸².

¹⁸¹Un curé, comme celui qui à Ucciani, en 1823 "enseigne les principes de la langue latine et italienne et l'arithmétique," remplacé en 1829 par un "médico", et têt concurrencé (en 1835) par un instituteur privé ?

¹⁸² A la même époque, la Gazette Ajaccienne de 1° décembre donne le prix courant des principales denrées de consommation pour l'année précédente : "1kg de pain de première qualité : 0,50; de 2ème qualité : 0,35; 1 litre de pétrole : 0,75; 1kg de viande de boeuf : 1,60; ainsi qu'une douzaine d'oeufs; 1kg de haricots : 0,30; 1 litre

Extraits du Registre des délibérations du Conseil
Municipal de la Commune de Serrata Caropino

L'an mil huit cent soixante seize le 4^{me} Dimanche 1^{er}
octobre à un heure de relevé. Le Conseil Municipal de la Commune
de Serrata Caropino, réuni en session extraordinaire en vertu
d'une autorisation de Monsieur le Préfet en date du 22 7^{bre}
dernier sous la présidence de Monsieur le maire (Caropino
Busoli, Paul François,

Présents M. M. Serrata Jean Baptiste, Serrata Jean
Balthus, Serrata Jean Paul, Santinacci Dominique, Casanova
Jean Simon, Bonardi François, Casanova Antoine,
Caropino Busoli Paul François, Maire

Monsieur le Maire après avoir donné lecture au conseil de
la circulaire de Monsieur le Préfet en date du 22 juillet dernier
à propos l'utilité qu'il y aurait pour la Commune à construire une
maison d'école. Il a démontré qu'une somme de 12000 à 14000
francs serait suffisante pour exécuter les travaux, que la Commune
pourrait en s'imposant des sacrifices contribuer à la dépense pour
une somme de six à sept mille francs. Il y avait lieu d'espérer que
Monsieur le Ministre de l'Instruction publique accorderait
un secours suffisant pour assurer l'exécution des travaux.

En conséquence; Il a invité le conseil à choisir l'emplacement
qu'il croyait convenir le plus à l'établissement dont il s'agit et à
désigner l'Architecte qu'il croyait devoir charger de la direction
des travaux

Le conseil après avoir délibéré; Considérant qu'il convient pour la
commodité des deux hameaux dont se compose la Commune de
construire la maison d'école au lieu dit la Trinité sur le terrain
appartenant aux Sieurs Pettinelli, Serravalle, Rose et consorts;
Que Monsieur le Préfet de vouloir bien autoriser la
commune à faire l'acquisition des parcelles nécessaires
en cet endroit; le prie en outre de vouloir bien autoriser Monsieur

Cependant, le sous équipement est patent, comme l'atteste la demande, faite en 1875, par Mr Paravisini, instituteur communal, d'un vote de 100 francs pour constitution d'une bibliothèque, armoire et bureau de maître pour l'école des garçons. Le conseil municipal de l'époque, considérant qu'une bibliothèque scolaire est "appelée à inspirer à la population le goût de la lecture et par suite à propager chez les habitants l'instruction, les saines doctrines et l'amour du travail", votera la somme. Maire et instituteur sont dans ce cas du même bord, ce qui ne sera pas toujours le cas, loin de là, dans la commune¹⁸³, comme dans l'ensemble de la Corse où il semble que "le prestige dont jouit l'instituteur porte souvent ombrage au maire", l'inspecteur d'académie rapportant même en 1861 "qu'il se mêle trop souvent aux luttes locales pour n'avoir que rarement assez de force pour n'être d'aucun parti".

Cette création d'école, demandée au CM de 1874, ne serait pas trop *honéreuse* (sic) et pourrait également profiter au hameau d'Ondella. Celui-ci fait certes partie de la commune de Valle, mais n'est qu'à une petite distance de Carcopino. De plus, il faut aux enfants d'Ondella plus d'un quart d'heure et une rivière assez considérable (privée de pont) à franchir pour se rendre à l'école de Valle. Devant l'impossibilité de transporter les écoles de filles et de garçons en un lieu intermédiaire entre les deux hameaux (absence de local convenable faisant que l'école serait désertée par les enfants des deux hameaux), le CM émet le vœu qu'une « classe d'institutrice » soit créée au hameau de Carcopino pour les jeunes garçons jusqu'à 8 ans. Un an plus tard, le 18 mai 1875, avec les mêmes arguments, chiffres à l'appui cette fois, les conclusions seront différentes : l'école de filles de Sarrola est fréquentée par plus de 80 élèves, et encombrée par une vingtaine de fillettes du premier âge qui rendent la tâche de l'instituteur très pénible et occasionnent une grande perte de temps. L'école, créée à Carcopino, accueillerait en fin de compte les filles jusqu'à 9 ans et les enfants de l'Ondella. Le besoin de se libérer du loyer d'un local conduira même au vote, le 1/10/1876, « pour la commodité des deux hameaux », d'un projet de maison d'écoles justement à mi-chemin des deux hameaux, à la Trinité, sur le terrain appartenant aux sieurs Petinelli, Pancrazi et consorts. La demande d'acquisition de ces parcelles sera adressée au préfet, parallèlement à la demande d'un devis à Mr Vincent, agent voyer d'arrondissement. Le problème est celui du coût : de 12000 à 14000

d'huile d'olive : 1,60; 100 kg de bois de chauffage : 2 francs; 1 litre de vin de l'année : 0,50; 1 décalitre de châtaignes : 0,80".

¹⁸³Comme ce conflit en 1902 entre l'instituteur, également secrétaire de mairie, arbitrairement relevé de ses fonctions par l'adjoint municipal remplissant par intérim la fonction de maire, et réintégré avec une allocation de 50 francs pour dommages et intérêts, après une épique affaire de bouchage volontaire du tuyau d'écoulement du cabinet d'aisance au moyen d'un balai en branchages de cystes et bruyères !

Francs avec participation de la commune à hauteur de 6 ou 7000 francs. Pour un budget tournant autour de 1500 francs, la charge paraît considérable. La commune procédera pourtant à des achats de terres et de jardins (Chiesa, Catalinaja, Trinita, Ciaccone). A la suite de multiples retards et de divers démêlés, les travaux n'en seront réceptionnés que le 8 Février 1903. Cependant, rien ne se fera avant 1881, c'est-à-dire à l'accession au poste de maire de J.B. Sarrola (dit Bassetti). Ayant travaillé à un projet de maison d'écoles, il en présentera les plans (Romanetti, architecte agréé) et le mode de financement, le 30/04/1882 à 1 heure de l'après-midi. Il s'agit d'un emprunt de 21000 francs remboursable sur trente ans, à 2 % d'intérêt. Le CM l'autorise à traiter, au nom de la commune, avec la direction générale de la caisse des dépôts et consignations pour la réalisation de l'emprunt. L'alignement à suivre pour la construction de la maison communale est arrêté le 11 juin 1883. Les travaux commencent avec les premiers versements de l'emprunt en juin 1884. Mais, le 24 août, Mr Lucciani, l'entrepreneur des travaux de la maison d'école, se plaint de s'être vu empêché de prendre de l'eau à la fontaine publique du Pioppo par Mr Baptiste Carcopino, ancien maire de la commune (battu par le maire actuel) qui se proclame propriétaire de la fontaine. Le CM donnera raison à l'entrepreneur. Le 5 septembre 1885, le même Lucciani demandera un supplément de transport pour les marches de l'escalier de la maison d'école du fait du changement de lieu d'extraction (de Sarrosoggio à Facciata Rossa), à cause de la qualité du granit. Il réclamera en outre le versement de 3694 francs dus par la commune. Le 3 janvier 1886, devant l'absence de réponse, il demandera résiliation de son contrat. Le conseil municipal l'accusera : 1) de prétexter avoir chômé par manque d'eau alors qu'il est de notoriété publique que les travaux ont été suspendus pour aller travailler à la construction du clocher de Lopigna, 2) de ce que les mandats d'acompte ayant été régulièrement et consciencieusement délivrés, la résiliation est indue :

« Si le sieur Lucciani demande résiliation de son marché, le motif pur et simple est qu'il a perdu la confiance de ses ouvriers, qu'il n'a réglé qu'imparfaitement, et qu'il s'est servi en partie des sommes qu'il a perçues pour régler d'autres dettes ».

Vu le retard à la livraison, prévue le 11/09/1884, le conseil municipal rejette la demande d'annulation et menace de poursuivre l'entrepreneur devant les tribunaux compétents. Un brouillon du délibéré met en lumière les abus de l'entrepreneur, précisant en outre que "le granit de Sarrassojo vaut cinquante fois celui de Facciata Rossa et qu'il a préféré ce dernier

parce qu'il y gagnait le triple, d'autant plus qu'on en voit la preuve il y en a déjà un tiers (des marches) de brisées parce que c'est du granit de Facciata Rossa tandis que si c'était du granit de Sarrasojio il n'y en n'aurait pas eu de cassées".

Le 17/02/1886, le conseil de préfecture, décontenancé, prend en compte les entraves subies par l'entrepreneur, mais demande une expertise contradictoire et exige que l'entrepreneur augmente l'activité de son chantier sous peine de résiliation de ses droits. Le maire absent pour maladie, l'affaire traîne encore, malgré la visite de l'inspecteur primaire d'Ajaccio à la maison d'école en construction, 13/06/1886. Il en coûtera pour cette visite 33,33 francs de frais à la commune, prélevés sur les fonds nécessaires à la dite construction ! L'arrêt des travaux n'empêchera d'ailleurs par la commune de s'engager à payer les frais de transport pour la concession de livres par le ministre de l'instruction publique à la commune ! En mai 1888, J.B. Carcopino reprend la mairie à Basetti. Pour lui, le plus urgent semble être de régler ses comptes avec son prédécesseur¹⁸⁴. Les travaux de la Maison d'école ne sont toujours pas à l'ordre du jour. Les dépenses qui y ont trait ne cessent pour autant de s'accroître: le 16/08/1888, la commune est condamnée à payer 244,25 francs à l'agent voyer cantonal pour ...une d'expertise des travaux de la maison d'école.

Le 17 septembre la crise couve. Le maire récapitule la situation depuis 1882 et les engagements pris à l'époque par l'état accordant une subvention pour la construction de la maison d'école : la population scolaire de Sarrola-Carcopino (sur un total de 971 habitants : 56 garçons, 51 filles, de 4 à 13 ans - auxquels il faut ajouter un certain nombre d'élèves ayant dépassé 13 ans "auxquels on ne pourrait brusquement fermer l'école sans les priver d'un

¹⁸⁴Par exemple, les trois gardes champêtres nommés par Basetti n'ont plus l'aval du CM. Sous couvert de doléances de la population et "attendu que depuis fort longtemps, ils laissent le territoire de la commune à l'abandon pour s'occuper de leurs affaires personnelles", le conseil municipal souhaite leur remplacement par "des hommes plus actifs et plus vigoureux". Le véritable motif transparaît peut-être dans la remarque que "à partir du jour de l'installation de la nouvelle municipalité ils ont publiquement manifesté leur mauvais vouloir en s'obstinant (pour *s'abstenant*) de reconnaître le représentant de la commune". Ils sont d'ailleurs trop payés : "1.600 francs est une dépense trop élevée relativement à la somme totale allouée aux différents services. Il ne convient pas de consacrer le 1/5^e des recettes pour payer des agents, utiles il est vrai, mais qui ne doivent pas être une charge excessive pour la commune". Leur traitement sera donc ramené à 1100 francs pour 1889. Les rouages du clientélisme et la *bassa pulitica* (politique politicienne) passent par ces (op)positions institutionnelles. Au mois d'Août, sans doute après une rixe ou un conflit, "le maire expose que dans l'intérêt de la tranquillité et de l'ordre public et pour éviter les contestations et les rixes qui peuvent surgir entre les intéressés à propos de l'emploi des eaux communales qui servent à l'irrigation, il est nécessaire de procéder sans retard et pour l'année courante au partage des susdites eaux". (A. Borrossi prendra les eaux du 25/08 à 5 h du matin jusqu'au 27/8 à 8 h du soir; J. Barraza du 27/8 8 h au 29 /9 8 h; M. Tavera, etc).

On retrouve ces tableaux très détaillés de distribution des eaux de l'Alzelli, Vittoli, Chiara stella, ainsi que l'interdiction d'utiliser l'eau des fontaines et abreuvoirs au moyen de manchons adaptables, d'y laver ou rincer le linge ou tout autre objet, jusqu'à nos jours.

complément d'instruction indispensable à leur éducation" - ne permet plus d'accueillir tous les élèves : la création d'une école enfantine s'impose, et la commune est :

"prête à accueillir le transfert de la première école enfantine qui viendrait à être supprimée dans des communes importantes qui n'ont pas fait de sacrifices pour la construction d'une maison d'écoles mais ont obtenu création d'une école enfantine sans comprendre que dans l'instruction résidait la force et la grandeur d'une nation, les bienfaits du gouvernement de la république".

Le préfet lui-même s'impatiente et nomme un architecte pour faire le décompte des travaux à exécuter, proposant au CM de voter les fonds nécessaires pour faire face à la dépense. Le maire se déclare prêt à abandonner les poursuites et " à ne plus se préoccuper des incidents antérieurs" pour surmonter les obstacles et mener à bonne fin " l'oeuvre entreprise à grands sacrifices ". Mais le 27 septembre la crise éclate. Le maire est mis en minorité par son propre conseil municipal (conduit par A. Tusoli) qui demande une enquête supplémentaire par jurisconsulte sur le différent opposant le CM à l'entrepreneur Lucciani¹⁸⁵. Le 28 octobre, la commune se pourvoit en Conseil d'Etat. L'emprunt court depuis 1882, le conseil municipal " oublie " (sic) de payer le loyer au propriétaire de la salle d'école des garçons, et, le 28 février, tombe une mise en demeure préfectorale à la commune de payer 7701 francs à l'entrepreneur Lucciani.

La séance du 10 mars 1889 dut être animée, le maire, revenu, exhortant le conseil municipal à s'acquitter de la somme ("pour mettre fin à la situation désastreuse qui dure depuis trop longtemps et se trouver dégagé de tous les obstacles qui ont empêché la commune de s'occuper utilement de la question de la maison d'école"), rappelant une nouvelle fois les vœux et les sacrifices de la population. Le CM, malgré la mise en demeure et les vives instances de son maire, déclare ne pas vouloir intervenir dans tout ce qui a été fait précédemment concernant la maison d'école et refuse de voter les fonds. Le 7 mai, nouveau refus du conseil municipal de se soumettre à l'injonction préfectorale, et, le 12, contre-attaque du principal adversaire de Lucciani, A. Tusoli : pour obtenir le non-paiement de la somme réclamée (7701 francs), il "retourne" l'arrêté préfectoral stipulant que tout matériel appartenant à Lucciani devient propriété de la commune, en expliquant que, par la négligence de l'entrepreneur, ce matériel (planchers, grilles, fer, tuiles, briques, chaux) a été détruit et que les

¹⁸⁵J.B. Carcopino s'abstiendra par la suite de siéger au conseil municipal.

pertes de la commune s'élèvent de ce fait très exactement à ...7701 francs ! Pour cette négligence, la traduction en justice de Lucciani reviendrait à lui faire acquitter très exactement à la commune la somme qu'il réclame à celle-ci. Le 16/05/1889, le préfet autorise les poursuites. Lucciani, finalement débouté, les travaux seront repris par Mr Santamaria, architecte et Mr Morelli, entrepreneur, mais n'aboutiront à la réception définitive du groupe scolaire que le 8/02/1903, le même jour que la réception provisoire du clocher de l'église.

C'est dans le cadre et l'ambiance de cette histoire mouvementée de l'introduction de l'instruction scolaire à Sarrola que les enfants de Santu, du moins les deux garçons, Antoine, né en 1836, et Jean Dominique né en 1850, bénéficieront de l'instruction primaire, Antoine étant même conseiller municipal et apposant régulièrement sa signature au bas des PV à titre de conseiller ou de notable, Jean Dominique ayant laissé quelques lettres figurant dans notre corpus.

Jean (notre principal acteur, le fils d'Antoine), né en 1870, ne semble pas avoir été scolarisé à Sarrola, autrement que dans les petites classes. Seul garçon d'Antoine, orphelin de mère dès sa 5e année, et de père à sa 13e, sa scolarité sera prise en main par son oncle maternel, Jean Olivier Perreti, frère de sa mère Marie Catherine, épouse d'Antoine, et curé exerçant à Cannelle (petite paroisse voisine de Sarrola, versant Cinarca du col de Sari Soghju). Jean sera élève des Frères de l'Ecole Chrétienne, instituteurs publics à Ajaccio, jusqu'en 1886. Il obtiendra son certificat d'études public à Ajaccio, le 29/7/1886, l'année de ses seize ans. Son oncle souhaitait qu'il devienne sous-officier en intégrant l'école de Saint-Maixent, mais Jean préférera s'engager dès ses dix-huit ans (1888), prétextant dès lors le manque de temps pour préparer le concours d'entrée à Saint-Maixent, ou y renonçant en plaidant la difficulté d'y parvenir. Ses soeurs iront elles aussi à l'école, mais ne poursuivront pas leur scolarité au-delà des petites classes. Leur degré de maîtrise de l'écriture en témoigne.

1.3. Des marges des CM à la politique

Ces envolées idéologico-administratives des PV de CM sont à resituer dans le contexte d'une gestion administrative omniprésente et incontournable qui oscille entre l'esprit d'économie et une indéniable jouissance tatillonne à l'égard de la très convoitée fonction municipale. D'une manière plus large encore, elle s'inscrit dans la francisation accélérée de la Corse depuis le début du XIX^e siècle.

Toutes les procédures ne relèvent cependant pas du même registre :

1°) Certaines (par exemple, le PV de délimitation de la commune du 12 mai 1843) ont pour objectif clair d'affirmer une identité communale passant par le repérage et la confirmation d'une toponymie fixée " de tradition immémoriale ", y compris dans la légitimité des revendications de terrains disputés par des (et aux) communes voisines (comme celle de Tavaco).

2°) Refondée par cette lecture/écriture du territoire, "l'individualité communale" (selon les termes mêmes du PV) ne peut pas être du même ordre que d'autres procédures relevant plutôt quant à elles de l'affirmation symbolique de l'importance de l'état français : liste des acquisitions de textes institutionnels "qu'il importe à la bonne administration de la commune de connaître " (3/05/1874); abonnement (02/02/1879) de la mairie au " *Journal de la Corse* "; achat d'un drapeau français "servant à pavoiser la maison commune" (11 francs) et du "portrait du président de la république"; cérémonies particulières à la nation française, comme par exemple, la fête du 14 juillet dont on trouve mention en 1883 :

"Il importe que la fête nationale du 14 juillet instituée par la loi du 06/07/1880 soit célébrée avec autant d'éclat que le permettent les ressources locales et que tous les chefs-lieux de canton, notamment les édifices publics (mairie, justice de paix, écoles, caserne de gendarmerie) soient pavoisés et illuminés" (suite à la circulaire préfectorale du 30 juin).

Le conseil municipal déblocquera donc la somme de 40 francs à cet effet, et votera de plus un fond nécessaire (toujours sur circulaire préfectorale) pour le 100^e anniversaire de la première séance des Etats Généraux.

3°) D'autres initiatives relèvent quant à elles indéniablement du niveau local, voire micro local, qui se marque, par exemple, dans les travaux d'entretien de lieux utiles à tous les habitants. Il en va ainsi de "la nécessité de clôturer le cimetière actuel, insuffisant et livré au parcours des bestiaux de la commune, afin d'assurer le respect que l'on doit aux morts et de l'élargir afin de le rendre suffisant" (12/02/1905).

Problème qui reviendra à l'ordre du jour, en novembre 1915, quand la population se plaindra de son mauvais état, "plein de ronces et des cistes", obligeant le conseil municipal à "prendre toutes dispositions pour donner satisfaction à la population et rendre propre le champ de repos de nos morts qui a déjà l'honneur de posséder une des premières victimes de la guerre actuelle".

Mais on en trouve trace également dans les déboires quotidiens qu'illustre bien "l'affaire" des latrines scolaires volontairement bouchées par l'instituteur de septembre 1909, ou bien encore dans ces légers traits d'humour du secrétaire de séance d'août 1875 : "4 heures ont déjà sonné, le conseil s'est ajourné au jour suivant", "Et le 4 du mois d'Août, le conseil s'est réuni de nouveau", ou dans l'en-tête du cahier des PV (1852-1870), écrite au crayon sous le tampon communal : "Dieu a créé le monde pour se faire connaître"...

Notons enfin qu'on retrouvera toujours l'ambiance des budgets municipaux, pointilleux à l'extrême¹⁸⁶ dans les rapports militaires, économiques et commerciaux de notre acteur, exemplaires certainement de l'administration française, mais qu'il faudrait étudier chaque fois d'un point de vue individuel. En l'occurrence, ces énumérations fournissent au moins un instantané administratif et sociologique, miniaturisation qui permet le passage du microcosme journalier au macrocosme de l'administration française et des moeurs de l'époque. Le croisement avec d'autres archives (gendarmerie, justice de paix, notariales) aurait certainement permis d'affiner cette photographie brute.

4°) Enfin, la *pulitichella* (petite politique locale) est incontournable dans ces deux dernières décennies où la liberté de la presse retrouvée (1881), et l'extension des libertés municipales (1884) multiplient les journaux d'opinion, en Corse comme sur le continent¹⁸⁷. Si l'impression d'une gestion immobile et équivalente par les maires successifs est perceptible jusqu'à 1881, l'élection de Bassetti mettra la commune véritablement en mouvement vers l'extérieur : vers Ajaccio (avec le service de voiture en 1886, le chemin de fer en 1888)¹⁸⁸, mais aussi vers le

¹⁸⁶"Dépenses : timbres état civil : 20; confection matrice contribution : 20; gardes champêtres : 300; appariteur communal : 60; taxe sur les chiens : 10; frais de bureaux : 60; frais du receveur municipal : 60; salaire secrétaire de mairie : 100; service enfants assistés : 35; loyer maison commune : 320; fête nationale : 50; loyers et mobiliers de la salle de justice de paix : 100; reboisement des biens communaux : 100; logement du vicaire : 60; loyer local et écoles de fille et de garçon : 40; indemnité entrepreneur voiture : 400; création bureau télégraphique : 400; pensions aux aliénées : 50, (...) vote du budget de la commune : 2.000 francs" (31 mai 1889).

¹⁸⁷cf. l'échantillonnage impressionnant proposé dans "*Stampa Corsa*", 1992.

¹⁸⁸ Il est néanmoins difficile de percer la part d'authenticité sous le discours administratif des élus et des notables (cf "le plus haut intérêt pour le pays de voir ouvrir à l'exploitation la ligne de chemin de fer depuis Ajaccio jusqu'à Bocognano", le 23/05/1886). On peut ainsi s'interroger sur la qualité que pouvait offrir le service de transport quotidien de voiture entre Sarrola et Ajaccio ouvert par Pellicini en 1888 ("considérant que la commune se trouvant à plusieurs kilomètres de distance de la route nationale et n'ayant aucune communication avec la ville et sous l'aspect nécessaire et utile à l'intérêt public et à encourager toute entreprise tendant à ramener le progrès et à créer des relations faciles avec la ville" quand on sait par exemple les scandales auxquels donnèrent lieu les indemnités complaisantes pour le passage de la ligne de chemin de fer, au milieu des profondes mutations structurelles, démographiques et économique qui affectent alors l'île. L'influence d'Arène se confirmera avec la visite, en 1903, à Sarrola de son successeur à la députation, D. Forcioli. Le *Lamentu di u trenu*, composé vers 1890 par Maria Felice Marchetti donne un point de vue opposé (*Ochje in Corsica lu trenu e fattu per i signori*, aujourd'hui en Corse, le train est fait pour les seigneurs), négatif (*a ch'a imbintatu lu trenu e statu una bruta guigna*, (...)) et *in capu li possa vene una bellissima tigna*; celui qui a inventé le train est une

LES MAIRES DE SARROLA

1850 - 1860 : Jean Baptiste Ambrosini

1860 - 1870 : Joseph Marie Battistelli

1871 - 1872 : Colonna d'Istria

1872 - 1873 : Jean Antoine Carcopino

1873 - 1875 : François Antoine Carcopino-Tusoli

1876 - 1880 : Paul François Carcopino

1881 - 1888 : Jean Baptiste Sarrola (dit Bassetti)

1889 - 1890 : Jean Baptiste Carcopino

1891 - 1902 : Jean Baptiste Sarrola (dit Bassetti)

1903 - 1904 : Jean Baptiste Carcopino

Janvier-Mai 1904 : François Battistelli

1904 - 1907 : Jean Baptiste Battistelli

1908 - 1909 : Jean Baptiste Sarrola (dit Bassetti)

1909 - 1915 : Ange Antoine Sarrola

1915- 1919 : Marc Carcopino-tusoli (faisant fonction)

1920- 1924 : Ange Antoine Sarrola

1925- 1944 : Jean B.

continent d'une manière plus large (journaux, télégraphe en 1889). La succession des maires, quelle que soit leur couleur politique, met en jeu tout un réseau d'alliances inter-familiales (nous y reviendrons pour la période de 1900-1905 à travers la correspondance familiale) mais donne aussi l'impression d'un espace dans lequel s'inscrit, comme naturellement, l'alternance et le jeu politico-administratif. En effet, le changement de maire ne modifie apparemment rien à la politique effectivement développée ou même réalisée. Sans accréditer une reproduction circulaire des élites, dans laquelle s'échangeraient un patrimoine politique et des réseaux d'alliance familiaux, distincts dans le village, il semble bien cependant que :

"transmission et compétition sont les ingrédients complémentaires d'une même dynamique. Le renouvellement périodique des responsables locaux est marqué par une période d'incertitude et de tension : au café et dans les foyers les discussions vont bon train, suscitant parfois quelques incidents notables" (Abélès, 1986, p.205).

L'image que donne la simple lecture des PV de CM n'est pas uniquement administrative/institutionnelle. Elle traduit aussi, au travers de ses calligraphies multiples et différenciées, la respiration, politique cette fois, de la commune, à travers la fameuse révision des listes électorales, qu'une commission, à la diligence du conseil municipal mais surtout du maire, exerce scrupuleusement et sans doute aussi arbitrairement (les documents du déroulement de cette grande affaire communale, détaillés plus loin pour 1929, en donneront une assez juste appréciation).

De plus, certains exercent leurs ambitions politiques personnelles contre le maire en place ou sous couvert de celui-ci: le très habile Bassetti, par exemple, entré au CM dès 1871, sera délégué pour la commission des réclamations sur la formation des listes électorales en 1874, puis à la commission des biens communaux en 1875, secrétaire en 1875, évincé en 1877, et finalement élu en 1881 et jusqu'en 1888 contre l'un de ses "éternels" adversaires (appartenant à la famille rivale des Carcopino) pour revenir encore "aux affaires" en 1891-1902 puis en 1908-1909, date à laquelle il mourra d'ailleurs quasiment au poste.

Le réseau des parentèles dans la conquête de la mairie et sa défense met en jeu des ambitions personnelles et familiales, qui peuvent davantage flatter la réputation d'une famille que les intérêts de la commune. La politique est ainsi le lieu où s'exerce tout à la fois un *éthos* familial et villageois. L'alternance des Sarrola et des Carcopino au poste de maire illustre une

sale "malchance" et il peut lui venir sur le crâne une belle teigne), voire agressif : (*Quandellu fala lu trenu, tiralli una mitragliosa, e la jente chi so drentu, butalli a l'arritrosa !* : "quand le train arrive, tire lui dessus, et



L'ANGLETERRE, seule, porte de saqs et en cache presque l'IBÉRIE qu'elle tient en laisse. L'ESPAGNE fume, appuyée sur le PORTUGAL. La FRANCE repousse les empiétements de la PRUSSE, qui s'écroule sous le poids de la BELGIQUE, l'autre sur l'ALGERIE. L'ITALIE, assis, est à l'assaut : On donc les pieds de B. La CORSE et la SARDAIGNE... un vrai Gervache qui est de tout. Le DANEMARCK, qui a perdu ses provinces dans le Nord, espère les reprendre. Le TURC d'EUROPE batte et s'écroule. Le TURC d'ASIE aspire la fumée de son narguilé. La SERBIE fait des brnds de painière. Et la RUSSIE ressemble à un empereur qui voudrait remplir sa botte.

Carte satirique, 1870.
 Bibliothèque Nationale, Paris.

unité villageoise "particulière" c'est-à-dire *a contrario*, s'exerçant dans la tension entre les hameaux éponymes redoublée dans ce cas par "la bipolarisation fréquente en Corse entre "gens d'en bas" et "gens d'en haut"" (Ravis-Giordani, 1978, p.140). Celle-ci se perpétue encore de nos jours sous l'appellation quelque peu péjorative des gens d'en bas (les "*Carcopinacci*") et sous des remarques touchant par exemple la différence de "l'air" entre les deux hameaux.

Ceci participe également de l'archétype du village dont Sansot (1985) relève, parmi les qualités, qu'il "s'accepte dans sa diversité, il n'a pas le culte pervers de l'hygiène, de la transparence, de la géométrie, de l'ordre. Il compose avec les passions, avec les vices, avec des lieux inutiles et des rideaux baissés et les ruelles qui ne mènent nulle part" (pp 187-188).

En fin de compte, ici, on s'occupe d'autres choses (réseau routier, instruction publique, construction de l'école, adjudication impossible des biens communaux) qui s'inscrivent, malgré la rupture qu'elles constituent, dans une temporalité singulièrement décalée de la représentation des observateurs français. Bien sûr, nous aurons l'occasion de donner d'autres échos de cette *pulitichella* et du déroulement des élections ; bien sûr, on tire des coups de feu pour fêter les victoires, et "l'enchevêtrement immobile des conflits" (Giudici, 1996, p.198) rythme le temps long dans lequel l'administration française a créé des remous, des accélérations et des trous, mais cette population essentiellement agricole semble se passer du codage d'une violence excessive, à l'image de cette carte satirique de 1870 où la Corse, sous le regard des ogres européens, semble singulièrement...détachée.

"Fermée, la vie qu'on y menait sous le regard de l'autre dans le on-dit et le non-dit. Le règlement sur les limites d'un champ, sur les droits de passage, les chataigniers ou les chèvres, la distribution de l'eau pour l'arrosage des jardins, était d'autant plus strictement respecté qu'il n'était pas écrit. La tradition tenait lieu d'acte notarié. Et la foi dans la parole." (Susini, 1980, p.76).

2. Santu et la constitution du patrimoine familial

2.1. "*Una piccola porzione di terra denominato Pratoscello*"

Santu a acheté la propriété de *Pratucheddu* ("*pré choisi* ") à Pasquale Battistelli, un des riches propriétaires de la commune, membre d'une famille de notable, dont le frère Joseph-

jette les gens qui sont dedans par dessus bord)".



Per mezzo della presente privata
scrittura da valere e tenere come se
fosse atto rogato da pubblico notaro,
e qui sotto scritto Pasquale Battis-
telli del fu natale proprietario
domiciliato e dimorante in sarrolo
e carrapino dichiaro di aver venduto
siccome vendo sotto la garanzia
di fatto e di dritto di qual si voglia
futuro suo turbato evizione privilegio
ed ipoteca ed altri impedimenti qual
si vogliono al Signior Santo B-
ndi e qualmente proprietario domi-
ciliato e dimorante in sarrolo e
Carrapino qui presente ed accettante
acquerente per se e suoi eredi il mio
bene denominato Colletta di Sant-
agostino ed una piccola porzione
di terra denominata paratosullo pro-
e situati sul territorio di sarrolo
il primo confinando da levante
con il detto acquerente da mezzo giorno
con bene di Francesco Borroni da ponente
con chioso di angelo francesco tovero
e da settentrione con strada pubblica

Marie est alors maire de Sarrola, comme il a acheté La Nucca à une autre famille de notables, les Carcopino. Le 24 juillet 1865, il paiera "900 francs en monnaies métalliques" pour cet achat, groupé avec celui du Coletta di San Agustino, au-dessus de Pratuscheddu, même si l'acte précise qu'il ne s'agit que d' "*una piccola porzione di terra denominato Pratoscello*", délimitée d'un côté par une parcelle qu'il possède déjà, d'un autre côté par une parcelle appartenant à Francesco Tavera, et enfin par la route publique. Si Pratuscheddu figure bien sur la planche Mezzana du Terrier général de la Corse comme un plateau pentu dominant un noeud de ruisseaux (Li Chioselli, recueillant les eaux de Varmorese qui lui fait face à 1 km à vol d'oiseau, au nord est), la parcelle n'est pas répertoriée comme remarquable en culture, vigne ou plantation, alors que le Pantanu (plus bas) est couvert de quatorze arpents de vignes et que la Falcolettaggia (proche au sud-ouest) en compte dix-huit arpents. Tout juste si l'on y signale deux croix et la proximité d'une fontaine. Elle n'apparaît pas davantage à l'expertise cadastrale de la commune du 29 mai 1845. À 400 m d'altitude, l'emplacement offre, par contre, un remarquable point de vue périscopique sur la commune, depuis La Punta qui domine le village jusqu'au village lui-même, que l'on découvre perché au-dessus du ravin des Zilli, qui sépare Sarrola du pic de Varmorese (où trônait le château des Salaschi et qui fut le théâtre de la bataille évoquée plus haut). Si l'on poursuit le tour d'horizon (en suivant le relevé cadastral de 1843), on découvre le col de Buvonaghja (autre haut lieu guerrier communal) débouchant sur la Cinarca, puis on peut suivre les crêtes au-delà des limites de la commune, et, passant sous le rocher de L'Encapellata, on embrasse le fond de la vallée ainsi que le Monte d'Oro, où, de l'autre côté du col de Vizzavona, commence l'En-Deçà des monts (aujourd'hui Haute Corse). Enfin, à l'est, le regard accroche la Falcunaghja, crête déchiquetée sur la commune de Cuttoli. On suit alors, rive gauche de la Gravona, la crête qui domine ce village jusqu'au sommet de l'Aragnascu, mont qui plonge brutalement dans la plaine ajaccienne et dévoile la mer. Face à l'Aragnascu, est l'autre "pilier d'Argonath" qui ouvre la vallée : le mont Gozzi, invisible, lui, depuis Pratuscheddu.

Sans indication de surface, il est difficile d'évaluer un achat qui, autrement, met en évidence une aisance certaine. D'autant que Santu possède déjà de nombreuses terres, dont certaines proches de la parcelle de Pratuscheddu. Il a aussi poussé jusque dans la plaine, avec *una lenza di vigna* située à Peracci, et achetée elle aussi en argent français. Mais il n'a fait, là aussi, qu'optimiser ses possessions, en acquérant une parcelle voisine d'une sienne propriété. Est-ce une caractéristique de l'agriculture paysanne d'une zone étagée, semi montagnaise, où le

morcellement de la propriété était poussé au point que l'on soit amené à parler de "*piccolo chjoso*", "*portion de lenza*", "*piccola porzione di terra*" (à l'image des minuscules parcelles du piémont italien dénommées *tavale*, ou "grandes tables") et où la facilitation du travail de la terre passait nécessairement par le rapprochement, le rachat de parcelles voisines ? D'autant que, comme le note Levi (1989, p.128) :

"Les distances interdisent souvent de cultiver des lopins éloignés les uns des autres et tout particulièrement de surveiller les récoltes. Les cas de terres vendues parce qu'impossibles à gérer sont fréquents", un "remembrement" tendant à rapprocher ces mouchoirs de poche".

Si tel est le cas, nous avons alors confirmation d'un rapport fortuit entre offre et demande de terre, tout échange (achat, vente) prenant son sens non dans la concurrence entre les vendeurs, mais dans le rapport personnel existant entre vendeur et acheteur (vicinalité des propriétés, alliance, notabilité...). Il s'agirait donc en quelque sorte d'un marché sans véritable demande, dont le notaire n'enregistrera, dans la sanction finale de l'acte, que l'écume d'une myriade d'échanges, de transactions plus ou moins silencieuses et plus ou moins publiques. Le tout consacrerait une "stratégie" sociale active de renforcement des liens sociaux, de renouvellement des "protections ou des dépendances, c'est-à-dire des relations personnelles de solidarité et de soutien, de dépendances et d'inégalité, de dette et de réciprocité" (Lévi, 1989, p.136), par lesquelles la communauté se préserve de l'incertitude du cycle agraire et de la difficulté à contrôler le monde politique et social, tout en prévoyant sa propre sauvegarde. Une approche micro sociale, familiale ici, permet ainsi de remonter aux processus sociaux les plus généraux et les plus abstraits touchant à l'organisation et à la protection, et ce justement parce qu'un village est peuplé de familles, d'individus.

D'autre part, les achats nous montrent Santu (lorsqu'il ne pratique pas l'achat de voisinage pour concentrer ou regrouper ses parcelles) traitant avec les notables du village, ce qui peut traduire *a contrario* son désintéressement pour la politique dans la mesure où c'est bien lorsque les paysans ne trouvent pas d'acquéreurs parents ou voisins mais ont cependant besoin de vendre, dans un contexte difficile, que les notables du village (ou des villages et villes voisins) utilisent les liens de dépendance, de clientèle ou les prestations, qui tiennent à eux les paysans villageois, pour proposer un prix de "charité" (dérisoire), dans ce qu'il faut en

Achats fonciers de Santu :

1835 - 1/4 Nucca

1838 - 1/4 Nucca

1845 - 1/4 Viduccio (jardins + arbres). 130F.

1847 - Jardin à Torre (oliviers, chêne). 300F.

1854 - Procès pour la Nucca.

1855 - Tuschine (140 F. l'oggetto)

- Pierre d'angle de la maison familiale

1860 - Chioso alla Noce (oliviers). 40 F.

1861 - Peracci (vigne). 95 f.

- Tuschine.150 F.

1863 - Chioso alla Noce (oliviers). 30 F.

1865 - Alzelli (jardin: 100 F. l'oggetto)

- Pratuschello + Colletto San Agustin. 300 F.

1882 - Chioso alla Noce (2 pieds d'oliviers)

+ Trefolo del Tasso (3 pieds d'oliviers). 30 F.

1888 - 1er testament

1891 - Testament

° Antoine: 1/4 maison

° Maria Annonciade: 1 vigne (3400 F.) + dot (1800 F.)

° Dominique: 1 étage + Pratuschello + Nucca (8000F.)

fait considérer comme un achat politique qui s'inscrit dans le cadre d'une gestion paternaliste et clientélaire en renforçant leur prestige de notable (cf. à ce sujet Lévi, 1989, p.131).

D'ailleurs, Santu n'hésite pas non plus à acquérir des terres à l'autre extrémité de la commune, au-dessus du village : à Viduccio, en 1845, un jardin avec le quart de ses arbres; en 1847, un autre jardin ("*un piccolo chjoso al lugo detto Torre*"), entre les deux hameaux cette fois, avec ses arbres (des oliviers et un chêne) acheté à l'instituteur communal, Martino Pellicini, en présence du signor Michelle Sarrola, *fattore rurale* et de Giovan Battista Sarrola, propriétaire.

Auparavant (1836), il avait racheté à ses propres frères (Antonio et Francesco) la part de "notre maison d'habitation que nous possédons au village de Sarrola, *a poggio detta Teppa*, en indivision avec l'acquéreur, jouxtant au levant la maison du signor Ambrosini, au ponant, un *chjoso*, pour 250 francs, après évaluation commune" (Acte de juin 1836).

Vingt ans plus tard (1855), il doit songer à construire une maison supplémentaire ou à agrandir l'existante, puisque Battiste Sarrola signe (le 22 mai de cette même année) un acte de vente pour le droit de la pierre ("*il dritto della pietra per potersine servire per face la sua casa, à Santo B*"), "pierre qui est à l'angle de mon jardin, jouxtant d'une part ma maison, de l'autre Dominique Sarrola". Il fait ainsi affaire avec la première famille de notables du village et réalise au total une constellation d'affaires qui placeront la famille au centre de la triangulation notabiliaire communale : les Sarrola, les Carcopino et les Battistelli.

Un mois auparavant (3/04/1855), il avait procédé à un nouveau regroupement de propriétés, dans une optique familiale cette fois, puisque l'achat d'un "*pezzo di terra nel luoco detto Tuschine*" (140 francs *l'oggetto*) à un autre Sarrola, lui permet de rejoindre les propriétés de ses frères Antonio et Francesco jouxtant cette nouvelle acquisition. Ceci sera suivi, en 1861, d'une nouvelle extension par l'achat d'une parcelle de Tuschine (150 francs en argent français) à Francesco Bocognano, capitaine en retraite et dont l'épouse (Mattéa) est née Sarrola.

Durant la même époque, Santu procède pour finir à l'achat de jardins (*chjoso alla Noce* 1860, Alzelle, février 1865) et d'arbres (pieds d'oliviers pour 40 francs au *Chjoso alla Noce*, en mai 1860) et à nouveau, en février 1863, pour la même somme). Il complète ainsi ses jardins du village même (La Teppa), de Viduccio, et de la Tour.

Remarquons enfin que toute cette activité foncière ne va pas sans conflits. Par exemple, pour conserver sa viabilité à sa propriété de la Nucca, Santu dû intenter un procès (fréquents à l'époque pour ce problème vital) à M. Sarrola, lequel avait "détourné les eaux de la rivière

Lavo et empêché l'irrigation de la Nucca". Le gain du procès (100 francs de dommages et intérêts dans les 24 heures, plus 10 francs d'astreinte par jour de retard) sera prononcé, le lundi 26/06/1854, "Au nom de Napoléon, empereur des français, par le Tribunal de paix et de justice du canton de Sarrola-Carcopino". Le document spécifie en outre que Santu B a toujours jouit du droit de passage des eaux de la rivière Lavo pour l'irrigation de la Nucca, dont il a acheté le quart aux frères Giovanandrea, Francescantonio et Angelo Antonio Carcopino qui le possédaient en indivision, après estimation et évaluation d'un commun accord, pour une somme non mentionnée, par le juge de paix de Sarrola, Giovan Domenico Carcopino-Tusoli, le 26/10/1835, sur papier royal timbré à 35 centimes, et, tous les témoins sachants signer, un autre quart en novembre 1838 (jouxé au levant par le fleuve Tramontane et une terre de Giovanandrea Carcopino-Tusoli et, au ponant, par Santu lui-même (sans doute la *lenza* achetée trois ans plus tôt à Francescantonio Carcopino). Il lui en coûte cette fois 500 francs. L'acte de vente officiel ayant été signé le 14/02/1839.

2.2. Les testaments de Santu

En 1891, la commune a l'apparence d'un chantier administratif, social et économique. Elle a atteint son maximum démographique, avec près de 1000 habitants. La Corse, avec quelques 300.000, ne va pas tarder à faire de même. En mars, l'heure de Paris est adoptée. En septembre Santu meurt.

Il a écrit son testament le 25 juin 1890, près d'un an auparavant, donc. Sur ce document, son écriture est difficile, courant avec peine et tremblement sur une feuille épaisse, sans contrôle de ligne et avec de grandes variations de taille suivant les lettres et les mots :

"La répartition de tous mes biens mobiliers et immobiliers et de tout mon crédit et de celui de ma femme, acquis en communauté, m'oblige à établir de ma propre main à nos trois enfants afin que chacun ait sa part de même valeur. L'expertise du patrimoine et des valeurs liquides a été effectuée par des experts élus par accord de toutes les parties et membres de ma famille existants. A mon fils Antoine, le quart de ma maison, à ma fille Maria-Annonciade, épouse Borrossi (Paul Antoine), pour sa portion entière, une vigne de 3.400 francs (dot à payer : 1.800 francs), à Dominique : la valeur d'un étage de la maison, Pratudeddu, Noucca (valeur de tous ces biens : 8.000 francs)".

L'évaluation présentée oscille entre 15000 et 20000 francs, somme non négligeable pour l'époque. Ce testament égalitaire, du moins quant aux legs entre fille et garçons, et



Atto di partimento di tutti i miei beni mobili
e immobili esistente sotto la mia eredità di
quello di Monaco, acquistata in comunione
che moltiplicò di stabilire di mio figlio
per un anno nei nostri tre regni di fine / quel
ognuno obbliga la porzione ereditaria
di diritto di legge e di disposizione
patrimoniale e valore liquidato da due
esperti eletti d'accordo da tutte le parti
in unari della mia famiglia esistenti valore
incensurabile per il fatto di una mia
moglia ed io fratello di lei e mio proprio
figlio la quale nell'atto di mio figlio
Jean Louis Bernardi Domenico e bene
valore di tre mila e mille per cento
di tutti i beni presenti e futuri
prestandone mille e cento e data di
tutti i miei figli Domenico
valore di tutti i beni presenti e futuri
figlio mio figlio Maria Moritata
e Maria per sua particolare intera
una vigilia di tre mila e quattrocento
franchi e pagate mille e cento e tutto
un solo e per la parte della terra di do
terra lego contemporaneamente paternamente
legamente la sua porzione equa e uguale
figlio mio figlio Maria Moritata e tutto
di mille e cinquecento e tutto
e il rimanente e tutto
di mille e trecento e tutto

représentatif du legs de maison exclusivement aux garçons, corrige un premier testament (4 juin 1888) qui ne mentionnait pas sa fille :

"A mon bien-aimé fils Dominique, l'étage de ma maison avec tous ses biens meubles (« *il piano della mia casa con tutti beni mobili* ") et les droits afférents à la vigne plantée en 1879 (...). A mon fils Antoine, le deuxième étage avec tous ses biens meubles ("*il secondo piano con tutto e soî beni mobili*) et les droits sur (la suite est illisible)".

La graphie difficile de ce premier écrit traduit-elle une première alerte de santé, et l'urgence a-t-elle nuit à un partage égalitaire et provoqué des contestations qui ont mené à la rectification de 1890 ? De fait, Maria-Annonciade (née le 6/3/1840) hérite donc, indépendamment de sa dot. Il ne peut s'agir d'une rectification dûe au mariage de celle-ci puisque, si la date de ce mariage ne nous est pas parvenu, la naissance de sa fille Marie en 1870 semble attester de l'ancienneté de celui-ci. Les 1.800 francs, somme importante, sont-ils le solde de la dot ? Celle-ci n'a-t-elle pas été payée, intégralement ou en partie ? Toujours est-il que Maria-Annonciade hérite de plus du double de cette somme et d'une vigne. La différence de qualification ("mon bien-aimé fils Dominique" *versus* "mon fils Antoine" *versus* "ma fille Maria Annonciade") indique-t-elle une simple préférence ou une brouille, quand on sait qu'Antoine est l'ainé (06/08/1836) et Jean Dominique le dernier des enfants (28/07/1850) ? Antoine a-t-il été relativement lésé dans l'ultime testament où seul un quart de la maison lui revient, alors que le legs de 1889 lui en accordait tout l'étage ? L'état du testament du 25/06/1890 témoigne à l'évidence d'un brouillon (sans que nous ayons pu retrouver l'original) et peut parfaitement avoir fait l'objet d'une ultime modification, Santu n'étant mort qu'un an plus tard. Mais la graphie en est cependant alarmante, si on la compare par exemple à ses signatures dans les PV du conseil municipal dans les années 1875. Ce relatif désavantage d'Antoine n'est-il pas d'autant plus surprenant que celui-ci a accompagné son père aux séances du conseil municipal et pouvait prétendre à des ambitions politiques ? Il est vrai cependant qu'il disparaît rapidement des PV. C'est ce même Antoine qui, en quinze ans de mariage, sera père de cinq enfants (Palme : 13 /04/1862; Laurine : 17/09/1864; Pauline : 1867, morte en 1876; Jean : 25/01/1870, et Marie Joséphine : 18/11/1872) et qui, veuf en 1875, décédera en 1893. Ceci accélérera sans doute le rengagement de son unique fils dans l'armée coloniale, la gestion des biens de ce dernier (ainsi que de ses soeurs) sera alors confiée à Jean Olivier, curé de Cannelle et frère de son épouse décédée (Marie Catherine).

Jean Dominique¹⁸⁹, le fils cadet de Santu, se mariera quant à lui (avec contrat) le 25/01/1880 avec Lucie Marsily, issue d'une famille de propriétaires de Cauro, de 10 ans sa cadette. Il en aura 6 enfants : Pierre né en 1881, Marie en 1882, Antoine en 1888, Toussaint en 1890, Jacqueline en 1893 et Annonciade en 1902. A 38 ans, le 24 novembre 1888, en l'église paroissiale de Mezzavia, il sera intronisé *Confrère du Tiers Ordre de la Pénitence du Bienheureux Dominique*. La correspondance qui nous en est parvenue le montre toujours dans une situation financière "délicate", essentiellement du fait de sa passion pour le jeu. Nous aurons amplement l'occasion de relever les implications familiales, patrimoniales et même politiques de cette passion.

3. Les grandes leçons d'une petite parcelle

3.1. Le devenir successoral de Pratucheddu

Le devenir transgénérationnel de cette parcelle de Pratucheddu (actuellement "pratoschello¹⁹⁰") depuis son achat par Santu jusqu'à aujourd'hui illustre bien les aléas du "circuit" de transmission. Nous l'avons vu, Santu la lègue à son fils cadet Dominique et non à son aîné Antoine. Ce cadet ne la lèguera pas à son tour à l'un de ses fils, mais la vendra par morceaux à Jean son neveu, seul fils de son frère aîné, alors décédé. A la mort de Jean, unique héritier mâle, la parcelle reviendra, avec d'autres terres acquises entre temps, à sa femme puis à sa dernière fille survivante. Celle-ci, n'ayant pas fondé de famille, la transmettra au petit-fils de Dominique. Ce faisant, elle la restituera à la lignée du premier héritier. Peu de "loi" de succession dans cette cascade de legs sur quatre générations, mais plutôt la conjugaison de quatre facteurs spécifiques: 1) un choix paternel, 2) un problème d'argent nécessitant, pour garder la terre dans la parentèle (la fratrie), de la vendre au neveu, 3) un legs à l'épouse puis à la fille cadette par absence d'héritier mâle, 4) enfin, toujours par absence d'héritier et fin d'une branche de la fratrie, un retour à la fratrie originaire.

¹⁸⁹Nous aurons l'occasion de reparler de lui, car sa biographie croise régulièrement celle de Jean, et la correspondance se fait amplement l'écho d'une caractéristique essentielle - même pour la postérité familiale - de sa "personnalité" : un manque chronique d'argent du fait de sa passion pour le jeu et de sa facilité à s'endetter.

¹⁹⁰ Nous respectons les graphies extrêmement variables qui recouvrent un même toponyme, parfois dans un même document (cf. Par exemple les PV de CM). De cet indice de forte variation orthographique, il y aurait des leçons à tirer, par exemple à propos de l'introduction de la langue française, de son appropriation différentielle et de son rôle de transformation dans la nomination même du monde géographique quotidien, mais aussi de

Le circuit observé relève de plusieurs niveaux de lecture.

- Si l'on se place à celui de la fratrie et de la famille (du patronyme), Pratudeddu est bien resté dans la famille. Mais alors on s'écarte sensiblement du schéma proposé par Lenclud (1985), lequel fait du chef de famille, socialement reconnu porteur d'une terre, le "dépositaire et conservateur (...) qui en a la charge plus que la disposition et moins la maîtrise que la responsabilité (...) au service du patrimoine foncier plus qu'il ne peut s'en servir " (p.37). La vente par Dominique à son neveu est un transfert, par besoin d'argent (nous en donnerons la chronique en 1900-1901) et l'on ne voit pas Dominique "appartenant" à cette terre, à peine d'ailleurs cette terre appartenant à Dominique. Cela vient aussi du fait que l'on a toujours eu tendance, sous des apparences de lecture ethnologique concrète, à dériver peut-être trop rapidement vers des schémas symboliques fonctionnalistes, et à considérer l'abstraction du patrimoine, alors que l'approche par les différentes parcelles bouscule cette belle unité abstraite¹⁹¹. La conduite de Dominique n'est d'ailleurs pas sans poser le problème de la réputation de la famille. "*Piglia nome e po posa*" ("fais-toi une bonne réputation et repose-toi"), dit un proverbe. Mais il faut ici compter avec la relativité des proverbes, l'écart entre une exigence morale/sociale et une pratique individuelle (de joueur, dans ce cas précis). Peut-être cette dernière rejoue-t-elle l'éternel conflit à la Faust auquel Marx faisait allusion: s'enrichir ou dépenser. L'on touche ici à l'existence, dans la société corse, de ceux que l'on nomme des *flambeurs*, existence qui traduit précisément le décalage existant clairement entre les rapports marchands ou financiers, continentalement dominants, et le rapport intra familial insulaire qui veut que "l'homme soit préposé à l'entretien de l'apparence" (Culioli, 1991, p.198). Cet entretien lui permettait très concrètement de transgresser la nécessité d'épargner pour survivre. Santu a peut-être établi une réputation pour la famille, mais il ne s'est guère reposé ; Dominique, lui, a dilapidé réputation et repos. De ce fait, la réputation de Santu, sautant une génération, passera plutôt à Jean, comme le montrera son destin politique communal.

- Si l'on se place au niveau intra-familial, force est de reconnaître que Pratudeddu est passé d'une branche de la fratrie à l'autre, au gré d'événements et d'histoires singulières imprévisibles. Si les expériences et les vies singulières influencent à ce point la reproduction et la transmission des biens d'une famille, d'une communauté, alors toute approche d'une

l'appropriation individuelle des toponymes suivant qu'ils recouvrent des propriétés familiales ou des lieux-dits du terroir communal.

¹⁹¹Nous avons relevé, sur la commune, un nombre non négligeable de cessions en boucle de la même nature que celle que nous venons d'exposer, bien que reposant sur des articulations concrètes mettant en jeu des mobiles ou intérêts fort différents et à chaque fois spécifiques.

famille donnée et des individus revêt une importance toute particulière. Fragmentaire et individuelle, elle pénètre dans le détail du local, et se joue forcément des systèmes parce qu'elle restitue les micro processus qui confirment ou infirment des stratégies globales et des entités sociales constituées.

- Enfin, si l'examen d'un testament, la politique familiale de la dot ou de la transmission successorale, semblent enfermer en elle-même la stratégie sociale familiale, c'est peut être qu'il ne faut pas l'isoler, mais plutôt en dérouler concrètement la chaîne spécifique, si l'on veut accéder au problème des contextes (les stratégies sociales des autres familles) dans lesquels cette stratégie se déroule. Le cas de Pratucheddu donne à voir les réseaux matériels de soutien/solidarité/tension, mais aussi les réseaux affectifs et psycho-cognitifs qui se développent tant à l'extérieur qu'à l'intérieur d'une famille. Celle-ci ne peut ainsi jamais être définie exclusivement (même lorsqu'elle le fait elle-même) en tant qu'unité de résidence (l'analyse de Lenclud (1979) sur la notion de "feu" l'a montré), mais on doit plutôt la considérer comme un véritable "système sanguin" (de sang, de parentèle et d'alliance), sensible et nerveux, se ramifiant sur chaque parcelle du cadastre, vécu comme familial, mettant en relation (de solidarité ou coopération sélective, d'exclusion, de chantage ou de défense) une gamme très étendue de prestations données, attendues, refusées, obligées. C'est par ces prestations que passent les informations, les échanges, les réciprocitys, les protections (la solidarité au sens villageois). Elles sont ainsi constitutives de la survie de la famille, voire de son enrichissement. Ces formes élastiques s'adaptent aux situations concrètes plus ou moins inédites que le cycle de vie, les événements politiques ou économiques, les incidents biographiques les plus inattendus peuvent créer. L'imprévisibilité et la prévision, la gestion contrariée et le jeu (cartes, argent), les passions (amoureuses ou politiques), les caprices de la météorologie, la politique nationale ou locale (c'est-à-dire la nécessité pour l'individu de prévoir le futur mais l'impossibilité de le prévoir complètement ou à assez long terme) composent une société faite d'individus disposant d'informations diverses, limitées ou plus fines et élaborées, dont l'élasticité et la "grossièreté" concrète et variable, excèdent les schémas généraux fixés en structure et distribuant attentes ou objectifs. L'examen singulier de cas singuliers s'opposerait ainsi quelque peu, d'une part, à l'image du paysan écrasé par les éléments ou la tradition, comme à celle du paysan madré spécialiste de la théorie des jeux et de l'optimisation des gains, ou encore à celle de *l'homo economicus* rationnel cher à la théorie économique. Les avatars de la transmission familiale de Pratucheddu (sur lesquels la

correspondance nous offrira l'occasion de revenir longuement) nous donnent ainsi un aperçu du fonctionnement concret et historique, villageois, familial, individuel et mental de la communauté sarrolaise entre 1850 et 1900. "La Corse se meut sous la constitution de 1875 avec une âme du XIVE siècle italien " observait justement un juriste français en 1887" (Muracciole 1964, p. 2).

3.2. D'une liasse d'actes d'achats et de ventes

Si les actes d'achat et de vente n'ont certainement pas tous été conservés (quoiqu'ils aient été regroupés dans une pochette de fort tissu conservée telle quelle par la famille), il convient également de rester circonspect par rapport aux informations brutes que la liasse retrouvée apporte.

A la lumière d'une évaluation contemporaine, l'activité de constitution d'un patrimoine de Santu est qualitativement inappréciable : imprécision (pour nous) concernant les surfaces, héritage laissé par son propre père, à ses trois fils. La diversité des modes de propriété (indivision, propriétaires, propriétaires et laboureurs, négociants, propriété conjointe de plusieurs frères et soeurs...), jointe aux indications de valeur et aux unités de mesure, doivent inciter à ne pas catégoriser à l'excès, par projection de procédures mentales anachroniques ou d'acquis de la science historique ou sociologique contemporaine, mais à s'interroger plutôt sur le statut de la propriété, le rapport à la terre et le rôle de l'argent sur leur transformation durant la période considérée.

La notation déjà signalée d'Arrighi (1989, p.51) faisant s'exclamer le notable Carcopino sur la rareté de l'argent dans les villages, prendra ainsi une certaine valeur concrète dans la correspondance, à travers la gestion du patrimoine par l'oncle curé. Le village relève de toute façon d'un univers différent où l'on échangeait de l'argent (peu), des biens, des cadeaux, mais surtout des relations humaines. En dépensant cet argent, d'ailleurs, on faisait vivre des gens qu'on connaissait, et si les uns et les autres se volaient un peu, cela rétablissait l'équilibre des revenus; personne n'était dupé ni dupe.

"La monnaie n'est pas autre chose qu'un moyen de médiation de l'échange économique. Elle n'apparaît qu'avec les cultures alphabètes, mais demeure chargée de signes et de valeurs extra économiques jusqu'à l'apparition des cultures mécaniciennes (...). L'univers archaïque n'est pas un monde réifié, l'économie n'y est pas spécifiée en tant que telle; immergée dans le tout social, elle est déterminée plus encore que déterminante" (Poirier, 1970, p.7).

L'intérêt de ces premières informations est de nous placer au coeur du fonctionnement économique, social et symbolique d'un groupe villageois par l'intermédiaire du fonctionnement d'une famille et, plus particulièrement, sous l'égide d'un chef de famille. La variation de niveau d'échelle est le coeur même de ce fonctionnement. Nous y constatons l'advenue d'une codification écrite (qui écrit/énonce ce qui est ou doit être fait) dans un groupe qui fonctionnait jusque-là au consensus villageois et familial sur le mode de l'oralité. L'évocation de mesures "sans mesure" et de lieux définis par les noms des propriétaires qui les jouxent renseigne sur ce que le cadastre ne dit que vaguement, c'est-à-dire la prégnance des noms sur les lieux, "l'habitat" des lieux par des familles, le blasonnement patronymique du territoire. Le passage du texte de la délimitation de la commune, par exemple, à celui de la fixation des propriétés et des parcelles, dégage l'importance des représentations des acteurs et du système de valeurs de la communauté locale. Les données d'un tel corpus permettent de remonter au statut culturel/symbolique du patrimoine en général.

Dans le détail de la famille et de Santu, il n'est pas sans bousculer quelque peu les mises en système et les classifications tentées par certains. Nous avons déjà observé combien les mesures concourant à l'établissement du Terrier étaient orientées par l'impôt royal, au détriment de la réalité locale, et reflétaient une certaine conception de la terre comme objet marchand, chose mesurable, objet matériel, donc aussi une certaine idée/représentation des relations entre l'homme et la terre. Nous pouvons voir l'avancée relative de cette conception et la résistance concomitante des anciennes représentations de la terre, illustrant ce rapport social au niveau même du local. La pénétration de l'argent dans le circuit économique et dans les représentations s'est faite prioritairement chez ceux qui en usaient (les propriétaires comme Santu) voire en abusaient (Dominique). Elle s'est inscrite sur le principe d'économie des sociétés rurales comme la société corse et a été transmise dans les familles, d'individu à individu.

"Ce sont nos sociétés d'Occident qui ont, très récemment, fait de l'homme un "animal économique". Mais nous ne sommes pas encore tous des êtres de ce genre. Dans nos masses et dans nos élites, la dépense pure et irrationnelle est de pratique courante ; elle est encore caractéristique des quelques fossiles de notre noblesse. L'homo economicus n'est par derrière nous, il est devant nous." (Mauss, 1980, pp. 271-272).

L'oncle curé, par exemple, a su la reprendre à son compte à la mort de son beau-frère Antoine, en faisant de la fille aînée de celui-ci (Palme) sa servante, en contribuant à marier sa seconde

47. SARROLA - CARCOPINO

Liste établie par M. François Zarzelli, né à Vero le 16 janvier 1918, et par Mlle Jeanne Sarrola, institutrice honoraire, née à Sarrola le 18 juillet 1921, suivant le cadastre de 1834, complétée par la tradition orale.

Section A

acqua mezzana
 - acquatella
 alzeta
 annunziata
 ant.a.ghia
 binusti
 birba
 bocca a gradu
 bocca a tanetta
 bocca di u catin.a.cciu
 brunchella
 - buvin.a.ghia
 cac.a.cciu
 capizzali
 capaccioni
 casabona
 casile
 - cavallar.e.cciu
 chiacconi
 chiappa
 chiosu giovannani
 chiosu di l.u.ziu
 cinara
 - costa
 croce
 finochi.a.ghiu
 figajola
 forcalu
 frassu
 - funtana di a costa
 furmiculosa
 ghiarbosa
 granoni
 lavu
 lumbarciola
 lumbriva
 lussinelli
 macin.a.ghiu
 miss.o.ghiu
 monte lucia
 monte maj.o.
 olmu
 paduan.a.ghia
 pagliagiola
 - pantanu

parata
 passata
 - pastine
 petra farr.u.ccia
 petra grossa
 pian d'.a.rbori
 pian d'ovi
 pianu a a sarra
 piazza di l'olmu
 picciata
 pineru
 - pozzoli
 pozzu
 pratalellu
 purr.a.ghia
 puzzatellu
 ribba
 saliva
 scanone
 - s(an) chirgu
 scuppetu
 s(an) eliseo
 s(an) lus.o.riu
 s(an) martinu
 somatella
 s(an) pardonu
 sponda
 s(an) st.e.fanu
 stretta di u pilosu

tarra di dolce
 tassu
 tesa
 trapazzoli
 travizzoli
 trinit.a.
 val di filetta
 valdu
 valle d'arone
 valle di rampinu
 valmorese
 vid.u.cciu
 viduelli
 vign.a.ccia
 segnale
 vigna persa
 vigna v.e.cchia

Section B

batti pinzasca
 bocca cane

licettu
 limpianu
 limpianu e cic.i.lia
 linaru
 listinchellu
 lorettu

mandriolu
 mic.i.diu
 mortetu
 mulinu mortu
 muru novu
 olivettu
 ortu a e noci
 ortu a l'acquale
 ortu a l'olmu
 ortu di bacarellu
 ortu lin.a.cciu

païn.a.cciu
 pastricciolu
 pazalincu
 petri bianchi

bovalli
 burettu
 canapaghiolu
 caparone
 card.i.ccia
 cardu
 carosella
 casella
 chiara stella
 chiosella
 chiosu novu
 chiosu subranu
 ci.o.cciu
 coletta di martinoni
 confina

facciata rossa
 funtana v.e.cchia

giabiconi
 giardinu
 m.e.nnula
 mulinu tafonatu
 nucca

pianaticci
 picurellu
 ponte bonellu
 prati tondu

rezza
 rizzana

saliva
 s(an) iv.a.rghiu
 s(an) petru
 suarata

urch.e.ghia

valle a a chiesa
 valle b.u.ghia
 valle di forca
 valle di i caselli
 varghiarella
 vittoli

Section C

baleone
 brunu
 butroni

piatellu
 piazza maj.o.
 piazza teppa
 pintoni
 pinzutella
 piobbu
 piovanetta
 pitr.i.ccia
 poggiolu
 pozzu
 prata l'ugliastroni
 pratuscicellu
 pudere
 punta di s.a.rrola

quadru a u boscu

regina
 ribarottu
 rinald.i.cciu
 rossu
 rugnicone

buvignata

caldan.i.ccia
 chiosu suttanu
 confinella
 culumbina

.e.ffricu

favaghiolu

giabella

monte tignosu
 murt.i.ccia

noce

pacella
 panchetta
 parmica.a.ghiu
 petrajolu

stalla
 stallarella
 suarta

tarzieri
 trenta costa

Section D

acquali
 .a.ghia a i pianelli
 aghiola
 alitana
 alivettu

belfiore
 bocca.a.ghiu
 brada mentella

cagna morta
 camparata
 campolinu
 can.i.cciu
 capanellu
 carcopinu
 cardetta
 casa .u.ltima
 castell.u.cciu
 catalin.a.ghiu
 caviglioli
 chiarone chiosu

scanoni
 sci.a.scia canella
 s(anta) maria
 sorba
 suatacci

tassu
 teppa
 terra di dolce
 tighioni
 torra
 tr.e.folu
 tr.e.folu di u mulinu
 tuschini

vaccili
 vachetta
 valle famita
 vangoni
 vignarella
 vigna v.e.cchia

zalla

chiosellu
 chiosu a a funtana
 chiosu d'andria
 chiosu di sacra
 collezzoni
 cul.e.culu
 cura

diceppu

ficarella
 filancina
 filetta
 filu
 forcar.e.ccia
 forciasca
 frassitana
 fredericu
 funtana

ghippunese
 gi.a.comu santu
 gi.a.rgalu

filles (Josée), et en supervisant, conseillant ou dirigeant le seul fils (Jean) dans ses choix, tout en se chargeant de la gestion des propriétés en son absence. La pénétration et la reproduction d'une idée passe par les hommes réels: agents, supports, acteurs, selon l'échelle et le moment, elles sont les objets d'une anthropologie soucieuse d'abord de ces idées et de ces hommes.

D'abord enterré dans le cimetière de Sarrola auprès de son épouse, Santu connaîtra le sort de beaucoup : à l'occasion de modifications du *campu santu* (le cimetière), ces restes seront transférés dans *l'arca* (la fosse commune).

3.3. Un cadastre intime en pays rhétorique

Le simple examen des PV des C.M. ou de la correspondance exhibent la spécificité des noms et des lieux. Le déroulement des élections, le retard, né d'un conflit micro local, voire personnel, dans l'avancée des travaux de la maison d'écoles (dont la réalisation prendra 30 ans), la répétition cyclique du conflit autour de la distribution de l'eau jusqu'à aujourd'hui même, donnent l'occasion d'approcher cette "distance immense qui sépare la civilisation de la France et celle de la Corse", de découvrir ces "sauvages" chez qui se rend le président de la république en 1890, ou "ce mammifère vraiment fort curieux" qu'est l'indigène insulaire selon Mérimée (le 30 novembre 1839).

Il est un autre domaine où une spécificité est visible, ou plutôt "audible" : celui des noms propres. Il y aurait toute une recherche à développer sur l'utilisation du nom propre, toponymique ou patronymique. Une telle recherche ne nous dirait que peu de choses sur la variation linguistique historique de l'importance d'un lieu (San Lusoriu, Saralogio, Sarsojo Sarisoghju, ...), ni ne fournirait une idée de ce que pouvait être le rapport aux lieux par leur nom avant que ne se développent l'écriture et l'instruction publique, dans le courant du XIX^e siècle, mais, en revanche, il nous semble qu'elle relèverait d'une constante mise en évidence du point de vue des acteurs. Elle pourrait en outre renseigner sur les différentes formes, catégories ou familles d'appropriation humaine de l'espace, et permettrait de relever, du coup, des types de constructions culturelles caractéristiques de sociétés ou de cultures, comme l'illustre le travail de Ravis-Giordani (1978, 1983) ou ceux, plus récents, sur Biguglia (Gandolfi-Scheit, 1995), Vezzani (Ciccolini, 1996) ou Luri (Cervoni, 1996). Cependant, l'exercice d'une comptabilité statistique ne nous semble pas substituable à l'appréhension de l'intensité (institutionnelle, villageoise, familiale, affective, individuelle) qu'il y a sous/dans un

nom, et qui n'est pas systématiquement en rapport avec sa rareté ou sa fréquence. Sans compter la saveur, le plaisir (sensible, kinesthésique) attachés à un nom que l'on peut répéter, indépendamment d'une importance objective, ou d'une évaluation étymologique ou historique. "Ce que les îles nous apprennent n'est pas de l'ordre du quantitatif" souligne Peron (1993, p.12). Et, en effet, l'appellation d'un lieu, pas plus, ne permet de remonter à l'évocation d'un même mot pour des individus différents (la consignation d'un nom de lieu dans un PV de CM est, par exemple, sans rapport avec l'importance historique familiale différentielle et spécifique, ou avec le souci d'investissement familial des cadastres patrimoniaux. Peut-être même n'y a-t-il pas de rapport objectif au nom propre de lieu ou de famille (pas d'archi-lecteur sémantique), mais un rapport subjectif, familial ou individuel, sacralisant.

"*Nom de pays : le nom*" ; "*Noms de pays : le pays*", sont les sous-titres donnés par Proust à deux chapitres de *La Recherche du Temps Perdu*. Etre de quelque part, c'est pouvoir nommer les lieux, les faire et les dire "siens", connaître les limites et les propriétés, le chez soi et le chez l'autre, survaloriser le centre et les frontières certes, mais sans que cette opération sociale, cognitive et sensible soit séparable du nom et du nommer. Le "sens du lieu" (Berque, 1995, p.173) est un "lieu à dire" (Dalmas alfonsi, 1984, p.33)¹⁹². Car, nommer, c'est hériter de la connaissance des détails et des savoirs de tous ordres sur ce lieu, mais aussi de sa propre situation dans ce lieu, entre son enfance et la pensée de sa mort : habiter.

"C'était l'endroit où j'étais né, où j'avais vécu, où je connaissais tous les arbres, toutes les pierres, tous les gens. Disons qu'ici je peux vous emmener dans la montagne, je connais toutes les sources, tous les passages, les rochers. C'est un peu une vie intime que je vivais à travers ça (...). Quand on parle des endroits on sait de quoi on parle ; si je lui dis "La Punta", il sait ce que je lui dis. C'est une relation très intime" (Mondolini, 1995, p.76).

Le corpus des désignations toponymiques d'une commune est autre chose que la simple construction du paysage par la communauté linguistique des lieux, plus que la mise en forme "paysagère" des fonctions référentielles, expressives et impressives du langage (Fabre, 1988, 1997) : "A quand une autre onomastique qui n'ignorera pas ceux qui vivent les noms ? Qui saura tirer parti de la mémoire collective et de ses limites ? Qui admettra un peu, juste ce qu'il

¹⁹²Parmi tant d'autres exemples, la première lettre envoyée par Jean en août 1914, après son départ pour le front, égrène la litanie des noms de familles amies et reconstitue un cadastre des amitiés inter familiales sarrolaises, un réseau politique et social; tout comme les parcours réguliers de l'oncle curé entre son presbytère de Cannelle et la propriété de Pratudheddu dessine une cartographie intime de l'espace communautaire.

faut, que pour mon voisin c'est le sens qu'il comprend spontanément qui est le sens du lieu qu'il habite ?" (Fabre, 1988, p.9).

Cela passe par le retour, début avril, du chant du coucou, de la chasse aux grives puis au merle en novembre, du changement de couleur de la végétation, des parfums du maquis, par les gestes des hommes, la gyre des grandes constellations au-dessus des maisons; par des points de vue et des horizons existentiels, des conflits inter familiaux ou inter communaux ; par le degré d'appartenance à la communauté, par le rang et la hiérarchie des uns et des autres, les sentiments, la soumission au *philos*, à la fratrie, à une certaine oralité et à une certaine obligation de silence, par ces "connivences méditerranéennes" auxquelles Sansot (1992, p. 2) fait allusion. Cela passe encore par l'affirmation d'un rôle sexuel, ou d'un port de corps, de proverbes et d'un parler local, bref par le rapport de tous et de chacun au monde : un *éthos*. Ainsi, sous le qualificatif de tel nom propre, vit quelque chose d'historique, de communal et communautaire, familial et groupal, individuel, que nous ne prétendons pas approcher dans une dimension quantitative.

La "civilisation corse" du commissaire Constant se poursuivait malheureusement sur un constat d'observateur incompréhensif :

"Ce peuple incivilisé (...) ces corses trop barbares pour apprécier le meilleur des rois, obligent l'étranger à se demander si l'air en France ou en Afrique, et si les lois faites pour la nation la plus civilisée conviennent toutes aux moeurs agressives d'un peuple que l'on prendrait dans ses montagnes pour les arabes du désert".

Le micro cadastre de Santu, tel que nous l'avons rapidement parcouru, s'inscrit dans le théâtre symbolique vivant des montagnes où se love le village : l'Encapellata, Varmorese, La Punta, ont un nom et une histoire. Une histoire qui fait partie de la géographie -parce qu'il n'y a pas de coupure radicale entre l'univers physique et l'univers humain- une géographie qui est aussi une topologie magico-sacrée.

"La grande densité des noms de lieux (...) répond certes à une nécessité de repérage à l'intérieur de cette multitude de sommets, de crêtes, cols, ravins, collines, etc. (des études statistiques comparatives avec d'autres régions du monde méditerranéennes et continentales donneraient sans doute de précieuses indications), mais ne doit-on pas y voir un besoin d'animation de l'espace et de son habitation mentale ? Besoin auquel un anthropomorphisme assez répandu en Corse (..) semble apporter une réponse" (Geronimi, 1983, p.158).

Comment faire accroire que les lieux vibrent de forces, de puissances se dégageant d'endroits privilégiés, valant comme signes d'une nature naturante. "C'est l'air qui change", vous dit-on, c'est la frontière avec l'autre: village, espace sauvage. Le "pays rhétorique" est bien :

Ce signe "qu'on est chez soi (...) qu'on parvient à se faire comprendre sans trop de problèmes, et qu'en même temps, on réussit à entrer dans les raisons de ses interlocuteurs sans avoir besoin de longues explications. Le pays rhétorique s'arrête là où ses interlocuteurs ne comprennent plus les raisons que le sujet donne de ses faits et gestes, ni les griefs qu'il formule ou les admirations qu'ils manifestent" (Descombes, 1987, p.179).

Une anthropologie de l'espace existe de ce que l'espace, l'étendue, le territoire "relèvent d'une sémantique qui révèle le social et nous est révélé par lui" (Cadore, 1992, p.235). Par où l'on rejoint ce "tout" husserlien (*lebenswelt* : monde-vie), synthèse socioculturelle et psychosociale dans laquelle les sujets sont plongés et qui s'opère non pas en dehors du monde mais bien en lui. Searle, Wittgenstein, Schutz, font remarquer que ce qui est présent dans le monde vécu participe d'un arrière monde préreflexif, un savoir implicite à structure holiste, qui gouverne cette ressource de sens à laquelle je m'approvisionne chaque fois que j'interprète. Bâti par les ancêtres, peuplé des signes des morts anciens et récents, l'espace transformé en territoire est ainsi historique, relationnel et identitaire. D'autant que les vivants n'ont que l'usufruit d'une "propriété" transmise par les ancêtres et qui, d'une façon ou d'une autre, on l'a vu, doit être restituée à leurs successeurs. Les vivants sont des morts de passage ; les ancêtres des morts toujours vivants.

Comment ne pas voir se profiler, depuis St Elysée et la Punta jusqu'à Caldaniccia et la Plaine, cet espace plein, cette *spalla* (épaule de mouton) où le berger lit l'avenir du consultant par la localisation précise d'une topographie traditionnelle (maquis, mer, montagne, *piaghja*, église), une organisation de l'espace.

"L'espace (..) est aussi une construction de l'esprit, nous dirions la traduction d'une cosmogonie si le mot cosmogonie n'était en l'occurrence trop ambitieux. Il n'est sans doute pas exagéré, toutefois, à propos de cette organisation, de parler de graphisme au sol d'une vision du monde. Sa perception s'apparente en effet à celle d'un micro/macrocosme à l'intérieur duquel l'espace christianisé et les nombreux affluents encore présents d'un espace pré chrétien coexistent ou plutôt s'emboîtent, sans rompre la cohérence de l'ensemble." (Geronimi 1983, p.200).

Le cadastre des propriétés de Santu s'inscrit dans cet espace emboîtant dolmen, chapelles ruinées, croix signalées par le plan Terrier, trace du pied de St Martin à la base de l'église, marque du sabot du cheval du diable dans les rochers des Zilli, dénominations chrétiennes (San Agustinu, San Petru), animales (Falconettaghja, formicolosa, Cavalino), minérales (Encapelatta), apprivoisées par le travail de l'homme (Chjosu, Chjosellu)¹⁹³: dans l'habiter anthropologique du village comme site, monde et cosmos, dans l'espace existentiel -entendu comme l'essence d'un être situé par un désir, une direction de l'existence- et planté dans l'espace d'un paysage. Ce cadastre familial, axé autour de Pratuscheddu, se hisse à une sorte de point culminant, d'observatoire :

"C'est mon espoir que de là tout du paysage que nous allons essayer de parcourir, soit visible et bien là d'une pièce : que donc ceci soit présent à l'esprit afin que, quand nous descendrons parmi les replis et les voies obstruées, examinant le particulier et le chétif, cette entièresité des vies d'un même temps, cette carte d'un ensemble, ne soit pas ignorée, si perdue de vue que puisse apparaître l'ampleur du pays au détour sinueux de chaque phrase" (Agee et Evans, 1970, pp.120 -121).

Les rapports entre acteurs que nous allons à présent explorer au travers de la correspondance qu'ils échangent, vont nous permettre de devenir à la fois l'habitant contemporain de cette sémantique et son cartographe adoptif.

¹⁹³ (Saint Augustin, Saint Pierre) ; ("l'Enfauconnée ", Lieu-à-fourmis, Petit-Cheval) ; (L'Enchâpeauté) ;(Clos, Petit clos).

CHAPITRE VI

SARROLA DE L'AUTRE COTE DU MONDE

INTRODUCTION : L'HISTOIRE COLONIALE FRANÇAISE

Jules Ferry, l'un des initiateurs de la grande phase d'expansion coloniale¹⁹⁴, la décrivait, lors de son fameux discours de 1885, dans les termes suivants : "C'est comme un immense *steep* *chase* sur la route de l'inconnu". Mais il indiquait également que, même à cette époque :

" L'Europe était casanière et ne sortait guère de chez elle. C'était l'époque des annexions modestes et, à petits coups, des conquêtes bourgeoises et parcimonieuses. Aujourd'hui ce sont des continents que l'on annexe (...). la politique coloniale est une manifestation internationale des lois éternelles de la concurrence ".

Cette phase d'expansion débute entre 1870 et 1880, avec un déplacement du centre de gravité vers l'Afrique, et, à la fin du Second Empire, vers la Méditerranée orientale et l'extrême orient¹⁹⁵.

L'Europe est en effet à la recherche de marchés pour les excédents de ses industries même s'il faut remarquer, comme l'a démontré une historiographie récente (Michel, 1997) que, jusqu'en 1914 pour la France, les capitaux ne sont pas dirigés en priorité vers les colonies et que le commerce de l'étranger a, plus que celui de la France, profité de l'effort colonial passé. Michel (1997, p.2) évoque même un *fiasco* presque total :

"Jusqu'à la veille de la première guerre mondiale, l'investissement colonial ne représentait pas 15% des investissements de la France à l'étranger (...), quant aux marchés, ils ne

¹⁹⁴ Sortent du cadre de notre exposition (mais non de nos investigations) "l'extraversion impérialiste" (Maestri, 1995) des années 1840, l'âge d'or de la bourgeoisie et du libéralisme commercial, les rêves civilisateurs de l'armée, qui succèdent à la fin du mythe napoléonien de domination de l'Europe, et constituent une alternative à la reconquête de la rive gauche du Rhin, dans la conjonction favorable de "L'Entente Cordiale".

¹⁹⁵ Pourtant, nous dit un historien faisant autorité sur la question, " En dehors de quelques monographies isolées ou de quelques articles dispersés, l'historiographie française et étrangère se montre sur notre sujet d'une remarquable pauvreté. Ni la presse, ni la littérature coloniale n'ont été sérieusement étudiées; l'action des lobbies coloniaux reste encore ignorée; l'administration d'outre-mer attend toujours son historien; l'incertitude demeure en ce qui concerne l'attitude des partis en matière de politique et de doctrines coloniales(...); Bref, et sur un certain nombre de points essentiels, le travail élémentaire de défrichage ne semble même pas avoir été entamé "(Girardet, 1972, p.15). Les recherches ultérieures (voire entre autres Clapier-Valadon, 1980; Martin, 1990; Michel, 1997; Blanchard et Bancel, 1998, et 2000, à paraître), font cependant retour aux sources mêmes, couvrant les archives, la littérature coloniale et des témoignages (officiers, administrateurs) dont l'importance numérique n'égale que la difficulté d'accès.

représentaient pas plus de 10% du commerce extérieur de la France".

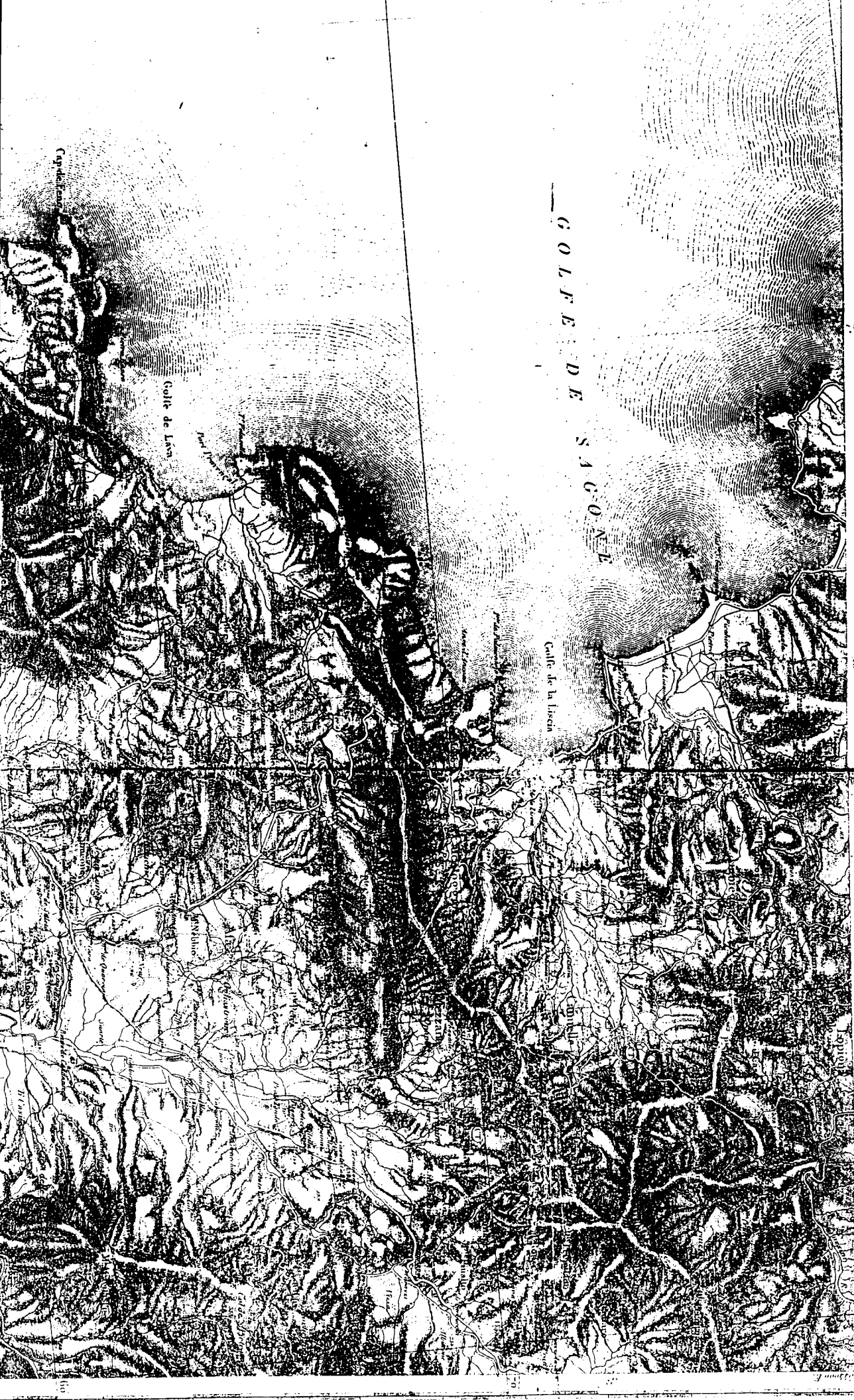
Ce qui est néanmoins déterminant et explique en grande partie la poussée expansionniste, c'est la vertu qu'on lui attribuait, même si, à l'expérience, il apparaît que, dans certains cas, la colonisation n'a pas été aussi bénéfique à l'ensemble du capitalisme métropolitain qu'on l'avait pensé .

La France n'a pas à cette époque de politique systématique, même si Leroy-Beaulieu lance, dès 1874, un appel à la colonisation de capitaux et de techniciens. En fait, le Ministère des Colonies ne sera créé que l'année même du départ de Jean pour le Tonkin, en 1894. Pour ce qui regarde ces colonies, on hésitera longtemps entre l'assimilation (dans le sillage de la tradition jacobine et sur un mode purement administratif, elle a prévalu pour les Antilles, la Réunion, la Guyane, le Sénégal, la Cochinchine, et est purement administrative), et l'association par l'administration directe ou protectorat (comme en Tunisie, au Cambodge, au Maroc et en Annam). Les essais de classification restent artificiels dans la mesure où ils ne rendent pas compte de la diversité des situations et de l'évolution du phénomène colonial. Malle (1961) précise que la colonisation offre des visages très divers "selon les territoires et leur degré d'évolution, selon les tempéraments, les traditions des colonisateurs" (p.6), évoquant "le paternalisme des belges et des hollandais" (p.36) qui les porte "à ne reconnaître aucun droit politique aux populations coloniales"; "l'universalisme culturel des français" qui les incline vers "une assimilation de l'indigène, sous l'égide d'une administration centralisée" ou le "libéralisme conservateur de l'anglais" qui lui fait préférer "une administration indirecte, décentralisée, respectueuse des coutumes locales, orientée vers la conquête progressive du "self-government"" (id.). Et de catégoriser les deux attitudes coloniales dominantes : "A la suprématie britannique de la coutume, s'oppose la superstition française du règlement. Ces différences, que le temps atténuera, importent à la compréhension des attitudes européennes" (id., p.36).

La perspective d'une approche comme entreprise intéressée "quelles que soient les motivations avancées, la sincérité de ceux qui les soutiennent, et la générosité de ceux qui, personnellement, se sont engagés dans ce qu'ils ont considéré comme une grande aventure" (Encyclopedia Universalis, p.711) ne peut nous entraîner à développer une bonne ou une mauvaise conscience par rapport à ce qui fut une domination économique (la terre étant par des procédés divers arrachée à ceux qui la cultivaient où y faisaient paître des troupeaux, ou orientée en fonction des intérêts de la puissance colonisatrice), politique (avec l'instauration de systèmes de sujétion), culturelle (la métropole imposant sa civilisation, sa langue, voire sa

26

GOLFE DE SAIGON



religion), sur fond militaire de violences, de résistances et de destructions de types de sociétés faisant obstacle à la colonisation ou ne pouvant s'y adapter. L'histoire coloniale, telle que nous l'envisagerons ici, à travers le parcours d'un individu particulier, donnera bien un aperçu de ces constats de fonctionnement, mais, au delà, elle nous fera voir au quotidien certains de ses développements concrets.

I. LE TONKIN (01/01/1894-02/07/1897)

1. La carte d'état-major.

Lorsque, à vingt-trois ans, Jean double le Cap Brun, le 20 octobre 1893, il est orphelin ; seule l'une de ses soeurs (Laurine, 29 ans) est mariée, et l'aînée d'entre elles (Palme) gagne, à 31 ans, son pain au service de leur oncle, curé à Cannelle). On est en droit de considérer que c'est autant par une certaine nécessité économique ou la recherche de stabilité que par la jeunesse ou la soif d'aventure et de gloire qu'il est poussé. Son livret militaire indique :

"Taille: 1,54 m; cheveux et sourcils noirs; yeux bleus, front ordinaire; nez pointu; bouche moyenne; menton rond; visage ovale.

Profession étudiant.

Compris sur la liste de recrutement de la classe 1890 de la subdivision d'Ajaccio, n° 19 de recrutement dans le canton de Sarriola (sic) Carcopino.

Incorporé au 140° Régiment d'Infanterie à compter du 16 octobre 1888 comme engagé volontaire pour 5 ans ledit jour à Ajaccio.

Rengagé volontaire pour 5 ans le 21 juin 1892.

Caporal le 15 mai 1889.

Sergent le 28 septembre 1890.

Envoyé le 23 septembre 1891 en congé en attendant le passage dans la réserve de l'armée active le 16 octobre 1891. Certificat de bonne conduite accordé.

Son carnet de tir en fait un excellent tireur (8/10 à 200 m debout (3° séance); 6/10 à 300 m à genou, sur une silhouette d'homme couché (8° séance) "

Il emporte avec lui la carte d'état-major n° 264 au 1/80000° de la région d'Ajaccio, sur laquelle apparaissent son village, et sa commune représentée entre 7.20° et 7.30° de longitude Est et 46,60° et 46,75° de latitude Nord.

La carte est "symbolique" à plus d'un titre. Jean et elle ont pratiquement le même âge, et l'on a vu que les années 1870 correspondent à la rupture avec l'Empire, la généralisation de la crise agricole et de la concurrence internationale, cependant que la population s'accroît.

La partie droite de cette grande carte (80 x 50 cm) est couverte par les golfes de Sagone et d'Ajaccio, le Cruzzini, la Cinarca, la Mezzana (mais non la haute vallée de l'ancien Celavo).

La terre émergée y apparaît comme une excroissance de la mer, impression que renforce

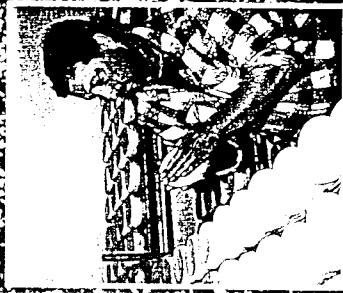
Aujourd'hui, les communautés sont très attachées à l'authenticité.

En Corse, en particulier dans notre vallée, les hommes ont le privilège de vivre et de travailler dans le respect de la tradition.

Cette tradition se traduit par des actes au quotidien, bêtises de travail-faire ancestraux.

Si nous devons en définir quelques-uns, nous aurons l'ensemble de ces valeurs qui font le patrimoine corse, notre ambition et de voir faire par nos artisans, qui a forgé la culture d'un peuple millénaire.

Alors dans la vallée de la Gravona...



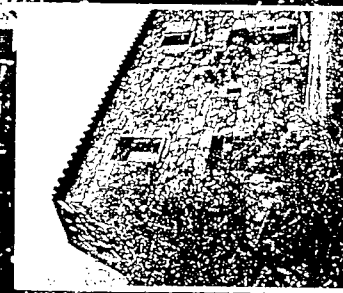
La production agro-alimentaire. Des savoir-faire transmis au service de la qualité et de la santé.



Le travail au vert. La garantie d'un environnement d'une pureté inégalée et de produits sains et naturels.



Le travail au vert. La garantie d'un environnement d'une pureté inégalée et de produits sains et naturels.



L'artisanat d'art. La force de la création, alliant la modernité et la tradition.



L'artisanat d'art. La force de la création, alliant la modernité et la tradition.

encore le relief des courbes de niveaux marins qui l'entourent en se contractant pour sortir de l'eau et générer, dans un détail quasi fractal, la naissance d'une montagne de la mer¹⁹⁶.

La partie gauche de la carte d'état major est entièrement vide de terre comme de courbes de niveaux : mer ou désert, espace vierge qui, par son vide même, peut laisser place à tous les peuplements imaginaires, à tous les voyages, à tous les exils. L'avenir de Jean est tout entier dans cette carte dépliée/repliée : la mer et l'outremer, les voyages comme initiation, la terre de la commune comme un port d'attache où l'on revient toujours, des racines qui attendent. Du coup, la commune s'insularise mais aussi perd toute unité, prise entre l'immensité de la mer jusqu'aux limites de la carte, et un espace faussement arrêté par une délimitation cartographique, technique. Sarrola y devient cette entité géographique inédite : un port de montagne.

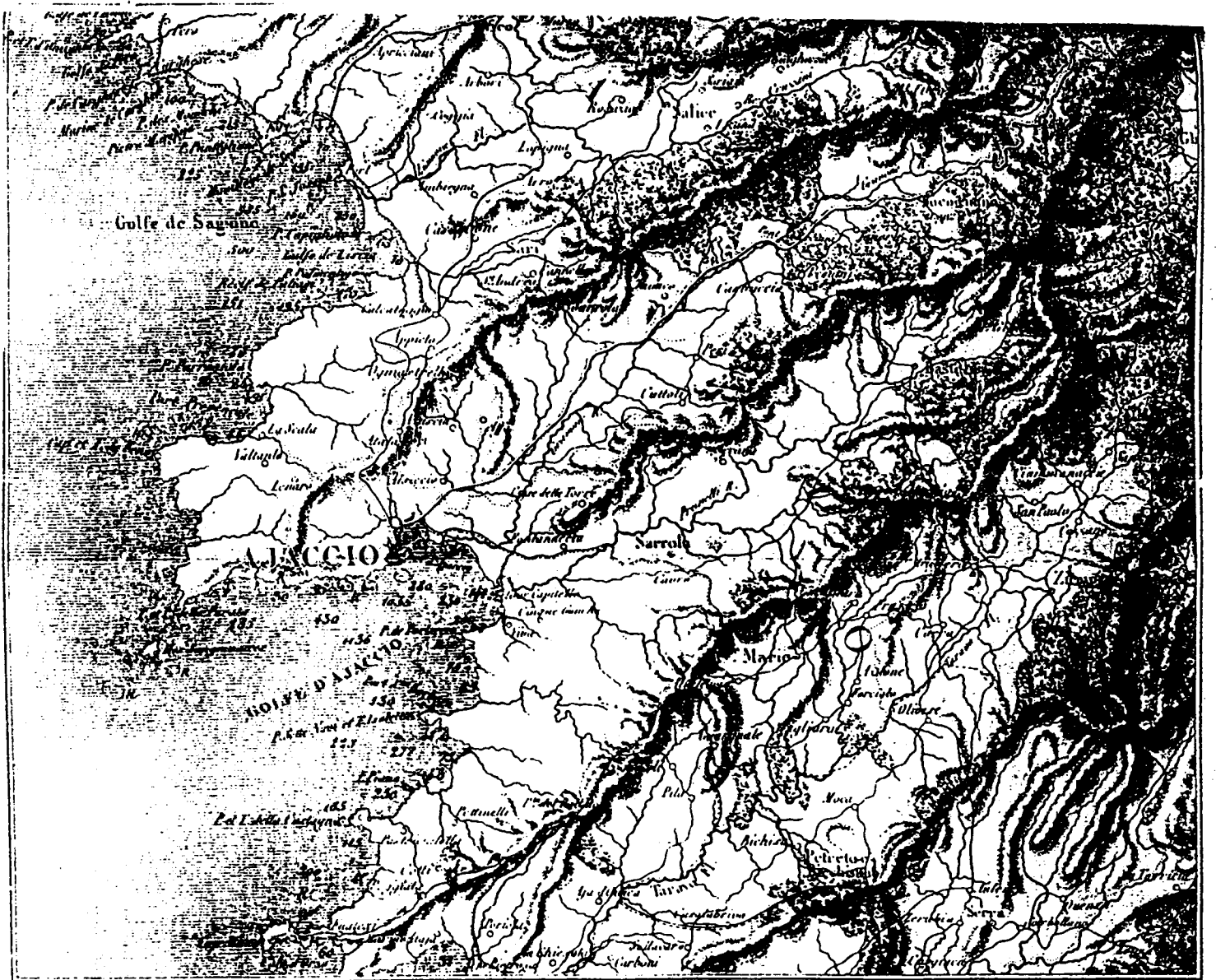
Jean ramènera cette carte de ses "voyages" (Tonkin, Madagascar, Soudan), comme le témoignage usé de nombreux aller-retour dont sa vie est l'histoire. Noircie du contact de mains, des rigueurs climatiques, jaunie, tachée, déchirée aux pliures et pourtant intacte : "vécue". Il a emporté, avec elle, tout autre chose qu'un morceau de papier dans des postes perdus dans la jungle ou des casernements continentaux ; peut-être même l'avait-il, en août et septembre 1914, durant la bataille de la Marne. Sans doute sait-il la lire autrement qu'en son relevé cartographique : en ses traces et souillures, douloureuses et précieuses, en ses plis profonds et secrets, en ses soleils et ses longues saisons des pluies tropicales.

Il peut même, car il en voit les reliefs et dénivelés jusqu'aux détails, y projeter sa maison, celle dont Santu, à racheté les parts à ses frères en juin 1836. Il peut y relever les hauts lieux de la commune, la route qui, serpentant depuis le Ponte Bonello jusqu'au col de San Lusoriu, évite soigneusement Sarrola, puis redescend vers Canelle et la cure de l'oncle, qu'assiste Palme, sa soeur aînée.

"C'est l'espace global de l'île que l'on traverse en se laissant chaque fois traverser par elle, c'est aussi celui encore plus intime, d'endroits où l'on a grandi, dont on connaît tout : tous les sentiers, tous les rochers, tous les arbres, toutes les herbes, et les lumières, et les senteurs - d'où l'on tire la force aussi, le désir de philosophie, la nécessité du chant, l'idée de liberté et la volonté de l'empreinte" (Casta, 1995, p.10).

La carte, tronquée avant même le pont d'Ucciani, ignore ainsi la vallée, pourtant ancrage géographique immémorial. L'essentiel y est alors la commune, et, en son coeur, presque en

¹⁹⁶On pourrait opposer à cette représentation la photo récente de la vallée proposée par le *Comité de Développement de la Vallée de la Gravona* : orientée vers le fond de la vallée. Tournée vers la mer, elle semble n'en être qu'un accident.



son faite, le village. Jean peut ainsi, au doigt et à l'oeil, refaire le parcours des limites révisées en 1844, ou bien "la route de Vico par Sari et Sariola (sic) (qui) oblique à droite, traversée de magnifiques terres verdoyantes, des champs de blé, des bosquets d'oliviers, jaillis d'émergences granitiques isolées" que relevait Lear, à peine deux ans avant la naissance de Jean (1868, p.160). Ces routes, ces limites, il les a lui même parcourues. Son père est mort depuis trop peu pour qu'il puisse l'avoir oublié, pas plus que son grand-père, Santu. Ambitionne-t-il déjà de revenir tenir un rôle dans ce village où il est né et où il a grandi ? N'est-il d'ailleurs pas déjà promis à quelque destin notabiliaire de par la réputation de sa famille, du moins en sa branche paternelle ? Du moins participe-t-il déjà du *roman familial* inscrit sur le territoire de la commune: porté par un passé toujours vivant et interagissant sur le présent, situé dans le jeu de relations inter et intra familiales, et lié par des loyautés familiales plus ou moins invisibles, qu'il active autant qu'elles l'activent, qui le traversent autant qu'il les traverse.

Cette carte d'état major doit être reliée à d'autres, dans lesquelles Sarrola ne figure pas, ou même figure deux fois (Galetti, 1863, pp.184-185) : une fois à sa vraie place (Sarrola en Mezzana), une autre fois en substitution d'Eccica-Suarella (Sarrola sur Prunelli ?). Mais elle illustre en tout cas la formule d'un archipel des corses (Silvani, 1992) dans lequel chaque communauté fait d'elle-même, et contre les autres, son propre point d'ancrage : une entité globale et totalisante, mais vivante, un hologramme dont l'exiguïté des lieux (car la moindre *lenza* de cadastre fait monde) et la proximité avec le cosmos favorisent l'attention portée aux détails, l'amour du jeu verbal, peut-être aussi le goût de l'histoire et de la fable. A cette aune, chaque personne du village serait un personnage, chaque situation prendrait place dans l'histoire quotidienne. En quelque sorte le *paese* (le village) devient un monde complet, qui englobe, dans cette appellation unique, le village lui-même, berceau naturel de la famille, et le pays, l'île, enchevêtrant ainsi des vécus différents, constituant une "*unitas multiplex*", un centre dont le sens *sui generis* s'exprime au delà voire aux dépens de solidarités géographiques et/ou historiques. D'autant que la *piaghja* a fait de longue date office d'espace temps, de tampon entre le village et le monde, filtrant en quelque sorte les apports extérieurs, mais servant également de frontière temporelle,

"comme si l'écoulement du temps était différent de part et d'autre de cette frange pionnière, séparant l'espace traditionnel corse du reste du monde. Comme si la Corse arrêta le temps" (Martinetti, 1989, p. 95).

Le départ du village, la traversée de la *piaghja*, l'exil de Jean doivent ainsi le couper de ce

temps arrêté et le verser dans le cycle du temps du reste du monde. De même que son retour en 1903, le renchainer à ce temps de l'île et du village.

Cette "volonté d'empreinte" (Casta, 1995) que représente la carte qu'emporte Jean en route vers le Tonkin, est encore renforcée par le poème anonyme (intitulé "vendetta"), noté sur un petit carnet qu'il porte sur lui :

"Elle levait son front et disait je veux être / Libre comme les flots qui battent mon granit
Nul ne servant chez moi je ne veux point de maître / Je n'ai qu'un horizon l'océan infini".

La géographie historiquement mobile dans laquelle Jean va inscrire son parcours individuel, tout comme l'attachement viscéral des Corses à leur île maintes fois évoqué, étayent l'idée qu'en emportant sa carte d'état-major, Jean emporte du même coup son île. Que cette île ne soit qu'un point dans l'immensité n'empêche pas que ce point soit pour lui à la fois origine du temps et de l'espace, autour de quoi tourne "le reste", île natale et île mentale, forme topographique. Si l'on en croit Murati (1983, pp.60-61) en effet :

"Le patriotisme corse se confond avec l'attachement viscéral au corps primitif, c'est un sentiment puissant né des profondeurs de l'âme, irrationnel, instinctif, comparable à l'amour filial de l'être vivant pour sa mère. S'il y a dans cet amour un aspect biologique, il y a également chez les Corses, comme chez tous les insulaires, un symbolisme cosmique de l'espace, une sorte de construction mentale de l'univers, dont le centre, l'île natale où vit le peuple, présente une valeur très particulière".

Modèle réduit du monde, l'île offre une coïncidence rare entre les limites géographiques et celles du mental qui peut en avoir une image topologique précise. "C'est pourquoi les histoires d'îles font toujours, à un moment ou à un autre, allusion à un tour de l'île ou bien encore font apparaître une carte" (Peron, 1993, p.159). Faisant l'expérience des bords et des limites, de l'ailleurs, de l'altérité, de la mort, Jean fera de cette carte un pont, miniature topographique de papier redoublant le pont de Regina, mais aussi un pont jeté entre le monde de Sarrola et l'autre monde, entre le connu et l'inconnu, entre *l'En-Deçà* de la mer (l'île, la Corse) et *l'Au-Delà* des mers (les colonies ultra marines). Il fera ainsi l'expérience sensible de la transformation de son monde personnel : véritablement une initiation.

2. La codification de la correspondance : rituel d'abolition du temps et de l'espace

Jean part de Marseille le 1er janvier 1894 à 4 heures du soir à bord du Cachan, pour plus de cinquante jours de traversée. Il fait une première escale à Port Saïd, puis traverse le détroit

de Messine :

"Belles villes de la Calabre, îles Candies, île de Stromboli et vu un volcan de ce nom. Tout ça c'est beau à voir. Je vous donnerai plus tard de plus amples renseignements" (07/01/1894).

Il mange avec appétit, ne souffre pas du mal de mer, dort profondément et se porte "encore mieux qu'à terre, Dieu merci". Le Cachan transporte 700 passagers, et la traversée paraît agréable : "On ne s'ennuie pas, on chante, on fait la partie, on cherche à passer le temps le plus agréablement possible" (07/01/1894).

Le 30 janvier, c'est sur une carte de visite de sous-officier au 3^e régiment de tirailleurs tonkinois à son nom qu'il annonce que la traversée est toujours belle : "Déroit de Malacca, Singapour dans deux jours, arrivée à Saigon vers le 5 ou 6 février".

Arrivé au Tonkin, il lui faut assurer la continuité de l'échange avec ses proches et en énoncer les modalités. En effet, à une telle distance, l'échange épistolaire décale la continuité de la communication orale dans l'espace et dans le temps, crée une discontinuité. Rétablir ce temps de la parole, de la conversation et de l'échange oral, implique forcément un rituel de codification destiné à nier au maximum l'absence de l'autre, la distance, et partant, à restaurer sa présence. "Une lettre est une conversation entre absents" énonçait déjà la Grande Encyclopédie du XIX^e siècle (extraite de la bibliothèque de l'oncle-curé de Jean). " Pour y réussir figurez-vous donc que vous êtes en présence de celui qui vous lira, qu'il entend le son de votre voix et à les yeux fixés sur les vôtres".

Qu'il soit question pour Jean de rétablir un semblant d'oralité, ou de nier la séparation qu'implique l'écrit, la correspondance sera de toute façon un engagement permanent de maintien en contact de deux lieux séparés dans l'espace et le temps, de deux "îles" communiquant entre elles, par la poste, certes, mais aussi plus intimement.

Le principe de la numérotation des lettres qu'il adopte est énoncé dès le troisième envoi (" N'oubliez pas de numéroter les lettres que vous m'écrirez " (30/01/1894)), et légitimé par l'éloignement :

"J'ai reçu votre deuxième lettre datée du 1^{er} mars, le 5 mai : vous voyez donc le temps qu'il faut pour que vos nouvelles me parviennent et réciproquement. Écrivez-moi à peu près tous les vingt jours sans faire attention à mes lettres. Un retard d'un jour, de part et d'autre, peut des fois en occasionner un de trente jours ou plus. Je vous donnerai quant à moi de mes nouvelles le plus souvent possible. Il peut m'arriver d'être en marche au moment où le facteur du poste part avec le courrier, et comme il n'y en aura que tous les vingt ou trente jours, voilà de suite un mois de retard rien que pour que la lettre arrive à Haï Phong. Elle devra encore attendre que le courrier pour la France parte et de là, il y a

encore la traversée..." (20/05/1894).

Cette économie de la parole, basée sur l'échange, est celle d'un groupe de sujets possédant en commun des ressources verbales et des règles de communication, proche de cette dialectique Bambara dont Zahan (1963) explique qu'elle signifie "la marche de la parole", ou encore de ce "circuit ininterrompu d'échanges qui est le fondement de toute communication" (Calame-Griaule, 1965, p11). Elle met en mouvement les conceptions communes des participants en tant qu'elle constitue elle-même une organisation de l'expérience sociale.

Le rappel de la dernière lettre reçue agira donc comme une oblitération des dernières nouvelles, l'échange sera toujours ponctué du signalement de cette réception. C'est que, on le voit, les distances sont énormes, en temps, plus même peut-être qu'en espace : deux mois pour un aller simple, cela implique quatre mois pour que l'auteur d'une lettre reçoive une réponse. Demander d'écrire à date fixée par avance, constitue donc un moyen pour briser cette distance et cette suspension du temps, source d'angoisse, par la revivification des liens, procurant peut-être aussi une certaine jouissance de jouer avec et de s'affronter à un temps abstrait, irréel, fictif, dans lequel l'obligation est d'écrire, pour donner de ses nouvelles et d'en demander aux destinataires, indépendamment d'une écoute et d'une réponse immédiate, forcément toujours décalée¹⁹⁷.

L'échange sera donc ponctué autant par l'attente de réponse que par la réciprocité :

- "Reçois aujourd'hui votre lettre du 12 mai, marquée 7 " (10/07/1894);
- "Reçu votre lettre du 29 mai. Certes vous ne pouvez-vous faire une idée du contentement que l'on éprouve ici au Tonkin en recevant une lettre qui vient de France. Surtout lorsqu'elle vient des parents" (16/08/1894);
- "Au courrier, à l'instant, rien de vous. N'attendez pas mes lettres pour m'écrire" (04/10/1894);
- "A chaque courrier de France, lorsque, avides de nouvelles, on s'empresse autour du vaguemestre qui, après avoir décacheté les plis, vous répond : "Il n'y a rien pour vous", je vous assure que c'est un désappointement pour celui qui n'a rien reçu ; tandis que le contraire se produit lorsque vous recevez quelques lettres" (04/10/94);
- "Pas de nouvelles au dernier courrier. Simple retard ? Dernière lettre datée du 22 août" (16/11/1894).

Si l'attente, impatiente, angoissée, des nouvelles de la famille et du pays pour des soldats loin de chez eux, est une constante de la vie militaire (cf. la correspondance de la guerre de 1914-18), elle se double néanmoins de la nécessaire notation et ritualisation, de ces réceptions de

¹⁹⁷Saint Augustin notait que l'homme sait ce qu'est le temps si on ne le lui demande pas, il l'ignore si on le lui demande.

lettres, qui en acquièrent par là un statut incontournable. L'un des principes de l'oralité est bien la reprise de ce qui a été dit comme gage de l'écoute que l'on y a porté, la restitution par l'écho de sa voix à celle de l'autre, la reconstitution du lien, de l'échange, à la fois la suspension et la négation du temps (technique) de la correspondance, mais aussi la pratique voire la culture d'une conception "aristocratique" du temps : écoute et reprise de l'autre, prise en compte du temps passé à écrire et à lire, respect de l'autre, considéré alors comme un égal malgré les distinctions sociales.

Cette formule d'accusé de réception n'est pas sans jouer à la fois le rôle d'une incitation au changement propre à l'irruption de l'écrit dans une société orale, et celui d'un conservatoire de pratique orale par rapport à cette irruption. Les lettres de Jean sont écrites dans des camps militaires, des installations provisoires, des bateaux, des barges, des coins de table, de pierre ou de bois, et à la chambrée. Celles des protagonistes à la table familiale (Josée) ou dans la fraîcheur et l'austérité d'un presbytère (l'oncle-curé). Toutes s'écartent de "l'attirail d'écrivain" tel que la comtesse de Bradi en fournit l'inventaire : papeterie en bois de palissandre, plioir en ivoire ou en nacre, crochet en pierre fine gravée, serre-plumes en porcelaine, caractéristiques des intérieurs cossus ou des épistoliers de l'époque (Sand, Sévigné, Dumas). La correspondance de la famille étudiée se fait à l'inverse sur des feuilles volantes ou grossières, des pages de cahiers, des papiers à entête d'hôtel ou de maisons d'affaires. Elle porte trace de doigts et des taches d'encre. Petite écriture nerveuse, grands déliés maladroits, application scolaire et calligraphique ou illisibilité proche de ce "*segnu mulinaghju*"¹⁹⁸ analysé par Albertini (1997) ; nos protagonistes ne séparent pas *l'esprit* du *pied* de la lettre, luttent contre la distanciation par une expression gestuelle, conversationnelle, de tics même et de grimaces. Ils ne font pas de distinction entre le grave et le léger, bousculent un ordre formel au profit du magnétisme du quotidien et du social, dont ils donnent une image à chaque fois singulière mais expressive, à la fois sentimentale et d'expérience, comme autant de miroirs. Le "naturel" (le social) ne s'y cache pas de ne pas y être emprunté, forcé, littéraire, même si, bien sûr, cet écrit suppose forcément un travail sur le sentiment et l'expression de soi. L'écriture dans les marges, à contresens, voire en diagonale, les chevauchements des lignes, la notation des mois par des chiffres (7bre = septembre, 8bre = octobre), le déroulement du cycle annuel avec ses temps forts et récurrents (Pâques, nouvel an, fêtes religieuses et des saints), le cycle de la vie (naissances, mariages, enterrements), de l'économie et de la politique locales, les signatures, le papier même des lettres, les fleurs séchées glissées à l'intérieur des enveloppes, les mandats

¹⁹⁸ A l'origine, code des meuniers pour noter le poids des sacs, devenu métaphoriquement une écriture illisible (un peu comme on le dit aujourd'hui d'une "écriture de médecin").

et les documents divers : tout cela participe d'une lente dissolution dans l'écrit dont nos épistoliers, chacun à sa manière, épouse et évite à la fois l'impossible modèle. L'écriture traduit encore un langage du corps, une oralité de l'être, un coloris culturel et individuel que le noir de l'encre ne parvient pas encore à uniformiser. Enfin, cette correspondance a ceci de singulier qu'elle se présente souvent comme de l'écrit qui ne serait pas encore de l'écrit-entant-que-culture et peut-être plus tout à fait de l'oral. Ceci est d'autant plus manifeste que, pour certains membres de la famille, la langue orale pratiquée au quotidien (le corse) doit être ici transformée (souvent avec de larges approximations) en une langue écrite moins familière, apprise à l'école (le français). La traduction quasi littérale d'expressions orales, jouant souvent d'un registre imagé impossible à restituer au mieux dans une autre langue, illustre bien ce double statut d'une écriture restituant avec peine le vécu quotidien des conversations orales et empruntant à un apprentissage scolaire sexuellement différencié (d'un côté: l'oncle-curé, Jean et les hommes de la famille ; de l'autre: Josée, Laurine et Palme, à la scolarité plus incertaine).

Nos épistoliers s'accrochent encore fortement à la possibilité d'une conversation, d'un échange "total" dont il faut sans cesse combattre la distanciation et le caractère différé. Cela fait très nettement de cette correspondance le lieu d'affrontement de deux parlers et de deux pensers, peut-être de deux visions du monde, oralité ne s'écrivant pas encore, écriture encore oralisée¹⁹⁹.

Peut-être reviendra-t-il à l'immense entreprise d'écriture populaire (et rurale) que fut (aussi) la guerre de 14-18, avec ses quatre milliards de lettres échangées, de faire basculer une civilisation dans l'autre et de fixer plus clairement leurs limites respectives. Alors l'écriture *familiale* pourra devenir écriture *familière*. La complicité dans l'expression, la suspension du temps technique de l'échange dans la conversation retrouvée, les références aux noms propres connus et partagés, la codification et le rituel de l'échange écriture/lecture constituent une production de sens et des récits de temps.

"Voilà, j'ai fait ça, je vais faire ça, nous allons faire ça (...), " te rappelles-tu de ce que nous avons fait tel jour (...), c'est avec tout ceci qu'on construit le temps en réenracinant sans cesse le récit que l'on construit en commun, verbalisé ou non, dans un présent qui se recommence" (Casta, 1995, p.122).

¹⁹⁹Une lettre de Mathilde à son amie Palme, le 3 août 1890, l'illustre : "Nous sommes bien nombreux aujourd'hui. Fabiani ne néglige rien pour nous amuser. Il chante continuellement, aussi les rires éclatent de toutes parts. Ma plume ne saurait vous dépeindre combien il m'est pénible de voir que vous n'êtes pas du nombre. Je me rappelle toujours de l'année dernière et je trouve que le bon La Fontaine avait bien raison de dire " l'absence est le plus grand des maux ". Oui, ma chère Palme, vous avez laissé parmi nous un vide qui sera difficile à combler (...). Nous nous portons tous bien. La chaleur ardente de l'été ne nous accable pas trop grâce à l'ombre des chataigniers et à la fraîcheur de l'eau de Nocivéra ".

la Nouvelle-Calédonie (p. 43 et 125), qui sert de lieu de déportation*, possède des mines d'or et surtout de nickel très riches. Les colons ont entrepris l'exploitation de plusieurs des Nouvelles-Hébrides.

Dans le Pacifique, nous occupons aussi les îles Marquises, Tuamotou, Tubuai, Wallis, Chesterfield, Gambier, enfin l'important archipel de Tahiti, cap. Papeete. célèbre par la beauté de ses sites et la douceur de son climat.

101. Colonies d'Amérique. — Dans l'Amérique du Nord (p. 159), nous n'avons gardé du Canada et de Terre-Neuve que les petits îlots de Saint-Pierre et de Miquelon, et le droit de pêcher la morue sur le banc de Terre-Neuve.

Dans les Antilles (p. 160), nous avons conservé les deux tiers de Saint-Martin (l'autre tiers appartient à la Hollande); la Martinique, la Guadeloupe et les îlots qui l'environnent: Marie-Galante, la Désirade, les Saintes; nous avons acquis Saint-Barthélemy.

La Guadeloupe et la Martinique sont parmi les plus peuplées et les plus riches des Petites Antilles; elles ont à elles deux plus de 325 000 habitants. Leurs principaux produits sont le café et la canne à sucre.

Dans l'Amérique du Sud, nous possédons une partie de la Guyane (p. 160 et



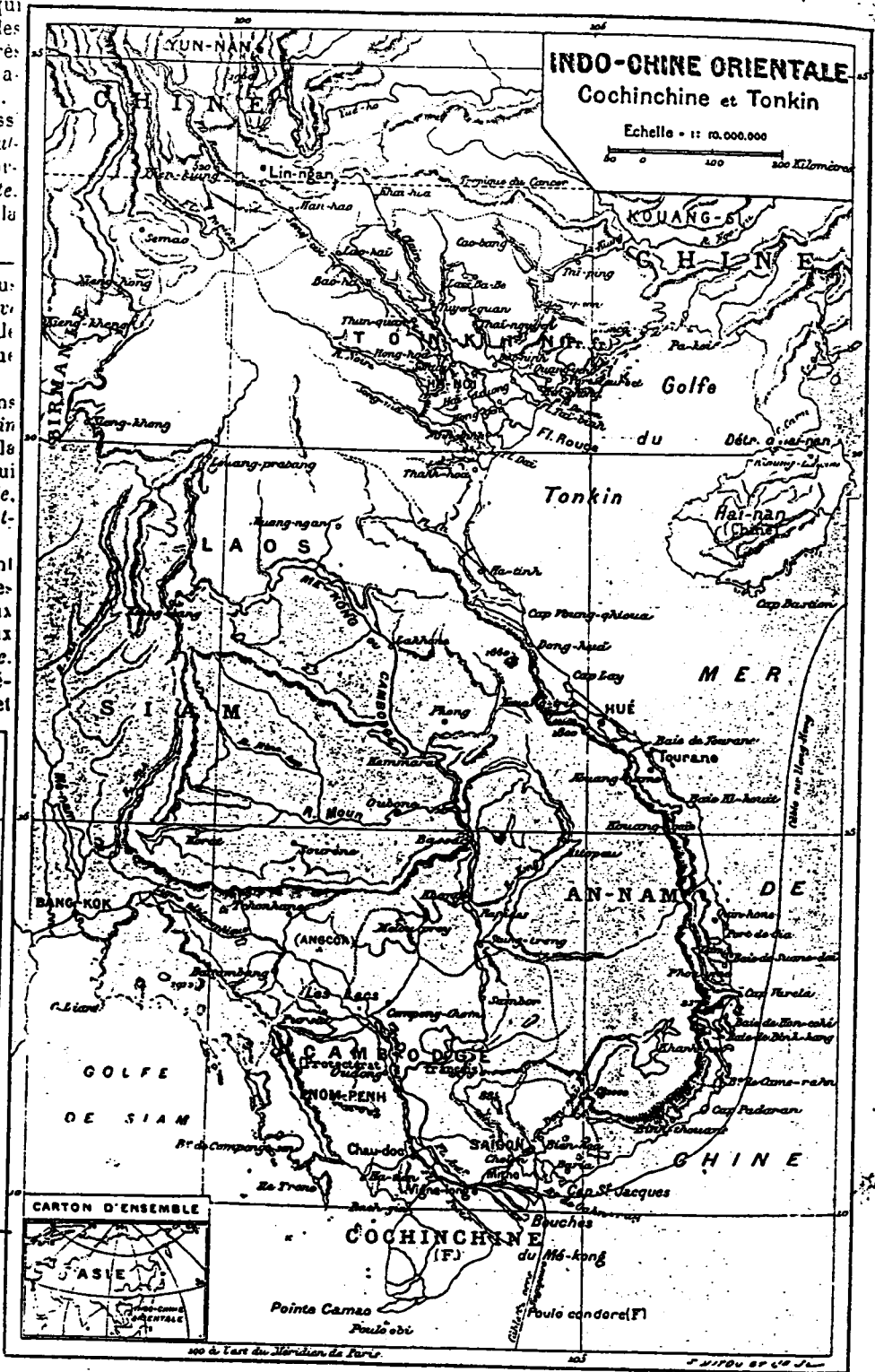
La Guyane française (Amérique du Sud).

162) (ch.-l. Cayenne). lieu de déportation.

102. Conclusion. — En résumé, c'est en Asie et en Afrique que la France doit surtout concentrer sa puissance colonisatrice.

En Asie, le commerce de la Cochinchine s'élève à près de 200 millions; il faut, en s'établissant solidement dans le Tonkin, achever l'occupation de l'Indo-Chine par le nord, et s'assurer le commerce de la Chine du Sud.

En Afrique, nous sommes bien placés pour commercer avec l'Abyssinie et rétablir notre influence à Madagascar; mais le plus important est de peupler l'Algérie, d'ouvrir par le Sénégal, la Guinée et le Congo la route du Soudan, et d'assurer ainsi notre domination commerciale dans tout le Nord et l'Ouest africain.



CARTON D'ENSEMBLE



QUESTIONS D'EXAMEN. — 1. Énumérez les anciennes colonies de la France en Afrique (n. 97). — En Asie (n. 97). — En Amérique (n. 97). — 2. Quelles sont les colonies actuelles de la France sur la côte occidentale de l'Afrique (n. 98)? — 3. Quelles sont les colonies actuelles dans la partie orientale de l'Afrique (n. 98)? — 4. Parlez du Sénégal (n. 98). — 5. Parlez de nos possessions au Gabon et au Congo (n. 98). — 6. Parlez de la Réunion (n. 98). — 7. Parlez de Madagascar (n. 98). — 8. Quelles

sont les colonies de la France en Asie (n. 99)? — 9. Parlez de nos comptoirs de l'Inde (n. 99). — 10. Parlez de nos possessions dans l'Indo-Chine orientale (n. 99). — 11. Quelle est la plus vaste de nos colonies océaniques (n. 100)? — 12. Quelles sont nos autres possessions en Océanie (n. 100)? — 13. Quelles sont nos possessions en Amérique (n. 101)?
Carte muette n. 18 (Colonies françaises), 2 cartes à la feuille: 5 centimes.

"L'eau fraîche de Nocivéra", "le clocher de l'église restaurée", "le bonjour à la tante Marthe, Simonella et les parents de Sari", construisent, au-delà des mers, le présent recommençant l'histoire dans l'Histoire.

3. L'appriovissement de l'espace

Dans le même moment qu'il faut fixer le rituel d'abolition du temps, il faut tenter d'apprioviser l'espace. La mer ne semble pas avoir posé de problème particulier à Jean : "Traversée toujours belle" note-t-il le 30 janvier 1894 dans le détroit de Malacca.

L'arrivée à Bac-Ninh ne sera pas la fin du voyage, mais un " simple point de dislocation pour les sous-officiers ". Le 24 février, Jean est " désigné pour la 14e compagnie à Chiem hoa " ("prononcer Quiem hoa", précise-t-il!) :

"Je partirai dimanche prochain pour Hanoi. Je prendrai la chaloupe pour me diriger ensuite vers mon poste à une vingtaine de journées de marche de Bac Ninh. Je vous écrirai en arrivant là bas. Ne vous étonnez pas si vous ne recevez pas longtemps de mes nouvelles, les communications sont très difficiles et mes lettres ne vous parviendront pas de suite. Ne vous inquiétez pas de moi. D'autant plus que le poste où je vais est l'un des plus sains, et d'ailleurs le climat du Tonkin n'est pas bien mauvais. Cependant n'oubliez pas de m'écrire le plus souvent possible"(24/02/94).

3.1. Situation au Tonkin : l'échange Corse/Tonkin

Les Français, après s'être installés en Cochinchine sous Napoléon III, débutent la conquête du Tonkin (1883/1885) par une guerre avec l'Annam et la Chine, qui s'achèvera dans les années 1890 malgré une résistance animée par les mandarins de la cour de Huée, puis un climat d'insécurité entretenu dans le nord du pays par les "pirates", pour la plupart d'origine chinoise, (les fameux "*Pavillons Noirs*" mais aussi jaunes ou rouges) et patriotes hostiles à l'étranger, révoltés chassés de Chine, ou authentiques bandits. Dès 1887, s'est constituée la fédération indochinoise des cinq provinces et protectorats (Cochinchine, Tonkin, Annam, Cambodge et Laos), acte de naissance de "l'Indochine française". Bac Ninh, où Jean débarque, est aux mains des français depuis neuf ans seulement. Notons que c'était un Corse, le colonel Giovanninelli²⁰⁰ qui commandait la première brigade du corps expéditionnaire chargé d'imposer à la Chine le respect du traité de 1883, et de pacifier le Tonkin où sévissaient déjà les pavillons noirs. Le 3 février 1885, ce même colonel délivrera la garnison

²⁰⁰Qui deviendra une relation par l'intermédiaire de l'oncle-curé pour accélérer les procédures d'attribution de

En Extrême-Orient: au Tonkin

Sur les pas de Giovanninelli, Negroni et Frey

GUERRE DU TONKIN

Types et Scènes Militaires

589



TENUE D'ÉTÉ DES TROUPES
Soldats



Pièce de montagne, embourbée sur une digue et traînée à la bricole par les soldats de marine.



TENUE D'ÉTÉ DES TROUPES
Officiers



FUSILIER MARIN
Tenue de Campagne



Bivouac de Turcos gardé par une sentinelle dissimulée dans le feuillage d'un palmier.



CHARGE À LA BAIONNETTE.
Les Turcos à l'attaque des postes avancés aux abords de Son-Fay.



Canons-revolvers placés dans la hune d'une canonnière et outenant l'attaque.



PAVILLON NOIR



Attaque par les marins de la flottille du Fleuve-Rouge d'un village fortifié aux abords de Son-Fay.



Annamites au service de la France et organisés spécialement en corps d'éclaireurs. En tirailleurs dans les bambous.



CANONNIÈRE
sur le Fleuve-Rouge



Imagerie Pellerin & Epinal. (Déposé).

française encerclée depuis 36 jours à Thuyen Quan par les troupes chinoises et 15.000 pavillons noirs. Mais l'échec français à Lang Son provoquera un armistice, le 4 avril, et la chute du ministère Ferry.

La haute région entre le delta et la frontière chinoise, où est nommé Jean, était à l'époque quasiment abandonnée aux pirates qui rançonnaient et terrorisaient les populations. De 1886 à 1891, les troupes françaises s'épuisent à poursuivre un adversaire insaisissable qui les harcèle et réoccupe immédiatement le terrain derrière elles. Pour en finir, le nouveau gouverneur général Mr. de la Nesson divisera la haute région en quatre territoires militaires où les pouvoirs civils seront confiés à des officiers comme le colonel Gallieni qui mit au point des principes de "pacification" qu'il appliquera par la suite à Madagascar et que son chef d'état-major, le commandant Lyautey, appliquera plus tard au Maroc. Il s'agit là de la politique dite de la tache d'huile :

"Le mouvement de troupes en avant doit avoir pour sanction une occupation effective des pays conquis, en établissant une ligne de postes avancés que l'on déplaçait au fur et à mesure de la progression des troupes et un réseau de postes d'arrière plus importants et formant réserve. Des routes, des chemins muletiers, des lignes télégraphiques devaient renforcer le dispositif en reliant ces diverses positions entre elles. La création de marchés, de dispensaires, d'écoles devait faciliter le contrôle et l'encadrement des populations" (Martin, 1990, pp. 181-267).

On voit quelle assurance, et quel besoin de rassurer les proches, sont nécessaires pour que Jean écrive, le 7 janvier 1894, à bord du Cachan, près de Port Saïd que "Le Tonkin est une de nos meilleures colonies. Je serai là-bas aussi bien qu'à Toulon. Ça a toujours été mon désir. Je suis très content". On perçoit également comment les acteurs de cette "expansion" la vivaient et se la représentaient²⁰¹.

Par ailleurs, les rapports avec les indigènes ne sont que très rarement évoqués par notre acteur au Tonkin²⁰². Ce n'est pas que l'on vive sur l'habitant mais...

médailles.

²⁰¹L'oncle-curé, par exemple, apparaît très nettement en retrait d'une position catholique française inquiète du coût en hommes et en argent de la colonisation et craignant que cela ne fasse diversion par rapport aux affaires européennes (essentiellement la question de l'Alsace-Lorraine et la fameuse "ligne bleue des Vosges"). Cependant il reste personnellement fort remonté contre les milieux financiers et les francs-maçons accusés de tous les maux.

²⁰²Et la correspondance de l'époque malgache en rendra un écho rarement "humaniste européenne ou française.

"Qui de nous n'a pas été témoin, ou auteur, de l'expérience de "l'arrivée" ou du " passage à l'étranger". Un étranger défouloir, où le "nouveau", "l'autre", va se débrider, (...), s'émanciper, s'affranchir (pour en mieux dépendre) de sa famille, de sa ville, de son pays, de sa nationalité. Etrange sentiment que de déambuler en pays nouveau, en pays neuf (conquis?) où enfreindre les règles et les lois nous paraît un jeu d'enfant. Cette fois-ci, c'est l'ignorance, la méconnaissance de l'autre qui fait loi. De là à le nier totalement, il n'y a qu'un pas." (Dibie-Ladmiral, 1976, p.127).

Il faudra attendre le séjour de Jean à Hanoï (mai 1896-mai 1897) pour en apprendre davantage sur les aspects monétaristes du colonialisme : le rôle de préleveur d'impôts imparti à certains officiers ou sous-officiers, les effets déstructurants du colonialisme sur les modalités économiques traditionnelles, l'imposition d'un rapport économique capitaliste et monétaire aux pays occupés.

Depuis longtemps déjà (dès Les Lumières même) le sentiment de supériorité est ancré dans les esprits et l'occident s'est persuadé de sa "mission civilisatrice" auprès des peuples "arriérés"²⁰³. La conviction que ces peuples doivent être libérés de leurs croyances barbares et de leurs gouvernements despotiques va de pair avec le développement de la curiosité géographique, et avec une extraordinaire confiance dans le progrès de la science, le tout débouchant sur une théorisation de la supériorité civilisationnelle en supériorité raciale. Il y a une philosophie de la colonisation qui comporte, plus ou moins nettement affirmé cet aspect raciste. Que l'on se rappelle le discours de 1885 de Jules Ferry pour qui "les races supérieures ont un droit vis-à-vis des races inférieures (...). Il y a pour elles un droit parce qu'il y a un devoir pour elles. Elles ont le devoir de civiliser les races inférieures". Ou celui de Lord Roberts demandant, après la victoire de Prétoria, de "rendre grâce au Dieu de la Race Impériale".

Mais qu'en est-il exactement de l'ambition coloniale française?

- Pour les uns, elle représente une opportunité de réaliser, outremer, les rêves d'une cité harmonieuse, d'amener les sauvages à la raison universelle/européenne: "Quand comprendront-ils que la France ne veut que leur bien" ? demande l'oncle-curé à Jean, le 07/06/1900, traduisant ainsi le discours de Ferry :

"Une race supérieure ne conquiert pas pour son plaisir, dans le but d'exploiter le plus faible, mais bien de le civiliser et de l'élever jusqu'à elle (...), de proclamer partout la loi du travail, enseigner une morale plus pure et transmettre notre civilisation".

²⁰³Conklin (1997) donne une idée assez précise de cette "mission civilisatrice" appuyée sur les notions de la supériorité de la culture européenne ou française.

- Pour les autres, elle est placement de capitaux, abandon de la politique continentale, nécessité d'une présence sur mer impliquant des rades d'approvisionnement et des ports de défense, de garantie contre les troubles sociaux ou la pression démographique, souci de prestige national et partage du monde.

On retrouve de nombreux Corses impliqués dans "l'aventure" coloniale, aussi bien dans la correspondance même de Jean que hors de celle-ci. Grimaldi (1997, p.239), par exemple, cite de nombreux soldats, sous-officiers et officiers corses participant aux campagnes au point qu'il évoque, en 1874, la fondation de "véritables villages corses" (p.391) en Algérie. Idem pour les campagnes de Tunisie en 1881. Mercuri, en 1897, fera partie de la mission qui explore le Chari jusqu'à Bangui. Parlant un jour des Corses, Joulia, gouverneur de l'Inde française et de la Nouvelle Calédonie s'exprimait en ces termes :

"Les Corses, moi je les aime, et je les estime. Si nous pouvons garder les colonies, c'est grâce à eux. Ils vont partout. Les uns et les autres peuvent tenir tous les emplois, depuis celui de gendarme ou de douanier, jusqu'à celui de gouverneur général, ils représentent vraiment la province française de peuplement aux colonies, dans toutes les colonies. Ils ne vont pas en Indochine, à Madagascar, au Gabon comme un pis aller ou parce qu'ils n'ont rien trouvé ailleurs, ou parce qu'ils veulent tenter fortune ou parce qu'ils ont quelque chose à cacher. Ils y vont d'un libre choix, aussi bien les fils de bergers que les fils des plus hautes familles. Les colonies, c'est le pôle essentiel de l'attraction des corses". (Mémorial, VI, p.347).

Cette participation importante n'empêche pas que perdure, sur le continent, un préjugé anti-Corse : l'interpellation à la chambre sur "les choses de Corse" est en effet contemporaine de la présence de Jean au Tonkin (1895). Toujours selon les journaux, si un certain désordre administratif règne dans l'île, ce n'est pas la faute du préfet mais celle des habitants et des habitudes locales : "Ignore-t-on à quel point la bosse de la combativité est développée chez ces rudes hommes du XVe siècle ?", demande Leygues alors ministre de l'intérieur (Grimaldi, 1992, p.434). Les journaux envoyés par l'oncle et le cousin Louis ne manquent pas d'informer Jean de cette ambiance. La loi sur la liberté de la presse (1881) permet une prolifération de publications, parfois fort éphémères ou aux titres changeants. Que pourra bien lui évoquer, dans ces conditions, le "défi vélocipédiste lancé par D. Franchelli, le 2 juillet 1895, à ses compatriotes, sur un parcours de 100 km, soit Ajaccio-Bocognano aller-retour ou Ajaccio-col de Vizzavona aller-retour, à disputer en pleine canicule" (Grimaldi 1992,p 434), cette course devant inévitablement passer dans la *piaghja* de la commune de Sarrola-Carcopino ?

3.2. Le "voisinage" sarrolais au Tonkin

"Chaque homme, d'ici ou là, est fils de ses oeuvres, fussent-elles celle de son père. Tous les citoyens d'Europe occidentale sont de ce fait les héritiers de l'oeuvre coloniale qui s'exerça de l'autre côté des océans. Que nous ayons aujourd'hui le plus souvent répudié cette oeuvre, ne change rien à l'affaire. Elle fait partie de notre patrimoine" (Lenclud, 1997, p.5).

Si, en termes de macro économie ou de macro histoire, les "années Tonkin" de Jean s'inscrivent dans le mouvement d'expansion européen du XVIe au XXe siècle, c'est le réseau de relations dynamiques que constitue ce moment de l'histoire que nous pourrions observer, au niveau de notre acteur. Son présent se déroule au niveau local d'un village corse, voire micro local d'une famille ou d'un individu, tout autant qu'à un autre niveau, local également : le quotidien des postes et cantonnements tonkinois. L'histoire de l'humanité s'inscrit ainsi dans l'inquiétude de l'insaisissable présent que sont l'expérience et l'agitation quotidiennes.

De plus, ces années coloniales étirent le village au-delà de ses frontières en une sorte de prise en charge de l'environnement du monde dans lequel on a grandi, avec ses voisinages et ses rapports toujours en construction/déconstruction, qui lui donnent sens et permettent de le penser, de lui fournir matérialité et corps.

"Plus vous vous en irez, plus le voisinage viendra avec vous. Vous êtes obligé, à ce moment-là, de penser ce rapport. L'insularité vous porte à penser." (Desanti, 1995, p.11)

Un tel voisinage n'est pas un espace plat, anonyme, mais un espace contrasté, avec ses paysages et ses bassins sémantiques, ses pics "catastrophiques", ses dénivelés et reliefs, ses oppositions dans le quotidien même.

Sarrola est ainsi présent à de multiples niveaux, dès le premier jour au Tonkin et dès la première lettre :

- avant le départ même, comme participant au voyage, puisque, dès la mi-décembre 1894, Jean a demandé "un colis et quelques saucissons pour le 30 courant, avant mon départ, pour la traversée",

- par la gestion à distance ou la délégation à l'oncle de la gestion du patrimoine qui durera tout le temps de la correspondance :

"A propos de votre intention de faire quelques réparations à la vigne de Pratucheddu, faites ce que vous croyez à propos, moi, je vous laisse l'initiative et serai toujours content de ce que vous ferez " (28/03/94).

- Par le rôle central de la famille :

" J'écris à Josée en même temps qu'à vous mais je ne lui envoie rien. Palme se porte-t-elle bien ?" (20/05/1894); " J'ai écrit à Josée par le même courrier. Dans le cas où elle aurait besoin de quelque chose, je vous prierais, cher oncle, d'y pourvoir si vous pouvez. Je vous enverrai quelque chose plus tard " (16/08/1894).

- Et de la parentèle :

" Bien des choses aux parents de Sari à qui j'écrirai bientôt ", "J'attends des nouvelles de Paul François " (04/10/1894).

La conjonction de toutes ces "présences" culmine dans les fêtes comme ces "meilleurs souhaits de bonne année" à l'occasion de ce nouvel an de 1894, envoyés du détroit de Malacca (07/01/1894).

- Par la référence aux habitants du village lui-même, enfin :

"Vous dites m'avoir envoyé une lettre annonçant l'admission à Saint-Maixent du fils d'Hercule, elle a dû certainement être égarée" (10 /07/1894).

3.2.1. Chiem Hoa : Jean acteur-observateur

Les nouvelles de la position géographique et militaire se déclinent au travers :

- de la correspondance avec des " *pays* ", basés comme Jean au Tonkin, tel "ce sergent de Pietra di Verde, avec qui j'entretiens toujours une correspondance et qui se trouve dans un poste très éloigné du mien" (04/10/1894)

- en "ethnologie sauvage" des lieux et étalage de connaissances :

" Chiem Hoa n'est qu'un petit poste militaire. C'est un petit village où les ressources sont presque nulles et où l'on ne cultive que le riz. Les seules routes qui existent sont des sentiers peu fréquentés car on se sert ordinairement de *sampans* ou petites barques pour venir à Chiem Hoa qui se trouve au bord d'une grande rivière appelée San Gam, affluent de la Rivière Claire. Comme européens, il n'y a que des officiers et sous-officiers des tirailleurs, ainsi qu'un peloton de légionnaires " (16 /08/1894)

- et surtout, des indigènes :

"Chiem Hoa est un petit village d'une cinquantaine de maisons ou *canyas* construites en bambous et recouvertes de feuilles de lataniers. 7 ou 800 *nyacoués* (paysans) habitent ces cahutes. De taille moyenne, les tonkinois ont le teint jaunâtre et sont habillés à peu près de la même façon, les hommes comme les femmes marchent pieds et têtes nus. Ils sont très durs à la fatigue. Tous conservent précieusement leurs cheveux qu'ils ne coupent qu'en cas de maladie de tête ou par punition. C'est alors le *Grand Bamka* (qu'ils adorent) qui l'a ordonné et ils s'en résignent. Les hommes comme les femmes font un chignon et s'enroulent la tête dans un turban presque toujours en soie. Il ne se nourrissent que du riz qu'ils font cuire très dur." (20 /07/1894)

Cependant, ces dernières allusions sont rares, à l'image de ce que note Clifford (1996) au sujet de Ségalen :

"Quand il parcourt la Chine il est rare qu'il s'intéresse à la vie privée, comme un photographe un peu candide, ou qu'il se noie dans la foule, il se retrouve rarement face à face avec des individus. On a souvent l'impression que Ségalen est sur un cheval, marchant, en contact physique avec les accidents du terrain, mais à une certaine hauteur. Le voyageur à cheval surplombe les choses, mais de moins haut qu'un cartographe. Le cavalier parcourt des lieux chinois mais sans se dire qu'il est à l'intérieur de la Chine. À cheval et mobile il traverse de long en large ses surfaces" (p.155).

On voit ainsi que "quand un groupe cohabite avec un autre groupe, il est plus exact et plus opérationnel d'affirmer qu'il cohabite avec l'image qu'il s'en fait" (Camillieri, 1975, p.239). Les allusions au "boye" attribué à chaque sous-officier pour ses besoins particuliers, aux "deux hommes chargés de servir à table", au cuisinier et à celui "chargé de tirer le *pencam*, une espèce de grands tapis au-dessus de la table et qui sert à nous éventer au moment des repas" (20 /05/1894), ne contiennent pas plus de connotations racistes que l'état d'esprit ambiant de l'époque, et sûrement moins que certaines lettres d'autres correspondants de Jean (que nous évoquerons en leur lieu et temps).

La faiblesse chez Jean, des aspects négatifs à propos des traits communs rattachés à la réalité sociale de l'autre, au profit de généralisations présentées comme des fragments d'évidence rassemblés, joue comme une justification et une magnification de "l'acculturation" vécue à son contact et de l'expérience coloniale, et représente, peut-être, un canal de décharge d'une "agressivité" militaire toujours latente. Peut être est-ce aussi quelque chose de plus sociologique qui se joue : la préoccupation à montrer à la famille qu'on est bien traité, qu'on tient "son rang" ou celui de sa famille²⁰⁴. Nous voulons voir dans cette attitude une façon de montrer les avantages de sa position sociale pour diminuer ce qui est en rapport avec la nécessité économique qui a dicté l'émigration. Cette attitude participe de ce plaisir de montrer aux siens que l'on est quelqu'un, une personne - même modeste et sous-officier - ayant un statut, quitte à "en rajouter" parfois quelque peu :

- "Je ne me plains pas. Le climat n'est pas si malsain qu'on veut le dire, quoi qu'il fasse assez chaud, il n'y a rien d'insupportable. Les maladies sont dues aux abus et imprudences" (20 /05/1894),
- "Climat très sain. Autrement agréable qu'en France. Pas grand-chose à faire, pas non

²⁰⁴On retrouve un tel état d'esprit : 1° dans des lettres plus tardives de parents adressées à Jean (alors de retour à Sarrola), ces parents étant aux colonies (Algérie, Tunisie) 2° chez des corses pieds noirs avant la guerre d'Algérie.

plus d'amusement : on fait des colonnes et on se soigne" (28 /03/1894),
 - "Le climat est sain. On soigne le mauvais air en se soignant comme des petits princes d'autant que l'argent ne nous manque pas. Notre plus grande occupation, à part quelques convois à escorter, c'est de chercher le meilleur moyen de bien se traiter" (20/05/1894).

La construction du quotidien est comparative. Le voisinage :

1°) s'illustre de cette référence constante à Sarrola, à la famille, à son beau-frère Paul François qui n'a pas écrit (au 4/10/1894), puis qui le fait lorsqu'il a besoin d'argent (le 16/11/1894), à ses soeurs Palme et Josée à qui "vous pouvez fournir ce dont elles pourraient avoir besoin sur ce que vous recevez de ma part" (04/10/1894), à la demande d'envoi de journaux (16/08, 16/11), à leur réception (03/12/1894 : "trois paquets de journaux, deux de vous, un de Louis, cela m'a fait d'heureux moments de lecture. Nous n'avons pas souvent des nouvelles de France"), à la propriété de Pratuscheddu, où l'oncle a, cette fois, l'intention de "procéder à la plantation d'arbres fruitiers" (03/12/1894).

Références mêlées à la santé des uns et des autres, à la réalisation d'économies pour envoyer des mandats, au changement "complet" de température à la suite duquel "nous sommes obligés de prendre la tenue de drap tous les soirs et même des fois la garder toute la journée" (16/11/1894), à cette "nouvelle colonne (escorte de convoi) en formation dont je dois faire partie" (id.) et à cause de laquelle "je ne peux dire si je resterais longtemps absent de Chiem Hoa (car) la région ne possède pas le chemin de fer et il n'y a pas de grands vapeurs français comme à un Haï Phong. La Rivière Claire et la Song Gam ne sont navigables que par *sampans* et par petites chaloupes au moment des hautes eaux" (03/12/1894).

2°) S'accompagne d'une occupation militaire, d'une composition avec des limites, encore floues, pour le nouvel arrivant. On note combien les lettres donnent à entendre et voir une projection sur cet espace encore inconnu, divergent et sauvage, non maîtrisé (dangereux?) de la représentation insulaire d'un espace plein, véritablement saturé, à la fois convergent et auto centré. Ses lettres confirment la dynamique du territoire (si l'on veut : le lieu à partir duquel l'acteur interroge le monde) telle qu'elle oscille entre le pôle d'un repli sur l'intimité protectrice de la clôture, du village et de la famille, de l'apparaître et de la fierté affichée ("comme des princes" ; "je n'échangerais pas ma pension avec celle du juge de paix de Sarrola" ; "c'est ce que j'ai désiré", 20/05/1894), et le mouvement d'expansion externe de l'inconnu, de l'espace.

"La peau qui nous enveloppe, c'est notre île, notre insularité. Nous ne pouvons pas en sortir. Elle nous accompagne partout. Nous sommes tous insulaires au sens propre (...).

Nous sommes toujours dans ce rapport d'exclusion et d'intériorité : l'intérieur et l'extérieur se tiennent. La notion de frontière doit être pensée entièrement, elle n'est pas une ligne de séparation, mais une relation mobile" (Desanti, 1995, p.11).

Ce déplacement des frontières, cette mobilité à l'intérieur du pays, dessinent l'image d'un labyrinthe. Les renvois, internes aux lettres, et à d'autres émanant des membres de la famille et des villageois, au village et au Tonkin, mettent Sarrola en mouvement, le transforment en parcours, le métamorphosent. Le labyrinthe est une hyperbole de la frontière, ce en quoi il est prégnant dans les schémas psycho-topologiques de l'insulaire. Comme la frontière, il dynamise l'espace et fonde cette dynamique sur le jeu entre ici et l'ailleurs :

"Parcourir le labyrinthe c'est en quelque sorte épuiser l'infatigable complexité, effectuer une battue de l'infini mais d'un infini intime, concentré, organique, tenter d'aller au bout d'une multiplicité qui demeure vaine tant que n'est pas atteint ce point qui en fait une totalité" (Jourde, 1991, p.135).

Et ce point, ce centre, cet ailleurs, c'est Sarrola, en tant que sens caché de l'ici, l'ailleurs absolu, l'ailleurs comme présent. "*A sapienza si porta in sé*" ("la sagesse se porte en soi"), même à l'autre bout du monde. Que l'on vive à la plaine, en ville, sur le continent, ou aux colonies, et selon un temps et des rythmes bien différents de ceux du village, le proverbe nous apprend que :

"enraciné dans son sol et ses gens, dans l'intimité du statut fin de *paesanu* (villageois), et l'épaisseur des généalogies, cela pourra se porter en soi, en son for intérieur, et servira, estime-t-on, à déchiffrer le monde le plus éloigné" (Dalmas-Alfonsi, 1984, p.18).

Certes la correspondance ne nous autorise guère, de par le caractère même de Jean (relativement modeste et peu métaphysique ou rêveur), à découvrir, par delà la géographie concrète du voisinage et des limites, la part de cosmographie et d'imaginaire qui va avec. On y voit cependant le besoin de délimiter l'espace en une refondation, une genèse dont les habitudes à la fois quotidiennes et exotiques (*boye*, éventage, service à table) donnent une première approximation de son marquage du lieu ²⁰⁵. Mais aussi, on peut déjà relever les premiers indices d'une intrication des lieux sarrolais et tonkinois, par ce jeu de pliages et de déploiement de "la dimension spatialisante exigeant l'intervention d'opérateurs d'ouverture de ce monde au monde autre, de l'ici vers l'ailleurs, de l'identique au différent ou à l'étranger" dont parle Desideri (1997, p.10). Nous y reviendrons plus largement quand cette intrication

²⁰⁵Ce souci du voisinage entretenu, de la fixation des limites, de l'espace et du temps, deviendra plus perceptible à Madagascar, avec la constitution d'une véritable "propriété sarrolais" au cœur de la colonie.

deviendra plus palpable.

3.2.2. Argent et gestion patrimoniale à distance

Pour Jean, au début de cette installation, l'essentiel est cependant ailleurs.

1°) D'abord dans l'envoi d'argent à sa famille. Rien qu'à destination de l'oncle-curé, on relève 150 francs en janvier 1894 ; 150 en mars ; 100 en mai ; "Quelques économies mises de côté et sans me priver de la moindre des choses, que je vous enverrai par le prochain courrier", en août ; un mandat de 300 francs en octobre ; un autre mandat au montant non précisé en novembre ; 250 francs en décembre. Et ce, sans compter ce qui n'est pas systématiquement annoncé ou répertorié, ni non plus les envois à Josée et Palme que l'on peut déduire *a contrario* du simple fait que Jean annonce parfois à l'oncle qu'il ne leur a rien envoyé. Au total, ce sont sans doute bien plus de 1000 francs que Jean a adressé à son oncle et ses soeurs. Les détails sur ce que touche par jour un sergent engagé au Tonkin (étant entendu qu'il doit se nourrir dessus) joints à la lettre du 04/10/1894, se retrouvent dans une note accompagnant, sous une enveloppe "armée", le tableau des postes militaires au Tonkin à la date du 1/10/1895 (13 cercles, 78 places, groupes ou secteurs, 103 postes annexes, 64 blockhaus ou petits postes annexes). Les rations alimentaires évoquent la chanson des conscrits flamands²⁰⁶, avec juste une réserve : "Il y a plus qu'il ne faut de tout excepté de vin" (04/10/1894). Si l'on compte les indemnités de marche, de transit, de vivres, la solde s'élève à 250 francs par mois, auxquels il faudrait ajouter la prime d'engagement qui s'élève, elle, à 1000 francs.

Sans doute existe-t-il une solde "parallèle", en "nature" - qui provient des cultures des soldats et même des nombreux "trafics" auxquels ils procèdent entre eux et dont la correspondance entre militaires lors de la campagne malgache de Jean fournira de nombreux témoignages et preuves. Ceci leur permet d'économiser la quasi intégralité de leur solde en argent. Le jeu (de cartes, essentiellement), omniprésent, devait également participer à la "redistribution" des soldes officielles.

On comprend que la situation de Jean attire les quémandeurs. Le dernier d'entre eux n'est pas son oncle Dominique, dont le manque chronique d'argent constitue un des feuilletons de notre corpus. Le 03/12/1894, Jean l'éconduit certes ("L'oncle Dominique m'a encore (ce n'est donc pas la première fois) envoyé une lettre dernièrement. Je lui écris en même temps que vous

²⁰⁶ "Chaque jour de la viande et de la soupe, sans travailler sans travailler, chaque jour de la viande et de la soupe, sans travailler, dans l'armée" (Weber, 1983, p.434).

pour lui dire que je suis dans l'impossibilité de lui envoyer de l'argent"), mais le renvoie à l'oncle-curé ("Je lui dis d'aller vous trouver de ma part et que, si vous pouviez, vous lui auriez avancé quelque chose").

Le 16/11/1894 c'était son beau-frère, Paul François (la soeur de Jean, Laurine, et lui viennent d'avoir leur deuxième enfant, ce dont Jean semble heureux puisqu'il signale, dans sa lettre du 16 novembre : "J'ai été très content du nom qu'on a donné au nouveau-né²⁰⁷ et vous remercie du bon souvenir que vous avez eu en triquant à ma santé"), qui lui dit "avoir besoin d'argent". La subtilité du compte-rendu qu'en fait Jean à l'oncle-curé est révélatrice du secret et du contre - secret : "Je n'ai pas voulu dire que j'en avais de reste comme il le croit : il faut qu'il pense que si je fais quelques économies, j'en aurai absolument besoin à mon retour". D'une part il ne faut donc pas avouer l'aisance ou bien tempérer cet aveu par l'annonce d'un emploi déjà réservé. D'autre part, le beau frère connaît cette aisance. Du coup, l'un comme l'autre devront faire comme s'ils l'ignoraient et comme s'ils ne savaient pas que l'autre savait et... attendre. D'ailleurs, la relation familiale, négative pour Jean dans l'optique d'une demande d'argent de la part de Paul François, est tempérée par une offre possible, ce qui retardera d'autant le problème: "Il me semble qu'avec sa pension il pourrait bien se suffire, mais si réellement il en a besoin, je m'efforcerai de lui avancer quelque chose, seulement plus tard".

2°) Ensuite, et corrélativement, dans la gestion du patrimoine. Les demandes pécuniaires de son oncle Dominique s'inscrivent en effet dans une stratégie de vente de ses terres et d'acquisition de celles-ci par Jean. Dominique, "qui veut céder ses parcelles de terre" (01/02/95) à Jean (pour qu'elles ne sortent pas du patrimoine familial) demande ainsi à celui-ci une somme qu'il considère comme "un simple acompte sur ce qui lui reviendrait (le prix de vente de la parcelle) en achetant ses parcelles de terre"(3/12/94). Tout au long de la présence de Jean aux colonies reviendront, dans les échanges de lettres et les sous-entendus madrés, le chantage à la sortie de parcelles du patrimoine familial par vente à d'autres acquéreurs, les plaintes et suppliques (Dominique ayant "besoin d'argent, comme je le suppose, car il m'en a déjà demandé " (1/2/95)) mais aussi le dénuement réel qui conduira l'oncle Dominique à "l'exode" à Ajaccio après la vente de ses propriétés, pour y ouvrir une épicerie, le 18 juin 1899. Le rapport à la terre apparaît bien comme un rapport familial au sens large, mais les ventes à l'intérieur de la famille passent par un rapport de force fait de provocations, de suppliques, de menaces, de plaintes, de théâtralité forte dans laquelle aucune partie n'est dupe de l'autre, cultive une apparence mais campe sur de fermes positions.

Pour l'heure, il est urgent d'avancer de l'argent à Dominique, comme acompte sur l'achat de

parcelles, ce sur quoi joue habilement celui-ci. On voit l'intérêt de la codification de l'envoi des lettres pour "raccourcir" le délai de trajet des deux mois afin de traiter quasiment "en temps réel" des tractations foncières, entre la Corse et le Tonkin comme autour d'une table :

- "Faites ce que vous croyez à propos. Dans un mois je pourrais vous envoyer de 200 à 250 francs" (03/12/94),
- "je reçois à l'instant votre lettre du 9 décembre - qui a donc croisé la mienne du 3 décembre - m'accusant réception des 300 francs envoyés en octobre. Je vous enverrai quelque chose dans le courant du mois prochain" (01/02/95),
- "L'emploi de cet argent est de mon goût et puisque l'oncle Dominique veut céder sa parcelle de terre, vous pouvez également la lui acheter" (01/02/95).

Il est ici question de la part de l'enclos de Torre acheté par Santu (en 1847) dont la parcelle doit aussi être échue à Dominique par héritage et qu'il se propose de vendre à son neveu, à moins que ses demandes d'argent ne soient qu'une fausse amorce de vente pour répondre à un "besoin d'argent ". Jean n'est pas dupe. Mais, passant outre, il en profitera pour racheter la totalité de cet enclos dit Torre : "Il doit rester quelques pieds d'oliviers appartenant à d'autres propriétaires. Achetez- les aussi de façon à ce que personne n'ait plus rien à faire dans l'enclos dit Torre" (01/02/95).

On peut déjà remarquer comment l'entreprise coloniale, dans ses effets individuels mêmes, a introduit de l'argent (voire l'argent) dans les communes, par l'intermédiaire des soldats, et participé ainsi à la pénétration des rapports que l'argent sous-tend et qui restent encore largement étrangers à la "mentalité" corse de l'époque, bien que l'on puisse en voir la progression dans les esprits. Giudici (1996) n'hésite pas à évoquer "l'économie alternative" des carrières militaires de l'empire colonial pour la Corse au tournant du siècle. "La Corse fut le fer de lance du colonialisme Français, dont elle tirait ses ressources et son orgueil" (p.173). Les Corses ont en effet constitué une grande partie des engagés et des sous-officiers de cette armée coloniale. "Les Corses forment en grande partie l'armature splendide et forte de la France lointaine", dira Albert Sarrault, "aux tropiques comme aux antipodes, les Corses s'revent magnifiquement leur pays". Et, pour le général Gouraud, "il n'y a, sans les Corses, ni coloniale ni colonie".

Ces rentrées régulières d'argent font du militaire un gestionnaire et un pourvoyeur à distance de ses propres biens, mais également un prêteur d'argent. Cependant, il est impossible de savoir s'il y a fixation d'un taux de prêt ou en quoi ce dernier pourrait consister (pourcentage d'argent, avantage foncier, service familial ou politique). Mais on peut aisément deviner le

²⁰⁷ Antoine, prénom du père de Laurine et de Jean.

nombre de demandeurs satisfaits ou tenus par un prêt, qu'un politique pourrait ainsi s'attacher²⁰⁸.

L'oncle-curé apparaît déjà comme un gestionnaire avisé, faisant fructifier les économies de son neveu en son absence, puisqu'il va se lancer dans une transformation profonde de la propriété de Pratudeddu. Il joue également le rôle d'un prêteur, mandaté par Jean auprès de sa famille, et devant recevoir l'aval du parent de sang pour procéder aux affaires. Ce mécanisme d'aval du sang précédant les décisions, est en quelque sorte la mise en acte d'un mécanisme social (à la fois inter et supra familial) à deux pivots : le sang "exilé" provisoirement, éloigné et absent, et le représentant familial qui a l'expérience et certes les connaissances et les relations nécessaires. Ces deux pivots agissent en synergie, après concertation, et réalisent les flux d'argent, de prêt, d'achat, d'alliances, de pouvoir²⁰⁹. Le mécanisme repose sur le secret, partagé et gardé, et ce ne sont pas les demi trahisons de Jean, lorsqu'il correspond discrètement et dans le dos de l'oncle avec sa soeur Josée (qui en fait autant avec Jean) qui invalident ce processus d'interaction. La circulation intra familiale des lettres, la lecture "publique" de celles adressées à d'autres membres, semblent bien d'ailleurs neutraliser en fausse sortie du secret ces demi mots échangés entre le frère et la soeur. On peut même se demander si celles-ci n'ont pas pour rôle de montrer, *a contrario*, comme "publiquement à l'intérieur de la famille", si l'on peut s'exprimer ainsi, que le mode de fonctionnement est un secret intra familial, partagé au moins comme une fonction abstraite, sinon dans le concret du contenu. En somme, la famille fonctionne sur le secret partagé, lequel enferme un certain nombre de secrets concrets et précis qui, eux, ne sont pas forcément partagés entre les mêmes membres.

On voit ainsi comment on pourrait appliquer -à peine abusivement- à ces échanges le modèle "S- P- E -A-K- I- N- G" de Hymes (1967)²¹⁰, ou bien encore utiliser pour leur analyse un guide d'étude ethnographique du discours, de la parole et de l'échange tel que celui proposé par Scherzer et Darnell (1972).

Nous nous bornerons simplement ici à produire, à travers la restitution d'un échange

²⁰⁸La partie de corpus non présentée ici fait largement état de ce rôle d'introducteur de l'argent dans la commune de notre principal acteur, avec des implications foncières, matrimoniales, économiques et, sans doute, sans que l'on puisse cependant l'établir preuve à l'appui, politiques.

²⁰⁹Cette gestion, dévolue aux hommes, si possible d'expérience, s'inversera cependant en 14-18 avec le départ massif des hommes, période pour laquelle le corpus 14-18 (non présenté ici) montre Lucie, l'épouse de Jean, gérer la propriété de celui-ci en son absence, peut-être, faut-il ajouter, du fait de l'absence d'un descendant mâle (et par l'intermédiaire et le contrôle d'un dense échange épistolaire).

²¹⁰*Setting* (temps et lieu, cadre), *Participants* (participants ou acteurs), *Ends* (finalité de l'échange), *Acts* (actes), *Key* (tonalité, manière dont se déroule l'activité), *Instrumentalities* (instruments ou moyens de communication), *Norms* (normes d'inter-actions et d'interprétations), *Genre* (genre ou type d'activité).

particulier, une vision du rôle et des formes de cet échange qui, en liaison avec d'autres comportements, débouche sur une étude ethnologique de la communauté familiale et villageoise. La communication ainsi entendue devient un condensateur de socialité qu'il faut saisir dans toutes ses composantes.

" Dire une expérience du monde sur le mode symbolique, n'est-ce pas développer une stratégie qui au lieu de cribler une seule dimension de sens, instaure une polyphonie de façon telle que la pluralité du sens des mots comme des gestes est non seulement permise mais préservée et sollicitée?" (Verdoni, 1998, p.190).

3.2.3. Peut-on marier sa soeur à 10 000 kms de distance ?

Laurine, seconde des soeurs de Jean, s'est mariée la première, à l'âge de 27 ans, avec Paul Battistelli. Elle a eu son premier enfant (Ange Marie) en 1892, et son second (Antoine) en ce mois de novembre 1894. A cette époque, l'aînée des filles, Palme, 32 ans, n'est, elle, pas mariée. Était-elle laide ("*disgraziata*"), eut-elle moins d'éducation que ses soeurs et son frère ? Née l'année même de l'ouverture d'une école de filles à Sarrola, nous savons qu'elle l'a fréquentée mais ses lettres témoignent qu'elle ne semble y avoir acquis que des rudiments d'écriture. Peut-être a-t-elle dû, aussi, en tant que fille aînée, assister sa mère, que des origines aisées éloignaient quelque peu des impératifs ménagers, voire a-t-elle participé à l'éducation de ses derniers frères et soeurs ? L'image de la famille "idéale", véhiculée en ce temps, est bien matérialisée par le proverbe "*Chi vole una bella famiglia principii per una figlia*" ; "Qui veut une belle famille commence par une fille" (Dalmas-Alfonsi, 1984, p.74). Ceci permettait à la mère de se procurer une aide pour élever les enfants suivants. Pour ce qui regarde notre famille, le décès de la mère (1875), laisse orphelins des enfants en bas âge. Le poste de responsabilité féminine du foyer pèsera donc sur Palme (alors âgée de 13 ans) et peut l'avoir éloignée définitivement de l'instruction comme du mariage.

Un jeu de lettres des années 1890 en fait l'amie de Mathilde Bastente, de Campo Vecchio, qui apparaît, elle, cultivée, voire précieuse. Cette dernière souligne pourtant, le 17/01/1893, le niveau d'écriture de Palme, en accusant réception de "votre lettre pleine de belles expressions et de nobles sentiments, reçue avec un bon plaisir" (discours sans doute quelque peu forcé ou stéréotypé quant on le compare aux lettres de Palme en notre possession, et dont l'orthographe tout comme le style témoignent d'un ancrage plus large dans l'oralité corse que dans le maniement du français orthodoxe de l'époque). Mathilde demande également à Palme (05 /01/1892) : "Pensez-vous à vous marier, c'est l'heure maintenant, ou bien vous êtes trop

difficile". Est-ce là moquerie féminine, taquinerie ou affection attristée.

"Plus on va, ajoute-t-elle, plus l'âge avance. Quant à moi, je suis toujours la même, j'ai encore grandi mais peu embelli, quoique c'est probable que je me marierai, je ne veux pas être comme mes tantes, à 40 ans".

Elle confirmera, un an plus tard, son propre mariage, tout en laissant libre cours à une nostalgie qui cache mal le caractère "arrangé" de cette union :

"Oh ! Je vous vois vous dire elle sera plus contente maintenant qu'elle va se marier. Vous vous trompez, je ne suis pas contente du tout, je serais contente de faire une promenade et de rester quelques jours avec vous et faire nos promenades" (17/01/1893).

A tout prendre, ces lettres n'en sont pas moins celle d'une jeune femme prise, comme Palme, dans le quotidien des servitudes ménagères :

"Ayant terminé de raccommoder notre lessive, je profite de ce moment de loisir pour vous adresser mes amitiés et vous souhaiter une bonne fête ²¹¹. " Mais je suis très occupée à coudre et ne peut plus m'entretenir avec vous; si vous y étiez, je vous aurai donné un peu d'ouvrage" (05/01/1892).

A cette époque, Palme est déjà " au service " de l'oncle-curé :

"Vous restez avec votre oncle, homme de coeur, surtout pour ses nièces, et vous qui êtes sa préférée, cherchez toujours à faire tout votre possible pour le rendre heureux car il le mérite" (05/01/1892).

Les vœux de mariage succédant à cette exhortation n'en paraissent que plus irréalistes.

A la même époque, *Les Echos, Journal féminin littéraire et humoristique*, dans son numéro du 17/05/1891 moque la fragilité et le mystère féminin :

"Les *Echos* n'a d'autre ambition que de réfléchir vos rêveries. Il a été choisi microscopique, pas plus grand que votre mouchoir de fine baptiste, afin de ne pas trop fatiguer votre délicat cerveau, jugé fragile par ces vilains hommes".

Ainsi Palme fait-elle "la tante" (*a zia*), d'abord chez l'oncle-curé, dont elle entretient le presbytère à Cannelle et à qui elle prodigue les soins ménagers. Elle le suivra d'ailleurs, un temps, en 1907, lorsqu'il sera nommé cure-doyen de San Martino de Lota, avant de rentrer à Sarrola où elle se mettra au service de son frère (alors marié et bientôt père de 3 enfants)

pendant la guerre de 1914 -1918 (avec cependant quelques incursions chez sa soeur Laurine en 1915), et ce jusqu'à sa mort, en 1941, à 79 ans. Elle est d'ailleurs la seule à être enterrée dans le même cimetière que Jean et sa famille, semblant encore ainsi veiller sur eux dans la mort.

Ses occupations quotidiennes, entre 1890 et 1895, lui laissent-elles la même nostalgie qu'à son amie ?

"J'aurais été heureuse de passer le jour du premier de l'an à vos côtés et vous couvrir de baisers " (05 /01/1892), " Je me rappelle toujours du temps passé, chère amie, ne viendra-t-il plus ? " (05/11/1892), " Je n'oublierai jamais le bon accueil reçu chez vous, je me rappelle ce temps heureux et fugitif, les jolies promenades de Sari à cheval, il ne viendra plus, non, oh ! " (17/01/1893).

La dernière trace que nous avons de Mathilde, alors mariée (25 janvier 1894), sonne comme un adieu et une bénédiction :

"Je vous envoie tous mes souhaits de bonheur. Je prierai le Bon Dieu qu'il verse sur vous ses abondantes bénédictions, vous donne paix, santé, bonheur et une heureuse vieillesse".

Pour l'heure, en cette fin d'année 1894, l'oncle à besoin d'elle et son statut est de toute manière fixé pour qu'il ne reste plus que la plus jeune fille, Josée, "à charge ".

C'est justement Josée qui, ce 3 décembre 1894, est une première fois au centre du mécanisme du secret fonctionnant entre l'oncle, cette fois-ci soucieux de la marier, et Jean. "Pour ce qui concerne Josée, écrit ce dernier, je n'ai aucun parti en vue, celui dont vous me parlez ne me semble pas trop mauvais, si toutefois la place qu'il occupe est bien stable". Et de conclure sur le désormais indispensable accord :

"Jugez-en vous-même et agissez en conséquence". Appuyé toutefois d'un jugement personnel en forme de recommandation : "Quant à moi, je trouve le sujet en question assez digne et j'ai assez confiance en lui".

Notons tout d'abord le fonctionnement quasi abstrait du schéma évoqué plus haut, indépendamment de son objet. Dans la même lettre, au sujet de la plantation d'arbres fruitiers projetée par l'oncle, Jean répondait : "Je ne puis qu'être de votre avis, vous pouvez vous rendre compte mieux que moi de ce que l'on peut attendre et pour ma part je serai toujours content de ce qui aura été fait par vos ordres". Tout comme le 28 mars, au sujet cette fois de la

²¹¹Sans date, mais probablement 1892.

vigne de Pratudeddu : "Faites ce que vous croyez à propos, moi je vous laisse l'initiative et serai toujours content de ce que vous ferez ", ou encore le 4 octobre : "Ci-joint un mandat de 300 francs que vous placerez le mieux que vous jugerez à propos".

Nous touchons peut-être, dans cet échange précis, à l'un des mécanismes de la distinction acteur/observateur. En effet, d'un point de vue d'observateur, et à relever la proximité de formulation touchant à une demande de plantation et à un projet de mariage, on pourrait aisément inférer une identité de traitement de la terre et de la femme et conclure à une dévalorisation sociale de cette dernière, voire à une déresponsabilisation. Cependant, une telle position 1°) méconnaîtrait la valeur accordée à la terre et aux rapports à la terre par les communautés corses, donc, *a contrario*, pourrait équivaloir à une valorisation de la femme en cas de traitement identique de la terre et de celle-ci ; 2°) ferait fi de la place (formelle et informelle) tenue par la femme dans une société où le partage sexuel entre la gestion des affects et celle du paraître acquiert une valeur fondamentale, recouvrant une histoire et une temporalité spécifiques ; 3°) participerait de l'anachronisme du jugement, valorisé ou stigmatisé contemporanément, d'un fait ou d'une série de faits et d'attitudes historiquement datés : "On ne peut en toute logique se référer à un système de valeurs pour répondre à une question que ce même système disqualifierait comme non pertinentes" (Lenclud, 1985, p.43). Le point de vue de l'acteur ainsi énoncé, sur un mode formel proche, à l'égard d'arbres fruitiers et du mariage d'une soeur, ne préjuge pas de procédures d'expertise et de décision différentes : l'échange de correspondance entre la soeur et le frère (lors d'un second projet de mariage pour Josée en 1903), montrera que Jean sollicite l'avis de sa soeur, et s'assure de son accord sinon de ses pensées profondes et de ses désirs, et ce sans que l'oncle-curé ne soit mis dans la confiance. Précaution, délicatesse, ou fatuité et importance de la surveillance fraternelle ? Nous constatons simplement que cette attention n'intervient jamais pour les questions de gestion, y compris celle des biens de cette même Josée. Enfin, il est manifeste qu'un corpus de correspondance, même fragmentaire, mêle des processus quotidiens de pensée, d'affection, de stratégie et de calcul, dont la subtilité traduit l'exposition par l'acteur de son rapport au monde - jusque dans le schéma archétypal d'"habiter un rapport au monde" (Verdoni, 1998, p.191).

Mais revenons à Josée. En 1894, elle a 22 ans et on se propose de la marier. Le projet formé par l'oncle entre-t-il dans une stratégie matrimoniale, un projet de gestion optimale du patrimoine, coïncide-t-il avec la nécessité d'alléger cette gestion dont il a la charge, ou bien encore relève-t-il d'autres considérations dont nous ne savons rien ? Toujours est-il que l'intrication, dans la correspondance, des différentes pistes explicatives que nous venons

d'évoquer, ne permet aucune conclusion définitive au sujet des considérations qui dictent ce mariage. Cependant, pour marier Josée, il faut un " bon parti " (la famille B est, après tout, "honorablement connue et estimée"), c'est-à-dire un homme "occupant une place bien stable". Mais la situation en elle-même ne semble pas suffire puisque le futur époux doit posséder en outre assez de "dignité" et susciter de la "confiance". Bien que, dans le cas présent, tous ces éléments semblent réunis, du moins pour Jean et son oncle, le projet ne sera pas mené à son terme. Au vu des propos échangés, il est difficile de savoir, d'une part, pourquoi le projet a échoué et, d'autre part, si "le sujet en question" est le même que celui qui sera évoqué en 1901, après un répit dans la recherche d'un époux que l'on ne peut guère s'expliquer non plus.

"En ce qui concerne Josée, commence l'oncle en mars 1901, il me semblerait convenable de la marier avec C. Sarrola. Ce jeune homme me paraît relativement convenable, s'il désire un emploi, on pourrait travailler à le lui faire obtenir. Son père, d'autre part, a quelques propriétés. J'espère que Josée y consentira".

Pour lever ce doute, l'intervention de Jean semble indispensable :

"Tu t'empresseras à me donner ton avis à ce sujet. Ainsi au cas où ce projet devrait se réaliser, on célébrerait le mariage après ton retour des colonies".

La première réponse de Jean sera cependant plutôt floue :

"Tout d'abord, cher oncle, je tiens à vous dire que mon désir serait avant tout d'affranchir Josée le plus tôt possible, néanmoins comme je n'ai personne en vue je ne puis rien faire d'ici" (25/04/1901).

La recherche d'un parti devient ainsi une "affaire de famille", même si en l'occurrence, celle-ci paraît se réduire à un oncle et son neveu procédant à "la gestion du patrimoine féminin". D'ailleurs, lorsque, en octobre, le projet de mariage sera presque au bord de la rupture, Jean s'inquiétera de ce que "les parents de Sarrola ou Sari n'aient point quelqu'un en vue, ne voyant aucune combinaison possible pour le moment". Faute d'un règlement qui puisse satisfaire les protagonistes, la stratégie matrimoniale est alors étendue largement à la famille par alliance, du moins aux membres possiblement influents du lignage ou de la parentèle. Le rôle de marieur de l'oncle-curé, la réponse positive de Jean trouvant "la combinaison convenable vu le manque de partis et de choix" (07/01/1901) montrent l'intrication des intérêts matériels et symboliques dans l'alliance projetée, et le souci d'une transmission optimale du patrimoine familial. Le mariage n'est cependant pas négocié d'un bout à l'autre entre l'oncle et Jean puisque celui-ci demande immédiatement "ce qu'en pense Josée et ce

qu'elle a répondu dans le cas où vous lui auriez déjà parlé" (07/05/1901), voulant également savoir s'il y a eu "une demande de la part de C. Sarrola ou de sa famille" (id.) ou bien s'il s'agit d'une démarche de l'oncle lui-même. Bien sûr, en cas d'aboutissement des transactions, la famille B jouera de ses possibilités d'alliances pour procurer un emploi au futur époux. Il en va là du statut social de la future famille fondée par Josée et son époux, mais également de celui des deux familles ayant conclu cette alliance. Notons au passage que le fait de n'écrire du prénom du parti projeté que l'initiale (C.), joue du secret entre les deux hommes, laissant toujours planer un doute, comme si un tiers pouvait intercepter la missive ou bien comme si l'écriture en toutes lettres du prénom équivalait à le crier publiquement. La discrétion s'imposerait-elle en la matière ?

Pourtant, à peine un mois plus tard, et à en croire Josée, tous sont informés : "Tout le village est au courant et disent : tout le monde est à ses supposition alors que je n'ai parlé qu'avec toi et que je ne sais pas d'où ça vient" (11/06/1901).

Celle-ci a pourtant une explication à fournir : "Peut-être c'est le Bon Dieu qui ne veut pas qu'on fasse ces choses tout cachetés" (id.). Dans cette même lettre, elle ne dévoilera cependant pas à son frère ce qu'elle pense elle-même du parti projeté, évitant même d'écrire le nom de celui-ci. Et il en va peut-être plutôt là d'une réputation que d'un secret, d'une promesse ou d'un engagement. Dans ce silence volontaire, c'est la dimension même de son éventuel désir qui est en jeu, et surtout de son "affranchissement" par un frère qu'elle ne manque certes pas d'identifier à un père, mais auquel elle manifeste une affection intense utilisant la flamboyance d'un vocabulaire amoureux (nous y reviendrons plus longuement dans le chapitre suivant). Le jour même où l'oncle lui parle de ce mariage, Josée, pressée par sa soeur Palme de donner une réponse, laisse (dans la lettre à son frère) libre cours à une déclaration passionnée :

"La réponse que je lui ai donnée (est) que je ne lui donnais pas une réponse sans toi, que j'étais à tes ordres ta volonté ton désir, car cher frère c'est toi en ce moment mon père et comme je suis disposée que jamais au monde je ne ferai un mariage si ce n'est par tes ordres car moi je suis une femme et toute disposée de n'être qu'à tes ordres car je vois bien que tu ne ferais rien si ce n'est pour mon bien, je sais que je suis pauvre mais il me semble d'être riche car je t'ai toi, un frère qui remplace mon père pour donner une réponse sur cette affaire là, je te donne le droit de faire ce que bon te semble" (14/05/1901).

Doit-on voir, dans cette soumission, le poids de "coutumes matrimoniales qui faisaient évidemment peu de cas des inclinations personnelles" (Carrington, 1980, p.93), du fait "qu'il était entendu que garçons et filles feraient le sacrifice de leurs préférences dans l'intérêt de

leur famille " (id.) et que, de par leur éducation, "ils se voyaient non comme des individus doués de dispositions particulières qu'ils étaient en droit d'exprimer, mais comme les membres d'un groupe familial exigeant leur soumission en toutes circonstances " (id.).

Ce mariage manifestement arrangé fonctionnerait alors :

"aussi bien que l'espérait chacun des deux partenaires, c'est-à-dire passablement (...) sur un sentiment profond, mais réaliste et dépourvu d'illusion, se traduisant par une loyauté à toute épreuve (...), le genre de relations qui existent souvent entre frères et soeurs" (id. p.93).

Après cette réponse enflammée (inconnue de lui), l'oncle écrit à Jean que "Josée paraît consentir à la proposition" (19/05/1901) sans pour autant qu'il y ait eu "de demande de la part de C. ni de son père", avec qui l'oncle promet un entretien le soir même.

Comment expliquer ce consentement de Josée avant même la réponse de Jean sinon de ce que Charles était soit un des rares partis possibles, soit ... le parti que souhaitait Josée elle-même. À l'appui de cette dernière hypothèse, on mentionnera le fait que Charles est le seul homme apparaissant dans les lettres de Josée à son frère, en tant qu'auteur de visites "non motivées" à Josée. Il est en effet nommément cité deux fois, à l'occasion de la fête organisée en l'honneur du grade d'adjudant de Jean, et deux autres fois comme pouvant prétendre "presque de droit" à une des photographies de Jean "au titre de *compère*"²¹². Il bénéficie même en cette occasion d'une parenthèse : "Il était hier ici et m'a dit de te donner bien le bonjour". Ces mentions semblent en faire un visiteur privilégié, mais en l'absence de lettres plus explicites nous savons du moins que Josée et Charles se connaissent et se voient ou se fréquentent à l'occasion de visites. Dans tous les cas, cette fréquentation défausse quelque peu l'argumentation de l'isolement des femmes par rapport à la société villageoise masculine du fait d'une réclusion ou d'un confinement domestique. Si les parcours vers la fontaine ou les jardins (et les veillées) sont des occasions de facilitation des rencontres ou de fréquentation d'éventuels prétendants, les visites sont des moments forts où "la libre inclination réciproque" peut s'éveiller ou s'entretenir. Que l'on pense encore à Carrington notant que, dans la vie sociale,

"On était sans cesse conscient d'une tension entre les deux sexes, d'un courant de haut voltage qui jetait des étincelles sous forme de propos à voix basse, de gestes à valeur de mots, de regards chargés de signification. Filles et garçons avaient développé à l'extrême l'art de la communication presque invisible et inaudible, comme s'ils étaient engagés dans un mouvement de résistance concertée contre leurs aînés" (1980, p.94).

²¹²On ne sait si ce qualificatif en fait un simple compagnon de baptême, le parrain d'un neveu de la famille, ou un "compère de la saint Jean".

Schéma comparatif de l'envoi de courrier et des opérations militaires correspondants à l'époque de l'attaque.

1894	Activités militaires notées par Jean dans ses carnets	Lettres envoyées à sa famille
AVRIL	5 Parti de Than Hoa en reconnaissance sur Lang Bai 9 Rentré à Chiem Hoa 10 Parti escorter convoi à Bac Kem (arrivé le 12) 21 Parti escorter convoi de Cho Ra 23 Arrivé au lieu dit gué du Sam Nang 24 Parti pour Bac Kem le 24 au matin avec 35 hommes pour escorter Galiéni se rendant à Hanoï	28 Mars
MAI	5 Parti escorter convoi de Cho Ra 8 Arrivé Cho Ra 10 Rentré à Bac Kem 21 Parti escorter convoi Cho Ra 22 Arrivé à In Phong, le soir (arrêt convoi, le convoyeur n'ayant pas voulu fournir coolies pour transport tirailleur blessé) 24 25 Départ In Phong. Arrivé au gué 26 Départ gué 27 Arrivé au Bac Sam soir Rentré à Bac Kem	20 Mai
JUIN	11 Parti Bac Kem avec section renforts pour rejoindre Chiem Hoa 13 Arrivé Chiem Hoa matin	
JUILLET à OCTOBRE	Saison hautes eaux Pas de marches Poste de chiem Hoa	10 Juillet 16 Août 4 Octobre
NOVEMBRE	11 Parti en reconnaissance sur Dai Ti 12 Retour Chiem Hoa soir 17 Reconnaissance sur Dai Trinh à l'effet d'empêcher passage en Long Sam bandes pirates 200 fusils 19 Escorte lieutenant à Bac Kem 22 Rentré Chiem Hoa soirée	16 Novembre
DECEMBRE	21 Reconnaissance Bac Kem 22 Arrivé Bac Kem 29 Escorte convoi Bac Kem/Cho Ra (2 sergents, 45 tirailleurs) 30 Attaque convoi	3 Décembre
1895		
JANVIER	2 Arrivé Bac Mu 5 Arrivé Bac Kem 20 Rentré Chiem Hoa	
FEVRIER	9 Parti reconnaissance Pho Trinh et retour Chiem Hoa 13 Reconnaissance Trinh Thun 28 Retour Chiem Hoa	1° Février

En fin de compte, si le mariage projeté dès le séjour au Tonkin de Jean n'aboutit pas en ces temps, il le fera par la suite puisqu'il aura effectivement lieu en décembre 1901, alors que Jean est en instance de départ pour le Soudan, sa dernière campagne coloniale.

3.3. Le voisinage tonkinois à Sarrola : L'attaque du convoi Bac Kem/Cho Ra

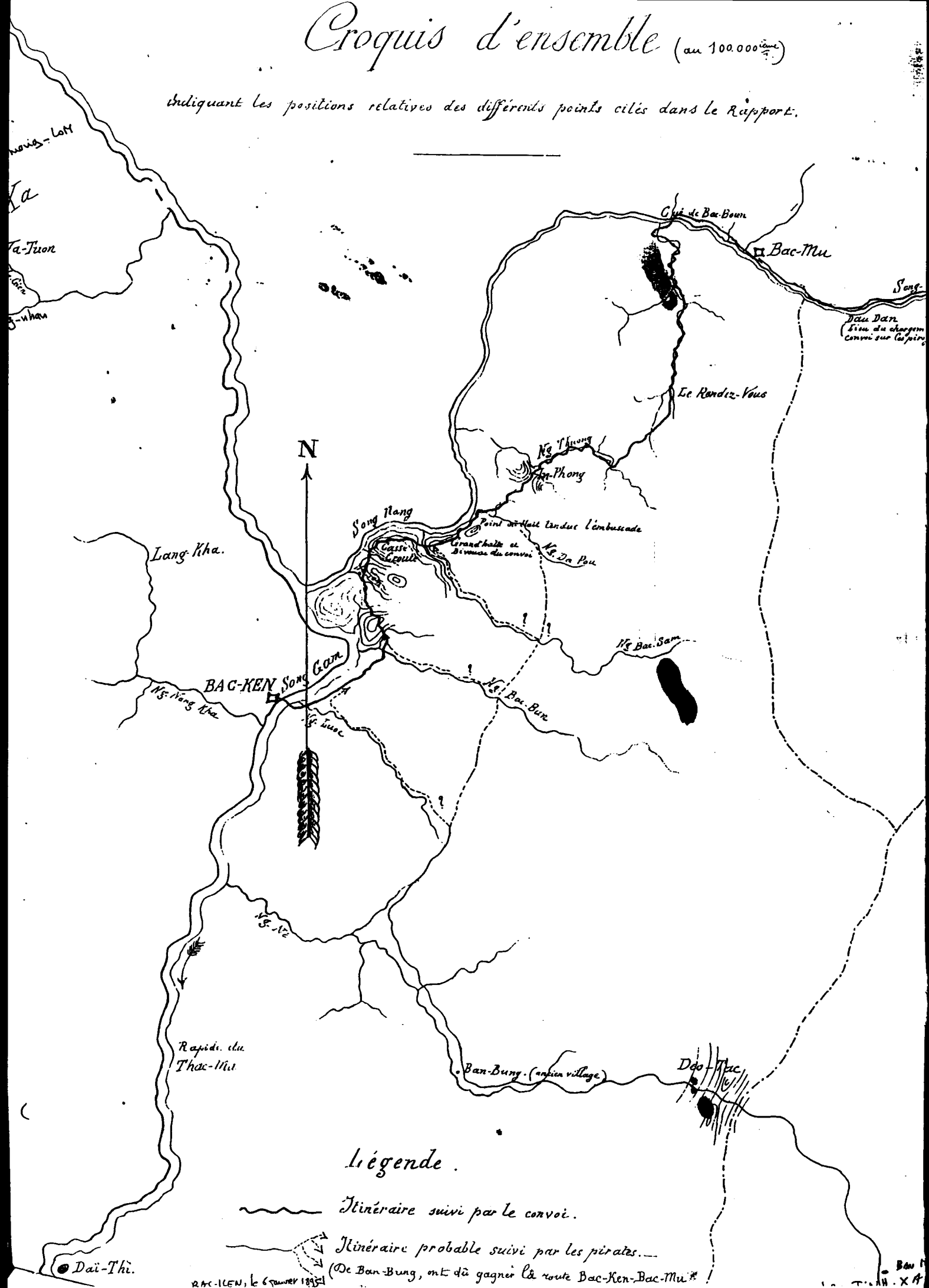
Cette intense activité de gestion en tous genres, mêlant étroitement Jean et l'oncle-curé, va être provisoirement suspendue par un événement militaire au Tonkin, qui s'avérera capital dans la vie de Jean : l'attaque du convoi Bac Kem /Cho Ra, le 30 décembre 1894. Son importance, à la fois ponctuelle et durable, sa résonance militaire, journalistique, familiale, politique (puisque l'on peut considérer qu'elle intervient dans le destin politique de Jean), villageoise, demande que nous nous y arrêtions, même si l'événement ne suspendra, à l'époque, l'activité de gestion à distance que l'espace de quelques lettres. Il s'agit d'un épisode qui revêt le double aspect de rupture événementielle et de continuité épistolaire et informationnelle, dont la fonction (réelle et symbolique) sera d'inscrire le Tonkin dans le *voisinage* familial et sarrolais. Il permet d'éclairer sous un autre jour les activités militaires spécifiques que le soldat tonkinois a par ailleurs tendance à minimiser dans sa correspondance (" la vie est autrement agréable qu'en France. Pas grand chose à faire"), puisqu'il dissimulera à sa famille les marches, colonnes et escortes régulières, que son carnet²¹³ rapporte (cf. Tableau en vis-à-vis), lui, dans le détail.

L'expérience vécue par Jean diffère donc quelque peu de la représentation qu'il en donne à la famille. Sans doute peut-on voir là un désir légitime de rassurer ou de ne point alarmer ses proches, de banaliser sa situation, mais aussi de se détacher quelque peu lui-même, existentiellement, de l'expérience-limite que constitue, pour le soldat, la proximité quotidienne de la mort. L'observateur extérieur ne saurait donc se contenter de restituer un cadre objectif, à l'intérieur duquel fonctionneraient une ou des représentations, mais doit reconstruire un point de vue (multiple sinon "dense" (Geertz, 1998)) dans lequel, du côté de l'acteur, la représentation est aussi volonté de ne pas rendre la situation dans son intégralité, d'être représentation-pour-l'autre et, du côté des observateurs contemporains de l'action, éclairage extérieur de celle-ci. Nous allons donc faire "fonctionner" l'événement en le rendant

²¹³Intitulé "Petits souvenirs journaliers", et qui l'accompagna durant toute ses campagnes coloniales. Ce carnet représente ainsi un aspect nettement plus personnel, biographique - mais dans un style télégraphique dénué d'affect- alors que la correspondance dévoile une facette plus affective -mais "obligée", familiale- de notre acteur.

Croquis d'ensemble (au 100.000^{ème})

Indiquant les positions relatives des différents points cités dans le Rapport.



Liégende.

~~~~~ Itinéraire suivi par le convoi.

----- Itinéraire probable suivi par les pirates.

(De Ban-Bung, ont dû gagner la route Bac-Ken-Bac-Mu.)

RAC-LEN, le 6 Janvier 1895

Ban B

à ses acteurs et observateurs contemporains.

### 3.3.1. L'événement lui-même

Le 30 décembre 1894, un important convoi <sup>214</sup>reliant Bac Kem à Cho Ra est attaqué près de Bac Sam, par une bande de près de 100 pavillons noirs sous le commandement de Luong Tai Loïé. L'avant-garde de l'escorte subi de lourdes pertes (11 tirailleurs tués, 1 disparu, 8 blessés), et l'un des deux sergents "européens" (sic), Bastat, ne survivra pas à ses blessures. L'intervention de Jean est décisive : chargé de l'arrière-garde, il regroupera les tirailleurs restant, gagnera des hauteurs d'où il tiendra en respect les pirates et parviendra à éviter le pillage du convoi. L'arrivée de renforts dans la journée du lendemain mettra en fuite les pirates et le convoi arrivera finalement à destination vers deux heures de l'après-midi.

### 3.3.2. L'action du point de vue des acteurs

- Jean

Nous l'avons déjà souligné, Jean n'avait guère fait mention, dans ses lettres à ses proches, de ces escortes et reconnaissances (sinon sous la forme de vagues "colonnes" toujours banalisées et présentées comme routinières). L'ensemble nous permet de juger de l'aptitude "psychologique" à dissimuler le danger, dans le but de rassurer la famille lorsqu'il "se retrouve brutalement aux premiers postes de l'histoire" (Hébrard, 1991, p.299) pour cette fin d'année 1894 et ce nouvel an 1895. "La charge historique de tels moments vécus" (id) n'apparaîtra guère dans la correspondance, et il faudra les lettres d'un camarade Corse de l'état-major de Hanoï pour dévoiler tout autre chose : la charge émotionnelle, physique, vitale de ces moments (cf. Infra 3.3. 4 : 4ème pièce du dossier).

Notons également que ces expériences de reconnaissance et d'escortes du convoi Cho Ra/Bac Kem (5 signalées dans son carnet personnel) ont sans doute été pour beaucoup dans l'efficacité de la réaction de Jean au moment de l'attaque. Il avait alors une connaissance relativement précise du relief et des possibilités stratégiques de tel ou tel mamelon, en particulier celui sur lequel il s'est replié, ainsi que du lieu-dit "le casse croûte". Peut-être est-ce à ce moment-là, et après ces reconnaissances et escortes, que le Tonkin commence à "avoir lieu" pour Jean ? Mais son carnet n'en fera pas mention :

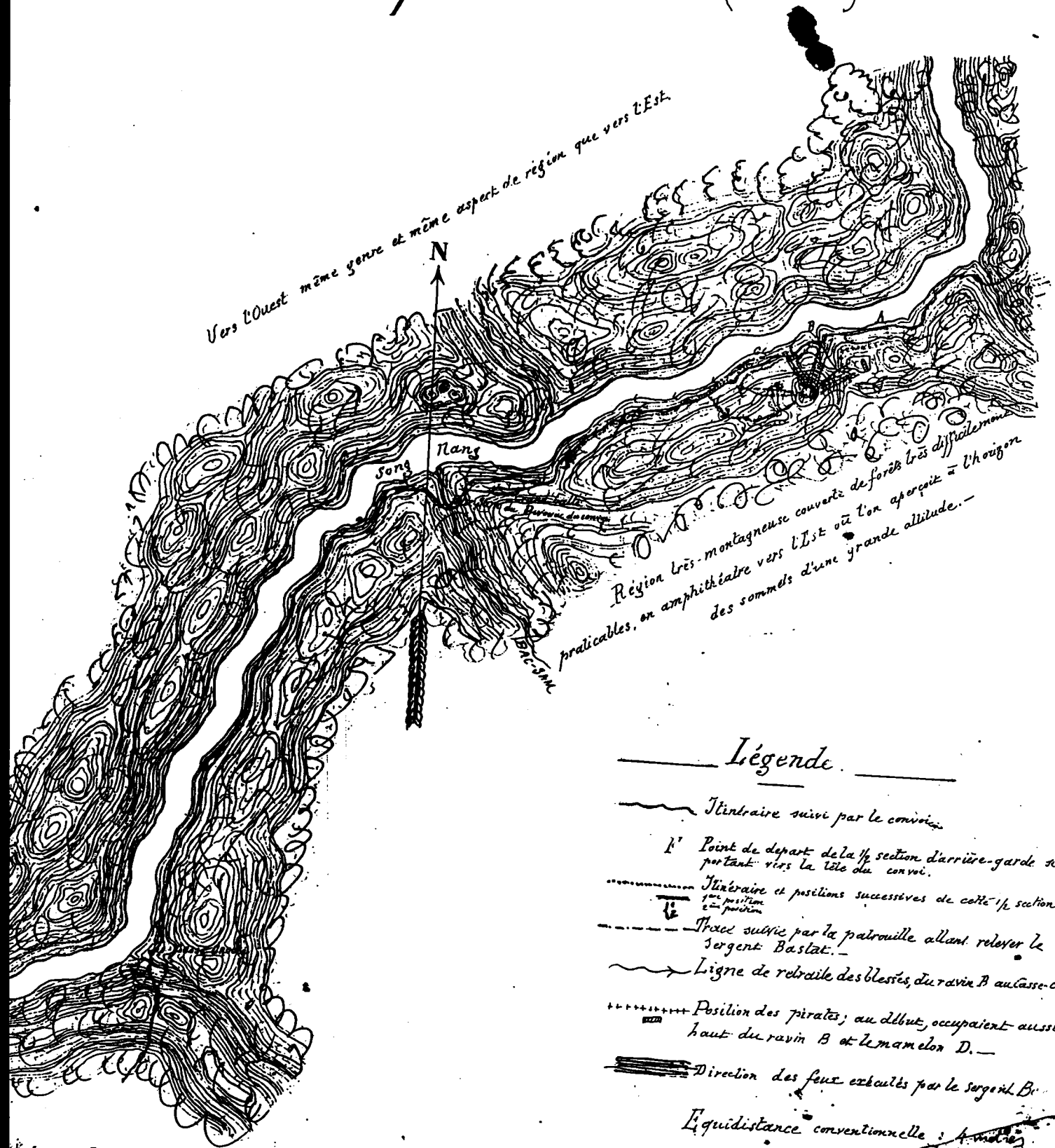
---

<sup>214</sup>34 charges à dos de 17 chevaux, et 108 charges à dos de 216 coolies, 1 coffre-fort vide porté par 8 coolies et destiné à la compagnie de tirailleurs de Cho Ra.



# Croquis de détails (au 10.000<sup>ième</sup>)

Vers l'Ouest même genre et même aspect de région que vers l'Est.



Région très-montagneuse couverte de forêts très difficiles à parcourir, on aperçoit vers l'Est où l'on aperçoit à l'horizon des sommets d'une grande altitude.

## Légende.

- ~~~~~ Itinéraire suivi par le convoi.
  - ⌈ Point de départ de la 1/2 section d'arrière-garde se portant vers la tête du convoi.
  - ..... Itinéraire et positions successives de cette 1/2 section
  - ⌋ Trace suivie par la patrouille allant relever le sergent Bastat.
  - ~> Ligne de retraite des blessés, du ravin B au lac de croute
  - +++++ Position des pirates; au début, occupaient aussi le haut du ravin B et le mamelon D.
  - ==== Direction des feux exécutés par le sergent B.
- Liquidistance conventionnelle : 4 milimètres

"29 décembre : escorte convoi de Bac Kem, avec sergent Bastat, 45 tirailleurs.  
 30 décembre : engagement bande de 200 fusils. Combat commencé à midi, dure toute la journée. 13 morts sur-le-champ.  
 1er janvier : journée employée à construire radeaux et évacuer morts et blessés. Renforts.  
 Convoi continue et arrive à destination le 2 janvier à 2 heures du soir."

On ne saurait faire plus concis et pourtant douter de l'intensité de l'expérience, mais Jean en cette occasion comme en bien d'autres ne s'épanchera pas. La première lettre envoyée à l'oncle, un mois plus tard (01/02/1895), signale cette attaque seulement après l'accusé de réception de la lettre du 9 décembre de l'oncle (assurant lui-même réception de 300 F envoyés en octobre et insistant sur l'intérêt de racheter sa parcelle à Dominique de manière à s'approprier la totalité de "l'enclos dit Torre") :

"Mon capitaine vient de me proposer pour la médaille militaire et pour une citation à l'ordre des troupes du corps expéditionnaire pour fait de guerre. Attends décision Général avant de vous envoyer plus amples renseignements".

Jean aurait attendu tout un mois pour signaler son fait d'arme à sa famille sous la forme d'une attribution probable de décoration, ou du moins une décision officielle à ce sujet. Ou bien encore a-t-il patienté jusqu'à la publication militaire de ce fait d'armes par d'autres que lui ? Le rapport de son capitaine décrivant l'engagement de "son" sous-officier, présentait peut-être plus de valeur à ses propres yeux et (d'après lui) aux yeux de sa propre famille, que le rapport dont il est lui-même l'auteur et qui le met moins en valeur que celui du capitaine Pierson<sup>215</sup>. Cette possibilité paraît relativement satisfaisante dans la mesure où la lettre suivante (04/03/1895) argumente le retard mis à écrire en prenant prétexte de "la remise par le capitaine de l'ordre général fait à la suite de l'affaire que j'ai eu dernièrement avec les pirates, en même temps que votre lettre écrite de Sarrola le 16 janvier". Elle en extrait "le libellé de la proposition qui a été faite sur le rapport par mon capitaine" :

"Le commandant de la 14e compagnie a l'honneur d'appeler tout particulièrement la bienveillante attention de l'autorité supérieure sur le sergent B matricule 2917 (...) proposé d'office pour la médaille militaire".

Jean va jusqu'à joindre à la lettre "le même ordre général reproduit en caractères annamites". Seule notation quelque peu personnelle parmi cette restitution d'une gloire officielle reconnue par ses supérieurs, une allusion singulièrement familiale : "Heureux de vous faire constater

<sup>215</sup> Lequel s'appuie pourtant sur ce même rapport de Jean pour établir le rapport officiel au colonel commandant le territoire militaire.

que votre neveu fait son devoir". Cette fierté familiale, rejaillissant sur l'oncle comme sur ses autres membres, est ensuite étayée de considérations officielles et de références à l'autorité militaire supérieure :

"L'ordre général que vous recevrez ci-joint vous en donnera des preuves. Je suis proposé d'office par le général en chef pour la médaille militaire et coloniale. Je vous enverrai plus tard le rapport du capitaine qui vous donnera les plus petits détails sur l'affaire" (01/02/1895).

Simple attitude de sous-officier envers ses supérieurs, état d'esprit discipliné et militaire de soldat ? Nous avons, dans la même lettre, une allusion au fait d'armes, une allusion à l'ordre général citant l'action de Jean et le proposant à la médaille coloniale, la reproduction de la partie de cet ordre général qui concerne Jean, ce même ordre général en caractères annamites, une notation personnelle situant Jean comme neveu (donc familialement) et faisant son devoir (donc comme soldat), ainsi que le plaisir et la fierté d'être "heureux" de faire constater l'excellence de sa conduite. En somme, là aussi, le fruit d'une bonne "gestion" et d'un bon "placement" de l'oncle-curé. D'autant que cette longue exposition par d'autres<sup>216</sup> de l'action militaire du seul mâle de la famille fait suite aux remerciements et satisfecits accordés à l'oncle pour les travaux agricoles qu'il fait exécuter et à la promesse d'adresser à l'oncle "quelque chose d'intéressant" de Hanoï, où le capitaine Pierson se propose de l'envoyer pour chercher de jeunes soldats, d'ici quelques jours. Si l'on s'essaye à une explication de l'action même, on pourrait se référer à la maxime 217 de La Rochefoucault :

"C'est par cette force que les héros se maintiennent en un état paisible et conservent l'usage libre de leur raison dans les accidents les plus surprenants et les plus terribles".

Le moraliste mentionne ici une condition nécessaire à la rationalité de l'action : savoir analyser une situation et donner des ordres de façon tranquille quand on court soi-même un danger. Lorsque cette attitude prend la forme du noyau invariant du commandement, le moraliste en fait un "état d'âme", lequel se transportera d'une circonstance à l'autre. Peut-être devons-nous voir alors dans ce fait d'arme (que d'autres suivront) le premier apprentissage ou la première manifestation d'un "état d'âme" d'administrateur (à forte imprégnation militaire) qui, parmi d'autres déterminants, amènera Jean à la mairie de Sarrola.

Quand à l'action et à la réaction de Jean, en deçà même du choix qui mettrait en évidence des

---

<sup>216</sup>Acquérant ainsi reconnaissance et ne pouvant se confondre avec la fatuité des "*monta sega*" (fanfarons ou

habitudes ou des valeurs intériorisées (éthiques, cognitives, comportementales, culturelles, militaires voire guerrières), dictant le choix à faire, et faisant de l'individu un agent ou un acte, on peut y lire le double mouvement caractéristique de l'action : irruption du dehors à l'intérieur de soi, et de soi à l'extérieur. Extérieur qui s'intériorise et intérieur qui s'extériorise, produisent de surcroît des effets se propageant bien au-delà (et bien différemment) de ce que Jean a pu (ou non) prévoir, et qui l'affecteront et le transformeront lui-même en tant qu'acteur.

Cette action est aussi une aventure, au sens classique du terme, avec ses péripéties, ses imprévus, son aspect de drame-limite entre la vie et la mort. Elle est autant une forme qu'une histoire : "Toute action s'apparente à un commencement ou une inauguration d'une nouvelle historicité" (Affergan 1991, p.181). En tant que fondatrice, elle ramasse en elle le sens d'une vie comme dans la vision romantique de l'action parfaite où se fondraient destin et dessein, production et liberté, exécution et décision. Elle a véritablement la forme d'un mythe, personnel avant que d'être partagé. Cela ne signifie nullement que l'acteur fasse ce qu'il veut, mille fils le reliant au tissu de l'univers, mais l'action reste singulière, individuelle et, en son fond, incommunicable, indexicale. Ceci explique peut-être que, hormis dans son rapport militaire, Jean n'en parlera plus guère.

"L'action fait de nous les acteurs d'une pièce unique et irrépétable, dont le livret, n'ayant été consigné nulle part, sinon dans les archives incertaines de la mémoire ou dans le secret des coeurs, est presque impossible à reconstituer" (Saint-Sernin, 1989, p.108).

Action immédiate, valant sur le mode du particulier et pour le présent, sans renvoi au mode de la généralité, incompatible avec tout retour sur soi, réflexivité ou visée rétrospective, une véritable "sortie de soi" qui interroge les catégories classiques de la sociologie : celle de la pertinence rationalisée, du calcul stratégique, de l'action essentielle valable par sa généralité, ou même de l'action partagée. Cette action vécue au particulier et au singulier va devenir exemplaire/généralisable par la communication qui va se faire autour d'elle, transformant ce qui était indexical et infra ordinaire, par la médiation de l'agir communicationnel. Nous y voyons pour notre part la conjonction d'un instant fugitif du "mode mineur" de la réalité (Piette, 1992, 1996) -d'autant qu'il sera figé par une gravure illustrant l'événement- où peut s'exercer une sociologie de la singularité de l'action, une histoire du mémorial socialisé de l'indexicalité de l'action et une anthropologie qui fait son objet du lieu conjoint plus ou moins

---

matamores) qui font la joie de "*l'Echo d'Ajaccio*" au même moment.

Dep. de l'Indo-Chine.

Unité Militaire.

Le de Nguyen Quang.

des du Dong-Gam

# Rapport

sur l'attaque du congéi Bac-Ken-Cheo Ra  
aux environs du Bac Sam le  
30 Décembre 1894.

\_\_\_\_\_

\_\_\_\_\_

\_\_\_\_\_

\_\_\_\_\_

\_\_\_\_\_

Bac-Ken, le 6 Janvier 1895,

potentialisé et actualisé du singulier indexical et du communautaire.

- Le capitaine Pierson

Le rapport que fait de l'attaque, le 6 janvier, le capitaine Pierson (commandant la 14e compagnie du 3eme régiment de tirailleurs tonkinois et les postes du Song Gam) au colonel commandant le 3eme territoire militaire (Tuyen Quang), détaille, sur quatorze pages de calligraphie serrée et de croquis<sup>217</sup>, les circonstances de l'attaque, depuis la prise récente de Phia Ma, la destruction de Cau Tink et la prise de Lang Luong "qui pouvaient faire présumer des représailles de la part des pirates" et exigeaient de renforcer l'escorte des convois, ("surtout le dernier qui comptait un envoi de piastres à Cho Ra"), jusqu'à l'attaque proprement dite du convoi :

"Un feu rapide très violent et exécuté presque à bout portant de face et des pentes longeant le chemin à droite sur presque toute la longueur du parcours occupé par l'avant-garde (700 à 800 mètres environ)".

et la réaction du sergent B (Jean) qui :

"assailli par un violent feu de face et de droite dont les coups étaient heureusement trop hauts fit prendre position à sa troupe sur la pente des mamelons à gauche de la route et fit exécuter un feu violent sur les pirates".

Suivent la façon dont Jean arrêta la poursuite des blessés par les pirates et le pillage du convoi, fit ramener le sergent Bastat, encore en vie, par 2 tirailleurs, le soigna et envoya à Bac Kem deux pigeons porteurs du télégramme :

"A 20 minutes de marche de Bac Kem, convoi attaqué vers 12 heures et demie. Avant-garde en déroute, sergent Bastat grièvement blessé, convoi en partie enlevé. Serons ce soir au Bac Sam. Attendons renforts".

Le rapport continue par la récupération des charges du convoi et la constitution autour d'elles et toujours sur une hauteur, d'un poste de combat dans l'attente des renforts. Puis l'arrivée de ceux-ci, sous les ordres même du capitaine Pierson, le 31 décembre au petit jour; la confection, le 1er janvier 1895, de radeaux pour l'évacuation des malades et des tirailleurs, l'arrivée, le 2 janvier à midi, du convoi, au gué de Bac Boun, le 4 à Bac Kem, vers 11 heures du matin.

---

<sup>217</sup>"d'ensemble" et "de détail", au 1/100000° et au 1/10000°.

Les quatre dernières pages sont consacrées à des renseignements concernant la bande ayant tendu l'embuscade : armement des bandits, itinéraire précis qu'ils ont dû suivre pour tendre leur embuscade et suites possibles à donner à "l'affaire". Le rapport énumère enfin les munitions consommées ou perdues (3184 cartouches), les pertes (le sergent Bastat et les tirailleurs donnés sous leur matricule), les disparus, les blessés, l'armement et l'équipement perdus, et s'achève sur des propositions à divers honneurs, dont le premier cité, le sergent B (Jean), matricule 2917 :

"qui s'est distingué par son sang froid, son courage, son énergie et sa ténacité. C'est grâce aux habiles dispositions qu'il a prises que les blessés n'ont pas été massacrés, que son camarade Bastat n'est pas tombé entre les mains des pirates et qu'il a sauvé la presque totalité des charges du convoi. Le capitaine commandant la compagnie croit pouvoir demander que ce sous-officier soit cité à l'ordre du corps expéditionnaire et soit proposé d'office pour la médaille militaire".

### 3.3.4. L'action du point de vue des observateurs : dossier autour de l'attaque du convoi

Le rapport du capitaine Pierson (conservé et ramené par Jean à Sarrola, tout comme ses propres brouillons et son propre rapport définitif) peut-être considéré comme une des pièces d'un dossier où interviennent, à des titres divers, les différents protagonistes d'un événement en train de devenir historique : outre le point de vue des acteurs proprement dits (cf. supra), l'événement est approprié par :

- différents observateurs privilégiés : le commandant en chef des troupes d'Indochine (agissant à titre d'observateur institutionnel) ; Mattei, secrétaire à l'état-major de Hanoï (à titre d'observateur impliqué par son expérience militaire) ;
- les journaux de l'époque relatant l'attaque ainsi que les citations qui en ont découlé (journaux officiels ou militaires comme "*Le Serre-File*", populaires comme "*Le Petit Journal Illustré*", politiques et polémiques comme "*La Libre Parole*", religieux comme "*Le Conservateur de la Corse*").

Cet ensemble en relation constituera, au sens large, "l'observateur" de l'événement communicationnel.

Chacun de ces sujets intervient forcément à un niveau différent, et c'est la variation de ces niveaux, le jeu des échelles, qui servira de cadre aux représentations de l'époque, à quoi s'ajoute, avec nous mêmes, le point de vue d'un observateur décalé dans l'espace et le temps. Le jeu des pièces du dossier ainsi constitué par l'histoire et par la famille tourne en une

constellation autour du personnage principal de l'événement, et fournit, par là même une ethnologie de la Corse décalée.

Le dossier se compose de sept pièces, si l'on y verse, au titre des deux premières, le rapport du capitaine Pierson et la lettre du même, le 1er février 1895, où il est fait mention de la proposition pour la médaille militaire et la citation à l'ordre des troupes du corps expéditionnaire pour fait de guerre.

- La troisième pièce est l'ordre général n° 16 (19/02/1895) signé par le général Duchemin, commandant en chef des troupes de l'Indochine. Synthèse du rapport du capitaine Pierson, il mentionne seulement le relief et la végétation du lieu de l'embuscade ("dans un défilé broussailleux long et difficile, resserré entre une haute montagne et le fleuve") qui donnent plus de valeur et de capacité imageante aux cartes jointes au rapport initial. Destiné à être lu devant les troupes, ce document mélange habilement précision de l'action ("les pirates laissèrent s'engager en entier dans le coupe gorge la section de tête et, à un signal donné ouvrirent un feu rapide"), images fortes ("qui lui coucha par terre 20 hommes sur 23") et exemplarité de la conduite du sous-officier européen par rapport au soldats indigènes : "le sergent Bastat tombait frappé à mort de deux balles, payant de sa vie le salut de ses soldats blessés à qui il avait ainsi donné le temps de se traîner en arrière".

L'accent est mis sur les deux officiers européens et leurs actions "glorieuses", les tirailleurs, caporaux ou simples soldats, étant seulement cités<sup>218</sup>. Près de la moitié de la description de l'attaque est consacrée au sergent B, Jean<sup>219</sup>. Elle confirme la bonne connaissance topographique du lieu :

"Dès les premiers coups de fusil le sergent B. accourait, ouvrait le feu et, avec intelligence et vigueur réussissait à occuper par une marche oblique en échelons le seul point qui lui permit de tenir tête à l'ennemi, de soutenir l'autre section et de protéger les charges du convoi abandonnées par les coolies tout au long de la route".

Le rapport initial (militaire, logistique et comptable), est transformé ici en un document à valeur d'exemplarité et de modèle militaire, par lequel l'institution reconnaît la bravoure et

<sup>218</sup>Notons combien cette opposition entre "européens" et indigènes (des degrés divers modulant l'appartenance, des tirailleurs aux pirates, à cette dernière catégorie) participe de "l'invention d'un modèle de l'indigène-type qui concourt directement à l'élaboration en positif de l'identité Française en métropole et par extension en la croyance en l'appartenance à une "identité" européenne ethniquement définie" (Blanchard, Blancel et Lemaire, 2000, à paraître).

<sup>219</sup>dont le patronyme est curieusement affublé d'un "n" surnuméraire qui n'apparaissait pourtant pas dans le rapport initial. Cette dysorthographe durable du patronyme par des continentaux continue à connaître un réel succès aujourd'hui encore. Au point que l'on peut en venir à la considérer comme un indicateur pertinent d'une certaine attitude "continentalo/française" à l'égard de la Corse et des Corses.



l'excellence de ses sous-officiers, mais aussi consacre la perpétuation de leurs actes par la mémoire et la récompense, la validation symbolique de la reproduction des vertus militaires.

- La quatrième pièce du dossier (chronologiquement antérieure à l'ordre général numéro 16, et postérieure à la lettre du 1er février de Jean) est une lettre, datée du 14 février, courrier d'un camarade corse de Jean : Mattei, secrétaire à l'état-major des troupes d'Indochine à Hanoi. Son caractère d'indiscrétion ("Mon cher B, je veux être le premier à t'apprendre et à te féliciter en même temps sur la proposition d'office pour la médaille militaire et ta citation. Aujourd'hui le tout est revenu de l'état-major approuvé et signé"), étonnante, avant même sa proclamation, le contenu de l'ordre général n° 16 et permet ainsi à Mattei, en se faisant annonceur officiel des lauriers, dérobeur et transmetteur de secret, de s'en faire en quelque sorte l'auteur par substitution. Cependant, l'indiscrétion apparaît moindre que la fierté ressentie par le compatriote d'être le premier à annoncer l'officialisation de la citation et à adresser à Jean ses félicitations. Celles-ci doivent peu à l'usage ou la routine ("les choses ont rondement marché"), mais traduisent une implication et une reconnaissance de la valeur personnelle, voire de la valeur véritablement historique du comportement de Jean<sup>220</sup>. D'une part, il y a du bonheur et de la fierté à être le compatriote et l'ami d'un héros (on le devient ainsi un peu soi-même), et, d'autre part, il y a partage de soldat à soldat de l'expérience du feu et de la mort<sup>221</sup>.

L'expérience est partagée intimement, au titre d'un passé commun<sup>222</sup>, mais aussi, physiquement et mentalement, de tout l'être, d'être l'expérience même de la peur et de la mort<sup>223</sup>. Mattei fait ainsi revivre à Jean l'attaque subie plus directement par l'avant-garde du sergent Bastat, le transformant par là en héros, et surtout en héros Corse : "Heureusement que tu chasses de race et que ton sang ne ment jamais". Le compliment est de taille et contient nombre d'informations : le terme de "race", commun à l'époque (Fonçin l'emploie dans son manuel de géographie de 1896 pour spécifier le déterminant gaulois du caractère français, par exemple), fait signe ici vers une race, distincte de la française et bien spécifique, qui fonctionne avec le sang, sang dont la famille et le lignage dans laquelle elle "s'incarne", est tout entière investie. Et Mattei filera la métaphore du sang jusqu'à l'anthropophagie et au cannibalisme, avant de rejoindre la "grande famille militaire" elle-même : "Tu as refusé de te laisser manger vivant, en brave *marsouin* que tu es".

<sup>220</sup> D'ailleurs de l'avis de tous les officiers, ta proposition est pleinement justifiée et on ne tarit pas d'éloges".

<sup>221</sup> "Ta conduite en cette terrible affaire où tu as vu la mort de si près".

<sup>222</sup> "Tu vois que les douaniers du cap Brun ne font pas toujours leur métier pour rire et à l'occasion ils savent encore se dé...".

<sup>223</sup> "Tu as dû avoir rudement la trouille après cette terrible décharge qui te couchait 20 hommes par terre" (...)et

# Le Journal illustré

TRENTE-DEUXIÈME ANNÉE — N° 221

DIMANCHE MAI 1895

PRIX DU NUMÉRO : 15 CENTIMES

GRAVURES

Un combat héroïque au Tonkin, par Lionel Royer. — L'assaut de l'abbé de Brégis, par Toland. — Les braves allemands, par Maître. — Vos illustrations de La Magicienne de Saint-Sulpice, feuilleton du Petit Journal, par Yver. — La collision de Brest.

Le Journal illustré est mis en vente le vendredi matin.

| ABONNEMENTS                  | IX MOIS | UN AN |
|------------------------------|---------|-------|
| Seine et Seine-et-Oise . . . | 3 50    | 6 50  |
| Autres départements . . .    | 4 »     | 7 50  |
| Etranger . . . . .           | 5 »     | 9 »   |

Administration et Rédaction à la, Adol du Petit Journal, rue Lafayette.

TEXTES

Chronique de la semaine, par Alfred Barbou. — Roman: Arts et Théâtres, par Charles Barrois. — Carnet littéraire, par Menique. — Vos gravures, par Léon Hermit. — Course le Pélopie, nouvelle inédite, par Jean Barrois. — Les singularités de la guerre (fin). — Carre syllabique, par A. Fromentilly.

LES ANNONCES SONT REÇUES AUX BUREAUX DU JOURNAL, 61, RUE LAFAYETTE ET 15, RUE GRAND-BATELIERE



UN COMBAT HÉROÏQUE AU TONKIN

Dessin de Lionel Royer. — Gravure de MÉAULLE. — Voir l'article, page 163.

Viennent ensuite les retombées d'avancement et de carrière ("Cette affaire donnera droit à la médaille coloniale !") annoncées avec admiration et fierté, puis une prophétie, en forme de certitude : "Allons, encore un coup comme ça et dans cinq ans, quand nous rentrerons en France j'aurai l'honneur de cirer les bottes à l'adjutant B".

Enfin, le frisson de la peur et de la mort ne suffit pas à décourager le rond de cuir de rêver à la situation des soldats engagés et le faire désirer être à leur place dans le feu de l'action :

"Ah! heureux types qui pouvez si heureusement vous battre et gagner décorations et autres, comme je vous envie, moi, avec ma sinécure de l'état-major, comme je foutrais tout au vent".

Confidence étonnante et sincère où n'apparaît pas, pour qui connaît ces tempéraments, le faux semblant ou la dissimulation. "Je n'ai pas de veine" conclura même le compatriote-rond-de-cuir.

On voit s'illustrer au mieux, dans cette lettre, la différence de ton, de rhétorique et d'information existants dans la correspondance entre militaires "au feu", et dans celle de ces mêmes militaires avec leur famille, entre ce qu'il faut sans cesse rappeler<sup>224</sup> et ce qu'il faut sans cesse taire aux siens<sup>225</sup>.

- La cinquième pièce du dossier concernant le fait d'armes de Jean, est le *Journal Illustré* (32e année, n° 21 du dimanche 26/05/1895) qui publie, en page 163, un article intitulé "Un combat héroïque au Tonkin", reproduisant le texte tel que publié dans le journal officiel "d'il y a quelques jours". En première page, figure une gravure représentant l'attaque du convoi dans le style des journaux illustrés de l'époque. Le dessin plante un Bastat héroïsé, et fait surgir les pirates porteurs d'oriflammes (peut-être des pavillons noirs dans l'imaginaire du dessinateur) de la gauche du chemin (alors que le rapport du capitaine Pierson les fait se tenir sur les

---

tu as dû te dire encore une comme ça et notre compte sera réglé".

<sup>224</sup> "J'ai lu avec le plus grand intérêt la brochure que vous m'avez envoyé "le bonheur de mourir", écrit Lucciardi dans une lettre du 24 mars 1895 sur la vie du soldat et l'ombre de la mort qui plane constamment (rapportée par le mémorial, VI, p.318). "je vous remercie d'avoir appelé mon attention sur cette doctrine si réconfortante et qui devrait être plus répandue, surtout parmi les gens de guerre, car ce serait une grande force pour une armée d'être composée de gens convaincus de ces vérités".

<sup>225</sup> "Le pays où je me trouve n'est pas pacifié du tout ; à te parler franchement, nous nous attendons à une révolte prochaine dans des régions avoisinant le poste. Les indigènes ne veulent rien savoir pour payer 5 francs d'impôts qu'on leur réclame annuellement pour faire les routes reliant entre eux certains villages. Aussi, avant 2 ou 3 trois jours, j'aurais peut-être le plaisir de dérouiller le canon de mon fusil. Cela me rend heureux, mon cher Chiarelli, mais si jamais il m'arrivait malheur, vois ce que deviendrait ma malheureuse mère. Aussi, je me garde bien de lui faire connaître le pays qui est celui où je me trouve. Lorsqu'on est soldat dans la coloniale, pense-t-on à tout cela ? Certainement non ; aussi, je me dis adviene que pourra et je suis volontaire pour marcher" (Lettre de Casalunga, mort en 1905 à 27 ans à Madagascar à son ami Chiarelli, qui, en 1904, combatta en Cochinchine avec le 11e colonial. (Rapportée par le Mémorial, VI, p.318) .



Conquête du Tonkin. ascension d'un ballon militaire.  
R. Kauffmann. 1884 © Collection Viollet



362. PRISE DE SON-TAY  
AU TONKIN (1884).

Gravure de l'illustration



358. COMBAT  
DE COTONOU  
AU DAHOMEY (1892).  
Les Français emploient  
des troupes noires.

pentent longeant le chemin à droite). À l'arrière-plan, dans la saillie d'une gorge dont la pente de gauche disparaît vers les hauteurs, une silhouette lève le bras en signe d'avertissement et de halte : sans doute Jean et l'arrière-garde. La gravure illustre ainsi, avec plus ou moins de fidélité, l'ordre général numéro 16. Lionel Royer s'est efforcé à la restitution d'une vérité instantanée de l'histoire, sans excès exotique dans la végétation (on aperçoit des touffes à peine esquissées de grandes herbes, et une cactée ou une plante grasse), dans le relief (où les rochers érodés dans le lointain rappellent davantage le far-west à la mode à l'époque, tel que popularisé par Fenimore Cooper), ou dans la tenue vestimentaire des pirates (dont un seul est représenté distinctement, les autres ayant l'avantage du nombre par le flou de la représentation). Graphiquement, on est ici à mi-chemin entre les dessins naïfs du genre Épinal (comme celui illustrant "l'épopée du colonel Marchand" ou "la campagne de 1895" de Madagascar et les dessins militaires plus réalistes et "photographiques" (tels que "le combat de cotonou" (1892), la prise de Santay (1894), la conquête du Tonkin (1884), voire "la prise de Pékin par les alliés" (15 août 1900). Sans manquer de mouvement et de rendu, elle fige les sujets dans des poses théâtrales ou photographiques, qui traduisent avant tout des attitudes morales et idéologiques. L'assaillant se distingue à peine de la végétation et du relief dont il semble "naître", sécrétion agressive et perfide, amas informe et hérissé d'armes difficilement identifiables (concentré sur la droite de la gravure) hormis le pirate tué au premier plan mais capable - comme dans la mort même - d'empaler un tirailleur. À l'opposé, et occupant depuis le premier plan et le centre de l'image jusqu'au fond de celle-ci (où se dessine encore l'arrière du convoi), les soldats "français" (dont un seul est véritablement identifiable) sont nets et resplendissants dans leur uniforme bicolore, auquel ne manquent ni bouton, ni casque colonial ni équipement. Ils paraissent représenter la lente progression de la civilisation sous la menace de la barbarie embusquée.

Indépendamment de cette lecture -forcément anachronique- d'une telle gravure, on ne peut éviter<sup>226</sup> une certaine fascination tenant 1) à l'image même davantage qu'à la scène représentée, 2) à l'illustration au-delà de la vérité historique, que recherchent pourtant les détails de l'artiste, 3) à la puissance d'évocation de l'image dans son intimité complice, à la fois foudroyante et archétypale, 4) enfin, à la part d'imaginaire qui y est contenue.

Nul doute que pour Josée et Palme, et sans doute à un degré moindre pour l'oncle-curé, ou encore, à un autre niveau, pour les Sarrolais, cette illustration parlera autant, sinon plus, que le texte qui l'accompagne, et que l'on du se faire lire et relire cet ordre général tout en

---

<sup>226</sup>Et Jean même ne le put, puisqu'il réclamera à plusieurs reprises un exemplaire du *Journal Illustré* représentant l'attaque et qu'il l'a conservé.

contemplant l'illustration peut être comme s'il s'agissait réellement d'une vraie photographie. En Corse, le rôle de la photographie est, dans ces années 1890-1900, de représenter les proches, les êtres chers, voire les morts, mais non des situations ou des paysages; bref, la famille et ses membres, individuellement de préférence, ou collectivement, lors des mariages par exemple. Palme réclamera, par exemple, la photographie de Jean, en tirailleur ou non, montrant par là que c'est la photographie de son "soldat de frère" qui lui importe. Pour le reste, il y a des illustrations telles que celle décrivant l'attaque du convoi, mais aussi les cartes postales dont la mode fulgurante est en train de se répandre (Jean ne manquera pas d'en envoyer divers exemplaires) et dont l'ambition semble être de reproduire le monde même dans sa diversité. Le domaine de la photographie, et peut-être jusqu'à une certaine époque du photographiable, se réduit, dans la famille considérée, à la personne, comme si celle-ci était l'unique objet identifiable par l'acte photographique. La carte postale n'obéit pas à cet espace mental familial et peut représenter tout ou partie du monde sans avoir affaire à un tel espace. Les dispositions mentales mises en oeuvre par l'image sont pour beaucoup en synergie avec la structuration du temps, de l'espace, de la mémoire, qui régissent l'oralité familiale et villageoise. L'image réactive cette prégnance de l'oralité dans le même sens que la pétrification, la stimulation topographique ou minérale, et l'empreinte, brassent les signifiants et signifiés dans un mouvement symbolique de réassurance et de répétition, de permanence et "d'être-là" qui fait que "quelque chose" existe. Il faudra attendre l'advenue du paysage comme objet esthétique et le développement mondial de la photographie pour que l'abbé Franchi (curé de Sarrola dans les années 1930) fixe le village sur cartes postales (que les membres séparés de la famille s'enverront alors les uns aux autres comme de véritables photos "d'identité"), récupérant ainsi le village dans l'espace mental familial, comme un de ses moments de renforcement.

Un doute subsiste cependant quant à l'intérêt familial pour la gravure du *Journal Illustré*. Celle-ci peut y avoir vu (où avoir été tentée de le faire) l'illustration d'une injustice, puisque Jean, qui a sauvé le convoi, n'apparaît ici qu'au second plan, non identifiable, lors même que le second sergent européen, victime de l'effet de surprise et contraint de résister sur place à l'assaut des pirates, figure au premier plan, comme statufié et immortalisé au moment même où il va être frappé à mort. Tel un Barra colonial (Bernard et Redon, 1957, pp.94-95) le "bon" héros, celui qu'immortalise l'image, doit-il mourir dans la réalité pour survivre dans le panthéon de la mémoire mythique ? L'arrière garde, le renfort, joue alors peut-être le rôle du sauveur encore en retrait, seulement promis, et s'il lui appartient de sauver effectivement ceux qui peuvent l'être et de ramener au camp le héros mort, n'est-ce pas de rester dans le fond

indistinct de l'image, là où les formes naissent des légendes et des mythes, palpitent et agissent, participent des forces élémentaires, fondamentales, originelles et éternelles qui fréquentent le monde des divinités, sans jamais gagner le devant de la scène où n'attend que la mort.

- La sixième pièce du dossier relève quant à elle de la polémique politique : deux articles parus en mai 1895 et janvier 1896 dans "*La Libre Parole*", puis un troisième, le 17 décembre 1896, dans "*Le Conservateur de la Corse*"<sup>227</sup>.

La teneur des deux articles de "*La Libre Parole*" est à l'étonnement ironique et à la critique journalistique dans le style de l'époque. Dans les deux cas il s'agit de défendre et de promouvoir la récompense de la bravoure militaire et de condamner le scandale de l'attribution des décorations aux représentants du milieu civil :

"À d'autres époques de notre histoire de telles actions (comme celle du sergent B) eurent valu la Croix de Chevalier à leur auteur et pendant les dernières années de l'Empire, il n'était pas rare de rencontrer de simples soldats portant cette croix qu'ils avaient du reste chèrement gagnée. Aujourd'hui, c'est le marchandage. On arrête, tous les six mois, le nombre des croix et des médailles qui seront distribuées pendant le semestre, comme le budget".

Jean tient d'ailleurs le même discours, conscient qu'il est de cet état de chose dont il fera les frais, puisqu'il n'obtiendra la légion d'honneur que le jour même de son départ pour le front... en août 1914 ! Il écrit, par exemple, le 1/08/1895, à l'oncle :

"Votre dernière lettre est bien large en fait de distribution de décorations : ça se donnait dans le temps pour des faits d'armes pareils. Il n'y a absolument plus, pour aucun cas, de ce genre de récompense au jour d'aujourd'hui".

Le premier article de "*La Libre Parole*" insiste encore sur ce point :

"Ceux qui s'enrichissent dans le métier de fabricant de cirage, de biscuits ou de margarine, sont un jour Chevaliers puis Officiers de la légion d'honneur. Ceux qui se font trouer la peau, qui montrent intelligence et courage sont laissés dans l'oubli"

Et de citer, aux côtés de Jean, le corps expéditionnaire de Madagascar :

<sup>227</sup>Dirigé de 1882 à 1900 par le chanoine Fioravanti, relation de l'oncle-curé et qu'Emmanuel Arène qualifiait déjà en 1885 de " bras droit de Monsieur l'évêque d'Ajaccio ", rectifiant, après protestation du comte Multedo, " mettons le bras gauche si vous voulez, mais enfin c'est un des deux bras de Monsieur l'évêque d'Ajaccio ". Ce chanoine était connu comme grand opposant aux idées " mariannesques ", selon sa propre expression, et comme grand polémiste religieux local. Dès 1873 et jusqu'en 1876, il publiera le *Journal conservateur, religieux, politique et littéraire : le Messager Corse* .

"qui a détourné quelque peu l'attention sur ce qui se passe au Tonkin, où de nombreux combats, souvent sanglants, ont lieu entre nos soldats et les pirates : cette indifférence est telle qu'elle explique l'oubli dans lequel on laisse une foule de braves qui attendent toujours la récompense de leurs belles actions".

Le second article va dans le même sens de cet "oubli des braves". Il est vrai que le scandale des décorations est récent (1887)<sup>228</sup>, qui entraînera la démission du président Jules Grévy, la chute du gouvernement Rouvier et l'élection de Sadi Carnot<sup>229</sup>.

*La Libre Parole* a déjà interpellé, le 15 mai dernier, le ministère de la marine pour savoir quelle suite serait donnée aux "courageux survivants du combat de Cho Ra et particulièrement le sergent B auquel on doit la vie d'un grand nombre de tirailleurs", l'article ne manquant pas de magnifier l'action de Jean :

"Notez que B. a lutté pendant 2 jours, avec une poignée d'hommes, contre 200 pirates mieux armés que ses tirailleurs, qu'il a sauvé ses hommes d'une mort horrible et l'honneur du drapeau".

Il est d'ailleurs délicat, même aujourd'hui, au vu des documents transmis, de juger cette vision du combat exagérée ou démesurée : tout n'est pas dit, et l'essentiel est ramassé sous le nom de Jean à des fins journalistiques démonstratives et idéologiques.

Les "réalités" restituées par les échelles de représentation et d'analyse utilisées sont valides à leurs niveaux de démonstration, voire peuvent déborder sur d'autres niveaux, mais chacun de nos documents délimite un (ou plusieurs) ensemble de critères de pertinence qu'il ne servirait guère d'ajouter du fait de leur différence de nature. Chaque vérité et démonstration ainsi avancée (militaire, institutionnelle, sensible, polémique et journalistique) fait sens à son niveau et ne peut que se délayer au contact des autres. L'observateur est bienvenu de laisser jouer plutôt que de sommer ces différences de niveaux et de présentation pour restituer cette diversité.

Si *La Libre Parole* manipule l'opposition société civile/armée, argent-commerce/sang-bravoure, dans un but nationaliste et guerrier, mais aussi avec le souci affiché de restituer une justice immanente qui semble faire défaut à la marche de la société, le journal du chanoine Fioravanti joue, lui, d'un autre registre. L'opposition qui lui permet de mettre en valeur Jean, sous un titre pourtant bien militaire (" Un brave ") est, si l'on peut dire, "corso- corse ". D'un côté le brigandage ou banditisme auquel il est temps de mettre fin avant que la corse ne

<sup>228</sup>Le gendre du président de la république, à la tête d'une véritable officine de distribution, vendait la légion d'honneur à qui voulait l'acheter à bon prix.

<sup>229</sup>On se rappellera, par ailleurs, que lors de la création de l'ordre de la légion d'honneur par Napoléon (19 mai



devienne "une terre abhorrée et une côte inhospitalière et inabordable", de l'autre la Vraie Corse représentée par Jean et la reproduction, une nouvelle fois, de l'intégralité de l'ordre général n° 16 qui en ravive le panégorique. C'est qu'un fait inqualifiable vient de se passer à l'hôtel de Vizzavona :

"Quatre hommes armés se sont introduits dans la chambre d'un prince autrichien qui faisait là une cure et lui ont enlevé une sacoche contenant 4000 francs et des bijoux précieux, quatre hommes auxquels on impute ce monstrueux attentat ont été arrêtés".

En vis-à-vis, Fioravanti restitue la lettre du général Dodds, commandant en chef des troupes de l'Indochine à Mr le Ministre de la Marine, par laquelle ce général rappelle l'oubli dans lequel se trouve le sergent B après son fait d'arme de décembre 1894 et ce malgré la citation à l'ordre du jour de l'armée le 13 mai 1895, et l'insertion de celle-ci au B.O. n° 211. Lenteurs administratives, priorités (militaires ou autres)<sup>230</sup> ou sentiment d'injustice? L'article, dû à l'intervention de l'oncle-curé auprès du chanoine, est la marque pour le premier du souci d'une reconnaissance publique officielle de son neveu et par là même de la famille. La tournure de l'exposition, par l'opposition brigand/Jean, est quant à elle le fait du chanoine, coutumier de cette rhétorique :

"Aux brigands dont il est fait mention plus haut, opposons un brave, un de ces soldats intelligents, résolus et courageux, tels que la Corse en possède. Ce brave est B, Jean, de Sarrola-Carcopino, sergent au 3e régiment de tirailleurs Tonkinois à qui l'on vient de conférer la médaille militaire".

Fioravanti oppose ainsi une Corse, décadente du fait du banditisme, à une Corse authentique, véritablement corse, en même temps que le haut de la vallée (d'après le patronyme des bandits) à la Mezzana (citation du village dont est originaire Jean). Il joue ainsi d'une subtile relation entre la Corse et le Tonkin, Jean servant de trait d'union, de lien, illustrant à sa façon le "voisinage" dont nous parlions plus haut, et le magnifiant encore sous l'angle de la qualité ("soldat tel que la Corse en possède"). A l'opposé, figure le miroir négatif que le banditisme tend à la Corse. Cette présentation dichotomise également la violence : en tant que négative (sauvage et barbare), elle souille la Corse et la détourne d'elle-même, en tant que positive (canalisée, disciplinée), elle lui fait honneur. Toute une trame historique de tradition guerrière, depuis le légendaire jusqu'aux mouvements contemporains, est magnifiée par cette

---

1802), l'empereur avait affirmé : "C'est avec des hochets que l'on mène les hommes".

<sup>230</sup>Nous verrons bientôt les allusions à la nécessité du "piston", pratique généralisée et incontournable selon les courriers de l'oncle et des camarades militaires.

présentation inscrivant la Corse sous l'angle de la violence (positive et négative, bonne et mauvaise) qui en aurait constitué l'histoire<sup>231</sup>. La dignité du fait d'arme du soldat colonial oppose une mystique guerrière magnétiquement positive au "fait inqualifiable et (au) monstrueux attentat" du brigandage. Ainsi, en quelques lignes de présentation, voit-on illustrée l'importance et l'influence des gens d'église, l'usage dichotomique de la violence corse susceptible de permettre une relecture de son histoire, la relation entre l'île et l'outre mer, entre le local et l'histoire présente du monde, la fierté et le souci de reconnaissance publique du patronyme et de la famille.

Les diverses relations de cette attaque du convoi en donnent un développement quasi fractal, l'inscrivant dans l'histoire de la famille, du village, de la Corse, comme un événement hologrammique, un "tout partiel" de lecture révélant une "territorialité anthropologique" (affective, sensible, militaire, expérientielle, religieuse, polémique, familiale, publique, personnelle, journalistique...) du complexe Tonkin/Sarrola; inscription, par la seule présence d'un sarrolais, de l'histoire du village dans l'histoire globale et inversement.

- La dernière pièce de notre "dossier"<sup>232</sup> est une lettre, datée du 24 décembre 1896, postée de Ventiseri (plaine orientale de la Corse), et rédigée par un Jean B (homonyme parfait), marchand de liège en gros :

"Mon cher parent. C'est avec un bien réel plaisir que je viens de lire sur le Conservateur de la Corse les éloges les plus charmantes qu'on vous fait de brave, intelligent et de courageux. Ces éloges ne sont que trop mérités et c'est pourquoi la croix d'honneur ne se fera pas attendre. Monsieur Fioravanti, rédacteur du journal, s'est fait un devoir à titre de compatriote de vous faire ses meilleures éloges. Quant à moi, portant le même nom de famille, je me crois certainement un parent : il ne peut en être autrement car mon père était de Bocognano. À ce titre donc, je me permets de me dire votre parent et prends une large part à votre bonheur. Veuillez agréer mes meilleures affections".

On voit là l'importance du patronyme, sous l'angle cette fois d'une parenté toute hypothétique, irréaliste ou même fautive, qui pousse cet homonyme à entrer en contact avec Jean. Mais surtout, la référence à Bocognano (village d'origine du patronyme) révèle une modalité

<sup>231</sup> Les entretiens effectués auprès de différents habitants du village ou de la vallée, mettent assez souvent en balance ces deux aspects (positif et négatif) de l'action violente, lorsqu'ils évoquent des faits d'actualité dans l'île (notamment à propos de certaines actions nationalistes). Ces aspects s'inscrivent dans la valorisation de l'honneur comme code disjonctif de lecture des actions entre Corses.

<sup>232</sup> Mais cette classification semble déjà abusive : quel est l'espace anthropologique de l'attaque du convoi de Bac Kem, du point de vue "français", quand on voit comment Sarrola y est impliqué, présent, transporté, dé- et re-localisé? Quel est le temps anthropologique de cet événement quand on sait qu'il s'inscrit dans l'histoire de la Chine et de la France, et qu'il va déterminer pour beaucoup la carrière militaire et politique de Jean, et donc d'une certaine façon l'avenir de Sarrola ?

mentale et culturelle d'assignation du patronyme à un lieu donné, ici un village. Notre homonyme ayant un père originaire de ce lieu, il placera ce lieu comme origine exclusive (ce en quoi il est dans le vrai), et fait alors de tout Corse porteur de ce patronyme un parent. La lecture de la correspondance nous a souvent donné l'occasion de faire retour sur la puissance imaginaire/réelle/culturelle et mentale de fondation du nom (et de la famille) dans un lieu d'origine (et un village) qui fait en quelque sorte souche d'où pourront dériver autant de rameaux.

Cette territorialisation de la famille, du nom par le village d'origine, est une caractéristique de la société corse en tant que société villageoise. On comprend mieux ainsi tout ce qui, dans l'exil même provisoire de Jean, le pousse à emporter une carte d'état-major couvrant la commune et, subsidiairement, à conserver les cartes liées au rapport du capitaine Pierson sur l'attaque du convoi de Bac Kem, lesquelles jouent également un rôle dans la fixation du Tonkin dans le "voisinage" de Sarrola. L'attaque constitue ainsi une insularisation (Sarrolaise) du Tonkin. On pourrait en effet inscrire ces cartes (surtout le croquis des détails de l'attaque) dans l'histoire de Sarrola parmi les batailles de Varmorese, Buvonaghjia, Sarisoghju, comme l'on pourrait rapprocher, par exemple, le texte de la bataille de Varmorese, de celui du capitaine Pierson. Jean transporterait ainsi avec lui son histoire, culturelle et guerrière, tout comme, d'une certaine manière, son avenir jusqu'aux années 1940 et même jusqu'à nos jours, puisque ses réalisations de maire seront acquises pour la commune et continueront à l'animer longtemps après sa mort. Le projet contemporain de baptême du stade de Sarrola-Carcopino "Stade Jean B" deviendrait ainsi, entre autres choses, une preuve de la reconnaissance du fait d'arme tonkinois d'un "enfant" sarrolais s'inscrivant dans l'histoire et le terroir mêmes de la commune.

#### **3.4. Le dossier de l'attaque du convoi : un événement synthétique du complexe Tonkin/Sarrola.**

Les cartes, le rapport Pierson et l'article de Fioravanti constituent un exemple de communication entre les échelles de représentation, un "plateau" où se rejoignent un ou des thèmes d'une ou de plusieurs pièces du dossier. Du fait d'arme tonkinois à la violence guerrière corse "civilisée", de la lettre du parent de Ventiseri à celle de Mattéi, de l'éloge de la famille, du compatriotisme, de la race et du sang : les documents communiquent entre eux, se corrigent parfois, se prolongent en réseaux spatio temporels tissés par des représentations culturelles multiples. Ce réseau, délivré par les différents points de vue autour d'un même

événement, étire l'espace et le temps, bouscule les limites, promène des frontières, institue l'événement en un réticule qui polarise les représentations, les fixe, en reconstituant un voisinage, une territorialité et un fragment anthropologique signifiant relié par un réseau de gradients et de lignes de force culturelles, individuelles, militaires, hiérarchiques, émotionnelles, imaginaires (...) qui contribuent non seulement à dire un événement mais aussi à faire " parler " le village, son histoire, son présent, dans ce dire. La pertinence de telle ou telle clôture spatio-temporelle du fragment considéré est une fausse question dans la mesure où le fragment peut intégrer, par inter relation directe ou indirecte, des pans entiers de l'objet de recherche initial. Le village contient une famille dont un fragment de correspondance contient un fragment de l'histoire des colonies qui contient un moment et un fragment de l'histoire du village.

Le "bon" fragment n'est par forcément celui qui permet de sortir du labyrinthe mais peut-être celui qui permet de le parcourir, de différentes façons, par différentes dynamiques, dans son entier, sa plus grande partie, ou ses galeries les plus intéressantes, à défaut de le considérer d'une distance suffisante pour en délivrer la structure et le fonctionnement. Les fragments se pratiquent, tout comme le labyrinthe. Mieux, c'est la pratique du labyrinthe qui fait le fragment et... le chercheur. Chaque fragment est ce labyrinthe qui suscite l'allure, la démarche, le chemin (*méthodos* : la méthode, etymologiquement) et la recherche même. Les fragments mêmes n'informent de toute façon pas au même niveau, leur analyse devenant ainsi elle aussi une question de démultiplication. Il arrive que les fragments soient difficiles voire impossibles à circonscrire ou achever, dans l'espace et le temps (il se peut que l'attaque du convoi de Bac Kem continue d'exercer une influence sur l'aujourd'hui sarrolais). L'essentiel est alors d'en parcourir et d'en restituer certains éléments et certaines interactions tout en laissant ouvertes les possibilités d'analyses futures. Imaginer un labyrinthe en perpétuelle construction, évolution et modification, un labyrinthe ayant des sorties à l'intérieur de lui-même<sup>233</sup>.

---

<sup>233</sup>Comment, en effet, par exemple, statuer sur l'importance dans le fragment de l'attaque du convoi, lors du dîner d'anniversaire de cette attaque, fêtée à Hanoï par Jean et ses camarades le 30 décembre 1896, de la chanson " les jolies filles du bois joli " chantée à cette occasion, dont l'homonymie patronymique de l'auteur et du général en chef des troupes d'Indochine (Duchemin) ne pouvaient que stimuler l'humour militaire?

#### 4. Fusion Sarrola/Tonkin

C'est, nous venons de le voir, à l'époque des colonnes et de l'attaque que semble réalisée l'appropriation du territoire tonkinois. Il reste maintenant à faire "fusionner" les deux espaces.

##### 4.1. Pratudheddu sur Tonkin

Au deuxième trimestre 1895 règne une activité militaire intense. Les pavillons noirs sont très actifs et le resteront même après la "pacification" de Gallieni<sup>234</sup>. La politique coloniale française est devenue plus systématique avec Étienne, Delcassé et Hanotaux. L'atmosphère nationaliste insiste sur l'engagement et la puissance du prestige français dans le monde. En France même, le chauvinisme le plus exacerbé éclate à l'occasion des rivalités coloniales (Fachoda, Agadir). Cependant, on parle moins de l'aventure coloniale comme tentative pour faire oublier la ligne bleue des Vosges et remplacer les "deux filles" perdues (l'Alsace et la Lorraine) par "vingt esclaves" (Algérie, Tunisie, Maroc, Tonkin, Madagascar, Soudan) suivant l'expression de Déroulède. Beaucoup pensent que l'expansion prépare "la revanche" parce qu'elle freine l'impérialisme allemand, exerce l'armée et la renforce de contingents recrutés aux colonies.

Le colonel Gallieni<sup>235</sup> mène une violente contre-offensive pour éradiquer la résistance des pavillons noirs. Le "*Petits souvenirs journaliers*" (17/03 et 09/04) signale des reconnaissances, des prises de repaires pirates, l'installation de postes et la construction de blockhaus. La lettre suivante (datée de mai 1895, sans précision de jour), expliquera :

"Le retard à vous écrire par des marches continuelles : 4 jours avec mon lieutenant et une soixantaine de tirailleurs, en train d'installer un poste de partisans. Nous en avons déjà fait un et en ferons un troisième dans 5 ou 6 jours. Ces postes à blockhaus empêchent le passage des bandes pirates quand elles battent en retraite. Une forte colonne sous le

---

<sup>234</sup>A Madagascar, une colonne française marche, en cette même année 1895 sur Antananarivo et, au prix d'énormes pertes dues essentiellement aux fièvres et à l'impréparation, arrache un nouveau traité, mais des soulèvements vont éclater qui seront réprimés, par le même Gallieni, en 1896-1897.

<sup>235</sup>Celui-ci, surnommé *Ong Gal* par les Annamites, est né en 1849 et se trouve colonel au Tonkin entre 1893 et 1895. Les vietnamiens disaient à l'époque de lui : "Sa force est comme celle d'un vieux Doc Hoc (chef de l'enseignement) très expérimenté. Le regard de Ong Gal est terrible. C'est un chef au pinceau plus redoutable que le sabre. Il connaît le grand et le petit, le fort et le faible, le peu et le beaucoup, le pesant et le léger, le loin et le près".

commandement du colonel Gallieni opère en ce moment contre un des plus forts chefs pirates, plusieurs de leurs repères ont déjà été enlevés".

Les activités militaires variées ne laissent guère de temps aux soldats ou aux sous-officiers pour gloser sur d'éventuels lauriers. Il semble loin le mois de mars précédent où, à peine arrivé, Jean, retrouvant comme officier un "sous-lieutenant sous les ordres duquel j'avais déjà servi en France", se faisait "inviter à faire des promenades à cheval" (28/03/1894) ou même lorsqu'il décrivait, en 1893, son nouveau régiment de tirailleurs sous des traits quelque peu idéalisés ou rassurants :

"Les soldats sont des Annamites. Les cadres, officiers et sous-officiers sont français. Il y a beaucoup d'avantages et pas grand-chose à faire. Notre rôle est d'apprendre la discipline aux indigènes, ce qui a déjà été fait en partie par les caporaux et sergents annamites sous nos ordres. Nous n'avons qu'à surveiller. De temps en temps nous sommes détachés dans des postes où il n'y a pas d'officier. Nous devenons alors chef et sommes par conséquent libres de faire ce que nous voulons".

L'échange de correspondance ne semble guère ralenti par cette activité militaire multiforme. Ce même courrier de mai 1895 signale la réception de trois lettres : "La vôtre, celle de Louis, celle de tante Simonella", ce qui ne manque pas d'étonner même Jean : "Je ne m'y attendais pas car je suis en pleine brousse. Le capitaine a pensé à nous faire parvenir des nouvelles de France". La sûreté de l'acheminement postal militaire et la confiance des épistoliers semble fortes. A tel point que l'oncle n'hésite pas à acheminer l'original de l'acte d'achat à Dominique de "l'enclos dit Torre", original que lui retournera, signé, Jean, par la même voie.

Les travaux de Pratudeddu sont terminés. Jean remercie son oncle de sa peine et " attend l'heureux jour où je pourrai avec vous aller voir de près en attendant d'en récolter les fruits ". Cette lettre mêle, intimement et familialement, activités militaires dans le 3eme territoire militaire de l'Indochine et activités agricoles sur la commune de Sarrola, édification des postes de blockhaus empêchant le passage des bandes pirates en retraite, lettres de famille reçues en pleine brousse et importants travaux sur la propriété en une unité de temps (et d'espace) qui pourrait paraître surréaliste, mais qui présente pourtant une forme caractéristique, aisément vérifiable encore aujourd'hui au quotidien, du caractère " autocentré " de la pensée insulaire. Au point que la propriété de Pratudeddu est et continuera d'être, pour toutes les années de la "correspondance coloniale", puis pour celles de la guerre de 1914-1918, et encore aujourd'hui<sup>236</sup>, le centre de gravité et d'attraction de l'oncle, de Jean, puis de sa famille. Son

<sup>236</sup> Où des gîtes ruraux ont été aménagés sur les ruines de la maisonnette qui sera louée par notre acteur à Jean Catellaggi en novembre 1899.

statut est celui de territoire réticulé comprenant les propriétés familiales, la commune, le Tonkin, puis Madagascar, le Soudan, comme autant de gradients d'intensité : financière, agricole, territoriale, familiale, sensible, sentimentale, existentielle en quelque sorte.

#### 4.2. Pho Trinh et le devenir-lieu

Nous l'avons vu, c'est dans le mouvement de pacification pratiqué par Galiéni (qui s'achèvera en 1897 par la fin de la guérilla des chefs de guerres pirates), que s'inscrivent l'attaque du 30 décembre 1894 et l'emploi du temps de Jean jusqu'en mai 1896 :

"Marches continuelles (...), forte colonne sous le commandement du colonel Gallieni" (mai 1895), "reconnaissance de plus de 70 fusils, viens de rentrer au poste après une quinzaine de journées d'absence" (01/08/1895), "partirai demain avec ma compagnie pour Bal Mé, d'où nous rejoindrons Chem Hoa par Song Gam (...), pourrai donner renseignements sur les colonnes du Haut Song Gam et de la Haute Rivière Claire dont je fais partie depuis le mois de décembre" (23/02/96), "colonne toujours pas disloquée. Rejoindrai poste dans quinze jours. Me trouve avec mon lieutenant dans un poste de rive droite de la Rivière Claire où nous nous reposons de nos fatigues" (20/04/1896), "avons été continuellement en route" (id).

Pas moins de huit combats, même si Jean reste discret sur le sujet, exception faite de sa lettre du 20/04/1896 :

"Tous les engagements pirates ont toujours été repoussés et ont subis de lourdes pertes. Il n'y a jamais eu d'échec de notre côté et pas de pertes sensibles à déplorer. La politique Rousseau aidée de l'autorité militaire réussit à merveille, et les pirates n'ont pas beau temps, je vous l'assure".

Il s'agit là comme de coutume de rassurer la famille sur la situation militaire du Tonkin et sur la préservation de Jean de tout danger. La réalité de la situation militaire est, au contraire, suffisamment violente, pour que moins d'un mois après cette lettre, le 5 mai, Jean soit blessé lors de l'attaque du repaire pirate de Nam Cuoc, un de ces "gros village fortifié percé de ruelles étroites et sinueuses et dont chaque pâté de maisons pouvaient former une redoute" (Martin, 1990, p.214).

Avant cette blessure (qui entraînera une hospitalisation à Hanoï et une mise en retrait des opérations militaires), il y a eu "la pause" (20 mai 1895 à fin novembre 1895), c'est-à-dire le commandement du poste de Pho-Trinh, que Jean a lui-même contribué à construire. Ce poste avancé servira d'abord de base de repli à des reconnaissances ou des opérations militaires plus ou moins longues, puis de garnison pour un petit groupe à partir du 20 août.

"La région est très tranquille en ce moment, nous ne marchons plus. Je suis détaché dans un petit poste (Pho-Trinh) à 2 heures de Chiem Hoa et m'y trouve on ne peut mieux"(20/08/1895).

Plus tard (01/10/1895), il le décrira ainsi :

"75 hommes armés sous mes ordres, village de 3 à 400 âmes. À deux heures environ de Chiem Hoa, sur la rive gauche et tout près du fleuve Song Gam".

L'attaque du convoi semble avoir "fixé" le Tonkin, par l'héroïsme, par une expérience intime, physique, de l'arrière pays montagneux, qui l'a métamorphosé en "un lieu nommable, reconnaissable, habitable" où peut se déployer le cadastre sarrolais symbolique, le village même, ce moment où le lieu peut avoir lieu (Desideri, 1996, p.22). Le commandement du poste de Pho Trinh peut quant à lui constituer une étape d'investissement des lieux :

"C'est un joli petit poste formant un carré d'une cinquantaine de mètres de côté et perché sur un mamelon d'où l'on domine une vaste plaine cultivée en rizières et entouré de fortes palissades où se trouvent, espacées de 5 m en 5 m, de grandes touffes de bambous aussi hautes que nos peupliers et qui donnent au poste vu de loin l'aspect d'un véritable bouquet. Le village se trouve au pied d'un mamelon. Je m'y plais assez. Croirez-vous qu'il me rappelle le village ? Je reçois des vivres frais tous les jours, touche l'indemnité de 10 francs par mois en plus de ma solde pour frais de bureau, étant obligé d'entretenir une correspondance avec mon capitaine" (01/10/1895).

L'invention du Tonkin est ici restitution en sa géographie du village natal : un Sarrola-sur-Tonkin. À la carte d'état-major de la commune se surimpose la description détaillée de Pho-Trinh, son mamelon fortifié, si proche de celui de Varmorese, avec à ses pieds le village et ses habitants. Si bien que l'on ne sait plus si c'est Sarrola qui attire Pho-Trinh ou Pho-Trinh Sarrola, mais seulement que Jean est l'agent de cet échange d'intensité, de puissance et d'imaginaire, qui réalise d'un coup le voisinage. D'autant que cette évocation éveille une soudaine nostalgie : "J'avais cru, à un moment donné, venir vous voir à la fin de l'année", poursuit en effet la lettre. Mais n'est-ce pas ce qu'évoque aussi l'emprunt de la carte de Sarrola, cette mince feuille de papier qui relie Jean à la commune et au village, qui se déchire et s'use, jaunit et se craquèle, mais reste en contact. Emporter la carte, ne fait que laisser provisoirement l'île, comme "flottante", dans l'attente de nier la distance et le temps par la correspondance, de nier l'éloignement par la projection de l'île, du village, dans l'outre-mer, en une autre île, un autre village. Cela est chose faite avec Pho-Trinh, que la proximité de la mort, désormais approchée, inscrit dans le sol, et que les cartes tonkinoises viennent inscrire sur la carte sarrolaise. Parallèlement, cette nostalgie du village s'apparente bien à celle de



l'exil, cet exil de Sénèque en Corse écrivant qu'il n'y s'agit pas d'éloignement géographique ou même de souffrance physique mais de " quelque chose " de plus essentiel :

"Tu penses que cela n'est arrivé qu'à toi seul et tu t'étonnes comme d'une chose nouvelle que par un si long voyage et tant de lieux divers tu n'ai pas dissipé la tristesse et la lourdeur de ton intelligence : c'est d'âme que tu dois changer, non de ciel" (1992, lettre 28).

Le commandement du poste de Pho Trinh permet une foule de mises au point épistolaires. Outre l'oncle-curé, Jean écrit à Palme qu'il remercie de la bonne pensée qu'elle lui a envoyée, aux parents de Sari, à qui il adresse une carte pour le nouvel an, aux tantes (Marthe, Simonella) et à l'oncle Laurent, enfin à son beau-frère Paul François, le 1er novembre : "Aujourd'hui, fête de la Toussaint, les tirailleurs de mon poste sont au repos parce que c'était la fête Long Sa, comme disent les Annamites". Il s'assure également que les soldats de passage à Sarrola, Sari ou Cannelle, dont notamment "le fourrier Arimanacci ", soient "bien venus vous donner de mes nouvelles"(23/02/1896). Il maintient également des liens quasi physiques avec la famille, et continue de lui adresser régulièrement des sommes d'argent "que vous emploierez selon que vous le jugerez à propos", en demandant accusé de réception (le 1/08) et s'en inquiétant encore peu après (20/08) avant que ne s'intensifient les activités militaires. "Je me suis mis en retard", avoue-t-il le 20/04/1896 (première lettre depuis le 23/02) du fait que la colonne n'est toujours pas disloquée (et que) nous rejoindrons le poste dans 15 jours". Il a tout de même pris le temps, le 18/12/95 de "donner son accord pour l'accommodement que demande l'oncle Dominique" et de renvoyer, signé, l'acte de l'enclos de Torre.

Sont intimement liées, cependant, l'attente de la médaille coloniale, l'obtention de décorations, la quête des journaux qui ont relaté l'attaque du convoi, puisqu'il exprime, en novembre 1895, le "désir de recevoir le journal illustré présentant l'attaque du convoi de Cho Ra, ainsi qu'un journal de l'île parlant de cette affaire", réalisant ainsi la conjonction de l'image du combat et sa transcription corse, point culminant, peut-il sembler, de l'évocation et de la présence de l'île et de Sarrola à Pho Trinh et au Tonkin.. En somme, la répétition littéraire de l'acte d'héroïsme, l'héroïsation écrite et publique, et la récompense qui lui est attachée. Remémoration et nouveau vécu du fait d'arme passé, réactualisation et projection vers un futur de glorification : Jean ne vit-il pas à Pho Trinh dans l'abolition rituelle et symbolique du temps, dans le temps mythique hors du temps, qui correspond à la fondation du "Lieu", où Pho Trinh deviendrait Sarrola et Jean un héros fondateur ?

### 4.3. Conjurer la pensée du retour

#### 4.3.1. Blessure et décorations

Nous savons qu'il importe de ne pas (trop) se livrer, ne pas se montrer menacé ou en danger, ni (trop) sensible ou sentimental. La condition d'homme doit osciller, en Corse, entre deux extrêmes, celui de la violence ou de l'agressivité disciplinée (la condition militaire du soldat) qui ne s'expose pas délibérément, et celui d'une assurance affichée, d'une virilité défiante, du paraître, sans pour autant aller jusqu'à la rodomontade. Aussi, l'annonce à la famille du maintien au Tonkin débute-t-elle de façon feutrée : "Je suis obligé de renoncer à venir vous voir pour des raisons administratives, économiques, extérieures" (01/10/1895), sous entendant que personnellement il voudrait venir, mais que des raisons extérieures l'en empêchent. A ce constat sont progressivement jointes trois explications principales :

- La santé :

"Le séjour au Tonkin étant de 3 ans, il faut pour rentrer avant fournir un certificat du médecin affirmant que vous ne pouvez accomplir une troisième année. Or, comme je n'ai pas une tête de malade ni d'anémié, Dieu merci, il me serait difficile de me procurer ce certificat" (01/10/1895).

Cette raison répond en quelque sorte à la nouvelle reçue que Palme a été touchée par la grippe (*l'influenza*) mais est désormais guérie. S'ensuit un échange sur la santé, demandant des nouvelles de celle des autres en évitant de parler de la sienne. Ceci répond, et on le comprend le 20/08, à une inquiétude de l'oncle se plaignant du retard de courrier de Jean. Aussi ce dernier répond-il : "Cela ne veut pas dire que je sois malade, au contraire, car si cela était j'aurai toutes les facilités pour vous écrire" ( 20/08/1895). Cela revient à dire que la joie procurée au destinataire par l'abondance de courrier est immédiatement atténuée par son explication : la disponibilité due à la maladie. À l'inverse, la rareté, frustrante et angoissante, de courrier, serait signe d'activité, donc de bonne santé. Jean désamorce cette tension joie/angoisse en relançant une fois encore le rituel de codage temporel de la correspondance tel que fixé au début de son séjour :

"Ne faites pas attention au retard : comptez au moins un mois et demi de délais. N'attendez donc pas mes lettres pour y faire réponse car vous vous mettriez également en retard avec moi" (20/08/1895).

Et le cycle santé/accusé de réception du courrier reprend, par exemple du côté de Jean, écrivant à son oncle le 1/10/1895 :

"J'ai reçu votre lettre du 14 août au moment où j'allais me mettre à table. Jamais apéritif ne fit tant d'effet. J'ai été obligé de demander de l'extra et la bouteille de vin s'en est ressentie. J'ai été ravi des deux belles phrases qui s'y trouvaient : "Les parents se portent à ravir et moi je suis fort et en pleine santé". Elles m'ont fait éprouver la plus grande satisfaction et passer une journée des plus agréables. Puisse le seigneur vous accorder cette faveur pour longtemps".

Cet enthousiasme, le plus grand constaté depuis le début de la correspondance, ne dissimule-t-il pas quelque chose ? C'est également la première fois que Jean cite la phrase d'un correspondant, comme s'il voulait restituer sa présence auprès de lui, devant lui, le faire naître de la lettre. "Santé excellente" ajoute-t-il aussitôt, très brièvement. Mais le trouble d'"une légère indisposition de trois ou quatre jours" (signalée le 1er août) subsiste, introduisant comme un doute, par excès ou par défaut. Sachant en outre, qu'il gardera des séquelles de ses séjours aux colonies (et sera même déclaré invalide à 50% dans les années d'entre deux guerres), que l'oncle ne va pas tarder à lui prodiguer des conseils de rentrée et de prudence quant à sa santé, nous pouvons nous interroger sur cette indisposition et l'insistance sur le domaine de la santé qui y fera suite, jusqu'à l'attaque de Nam Cuoc. Contrairement à ce qu'il soutenait ou martelait au début de son séjour tonkinois, la colonie n'est ni saine, ni exempte de fièvres. Si elle n'est pas ce "tombeau de l'homme blanc" qu'était l'Afrique à la même époque, elle a donné lieu, autour des années 1890, à une rengaine révélatrice : "*Tonkin-choléra, Tonkin-misère, Tonkin-famine, Tonkin-cimetière*". Il importait alors de faire remarquer que la colonie était exempte de grippe, d'une part pour rassurer la famille, d'autre part pour prendre des nouvelles de Palme.

- La hiérarchie

Ou, plus exactement, une personnalisation des rapports hiérarchiques plutôt qu'une soumission à une hiérarchie abstraite, dévoile chez Jean l'un des traits essentiels du soldat corse : "Mon capitaine ne tient pas non plus à ce que je rentre maintenant". L'insistance du capitaine Pierson a le double avantage de valoriser Jean, personnellement indispensable à son supérieur, et de le dédouaner d'une décision personnelle. Il ne manque d'ailleurs pas d'ajouter, en intermède consolant, "Il serait de toute façon bon que je fasse mon séjour complet. Je ne serai donc pas avec vous avant une quinzaine de mois" (1/10/1895).

- La carrière militaire.

Le 20 novembre 1895, prévoyant le délai nécessaire à la réception à temps par le destinataire des voeux de nouvel an, Jean écrit encore à son oncle : "Que mes voeux de nouvel an vous apportent tout ce que mon coeur renferme d'estime et d'affection pour un oncle que je ne pourrai jamais trop affectionner". Les voeux redoublent le "regret de n'être pas auprès de vous" mais cette dernière formule, trahit peut-être le renforcement et la confirmation de sa décision de ne pas rentrer, sa "nostalgie" à peine avouée du 1er octobre ayant été décodée est relevée par l'oncle-curé. La suite de cette missive donne une raison, plus stratégique celle-ci, du désir de rester encore au Tonkin :

"Quant à rentrer en France, il ne faut pas y songer. Il me faut en rentrant quatre campagnes de guerre ou huit campagnes simples, ce que je ne pourrai avoir en rentrant maintenant. Un an en France me ferait repartir dans une autre colonie n'ayant pas les mêmes avantages que le Tonkin pour ce qui est des campagnes, du climat et du bien-être. En restant ici encore un an, je pourrais rengager avant mon départ. Ce n'est qu'au Tonkin que l'on a droit à 1,25 francs par jour en plus de la solde et à la campagne de guerre".

Une telle décision a d'autres implications de carrière : Jean renonce du coup à la préparation du concours d'entrée à l'école militaire de Saint-Maixent :

"Je vous dirai franchement, cher oncle, que je ne me sens pas assez fort. Quoique je possède ici tous les livres de cours que j'avais achetés, je ne puis travailler assez sérieusement (...). A ma rentrée, dans un an, il sera temps de penser à Saint-Maixent si je crois que j'aurai des chances d'être admis" (01/11/1895).

Ce qui semble signifier que Jean n'a jamais eu vraiment l'intention d'y entrer. D'ailleurs, il s'agissait d'un projet, ou plutôt une ambition, de l'oncle pour le neveu, projet remis en avant à peine avait-il senti Jean désireux de rentrer.

Par ailleurs, l'oncle avait également mis en oeuvre à cette époque le réseau de ses relations afin d'assurer à son neveu une obtention plus rapide de la décoration suggérée par sa hiérarchie. Par exemple, le général Giovanninelli assurera de sa "protection" et adressera même à Jean une lettre de congratulations et de félicitations dans laquelle il lui propose, d'une part, d'écrire au général Duchemin, commandant des troupes au Tonkin, pour "appeler sa sollicitude" et, d'autre part, de lui adresser un double de cette lettre.

Mais Jean s'inquiète plus qu'il ne se réjouit des protections annoncées par l'oncle, jugeant que ses mérites doivent (et vont) être reconnus sans intervention, et estimant (le 20/04/1896) qu'il sera "certainement décoré" le 14 juillet, jour symbolique de la fête nationale. Pour lui la gloire

paraît plutôt se gagner sur le terrain, au feu, et non par des relations "civiles"<sup>237</sup>. Que la médaille militaire lui soit accordée et reconnue ce jour de fête en son poste de Pho-Trinh où la Corse s'est symboliquement et mythiquement enracinée, constituerait bien pour lui le sommet de la reconnaissance militaire. On peut lire dans ce désir autant la reconnaissance par Jean de son appartenance à la nation française, le sentiment du devoir militaire accompli en son nom, mais aussi une appartenance à la "race" corse qui, même au service de la nation française et de son expansion coloniale, conserve une réalité forte, irradiante. Ainsi, au moment où, à l'autre bout du monde, l'on décorera "certainement" un de ses enfants, Sarrola dépensera les quelques 50 francs de budget consacrés à "la décoration, le pavoisement et l'illumination des édifices publics (mairie, justice de paix, école, caserne de gendarmerie)" (PV de CM, juin 1886).

En attendant, Jean peut tout de même s'enorgueillir d'une certaine reconnaissance, qu'il ne manque pas de partager avec son oncle : "Je suis heureux de vous annoncer que ma nomination de chevalier de l'ordre impérial du dragon de l'Annam vient de paraître à l'ordre du régiment "(01/11/1895). Le diplôme (n° 10.464)<sup>238</sup>, constituera en quelque sorte le premier ciselage de ce temps mythique qui correspond à la fondation du lieu.

"Nous, Grand Empereur du sud obéissant aux volontés du ciel, voulant reconnaître les services rendus à notre personne et à l'Empire par Monsieur B, Jean, sergent au 3ème tonkinois, l'avons nommé Chevalier de notre Ordre. Fait en notre palais impérial à Hué, le 22 du 5e mois de l'année de Thank Thaï par l'empereur. Le Ministre des Rites. Ton Thaï Vink".

Un tel diplôme peut sembler bien dérisoire à nos yeux. Dragon de l'Annam, Etoile d'Anjouan, Etoile Noire du Bénin, Ordre royal du Cambodge (...), étaient des décorations dispensées très libéralement à des militaires et fonctionnaires servants outremer (au point qu'on les qualifiait parfois péjorativement de "médailles en chocolat"). D'autant que Ton Thaï Vink, désigné pour remplacer en 1889 l'ancien roi rebelle aux français (Ham Nghi) n'a, à l'époque du document, que 15 ans. Par contre, cette décoration s'inscrit parfaitement dans la

<sup>237</sup>La reconnaissance institutionnelle et militaire éclaire cette croyance personnelle dans la mesure où son carnet de notes du premier trimestre 1896 porte la mention "Très bon sergent de section à tous les points de vue, très discipliné et très dévoué. Sert avec zèle. A été en colonne avec le capitaine pendant tout ce trimestre. S'est constamment fait remarquer par sa vigueur, son entrain et sa brillante conduite au feu". Mêmes félicitations sur celui du 2e trimestre : "Par sa conduite en colonne dans le courant de ce trimestre n'a fait que confirmer les bonnes notes du trimestre précédent au point de vue de son aptitude à faire campagne, de son courage et de son sang-froid au feu. A été blessé à l'affaire Nam Cuoc (4/05/1896). A été proposé pour adjudant à la suite de cette affaire. Fera un bon adjudant."

<sup>238</sup>Encadré, il se trouve aujourd'hui encore suspendu au milieu du salon de la maison de famille que Jean fit construire en 1933.

perspective d'une enluminure du temps mythique de Pho-Trinh, car l'ancien roi, en fuite avec les archives, les rôles de l'armée et des impôts de son royaume, puis finalement errant, était entré vivant dans la légende : on lui attribuait de merveilleux exploits, dans le même temps que se développait le mythe de son retour imminent, avec victoire sur l'envahisseur.

Le "brevet" du Dragon de l'Annam lui-même parvient à Jean le 1/11/1895, date à laquelle il déclare à présent "s'attendre à recevoir la médaille militaire le 1er Janvier 1896".

Blessé le 4 Mai 1896 à l'attaque du Nam Cuoc, Jean se trouve hospitalisé le 12 Mai, mais ses lettres à ses proches relativisent l'événement : "légère blessure à l'épaule gauche (...) . Je me porte à merveille : pas de fièvre. Bon appétit" (22/05/1896). "Santé excellente, blessure presque cicatrisée, quitterai l'hôpital d'ici quatre ou cinq jours. Aucune douleur ni gêne" (3/06/1896). "5 jours que je suis sorti de l'hôpital complètement guéri" (03/07/1896).

Alors même que le rapport du docteur Mondon parle de "cicatrice encore douloureuse", de "mouvements d'élévation du bras un peu gênés", et le livret militaire d'un "coup de feu à l'épaule gauche ayant déterminé un céton à ciel ouvert". En cette période d'inactivité, les décorations reviennent au premier plan des préoccupations :

"Le général Dodds écrit au ministre de la marine pour me faire obtenir la médaille militaire d'office, au cas où je n'aurai pas été dans les dernières nominations du 14 Juillet" (15/08/1896).

Mais cette fois-ci Jean n'hésite plus à solliciter des recommandations :

"S'il vous est possible de faire intervenir directement quelque haut personnage auprès du ministre, vous pouvez le faire dès réception de ma lettre" (30/08/1896).

Cependant, il précise l'objectif de ces démarches : "inutile d'insister pour la médaille que j'aurai sans faute, mais il s'agirait de faire demander ma proposition pour la croix". Le grand nombre d'attentions personnalisées directes de ses supérieurs lui ont-elles fait prendre conscience de sa valeur militaire et de son droit à la plus haute récompense, qu'il déniait encore un an auparavant ? Le 22 mai 1896 en effet :

"Mr le gouverneur général Rousseau, venu voir les blessés, s'est arrêté devant mon lit, m'a serré la main, m'a adressé ses félicitations devant tout le monde. Le général Dodds m'a également adressé ses félicitations et promis de donner suite aux propositions me concernant".

Le commandant Pierson l'a également "proposé" :

"Etant à l'avant garde de l'affaire de Nam Cuoc, a secondé son lieutenant avec beaucoup

d'énergie. A été blessé au cours de l'affaire, et malgré sa blessure, ne s'est retiré de la ligne de feu qu'après avoir passé le commandement de sa demi-section à un de ses caporaux, et s'être assuré de nouveau de la bonne exécution des feux. S'est déjà signalé pendant toute la durée de cette campagne aux divers combats. Sous-officier modèle, intelligent, santé robuste, bonne conduite. Mérite à tous les points de vue cette distinction. B. est le sous-officier qui s'est si brillamment conduit à l'affaire de Bac Sam".

Et le général Dodds, commandant en chef des troupes de l'Indochine, a bien écrit au Ministre de la guerre à son sujet :

"B. a augmenté ses droits à la médaille par sa conduite dans divers combats auxquels il a pris part en 1896 sur la Haute Rivière Claire et le Song Gam. A assisté du 8 janvier au 4 mai dernier à 8 combats. A été blessé grièvement le 4 mai 1896 à celui qui avait pour objectif la prise du repaire de Nam Cuoc. N'a été guéri de sa blessure à l'épaule gauche que 2 mois après l'avoir reçue" (22/08/96).

Telles sont les conditions qui font que Jean recommande à l'oncle "que les journaux ne s'en mêlent pas, car ils me porteraient préjudice" (22/05/1896). Se peut-il que les articles de *La Libre Parole*, violemment polémiques quant aux privilèges accordés aux civils et à l'injustice touchant à la récompense des faits d'armes, l'aient desservi pour l'obtention rapide de la médaille? Jean ne souhaite surtout pas que ces pressions se retournent contre lui, puisque au niveau de ses rapports personnels avec la hiérarchie militaire, tout va vraiment pour le mieux.

"Si j'ai été oublié à Paris, je ne le suis pas ici par mes supérieurs. Je jouis de la bonne estime de tous mes chefs et eux les premiers ont trouvé assez extraordinaire que je ne sois pas décoré" (22/05/1896).

Le sergent du 3<sup>ème</sup> tirailleur aura en effet rencontré, en l'espace de six mois, le gouverneur général, les deux commandants en chef successifs, et les officiers de l'état major à Hanoï. Nul doute qu'il en ait acquis une plus grande confiance en sa propre valeur, même s'il ne se laisse guère aller à une auto-félicitation expansive.

#### 4.3.2. Vaguemestre à l'état major

Le retour à son poste de Chiem Hoa, évoqué comme une formalité prochaine (22 mai et 3 juin 1896), mais avec les mêmes précautions destinées à rassurer la famille<sup>239</sup>, n'aura finalement pas lieu :

<sup>239</sup>"La région est complètement pacifiée, je n'aurai certainement plus affaire aux pirates, vous pouvez être tranquilles" (22 mai), "je passerai quelques jours à Hanoï puis rejoindrai Chiem Hoa où je me reposerai encore autant que je voudrai vu qu'il n'y a plus de marches dans cette région complètement pacifiée" (3 juin).

"Je ne remonterai plus à Chiem Hoa. Un commandant s'est occupé de moi et m'a fait rentrer comme vaguemestre à l'état-major général. Je resterai donc à Hanoi" (3/07/1896).

La déception du soldat transparaît dans ces derniers mots qui ne sont pas sans rappeler les regrets de son camarade Mattéi (février 1895) que Jean retrouve alors à l'état-major. Face à ce qui pourrait passer pour un déclassement, il s'agit de ne pas perdre la face, de ne pas être réduit, aux yeux de la famille et du village, à un "rond de cuir", après avoir été un soldat émérite. Aussi Jean ne parlera-t-il pas de sinécure mais de "très bonne place" (03/07), d'une part, parce que brigüée par "pas moins de 22 postulants", et, d'autre part (31/07) parce qu'il s'agit de "fonctions de confiance". Sa charge consiste à tenir le cahier des dépenses de l'état-major; elle s'assortit d'une autorisation spéciale de toucher aux caisses du Trésor à Hanoi pour le compte du général commandant en chef des troupes de l'Indochine et des officiers de l'état-major. Jouissant d'une certaine liberté de temps, Jean se procure un plan de Hanoi. Son intérêt pour les cartes ne se démentira jamais, puisque au retour de la guerre de 14-18, il en regroupera une grande quantité dans une chemise spéciale, suivant un ordre qui apparaît comme une reconstitution chronologique et géographique de son "transport" de Sarrola sur l'histoire du monde et qui se rapproche de cet Atlas colonial français que dirigera un autre corse, le Cdt Pollacchi, pour *L'Illustration* (1929). On peut y lire effectivement une sorte d'atlas à la fois individuel/intime (fait de séjours, de camarades, de combats, de blessures et de morts, de pays et de peuples), et familial/villageois, d'inscription de ses lieux d'exil et de vie dans le voisinage de Sarrola et de Sarrola en ces lieux, comme la réalisation géo-historique du devenir monde du village, un exemple cartographié de sa "respiration".

Les lettres suivantes concentrent et résument les préoccupations de Jean : épistolaires ("J'attends avec impatience votre prochain courrier", 27/09/1896); honorifiques ("J'attends le résultat de la lettre du général Dodds au ministre", 27/09/1896) et, pour la première fois depuis la poussée nostalgique de Pho-Trinh, évocation du retour (" J'attends la fin de mon séjour colonial qui s'approche de jour en jour et le moment de nous revoir", 27/09/1896). Il est vrai que le courrier en provenance de Sarrola se fait plus rare et que Jean aura à nouveau à s'en plaindre, le 8 novembre. Quant aux échanges, ils sont à cette époque nettement plus centrés sur les occupations et préoccupations de Jean, preuve tangible du rôle de la famille et de l'importance du seul homme au loin -et désormais blessé : l'oncle continue ses démarches pour accélérer l'attribution des honneurs, redoublant même d'efforts. Et peut être, en fin de compte, cette activité ainsi que les visites qui lui sont faites par des militaires corses<sup>240</sup> ont-

---

<sup>240</sup>Jules François Giacobbi, le 3 juin 1896, "un nommé Stéphanopoli, sergent de Casaglione qui va partir d'ici



elles fini par susciter réellement chez le Sarrolais l'envie de rentrer.

Ce fonctionnement en quelque sorte "hydraulique" de la correspondance (sur-évocation de Jean/sous-évocation du village et des travaux, versus sur-évocation de la propriété/sous-évocation de Jean) est l'indice que la présence centrale de la famille mais également du village sont réticulés autour de Jean. Mais l'on peut en outre y lire cette fusion Tonkin/Sarrola que nous évoquions plus haut. Ces variations soulèvent cependant le problème de leur appréciation sur un mode quantitatif. Si l'on s'en tenait aux mots employés en effet : "Sarrola" ne l'est qu'une fois, le 20 décembre 1896, quand Jean se représente déjà de retour, débarquant à Marseille et regagnant directement le village. "Le village" n'apparaît que dans l'évocation de Pho-Trinh. Ceci amènerait à relativiser le rôle et la présence du village. Mais, en réalité, si l'on se base sur une appréciation essentiellement qualitative, ce lieu réticulé court tout au long de la correspondance comme un fil rouge brodé dans le tissu quotidien, par les noms propres des visiteurs ou des lieux. Par ailleurs, le terme de "village" apparaît alors que Jean, au plus loin de lui, à Pho Trinh, l'évoque nostalgiquement, projection dans le temps qui le place "imaginativement" au plus près de son village. Enfin, l'idée du retour, formulée le 10 septembre 1896, va irradier le reste de la correspondance jusqu'au départ véritable, le 21 mai 1897, sans que, quantitativement ou graphiquement, Sarrola n'apparaisse plus présent ou plus représenté.

À l'appui de ce désir de rentrer, signalons deux événements importants : l'un militaire et tonkinois, le départ du général Dodds, rappelé en France, dont on sait l'intérêt qu'il a porté au cas de Jean, et dont le départ laissera Jean dans l'incertitude; l'autre, familial et sarrolais, réside dans la seconde évocation par l'oncle du mariage possible de Josée.

#### **4.4. Rupture de l'échange, souhaits de retour et rengagement**

Des trois éléments noués comme essentiels dans la lettre du 27 septembre 1896, c'est la décoration qui se concrétisera la première. Elle finira pas être attribuée le 27/11/1896, et remise le 3/01/1897 par le général Dodds à titre privé et méritoire en quelque sorte, avant d'être "remise solennellement devant les troupes, lorsqu'elle arrivera de Paris". Elle s'accompagne de félicitations du chef de corps, de cartes de félicitations d'officiers, et d'une troisième médaille, de "Chevalier de l'ordre royal du Cambodge" en avril 1897. "Aujourd'hui donc, cher oncle, les étoiles des braves brillent sur ma poitrine et j'en suis fier "répétera par

---

quelques jours et qui m'a promis d'aller vous voir à Cannelle", le bonjour transmis par l'intermédiaire de Jean de "Joseph Marie Giacobbi qui se trouve à Bac Ninh près de Hanoï et qui vous envoie bien des choses"

deux fois Jean (le 3 et le 16 janvier), en remerciant l'oncle de ses félicitations.

Mais chaque médaille a son revers, et la gloire reçue avec celle-ci s'accompagne de pressions, d'honneurs, de calculs, qui vont jouer un rôle primordial dans le retard que mettra Jean à rentrer. Son retour est sans cesse reporté, car l'obtention de la médaille et la proximité de la fin de son engagement ont déclenché des offensives de ... séduction : invitations à déjeuner du général Bichot (le remplaçant de Dodds), et des officiers de l'état-major; repas de fête<sup>241</sup> à l'occasion de l'anniversaire de l'attaque du convoi de Cho Ra, événement dont l'ambiance et le souvenir ont pu relancer l'idée d'un nouvel engagement ; inscription d'office sur un tableau supplémentaire d'avancement pour le grade d'adjudant ("Peu de places, grand nombre de candidats, très difficile, mais je ne désespère pas et il pourrait se faire que ces nouveaux galons ne tardent pas à venir "(16/01/1897)).

Son livret militaire nous apprend qu'il s'est "rengagé par-devant Mr le commissaire aux revues d'Hanoï, le 23/12/1896 pour 5 ans à compter du 25 juin 1897". Cette décision sera prise sans en informer au préalable la famille. Mais, entre septembre 1896 (donc avant la signature d'un nouvel engagement) et janvier 1897, Jean développera à l'égard de sa famille une véritable stratégie destinée à annoncer une décision en fait déjà prise et qui pourrait paraître désagréable et inquiétante à l'oncle (dont on a constaté l'accroissement de l'inquiétude à l'égard de la santé et de la sécurité de Jean). Le rengagé va utiliser habilement l'argument pécuniaire : "Cela me permettrait de toucher 1000 francs qui me serviront pour ma convalescence" se justifie-t-il , alors que l'on sait justement qu'il n'a pas pu envoyer d'argent à l'oncle ou à la famille pendant son hospitalisation, et qu'il ne s'agit guère dans tout cela de convalescence, élément plutôt contradictoire avec un rengagement.

Puis il insistera à diverses reprises sur la fin prochaine de son engagement au Tonkin (ce qui le rend rapatriable d'office), et le retour à Sarrola qui le suivrait immédiatement :

"en attendant l'heureux moment de nous revoir " (27/10/1896); "Je serai parmi vous vers le mois de mars" (22/11/1896), "Je rejoindrai directement Sarrola" (20/12/1896), "J'arriverai en Corse à la bonne saison" (12/02/1897), "Nous aurons l'occasion et le temps d'en causer lorsque j'aurai le bonheur d'arriver parmi vous ", (16/01/1897), "Je ne tiens pas à prolonger encore longtemps mon séjour" (28/03 et 10 /04/1897).

Il va même jusqu'à interrompre la communication avec ses proches : "Je compte quitter le Tonkin au commencement du mois de mars. Inutile de répondre à cette lettre " (03/01/1897).

---

(08/11/1896).

<sup>241</sup>Un petit carnet contenant des chansonnettes et poésies, salaces ou nationalistes, donne une idée de l'ambiance militaire de cette époque.

Quant au réengagement lui-même, le projet est aussi rapidement évoqué qu'escamoté, par crainte de la réaction de l'oncle et se termine sur une pirouette toute stratégique :

"Le courrier devant partir dans 20 minutes, j'ai juste le temps d'aller remettre la lettre à la poste; je vous en parlerai plus longuement dans la prochaine lettre" (16/01/1897).

En tout état de cause, il n'en sera rien; pas plus, d'ailleurs que dans la suivante. C'est qu'en fait, il semble désireux d'amener en douceur et à son avantage l'annonce de son rengagement, puisqu'il précise :

"Mon service marche pour le mieux. Plusieurs officiers m'ont même manifesté le désir de me voir prolonger mon séjour, ce qui serait dans mes intérêts" (16/01/1897).

Pour écarter toute protestation il renouvelle alors sa fierté d'être décoré, et enjoint son oncle de ne plus continuer ses démarches de recommandations pour la croix, car : "il ne faut pas être trop exigeant".

Enfin, le départ du Tonkin sera lui-même reporté. On commence à l'entrevoir dès le 12 février, puisque, un mois après avoir demandé à sa famille de cesser toute correspondance, il enjoint à celle-ci, sur un ton quasi militaire, "Continuez à écrire jusqu'à nouvel ordre", avec demande de transmettre cette information à la parentèle : "et prévenez les parents". Le noeud rompu le 3 janvier, qui paralysait l'échange ou le rendait unilatéral (Jean continuant d'envoyer de ses nouvelles), à distendu le lien qui le rattachait à la famille, laissant "dériver" le village jusqu'à le rendre plus flou, évanescent, le restituant à une quotidienneté qui pour être connue d'expérience par Jean, n'en devient pas moins étrangère et inconnaissable pour ce qui est du présent, avec ses histoires, ses drames et ses joies. Le maillage qui liait Jean à la famille proche et élargie, à la parentèle et aux villageois, s'est effiloché et dissout du fait des ordres et contre ordres concernant rupture et reprise de la correspondance. Au point qu'il faut encore réaffirmer le rétablissement de l'échange : "Continuez à m'écrire. Vos lettres suivront sans retard au cas où je serais déjà parti. Je serais ennuyé de ne pas avoir de nouvelles" (28/03/1897). Jean, de son côté, continue à écrire "comme par le passé" et promet "de mettre au courant de son départ" (12/02/1897) sitôt qu'il le saura. Négligeant le décalage entre écriture d'une lettre, réception et retour d'une réponse, il s'étonnera, le 10 avril 1897, de "manquer de vos nouvelles depuis un mois et demi". On voit là encore la place capitale faite au courrier (certes vérifiée pour toute correspondance) et les conséquences d'une rupture de l'échange sur l'augmentation des délais lorsqu'on souhaite le relancer.

La correspondance nous replace ainsi à la fois du point de vue des stratégies d'un acteur épistolier cherchant à convaincre la famille du bien-fondé d'une décision déjà prise (mais annoncée comme non encore prise et dont on ne peut savoir si les interlocuteurs l'ont cependant déjà devinée quelque peu) et avantageuse pour tous, mais aussi du point de vue d'un lecteur en possession de l'ensemble des lettres concernées, et de la décision effective de l'acteur, donc à même de décoder les sous entendus préparant l'annonce de la décision prise.

### 5. Temps et correspondance.

Mais l'essentiel semble plutôt dans cette remarque, la seule du corpus du Tonkin, sur le passage du temps : "Le manque de vos nouvelles depuis un mois et demi me fait trouver le temps plus long que d'ordinaire. J'attends avec impatience votre prochain courrier" (10/4/1897). Le courrier aurait donc un rôle à jouer dans le "raccourcissement" du temps, le rapprochement du village et de la famille par delà les mers, un rôle de condensateur et de néantisation de la différence entre là-bas (Sarrola) et ici, la substitution du temps et du contenu de l'échange à la chronologie quotidienne de présence au Tonkin. Et certes la rupture avec la famille et le village oblige à une activité compulsive de rédaction comprenant des incertitudes ("Je ne tiens pas à prolonger mon séjour encore longtemps" ; "mon service est apprécié de mes supérieurs" ) et bégaiement de qui donne des nouvelles sans avoir de réponse et ne sait pas si ses nouvelles ont été reçues. Dangers de l'unilatéralité, répétition à vide, emballement d'un monologue qui vient, *a contrario*, confirmer l'importance du rôle joué par la conversation et la présence des autres, la correspondance s'apparentant à un dialogue au présent qui dénie toute lenteur à l'échange et répond sans tenir compte de la distance et du temps écoulé, obligeant en fin de compte à affirmer sa "présence" à Sarrola par une preuve plus tangible que le simple courrier dont on n'a pas d'accusé de réception. C'est dans cette logique que, le 10 avril 1897, Jean adresse à son oncle "deux épreuves photographiques prises par un amateur au sortir d'un déjeuner des sous-officiers de l'état-major", et, ajoute-t-il, moitié pour taquiner son oncle, moitié pour faire référence à ses décorations ("voyez si vous reconnaissez votre neveu"). Premières et seules de tout son séjour au Tonkin, ces photographies-portraits en pied constituent un gage concret et fidèle de Jean par delà le temps (3 ans depuis son départ) et l'espace (50 jours de traversée). Sans doute visent-elles à combler le vide de l'échange qui dure depuis un mois et demi, à supprimer l'étirement du temps et à nier l'espace séparant le Tonkin de la Corse, Jean de sa famille. Jean peut être, de cette manière, présent à Sarrola, parmi les siens et sous leurs yeux, quoiqu'en même temps encore à

Hanoï. Les photographies sont là également pour le sacrifier en ce concentré d'amour, de mérite, de familialité, de philo et de pathos qu'est Jean pour les siens. C'est encore une manière de resserrer l'espace du Tonkin jusque dans la cuisine de sa maison de Sarrola ou jusqu'au presbytère de son oncle à Cannelle. Abolition et sacralisation, concentration et despatialisation du temps, les photographies réalisent le retour anticipé de Jean, mieux : sa présence<sup>242</sup>.

Concentration et dé- ou re-spatialisation du temps sont visibles dans un procédé qui dût être constant dans le processus même d'écriture des lettres : anticipation de la date à laquelle celle-ci serait lue et projection constante dans le temps par fusion avec la temporalité de celui qui la lit. Une lettre venant du Tonkin est ainsi un mélange de sa propre actualité quotidienne et de ce que sera l'actualité quotidienne de Sarrola au moment de sa réception. Jean vit ainsi deux temporalités différentes en une seule, le présent du Tonkin et le futur sarrolais devenant, par projection au moment même où il écrit, le présent sarrolais (la présence parmi les siens lorsque la lettre arrivera à Sarrola) et le passé du Tonkin (le présent de l'épistolier nié par celui-ci pour mieux devenir le futur présent sarrolais). Pour la famille, la réception d'une lettre rassure sur le passé de Jean (son présent lorsqu'il écrit) et inquiète sur son présent au moment de la réception de sa lettre. Seule la multiplication des envois peut raccourcir cette inquiétude sans cesse renaissante, mais elle ne peut l'éteindre car même une lettre quotidienne ne mettrait pas moins d'un mois et demi pour ne livrer à Sarrola que ce présent de Jean avec toutes les incertitudes que son activité militaire peut laisser s'engouffrer dans ce délai.

L'existence de réalités multiples, évoquée par Schutz (1987) concourt à décrire ces perspectives temporelles d'un présent vivant à travers, au delà ou dans le temps :

"Mon présent actuel ou antérieur, ou celui de mon semblable à qui je suis relié en un présent originaire ou dérivé (...) ceci a lieu sur différents modes de potentialité ou de quasi actualité, chaque type comportant ses formes de diminution ou d'accroissement temporels et les sauts correspondant, qu'ils soient directs ou analogues au déplacement du cheval aux échecs" (1987, p119).

De telles perspectives se recouvrent et s'interpénètrent de différentes manières, sont mises en action par un déplacement ou une transformation de l'une ou de l'autre, sont combinées, mêlées et dé mêlées, séparées, synthétisées, en un présent vivant réunissant deux présents et deux espaces séparés. C'est une manière pour l'exilé de rapatrier son île et de s'y rapatrier, de réunir l'ici et l'ailleurs : rappel et restauration du passé, anticipation du futur, présent d'une

<sup>242</sup>Au vu des délais postaux, cette lettre ne parviendra cependant à Sarrola qu'au début du mois de juin, à peu près à cette "bonne saison" pour laquelle Jean annonçait (12/12/1897) son arrivée.

"raison manipulatoire" de ce grand écart, à la fois vécu, souffert et nié, à peine idéalisé : ici et maintenant vécus sous la forme d'une insularité rayonnante ou vibronnante, *epoché* phénoménologique spécifique ou *tore* Thomien. A l'instar de l'enfant qui peut demander à (et croire) toucher les étoiles, Jean touche au présent vivant de Sarrola alors même qu'il est au Tonkin.

La nécessité d'envoi par la famille de lettres sans tenir compte des retards éventuels de celles de Jean, brouille encore plus les temps (présent(s), passé(s), futur(s), objectif(s), imaginaire(s), projeté(s) par les correspondants) et compose un désir perpétuel de dialogue dans le temps (irréal) de l'échange, la poursuite d'une co-présence incessante de la famille dans un temps aboli, les temporalités du correspondant jouant sur le papier de ses lettres pour composer sa correspondance en une jonglerie perpétuelle entre l'anticipation de la lecture de ses lettres et une restitution de son présent : ce par quoi le voisinage de Sarrola réalise son emprise sur le Tonkin du simple fait de la correspondance et de l'anticipation de la lecture. En somme, dans le présent (de l'écriture d'une lettre) de Jean, Sarrola est toujours au moins triple : d'une part, imaginé/convoqué (Jean s'y projetant) simultanément à l'écriture de sa lettre, d'autre part, projeté en avant du présent de l'écriture, dans le futur de la lecture de sa lettre par la famille; enfin, et en même temps toujours projeté en arrière dans le passé de l'écriture que reconstitue le présent de la lecture. Sarrola est donc à la fois co-présent et futur, renvoie à la fois Jean dans le présent et le passé et, du fait de la réciprocité de la correspondance, la famille projette également Jean vers le futur (par l'envoi d'une lettre), dans le même temps que Jean projette aussi Sarrola dans le passé (par lecture d'une lettre de la famille).

"Le prototype de toute relation sociale est une liaison inter-subjective de motifs" écrit Schutz (1987, p.100). Ce processus de composition mentale de la correspondance et de mélange de temporalités multiples joue dans la transposition symbolique de Sarrola au Tonkin et dans la réalisation de son voisinage en un lieu devenu "Lieu". Le raccourcissement des délais d'écriture (chaque 20 jours) concrétise cette transposition, de resserrement du temps et de l'imaginaire sur un présent fait de tous ces mélanges temporels. Le "croirez vous qu'il me rappelle le village" du 1er octobre 1895 correspond pour Jean à son présent à Pho-Trinh, à sa représentation de Sarrola un mois plus tard, au moment de la lecture de la lettre, à la représentation de Pho-Trinh qu'aura la famille en lisant la lettre, c'est-à-dire à un retour en arrière d'un mois, à la représentation qu'il a de Sarrola ce 1er octobre, à la représentation que se feront de Jean les siens à la réception de sa lettre dans son présent au Tonkin, le 1er novembre. Le présent de Pho-Trinh est ainsi le temps arrêté, suspendu, mélange de tous ces temps objectifs/subjectifs dans lesquels vibrent à la fois Sarrola et Pho-Trinh, temps

symbolique et mythique de la fondation du temps.

La correspondance joue un rôle de suspension du temps et de l'espace en un autre sens encore puisqu'elle constitue un "voisinage sacré", s'étire et se rétracte, redessinant ses frontières et ses rythmes et rendant les acteurs présents les uns aux autres dans le temps "idéal-mythique" d'une conversation ininterrompue. Les généraux (Bichot et Dodds) et les colonels (Gallieni et Lyautey) sont devenus des connaissances, presque des proches pour l'oncle-curé, comme le chanoine Fioravanti pour Jean. Par la vertu de la correspondance, ces êtres se sont incarnés à des milliers de kilomètres d'eux-mêmes, les membres de la famille jouant, les uns pour les autres, ce rôle d'échangeurs, de "demiurges" comme Pho-Trinh s'est transporté à Sarrola et Sarrola s'est transporté au Tonkin.

## 6. Dernière lettre

Le 18 mai 1897, donc, Jean envoie sa dernière lettre à Sarrola depuis Hanoï, devant l'arrivée et la lecture de celle-ci par les siens :

"Au moment où vous recevrez cette lettre je ne serai pas loin de la France. Je quitterai Hanoï après-demain pour m'embarquer sur le Charlemagne qui quittera Haï Phong à 5 heures du soir. J'espère donc arriver parmi vous à la fin du mois après avoir passé quelques jours à Toulon où nous sommes obligés de nous arrêter pour passer en conseil de santé. Je vous préviendrai par télégramme-lettre de mon départ pour la Corse".

Le "*Petits souvenirs journaliers*", dont Jean fera là une des dernières utilisations, égrène :

"20 mai. Parti de Hanoï à 5 heures du soir. Arrivé à Haï phong le 21 à 7 heures du matin. Embarqué sur le Chandernagor. Saïgon. Singapour (2 juin). Détroit de Malacca (4 juin, 11 heures du soir). Cap gardafui, 18 juin à midi. Mauvaise mer. Suez, le 25 juin, 11 h.soir. Port Said, 26, 7 heures du soir. Iles Candie. Messine, 30 juin. Passé en face Reggio et Messine à 7 heures du soir. Arrivé à Toulon le 2 juillet à minuit. Le Chandernagor faisait 225 milles environ par jour".

La dernière mention est celle du service postal de la Corse (au départ de Marseille et Nice et d'Ajaccio et Bastia).

Marconi vient d'établir des liaisons télégraphiques entre le continent et la Corse. En France, l'affaire Dreyfus continue de susciter des remous dans l'opinion publique. De nombreux journaux font campagne en faveur de la révision du procès, d'autres s'y opposent farouchement. Le ministre Doumer propose la suppression des arrêtés Miot. Le 28 mai, à la suite de propos insultants sur la Corse et les Corses, des manifestants brandissant le pavillon blanc à tête de maure se massent devant les grilles de la préfecture d' Ajaccio pour conspuer le

directeur de la compagnie du gaz. La troupe du 40<sup>e</sup> de ligne dégage le cours Napoléon baïonnette au canon. "Y a-t-il encore, en Corse, des séparatistes"? interroge "*Le Drapeau*", journal bonapartiste, tandis que "*Le Journal de la Corse*", le "*Bastia Journal*" et "*Le Petit Bastiais*" protestent de l'attachement des Corses à la France.

"Les Corses gémissent de cette situation, mais au lieu d'en accuser la France, ils se plaignent de leurs représentants, se vengent sur leurs détracteurs et se font citer à l'ordre du jour, se font tuer au Soudan, au Tonkin, à Madagascar, partout où le drapeau français est engagé".

Depuis 1870, année de naissance de Jean, la Corse, dont l'administration a la réputation d'être très périlleuse, a consommé vingt-sept préfets, soit en moyenne un tous les huit mois.

Le 2 avril 1897, "Monsieur le maire de la commune de Sarrolo-Carcopino déclare recevoir les travaux exécutés pour le rétablissement des communications interceptées par la construction du chemin de fer, soit 4.993 m concernant la portion du ruisseau Mortalu et la rivière cavallo morto"... 10 ans après l'inauguration de la ligne de chemin de fer Ajaccio- Bastia.

À la mi-juillet, une charrette attelée viendra prendre Jean descendu du train à la gare de Mezzana. Il y eut, on s'en souvient, vers 1570, poursuite et bataille entre Génois et Sampiéristes au même endroit.

## 7. L'intérêt du Tonkin pour une anthropologie de Sarrolo-Carcopino

### 7.1. L'action comme expression culturelle

Le dossier constitué autour de l'attaque du convoi et du fait d'arme du soldat sarrolais montre que l'action appartient bien au domaine du langage (discours et articles la relatant), mais en tant que celui-ci participe de l'univers de l'action (le fait d'arme lui même tel que rapporté par Jean, par exemple), comme décalage de son aspect vécu. L'action dépend ainsi de la co-présence des autres, et nous touchons à ce point où elle peut devenir une *valeur* pour un groupe -culturelle, symbolique, sociale- selon une "connexion indexicale" (Sahlins, 1981, p.70). Dans cette valeur acquise se révèle une culture, un monde intersubjectif soumis en permanence à discussion et interprétation sur le sens de la valeur à conférer à une action. Or, cette intersubjectivité "est la seule méthode qui évite l'imputation infondée ou l'allégation fantaisiste" (Affergan, 1991, p.181).

La constitution d'un tel dossier nous rapproche également d'une mise en perspective par



laquelle toute action humaine exhibe le fonctionnement du système global, la mise en oeuvre de la "practicalité" des règles et schèmes groupaux, renvoyant à la nature consociale de l'acteur. Il ne s'agit pas de se focaliser sur une ou plusieurs unités d'interaction dans une situation concrète, ou sur des échantillons de comportements constituant des tranches d'interaction centrées sur des séquences comportementales complètes et représentatives, mais de voir comment la multiplication des points de vue, développant des idées correspondant à des lignes de relations significatives à l'intérieur d'une culture et d'une communauté, délivre des données appropriées à la société qui les produit, et la produit par là même, en même temps qu'elle exhibe des pertinences, resserrant et élargissant successivement l'objet d'étude. Acteurs et contemporains, par la flexibilité de leurs interrogations ou explications, sensibilisent l'ethnologue à leurs procédures. Leur souplesse et leurs approches différentielles guident l'observateur au coeur des enjeux socio-cognitifs contenus dans une action. Cette *objectivité de soumission aux données* s'apparente à l'exigence qu'"un tableau fourni par un chercheur devrait à tout le moins être confronté aux tableaux produits par les agents culturels, qui eux, sont échaffaudés à partir et dans leur contexte. Tout le problème s'alimente donc à cette non-recontextualisation des modèles et des schémas proposés" (Affergan, 1991, p.130). C'est le problème de l'indexation sémantique, culturelle, sociale, existentielle, des codes employés par l'acteur et l'observateur.

On se rappellera que Weber analyse l'action humaine en insistant sur son irréductibilité à l'événement observable. Une telle démarche impliquerait en effet, relève Affergan (1991) de ne rechercher que les causes ayant déterminé l'action comme si elle devait être assimilable à un effet, du point de vue d'un observateur. Alors que, justement, une action :

"détient un sens intérieur à l'agent et inhérent à son déroulement, n'apparaissant pas à l'observation, l'événement se situe, lui, sur des vecteurs spatio-temporels entièrement réductibles à la perception. Nul doute alors qu'il soit nécessaire de l'interpréter à l'aide des raisons et des intentions fournies par l'agent lui-même" (p.179).

Encore que l'analyse de l'action ne s'épuise pas en termes de visée (stratégie, intérêt, succès) mais puisse relever du désintéressement, de l'auto-explication, de l'accomplissement d'un sens, ou de la réponse à une parole ou à un autre acte, comme cela semble être le cas pour le fait d'arme de Jean. La correspondance, le dossier constitué autour de l'attaque du convoi deviennent alors le lieu de la manifestation en exercice de "l'expérience du monde-vie" (Schutz, 1987, p.188) de l'acteur. Celle-ci est le mode et le style particuliers de vérification, dans l'intersubjectivité de l'échange (épistolier, culturel, dialogique), de la capacité à

s'expliquer-sur, à susciter ou inférer culturellement des raisons, intentions et interprétations, complices de l'interprétation du monde à laquelle les épistoliers se livrent. Pratique de présentation que l'observateur peut transposer alors en théorie de la représentation : ce qui apparaît et fait sens à la fois dans une relation d'interdépendance et un contexte culturel (idées, arguments, interrogations, affirmations, expressions, codes, tics, complicités, connexions indexicales) sont autant de lignes de forces sociétales qu'il faut réunir en noeuds : des pièces qui font tissu. L'intelligibilité ne se ferait pas ainsi aux dépens du réel, suivant une revendication déjà ancienne de Barthes :

"La représentation pure et simple du réel, la relation nue de ce qui est (ou a été) apparaît ainsi comme une résistance au sens; cette résistance confirme la grande opposition mythique du vécu (du vivant) et de l'intelligible; il suffit de rappeler que, dans l'idéologie de notre temps, la référence obsessionnelle au "concret" (dans ce que l'on demande rhétoriquement aux sciences humaines, à la littérature, aux conduites) est toujours armée comme une machine de guerre contre le sens, comme si, par une exclusion de droit, ce qui vit ne pouvait signifier (et réciproquement)" (1968, p.87).

L'analyse de notre dossier est ainsi à verser au vivant débat autour des modèles culturels ou populaires qui s'est développé parmi les anthropologues cognitivistes intéressés par la compréhension de la connaissance populaire (Tyler, 1969; Gumperz et Hymes, 1964, 1972; Keesing, 1987; D'andrade, 1987; Zahan, 1963).

Ce monde commun et partagé, loin d'être immobile est sans cesse construit, représenté, vécu. L'acteur et l'action, ici ramassés en un corpus, rejoignent les autres acteurs et les autres actions (saillantes, anodines, représentatives, anonymes) dans un ensemble de types comportementaux relevés dans (et relevant de) différents domaines du social. Loin de prendre le comportement d'un seul individu pour modèle de tout un peuple, et de s'échouer sur l'écueil généraliste, ce dossier permet plutôt de restituer l'expression d'une communauté ou d'une culture, dans "l'hypothèse de la constitution d'une théorie dite de l'ensemble expressif" (Affergan, 1991, p.222).

## **7.2. Le Tonkin : une île de l'archipel corse**

Nous situons volontiers le Tonkin (comme par la suite Madagascar) dans le cadre d'une analyse des variations (conjoncturelles, au sens des déplacements et séjours ultramarins d'un villageois) autour d'un point fixe fortement polarisé, le village (et l'île). De même, nous y lisons la reconstruction systématique, dans les différents lieux investis, d'un univers connu. Si

ce point fixe est, dans l'abstrait, commun à tout déraciné ou exilé, il prend dans notre corpus la forme des modalités de reconstruction du lieu et du lien suivant le point fixe de l'insularité et suivant le point fixe de l'insularité culturelle corse.

Pour l'insulaire, la conscience de l'île ne présuppose pas celle du continent, la spécificité îlienne n'est ni seconde ni dérivée. Penser l'île en tant qu'île, c'est la poser dans une identité constituée dans la réalité de référence d'une norme territoriale. "L'apprivoisement" du Tonkin illustre combien "tout se passe comme si, à partir d'un minuscule point central, l'île projetait hors d'elle-même sa propre structure topologique, insularisant en ondes concentriques ses territoires périphériques" (Racault, 1995, p.11).

La *réticulation* d'un voisinage sarrolais au Tonkin souligne cette caractéristique des îliens de "passer la mer", de déborder sur le continent pour amarrrer-à leur île les zones d'accostage continentales les plus disparates ou les plus éloignées, dans un mouvement conduisant d'une insularité simplement îlienne à une insularité en quelque sorte continentale, une insularisation de l'autre côté de la mer.

Cette caractéristique traduit ce fait primordial du point de vue des insulaires :

"L'insularité est en bonne partie, du moins dans la conscience que les gens en ont, une relation avec un espace que l'on domine bien, que l'on maîtrise par la pensée, et dont on a éprouvé matériellement les contours; l'île est dans son essence même un concept local" (Peron, 1993, p.18).

Les grandes images de l'île sont en effet présentes dès ce premier séjour ultramarin : lieu de centralité, microcosme saturé de signes et de sens, mêlant le sauvage et le connu, investi d'une histoire propre fortement intériorisée, exigeant la protection et le maniement du secret. Mais, en outre, de par l'expérience de l'affrontement à la mort, ces *topoi* réalisent une révélation de soi-même conduisant à une saisie unitaire du moi qui permet à l'acteur d'"adhérer entièrement à soi-même dans ce territoire à la fois minuscule et immense dont les contours fermés se superposent exactement au champ de la conscience" (Racault, 1995, p.8).

Le Tonkin, et plus particulièrement le dossier autour de l'attaque du convoi (mais sans doute l'activité militaire même) nous semblent participer d'une véritable initiation du jeune Sarrolais, d'une réalisation, en quelque sorte, de son insularité encore "incomplète". Peut-être est-ce le lieu où les *topoi* négatifs de l'insularité, ceux de la fermeture et de la prison qui retiennent, voire ceux de l'enfer ("tu as dû te dire encore une comme ça et notre compte est réglé") viennent sensiblement contrebalancer ceux de l'île paradisiaque ("comme des princes" ; "ce que j'ai toujours désiré"). Si l'insulaire transporte bien son île avec lui comme un

viatique, comme un modèle de perception et de connaissance, il ne devient lui-même une île qu'en subissant l'épreuve de l'insularisation.

"L'invention" du Tonkin par Jean devenu héros, et la geste trans-locale (voire globale) à laquelle son fait d'arme a donné naissance (militaire, familiale, villageoise, nationale, journalistique), crée un réseau et une résonance entre Sarrola et le Tonkin : Sarrola fonde le Tonkin par l'héroïsation de Jean et sa délimitation du territoire, l'attaque du convoi restitue en quelque sorte le Tonkin au quotidien sarrolais et à son imaginaire. Le voisinage se réalise, le lieu peut avoir lieu. Espace et temps cohabitent alors dans la nouvelle communauté initiée par Jean, le pays "réel" peut coïncider avec la représentation que s'en fait et qu'en fait le héros. Le Tonkin est en quelque sorte "apprivoisé" par le voisinage sarrolais<sup>243</sup>. Et la conjonction Tonkin/Corse achève de faire de Jean un insulaire et un homme.

Cette configuration insulaire, intellectuelle et sensible, pour "penser" la terre et le monde dans le modèle du centre, du microcosme ou de l'hologramme a ceci d'intéressant dans le corpus du Tonkin, qu'elle conjugue les données liées au contexte local voire micro local de Sarrola (une micro anthropologie) et des données plus générales (l'expansion coloniale Française, le Tonkin) dans un échange épistolaire volontaire inscrivant l'expérience sensible d'un individu et d'une famille dans la dynamique historique.

L'histoire, dit Braudel est la somme de toutes les histoires possibles. L'expérience tonkinoise d'un Sarrolais nous apporte ainsi, au delà de la reconstruction par un sujet de son "univers local" de vie (mais cette dimension prendra toute son extension dans le séjour malgache de Jean), un mode de connaissance du village par démultiplication (fut-elle fragmentaire). Nous y voyons, en effet, l'implication depuis le Tonkin d'un villageois dans la vie communautaire quotidienne : économique (foncière, patrimoniale, matrimoniale), inter et intra familiale. L'échange de correspondance restitue cette gestion à distance du patrimoine dans la spécificité foncière insulaire : l'indivision, une superposition des droits de propriété telle que l'extension patrimoniale semble moins relever de l'agrandissement spatial que de la concentration, sur une même parcelle, de ces différentes propriétés (la terre, les arbres, le bassin, la maisonnette, le droit de passage). L'imbrication intra familiale des propriétés, et les obligations qui en dépendent, nous sont exposées par les acteurs dans la dynamique même des conflits, des stratégies et des négociations, voire dans les processus psycho-cognitifs qui les animent. L'échange fait également signe vers la restitution du mariage dans le réseau familial

---

<sup>243</sup> Même s'il n'a pas eu, bien sur, le retentissement historique et imaginaire de la bataille de Varmorese, en 1300, ou du torpillage de l'Athos, en 1917.

villageois.

La fusion du village d'origine avec le lieu de résidence ponctuel montre à la fois combien la correspondance devient un stimulus nécessaire (suffisant) pour habiter symboliquement à distance le village originel lorsqu'on en est exilé, et le tribut à payer pour y retourner en héros, les médailles et les honneurs devenant, dans notre cas, la traduction effective de l'abolition du temps et de l'espace entre Sarrola et le Tonkin.

D'un point de vue méthodologique, la constitution du corpus Tonkin montre comment les acteurs et l'observateur élaborent conjointement les sources qui permettent de dégager le fonctionnement d'une réalité locale dans ce qu'elle a de particulier, tout en l'articulant à d'autres échelles. Le dossier de l'attaque restitue ainsi le "double discours" de l'acteur et de l'observateur : élargissant l'angle de vision de l'acteur local vers une "description dense" du côté de l'observateur, donnant à l'observateur une écoute et un regard plus actifs.

En donnant la mesure de ce qu'un local insulaire apporte dans ce cas d'irremplaçable, cette approche rejoint l'analyse que Peron (1993) produit du paradigme insulaire : "L'art de créer la différence, le moyen de rapprocher des hommes, l'obligation d'entretenir des relations étroites avec les lieux du quotidien" (p.13). Elle permet en outre -paradoxalement (d'un point de vue continental) puisqu'elle fonctionne seulement de connecter la Corse et le Tonkin- de situer le local à sa juste place et à son juste temps, ni trop près ni trop loin, sans trop modéliser ou trop s'indigénéiser : en expérimentant en vraie grandeur sur l'espace et en temps réel sur le temps, une anthropologie à hauteur d'homme.

Les données sur le séjour d'un villageois corse au Tonkin ont l'indéniable attrait de susciter une anthropologie de Sarrola de l'extérieur, suffisante peut-il sembler pour interroger la validité d'un découpage intérieur/extérieur de l'objet village et réveiller en chacun des termes de cette opposition la part-d'imaginaire-de-l'autre-terme qu'elle contient, entretient et revivifie, et qui, d'être négligée, les ferait disparaître l'un et l'autre.

Niger, créa des postes militaires et des écoles, navigué jusqu'à Tombouctou.

4° En Guinée (p. 142), nous occupons Kouakry, chef-lieu des Rivières du Sud; Grand Bassam, sur la côte d'Ivoire; Kotonou et Porto-Novo près des féroces habitants du Dahomey; nous avons relié ces comptoirs à nos possessions du Soudan (commerce de l'huile de palme).

5° Au Gabon et dans le Congo, grâce aux beaux voyages de M. Savorgnan de Brazza, la France possède un domaine aussi vaste que son propre territoire, dont le chef-lieu est Brazzaville sur le grand fleuve africain. Par la vallée de l'Oubangui, le Congo français pourra communiquer avec les régions du lac Tchad. D'héroïques

explorateurs agrandissent chaque jour notre influence en cette direction.

Nous possédons en outre, en Afrique : 1° La Réunion, île volcanique, point de relâche important, très fertile, qui nourrit une population créole très nombreuse (près de 200 000 habitants), et fait un commerce de près de 40 millions.

2° Madagascar, sur laquelle nos droits de possession sont établis depuis Richelieu, et qui a été déclarée colonie française à la suite de l'expédition d'avril-septembre 1893. Nous avons un Résident général à Tananarive.

3° Plusieurs des îles voisines de Madagascar, Sainte-Marie, Mayotte, Nossi-Bé. Nous avons placé sous notre protectorat le

reste de l'archipel des Comores, qui commande l'entrée du canal de Mozambique.

4° Dans la mer Rouge, nous possédons au fond du golfe d'Aden, Obok et la baie de Tadjourah, ainsi que le port de Djibouti, sur la route de Harrar.

99. Colonies d'Asie. — De notre empire de l'Inde, il ne nous reste que Mahé sur la côte occidentale, Karikal, Pondichéry et Yanam sur la côte orientale; Chundernagor, dans le delta du Gange: précieuses stations de commerce, mais sans importance politique (p. 117).

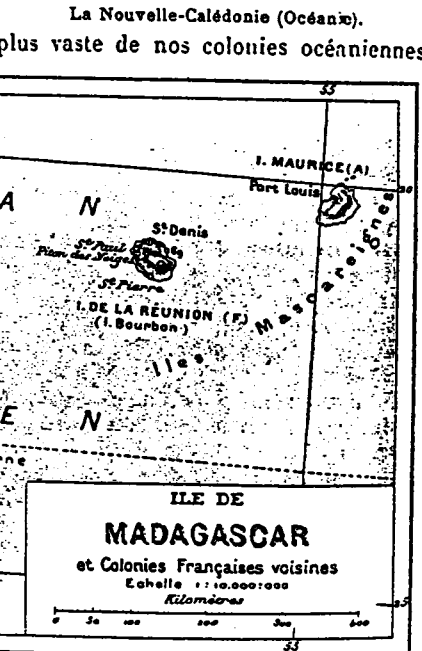
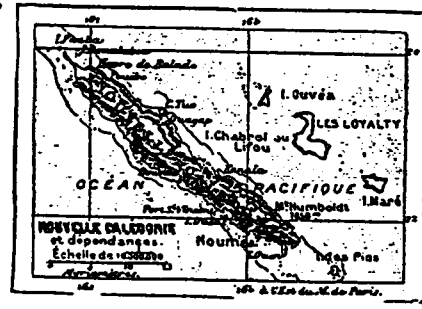
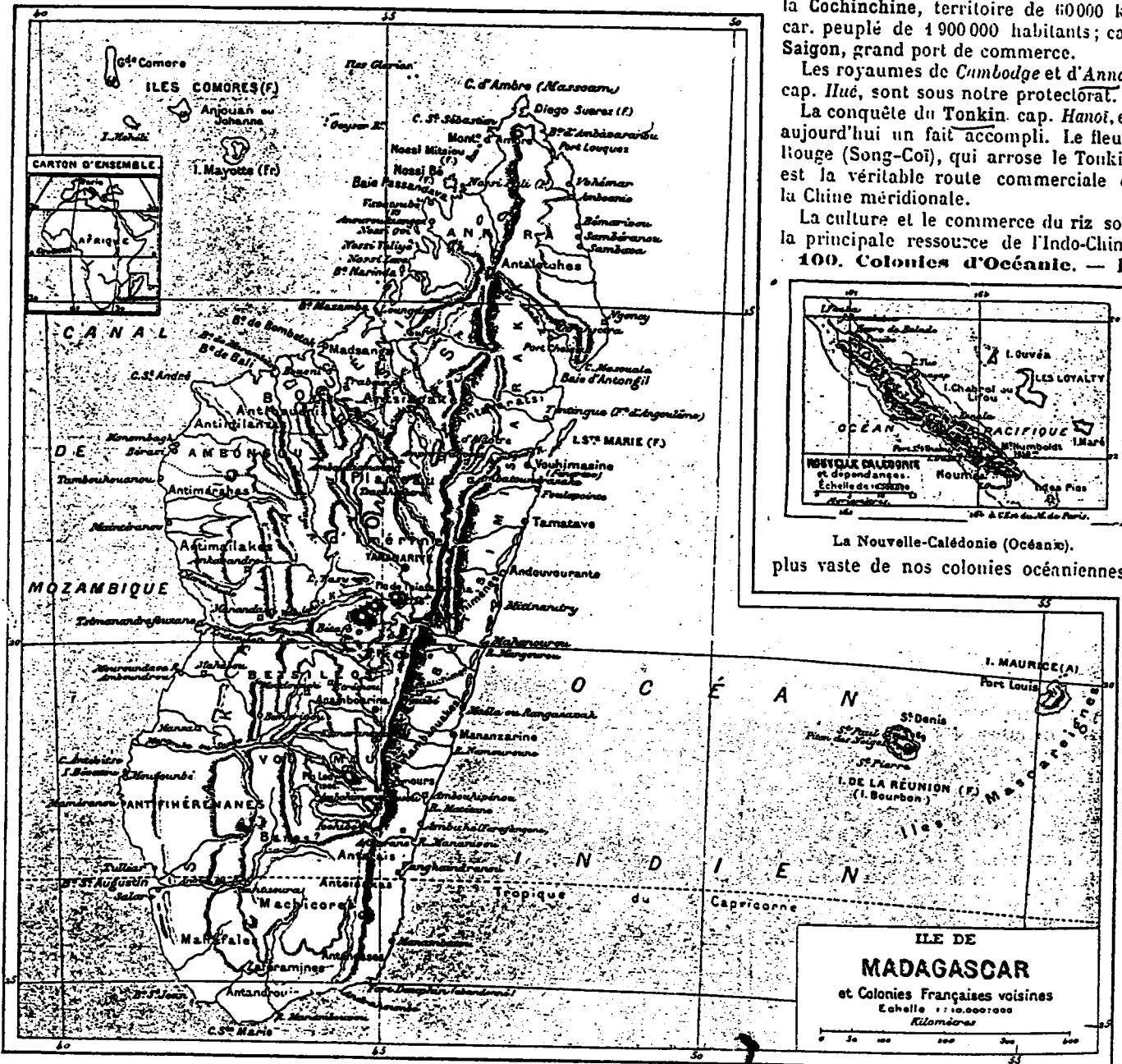
Heureusement nous avons compensé la perte de l'Inde par notre établissement dans l'Indo-Chine (p. 32 et 117). Nous avons acquis à l'embouchure du Mé-Kong la Cochinchine, territoire de 60 000 kil. car. peuplé de 1 900 000 habitants; cap. Saigon, grand port de commerce.

Les royaumes de Cambodge et d'Annam cap. Hué, sont sous notre protectorat.

La conquête du Tonkin cap. Hanoi, est aujourd'hui un fait accompli. Le fleuve rouge (Song-Coi), qui arrose le Tonkin, est la véritable route commerciale de la Chine méridionale.

La culture et le commerce du riz sont la principale ressource de l'Indo-Chine.

100. Colonies d'Océanie. — La



## II. BEJOFO (MADAGASCAR) Juillet 1898/ Juillet 1900

Après un séjour d'un mois à Sarrola puis un retour en caserne à Toulon, Jean embarque, le 1er juillet 1898, de Bordeaux, à bord du vapeur La Cordillère (énorme bâtiment de 148 x 16m, 6000 CV, 6000 tonnes, 16 noeuds à l'heure), à destination de Madagascar, via le Sénégal où sera récupéré un corps de tirailleurs sénégalais<sup>244</sup>.

Jean sera en campagne à Madagascar de novembre 1898 à juillet 1900. La première partie de son séjour sera marquée par un nouveau fait d'arme (30 et 31 décembre 1898) : la défense du poste d'Anambohaza (qu'il a lui-même fortifié) avec une vingtaine de tirailleurs sénégalais, suivi d'une contre attaque nocturne contre une bande d'une centaine de *fahavalas* qu'il met en fuite : "aucune perte de notre côté, 5 tués sur place côté fahavalas, d'autres emportés et plusieurs blessés, prise d'une vingtaine de sagaies" (25/12/1898). Ce fait d'arme lui vaudra une nouvelle citation à l'ordre du jour, une proposition pour la médaille coloniale (mention Madagascar), une nouvelle proposition pour la Croix, mais aussi des félicitations de Lyautey le demandant dans son territoire et, enfin, une nomination de chef du poste de Béjofo, dans le secteur d'Andranasamonta. C'est ce séjour qui constitue le cadre de notre exposition du corpus malgache.

### 1. Béjofo : installation

La nomination de Jean comme chef du poste de Béjofo, au Sud-Est de Majunga (Nord-Ouest de Madagascar) date du 1er juillet 1899. Il y passera quasiment une année, jusqu'au 15 mai 1900.

Le 8 juin, il quitte Ananalava pour se rendre à Andranasamonta. Il remet, le 26 juin, son commandement du détachement de tirailleurs Sénégalais d'Andranasamonta au sergent Viguière, accompagné du traditionnel rapport sur l'état du poste :

"1089,25 francs en caisse, magasin au complet, 3262 cartouches de réserve, 4 haches, 8 pelles, 3 pioches, 9 marmites, 5 plats, 1 moulin à café, une caisse à outils, 6 sacs de réserve, un ressort à boudin, et un levier... cassé." (26/06/1899)

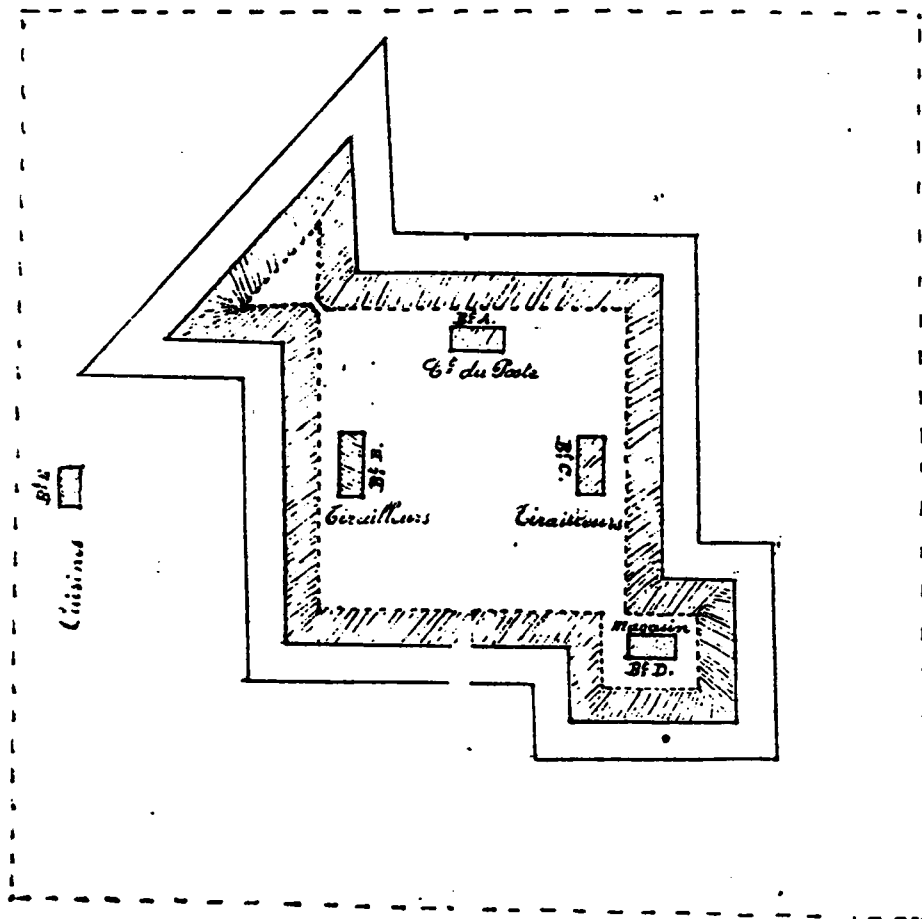
---

<sup>244</sup>Galliéni aura largement recours à ce corps pour la " pacification " de Madagascar, ne voulant pas renouveler les erreurs de l'expédition de 1895 où l'armée d'intervention, constituée en majorité d'européens sans expérience des climats tropicaux, ne connut que 25 victimes aux combats mais " 6000 près à être emportés par les deux meilleurs généraux de la reine Ravalomanana, *Hazo* et *Tazo*, le général Fièvre et le général Marais".

Carli d'Anatalava

Poste de Bejofo

Plan d'ensemble





La région "paraît calme" ainsi que le notent ses rapports. Le 20 juin, le climat même est devenu "délicieux". Côté correspondance, nous savons qu'il envoie un mandat de 50 francs et en promet un autre pour bientôt; il se réjouit de la santé de l'oncle et du bon état de la vigne ("jolie et qui promet une belle récolte"). "Palme, ajoute-t-il, m'offrira un verre de vin pour mon retour" (20/06/99). Celui-ci n'est pourtant pas au programme, Jean déclinant même l'invitation de l'oncle pour l'exposition universelle de Paris (14 avril -12 novembre 1900) : "je ne sais pas si je serai libre", esquive-t-il malgré l'enthousiasme de l'oncle citant les journaux qui consacrent "l'existence d'une nation à la conscience animée d'un irrésistible besoin d'expansion" (Programme de l'exposition). Et ce malgré qu'il envoie à son neveu des numéros de "*La Libre Parole*" traitant de l'affaire Dreyfus et du retour, après l'échec de Fachoda, de la mission Marchand (que les nationalistes essaient d'entraîner -en vain- dans une marche sur l'Élysée).

L'oncle a encore d'autres motifs d'impatience :

"Toujours pas de nouvelles de la croix", écrit-il le 21 juin, "ni de tes deux affaires" ajoutant, comme en aparté, : "Un ami m'a chuchoté à l'oreille, sans préciser d'où il le tenait, que tu étais proposé. Peut-être juillet prochain".

Les secrets peuvent être divulgués, mais pas toujours leurs auteurs, et la rumeur tient un rôle important dans le réseau des recommandations. Elle entretient l'attente et l'espoir, renforce les liens, de dépendance et de sollicitation, oblige toujours davantage. Malgré l'attente, cependant, et comme signe encourageant de la "publicité" dont bénéficie Jean, l'oncle annonce fièrement que les journaux (*l'Officiel* comme ceux de l'Ile) publient la citation de Jean à l'Ordre Général de Madagascar (n° 280 du 22/04/1899) et se propose de les envoyer à son neveu. Le quotidien est aussi fait des nouvelles du cousin Louis, frustré de ses vacances de Pâques à Sarrola pour cause d'épidémie de rougeole au village, et de "l'examen pour les bacheliers" auquel François, le fils de Simonella (une soeur de l'oncle-curé) a été candidat. Le frère de François, Simon, ancien *dragon* actuellement *marsouin* à Brest, a écrit à Jean. L'oncle semble bien connaître ses neveux: "Ne pourrait-il se faire que ce drôle te demande de l'argent ?" Et d'enjoindre Jean de "lui envoyer plutôt de sages conseils" (21/06/99). En tant qu'oncle comme en tant que curé, l'homme a vue et contrôle sur tout ce qui peut survenir dans la famille.



### 1.1. "Le héros d'Andranasamonta"

Béjofo, 1er juillet 1899. À peine arrivé, Jean reçoit une lettre de Dujardin de la Cour, sergent major du poste Gallois, cercle de Bora. En premier lieu, elle renforce l'héroïsation de Jean ("Les échos répétant partout ta gloire m'ont fait reconnaître dans le héros d'Andranasamonta le héros de Bac Sam qui est aussi celui qui a reçu une balle dans l'épaule un peu plus tard. Je suis très heureux d'apprendre ton retour, fier d'avoir un ami comme toi. Tu as de la veine de n'être pas plus gros qu'un rat, tu peux te faufiler partout<sup>245</sup>"), et dévoile un réseau insulaire semblant tisser ses rets entre toutes les colonies dans le fait que les renseignements en possession de Dujardin lui viennent d'un soldat corse du Tonkin (Griscelli), de l'état-major de Hanoi, ayant connu Jean lorsque celui-ci y était vaguemestre. Suivent les conseils "de terrain", car, à cette époque, la pacification de Madagascar est loin d'être définitive :

"Un conseil : méfie-toi de ces rosses de *Sakalaves*, ne va pas te promener sans escorte. Pinel et Pousviel que tu as connus étaient toujours avec une quinzaine de *bourjanes*, ils faisaient des cadeaux aux chefs de leurs villages, etc., Pinel a été percé de part en part par la sagaïe d'un assassin, Pousviel a été tué dans un combat disproportionné. Tout ça s'est passé à quatre jours de marche de notre poste".

Dujardin ne semble guère apprécier le rôle d'administrateur "assigné par Gallieni aux sous-officiers et officiers. "J'en ai plein le dos du métier de comptable. Il me tarde de rentrer (...). J'en ai ramené ma peau, c'est l'essentiel". La lassitude de l'ancien colonial prend cette fois le pas sur l'entrain guerrier déçu de Mattéi déclarant à Jean, au Tonkin, regretter de ne pas pouvoir se couvrir de gloire en gagnant des médailles au combat.

Une semaine plus tard, le 9 juillet, c'est l'oncle qui renouvelle ses félicitations pour "la belle mention à d'ordre du jour des troupes de Madagascar", non sans revenir à la charge : "le général Gallieni t'a-t-il parlé de la Croix ?". Il joint des journaux rapportant cette mention, comme *Le Conservateur de la Corse* "où le chanoine Fioravanti fait ton éloge, au-delà des mers". *La République, Journal quotidien indépendant*, est nettement plus agressif que le *Conservateur*. Sous le titre " Le sergent B ", il reproduit la lettre du général Dodds au Ministère de la guerre (22/08/1896), et l'encadre d'une présentation acerbe, reprenant pour beaucoup les propos et rancœurs de l'article de *La Libre Parole* de janvier 1896 :

"La distribution des croix est faite ; depuis deux jours, les nouveaux légionnaires exhibent

<sup>245</sup>On se rappellera que Jean mesure 1,54 m.



orgueilleusement leur ruban rouge. J'ai parcouru l'Officiel et j'ai vu au nombre des élus pas mal de marchands de macaronis, de vermicèles, de farine frelatée, d'ébauchons de pipe, etc.. J'y ai cherché vainement le nom d'un brave qui, depuis 7 ou 8 ans, expose sa vie sous les climats meurtriers de Madagascar et du Tonkin pour la gloire du drapeau français, un brave compatriote qui a fait des prodiges de valeur : j'ai nommé le sergent B".

Viennent ensuite la relation du fait d'armes du 30 décembre, puis une description physico-morale du "brave sergent": "De taille moyenne, maigre, le regard expressif, ce sergent a dans la physionomie quelque chose de très décidé et de très énergique. Avec cela très bon et très affectueux".

Après la citation à l'ordre du jour du 22 avril, l'article finit sur une exhortation à la fois solennelle et familière ("Allons, voyons, Monsieur le Ministre de la Marine, pensez-vous que de pareils états de services ne méritent pas l'Etoile des Braves"), et sur une menace qui n'est pas sans inquiéter : "Nous osons croire qu'aux futures promotions notre compatriote ne sera pas oublié car ce serait méconnaître le patriotisme que de ne laisser espérer à B. d'autre croix que celle du cimetière"<sup>246</sup>.

On comprend mieux la méfiance de Jean quant au rôle des journaux pour son avancement ou pour accélérer l'obtention de ses décorations. Sa réponse à l'oncle ne manque pas de jouer sur les deux tableaux : remerciements à l'auteur de l'article (l'instituteur Miniconi, de Sarrola, ce qui explique la description physico-morale de Jean par un villageois) mais sans aller jusqu'à y répondre personnellement, marquant ainsi une certaine réserve, sinon une distance critique :

"J'ai lu avec plaisir l'article de Monsieur l'instituteur Miniconi dans le *Journal de la République*. Remerciez-le. Je crois préférable de ne pas lui écrire pour ne pas donner lieu à ses commentaires, mais je lui garde un bon souvenir et toute ma reconnaissance" (3/10:99).

Même en émettant ces réserves, on ne peut manquer de constater que l'installation de Jean à Bejofo se fait sous des auspices laudatives. Reconnaissance de ses compagnons militaires, de ses supérieurs (félicitations du Cdt Mondon, des capitaines Briand et Dodds, lettre même de Lyautey, dont Jean envoie un double à l'oncle), reconnaissance par delà les mers coloniales de ses faits d'armes tonkinois et malgaches, reconnaissance des compatriotes Corses, félicitations et activités souterraines de l'oncle ("J'attends la réponse du commandant Lucciardi, attaché

<sup>246</sup>Plus de cinquante ans plus tard, Martini (1953, p; 216) apporte un écho à ces revendications de médailles et de reconnaissance. Après avoir cité les faits d'armes d'un contemporain de Jean, le commandant Ambroselli (né en 1871, titulaire comme lui de la croix du Cambodge, de la médaille du Tonkin, et de la croix de la légion d'honneur en 1897), il s'indigne : "Trente-cinq ans après la rosette, la cravate de commandeur ferait bien sur la poitrine de ce fameux marin. Notre marine persistera-t-elle à ne pas vouloir "créer un précédent "? Qu'elle se hâte, Monsieur Ambroselli à 82 ans, bien qu'on lui en donne à peine 60".

au ministère de la marine" (9/07/99) ), mais aussi de la famille proche (l'oncle Dominique écrit le 18 juillet, ainsi que des villageois et de jeunes ouailles de l'oncle-curé qui se sont engagés au 4<sup>e</sup> et au 8<sup>ème</sup> d'Infanterie de Marine), excellentes notations pour les trois premiers trimestres de 1899, qui lui ont d'ailleurs valu d'être nommé chef de poste ("Il a tout ce qu'il faut pour faire un chef de poste remarquable, son détachement est pour lui l'objet de soins spéciaux"). Béjofo concentre ainsi, en ce mois de juillet 1899, une reconnaissance, institutionnelle -de la hiérarchie militaire comme de ses pairs-, et personnelle -de ses compatriotes et de sa famille-, qu'il n'a sans doute jamais connue depuis son engagement et son départ pour les colonies en 1894. Aussi ne peut-il dissimuler une certaine fierté de se voir attribuer le commandement et la responsabilité d'un poste important.

"Je suis chef de poste depuis 15 jours à Béjofo par une faveur du lieutenant commandant le secteur. C'est un commandement très important. Béjofo est un canton possédant quarante-sept communes toutes sous mes ordres directs. Rien ne se fait sans que je le sache. Aucun habitant ne peut quitter ou s'absenter sans mon autorisation. Sur ce territoire de 60 x 40 kms, je suis le seul représentant du gouvernement pour la perception des impôts, la poste, l'administration civile et militaire. Je suis sous les ordres du commandant de secteur, lui-même sous les ordres du commandant de cercle. Béjofo est le plus grand de tous les secteurs, il est très commerçant: riz, maïs, manioc, patates, possède beaucoup de forêt : bois d'ébène, palissandre, acajou, bois de rose, caoutchouc, mais aussi du miel, de la cire" (15 /07/99).

En quelque sorte un résumé, pour la famille, de ces rapports (militaire, commercial, agricole, industriel) mensuels et trimestriels dont Jean s'acquitte avec zèle, de juillet 1899 à mars 1900, et qui traduisent ce "rôle colonial de l'armée" dont Lyautey fera un article en 1901 et qu'à préconisé Gallieni.

## 1.2. La politique de Gallieni

En neuf années de son gouvernement (1896 -1905) -"on serait presque tenté d'écrire son règne "(Martin, 1990, p.283 - une structure administrative sera mise en place et la société traditionnelle Malgache subira de profonds bouleversements. Les bases d'une organisation sanitaire et d'un système scolaire ainsi que d'une infrastructure économique sont jetées, essais de mise en valeur de la *Grande Ile* dont on verra les illustrations dans l'activité même de Jean à Béjofo. À Antananarivo, les grands services centraux sont organisés autour du commandant supérieur bientôt devenu gouverneur général. Le chef de la colonie était ainsi flanqué d'un secrétaire général, d'un chef des bureaux et responsable de l'administration, et de chefs des principaux services (finances, justice, enseignement, travaux publics, agriculture...). Au fur et



— 369. GALLIENI  
ET SON  
ÉTAT-MAJOR  
A gauche, Lyautey, alors lieutenant-colonel à l'époque même de l'article cité au Document II).



370. GALLIENI  
A MADAGASCAR  
Le général parcourt, en filanzane, une région pacifiée.  
Gravure  
de l'illustration

Le colonel Lyautey travaille devant sa tente de campagne dans le Sud-Ouest de Madagascar en 1901.



à mesure de la conquête, le pays est divisé en cercles (confiés à des officiers) ayant pour vocation d'être, à terme, remplacés par des provinces placées sous l'autorité de fonctionnaires civils. En 1899, on compte douze provinces et vingt-deux cercles ; en 1905 vingt provinces pour cinq cercles. Chaque province est divisée en plusieurs districts correspondants aux anciens secteurs militaires. Il est délicat de se faire une idée complète de l'aspect politique ou plus simplement humain de cette colonisation de Madagascar par la France, l'absence dans notre corpus de témoignages malgaches, ne permettant pas d'analyser le point de vue des ethnies malgaches en lutte contre l'armée et l'état français<sup>247</sup>.

Comme pour toute colonisation, nous sommes en présence d'une nation ou de peuples dont certains particularismes sont totalement absents dans la correspondance des soldats et sans doute également de leur conscience : rien sur les mois lunaires de vingt-huit jours, rien sur la grande affirmation de la philosophie malgache : il est doux de vivre ("*mamy ny miaina*"), rien sur cette "égalité d'humeur liée à une totale acceptation de la destinée" (Molet, 1989, p.1493), rien non plus sur l'insertion de l'individu comme simple maillon dans la chaîne des générations, ni sur la "surveillance collective incessante de la famille et du groupe sur les individus" (id) ou encore sur l'importance du culte des morts. Aucune mention de ce type n'est relevée par notre sergent corse, issu pourtant d'une société où l'importance de la mort, de la famille et du village est indéniable. Dans le monde des sous-officiers, nous sommes loin, des références que l'on trouve dans l'étude de Lyautey sur le Sud de Madagascar, "modèle de traité ethno-anthropologique" selon Affergan (1991, p. 37), mais également des actes de Gallieni destinés à favoriser l'étude des langues et des coutumes locales<sup>248</sup>. Cependant, l'accession d'un sous-officier au statut de chef de poste l'investit de la responsabilité d'un officier : "Un officier qui a réussi à dresser une carte suffisamment exacte du territoire qu'il commande est bien près d'en avoir obtenu la pacification complète", aimaient à dire Gallieni et Lyautey.

Malgaches et soldats de l'armée française, face à face, à armes non égales, conservent et sans doute même exacerbent leur statut d'étranger les uns aux autres.

Les contemporains n'étaient d'ailleurs pas tous entièrement dupes de la légitimité

---

<sup>247</sup>Par contre, il convient de tenir compte du fait que, en application des principes de sa "politique des races" (pour une présentation, cf Betsch et Savarese, 2000) Gallieni a procédé à un découpage des anciens cercles militaires en provinces dont la délimitation s'appuyait sur des "frontières ethniques" délimitées à la suite d'investigations ethnographiques menées sur sa demande. Mais il n'hésitait pas à répartir les groupes importants entre plusieurs provinces tandis que de petites ethnies, qui ne dépassaient pas l'étendue d'un district, étaient regroupées à plusieurs au sein d'une même province.

<sup>248</sup>Création de l'Académie Malgache et "obligation faite à ses subordonnés à connaître à fond le détail des tribus, leurs chefs, leur histoire, leur comportement" (Deschamps et Chauvet, 1949, p 260).





"civilisatrice" française. Un rapport adressé à Paul Doumer, le 22 mars 1897, par le nouveau gouverneur général du Tonkin, déclare même:

"les populations soumises à peu près partout à notre autorité ne sont pas toujours pénétrées du caractère définitif de la domination française et saisiraient volontiers une occasion propice ou un instant de faiblesse de notre pays pour secouer un joug qui leur pèse, malgré la sécurité et le bien-être relatif qu'il leur donne et que rarement elles ont connus".

La correspondance invite ainsi à interroger "la raison coloniale" (Affergan, 1991, p.40) dans laquelle coexisteraient une altérité insaisissable (comme dans la lettre du cousin Louis au sujet des "moeurs bizarres" des indigènes<sup>249</sup>), une altérité irrécupérable (comme les invectives des camarades militaires de Jean contre les combattants indigènes) et une altérité assimilable (comme dans la remarque de l'oncle-curé sur le fait que les indigènes aient ou non "enfin compris que la France ne leur veut que du bien"). Il semble toutefois, au vu de notre propre documentation, et de la lecture de textes de gradés, d'administratifs, ou de la littérature coloniale, qu'il ait existé des perceptions et des rendus fort différents selon la position hiérarchique des acteurs, et qu'une analyse comparative fine de ces différents corpus apporterait bien des informations sur les représentations des dits acteurs. "Les généralisations indues et les jugements individualisants" notés par Affergan (id, p40) seraient ainsi à resituer à chaque fois dans des contextes et des situations qui auraient pu justement les éviter.

### 1.3. Le canton de Béjofa

Le poste de Bejofa relève du secteur d'Andranasamonta, lui-même inclus dans le cercle militaire placé sous l'autorité du Cdt Mondon, à Ananalava. La dénomination de "canton"<sup>250</sup> employée par Jean semble bien être une importation administrative française, mais surtout corse, puisqu'elle sert à illustrer, aux yeux de l'oncle, la taille et l'importance du poste octroyé à son neveu, territoire largement supérieur à celui du Celavo Mezzana. Le plaisir que Jean prendra par la suite à en décrire les villages ("Marofototra perdu au fond des bois, Anshabé, Manongarivo : villages bien tracés et bien bâtis, Ankaramy (...), les vallées à l'est

<sup>249</sup> "Quel charme trouves-tu au milieu d'une population sauvage et de goûts et de moeurs tout à fait bizarres, et bien loin de rappeler les joyeuses fêtes de chez nous (...) toutes les fois que j'ouvre le journal il me vient des frissons en voyant au bas de la page la peste à Tamatave et en songeant que tu habites ce pays (...) je te souhaite brillante santé afin de surmonter avec la fermeté et le courage du héros que tu es devenu ici les périls du séjour à Madagascar" (Cousin Louis, le 28/12/1898).

<sup>250</sup> Même si " le système de canton- quartier-village est un ancien système", selon Southall (1978, p 12) )

du canton entre les deux énormes chaînes" (Rapport de mars 1900)) confirmera cette délocalisation du schéma territorial cantonal ainsi que la relocalisation que Sarrola et Béjofo vont être amenés à composer. Y contribue également une description des richesses du secteur ("bois d'ébène, palissandre, acajou, bois de rose, caoutchouc, mais aussi du miel, de la cire" (id)) qui n'est pas sans évoquer les grandes références antiques aux richesses de la Corse en cire, miel, résineux (Jehasse, 1986). Rien d'étonnant cependant, à ce que Jean se décrive comme " le seul représentant du gouvernement " sur ce territoire puisque Gallieni lui-même a souhaité la subdivision des territoires en parcelles restreintes, ces "secteurs" où l'administration et la surveillance incombent à un capitaine, qui les délègue à des chefs de poste :

"le secteur est tout petit et un seul peut en connaître tous les coins et recoins, écrit encore Lyautey. Cela dérouté un peu au premier abord de voir un officier établir les rôles de l'impôt, construire des routes et des maisons, dessiner des cadastres, s'occuper d'essais agricoles, discuter et trancher des problèmes de colonisation, rendre la justice (...). Je t'assure qu'on s'y met très vite : quelques bouquins, quelques conseils et beaucoup de bon sens (...). Les trois termes de la définition du régime militaire sont donc : division du travail, concentration des pouvoirs et responsabilité" (Martin, 1990, p. 522).

Le but poursuivi par Gallieni est l'utilisation coloniale de chaque homme du corps d'occupation.

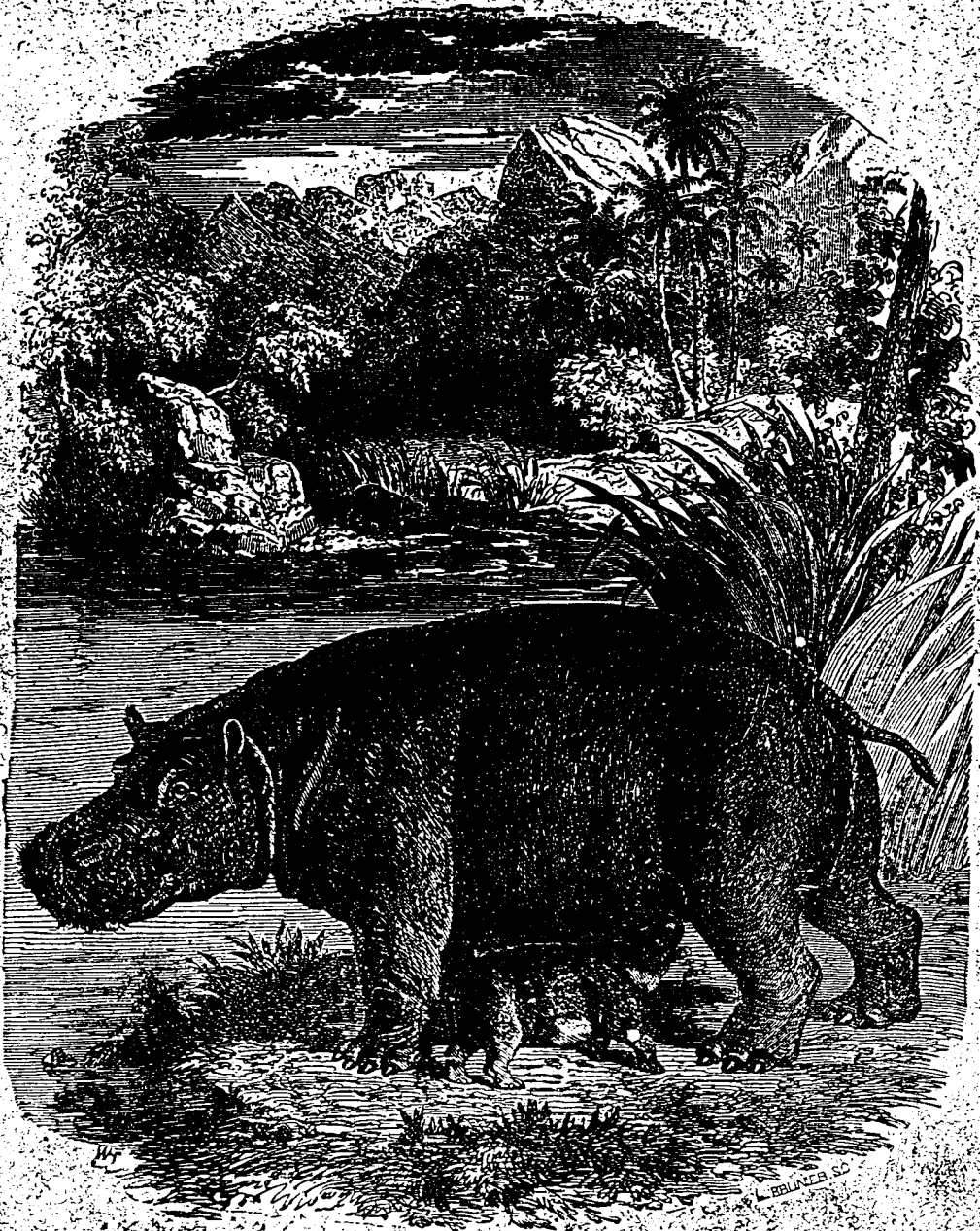
"Ce qu'il n'admet pas, écrit Lyautey c'est que la force vive que représente un français aux colonies apparaisse inemployée. Du jour où le secteur assigné à une compagnie a été pacifié et où le dernier coup de fusil y a été tiré, cette compagnie ne représente plus seulement une unité militaire mais surtout une collectivité, un réservoir de contremaîtres, de chefs d'atelier, d'instituteurs, de jardiniers, d'agriculteurs, tous portés sans nouvelles dépenses de la métropole pour être les premiers cadres de la mise en valeur coloniale . Reste la grande objection, poursuit-il, le cliché de la "démilitarisation" (id).

Cette expérience militaire de la "démilitarisation" constituera pour Jean une véritable initiation à la future administration "communale", surtout si l'on songe à l'importance du secteur qui lui est confié. Elle fait en tous les cas partie intégrante d'une formation qui le conduira, de retour à Sarrola, à briguer le poste-clé pour une telle administration, la mairie de la commune, dans l'expérience, civile cette fois, de la "démilitarisation"<sup>251</sup>.

<sup>251</sup>De par la coexistence en lui d'un certain fatalisme, une soumission au destin en même temps qu'un fort instinct de survie, Jean est à la jonction d'une problématique de la Renaissance ("Toute chose est fugace et de peu de durée, écrit Lorenzo de Medicis. La fortune dans ce monde est inconstante et seule la mort est toujours à son poste"), et d'une problématique classique pour qui l'homme se fait par ses actions ( pour Vauvenargues par exemple, l'action fait sentir le présent, est la possession immédiate de l'être par l'être, échappe au cours du temps : l'homme n'est pas, il se fait, et l'acte continu dans lequel il se fait est à la fois créateur du monde). Jean est ainsi un homme d'action au sens où l'action est transformation du monde et création de soi (attaque du convoi, Béjofo, Sarrola plus tard). Tout l'opposé de l'action romantique qui ramènera l'action la plus haute à celle qui contient la totalité de la vie par la pensée, qui fait coïncider monde extérieur et monde intérieur dans le repli sur soi. L'action de ce simple soldat "pas plus gros qu'un rat" n'en "chasse" pas moins "de race" ne s'en

CAPICR

appartenant à



L'Hippopotame.

Histoire naturelle, n° 49

Propriété de l'Éditeur.

J. GARNIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR, PARIS.

#### 1.4. Béjofo, une monographie exotique de Sarrola ?

L'intensification de l'échange épistolaire peut initier, pour étudier un village corse au saut du siècle, une monographie d'un village malgache. Cette coupe transversale n'est pas uniquement synchronique dans la mesure où elle s'étend dans le temps que les acteurs déroulent eux-mêmes suivant leur propre expérience. Elle n'est pas non plus exclusivement diachronique dans la mesure où elle met en correspondance des événements, des idées, des pensées, des échos et des hommes: elle est de l'histoire en train de "prendre" comme elle est une sorte de système ou de structure dynamique toujours en train de se faire et de se défaire.

##### 1.4.1. Rapports mensuels et correspondance : Sarrola sur Béjofo

Les rapports mensuels du sergent B<sup>252</sup>, chef de poste de Béjofo, à Mr le lieutenant commandant le secteur d'Andranasamonta fournissent une première somme de données des activités de Jean lors de son séjour. Leur intérêt réside également dans ce qu'ils sont une version militaire et administrative de cette activité, différente de la version destinée à l'oncle ou au reste de la famille, voire à d'autres militaires de postes voisins.

Juillet 1899, comme tous les mois, délivre deux sortes de rapports : politico-commercial et militaire.

##### Rapport politique :

"L'impression produite par les indigènes de Béjofo à mon arrivée dans ce poste a été bonne. Tous en général paraissent s'être ralliés à notre cause et les chefs qui la plupart possèdent beaucoup d'autorité sur les *bourjanes* (paysans) de l'endroit montrent assez d'empressement aux ordres qu'on leur donne. Les démonstrations qu'ils font paraissent sincères mais le caractère des malgaches est trompeur et il serait difficile de donner une appréciation exacte sur les habitants du canton de Béjofo qui doivent à mon avis entretenir des relations avec quelques rebelles qu'il peut y avoir dans la forêt".

##### Rapport militaire :

"Aucune reconnaissance n'a pu être exécutée dans le courant de ce mois. Les hommes ont

---

situé pas moins au point de jonction de l'immanence et de la transcendance. En lui, la volonté ne se réalise pleinement qu'en reconnaissant que son vouloir le plus profond résulte d'une présence plus intérieure que ce qu'il a de plus intime : un " surnaturel " (un autre nom du culturel familial, villageois, insulaire) qui fait de l'action existence. Correspondance, rapports, cahiers, carnets, cartes: autant de signes et de traces qui à la fois masquent et dévoilent l'homme. En ce sens, Jean aurait très bien pu faire sienne la devise de Stanley : " *Do, dare and endure* ", que l'on peut traduire par " Agis, ose et tiens le coup ".

<sup>252</sup> Soigneusement consignés dans un cahier d'écolier portant au dos la table de multiplication et illustré en couverture d'un hippopotame et de son petit dans un paysage de jungle et de montagne (J.Garnier, Libraire et éditeur à Paris ; illustrateur L. Bruneb).



été occupés à la réfection du poste. Quatorze prestataires sont employés depuis quelques jours aux transports en palanques et les autres aux travaux de terrassement".

Après la description du poste faite à l'oncle-curé dans sa lettre du 15 juillet ("bâti sur une petite élévation et dominant très bien le village, une petite maisonnette au milieu sert de logement à votre neveu"), Jean expose la construction d'un puits de 4 m de profondeur entrepris pour l'arrosage du jardin et le lavage du linge :

"J'ai un magnifique petit jardin, j'ai fait construire un puits pour avoir de l'eau, comptant faire pousser des légumes. Un troupeau de 10 vaches me donne du lait, j'en profite pour faire du fromage. J'ai également un poulailler: une vingtaine de poules. Des pigeons, 2 boeufs, un chien, 2 singes complètent la ménagerie. Je suis un véritable propriétaire de son domaine et n'ayant qu'à donner des ordres pour être obéi sur-le-champ".

- Le 3 octobre, le jardinage et l'instruction de "ses" tirailleurs vont de pair, mais également l'envoi de subsides: ce jour, comme le 15 juillet précédent, il expédie un mandat de 100 francs, et félicite l'oncle pour sa santé et "la vigne jolie cette année, avec l'espoir de bon vin pour mon arrivée", avant de passer à la description de la fête du 14 juillet.

- Le rapport militaire relève les relations probables entre villageois et rebelles sur un ton militaire ou policier, alors qu'une brève notation à l'oncle proclame : "inutile de vous répéter que la région est complètement pacifiée", judicieusement glissée entre l'allusion au petit propriétaire et la mention des vignes sarrolaises, position qui en soi peut-être un indice de désinformation volontaire.

- Au puits creusé pour alimenter le jardin du poste répondra le puits creusé à Pratudheddu par l'oncle et le réservoir qui le suivra, avec, toujours en filigrane la lancinante question de la distribution de l'eau dans les villages corses qui se posera tout au long de notre corpus, et jusqu'à nos jours. Le colonialisme transporte ainsi, en la personne de Jean, un miroir de la Corse, un "nous-mêmes, là-bas, chez les autres, un portrait de nous-mêmes au travers d'un épisode crucial du proche passé européen" (Lenclud, 1997, p.5).

L'évocation du dernier 14 juillet du siècle, à Béjofo, va dans le même sens. Elle magnifie de plus la dimension de nostalgie déjà rencontrée à Pho-Trinh en 1896.

"J'avais fait décorer le poste et le village de verdure et de quantité de petits drapeaux français et organisé plusieurs jeux (course en sac, jeu de la poêle, de la farine, du baquet, mat de cocagne, etc.). Les indigènes qui voyaient cela pour la première fois en étaient ravis et étaient accourus de tous les villages du canton. Les chefs de village m'ont fait plusieurs ovations et entre autres détails curieux, ils m'ont présenté à toutes les femmes des différentes races (*Hova, Sakalaves, Makoa,, Betsinisaraka*) qui à tour de rôle ont exécuté devant moi des danses malgaches très amusantes. Tous les indigènes, hommes et femmes

ont pris une part très active à la fête" (15/7/1899).

On retrouvera tous ces jeux, importés à Béjofo de Sarrola puis ramenés de Béjofo à Sarrola, dans le programme du comité des fêtes de Sarrola du lundi 24 avril 1928 à 2 heures de l'après-midi, ainsi qu'à l'occasion d'autres manifestations sur lesquelles nous reviendrons.

Les rapports administratifs d'août reprennent à peu de choses près ceux de juillet : mêmes activités de réfection du poste et de sa palissade, confection de bastions flanquant le magasin, d'une case pour les soldats ou commerçants de passage. Octobre amènera même une certaine tranquillité et, le poste en état, quelques reconnaissances.

Quant à la correspondance, le 15 août sont arrivées deux lettres accompagnées de journaux (du 9 juin et du 9 juillet). "Les journaux sont les bienvenus. Il n'y a aucune distraction ici, mais ce travail me plaît énormément" Pas de nouvelles de l'avancement dont l'oncle continue de s'inquiéter, et Jean se dit trop loin du centre du régiment (Majunga) pour "savoir ce qui se passe". Quant à Lyautey, il est "en partance pour la France". Il profitera de son séjour pour publier un article ("Du rôle colonial de l'armée") dans la *Revue des Deux Mondes*, que l'oncle enverra à Jean dès le 7 juin 1900, en profitant pour lui annoncer le retour imminent de Lyautey à Madagascar et donc la nécessité pour Jean de "se rappeler à son bon souvenir".

#### 1.4.2. Argent de côté et travaux sur la propriété

Jean précisant qu'il n'a "presque pas de dépenses ici" et qu'il "met toute sa solde de côté" (15/08/99), les mandats se succèdent régulièrement à destination de l'oncle et de Josée.

L'annonce que Jean est en mesure d'économiser n'échappe pas à l'oncle. Début octobre, il propose à son neveu de :

"planter pour lui une vigne dans la propriété de Josée, à côté de la vigne de Palme, qu'elle m'autoriserait à travailler. Dans quatre ans tu pourrais avoir une vigne telle à doubler ton mandat. Ton argent rapporterait véritablement 15 ou 20%. Si tu as de l'argent, comme tu le dis, tu ne pourrais le placer mieux" (8/10/99).

Jean ne donnera pas suite malgré une relance de l'oncle à la fin du même mois : "As-tu bien saisi ce que je voulais dire au sujet de la proposition de planter pour toi une vigne dans la propriété de Josée ? Dis moi ce que tu en pense" (22/10/99), assortie d'une relativisation conciliante : "Si on ne plante pas cette année, on remettra à l'année prochaine".

C'est que l'oncle s'est lancé (lui aussi) dans une politique de grands travaux et, plus particulièrement (nous allons y revenir) dans la vigne. Si Jean fait creuser un puits au poste



pour arroser son jardin, l'oncle doit faire "des fouilles pour l'eau à Pratudheddu", qu'il évalue à 100 francs. "La petite fontaine, avec ses 3.000 l par 24 h ne permet d'arroser le jardin que tous les deux jours (...). En septembre toutes les sources subissant une diminution, la dépense ne sera pas infructueuse ". Le projet est de réaliser un réservoir de 10.000 l d'eau pour arroser les planches du jardin que l'oncle se propose de replanter en arbres fruitiers. Suite au creusement annoncé, il va effectivement planter en avril une dizaine d'orangers qui, "arrosés, se développeront plus rapidement". Il songe également à transplanter une trentaine d'amandiers de la pépinière de son jardin de Cannelle "dans l'enclos de la casette, dont Jean Catellaggi prendra possession dans quinze jours", lorsque le bail pour quatre ans, projeté par l'oncle, aura été signé. Tous ces travaux que l'oncle n'a pas manqué de " surveiller et diriger " (8/10) en " faisant la navette Cannelle -Pratudheddu " s'achèvent le soir du 22 octobre, où l'oncle se rend à Sarrola "pour assister à la fin des travaux et régler les ouvriers".

Il ne manque pas d'un certain humour quand il annonce que " la dépense prévue était de 100 francs. Je ne m'étais trompé que de 200. Elle s'élève en fin de compte à 300 francs", mais "le travail plaît à tout le monde". L'oncle espère que les travaux satisferont également Jean et qu'il continuera à lui "confier ses économies" (8/10/99), reconnaissant que "les travaux commencés absorbent pas mal d'argent: espérons qu'ils ne tarderont pas à rapporter". Cet aveu semble montrer que l'oncle a très vite su qu'il dépasserait son cahier des charges initial mais n'en a pas moins continué, sachant les rentrées d'argent régulières et considérant l'utilité des travaux. Le 28 octobre, Jean se déclare "enchanté des travaux de Pratudheddu et surtout du puits que vous faites creuser. Je ne doute pas que vous cherchiez à en faire une propriété de rapport et vous en remercie". Mais il proteste en même temps contre la débauche d'énergie de l'oncle, comme il l'avait déjà fait le 10 avril 1899, mentionnant "la fatigue des trajets à cheval, à votre âge": "Tous ces va-et-vient de Cannelle doivent vous fatiguer, vous ne ménager pas assez votre santé. Or, c'est votre santé qui importe avant tout, et le reste viendra petit à petit, s'il plaît au Seigneur" (28/10/99).

La même lettre annonce la réussite de son propre jardinage : " Je mange des haricots verts, des salades, des radis, bientôt des tomates, des choux et choux fleurs". Même s'il considère ses propres travaux comme un "joli passe temps", alors que l'oncle "surveille et dirige les travaux du jardin de Pratudheddu", chaque puits, à Béjofo comme à Sarrola, produit ses effets, aux légumes de Jean répondant les prévisions de l'oncle : "Nous pourrons avec cette eau mieux végéter, et le jardin rapportera davantage" (8/10/99).

### 1.4.3. Un curé-viti (vini?) culteur

Mais la grande affaire de l'abbé, c'est la vigne, s'accordant en cela à l'importance de cette activité en Corse :

"le vignoble occupait environ 10.000 ha à la fin du 18<sup>e</sup> siècle, la vigne s'était mise à pousser dans les endroits les plus inattendus, les terres rares étant, pour la commodité des labours, consacrées aux céréales. A flanc de coteau, parfois très loin des lieux habités, le paysan avait aménagé des terrasses soutenues par des murs en pierre sèche, et planté ses boutures dans une terre rapportée - travail patient, surhumain, et fort dérisoire au regard du temps : la nature, aujourd'hui, a mangé les pampres et ces murs roussis par le soleil servent uniquement d'assise aux cistes et aux asphodèles" (Versini, 1979, p.104).

Il en possède une pour son propre compte à Cannelle et manifestera toujours un fort intérêt pour cette activité. Après sa nomination à San Martino di Lota, en 1907, il s'occupera activement de la vinification des raisins offerts par ses paroissiens, allant même jusqu'à regretter la perte des traditions : "Dans le temps chaque famille donnait au curé " *una zucca di vino*". On dit ici qu'il y a plus de 20 ans, l'un de mes prédécesseurs avait mis en cave vingt mésins de vin" (11/09/1907). "C'était l'âge d'or", soupire-t-il, avant de s'inquiéter de la récolte de son neveu : "Et tes vendanges à toi ?".

Indéniablement, l'oncle-curé aime le vin. La même lettre poursuit en effet : "Je ferai une apparition à Sarrola l'été prochain (alors que l'oncle écrit à la mi octobre !) pour déguster ton vin"<sup>253</sup>.

Pour l'heure, en 1899, les travaux à Pratudeddu, vont d'aussi bon train pour la vigne que pour le jardin et les arbres. Début octobre, le prêtre prévoit les vendanges pour " dans une semaine et " en espère quatre ou cinq mezzins ". Le 8, il annonce l'achèvement de "la petite vendange, petite car les insectes et les merles l'ont réduite de moitié. J'en ai obtenu 4 mézins de vin.

<sup>253</sup> Les *mézins* (ou *mésins*) évoqués par l'oncle sont différents des *mezzini* de semences (soit la surface de terre permettent d'obtenir un quota de semence donné: "Les mesures agraires corses servaient à mesurer non pas une surface de terre précise, mais la quantité pour recevoir un *mezzino* (6 *baccini* de 10 l environ) de semence. Par suite, l'étendue variait suivant la nature de la semence d'une part (blé, orge, maïs, haricot) et la qualité de la terre d'autre part. Il en résultait des différences considérables d'une communauté à l'autre, car une terre réputée bonne dans une communauté montagnarde passait pour médiocre dans le village voisin à mi pente et pour mauvaise pour celui de la vallée" (Defranceschi, 1984, p 32). Ces mésins sont aussi à distinguer des *mezzinate* (étendues de terre contenant 6 fois la *baccinata*). Dans la plaine, l'hectare contient dix-huit *baccinate*, sur les coteaux, douze. Un mézin équivaut à six décalitres, d'après un texte de 1869 concernant l'arrondissement d'Ajaccio, et "moitié d'une charge de mulet, ou six décalitres (de châtaignes, d'orge)" d'après le dictionnaire de Ceccaldi. On ne l'emploie cependant pas pour le vin, qui est mesuré en *soma* (charge évaluée à environ 80 l.). Morati et Morati (1988) précisent que la contenance des grands tonneaux en bois de châtaigniers d'une cave bien équipée s'échelonnent "en moyenne de quelques 5.000 l. à un millier de litres, ce qui s'exprimait *in mizini*, un *mizinu* valant pour le vin 168 litres", et qu'il existe également "des tonneaux de même nature, plus petits, de capacité variable, allant de 200 à 7 ou 800 litres ", *da un a tre o quattru mizini*" (p 482).

C'est peu mais il y a lieu d'espérer pour l'avenir, la vigne étant d'une importance admirable et les meilleurs encouragements me viennent de tous les gens de Sarrola et de toutes les personnes qui viennent la visiter ".

C'est de cette époque que date la proposition de mettre en valeur par la plantation de vigne une terre dont Josée ne "retire qu'un modeste revenu", plus-value qui irait à Jean dès son retour. On voit ainsi le type de rapport que l'oncle introduit au sein même de la famille, entre le frère et la soeur, la terre restant à Josée, le revenu profitant à Jean. Cette vision du foncier créateur de valeur est la première manifestation du "capitalisme agricole" de l'oncle, de la monétarisation de la terre, ou plutôt de sa considération en termes de placement financier de rapport - ("si tu as de l'argent, tu ne pourrais le placer mieux"). Ce fait n'échappe pas à Jean qui, dans sa réponse du 28 octobre notera la volonté de l'oncle de faire de Pratucheddu une "propriété de rapport". Il ne laissera cependant pas un tel "rapport" s'introduire entre Josée et lui-même, et tiendra bon sur ce point malgré la relance de l'oncle, le 22 octobre, jusqu'au renoncement de celui-ci, le 22 novembre ("aucune plantation de vigne cette année"). L'oncle se révèle ainsi en victime d'un "conflit à la Faust" entre le désir d'investir, de capitaliser, de tirer profit de la terre (transformée en valeur d'échange dans le cycle de l'argent), et celui de se constituer une cave personnelle, qui sanctifierait en quelque sorte la valeur d'usage du cycle du vin, conflit entre le côté gestionnaire et le côté épicurien de l'homme d'église. La lettre du 22 /10/99 confirmera l'intensité de ce conflit interne.

A cette date en effet, l'oncle a "soutiré le vin il y a quelques jours" et accuse une certaine déception : "Je n'aurais rien de supérieur, la vigne étant trop jeune". D'autant que le vin obtenu n'est pas bon :

"J'ai regret de ne pas avoir pu vendre le raisin. J'avais préparé une vingtaine de litres de vin blanc prêts à être distillés, je voyais déjà du champagne surfin. Je n'ai pas tardé à être déçu. Le vin, qui, pour la raison donnée plus haut n'avait pas beaucoup d'alcool, la vigne étant trop jeune, avait trop fermenté. Il m'a fallu l'utiliser autrement" (22/10/99).

Versini (1979, p.105) note que, à la même époque, "à Patrimonio, Tallano, Péri, Suarella, on faisait de l'excellent vin, mais faute de bouteilles, on ne le conservait guère d'une année sur l'autre. Avec la chaleur, il est vrai, il prenait mauvais goût et tirait au vinaigre ".

Le choix était donc entre la vente du raisin et la consommation du vin. La vente une fois éliminée et le vin jugé décevant, l'oncle trouve cependant une solution qui satisfait, sinon ses projets économiques, du moins sa "gourmandise", et qui sauve le vin d'une perte définitive :

"Il faut que je te dise l'amabilité de Mathieu Diani qui m'a prêté son alambic. J'ai pu distiller une quarantaine de litres d'eau de vie de la meilleure qualité. Tu en trouveras de

la bonne à ton arrivée. Je me propose d'acheter du bon vin ailleurs pour commencer à mettre en bouteille au cas où le nôtre pourrait ne pas se conserver. Il paraît que notre raisin ne pourra être excellent que dans deux ou trois ans, lorsque les ceps auront un peu vieilli. De toute façon, il ne sera pas difficile de trouver du bon vin cette année, j'en ferai provision en vue de ta rentrée au sein de la famille" (22/10/99).

On pourra s'étonner que l'oncle ne vende pas tout ou partie de ces bouteilles d'eau de vie, laquelle valait à l'époque au moins cinq fois plus cher que le litre de vin. Il est vrai que les taxes étaient suffisamment fortes pour que l'acheteur se fasse rare ou que, sans taxe, c'est-à-dire par fraude, le vendeur n'y trouve plus son compte. En ces temps, les échanges de bonnes bouteilles étaient chose commune et les bouteilles non données ou non consommées auront, dans le cas de l'oncle, été mises à vieillir en attendant le retour de Jean.

Au final cependant, eau de vie et vin semblent avoir été réussis puisque, le 22 novembre (en prévision de la lettre aux alentours du nouvel an et justement à l'occasion des voeux pour 1900), l'oncle a songé envoyer à Jean un colis qui, outre des gâteaux et des fruits, aurait contenu "un échantillon du vin et de l'eau-de-vie de la vigne de Saint Augustin (au-dessus de Pratudeddu) dont il y a tout lieu d'être satisfait", n'y renonçant qu'au vu de "la distance et de la longueur" qui aurait gâté un tel envoi. Comme en compensation, l'oncle évoque le retour de Jean pour "puiser à volonté dans la cave du presbytère de Cannelle, peut-être même à celle de ta maison si tu rentres l'été prochain".

En fin de compte, si Jean apparaît plutôt comme "un amateur de jardin", l'oncle se présente plutôt comme "chef de travaux" que comme viticulteur d'expérience, même s'il n'hésite pas à donner de sa personne. A replacer son activité dans un cadre plus large, notons que les inégalités entre les pays industrialisés de l'Europe du nord et les régions encore agricoles et rurales du sud ont suscité, dès le XIX<sup>e</sup> siècle, un phénomène massif de migration que l'on peut qualifier d'exode. La gestion des zones rurales ainsi transformées en réservoirs démographiques s'est dès lors trouvée inscrite dans un système économique décalé, local, dont le "bricolage" de l'oncle offre une image intéressante. On doit néanmoins replacer la persévérance de celui-ci en matière viticole dans une continuité non seulement historique mais quasi légendaire de la quête de ce "vin aux reflets de rubis", qui avait fait dire 200 ans plus tôt à l'évêque Giustiniani que "le village de Sarrola est renommé pour ses excellents hommes et pour ses vins vermeils" (Arrighi, 1989, p.51).

L'examen du cycle de la vigne et du vin ainsi élargi, donne accès à une radiographie subtile du système de représentation de l'oncle-curé dans laquelle le signifiant argent apparaît clairement. Cet examen introduit à une réalité éco-culturelle en voie d'intégration dans le

cycle de l'argent qui va grandement contribuer, avant même la saignée de 14-18, à la déstructuration de l'économie traditionnelle.

#### 1.4.4. Le cycle de la vigne et du vin

Si le cycle du vin ou de la vigne décrit par Robiquet (1835,p.489) paraît donner une vision fort "scolaire" ou "idéale" d'une année viticole de base, celui restitué par l'oncle dans son courrier pour 1899-1901 coïncide avec un tel schéma théorique, moyennant quelques décalages :

- 7 janvier : "J'ai commencé à mettre la vigne en bon état. La ferait bientôt greffer".
- 21 janvier : " Fumé Vigna Vecchia".
- 21 février : " Je commencerai la taille et la greffe de la vigne dans quelques jours".
- 7 mars " J'ai dû faire la navette entre Sarrola et Cannelle pour la greffe et la taille (*"Putami di marzu, carcaraghju"*, Tailles moi en mars, je chargerai, dit le dicton, *"ma un t'abbizza, siccaraghju"*, mais ne t'y habitue pas, je sécherai). Des journaliers sont en train de la bêcher, le travail prendra une quinzaine de jours".
- 6 mai : "Je voudrais étudier avec le maçon le moyen de transformer le rez-de-chaussée de la maisonnette en bonne cave, cintrage en fer ou briques, puis la fabrication de quelques tonneaux, la vigne présentant beaucoup de raisins".
- 23 mai : "Je suis allé à la vigne pour la boullie bordelaise."
- 8 juillet : "Demain matin un journalier va faire la dernière toilett". ( Sans doute un ou 2 ultimes binages dont on disait qu'ils équivalaient à un arrosage: *"Duie maghjincature valenu un'innaquatura"*).
- 18 septembre : "Je commencerai la petite vendange à la fin de la semaine prochaine".

Le cycle n'en fait pas moins la part des variations annuelles, ou plutôt de l'invariabilité de la déception annuelle de l'oncle.

"Vigne trop jeune", pour la vendange d'octobre 1899 ; "Brouillards en mai 1900 qui ont fait disparaître quelque peu de raisins" d'une vigne décrite pourtant peu auparavant comme étant "d'une beauté rare", et assortie d'une prière : "pourvu que le Seigneur veuille bien nous en conserver ce qui reste, la récolte sera bonne", la protection invoquée du Seigneur permettant d'évaluer la récolte à "une quinzaine de mézins de vin". Toujours en mai et par manque d'argent, renoncement à la transformation en cave projetée le 6. En juin, "les pluies importantes et les brouillard peuvent compromettre toute récolte". En août, après le rafraîchissement (*dop'a tempara di Santa Maria*), une maladie de la vigne met un point d'arrêt à la prévision de la récolte (3 au 4 mézins). En mars 1901, de fortes pluies ont fait des dégâts considérables. En juin de la même année :

"les brouillards, comme l'année précédente, ont ruiné la vendange qui s'annonçait

relativement abondante jusqu'à la semaine dernière, et ont provoqué la coulure des raisins: je n'ai pas même l'espoir d'une centaine de litres de vin. Et cependant, à Sari et à Sarrola, j'ai des ceps pour 40 à 50 mézins de vin, près de 9000 pieds. A Sari j'ai dépensé pour la vigne près de 80 francs, et il n'y aura pas 80 grappes de raisin ".

En juillet "les récoltes ne seront pas considérables : pas 5 mézins de vin. Ta vigne où j'ai greffé cette année près de 200 pieds ne présente même pas 20 grappes " !

Idem pour les vendanges de 1901 : "Pas plus de six mézins".

Il faudra attendre 1902 pour l'annonce "d'une bonne eau de vie et d'un excellent champagne", et 1904, pour que, malgré des chaleurs de mai à septembre (qualifiées par l'oncle de "tropicales", "accablantes", "sénégalienne" -Jean étant alors au Soudan), laissant craindre une année de disette, la récolte s'avère au moins moyenne :

"Fin des vendanges. Je me suis donné beaucoup de mal pour : Sari + Cannelle + Pratucheddu = 14 mézins de vin, y compris 100 l de vin blanc, et quelques bouteilles de vin mousseux " (20/09/1904).

Un tel discours vinicole a son pendant au-delà des mers, dessinant une constante du monde des hommes, s'opposant à ce niveau à celui des femmes qui n'y ont accès que pour les grandes occasions, plus d'ailleurs pour le servir aux hommes que pour le consommer elles-mêmes (comme on le verra lors de la nomination de Jean au grade d'adjudant).

Aux espoirs et promesses de récolte de l'oncle répondent espoirs et félicitations du neveu. Ce que Jean ne dit pas, c'est que " la visite de camarades" au poste de Béjofo rapportée le 28 octobre (et dont l'oncle se réjouit comme "une note gaie au milieu des ennuis parmi les noirs" dans son courrier du 6 décembre s'accompagnant d'un "sois prudent et réservé" inhabituel pour lui<sup>254</sup> ), a donné lieu, au moins pour un camarade de Jean, à une saoulerie d'importance, puisque le 5 novembre il en pâtit encore "Je suis encore souffrant de la fameuse cuite que j'ai prise à Béjofo, mais mon vieux, tu peux crever pour que j'aie te revoir dans ton sale trou" (Decoulanges, 5/11/99). Ce qui ne l'empêche d'ailleurs pas d'inviter Jean: "Tache moyen de venir nous voir le plus vite possible. J'ai trois ou quatre bonnes bouteilles de vin blanc qui sont en conserve et si tu veux en goûter dépêche-toi de venir".

Un autre des camarades de Jean, en poste à Andranasamonta, exhibe une manière toute particulière de se soigner :

<sup>254</sup>Doit on y voir la perception de la situation ambivalente du colonial à laquelle O. Mannoni fait allusion (1950 in Blanchard et Bancel, 1998 ; p.105) entre un danger imaginaire et une royauté de pacotille : " Le blanc chez les nègres, s'il échappe au danger d'être mangé, il devient roi " ?

"Je ne suis pas encore tout à fait rétabli. J'ai vraiment manqué casser ma pipe. Ça commence à aller un peu mieux. J'espère que tu n'es pas malade, je t'envoierai ton argent un peu plus tard car je m'en suis servi pour acheter une bouteille de champagne tant j'étais malade" (5/12/99).

Des pratiques analogues sont courantes : le 7 décembre, Decoulanges écrivant de Befotana, avoue qu'il est un peu souffrant pour cause de début de mauvaise saison, qu'il se soigne de "quelques purges et de 2 ipécas", mais surtout signale que "Moulin à la fièvre en permanence. La pente un peu raide de son gosier y est pour quelque chose". Ces lettres, trop rares, conservées par Jean, ne sont pas des exceptions, puisque Marchand, répondant (depuis Maromandia) à une commande du chef de pose de Béjofo, précise (parmi l'huile, le sucre, les pantalons, etc) que "les 10 l de vin sont à renvoyer s'ils ne sont pas de votre goût " et que "Jean-Léon va à Ananalava dans une dizaine et ramènera du Bordeaux et du vin blanc" (19/11/99).

Au cycle de la vigne de Sarrola correspond ainsi un cycle -plus court !- du vin, dans le secteur d'Andranasamonta. Ce rapprochement serait par trop facile au vu du goût de l'oncle pour le vin, confirmé (le 8/04/1900), quand à l'occasion de la nouvelle de la nomination de Jean au grade d'adjudant il écrit "On a dû non seulement arroser tes nouveaux galons mais presque les baigner".

Mais on ne saurait oublier que l'alcool (sinon l'alcoolisme) est, à l'époque, socialement omniprésent. A un point tel que l'Académie de Médecine se prononce à l'unanimité sur les dangers des boissons alcooliques (10/03/1903) et que le conseil municipal de Sarrola émettra, le 20/11/1907, le "voeu que le Parlement, suivant en cela l'exemple que viennent de donner la Belgique et la Suisse, interdise la fabrication et la vente de l'absinthe sur le territoire de la République". Le CM note à la fois "l'influence indéniable de l'absinthe sur la dégénérescence physique et intellectuelle des individus, sur l'augmentation de la criminalité et surtout sur l'accroissement régulier des cas d'aliénation mentale", mais n'en précise pas moins que "l'alcool chassant le vin, cette consommation est également l'une des causes principales de la mévente des vins".

Le cycle de la vigne et du vin déborde ainsi largement un aspect strictement agricole ou économique, pour ouvrir sur un objet plus large : traversant les catégories d'agriculture, village, vie militaire, différence des sexes ; tout comme une catégorie "militaire" serait elle aussi traversée par celle du vin, par exemple, où des femmes. L'essentiel, en la matière, nous semble plutôt de partir des classifications locales (Béjofo, Sarrola) pour faire l'expérience d'une rationalité conjoncturelle localement validée et valorisée, dans un sens commun partagé,

qui pourrait esquisser une monographie ponctuelle de l'objet Sarrola/Béjofo, pratiques dérivant le long d'éléments à chaque fois spécifiques mais reliés à d'autres.

Le cycle de la vigne et du vin, artificiellement saisi au tournant du siècle, rapproche Sarrola et Béjofo plus qu'il ne les sépare, au moins du point de vue de l'échange d'argent, ce qui est une des possibilités d'approche parmi d'autres.

La solde de colonial à Madagascar permet au militaire d'amasser un pécule certain

"Du point de vue pécuniaire, écrit Jean le 30/11/99, la solde est suffisamment élevée pour bien vivre sans se priver de rien et mettre quelque argent de côté (...) soit 5,57 francs + le traitement de la médaille militaire et d'autres indemnités insignifiantes".

Certains, comme Jean, envoient régulièrement des mandats dans leurs familles. Dans son cas, le décompte annuel de ces sommes va de 1000 à 2000 francs, ce qui est considérable et donne à voir le rôle important que les soldats ont joué dans l'économie villageoise (déjà entraperçu au Tonkin) et dans "l'invention" même du "signifiant-argent" dans les communautés rurales corses ainsi que sa puissance de dissolution des structures et de transformation des mentalités. Mais d'autres ne font guère d'économies ou même peuvent se permettre, tout en en faisant, un train de vie appréciable à tous points de vue (Jean, rentré de Madagascar et en caserne à Toulon, ne manquera pas de faire remarquer que son "train de vie est loin d'égaliser celui des colonies", le 25/04/1901, à tel point qu'il songe d'ailleurs "y retourner au plus tôt pour réaliser des économies afin de m'établir dans la vie civile").

Ce train de vie s'accompagne pour l'essentiel de petits trafics:

-de pigeons:

" Je t'envoie ce que m'ont laissé de pigeons les chats et les gourmands de passage dans mon poste. C'est suffisant pour former un beau pigeonnier. Les oiseaux sont en plein rapport, chaque couple faisant deux petits par mois. Tu pourras les laisser libres dans quinze jours, ils ne s'en iront pas" ( Decoulanges, 7/12/99).

De peaux de lapin:

"Ces salauds ou si tu aimes mieux ces cochons, on dirait qu'ils se sont donnés le mot : maintenant ils ne veulent les acheter qu'au poids : 0,60 ou 0,70 le kilo. Dis-moi ce que je dois faire" (id., 20/11/1899).

- D'objets en ébène ou bois rare, éventuellement "pour offrir aux parents et amis en rentrant en France" (Decoulanges, 21 novembre 1899)

- De fêtes ou rencontres fortement alcoolisées selon les occasions:

"Pour passer un peu plus gaiement le premier jour de l'an, j'irais à *"l'Endroit-où-ça-monte"* (jeu de mots sur Andranasamonta, centre du secteur qui porte son nom, et lieu de plaisir prisé des militaires). Nous pourrions-nous rencontrer là-bas le premier jour du 20e siècle et nous ferons ensemble la bombe d'adieu" (13/12/99).





Caporal lebo et sa maison  
Bambo, Mai 1962

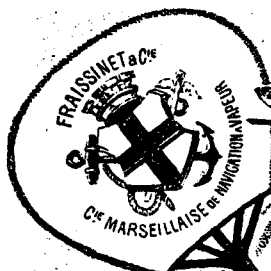
- De serviteurs indigènes (" *bourjanes, bouryanes, boujanes* "), équivalent des " *boyes* " du Tonkin :

"Je me fais construire une case en torchis avec deux vérandas de deux mètres tout le tour par quarante *bourjanes* " (Blanchard, 31/10/99), " Je fais mes tournées, peu fréquentes, non à dos de boeuf, mais à dos de *boujanes* (hommes) sur un *filanzana* ou palanquin, moyen de transport très commode employé à Madagascar" (30/11/99).

- De femmes, dont des concubines indigènes (dont Jean ne dit jamais un mot à l'oncle, mais dont nous avons connaissance par les allusions de camarades militaires ("Comment vas-tu et que fais-tu ? Ta femme marche-t-elle bien ? Quant à moi, je n'en ai plus, la mienne était revenu mais elle à du repartir" (Decoulanges, 1/11/97) ; "Bonjour à Madame " (11/08/1900) ; " Tu as dû recevoir le *bourjane*, les 50 francs et ta femme"), confirmant ce "temps des célibataires" auquel fait allusion Michel (1997, p.15) et l'existence de "relations quasi générales avec les femmes indigènes" (id ).

Ceci n'a rien d'inhabituel car le phénomène du concubinage avec les femmes autochtones est aussi ancien que la colonisation elle-même. Martin (1988, p.97) le signale au Sénégal dès le XVIIe siècle comme à l'origine du groupe des *signares*, fondateur de lignées métisses. Le concubinage des fonctionnaires, militaires ou commerçants pouvait même être quasi officialisé par une festivité familiale appelée "*petit mariage*" ou "*mariage pays*", mais la correspondance n'en porte par trace. Martin précise que "les instructions périodiquement édictées par l'administration pour interdire ce genre de vie aux officiers et fonctionnaires furent toujours ignorées ou tournées en dérision" et que "ces unions furent à l'origine de nombreux éléments métis" (id, p. 97). Outre les concubines indigènes, les relations avec des prostituées sont fréquentes, comme l'indique l'allusion déjà signalée à "*l'endroit où ça monte*", ou cet autre jeu de mots de Blanchard, sergent à Ananalava, le 8/02/1901, proposant avant son départ à Decoulanges et à Jean d'aller "*Scopolissonner*" ( Scopolitis étant un commerçant de Maromandia tenant " hôtel" à Ananalava). La photo d'un caporal, camarade de Jean, servi à table par *sa mouso* et datée de mai 1903 fournit une illustration typique de ces "concubines indigènes" que "*L'art d'aimer aux colonies*", édité à la fin du XIXe siècle sous la signature d'un imaginaire Docteur Jacobus et réédité de nombreuses fois jusqu'à la fin des années 30, traduit en un regard sur la femme indigène d'une rare pornographie. "Ouvertement raciste, il décrit, page après page, image après image, la morphologie la plus intime du "corps indigène" offert aux coloniaux" (cité dans Blanchard et Bancel, 1998, p.44 ).

La présence, dans les carnets de Jean, de chansons, plus ou moins légères, les spectacles et concerts de l'époque (comme celui qui fut donné sur le bateau "Le Tibet", le 9 janvier 1902, à



FRAISSINET ET C<sup>E</sup>

PAQUEBOT *Tibet*  
le 9 Janvier 1902

1<sup>re</sup> Partie

- |   |                                         |           |
|---|-----------------------------------------|-----------|
| 1 | Majunga                                 | Orchestra |
|   | Diator                                  | di        |
| 2 | Le Petit Parisien dialogue N. Blanche   |           |
|   | Les petites femmes de Paris M. de Emman |           |
| 3 | Place de chic                           | de Comdt  |
| 4 | Cyclopienne M. de Porcheron             |           |
|   | Coquin de champagne M. de Tane          |           |
| 5 | La Gadiche                              | Duilliers |
| 6 | La Maison de mamaitresse M. de Souza    |           |
|   | Elle a lui                              | M. de     |
| 7 | La Chanson d'adieu                      | de Rivy   |
|   | Jeune perquisition                      |           |
|   | La Fétation                             | des Mas   |
| 8 | Jeune et Belle mère                     | (duettes) |

*Contracte*

# 2<sup>e</sup> Partie



- 1 Marche des Comploteurs..... Orchestre
- 2 Le Sergent Monologue. M<sup>e</sup> U Dieau
- 3 Relevant nos jupons  
Mimi Chacette M<sup>e</sup> de Emeraude de Conde
- 4 Mari, femme et enfant (Chans<sup>ts</sup>) M<sup>e</sup> Jasset
- 5 Tiens! c'est Lucienne  
Je dis toujours non M<sup>lle</sup> Laure Dewillers

---

- 6 Juanita Orchestre
- 7 Si l'on connaissait l'avenir  
Les petits jeunes gens M<sup>lle</sup> Lioune Revyl
- 8 L'imouin, L'imousine  
La fize d'Elouières  
M<sup>e</sup> Kakahe  
Les Maste.  
(duettistes).

l'occasion du départ de Jean pour sa dernière campagne coloniale, au Soudan), offre une autre facette du statut de la femme dans la réalité et l'imaginaire militaires.

La biographie, même entraperçue, de ces hommes, nous écarte sensiblement des articles du *Dictionary of national biography* dont Havelock Ellis écrivait qu'il était "peuplé de personnages lisses, décoratifs, conventionnels, bien coiffés, et surtout soigneusement amputés à partir de la ceinture".

Le cycle du vin recoupe, pour le soldat, celui même de la vie militaire parce que l'importance de la solde autorise un train de vie relativement élevé qui permet de "ne se priver de rien", mais également la sphère féminine (femmes de garnison, prostituées, indigènes ou non, concubines indigènes), par l'intermédiaire du cycle de l'argent. Alcool et femmes apparaissent comme le sort commun - mais aussi tourné en dérision - de ces communautés d'hommes à des milliers de kilomètres de chez eux qui semblent osciller entre vulgarité, inconduite et bonne conduite, ou peut-être tout simplement est-ce le quotidien militaire

"Trigaloux a été cassé de son grade de caporal, il vogue vers la France" (7/12/99);

"Durand a mouchardé le lieutenant (au sujet des pigeons et des peaux de lapins) et va être exclu du secteur et peut-être du cercle" (21/11/99);

"Les caïmans recommencent à faire de leurs farces : ils m'ont déjà bouloité une femme et demi, c'est-à-dire une complètement et une autre à moitié" (7/01/99);

"Faré, qui commandait Ambodinadira a été relevé pour avoir frappé un habitant de sa circonscription" (31/10/99).

Nous sommes loin des "petits hommes cohérents, immergés dans une norme solide et sans faille" (Loriga, 1996, p.229), et plus proche des critiques de l'époque qui s'indignaient de l'état moral des soldats coloniaux (rappelons les sobriquets de *marsouins*, *bachibouzouks*, dont les affublaient les militaires non coloniaux) et les qualifiaient volontiers de lie ou de fumier humain. Martin (1988, p.526) leur fait justice en citant un témoignage de 1905:

"Sur ses terres coloniales fraîchement retournées et labourées par le piétinement de toutes les races qui s'y heurtent, il vaut peut-être mieux qu'un fumier humain soit jeté pour que, de la décomposition purulente des vieilles idées et des vieilles morales, naisse la moisson des civilisations futures".

D'Ananalava, Bruyère nous apporte un autre profil de ces hommes :

"Je vous remercie de votre bonne lettre. Je n'ai pas la maladie que je redoutais. Les femmes n'y sont pour rien. L'anémie, la fatigue, ont tout fait. Aussi je vous prie de donner les 20 francs que vous dites m'être dus à Toto en le priant sans faute de les faire parvenir de ma part à Soa si cette dernière a quitté Andranasamonta. Comme le discrédit a été jeté sur cette pauvre fille par ma faute, je tiens à la réhabiliter. Je vous serais reconnaissant de

le lui dire vous-même si la personne est encore là-bas et de la faire connaître à Toto et à diverses personnes" (9/05/1900).

On voit par là combien il est important, plutôt que de céder à un discours critique et rétrospectif sur le colonialisme<sup>255</sup>, de restituer ce que les acteurs de l'époque ne pensaient et ne pouvaient pas penser<sup>256</sup>. A regarder une société, un groupe, de loin, dans le temps ou dans l'espace, nous sommes attentifs à des résultats finaux qui dépassent (et d'ailleurs ne les concernent pas réellement) la possibilité de contrôle des individus. Cette déformation téléologique est valable pour le fait colonial comme pour la communauté ou le village corses. En s'intéressant aux équilibres spatio-temporels relatifs que les expériences et stratégies individuelles et groupales tendent à produire dans la formation et la modification des structures portantes de la réalité sociale, on est à même de se démarquer d'une telle déformation et d'interroger les rapports entre la dynamique de l'histoire telle qu'elle est vécue et effectuée par les acteurs et le regard rétrospectif sur cette dynamique.

#### 1.4.5. L'exode ajaccien de l'oncle Dominique

La déstructuration de l'économie traditionnelle est sensible au sein même de la famille, puisqu'une des premières victimes en sera l'oncle Dominique qui, dès le 18 juin 1899, annonçait à Jean :

"Les revenus de Pratuscheddu ne suffisent pas pour l'entretien de ma famille. J'ai entrepris de descendre à Ajaccio, où nous pourrions nous procurer trois ou quatre pensionnaires boursiers, ce qui nous fera un revenu de 60 francs par mois. Je pourrai ainsi mieux ménager mon affaire et ferai l'éducation des enfants".

Mieux ménager son affaire, cela signifie, pour Dominique, outre des revenus de propriétaire/rentier, s'acheter une petite épicerie pour laquelle il lui faut environ 1.000 francs. Il ne l'annonce pas encore à Jean, mais il compte pour cela vendre tous les biens qu'il possède à Sarrola. Et, bien sûr, les vendre à un membre de la famille afin qu'ils ne sortent pas du patrimoine familial. Ceci lui fournira un moyen de pression considérable sur Jean et l'oncle-

<sup>255</sup> A l'image de Césaire mentionnant dans son discours sur le colonialisme (1955) qu'il " faudrait d'abord étudier comment la colonisation travaille à déciviliser le colonisateur, à le dégrader, à le réveiller aux instincts enfouis, à la convoitise, à la violence, à la haine raciale, au relativisme moral (qui fait qu') il y a une régression universelle qui s'opère ".

<sup>256</sup> Apparaît ainsi plus riche d'enseignement une des (rares) punitions à l'encontre de Jean portée sur ses états de services: "A toléré que des hommes placés à sa table chantent des chansons obscènes dans un café et, sur l'observation d'un sous-officier, a répondu: "je ne suis pas de surveillance""

curé.

En attendant, il sollicite la somme de 150 francs "pour passer le premier mois", et ce sur un ton particulièrement dramatique :

"Je te demande cet effort pour me tirer de l'esclavage et améliorer ma position. Nous réglerons nos comptes quand tu rentreras. Fais des efforts et ne me laisse plus souffrir dans cette position".

Il réclame bien sur le silence total sur ce projet, et ce par rapport "à tout le monde". Nous pouvons supposer que Jean a effectivement accédé à cette demande, la première lettre de l'oncle-curé annonçant la nouvelle (le 8/10/99) le faisant sur le ton de l'information: "Ton oncle Dominique va s'établir à Ajaccio à la fin du mois avec tout la famille. Paul François aurait désiré louer sa maison, mais le loyer est trop cher (10 francs/mois)".

Une "épidémie effrayante de variole noire" touchant Ajaccio et encore vivace en février 1900 ne semble pas avoir retardé pour autant l'exode de Dominique, car il écrit, le 9 février, du 14, rue des écoles, à Ajaccio, pour remercier Jean :

" e fais réponse à ton affectueuse lettre contenant 90 francs. La somme m'a servi à payer les contributions et les frais de voyage pour descendre la famille à Ajaccio. Je t'en remercie et n'oublierai jamais."

Les trois ou quatre pensionnaires boursiers escomptés se sont finalement réduits à un seul (à 45 francs par mois). Quant à ses enfants, la proposition (annoncée le 18 juillet) des Religieuses de "prendre Marie pour faire la classe aux petits-enfants, à 30 francs par mois" n'a pas eu de suite: "Marie n'a pas eu de place chez les Soeurs. Elle apprend à coudre" (09/02/1900). Les autres enfants vont à l'école. Néanmoins, Dominique a l'espoir d'un emploi pour lui-même. Dans l'attente de cette place, il fait "quelques petits travaux à la direction des contributions directes" et dit "n'avoir aucun détail du village", sinon qu'il a passé un bail de 5 ans (pour sa propriété) "avec ton compère Catellaggi Jean, à 150 francs l'an, le jardin à moitié, et les arbres" et qu'il "espère aussi louer la maison (de Sarrola) à l'huissier Bandioli ". Rapidement sans ressources, il ne tardera pas à remonter au village pour vendre ses propriétés. Nous aurons l'occasion d'y revenir.

L'exode pour Ajaccio de cet homme de 50 ans, avec sa femme (enceinte) et ses 5 enfants (de 6 à 18 ans), s'il montre assez les conditions difficiles de la vie de ces communautés (mais en tenant compte de la passion de Dominique pour le jeu), même en considérant l'étendue des parentèles et la solidarité plus ou moins forcée qui y régnait, illustre précisément à un niveau

local, les stratégies familiales complexes et le système des rapports personnels sur lesquels s'exerçaient "des mécanismes fatals qui filtraient le succès et l'insuccès, la survie et la disparition" (Lévi, 1989, p.62). Dans le même moment il conforte le chercheur dans une approche concrète des comportements concrets. Au réseau informel des alliances, des liens du sang, de la parenté et de la transmission du patrimoine, l'exode de l'oncle Dominique oppose la stratégie complexe ou désespérée d'un choix, d'une véritable fuite historique du village, d'une dynamique de désintégration de la communauté qui se répercute individuellement sur la cellule familiale. L'histoire de l'oncle Dominique, depuis que nous y avons eu accès (héritage de Santu, lettres à Jean dès 1894) est une suite de calculs véritablement quotidiens et nécessaires à l'organisation du présent et de l'avenir dans une société continuellement menacée par la faim, la peine<sup>257</sup>, les vertus et les vices individuels.

Comment survivront Dominique, sa femme et ses six enfants au 14, rue des écoles, quand même les Religieuses ne tiennent pas leur proposition d'embaucher Marie. On peut penser avec Lévi que :

"des structures familiales, des mécanismes protecteurs de charité et de clientèle, un réseau impalpable d'amitiés, de liens et de protections devaient apporter des compléments à une situation dont les calculs strictement économiques ne donnent qu'une représentation déformée et partielle" (id).

Tout l'intérêt de notre corpus fragmentaire, des quelques échanges de lettres entre Dominique, Jean et l'oncle-curé est bien de décaler la réalité des assurances démonstratives des données quantitatives et des modèles formels simplifiés, par la restitution de traces sans intermédiaire de "lecteurs" -(fonctionnaires extérieurs pour des motifs de contrôle ou d'évaluation fiscale dans un monde qui vivait le marché comme un fait partiel ; religieux qui proposaient un modèle destiné à corriger des façons de vivre condamnées comme païennes ou immorales ; administratifs ou autres)-. Les expériences rapportées dans la complexité de leur simplicité apparente ouvrent sur "des insécurités émotives" (Lévi, id.) et des "images de solidarité et de protection, des liens de réciprocité généralisés et des chaînes verticales de dépendance" (id) à la base du sentiment de l'identité communautaire, villageoise, familiale et individuelle.

Les données de la correspondance sont, en ce sens, des expériences sensibles concrètes à la fois générales, communes et uniques, des vies s'écrivant devant nous.

<sup>257</sup> "On ne peut donner qu'une idée approximative du poids, pour nous aujourd'hui plus vague, des mécanismes de relations à travers lesquels passaient la vie et la mort: comment survivra un vieillard seul désormais incapable de travailler, ou un paysan pauvre lors d'une année sans récoltes" (Lévi, 1989, p. 62).



## 2. Local et global

### 2.1. Les lettres de l'oncle-curé

D'octobre à décembre 1899, les lettres de l'oncle rapportent des événements d'ordres multiples : global ou national comme local ou villageois.

\* D'ordre national ou global, comme ce "calme relatif qui règne depuis l'affaire Dreyfus (...) mais le feu couve. Il se rallumera dès la rentrée des Chambres. La Haute Cour doit statuer sur l'affaire Déroulède et consorts pour complot contre la sécurité de l'état " (22/10/99)<sup>258</sup>,

En décembre, les nouvelles politiques traduisent l'exaspération du prêtre :

"Le gouvernement est entre les mains des francs-maçons qui poussent à la guerre contre la religion, à la spoliation des congrégations et à la séparation de l'Eglise et de l'Etat" (6/12/99).

Par le même courrier, l'oncle envoie pourtant à Jean des "journaux de l'île et du continent" et annonce qu'il n'a pas renouvelé son abonnement à *La Libre Parole*. La perspicacité politique de l'oncle ne peut être mise en doute : s'il est certes un fidèle lecteur du *Conservateur de la Corse*, organe de presse de l'évêché diffusé auprès des desservants de paroisse, et dans lequel l'abbé Fioravanti manie une plume virulente contre les républicains, il ne fait que traduire une montée de la tension dans les villages où se produisent des incidents entre les maires républicains et les desservants de la religion<sup>259</sup>. L'oncle n'en anticipe pas moins les événements qui vont suivre dans les cinq années à venir : loi de 1901 sur les associations excluant les congrégations de la liberté d'association ; fermeture des écoles des congrégations non autorisées (1903) ; loi scolaire de 1904 qui exclut les congrégations, même autorisées, de la liberté d'enseignement ; séparation de l'Eglise et de l'Etat en 1905 ; dénonciation par la droite comme par la gauche des abus du cabinet André, Ministre de la guerre, en matière d'utilisation des francs-maçons pour obtenir des renseignements sur les sentiments religieux des officiers et leur loyalisme par le système des "fiches" (dont il a été tenu compte pour retarder l'avancement des officiers pratiquants). Dénonciation qui entraînera sa démission puis

<sup>258</sup> Allusion à la tentative de coup de force de Déroulède sur l'Élysée, en février, et à sa traduction, ainsi que dix-sept autres nationalistes devant la Haute Cour en juillet).

<sup>259</sup> C'est ainsi que, rapporte le mémorial (p.333) " à Olmiccia, le maire Ortoli s'oppose au curé Giudicelli le jour du vendredi Saint où, lors de la procession, les chants du pardon sont couverts par ceux de la Marseillaise".

celle du ministère Combes. L'oncle répercute ainsi le climat anti clérical qui caractérise le changement de siècle et domine la politique intérieure française en suscitant les passions les plus vives.

Notons que si, dès décembre 1899, il anticipe cette séparation, il ne l'acceptera toujours pas, une fois votée, en 1908. On le trouvera, le 8 mai, pestant contre "les sales cochons de francs-maçons", et le 10 septembre 1909 encore, contre la "maudite loi de séparation". Il est vrai qu'entre les deux dates, Pie X a succédé à Pie IX et lancé l'Encyclique "*Pascendi*" (1907) condamnant le modernisme intellectuel, exacerbant l'affirmation de la présence du surnaturel, encourageant la pratique de la communion, les dévotions particulières (dont témoignent les images pieuses de l'époque parvenues jusqu'à nous entre les pages des livres de messes : au sacré coeur, au culte des saints, à la dévotion mariale. Conservateur certes, mais loin de condamner le libéralisme économique, l'oncle-curé reste un gestionnaire appliqué, dans ses vues et ses pratiques (les travaux entrepris sur la propriété se poursuivant par la construction d'un four, en 1903, l'achat d'un pulvérisateur en 1904, etc.). Enfin, il prend des initiatives en matière d'achat et de vente foncière comme de projet d'alliance. Son devoir semble de placer la famille au premier rang de ses préoccupations, souvent même avant son sacerdoce ; comme en témoigneront sa "hâte de dire ma messe pour me rendre à Pratucheddu où j'ai des ouvriers pour effectuer un travail qui ne devrait pas te déplaire" (8/08/1900), ou son appel à Palme : "je n'ai des hosties que jusqu'à mardi prochain. Ne pourrais-tu pas m'en faire parvenir dans les deux jours" (5/07/1905), évoquant quelque *Dom Balaguère* Corse.

\* D'ordre local ou villageois, et ce à divers niveaux.

- Politique, avec les élections du conseil général, le 8 octobre 1899, par suite de l'invalidation de l'élection de Peretti par le conseil d'état ("Peretti a pour adversaire le docteur Leca mon ancien ami, de Lopigna, qui s'est livré pieds et mains liés à son adversaire pour battre Peretti. Le procédé est bien peu digne. La lutte est très sérieuse. Il est huit heures du matin et on ne peut encore rien prévoir")

- Civil, avec "Un assassinat, avant-hier, à Calcatoggio, (qui) a donné lieu à 6 ou 7 arrestations" (7/10/99) et "un coup de couteau donné par le cousin Paul Antoine et l'oncle de Sari à un individu de Sari. La lésion serait grave" (fin décembre), indices de la violence qui règne encore en Cinarca, mais épargne Sarrola, du moins dans notre corpus.

Villageois: nouvelles de la famille proche (Laurine a accouché d'un 4e garçon, santé de Palme), et élargie (cousin dans l'infanterie de marine, échec au baccalauréat...), du village ("le fils à Giocante Sarrola, sergent dans l'infanterie de marine vient de rentrer de Madagascar", un

autre est réformé). Ce qui dévoile l'intensité de la présence corse aux armées et assure la liaison avec l'activité du village, les notations météorologiques, l'annonce de mauvaise récolte, le renouvellement de contrat du fermier Catellagi "jusqu'à la Saint Michel 1900", les travaux agricoles réalisés ("qui plaisent à tout le monde, les meilleurs encouragements me venant de tous les gens de Sarrola et de toutes les personnes qui viennent visiter la vigne"). Les drames aussi, avec l'annonce d'un brève paternité : "Biancamaria est père d'une fillette" (8/10), qu'il a perdu le 6 décembre. Ou encore l'annonce de l'arrivée d'un nouvel évêque au diocèse d'Ajaccio, (Monseigneur Olivieri), l'épidémie de variole, l'envoi de journaux, la réception des mandats de Jean, la relance des demandes d'interventions pour la croix de la légion d'honneur (pour laquelle jusque dans le village "de très nombreuses personnes demandent des nouvelles et s'étonnent de la négligence du gouvernement à te récompenser" (6 décembre), d'autant que, dès mai 1899 le lieutenant Colonna (de Carcopino) a été lui-même décoré).

## 2.2. Les rapports, toujours

Les protestations de Jean, le 27 janvier 1900 ("Inutile d'écrire aux officiers à Paris : cela ne servirait à rien, au contraire. Du reste c'est une chose qui ne doit pas se faire") ne diminueront pas l'activité intense de l'oncle, pas plus que les explications de son neveu annonçant qu'il est au tableau d'avancement pour le poste d'adjudant, "ce qui n'est le cas que de six européens dans tout Madagascar", et espérant ses galons "d'ici août".

Le sergent sarrolais a désormais acquis une certaine confiance et une certaine patience que sa notation militaire des deux derniers trimestres 1899 ("très digne d'être nommé", "méritant depuis bien longtemps d'être adjudant") ne peut qu'encourager. Les rapports entre les travaux de l'oncle pour Pratudheddu et les siens pour Béjofo, entre les nouvelles de la famille et celles de ses camarades à Madagascar, les comptes rendus de la gestion de l'oncle, ses propres rapports, les échos de la santé des uns et des autres, les grands drames (mort de la fillette de Biancamaria, femme dévorée par les caïmans, variole à Ajaccio, fièvres à Madagascar) et petits drames (vendange réduite de moitié par les insectes et les merles), la reconnaissance de sa valeur par le village et par ses supérieurs ... : tout cela compose un savant patchwork d'émotions et d'échanges rejoignant cet état d'esprit de Blanchard lorsqu'il écrit d'Ankaramy, le 31 octobre, que "malgré l'eau qui tombe à verse le jour et la nuit depuis 8 jours", pour lui "maintenant, ça flotte et file 20 noeuds". Jean confirme en tous les cas, en novembre, que son travail de chef de poste lui "plaît énormément", faisant écho à Lyautey s'exclamant au sujet des responsabilités que Gallieni demandait à ses officiers et sous-officiers :

"Enthousiastes, passionnés, ils le bénissent d'avoir rempli leur vie, donné un aliment à leur activité, une fonction à leurs organes, un objectif à leurs facultés, de les avoir sortis, en décuplant leur rôle, de la dépression morbide de la lourde vie des postes" (Lettre, 9/02/95).

Au rapport circonstancié de l'oncle, signalant le 29 novembre, entre autre la plantation d'amandiers et cerisiers, et la redistribution d'orangers dans "l'enclos de la *casetta* et au-dessus du jardin", le détail du bail passé avec Jean Catellaggi pour qu'il se charge de "bien entretenir la propriété et de bien fermer les terres"<sup>260</sup>, répond le rapport de novembre signalant, outre la plus grande tranquillité de la région de Béjofo, le fait que "les indigènes qui n'enseménçaient jusqu'ici que le strict nécessaire de riz à leur consommation de crainte d'être pillés, en ont semé cette année d'assez grandes quantités", et que "plusieurs familles sont venues s'établir à Béjofo". On ne serait pas étonné de trouver dans ce rapport de chef de poste de novembre l'appréciation que Jean adresse à son oncle à la fin de ce même mois :

"Je suis très content du joli travail de Pratuscheddu. La question de l'"eau" était la principale et la plus importante. Je suis très content des résultats obtenus et souhaite que vous encouragiez Jean Catellaggi à s'établir à Pratuscheddu. Il pourra s'occuper plus sérieusement de la petite propriété".

Le rapport "militaire, commercial, agricole, industriel" du 4e trimestre accentue la relation et multiplie les pistes de lecture. Après le rapport militaire proprement dit, signalant la banalisation des patrouilles et la mutation de tirailleurs (pour maladie et emploi de clairon, qui pourraient trouver un écho dans les maladies signalées par l'oncle dans le village ou dans les PV de CM relatifs aux emplois de garde-champêtre), le chef de poste envisage une bonne récolte de riz tout en signalant la population de Béjofo en hausse. Mais, "la quantité de fruits que la nature donne libéralement (mangue, goyave, ananas, banane) ne donne pas d'inquiétude quant à l'alimentation". L'amélioration de la production agricole était une préoccupation de Galliéni. Officiers et sous-officiers qui avaient quelques connaissances en la matière furent invités à se transformer en véritables conseillers d'agriculture. A l'amateurisme de Jean, cependant chargé de développer la production agricole avec obligation de résultats à l'échelle de son village, correspond l'activité de l'oncle, féru de connaissances agricoles mais n'obtenant guère de résultats.

---

<sup>260</sup>l'enclos de Torre à l'exclusion des oliviers (qui n'ont rien donnés cette année) et de la glandée : 30 francs ; l'enclos de Pratuscheddu : 15 francs ; jardin : 30 francs ; vigne de Pratuscheddu : 20 francs ; l'enclos de Rosso planté cette année en maïs, St Augustin étantensemencé en blé".

### 2.3. Gallieni et Le Terrier

Ces rapports ont une ressemblance indéniable avec ceux des géomètres du Terrier corse regrettant un siècle plus tôt "le peu d'arts mécaniques sur la communauté" (de La Mezzana) et une culture trop axée sur la subsistance ("les habitants s'occupent de la culture et d'une partie de leurs terres mais avec assez peu d'intelligence. Ils auraient besoin d'instruction. Il ne cultive en quelque sorte que pour leur subsistance").

Le plan Terrier, comme l'administration française à Madagascar, font partie de ce regard statistique (au sens ancien du mot) que porte la France, monarchique puis républicaine, sur sa nouvelle conquête. Aux géomètres du roy, Testevuide et Bedigis, répondent, à cent ans de distance, les militaires de la république, Gallieni et Lyautey (volontiers surnommés plus tard "les bâtisseurs d'empire"), tous appliquant des grilles de lecture filles d'une culture et de schémas de pensées s'attribuant la civilisation et la mission de "régénérer l'isle" pour les uns, et de la "civiliser" pour les autres. "Les colonies sont faites pour les colons français" écrivait Gallieni des 1895, et ses attaches avec le grand capital (par le truchement d'Etienne et de Binger, directeurs des colonies) ne font guère de doute et expliquent qu'il se montra d'emblée favorable à la constitution de vastes domaines sur le modèle des sociétés concessionnaires du Congo. Ce ne fut pas le cas dans la région de Béjofo, peut-être du fait, noté par Jean, de l'éloignement des marchés, ajoutant cependant que "la difficulté pourrait être aplanie en brisant les quelques rochers qui se trouvent dans l'Andranomalaza entre An (illisible) et Mamanbolia", grâce à quoi "la région de Béjofo pourrait devenir un centre commercial très important" (rapport de décembre 1899).

On ne trouve pas à Béjofo ces compagnies coloniales qui se virent amplement dotées en terres : la *Maison Clément Delhorbe* qui se vit attribuer, après la proclamation par une loi de 1896 de la propriété éminente de l'état sur le sol, la bagatelle de 350.000 ha ; la *Compagnie franco malgache* qui en reçut 200.000 ; la *Société La Grande Ile* 110.000 ha ; la *Sambirano*, 41.000 ; la *Compagnie coloniale*, 31.000 ; ou la célèbre *Compagnie coloniale et des mines d'or de Suberbieville et de la cote d'ouest de Madagascar*, fondée par l'aventurier Léon Suberbie qui s'était fait attribuer 1,5 millions d'hectares en 1899 avant d'être confrontée à des difficultés de trésorerie.

À peine si le rapport fait mention de l'ouverture d'une nouvelle succursale de la maison Scopolitis qui, d'ailleurs, "ne fait pas de fortes affaires". Dès janvier 1900, une autre succursale, de la maison Ruggi, s'est établie à Béjofo ou elle vend de "la toile blanche dont les indigènes font des *lambas*, morceaux de toile de couleurs voyantes et variées très

recherchés par les indigènes" (id.).

L'inexistence de grandes entreprises dût au moins éviter dans ce secteur les abus constatés ailleurs, comme la dépossession de nombreuses communautés villageoises voire le déplacement de villages entiers. Mais il est vrai que la "pacification" était à peine terminée et l'administration encore à ses débuts. Il s'agit pourtant, comme à travers le Terrier, de :

"modifier l'ensemble de la formation économique et sociale, d'organiser sur un mode totalement différent la production et les rapports entre les hommes afin de rechercher une voie originale de passage au capitalisme agraire" (Rovere, 1997, p.164).

Au Terrier répond le monumental *"Guide de l'émigrant à Madagascar"* (1895) dont les trois volumes, augmentés d'un atlas, renfermaient une mine d'informations statistiques, géographiques, économiques et ethnographiques sur la grande-île et ses habitants. "Quelques indigènes, écrit Jean en décembre 1898, sont habiles à la construction de pirogues. Les femmes confectionnent des *lambas* en raffia". "Point de manufacture, note le géomètre du Terrier du canton de Mezzana, en novembre 1795, que quelques métiers de grosse toile". Dans les deux cas, statistiques et cartographie poussaient l'administrateur au-devant du militaire, lui-même instrument du politique, pour faire de la Corse et de Madagascar des terrains d'expérience et de véritables laboratoires grandeur nature à des fins non seulement de contrôle mais aussi de modification de l'espace social. Transformant en profondeur les sociétés "traditionnelles" en transformant la représentation qu'elles peuvent se faire d'elles-mêmes (traduisant la place de l'exploitation coloniale dans le processus de l'accumulation primitive selon le schéma marxiste), le Terrier comme les rapports de chef de poste sont des documents ethnologiques de première main par lesquels une société dévoile les images qu'elle a d'elle-même et qu'elle veut imposer à l'autre. Ce regard sur l'autre est étonnamment redondant à un siècle de distance. Les Sarrolais décrits par les géomètres du roi ne cultivent que pour leur subsistance, les habitants de Béjofo sont, pour leur chef de poste, "peu portés aux affaires". Mais ce regard est également contemporain : on se rappelle la visite du président "chez les sauvages" (1890), la référence aux "rudes hommes du 15e siècle" (1895) ou à ce "curieux mammifère" qu'est le Corse pour Mérimée, voire la certitude acquise (rapportée dans *"La Feuille Libre"*, en août 1900, à Ajaccio) "par les observations scientifiques du savant maître le professeur Fallot basées sur les indices physiologiques et publiées dans la revue d'anthropologie de Paris que la race corse n'a rien de commun avec la race italienne". Le regard de Jean sur Madagascar est contemporain de celui des continentaux

sur les corses, et il en est proche aussi par certains aspects.

Comment ne pas mettre en parallèle la proposition " d'aplanir la difficulté " de communication que sont les quelques rochers de la région de Béjofo, et la réalisation de la traverse de Sarrola qui n'a toujours pas aboutie en cette fin de siècle ?

Comme ne pas tisser de liens entre le fait que : "aucun colon ni concession de plantation de caféier ne se soit installés alors que la plantation pourrait en être tentée avec succès. Là région n'a aucune ressource minière. Les forêts renferment de grandes quantités de bois précieux. Les indigènes ne sont pas portés aux affaires", et le seul projet industriel jamais avancé sur la commune de Sarrola de recherches minières sur les biens communaux de saint Élisée?

Comment ne pas rapprocher, dans les deux îles, la fonction de l'impôt en argent de susciter des échanges commerciaux nouveaux et de détruire certaines formes d'économie ou des institutions y faisant obstacle (que la loi de 1900 sur l'autonomie budgétaire des colonies va généraliser à Madagascar). A Madagascar, un impôt personnel alourdi (taxant annuellement de plus de 25 francs tout indigène de 20 à 60 ans) se substitue au régime des prestations (50 jours par malgache de sexe masculin adulte et valide, rapidement ramené devant la résistance des populations à trente jours, régime lui-même substitué à la corvée royale). En Corse, le conseil municipal de Sarrola proteste, le 7 juin 1903, contre l'article 5 de la loi des finances du 31/03/1903 selon laquelle les communautés auront la faculté de remplacer les prestations en nature par une taxe vicinale :

"Mr le maire dit qu'il croit être l'interprète de toute la population imposée en maintenant le statu quo " et le conseil municipal, en " considérant que les contribuables sont déjà assez surchargés d'impôts et s'acquittent de la prestation en nature au moment où ils ont le moins de travaux agricoles, qu'ils font ce travail dans leur intérêt même vu qu'ils entretiennent les chemins qu'ils fréquentent " déclarent " qu'il y a lieu de maintenir le statu quo, c'est-à-dire la prestation en nature".

Du moins les Sarrolais eurent-ils à indiquer leur choix et leur préférence. Comme les autres idéologues de la colonisation, Galliéni sut trouver d'éloquents formules pour vanter le caractère éducateur et moralisateur de l'impôt (lequel représentait une charge considérable pour des paysans sans grandes ressources pécuniaires) qui incitait les Malgaches à produire davantage. Substituant l'économie de marché à l'économie de subsistance, il offrait surtout l'avantage de contraindre les paysans autochtones à s'engager pour le compte des sociétés coloniales ou sur les chantiers de travaux publics, dotant ainsi l'île d'un réseau routier, avec le concours du génie militaire (1900 : liaisons Tananarive-Tamatave, route du nord-ouest Tananarive-Maevatanana, Tananarive-Majunga soit près de 1.000 km au départ de Galliéni en

1905).

L'opuscule de Lyautey que l'oncle adresse à Jean mentionne que :

"La route n'est plus seulement la ligne d'opération, la route d'invasion, mais la voie de pénétration commerciale de demain. Tel plateau, aux bonnes communications, aux abords faciles, ne vaut plus seulement comme position stratégique ou tactique, mais comme centre de relations économiques, comme centre de marché prochain, et tout s'y fait en conséquence. Telle riche plaine n'est plus seulement un point de ravitaillement militaire, mais un centre de culture et de ressources à aménager".

Du moins, saisissons-nous sur le vif que :

"l'argent qui, pour certains est le signe de la transformation, est promu par d'autres au rôle d'agent principal de celle-ci; il est présenté comme possédant une puissance singulièrement corrosive, il est le grand destructeur de lignages, de solidarités constitutives du village" (Althabe, 1970, p 149).

Cette grande proximité et cette grande différence tout à la fois pourraient permettre une réflexion plus générale sur le rôle du passage des prestations en nature à l'impôt en argent dans le développement de l'économie.

"Les géomètres du Terrier ne cessent de dénoncer la situation inextricable du statut de la terre et de ses fruits. Leur volonté de classifications vise ni plus ni moins qu'à supprimer "légalité" préjudiciable aux progrès. C'est-à-dire briser ce mode de production où chacun, grâce à ses petites propriétés, aux communaux et aux droits d'usage, par le biais de l'organisation communautaire, de l'individu et de la mise en valeur dans le cadre du groupe familial, parvient à vivre sans être contraint à la seule vente de sa force de travail. Dans cette vaste entreprise de la subvention territoriale, "l'impôt moderne" cher aux ministres réformateurs Turgot et Necker occupe une place stratégique centrale" (Rovere, 1997, p.165).

En cela, la République incarnée par Gallieni est bien fille de l'Encyclopédie et des Lumières. Un article de la revue *Corsica*, contemporain de ce débat déjà animé à l'époque (2/12/99, n°1) ne manque pas de souligner la situation *sous-coloniale* de la Corse :

"Corses! La France riche à milliards prodigue sans compter son or, son amour, son sang à toutes les peuplades arabes qui constituent son domaine colonial et nous lésine le droit de vivre. Assainissement de nos plaines, écoles pratiques d'agriculture, achèvement du réseau vicinal, prolongement des tronçons de voies ferrées, adjudication des services maritimes postaux, en un mot, tous les projets dont la solution aurait pu contribuer au relèvement matériel de notre infortuné pays dorment dans les cartons des ministères... La mesure est comble, archi comble. *Un si ne po piu. E ora ch'ella finisca!*" (Cela ne peut plus durer. Il est temps que cela cesse!).



#### 2.4. La "démilitarisation" et l'apprentissage administratif

L'accélération de l'insertion de Jean dans l'administration du poste de Béjofo, cette "démilitarisation" prônée par Galliéni et chantée par Lyautey comme un "mode d'emploi qui met en oeuvre quotidiennement, à toute heure, outre les facultés viriles, initiative, responsabilité, jugement, lutte contre les hommes et les éléments", qui "décaporalise", en fait certes un exécutant du système administratif mis en place par le gouverneur de Madagascar, mais les informations nécessaires à la prévision des événements futurs et à la gestion du présent n'en sont pas moins traduites par des attitudes psychologiques ou mentales intégrant son "héritage" villageois. Son analyse des données de la situation s'en trouve forcément imprégnée : enfant et adolescent à Sarrola, il a connu les pluies dévastant le village, l'état piteux des voies de communication, l'existence des prestations, la lente pénétration de l'argent, et ses rapports militaires ne sont pas sans en porter la trace. D'autant que les lettres de l'oncle-curé et ses propres réponses entretiennent et gardent vivants non seulement une mémoire ou un souvenir du village, mais le quotidien et les événements de toutes natures qui en font l'actualité et la vie même. Les changements, les modifications apportées à la gestion du poste sont en étroite correspondance avec les changements et modifications de Sarrola (départ de jeunes militaires, luttes politiques), de la famille (naissance, patrimoine), de l'oncle lui-même (projets, réalisations, opinions, déceptions...) et son expérience, se réorganisant au contact de cette correspondance, distend ainsi l'espace local - Sarrola, Béjofo - en une expérience à la fois unique, duale et multiple.

Il ne s'agit pas seulement de relever les correspondances immédiates entre Sarrola et Béjofo (car il faudrait alors donner "la construction d'une grande case devant servir de salle d'école", en novembre 1899, qui s'inscrit dans le programme d'éducation de Galliéni mais qui doit représenter pour Jean l'exemple même d'une réalisation quasi immédiate s'opposant aux lenteurs et aux multiples tracasseries inhérentes au projet de construction de la maison d'école de Sarrola), mais aussi de constater une véritable initiation à l'administration, politique au sens large, d'un territoire. L'expérience coloniale de Jean depuis le Tonkin, décrit ainsi une boucle dont un moment central est sa présence à Béjofo, comme Pho-Trinh en a constitué le premier moment. Il faut d'autant plus insister sur l'importance de son expérience coloniale en tant que véritable initiatrice/inspiratrice de l'entrée en politique de Jean lors de son retour à Sarrola qu'il n'a pas d'antécédents familiaux, ni "d'hérédité politique", au sens où Pourcher (1992, pp.101-107; 1997, p.226) parle d'"héritage du mandat" (Santu, par exemple, n'a jamais été maire de Sarrola), cette expérience coloniale acquise remplaçant en quelque sorte

une hérédité politique familiale.

Jean représente certes cet homme qui, suivant encore Lyautey (9/2/1895) "a guerroyé sous tous les ciels, manié la troupe à toutes les grandes occasions, qui croît lui aussi à l'évolution nécessaire du rôle d'officier; il voudrait quelques piastres de plus pour faire ici une salle de lecture et semer sa citadelle de jeux et de jardins", car il a déjà réalisé quelque peu ces sortes de voeux par la construction d'une grande case d'école, dès novembre 1899, et, en février 1900 "un essai d'imprimerie" à base de colle de poisson, à qui Bouchard, sergent à Ananalava souhaite la réussite ("Bonne réussite à l'imprimerie nationale de Béjofo et à son directeur").

Mais il pratique et expérimente dans l'administration du poste de Béjofo ce "sens commun" villageois qu'il emporte et utilise comme viatique culturel, comme il a emporté la carte d'état-major contenant la commune. Il en ramènera de Béjofo, l'expérimentation et le goût pour en faire "la preuve" à Sarrola. L'expérimentation en quelque sorte "civile" de sa jeunesse sarrolaise est transposée dans l'administration "militaire" de Béjofo pour revenir, enrichie de celle-ci, à l'administration "civile" de Sarrola. À Béjofo, il répète Sarrola, à Sarrola, il répétera Béjofo.

Jean rapporte ainsi sa tournée à son supérieur :

"Durant la tournée que je viens de faire dans le canton, je n'ai vu nulle part la moindre marque d'hostilité à notre égard. Partout de l'anxiété à notre arrivée, une anxiété mêlée de crainte. Ces gens-là dont beaucoup nous voient pour la première fois et qui ne nous connaissaient que par ouï-dire, se demandent, la chose est naturelle, ce que nous venons faire auprès d'eux. Après quelques mots de causerie, les visages s'éclairent, surtout aux mots de "guerre aux *Maroufélanas!*". C'est parmi les habitants des vallées situées entre les deux énormes chaînes qui sont à l'est du canton que l'ignorance de nos intentions paraît la plus grande. Ils manifestent une joie franche (à ce qu'il me semble) lorsque je les leurs développe en quelques mots. C'est là que j'ai trouvé les signes les plus sympathiques, les chefs les mieux intentionnés et les plus actifs : ainsi Marofototra, gros village perdu au fond des bois, Antsahabé, Manongarivo, sont des villages fort bien bâtis. Les habitants de Marofototra ont porté à 3 m la largeur du sentier dans une partie très boisée et cela sur une longueur d'environ 8 km. Ceux de Manongarivo ont fait un canot pour traverser la rivière du même nom. La plupart des chefs des villages m'ont paru avoir beaucoup d'ascendant et d'autorité sur les *bourjanés*. Je compte réunir à Ankaramy - qui compte actuellement 16 grandes cases et s'accroît de jour en jour - périodiquement tous les chefs pour leur donner des explications sur les obligations imposées aux *bourjanés*, leur parler de Madagascar et de la France (...). Ankaramy commence à prendre vie, les habitants sont joyeux, à peu près tous les soirs ils font de la musique et chantent et il n'est pas rare que les sons de l'accordéon ne s'éteignent qu'à l'aube. Un commerçant malgache recevant des marchandises d'un indien d'Andrana... s'est établi à Ankaramy. Il existe aussi plusieurs petits marchands de riz, bananes, miel, sel, chez lesquels les soldats du Poste font beaucoup d'achats. Le riz est bon partout. Il est mûr dans les environs du village de Andjiadjia, on commençait à le couper lors de mon passage. En ce moment la majeure partie de la population passe ses jours et ses nuits à veiller au grain des miradors qu'on voit dans les rizières. Les chefs ont conscience de leurs fonctions qu'ils remplissent d'une façon satisfaisante. En ce moment ils s'occupent très activement du recensement de la population. De retour de d'Andra-ta (sic) où ils ont assisté au *kabary* du 27 février, les chefs indigènes ont répété aux *bourjanés* de leurs villages les instructions contenues dans

la circulaire numéro 936, qui paraissent leur avoir fait le plus grand plaisir (suppression des droits de p.p., circulation plus libre). Les principales ressources du canton de Béjofo sont : le riz, le maïs et le manioc. L'exportation de riz dans le courant de ce trimestre peut-être évaluée à environ dix tonnes. Il n'est pas fait commerce de maïs et de manioc ou du moins très peu et dans ce cas, sur place, les habitants n'en cultivent que le strict nécessaire à leur consommation pour se permettre d'attendre la maturité du riz. Les indigènes de Béjofo possèdent très peu d'aptitude pour le commerce. Les dix petits commerçants qui se trouvent dans les différents villages du canton ne font pas de brillantes affaires. Le prix actuel du riz, sur place, est de 3 à 3,50 F. la mesure d'environ 20 kg. Le maïs et le manioc n'ont pas de prix fixe".

L'adjonction au rapport de modèles de formulaire concernant les indemnités, les ordres de route, demandes de mandats, état des munitions, effectif des postes, des vivres, voire des "décédés" nous ramènent aisément aux PV des CM de Sarrola, d'autant que Lyautey précisait que Galliéni n'était incompris que des "indignés qui déclarent que si on leur a appris à commander l'exercice ce n'est pas pour être maire, architecte ou ingénieur", toutes fonctions qui, on le voit, ne semblent pas avoir rebuté Jean, au contraire.

L'armée et l'autorité militaire le contraignent à fixer les limites de son secteur, à en dénombrer les richesses et les possibilités, voire l'état d'esprit :

"Les bornes et les arrêts sont au fondement des états bien policés, principalement ces bornes que sont les dénominations claires et stables. les pouvoirs d'états qui tolèrent mal les tendances nomadiques et le flou des frontières supportent encore moins les flottements sur ce point (l'identité, avant d'être une affaire d'ethnologues, est une affaire de police" (Caisson, 1997, p.94).

Mais, le comble de cette attitude<sup>261</sup> est qu'elle renforce Jean dans son appartenance villageoise Sarrolaise, parce que c'est en "se mesurant" ainsi à d'autres qu'on prend la mesure de son groupe, qu'on en renforce l'attachement. Ainsi Jean parle-t-il de " tournées dans le canton", multiplie-t-il les toponymes, les précisions géographiques, les appréciations sur le caractère trompeur du Malgache<sup>262</sup>, la possibilité de relations de "ses" villageois avec les rebelles, la crainte d'être pillés, "l'anxiété mêlée de crainte à notre arrivée". A tel point que son expérience coloniale pourrait apparaître comme "l'histoire d'un aller-retour" où Jean va

<sup>261</sup>Digne de celle que les géomètres du Terrier appliquèrent à la Corse sans véritable succès en raison de la résistance que les indigènes opposèrent par une culture du flou, du bougé", une culture qui, face aux agents de l'étatisation, brouille les pistes" (id.) parce qu'elle utilise d'autres mesures que celles du cadastre ou d'un État civil (comme, pour Knudsen (1985), la vendetta est un moyen parmi d'autres de tracer une frontière nette entre "les miens" et "les autres").

<sup>262</sup>comme le géomètre royal Bigidis notait le flou des unités de mesures, celles du public et du privé, de la propriété et du commun, voire "la possibilité des Corses de changer à leur gré de nom de famille, de n'avoir que des noms de baptême, de ne pas avoir de noms de famille, de s'en choisir ou d'en changer à volonté, sans qu'il n'y ait plus de bornes pour s'arrêter".

accomplir par un détour nécessaire sa vie sarroloise.

La "tournée dans le canton" du rapport de mars 1900 n'évoque-t-elle pas la tournée d'un candidat aux élections du conseil général tel que l'oncle-curé en faisait état pour Sarrola en octobre, ou celle que le *Journal de la Corse* (14/01/1905) rapporte sous le titre "Tournée de conférences" :

"Monsieur Forcioli, candidat du parti républicain à l'élection du 20 janvier prochain n'ayant pas le temps de visiter, comme il aurait voulu, toutes les communes de l'arrondissement d'Ajaccio, entreprendra dès demain une tournée de conférences. Pour permettre au plus grand nombre d'électeurs possible d'y assister, ces conférences auront lieu dans les communes qui par leur situation topographique se trouvent communes au centre de toute une région. Demain dimanche vers 2 heures de l'après-midi Monsieur Forcioli parlera à Ucciani, aux électeurs du canton de Sarrola et de Bocognano. L'itinéraire est fixée pour les autres jours de la façon suivante : lundi midi, Sagone, pour les électeurs du canton de Piana, 3 heures : Vico, cantons de Vico, Soccia et Evisa; mardi 14 Sari (...)"

### 3. Josée épistolière

Josée envoie sa première lettre (qui nous soit parvenue) le lendemain de ses 27 ans<sup>263</sup> (Sarrola, le 11 novembre 1899). Cette première lettre est tendre et archétypalement sororale.

"Mon cher frère. Reçois l'expression de ma plus grande affection et les meilleurs souhaits de bonne année que puisse former une soeur qui t'aime et pense toujours à toi. Je regrette bien cher frère que tu ne sois ici pour pouvoir t'embrasser et t'exprimer tout ce que mon coeur a pour toi, mais il faut prier et c'est ce que je fais à chaque instant que nous jouissions toujours dans une bonne santé et avec une bonne fortune surtout toi qui est dans un lieu mal saint (sic) mais on dit que le temps vient à ceux qui l'attendent comme ça nous pourrons nous rattraper à ton arrivée qui ne sera pas long s'il plaît à Dieu que tu arriveras pour te reposer. Toute la famille se porte bien ainsi que le nouveau-né<sup>264</sup>. Une soeur dévouée et qui t'aime pour la vie."

Nous savons que cette lettre a été précédée d'autres, non conservées, perdues ou détruites. Jean précisait, le 10 avril et le 20 décembre 1898, la réception de plusieurs lettres de sa soeur et, le 15 novembre, qu'il avait eu des nouvelles de l'oncle-curé par Josée. L'existence même de la collection de cette correspondance particulière montre que le geste ultime (jeter) ne fut pas

<sup>263</sup> Nulle part dans le corpus nous ne trouvons trace de l'anniversaire des acteurs mais bien plutôt de leur fête, ce qui dénote une sacralisation certes renforcée par l'insistance de l'église mais aussi une religiosité concernant l'individu confondu avec le saint dont il porte le nom, l'intégrant ainsi dans la durée, voire le temps long ou l'éternité de la sainteté, plutôt que la reconnaissance de la ponctualité chronobiologique de l'engendrement et de la naissance.

<sup>264</sup> Il s'agit du 4e garçon de sa soeur Laurine dont la naissance est signalée par l'oncle le 8 octobre.

accompli et que la préservation de cette correspondance avait une valeur, quelle qu'elle fût, pour Jean.

Le 28 novembre, Josée annonce et commente la lettre de Jean du 28 octobre "parvenue il y a deux jours". Écrite à l'oncle-curé, elle a circulé dans la famille et a été lue par tous. "Beaucoup de joie que tu sois de la meilleure santé que le bon dieu puisse te l'accorder longtemps. Toute la famille se porte bien ainsi que le petit".

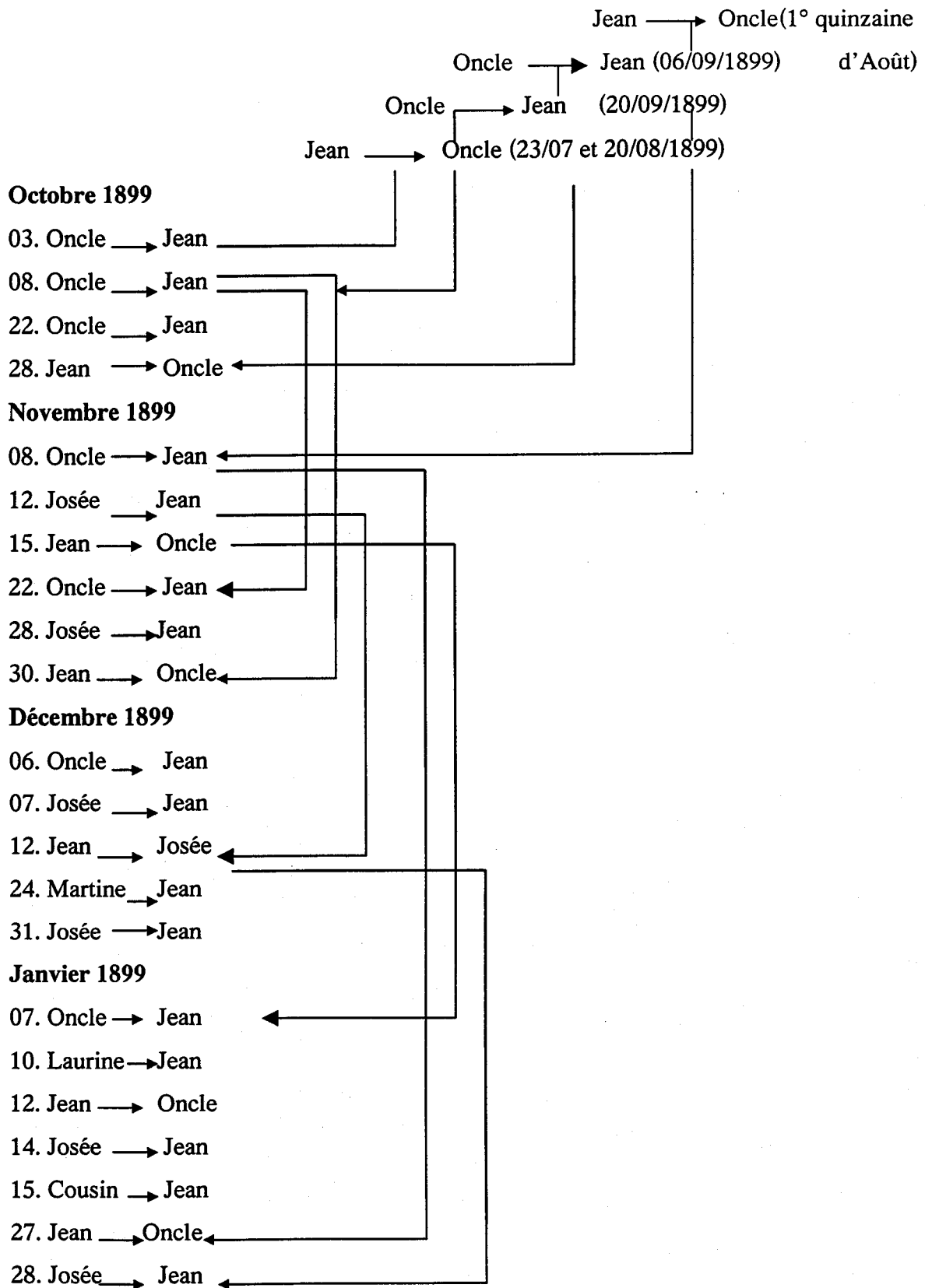
Le plaisir de constater cette bonne santé s'accroît du retour des nouvelles de la santé de la famille, agrandie du nouveau-né de Laurine. Cette réciprocité classique de l'échange épistolaire rassure et réunit la famille dans un cercle de solidarité quasi physiologique. Josée pratique cette réunion à distance tout au long de sa correspondance, sans en faire cependant une nécessité introductive absolue. Une lettre chaque quinze jours en moyenne, comme pour l'oncle-curé, parfois 3 par mois, vont constituer sa participation à la correspondance qui va désormais prendre la forme d'une véritable polyphonie à trois voix. La mise à plat simplifiée de la correspondance pour les derniers mois de 1899 à 1900 en donne une image approchée.

La sécurité acquise par Jean à Béjofa est ressentie par la famille et se traduit par le fait que l'envoi d'une lettre coïncide avec la réception d'une lettre de Jean, la correspondance acquérant ainsi un rythme plus régulier et une attente moins tendue que lors de son installation au poste ou, lorsque, le 8 novembre, l'oncle annonçant la réception de la lettre de la première quinzaine d'août, ajoutait qu'il "souffrait du silence" de Jean et "manquait de courrier".

La fin de l'année consacre l'effervescence cyclique du rituel des vœux, souhaités par Jean dès le 15 novembre à l'oncle et Palme ainsi qu'à ses autres oncles et tantes de Sari (dont il reçoit les vœux en retour le 15 janvier), à Josée sans doute à la même date puisqu'elle envoie ses vœux en retour le 12 novembre. Le 24 décembre parviennent à Jean ceux de la fille de l'oncle Dominique, Martine, écolière à Ajaccio, annonçant qu'elle va concourir au brevet : "Voilà le nouvel an qui entre", commence une lettre qui laisse transparaître sous les formules d'usage transmises par les *Secrétaires*, les manuels et l'école, une affection traduisant l'importance et l'intensité des liens familiaux.

Hors de leur contexte, beaucoup de ces lettres féminines (Josée, Palme, Martine) utilisent un vocabulaire quasiment amoureux qui donne à saisir l'intensité des liens :

"Je trouve le papier bien froid pour exprimer toutes ces choses, mais il faut espérer que nous ne serons pas toujours séparés et que je pourrai me dédouaner à notre première entrevue de toutes les privations que me fait éprouver ton absence" (Martine, 24/12/1899).



**Aperçu de l'intrication de la correspondance (détail)**

La date, se prête, bien sûr, au resserrement effusif de ces liens ("pour te dire mieux qu'à toute autre époque combien je t'aime et combien je te respecte"), l'écolière concluant de "mille baisers de ta cousine qui t'aime et qui désire en échange une place dans ton coeur et elle sera heureuse. Ta cousine qui t'aime et qui est toute à toi de coeur". Voeux enfin, "de bonne et heureuse année, de longue vie et d'avancement" de son beau-frère Paul François, mari de Laurine, joignant une lettre de son fils Ange-Marie (huit ans) qui "commence à copier" et qui reprend les termes mêmes de son père. La lettre s'achève sur un vibrant " pour la vie ta soeur et ton beau-frère et les petits neveux t'embrassons d'affection ". Derniers voeux recueillis, ceux du chanoine Fioravanti, sur une carte de visite glissée dans la première lettre de l'oncle-curé pour 1900, le 7 janvier.

Trois lettres de Josée referment notre corpus pour l'année 1899 et le siècle, dont la dernière le 31 décembre. Elles traduisent le bonheur de la soeur de savoir son frère en bonne santé :

"Ta lettre du 28 octobre m'a éprouvé beaucoup de joie que tu sois de la meilleure santé et que le bon dieu puisse te l'accorder longtemps " (28/11/99), "Je ne puis qu'être enchantée des bonnes nouvelles que tu me donnes sur ton état de santé que le bon dieu puisse te l'accorder pour toujours et toujours de mieux en mieux. Il en est de même de moi pour le moment Dieu merci ainsi que toute la famille " (31/12/99). "Toute la famille se porte bien ainsi que la petite" (28 /11/99).

La famille est un *chjosu* clos et préservé, sécurisant, qu'accentue encore l'absence de ponctuation de Josée et son invocation rituelle et fréquente de Dieu, qui place le groupe sous la plus haute protection, tout en court-circuitant celui qui dans un schéma chrétien classique devrait en être l'intercesseur ou le représentant autorisé, l'oncle-curé, qui apparaît plutôt pour Josée comme gestionnaire des biens familiaux (y compris elle-même ! , ce qui explique peut-être son attitude par rapport au prêtre et ses remarques parfois acerbes à son encontre, comme son "*farracaca!*", se passant de traduction, du 19 mars 1901, d'autant plus véhément que Josée n'emploie qu'exceptionnellement des mots corses).

Les deux premières lettres sont écrites d'Ajaccio où Josée, descendue pour faire réparer sa machine à coudre "chez le mécanicien", a rencontré l'oncle Pascal, malade, et a dû le soigner, la veille de son retour pour Sarrola .

"Ses filles tu sais bien quelles sont obligées de travailler pour manger et alors comme elles sont si près à me faire du bien si elles pouvaient, il me semblait trop d'ingratitude de partir".

La misère n'est jamais bien loin. Josée en rapportant les nouvelles de la famille de l'oncle Dominique, désormais à Ajaccio, avoue "qu'il n'y a pas encore rien pour eux" et qu'ils "sont là sans aucune ressource (...) depuis que l'oncle est descendu et qu'il attend l'emploi" mais que

cela n'empêche pas son épouse (et ses filles) de "vouloir faire voir avec nous comme avec les autres qu'ils sont bien, surtout la tante".

C'est une première illustration des tensions, jalousies et défis qui parcourent l'univers féminin villageois voire familial. Entremêlant dans "cet ensemble de regards "de biais" qui se croisent sans cesse" (Ravis-Giordani, 1990, p.44) les catégories du privé et du public, du familial et du communautaire, les commérages constituent, par les discours tenus à chaque moment sur les autres, "le moyen, pour la communauté de réguler le comportement de ses membres" (Luckman, Lindenfeld et Simonin, 1991, p.122).

La misère toujours proche renforce ainsi la reconnaissance de Josée pour "les 2 mandats de 50 et celui de 100 francs reçus": grâce à toi et à tes bonnes volontés le travail des autres est très peu " (31/12) et plus loin : "tu me dis que pour mes étrennes, tu m'envoies 100 francs, et oh cher frère et moi je ne puis que t'envoyer un reflet d'un million de baisers".

Autre grief de la soeur : le cousin François Antoine Peretti, parti au service militaire à Toulon le 16 novembre, s'il est bien " monté " (d'Ajaccio à Sari, dans sa famille), " ne s'est pas pris la peine en descendant de venir nous voir à la maison " (à Sarrola). La force des liens familiaux qu'entretiennent les visites, la correspondance, les nouvelles transmises des uns aux autres est ainsi sujette à remise en question au moindre relâchement qui amène à s'inquiéter ou à suspecter la continuité de ces liens. Si ce n'est le plaisir éprouvé à la réciprocité de l'état et des vœux de santé, prioritaire dans ces dernières lettres de l'année, on n'observe pas de structure particulière dans la hiérarchisation des nouvelles qui semblent couchées sur le papier "comme elles viennent" à l'esprit de l'épistolière. Tantôt c'est la maladie de l'oncle Pascal et les difficultés de ses filles qui prennent le pas sur les manquements du cousin, tantôt c'est l'annonce du décès de la petite-fille d'Anna Biancamaria née au mois d'octobre ; d'autres fois les nouvelles d'un autre cousin et des cousines Pozzo di Borgo semblent primer sur celles de l'oncle Pascal et ses filles, renvoyées à la fin de la lettre. Ainsi est-ce à la demande de Jean que le mariage de Joseph A. est exposé par le menu : "Justement j'ai causé avec sa soeur. Elle vient de me dire qu'il a écrit il y a deux jours en racontant son voyage de noces qu'ils ont fait le tour de l'Italie et presque toute la France", en ajoutant ce commentaire: "Il aura pris une dot, peut-être la fortune de la race" en parlant de la mariée, "femme brune mais très jolie", les nouveaux mariés venant peut être passer quelques jours pour les fêtes de Noël.

La chronique des mariages est riche : celui de "Mlle Toussainte Tusoli avec Baptiste Carcopino a été fait ça en grand. Il est allé même le beau-frère (Paul François, le mari de Laurine) et il y avait beaucoup de monde."

Mais la lettre peut aussi bien se terminer par le récit d'un accident (ou d'une tentative de fuir



l'armée?) :

"Je te dirai que j'ai appris que le fils de F. Giacomoni le matelot était en congé pour quelques jours à son village et en tenant un fusil à la main sans faire attention le coup est parti et s'est blessé à une main et quelques doigts sont partis et il faudrait que j'aille voir sa mère à Sari si elle n'est pas ici pour mieux savoir. On dit qu'il est à l'hôpital militaire".

Ce dernier exemple illustre le fonctionnement des nouvelles au village ("j'ai appris", "on dit", "pour mieux savoir") et les vérifications à la source auxquelles on doit se livrer.

### 3.1. " Rien de nouveau à Sarrola "

La famille elle-même n'est guère évoquée sinon pour signaler sa bonne santé. "Toute la famille se porte bien" : l'expression semble une extension quasi naturelle de la famille, gagnant de proche en proche toute la parentèle et débordant par capillarité largement sur de grandes composantes du village. Le 31 décembre, l'expression est cependant l'occasion pour Josée de signaler que "Laurine continue et de plus en plus ses intérêts et ses manières de faire", critique qu'elle renouvellera le 28 janvier 1900 où elle traitera sa soeur "d'intéressante" mais sans qu'il y ait lieu de "s'en émouvoir" parce que "ça ne durera pas longtemps, c'est seulement sa manière de parler". On trouve d'ailleurs trace de ce conflit intra familial dans la lettre du 10 janvier 1900 de Laurine et de son mari à Jean :

"je m'empresse de te donner des nouvelles de la famille que nous sommes tous bien pour le moment et nous sommes tous en paix avec Josée et l'oncle-curé, il ne faut pas croire que nous soyons en mauvaise harmonie non nous sommes bien".

"Pas de nouvelles intéressantes à raconter", "pas autre chose d'intéressant à te dire", "pas autre chose d'intéressant à te raconter pour le moment", constituent les circonlocutions classiques utilisées pour prendre congé, avant les embrassements. Ces expressions, elles aussi, donnent l'image d'un monde rond et clos, épuisable dans l'écrit et l'espace ocre de la page mais certainement pas dans celui de l'oralité, de la conversation continuée par la réception des lettres. Circonlocutions qui racontent encore combien de choses importantes on peut voir se produire quand, en apparence, il ne se passe rien, et qui sont, aussi bien, les stratégies quotidiennes d'un fragment du monde villageois sarrolais au dernier jour du 19e siècle. D'une façon plus générale, c'est bien entre le "on doit se contenter de peu" et "il faut de tout pour faire un monde", entre "les petites choses", les "petites histoires", les "petits riens", bref la

réalité de la vie quotidienne, la modeste chronique d'une mythologie casanière un peu confuse (dont Berger et Luchman n'hésite pas à faire "la réalité souveraine" (1986, p.34)), que peut se glisser une anthropologie existentielle qui se voudrait transversalité entre ce tout et ce rien qui fait signe vers l'humilité qu'il y a pour l'anthropologue à reconnaître l'écart et la transversalité entre la globalité de ce monde à appréhender et le peu de connaissance à laquelle il peut prétendre.

Le quasi oral "rien d'intéressant à dire", outre sa fonction ritualisante et sécurisante, dans son aveu d'exhaustivité, agit comme code intra linguistique qui sert à passer la parole à l'interlocuteur. S'il a pour fonction rituelle de restaurer, entretenir, prolonger ou relancer l'échange ("nous souffrons de ton silence et manquons de courrier" (08/11/99), il débouche parfois sur le paroxysme de l'absence de l'autre transformée en prière ou supplication de retour :

"Tu ne parles pas encore de ton arrivée. Est-ce que tu as l'intention d'y rester longtemps, allons cher frère tu n'en a pas assez avec ces colonies tâches de rentrer au plus tôt de manière à que tu puisses profiter de l'exposition de Paris ça servira pour te distraire un peu au moment de ton repos de ton congé que tu passeras dans ta maison et au milieu de tes parents qui sera une joie cher frère pour ta soeur qui ne pense qu'à te voir et qui attend ce jour comme le plus beau jour de sa vie et rien que pour te voir reposer et sans souci de ces lieux si malsains de toute manière " (7/12/99).

"Je finis cher frère en te disant au revoir ou plutôt en te disant ta soeur qui t'aime pour la vie je t'embrasse encore bien fort ta soeur dévoué et toute à toi " (31 décembre 1899).

L'aspect interminable de ces séparations, l'impossibilité de se quitter sans déchirement avéré et proclamé, la grandiloquence simple, l'enfilage en collier des bonnes raisons de rentrer, l'intensité des mots et des sentiments, disent, au-delà de l'écrit et de son support, l'*et caetera* infini de l'attraction familiale, du *philos* qui l'anime et l'entretient<sup>265</sup>

### 3.2. Le passage du siècle

L'écriture sans ponctuation de Josée étire sa litanie d'affection entre les deux siècles sans faire allusion à ce passage. Une seule lettre du corpus semble d'ailleurs y accorder quelque intérêt, mais elle vient de Decoulanges, militaire en poste à Béfotana, qui on s'en souvient, propose à cette occasion à Jean de se retrouver à " l'endroit-où-ça-monte le premier jour du 20e siècle pour y faire ensemble la bombe d'adieu" (13/12/99), pour fêter ainsi

<sup>265</sup>Certains auteurs y liront pus volontiers la soumission de la femme méditerranéenne et la "sanctification" du sexe masculin par les soeurs et les épouses, telle que l'on pourrait en trouver l'origine tragique dans l'*Antigone* de Sophocle, par exempl).

davantage un départ très attendu par Decoulanges<sup>266</sup> que le passage d'un siècle à l'autre.

Ce seuil n'en fut pas un à Sarrola, du moins dans notre corpus. Les vœux furent "de bonne et heureuse année", les nouvelles, familiales, météorologiques ("la visite de la neige" signalé par l'oncle-curé début février, "le froid superbe" pour Josée, le 14 janvier), patrimoniales (pour l'oncle s'inquiétant des travaux de la propriété), l'essentiel s'organisant par rapport au retour, attendu par tous, de Jean : bref le sacré d'un habiter apparenté à l'être et aux êtres plutôt que le profane d'une chronologie.

Si la dernière lettre du dernier jour du XIX<sup>e</sup> siècle (31/12/99) renouvelle l'attachement, et la dépendance, de Josée à son frère, la première lettre du XX<sup>e</sup> siècle est de l'oncle-curé (7/01/1900) qui s'inquiète de l'attitude du fermier de Pratucheddu qui, depuis la date traditionnelle de renouvellement des contrats (le 21 septembre), n'a "jusqu'ici pas mis le pied à Pratucheddu, étant retenu par ailleurs pour des labours. C'est la belle mère et la belle-soeur qui font la besogne". L'oncle fournit également des nouvelles de la vigne qu'il a "commencé à mettre en bon état" et fera "bientôt greffer". Mais le point commun entre les dernières lettres de Josée et les premières de l'oncle est bien le retour, espéré, attendu, voire réclamé de Jean. "Au cas où on devrait t'envoyer dans un poste malsain, tu devrais songer à rentrer", s'inquiète l'oncle, "Tu travaillerais dans un emploi que tu pourrais solliciter au Ministère ou ailleurs" (7/01/1900). Inquiétude et presse qui va désormais accompagner ses lettres comme le liseré de deuil (cf infra) qui bientôt encadrera celles de Josée.

"6 février : En cas de mutation, veille à ce que l'endroit soit sain".

21 février : " Tu me diras si tu comptes rentrer dans le courant de l'été prochain".

8 avril : " Si on te propose un poste malsain, refuse et rentre".

22 avril : " Il ne faut pas trop demeurer aux colonies".

6 mai : " J'ai appris avec plaisir ton maintien à Bêjofo".

8 juillet et 8 août : " Quand comptes-tu rentrer en France ?".

Jean "ne sait pas encore s'il rentrera dans le courant de l'année" (12/01/1900) mais il commence à y songer, d'autant que les conseils de ses camarades vont dans ce sens. L'un de ceux-ci, dans un mot non daté, le félicite de sa prochaine médaille de l'Anjouan et précise

"A nos galons d'adjudant maintenant! S'ils ne viennent pas d'ici août, je vous engage à faire comme moi, pour vous débrouiller pour la France. Il va y avoir près de 150 à 200 nominations en France vers décembre-janvier pour remplacer la fameuse bande d'engagés et appelés de 1885".

<sup>266</sup>qui écrit plus tard : "Voilà ma position : danser sur un pied et prendre tous les matins la longue vue pour rechercher à l'horizon l'apparition du bateau tant désiré qui m'apportera la réalisation de mes espérances" (8/2/1900).

Il faut également compter avec l'attrait de l'exposition universelle de Paris. La publicité considérable faite autour de cet événement préparé depuis des années, et dont on vante qu'il "sera la fin d'un siècle de prodigieux essors scientifiques et économiques (...) ; le seuil d'une ère dont les savants et les philosophes prophétisent la grandeur et dont les réalisations dépasseront sans doute les rêves de nos imaginations" (Actes organiques de l'exposition, 1896), n'a certainement pas laissé Jean insensible. Chantant la perspective d'un avenir inconnu et idéalisé où les temps besogneux sont révolus et font place à l'allégresse et à l'illusion, l'exposition a bénéficié d'un budget gigantesque (120 millions de francs). Elle va accueillir 50 millions de visiteurs d'avril à novembre 1900. Les relances de l'oncle-curé pour s'y rendre en sa compagnie (07/01, 21/02, 22/04, 06/05, 07/06, 08/07), jusqu'à cette exclamation fataliste du 7 janvier "Il est bon de voir Paris avant de mourir", et sa décision finale d'y aller seul au mois d'août ("Je partirais à Paris dans le courant de la dernière semaine d'août pour une vingtaine de jours"), l'insistance de Josée, en novembre 1899, ont conduit Jean de "l'intention d'aller visiter l'exposition de Paris" (12/01) aux hésitations relevées dans les réponses de l'oncle, puis à son renoncement dès le mois de mars, forçant ainsi la décision de l'oncle de s'y rendre seul, après de longues hésitation surtout dues à la gestion de la propriété et au besoin de réaliser des économies pour le voyage et le séjour à Paris.

L'oncle-curé, grand lecteur des invectives traditionalistes du chanoine Fioravanti cédera finalement à la magie de la "fée électricité" (illuminant un palais de verre monumental grâce à 12000 lampes), au premier trottoir roulant, au "maré-rama" ou au "trans-sibérien" (qui proposent aux spectateurs, installés dans un paquebot ou en train de luxe le panorama d'un voyage en Méditerranée ou d'un périple entre Moscou et Pékin), du cinéorama (où le visiteur est placé sur une nacelle de ballon sous laquelle dix appareils de projection fonctionnent simultanément), au cinématographe (avec les premières projections sur écran géant (25 m sur 15 m) des films de Louis Lumière)<sup>267</sup>, au vertige de cette ville dans la ville englobant tout un quartier, de la Concorde au Champs de Mars, véritable microcosme de l'architecture et des progrès scientifiques industriels et universels réunis à Paris dont ils font la capitale artistique, miniature des espoirs et illusions du monde.

Le curé de Cannelle en ramènera le *Catalogue de l'Exposition* comprenant trente-deux vues photographiques et des dépliants. Son voyage n'en sera pas moins perturbé par une grève du

---

<sup>267</sup> Le cinéma arrivera à Sarrola en 1936, avec la prise en charge par le maire (Jean), le 20 avril, du matériel des écoles publiques, "un appareil cinématographique Excelsior E B 32, type H58 en ordre de marche complet destiné à des séances scolaires publiques en vue de la formation professionnelle, l'enseignement et la propagande agricole".

personnel maritime de Marseille gênant considérablement les relations entre le continent et la Corse :

"L'île est quasiment isolée" signale Grimaldi (1997, III, p.452) et la municipalité de Bastia se plaint du mépris avec lequel la Corse est traitée. Si l'exposition de Paris à l'honneur de posséder le premier trottoir roulant du monde, "les trottoirs du cours Napoléon, à Ajaccio, ressemblent à la route des Sanguinaires qui, comme tout le monde le sait, est renommée pour ses ornières" s'indigne le *Journal de la Corse* du 22/05/1900.

La France compte 41 millions d'habitants. La Corse environ 295.000; elle est à son maximum démographique. Et aussi, en cette première année du 20e siècle, 15 millions d'usagers ont emprunté le métropolitain, 30.000 téléphones sont en service et 350 000 ampoules éclairent les foyers de 2 millions de français, alors que les lampes à pétrole Beck "gracieuses et sans odeur", font tout juste leur apparition sur les tables et les cheminées des foyers corses, vantées par une publicité alléchante ( elles valent de 10 à 20 francs, selon la qualité).

Le 18 janvier, Mgr Lorenzi, le nonce apostolique du pape, sacre Mgr Olivieri évêque d'Ajaccio. Le même jour, le *Journal de la Corse* signale que la criminalité dans l'île est loin de diminuer, 25 affaires sont inscrites au seul rôle de février.

A Sarrola, à "la visite de la neige" du 6 février, additionné d'un "temps bien mauvais sur terre et sur mer" a succédé un "orage effrayant subi, mardi, par la Cinarca lors duquel la foudre est tombée sur la maison du maire de Cannelle sans qu'il y ait eu d'accident ou de perte d'homme, mais tout le mobilier a été réduit en miettes" (6/02/1900)

Le mauvais temps dure depuis le début de l'année. Le 14 janvier, Josée signale "Ici en ce moment il fait un froid superbe" et s'inquiète du possible froid que peut subir Jean "pendant l'hiver". À sa méconnaissance de l'inversion des climats répond la "saison des pluies" de Madagascar, le 27 janvier ("pluie continuelle, aucune patrouille") et la notation d'un camarade selon lequel le climat est pire que celui du Tonkin, obligeant les coloniaux, pour se garder des pluies torrentielles, "à monter des tentes à l'intérieur des cases".

Les envois de journaux dans le sens Sarrola-Béjofo ont continué, accompagnés de sélection et de remarques critiques de l'oncle ("Je ne crois pas que *l'Observateur de la Corse* fasse tes délices. À moi il ne m'intéresse pas. Je n'avais qu'un abonnement de 3 mois qui finit à la fin du mois", le 6/02). Faisant suite au non-renouvellement, dès le 6 décembre 1899, de l'abonnement à *La Libre Parole*, cela traduit moins une modification des opinions politiques de l'oncle<sup>268</sup> dont la soif et la capacité de lecture ne se démentent pas qu'un "sentiment

<sup>268</sup> D'autant que le ministre des affaires étrangères Delcassé vient de demander au pape Léon XIII, le 26 janvier, d'appeler au calme les catholiques français indignés par l'expulsion des Assomptionnistes de leur couvent et que

d'économie" (23/05) "qui (lui) fait cesser tout abonnement" et l'empêche "d'envoyer des journaux" au moins pour un temps. Le même jour, il envoie cependant "le premier volume de *l'Histoire Militaire de la Corse* par le capitaine Paoli et Poggio di Venaco. Il se procure régulièrement les publications de la Société des Sciences Naturelles et Historiques de la Corse (SSNHC) (dont il possède la traduction (1888) des Chroniques historiques par le chanoine Letteron). En juin il enverra à Jean l'opuscule de Lyautey sur le rôle de l'armée coloniale dont il a lu un compte rendu en mai " dans un prospectus ". Sa bibliothèque comprend des livres religieux, théologiques ou pratiques, comme "*Le Saint de chaque jour*" de l'Abbe Chapiat ; d'histoire, comme la "*Storia di i Corsi*" de Fernando Gregorovius ; de philosophie, comme celui d'Antoine Piccioni (Bastia, 1878) ; de littérature et poésie (Virgile) ; des dictionnaires (comme le *Lexique Français-Latin à l'usage des classes élémentaires* par E. Somer, 1880, 18e édition chez Hachette) ; de droit ; et jusqu'à ce "*Dictionnaire des dictionnaires*" (sous la direction de Paul Guérin, Paris, librairies imprimeries réunies, 1892, en 6 tomes plus appendices), dont la préface indique, parmi les intentions des auteurs, qu'il "importait qu'en face de ses monuments consacrés à l'erreur (lire : les "autres" dictionnaires, laïques) un autre fut élevé qui inscrivit en tête de son programme le respect et la défense de cette vérité dont l'église catholique est, au profit du genre humain, la gardienne suprême" ; projet que n'aurait pas désavoué le chanoine Fioravanti. Cet appétit de lecture ne se démentira pas : jusqu'à sa mort, il s'abonnera et se désabonnera à des revues aussi diverses que *l'Almanach des Missions Franciscaines* ; *Tout pour la Corse* ; *l'Annu Corsu*, (revue critique anti kantiste des questions qui touchent la notion de la foi) ; *le Prêtre aux armées* (bulletin bimensuel des prêtres et des religieux mobilisés pendant la première guerre mondiale) ; la *Buona Semente* (...) et augmentera ses acquisitions de livres, par exemple : *La vie réelle de l'homme, son but, sa destinée*, par Eugène Paradizy (Montauban, oeuvre d'un ami du foyer, 1909, 1,30 francs), ou les publications de la SSNHC.

La relation inverse Béjofa-Sarrola consacre l'envoi plus ou moins régulier de mandats : 100 francs reçus le 7 janvier par l'oncle, 90 francs le 6 février à Dominique, 100 francs d'étrennes à Josée, l'annonce enfin le 12 janvier que " je ferai mon possible pour vous faire parvenir les quelques économies que je pourrais faire ".

S.C.D.  
REUNION

### 3.3. Quelle division des tâches ?

Nous n'allons pas tarder à voir surgir dans la correspondance de Josée le statut féminin comme plus spécifiquement liées aux "rives dangereuses du sacré" (Albert, 1998, p. 34) de la naissance et à la mort et au régime de "l'entre-deux" qui relie ces événements (maladie, rêve, mariage) et spécifie en quelque sorte la femme dans son identité de genre ou son "sexe social" (Albert, id), avec d'autant plus de signification dans le cas de Josée que le seul homme de la maison (hormis Jean, aux colonies) est un prêtre.

Nous allons la voir vestale des affects et émotions qui font la solidarité et l'unité familiale et faire rayonner de son écriture l'aspect sensible des événements et des personnes, qu'elles appartiennent à la famille proche, éloignée, ou au village. Profitons de l'esquisse de ce statut pour faire remarquer qu'il n'y a guère de "division des tâches" dans la correspondance entre elle et l'oncle-curé avec Jean. D'une part, du fait que si les lettres envoyées par Jean peuvent être lues par tous (du moins certaines), Josée et l'oncle écrivent chacun de leur côté et ne signalent pas forcément les mêmes événements ou n'y prêtent pas le même sens et la même importance. L'oncle habitant le presbytère de Cannelle, Josée et lui ne se rencontrent qu'à l'occasion des visites de l'oncle à Pratucheddu ou des fêtes religieuses ou familiales. D'autre part, ils ne mettent pas le même silence sous les mots qu'ils écrivent, ne donnent pas à entendre pareillement ce qu'ils taisent. Le partage se fait moins entre

- la gestion et les travaux agricoles, pourtant domaine de prédilection de l'oncle, puisque Josée peut en parler, du moins en donner une version (comme lorsque, à l'occasion des inquiétudes de l'oncle, en janvier, pour le travail de Pratucheddu par J. Catellaggi, elle écrit à Jean, le 14 janvier :

"L'oncle-curé était ici hier avec palme. Il paraît que maintenant ta propriété est bien cultivée se trouvant au compte de compère Jean. Il s'occupe bien à son intérêt bien entendu mais au moins tout ira au mieux à ce que l'on voit nuit et jour il y a toujours quelqu'un toujours à faire quelque travail et puis il y a tous ces animaux et tout ça donne du bien à ta propriété, j'espère qu'à ton arrivée s'il plaît à Dieu tu seras plus content de toutes ces choses qu'à la dernière fois".

Version qui dissipe quelque peu les inquiétudes de l'oncle, voire magnifiant l'activité du fermier dans un excès inverse),

- la politique comme un domaine spécifiquement féminin, puisque Palme commente les événements ayant trait à l'élection de 1901 )

- les naissances et les décès comme domaine de Josée, car ils peuvent être également évoqués

par l'oncle,

- ou encore des visites et événement survenus.

Le partage tient plutôt à l'intensité et au privilège accordé à tel ou tel aspect, approfondi ou négligé, à la sélection sociale ou inter et intra familiale différentielle suivant les épistoliers. L'oncle-curé écrit-il en effet en tant qu'homme, prêtre, ou gestionnaire ; et Josée en tant que femme, soeur, responsable de l'entretien de la maison, couturière à domicile, ou encore du coeur de ce "mystère féminin" que les hommes réservent aux femmes, avec son cortège d'abnégation et de modestie que lui accorderait "le bon vouloir d'une société masculine fondée sur l'apparence" (Culioli, 1990, p.170).

#### 4. Le traitement différentiel de l'information

Nous retiendrons deux distinctions dans le traitement différentiel de l'information :

1) Celui, en février 1900, de trois événements différents émergeant dans la correspondance de l'oncle et de Josée.

\* Pour Josée, un regain de tension intra-familial entre sa soeur Laurine et elle-même, et un accident au village lors de la construction de la maison communale.

\* Pour l'oncle, le "retour" de l'oncle Dominique à Sarrola à des fins de vente de sa propriété.

2) Le traitement différentiel par l'oncle et par Josée d'un même événement: les orages de mars et la mort d'un petit neveu.

##### 4.1. Des sélections personnelles d'événements différents

###### 4.1.1. Josée

- Un conflit intra familial : une soeur "de plus en plus intéressante"

Nous commencerons par Josée, l'affaire entre l'oncle-curé et l'oncle Dominique ne trouvant son aboutissement qu'au mois de mai, tout comme les suites de l'accident de la maison commune. "Hier, pour te faire voir comme notre soeur Laurine devient intéressante de plus en plus ainsi que notre beau-frère, mais il ne faut pas s'en émouvoir, ça ne durera pas longtemps parce que c'est seulement sa manière de parler", commence Josée le 28 janvier après avoir annoncé sa rencontre avec Mr Miniconi, l'instituteur qui avait écrit un article sur Jean dans le *Journal de la République* de l'année précédente. Le litige porte sur la part d'impôts de la maison d'habitation dont Jean est propriétaire, mais que partage Josée avec



Laurine et sa famille (son mari Paul François et leurs quatre enfants): l'oncle-curé, arguant du fait que Laurine est mariée, demande que son mari règle leur part d'impôt (11,40 francs). Laurine, arguant du fait que cette maison n'est pas à elle, répond que c'est au propriétaire (Jean) de s'acquitter de l'impôt. Josée rapporte la "négociation" sur le mode de l'échange oral, traduisant sur le papier et par écrit, comme souvent, la discussion des parties :

"Disant l'oncle que c'était le beau-frère comme c'était de juste et de loi qui devait payer ce que c'était de la maison, et le beau frère ainsi que Laurine que c'était l'oncle qui devait payer parce que la maison n'était pas à eux; voilà ce qu'elle répond : c'est pas notre affaire. L'oncle : je n'entends pas ça." (28/01/1900)

Sans doute pour ne pas prendre parti ou envenimer la dispute, l'oncle-curé se retourne alors contre Josée : "Et bien Josée débrouilles-toi. Tu n'as qu'à payer tout ça". Josée cède tout en gardant son calme (quoique le ton de la lettre donne à entendre sa colère) : "C'est passé assez doucement mais il a fallu céder comme une imbécile". Elle n'en a pas moins pris la défense de son frère :

"Seulement j'ai dit que tu n'étais pas hors de ta maison pour que les autres fussent tranquilles en toute manière et qu'elle (Laurine) devait même remercier le bon dieu de n'avoir que la contribution qu'il était de droit de la maison à payer parce qu'ils étaient larges et tranquilles sans avoir aucune dépense grâce à ta bonne volonté et qu'elle devait payer sans se faire comprendre de rien bien que se fussent le double de ce que c'est et au lieu de ça est tout au contraire".

Elle en appelle à son frère pour régler le différend à son retour, mais s'applique d'une part à ce que Jean ne soit pas "contrarié" par le litige à l'intérieur de la famille, qu'elle atténue et relativise, et d'autre part à excuser sa soeur auprès de son frère : "Tu ne dois pas te contrarier puisque ça ne vaut pas la peine, c'est son caractère et en même temps sa richesse d'esprit" (par quoi il faut entendre certainement sa "personnalité" -au sens populaire de "forte personnalité"). "Caractère" dont Josée fournit une explication familiale, liée à l'éducation de sa soeur : "une richesse d'esprit que nous lui avons voulu lui donner en la laissant toujours maîtresse et patronne de tout", remarquable explication du conflit familial par la dynamique familiale même, prenant ainsi la forme d'une clôture ou d'une légitimation. Le temps arrangera le conflit "et tout ira bien" assure Josée, qui relativise encore le désaccord et prodigue mille apaisements à son "cher frère", le rassure sur la suite et la "combinaison" qui la verra "envoyer l'argent dès demain à Ajaccio pour payer de suite pour peur des frais et tout sera fini je te prie cher frère ne t'inquiète par parce que je te dis ça pour te donner tous les renseignements de la maison".

Pour une fois le "rien d'intéressant ici" s'est développé en un événement "intéressant"... au premier chef la maison. Le fait même de rapporter le différend intra familial renforce l'existence de la famille, à la fois dans la singularité et la différence (de "caractère" entre autres) des membres, et dans sa cohésion et sa solidarité, puisque la discussion a tout de même eu lieu et un règlement tout de même été trouvé pour le plus grand profit de la famille, "comme si l'on préférait le théâtre répété, l'exposition solennelle des idées, la mise en scène gesticulatoire, à la réalité des choses, qui se règlent tant bien que mal d'elles-mêmes et s'arrangent chemin faisant" (Fusina, 1995, p. 589).

Plutôt qu'une entité désincarnée ou abstraite, dégagée des conflits, la famille perdue par ses conflits, peut aller jusqu'aux limites de l'implosion tout en se conservant et se perpétuant par le conflit et le dialogue. Le conflit permet paradoxalement de valoriser les individus et leurs différences/singularités : indépendance et caractère entier de Laurine, sens des valeurs, du sacrifice mais aussi de la cohésion familiale et de diplomatie à l'égard des uns et des autres pour la cadette, rigueur et volte-face de l'oncle-curé laissant Josée régler l'impôt ; tout cela rapporté sous la forme du compte rendu vivant d'un événement qui dit le quotidien de la famille B., ce samedi 27 janvier 1900, à Sarrola-Carcopino, où il faisait un "froid superb" avant que le village n'ait "la visite de la neige".

Quinze jours plus tard l'affaire semble réglée :

"Rien d'autre chose d'intéressant à te raconter pour le moment si ce n'est que je puis te dire que nous sommes tous très bien et tous d'accord, chacune le sien bien entendu mais surtout depuis que nous avons parlé de la contribution et que nous sommes restés à faire comme je t'ai dit je t'assure cher frère que nous sommes bien et qu'il sont bien calmes et nous sommes bien" (11/02/1900).

L'insistance tient certes à la répétition propre à l'oralité de Josée, mais ne manque pas de traduire une tension durable, le maintien du statu quo dépendant de la cohabitation des deux soeurs ("chacune le sien bien entendu"), et la correspondance de Josée n'ayant pour but que d'informer Jean des relations intra familiales "comme s'il y était" :

"Ne pense à rien tout sera pour le mieux et si je t'ai dit ces choses c'est pour te mettre au courant de tout cher frère car tu es bien loin et tu pourrais en penser même davantage car tu les connais autant que moi".

Ces "flèches" socio-affectives mettent en évidence différents types de relations de chaque acteur par rapport à son environnement et les liens entre les différents acteurs : de l'affection aux égards réciproques, de la cohabitation à la coprésence, de la co-action à l'affrontement,

des tensions psychologiques et aux injustices, des crédits et des débits intra familiaux qui composent "la balance des comptes familiaux et le grand livre des comptes de la famille" (Schutzenberger; 1998, p.29). S'il y a bien une régulation perpétuelle des règles de fonctionnement familial qui, au quotidien, sont plutôt implicites, et composent un véritable mythe familial (à usage interne et codifié par de véritables *patterns* de fonctionnement et de comportement), le conflit de ce 27 janvier 1900 vient mettre à nu la *gestalt* relationnelle en faisant apparaître des fonctionnements explicites qui déséquilibrent brutalement les "comptes familiaux" et peuvent aller jusqu'à ébranler la cellule familiale. Josée se fait alors l'agent de cette "loyauté implicite ou invisible" que l'explicite du conflit risque d'entamer.

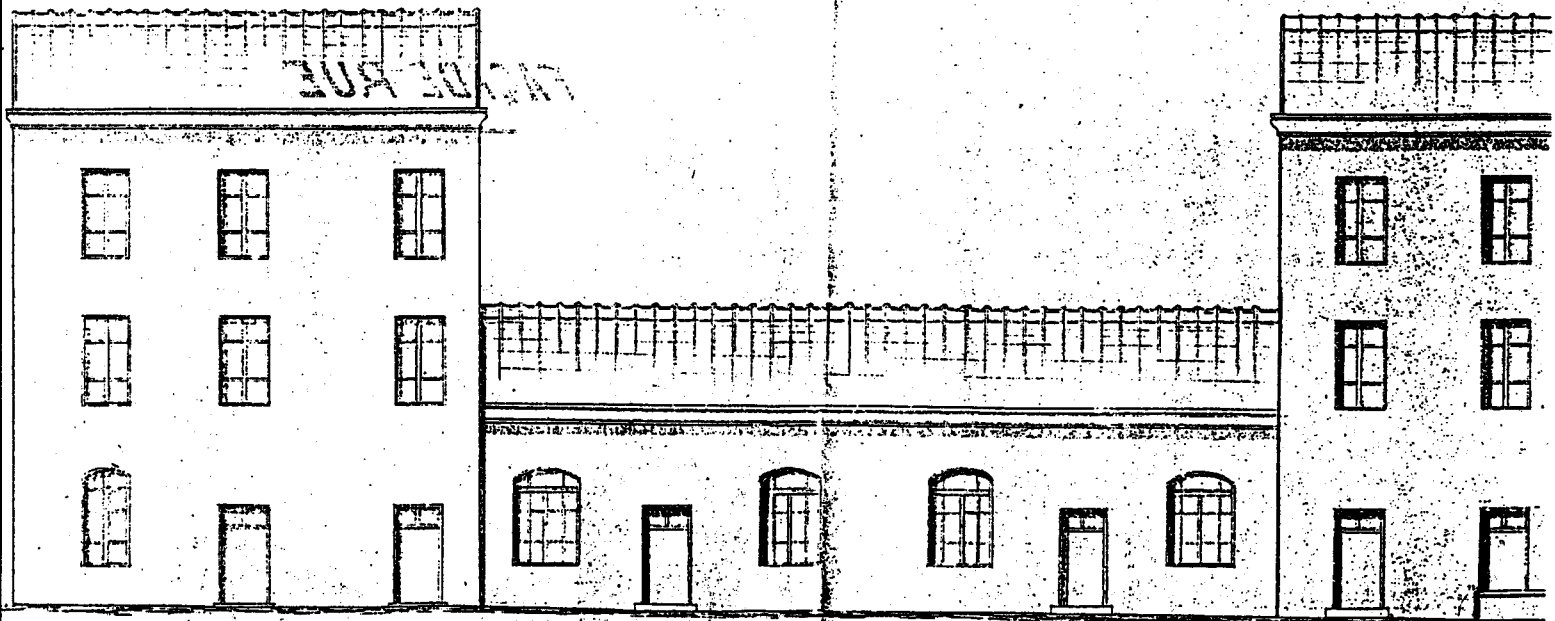
En outre, elle assume le rôle "d'agent informateur" pour le compte du frère "bien loin" à qui importe le moindre détail, dans un but de contrôle, d'autorité, de justice et de protection à distance (quasi magique) de la fusion familiale, en un *tone* de communication instantané (la distance étant abolie par l'oralité, la quotidienneté d'expression et la volonté d'exhaustivité de Josée) entre la maison et le poste de Jean, entre Sarrola et Béjofo<sup>269</sup>.

L'ambiguïté avec laquelle elle met Jean de son côté ou se met elle-même du sien, entre sa soeur et son beau-frère réunis en un couple ("tu les connais autant que moi", "comment ta soeur devient intéressant de plus en plus ainsi que ton beau-frère"), est profonde car sous le *nous* employé se dissimule à la fois : la réunion/communion des deux soeurs et du frère, la séparation des deux soeurs entre elles et la séparation entre Laurine d'un côté et Jean/Josée de l'autre, cette dernière séparation tenant autant au mariage de Laurine -à sa "demi-sortie" de la famille et à sa captation par une autre famille ("notre beau-frère")- donc à la tension inter-familiale qui fait un village, qu'à la famille elle-même. Sous cette ambiguïté du *nous*, comme souvent sous celle de *l'ici* -et plus peut-être que dans la maison comme unité de sens du point de vue de l'habiter, du sang et de la généalogie- vit l'ensemble des relations internes à un tout, sur le mode allégorique/emblématique d'un rapport au monde entre l'existential quotidien et le mythique, dans lequel, que l'on se brouille ou que l'on s'entende, que l'éminemment singulier s'exacerbe ou s'accorde, c'est en fin de compte à un "cercle magique", un territoire réticulé et plein, de l'ordre de la condition d'existence qui ne s'apprend ni ne s'acquiert, un état, qui s'entretient de sa propre dynamique, que l'on a affaire. Par la respiration de ses tensions et résolutions, ce *nous* familial rejoint -du côté supérieur, l'ici du village où se concentre le vécu originel et la fierté d'en prononcer le nom- et du côté inférieur, le membre

<sup>269</sup>Qu'elle en ait reçu mission, formelle ou informelle, de son frère, importe peu, l'essentiel étant qu'elle ait traduit ou compris ainsi la nécessité de défense de la famille et s'en acquitte avec une sincérité et une bonne foi, voire une naïveté ou la simplicité d'un zèle non feint.

COMMUNE (ARFOLA) (ARCOBOL)

FAÇADE SUR RUE



*Archi.  
A. N. 6. 22. 1860*

de la famille en tant qu'il est dépositaire du "sens commun" (de la "psychologie sociale") de la famille et du village.

- La "catastrophe " de la maison d'école

Le second événement rapporté par Josée est l'accident survenu lors des travaux de construction de la maison d'école.

"Le jeudi 8 février il y a eu une catastrophe ici à la maison communale qu'on avait commencé à travailler pour la finir. Les maçons faisaient des ponts pour travailler (des échafaudages) et des personnes qui se trouvaient là ont voulu monter les aider (...). Il y avait là ce pauvre Jules Jacques Antoine de Carcopino qui a été blessé à une jambe et a été porté de suite à Ajaccio pour les médecins, Ange Toussaint le fils de Tramanellou, Baptiste Pellicini, qui a été blessé à la tête et qu'on ne sait pas s'il s'en tirera (ainsi que) quatre maçons d'Ajaccio qui ont été blessés " (11/02/1900)

Dans le corps même de la lettre, l'annonce de la catastrophe n'est pas particulièrement mise en exergue ou en évidence. Elle s'inscrit entre une visite de l'oncle-curé et de Palme à l'occasion d'un enterrement, et le passage du cousin François Paravisini qui apporte des nouvelles des parents et salue Jean.

Quinze jours plus tard, les nouvelles sont encourageantes : "Les blessés de la catastrophe, Ange Toussaint, Jacques Antoine, vont bien". Elles sont renouvelées à l'identique le 14 avril, Josée écrivant que "J. A. de Carcopino est toujours un peu boiteux mais il est assez bien, il t'envoie le bonjour et ses félicitations" (certainement à l'occasion de la fête familiale organisée pour les galons d'adjudant de Jean). La lettre du 11 février annonçant la catastrophe contient également les nouvelles de la réconciliation familiale à propos des contributions à payer pour la maison et l'annonce d'un projet du cousin Louis qui termine son service.

" Je veux te dire malgré qu'on veuille tenir le secret tu n'as pas besoin de lui dire s'il ne te dit rien, comme quoi il a fait sa demande dans la gendarmerie mais il lui manque quelques jours pour pouvoir y entrer, alors il écrit que son père fasse des démarches pour qu'on puisse le nommer quand même ".

Comme le fait remarquer Ravis-Giordani (1990, p.44), si l'auteur du commérage avance masqué, celui du secret est au plus intime, leur opposition touche à la maison, à la distinction public/privé, révélant combien " dans une société où l'interconnaissance se combine avec le secret ,ce qui est su n'est jamais su qu'en partie, le secret accompagne tous les actes ". D'autant que Josée rapporte tous les événements survenus à la maison à son frère et que Louis ne peut pas l'ignorer. Une lettre du 20 mars adressée par Louis à Jean le confirme d'ailleurs :

SARROLA-CARCOPINO (Corse). - Groupe scolaire



"Inutile de te narrer ma situation actuelle, d'autres auront déjà accompli cette besogne pour moi". L'oncle-curé pour sa part, écrit le 21 février que "Louis, libérable dans quelques jours, va demander à entrer dans la garde républicaine". Le jeu du "dévoilement" du secret entre deux personnes consiste à le partager avec un tiers en lui faisant obligation de n'en rien révéler au premier protagoniste pour laisser le soin à celui-ci de le dévoiler et de boucler ainsi le cercle. Si le premier protagoniste livre au second le secret dans le but (in) avoué qu'il le livre au troisième (mais sans lui adjoindre de faire cette dernière action), il possède l'avantage de savoir que le troisième protagoniste sait le secret mais qu'il ne sait pas que le premier protagoniste sait qu'il sait, lui laissant l'initiative de dévoiler/confier le secret et de devenir ainsi son "obligé". Cette fausse opacité où tout le monde partage des secrets, (ou du moins certains en partagent certains), crée une forte complicité entre les détenteurs et un jeu de dupe qui n'abuse en fait personne mais entretient une complicité "sacrée" entre les membres, d'autant plus forte que ces secrets sont pour la plupart d'ordre familial. "Jusqu'aux années 1960 écrit Giudici (1996, p.180) famille et identité ne se distinguent pas. Lorsqu'il veut se caractériser, le corse met en avant la force totalisante des solidarités familiales qui s'imposent à l'individu, le précédent, lui dictent les choix qui structurent sa vie et sa vision du monde".

Si la correspondance, et les énormes décalages qui y sont constatés (ne serait-ce qu'entre Jean, l'oncle-curé et Josée) affine quelque peu cette assertion, la famille n'en apparaît pas moins comme le lieu à partir duquel on interroge : on parle d'elle, en quelque sorte en elle, avec les mots qu'elle dit ; elle tisse le réseau des signifiants qui organisent (différentiellement) les (différentes) pensées, l'inscrivant dans l'espace de la parentèle et du village.

Ici, le réseau et le secret, la famille, le village, l'intimité ou la subjectivité, sont liés (ce que montre nettement la non hiérarchisation des thèmes abordés, le "mélange des genres" de chaque lettre), signe par excellence de la dépendance réciproque et bénéfique qui unit les membres d'une même famille. On ne se cache rien puisque le secret est la forme même (du moins une des formes majeures) de l'échange familial, et que l'on sait toujours que quelqu'un cache et partage quelque chose, même s'il peut se faire que l'on ne sache pas de quoi il s'agit concrètement. Du coup, il n'y a pas, dans l'acte de correspondance cette distinction entre le privé familial et l'intime individuel comme refuge contre les contraintes et bienséances de la famille (on a même vu à l'occasion de la chicane à propos de l'impôt d'habitation que les frictions et tensions pouvaient fonctionner comme lien et ciment de la fondation/refondation familiale), distinction de l'expression singulière d'une singularité/subjectivité qui se confie, *versus* une écriture "convenue".

"les communautés qui partagent de semblables manières de lire ou un même rapport à l'écriture ont d'autres principes de cohérence, qui traversent les différences d'état ou de fortune et qui s'inscrivent dans une commune identité donnée par l'appartenance à un sexe, une génération, une confession, ou encore, un territoire, un modèle éducatif, etc." (Chartier, 1996, p. 9).

Cela tient à la puissance, l'irradiation de l'oralité que l'apprentissage scolaire du français n'a pas entièrement détruit, d'autant que les filles en ont moins bénéficié que les garçons. Les expressions orales ("froid superbe" (14/01/1900) ; "la mer dans la cave" (03/1900) ; "nos lettres se seront rencontrées" (7/05/1902)), sont restées puissantes, ainsi que les répétitions qui sont l'esprit même de l'oralité, comme le proverbe, petit système quasi fermé dont la fonction est de lutter contre l'usure de la parole, la syntaxe et les corsismes ("Hier a écrit Louise" ; "lenouvel an qui entre" ; "même bien que je me trouve" ; " se la prendre"). Le Français semble alors avoir servi à écrire ("graphier") en Français du Corse oral. Écriture ordinaire et écriture privée sont supprimées dans *l'oraliture*, mode particulier de transmission des informations ou des sentiments et vision "à haute condensation symbolique" (Salini et al, 1987, p. 127) qui privilégie musique et poésie, porteuses à la fois de la pérennité orale et de l'imaginaire mythique, qui composent une géographie des métaphores, du non formulé, de la trace, de la présence et de l'absence, du silence et du secret. "Moyen privilégié de véhiculer les mythes, précisément parce qu'elle ne fonctionne pas suivant la même logique que celle du discours ou plutôt de la pensée écrite" (Salini, 1996, p.26), l'oraliture ne constitue pas seulement un autre mode d'expression mais "une autre pensée" (id), la pratique de l'oralité étant d'abord et surtout "une attitude spécifique face au sacré" (id) qui se précise encore dans la suite de la lettre avec l'exposition du rêve de Josée.

- Le rêve comme révélateur de l'univers symbolique

Car Josée rêve, et rapporte ses rêves. Le 11 février, le 30 mars, début juillet. L'enquête menée sur la commune amènerait pour sa part à penser qu'au village on rêve beaucoup et que la prémonition y est chose fréquente<sup>270</sup>.

Le rêve est une inscription typique de l'individu à l'intérieur d'un univers symbolique (tel que défini par Berger et Luckman (1986, pp. 127-159) comme ordonnateur de la vie de la mort, ordonnateur de l'histoire par intégration du passé, du présent et du futur, machinerie

<sup>270</sup>Boswell (1992) ne rapporte-t-il pas déjà le fait de Paoli lui-même et n'ajoute-t-il pas: "Tout le monde en corse ajoute foi à cette mystérieuse faculté que possède Paoli. Les habitants de cette île, comme les italiens, s'expriment beaucoup par gestes. Je demandais à l'un d'eux s'il y avait beaucoup d'exemples de cette prescience du général, il saisit une grosse poignée de ses cheveux et répondit : "tante, *signore*", "autant que cela, Monsieur".(pp. 203-204).



conceptuelle de la maintenance de l'univers, enfin comme ayant une signification sociale) : "l'intégration de la réalité discrète du rêve dans la réalité de la vie quotidienne rend le rêve signifiant en termes de la réalité de la vie quotidienne plutôt qu'en termes de sa propre réalité discrète" (p.159).

Le rêve est une des formes de connaissance "sociologique" locale de la réalité villageoise telle qu'elle représente l'expérience immédiate et les interactions quotidiennes. L'indexicalité partagée d'une telle reconnaissance forme un savoir commun socialement (et sexuellement) distribué (ce que Cicourel appelle "le caractère rétrospectif-prospectif des événements") qui ne constitue pas une simple description du monde (local) mais participe en permanence à sa constitution. En ce sens, le rêve "rend visible" le monde, le fabrique et le construit, autant que les prises de décision, la gestion politique, l'activité agricole. Participant à et de la construction locale de la socialité locale, il peut et doit en constituer un moyen d'accès analytique, exactement comme :

"en étudiant la façon dont les sujets locaux produisent leurs propres textes, on retrouve les objets symboliques clés de la communauté, des éléments empruntés ou transformés du patrimoine culturel traditionnel (...) On retrouve surtout une dynamique propre dont l'ensemble des pratiques et des relations sociales laisse apparaître des rapports sociaux spécifiques et s'accompagne toujours d'une reconstruction collective de la communauté" (Chérubini, 1999, p.107).

La production de la visibilité du social passe par l'activité réflexive et interprétative des acteurs sociaux ("la culture est le mythe de celui qui la possède", ou "celui qui croit ne croit pas qu'il croit") par sa familiarité et sa familiarisation quotidienne avec la société, dont Coulon (1990) citant Merleau Ponty dit qu'elle est un miracle sans cesse renouvelé, et recouvre l'ensemble des accomplissements de la vie quotidienne comme pratiques qui sont à la base de toute forme de collaboration et d'interaction. Le rêve est une aptitude, une compétence à expérimenter cette familiarité dans la mesure où "la connaissance de sens commun" (des faits de la vie sociale locale institutionalisée comme connaissance du monde réel) ne dépeint pas seulement une société réelle pour les membres, mais, "à la manière d'une prophétie qui s'accomplit, les caractéristiques de la société réelle sont produites par l'acquiescement motivé des personnes qui ont déjà ces attentes" (Garfinkel in Coulon, 1990, p.37).

Le rêve est un moment de l'interaction entre l'univers symbolique et l'acteur où l'interaction dit le code culturel. Berger et Luckman (1986) utilisent l'exemple du vaudou haïtien et de la névrose de l'intellectuel new yorkais pour montrer que ni les dieux vaudous ni l'énergie

libidinale ne peuvent exister en dehors du monde défini dans leur contexte social respectif, mais que "dans ce contexte, ils existent bien du fait de la définition sociale et sont intériorisés en tant que réalité au cours de la socialisation" (p.242)<sup>271</sup>.

Le rêve dans la société locale est une procédure légitime de maintenance, voire de réparation, de l'identité de la société (tout comme *l'ochju*, par exemple, ou le *mazzéru* et la *finziona*), fournissant un lien "humain" entre l'identité et le monde dans la mesure où ils sont socialement définis et objectivement appropriés et acceptés. Le rêve serait ainsi un des "principes de réalité" du local, une de ses légitimations qui "des pré-théoriques les plus simple aux plus institutionnalisées peuvent être décrites comme des machineries servant à la maintenance de l'univers" (Berger et Luckman, 1986, p. 244).

Dans le cas de Josée, c'est de prendre en compte son point de vue d'acteur, donc le sens qu'elle assignera au rêve, comme aux symboles, ou aux gens qui l'entourent, que nous pouvons voir comment elle "fabrique" son monde social et comment elle révèle son univers symbolique, "du fin fond de sa compréhension féminine des traditions" (Jansson, 1972, p.51). L'aveu de ce rêve est un moment de la manifestation et de la construction de son univers symbolique, un moment de son "devenir membre" (Coulon, 1990, p.44) en tant que "Cette affiliation repose sur la particularité de chacun, sa manière singulière de se débattre avec le monde, "d'être au monde" dans les institutions sociales de la vie quotidienne (...), ce qui fait qu'on n'est pas étranger à sa propre culture" (id.,44).

Le rêve est pour Josée une "méthodologie" de lecture, de vérification, de perpétuation et de (re) création de sa "culture", une ethnométhode au sens de Garfinkel. À ce titre elle est susceptible de lever le voile sur "le secret de l'assemblage social" (id., p.85). Nous rejoignons ici l'insistance de Carrington (1981, 1995, 1999) sur le rôle du rêve dans la connaissance de la société corse traditionnelle ou la notation de Marie Susini (1981, p.90) :

"Les rêves étaient tous prémonitoires, l'insolite se cachait dans le tissu uniforme des jours, et le silence venait de très loin, du fin fond obscur de la terre. Dans une réalité où l'esprit habitait la pierre et la forme, se trouvait au coeur de tout chose, de l'arbre et de l'objet, le moindre signe servait d'avertissement comme dans le théâtre antique (...). Un rien pouvait déclencher la fureur religieuse".

Ce 11 février 1900, Josée rapporte qu' "Il y a un temps que toutes les nuits cher frère je suis avec toi des fois tu arrives et il me semble toujours d'être dans les plus grande joie d'être

<sup>271</sup>Ce qui, soit dit en passant, relance l'intérêt d'une anthropologie de l'enfance et le décalage entre le natif et l'ethnologue qui n'a pas été enfant de et dans la société qu'il étudie.

auprès de toi et le matin je vois que (il n'en) est rien je me dis peut-être sa lettre va arriver ce soir et j'attends toujours et je me figure que tu dois m'annoncer ton arrivée mais peut-être tu attends le mieux" .

Dire ce rêve d'attente de Jean est en soi la marque d'une puissance de l'oralité en tant que le rêve doit être dit et reçu par l'autre, sauvé du silence et de l'oubli, de la disparition qui guette les rêves mort-nés de n'avoir pas été racontés. C'est aussi l'émergence d'un univers où se joue le retour de Jean en un rituel répétitif, univers non réellement séparé de celui du monde quotidien, et qui verse sa sacralité dans celui-ci, l'un redoublant l'autre, évoquant ce "quelque chose", dont les Corses ont une conscience vague mais pesante que Carrington (1995) signale comme cette "puissance dominante, surnaturelle, qu'on peut appeler, faute de mieux, le destin" (p. 380). Une sorte de philosophie de l'acceptation proche du stoïcisme qui apprend à se courber devant la destinée.

" Cette poésie (...)est la langue des coeurs blessés c'est-à-dire d'une partie de l'inconscient universel, fondée sur l'intuition de la tragédie humaine avec ses causes externes que sont le destin, le devoir, le sens de la lignée, l'action de la nature et du groupe, et les causes internes, la passion, le vice et les vertus" (Dalbera-Stéfanaggi, 1989, p.369).

Il ne s'agit pas dans ce retour du frère joué sur " l'autre scène ", invisible, du rêve (ou, dans "la révélation" par le même canal, le 30/03/1900), de la décoration de Jean), de prémonition ou de voyance, mais de la traduction de ce "quelque chose " :

"Tous les grands événements, guerres, révolutions, épidémies, se déroulent dans le monde des rêves avant de se matérialiser. L'avenir n'existe pas (dans les esprits des *mazzeri*), il est dans le passé. L'homme n'est qu'un acteur dans un théâtre d'ombres dont la pièce a déjà été jouée, ailleurs" (Carrington, 1995, p.380).

Ce quelque chose qui fait rapporter le rêve à Jean avec la force d'une certitude répétée et rejouée plusieurs nuits (" toutes les nuits") et chaque fois déçue au matin, à partie liée avec le sacré, qu'il soit chrétien ou "quelque chose d'autre" : "Le Bon Dieu te mette toujours dans la meilleure route et les meilleures idées cher frère et puis j'aurai la patience d'attendre pour voir dans tous tes désirs et les miens même".

La transcription poétique de son rêve montre Josée "prise" familièrement et individuellement (au moins sororalement) dans le sacré ("Je finis en embrassement de coeur et en attendant le plaisir de te lire bientôt, ta soeur qui t'embrasse pour la vie"), actrice privilégiée, en tant que femme, des relations avec l'autre monde, ou tout au moins symbolisant le contact avec quelque chose, de l'ordre du régime "prophétique", ou bien de cet *arte maga* (Desideri,

1989) dont l'une des formes emprunte la voie du rêve, antique moyen pour l'âme de passer dans l'au-delà.

"Toujours en éveil, dans l'émerveillement, souvent la frayeur, j'étais déjà à la recherche... de quelle unité perdue, de quelle unité cachée derrière toute chose (...) une solitude et une ascèse, une métaphysique aussi, peut-être celles entrevues vaguement ou présentes dans les années d'enfance. Quand le silence était plus important que la parole. Quand le temps était à la fois instant et éternité. Le temps du mythe" (Susini, 1981, p. 90).

Il ne s'agit pas de faire de Josée une voyante, voire une *signadora* (guérisseuse ou leveuse de sort de village<sup>272</sup>, dépositaires de remèdes de "bonne femme" ou prières secrètes transmises de mère à fille à des dates cruciales pour contraindre les saints à guérir ou la sainte trinité à chasser le mal).

Le fait de rapporter ses rêves à Jean qui en est le personnage privilégié -déclencheur, sujet, héros- n'est pas sans rendre compte des "attaches les plus profondes qu'une culture noue avec une nature, un cosmos, par quoi se détermine son sens du sacré" (Salini, 1996, p.27), du religieux au sens fort. Roy (1994, p.8) souligne par ailleurs qu'"il semble que pour connaître un peuple, comme un être, il ne faut pas seulement savoir ce qu'il fait, mais pressentir aussi à quoi il a rêvé".

Le vécu des individus, les variations les plus fines des points de vue particuliers, les valeurs affectives et émotives qui colorent les relations aux autres dans les péripéties de chaque existence individuelle ne sont pas l'illustration plus ou moins fidèle, plus ou moins décalée, de quelque système général qui tendrait à se situer au niveau platonicien d'idées éternelles et à une image idéalisée ou magnifiée de la société, mais la vie même, la production et l'entretien de la vie, la constitution de "l'univers symbolique" (Berger et Luckman, 1980, p.241) qui situe les événements collectifs dans une unité cohérente incluant le passé (en tant que mémoire partagé), le futur (cadre commun de référence pour les projections individuelles) et inscrit hommes et femmes entre prédécesseurs et successeurs dans un univers de sens à la fois souverain et quotidien. Les rêves inscrivent leur pertinence dans cette indexicalité : le destin n'existe pas parce que Josée y croirait mais c'est parce qu'il existe dans l'univers symbolique sarrolais que Josée y croit. C'est sa "naïveté" même (comme ses nombreux "croirez vous ?" qui introduisent des informations) qui donne à l'écriture de Josée son caractère "sacré".

<sup>272</sup> Même si une *prégentula* (une formule de prière) se trouvait parmi les papiers de Josée ("*Gesu e natu a Bethléem, tra dui animalì et (?), San guiseffi e compagnie, Gesu, Guiseffi et Maria, stu mali vagi sia, O Santissima Trinita, par la vostra omnipotente bonta, fete grazie e carita, a quistu cristianu, liberalu da quistu male*").

"Ni les dieux vaudous ni l'énergie libidinale ne peuvent exister en dehors du monde définis dans leur contexte social respectif. Mais dans ce contexte ils existent bien du fait de la définition sociale et sont intériorisés, en tant que réalité au cours de la socialisation. Les paysans de Haïti sont possédés et les intellectuels new-yorkais sont névrosés. La possession et la névrose sont donc des constituants de la réalité à la fois objective et subjective de ces contextes. Cette réalité est empiriquement disponible dans la vie quotidienne. Les psychologies respectives sont empiriquement adéquates dans le même sens." (Berger et Luckman, 1986, pp. 240 -242)

Ce sont justement les passions, les émotions, les rêves, la biographie de Josée, en tant qu'actrice, qui nous donnent accès à son univers symbolique, parce que le secret de l'assemblage d'une lettre de Josée, tout comme le secret de l'assemblage social et sacré du village, réside dans les procédures que Josée utilise pour produire et (re)connaître son monde, pour le rendre familier, quotidien, en l'assemblant.

"Les mythes signifient l'esprit, qui les élaborent au moyen du monde dont il fait lui-même partie. Ainsi peuvent être simultanément engendrés les mythes eux mêmes par l'esprit qui les cause et par les mythes une image du monde déjà inscrite dans l'architecture de l'esprit " (Lévi-Strauss, 1962, p. 346)

Le rêve transcrit sous la forme de la conversation une société réelle, ici et maintenant, rend le rêve prophétique et signifiant dans la réalité quotidienne en tant que réalité rêvée parce que l'univers symbolique embrasse justement le rêve et la réalité comme deux sphères de réalité communicantes, plus ou moins ajustées, que renouvelle l'acquiescement motivé des personnes qui ont déjà ces attentes (prophétiques) parce qu'elles sont pour elles significatives. Dans la mesure où le système symbolique est adéquat à son contexte, il est susceptible d'une vérification empirique, au sens d'une expérience de la vie sociale quotidienne. Le rêve est une de ces vérifications, pour l'acteur, en état de "symbolisme ouvert" (Bachelard (1960, p.135), une étude "micro-métaphysique" de l'être corse, pour l'observateur.

Si la carte du monde imaginable de Josée n'est tracée que dans les songes, c'est d'une part de ce que l'univers sensible du villageois est un infiniment petit<sup>273</sup>, c'est d'autre part d'appartenir à un complexe de culture (autre nom de l'oralité) : ensemble d'attitudes "irréfléchies" qui commandent le travail même de la réflexion et des songes, et qui font que l'acteur ne choisit pas sa réalité dans la réalité mais bien la réalité dans sa réalité, son univers symbolique :

<sup>273</sup> A relativiser néanmoins, car ce serait autrement un jugement s'élevant à un critérium objectif de mesure, alors que la fractalité propre aux reliefs et aux sentiers qui sont tracés dans le village développent un véritable sentiment de dimension quasi continentale de l'île par ses habitants, évoquant Meistersheim lorsque elle parle du labyrinthe comme un démultiplicateur d'espace, par où c'est au plus près d'un point que l'on peut en être le plus éloigné et au plus loin que l'on peut en être au plus près. Cependant Josée ne connaît de la Corse que le trajet Sarrola-Ajaccio et, un peu plus tard, les bains de Guagno).

"Il semble que la culture, en nous donnant connaissance des mythes anciens qui ressemblent à certains thèmes de nos rêveries, nous apporte la permission de rêver " (Bachelard, 1941,p.252).

Notons, pour en terminer avec les rêves de Josée, une dernière caractéristique, intra familiale celle-là, de la situation de la jeune soeur de Jean. Le statut familial des femmes en général, leur proximité avec la naissance et la mort (et dans le cas de Josée, un *a priori* de pureté et de virginité) qu'il soit l'expression d'une domination masculine (dont "la culture" ne lui octroierait que le droit au silence et le refuge dans l'exhalation de la douleur des *voceri* (chants de mort), le pouvoir de "rêver" le monde), ou encore l'expression de sa puissance de gardienne des affects, dessinant un versant du sacré (ou du religieux) qui leur est plus spécifique (relevant de modes de socialisation distincts et de l'imposition de valeurs différentielles), ne peut, dans le cas de la famille B qu'opposer Josée à l'oncle-curé.

Nous trouverions aisément dans de nombreux *voceri et lamenti* des échos de "cette relation ambivalente de la soeur et du frère" (Ravis-Giordani, 1976, p.14), tout comme Fernandez (1965) note que le soin jaloux avec lequel les garçons en Méditerranée veillent sur l'honneur de leurs soeurs, le zèle cruel qu'il mettent à les punir de la moindre faute, peuvent être interprété comme les inversions d'un désir incestueux. Ne peut-on voir dans cette véritable poésie amoureuse à l'adresse du frère les indices d'une attention quotidienne de Josée à l'égard de l'affrontement guerrier de son frère à la mort. Le chant de son courage et de ses vertus guerrières par la dernière vierge de la famille renforce encore l'ambivalence d'une relation dont Carrington (1981, p.109), citant le *voceru* d'une veuve se lamentant sur le corps de son époux ("*Lu me cipridu frundutu, la me uva muscatella, la me pasta inzucherata, la me manna dolce e bella (...) erati la me colonna, erati lu me puntellu, erati la me grandezza, erati lu me fratellu ! la me perla orientale, lu me trisori piu bellu*")<sup>274</sup> relève que :

"Le point culminant de cette série d'images est " vous étiez mon frère ", car pour un Corse, encore plus profond et plus intime que le lien qui unit mari et femme est celui qui unit frère et soeur. C'est un lien très pur et pour ainsi dire sacré (...). Le plus grand compliment qu'un mari pouvait faire à sa femme était de l'appeler "ma soeur", lui conférant ainsi ce qu'il avait de plus précieux : son sang " (pp. 109-110).

Dans cet univers dominé par "l'idéal fascinant -à la fois désiré et refusé- du "vivre entre soi" qu'évoque Lévi-Strauss (1949, p.570)" la relation du frère et de la soeur est en quelque sorte la relation archétypique de l'homme et de la femme" écrit Ravis-Giordani (1978, p.197) qui

<sup>274</sup> "Vous étiez mon cyprès touffu, mon raisin muscat, ma pâte sucrée, ma manne douce et belle (...). Vous étiez ma colonne, vous étiez mon soutien, vous étiez mon frère! Ma perle orientale, mon plus beau trésor.

fournit de nombreuses illustrations par des extraits de voceri :

*"O caru di la surella, la me amandula fiurita, la me impastolu di mele fattu cu la calamita* (Toi si cher à ta soeur, mon amandier fleuri, tout imprégné de miel, et taillé dans l'aimant...) ou " Voici tes noces venues, ô mon frère, voici venu le jour que j'ai tant désiré. Les fils de tes oncles paternels t'ont fêté, et moi, quelle fête te ferai-je ? ".

Enfin, sa place de dernière soeur célibataire, foncièrement dépendante de Jean (malgré ses quelques travaux de couture), renforce encore un attachement sororal intense (et revendiqué intensément), qui en fait une obligée dans l'incapacité de donner autre chose que cet amour répété, de ne pouvoir exercer de contre-don autre que l'assurance de rêves confirmant son retour et son destin " ("Que le Bon Dieu puisse te mettre toujours dans la meilleure route") - traductrice de l'invisible annonçant leurs retrouvailles en une sorte de "mariage intra familial éternel" :

"J'aurai la patience de t'attendre pour voir dans tous tes désirs et les miens mêmes. Je fini d'embrassements de coeur et en attendant de te lire bientôt. Ta soeur qui t'embrasse pour la vie ".

On lira cet intense amour sororal (ou cette soumission de la soeur au frère), mais cette fois dans son aspect social, dans l'épisode un peu plus tardif (Jean étant de retour et en caserne à Toulon) du refus de Josée d'honorer l'invitation au mariage d'une cousine sans l'autorisation de son frère de s'y rendre coiffée d'un chapeau plutôt qu'en voilette .

Ce mariage va donner lieu à un échange de lettres passionnées entre la famille de cette cousine, Josée et Jean. "Je suis en train de ne pas aller au mariage de la cousine n'y étant pas toi", commence Josée à l'occasion de l'annonce du mariage. Ce refus va provoquer l'intervention de "la famille de Sari", la tante Jeanne demandant à Jean d'envoyer un télégramme pour que Josée renonce à la voilette et porte un chapeau, afin de montrer le statut social de Jean et celui de la famille. La polémique autour du port d'un chapeau et la résistance de Josée traduisent une réelle opposition de statut social. Le Mémorial (p.433) rapporte que :

"le désir de porter le chapeau, comme à la ville, commençait à tourmenter plus d'une jeune paysanne, mais avaient seules vocation à cette coiffure féminine les familles de notables, les femmes de fonctionnaires et les institutrices".

Il est clair que la famille de Sari (comme celle de l'oncle Dominique) aspire à cette notabilité dont le chapeau blasonne en quelque sorte le statut social. Et les critiques de Josée à l'encontre du luxe et de l'orgueil des tantes, tout comme son désir de conserver le *mandile* (la voilette),

sont ainsi une "timidité" statutaire. Il faudra l'intervention des parents pour lui faire comprendre qu'elle traduirait, par le port du chapeau, le statut familial de notable de son frère et de la famille. Une longue lettre de la tante à Jean est nécessaire pour faire renoncer Josée à la voilette, quelle serait sinon la seule à porter :

"Et pourquoi ça, puisque pour toi l'honneur est qu'elle se mette en chapeau car Dieu merci tu es dans une position bien, et qu'elle est aidée de toi et s'aide elle-même en faisant de petits travaux".

Suit une comparaison voilette/chapeau, celui-ci étant "plus estimé". Josée s'obstinant à ne vouloir se plier qu'au désir de son frère, la tante se voit contrainte de faire appel à Jean pour la décider, enjoignant à celui-ci, vu le manque de temps, d'envoyer à sa soeur un télégramme dont elle suggère même le texte :

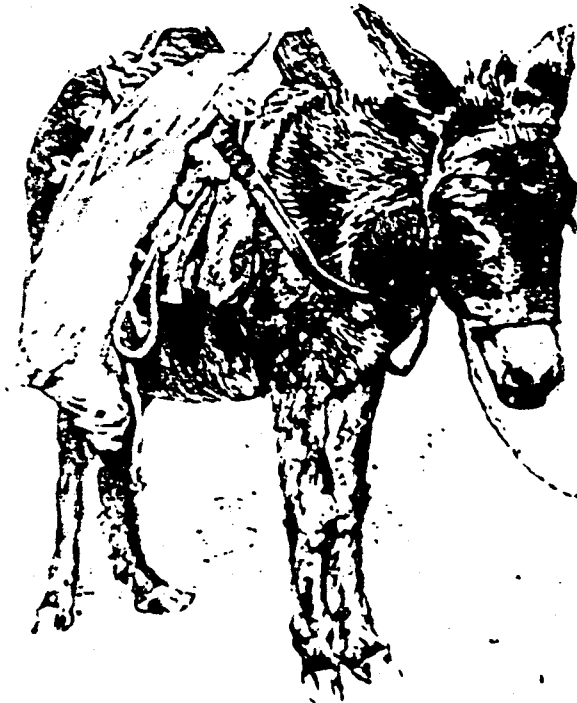
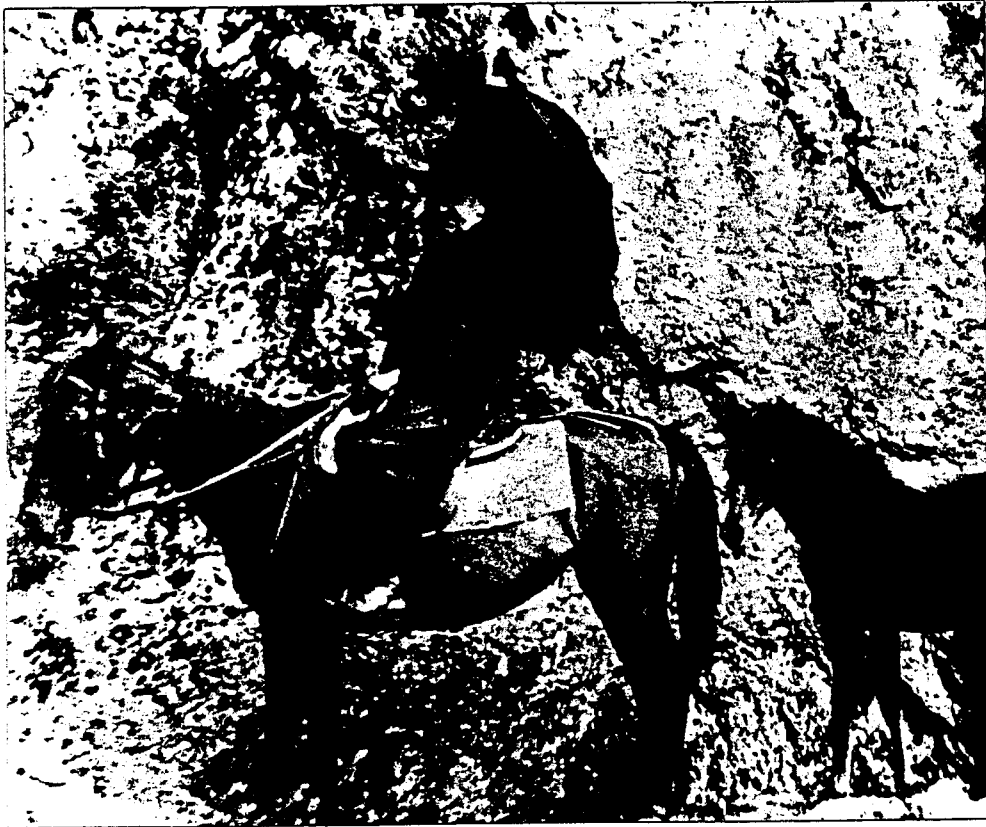
" J'ai oublié de te parler dans ma lettre: je veux que tu mettes le chapeau au mariage", réclamant le plus grand secret sur leurs échanges: "Attention, garde le secret avec tous, mais en particulier avec elle ".

Recommandation inutile de la tante, Jean ne donnant pas suite à cette demande expresse d'affirmation de statut social des deux familles : celle de Sari et la sienne, représentée par Josée. "Lâchée" par son frère, Josée se trouvant la seule en voilette, et "ne sachant pas trop les usages", s'est vue contrainte par les tantes de mettre un chapeau. Elle passe l'essentiel de sa lettre du 21 août à s'excuser auprès de Jean de l'avoir fait sans son autorisation: "Ce n'est pas ma faute, se justifie-t-elle, que devais-je faire en ce moment puisqu'il n'y avait ni mieux ni pire", allant même jusqu'à regretter d'être allée au mariage et " d'avoir fait une chose qui ne venait pas de toi en ne sachant pas si tu y tenais".

Elle assure enfin qu'elle "ne se le mettra pas une deuxième fois ne sachant ta volonté". Les femmes de la noce portèrent donc toutes le chapeau, consacrant ainsi l'alliance de deux familles prétendant à la notabilité. Il se joue dans ce paraître quelque chose de plus fondamental que l'opposition d'un chapeau à une voilette, de l'ordre de la reconnaissance sociale et de la distinction symbolique, surtout lorsque l'on sait l'importance démonstrative et statutaire d'un mariage villageois dans la société villageoise corse de l'époque. On y retrouve sans peine l'intrication du *putachju* et de la *sbacatta* (commérage et épate) mettant en scène le privé et le public, l'intimité de la famille et l'affirmation publique de son statut (Ravis-Giordani, 1990).

La réalité en tant qu'intersubjectivité quotidienne mondaine -ici dans les deux sens du mot-





peut ainsi conduire à l'examen de complexes significatifs articulés sur des réserves d'expériences vécues des acteurs, mouvantes et plus ou moins rigidifiées en sédimentations multiples d'habitudes, de traditions et de constitutions de significations différentielles, sélectives et indexicales, devenant "problématiques" lorsque manquent les éléments pertinents éprouvés qu'exige une situation socialement et individuellement inédite, non encore pratiquée, intériorisée et validée.

"L'expérience du monde-vie a son propre style particulier de vérification. Il résulte du processus d'harmonisation de toutes les expériences singulières. Mieux encore, il est co-constitué par les perspectives de pertinence et les horizons d'intérêt qui doivent être expliqués" (Schutz, 1987, p.188).

Un événement *a priori* aussi insignifiant devient alors, par l'engrènement des interactions individuelles, de la tradition et de l'émergence de la modernité, un instantané de " l'équation de transformations permettant aux phénomènes du monde-vie de se transformer par un processus d'idéalisation" (id, p.90). Il permet de saisir simultanément l'intériorisation individuelle d'une nouvelle valeur communautaire et le processus psychologique même qui accommode et légitime une valeur comme nouvelle et communautaire : la réaction (al)chimique qui constitue le social et la socialité même dans sa constitution, la naissance d'une représentation par son inscription communautaire, familiale, interindividuelle et singulière.

#### 4.1.2. L'oncle-curé épistolier

L'oncle ne rapporte aucun des événements relevés par Josée. La "catastrophe" décrite par Josée le 11 février s'est produite le 8. Or, l'oncle écrit le 6 février, avant l'accident donc, et le 21, date à laquelle il ne considère peut-être plus l'accident d'actualité. Il ne touche pas, non plus, un mot de l'incident avec Laurine.

Ce même 21 février, il a bien d'autres soucis. Même à Sarrola, on note "quelques légères atteinte d'*influenza* " qui "résiste d'une façon effrayante en Corse" (ce que confirme Josée le 23 février : "il y a l'influence cette petite maladie fait beaucoup de progrès en ce moment presque tout le monde y passe, seulement elle n'est pas dangereuse"). Pour l'oncle, la mortalité à Ajaccio est cependant "anormale, autant du fait de la variole, de la grippe, que de l'*influenza*" et "le chanoine Fioravanti en a été une des plus précieuses victimes". Ainsi s'achève la vie de ce religieux batailleur et polémiste qui anima la presse diocésaine

Ajaccienne vingt années durant et qui transmettait encore ses vœux à Jean le 7 janvier 1900. Sont aussi présentes dans cette lettre quelques nouvelles des militaires des deux villages : "Diani, *marsouin* au 4e régiment de marine est en congé de convalescence à Cannelle et t'envoie son affectueux salut". Quant au "*marsouin* Vincenti, il est en train de se battre avec les Chinois". La révolte des boxers gagne en effet tout la Chine du nord et c'est contre eux qu'il participera à la prise de Pékin par les "alliés", le 15 août 1900.

- Où l'on retrouve l'oncle Dominique

Mais l'essentiel de la lettre est ailleurs : "Je suis en compagnie de ton oncle Dominique qui depuis son départ pour Ajaccio revient pour la première fois".<sup>275</sup>L'abbé Péretti se doute que "cette visite est malheureusement intéressée", comme il l'écrit à Jean, ce qui recoupe bien la lettre de juillet par laquelle Dominique sollicitait de Jean " 150 francs pour le premier mois. Le 19 février, devant son demi échec<sup>276</sup>, Dominique change de stratégie. Remontant à Sarrola, il se rend à Cannelle (Josée en atteste le 23 février: "l'oncle Dominique est monté ici, il y est depuis le 19, il se porte très bien" ) pour cette "visite malheureusement intéressée" lors de laquelle il propose à l'oncle-curé" la vente de son enclos de Pratuscheddu avec maisonnette", pour "à peu près 1.000 francs". L'oncle-curé essaie de gagner du temps : "J'ai proposé de te consulter, mais il lui tarde d'avoir la somme pour établir une petite épicerie à Ajaccio", notant que "Dominique a l'air d'être pressé ".

Dominique applique remarquablement sa stratégie d'exacerbation de la solidarité et de la rivalité intra familiale : en même temps qu'il contacte l'oncle-curé, il propose à Paul François (le mari de Laurine) une parcelle de la Nucca dont l'achat permettrait à celui-ci le regroupement de sa propriété, en échange d'une autre propriété éloignée, à Rizzana. La rapidité joue pour lui et l'oncle-curé ne l'ignore pas :

"Je compte me mettre à la recherche des mille francs dont il s'agit. Mais mes démarches risquent d'être infructueuses. D'autant plus qu'il existe un besoin général en Corse et que les personnes qui ont quelque argent n'en prêtent ni n'en donnent".

Il ne tarde pas, s'il en a jamais douté, à mettre à jour la stratégie de Dominique. Dès le 7 mars

<sup>275</sup>Rappelons qu'il a écrit dès juillet 1899 à Jean pour lui annoncer que " les revenus de Pratuscheddu ne suffisant plus à l'entretien de la famille, " il a entrepris de " descendre à Ajaccio " où, escomptant la prise de trois ou quatre pensionnaires boursiers à 60 francs par mois, il "pourra mieux ménager son affaire" c'est-à-dire ouvrir "une petite épicerie ".

<sup>276</sup> Un seul pensionnaire (à 45 francs) au lieu des trois ou quatre (à 60 francs) escomptés ; Marie, la fille aînée, n'a pas de place d'"enseignante" de classe des petits que les Religieuses avaient proposé en juillet ; l'oncle Dominique lui-même n'a que "l'espoir d'une place" et "fait quelques petits travaux à la direction des contributions directes"

il écrit à Jean avoir "compris les intentions de Dominique ce matin même de la part de sa femme". Il s'agit de "vendre successivement ou mieux simultanément tout ce qu'il possédait à Sarrola". L'oncle-curé en appelle à Jean : "Hâte-toi de combiner ce qu'il y aurait lieu de faire". Mais le sous-entendu est clair: l'achat de la parcelle de Dominique par Jean rendrait ce dernier propriétaire de l'ensemble de Pratuscheddu. La location de la maison de Dominique à "ton parent Bandioli de Bocognano" (annoncée comme simple "espoir" par Dominique dans sa lettre à Jean du 9 février), l'ancien instituteur qui attend d'un jour à l'autre sa nomination d'huissier à Sarrola, lui permettrait, avec le loyer de son étudiant et les emprunts divers (comme ceux auprès de Jean, dont le prêtre ne sait peut-être rien) de tenir sa petite épicerie d'Ajaccio.

Le cas de cette vente est d'autant plus intéressant qu'il réunit les deux caractéristiques essentielles séparées dont Lévi (1989, pp. 97-138) fait le modèle du marché de la terre : celui d'un "remembrement" rapprochant des terres "échangées" entre voisins pour rentabiliser le travail de parcelles autrement condamnées à rester des mouchoirs de poche trop dispersés, et celui de la vente forcée. La négociation intra familiale qui se déroule entre février et mai 1900, obéit bien à ce cas de vente forcée définie par "la nécessité alimentaire, la crise à un moment du cycle de vie de la famille, ou la désintégration des groupes domestiques aux attaques de la maladie et de la mort" (Lévi, 1989, p.128). Ce cas à la plupart du temps une solution familiale :

"les parents auront déjà utilisé d'autres moyens pour aider le vendeur : prêts en argent ou le plus souvent en nature, pour affronter une conjoncture défavorable ; il n'est consenti à personne de profiter du malheur d'un parent et, du reste, s'appropriier sa terre ne résout pas le problème de l'entraide au sein de la parenté " (id).

Les prêts (Jean, oncle-curé, d'autres non rapportés), on l'a vu, n'ont pas fait défaut. En même temps, la subtilité de l'oncle Dominique est de jouer sur la vicinalité familiale des terres et l'intérêt pour la famille de procéder ainsi à un remembrement : Pratuscheddu pour Jean, La Nucca pour Paul François. La simple analyse économique de la transaction ne pourrait faire apparaître l'intrication des implications familiales, foncières, financières, de solidarité, de persuasion et de force, qui se surajoutent au fait que dans cette société encore peu soumise à l'argent, le rapport entre l'offre et la demande trouve son sens moins dans la conscience entre les vendeurs (le marché) que dans le rapport existant entre vendeurs et acheteurs.

Fin février, sa machine à coudre de nouveau en panne, Josée a dû redescendre à Ajaccio. Elle est resté huit jours chez l'oncle Dominique avant de remonter à Sarrola d'où elle écrit le 11

mars : "La machine est arrangée, maintenant elle travaille bien ". Elle confirme que Marie (18 ans) va apprendre à coudre, que les trois derniers, Antoine (12 ans), Annonciade (15 ans) et Jacqueline (7 ans) vont à l'école, et que "leur oncle attend toujours la place qu'on lui a promis à la Direction". Elle insiste sur la morgue et "l'épate", des femmes et surtout de la tante qui "font voir", claironnant "qu'elles sont contentes d'être descendues ici et qu'elles se trouvent mieux qu'à Sarrola" - et Josée d'ajouter "et ça se peut". Elle émet même alors un regret personnel, estimant que " Je serai restée bien volontiers encore moi jusqu'à ton arrivée pour me fortifier" (sous entendu : se perfectionner dans son activité de couturière). Elle aurait gagné" autant qu'à Sarrola" mais surtout elle aurait appris davantage car "au village on fait que ce que l'on sait tandis qu'à Ajaccio les modes changent tous les jours", et même en restant à la maison, en "voyant le travail" de sa cousine Marie, elle estime avoir beaucoup appris. Elle donne en exemple une autre cousine, Angèle Pozzo di Borgo, qui travaille à domicile à Ajaccio et qu'elle estime beaucoup plus compétente qu'elle. Elle renonce cependant à cette possibilité car "sans te demander je n'ai pas voulu", assurant qu'elle est "contente quant même à Sarrola". Pour l'heure, c'est son témoignage sur la vie de l'oncle Dominique et de sa famille qui nous retient.

Le 8 avril, l'oncle-curé rend compte de ses recherches, infructueuses, de la somme nécessaire au rachat de la propriété de Dominique, même s'il " fait pourtant des pieds et des mains " et s'en remet à Jean : "Vois ce que tu peux faire : Dominique n'espère qu'en toi". Pris par les préparatifs de la fête de Notre-Dame de la miséricorde, sainte patronne de Cannelle, fêtée "avec solennité", il n'a pu écrire depuis un mois. Par contre, descendu à Ajaccio, il s'est trouvé "contraint de donner ("à mon plus grand regret") un peu d'argent à Dominique" qui, décidément, use de sa position de force par rapport à la famille. L'abbé a même dû "promettre une centaine de francs pour le jour de Pâques " à Dominique.

Sous la pression de Dominique l'affaire prend tournure à la mi avril. Le 23 au matin, les deux oncles se rendent à Pratucheddu pour expertiser l'enclos. L'abbé se propose de lui donner comme acompte le peu d'argent qu'il a sous la main au risque d'hypothéquer son voyage à l'exposition universelle de Paris. Il a dû endosser à Ajaccio une somme qu'on lui devait. Additionnée des 300 francs qu'il a en réserve et "du montant des billets que Dominique t'a soustrait", l'acompte s'élève finalement à la moitié de la somme exigée par Dominique, 500 francs. Il a dû néanmoins promettre "un nouvel acompte de 200 francs au 15 mai prochain", escomptant sur l'appoint que lui procurera Jean pour achever de régler l'achat "dans les premiers jours d'octobre prochain".

Jean est-il momentanément dans la gêne que l'oncle se plaint de n'avoir pas reçu son mandat

de 50 francs, estimant que "de bon coeur, je recevrai des envois plus important" qui "pourraient être nécessaires à plusieurs points de vue" et espérant que Jean "n'aura pas à regretter un jour " la parcimonie de ses envois pour l'achat de l'enclos de Dominique. L'oncle-curé ne manque pas pour sa part de faire pression sur son neveu, signalant que " l'affluence immense" à l'exposition universelle lui fait regretter davantage de devoir peut être renoncer à son voyage à Paris, utilisant ce sacrifice personnel pour en réclamer autant de la part de Jean. Le dimanche 6 mai, pourtant jour d'élections municipales particulièrement mouvementées à Sarrola -nous aurons l'occasion d'y revenir- l'affaire est conclue : "Depuis lundi dernier (30 avril) tu es propriétaire de la maisonnette de Dominique et de la moitié de l'enclos de Pratudheddu, soit jusqu'à l'entrée de la Vigna Vecchja".

Pourquoi la moitié de l'enclos seulement ?

Parce que Cunéo d'Ornano, conseiller général et principal soutien du maire de Sarrola, a promis à Dominique un emploi ("modeste", précise l'oncle-curé) à la préfecture, contre son vote, le contraignant ainsi à garder une propriété sur la commune. Certes, selon l'oncle-curé, "Dominique voit là une petite situation", mais on est en droit de se demander s'il n'a pas été extrêmement habile, réussissant à la fois, en cas de victoire du maire qui sollicite son suffrage à en obtenir un emploi, fut-il modeste, lui qui espère en vain depuis le mois d'octobre une "place" aux contributions directes, et à vendre la moitié seulement de sa propriété... au prix de sa valeur totale.

S'il connaît bien Dominique ("je crains cependant qu'il ne se trouve dans la nécessité de vendre très prochainement le reste"), l'oncle-curé n'hésite pas à faire appel aux sentiments de Jean:

"Pour tout cela, je manque d'argent et ai déjà quelques dettes. J'irai néanmoins de l'avant si tu t'engages en cas de mort à boucher les trous. Je suis, dieu merci, plein de santé, mais qui sait ?"

Il a du néanmoins verser 822 francs et soldera le reste, 288 francs, au 15 juillet. Rappelons que Dominique a hérité sa propriété de Pratudheddu et de la Nucca augmentées du premier étage de la maison familiale, pour une évaluation de 8000 francs en 1890. Dans la mesure où il vend pour le double de sa valeur la moitié seulement de l'enclos de Pratudheddu, la Nucca pour une valeur certainement approchante, et continue à louer son étage de maison, on ne peut douter qu'il ait fait ce qu'il est convenu d'appeler une bonne affaire, d'autant que, d'une part, l'ensemble de la propriété reste dans la famille (à son neveu) et d'autre part (et surtout?) il a satisfait son besoin de liquidités. Dans le milieu familial cependant, le prix n'en apparaît pas moins comme la conclusion d'une série de prestations plus ou moins monétisables, d'enjeux et

de réputations personnelles, de projets et de contraintes plus sociales que matérielles, d'éléments symboliques, de positions et de rôles, dont le déroulement mis en avant dans l'accord concret passé ici n'est probablement que la minuscule partie émergée.

De plus, les exigences de Dominique ne se sont pas arrêtées là, puisqu'il prétendait à un "passage par la maisonnette" que, dès la récolte effectuée, l'oncle-curé préparera, à l'extrémité de la propriété : partant de la grande route et aboutissant au jardin de l'oncle Dominique". Le prêtre a par ailleurs encore "différé le voyage à Paris aux premiers jours de septembre". Enfin, le contrat "arrange" les deux parties : "L'acte ne porte que 250 francs, en vue de diminuer les actes d'enregistrement ". On notera avec intérêt ce détail qui ne manque pas de relativiser les recherches historiques ou sociologiques s'effectuant à partir des actes notariés et les prennent bien, elles, " pour argent comptant ". Cette mention nous semble aller plus loin même que la remarque déjà pertinente de Lévi (1989, p.129) selon laquelle :

"le notaire n'enregistre que la sanction finale d'une myriade de contrats silencieux, de transactions formalisées ou verbales, d'aides et d'échanges qui se concluent par un acte de vente. Celui-ci est donc la seule étape de ce rapport dont il nous reste la trace, et elle jette artificiellement un voile qui masque les étapes concrètes de la réciprocité entre parents".

Au niveau de la communauté villageoise, le fait que cette vente ne concerne que la moitié de ses terres, Dominique en conservant l'autre moitié à des fins "politiques", illustre l'intime liaison des mouvements économiques, familiaux, et politiques, l'intrication des rapports de production et de pouvoir. Pas de véritable logique de marché ici qui confondrait le statut de l'individu avec celui d'un agent autonome et abstrait au sein d'un processus de production, mais pression familiale entraînant naissance, sang, parentèle, et stratégie, étroitement liés au jeu des oppositions clientélares, à un savant rapport à la fois économique et symbolique de don et contre-don. Ce rapport implique l'individu concret, sa famille et sa parentèle hors de toute citoyenneté abstraite, et réanime à chaque fois des règles concrètes d'identification, un vécu singulier, des privilèges et des attentes spécifiques s'inscrivant dans la référence au sang et au sol, à la famille et au lieu. Ce ne sont tant pas des contractants qui s'affrontent ou négocient que, d'une part, Dominique B. et sa famille (côté épouse comme côté paternel, l'oncle-curé représentant ce dernier), et, d'autre part, Bassetti-Cunéo en tant qu'ils promettent un emploi à Ajaccio, d'autre part. Ce rapport est l'occasion précise de voir en acte la résistance à la pénétration de la valeur d'échange en tant que telle :

"Le passage de la conception mercantiliste à la conception capitaliste de l'argent ne s'est pas opéré dans la mentalité corse. La propriété s'attache tellement la personne qu'elle fait

corps avec ce que fait le sujet: son travail, son désir, sa production immédiate s'inscrivent dans le cadre social en termes de propriété" (Ravis-Giordani, 1983, pp. 21-22).

Son jeu et sa stratégie politique mêmes, pourrait-on ajouter.

"Mais par là même, la propriété est beaucoup plus le symbole de l'identité, de la dignité, au sens social, que la condition d'une activité productrice quelconque" (id).

L'exemple de Dominique montre l'intimité économique-politico-familiale par laquelle :

"les Corses attachent plus d'importance à définir et fixer les relations entre les hommes et entre les groupes d'hommes qu'entre les hommes et les choses (ou que) plus exactement, la relation des hommes aux choses est toujours incluse dans une relation entre hommes ou entre groupes d'hommes" (id).

Doit-on réduire pour autant l'enjeu politique sarrois à "un processus de remaillage et de recomposition des groupes familiaux" (Giudici, 1996, p.14) -et, si l'on considère la pression à la dissolution du *partitu* Bassetti/Cunéo sur le *contrapartitu* Carcopino/Battistelli dans ce cas précis- avec la tentative du maire de capter les voix d'une famille du camp adverse en profitant d'une "crise" familiale interne ? Certes le *partitu* y gagne la voix de l'oncle Dominique mais il n'a guère entamé la solidarité intra familiale, du moins en façade (puisque, à l'intérieur de celle-ci, les tensions ne sont pas absentes, entre l'oncle-curé et Dominique, entre Josée et les tantes). Les *capi partiti* tentent de désagréger les liaisons intra familiales adverses pour les agréger à leur propre réseau, redessinant ainsi la ligne de partage propre au village. L'inclusion des belles familles dans le système de parenté, de l'alliance dans le sang, complique et fragilise ces réseaux. Le "clanisme" combinerait donc à la fois des enjeux familiaux (voir intra familiaux), des liens personnalisés et réciproques, des solidarités et tensions, des liens de sujétion, de dépendance, de don, contre don et influence, pour un pouvoir qui, du coup, ne fait pas du politique un espace distinct mais une dynamique intravillageoise de (re)composition des réseaux familiaux : la politique recouvre le village même, le village est politique. Knudsen (1992) note en ce sens que :

"en Corse, comme dans beaucoup de sociétés méditerranéennes où l'on retrouve des problèmes comparables, on introduit le choix individuel entre groupements. Il y a des liens de parenté qui comptent et d'autres qui ne comptent pas, mais la manière dont on les distingue n'est pas automatique. Elle dépend des questions d'intérêt et de pouvoir" (p.77).

À moins que tous les liens ne comptent et que les questions d'intérêt et de pouvoir n'en poussent certains, provisoirement ou durablement, au premier plan ?



Plus proche du cas observé à l'occasion des municipales sarrolaises de 1900 nous semble la remarque de Ravis-Giordani (1994) pour qui, dans :

"les réseaux de parentés qui sous-tendent les pouvoirs locaux et villageois, il n'est guère de salut durable en dehors du jeu de ces solidarités qui assurent élection et réélection (...), la situation d'insularité renforçant le fait que Les Corses n'ont pas fini d'appréhender les différentes formes d'appartenance sociale à travers la famille, et de vivre leur île à travers elles" (p. 263).

L'intrication des rapports marchands et des enjeux familiaux et clientéaires va jusqu'à faire de l'emploi une relation individuelle plutôt qu'une notion économique, dans une approche personnalisée intégrant l'emploi comme une composante des biens parentaux. L'intrication politique/économique/familiale du service rendu et la circulation, des biens et des honneurs, font de l'acte de vente de l'enclos un concentré des rapports sociaux villageois, le modèle réduit d'un mécanisme miniature du fonctionnement d'une micro société villageoise. Pour autant, et comme caractéristique de réseaux structurés et compartimentés, le "marchandage" ici observé fait de l'événement un magistral lieu de synthèse du fonctionnement de la société villageoise corse en 1900 et du caractère flou, voire de l'interpénétration des catégories de l'économique, du politique, du familial ou du culturel. Le *nexus* villageois est ainsi constitué de multiples fils ou brins. Les solidarités familiales, les jeux politiques concrets,

" Tout cela aboutissait à faire du village un champ clos de forces hostiles ou complices. Derrière l'apparente indifférence des propos, il y avait un réseau très complexe d'interférences subtiles, d'échanges et de duplicités, de ressentiments et de malentendus, d'accords aussi très souvent, bien sûr, présents dans un seul geste parfois, un imperceptible mouvement de la tête ou de la main, plus encore dans un simple regard. Le fondamental semblait reposer sur l'avertissement tacite : ne me touchez pas, moi je ne vous touche pas. Champ fermé, immobile. S'il y avait variation, c'était comme en musique, parce que le thème restait le même" (Susini, 1981, p.76).

Les solidarités familiales passent par toute une gamme de pressions internes à la famille, sous forme de prestations données et attendues. Elles sont également le lieu par où passe le contrôle administratif et institutionnel tel que les stratagèmes de cohésion, de défense et de soutien matériel, psychologique, affectif voire statutaire ou politique qui se développent à l'intérieur même du noyau familial, en fournissent une traduction qui, à la limite, contrôle voire combat le contrôle "externe" (étatique ou politique). C'est dans ces négociations et marchandages internes, cette traduction de l'administratif, de l'institutionnel, du civique, en intensité passionnelle familiale, que se voient à l'oeuvre la résistance et l'ingéniosité d'un peuple, au coeur même de la famille et, par capillarité, de fronts familiaux puis villageois,

jusqu'à l'ensemble de l'île.

Les "jeux" politiques micro locaux démarquent, pour chaque cas concret, la question du "pouvoir" (commandement, capital d'estime et de fidélité, détention d'un capital de biens matériels culturels, concentration) en un réseau relationnel constamment mobile étroitement dépendant de l'organisation d'un champ de forces instables et qui ne cessent de se recycler, de permuter ou basculer<sup>277</sup>, cherchant à tirer parti des ambiguïtés et des tensions qui caractérisent le jeu social. D'autant que si le pouvoir communal est, à chaque élection, disputé si âprement et avec une telle ingéniosité par les deux camps opposés, c'est que, outre la satisfaction d'un pouvoir certain, voire d'un désir de domination, il procure le moyen d'assurer à son camp des avantages matériels d'autant plus appréciables qu'ils en privent l'autre camp ou sont acquis à ses dépens<sup>278</sup>. "Arguera-t-on qu'il s'agit là d'épaves dérisoires, d'une écume de l'histoire ?" (Revel, 1996, p.30). On répondra que "cette activité minuscule, précaire, vibrionnante, a probablement été ce qui donnait corps et formes à ces grandes entités abstraites dont on se contente trop souvent d'évoquer l'irrésistible affirmation dans l'histoire" (id) et que, déchiffrée au niveau d'un monde minuscule comme Sarrola, "c'est elle aussi qui fait que, vue au ras du sol, l'histoire d'un lieu est probablement différente de celle de tous les autres" (id).

L'effet de réverbération (ou "l'effet timbre poste" (Meunier, 1998, p..55)) propre à ces mondes complets dont les îles sont caractéristiques, joue ici à plein. La miniaturisation de l'espace (cadastral comme politique) entraîne un effet de synthétisation des déterminants, tout comme la miniaturisation et le télescopage des affrontements donnent un pouvoir puissant à l'échange verbal et aux mots. Ce partage des critères d'évaluation et de jugement, la compréhension des stratégies, font cette "culture" unique et distincte. Ces manifestations symboliques sont chargées de significations micro locales, indexicales, qui ne peuvent être comprises que par les gens du cru : la situation politique à Sarrola, même si elle est bien, caricaturalement, corse, n'en est pas moins distincte de celle de Cannelle, ou comme le signalera en 1907 l'oncle-curé,

<sup>277</sup>8 avril 1900 : "Cunéo voudrait conserver l'écharpe municipale, le professeur Carcopino la désire ardemment (...) la politique mène son train (...) à Sarrola surtout, l'animosité est grande", la "récompense" allant souvent à ceux qui savent exploiter les ressources d'une situation (6/06/1900 : "pourvu qu'il vote Cunéo, on lui aurait promis un modeste emploi à la préfecture", "le parti du professeur, patronné par Monsieur Melgrani, autrefois adversaire, paraît en majorité" ; 23 /05 : "Le 6 mai, le maire se voyant perdu, n'a pas tenu les élections").

<sup>278</sup>Comment ne pas évoquer Paul Bourde, virulent contempteur de la politique corse : "En Corse, la politique et les affaires ne font qu'un ; c'est sa sécurité et sa fortune personnelle que l'électeur risque sur son bulletin. La victoire comporte des avantages d'une portée immédiate et de la réalité la plus pratique, tandis que la défaite promet d'insupportables vexations (...). Conquérir la mairie (...) c'est disposer des biens communaux (...) de la répartition de l'impôt mobilier, être assuré de la bienveillance du garde champêtre (...) produire des certificats d'indigence pour échapper au paiement des amendes (...) obtenir des pièces probantes -vraies ou fausses- si l'on sollicite quelque chose du gouvernement" (cité in Castellani, 1994, p.31).

de San Martino di Lota, par exemple. Le "pays rhétorique" (Descombes, 1987) se miniaturise encore en "village mental" (Pohl), en "culture ésotérique" (Mewett, 1992, p.28), traduisant la *prégnance* de la pratique quotidienne des Sarrolais.

"La prégnance signifie qu'un phénomène emplit d'emblée complètement le cadre de son apparition. Il peut y avoir des différences de valeur d'un point à l'autre, mais il y a toujours co- extension entre le processus prégnant et le référent (...). En appliquant cette métaphore à l'espace, on rencontre le concept de *territoriality* élaboré par R. D. Sack : le territoire c'est la correspondance automatique entre une définition en compréhension d'une aire -son nom- et son extension exhaustive -tous ses points, tout son contenu" (Lévy, 1991, p.209).

Cette question des unités spatio-temporelles d'observation nous semble en outre un bon moyen d'interroger la tendance à la réification des découpages et des catégories qui font souvent prendre celles-ci pour des faits ou des réalités. Elles nous semblent bien plutôt aplatir l'histoire et la recherche, au détriment du relief minuscule des articulations internes de la micro dynamique historique. Une lecture économique et statistique par exemple suffirait-elle à décrire la finesse et la complexité d'une transaction que cette lecture noierait dans un ensemble en négligeant la spécificité et en réduisant cette confrontation de comportements actifs et stratégiques intra familiaux en "données" (d'une unité souvent elle même réduite, au sens où l'entendait Turgot d'une paroisse comme "un assemblage de cabanes et d'habitants non moins passifs qu'elles" (Tocqueville, 1952, p121)), sans aborder un seul moment les constellations psychologiques intra familiales gravitant à ce moment-là dans "le monde mental sarrolais"? Le document naturel, par contraste, délivre l'élasticité des comportements et des formes d'événements politiques (achat d'une voix, voire d'une famille) ou économiques (vente ou achat d'une propriété familiale à l'intérieur de la famille), les zones d'imprévisibilité à l'intérieur desquelles s'organisent ces comportements (vente à Jean *via* l'oncle-curé *versus* Paul François), et le besoin de prévoir le futur et la stratégie de l'autre dans la conscience permanente de disposer et de gérer des informations nécessaires sur le milieu social dans lequel on agit.

"Dans l'histoire racontée ici, les catégories interprétatives sont autres : l'ambiguïté des règles, la nécessité de prendre consciemment des décisions dans des conditions d'incertitude, la quantité limitée d'informations qui permet toutefois d'agir, la tendance psychologique à simplifier les mécanismes de causalité que l'on juge importants pour la détermination des comportements et, enfin, l'utilisation consciente des incohérences entre systèmes de règles et de sanctions. Une rationalité sélective et limitée explique les comportements individuels comme étant le fruit du compromis entre comportement subjectivement désiré et comportement socialement exigé, entre liberté et contraintes. L'incohérence entre les règles, l'ambiguïté des langages et les incompréhensions entre

groupes sociaux, ou entre individus, la vaste zone d'inertie déterminée par la préférence pour la situation habituelle et par les coûts dérivant des choix faits dans des conditions d'incertitude excessive n'empêche pas de considérer cette société comme active et consciente dans chacune de ses composantes, et le système social comme le résultat de l'interaction entre comportements et décisions prises dans le cadre d'une rationalité pleine mais limitée" (Lévi, 1989, pp.13 -14).

La vente de la moitié de sa propriété par l'oncle Dominique nous fait saisir ce "territoire à hauteur d'homme" dont parle Garancini (1992, p.112). Cet événement anonyme ou insignifiant fonctionne comme un cristal de représentations qui, manipulé, donne accès à "la dimension spatiale dans le fonctionnement d'ensemble d'une société avec ses idéologies, ses rêves, etc." (Claval, 1991, p.62), ses stratégies familiales ou politiques, cristal conservé dans l'intersubjectivité d'une correspondance qui est elle-même un élément de fonctionnement de la réalité sociale villageoise. Cette "complexité" est le propre du fonctionnement concret, à chaque fois singulier, dans une réalité et des situations spécifiques, propre à chaque lieu (voire micro-lieu) banal ou commun et à toute histoire banale ou commune.

- Valeur hologrammique du micro social

Même depuis Béjofo, nous ne regardons pas Sarrola "de loin", ce qui présupposerait d'être attentif à des résultats finaux qui dépassent souvent la possibilité de contrôle des personnes et leur vie même (si l'on considère que Dominique n'a plus que 5 ans à vivre et que la moitié d'enclos restante ne sera pas vendue et restera dans sa famille). Regarder Sarrola de près est pratiquer une anthropologie *instersticielle*, si l'on veut, de se glisser entre les failles des grandes catégories généralistes ou des analyses macro économiques, et surtout une anthropologie de l'acteur, au lieu et moment même des stratégies personnelles et familiales significatives pour les acteurs et non pas émoussées pour se fondre dans un résultat commun d'équilibre relatif tels que les présente le regard "de loin" :

"La participation de chacun à l'histoire générale, à la formation et à la modification des structures portantes de la réalité sociale, ne peut être évaluée seulement sur la base des résultats perceptibles (...). Au cours de la vie de chacun, d'une manière cyclique, naissent des problèmes, des incertitudes, des choix, une politique de la vie quotidienne qui a son centre dans l'utilisation stratégique des règles sociales" (Lévi, 1989, p.12).

Ainsi du renoncement de Josée, avant même le passage à l'acte, de s'installer comme couturière à Ajaccio, alors qu'elle n'y aurait eu que des avantages par rapport à Sarrola ("je serais été plus tranquille" ; "j'aurais pu gagner autant qu'à Sarrola" ; "j'aurais pu me fortifier, rien qu'en voyant on se fortifie" ; " la cousine Pozzo di Borgo (qui fait le même travail que

moi) se trouve mieux que moi à Sarrola") pour la raison que "sans te demander je n'ai pas voulu" et "je suis contente quand même à Sarrola, cher frère, de ne l'avoir pas fait puisque j'attends ton arrivée qui ne sera pas si longtemps j'espère et avec tous les souhaits que je t'adresse au bon dieu" (11/03/1900).

Le regard de près montre que le choix de l'individuel n'est en rien contradictoire ou exclusif de celui du social mais rend une approche différente. Surtout, il doit permettre de saisir le fil d'un destin particulier -celui d'un homme, d'une femme, d'une famille, d'une communauté- l'écheveau complexe des relations, la multiplicité des espaces et des temps dans lequel il s'inscrit, "la présence d'une dimension anthropologique collective dans la personne" (Nathan, 1993, p.109). L'observateur assiste à et présente ainsi la construction du réel par les acteurs et leurs représentations, dont les variations de focale et de point de vue suscitent descriptions, explications et compréhensions les uns des autres, et par l'exercice même de ces expériences (cognitives, comportementales, sociales, familiales) montrent et dévoilent les mécanismes qu'ils mettent en oeuvre pour agir et penser: anthropologie à la fois expérimentale et s'interrogeant à chaque fois sur sa propre démarche d'appréhension de l'acteur. Les changements expérientiels des acteurs, leur confrontation, leur rencontre, leur absence provoquent des changements expérimentaux dans la méthodologie d'approche, d'analyse et d'exposition de ces entrelacements comportementaux. Une ethnologie de l'acteur et de l'observateur se garde bien ainsi de faire le départ de ce qui est important et de ce qui ne l'est pas dans une biographie mais restitue les fragments en tant que tels. La lecture des différents acteurs de la vente de la propriété de Prateddu (l'oncle-curé, Jean, Dominique, Josée, Bassetti-Cunéo ...) et leur conjonction dans l'analyse et l'exposition par l'observateur est un exemple de cette relation d'une méthodologie variable suscitée par les données et le terrain lui-même.

- Où il apparaît que la politique n'est pas (que) la politique

Prétexte ou non, la conservation par Dominique de la moitié de l'enclos lie cet acte intrafamilial à la politique villageoise dont nous avons déjà eu l'occasion de souligner le réseau relationnel constamment mobile que nous voyons ici en acte. La lutte fait rage à Sarrola " *per la sciarpa e lu tampone* "( pour l'écharpe et le tampon) comme le chantent les chansons électorales et, comme le confirme l'oncle, le 8 avril, la campagne bat son plein :

"La lutte pour le renouvellement des municipalités est engagée dans toute la Corse. À Sarrola surtout l'animosité des partis est grande : Cunéo voudrait conserver l'écharpe

municipale. Le professeur Carcopino la désire ardemment. Le dimanche 6 mai, jour même des élections municipales dans toutes les communes de France., des troubles graves sont à craindre dans plus d'une commune ".

L'oncle-curé confirme ainsi que "la politique est une guerre" (Ravis-Giordani, 1983, p.118) par une illustration locale de la "*bassa pulitica*" voire de la "*puliticaccia*". *Partitu et contrapartitu* sont en place sur toute la Corse : "A Ajaccio le parti républicain fait pression sur le parti bonapartiste pas très sûr du succès, le préfet ayant pris des mesures en vue du triomphe des républicains". L'oncle fait erreur. Si Arène est le député incontestable d'Ajaccio, l'Hôtel de ville restera un bastion bonapartiste avec Bodoy, en 1900, et surtout, dans les années qui suivent, Pugliesi-Conti, élu en 1904, 1908 et 1912, successivement. À Sarrola pour n'être pas véritablement idéologiques, les oppositions n'en sont pas moins vives. Des recompositions d'alliance ont eu lieu ("le parti du professeur, patronné par Monsieur Melgrani, autrefois adversaires") qui vont faire basculer la mairie, selon les calculs de l'oncle et ceux du village (" le parti du professeur paraît en majorité "). Se voyant battu, la solution du maire sortant, Bassetti, est simple : "On ne tiendrait pas les élections aujourd'hui !" explique l' Oncle curé.

"À la fin du 19e siècle, relève Giudici (1996) le correspondant d'un grand journal parisien note que les Corses cultivent la terre comme au temps de Virgile, mais font preuve d'une inventivité électorale sidérante, qui laisse loin derrière les politiciens les plus retors de la capitale " (p.135).

Plus que ces appréhensions toujours plus ou moins indexées sur une folklorisation de la vie politique corse, il faudrait relever le jeu de la logique locale en ce qu'il recouvre plus ou moins la logique républicaine et ne fait jamais allusion, à Sarrola, à la puissance d'Arène (qui régente, entre 1885 et 1908, la vie politique corse), plus aimé dans son île que Napoléon, mais aussi courtoisé par le tout Paris. La campagne électorale sarrolaise, en tout cas, ne fait guère allusion à des enjeux de gestion ou des programmes d'aménagement, mais s'est cristallisée, encore une fois, autour de personnalités éponymes: un Sarrola contre un Carcopino. Il n'y a guère qu'à Cannelle que l'oncle note qu'"il y a plus d'accalmie qu'ailleurs". La raison en est simple : "le parti Vincenti ne lutte pas" : le contreparti n'est pas en état de jouer son rôle d'opposition!

Toutes les analyses des tensions sous jacentes à "cette fameuse politique" montrent combien est illusoire la séparation radicale entre le social et le politique. "L'un des objectifs d'une anthropologie politique est précisément de faire apparaître l'existence de tensions

généralement considérées comme infra-politiques, et de montrer que se dessinent déjà, à ce niveau, des impositions, des jeux de forces et de stratégies" (Ansart, 1990, p.117), qui n'excluent sans doute pas que l'on puisse à grands traits distinguer, pour les besoins de l'analyse, des processus et des lieux, des "scènes" selon l'expression de Balandier (1980) - comme le café ou la mairie- plus proprement politiques. Mais les limites du politique n'en deviendront pas moins fluctuantes et incertaines. D'ailleurs, plutôt que de dresser des distinctions et d'isoler les conflits politiques dans une logique autonome, ne s'agit-il pas plutôt de montrer comment les dynamiques sociales se transposent en pouvoirs reconnus, comment se constituent les processus sociaux de légitimité politique (famille, notabilité), comment des conflits sociaux se transforment en conflits politiques ou des oppositions politiques en conflits sociaux (opposition à la prise d'eau à la fontaine du Piobbo, détournement de la même source 30 ans plus tard...). Bref, comment des rapports de force, de ruse, des stratégies, familiaux entre autres, traversent les profondeurs et la surface du social, et rendent compte, au moins partiellement, de la dynamique des conflits politiques. Si l'on a souvent dit et écrit que le politique était omniprésent au village, du moins l'analyse de micro dispositifs de pouvoir et d'actions diverses met-elle à jour, dans sa contemporanéité même, le fonctionnement des rapports de pouvoir au sein des rapports sociaux et en confirme-t-elle à la fois sa capacité d'infiltration de toute la communauté (et de tous les actes) et son instabilité, la rapidité des déplacements des conflits, l'invention perpétuelle, comme une véritable tradition, de sa nouveauté<sup>279</sup>.

"Grand tremblement pour les élections" écrit Josée, le 27 avril 1900 avant de commenter la journée du 4 mai ("où l'oncle Dominique qui se porte à merveille ainsi que toute la famille est monté pour voter") : "Il n'y a pas eu d'élections, Bassetti et Cunéo n'ont pas tenu les élections se voyant battus et maintenant on attend l'ordre de la préfecture" (pour fixer une nouvelle date). Tout a commencé le samedi soir où " tout notre parti était réuni chez Battistelli François

<sup>279</sup> L'histoire politique sarrolaise ne manque pas en effet d'agitation. En 1904, de nouvelles recompositions entre parti et contreparti entraîneront des bagarres entre les partisans du maire et les " montagnards, c'est-à-dire le troisième parti". Des injures et des coups de bâtons seront échangés d'un côté et de l'autre " (20/04/1904). Beaucoup plus tard, en 1951, par exemple, on ne " tiendra " pas non plus les élections. Installé à San martino di Lota, le 28 février 1908, l'oncle curé ne manque pas de faire allusion, comparativement au calme de sa nouvelle paroisse à cette agitation : "Si à Sarrola la politique bat déjà son plein, à San martino di Lota nous aurons calme très plat même le jour des élections. Ici personne ne voudrait de la mairie. Cet état de choses me sourit beaucoup", soulignant la spécificité locale de la dialectique de la transmission et de la compétition pour le pouvoir et "l'intégration historiquement réalisée par notre société de processus autochtones à un système politique global " décrit par Abélès (1986, p.206) pour une autre époque. La recommandation de l'oncle à Jean, ce même jour, "sois prudent pendant la lutte électorale qui réserve toujours des surprises et même des méprises", tout comme l'exposé des événements qui ont précédé les élections du 6 mai 1900 par Josée devrait conduire à une "anthropologie des réseaux locaux" (id, pp. 204 - 205) s'inscrivant dans une dynamique de processus autochtones semblant se jouer du centre.

(parce que maintenant il tient buvette), le professeur Carcopino, le capitaine (un Sarrola) en tête et tous les électeurs contents de se voir dans une bonne majorité". Coup de théâtre au matin où lorsque "on descend pour voter on voit l'affiche qu'il n'y avait pas d'élections". Les nouvelles élections fixées au 22 juillet, François Battistelli sera élu maire, le 5 août, avec Pietri pour adjoint. Ces élections ont encore une fois mises en évidence l'opposition des deux principaux hameaux Sarrola et Carcopino par l'intermédiaire des représentants des deux familles éponymes, sous la représentation du professeur Carcopino -dont François Battistelli est en quelque sorte "l' élu"- et de J. B. Sarrola dit Bassetti, qui fut un des maires à la plus longue investiture, n'abandonnant cette charge qu'à sa mort, en 1909.

L'opposition des familles (et des hameaux) est d'autant plus aiguë qu'elle concerne les deux plus anciennes familles du village et que :

" L'inscription de l'histoire familiale dans un lieu, s'appuyant sur son homonymie dont on comprend tout la valeur symbolique, réalise à son point ultime de perfection l'alliance de la position sociale éminente et des signes indubitables de l'ancienneté" (Pincon et Pincon-Charlot, 1990, p.94).

L'histoire de la fusion/fission du village même se rejoue à chacune de ces oppositions .

#### 4.1.3. Le village fête les galons d'adjudant de Jean

La nomination de Jean au grade d'adjudant s'inscrit dans cette problématique de l'accession à la notabilité et de la constitution d'un réseau inter familial autour de Jean. Nous ne saurions dire dans quelle mesure on peut y lire "ces gonflements d'être que l'homme reçoit des grandes fonctions sociales" dont parle Bachelard (1960, p.58) à propos de "quelque militaire au raide képi", mais, à Sarrola, "on a du non seulement arroser tes nouveaux galons mais presque les baigner par suite de l'affluence à la maison de visiteurs venus se réjouir avec la famille", écrit l'oncle-curé le 8 avril.

" La joie de mon coeur, ce soir-là ", s'exclame le 2 avril Josée à la réception de la nouvelle. " Tu ne peux jamais croire tout le monde que j'ai reçu le dimanche lendemain et qui venait à la maison pour faire visite en disant qu'on voulait venir faire voir sa joie et trinquer à ta santé. Je peux te dire que presque tout le village hommes et femmes sont arrivés et ceux qui n'ont pas pu venir le dimanche sont venus le jour après. A été une joie pour tous (...) tout le monde qui est venu à la maison m'ont chargé de te dire bien des choses mais je ne peux dire des noms parce que c'est trop nombreux: Miniconi Antoine-Toussaint, Charles Sarrola, etc. " .





On peut dire que même les éclopés se sont déplacés puisque " Jacques Antoine de Carcopino (une des victimes de la "catastrophe" de la maison d'école) quoique toujours un peu boiteux envoie le bonjour et ses félicitations". Les visites, quotidiennes, des uns aux autres, membres de la famille ou villageois, montrent cette société "affective" jouant et renouant sans cesse sa familiarité avec l'autre, la société et le monde, recouvrant l'ensemble des accomplissements de la vie quotidienne comme pratiques qui sont à la base de toute forme de collaboration et d'interaction, " le devenir membre, l'affiliation à un groupe" (Coulon, 1992)<sup>280</sup>.

L'événement a en tout cas dépassé le simple cadre du village puisque l'oncle signale le contentement de ses paroissiens de Cannelle.

Aux félicitations et à l'annonce de la fête donnée à cette occasion viennent s'ajouter deux regrets. Le premier, l'absence de photographie du nouvel adjudant, est formulé tant par l'oncle que par Palme ou Josée que par la famille et les villageois.

C'est Josée qui est la plus assidue dans cette requête :

"N'y a-t-il pas de photographes où tu te trouves cher frère ? Je serais été bien contente de recevoir ta photographie comme adjudant" (27/04/1900);

"Je serais très contente si je recevais ta photographie allons décide-toi mon bien cher frère" (14/05).

Enfin, la réception même de l'envoi tant espéré ( "J'ai reçu les photographies avant-hier ne voulant en garder que 2 à la maison chez nous : une tête nue et une avec képi. Il n'en restait que 2 pour donner, une pour Laurine, l'autre pour l'oncle Dominique qui était ici le jour où elles sont arrivées (...). Il n'y en aura pas pour Marie et l'oncle Borossi et tous les autres" (30/03/1900)) ne satisfera ni ne ralentira la demande :

"Marie B., l'oncle Paul, Zia Livia, Baptistine Sarrola , la soeur à Charles, demandent des photos, compère Charles, ce serait presque de droit " (9/04/1900) ; "Madame Barbolosi en a pris une en disant que le bon Dieu l'avait aidée à la faire arriver maintenant" (coïncidence de sa visite et de l'arrivée des photos, comme, le 30 mars 1901, pour l'oncle Dominique). "Elle s'en est prise une avec képi et a demandé si tu n'avais pas rencontré son fils Dominique qui est soldat dans l'artillerie à Madagascar" (13/04/ 1900);

"Il n'en reste qu'une tête nue, tu me demandes autant que j'en veux : tu enverras ce que tu crois, et de te dire celles qui en ont demandé: donc il y a Marie notre cousine ainsi que l'oncle Paul Borossi, Tante Xaviere, tante Livia, André B. et compère Charles seraient presque de droit (il était hier ici et m'a dit de te donner le bonjour), puis Sarrola

<sup>280</sup>L'événement fût d'importance si nous considérons une lettre qui lui est postérieure de quelques 27 ans, dans laquelle F. Pancrazi, cadre à la chambre d'agriculture de Corse écrit à Jean devenu maire de Sarrola :

" Je me souviens toujours d'un séjour de deux jours que je fis à Cannelle auprès de ton excellent oncle curé et de la si affectueuse tante Palme. On venait de recevoir de bonnes nouvelles: le sergent B. (Jean) récoltait des lauriers, à Madagascar si j'ai bon souvenir, et je revois encore une citation élogieuse encadrée et pendant au mur de la petite salle à manger du presbytère " (29 décembre 1927).

Baptistine, la soeur de Charles qui insiste qu'elle en veut une " (13/04/1900).

Les demandes persisteront même après le retour à Sarrola et le nouveau départ de Jean pour Toulon.

Le second regret -mais que la nomination transforme en espoir- est l'attente de la Croix de la légion d'honneur qu'oncle et paroissiens estiment proche et que le sentencieux curé ("Tout vient à point pour qui sait attendre") accompagne d'un "Patience" majestueusement calligraphié, ajoutant le 22 avril, à la réception de la lettre de Jean par laquelle son capitaine lui a annoncé sa nomination que "nous attendons qu'il plaise au gouvernement de la république de te conférer au plus tôt le ruban rouge, que ton Cousin François Paravisini réclame pour toi dans un éloquent article de *La Feuille Libre de la Corse* (qui ne nous est, malheureusement, pas parvenu). Même espérance pour Josée : Maintenant te voilà au commencement de tes mérites, il faut espérer qu'ils viendront encore les autres c'est-à-dire la croix" (2/04/1900).

#### **4.2. Des informations sélectives : du traitement (personnel) différentiel des événements de mars**

La crainte de l'oncle que Jean ne reste à Béjofo et la satisfaction contraire de Josée apprenant son maintien montre que Jean ne donne pas les mêmes informations à l'un et à l'autre, ou que les destinataires ne les interprètent pas de la même manière. Des problèmes de santé qui vont lui valoir un rapatriement en juillet, il ne dit sans doute que peu de chose à l'oncle qui lui conseille, en cas de nomination dans un poste "malsain", de refuser et de rentrer ( 8/04), car "il ne faut pas trop demeurer aux colonies" (22/04), et il n'en souffle mot à Josée qui s'avoue "très heureuse d'apprendre (que Jean) jouit d'une excellente santé" (27/04), semant cependant un doute cruel dans l'esprit de sa soeur en lui annonçant que même en cas de retour à Sarrola, il lui faudra encore faire trois ans de colonie.

"Ce serait un peu trop cher frère de rester encore si longtemps sans te voir, il me tarde l'heure cher frère de pouvoir t'embarrasser et de te voir avec tes jolis galons d'adjudant il me semblerait d'être dans la plus profonde joie ce beau jour le jour de ton arrivée"  
(24/04/1900).

Plaisir et douleur sont vite retournés au profit de la soumission à la décision de Jean ("fais ce que tu crois à propos"), qu'elle espère toujours dirigée vers son propre bonheur de le revoir au plus tôt ("de manière que tu ne doivent plus y retourner"), agitant l'exposition de Paris ("qui a

l'ouverture le jour de Pâques et va durer six mois") pour l'encourager dans le sens de ce retour. Jean a même dû insister sur sa santé excellente et donner de son maintien à Béjofo l'image d'un plaisir et d'un intérêt personnel :

" J'ai été contente à ce que tu restes à Béjofo puisque le climat te va et puis maintenant tu connaîtras bien le tout, soit les personnes soit la direction, je crois que ton capitaine t'a l'affection puisqu'il t'a demandé de t'avoir encore dans son régiment, au moins qu'il travaille à te faire proposer pour la croix avant que tu partes de là puisque tu le mérites bien" (27/04).

L'enchaînement du raisonnement, les embranchements de raisons et de causes, les fausses errances, excuses, prétextes, forment un petit labyrinthe harmonique où Josée chante l'amour de son frère, que cela relève d'une soumission consentie, d'une structure sociale déterminée ou d'une authentique reconnaissance.

La réception du mandat de 100 francs (n° 196) entraîne un changement en ce sens, que l'on ne peut juger "disproportionné" qu'en dehors de tout contexte d'échange essentiel, de don et de contre don, mais aussi sous l'importance grandissante de l'argent dans cet échange plus ou moins perçu comme inégal (argent/affection) sous la persistance de la structure symbolique de l'échange familial ou fraternel/sororal :

"Je te remercie 1000 fois cher frère oh tant de dérangement pour moi que tu te prends et moi rien que mon affection mais je prie au bon dieu que si je n'arrive pas au pouvoir de te récompenser de tant de choses que tu me fais qu'il te récompense d'autre manière de tout ton bon coeur que tu as pour ta soeur qui jusqu'au moment de mourir je me souviendrai de tout ce que tu me fais cher frère donc merci 1000 fois merci " (27/04).

Examinons à présent, comme nous l'avons fait pour la sélection par l'oncle et par Josée d'événements différents par la valence et la saillance qui leur est accordée ( la catastrophe de la maison d'école et le conflit autour du loyer, pour Josée, et l'achat de l'enclos de Dominique, pour l'oncle), la différence de traitement d'un même événement par Josée et par l'oncle.

Le premier semestre de 1900 concentre l'envoi de nouvelles de Sarrola vers Jean d'une intensité encore jamais atteinte. Pour l'oncle certes qui "remonte" d'Ajaccio où il a assisté début mars "à l'arrivée de Monseigneur Olivieri, le nouvel évêque"... pour y redescendre presque aussitôt car "après demain part le courrier pour Madagascar" (7/03) et qui renouvelle l'invitation à Jean de visiter l'exposition universelle.

Pour Josée, surtout, qui semble lassée des allers et retours de l'oncle-curé<sup>281</sup>, jusqu'à lâcher à son sujet : "Il vient presque tous les jours à Sarrola parce qu'il y a des travailleurs" (19/03), et qui égrène au long de ses lettres le chapelet des nouvelles et demandes de nouvelles familiales et villageoises.

\* Familiales : "Avant-hier nous avons eu des nouvelles de Sari par l'oncle " (19/03) ; le beau-frère envoie aussi des nouvelles des parents ; l'oncle Pascal a de nouveau été malade mais "se porte désormais à merveille ". Les petits neveux (enfants de Laurine et de l'oncle Dominique ) demandent des nouvelles de Jean.

\* Villageoises :

- d'abord les mariages et promesses de mariage. "Pour le 3 mai : François Tusoli avec une de ses cousines du Pantano, fille de Baptiste" (27/04) ; "la cousine Marie B. est en contrat avec un gendarme d'ici que tu connaîtrais parce qu'il y était lorsque tu étais ici, Patel le français" (16/06), "contrat" dont Josée doute de l'issue ("peut-être que cela puisse aller") et qui est du domaine du *putachju* : "moi je te dis ça en cachette parce qu'il y a encore rien de sûreté".

- Puis les enterrements : " Nous avons enterré hier Ziu Canale " (23/02).

-Viennent ensuite les épidémies, comme celle *d'influenza* en janvier, et les accidents.

- Le courrier des uns et des autres : "Jocante Canali est nommé adjudant, il a écrit le 25" ; "le cousin François a écrit hier : il passe son examen le 26 juin" ; "Louis a finalement été pris dans la gendarmerie, en Savoie" (27/05).

Enfin les visites : l'oncle Dominique, le 23 février, puis le 6 mai, pour les élections ; Jacques Bianchetti, à Sarrola pour une vingtaine de jours (27/04) ; Jacques Bianchini, en congé de Paris et qui :

"avait demandé huit jours de prolongation rien que pour voter, mais ça ne lui a pas réussi. Lorsqu'il a vu qu'il ne pouvait pas voter et comme il bisquait il est parti le 9 de suite et bien fumeux et disant que s'ils tardaient encore quelques mois (à organiser les élections) il devrait revenir exprès de Paris" (14/05).

Mais surtout, deux événements importants surviennent en mars. De violentes pluies et la mort du 3e fils de Laurine et de Paul Baptistelli , Antoine.

- Les pluies de mars

- 1°) Josée

---

<sup>281</sup> " J'ai dû faire la navette Sarrola - Cannelle pour la greffe et la taille de la vigne. Des journaliers sont en train de la bêcher. Le travail prendra une quinzaine de jours " écrit l'oncle le 7 mars.

" Je te dirai que cette semaine passée a été un temps épouvantable " commence Josée dans une lettre de mars 1900 qu'elle ne date pas précisément, "on ne pouvait ni sortir ni faire rien ni à la maison ni dehors". Les orages les plus violents ont eu lieu la nuit de mardi et la journée et la nuit de mercredi : "Pluie toujours en tempête sans cesser une minute".

L'oncle-curé parle, quant à lui, de "pluies incessantes" et surtout "des épouvantables orages des 18, 19 et 20 mars ayant occasionnés des éboulements très nombreux et retardant considérablement le courrier". Josée s'attarde davantage sur les dégâts à la maison :

" Le matin du jeudi je suis descendue à la cave, la mer était là, on ne pouvait pas entrer en aucune manière, il a fallu faire la rigole à la porte pour faire sortir toute cette eau en piochant dans l'eau. Résultat: Une petite rivière est sortie de la cave durant toute la journée"<sup>282</sup>.

Pluie encore dans la nuit du jeudi, où l'eau entrait même par les fenêtres fermées "comme si c'était ouvert". Dégâts à la maison ainsi qu'à celles du village, "dans beaucoup de maisons en était ainsi", mais aussi aux alentours :

"Il y a eu beaucoup de dévastes dans le contour du village, les jardins, une grande partie a été abîmée ainsi que dans les campagnes. À Pratucheddu il y a eu aussi quelques petites défaites au jardin mais pas grand-chose".

La description de Josée procède de façon centrifuge et concentrique, depuis le centre, la maison, s'élargissant au village, puis aux cultures, pour toucher jusqu'à l'île même ("D'autre part tout le monde l'a entendu, il paraît qu'il a été de même dans toute la Corse"). Cette représentation déploie un champ subjectif dans lequel s'opère une valorisation spécifique de l'espace, autour du centre rayonnant de la maison-famille, "dedans absolu, lieu de la protection" (Salmi et Mannonni, 1991, p.355), véritable matrice de l'existence sociale féminine conditionnant les rapports des femmes avec les autres femmes<sup>283</sup>, mais aussi avec les

<sup>282</sup>En 1951, de grandes pluies de printemps provoquent une réaction proche dans le "style" de celle de Josée en 1900. Elle émane du curé de la paroisse qui, dans un bulletin de deux pages, note, à la rubrique " Echo de nos clochers " : A Sarrola, les trois mois de pluie ont transformée la sacristie en véritable château d'eau. Les aubes et les surplis tout neufs, des étoles de valeur, tout piqués de moisissure, n'ont pu être sauvés. C'est un désastre. Le plafond de la belle église est parsemé de tâches d'eau".

<sup>283</sup>On pensera à cette lettre de Jean à Palme, le 20 juin 1902 : "Occupes-toi de l'intérieur de la maison et c'est tout. Tu ne dois pas te fatiguer inutilement et faire des choses contraires à ta santé. Si tu as des travaux à l'extérieur, emploie des travailleurs mais ne va pas te fatiguer toi-même", montrant le statut de la famille comparé à celui des autres femmes du village tel qu'il apparaît dans le procès-verbal du conseil municipal du 24 décembre 1905 : "le travail agricole auquel s'adonne la population de la commune nécessite l'emploi aux champs de presque toutes les mères de famille ")

hommes (les visites) et avec l'environnement (de l'habité au cultivé et au sauvage), développant l'espace comme un système socio-émotionnel, résidu très primitif d'une dialectique de l'expansion et du repli sur soi-même. De la maison comme centre et pivot du monde se dévoile le monde en une série de coquilles successives et sélectives. L'espace représenté de Josée est ainsi un matériau de vie perçu en tant que tel, balisé d'actes et de comportements, prolongements de son corps, de ses activités et déplacements, se traduisant par un déploiement ou un rétrécissement à l'intérieur de cette zone psycho spatio-corporelle qui dessine autour d'elle à la fois des frontières et un rayon d'action dans son expansion vers le groupe.

### 2°) L'oncle-curé

L'oncle-curé quant à lui relate les dégâts ayant trait aux propriétés et aux cultures, touchant la famille comme le village(24/03/1900).

"Sur plusieurs points les routes se sont effondrées, bien des jardins ont changé de place, d'autres ont été ravinés". Pratucheddu ne semble pas épargné : "Les divers travaux exécutés à Pratucheddu n'ont pas été épargnés. J'ai constaté des pertes sensibles et des dégâts considérables. Tout ce que j'avais ensemencé poussait admirablement bien. La récolte s'annonçait bonne. C'est aujourd'hui le découragement".

Pour l'enclos de terre, propriété récente de Jean, "il y a des murs qui sont tombés, surtout ceux qui donnent sur la route au fond de la propriété". Pourtant l'oncle se ressaisit rapidement : "Je tâcherai cependant à refaire le plus que je pourrais". Tout cela va entraîner des dépenses supplémentaires et une misère plus grande chez les proches, comme Dominique qui, "talonnés par les scieurs de long" (selon l'expression du prêtre, qui ajoute même le mot corse (*ségantini*) entre parenthèses), va relancer ses demandes. Les récentes intempéries ne sont ainsi pas sans conséquences inattendues : le réseau d'emprunt devenant impossible, les récoltes s'avérant limitées, l'oncle propose à Jean comme "moyen d'arranger les affaires" de ... songer à se marier, et de renoncer à un futur retour aux colonies. Le mariage apparaît ainsi comme une opportunité avantageuse réussie dans la gestion patrimoniale et une ressource de dernière chance en cas de difficultés économiques.

### 3°) Regards différents et question de l'unité

À l'espace affectif et concentré/concentrique de Josée correspond plutôt pour l'oncle un espace socio-patrimonial constitué d'un système d'éléments en relation fonctionnelle. Les deux perceptions sont autant de cartes mentales du lieu. Ces deux regards différents portés sur les grandes pluies de 1900 montrent combien la question de l'unité minimale d'analyse peut-être remise en cause sur de simples événements et les rapports différentiels des uns et des autres à cet événement. "Si l'unité communale habille trop grand certaines recherches, elle en habille

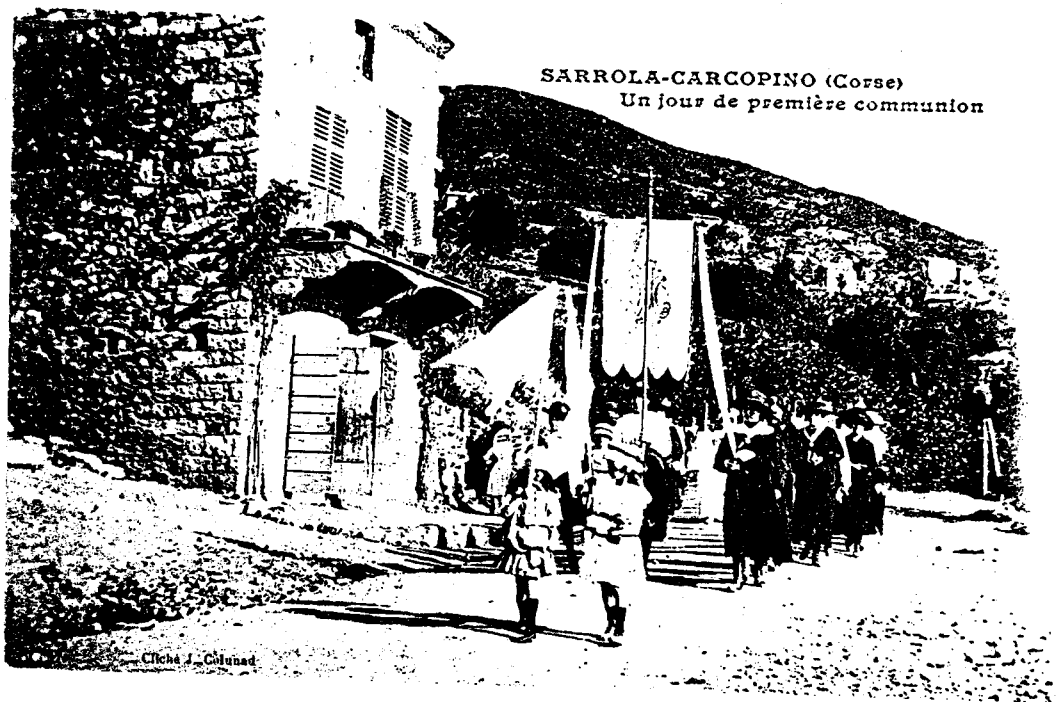
d'autres trop petits" (Cuisenier et Segalen, 1993, p. 83). C'est qu'elle laisse facilement échapper les manifestations sociales qui prennent place au niveau supérieur comme celles du niveau inférieur, familial. Quant à l'unité familiale, il y a tout lieu de l'interroger elle même, au profit d'une approche volontiers plus "phénoménologique" des expressions, implications, voire des paroles dites et non-dites, des gestes quotidiens et des gestes quotidiennes qu'ils entraînent. Il transparait dans les deux points de vues, qu'être Corse c'est d'abord appartenir à une famille et à un village, et à l'entité qui les englobe, "le corps primitif" de l'île (Gil, 1984) dont la prégnance est suffisante pour que Josée la signale. Les trois paliers s'imbriquent et se complètent jusqu'à remplir une fonction de modèle les uns pour les autres. Sous une perspective particulière, le village est perçue comme une famille, sous un autre angle se seront la famille et le village qui seront constituées comme des corps primitifs: à l'occasion de Pâques où Josée se fait l'intermédiaire entre Jean et la famille pour adresser ses voeux et un colis, Josée désigne le saucisson qu'elle envoie ("dont je ne sais pas s'il sera bon comme celui de Toulon") comme saucisson "*corse de ta maison de ta soeur*", expression qui dans sa simplicité et sa contraction même illustre l'"habiter" qui concentre dans le *locus* même de l'excellence, la famille, la maison, le village et l'île.

"On peut articuler simplement les choses en distinguant une primauté de la communauté sur le groupe familial, et du groupe familial sur l'individu. Il existe une unité organique où les repères de chacun se fondent : chacun n'a conscience de son identité qu'en référence à son groupe tout entier avec lequel il tend à confondre ses limites propres" (Bellone et Casanova, 1983, p. 63).

Mais cela n'empêche pas chaque unité (commune, village, famille) d'être localement un "monde de différences subtiles" (Peace, 1992, p.111) et les communautés (commune, village, famille), en tant qu'objets d'études, de n'avoir d'existence que d'être "construites et constituées par les acteurs. L'organisation de la vie quotidienne en tant qu'objet d'étude rapproche ou coordonne des représentations que les actions quotidiennes des acteurs font fonctionner différemment. La construction des limites, du "volume", de "l'identité" (de la commune, du village, de la famille), est faite des significations communes mais différentielles que les hommes et les femmes utilisent dans le contexte de leurs relations sociales quotidiennes. Nous retrouvons à Sarrola "la prééminence culturelle de la localité dans la vie des gens" (Mac Farlane, 1992, p.121), selon des formes complexes d'identité et de différenciations internes qui, à l'occasion des orages de mars 1900, des funérailles d'un enfant, de la vente ou de la non-vente d'un terrain, du retour ou du départ d'un proche, donnent lieu à un travail d'interprétation passant par la multiplicité des échanges: autant de cartes représentationnelles



SARROLA-CARCOPINO (Corse)  
Un jour de première communion



Cliché J. Colunard

différentes composant l'atlas vivant du fonctionnement d'une communauté. Le sentiment d'appartenance à la communauté plonge ses racines dans un fond de traductions différentielles de l'architecture sociale. "L'essence" du village en tant qu'entité définie, délimitée, réside dans le fonctionnement et la production, la transmission et la reproduction, la confrontation et la cohabitation, des connaissances différentes des différents groupes: cette essence est ainsi d'un raffinement local extrême et de ce fait tenue hors de portée du raffinement des villages voisins. On retrouve ce raffinement dans les proverbes micro locaux, les connaissances et rapports inter familiaux, les "petites histoires" intra familiales, les réputations, les traditions, voire la toponymie, la politique.

- La mort du petit neveu

L'autre événement de ce mois de mars, intra familial celui-ci, est la mort, à six ans, d'Antoine, troisième fils de Laurine et Paul Battistelli. Il donne lieu à une disparité de relations encore plus nette, puisque l'oncle-curé consacre une seule ligne à "l'enterrement du petit et cher Antoine" (et encore, comme liaison entre les dégâts causés par les orages et les tractations avec l'oncle Dominique venu à Cannelle "à l'occasion" de l'enterrement de son petit neveu à Sarrola), tandis que Josée se livre à des pages d'écriture serrée sur "les funérailles de notre cher petit neveu".

La proximité des femmes, la fréquentation physique et sociale de la mort, leur rôle d'intermédiaire entre les deux mondes, évoqué plus haut, y apparaît dans la description précise du rituel. Toute la famille faisant partie de la "La Compagnie" du village (*A Cumpania*, société d'entraide et d'assistance villageoise à la fois civile et religieuse), et Antoine ayant "déjà 6 ans", les funérailles ont été effectuées comme s'il s'agissait d'un adulte: "On lui a fait ses fonctions comme pour les personnes grandes, c'est-à-dire office et messe des morts ainsi qu'un cercueil en châtaigne (sic)". En outre :

"Il a fallu faire le deuil c'est-à-dire s'habiller tout en noir jour et dimanche comme si c'était une personne grande à peu près à l'usage du village parce qu'il avait déjà 6 ans et alors il fallait bien".

L'assistance de la Compagnie est complète ("à tout a pensé la compagnie") et couvre tous les frais de la famille. Les funérailles ont été l'occasion d'un grand transport de monde, venu des villages où réside la famille proche ou éloignée, Sari et Cannelle : "Je te dirai qu'il y avait beaucoup de monde à veiller la nuit ainsi que le jour aux fonctions. Il y avait de Sari toutes les tantes et 4 ou 5 de cannelle".

Le petit Antoine a été vêtu ("pour habillement") d'habits achetés à l'occasion de la dernière visite de Jean. Palme et Josée ont également acheté une couronne portant inscription "A notre neveu chéri", et ont confectionné "une couronne en fleurs de papier à la maison", précisant qu'elles l'ont fait "sans consulter de rien l'oncle".

Après la veillée et la messe, ce sont "quatre enfants de la classe qui ont portés les cordons placés à la bière" et, au retour du cimetière, c'est Palme qui "avait préparé chez moi le dîner pour tout le monde, comme j'avais fait le jour et le soir avant ainsi que le jour après l'enterrement". Ce qui n'est pas sans représenter une somme de travail, au vu de l'importance de l'assistance.

Que ce soit de chagrin de la part de la mère ou que Josée nourrisse encore de la rancœur à l'égard de sa soeur, elle signale que Laurine "n'a pensé que au pain et au vin et quant à autre chose elle ne s'est empressée pas même a demander s'il fallait quelque chose, parce qu'elle disait qu'elle ne voulait pas du monde". Mais, précise encore Josée "ce monde lui a plu après, bien qu'ils soient arrivés sans l'appeler, 12 à 14 de Sari", illustrant l'étrange confusion entre la douleur d'une mère de perdre un enfant et le plaisir de reconnaissance familiale et sociale que traduit la venue d'une assistance nombreuse à des funérailles, démonstration à la fois de la solidarité familiale en ce moment dramatique, du statut et de la reconnaissance publique de la famille. Cette longue et minutieuse relation de Josée est envoyée, suivant son expression, dans "l'enveloppe en deuil", c'est-à-dire encadrée de noir.

Notons, pour en terminer avec ce traitement différentiel des événements de mars 1900, combien leur relation par Josée souligne que l'histoire du groupe socio-linguistique se reflète dans tous les éléments de la vie du groupe et sa manière de dire les choses. L'interlangue, pour faire bref, entre français écrit et corse parlé, qu'utilise Josée, souligne combien le langage, comme schème expressif et interprétatif, est loin de consister seulement en signes linguistiques répertoriés dans un dictionnaire et en règles syntaxiques couchées dans quelque grammaire idéale. Chaque mot et chaque phrase sont en effet :

"entourés de "franges" qui, d'une part, les relient aux éléments passés et futurs de l'univers du discours et, d'autre part, de "franges" les entourant d'un halo de charges émotionnelles et d'associations irrationnelles qui, elles mêmes sont ineffables. Les franges sont les matériaux dont est faite la poésie; on peut les mettre en musique, mais elles ne souffrent pas la traduction" (Schutz, 1987, p.228).

La correspondance de Josée est ainsi l'expression d'une oralité comme *poïesis* quotidienne qui, au delà des idiomes, termes techniques, proverbes villageois, mythes familiaux ou mots de la tribu, exhibe un code privé que seuls ceux qui ont participé à des expériences communes

dans le passé peuvent partager. Cette indexicalité (groupale, familiale, individuelle) n'est accessible qu'aux membres du groupe et à son schème d'expression :

"Pour être à l'aise dans une langue comme schème d'expression, écrivait Schutz dès 1944, on doit avoir écrit des lettres d'amour dans cette langue; on doit savoir prier et même jurer dans celle-ci, on doit également savoir dire les choses avec toutes les nuances adaptées au destinataire et à la situation. Seuls les membres du groupe jouissent du schème d'expression dans son authenticité" (id.).

Nous vérifions ainsi cette "psychologie sociale" que proposait Schutz en 1944, en tant que pratiquée par un "énonceur psychosocial" (Hagège) en interaction avec ses consociés avec qui il partage un "flux simultané de conscience".

### 4.3. La position centrale de Jean

Toutes ces informations s'entrecroisent autour de Jean, qu'il s'agisse de la bataille électorale, des travaux à Pratudheddu, de l'oncle Dominique "qui n'espère qu'en toi", de l'achat de l'enclos ("depuis lundi tu es propriétaire de la maisonnette de Dominiques et de la moitié de l'enclos"), des rêves de Josée ("il y a un temps que toutes les nuits cher frère je suis avec toi"), des conflits inter familiaux, de l'envoi de journaux par l'oncle ou de mandats par Jean, de la santé, et en fin de compte, de son retour, désiré, attendu, anticipé à tous points de vue<sup>284</sup> et par tout le village ("presque tous le village hommes et femmes y sont arrivés"), voire par les parents, amis et connaissances de divers endroits y compris les paroissiens de Cannelle. Cette constellation d'informations, de nouvelles, d'événements et d'émotions, qui parcourent le cycle de la naissance à la mort, de la sociabilité des mariages aux enterrements, du familial le plus intime au plus large de la vallée ou de l'en deçà du col de Sari soghju, du micro local à l'histoire globale, ne manquent pas de concerner Jean à tous égards. Révélant le 15 mai qu'il "est maintenu à Andrana...(sic) secteur de neuf cantons et cinq postes militaires", ce qui permet de "juger de sa quantité de travail" mais ne l'empêche pas de regretter Béjofo où il "retournerait volontiers". Il déplore que cette mutation lui ait fait manquer un courrier (lui rendant "tout à fait impossible de vous souhaiter de bonnes fêtes de Pâques") et l'échange qui le reliait à Sarrola.

Josée, plus que l'oncle, avait "programmée" dès le 19 mars ses souhaits de "bonnes fêtes de

<sup>284</sup> "Tu me diras si tu comptes rentrer dans le courant de l'été prochain"; "Tu ne parles rien sur toi, est-ce que tu ne penses pas encore à rentrer en France et pourtant je serais heureuse que tu viennes te reposer te mettre dans la tranquillité et puis si on veut te récompenser le mérite tu en as assez et on pourra te trouver même ici cher frère"

Antsirane, le 14 septembre 1901



Diego-Swarès — Types Malgaches.

Mon adjudant,  
trouvé à Antsirane, le  
6 septembre 1901. J'en repars  
le 14 à destination de mon  
poste : ma santé est excellente  
et la traversée s'est effectuée dans  
d'excellentes conditions. Voici mon  
adresse : B. 3<sup>e</sup> Lt. à la 11<sup>e</sup> C<sup>e</sup> du  
1<sup>er</sup> Régiment de Tirailleurs malgaches  
à M. andritsara par Analalava  
Madagascar — J'espère vous voir  
venir me rejoindre et peut-être  
pourrions-nous nous retrouver  
ensemble — Votre boy souvenir ne me  
quittera jamais —  
En bien cordial poignée de mains de  
votre tout dévoué  
J. B. H. G. J.

Pâques" en regrettant que Jean "ne soit pas ici pour passer ces jours solennels et pouvoir manger quelque *cacaveddi* (gâteau pasqual)", mais excusant par avance cette absence en y ajoutant une prière propitiatoire à son fatalisme : "Ce qui est différé n'est pas perdu, santé et prospérité, et ça viendra s'il plaît à dieu". La rupture du lien, le blanc dans la correspondance, le silence faisant irruption dans la conversation maintenue jusque-là dans son rituel et son rythme mettent ainsi Béjofo à distance, dans le temps et l'espace, mais aussi dans sa réticulation symbolique, son "voisinage" avec Sarrola. Et le regret de Jean, ("j'y retournerai volontiers"), est aussi l'expression douloureuse de cette rupture. Il n'y reviendra pas et il faudra attendre le séjour de Jean à Gao (Soudan) entre mai et octobre 1902 pour retrouver la constitution d'un Sarrola ultra marin.

- Maladie et retour

Car, bien qu'il n'en ait rien dit, surtout à Josée, Jean a été malade. L'inquiétude que l'on ne manque pas de percevoir chez l'oncle-curé dès avril correspond certainement à une information sécurisante de Jean bien que nous n'ayons pas de lettre pour nous le confirmer. Les notations militaires de Jean pour les 2e et 3e trimestre en portent cependant la trace ("L'adjudant B. n'a pas paru à la compagnie, il est resté pendant ces deux trimestres dans le cercle d'Ananalava à la 4e compagnie du régiment sénégalais"), ainsi que le commentaire laconique du 4e trimestre : "En congé de convalescence". Des remarques plus tardives font état de "fièvres dues au long séjour aux colonies"<sup>285</sup>.

Des courriers d'anciens camarades adressés à Sarrola, en août 1900, ne manquent pas de s'inquiéter de sa santé :

"Heureux que ta santé s'améliore et le souhaite de tout coeur " (12/08, Andranasamonta),  
 "La santé est le bien le plus précieux de tous les biens à l'avenir " (15/07, Analalava),  
 "J'espère que ta santé s'améliore et qu'en arrivant dans notre chère Corse (que tu salueras pour moi aussi) maladie et fatigue auront disparues. Je te souhaite un prompt rétablissement et une convalescence heureuse en famille" (11/08, Andranasamonta).

Le rapatriement s'est même effectué précipitamment puisque deux lettres adressées de Analalava et Andranasamonta s'inquiétant de la réception par Jean "du *bourjane*, des 50 francs, des deux boeufs et de ta femme" ont suivi jusqu'à Sarrola.

---

(11/02/1900).

<sup>285</sup>En particulier la note d'appréciation du capitaine Ginelli à l'occasion des manoeuvres d'automne de 1906 précisant que Jean est "un peu fatigué de ses longs séjours aux colonies". Traduit médicalement, cette fatigue consiste en "une hépatoptose, engorgement du foie et des voies biliaires, avec ictère chronique", qui lui vaudra plusieurs séjours à Vichy et une invalidité à 50%.



Le 23 février Jean a été nommé au grade d'adjudant à la première compagnie de marche, en remplacement de l'adjudant Valliand, décédé à Ankairo le 17 décembre. Il conserve en outre le commandement du poste de Béjofo et ne sera dirigé sur la nouvelle compagnie que sur rapport du chef de bataillon. La promotion est réelle pour un soldat du rang et dans l'ambiance très forte de "caste " qui est de règle alors dans "la grande muette" comme la chute du ministère Combes (janvier 1905) l'illustrera *a contrario*. Sa solde double quasiment comme le montre le tableau recopié par Jean dans un carnet.

|                       | Sergent | Adjudant |
|-----------------------|---------|----------|
| Solde journalière     | 1,40    | 4,13     |
| Indemnités de marche  | 0,05    | 0,85     |
| Indemnités de transit | 0,15    | 0,30     |
| Indemnités de vivres  | 1,87    | 1,87     |
| Total                 | 3,47    | 7,15     |

Ses difficultés à répondre aux sollicitations de l'oncle pour régler l'achat de l'enclos et de la maisonnette de Pratucheddu sont d'autant plus étonnantes. Néanmoins, il envoie à la même date quelque argent à Dominique, Josée, et certainement à l'oncle. Si celui-ci devra emprunter, comme il le révèle dans sa lettre du 6 mai, il n'en projettera pas moins de nouveaux travaux, comme la transformation du rez-de-chaussée de la maisonnette achetée à Dominique en "bonne cave à vin" par un cintrage en fer et briques ou une voute et la fabrication de quelques tonneaux", succédant à la réalisation du réservoir suffisant désormais pour arroser tout le jardin, après redistribution des planches et des arbres fruitiers et de la "Vigna Vecchia", "Avec quelque argent et petit à petit ou pourra rendre la propriété enviable". Doit-on considérer que " la quantité de travail " invoquée par Jean y est pour quelque chose, comme semble le confirmer une lettre de Bruyère le 9 mai 1900, où celui-ci, ravi de ne pas avoir "la maladie qu'il redoutait" ajoute, de chef de poste à chef de poste : "Ne trouvez-vous pas que ce n'est pas une sinécure de commander un secteur quand on est seul ?", se montrant cependant rassurant : "Soyez tranquille, le commandant et le capitaine ont une excellente opinion de vous". La tentative d'imprimerie évoquée plus haut, ou les "*scopolissonades* " de "l'ami Decoulanges", participent-elles de quelque façon à une surcharge de son emploi du temps ? Peut-être doit on seulement imputer l'éventuel changement dans la régularité des sommes envoyées par Jean à la famille (1000 francs environ entre février et août) aux



manques du courrier qui nous est parvenu.

- Le reste du séjour à Béjofo

Il est constitué de lettres de soldats, comme celle de ce tirailleur sénégalais en convalescence à Analalava :

"le 17 février 1900. Mon cher chef. La joie que j'éprouve en vous écrivant cette lettre me procure la douce satisfaction de vous souhaiter le bonjour et la bonne santé : comme vous étiez très bon pour moi et pour tous les tirailleurs, je prie le seigneur que la vie vous sera conservé longtemps et que vous rentrerez en France et en bonne santé pour revoir votre petite famille et être auprès de votre père et mère. Je vous recommande le bonjour à tous mes camarades (suit la liste des camarades). Dites leur que j'étais malade et je suis guéri maintenant".

D'autres tirailleurs manifestent un respect sympathique, malgré les punitions diverses imposées sous le commandement de Jean à "ses" tirailleurs<sup>286</sup>. Quel crédit donner à ce propos à la remarque de Martini (1953, p.11) :

"Dans cette immense entreprise (l'expansion coloniale) (les Corses) apportent, outre leurs vertus traditionnelles, des valeurs nouvelles : une exceptionnelle habileté à faire tomber les barrières morales, à créer un climat d'entente avec les autochtones, à favoriser l'appropriation des plus réfractaires, à transformer l'adversaire de la veille en un ami fidèle et dévoué jusqu'à la mort".

Le rapport de mars 1900 dans lequel est évoqué "la tournée dans le canton" et la visite des villages de Marofototra, Antsahabé, Mavangarivo, l'organisation de *kabary*, bref la gestion de son secteur, sera le dernier de Jean à Béjofo. Il referme en quelque sorte sur ce cahier d'écolier l'expérience de la miniaturisation, l'expérimentation du "jeu du pays réel" (Lyautey, cité par Maurois, 1931), le transport à Béjofo de la "petite patrie" et constitue à la fois l'écho, la reprise, et l'anticipation du "jeu du pays réel" sarrolais tel qu'il se déroule à la même époque (et tel que Jean aura à le gérer à partir de 1925 dans sa "chère corse").

Le 10 avril, Jean remet le commandement du poste de Béjofo au Lt Guyon, soit dix jours après que Sarrola ait fêté la nouvelle de sa nomination au grade d'adjudant et que la lutte politique batte son plein entre J. B. Sarrola et le professeur Carcopino, et cinq jours avant l'inauguration de l'exposition universelle de Paris, à laquelle il n'assistera décidément pas. L'inventaire dressé ne donne pas le détail des réserves en vivres mais signale 3662 munitions

<sup>286</sup>Pour bidon ou gamelle perdus, brodequins loqueteux, manque de courroie, ou les "deux jours de banc" infligés à Elli Diablo pour avoir frappé sa femme et, en une autre occasion " produit un vent de dix secondes".

et 123,10 francs en caisse. L'énumération du matériel est toujours aussi précise, depuis les bureaux et tables, les ciseaux, pavillons, banc de justice, les trois ardoises et quatre alphabets de l'école ainsi que l'inévitable carte du secteur. Il note encore scrupuleusement les effets à emporter pour la route, règle ses dernières dettes, commande désormais plutôt des bouteilles d'eau de vichy, s'appête à recevoir l'Ordre de l'Etoile d' Anjouan, envoie un dernier mot à la *Maison Scopolitis Frères*, et arrive à Andranasamonta le 12 avril. Une plainte lui est adressée : "Monsieur le capitaine" (lui qu'il n'est, et depuis peu, qu'adjudant) le 15 avril (soit cinq jours après son départ), par un habitant de Béjofo, Botolavazazamanga :

"Vos boeufs ont mangé mon riz et j'ai perdu beaucoup de riz beaucoup. Je l'ai dit à X qui en a parlé à Y qui a dit " parlez en au capitaine B. qui est le propriétaire des boeufs". C'est pourquoi je vous écris pour vous demander 5 dollars comme indemnité car les boeufs ont mangé beaucoup de riz. Je regretterai (je serai triste) si vous ne m'envoyez pas la somme que je vous demande car j'ai perdu beaucoup de riz ".

Nous ne savons pas quelle réponse a pu recevoir de la part de Jean cette doléance tardive. Parti d'Andranasamonta le 15 juillet et transitant par Analalava qu'il quitte le 16 août à 5 heures du soir à bord du Guadalquivir, Jean quitte Madagascar à bord de l'Iraovaddy le 23 août à 4 heures du soir. Après de brèves escales à Mayotte, Zanzibar, et Djibouti, il débarque à Marseille le 14 septembre où il est " mis en congé jusqu'au 15 décembre inclus à Sarella (sic) Corse". Un de ses carnets porte trace des "horaires pour la Corse" : "De Marseille pour Bastia le jeudi et le dimanche à 10 heures du matin, de Marseille pour Ajaccio le lundi et le vendredi à 4 heures du soir".

Arrivé à Madagascar en novembre 1898 il y aura effectué moins de deux ans de service actif. Comme tant d'autres soldats français il y aura été la victime des *Généraux Fièvre et Marais*, mais surtout il sait<sup>287</sup> qu'il lui faudra repartir "aux colonies".

L'oncle a même programmé la " démilitarisation " de Jean, puisque, à la suite de l'envoi en juin du fameux opuscule de Lyautey, et profitant de cet envoi pour demander à Jean de se rappeler "au bon souvenir de Lyautey et du général Gallieni qui vont repartir pour Madagascar", il lui conseille de "rentrer en France pour être employé en attendant sa retraite militaire, dans une administration ou un conseil de guerre, les emplois ne manquant pas pour les sous-officiers en activité". L'oncle se fait soucieux de la santé de Jean, prioritaire ("avant

<sup>287</sup> Tout comme l'oncle (dont la lettre du 8 juillet que Jean ne recevra qu'à son arrivée à Toulon) qui lui conseille de "tenir le plus longtemps possible à Madagascar pour ne pas repartir une troisième fois aux colonies" quoi que "néanmoins, la santé avant tout ", surtout " après la proposition pour la légion d'honneur dont tu viens d'être l'objet " qui, selon le prêtre, devrait permettre à Jean de renoncer désormais à d'autres campagnes".

tout") et de son "ordinaire" : "parcours-tu les communes ?"<sup>288</sup>, s'enquiert après une note sur le report des élections à Sarrola : "la péréquation des impôts s'effectue-t-elle sans difficulté ?", ajoutant cette remarque bien dans le ton de l'époque : "Les habitants commencent-ils à comprendre que la France s'intéresse à leur sort ?"

Justement, sur place, la généralisation de l'impôt à toute la population ne manque pas de soulever des problèmes organisationnels du côté des militaires. Le 9 juin, un correspondant d'Ankaramy s'inquiète : "Pour les impôts, a-t-on bientôt les ordres ? Hier j'ai fait envoyer un message à tous les chefs des villages pour la réunion du 10 juin", ajoutant que sa santé est bonne sauf ses pieds "dévorés par les chiques, et malgré que j'y mette de la teinture d'iode, elles reviennent à côté", confirmant un "ordinaire" sanitaire nettement *mal saint* comme le craignait Josée.

Ces questions et conseil de l'oncle mettent en évidence, peut-être de la manière la plus nette depuis le début du corpus, le décalage existant entre la situation de Jean et l'ignorance dans laquelle s'en trouve ses correspondants du fait de la volonté de Jean de dissimuler sa situation réelle pour ne pas inquiéter ses correspondants.

Cependant, désormais, du fait de la rupture de l'échange, les informations et questions de l'oncle-curé semblent "tourner à vide" : la méconnaissance des intentions, des stratégies et de l'état même de son correspondant, donne l'impression d'un "affolement" des informations données par l'oncle, surtout hors du contexte des relations Sarrola/Béjofo, et véritablement déconnecté de l'échange instauré depuis la présence de Jean à Madagascar.

Le ballet des nouvelles internationales, nationales, locales, familiales, dont Jean -en mer- ne prendra connaissance qu'à son retour à Toulon, devient monologue emballé. Non pas que les nouvelles de l'oncle ne soient pas importantes. Bien au contraire. Mais, n'ayant plus de correspondant pour les entendre et y répondre, elles semblent autant de bouteilles à la mer qui croiseront dans leur voyage aller Jean dans son voyage aller-retour et ne le rejoindront guère que deux mois plus tard, vidés de leur pertinence, puisque Jean regagne "*Sarella*" pour un congé, du 15 septembre au 15 décembre 1900.

Ce n'en sont pas moins les dernières nouvelles du Sarrola de l'abbé Peretti, pour le premier semestre du siècle "qui entre."

- Ainsi de l'interpellation à la chambre sur l'affaire Dreyfus qui entraînera la démission du ministre de la guerre Galliffet, et son remplacement par le général André (7/06/1900), polytechnicien républicain et anti clérical qui va entreprendre de démocratiser l'armée.

<sup>288</sup>Notation d'autant plus intéressante qu'elle subdivise le "canton" de Béjofo en "communes", sur le modèle corse.

- l'annonce de "risques de troubles en France" provenant de ce que l'Angleterre "victorieuse contre les Boers, a quelques velléités de se mesurer avec le peuple français" (7/06) ;
- le départ du cousin Simon dans l'infanterie de marine pour Pékin, avec les troupes des puissances européennes" (qui interpelle l'oncle sur cette nouvelle "affaire" : "J'ignore ce qui pourra sortir de cet imbroglio" (8/08)), spectaculaire expédition de contingents Anglais, Américain, Russes, Japonais et Français sous le commandement du général Frey (vieille connaissance coloniale de Jean), faisant suite à la révolte des Boxers, qui se terminera par la prise de Pékin le 15 août illustrée par une image d'Épinal (n° 187) montrant des soldats français dans la tenue même du "cousin Simon" parti en juillet de Sarrola.
- Le lien entre le national et le local se fait par la décision sans cesse repoussée de l'oncle d'aller à l'exposition universelle dans les premiers jours de septembre (7/06), puis "vers la mi-août, les journées étant trop courtes en septembre" (le 8/07) puis "courant dernière semaine d'août pour une vingtaine de jours" (8/08).
- Le local le plus spécifique concerne le report des élections municipales au 22 juillet ;
- l'annonce d'un "charivari savamment organisé qui dura près de quarante-huit heures" après le refus du maire de tenir les élections du 6 mai,
- l'annonce enfin de l'élection de Battistelli François comme maire de Sarrola, le 5 août, ainsi que "la visite de l'évêque" à Sarrola le 25 juin (dont Josée précise l'objet, le 16 juin : "Il arrive encore l'évêque pour faire la confirmation").
- Une grande place est accordée à une météorologie changeante :
  - ° "Temps très pluvieux depuis quelques jours, entraînant de nombreux rhumes" ( mai).
  - ° Pluies importantes et brouillards continuels " ( juin).
  - ° Beau temps (début juillet).
  - ° Canicule en Aout : "Chaleur torride depuis la mi-juillet, ayant entraîné des insolation suivies de décès". Canicule rappelant qu'à Paris même, durant l'exposition universelle, juillet a vu battre le record de consommation d'absinthe qui a augmenté aussi fortement que la température s'élevait : jamais mois de juillet n'avait été aussi chaud depuis cent ans, le record est établi le 20 juillet avec 38,5°.
  - ° Météorologie toujours, mais plus précisément liée à l'oncle, car concernant la vigne: " Administration de "bouillie bordelaise" (mai), "vigne d'une beauté rare malgré les brouillards" qui "ont fait disparaître quelque peu le raisin" (fin avril-début mai), et qui se doublent d'une prière légitime de la part d'un prêtre-exploitant ("que le seigneur veuille bien nous conserver ce qui reste et la récolte sera bonne !") prévoyant une quinzaine de mésins de vin et considérant que, malgré le renoncement à la transformation du rez-de-chaussée de la

maisonnette de Dominique en cave pour cette année :

" les dépenses pour Pratuscheddu sont un capital qui, de jour en jour, rapportera davantage et relativement gros. La propriété à meilleur aspect et commence à plaire aux voyageurs. Même la Vigna Vecchia donnera quelque chose. Je l'ai reconstituée presque entièrement et l'année prochaine à ton retour, tu la trouveras en pleine végétation " (23/05/1900).

° En juin, par suite de pluies importantes et de brouillards continuels, la récolte est compromise. Juillet voit "la fenaison et la dernière toilette de la vigne" avec échalassage de quelques arbres, bien que déjà la vigne ne laisse plus espérer "qu'une petite récolte : cinq ou six mésins de vin alors qu'il y a un mois il y avait de quoi en faire une quinzaine" (8 juillet). Pour finir, "maladie de la vigne donnant un point d'arrêt à sa croissance", avec estimation de la récolte le 8 août " à 3 au 4 mésins de vin ".

- L'oncle rapporte encore des problèmes de fermage : "Le cousin Catellaggi se séparant de ses parents se trouvera dans la nécessité de vendre son troupeau pour continuer d'occuper Pratuscheddu, sinon je trouverai quelqu'un d'autre à qui en confier la direction",

- et de gestion intra familiale : comme le prêtre l'avait soupçonné "Dominique va se trouver prochainement dans l'obligation et la pénible nécessité de vendre le reste de l'enclos de Pratuscheddu, pour 500 francs" ( 8/08),

- annonce faite après réception d'un mandat de 100 francs que l'abbé a utilisé "pour régler Dominique" et qui constitue une relance, à peine discrète, pour que Jean complète sa propriété de Pratuscheddu , n'hésitant pas à préciser qu' "il n'y a encore aucune situation pour Dominique à Ajaccio" et concrétisant ainsi la conséquence pour celui-ci de l'échec de l'équipe Cunéo/Bassetti aux municipales, condamnant le mauvais choix politique de Dominique.

Cette somme considérable d'informations, (surtout si l'on y adjoint la nouvelle tentative du cousin François Paravisini au baccalauréat (et son nouvel échec à l'oral), l'arrivée à Ajaccio du cousin Jean Stefani, inspecteur principal des postes en retraite, les mariages annoncés par Josée, l'admission du cousin Louis dans la gendarmerie, l'arrivée du frère de Jean Giorgi, Xavier, comme "missionnaire" pour huit ou dix jours), ne trouvant plus l'écoute enthousiaste et partagée de Jean à Béjofo, semble se dissoudre dans le monologue substitué à l'échange conversationnel, comme la difficulté du courrier à le retrouver l'atteste.

- Bouteilles à la mer

Les hésitations de l'oncle sur la date du retour de Jean montrent qu'il n'en a d'ailleurs pas été informé. L'abbé passant d'une prévision pour mai 1901 (23/05/1900 : "L'année prochaine

à ton retour tu trouveras la vigne en pleine végétation") à une routine installée ou il n'est même plus question de retour (7/06 : "raconte-moi ton ordinaire"), à un conseil pressant de rentrée, tant pour la santé que pour un emploi administratif (8/07) pour finir sur la douloureuse interrogation: "Quand comptes-tu rentrer en France ?" (8:08) qui coïncide avec l'ultime séjour de Jean à Analalava d'où il va partir le 16 et qu'il ne recevra donc pas avant son arrivée en France.

Josée est encore plus "ballotée" que l'oncle : en avril, Jean lui disait avoir encore trois ans de colonies à faire; en mai il lui laissait espérer qu'il allait rejoindre Béjofo. Elle ne peut opposer à cette incertitude que le souhait intense du retour de son frère ou au moins la réception de ses nouvelles, résignée dans l'attente par l'envoi des "embrassements les plus affectionnés de ta soeur qui t'aime pour la vie et qui pense toujours à toi " (16 juin) c'est-à-dire à l'acceptation de la décision que prendra Jean, quelle qu'elle soit. Les dernières lettres de Sarrola (juin/juillet/août) n'arriveront pas à Jean avant son retour en France et peut-être même à Sarrola.

Elles feront ainsi l'aller-retour Sarrola/Madagascar/Toulon/Sarrola, poursuivant à distance dans le temps et l'espace, voire croisant en chemin, leur destinataire. Et la variété, l'intensité des informations qu'elles contiennent résonnent comme un appel à/sans réponse, des informations dans le vide. Le *tone* conversationnel d'échange intense entre Sarrola et Béjofo s'est évanoui et les informations flottent entre les épistoliers sans les joindre ensemble, en un monologue aussi désespéré que l'effondrement de l'espoir de bonne récolte de l'oncle ou de retour de son frère de Josée.

En somme, il y s'agit bien de Sarrola, et d'un Sarrola en mouvement, tant au niveau familial, social, politique, économique, qu'affectif et émotionnel, mais le village y prend une démesure de miniature infime et fragile, à qui manque l'écho, la résonance ultra marine du soldat exilé, neveu ou frère, absent et muet, comme malade ou mort. Sarrola flotte dans cette chaleur torride d'août comme un mirage tremblotant au-dessus de lui-même, comme une image refluant définitivement de Madagascar pour se replier dans le monologue qu'a produit l'absence de réponse de Jean. Ces lettres voguant vers Madagascar alors que lui-même vogue vers la France font signe vers un emballement de signes, de sens, d'événements qui se télescopent, s'enchevêtrent, se dissolvent de ne point trouver leur destinataire, et, de courir ainsi la mer, dessinent une île flottante, à la dérive.

Jean ignorera donc l'image de l'oncle-curé penché sur une lettre qu'il écrit à 3 heures et demie du matin :

3076. - CORSE. - AJACCIO. - L'Arrivée du Courrier



" Pressé de dire la messe avant de descendre à Pratucheddu effectuer un travail qui ne devrait pas te déplaire " (8/08/1900).

ni celle de Josée regrettant :

" Oh que j'aurais voulu que tu fusses ici en ce beau jour surtout cette année on a fait grande fête parce que je te dirai qu'on a commencé à faire un clocher à l'église et en ce jour (13 juin, fête de Saint Antoine) il y a eu la bénédiction de la première pierre. Il avait beaucoup de monde. Ce clocher a été placé derrière la sacristie " (16/06/1900).

Avec le retour de Jean, le "village transhumant" revient à Sarrola, une boucle d'échanges se ferme sur son point de départ, comme la carte d'état-major emportée par Jean revient sur son territoire d'origine, augmentée de lambeaux territoriaux : Béjofo, son canton, ses villages.

Jean illustre alors parfaitement l'assertion (que l'on doit à Moro Giafferi) selon laquelle un Corse ne s'exile pas mais s'absente seulement : parti pour mieux revenir, il ramène les voyages et territoires parcourus dans les limites de l'île. Comme "initié" par ses séjours, il retrouve Sarrola agrandi de Béjofo, la Corse augmentée de "la Grande île" .

## **5. D'une île à l'autre : les leçons anthropologiques de Madagascar**

### **5.1. Sarrola sur Béjofo**

Si nos données ne permettent guère d'accéder à une spécification des résistances malgaches à l'administration française, moins bien en tout cas que les résistances corses à la "castramétation" (Virilio, 1993) française des ingénieurs géomètres du Terrier, du moins montrent-elles assez clairement le projet d'imposition d'un ordre, ainsi que certains aspects de son application concrète. Cet ordre paraît ignorer les formes locales de perception du monde, les représentations de l'espace et des êtres, et le bouleversement des perception qu'induit la pénétration française. Marchiani (1997, p.89) décrivait bien, à propos du Terrier corse, "le changement en profondeur, d'ordre culturel, des catégories identifiant le rapport des insulaires à leur environnement, rien moins que leur propre construction du monde".

Si nous ne pouvons développer ce versant malgache d'un bouleversement dont notre corpus ne nous révèle que l'autre versant (celui de Jean et de sa représentation de la représentation malgache), nous ne pouvons cependant éviter de rencontrer ce moment de l'histoire durant lequel une nation tente d'en imposer à une autre. Faire coïncider le pays réel, circonscrit en un tout délimité, avec sa représentation exogène (selon l'image bien connue de la carte à l'échelle de l'Empire dont parle Borgès (1973)), c'est avant tout un projet militaire (cf Lacoste : "la





géographie ça sert d'abord à faire la guerre"). Mais la maîtrise du territoire, telle que l'évoquent le Terrier ou le *Guide de l'immigrant à Madagascar*, est aussi un regard d'objectivation de l'autre, de mesure et de dénombrement, de réduction et de contrôle, un outil intellectuel et pratique pour penser et modifier la terre et les peuples qui l'habitent.

C'est aussi, pour nous, l'occasion de découvrir les aspects historiques concrets afférents à la méconnaissance d'un l'imaginaire local au coeur de la relation entre l'homme et l'espace, par exemple, à travers la cartographie "déformée" de la région de Béjofo. Les toponymes malgaches, en effet, peuvent être pris tels quels, c'est-à-dire purement et simplement comme des noms de lieux, mais leur étymologie est transparente aux autochtones<sup>289</sup> (Andranasamonta signifie par exemple "*La rivière aux figues au bord de l'eau*" ; Béjofo, *le village aux gros nuages*") et traduit une géographie poétique qui métaphorise le monde et scelle les hommes à l'espace signifiant des ancêtres. La transformation, par les militaires français, d'Andranasamonta en "*Endroit-où-ça-monte*", constitue, au delà d'une plaisanterie de caserne, une désacralisation de ce qui fait la fusion d'un monde concret dans un nom, la complexité des rapports entre champ matériel et champ idéal, hommes et territoire.

A travers cette stratégie militaro-administrative de sectorisation, Jean va néanmoins trouver un moule susceptible, à un niveau personnel et microsocial, de permettre un décodage de la réalité en pratiquant une expérimentation insulaire de l'espace. Dans la problématique (avancée pour le Tonkin) d'analyse des variations contextuelles autour d'un point fixe, microcosme et hologramme jouaient déjà à Pho-Trinh. Ici ils fonctionnent à plein, à l'échelle d'un village, dans une thématique de dépliage/déploiement, une géographie politique en action. Sarrola "suggère" à Jean l'altérité de Béjofo et de ses habitants, donne corps et vie à l'absence et à l'exil. Il est ainsi la figure incarnée de la puissance des villages corses, tenant à leur proximité avec la nature et le "sauvage" où "l'homme redevient modeste, âpre, conquérant, patient" (Colonna d'Istria, 1996, p.64). Et les villageois corses engagés dans la conquête coloniale en refont l'expérience dans les territoires encore "sauvage" dont ils ont la charge. Il n'est bien sûr pas pertinent d'expliquer la présence massive de Corses dans les armées coloniales sur la base d'une telle particularité et d'elle seule. Cependant, celle-ci existe et, nous l'avons vu, elle a joué dans l'expérience et la pratique quotidiennes de ces insulaires, absents d'un village qu'ils ont reconstitués sous d'autres cieux, en une "petite patrie", selon l'expression maintes et maintes fois rencontrée dans la correspondance. Il n'est pas davantage pertinent de tableur sur une propension "naturelle" du Corse à l'exil, mais on montre cependant

---

<sup>289</sup>Cette partie doit beaucoup à Mr Rakotolamanana, que nous tenons à remercier ici pour sa contribution, et dont nous présentons les traductions pour l'ensemble des toponymes.



en acte l'existence d'un "paysage mental villageois" que le villageois "transporte" (étymologiquement : *avec enthousiasme*) inévitablement avec lui.

Cet élan poïétique (Caisson évoque un état poétique (1997, p.75)) par lequel les Corses font l'histoire, relève des spécificités de leur société, de leur culture, de la symbolique qui les meut. Il relie les Corses à leur terre, à leur géographie, ce que l'on voit par exemple dans la carte d'état-major que Jean a emporté de Sarrola, mais aussi dans celles qui font partie de son quotidien à Béjofo (carte très générale qui couvre le rectangle Ankaramy-Béfotaka-Ambolatany-Ankijanibé et dont Béjofo est un des carrefours routiers ; carte du 30 décembre 1899 (signée Jacob), qui recense tous les villages du secteur de Béjofo (44) en signalant broussailles, collines, plateaux, limites, fleuves et routes ; carte, dite "de route" relevée sur un carnet, et dont les distances sont évaluées en heures; et jusqu'au plan de Béjofo esquissé par Jean puis tiré sur machine à alcool. L'atlas personnel de Jean, ce *cartolario* portable, constitue réellement un catalogue "d'îles" (à l'image de ces "*isolari*" anciens, entièrement composés d'îles, réelles ou inventées, à partir desquels "certains se sont plu à bâtir une théorie de l'organisation du monde" (Peron, 1993, p.17)), organisé par la représentation villageoise.

Au-delà de la réalisation sur le terrain d'une mission civilisatrice ou conquérante, nous retrouvons les images d'une "dilatation" du village ou d'un "*tore de capture*", déjà évoquées pour Pho-Trinh. *Tore* par lequel Sarrola est "transporté" à Béjofo, tout comme, en retour, l'expérience administrative de Béjofo sera transportée par Jean à Sarrola.

En quelque sorte, Jean aurait participé à une pratique militaro-administrative qui, en un moment et un lieu de sa propre histoire, est venue croiser un penchant "culturel" insulaire à l'organisation du monde selon le modèle de l'île (ouverture/fermeture, différence et identité, espace sauvage et villageois). Ce modèle est basé à la fois sur une dynamique du territoire oscillant entre repli sur l'intimité protectrice et mouvement d'expansion externe, sur une géographie concrète des étendues pratiquées (ce qui, soulignons le, cadre parfaitement avec les exigences militaires matérielles d'investissement/conquête d'un espace extérieur) et sur une géographie mythique. Toute délimitation de l'espace est, sous cet angle, une re-création, une seconde genèse de son propre lieu de fondation : le village, bien sûr, mais l'île tout aussi bien puisque les deux fusionnent ici nettement dans l'esprit comme dans les faits et gestes de notre acteur. La re-création du lieu nous apparaît donc rétrospectivement moins conditionnée par l'état géographique particulier du territoire investi, continent (Tonkin) ou île (Madagascar), que par le fonctionnement symbolique et culturel de l'être humain se trouvant hors de son territoire d'origine. La "manière" corse de cet investissement d'un lieu quel qu'il soit reste bien

Handwritten notes on the top page of a grid-lined notebook. The text is written in cursive and includes the name "P. J. Schmitt" at the top right. Below it, there are several lines of text, some of which appear to be a list or a set of instructions, possibly related to a field study or survey. The notes are somewhat faint and difficult to read due to the high contrast of the scan.

Handwritten notes on the bottom page of a grid-lined notebook. The text is written in cursive and includes the name "P. J. Schmitt" at the bottom left. The notes are organized into several sections, with some text appearing to be a list or a set of instructions. The handwriting is consistent with the top page, and the notes are somewhat faint and difficult to read due to the high contrast of the scan.

ancrée sur le modèle originel de l'île<sup>290</sup>. Il est sans doute trivial de souligner le marquage de l'homme par sa culture d'origine, et l'anthropologie est là pour en fournir autant d'exemples qu'on en peut souhaiter. Mais ce fait "banal" est pour nous essentiel dans la mesure où il s'actualise et se matérialise quelles que soient les circonstances et les lieux. Et, sur ce plan, il est indéniable que le marquage culturel corse est profond tant on en découvre de traces dans les faits et gestes les plus anodins d'un insulaire exilé.

Quand Jean déclare par deux fois qu'il se plaît énormément dans ce poste et dans ce travail, ne recoupe-t-il pas l'un des anciens noms grecs de la Corse, *Théragné*, soit précisément " *la demeure où l'on se trouve bien*". Béjofo, sur lequel il a greffé Sarrola, va lui servir, comme souvent l'île, de "laboratoire d'utopie" (Vinciguerra, 1999, p.345) dans lequel les deux villages se joindront en une géographie imaginaire, expérimentation à la fois mentale et administrative, à la fois soustraite et non soustraite au concret de l'espace et de la durée, "champ clos d'une totalité planifiée livrée à un esprit arpenteur et totalitaire" (id., p.348).

Plus même qu'à Pho Trinh, les variations (malgaches) autour du point fixe polarisé du village d'origine prennent, à Béjofo, littéralement racine et se mettent (pour paraphraser l'oncle-curé) à "végéter" : puits, jardin, légumes, petit troupeau, fromages, rejouent Sarrola à Béjofo, l'ancrent dans l'arrière monde de Béjofo où s'est élaboré son réel, projeté dans ses aspérités et ses saveurs. Et Béjofo devient ainsi, à travers cette expérience sensible, une clé et un tremplin pour le retour à Sarrola, une initiation à des fonctions futures. Dans le moment même où Mr Diani prête à l'oncle curé un alambic pour "sauver" sa récolte de Pratudeddu, Béjofo prête son alambic à Jean pour en extraire la quintessence future de Sarrola, jouant ainsi le rôle d'alambic du "pays réel" que deviendra Sarrola administré par Jean.

Cette reconnaissance militaire et administrative en pays mal connu permet de faire émerger, par la transposition même de Sarrola à Béjofo, un espace dans lequel s'entremêlent des éléments divers et pourtant liés. Ces éléments expriment les configurations qui représentent le rapport à la nature et à l'autre, la personnalisation du lien social et la recherche du sens. Dans l'*insulario* personnel de Jean, la "culture îlienne" superpose sans mal la carte de Sarrola sur la carte de Béjofo.

Il y a, dans le séjour malgache, toute une rhétorique qui à la fois masque et avoue les passions familiales et villageoises, le plaisir des mots et des sonorités, la force du microcosme, sous lequel transparaissent de ci de là des îlots prospectifs : le plaisir à administrer, le désir de "

<sup>290</sup>Un autre corpus de correspondance (non traité ici) relatif à l'exil de Corses membres de la cette même famille en Algérie dans les années 25-40, présente des modes d'appropriation des lieux dont les traits principaux sont remarquablement proches de ce que nous soulignons ici à propos de notre corpus actuel.

tournées dans le canton (...) chez les habitants des vallées (...) entre les deux énormes chaînes de montagne (...)", le souhait de "villages bien tracés et bâtis", d'augmentation de "la largeur du sentier", ou encore les projets de "réunir périodiquement tous les chefs", d'accroître le nombre de cases du village, "l'installation d'un marchand", la célébration du 14 juillet, la "construction d'une grande case devant servir de salle d'école", l'aplanissement des difficultés de communication "en brisant les rochers qui y font obstacle", et jusqu'aux "sons de l'accordéon". Peut-on considérer que Jean s'est "*arrughjunatu*" (Geronimi 1983, p.170), c'est-à-dire implanté, "à mi-chemin entre l'espace réel et l'espace psychologique" (id., p.170), d'avoir reconstitué son *rughjonu* (lieu) de référence, en inscrivant un phrasé biographique dans un espace étranger ? Sans doute, car, dans cet enracinement, l'effet de réverbération joue à plein, produisant un monde complet, reflet de l'île-monde. Aller "trouver du charme au milieu d'une population sauvage de goût et de moeurs tout à fait bizarres et bien loin de rappeler les joyeuses fêtes de chez nous " (cousin Louis, 28/12/98), ce serait peut-être jouer au voyageur dans la carte, en qui s'éveille le désir de voir les pays de l'intérieur, de "rapetisser jusqu'à trouver (son) propre chemin dans le lacs des signes, de les parcourir, de s'y perdre" (Olivesi, 1997, p.10).

L'affrontement à la mort en a fait l'être fier que donnent à voir ses photos en pied en tenue de militaire. Mais ce voyageur des cartes "pas plus gros qu'un rat" n'a cependant pas cédé aux tracés et au contour fixe en deux dimensions que les administrateurs français voulaient, par le Terrier, imposer à des Corses préférant l'expérience pragmatique, laquelle ne se conçoit qu'en trois dimensions. La carte de route, consciencieusement tracée sur son carnet, inclut une échelle temporelle, indispensable pour appréhender l'espace abstrait, atemporel, des cartes, et nécessaire pour animer les lieux-dits. Cette dynamique permet à l'exilé de tenir ses mythes à jour en leur conservant figure humaine et silhouette de village. La correspondance inscrit dans le temps du village l'agenda quotidien de l'absence de Jean, dans ses rites saisonniers et religieux, ses entrelacs permanents de parcours/discours décalqués sur le paysage : *passé e vene* (va et vient ou déplacements successifs) de l'oncle-curé à Sarrola, sentiers vers les jardins, exode de Dominique vers la ville, intimité avec les morts et les saints, etc. Mais aussi ces sentiers, mystérieux ceux là, qui relient les constellations dans le ciel du village, dont une double page de cahier reproduit la disposition exactement au-dessus de la maison familiale : les bateaux transportant les soldats entre les hémisphères se mêlent aux étoiles filantes d'août et à la "rupture des temps" de l'Assomption ("Les habitants des îles, entre ciel et mer, sont davantage que les continentaux soumis au rythme et aux caprices des météores", Peron, 1993, p.76), dans un vaste cycle qui amarre et rassure l'espace terrestre si mouvant et si inquiétant.

Parallèlement à la naissance d'un possible désir politique ou gestionnaire, l'année passée à administrer Béjofo entre étonnamment en synergie avec la vie quotidienne de Sarrola. Dans les deux cas : recherche de l'eau et constitution de puits et de réservoirs, agriculture et élevage, (et même la fabrication de fromages), sentiment de " propriété ", jusqu'à la fête du 14 juillet à Béjofo pour laquelle Jean organise des jeux traditionnels sarrolais que l'on retrouvera, 30 ans plus tard, dans les fêtes organisées pour l'érection d'un monument aux morts. Dans les deux cas, Corse et Madagascar, il y a présence des effets dissolvants, sur les anciens modes de production et les structures mentales, de l'introduction de l'argent et de l'économie marchande. Le vin et l'alcool sont célébrés aux deux bouts du monde ; une gestion serrée des biens, des patrimoines et des hommes (tirailleurs pour Jean, fermier pour l'oncle curé) y est menée ; tout comme sont soulignées l'existence et l'importance des femmes ("concubines" plus ou moins officielles, soeur à marier et alliances villageoises). Dans les deux cas, rôdent les morts, sont célébrées les naissances et reconduits les rythmes et les cycles sociaux. On surprend même les effets parfois étonnamment proches des deux climats (sécheresse, pluies diluviennes, chaleurs "tropicales").

La correspondance restitue ainsi de véritables noeuds analytiques : Pratudheddu ne peut s'appréhender sans référence au cycle de l'argent, à ceux de la perpétuation patrimoniale et familiale, à celui du vin chez les coloniaux de Madagascar. Ces embranchements articulent jusqu'à la diversité les positions individuelles et familiales, les stratégies, les incertitudes et leurs conséquences, en des possibilités différentielles. Mélant déterminismes et choix, mécanismes et cycles engrenés, ils montrent, à l'échelle de Sarrola, la construction micro-locale du social. Une fois rapportés à Jean, ces noeuds analytiques relient Sarrola à Béjofo par l'histoire s'écrivant de toutes ses graphies (colonisation, fait d'arme, vin et jeu, exode rural, politique, pénétration de l'argent). Du coup, plutôt que de traduire des modulations locales de la "Grande Histoire", Béjofo montre la constitution d'un contexte pertinent qui a le double intérêt de montrer l'insularisation du lieu par l'acteur (toponymes, villages, "canton", gestion...) et de permettre de déchiffrer la partition locale d'une histoire sarrolaise que l'on croyait connaître, depuis la stratégie des fronts familiaux, les alliances et les modes de transmission jusqu'au "désordre apparemment inessentiel du vécu quotidien" (Revel, 1989, p.22) et sa tragicomédie en cent actes divers (maladie, souffrance, calculs des notables), en passant par l'attachement familial et l'investissement spirituel et affectif sur le passé.

La documentation naturelle rend ainsi possible, non seulement une reconstitution du vécu des acteurs dans sa dynamique même (du côté de Béjofo comme de Sarrola), mais aussi la mise en scène (par l'abolition de l'espace et du temps de l'échange) de l'espace-temps commun de



l'oralité villageoise retrouvée dans une conversation familiale et familière ininterrompue. La vertu de la correspondance est alors de montrer que, si le Tonkin constituait une première tentative de fixation de l'insularité de l'acteur, Madagascar ancre en quelque sorte cette insularité par la restitution de son oralité quotidienne.

## 5.2. Horizons et points de vue périscopiques

L'enquête orale menée dans le village vient compléter ici la documentation naturelle, dans la mesure où la présence sur le long terme de l'observateur permet de reconstituer les "rhétoriques cheminatoires" à peine évoquées dans la correspondance (parce que "allant de soi" pour les acteurs), de plonger sous la surface de l'encre des lettres pour retrouver les chemins et les sentiers réels, les horizons et les points de vue périscopiques des différents protagonistes

Si, selon l'expression de Bourdieu (1979), les classeurs sont classés par leur classement, l'intérêt de tels classements est d'ouvrir un accès à leurs procédures représentationnelles : cognitives, émotionnelles, imaginatives. "Chacun devrait dire ses routes, ses carrefours", écrit Bachelard (1957, p.30) ; chacun devrait dresser le cadastre de ses campagnes perdues. Thoreau a, dit-il, le plan des champs inscrit en son âme, et Walh fait remarquer que : "Le moutonnement des haies c'est en moi que je l'ai". Chaque acteur couvre ainsi l'univers de ses dessins vécus : l'oncle-curé, Josée, Palme, transportent avec eux des cadastres intimes individuels, familiaux et communautaires constituant différenciellement, une collection d'espaces familiers. Et c'est en arrivant à Béjofo que ces lieux d'usage qui constituent leur habiter-nomade se rassemblent pour constituer un *cartolario* extensible. Ce *cartolario* détenu par Jean participe à et de la reconstruction quotidienne d'une structure spatiale qui possède ainsi conjointement des aspects communautaires, familiaux et individuels, articule des territoires compacts et des réseaux plus diffus, ce qui fait d'elle un élément à la fois représentationnel et fonctionnel. Si, par ailleurs, elle dispose, dans les lieux de production et de reproduction sociale, de points d'ancrage moins variables, elle ne s'en épanouit pas moins, se contractant et se dilatant au fil du temps.

Prenons le cas de l'oncle curé : bien sûr, l'ancrage concret c'est le presbytère, la maison familiale, la propriété, mais aussi Ajaccio, Sari, et, plus ponctuellement, Paris et l'exposition universelle. Mais, à partir de là, émerge une multitude de micro-cadastres se chevauchant partiellement, s'enchevêtrant ou se détachant, recoupant l'espace de la parenté, des alliances possibles (elles-mêmes incluses dans l'espace social de l'inter-mariage), des échanges fonciers,

l'espace villageois et inter-villageois, mais aussi celui des "relations" et des influences. Les *passé e vené* de l'oncle doivent bien sûr composer avec les délimitations administratives de la territorialité imposée, voire avec des systèmes, formes ou structures régionales plus vastes, comme la *pieve* ou la vallée, mais les pratiques de son espace vécu bousculent ces espaces, les assouplissent, les rendent tout à la fois extensibles et rétractiles : les trajets traduisent les destinées socio-économiques contingentes de l'oncle qui leur donne vie par l'expérience quotidienne de ses représentations.

Dès le départ du prêtre, en 1907, pour San Martino di Lota, les points d'ancrage et de contact s'effilochent, se dissolvent, mais planent encore dans l'espace de la mémoire individuelle et familiale, y compris dans l'évocation et le parcours que peut en faire l'observateur contemporain.

" le point de départ de la géographie de l'espace temps est le caractère routinier de la vie quotidienne. Celui-ci est lié aux traits du corps humain, à ses moyens de déplacement et de communication ainsi qu'à son cheminement dans le cycle de vie " (Hägestrand, 1962, cité par Di Méo, 1991, pp. 147-148),

Ceci est certes valable, mais à la condition de ne pas négliger le sentiment d'appartenir à une communauté, lequel passe par la référence au temps long des générations passées, collectivement comme individuellement (Zonabed, 1980), à l'histoire, ou à des tranches d'histoire : au "*delizioso collo con un magno e considerabile bosco*" que l'oncle franchit presque quotidiennement avant de redescendre sur le couvent de Mezzana, aux biens communaux qu'il longe, au sentier muletier qui, faute de traverse, coupe le hameau de Sarrola, à la chapelle Sainte Marie, à Buvonaghjia, à Varmorese, ces hauts lieux historiques, à la maison commune en train de se bâtir malgré l'accident de 1900.

"L'homme par l'hérédité, par la généalogie, est inscrit "éternellement" dans l'espace qu'il occupe et qu'il revendique comme terre de ses ancêtres" écrit Martinetti (1989, p.14), empruntant à l'exemple néo-calédonien de Doumenge pour qui l'identité s'inscrit toujours dans un lieu éponyme. De même Bonnemaïson (1987) écrit-il, à propos de l'île de Tanna (Malésie),

"l'essence des lieux précède l'existence des hommes (...), la conception du monde de ces "hommes-lieux" et toute leur histoire se matérialisent dans le sol à partir d'un ensemble de mythes fondateurs de la communauté" (p.77).

Il ne s'agit pas pour autant nécessairement d'un passé lointain, légendaire (encore que celui-ci,

on l'a vu, exerce un attrait puissant sur la commune de Sarrola, car :

" le passé immédiat a sa place dans la mémoire de chacun et par là même les proportions respectives du passé et du présent basculent. Le présent paraît s'adosser à un incommensurable passé, déjà fabuleux par sa taille avant de l'être par les événements qu'il contient. Il n'y a pas cette coupure brutale à laquelle nous nous sommes accoutumés et qui sépare la mort dans son étrangeté hideuse et la vie dans sa force luxuriante : plutôt des existences qui, minute par minute, laissent échapper des lambeaux d'elle-même, ces lambeaux continuant à voltiger autour, derrière, devant celui qui poursuit lentement sa marche, si lentement que jamais il ne les rejette hors de sa portée " (Sansot, 1985, p.190).

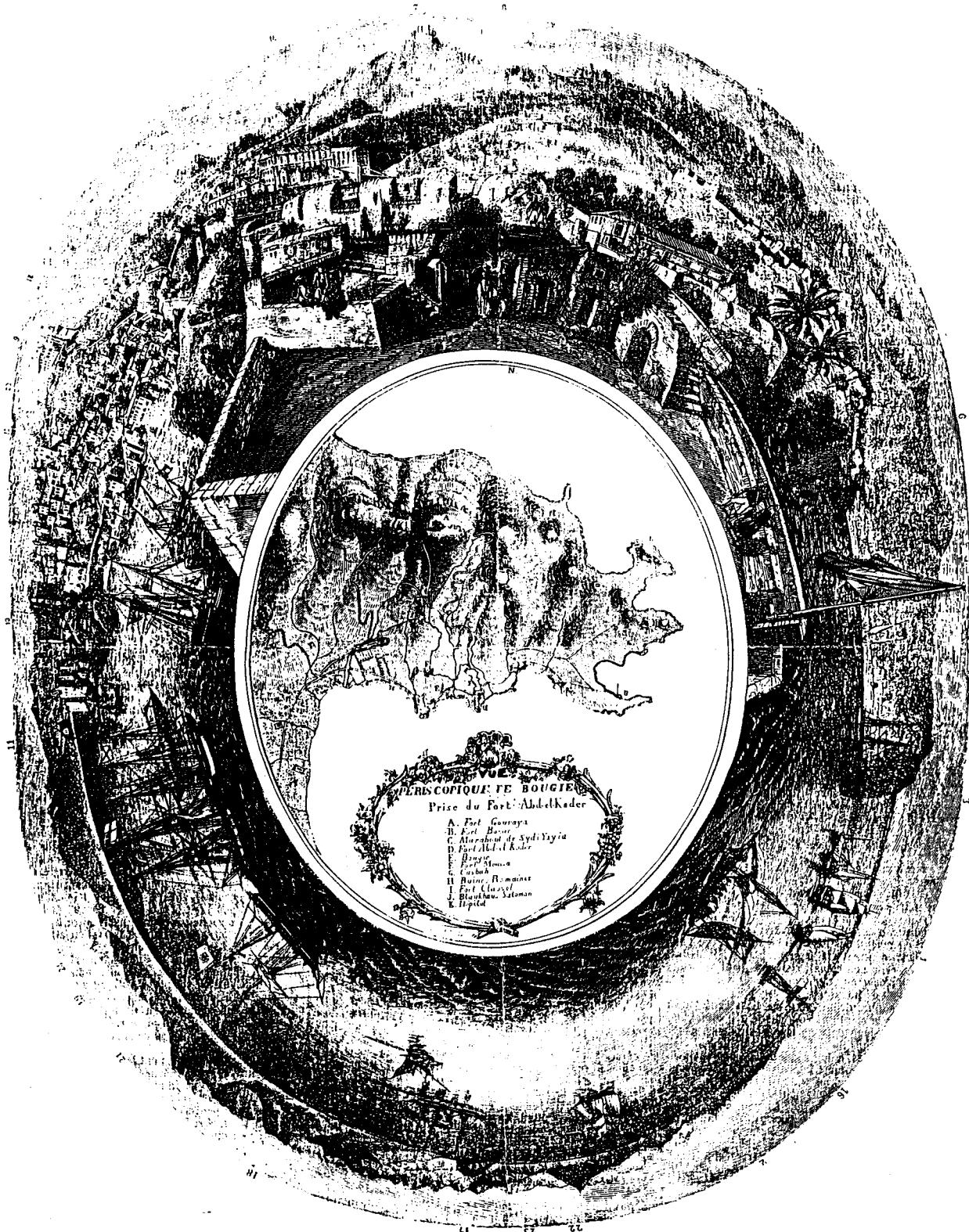
Certes "les sentiers de la vie quotidienne sont, au plan de l'acteur, à la fois un cheminement dans l'espace-temps du quotidien et dans le cycle de vie ou dans la biographie (...) et des sentiers de vie" (Juan, 1995, p.116), mais à condition de ne pas négliger le fait que, pour ce qui concerne Sarrola, le sacré est partout autour du prêtre gestionnaire : sacré, au sens religieux du terme (cf. les innombrables croix, tombes, chapelles, le cimetière -qui place la communauté " à hauteur de mort ", selon l'expression de Bataille (1995, p.739)- ; mais aussi au sens "panique", par la présence de ce sacré naturel que l'on sent et voit autour de soi.

Les déplacements de l'oncle curé mettent en relation des formes agraires [espace résiduel du défrichage, murets de pierres, *muchji* (tas de pierres, cairns), ou *catari* (haies artificielles de branches coupées, clotures)], projections au sol de hiérarchies sociales et de représentations, des formes aménagées (carrefours, sources captées, maisonnettes) et des formes religieuses, politiques, symboliques, sémantiques, sensibles, emblématiques ou imaginaires. Toute une géographie magique et légendaire (les Zilli, les tours, l'empreinte du pied de St Martin) qui désigne à qui sait les lire les affleurements de l'invisible, doublant la géographie matérielle de l'univers visible et lui donnant la profondeur nécessaire à sa constitution en un " esprit du lieu " (Dalmas-Alfonsi 1984, p.13) ou un "sens du lieu " (Berque, 1995, p.173), d'autant plus fort en Corse que le mot "*locu*" y signifie aussi " bien de famille" ou "propriété".

Un oeil sur le Renoso, le Monte d'Oro, le Cinto, un autre sur le golfe de Sagone et celui d'Ajaccio<sup>291</sup>, l'oncle-curé traverse un paysage "sculpté" (depuis la Punta jusqu'au Gozzi, de St Élysée à la Cinarca) qui appartient au village, l'habitant comme de l'intérieur, car l'habiter de l'homme est ce dont il fait son monde, visible et invisible.

A parler ainsi on court le risque de substituer au thème finaliste de la culture comme totalité le thème obscurantiste de la nature comme mystère ou sacrement, en évoquant "une allégorie concrète de la pierre" (Bachelard, 1947, p.187), la "mythologie immédiate" de rochers

<sup>291</sup> Il faut insister ici sur le rôle du paysage comme "connivence" (Sautter, 1976), les individus et les groupes étant plus ou moins toujours à la recherche d'eux-mêmes dans le paysage et le voisinage.



Chaque point du plan, visible pour le spectateur placé au centre, se dessine, dans la ligne perscoppique, sur le prolongement du rayon qui y correspond.

Tous les numéros de la légende sont répétés sur le pourtour extérieur.

1. Cap Saba-Nous, ou Cap des Sept-Caps, derrière lequel est Philippeville (à 130 kil. de Bougie). — 2. Montagnes des Amnoucha, au nord de Sétif (à 45 kil. de Bougie). — 3. Cap Bouac. — 4. Établissement de la marine. — 5. Sius-fahia, direction du port. — 6. Enceinte nouvelle. — 7. Fort de Gouraia. — 8. Fort Abi-el-Kader. — 9. Fort Mouça. — 10. Montagnes des Mezzaia. — 11. Blockhaus Sarrazon, sur le bord de la mer. — 12. Consulat d'Angleterre, Suède, Espagne. — 13. Plateau de Hridja, hôpital. — 14. Restes de la muraille sarrazine. — 15. Débarcadère. — 16. Mouillage et ruines de Mansouria. — 17. Montagnes des Deux-Amrous. — 18. Mont-Isbour (40 kilom. de Bougie). — 19. Montagnes des Beni-Munoun. — 20. Porte des L'ians. — 21. Montagnes des Beni-Jemall (22 kilom.). — 22. Ziâma, ruines romaines au bord de la mer, à l'extrémité opposée du golfe. — 23. Embouchure de l'Oued-Sidi-Ichân (30 kilom.). — 24. Montagnes des Barbacha (20 kilom.).

"parlant le paysage", ou "la grandiose polyphonie du cosmos en genèse" (id., p.369)<sup>292</sup>. Pourtant il est de fait que "l'homme a besoin d'une véritable morale cosmique s'exprimant dans les grands spectacles de la nature pour mener avec courage la vie du travail quotidien" (id.p.166). Si " le corps de l'homme est toujours la moitié possible d'un atlas universel " (Secrétan, 1984, p. 15), le lieu, réticulé en une "réalité historique charnelle" (Siméone, 1974), en est précisément l'autre moitié. Le quotidien protéiforme des "mille affaires" et de la vie "au galop" de l'oncle-curé est ainsi présent au canton de Béjofu/Sarrola car ce lointain ne disperse rien. Tout au contraire, "il rassemble en une miniature un pays où l'on aimerait vivre"(Bachelard, 1957, p.159). Et à ce titre nous avons vu que la dynamique de la miniature locale faisant cosmos joue à plein. L'image de l'atlas personnel des cartes collationnées par Jean (cartes mentales ou "points de vues périscopiques"<sup>293</sup>) gagne alors en validité.

L'espace des pratiques quotidiennes (mariages, enterrements, baptêmes) dessine une figure à la fois miniaturisante et macrocosmisante dans la mesure où il mêle réel et imaginaire, connaissance, mémoire, et émotions. Micro et macro-cosmisation s'appréhendent soit sur le mode segmentaire (Gil, 1984), soit sur le mode analogique (Berque, 1982) puisque, à un niveau supérieur, c'est-à-dire celui de l'île entière, le lieu social demeure enchevêtré dans la sensibilité d'appartenance spatiale. Ainsi, comme par un jeu de perspectives, la montagne de l'Encapellata peut-elle se déplacer sur le clocher de l'église ou l'église sur le rocher de Varmorèse, le village peut-il se hisser à hauteur de l'île, couvrir le monde de son monde, d'être une véritable "civilisation locale " (Carrington, 1981, p.22). Cette dynamique a été régulièrement relevée en Corse :

"Un Corse appartient à sa famille, à son village, à son canton, à sa région, à son île : espèce de coquilles successives auxquelles il adhère par une sorte de cordon ombilical" (Renucci, 1992, p.39).

Et si l'on n'en a trouvé dans la correspondance que des signes minimaux (voir par exemple les dégâts des orages exposés par Josée), c'est que, côté villageois, la miniaturisation s'accompagne du vécu d'un monde clos, fondé une fois pour toutes, et qui donc n'a pas, à proprement parler, à être su ou dit. D'ailleurs les acteurs n'en connaissent-ils pas déjà tout ce qui est à connaître (terres, bois, sources, lieux de culte, dimension temporelle) et ne partagent-ils pas tous cette connaissance ? Le connaître est s'y reconnaître et pouvoir, à partir de là, y intégrer l'imprévu qui, lui, vaut d'être dit. En outre, la pérennité du terrain dans lequel est

<sup>292</sup>Ségalen parle de "lithonoèse" ou "pensée de la pierre" (1987, p.75).

<sup>293</sup>Image/notion que nous empruntons à un numéro de *l'Illustration*, contemporain de nos acteurs et conservé

enracinée la communauté depuis des temps ne nécessite pas du pensable au-delà d'elle-même. Le "lieu anthropologique" (Augé, 1994, p.34) comprend ainsi tout le domaine sur lequel s'exerce le rayonnement de l'économie, de l'histoire, de la géographie, des aïeux, du symbolique, du sensible, de l'affectif. Ces réalités ne sont pas séparées les unes des autres, ne relèvent pas d'une organisation à travers un jeu de trémies disjonctives, comme la produiraient l'économiste, l'historien, le géographe, le généalogiste, voire le plus savant des indigènes. Le lieu anthropologique est tout simplement le lieu commun d'un sens commun.

Et pourtant, les cheminements de l'oncle curé diffèrent, par exemple, de ceux du berger sarrolais, lequel doit se glisser dans un relief beaucoup plus fragmenté :

"chaque parcours à une époque déterminée de l'année est fait d'une suite d'emplacements très diversifiés du point de vue de l'altitude et de l'exposition. Sur la toile de fond constituée par les stratégies journalières qui tiennent compte d'un grand nombre de critères : température, humidité, présence de plantes nuisibles, état du troupeau" (Lenclud, 1979, p.76).

Ils diffèrent aussi de ceux du soldat ou de celui du vagabond qui mourrut au bas de la commune en 1915. Le code d'utilisation de ce cheminement, de cette topologie rhétorique cheminatoire, passe par des traces et repères inscrits dans le paysage même, mais aussi par les rencontres, les noyaux forts de gravitation sociale : autant de points de vues périscopiques ou d'horizons, si l'on admet que :

"l'horizon organise la perception du paysage et contribue à son sens en établissant une série de relations entre le sujet et l'objet, le visible et l'invisible, le plein et le vide, le limité et l'illimité, le local et l'universel, l'espace et le temps" (Collot, 1995, p.103).

Ainsi entendu, cet horizon est chaque fois défini par le point de vue d'un sujet associant étroitement l'objectif et le subjectif, le sensible et le factuel, le visible et l'invisible, poussant devant lui une frontière mobile, des points de passage entre la terre et ciel, comme dans le cas de Pratucheddu pour Jean à Madagascar :

"Comme tel l'horizon correspond aux deux exigences de l'habiter : la délimitation d'un territoire et son ouverture au dehors, au monde qui est l'horizon des horizons (...). Aménager un lieu, c'est le façonner à la mesure de ses habitants mais aussi leur offrir cette marge d'incommensurable qui les empêche d'être prisonniers de leur territoire. Satisfaire aussi le besoin d'une transcendance auquel les religions ne parviennent pas toujours à répondre (...). L'horizon articule une totalité à l'infini" (id., p.110).

Cependant, l'horizon de l'insularité a la particularité de créer de la différence (cf. Peron, 1993), par la densification de l'espace (microtoponymie, va et vient ...), par le particularisme des valeurs fondatrices (famille, rapport à la terre...), par un jeu subtil de divisions internes et d'entretiens de ces divisions (conflits, envie, secrets...), enfin par l'ajout d'une dimension véritablement métaphorique et imaginaire. La communauté villageoise corse, par la multiplicité des points de vues périscopiques et des horizons, à la fois communs, singuliers, différents et mobiles dans l'espace et le temps, est une "machine" à faire à la fois de l'autre avec du même<sup>294</sup> et du même avec de l'autre (voir l'exemple de Jean reconstituant la propriété de Sarrola depuis Béjofo). L'homme du lieu est alors effectivement un homme-lieu, le territoire participant autant de l'ordre du temps cristallisé dont l'espace a besoin, que de répétitions parlées ou silencieuses, de lentes maturations, d'un travail de l'imaginaire. Cette "mentalité de groupe" qui monterait en quelque sorte de la terre et du village, et développerait ce que Boltanski assimile à un véritable processus d'unification symbolique, pourrait composer une *esthétique* (en tant que mode d'être dans le monde) qu'il conviendrait également de relier à la langue, à l'oralité et à la musique.

En effet, le langage, les échanges conversationnels, l'écriture/oraliture de la correspondance, la littérature locale, étirent à l'infini du racontable l'univers du village corse, et, dans une certaine mesure de toute structure villageoise :

"Tel Achille il paraît presque impossible d'aller jusqu'au village voisin tant les chemins soulèvent de souvenirs, de printemps et d'automnes d'autrefois. Nous avons tous ressentis l'étrange silence d'un village par un après-midi de juillet et ce n'était jamais le vide sinistre d'un dimanche en ville parce que les présences invisibles entouraient le promeneur (le sociologue) le plus positiviste qui soit (...), l'espace du village se prête à la narration : avec ses limites, ses habitudes, ses notables, il permet une énumération exhaustive en un long récitatif " (Sansot 1985, p.191).

Dans le cas de la Corse, il conviendrait de prendre également en considération l'immense changement produit par le passage de l'oral à l'écrit, changement qui s'observe dans certaines des lettres que nous avons étudiées. Le rythme façonnant l'idée et ses nuances, l'insistance, les structures répétitives et méthodiques qui donnaient une armature à la pensée, ponctuant la phrase d'images frappantes, de changement de voix comme autant de changement de sens, les

<sup>294</sup> Comme les jeux d'optique auxquels on ne manque pas de se livrer dans les parcours sur le territoire communal : changement de place des hameaux les uns par rapport aux autres suivant la progression de l'observateur (véritables paradoxes visuels), mouvement différentiel suivant les axes d'horizontalité et de verticalité, constitution de sculptures vivantes et visuelles éphémères, incessante topogénèse ou "mythologie naissante quotidienne" (Bachelard, 1947, p.366). Au point que nous avons senti la nécessité d'en faire un relevé aussi large que possible dans nos cahiers de terrain.

désignations locales : tout cela a été bousculé par le français, oral et écrit. Le *paesanu* (le villageois) montrait ce qu'il faisait ou allait faire au moyen de comportements familiers explicites et interprétables par tous, sa présence en tel lieu à tel moment allait sans dire et disait son activité présente, passée ou future. Quand a-t-on commencé à ne plus "parler" corse à tous les sens du terme ? La question rebondit sur un ensemble de problèmes d'ajustements que l'on pourrait croire mentaux (cf. par exemple le nécessaire changement de genre dans des cas comme *la renard* ou *le mer*, inversés en français par rapport au corse), mais qui touchent plus avant la dépersonnalisation des entités naturelles et des dénominations topographiques (le passage de "*Gravona*" à "*La gravone*" induit une vision différente du monde). Il faut aussi évoquer la prédilection du français pour les termes abstraits au détriment des références concrètes, son élimination des termes descriptifs, spécifiques, voire son remplacement du comment par le pourquoi, ce qui introduit purement et simplement dans la vie quotidienne une autre causalité, modifiant l'idée du temps, introduisant des thèmes homogénéisants et universalisants, s'attaquant aux proverbes locaux et à bon nombre de particularismes. La scolarisation des filles, la "*santa croce*" (allusion à la méthode d'apprentissage de l'alphabet) de l'abécédaire, ou le "*sanctificat*" (jeu de mot de l'époque sur le certificat d'études) d'études, font ainsi le lien entre le monde de l'enfant et celui de l'adulte. Mais, plus profondément, cette dynamique génère une autre attitude, d'autres points de vues et d'autres horizons, un nouveau langage, une nouvelle sensibilité, une nouvelle mémoire... Bref, un bouleversement complet. Reste que ceci se fait sur le long terme et qu'il convient de souligner que la métamorphose de la Corse reste sur ce plan fort incomplète. L'époque de nos investigations et la majorité de la correspondance analysée portent les marques de "l'ancienne" langue, dans le phrasé des écrits (pour certains membres de la famille), mais plus profondément dans la structuration même de la pensée et dans l'organisation sociale communautaire jusques et y compris chez les membres les plus "lettrés" ou les plus "francisés" du groupe (l'oncle-curé et Jean).

### 5.3. Gulliver et Lilliput : une anthropologie de l'enfance

"Quand j'étais enfant, je jouais au pays ; sur mon tas de sable je dessinais des villes, des routes, des fleuves... Plus tard on m'a donné des pays réels, au Tonkin d'abord, puis à Madagascar, puis en Afrique... J'ai continué le jeu... Il y a dans le monde plus de vingt villes que j'ai dessinées... Puis on ne m'a plus laissé que ceci : un parc, un village (il s'agit de l'exposition coloniale de 1931) ça m'est égal... Les questions d'échelle n'existent pas " (Lyautey cité dans Maurois, 1931, p.34).

"La maison vide, nom que mes frères et moi avons donné à un ensemble de rochers, groupés en une sorte de dolmen naturel qui se trouvait dans les parages de Nemours (...).



La " maison vide ", cela évoque l'idée d'un domicile désert de géant, un temple aux proportions imposantes taillé dans une pierre d'une prodigieuse vétusté =" Leiris (1938, p.113, leçon au collège de sociologie).

Le corpus de Madagascar ouvre un champ de réflexion plus inattendu. S'il s'articule bien autour de l'insularité (et de l'insularisation), il met en avant, à l'intérieur de celle-ci, le *topoi* souvent évoqué du microcosme et souligne par endroits l'étroite connexion de ce dernier avec l'enfance, sur le mode d'une dilatation/rétraction de l'espace et du temps.

Deux niveaux s'y distinguent plus ou moins :

1. L'investissement de l'espace par l'enfant, ici sur le mode essentiellement analogique. Ainsi à l'évocation de Leiris (cf. ci-dessus) correspond celle d'un enfant sarrolais voyant dans un petit amas de pierres accumulées au pied d'un arbre de La Nucca, propriété achetée par Santu en 1839, un village de lutins néolithiques.

2. La conservation à l'âge adulte de cette intégration de l'espace, typique de l'enfance, par simple changement de l'échelle des faits et lieux. Ainsi en va-t-il de la délimitation militaire d'un pays en secteurs ("secteur tout petit dont un seul peut connaître tous les coins et recoins", aimait à dire Lyautey), ou de l'érection de villes entières par ce même Lyautey adulte.

Miniaturisation et vision microcosmique sont les indispensables compléments d'une élévation du lieu premier au niveau d'un macrocosme. Gulliver est inséparable de Lilliput, comme le village de lutins de la Nucca l'est des 20 villes bâties par Lyautey, comme Sarrola l'est de Béjofa : "Les questions d'échelles n'existent pas". Pour notre corpus, gulliverisation et microcosmisation jouent, par exemple, dans l'espace, comme en témoigne la rédaction d'une des filles de Jean présentant Sarrola :

"C'est un délicieux petit village entouré de verdure et de maquis situé sur une petite colline et dominé par une autre colline appelée la Punta di Sarrola et entourée de montagnes assez hautes, Saint Élisée et La Punta A AGhjesja. Quand on s'éloigne un peu, on aperçoit la mer et les voiles blanches des navires (...)."les maisons du village sont assez rapprochées les unes des autres. Il se divise en trois hameaux : Sarrola, Carcopino, La Tour (...). L'olivier, le châtaigner, le chêne, l'oranger, sont nombreux. Il y a des chèvres, des moutons et des boeufs. Les promenades sont nombreuses et variées. Excursion nocturne vers la Punta de Saint Élisée, coucher de soleil au col de Sarsogio" (Catherine, octobre 1919).

Ou encore dans le temps du légendaire<sup>295</sup>. Empreintes fabuleuses, graphisme enfantin, pétrification et métamorphose minérale, du plus grand au plus petit, du plus terrestre au plus divin, tous inscrivent le lieu comme géographie à la fois mythique et contemporaine,

<sup>295</sup>On retrouve fixée dans les Zilli, un ensemble rocheux que domine le hameau de Sarrola, l'empreinte du sabot du diable (Giustiniani, 1934) et, sur une pierre de base de l'église, la marque du pied de Saint Martin.

Samedi 9 octobre

Composition française

sujet : Décrivez votre ville ou village d'un seul vers  
à vouloir vous y voir plus tard ou voulez vous le  
quitter pour être ailleurs

Développement

Mon village natal n'est pas très  
grand il est situé à dix huit  
kilomètres d'Alger

Par le milieu du village passe la  
route, au dessous et au dessus  
il <sup>se trouvent</sup> a des maisons presque  
toutes neuves. On y voit  
les pierres telles qu'elles ont été  
posées par des maçons.

Il y a en tout de <sup>la</sup> même <sup>des</sup> que  
~~tout~~ toutes nouvelles elles sont très  
très grandes. J'aime bien mon  
village car c'est là que je suis  
née c'est là que j'ai été élevée  
et c'est là aussi que habite  
qu'habite mes parents  
Je ne voudrais pas plus tard

microcosme et hologramme de l'espace et du temps ramassés dans un sens commun villageois, un ethos.

" Pour des yeux moderne, un "état" grec ou une pieve corse semblent une miniature et le patriotisme des Grecs et des Corses nous apparaît aujourd'hui comme un patriotisme de clocher. Mais (...) le sentiment de la démocratie est d'autant plus intense et plus profond qu'il se concentre sur un objet plus restreint. Du jour où l'éphèbe majeur prête le serment civique, il doit à la cité toutes ses pensées et son sang. Ce n'est pas à une abstraction qu'il se consacre corps et âme mais à quelque chose de concret qu'il voit tous les jours de ses yeux. La terre sacrée de la patrie, c'est l'enclos de la famille, les tombes des aïeux, les champs dont on connaît tous les propriétaires, la montagne où l'on va couper du bois, mener le troupeau ou récolter le miel, les temples où l'on assiste au sacrifice, l'acropole où l'on monte en procession ; c'est tout ce qu'on aime et dont on est fier et que chaque génération veut laisser plus enviable qu'elle ne l'a reçu" (Maccioni, 1992, p.127).

Si la carte n'est pas le territoire mais reflète le cartographe, le souci de l'espace et du temps (commun à Jean à Béjofo et à sa fille, vingt ans plus tard, dans sa rédaction sarrolaise) anime chaque lieu d'une dynamique :

" Le village est à 18 km de la mer. Si nous étions à Paris ou dans quelques autres grandes villes, la distance ne serait pas évaluée si grande. Mais à Sarrola (c'est le nom de mon village) les voies de communication sont peu nombreuses et surtout anciennes et mal organisées, la route qui le sépare d'Ajaccio est étroite et mal bâtie. La gare est située à cinq ou six kilomètres du village, ce qui fait que le chemin de fer n'est pas un moyen de locomotion agréable et que les habitants prennent la diligence qui met 4 heures pour le trajet Ajaccio/Sarrola " (Catherine, octobre 1919).

De cette rédaction d'enfant à Lyautey dessinant des villes, des routes, des fleuves sur son tas de sable, des Zilli aux villages du canton de Béjofo, du village de lutins de la Nucca à "la construction d'une grande case devant servir de salle d'école", le microcosme passe inévitablement par le "pays d'enfance" dilaté au-delà du temps et de l'espace, des mers et des terres, de la "grande patrie" à la "petite patrie", de la "petite île" à la "Grande île" et jusqu'au poste de Béjofo. Comment s'en étonner quand l'enfance arrondi d'elle même "la planète au village" (Lebras, 1993), de s'enraciner, jour par jour, dans un coin du monde qu'elle possède d'autant mieux qu'elle est habile à le miniaturiser, le "mondifier" dirait Bachelard (1967, p.24). Elle nous rapproche aussi d'une conception du mythe en tant que lieu où se cristallise la mémoire du paradis perdu enfantin, support ontologique de l'image que le sujet se fait de lui-même sa vie durant, "petite cosmogonie portative" (Daros, 1997, p.44), micro-macrocosme, c'est-à-dire réduction ou maximisation de l'échelle d'espace et de temps, qui digère d'expérience la mémoire perceptive. Et l'expérience de Jean à Béjofo délocalise et relocalise cette "phénoménologie de la paroisse" que Vayssière rapporte dans ses "cartes minimales"

(1980), illustrant à l'envi, par "les tournées dans le canton" et les rapports consignés dans des cahiers d'écoliers, que "les belles pages de nos cahiers d'écoliers font les beaux plans et les bons comptables" (id., 176).

Ces références, pour exogènes qu'elles paraissent au regard d'une expérience militaire (quel rapport y aurait-il après tout à cet endroit de l'imaginaire entre un futur maréchal de France (Lyautey), un futur maire (Jean), un ethnologue africaniste (Leiris), un épistémologue poético-scientifique (Bachelard), ou un critique littéraire contemporain (Daros) ?) n'en rajoutent pas moins une dimension au microcosme créé par notre acteur. Peut-être l'explication donnée par un autre Corse temporairement exilé, tout comme Jean, en rapprochera-t-elle le lecteur :

"Ma Corse a un autre nom qu'on chercherait en vain dans les atlas puisque personne n'a jamais su dresser une carte du temps. Je l'appelle l'enfance. Un lieu dont me séparent les années encore plus que la mer. Je ne me sens de retour qu'en revenant en moi. C'est mon passé, la seule assise dont je sois sûr, que je retrouve en les foulant. Je ne peux plus retomber en enfance qu'à Bastia" (Mannoni, 1995, p.80).

D'autres données du même ordre amènent à s'interroger sur une nécessaire anthropologie de cette "mémoire d'enfance" qu'évoque un étudiant dans "la parabole corse" (Casta, 1995, p.63), et ce à un siècle de distance du séjour de Jean au Tonkin ou à Madagascar : "Je pense que là où tu es né, où tu as toute ta vie, ça reste dans ton cœur. Même de l'autre côté du monde. C'est la mémoire d'enfance".

Certes, cette fixation de l'enfant en l'adulte n'a rien de spécifiquement corse sinon en ses modalités culturelles particulières -ce qui n'est déjà pas rien. L'expérience de Jean à Béjofo, ce transport de ce "sentiment de la Corse" (Martinetti 1989, p.7) à Madagascar, traduit l'exercice même de l'espace anthropologique sarrolais façonnant les villageois qui, en retour, le façonnent à leur manière. Cette relation constitue un "langage" qui permet à Jean de lire son existence concrète de Béjofo et de la dire à ses proches. En parlant de l'espace c'est alors de lui-même dont il parle, en parlant de Béjofo, c'est de Sarrola dont il parle : "la vallée située entre les deux énormes chaînes qui sont à l'est du canton" est aussi celle de la Gravona s'étirant depuis les sommets encapelinés de neige du Monte d'Oro jusqu'aux *piliers d'Argonath* qui en gardent l'entrée (le mont Gozzi et l'Aragnascu); les villages "de l'est du canton, Marofototra perdu au fond des bois, et Antsaharo", font écho aux villages du canton de Mezzana, à Pratuscheddu et à la Nucca.

À l'intérieur de ce réseau, les repères tant familiaux que communautaires de Jean (vécus, selon Bellone et Casanova (1983, p.63) comme des "liens quasi symbiotiques"), vecteurs de son

inscription dans un *topos* très investi affectivement, étirent l'espace entre le presbytère de l'oncle et la propriété de Pratuscheddu jusqu'à ses "tournées dans le canton", depuis la famille et le village en passant par les casernes de Nice ou Toulon, de "la ligne bleue des Vosges" jusqu'à Manangarivo, dans une appropriation sensible et intime qui fait de Sarrola un "village transhumant".

"Ses fils (de la Corse) qui peuplent tous les régiments de France. Tous ceux qui sont partis de ses bords, prêtres, soldats ou fonctionnaires et qui portent partout les traditions du sol natal" écrivait E. Arène (cité dans le Mémorial, III, p.289). Peut-être aurait-il pu écrire, plus essentiellement "qui portent partout le sol natal", car on voit bien Jean transporter son "bout de monde" (le micro-macrocosme sarrolais), dans les villages "au bout du monde" (Lévy, 1981) que sont Pho-Trinh et Béjofo. La miniaturisation est donc nécessairement une image majorante de la saisie insulaire.

Le 31/12/1995, l'édition corse de *Nice Matin* rapporte sous le titre "*U paese a l'antichi*" (le village à l'ancienne) la "construction d'un village traditionnel corse à l'échelle lilliputienne", insistant sur le caractère de "véritable chef-d'oeuvre de précision que constitue ce modèle réduit". Le village miniature, devenu "*Paesolu di Sant Antone*" (petit village de Saint Antoine) est présenté une nouvelle fois par ce même journal, le 7/04/1997, comme "un village qui a l'air d'une crèche"<sup>296</sup>. Parallèlement, le journal mentionne (le 12/04/1997) les peintures rupestres que les enfants des trois classes primaires du village de Vero ont utilisées pour décorer leur cour de récréation. Ces attitudes contemporaines évoquent la miniaturisation de Sarrola à Béjofo (ou celle du "canton" de Béjofo sur le canton de Sarrola, une fois Jean rentré), celle des allers-retours de l'oncle-curé, celle, contemporaine, de ce "village de lutins néolithiques". Nous retrouvons alors non seulement une "histoire d'ici", avec le sentiment de l'endroit, l'accent du lieu (cet "empayement" qu'évoque Grize (1982, p.17) au titre de la connaissance des "moindres replis de sa petite patrie"), mais un pouvoir de miniaturisation (Gulliver/Lilliput) et de mégalisation (Gulliver/Brobdingnag) des phénomènes sociaux essentiel à la perception de l'insularité comme à celle de l'enfance<sup>297</sup>. Cela reste, dans un premier temps, au niveau des remarques de Berque (1982) sur la nature analogique de l'identité de la société, et sur l'évidence des liens existant entre la partie et le tout; des

<sup>296</sup> Le 3/03/2000, *Nice Matin* titre encore "un travail prodigieux de patience, d'observation et de précision, réalisé uniquement avec du bois" (p. 10) pour expliquer comment un habitant de Borgo a reconstitué son village, au détail près, en une maquette d'environ 3,35 m de longueur pour 1,35 m de largeur, "avec ses ruelles, sa mairie, son église, son école", la maquette disposant même d'un système d'illumination.

<sup>297</sup> La miniaturisation est pour l'enfant une gulliverisation, un processus par lequel il hisse le monde à sa propre taille humaine, à la hauteur de son corps.

analogies d'échelles permettant d'intégrer analytiquement toutes les "espèces d'espaces" (Perec) : abstrait, concret, perçu, conçu.

"Ressentir un lieu, c'est pouvoir fermer les yeux et dire d'après l'angle des pentes, la texture du sol, les odeurs, les vents, où l'on se trouve et vers quoi l'on se dirige ; c'est cette sensation de pouvoir écouter et reconnaître chaque bruissement tenir d'étranges discours muets avec le monde végétal et animal ; c'est pouvoir lire les espaces qui s'ouvrent devant soi. C'est tout cela être en pays, c'est réussir le tour de force de vagabonder sur place" (Dibie, 1979, p.20).

Or, la construction de cette équation locale du temps et de l'espace, de cette ambiance (Berque) ou *experiential place* (Nitschke, cité par Berque, 1982), s'apprend, s'enseigne, s'expérimente et s'acquiert pendant l'enfance.

" Le village réel ou imaginaire, encore présent ou disparu, exprime une modalité de la vie sociale qui, par ailleurs, a rapport à l'enfance et à la dimension indépassable du passé " (Sansot, 1985, p.188).

Ne serait-ce que parce que :

"l'espace habité constitue la scène sur laquelle s'inscrivent les modèles éducatifs et constitue souvent le support et l'enjeu qui médiatise les relations parents enfants ainsi que les rapports entre l'univers familial et d'autres formes de relations sociales où se joue la socialisation " (Bonetti, 1994, p.72).

Ou parce que l'enfance engage anthropologiquement à des comportements (que l'on n'acquiert pas adulte) du type de celui que rapporte Susini (1981, p.85) pour la Corse :

"Dans ce pays où la formule la plus familière est qu'il vaut mieux mourir de faim que de tendre la main, l'enfant devait refuser par trois fois ce qu'on lui offrait, le beignet où la pomme, le bonbon ou la poignée de noix. Accepter sur le champ était malséant, on pouvait laisser voir ainsi trop clairement que chez soi on était dans le manque, peut-être dans le besoin. Ou même le désir. Lorsqu'enfin on acceptait, le présent se transformait en une grâce accordée à l'autre. Celui qui reçoit un cadeau se met en état d'infériorité, de soumission par rapport à celui qui donne, on devait déjà le savoir dès l'enfance".

L'enfance est, dit-on, l'âge de l'imagination, d'une prégnance du monde qui fait l'économie de la parole et *a fortiori* de l'écriture. Age véritablement poétique, si l'on entend par là "une manière de percevoir le monde et le temps" (Susini, 1981, p.90). Mais cette équation particulière d'espace-temps perdurera bel et bien à "l'âge de raison" et à l'âge adulte, même si elle est socialisée par les relations entre sujets inhérentes aux pratiques du quotidien, dans

l'intersubjectivité et le rapport de l'individu au monde, et constitue alors une "association d'espaces actifs, objectivés par les représentations et par la volonté d'agir des hommes (en tant qu'elles) dessinent des architectures géographiques réelles et vécues, fragiles ou stables, toujours représentées, découpées dans l'espace temps (Di Méo, 1991, p.5).

Cette image mentale qui servirait de vaste trame de référence organisant les activités, les croyances, les connaissances, serait une véritable structuration de l'esprit, constituée dans l'enfance et qui, tout en évoluant, est ensuite utilisée comme une grille de lecture permettant de classifier quantité de faits sur la nature du monde. Ainsi s'ouvre "cet espace à double entrée" qu'évoque Sansot (1985, pp.199-200) :

"L'enfant du village peut superposer son espace à la totalité de l'étendue des adultes. Ainsi l'univers a bien deux faces, visible et invisible. L'invisible n'apparaît pas fragmentairement dans les trouées du réel ; il est l'univers tout entier métamorphosé (...). Plus ou moins confusément, les adultes au travail pressentent qu'autre chose se trace, qu'à leurs propres rues se superposent les chemins des écoliers. Eux-mêmes sont rappelés à leur propre enfance, à la rêverie de ce qu'ils furent. Si un espace doit sécréter son double, c'est à l'enfant que le village délègue ce déboîtement essentiel ".

Avec cette nuance que nous préférierions parler d'un espace à multiples entrées : l'enfant certes, mais la fillette et le garçon; l'adulte certes, mais le berger, le propriétaire, le curé, l'exilé, l'épouse, la soeur, le notable... Plusieurs dimensions humaines d'échelles spatio-temporelles différentes se conjuguent en une seule expérience communautaire, paysagère : une culture, entendue comme l'espace tel qu'il contient le sujet et comme l'espace tel que le sujet le contient .

"La culture est plutôt le village au même titre que son clocher, son école primaire, sa mairie, sa place centrale, ses dernières maisons, ses jardins. Elle s'identifie à un certain état d'esprit que les enfants portent à l'excellence dans leurs jeux et leurs pratiques avant tout enseignement ou avant une quelconque inculcation; elle s'identifie aussi à une tournure d'esprit que les adultes reconnaissent comme leur parce qu'ils ont le goût de ces coups et de ces chicanes interminables " (id, p.193).

Les adultes vivent d'ailleurs à leur tour sur le mode de l'enfance lorsqu'ils se querellent ou cherchent à agrandir leurs biens et leur prestige. Sansot (1985) montre comment, au travers de comportements concrets de nature enfantine (visage "enfariné", regards "par en dessous", etc.), les villageois éprouvent ainsi leurs liens en les distendant, les rénovant, en testant leur force. De la superposition des expériences socio-spatiales-temporelles-individuelles émerge ainsi un véritable imaginaire collectif qui se lit dans la toponymie, comme dans les émotions, les points de vue et l'usage multiscopique du changement d'échelle et les analogies

~~A. Hachette~~

N° 4

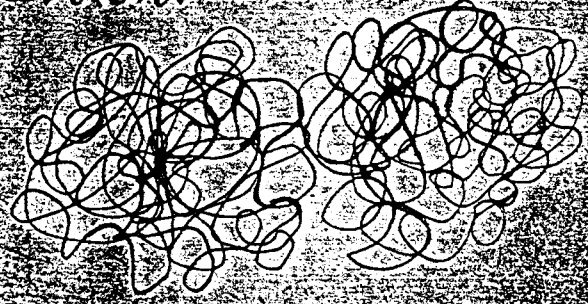
*A. Hachette*

Questions de cours  
annu 1927-28



*A. Hachette*  
**HACHETTE**

Questions de cours



M



descriptives ou explicatives.

Un dépliant publicitaire de présentation du *Comité de Développement de la Vallée de la Gravona* (1994) développe ainsi jusqu'au bout la métaphore de la maison pour (re) présenter la vallée : "Si la vallée de la Gravona était une maison ", la nature y serait jardin, le couloir d'entrée distribuerait les dix villages comme autant de pièces, les senteurs et spécialités gastronomiques y tiendraient lieu et place de cuisine, les habitants seraient les "membres d'une grande famille". Mais une telle analogie peut aussi fonctionner dans l'autre sens, celui qui, de la maison, de notre coin du monde, nous mène à l'univers. " Le monde familier prend le relief nouveau d'une miniature cosmique et éblouissante " (Bachelard, 1957, p.158).

Au vu de ce surdéterminisme, la question que soulève la spécificité locale de l'équation d'espace-temps est donc bien la suivante : comment comprendre une société où l'on n'a pas été enfant ?

La valeur heuristique de l'enfance (vécue) en fait une marche frontière pour les vastes contrées dont s'occupent les sciences humaines. S'il est vrai que " l'enfance de l'homme pose le problème de sa vie entière " (Bachelard, 1960, p.118) et que, avant même *l'homo faber*, "le *puer lusor* possède le monde par son jouet" (id.), il y aurait tout lieu de développer une heuristique bachelardienne de l'enfance, ce qui excède largement nos ambitions. Cependant, comment ne pas retrouver dans ces potentialités enfantines, Lyautey et ses nostalgies de jeune bâtisseur, Jean et ses multiples occupations de gestionnaire du quotidien (Béjofo) ou du patrimoine (Sarrola), ses carnets personnels et cahiers d'écolier tout à fait semblable à ceux employés plus tard par ses propres filles et proches sans doute de ceux qu'il utilisait lui même dans son enfance. Bien sûr, " l'écolier " ici affronte la mort (les 10 et 11 décembre 1899 sont survenus en effet des accrochages importants) et le relate à la fois dans son cahier personnel et dans ses rapports de chef de poste.<sup>298</sup> Mais, s'il va recopier dans ce cahier des rapports militaires bien étrangers au monde de l'enfance<sup>299</sup>, Jean n'en ramènera pas moins à Sarrola le buvard constellé d'encre glissé entre les pages.

Il serait cependant naïf d'attendre un savoir immédiat de ces premières analogies. L'enfance, en effet, "coule de tant de sources qu'il serait aussi vain d'en faire la géographie que d'en faire l'histoire " (Bachelard, 1960, p.95). Comment, d'ailleurs, délimiter ce que l'on entend,

<sup>298</sup>Dépassant le cadre de notre analyse centrée sur le séjour de Jean dans ce poste, nous n'en avons pas fait mention. Cas accrochages vaudront néanmoins au sergent B une mention et une citation à l'ordre général n° 180 du corps d'occupation, signée par Gallièni lui-même.

<sup>299</sup>Par exemple : "Officiers et soldats déployèrent le zèle le plus louable, ils rassurèrent des populations hésitantes qui, menacés de représailles par les fauteurs de troubles, ne savaient plus s'il fallait passer à l'insurrection ou rester dans le devoir ", Ordre Général n° 280).

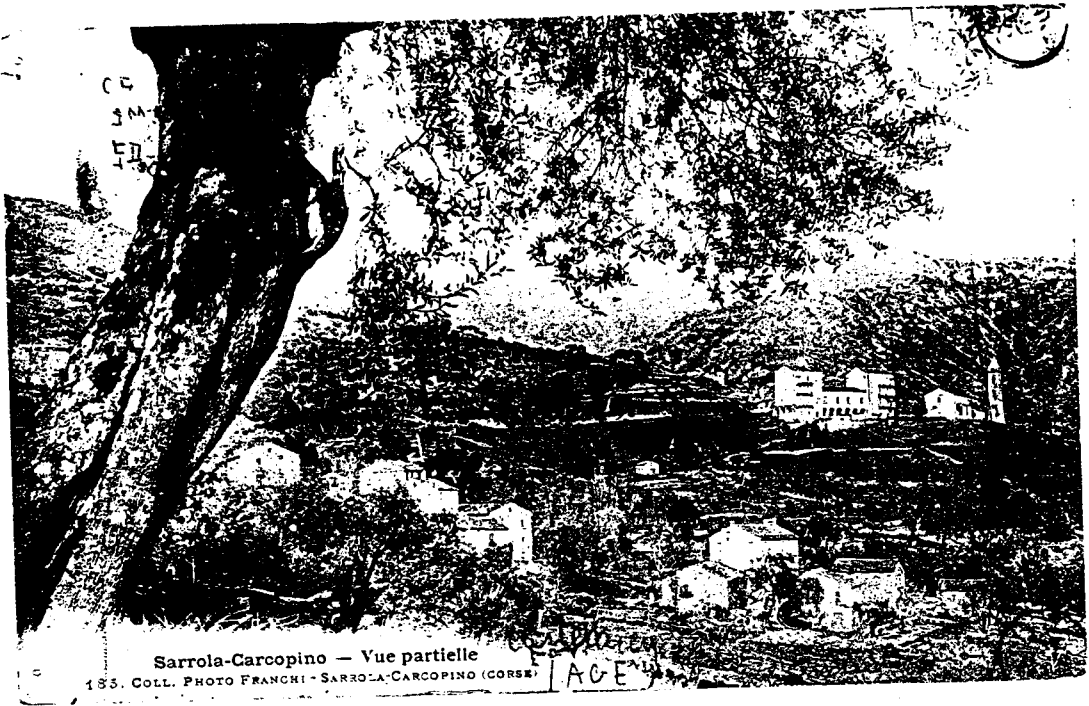
volontiers différenciellement par enfance, sans retomber dans des classifications en termes de "stades", "d'âges de la vie", voire sans prendre en considération l'éducation différentielle selon le sexe, les relations complexes reliant parents et enfants, et, pour notre corpus, la structure "psychologique" particulière de la famille corse (cf. les relations Josée/Jean).

Quoi qu'il en soit, une anthropologie de l'enfance serait ainsi à entendre au triple sens d'un objet d'étude, du premier anthropologue qu'est l'enfant, et du " vestibule du savoir " (Paré, 1993, p.38) que l'enfance pourrait constituer pour l'anthropologie.

Les quelques réflexions faites ici à partir des rares éléments du corpus reliés à l'enfance, s'enrichiraient, sur un éventail de données plus large, des réflexions issues des recherches anthropologiques sur les pratiques de socialisation de l'enfant telle que la littérature en propose de nombreuses facettes. Middleton (1970), par exemple, a édité une sélection représentative de comptes rendus anthropologiques portant sur l'éducation des enfants dans différentes parties du monde, assortie d'une bibliographie très complète. Le chapitre de Jahoda (1989) fait un tour d'horizon précieux de la question de la socialisation dans une perspective comparatiste, vantant les mérites d'observations menées et interprétées en fonction d'une combinaison d'approches psychologique et anthropologique. Rabain (1979) propose une minutieuse description de la formation du jeune Wolof, de l'apprentissage de la dette et du don, de la relation à son corps et à celui d'autrui, de son lien à l'univers des objets et de son accession à l'échange verbal. Enfin, plus récemment, Cegarra (2000) interroge le quotidien de l'enfance.

#### 5.4. Acteur et observateur : *topos* et *ethos* sarrolais

Le monde à entrées multiples qu'est le village (coexistence de grandeurs et d'appartenance différentes -entre lesquelles d'ailleurs chaque acteur peut circuler- juxtaposition d'univers différentiels plus ou moins actualisés, potentialisés ou idéalisés), est, pour les acteurs, un monde de pleine familiarité intersubjective. Le local n'y est pas l'émanation d'une structure formelle, mais une formation faite et en train de se faire par de multiples acteurs. L'observateur n'y a pas une fonction de prise du rôle de l'autre, de mise à sa place, mais d'expérimentation des pertinences locales, des interprétations, des classifications, de l'espace des positions et des relations, des rapports inter ou intra familiaux. "Notre rapport avec le vrai passe par les autres, écrivait Bergson. Ou bien nous allons au vrai avec eux ou ce n'est pas au vrai que nous allons" (cité dans Piette, 1996, p.39). La collection d'anecdotes recueillies dans notre corpus compose "la réalité souveraine" (Berger et Luckman 1980, p.34)



Sarrola-Carcopino — Vue partielle  
185. COLL. PHOTO FRANCHI - SARROLA-CARCOPINO (CORSE)

AGE

de vies quotidiennes et fait ressentir à la fois la banalité de cette réalité, un monde de particularités individuelles, et son potentiel d'universalité : *l'éthos sarrolais*.

Cette esthétique se retrouve tant dans la littérature corse, son légendaire, que dans notre correspondance. Elle constitue une sorte de système nerveux se ramifiant sur chaque parcelle de vécu, collectif ou individuel. Son étude est celle d'une anthropologie (du) sensible : de la connaissance intime des lieux comme des hommes, de l'expérience vécue de la vie locale, des ambiances et des correspondances. Elle va des notations proustiennes du cadastre "s'avancant magnifiquement surchargé de noms" (I, p.460), de ces "mots déjà en place dans ces montagnes" (De la Soudière, 1994, p.116) à l'art de tisonner, dont Bachelard disait qu'il lui était resté comme une vanité (1949, p.25); elle se nourrit de la reconnaissance intime, infra quotidienne, des lieux, portes et couloirs, prises de jours des fenêtres, qui précèdent la pensée et guident le corps. Elle comprend également les figures de la ritualisation quotidienne (Rivière, 1996), des itinéraires domestiques, choix et dispositions d'objets, du "profane-sacré", de la petite dimension, la micro anthropologie de la proxémie et des minuscules attitudes, la mesure inconsciente des micro valeurs : l'espace topologique représentant un véritable tropisme transversal à toutes les strates de la vie quotidienne.

" Le *topos* dans sa dimension utopique apparaît avec la proposition de maquettes, dessins, cartes géographiques et fictives qui fonctionnent comme des réserves d'imaginaire" (catalogue FRAC Corse, 1996).

Cette approche contemporaine nous ramène une dernière fois aux cartes de Jean, aux maquettes de Lyautey, aux rédactions et dessins d'enfants, etc., aux "éternelles questions (enfantines) et pourtant sociologiquement fondatrices" (De la Soudière 1988, p.103) de l'enfance. Ce caractère fondateur, nous l'avons expérimenté par une anthropologie de l'acteur et de l'observateur, dans la correspondance, dans nos rencontres, dans l'imaginaire guerrier que suscite l'élévation de Varmorese, ou même dans "la fluidité impalpable du senti" (Dulau,1993). S'il nous est restitué par un Sarrolais momentanément exilé à Madagascar, c'est que, pour une pensée insulaire, l'île est première, axiale, fondatrice, et que le monde n'est fait que de l'archipel par lequel elle se multiplie et se démultiplie. Un "lieu" est aussi grand qu'il se perçoit comme suffisant à lui-même dans son expérience, son langage, le mode de vie qui le rend différent des autres.

## CHAPITRE VII

### LE MONDE DU COTE DE SARROLA

#### **I. LE RETOUR A SARROLA (1904 -1914)**

##### **1. La situation générale**

"Janvier 1904. Le premier est une journée splendide à laquelle succèdent deux semaines de beau temps. Le 15, un très fort Libecciu balaye toute la Corse, suivi d'un fort vent du nord jusqu'au 31. Il n'est pas rare de constater un tel phénomène, à l'origine d'une période exceptionnelle de beau temps. Le mois de février, malgré la neige et un froid très vif, fut très doux. En avril, les Pâques, superbes, ont précédé un mois de mai particulièrement délicieux... Et la vie s'écoule en Corse, troublée parfois par les tragédies des faits divers, du banditisme ou des incendies... Relativement sereine cependant, au fil des élections municipales, législatives ou sénatoriales, dans l'ambiance de l'éternelle question Corse, sur le régime douanier, le chemin de fer, les relations maritimes entre la Corse et le continent, l'assainissement des côtes ou les subventions" (Grimaldi, 1997, p.462).

Ajaccio, centre politique de la Corse, compte 21.779 habitants. La ville a trois écoles laïques, une maternelle, une communale des Soeurs de Saint Joseph et une congrégationniste (celle où Dominique voulait placer sa fille), des Frères des écoles chrétiennes. Douze médecins, cinq officiers de santé, sept pharmaciens, une bibliothèque.

##### **1.1. "Cette fameuse politique"**

À Sarrola, les ardeurs s'agitent autour de "la nécessité de trois gardes champêtres au lieu de 2 dans l'intérêt de la conservation des propriétés rurales, communales et particulières" (15/6/1904), la désignation des délégués pour la révision des listes électorales, le vote du projet de budget en novembre, "la confection d'une commode servant d'ameublement à une salle de la maison commune" (payé 110 francs à Mr Dominique Bianchi, menuisier à Sarrola, le 31 janvier) et l'éternel "très mauvais état des routes".

Mais la véritable affaire sarrolaise de l'année 1904 est bien la politique.

Le rapport Blanqui (1848) notait déjà :

"il se déploie plus d'énergie pour la nomination d'un maire que pour gagner 20 batailles, et plus d'un conseiller municipal n'a dû son élection, dans un hameau de 500 âmes, qu'à des combinaisons dignes du Sénat de Venise",

Notation que Clémenceau s'est fait un plaisir de citer dans son propre rapport (J.O., 26/12/1908).

1er mai : élections municipales. 18 septembre : élections sénatoriales. À Ajaccio, c'est de nouveau la liste bonapartiste qui est majoritaire et Pugliesi-Conti est élu maire. En janvier 1905, Pour les sénatoriales, Emmanuel Arène, député de la Corse, est élu en remplacement de Muracciole, décédé. Du coup, Forcioli, ancien député et ancien sénateur de Constantine sera élu député de la Corse en remplacement de Arène.

À Sarrola, la lutte est commencée dès mars. Le 26, Charles Sarrola, le mari de Josée écrit à son "cher beau-frère" (Jean, alors en caserne à Toulon) qu'"en ce moment-ci, c'est la politique qui est en jeu. Le parti du maire est divisé en deux camps, parmi eux il y a la gauche du groupe qui ont une trentaine de suffrages". Charles assure que "si le parti (Baizeto) accepte ce groupe comme maire", lui-même passera dans l'autre parti "sans aucune hésitation". L'élection du Conseil Général, est fixée, elle, au 10 avril. Le 20 avril "Cette fameuse politique est celle qui préoccupe les esprits en ce moment" écrit encore Charles, bien qu'à Sarrola, il n'y ait "rien de précis jusqu'à présent". Paul Carcopino est passé dans le parti du maire, le professeur Carcopino est dans le parti Bassetto (en fait le beau-frère de Charles, Bassetti) et devrait être élu maire "si le parti gagne la lutte".

Le dimanche 10 avril a vu "une grande bagarre entre les partisans du maire et les montagnards, c'est-à-dire le troisième parti. Des coups de bâtons ont été échangés d'un côté et de l'autre". Ce même jour, l'oncle-curé préfère "ne pas parler de la situation politique à Sarrola. D'autres s'en chargeront ", prévoit-il sans peine. Doit-on y voir une sensibilité toute personnelle de l'oncle à se tenir à l'écart des intrigues et des luttes électorales, tant de fois "prêchée" par les évêques<sup>300</sup> (de Gaffory en 1876 à Desanti en 1916) :

"La politique du prêtre, surtout celle du pasteur d'âmes doit consister à se concilier l'amour et le respect de ses paroissiens (...) le droit de voter est sans doute un droit qu'il peut légitimement exercer mais dont il doit généralement s'abstenir" (Gaffory, cité par Casta, 1974, p.211).

"Très attachée à son curé, la population ne lui demande pas autre chose que de faire le catéchisme, administrer les Saints Sacrements, assurer la messe du dimanche, bénir les troupeaux, les maisons, enterrer chrétiennement les morts". (Casta, id., p. 219).

Le 24 avril c'est Palme qui prend la plume pour écrire : "A Sarrola les affaires politiques c'est quelque chose de dégoûtant, je t'assure cher frère que je suis heureuse que tu sois loin". Son

<sup>300</sup>Rappelons que Mgr Casanelli, évêque d'Ajaccio de 1833 à 1869, à qui la manière dont les élections se pratiquaient en Corse causait une telle horreur qu'à l'occasion de chacune de celles-ci il répétait : "Maudites élections ! Maudites élections !"

écriture s'est notablement dégradée et la lettre n'est pas loin d'être incompréhensible. Il en transparaît cependant que ce fameux dimanche 10 avril, les deux camps opposés, après avoir respectivement organisé leur réunion sont "descendus à la Tour" (où la famille du maire tient un bar), mais le "troisième parti qui se dit montagnard ou "la légère" a voulu également rentrer dans le bar pour se faire servir au milieu du parti du maire", qui a refusé de les servir. "Alors la légère sont sortis en disant *merda* au maire et enfin à commencé la dispute". Le pire a été évité si l'on comprend bien Palme (qui parle de tentative d'enfûmage et de grave accident), grâce "au bon dieu et à la sainte trinité". La cause en est pour Palme que "tout le monde voudrait être maire".

Il est fait allusion à "la légère", sans que nous ayons pu savoir s'il s'agissait d'un héritage ou d'une réminiscence de celle-ci (car l'allusion lui est nettement postérieure) dans le recueil de nouvelles d'Arrighi (1988) qui lui consacre un de ses titres : "La légère, c'était une histoire curieuse" (pp. 84-94). La dénomination a justement pour origine une élection (du conseil général) et la fusillade de la victoire qui s'ensuivit,

"laquelle enthousiasma "le capitaine", un vieillard de 84 ans qui arborait pendant toute l'année une sorte de tenue coloniale (et qui à l'occasion de cette victoire) tendit sa canne vers nous : "la légère, l'artillerie légère, on voit bien qu'elle est arrivée !" Dieu sait ce que cela évoquait pour lui. Nous nous écriâmes : "vive le capitaine !" Et tout le monde rit de bon coeur" (p. 87).

Arrighi en fait l'origine d'une sorte de "société secrète" au nombre de membres volontairement limité participant "pleinement à la vie des familles et du village " (p 87) : "C'est depuis ce jour là que nous nous sommes nous-mêmes appelé "la légère"". Curieusement, cette société apparaît dans la nouvelle d'Arrighi comme une troisième voie qui "ne croyait pas du tout à l'unanimité affichée autour du conseiller général" (considérant que "chacun espérait fortifier son propre clan dans l'affaire en attirant des électeurs de l'autre clan "(pp.91-92).

Tentative, en 1904, de troisième voie, même éphémère, dans un système de bipolarisation politique, ce parti des "montagnards" ou de "la légère" traduit jusque dans le terme militaire cette règle du jeu de la politique insulaire soulignée par Ravis-Giordani (1983, p118) que celle-ci est bien une guerre.

De toute façon, l'idéal type de la bipolarisation n'est que rarement atteint : un Sarrola (Bassetti) peut très bien voter pour un Carcopino s'il peut s'opposer par là à un Battistelli. À l'intérieur même d'une famille, un Carcopino peut voter contre son beau-frère Sarrola. Et Charles, par exemple, en épousant Josée épouse en quelque sorte une alliance politique,

puisque le mari de sa belle soeur Laurine appartient au clan Battistelli.<sup>301</sup>

On voit, en anticipant à peine la chronologie, la position centrale que Jean acquerra par son mariage : épousant une Carcopino, dont les liens de famille avec les Sarrola sont attestés et se sont déjà traduits par une alliance électorale, et étant par ailleurs allié aux Battistelli par sa soeur Laurine, il peut prétendre "concilier tout le monde" selon l'expression de l'oncle-curé. Près de cinquante ans après son grand-père, Santu, qui réussissait, économiquement, par ses acquisitions foncières, à se lier avec les plus grandes familles du village, Jean devient peut-être incontournable politiquement, de par sa position centrale dans les réseaux inter familiaux. L'oncle, quant à lui ne tient pas longtemps la promesse de sa délégation à d'autres d'une description de la situation politique du village. On le sent quelque peu blasé ou indifférent :

"Faut-il maintenant que je te parle de la situation politique à Sarrola ?" écrit-il, le même jour que Palme, à son neveu. Malgré une fausse modestie (" e pourrais être mal renseigné" ; "si je ne m'abuse"), il pronostique une victoire de Baizeto (Paul Battistelli) avec F Ambrosini comme adjoint. "Tel est, paraît-il, le plan établi par Mr Cunéo, conseiller général de Sarrola et Monsieur le préfet par commun accord avec le maire actuel, Paul Carcopino, le professeur". Le pronostic s'avère juste. Le 3 mai, Charles et Josée écrivent à Jean. Josée se charge des (mauvaises) nouvelles de santé de sa fille et d'elle-même, et Charles d'annoncer que "la bataille politique s'est terminée dimanche" avec, comme résultat, "il gagne le maire qui est élu. Les autres ont sombré". Toutefois il se réjouit que tout se soit passé dans le calme dans la mesure où "il n'y a eu aucune bagarre", excepté tout de même "Bianchetti François qui voulait voter par force mais le maire l'a empêché". D'après lui, dimanche prochain, le CM "élira Baizeto comme maire et Battistelli P.A. comme adjoint", ajoutant quelques précisions sur les alliances passées : "je tiens à te faire savoir que Paul Carcopino a passé dans le parti du maire". Il y a eu, explique Charles, "un *méli-mélo* d'un côté et de l'autre" (sans que l'on sache s'il s'agit de tractations, de revirement ou de simple panachage de listes). Le beau-frère en profite pour donner des nouvelles de Sari "où le parti du maire a été élu avec 6 voix de majorité". Le PV de l'élection du maire, à Sarrola, le 15 mai 1904, Charles étant justement secrétaire de séance (dit Charles de François" (Franciscone)) donne J.B. Battistelli élu par 10 voix sur 10.

Les tractations et les luttes auront été suffisamment importantes pour que l'oncle note, le 24 avril, avant même l'élection, qu'"on aurait assurément pensé à toi si tu avais été sur les lieux", ajoutant même que " l'on sentait le besoin de trouver un sujet qui peut concilier tout le

<sup>301</sup>"Nous sommes des animaux politiques invraisemblables", écrit P. Franceschi (1999, p.10) pour qualifier les Corses.



monde". Doit-on voir dans cette position singulière de Jean (troisième voie, réconciliateur, *paceru*<sup>302</sup>) ce "dynamisme personnel de l'acculturation" dont Clapier-Valladon (1980, pp. 760-767) fait un des traits essentiels du "colonial" dont le retour ne peut être étudié seul mais renvoie au départ, au passé, et au monde personnel transformé qu'il a ramené de ses séjours outre mer :

"Il peut-être à la fois l'homme du dehors plus lucide que s'il était resté englué au coeur des choses, des événements et des normes, et l'homme du dedans, retrouvant ses anciennes appartenances" (id, p764).

La politique au village semble présenter un autre jeu de balancier que l'opposition des Blancs et des Noirs, des anti et pro Arénistes. Sans faire d'amalgame rapide ou invérifiable, on ne pourra qu'appliquer à cette élection l'auto dérision d'E. Arène lui même, alors au sommet de son "art", quant aux moeurs politiques, ajacciennes celles là :

"Les morts dimanche ont votés avec entrain. Jamais on n'aurait cru que jusque dans l'autre monde on put se passionner à ce point pour une élection municipale. On aurait dit qu'on votait dans la vallée de Josaphat. C'était un singulier mélange d'urnes funéraires et d'urnes électorales, et l'on pouvait indistinctement voter avec sa carte d'électeur ou sa carte de décès." (Mémorial, 3, p. 289).

La politique au village ressort plutôt de rivalités de familles, pour l'essentiel entre les Sarrola et les Carcopino (donc aussi des hameaux qui portent leur nom) et de leur réseau, et d'oppositions intra familiales (Bassetti est le beau-frère du professeur Carcopino, par exemple), dans lesquelles chaque famille du village (et parfois les individus) doivent se positionner, comme Charles, époux de Josée, et Paul, époux de Laurine. Du moins, les beaux frères de Jean sont ils du même parti que le maire (Baïzeto, un Battistelli), alors que Dominique, on s'en souvient, avait choisi le parti opposé, dans l'espoir d'un emploi. Et si ce jeu de bascule, cette alternance, visible tout au long de notre corpus est si évident, comment l'oncle-curé peut-il pressentir un rôle politique pour Jean, lors même que celui-ci est affilié à un parti ? Les distinctions militaires et les promotions d'un soldat sorti du rang n'ont pas manqué de projeter gloire et fierté sur le village entier (à preuve la fête en l'honneur de sa nomination au grade d'adjudant) et de réaliser autour de lui une sorte d'unanimité et de respect qui pourrait le conduire à une représentativité publique suffisante pour en faire un maire possible. Néanmoins, il lui manque encore un emploi civil correspondant à sa carrière

<sup>302</sup>Se dit de la personne qui, après une *vendetta*, réconciliait les familles en inimitié, souvent un personnage important, à l'autorité incontestée.

militaire, la Croix (de la Légion d'Honneur), pour laquelle l'oncle ne cesse de faire intervenir des relations et de nouer des démarches, et peut-être un "bon" mariage, pour lequel l'oncle fait également des démarches. Reste encore le problème de l'âge. À 34 ans, Jean est sans nul doute "un novice" et même Arène reconnaît l'inconvénient de cet état pour ce qui est d'entrer en politique. Il a lui-même rencontré cette situation en 1880, se faisant néanmoins élire contre Charles Abbattucci, vieux briscard de la politique :

"Mon adversaire avait dépassé la soixantaine. Cette situation lui créait un avantage énorme. Il allait trouver les électeurs et leur disait : "Il n'y a donc plus d'hommes en Corse pour que vous en soyez à prendre des enfants"" ( rapporté in Culioli, 1991, p.217).

Enfin, il y a son état de santé qui de congé en congé l'amène à la mi mai 1904 à "prendre les eaux" à Vichy. Si cette cure recoupe opportunément ses démarches parisiennes pour accélérer l'obtention de la Croix, c'est justement à l'époque où commence "la bataille" politique à Sarrola que Jean quitte le village.

### 1.2. Santé, course aux honneurs, prévision de retraite

Le vendredi 1er avril, il est reçu par le député de la Corse, Gabrielli, lequel écrit au grand chancelier, au ministre et à Mr Boschetti, chef du deuxième bureau des troupes coloniales : "J'allais transmettre cette lettre par la poste lorsque j'ai reçu la visite de l'adjudant B. qui m'est aussi très chaleureusement recommandé. Il demande de lui accorder son appui". Il joint à sa lettre la recommandation sur carte de visite du TPG de Corse, Bonfante, obtenue le 25 mars par l'oncle et adressée à Emmanuel Arène :

"Mon cher Emmanuel, je te recommande tout particulièrement l'adjudant B., porteur de ce billet qui te fera voir qu'il mérite la décoration qu'il désire. Je m'intéresse beaucoup à lui. Affection".

Boschetti reconnaîtra que la proposition de Jean "n'a pas été étudiée assez suffisamment" et l'oncle s'enthousiasme des résultats des différentes visites parisiennes de Jean (ministères, députés, parents) ne doutant pas "de la réalisation à bref délai de nos désirs" (26/04), tout en renouvelant néanmoins à Jean ses conseils de "s'adresser de temps en temps au député Gabrielli pour qu'il accélère la procédure d'attribution de la Croix". Nul doute pour lui que Jean devra retourner à Paris en décembre, "au moment du classement", pour être enfin promu le 14 juillet.

Les démarches effectuées, Jean fait donc un séjour à vichy, "La reine des villes d'eau" selon son expression, à l'hôpital militaire, du 13 mai au 4 juin. Il écrit le 14 du "Petit Tonneau". L'oncle lui demande de rapporter une caisse d'eau "renommée pour le foie et l'estomac". Le cousin Louis renouvelle à Jean le 19 mai son invitation à venir le rejoindre à Chamonix, "très agréable d'un point de vue sanitaire à partir de juin", avant qu'il ne soit lui-même, vers la fin de l'été, rapproché de Marseille. L'itinéraire de ce déplacement, scrupuleusement noté sur un carnet, n'est pas sans rappeler les itinéraires qui couvraient ses carnets militaires au Tonkin, à Madagascar et au Soudan. D'ailleurs, l'atmosphère coloniale est loin d'avoir disparu. Les lettres sont nombreuses de camarades restés aux colonies où y partant. Parmi celles-ci, celle de Jean Peretti, cousin du côté de la famille de Sari, parti au Tonkin pour 65 mois avec le 10e régiment d'infanterie coloniale, écrivant de No Cham le 15 février, donnant des nouvelles des "pays" et adressant "bien des choses à Palme, à Josée et *Laourina*". Des nouvelles également de Ceccaldi" parti mercredi en mission au Soudan" (26/03). Simon, frère de Charles, blessé à la jambe, est rapatrié. Charles demande à Jean d'aller le voir, s'il le peut, à Marseille. En août, c'est un compatriote de Madagascar qui exhorte Jean de "faire marcher le piston pour ta légion d'honneur" et de s'adresser "à Gabrielli et à Arène pour ta candidature en appuyant auprès de Boschetti".

Après un séjour d'un mois dont il emportera "le meilleur souvenir", Jean rejoint Toulon, "condamné" à attendre au régiment pour sa proposition, promettant de "ne pas tarder à venir vous rejoindre pour vous aider à la vigne" (6/07), en réponse à une lettre de l'oncles du 3 juillet qui déclarait "avoir besoin de Jean pour les vendanges, la vigne donnant les espoirs d'excellente récolte", malgré la sécheresse déjà signalée fin mai (25/05)). La fin du printemps et l'été ont été, si l'on en croit l'oncle, très chaud : le 25 mai, la chaleur est "tropicale" et malgré "l'amoncellement des nuages laissant espérer quelques gouttes d'eau, tout fait craindre une année de disette". Le 29, "la sécheresse continue compromet toute récolte sauf pour la vigne, et les artichauts"<sup>303</sup>.

Le 6 juillet donc, la vigne donne "un espoir excellent de récolte, les pêchers, jardins et vignes sont surchargées" à tel point que l'oncle se dit "dans la nécessité d'arracher une partie des fruits afin de sauver les plantes". Les légumes, les oliviers "promettent encore". "Ciccione est occupé à la moisson des blés qui n'est pas trop mal relativement à l'année, très mauvaise à ce point de vue". Le 11 juillet, les chaleurs sont "sénégalienne" (souvenir du récent séjour

<sup>303</sup> célébrés par François Paravisini dans une lettre du 6 mars 1905 : les bons artichauts de Pratucheddu plantés par l'oncle et par Xavier"

africain de Jean ?), le 20 "accablantes", à tel point que "la santé ne peut que s'en ressentir (et qu') il est nécessaire de se soigner". Le 27, c'est Palme qui confirme que les récoltes de fruits (figues, pêches) et la vigne sont abondantes mais "qu'il ne tombe jamais de pluie alors tout sèche" et qu'il n'y aura pas de récolte même si "a commencée *a tribbia*" (le battage du blé).

La chaleur semble avoir été générale cet été là, Jean se plaignant de "chaleurs très fortes à Toulon" le 16 août, Louis utilisant les mêmes termes pour Chamonix le 29 août, et Trojani, écrivant le 8 août : "Tu te plains des chaleurs : à Paris, ils tombent comme des mouches". Arrighi (1989, p.61) évoque l'été sarrolais en des termes proches :

"Cet été là, nous avons eu des journées brûlantes, dans notre village tendu au soleil comme une lessive, au-dessus d'Ajaccio. L'après-midi, quand la chaleur nous tirait de notre sieste, nous regardions vers le Monte d'Oru, en rêvant des forêts de Vizzavona".

Malgré la vendange abondante, la première annoncée ainsi par l'oncle qui ait réellement tenu ses promesses, et l'achat par le prêtre d'un pulvérisateur à bouillie bordelaise "qui fera désormais partie du mobilier de Pratudheddu", Jean ne rentrera pas à Sarrola. L'oncle s'en doutait un peu qui, dès le 20 juillet, demandait à être prévenu si Jean ne venait pas pour les vendanges, afin de "pourvoir à temps aux vases vinaires ou tonneaux".

C'est que Jean a calculé de rester au régiment jusqu'à la fin du mois de septembre, date des propositions pour la légion d'honneur, pour être sur la liste et demander seulement à ce moment-là un congé de trois mois afin de ne prendre sa retraite qu'en janvier et de pouvoir ainsi obtenir la décoration au titre militaire. Il prévoit donc d'être "parmi vous, à moins d'imprévu, dans les premiers jours d'octobre" (16 août). Ses hésitations sont réelles puisqu'il a même demandé d'être proposé pour un emploi à la préfecture de la Seine, sollicité et obtenu un poste de vaguemestre, avouant qu'il "n'est pas encore bien fixé et n'a encore rien fait d'autant que le régiment est quasiment désert, une partie des hommes ayant été envoyés en garnison à Hyères à la suite d'un bateau caserne qui a coulé il y a quelques jours".

D'un côté, il y a l'avancée administrative des notes, toujours aussi élogieuses ("Auxiliaire précieux dans une compagnie", "Après de brillants états de service, vient d'être proposé pour chevalier de la légion d'honneur, décoration dont il est digne de porter" (sic)).

De l'autre, les relations : l'oncle demande à Jean d'écrire de nouveau au député Gabrielli. Le décès du sénateur Muracciole fait passer Arène au sénat, et l'oncle voyait déjà F. Ceccaldi, secrétaire général de la préfecture de Rennes, beau-frère du docteur Vincenti, lui succédant à la députation, apportant ainsi "une influence de plus" (11 juillet). Ce sera finalement Forcioli qui sera élu en janvier 1905 en remplacement d'Arène et l'on comprend ainsi mieux l'intérêt

que lui portera Jean après que ses espoirs de décoration auront été déçus une nouvelle fois, même si l'individu n'a guère la sympathie de l'oncle ("l'arabe Forcioli"<sup>304</sup>).

En août cependant, après l'inspection pour les nominations, Jean croit encore à la possibilité d'attribution de la médaille. Ce titre est d'autant plus important que c'est sur lui que se joue d'une certaine façon l'avenir de Jean. S'il l'obtient à titre militaire, cela lui rapportera 150 francs d'indemnités de plus, mais retardera son retour à la vie civile dans la famille et ses éventuelles ambitions politiques. S'il l'obtient à titre civil, il perdra cette indemnité et partagera l'honneur contestable du voisinage, sur la liste des nominés, avec "des marchands de macaroni" dénoncés dans la presse militaires depuis plus de 10 ans ...mais en revanche il rentrera à Sarrola.

Personne n'ignore "l'injustice" de l'attribution de la croix. François Paravisini, le 12 août, écrit à Jean depuis Sari (où la chaleur, là aussi, est "accablante") que :

"vraiment, on voit que nos gouvernants ont bien peu de souci de récompenser les bons et loyaux serviteurs. Les choses vont, paraît-il, a hue et à dia, va comme je te pousse. Espérons que cette fois, ils rachèteront leur faute".

Quant à Orsoni, qui signe "ton vieux frère d'arme", il lui intime, le 18 août, à titre de recommandation "extrêmement importante" de

"faire marcher le piston de toutes tes forces, tu m'entends, il n'y a pas à hésiter si tu veux réussir : un seul remède, le piston et un piston très solide, très sérieux. J'ai là des exemples sous les yeux : presses les personnes qui peuvent aider, n'aie crainte : tu ne seras pas mal jugé puisque aujourd'hui on n'arrive à quelque chose que par ce moyen. Me comprendras-tu enfin !". Admonestation à laquelle son ami Trojani rajoute en marge: "Pour ta Croix, le piston, le piston et pas autre chose !".

### 1.3. La constellation familiale et villageoise, ou la tentation de la vie civile

Or, tout pousse Jean, ou plutôt l'attire, vers le retour au village et dans la famille. A cette vie civile" dont François Paravisini, encore lui, trace, le 2/11/1904 un portrait idyllique :

<sup>304</sup>"L'arabu", " lemahumettanu ", est un des surnoms de Forcioli gagné à l'occasion de son vote en faveur de la séparation de l'église et de l'état - tout comme d'ailleurs Arène, contre qui s'élève "le Sillon de la Corse", journal pro-clérical abondant en qualificatifs de "francs-mouchards" ou menaçant "des flammes éternelles ceux qui voteront pour Satan" (mai 1906) "persuadé que la Corse entière saura surmonter ses divergences en politique locale et manifestera assez de courage pour défendre la religion et secouer le joug du "roi des esclaves", le franc-maçon Arène encore surnommé "le roi de la Corse" (Casta, 1974, p. 225). Reste qu'en 1905, justement à l'occasion de cette campagne électorale, Forcioli adresse à Jean une carte: "A Mr B, Adjt d'infanterie retraité à Sarrola Carcopino. Serai à Sarrola vers 11 h, samedi prochain. Serai heureux de serrer la main à vous et à vos amis".

"Rien n'est si beau. Cela fait plaisir de se sentir libre. D'avoir les coudées franches. Tu mèneras à Sarrola une vie de prince entre Palme, Josée, Laurine et tes petits neveux. Et tu feras la navette entre Sarrola et Pratuscheddu", et encore le 6 mars 1905 "Tu es en train de faire *le proprio* à Sarrola. Ça c'est très bien, mon cher, ne dépendre de personne, être maître de soi et du sien, voilà le rêve."<sup>305</sup>

\* Les nouvelles de la famille: "Palme, Josée, Charles et le petit dernier sont venus à Cannelle pour la fête de Notre-Dame de la miséricorde" (20/03), l'enterrement de la cousine de Marie Dominique à Saint André (20/04), l'état de santé alarmant de la tante Catherine (13/08) et son décès signalé par "une enveloppe en deuil" le 26 août<sup>306</sup>, l'annonce, le même jour, que "les filles de Catellaggi A.T. sont très malades", et le 22 septembre, que "Catellaggi A.T. a perdu ses deux fillettes. Ça été un grand malheur pour lui".

\* Les colis envoyés par Palme (*Fiadoni* (gâteau), le 25/05 et le 15/06).

\* Le séjour de l'oncle, Laurine, Josée et la petite nièce Antoinette, à Guagno pour prendre les eaux (22-25/08) ; l'évolution des nouvelles de la mauvaise santé de Josée et de sa fille: "je suis un peu mieux, ta petite nièce commence à être un peu mieux, c'est-à-dire elle voyage, elle amuse un peu mieux que lorsque tu étais ici" (3/05) ; la fête patronale de Saint Pierre, lundi, pour laquelle "il nous serait bien agréable de t'avoir auprès de nous, ou bien pour le 15 août" (27/07, Palme) ; la santé de Laurine et des neveux : "le petit Paul et Jules sont toujours en révolution. François fait rouler toujours *a frousta* (au fouet, à la baguette)" ; l'invitation de Jean à la première communion d'Ange Marie, le fils aîné de Laurine (12 ans), courant septembre, qui fera savoir le jour dès qu'il sera fixé et qui "espère que vous ne manquerez pas de nous contenter de votre présence" ; "l'espoir d'un petit cousin ou d'une petite cousine de la part de Madame Argentine Petreschi" ; "le désir d'Antoine d'avoir un cabriolet et d'en faire autant que François" (qui est voiturier) ; Louis qui "n'a pas encore écrit" ; Simon, le frère de Charles, en convalescence, mais toujours boiteux .

\* Les nouvelles du village, les demandes de bonjour et les visites, les départs et les retours. Les parents de Ribot qui "sont venus me dire qu'il avait écrit en disant qu'il regrettait beaucoup de ne pas t'avoir vu, lui ici et toi en promenade". Les mariages (celui de Bianchetti François, le 13 septembre, celui de Canali Giocante, "dans le poste où il se trouve").

Mais aussi, toujours, "cette fameuse politique" (20/04, 27/07, 13/08 : date à laquelle Charles prévoit "une rupture dans le conseil municipal" à l'occasion, le dimanche 14, de "la

<sup>305</sup> Notons la proximité de la formule "être maître de soi et du sien" avec la formule historique traditionnelle des actes officiels sous le régime Génois: "*Qui vivo del suo*". Que Jean traduit dans une lettre au général commandant le 8e régiment d'infanterie de marine, le 10/02/1905 : "Je suis actuellement en retraite à Sarrola-Carcopino où je m'occupe de la surveillance des travaux de mes propriétés".

<sup>306</sup> "Elle toujours si aimable et pleine d'affection, hélas elle nous a quitté pour toujours, que le seigneur lui

désignation des délégués pour procéder à l'élection d'un sénateur le 18 septembre"). "Beaucoup de concurrents pour le conseiller cantonal dimanche prochain", écrit Simon, arrivé le 5 juillet en convalescence. "Ayant trouvé tout le monde en bonne santé ainsi que la famille de ta soeur Laurine et ta soeur Palme", il rapporte l'actualité : "En ce moment, on fait la lutte du conseil cantonal : Thomas, conseiller sortant et le curé de Cuttoli, Chiappa", ajoutant que "moi, je m'en bats l'oeil et le flanc gauche, Charles idem". Il n'en rapporte pas moins, le 26, que cette lutte intra municipale (pour l'élection des délégués) "s'est passée à l'amiable : Batistelli A.T. (le maire) et Bassetti (l'autre parti) sont élus délégués". Charles, qui n'est déjà plus secrétaire de mairie, ajoute en marge de la lettre, le 26 août, cette précaution : "Je tiens à te faire savoir que je n'ai pas voté pour ces gens-là". Le 22 septembre amène enfin le dénouement : "Le conseiller cantonal c'est Thomas élu à une majorité de 52 voix", tandis que, "pour les élections sénatoriales de dimanche dernier Arène est élu à une écrasante majorité : tous les délégués du canton ont voté pour lui ainsi que A T Batistelli".

Ainsi en va-t-il de la constellation familiale et villageoise des fêtes, mariages, naissances et décès, départs et retours, que lient la santé, la maladie, les visites, les échanges de nouvelles, et la "fameuse politique". Toute cette agitation quotidienne est traduite par Palme par "rien de nouveau à Sarrola" (27/07), par Charles par "à Sarrola rien d'extraordinaire" (3/05) et "dans le pays rien de nouveau" (13/08), par Simon par "ici à Sarrola s'est toujours la même manivelle" (8/08), ou par un "ça trotte, ça trotte" (2/11) de Francois Paravisini.

La lettre de Palme du 27 juillet est exemplaire de ce processus de totalisation d'une multiplicité d'événements, dans la négation même de celle-ci. Son "rien de nouveau à Sarrola pour le moment", constitue un noyau attractif autour duquel gravitent en un jeu de renvois l'espace (*Sarrola*), le temps (*en ce moment*), et la perpétuation du même (*rien de nouveau*), en quatre pages de cinquante-six courtes lignes et guère plus de deux cent cinquante mots : lieu et date de l'envoi, formule d'affection, avis de réception de la dernière lettre, nouvelles réciproques de santé, appréciation sur le cousin Louis, nouvelles détaillées de la famille, des récoltes, des visites, des regrets et des souhaits, de la politique, fête de la Saint Pierre et du 15 août, vœux de retour, météorologie ... Photographie tremblée du village convoquant dans un rapport toujours plus étroit les histoires, le privé, le personnel et le vécu, tous thèmes "que privilégie avec tant de force le mouvement féministe (et qui) n'est nullement une coïncidence puisque les femmes constituent sans aucun doute le groupe qui a payé le tribut le plus lourd au développement de l'histoire des hommes" (Ginzburg et Poni, 1989, p. 1317).

Cette pensée du microcosme inchangé et perdurant malgré ses avatars internes constitue, paradoxalement, un macrocosme dont rien ne sort sinon pour y revenir et à qui rien n'échappe sinon de se condamner à l'extérieur et au rejet, qui emboîte dans la coquille du village celle de la famille et à l'intérieur de celle-ci encore celles des individus qui la composent, dans la multiplicité des vies et des "personnalités", d'émotions et sensibilités, mais dont chaque force élémentaire est en relation avec toutes les autres par les liens des filiations et affiliations, de la santé et de la maladie, de la survie économique, de la politique, du sacré et du divin, sécularisés dans les fêtes revenant à dates fixes. Le quotidien inscrit une patience et une lenteur insulaire dans la régénération annuelle du temps et dans la dilatation labyrinthique de l'espace notée par Meistersheim :

"Pour l'insulaire, l'île est un microcosme et il n'aura jamais l'idée (...) de la parcourir complètement, de la connaître complètement dans un temps très court comme font les étrangers. Elle est à la mesure d'un temps très long, de toute une vie, parfois" (Meistersheim, 1991, p.213).

Alors que le continent vit sur le principe d'un temps identifié à l'argent,

"la méditerranée réactive le registre des *Géorgiques* de Virgile : temps préhistorique, au sens étymologique d'avant l'histoire, temps des saisons et de la terre, des planètes et de la mer, du cosmos et des vignes. Les hommes acceptent de s'y soumettre exactement à la manière du minéral ou du végétal, consentant à la nécessité avec la volupté de qui sait l'éternité enchâssée dans l'usage du présent" (Onfray, 1999, p 12).

C'est par cette expérience quotidienne que les acteurs, à leur tour, produisent leur culture. Du coup, la culture est la dimension du développement des représentations individuelles vers une universalité partagée. Les devoirs des uns par rapport aux autres ("*Chi un ha duversi versu l'altri ne ha pocchi versu di se*") dépassent l'opposition système/individu par la prise en compte du vécu même :

"On peut s'interroger sur la présentation des faits sociaux comme des systèmes qui mettent en scène un "eux " collectif obéissant sans nuance aux règles collectives et aux changements sociaux. En anthropologie comme en sociologie d'ailleurs, l'individu se trouve réhabilité et apparaît sous la figure d'un agent volontaire manipulant le système. La présentation d'"ethnies" aux contours figés, territorialisées, fait place à l'image d'un groupe plus fluide où les trajectoires et les stratégies personnelles ont leur place" (Cuisenier et Segalen, 1993, p. 52)



#### 1.4. La mauvaise situation familiale et financière de l'oncle-curé

Outre la constellation familiale et villageoise, l'autre motif qui invite avec insistance Jean au retour, depuis la fin de son congé sarrolais de décembre à mars 1904, est la situation financière et gestionnaire de l'oncle (donc plus ou moins directement la sienne). Une dette contractée au moment du mariage de Josée (relevant du corpus "Soudan", que nous n'avons pas présenté), court toujours. L'oncle n'en a pas moins ses éternels problèmes avec la propriété. La vigne essentiellement. S'il l'a faite bêchée en mars, espérant que "tout sera terminé à Pâques" et qu'"Antoine n'aura qu'à surveiller le jardin" (20/03) ; si, en avril, "elle présente encore une bonne récolte" et que l'oncle "ne néglige rien pour amener les fruits à parfaite maturité, l'ayant déjà souffrée et traitée à la bouillie bordelaise, dès le mois de mai la sécheresse menace de perdre toute les récoltes, "la chaleur tropicale" fait "craindre une année de disette" (25/05) qui réclamerait bien le retour de Jean pour les vendanges, septembre consacrant finalement de belles vendanges, mais occasionnant " beaucoup de mal et de fatigue " à l'oncle, en l'absence de Jean.

Il est vrai que chaque lettre du prêtre est la conclusion épistolaire d'un déplacement Cannelle-Pratucheddu, à cheval, pour cet homme de 55 ans qui a toujours "1000 affaires sur les bras", "court à Ajaccio" (26/03) plusieurs fois par mois, écrit toujours "deux mots au galop" (15/06), intercède auprès de ses relations pour la cause de son neveu, fournit conseils, avis, adresses, plante des châtaigniers ("sous le Rosso"(13/03)), télégraphie, envoie des lettres de recommandation ; qui prétend ne rien dire la situation politique à Sarrola et laisser ces informations à d'autres mais reçoit et diffuse des informations sûres, fait des pronostics sur les élections, souffre d'*influenza* le 13 mars et des chaleurs accablantes le 20 juillet, mais n'en continue par moins de superviser la gestion des propriétés et celle des membres de la famille, puisque le mariage de Josée est sa "combinaison", ainsi que le séjour aux eaux, à Guagno (même s'il en a profité lui-même), en août également, et quoique le voyage ne soit pas une sinécure puisque "partis pour les bains le 19 au matin nous y sommes arrivés le même jour à 5 heures du soir" (23/08)...

Ces activités et d'autres (les recommandations de mariage à Jean et sa charge de prêtre, bien sûr) se déroulent dans un mauvais climat familial avec ses frères et soeurs (il financera pourtant au moins le mariage d'une de ses nièces), mais aussi des conflits et réconciliations avec un de ses neveux, avec qui, en avril, la brouille s'amplifie à la suite d'un refus de partage, l'oncle écrivant à Jean : "Ton Cousin Hector et son frère m'ont lâchés complètement. Je me vois dans la nécessité de vendre tout ce que je possède à Sari, voire même la maison. Pourvu

que je trouve quelque acquéreur" (11/05/1904), confirmant qu'il "n'attend plus rien" de ce neveu, le 29 mai. Le drame ainsi vécu ("à nouveau mal avec la famille de Sari") est suffisamment grave pour valoir une des rares allusions de l'oncle à sa mort ("Je prévois que je finirai mes jours à Sarrola"), qu'il renouvellera le 22 août. La remarque est doublement intéressante pour nous : d'abord dans le sens où elle indique que c'est Jean qui aura à l'accueillir dans sa vieillesse, consacrant ainsi l'appartenance de l'oncle à la famille de Jean, ce qui rejoint notre second intérêt: l'oncle distingue entre la famille de Sari, pourtant du même sang que lui puisqu'il s'agit de ses frères et soeurs (dont Marie Catherine, la défunte mère de Jean), et la famille de Sarrola, pourtant celle de l'alliance (par Antoine, père de Jean). Le testament de l'oncle-curé, dans ses ébauches comme dans sa version définitive (6/11/1921) confirmera ces dispositions que l'on aurait ainsi du mal à attribuer à une ire passagère<sup>307</sup>.

Outre ces "histoires de famille", qui le privent de ressources "légitimes" et lui font envisager le pire (la vente de ses propriétés y compris sa maison), ses autres ressources "diminuent", cependant que ses "charges augmentent" (29/05). "Je serai en possession de mon mandat trimestriel le 25 octobre prochain, au moment où tu rentreras", écrit-il le 20 septembre, la vendange terminée et "les frais ayant entièrement vidés mon porte-monnaie".

Il y a aussi la farine achetée à Palme qui, étant "économiste" (29/05) "n'a pas osé demander de l'argent" à son frère. Il faudra bien "la rembourser plus tard". Ce même jour, l'oncle a "acheté un complet de velours à Antoine (le domestique de Jean)". "Avec d'autres échéances" (11/07) qu'il a, tout cela fait qu'il "ne regretterait pas de recevoir 40 francs" (20/09), sans toutefois qu'il se plaigne, depuis un abattement notable du 23/06/1901 où il regrettait de "ne pouvoir faire davantage, n'ayant rien épargné pour mettre en rapport et agrandir ta propriété, ni travail ni fatigue ni dépenses, et cela pour aucun revenu". Peut-être la perspective de décoration de Jean, pour laquelle il n'a ménagé ni ses forces ni ses démarches, atténue-t-elle ses problèmes financiers quotidiens qui font que, véritablement, le curé "tire le diable par la

<sup>307</sup>La correspondance échangée entre l'oncle et Jean depuis San Martino di Lota où il est nommé curé doyen le 8 juillet 1907 porte au contraire les traces d'une brouille définitive avec tous ses frères et soeurs, jusqu'à une procédure d'assignation par huissier à leur encontre (14/12/1907), pour leur "faire rendre gorge" : "Pas de pitié pour ces escroc" (29/6/08), "exigence de leurs dettes et de quittances"(15/7/08), "intérêts à exiger jusqu'au dernier centime" (24/7/08), s'accompagnent de mots très durs à l'adresse de ceux-ci: "François Antoine : ce misérable, crétin que sa méchante femme empêche de faire honneur à ses engagements" (8/05/08), "ignobles conduite de François Antoine qui me fait la tête et se paie la tienne" (29/6/08), "F A ne sent plus rien, l'absinthe l'ayant un peu détraqué" (15/7/08), "J'en aurai fini avec ma soeur Marthe comme j'en aurai fini avec mon malheureux frère" (21/9/08), "Je n'ai cédé qu'à un excès de bon coeur et de naïvetés, je n'ai pas été assez égoïste, je ne dois pas regretter d'avoir fait le bien mais charité bien ordonnée..." (10/9/09), "La pensée des déboires de toutes sortes que j'ai de la part des parents" lui interdisent même de "pousser à solliciter un rapprochement" (29/6/08) et "d'aller voir mon pays natal" (Sari) (10/9/09) d'autant que "la maudite loi de séparation" (10/9/09) a réduit le vieux prêtre à "recourir à des emprunts humiliants" et que sa pension est "bien modeste", "le casuel de la paroisse s'élevant à deux cents francs" (10/ /09).

queue".

L'abbé Peretti n'a pas cessé de regretter l'absence de son neveu: depuis le mois de mai où il croyait acquise la retraite militaire de Jean ("le 25 juin prochain, tu seras rendue à la liberté") et s'en faisait déjà une fête ("je serai là pour te souhaiter une très longue vie"), jusqu'à l'espoir, déçu, de sa présence pour les vendanges, et son retour finalement retardé. Il n'en finit pas moins par l'excuser :

" J'avais espéré ta présence pour nous aider pour les vendanges. Tu crois devoir rester au service jusqu'aux premiers jours d'octobre. Tu fais bien puisque c'est en vue d'un bon résultat. Je me plais à croire qu'au 14 juillet prochain tu auras satisfaction pour la croix " (22/08).

Il y a peut-être à ce relatif optimisme une autre raison : malgré de "très mauvaises récoltes générales"<sup>308</sup>, l'oncle évalue pour Sari et Cannelle la vendange "à près de 14 mésins de vin, y compris près de 100 l de vin blanc, *muscat et razzolo*." Il a même "préparé quelques bouteilles de vins mousseux" dont Jean "trouvera une provision" à son arrivée". Il s'agit, et de loin, de la meilleure récolte depuis que nous suivons l'oncle dans ses expériences vinicoles. "Je crois qu'il y aura 13 mésins de vin" confirme Charles, le 22 septembre, ajoutant que "Palme pourra nous donner à boire cette année".

### 1.5. Hésitations

À la même époque, le 14 septembre, Jean confirme son retour "au sein de la famille, vraisemblablement vers le milieu d'octobre, car je dois auparavant rencontrer le général Voyron qui pourrait m'être favorable". Son ami Trojani utilise le papier à en-tête du Ministère de la guerre pour lui exposer

"les généraux dont l'appui pourrait être favorable, entre autres Mrs André, Voyron, Dodds, et surtout Jamin, qui a Mr Boschetti comme chef de bureau et qui est plus spécialement chargé du classement, protection qu'il faudrait doubler d'une intervention d'un personnage politique qui pourrait faire obtenir beaucoup".

La multiplication des interventions remonte ainsi jusqu'au général André, ministre de la

<sup>308</sup> "Le rendement du blé a été de 4 décalitres (récoltés) par décalitre (semé), la sécheresse a fait des ravages à l'agriculture ; le jardinage est complètement perdu, la vigne risque beaucoup si la chaleur ne diminue pas". Charles confirme, le 13 août, que "tout est compromis", et ajoute qu' "à Sarrola on n'a jamais vu une chaleur de la sorte", même si, finalement, à la mi-septembre, "les vendanges sont déjà faites et les tonneaux assez plein " malgré "beaucoup de mal " (22/09).

guerre du ministère Combes, qui ne s'avère pas le meilleur choix pour l'oncle et Jean. Son souci d'épuration et de démocratisation de l'administration et de l'armée des éléments hostiles au régime vont l'amener à réserver certes aux adjudants le 10e des postes de sous lieutenant (et Jean ne va pas tarder à bénéficier de cette réforme), et à préparer une réforme militaire réduisant le service de 3 à 2 ans en supprimant toute dispense (1905), mais l'utilisation par son cabinet des francs-maçons pour obtenir des renseignements sur les sentiments religieux des officiers et leur loyalisme, révélée à la chambre comme "le système des fiches", le 28 octobre 1904, va provoquer l'indignation de la droite et la démission d'André. Même à gauche les jugements furent sévères: "Jamais ministre de l'Empire, sans le sommeil léthargique de nos libertés, n'aurait osé s'abaisser à ces pratiques abjectes" s'indigne Millerand, et Clémenceau qualifia le Combisme de "jésuitisme retourné". La situation de Combes s'en affaiblit tellement qu'il finit par démissionner en janvier 1905, après être resté deux ans et demi au pouvoir

Le 4 octobre, Jean annonce à l'oncle sa "dernière semaine au bataillon" et son retour ("ma nomination étant en très bonne voie") dans la deuxième quinzaine du mois courant". Le 18 octobre, il ne peut toujours pas se prononcer sur la date exacte, mais le retour aura cependant lieu "dans le courant du mois". L'oncle lui écrit pourtant le lendemain (19/10): "Attendons d'un jour à l'autre la nouvelle de ta libération et de ta rentrée au sein de la famille". Il propose à Jean de faire coïncider son arrivée avec "une descente" à Ajaccio, lui conseillant de "prendre à cet effet le courrier du lundi ou du mardi, car nous pourrions avoir besoin de causer affaires dès ton arrivée à Ajaccio et être obligés de ne rentrer à Sarrola que le lendemain". Le courrier du samedi est exclu, car le lendemain le prêtre est "obligé de retourner à Cannelle pour la messe du dimanche" -par où l'on constate une nouvelle fois la concurrence de ses activités et la primauté souvent affirmée des affaires de famille sur celle du sacerdoce.

S'agit-il encore de l'oncle Dominique, qui a écrit à Jean qu'il avait "licencié Jean Catellaggi de la propriété" (qu'il n'a donc pas encore vendue, malgré ses menaces) et qui tenait à en donner connaissance à Jean afin que "tu donnes tes ordres à la famille ou à ton oncle soit pour la vente des pâturages soit pour ensemercer" (27/09). Même s'il a enfin sa :

"petite épicerie à Ajaccio", il avoue "se trouver un peu gêné, attendu que Marie et Jacqueline<sup>309</sup> ont été malades, mais maintenant, Dieu merci, elles vont bien. Tout cela m'a causé beaucoup de frais. Surtout en y ajoutant aussi l'achat des livres et des cahiers pour Antoine et pour Jacqueline qui n'est pas minime".

---

<sup>309</sup>ses filles, dont les voeux à Jean pour 1904 étaient écrits sur du papier à incrustation décoré d'un bouquet de

La mauvaise santé et les frais d'éducation sont cette fois mis en avant dans une demande d'argent soutenue par une grande suspicion sur "le retard à rentrer" de Jean (rappelé trois fois), et l'espoir que Jean lui "en donnera explication". Aucun doute sur l'attente du retour rapide de Jean pour quelque affaire importante nécessitant sa présence de préférence à un courrier, Dominique écrivant qu'il "ne fait aucune explication de famille dans l'espoir que tu ne tarderas pas à rentrer". La dernière lettre de sa main est datée du 17 juin : "Quoique à regret, je me vois forcé de te prier de vouloir m'envoyer 30 francs". La demande est urgente et guidée par "la nécessité et l'impuissance", cause d'un embarras "qui pourrait me coûter cher si je ne m'en acquittais pas".

L'oncle Dominique mourra le 5 février 1906, à 56 ans, laissant une femme de 47 ans et quatre enfants (Pierre, 25 ans; Marie, 24 ans; Antoine, 18 ans; et Jacqueline, 13 ans). La première allusion à son égard date du 3 décembre 1894: Jean se disait dans "l'impossibilité de lui envoyer de l'argent ", renvoyant Dominique à l'oncle-curé pour " lui avancer quelque chose", étant entendu que ce ne serait "qu'un simple acompte" sur ce qui lui reviendrait en achetant sa parcelle de terrain de Pratudeddu. Le contenu de sa dernière lettre, quelques 12 ans plus tard, n'a guère varié.

### 1.6. Un projet de mariage

S'agit-il de discuter, ailleurs qu'à Sarrola, du mariage éventuel de Jean que le curé évoquait encore le 22 août et qui revient régulièrement dans leurs échanges ?

La première mention relevée dans le corpus date, on s'en souvient, du 24 mars 1900, à l'occasion des dégâts occasionnés par les orages et des difficultés de l'oncle de régler l'affaire de l'enclos avec Dominique. Le mariage était alors nettement avancé comme une solution financière et économique alternative au retour de Jean aux colonies :

"Si les récoltes sont bonnes je pourrais me relever à moitié. Mais qui sait, si tu n'avais pas à craindre un retour aux colonies, tu aurais pu songer à te marier et ainsi les affaires seraient vite arrangées et ensuite tout serait allé à souhait ".

Cet appel de l'oncle s'accompagnait d'ailleurs de conseils de "prudence" et de "clairvoyance" à l'adresse de son neveu, prié "à propos de mariage de ne pas commettre d'impair", conseils qu'il faut sans doute entendre comme le risque d'une aventure ou d'un mariage sans avantage économique, l'oncle ne méconnaissant pas "les risques" de la vie militaire pour avoir été

soldat jusqu'à la guerre de 1870 après laquelle, précise sa notice nécrologique :

"il quitta la carrière militaire pour entrer dans la milice ecclésiastique et après avoir été un excellent soldat de la France, il devint un excellent soldat du christ".

Cette proposition de mars 1900 correspondait en outre au projet de mariage de l'oncle pour Josée, traduisant ainsi la nécessité de réaliser sa " mission " de tuteur en mariant les deux derniers enfants encore célibataires de sa soeur défunte. Autant Jean va s'intéresser au projet de mariage entre Charles et Josée (qu'il souhaite voir "*affranchie*" suivant son expression (le 25/04, 7/05, 27/05, le 23/06, 28/09...), le plus tôt possible, autant son propre mariage ne lui semble pas, à cette époque, d'actualité, au vu des trois années de service militaire encore à effectuer avant la retraite, "la question mariage" étant "encore à réfléchir" (25/04), Jean penchant d'ailleurs plutôt pour le retour aux colonies pour "un court séjour" pour "réaliser des économies pour s'établir dans la vie civile".

Si l'oncle ne partage pas cette option et argumente contre ce nouvel éloignement de Jean qui le laisse gérer seul la propriété et les relations avec les membres de la famille (peut-être au détriment des relations avec la sienne), il lui laisse le choix de sa décision dès le 5 mai, même si en juillet il confirme que dans la famille "personne ici ne t'approuve" (pour cette nouvelle aventure coloniale). Le mariage de Josée et Charles, en décembre 1900, Le départ de Jean au Soudan en janvier 1902, semblent suspendre quelques temps les propositions de l'oncle, l'année 1902 s'écoulant sans qu'il en soit fait mention, ni dans les lettres envoyées à l'oncle ni dans celles destinées à ses soeurs. Les nouvelles de mariage, tant de la famille que de camarades militaires sont pourtant amplement signalées dans la correspondance.

Il faut attendre le 2 février 1903 pour que Jean réponde à une nouvelle proposition de mariage de l'oncle. Certes il remercie "la personne elle-même de la sympathie qu'elle me porte" et son oncle "d'avoir bien voulu vous intéresser à moi" en proposant "une union qui serait loin de me déplaire", mais il ne peut que décliner l'offre, "plusieurs raisons m'en empêchant", mais n'en donnant qu'une, la même que deux ans auparavant, tenant à la priorité de sa libération définitive de ses obligations militaires. Malgré le respect et la diplomatie invoqués pour repousser l'offre et la délicate mission dont l'oncle hérite ainsi auprès de "la personne en question dont l'éloge n'est plus du reste à faire et à sa famille", décidément sa "situation actuelle" ne permet pas à Jean de "songer à un mariage prochain".

Il s'écoulera encore un an avant une nouvelle "relance" de l'oncle, ce 20 mars 1904, alors que Jean vient de quitter Sarrola après un congé de deux mois pour retourner en caserne à Toulon

et que l'oncle et le neveu ont eu le temps de discuter de "la question mariage". L'oncle écrit "laisse-moi te dire que je ne voudrai pas tarder à recevoir la nouvelle d'un projet de mariage. Il est temps, je pense", insistant à nouveau le 11 juillet : "A plusieurs points de vue, j'aimerais bien que tu ne reste pas plus longtemps célibataire ! ! ! ". Les trois points d'exclamation traduisent l'état d'esprit et les attentes de l'oncle.

Le 20 avril, c'est Josée qui, dans une lettre commune avec son mari "pour demander de ton grand silence", avoue à Jean que "tout ce que je souhaite avec ta rentrée à Sarrola ou plutôt avec tout ce que tu désires est un très bon projet de mariage", voire un mariage "déjà établi ". Ce n'est qu'à la mi-août que Jean répond à la lettre de l'oncle du 11 juillet qu'il "n'a encore rien décidé jusqu'à présent à ce sujet". Certes, "les occasions ne manqueraient pas sur le continent mais tout me fait cependant hésiter : famille, parenté, etc. etc.". Il précise alors, donnant ainsi pour la première fois son accord (il est vrai qu'il va déposer sa demande de congé de trois mois pour le mois d'octobre et sera libéré du service militaire en janvier 1905) au projet de l'oncle : "Si vous avez quelques propositions en vue, vous pouvez m'en parler et nous pourrions avant de rien décider, approfondir la question". Cette fois, c'est l'oncle qui est pris de court. Il n'attend cependant pas une semaine pour répondre à son neveu, depuis son séjour aux bains de Guagno, que :

"pour la question (mariage) je n'ai rien à t'offrir", avouant qu'il ne s'en était "même pas donné la peine car je voulais te laisser faire et choisir telle compagne que tu jugerais à propos. Si toutefois tu trouvais sur le continent une personne sérieuse qui te convienne, je t'engage à ne pas hésiter car il est temps. De mon côté je m'empresserai de te mettre au courant si dans ces quelques jours je devais avoir une bonne occasion".

Est-ce à dire que l'oncle aurait plutôt souhaité pour son neveu un mariage avantageux sur le continent, et que Jean, convaincu des recherches de l'oncle, se reposait sur une proposition concrète d'une "bonne occasion" villageoise ? Quelle est la part de vérité dans "les occasions" rencontrées par Jean sur le continent et celle de mécontentement de l'oncle pour le refus de Jean du parti proposé par ses soins en février 1903 <sup>310</sup>? Nous pouvons compter sur le prêtre

<sup>310</sup>Une lettre d'un camarade de caserne, donne une idée assez précise de la balance entre les aventures sexuelles des militaires et leur besoin de se ranger en se mariant : "Après ton départ, comme tu dois t'en douter, j'ai rendu une visite ou deux chez madame Féliès. Elle a été très froide à mon égard, disant que nous ne valions pas la corde pour nous pendre, car elle nous aimait trop pour qu'on la plaque de cette façon. Elle faisait du nez au sujet du départ de Jeanne qui, paraît-il, serait à Bordeaux, avec un jeune homme qui habitait la maison et suivait les cours pour capitaine au long cours. Quant à Irène, je n'ai plus voulu malgré ses instances, marcher avec elle et, toujours très mal monté à son égard, car elle prenait des cuites formidables. La petite Rose, mon ancienne artiste, est venue me voir à Toulon. Je m'en suis payé une tranche, car le temps ne me manquait pas le jour où elle est venue me voir. Je compte partir me marier dans la première quinzaine de Juin, avec celle qui m'a tellement fait attendre, et ce sera pour moi un moyen de me retenir chez moi, car à Paris, comme à Toulon, je ne cesse de m'en payer des tranches." (1904)

pour s'être mis à la recherche des opportunités sur Sarrola, Cannelle et Sari. Mais le retour de Jean, après son bref voyage parisien (à nouveau pour l'obtention de la Croix), en novembre, met fin à la correspondance et par là même, provisoirement, au déroulement de la "question mariage".

## 2. Le retour à la vie civile

Le 27 octobre en effet, "le congé de convalescence de deux mois à compter du 30 octobre" est signé par le général Fabre commandant la subdivision de Toulon, avec "solde de présence" accordée le lendemain. Le 3 novembre, Jean reçoit sa feuille de route. Son passage à Marseille est datée du 8. L'oncle, après lui avoir souhaité "une bonne santé et un heureux voyage" précise que "la traversée de Marseille à Ajaccio se fait avec la nouvelle compagnie plus vite et dans de meilleures conditions à tous points de vue" (19/10). En effet :

"les nouveaux services maritimes postaux sont inaugurés avec les récents paquebots, Italia (lancé en 1903) et Gallia (lancée le 14 janvier 1904 à Nantes), tous deux de la compagnie française de navigation. Ce sont de beaux et confortables navires, de 81,50 m de long sur 9 de large, avec leur moteur de 2600 chevaux filant plus de 17 noeuds, qui vont assurer les cinq rotations hebdomadaires entre la Corse et Marseille, alternativement sur Ajaccio et Bastia. Trois autres navires du même type sont attendus : le Corsica, le Numidia et l'Ibéria, qui maintiendront les rotations" (Grimaldi, 1997, p. 462)

Jean arrive à Sarrola le 10 novembre 1904. Il est attendu "avec impatience" par Josée ("ta soeur qui t'aime pour la vie" (22/09)) et par toute la famille ravie de le retrouver et de lui "souhaiter une très longue vie" au moment où s'achève sa carrière militaire active, ses "courses du nord au sud, à l'est et à l'ouest" (François Paravisini, 12/08/1904) et sa "rentrée dans la vie civile" (2/11/1904). François Paravisini lui confie quelques regrets (dans la lignée d'une lettre du 3/07/1903 où l'inactivité lui "pesait lourd" :

"N'était la crainte de me frotter aux Japonais, je m'engagerais volontiers dans un régiment russe en Mandchourie y (...). J'aurais peut-être mieux fait de rester au régiment, je serais aujourd'hui robuste, sinon d'esprit, du moins de corps. J'aurais voulu tout de même être troufion et porter l'arme. Le sort ne la pas voulu... Je ne doute pas que tu auras entendu le "flingot" claquer dans ma main gauche" (2/11/1904).

Il termine sa lettre de Pontivy où il est maître d'internat : "Moi ? Moi ? Moi ? Bonne santé, vie monotone, bonnes dispositions, cela trotte, cela trotte. Puissé-je à mon retour à Sarrola voir ta boutonniere ornée du ruban rouge" (id). Ces regrets d'une vie militaire quelque peu idéalisée



s'accompagne d'un douloureux sentiment d'exil et, malgré ses critiques sur l'ambiance villageoise ("je commence à en avoir assez de ce sale *pathelin* (sic)" (3/07/1903), d'une nostalgie de l'île qui lui fait demander à Jean des nouvelles avant qu'il ne quitte "la terre française" pour rejoindre "la petite patrie" (2/11).

Peut-être faut-il rapprocher ce "sentiment de la Corse" de cette belle tournure de phrase d'un "petit parent" de Jean, le 23/06/1910 : "Quel changement y a-t-il au pays ? Toujours la même vie monotone que j'aime tant ?", et de la note d'Arrighi (1988, p.67): "Le goût de cette forme d'ennui, cette méditation vague et triste qui finissait par pénétrer l'âme".

Une autre remarque importante sur cette lettre : F. Paravisini y relève une allusion indirecte de Jean aux "femmes", probable plaisanterie entre hommes :

"Quand à la recommandation bien, bien, discrète à l'endroit des Pontyviennes, rien à faire ici sur ce chapitre là . Dans le cas contraire, tu sais, elle n'aurait eu qu'à bien se tenir... Car... Malheureusement il n'y en a pas de bien jolies et alors... Je ne marche pas ou très peu..." (2/11/1904)

### 2.1. La fin de la correspondance

Pour la fin de l'année 1904, Jean reçoit les vœux de son cousin Louis, muté à Gardanne, qui demande "l'envoi de cartes postales et de pipes de bruyère fabriquées à Orezza", sans oublier "les amitiés d'un *pays*, Piacentini ".

L'analyse d'une correspondance trouve ses limites lorsque, "l'exilé" rentrant au village, celle-ci cesse et de ce fait les détails biographiques de la vie des acteurs. Ce paradoxe n'en est un que pour qui viserait à l'approche totalisante d'une biographie, d'une famille, ou d'un village. L'expérimentation d'une anthropologie du fragment nous donne au contraire l'occasion de pauses dans la chronologie, de ruptures dans le déroulement d'un échange qui ne cesse pas pour autant et qu'il faut considérer d'ailleurs comme un relâchement de la tension qui reliait quasi quotidiennement Jean à la famille et au village lorsqu'il était à l'autre bout du monde. L'échange se fait simplement plus rare, et la vie quotidienne lorsqu'elle n'a plus besoin de s'écrire pour les autres, devient simple présence, rapport sensible immédiat avec son lieu. Une notation d'Arrighi (1989) illustre parfaitement la distance (double : dans l'espace et le temps et dans le vécu immédiat du lieu) que crée la correspondance par rapport à une société à dominante orale dont la science du silence est une composante majeure. Évoquant les relations de deux frères, l'auteur sarrolais écrit :

"Je venais d'arriver en vacances (...) mon frère était déjà rentré en Corse depuis deux ans. Nos lettres étaient brèves. Il me rappelait que papa attendait des nouvelles de ses deux fils qui vivaient dans la région aixoise. Souvent, c'était moi qui les donnait, brièvement, car je savais que mon père ne s'intéressait qu'à notre santé et aux visites qu'on lui ferait. Il me raconta les derniers petits événements locaux ou familiaux ; je lui parlais de ma vie à Aix, mais au fond, c'était la joie de nous trouver ensemble, par une belle journée ensoleillée, sur le sentier d'un ruisseau où pendant des années, nous avons pris tant d'anguilles et de truites" (p.38).

Un mot de la situation politique française au moment du retour de Jean. En janvier 1905, Paul Doumer (ancien Gouverneur Général d'Indochine de 1896 à 1902 et futur correspondant privilégié de Jean en tant que Président du Sénat) est élu Président de la Chambre. Le 19, Emile Combes est contraint à la démission. Le nouveau président du conseil, Maurice Rouvier, conserve Delcassé aux affaires étrangères, Aristide Briant à l'intérieur et aux cultes. En février, Rouvier expose son programme devant l'assemblée et le fait approuver par une très forte majorité : réforme militaire, fiscale, séparation de l'église et de l'état par une loi dont la discussion commence en mars. Le parti de Jean Jaurès prend le nom de SFIO. La déclaration de l'empereur d'Allemagne Guillaume II au sujet de l'indépendance du Maroc laisse présager un grave conflit entre la France et l'Allemagne.

## 2.2. Un mariage "intéressé" ou "intéressant" ?

Jean se fiancera le dimanche 18 mars 1906, à 36 ans, avec Lucie Carcopino-Tusoli, de 14 ans sa cadette (née le 13 janvier 1884). Elle est la seconde fille de Paul François Carcopino-Tusoli (maire de Sarrola-Carcopino de 1876 à 1880) et de Marie-Catherine Albertini (de Casaglione), branche apparentée aux Carcopino qui furent maires de la commune (en 1872, de 1873 à 1875, 1876 à 1880, de 1889 à 1890, et en 1903). Un de ses frères, Marc, assurera l'intérim des fonctions municipales entre 1915 et 1917. La première publication des bans a lieu à l'église de Sarrola le dimanche 20 mai. Le mariage est célébré le 27 juin 1906, un mercredi. Que l'oncle-curé y soit ou non pour quelque chose, nous avons pu voir combien il lui importait de remplir sa mission de tuteur, à l'image de ces "oncles" dont Lenclud (1985, p. 44) écrit qu'ils sont "au service de la perpétuation familiale", ne disposant de leur part ou de la gestion "qu'aux seules fins de la transmettre avec ses fruits à leur neveu". À n'en pas douter il s'agit de la continuation et de la reproduction familiale : perpétuation du nom et transmission des biens familiaux. Dernier mâle de la branche familiale, Jean s'inscrit comme le rassembleur ponctuel de ses morts, des vivants, et de tous ceux encore à naître, dépositaire et conservateur de cette généalogie, de ce patrimoine, de ses droits et de sa

réputation, au service de cette entité abstraite et sacrée articulée par "une logique unifiante se refusant à séparer entre gens et choses, entre matériel et immatériel" (Lenclud, 1985, p.37).

" Il est temps", répète l'oncle pour indiquer qu'il y a un âge pour se marier. Lenclud (1985) note que l'âge au mariage des hommes (dans sa commune d'étude), entre 1850 et 1910, est supérieur à trente ans, celui des filles, pour la même commune et les mêmes dates inférieur à 25 ans. Jean (36 ans) et Lucie (22 ans) sont bien dans les fourchettes représentatives.

Le statut même de Jean y trouvera une assise nouvelle : après la gloire gagnée aux colonies, la réalisation d'une propriété estimable, son retour à la vie civile et, peut-être son entrée en politique, si l'on se rappelle la remarque de l'oncle à l'occasion de la bataille municipale d'avril 1904. "*Piglia nome e po posa*" ("fais-toi une bonne réputation et puis repose-toi") dit le proverbe. La réputation sera complète avec un bon mariage et Jean pourra dès février 1905 demander à "être admis à concourir au grade de sous-lieutenant" en invoquant sa retraite à Sarrola-Carcopino. "Avoir maison et vigne plantée, *casa fata e vigna posta*, écrit Ravis-Giordani (1982, p.63), c'est accéder à la pleine et entière identité avec l'image de soi sur laquelle on se fixe". Notons au passage combien la réputation n'est pas moins fonctionnelle (même économiquement, comme le montre l'attitude de Dominique au moment des élections de 1901) et donc concrète et matérielle, que des supports *a priori* plus objectifs de la subsistance matérielle, comme une propriété, une vigne ou un troupeau.

La "mission" de l'oncle-curé a-t-elle eu, de surcroît, des objectifs politiques ? Il est délicat de répondre à cette question car si la lettre du 24/04/1904 semble être un encouragement de taille à ce que Jean se lance en politique, d'autres, en 1908 par exemple, incitent le neveu à "la prudence au cours de la lutte électorale qui réserve toujours des surprises et des méprises" (25/03) (et le cousin Françoise Paravisini en parlait lui aussi comme "source d'agitation et de malveillance" (3/07/1903)) ou condamnent les dépenses inutiles qu'elle occasionne : "Au lieu d'employer une partie de tes ressources à faire de la politique, j'eusse préféré être aidé à régler l'affaire X" (l'oncle-curé, 05/1908).

Néanmoins, Laurine a épousé un Battistelli, fils du maire actuel de Sarrola, Josée un Sarrola qui fait partie du conseil municipal et tient parfois le rôle de secrétaire de séance et est apparenté à l'ancien maire, du parti opposé, Bassetti. Enfin, Jean épouse une Carcopino, fille d'un maire de la commune, apparenté à la famille du professeur Carcopino, du même parti que la famille B, et lui-même beau-frère de Bassetti depuis le mariage de celui-ci avec sa soeur Françoise, cependant que les Battistelli, quoique à un degré plus éloigné, sont aussi apparentés au Carcopino. Jean se trouvera du coup par son mariage au centre de la constellation politique du village, sans que l'on puisse en inférer ou non un calcul, sien ou

venant de l'oncle, celui-ci n'hésitant pas le 8 mai 1908 a douter cependant de l'intérêt d'un beau-frère de Jean ( Marc Carcopino, le notaire), dans le mariage de sa soeur Lucie avec Jean: "je ne saurai pas croire que ton beau-frère nous ai fait un mariage tout à fait désintéressé", que ce soit dans un but patrimonial, financier, ou politique (puisque c'est après le mariage que l'on commence à voir apparaître Marc au conseil municipal, à des postes divers et en particulier celui attendant à la révision des listes électorales, et qu'il exercera les fonctions de maire entre 1915 et 1917, "concurrent" ainsi politiquement son beau-frère<sup>311</sup>).

Si la spécificité de la famille B. (absence de père, un seul garçon, gestion par un oncle qui n'est pas le frère du père ) fait qu'elle échappe aux schémas classiques de recouplement de la dévolution foncière et du cycle de développement domestique tel qu'examinés par exemple par Lenclud (1985), sa spécificité ne montre-t-elle justement pas que "rien n'oblige au sens strict que la société soit ici -comme ailleurs- ce qu'elle est" (p.43) ) et que à l'instar de notre cas, chaque cas concret que l'on pourrait examiner (et en tous cas la majorité de ceux que nous avons examinés) nous présenterait ce débordement familial et individuel concret des cadres théoriques et structurels formels et abstraits :

"Tout au plus peut-on vérifier qu'il existe bien une certaine cohérence - une logique de la configuration - entre le fonctionnement de la société et les traits saillants de cette institution partielle qu'est le système successoral. Si rien n'est nécessaire, tout n'est pas possible" (id., p.43)<sup>312</sup>.

Observons néanmoins pour notre famille, selon ses documents, que deux des filles au moins ont des propriétés, même si cette accession au patrimoine foncier reste fragile, et que si mariage intéressé du seul fils il y a pu avoir, ce serait plutôt, aux dires de l'oncle-curé, du côté de la belle famille. Notons encore que ce mariage ne donna pas lieu à l'établissement d'un contrat, ce qui semble quelque peu affaiblir l'argumentation de l'oncle. Nous n'avons ainsi guère la possibilité de savoir si les stratégies matrimoniales de l'oncle sont liées à d'éventuelles stratégies successorales.

Le mariage donne lieu à la réception de nombreux télégrammes (20 ont été conservés) : d'anciens camarades de Jean, du conseiller général Cunéo (pourtant du parti adverse) et d'un futur conseiller municipal écrivant " puisse le brillant soleil qui éclaire votre union n'être que

<sup>311</sup> Une lettre tardive, écrite à l'occasion de la mort de Paul Carcopino, père de Lucie et beau-père de Jean, sous forme de notice nécrologique porte cependant cette analyse : "Longtemps maire de la commune, il s'employa toujours à son amélioration avec une intelligente activité et, coïncidence heureuse dont il pouvait être si satisfait, il a trouvé dans son gendre le continuateur de son oeuvre, un successeur qui a droit, lui aussi, à la juste reconnaissance de ses compatriotes " (13/04/1934).

<sup>312</sup> "L'histoire de France, c'est pas la vraie histoire. La seule vraie histoire, c'est l'histoire de chacun", rapporte

l'aurore de vos beaux jours".

### 2.3. Lucie

Mariage "intéressé" ou "intéressant", "arrangé", "de raison", la tendresse sinon la passion n'en paraît certes pas absente comme le montre la lecture des lettres envoyées par Lucie lors de la première guerre mondiale (7 ans après le mariage) :

"Je le sais bien, mon Jean chéri, que tu m'aimes, mais c'est si bon de se le faire redire, on ne se lasse jamais de cela. Je t'aime, tout mon bonheur est dans ton affection, si ton amour me manquait mon Jean comment vivrais-je ? (...). Au revoir mon chéri, je t'embrasse et t'envoie mes meilleures caresses, si tu peux les recevoir sur un bout de papier, mais je sais par expérience que baiser une ligne d'écriture, une photographie, n'est pas baiser une bouche aimée. Voilà, j'ai sommeil et je me couche, c'est le moment de la journée où je pense le plus à toi. Ma chambre me paraît vide et immense sans toi. Je finis dans un dernier baiser. Je t'envoie une rose que j'ai gardée tu sais où tu aimais les chercher, quand tu m'en offrais et que je cassais leur tige. Ta femme chérie qui t'adore. Lucie B. Encore un baiser et je dors. Embrasse-moi bien fort et bonsoir" (10/08/1914).

Il faut certes considérer que Lucie a grandi auprès de 4 garçons, tous ses aînés (Pierre né en 1871, commandant, Marc né en 1872, notaire, François Antoine, né en 1875, chef de bureau aux chemins de fer, Toussaint, né en 1878, ingénieur des mines) et une seule soeur, Angéline (Lina), qui, à l'image de Palme, fera "la tante" toute sa vie, accompagnant Toussaint et son ménage au Maroc puis en Tunisie. Cette famille de notables (notaires, greffiers, juges de paix, officiers municipaux) qui s'enorgueillit d'une généalogie remontant à 1600 et d'une parenté avec Napoléon, est affiliée aux Sarrola, aux Tavera, aux Colonna d'Istria, aux Battistelli, aux Leca. Elle a produit des professeurs, des principaux, des censeurs, des ingénieurs, des militaires<sup>313</sup>. Elle va encore produire un spécialiste de la Rome antique qui deviendra ministre (Jérôme), un écrivain célèbre (Francis Carco), un officier sorti, à vingt ans, la même année major de polytechnique et de normale sup (Charles), et bien sur une lignée de maires et de conseillers municipaux de Sarrola.

Une telle famille a certainement donné à Lucie une éducation de "fille de bonne famille"<sup>314</sup>, exclusivement "mariable" à "un parti intéressant". Avant le mariage, les rapports entre les

---

une généalogiste à Musset (1998, p.127)

<sup>313</sup>Arrighi leur consacre une large place, quoique critique, dans sa nouvelle : "Mon village et Napoléon", y incluant également les Sarrola. Lors de la visite intéressée de Bonaparte avant son départ pour la France, l'auteur évoque "des vignes, des bosquets, des chênes liège, des jachères où des vaches et des boeufs paissaient" (1988, p.49) censés appartenir "à la famille des Carcopino", comme au Marquis de Carabas du conte.

<sup>314</sup>Même si une certaine réputation de "séducteurs" s'attache à travers les générations à certains membres masculins de la famille.

deux familles ne manquent cependant pas d'être nettement inégalitaires, les Carcopino cultivant une fierté familiale tenant à la généalogie et au statut de ses membres qui confine souvent à l'orgueil des *sgio* (notables). Si nous ne connaissons point les conditions de la rencontre entre Lucie et Jean et de la décision de fiançailles puis de mariage, nous savons du moins que les futurs époux se connaissaient et que les frères de Lucie sont des compagnons d'enfance et de jeunesse de Jean (comme en attestent les lettres de François, le plus jeune des frères aînés de Lucie).

Par ailleurs, le passage du statut de fille et de soeur à celui d'épouse est "naturalisé" du côté des frères et des hommes :

"Tu as été bonne fille et bonne soeur, et tu seras une bonne épouse (...). Aime bien ton mari comme tu me dis qu'il t'aime car aujourd'hui, c'est lui qui est tout pour toi" (François à Lucie, 26/12/1906).

Du côté des femmes elles-mêmes, l'obéissance et la soumission affichées ("moi pour te voir seulement une heure je ferais des kilomètres, écrit Lucie le 10/08/1915 à Jean, mais tu ne veux pas que je me fatigue, alors je t'obéis") vont de pair avec une malignité qui fait de cette soumission une opposition ironique :

"La femme doit obéissance et respect à son mari, n'est-ce pas. Le mari lui doit en échange son amour. Il doit lui donner toutes ses pensées, c'est La Loi. Je l'observe scrupuleusement. En est-il de même pour toi ?".

"Bien cher ami. Voilà bientôt dix mois que je suis sans maître et ce sera dur d'obéir quand tu rentreras, surtout à un monsieur qui me fait désirer de ses nouvelles de longues quinzaines. Je te gronderai dimanche, car tu viendras n'est-ce pas. Ta femme. Bon baiser" (17/05/1915).

L'éventail des qualificatifs affectueux/amoureux oscillant entre époux, ami, père, amant, compagnon ("cher ami, mon Jean, mon Jeannot, chéri, papa") précise la constellation sémantique de ce passage/fusion entre les statuts de fille, d'épousée, de femme et de mère, d'autant que nous pouvons considérer que Lucie s'est mariée jeune fille et a en quelque sorte découvert l'homme à cette occasion. Six mois après le mariage, François rapporte que Lucie lui a avoué que "sa lune de miel durait encore" et qu'elle est "heureuse et satisfaite" de son mariage, que "tout le monde est gentil" pour elle, que "son mari et ses parents l'aiment beaucoup" (26/12/1906) et, un an après, le 21/05/1907, François s'en réjouit :

"Vous avez l'air tous les deux si heureux et si content et si joyeux de vivre ensemble que votre lettre laisse échapper un peu du bonheur qui déborde en vous. Vous ne pouvez contenir votre joie et je vous en félicite tous les deux".

Le même jour il rapporte à Jean les propos que Lucie lui a écrit :

"Ma soeur me dit qu'elle est très heureuse et je n'en doute pas un seul instant. Je crois te connaître assez sans vouloir te flatter pour être persuadé que ma chère Lucie a trouvé un mari qui l'aimera et la rendra heureuse".

La correspondance de Jean, révélant au hasard des références féminines qu'il a lui-même déjà eu des expériences, nous le montre rentrant en mariage en même temps que dans la vie civile et renonçant aux aventures militaires pour le statut d'époux.

La conjonction du retour à la vie civile de Jean, à 36 ans, de sa respectabilité acquise aux armées et du parti que représente la seule Demoiselle Carcopino mariable, l'attrait et l'intérêt du rapprochement des deux familles ont joué pour la réalisation de ce mariage sans que l'on puisse décider laquelle des familles en a retiré le meilleur profit.

#### **2.4. Le premier emploi : suppléant du juge de cantonal**

Après cinq ans de gestion et d'organisation de "ses propriétés", Jean obtient en décembre 1910 le poste de suppléant du juge de paix à Sarrola, dont il deviendra titulaire en janvier 1911. Il le doit essentiellement au député Gabrielli, qui le félicite pour l'obtention de ce poste.

Au niveau politique, après avoir apporté à Forcioli en 1906 (qui monte à Sarrola "lui serrer la main ainsi qu'à ses amis") un soutien, intéressé dans la mesure où il pourrait lui faire (enfin !) obtenir la Croix (mais Forcioli sera battu dès 1910 par Pugliesi Conti), Jean mène d'abord campagne (municipale), en 1907, pour F. A. Battistelli, le beau-père de Laurine, élu, puis, en 1908, comme candidat à la mairie, où il est battu par Bassetti de retour au premier plan communal (après l'épisode Battistelli de 1900 - 1907, et un règne sans partage entre 1882 - 1888 et 1891-1899, à la mairie, où il finira sa vie quasiment dans ses fonctions puisqu'il mourra en février 1910, non sans avoir intronisé son fils A.A. comme successeur dans ses fonctions).

Pris par ses fonctions de juge de paix, la gestion de ses propriétés (et bientôt la gestion des propriétés de Sari et des affaires de l'oncle-curé muté à San Martino di Lota -cf. infra II.6), sa vie de famille, sa santé, et ses périodes d'instruction militaire, Jean ne participe à la vie politique que par personnes ou familles interposées : ses beaux-frères, Charles Sarrola et Marc Carcopino. Ce n'est qu'après la première guerre mondiale, en 1921, qu'il entrera véritablement en politique et sera élu en 1925 maire de Sarrola, fonction dont il démissionnera en 1944 pour

raison de santé.

## 2.5. Le premier enfant : Mademoiselle Nini

Dès le mois de décembre, la nouvelle que Lucie est enceinte est connue, de la famille, sinon du village. Le 26 décembre, à l'occasion des voeux, un frère de Lucie, François, envoie une lettre à chacun des époux. A Jean, qu'il appelle par deux fois "mon frère"<sup>315</sup>, il dit avoir appris "par une indiscretion de Toussaint (son frère cadet) que tu seras bientôt papa" ce dont il se réjouit "car je suis en âge d'être oncle". A sa soeur, après l'avoir traitée en plaisantant de "petite cachotière", il souhaite "d'avoir un gros garçon bien joufflu et bien portant".

Ce sera une fille : Marie Catherine Antoinette, née le 30 avril 1907 à 5 heures du soir, et baptisée le dimanche 26 juin, avec pour parrain "Jean Carcopino et Madame" (le cadet des frères de Lucie et son épouse dite Lillina). Le 21 mai, François complimente les parents "d'avoir pensé à faire de moi aussi vite un *oncle à bonnet*, mais décline l'offre de parrainage car il ne lui est "pas possible pour l'instant de venir à Carcopino". Même s'il y songe "au moins autant que Jean et Lucie" car il a là-bas, dit-il, "une mère à embrasser" et avoue que "voilà bientôt 10 ans que cela ne m'est pas arrivé". Il a, de ce fait, "oublié les usages de Sarrola" (en matière de cadeau à l'occasion d'une naissance) qui "ont pu changer depuis". On notera que les usages sont accolés à Sarrola en tant que nom générique du village (réunissant les trois hameaux), désignant l'identité communale ou villageoise, Carcopino étant réservé pour la qualification de la maison paternelle mais surtout maternelle.

Une lettre envoyée à l'occasion de la fête de Pâques 1908 et de la réception d'une photo de "Mademoiselle nini" (puisque c'est désormais sont diminutif familial), confirme cette opposition dans l'exil entre la nostalgie et le rejet du village dessinant la figure bipolaire classique de l'insularité : si François avoue "envier quelquefois le sort" de Jean, d'être "exilé loin de ma famille", c'est au statut et à la fonction de père et à la puissance d'attraction et de cohésion de la famille qu'il fait allusion ("la petite Nini a l'air de tenir une grande place dans la famille (...) il ne se passe pas une lettre sans qu'il soit assez largement question des charmes de Mlle nini"), mêlant sa soeur en tant que mère à cette "unité familiale" ("je te félicite ainsi que Lucie d'avoir si bien travaillé"), jouant de l'envie et du sacrifice et plaçant l'unité familiale sous le patronage d'une justice immanente et du destin ("je me persuade que vous l'avez mérité mieux que moi et je ne vous en aime que davantage") pour se réaliser au plus haut

<sup>315</sup>"Te voilà devenu mon frère sans que j'ai trouvé l'occasion de te dire tout le plaisir que cela m'a fait", et "le plaisir que j'ai à pouvoir t'appeler mon frère".



point dans la continuation généalogique comme reproduction du même, conservation d'une identité familiale transcendante ("je vous remercie aussi d'avoir donné à mes chers père et mère la joie de se revoir dans leur petite nini"). Le regret de l'exil est tout entier familial et cyclique (père et mère, soeur et mari de celle-ci, enfant les perpétuant et dans laquelle les parents se retrouvent). À l'opposé, il ne cache pas son mépris de l'ambiance politique de son village natal : "Je suis si loin de Sarrola, si loin : la politique ! Les élections !", se refusant même d'en parler pour que sa lettre "ne sorte pas de ce ton amical et affectueux que je désire lui laisser jusqu'au bout", explosant contre "les luttes mesquines" et "les rancunes de clocher" dont il "aime mieux rester en dehors".

D'autres félicitations à l'occasion de la naissance de Nini ont été plus diligentes. Le 8 mai, côté Carcopino, c'est un oncle de Lucie, conservateur des hypothèques à Rodez, qui adresse en son nom et celui de sa famille, sur papier à en-tête de l'administration et carte de visite jointe "la bienvenue la plus affectueuse à la fillette dont ...vous avez oublié, dans votre émotion bien légitime de nous faire connaître le prénom". Le 18 juin, c'est Toussaint, le 4e frère de Lucie, alors ingénieur à la direction générale des travaux publics d'Indochine, qui écrit à Jean dans la même perspective que son frère François : "Te voilà père et moi du coup oncle". Si Lucie est appelée "ma chère soeur", c'est aussi pour ne pas oublier lorsqu'elle apprendra à sa fille à dire "maman", de lui apprendre à dire "tonton" ou "ziou" comme elle voudra, Toussaint espérant "trouver un bon petit diable qui aime bien son oncle "quand il rentrera .. " dans trois ans ".

Dix ans après le séjour de Jean au Tonkin, Toussaint lui demande des indications sur "la marque de thé qu'il souhaite recevoir".

## 2.6. Le départ de l'oncle-curé à San Martino di Lota

Seul l'oncle-curé, faisant "la navette" entre Cannelle et Pratuscheddu, n'aura pas eu besoin d'envoyer de mot. Mais, même après sa nomination, en juillet 1907, à San Martino di Lota, il continue à venir régulièrement à Sarrola dans la famille ou à écrire 3 à 4 lettres par mois dans lesquelles il ne manque jamais "d'envoyer ses caresses à la fillette", du moins jusqu'à septembre 1909 où nous perdons sa trace épistolaire.

Le début de sa correspondance (l'ensemble couvrant un an, entre sa nomination en juillet 1907 et septembre 1908) est consacré à son arrivée et son installation (le 8/08/1907) après la :

"fatigue et les chaleurs torrides du voyage, avant-hier soir à la tombée de la nuit au

presbytère, la charrette apportant mon mobilier transporté de Mezzana à Bastia par train arrivant le soir même".

L'accueil ne fut pas sans gloire :

"toute la population à la tête de laquelle se trouvait Monsieur le maire m'a accueilli au son des cloches et a vivement rentré au presbytère d'ailleurs très vaste les divers et nombreux colis qui composaient mon mobilier".

Marthe, sa soeur, et Palme, qui l'ont accompagné, s'en sont trouvées "toute désorientées". Mais cela n'est rien à côté de la cérémonie d'installation prévue le 18 août dont Palme est chargée de faire le récit auprès de la famille dès son retour le lendemain en gare de Mezzana où "il faudra envoyer quelqu'un avec la charrette vers 6 heures du soir". S'il signale que la population est "vraiment bonne et paisible", les paroissiens "affables et respectueux" ("chaque journée m'apporte un panier rempli de fruits"), quoique "peut-être un peu mercantiles", il n'en oublie pas moins de signaler que "les frais de déménagement et de route ont dépassés de près de moitié mes prévisions budgétaires, aussi le porte-monnaie est presque plat".

Mais le retour de Palme à Sarrola, après l'installation de l'oncle, lui fera "souvent porter une pensée" vers la famille dont il détaille les membres, avec "une bien affectueuse caresse à la petite Catherine" désormais associée aux "enfants de Josée et de Laurine". L'enthousiasme de la découverte de sa nouvelle cure (grappes de muscat bien mûr, figes de trois sortes, noires, blanches, et celle nommées "*françaises*", en quantité, légumes apportés par les paroissiens, et coup d'oeil dont il jouit depuis sa chambre) qui fait que "somme toute, j'ai lieu d'être bien content de mon sort " (31/08) fera bientôt place à des demandes de nouvelles du village, de la famille, de Pratudheddu ("la récolte du raisin ne se ressent-elle pas de la sécheresse"), de la gestion "à distance" de ses propriétés de Sari que Jean doit "surveiller", de l'échéance de la location pour trois ans des pâturages de Sari, de la proposition d'envoi d'un domestique choisi parmi ses paroissiens pour remplacer le départ d'Adolphe, le domestique de Jean, et surtout des déboires avec sa propre famille de Sari, à l'encontre de laquelle il demande dès le 31 août à son neveu de brandir la menace des huissiers puis, à la mi-décembre d'entamer une procédure judiciaire visant François Antoine, jusqu'à son explosion de colère du mois de mai (cf. note supra)

Fin juillet, la coqueluche de Nini et une période d'instruction militaire à Corte vont empêcher Jean de faire les démarches judiciaires réclamées par l'oncle à l'encontre de sa famille de Sari. Des intérêts non encore remboursés d'un emprunt "contracté et exclusivement employé pour Pratudheddu" seront encore réclamés par l'oncle-curé, et ses propres dépenses (provision

de charbon et bois de chauffage pour l'hiver, vêtements ... vin), rapportées à son trimestre de 125 francs, ne lui laissent que 40 francs dont il ne peut défalquer les 25 francs annuels demandés par la banque pour un autre remboursement, ajoutant que François Antoine fait la sourde oreille dans son propre remboursement alors même que sa récolte de blé de Sari n'a pas encore été vendue et que l'évêque n'a pas encore distribué l'argent du culte : l'oncle-curé ne peut compter que sur Jean pour "soldier cette dette". "Encore si je pouvais être à même d'y pourvoir personnellement !" Proteste-t-il, retrouvant un corsisme dans sa colère.

Jean réglera cette dette à la mi-novembre. Mais on peut voir sur cet exemple précis le désarroi et le dénuement, voire "la pauvreté radicale" (Casta, 1974, p.229) dans lesquels la Loi de Séparation de l'Eglise et de l'Etat a jeté une partie du clergé corse qui portera longtemps la marque douloureuse de ces événements : "Avec quelle émotion n'entendait-on pas de vieux prêtres dire avec un frémissement dans la voix : "Ah ! *Marianna* !" (Casta, id., p.229).

"Si, avec le recul du temps, il apparaît que la séparation a pu, dans certains domaines, servir l'Eglise de France, il demeure que, dans un diocèse aussi pauvre que celui d'Ajaccio, les conséquences en furent catastrophiques. L'Eglise de Corse, terriblement traumatisée, ne s'en remettra jamais complètement" (Casta, 1974, p.227),

De fait, le budget officiel des cultes pour le diocèse d'Ajaccio tournait autour de 500.000 francs par an. Après la loi de séparation, l'église dut, pour sa subsistance, faire appel aux cotisations volontaires des fidèles, mettant sur pied à cette fin l'organisation du denier du culte (4 novembre 1906). Pour allouer un salaire décent à 500 prêtres, on estimait qu'il faudrait disposer de 300.000 francs ; or les premières souscriptions pour l'année 1907 rapportèrent 53.000 francs, les suivantes guère plus, à tel point que Mgr Desanti, évêque de Corse, dut lancer un appel qui sera entendu de quelques diocèses du continent. Néanmoins la baisse de revenus de l'oncle ne fut pas telle que dans certaines régions parmi les plus pauvres où " les curés furent obligés pour subsister de se livrer à quelque métier manuel (tricoter des bas ou fabriquer des chandelles) voire à s'expatrier, aux Amériques notamment (Casta, 1974, p.228). Cependant, la cure de San Martino di Lota, comme celle de Sarrola, conservera presbytère et jardin, n'entrant pas ainsi dans ces 38 pages du JO du 5/05/ 1909 qui recensaient les morceaux de jardins, arbres et autres minuscules propriétés confisqués à la mense épiscopale ou aux fabriques paroissiales.

Il reste ainsi à l'oncle encore quelques joies :

\* Le 10 octobre

"la fête en l'honneur de la sùreté de la Sainte Vierge, fête de la congrégation des filles de Marie qui avaient orné l'église d'une façon vraiment artistique et qui a

donné lieu le soir à une procession féérique et selon l'usage à un superbe buffet offert par le supérieur et la supérieure ("à leurs frais", précise-t-il) en présence de Mr le conseiller général".

\* Les visites qui lui font "porter souvent une pensée" à Sarrola, les uns apportant le bonjour des autres et échangeant des nouvelles de santé ou du village.

\* Sans oublier une mention (lorsque "l'affection" n'est pas distribuée à "toute la famille" en général) pour "l'intéressante Catherine" (28/02/1908) qui "égaie le foyer" et que l'occasion de l'envoi d'une photo (30/12) à qui l'oncle "fait une bonne place dans mon coeur et dans ma chambre", nous apprend les premiers pas, puisque son embonpoint ("si elle continue, elle fera partie des 100 kg !") ne permettra plus longtemps à Palme et Lucie de "la tenir sur leur bras", car elles "seront obligés de la déposer quelquefois par terre où il est vrai qu'elle commence à se bien tenir".

## 2.7. L'apprentissage du rôle de père

Jean n'a pas manqué de noter sur un de ses carnets la première dent de sa fille, le 20 février 1908 à la suite de la mention des dates de ses fiançailles et de son mariage. Le militaire de carrière fait l'apprentissage de son rôle de père.

L'affection et les caresses de l'oncle-curé s'accompagnent également de conseils d'éducation chrétienne rigoureuse : "Elevée de bonne heure dans la crainte du seigneur, elle pourra dans la suite vous procurer de bonnes consolations". Ces conseils resituent/restituent en quelque sorte l'enfant dans et à une famille, à laquelle elle doit être soumise et dévouée, et dans sa future assistance à ses parents âgés. Si l'oncle François "comptait un peu sur ce petit chérubin pour adoucir la maladie de maman" (21/05/1907) et remerciait les parents "d'avoir donné à mes chers père et mère la joie de se revoir dans leur petite Nini" (28/04), il ne manquait pas d'ajouter "qu'aux jours lointains de la vieillesse, la petite Marie Catherine sera votre soutien bien affectueux" (22/05/1909). L'enfant recompose et resignifie la famille tout en s'inscrivant dans sa perpétuation et son service.

Ces conseils ne vont pas sans une certaine prudence quant à sa santé (la mortalité infantile est forte en ce début de siècle comme le montrent les récents décès des "fillettes de Catellaggi", et, plus tôt, celui du petit neveu) et une réserve tout religieuse quant à son avenir<sup>316</sup>.

<sup>316</sup>Grimaldi note (1997, p.470) qu'en 1907 "le taux de mortalité infantile est terrifiant" avoisinant les 50 pour cent de la mortalité totale. Cependant que "malgré la tuberculose et les fièvres paludéennes qui la frappent annuellement, la corse est le département où le taux de mortalité est un des plus faibles de France : à peine plus de 16 pour 1000 habitants" (p 460).

La même année, Sarrola a enregistré 14 décès pour 19 naissances. Mais 1904 inversera ce rapport (17/15) tout comme le feront 1906 (13/11) et 1907 (14/13). Les relevés d'état civil entre 1850 et 1950 ne manquent pas de donner une image fluctuante et singulière de la commune, avec ses pics de décès en 1870 mais aussi 1872, 1873, 1876, 1878, 1880, 1889, 1887, 1889, 1892, une stabilisation entre 1900 et 1912 et un renversement du rapport au profit des décès à partir de 1913.<sup>317</sup>

Cette attitude de "résignation" s'accroîtra encore avec la coqueluche de Catherine au sujet de laquelle le conseil de l'oncle est de laisser la maladie "suivre son cours" (24/07), d'ailleurs simple remarque voisinant avec une analyse météorologique sur le vin auquel "le temps n'est pas trop propice, néanmoins les raisins devraient aller en bien", avant que, un mois plus tard, le 25 août, après aggravation de la maladie le curé aille jusqu'à demander, "au cas où malheur devait arriver, de l'accepter avec résignation chrétienne" et à dire à Lucie "qu'il ne convient pas de s'attrister outre mesure".

## 2.8. Les joies temporelles de l'oncle-curé

Les joies de l'oncle culminent en janvier 1908, après un premier semestre de séjour à San Martino di Lota. Le 7 janvier en effet, il reçoit "pour étrennes du jour de l'an un colis de Palme et Lucie en excellent état, à part la farine de maïs du fait de l'humidité". Il est par ailleurs "en train de faire la toilette de son superbe jardin", demandant à cette fin à son neveu "quelques pieds d'asperges et de fraises pris sous la grande treille du jardin de Pratudeddu à lui envoyer par le chemin de fer" et s'avoue :

"heureux de dire que ça va de mieux en mieux et que mes paroissiens m'entourent de plus en plus de leur estime et de leur confiance. Même dans le canton je suis bien estimé à tous les points de vue, aussi ai-je rajeuni et je vis heureux et tranquille".

On ne saurait trop y croire, même au vu de cette lettre enthousiaste de début janvier. Le mauvais temps perdure et "rien n'a manqué par ici, ni vent, ni pluie, ni tonnerre, ni éclairs. Des grêlons de un kilo ont retardé, interrompu et gâté les vendanges mais la récolte est

<sup>317</sup> Les chiffres doivent être considérés avec précaution si l'on en croit les Sarrolais eux mêmes expliquant que les inscriptions sur le registre d'État civil dépendaient du désir des familles, que les filles n'étaient pas systématiquement enregistrées ou que, pour déjouer la conscription, les garçons voyaient leur naissance post-datée. De plus, l'obligation de l'acte de naissance est tardive : avant-guerre, les femmes accouchaient chez elles ; c'est seulement après la deuxième guerre mondiale qu'elles accoucheront systématiquement à Ajaccio où leurs enfants seront déclarés. Les archives de l'Eglise sont, à cet égard plus révélatrices de la réalité de "l'état des âmes", puisque l'on baptisait jusqu'aux enfants morts-nés.

néanmoins abondante ... Et tes vendanges à toi ?" (11/10/1907). Puis la foudre est tombée sur le clocher, mais elle "a passé inaperçu" aux paroissiens et à Marthe ("je ne lui ai rien dit pour qu'elle n'en reste pas effrayée surtout pour l'avenir" (11/10/1907)) . La foudre a même permis à l'oncle, seul, souligne-t-il, de "constater le passage du fluide et le bon fonctionnement du paratonnerre...".

Mais la nostalgie du temps passé et de Sarrola reste forte. L'oncle regrette son activité vinicole de Cannelle et Pratucheddu. "Si j'avais eu des vases vinaires ou une barrique, les paroissiens m'auraient donné du moût ". Le passé prend des allures d'âge d'or : "Dans le temps, chaque famille donnait au curé *une zucca di vino* On me dit ici qu'il y a plus de 20 ans l'un de mes prédécesseurs avait mis en cave 24 mésins de vin".

De fait, c'est une quantité considérable, si l'on songe que les meilleures vendanges de Pratucheddu, en 1904, n'ont donné que 13 ou 14 mésins. "C'était l'âge d'or", regrette effectivement l'oncle, se promettant de "faire une apparition à Sarrola l'été prochain et alors nous pourrons déguster ton vin" (11/10/1907), renouvelant cette promesse de visite le 14 décembre ("surtout que le vin sera de qualité supérieure"), tout en regrettant que le colis de Palma et Lucie ne contiennent pas de charcuterie : "Assurément vous n'avez pas tué le porc. Et alors !".

Regret encore le 4 février: "As-tu commencé les travaux à Pratucheddu", alors qu'à San Martino di Lota "nous avons un peu de neige et du froid" et que l'oncle s'y déclare "sensible". Regrets encore de ne pouvoir profiter de l'opportunité de retour qu'offre la vacance de la cure de la paroisse de Bocognano, "à cause des déboires familiaux qui ne me permettent pas d'aller voir mon pays natal" (10/9).

En somme, la nostalgie de Sarrola est familiale, agricole et vinicole, affective et sensible. Mais certes pas politique. Entre les doutes sur la possibilité du beau-père de Jean de "décrocher la timbale" municipale (11/10/1907) et l'annonce le 28/02/1908 du "calme plat le jour des élections: si à Sarrola la politique bat déjà son plein, ici personne ne voudrait de la mairie, état de choses qui me sourit beaucoup, étant d'ailleurs ce que je souhaitais".

Le 25 mars il est question de "prudence au cours de la lutte électorale qui réserve toujours des surprises et même des méprises" à l'occasion de l'engagement politique de Jean, et le 8 mai, après la défaite du beau-père de Jean et la victoire du parti de Bassetti, l'oncle condamne sévèrement son neveu :

"Je prévoyais le résultat politique de Sarrola. Vous avez fait des frais inutiles. Au lieu d'employer une partie de tes ressources à faire de la politique, j'aurais préféré être aidé à

régler mes propres affaires".

Mais même cette critique ne va pas sans la nostalgie du village et de la famille : "Vous auriez pu me donner d'autres détails sur les parents et sur les choses locales".

### 3. Les "choses locales"

Les "choses locale ", en 1907-1908 ce sont :

1°) Le projet de rectification du chemin carrossable de grande circulation en "traverse" du hameau de Sarrola pour mettre fin "au ravinement par les eaux de ruissellement apportant quantité de terre et de caillou" (06/1908), dont on a vu la première mention en 1873 et dont l'abbé Galetti faisait la caractéristique principale de Sarrola dès les années 1860, et qui exigera, le 12 février 1910, l'affectation des deux tiers du budget prestation aux routes et chemins,

"dans le but de rendre viables certains passages actuellement dangereux et impraticables à cause des éboulements produits sous l'influence des très fortes pluies tombées sur la localité pendant le dernier mois et qui a obstrué certains passages".

2°) Cet étonnant délibéré du conseil municipal, le 26/11/1907, suite à une plainte de l'huissier de Sarrola, Mr Doberva (celui-là même que l'oncle a sollicité pour la saisie des biens de son cousin François Antoine, le 14/12/1907) auprès du préfet demandant :

"la modification de la distance portée au tableau officiel entre Sarrola-Carcopino et Valle di Mezzana de 3 km, porté comme chemin vicinal et muletier, devenu d'après lui impraticable, en 6 kilomètres, distance que l'huissier doit couvrir en utilisant un autre sentier".

À cette revendication d'un intérêt financier évident pour l'huissier, le conseil municipal répond longuement et précisément en quatre points :

"1- considérant que le seul chemin vicinal muletier praticable en tout temps a même moins de 3 km,

2- considérant que le dit chemin sert de temps immémorial de voie de communication entre Valle di Mezzana et Sarrola-Carcopino pour les piétons et les cavaliers,

3- considérant que le dit chemin est le seul que suivent en toutes saisons et à toute heure du jour et de la nuit le facteur rural et les élèves du hameau Ondella pour se rendre aux écoles des deux communes précitées,

4- considérant qu'il n'existe aucun autre chemin vicinal muletier classé et entretenu d'une longueur de 6 km, est d'avis de maintenir la distance déjà trop exagérée portée au

tableau officiel ".

Le délibéré est sans appel, niant point par point l'argumentation de l'huissier. La force des termes employés, les absolus affirmés (*le seul chemin , le seul suivi , le seul qui serve de tout temps, de temps mémorial , pour les piétons et cavaliers , en toutes saisons, à toute heure, jour et nuit, il n'en existe aucun autre*) conjugue dans cette réaffirmation à la fois spatiale et temporelle la communauté villageoise et la liaison inter villageoise dans un espace-temps dépassant l'homme, une éternité qui miniaturise, dans l'expérience qu'en font les villageois, une portion du microcosme communal en absolu. Cette affirmation d'absolu s'ouvre dans le double sens de l'humain (les piétons, les cavaliers, le facteur, les écoliers) et du non humain (les saisons, le temps immémorial, le seul pratiqué) entendu comme le naturel (minéral, géographique, cosmique) joignant "le grand temps immobile des montagnes", mais aussi le temps et l'espace sensible et vécu des humains, à travers la succession des générations.

Si à plus d'un siècle de distance, ce texte, appliquant la double échelle immémoriale et expérimentielle sur ce micro cadastre nous donne à voir les enfants de l'Ondella se rendant à l'école, le facteur dans sa tournée, les cavaliers et les piétons, les femmes (et l'huissier !) empruntant ce sentier muletier, il trouve une suite, parmi d'autres, dans l'éternisation du terroir/territoire que donne à lire Arrighi (justement né en 1907) dans une de ces nouvelles sarrolaises comme la projection d'un "temps immémorial" à venir :

Les deux sources qui fournissaient principalement l'eau du ruisseau qui s'en va vers la plaine ont été captées pour les besoins du village. Personne n'a pris, après leur mort, la relève des vieillards qui avaient cultivé les modestes parcelles. Les porcs en liberté ont anéanti les clôtures et les arbres fruitiers. Les ronces, les arbustes du maquis ont entrepris la lente reconquête de ce qui leur avait appartenu il y a des siècles. Il est arrivé que des incendies, accidentels ou non, aient dénudé le sol, pour rappeler qu'il fut un temps où le monde n'était que minéral. Curieusement, ce retour à la "table rase" magnifiait ce qui avait été l'oeuvre de l'homme. On voyait partout les murs qu'il avait construit pour retenir la terre et mieux la cultiver ; les ruines des modestes habitations d'autrefois étaient de nouveau bien visibles . Les sentiers disparus étaient signalés par une cendre plus fine et plus blanche. (...) Mais l'homme se gardait bien d'intervenir, et les plantes sauvages rivalisaient entre elles, décidées à occuper le plus d'espace possible, dans une lutte sans quartier pour s'éliminer réciproquement. Les ronces, les fougères triomphaient pour quelques années, mais elles ne parviendraient pas à empêcher le lent retour des arbres qui annexeraient l'air et le soleil, condamnant les victorieux de quelques saisons au recul et à la mort. Au fond, cela me rassurait de penser que si un jour l'homme détruisait l'homme, une certaine vie, plus harmonieuse peut-être que celle qu'il avait façonnée à travers le monde, prolongerait un renouvellement faisant figure d'éternité pour nos imaginations limitées..." (1988, pp.100 - 101).

3°) Un inventaire des biens ecclésiastiques, dont le principal objet, réglé à l'amiable, est



l'attribution d'un loyer (40 francs par an) au presbytère dont on vient de réparer le plancher " à l'état menaçant" et qui ne figure d'ailleurs pas, à cette date, sur la matrice des propriétés bâties de la commune.

4°) Les protestations régulières contre le mauvais état du cimetière (1905, 1908, 1910) "insuffisant et livré au parcours des bestiaux de la commune" (12/2/1905), nécessitant de le "clôturer afin d'assurer le respect que l'on doit aux morts, et de l'élargir afin de le rendre suffisant, une parcelle de terrain vague non occupés attenante pouvant être utilisée à cette fin". Le 12 juin 1910 (en accord avec le texte du décret du 23 prairial 12, article 3, qui veut que les cimetières soient enclos de murs de 2 m au moins) la commune débloque 200 francs et commande Mr Ucelli, maître maçon, pour 300 francs. En mars 1911, il y a "urgence de procéder au nettoyage du cimetière envahi par les ronces et les mauvaises herbes" à tel point que "tombes et croix disparaissent sous la végétation encombrante et continue de ronces et de cistes". 60 francs sont débloqués à titre de rémunération d'une personne chargée du nettoyage qui devient "une dépense obligatoire" inscrite au budget. Toutefois, un an après le début de la première guerre mondiale, le cimetière est déclaré "complet" (25:01) et l'échange de parcelles préconisé en 1905 n'a toujours pas été effectué. De plus "la maladie de la personne chargée de l'entretien" fait à nouveau se plaindre la population du mauvais état du cimetière, et exiger de "prendre toutes les dispositions pour donner satisfaction à la population et rendre propre le champ de repos de nos morts, surtout celui de Sarrola qui a l'honneur de posséder une des premières victimes de la guerre actuelle" (21/11/1915).

5°) L'application de la loi sur l'assistance obligatoire aux vieillards, infirmes et incurables privés de ressources (14/07/1905) dont le fonctionnement, aux dires mêmes du préfet Fabre :

"a présenté jusqu'ici deux vices principaux : d'un côté, le refus opposé par les conseils municipaux à des postulants réunissant les qualités requises, de l'autre, et dans une proportion supérieure, l'admission à l'assistance de personnes ne remplissant aucune des conditions indiquées par la loi et qui oblige l'administration ayant en vue de poursuivre les redressements indispensables, de recourir, dans la plupart des cas, à la procédure de la révision trimestrielle des listes".

- Novembre 1908 voit également établie la liste des personnes relevant de l'assistance médicale, précisant "y apporter le plus grand soin afin qu'aucun ayant droit ne soit écarté, mais aussi qu'aucune inscription illégale ne puisse avoir lieu", conformément à la circulaire préfectorale. Elle comprend 53 noms soigneusement répertoriés par ordre alphabétique, ce qui, pour une population de 750 habitants représentent environ 7%. La révision de la liste se

fera tous les six mois, en mai et novembre, jusqu'à la première guerre mondiale, et même durant celle-ci, le bénéfice de l'allocation s'étendant aux femmes en couches et aux pères et mères de famille nombreuse (11 en 1913, dont 2 mères de famille, pour un total de 44 enfants de moins de 13 ans). Notons que le docteur "suggéré" par le maire dès 1905 n'est autre que le docteur Vincenti, d'Ajaccio, beau-frère d'E. Arène et pressenti, d'après l'oncle-curé, pour succéder à celui-ci à la députation lors de l'élection d'Arène au sénat.

Le passage de 10 indigents en 1907, dûment listés par âge et infirmité à une liste de 53 noms sans indication d'âge ou d'infirmité, l'année suivante, n'est pas sans poser problème. L'extension des droits, une certaine "contagion" familiale des allocations ont-elles été générales dans les communes corses comme le porte à croire une note du préfet stigmatisant :

"les conditions de prodigalité ou d'exclusion qui ont provoqué de véhémentes protestation des membres de l'assemblée départementale du fait qu'elles créent plus de mécontents qu'elle ne soulage de malheureux (et concluant que) rien ne serait plus funeste à la Corse que de prêter un tel caractère au service départemental. La sympathie légitimement due à votre pays, à ses mérites et à ses infortunes, en serait diminuée, et ceux qui cherchent à la discréditer y trouveraient facilement les motifs de conserver et de manifester une opinion dont les habitants de la Corse ont pu, en d'autres circonstances, se montrer, à bon droit, froissés comme d'une injustice réelle".

Bilan à partir duquel le préfet Fabre promet, dès le 1er janvier 1910, un "nouveau contrôle plus serré et des demandes en radiation plus renseignées".

### 3.1. Sarrola et le rapport Clémenceau

La même année 1908, alors qu'Arène, sénateur de Corse, vient de mourir (le 15/09), paraît au *Journal Officiel* (26/09) le Rapport Clémenceau, président du conseil et ministre de l'intérieur sur "la situation de la corse", bilan qualifié d'extrêmement critique, préconisant une commission extraparlamentaire et interministérielle qui en étudierait les maux sur place pour "proposer les mesures les plus propres à réaliser la réorganisation des services administratifs et le relèvement économique du département". Le rapport Clémenceau n'aura pas plus de suite que les rapports Blanqui (1838), Balland (1852), Blondel (1853), Conte-Granchamps (1859), Valtran (1906). En 1910 encore, aucune réalisation n'a vu le jour, et en 1911 Clémenceau n'est plus au gouvernement<sup>318</sup>. Cependant la portée du rapport Clémenceau est

<sup>318</sup> Le désenchantement à l'égard de ces rapports est tel que, lors de la visite du chef de l'état Millerand, Jean Makis écrit: "Nous ne vous demandons pas ce que vous ferez, nous savons que vous ne ferez rien" (22 juillet 1922). Millerand n'en surprit cependant pas moins tous les invités ajacciens, en déclarant qu'il lui paraissait évident que la Corse n'était pas la Corrèze ou la Creuse, et en demandant : "Qu'y aurait-il de choquant à conférer

d'autant plus retentissante qu'elle émane du président du conseil. Plus pessimiste encore que le rapport Valran pour qui "le sol se stérilise, l'exode se poursuit, la misère s'accroît, fournissant à l'état, chaque jour de plus, une raison pour persévérer dans sa politique !". Clémenceau affirme que:

"La pauvreté du pays est extrême. Rien de comparable! Ni la Bretagne, ni les Hautes-Alpes, ni peut-être aucun pays d'Europe ne peuvent donner une idée de la misère et du dénuement actuel de la Corse".

"Les rapports succèdent aux rapports" écrit E. Judet dans *l'Eclair*, en 1908, tandis que le professeur Harry Hauser énumère les grands maux de l'île: "La dent du petit bétail, l'organisation des transports, le politicien" (Albitreccia, 1939, p.310 ). Il est difficile d'instruire le procès de "l'extrême misère" telle qu'elle ressort des rapports exogènes à la Corse dans la mesure où elle ne fait aucune place au point de vue et aux représentations des acteurs et n'est pas consciente d'une opacité volontairement projetée devant l'observateur afin de le guider loin des pistes réellement vitales pour l'autochtone. Comment ne pas "lire" dans cet accroissement en une année de 500% du nombre d'indigents une volonté de "détournement" de la loi ou, plus exactement, un ajustement d'une loi républicaine impersonnelle aux "lois" locales de personnalisation et de familialisation d'une société civile qui n'a que l'apparence (et encore) du fonctionnement républicain et qui rend "difficile d'y faire la démarcation entre ce qui relève de la socialité villageoise et de la vie familiale tant les deux structures sont étroitement imbriquées" (Mémorial , p.391). De même que, entre les deux niveaux, "la vie politique se scinde mal, les liens claniques de partis se situant dans le prolongement des solidarités familiales " (id). Certains observateurs s'en sont doutés, comme Albert Quantin, en 1914 :

"Pourquoi s'obstiner à considérer la Corse comme un département semblable aux autres quand tout chez elle, êtres et choses, proteste contre cette assimilation ? La Corse est France. Soit! Réjouissons nous-en. Mais ne l'obligeons pas à l'être d'une façon contradictoire avec sa nature. Ne la comprimons pas dans un monde conventionnel. Laissons-lui sa manière propre "( Albitreccia, 1939, p.314).

Il faudra attendre 1912 pour que le sénat adopte le projet de loi attribuant à la Corse une subvention de 25 millions à servir en 50 annuités de 500.000 francs<sup>319</sup>.

---

à la Corse, dont personne à coup sûr ne songe à faire une colonie, une autonomie administrative aussi complète que possible?". "Il est vrai, commente Culioli (1999, p.III) que ces quelques paroles d'avenir n'en auront aucun".  
<sup>319</sup>Une question subsiste cependant : que doit-on conclure du fait politique que la liste de la dizaine d'indigents de 1907 s'est faite sous le mandat de Battistelli et celle des 53 indigents de 1908 sous celui de son rival, Bassetti,

Le vote en mai 1909 du conseil municipal en faveur de la création d'une caisse des écoles - (ce sera le dernier acte "politique" de Bassetti, qui ne fait qu'appliquer une loi de ... juin 1878 et se conformer au mots d'une circulaire de ...mars 1882 !)- dans le but de :

"faciliter la fréquentation des classes par des récompenses sous forme de livres utiles et de livrets de caisse d'épargne aux élèves les plus appliqués et par des secours aux élèves indigents ou peu aisés, soit en leur donnant les livres et fournitures de classe qu'ils ne pourraient se procurer, soit en leur distribuant vêtements et chaussures l'été et, pendant l'hiver, des aliments chauds" (30 mai 1909)

confirme à la fois l'état de détresse d'une partie de la population et le nombre encore considérable d'enfants au village. La demande argumentée (1905 et 1909) de création d'une école enfantine fournit l'occasion d'une coupe économique-démographique de Sarrola au moment du retour de Jean.

### 3.2. La commune au début du siècle

1°) La première demande par le ministère, relayée par une lettre du vice-recteur, de "reconstitution de tous les dossiers scolaires des écoles adoptés par conseil municipal antérieurement à 1904", le 20 décembre 1905, est faite dans l'urgence : elle doit être renvoyée avant le 1er janvier 1906. Le 24 décembre à 10 heures du matin, le CM doit faire diligence. L'état des lieux évalue la population scolaire de la commune à 130 élèves inscrits, 80 à l'école élémentaire de garçons (30 aux cours supérieur et moyen, 50 aux cours élémentaire et préparatoire) et 50 à l'école élémentaire de filles (sans distinction de niveaux ce qui peut laisser entendre qu'il n'y en a effectivement pas). D'autre part, "l'effectif montera au minimum à 170 quand pourront être incorporés au contingent actuel les élèves de 3 ans". Par ailleurs "il ne faut pas même songer à fermer la porte de l'école à ceux ayant dépassé l'âge scolaire" qui se révèlent être essentiellement les filles puisque "il importe au contraire de retenir plus longtemps sur les bancs de l'école les demoiselles de plus de treize ans afin de compléter leur éducation trop rudimentaire". Enfin :

"le travail agricole auquel s'adonne la population de la commune nécessite l'emploi aux champs de presque toutes les mères de famille et pendant ce temps les jeunes élèves garçons et filles remplacent leurs mères absentes pour surveiller les plus petits souvent en âge de peupler une école enfantine"

---

transition à l'occasion de laquelle on voit apparaître par moins de sept patronymes familiaux communs avec celui du maire sur la liste des indigents ?

L'intérêt de l'ouverture d'une école enfantine est donc de libérer pour sa participation à certains travaux des champs, la main-d'oeuvre immobilisée par la surveillance des plus petits. Le motif économique est mentionné en dernière position des six points invoqués pour la création de l'école enfantine :

- 1- décharger le personnel existant trop accablé (un instituteur et une institutrice),
- 2- hâter l'instruction et l'éducation des enfants déjà fort en retard,
- 3- soustraire les petits aux accidents de la rue,
- 4- permettre aux aînés de mieux fréquenter l'école,
- 5- retenir plus longtemps les jeunes filles adultes comme cela se fait fort avantageusement pour les garçons,
- 6- livrer aux travaux des champs (cueillette des olives, châtaignes, etc.) une foule de bras immobilisés par suite de la surveillance d'enfant ayant dépassé 3 ans. L'urgence ministérielle n'était pas telle puisqu'elle nécessita, 3 ans et demi plus tard, le 31 mai 1909, un renouvellement de la requête de création d'école enfantine, signée cette fois par 50 pères de famille.

Le procès-verbal reprend la même argumentation que celle de la veille de Noël 1905 (avec cette différence que les effectifs actuels des écoles, 130 élèves, pourraient passer, avec la création de l'école enfantine, à 200 élèves environ car "il faut ajouter aux élèves de la commune ceux qui nous viennent habituellement des hameaux de l'Ondella, sur la commune de Valle, à hauteur de Carcopino et du couvent de la Mezzana, sur la commune de Valle", avec comme adjonction "la population essentiellement agricole de notre commune", et celle de "la distance des champs de culture à plus de 4 km des habitations".

Un instituteur adjoint sera finalement nommé dans l'année. Le poste en sera supprimé à peine vingt ans plus tard, sur intervention de la préfecture, au vu de la désaffectation de l'école publique communale. L'argumentation est accablante pour une commune qui comptait quelques 130 élèves en 1910 et près de 200 à la veille de la première guerre mondiale :

"Compte tenu, écrivent les services administratifs, que le nombre des élèves inscrits à l'école des garçons de Sarrola qui compte 2 classes atteint seulement le chiffre de 27 (...). Que le nombre des naissances des garçons, qui est de 3, ne permettra vraisemblablement pas de conserver cet effectif (...). Dans ces conditions la suppression de l'emploi d'adjoint de ladite école se justifie pleinement" (1927).

2°) La reprise en 1909 par Bassetti, peu avant sa mort, du projet dans les termes et avec les arguments mêmes présentés en 1905 par son adversaire politique traditionnel, Baizeto, peut être un bon indice de ce que la lutte politique porte moins sur les dossiers ou l'originalité d'un

programme que sur l'accession à un poste de pouvoir et d'honneurs assis sur l'entretien, la réactivation, l'optimalisation et la maximisation de réseaux familiaux. Chaque maire nomme son appariteur chargé de l'entretien de la salle de mairie, fait entrer tel ou tel dans la liste des indigents, change de gardes-champêtres...A peine si le rythme de ces successions est interrompu, fin 1908, par un procès intenté par le CM à son instituteur, locataires du pavillon gauche de la maison d'école, pour des dégradations volontaires :

"Les tuyaux d'écoulement de l'aile gauche sont brisés et obstrués depuis plus d'un an par la présence d'un vieux balai de plusieurs branchages de cistes et par de volumineux chiffons ". Ce n'est pas tout : les ouvriers " ont constaté que le fourneau de la cuisine était brutalement démoli. Le plafond de la salle de mairie situé au-dessous de cette même pièce menace de s'effondrer. Cela prouve que des choses formidables se produisent sur le plancher et sur les fourneaux de cette cuisine".

Cet événement isolé ayant conduit à une lettre adressée à Monsieur le vice-recteur de la Corse et provoqué une visite et une enquête sur les lieux, avec procès-verbal dressé par les gendarmes à l'encontre de "l'attitude incorrecte et belliqueuse de l'instituteur vis-à-vis du maire de nature à contrarier la bonne marche du service scolaire", n'est pas sans recouper une opposition politique, cet instituteur étant l'ancien secrétaire de mairie.

Cet événement a sa place dans le cycle des affaires municipales : élections annuelles des délégués chargés de concourir à la révision des listes électorales (en novembre) où chaque camp essaie de placer un de ses partisans, désignation des répartiteurs et désignation du mode de jouissance des biens communaux (en mai) avec la rituelle "impossibilité de mise en fermage pour "les laisser en jouissance commune, reconduisant des tarifs de pacage proches de ceux pratiqués 30 ans auparavant, après combats internes pour élire les délégués et suppléants aux élections sénatoriales ...

|                  | 1880      | 1880    | 1909      | 1909    |
|------------------|-----------|---------|-----------|---------|
|                  | Habitants | Forains | Habitants | Forains |
| Tête gros bétail | 1         | 1,50    | 1         | 2       |
| Porc-truie       | 1         | 1,50    | 2         | 4       |
| Chèvre-bouc      | 0,15      | 1       | 1         | 2       |
| Brebis-mouton    | 0,50      | 0,75    | 0,25      | 0,50    |
| fagot-bois       | 0,50      | 0,70    | 0,25      | 0,50    |

3°) Le village s'agrandit par cession de parcelles communales à des particuliers à des fins de construction de maisons d'habitation, essentiellement du côté de la Riba, hameau de Sarrola, où des bergers se sédentarisent et des fonctionnaires font construire pour leur retraite.

4°) En 1907, encore, et par deux fois, le 20 mai et le 25 novembre, CM, en réponse à une circulaire préfectorale du 29 d'avril 1907, puis de son propre chef, s'inscrit dans la vaste campagne de lutte anti-alcoolique qui a débuté en France en février 1903. La circulaire préfectorale demande de "déterminer sans préjudice des droits acquis les distances auxquelles les cafés où débits de boissons ne pourront être établis autour des édifices publics". Le maire fait remarquer<sup>320</sup> qu'il serait "très salulaire de restreindre le nombre de cabarets ouverts dans la commune" mais qu'il conviendrait seulement, pour "ne pas porter atteinte aux droits acquis", "d'empêcher l'ouverture d'autres débits, surtout aux environs des édifices publics où les débitant semblent s'établir de préférence". C'est très exactement son cas puisque son débit de boissons, haut lieu des affrontements politiques rapportés par Josée, Charles et Palme, est justement à la Tour, c'est-à-dire précisément au coeur institutionnel, public et religieux du village, face à la maison commune (mairie, écoles, justice de paix, logement de l'instituteur) et à l'église.

Le CM se déclare "heureux des dispositions nouvelles prises par Monsieur le président du conseil en vue de combattre l'alcoolisme" et "donne pleins pouvoirs au maire de prendre tout arrêté qu'il lui plaira concernant l'ouverture d'un nouveau débit de boisson", blanc-seing, on le voit, économiquement (et stratégiquement) intéressant pour le maire en place.

Six mois plus tard, la nouvelle motion pour la lutte contre l'alcoolisme s'inscrit dans une

\* conjoncture internationale (l'interdiction de l'absinthe en 1903 en Belgique a donné lieu à des débats parlementaires passionnés et houleux),

\* nationale (le soulèvement du midi viticole par suite de la mévente et de la chaptalisation a duré de mars à juin et a vu l'intervention de la troupe et son refus d'obéissance aux ordres),

\* insulaire (si l'on se réfère à une simple page du même journal qui le 14 janvier 1905 faisait le panégyrique du candidat Forcioli, où l'essentiel de la publicité porte sur l'alcool et surtout l'absinthe),

\* locale (au sens où le maire lui-même est débiteur de boissons à moins de 50 m des édifices publics, et où par exemple l'oncle curé, le 24 juillet 1908, conseille à Jean de conserver son domestique Adolphe, "bien qu'il ait souvent soif et qu'il faille se garder de lui confier la clé de

---

<sup>320</sup>Notons que lors de cette importante séance qui voit également fixé par ordre de priorité les voies de communication à construire dans un délai de dix ans, Baizeto et Bassetti, à savoir les deux chefs de partis opposés, sont respectivement maire et secrétaire de séance.

la cave"),

\* familiale (lorsque l'oncle explique le 15 juillet 1908 que son Cousin François Antoine "ne sent plus rien, l'absinthe l'ayant un peu détraqué"),

\* à la fois communautaire, villageoise et individuelle (conjonction de la fête où l'on a "arrosé et même noyé "le grade d'adjudant de Jean, les nombreuses allusions aux apéritifs, à la joie de trinquer, aux expériences vinicoles de l'oncle et aux références de celui-ci à "l'âge d'or" ou les curés mettaient en cave 24 mésins de vin ... ).

5°) Autre fait notable des années 1909-1910, l'intérêt du conseil municipal pour le désenclavement et le développement du Mandriolo,<sup>321</sup> ce hameau niché sous le mont Gozzi comme une enclave dans la commune de Valle, qui est occupé par des bergers du haut de la vallée sédentarisés dans le bas de celle-ci, sur les communes de Afa, Apietto, Vall et Sarrola.

Le 18 juin 1905, la création d'une école mixte au hameau est même évoquée par l'administration. Le temps de louer un local et la petite école annexe sera ouverte en septembre 1905. Parallèlement à l'école, c'est la route (du Mandriolo) qui, le 20 mai 1907, est donnée comme troisième construction de chemin carrossable prioritaire. Elle doit "se rattacher à la route carrossable de Valle di Mezzana" pour se substituer "au mauvais sentier" actuel. Mais elle ne sera pas réalisée dans les dix années à venir comme prévu par la circulaire du président du conseil du 7 avril 1907, relayée par une circulaire préfectorale du 16 mai: la guerre en repoussera la réalisation aux années 1920.

Enfin, le 26 septembre 1909, Mrs Pinzuti et Rossi demandent une boîte aux lettres pour les hameaux de Pantano et de Mandriolo,

"La distribution du courrier se faisant comme aux temps primitif, les facteurs se contentant de remettre le service à diverses personnes, qui oublient très souvent de remettre la correspondance".

À cette occasion le conseil municipal :

"prie Mr le directeur des PTT d'Ajaccio, du fait de l'éloignement du bureau de poste de plus de 4 km et de ce qu'il arrive souvent qu'on est obligé de guetter pendant plusieurs jours le facteur rural qui change sans cesse d'itinéraire, de faire procéder à l'installation de boîtes aux lettres dans les deux hameaux"

<sup>321</sup> Etymologiquement "petite bergerie" (la *mandria* étant l'enceinte où circulent librement les brebis au moment de la traite). Zarzelli (1971, p.26) le décrit ainsi : "Au pied du rocher Gozzi et de la Punta Finosa il y a le Mandriolo, c'est un hameau très abrité des vents ; il est renommé pour ses orangers qui produisent des fruits



et vote la somme nécessaire.

6°) Dernier fait notable de ces années qui voient le retour de Jean : la demande de Mr Danton, industriel à Aubusson, dans la Creuse, relayé par Mr Mariani, d'Ucciani, faite devant le conseil municipal le 25/11/1907, "d'autorisation de recherches minières sur les biens communaux de Saint Élysée non soumis au régime forestier". C'est à notre connaissance la seule tentative industrielle d'installation sur la commune<sup>322</sup> (alors que les tentatives industrielles menées sous Napoléon III ont déjà quasiment toutes périclité). Elle n'aura pas de suite. Pas même le plaisir d'illustrer la belle expression relevée par Etori (1984, p. 89) : "*Sant'Iliseo di tutti l'impresi* ", " Saint Élisée de toutes les entreprises...".

La proposition Mariani/Danton était pourtant jugée "avantageuse, de nature à procurer du travail à beaucoup d'ouvriers de la commune", le CM reconnaissant "nécessaire d'encourager cette initiative et donnant son autorisation".

"L'industriel s'engageait à payer à la commune 50 centimes par tonne de minerai extrait et expédié en échange de pouvoir pratiquer des recherches (...), faire des chemins nécessaires à l'exportation (...), et édifier les bâtiments nécessaires, le bois nécessaire étant payé d'après un prix fixé par le service forestier".

Le niveau local traduit-il à sa façon, dans ses préoccupations quotidiennes, présentes ou immémoriales, l'élargissement des marchés, la concurrence des pays neufs, la chute des prix et les disparités de développement entre régions (qu'à la suite de l'alarmant rapport Clémenceau de 1908, les travaux de la commission Delauney donneront pour responsable de l'arriération économique), ou bien le fait que "la prospérité d'un pays ne se décrète pas : le rôle de l'Etat se borne à préparer le progrès, à le seconder; à la base de ce progrès demeure toujours les efforts individuels et les esprits d'association", abandonnant la prospérité corse à son "*fara da sé* " (fera d'elle même) ?

Le projet, venu de l'extérieur et relayé par un habitant d'Ucciani, avait-il quelque chance de réussir ? Il semble en tout cas que le CM y ait vu une initiative intéressante et avantageuse sans que l'intérêt, même avec le recul du temps, en apparaisse vraiment fondé. Si les recherches ont eu lieu elles n'ont guère laissé de souvenirs ni de traces, et l'année 1907 :

"a rejoint, comme l'écrivait Max Roger ses devancières dans le vaste nécrologe des siècles. Elle a expirée en beauté, le visage souriant, par une splendide nuit où sous l'astre

---

délicieux ".

<sup>322</sup>En 1915, La commune intéressera l'armée pour un projet d'aérodrome sur les terrains plats entre la gare de Mezzana et Prate Tondo, projet renouvelé, mais toujours sans suite, en 1950, et, en septembre 1937, pour un champ de tir temporaire, à Monte Maio, à l'opposé géographique de la commune.

blanc de Phébé, s'éteignaient les dernières rumeurs de la Noël et s'évanouissaient les fumées du joyeux réveillon. Que l'histoire lui soit légère à cette année qui dans notre belle Corse a coulé paisiblement son existence." (Grimaldi, 1997, p.478).

### 3.3. Sarrola, un *nexus* ?

Comme prévu par l'oncle curé, le 8/05/1908 le beau père de Jean, A. T. Battistelli, est battu aux élections municipales par Bassetti. Les Sarrola "décrochent la timbale" (11/10/1907) et reviennent à la mairie. Ils y resteront jusqu'à ce que Jean leur succède (si l'on excepte l'épisode de son beau-frère, Marc Carcopino ayant fait fonction de maire pendant la première guerre). Le même jour, Lyautey, devenu général, est nommé haut commissaire du gouvernement français au Maroc. Le 25 juin, l'Afrique équatoriale française, 4 ans après le départ de Jean de St Louis du Sénégal, devient une réalité juridique internationale. Le 18 juillet, un ancien camarade militaire lui écrit de Gueltas :

"Me voilà tout à fait dans la brousse au milieu des arabes mais je te prie de croire que je m'y plais. Je suis sous les ordres de XA, un ami de Toussaint (le plus jeune frère de Lucie). Il m'a fait construire un gourbi à côté de celui de M.G. avec lequel je travaille comme aide-opérateur. Nos gourbis sont installés tout près de la mer, je suis très bien. Je mène une vie de prince. Le bonjour à ta famille et à la famille de ta femme sans oublier les amis auxquels je pense souvent : jouez-vous toujours à nez ? Moi je suis en train de faire des économies. Je t'embrasse de bon coeur ainsi que ta femme et la petite Nini, mes respects à ta soeur".

Le village s'exporte ainsi toujours aussi bien et l'on croirait lire une lettre de Jean. "Vie de prince" ; "sous les ordres d'un ami d'un parent" ; liens réaffirmés avec la famille ; économies en cours ; et pensée constante à la communauté des proches. Le 8 août, c'est Antoine Léonardini, ancien domestique de Jean parti pour l'Indochine qui écrit de Port Saïd :

"Vapeur Ouessant, au milieu des flots. Santé excellente. Vous devez connaître les détails de la traversée. Après un petit séjour de 8 heures à Naples nous avons gagné Port Saïd par mer calme. Le bateau est récent et très bien aménagé. Nous sommes 800 hommes (...) je suis en compagnie d'André Battistelli et d'Ange Toussaint (...) ils vous prient de donner le bonjour à leurs parents (...) La nourriture est correcte, heureusement, avec l'appétit que donne la brise marine (...) la chaleur accablante m'oblige à vous quitter momentanément (...) les paysages rencontrés sont très pittoresques et jamais je n'aurais cru qu'au delà des mers et en dehors de la France l'on trouve de si jolis pays".

Dans ce cas aussi, nous retrouvons la typique annulation de l'espace et du temps par une contemporanéité reliant instantanément ("la chaleur accablante m'oblige à vous quitter momentanément") Sarrola, la famille, les parents et l'outremer, Port Saïd dans ce cas. L'appel

aux souvenirs de Jean ("vous devez connaître les détails de la traversée") mêle le respect à l'ainé et à son expérience, réveille une cartographie et un voyage vécus chez le destinataire, ainsi qu'une communion dans l'expérience désormais commune du quotidien militaire et des voyages. Quant à la surprise des "paysages très pittoresques" et l'incrédulité devant la possibilité même d'existence de "si jolis pays en dehors de la France", elle renforce la sensation de micro-macrocosme vécu comme absolu souligné par le conseil municipal du 14/12/1907 à propos du sentier "de temps immémorial" reliant Sarrola à Valle, par Jean à Béjofo lors des tournées des "cantons" dépendants du poste, ou par le trajet Cannelle/Pratucheddu de l'oncle curé. La puissante auto-centralité villageoise ainsi confirmée n'apparaît peut-être jamais aussi évidente que lors de la découverte de Tombouktou par Jean, le 1er avril 1903, lors de sa dernière campagne coloniale :

" Tombouktou, la ville mystérieuse, n'a rien d'attrayant. À 6 km environ du fleuve Niger, elle se trouve située en plein désert où la végétation est très rare. Il y fait très chaud ".

En dehors de Sarrola rien n'existe de bien mystérieux ou d'exotique, même pas Tombouktou. Cette sensation est moins le signe d'une fermeture ou d'un esprit de clocher propre à une Corse refermée sur elle-même, que la traduction de la topique attractive intense de l'insularité. Une brève notation d'Arrighi (1988) traduit plus exactement cette sensation d'ouverture/fermeture : "Chez nous, l'homme en pantalon de velours qui fait la partie de cartes, au café, en ne s'exprimant qu'en Corse, a fait souvent le tour du monde" (p.65).

Une autre lettre d'Antoine envoyée de Saïgon le 8 septembre 1908 ( après une traversée de 36 jours"), même si elle revient quelque peu sur le jugement "gastronomique" précédent ("la nourriture à bord était si mauvaise qu'elle a failli nous perdre pendant la traversée!") présente Saïgon comme "une ville très propre, aux rues larges et bien entretenues qui donnent l'image d'une ville européenne". L'ethnocentrisme d'un "pays absolu" fut-il ramené du microcosme du village corse à l'Europe n'autorise guère le sentiment de dépaysement, même si "le temps lourd est suivi de brusques trombes d'eau". D'autant qu'André Battistelli et Ange Toussaint Pellicini transmettent leurs bonnes nouvelles à leurs familles et interpellent les réminiscences de Jean à l'égard d'une Indochine qu'il a quittée voilà plus de 10 ans.

Le dépaysement sera en quelque sorte importé en Corse, ramené au village où :

" les vieux échangent leur souvenir du temps de la "belle époque" coloniale : la vie dans les postes perdus, mais aussi les nuits de Saïgon, en smoking blanc, avec le jeu et les filles. Ils évoquaient les amis morts là-bas du temps de l'espoir, du temps où l'on bâtissait des ponts, où l'on installait des terrains de tennis dans des coins perdus, un risque

facilement accepté " (Arrighi, 1988, pp. 64-65).

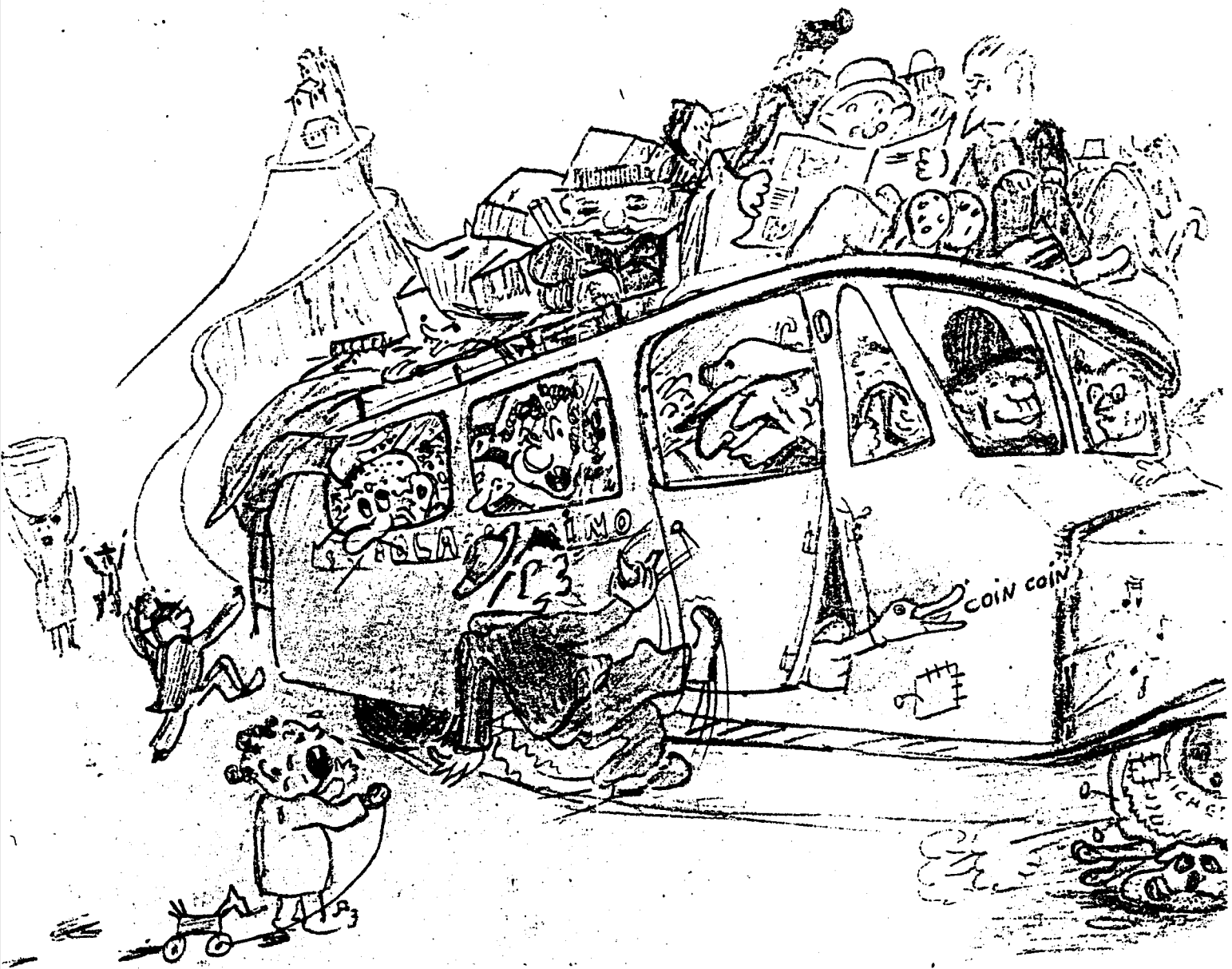
Tout comme Jean a (ré)importé en Corse ses souvenirs coloniaux, ses cartes et ses micro-cadastres, son apprentissage de la gestion des postes, le zèle et le courage vantés par ses supérieurs hiérarchiques, et a transmué ce passé en désir de rentrer dans la vie civile et de trouver un emploi, de se marier et d'avoir des enfants

En 1908, Sarrola joue pour Jean ce rôle de *nexus* complexe réunissant son enfance sarrolaise et son passé militaire colonial entrecoupé de séjours toulonnais et sarrolais, son présent de propriétaire, d'époux et de père de famille, mais aussi son statut de représentant d'une famille estimée et de "personnalité" incontournable quand aux alliances politiques.

Ses obligations militaires, si elles lui confèrent le rang de lieutenant de réserve le 12/08/1908, l'obligent régulièrement à effectuer des "périodes militaires" à Corte. Sa santé "se ressent de ses longs séjours aux colonies" et, du 24 juillet au 10 août, il doit honorer une de ces périodes loin de Sarrola.

#### 4. La mort de Nini

Or, Nini est malade. Une coqueluche, contractée aussi par les enfants de Josée (qui se révélera être dans son cas ...une méningite), et dont l'oncle estime, depuis San Martino di Lota, le 24 juillet, qu'"elle doit suivre son cours". Jean ne pense pas de même. Le 27, d'Ajaccio et en partance pour Corte, il conseille aux femmes de la maisonnée de ménager leur santé et leurs efforts : Palme, passée du service de l'oncle curé à celui " d'aide familiale " de Jean et Lucie, ne doit pas "se surmener" et "rester tranquille à la maison", cependant que Lucie ne doit pas "penser à autre chose qu'à bien se soigner avec Nini". Il regrette de ne pouvoir être au milieu de la famille et de la belle famille au moment de la visite de Berthe, l'épouse de son beau-frère Toussaint, demandant qu'on le prévienne de son départ pour l'Algérie où est resté Toussaint pour qu'il tente d'obtenir une permission, insistant "absolument pour que Berthe n'ait rien à régler pour le vin" qu'elle emporte en Algérie pour "le boire en compagnie de Toussaint et de Lina (ce sera un cadeau de Nini ) à notre santé". Mais Jean prodigue d'autres conseils : pour ce qui est de la vigne, Lucie " chargera quelqu'un de la surveiller et de la faire souffrir au besoin ". Les "sabots du domestique" (qui remplace Antoine en route pour Saïgon) seront envoyés demain matin "par Joseph" (peut-être le "Jérôme" mentionné par Arrighi (1988, pp. 79-80), si Jean n'a pas le temps de "faire les commissions d'ici ce soir". En échange, il souhaite qu'on lui fasse parvenir demain par le



cabriolet de Joseph, un autre pantalon blanc de plus que ceux qu'il a déjà reçus. Le service quotidien d'aller-retour Sarrola (matin) Ajaccio (soir) de Joseph sert, on le voit, de véritable trait d'union entre le village et la ville.

"Avez-vous besoin d'argent ? s'inquiète-t-il, fais-le moi savoir car je pourrais vous en faire parvenir au cas où Palme n'aurait rien pu obtenir de nos débiteurs. Il y aurait 5 francs à remettre au cordonnier Ange-Marie s'il vient les réclamer"<sup>323</sup>.

Joseph remontera également les préparations du pharmacien de la Place des Palmiers ("sirop de tolu, sirop de belladonna, sirop de Valériane : une cuillerée à café matin et soir") et, de la part de Jean, "mes affections à tous et mes meilleures caresses pour toi et pour Nini", avec un dernier "A toi de tout coeur", à l'attention de Lucie.

Le lundi 10 août dans la matinée Jean regagne Ajaccio et remonte à Sarrola . Le 25 août, une lettre de l'oncle, alarmante, pronostique le pire :

"Je crains cependant que ta petite Catherine, si pleine de vie et de force ne soit vite enlevée à l'affection de sa famille, une méningite étant toujours mortelle et dévastatrice".

L'oncle qui avait prévu de "venir dans la famille le mois prochain avant d'aller à Ajaccio, le 21" ne cache pas son inquiétude : "Je nourrissais l'espoir de vous trouver tous en bonne santé et de recevoir surtout des caresses de ta petite fille". Ne mentionnait-il pas le 15 décembre comment il la voyait déjà "venir l'accueillir à bras ouverts". "Plaise au ciel que je trouve ta petite Catherine pleine de vie et de force". Il prévient cependant l'issue fatale, préparant les parents à celle-ci : "Si un malheur devait arriver, il vous faut l'accepter avec une résignation toute chrétienne", sommant Jean de "dire à Lucie qu'il convient de ne pas s'attrister outre mesure", traduisant par là même le rôle capital de la religion dans l'acceptation du "destin" et de la mort, la fragilité de la vie, la vanité et l'inutilité de la tristesse. Le 28, un télégramme de Jean annonce à l'oncle la mort de la petite Catherine (âgée de 1 an, 3 mois et 28 jours). À sa réception, celui-ci répond "qu'il faut payer un tribut à la nature, mais que la foi nous apprend que l'âme des enfants reçoit le ciel en partage et que cette pensée d'avoir une protectrice de

<sup>323</sup>Le rapport des prêts et des remboursements est omniprésent, prenant souvent l'allure d'un rapport de force et réclamant d'incessantes relances, parfois sans résultat. Le conflit de l'oncle curé avec sa propre famille en est un exemple éloquent qui finit en procédure et par une saisie. La fille de l'oncle Dominique (mort en 1906) écrit un peu plus tard (9/10) de "faire demander par Antoine l'argent que nous doit Baptiste Bianchetti et Marie de Jacques "" sollicitant la possibilité "de monter (avec sa mère) ramasser les olives", et demandant en outre à Jean que celui-ci "veuille bien nous laisser la cuisine pour nous. Elle apportera son lit et ce qu'il lui faut. Quant à moi je fais le trousseau de ma voisine."

plus dans la patrie céleste doit maîtriser votre douleur ", exposant ainsi la rhétorique chrétienne par laquelle la foi domine la nature et les tributs à lui payer, et retournant même la douleur de la perte d'un être aimé en joie d'acquérir une protectrice céleste par la transmutation de la petite terrestre défunte en "ange au ciel" comme l'attestent les inscriptions des tombes d'enfants. Courage et résignation sont nécessaires, car l'affichage ou l'entretien d'une tristesse excessive deviendrait par là même le signe d'un paganisme anté ou anti chrétien. La religion (et sa forme humaine et consolante, la foi) transmue la douleur en joie, la mort en ange protecteur, le "tribut à payer à la nature" n'étant que le "prix" du côté physique, charnel et périssable de l'être humain, et, en fin de compte, celui du péché originel. L'innocence de toute mort infantile rachète d'une façon spirituelle et céleste cette faute originelle et la part d'ombre de l'être humain. Car il y a bien échange, prix à payer, tribut : la perte ou l'enlèvement de Nini fait écho à l'agonie de la tante Catherine dont Joséphine doute, le 13 août 1904, qu' "on réussisse à la gagner".

La résignation chrétienne et l'échange symbolique nature/foi place ainsi la famille à l'intersection du biologique et du divin et sa reproduction à l'intersection du généalogique et de l'Éternel. C'est cette même transmutation, interprétée dans le prisme idéologique national, qui amènera Charles Carcopino, un cousin de Lucie, peu avant sa mort à la guerre de 14-18, à reprocher à ses parents de ne pas avoir accepté "l'idée du sacrifice de leurs enfants", qui lie la famille à la patrie, et, au delà, le généalogique à l'Éternel (dans ce cas à travers l'essence nationale).

La cause de la douleur (Nini) devient la raison de la maîtrise et de la suppression de celle-ci. La transformation de la mort physique en angélisme protecteur ne peut qu'aller dans le sens d'une justification religieuse de la mortalité infantile. Avec cette limite cependant que l'échange entre la douleur et la joie d'être protégé est inégal, et que la légitimation religieuse de la mort ne peut entièrement dominer la douleur. Le statut du destin reste toujours lisible dans l'attitude corse face à la vie et à la mort et existe en dessous même de sa lecture et de sa transformation chrétienne en un arsenal de résurrection, d'anges protecteurs, où de saints intercesseurs. Les manifestations des *vocifératrices* en particulier manifestent cette affirmation pré-chrétienne du refus de l'échange entre la *douleur physique réelle* et la *joie religieuse idéale*, une acceptation du destin qui ne se déprend pas d'une certaine révolte et qui fait qu'il n'y a pas de mort "naturelle" mais seulement une mort "violente", thème par lequel la Corse s'amarre au continent africain.

Ayant reçu "trop tard" le télégramme de Jean, il est impossible à l'oncle d'assister à l'enterrement. Du côté de "la famille de Sari", les parents non plus n'ont pu assister à

l'"enterrement de votre petite", Dominique Peretti expliquant qu'il n'a pas pu trouver un cheval et que "à pieds je ne me sens plus la force d'effectuer certains petits voyages <sup>324</sup>". Les "sincères compliments de condoléances" rejoignent l'attitude de l'oncle curé et son annonce qu'"il faut nous résigner, nous soumettre à la bonté divine, qui fait bien ce qu'elle fait", une notation précisant même la liaison entre le biologique et le divin, car "Dieu voudra bien remplacer ce cher petit être".

Jean fait ici l'apprentissage de la perte d'un enfant après celui de la paternité, de la mort familiale et intime après celui de la mort militaire aux colonies. On se rappellera que, comme il notait sur ces petits carnets ses marches, colonnes, faits de guerre, médailles et aux autres détails quotidiens militaires, il avait inscrit la date de la première dent de sa fille dans un de ses carnets.

Cette mort le ré-introduit encore davantage dans la communauté villageoise et en renforce encore la réticulation. La mort d'un petit neveu (le fils de Laurine) en mars 1900 avait été l'occasion pour Josée d'un récit quasi ethnographique des rituels attachés aux funérailles sans guère délivrer les sentiments de l'épistolaire. La mort de Nini est l'occasion de la mise en acte d'une pensée religieuse expliquant et légitimant la mort infantile et devant assurer la perpétuation future de la famille, malgré les échecs ou les accidents de perpétuation. La lettre de Josée utilisait la mort de l'enfant comme ciment familial et villageois, communautaire au sens le plus large, dans une logique humaine concrète, la lettre de l'oncle curé utilise la mort de l'enfant comme confirmation de la reproduction et de la perpétuation familiale dans une logique divine de rédemption et de consolation. La conjonction des deux lectures de la mort enfantine dessine la structure d'une liaison forte entre la famille biologique (et les individus qui la composent, fut-ce en mourant) et le divin, la généalogie devenant ainsi la trace humaine concrète et chaque fois singulière de son écriture divine. La généalogie familiale est l'écriture de surface d'un palimpseste divin qui en contient le dessin et le destin.

Nous pouvons cependant ressentir la douleur familiale et individuelle de cette perte, pour les parents, à la lecture de l'investissement affectif et familial qui entourait la fillette. Nous l'avons vu, par exemple, pour l'oncle curé notant, le 28/02/1908, combien il voyait depuis San Martino di Lota que "cette petite égaie le foyer", sa joie à la réception de la photo de la fillette, son exclamation sur son enbompont et "le joyeux amusement qu'elle apporte à la maison", même si les épanchements chez lui sont contrôlés par le souci d'une éducation religieuse "dans la crainte du seigneur" et celui de "bonnes consolations" que l'enfant devenu

<sup>324</sup> On relèvera le relativisme qu'introduit cette simple notation, la distance à couvrir entre Sari et Sarrola dépassant les cinq Kilomètres et comprenant de redoutables dénivelés.



grande pourra procurer à ses parents, dans la perspective d'un "placement" affectif et d'assistance future. Nous l'avons également vu quand François Carcopino a lui aussi placé la photo "sous un petit cadre sur ma cheminée, d'où tous les soirs elle me fait sa plus belle risette" (28/04/1908), comptant beaucoup sur "ce gentil chérubin" pour égayer la maladie de sa mère, et la joie pour ses parents "de se revoir dans leur petite Nini" (offrant l'image précise de la perpétuation à l'identique des individus composant la cellule familiale dans leur petit enfant).

Magnification familiale -de la cellule parentale, de la génération précédente, des collatéraux et même des affiliés pas alliance- l'enfant condense la généalogie et la continuité familiale, la réunit et la reprend pour la perpétuer et poursuivre vers un avenir abstrait, idéal et éternel, un passé lui-même abstrait, idéalisé et éternisé. Même la nature participe de cette fête familiale : "Je ne doute pas, termine François (28/04/1908) que votre printemps soit plus joli que celui que nous avons à Paris. Il y a deux jours que nous avons eu de la neige".

La famille est ainsi, à l'occasion d'une naissance et d'une mort, en communion à la fois physique et spirituelle, profane et sacrée, avec l'ensemble de son passé et de son avenir, la totalité de la généalogie étalée comme une guirlande sous le regard de Dieu.

### 5. Une nouvelle naissance : Marie Catherine remplace ... Marie Catherine

Si la naissance inscrit l'enfant dans la lignée des générations passées, elle l'expose également à la lignée des générations futures. Dans la perpétuation du même, sous le surplomb de la mort, la perte sera rachetée par le gain d'une nouvelle naissance. La généalogie est au prix de cette obstination parentale et familiale, seule à même de phagocyter et digérer la mort et les morts, de les intégrer dans le processus même de sa reproduction. La prise en mains parentale du destin devient ainsi manière de s'inscrire dans le déroulement et le déterminisme du destin. La liberté y est nécessité de perpétuation de soi et de la famille, la vraie liberté inscrite dans le destin. La famille biologique est en quelque sorte l'instrument du divin, un de ses moments, d'où son importance structurante et affective. D'où aussi le jeu d'expression et de contrôle des émotions, les mécanismes psycho-affectifs réglant, à l'intérieur de la famille et à l'occasion des événements majeurs, la reproduction de celle-ci, tout à la fois émotion profane et soumission/intégration au divin. La reproduction familiale, la continuation généalogique, apparaît comme un moment de la réalisation humaine du destin décidé par dieu. Les funérailles et leur rituel impliquent les autres familles, le village en tant que familles, noeud de généalogies, dans une célébration communautaire de cette conjonction

entre l'humain et le divin. Un moment de la continuation généalogique, une transformation du tribut et de la perte en promesse de gain ou de profit pour la famille l'est donc aussi pour la communauté.

Moins de neuf mois après le décès de la petite Marie Catherine naît une petite Marie Catherine, le 14 mai 1909. Lucie a 25 ans, Jean 39. Avant d'exister ainsi, d'un côté, pour et par lui-même, d'un autre côté, pour et par les autres, l'enfant se tient à la croisée de la vie et de la mort, de la reproduction des morts dans les vivants, ne serait-ce que par l'héritage du prénom, son inscription en tant qu'être à la fois singulier mais aussi lié à la longue chaîne des générations précédentes et porteur d'un héritage à transmettre, d'un espoir sinon d'une certitude, ce nom étant l'incarnation d'une parcelle divine, d'un destin octroyé par Dieu -ce pourquoi peut-être il n'y a pas de mort naturelle en effet, mais une violence sacrée à chaque fois divine<sup>325</sup>.

Le 18 mai, l'oncle curé, qui n'est pas encore averti de la naissance, proteste du silence de son neveu tout en faisant "des vœux ardents pour la prompte et heureuse délivrance de Lucie et une heureuse vie au nouveau-né". "Un héritier" précise-t-il. Une certaine inquiétude tient sans doute au fait que Jean lui a signalé "une longue série de décès, dont la mort du fils à Giovan-Maria et celle de Simonetta" qui ont fait au prêtre "de la peine", même "s'il regrette bien aussi la disparition des autres et ceux d'Ajaccio". Cependant "la nécessité de limiter les frais de correspondance (le) dispense d'envoyer à ces familles éprouvées ses condoléances", comptant sur Jean pour se faire son interprète. Sa situation financière est réellement très délicate, qui ne lui permet pas même d'entreprendre un voyage au prochain été : ses "traitements supprimés par la bande de malfaiteurs auxquels on donne le triste nom de francs-maçons", ajouté à ses charges et au non-remboursement d'une "somme assez ronde" par sa soeur et son "malheureux frère". Les démarches effectuées pour vendre une propriété et même sa maison, n'ont de plus rien donné alors qu'il espérait en retirer de quoi régler définitivement ses problèmes.

Sa dernière lettre, le 10 septembre 1909, donne la singulière image d'un prêtre regrettant presque "d'avoir cédé à un excès de bon coeur", avouant que "charité bien ordonnée commence par soi-même alors que bêtement j'ai commencé par les autres", et qui, s'il avait

---

<sup>325</sup>En 1951, à l'occasion de son bulletin paroissial, le prêtre de Sarrola-Carcopino, après les reproches faits à ses ouailles de sacrifier le sacré et le divin au profane des travaux des champs conclut par cette exhortation : " Quelle déchéance ! Et pourtant, Dieu en vous couronnant chef de famille par le sacrement du mariage, il y a déjà longtemps pour certains, avait rêvé pour vous des choses magnifiques. Il avait rêvé pour vous rien de moins que d'être l'idéale et resplendissante figure du Christ à la tête de la petite société dont il vous a fait roi. Il comptait sur vous pour que vous augmentiez par vos enfants le nombre des élus et des saints du paradis. Et vous ? Qu'avez-vous fait ? Dites-moi maintenant ! Dieu se serait-il trompé complètement et pour toujours sur vous ? Mais non. Je ne puis le croire. Il faut réveiller cette étincelle du feu de l'amour qui sommeille en vous. Votre curé, épaulé puissamment par le vicaire général vous y aidera de toutes ses forces. Mettez y seulement un peu de bonne

pu prévoir, "aurait été un tantinet plus égoïste"!

Les félicitations de François Carcopino, le 22 mai, sont empreintes de plus de prudence que celles qu'il adressait pour la naissance du premier enfant et ne peuvent éviter la référence à la première Marie Catherine :

" En cette circonstance encore, je suis forcé de constater combien je regrette d'être loin de vous. J'aurais tant voulu être à côté de vous en ces jours de fête, comme j'ai regretté de ne pas être à vos côtés en des jours plus cruels " .

Il souhaite que les parents "verront grandir auprès d'eux la petite Marie Catherine", qu'il n'appelle pas (encore) Nini, par tact et prudence propitiatoire (puisqu'il reviendra à ce diminutif commun à la petite morte et à la petite vivante lui succédant, à l'occasion des voeux du nouvel an 1910), espérant également "qu'aux jours lointains de la vieillesse elle sera votre soutien très affectueux". Il embrasse successivement le père, la mère, "la toute petite nièce, mais aussi (ma) propre mère qui ne doit pas être bien loin de la petite-fille et de Lucie", son père, son frère Marc et son épouse, jusqu'à réunir "tout le monde" dans "le bonheur que Jean a à revendre" dans "la paix et la joie de la vie de famille" qui le ramène en pensée au village et le "repose de la vie un peu agitée de Paris". La place prise par la nouvelle naissance, le tact nécessaire, le besoin de conjoindre le malheur passé et le bonheur présent, la prudence propitiatoire quant à l'avenir de la seconde Nini, la mise en scène de la perte passée et du gain présent, la nécessité de renouveler et de rejouer le rituel de la perpétuation familiale et de la généalogie ne laissent pas la moindre place pour autre chose, pas même cette fois à la politique et à la critique de l'esprit de clocher sarrolois. "Loin de la vie agitée parisienne", cela signifie en filigrane que ce n'est que sous " l'esprit de clocher villageois" que la vie de famille "peut connaître la paix et la joie".

Les lettres suivantes commenteront par le détail le parrainage de la nouvelle petite nièce, l'adoption du même diminutif de Nini, le remerciement pour l'envoi de photos, le baptême, la santé excellente, et réintroduisent le village sous forme de la question globalisante : "Quoi de nouveau à Sarrola ? ", développée en interrogation sur la qualité du vin, et l'avantage du climat villageois. C'est par un approximatif "*buonu anno et buona saluta* " que s'achève la lettre d'un François s'efforçant de renouer avec les usages et les traditions corses.

Toussaint aussi écrit d'Algérie à l'occasion de la naissance et pour signaler la propre naissance, dans son foyer, "d'un enfant blond aux yeux bleus" dont, relève-t-il avec humour, "on dit qu'il ressemble à son père et est pourtant grand et beau". Lina (la soeur de Lucie, qui

---

volonté et ensemble nous referons le rêve splendide de Dieu sur vous".

fait "la tante" auprès de son frère) a envoyé par colis "une petite robe avec ses petites économies pour la petite nièce", cependant qu'un autre colis est retourné à Toussaint par la poste, "les gâteaux arabes ayant coulés". L'échange de voeux de bonheur ne va pas sans la prudence propitiatoire de rigueur : "Enfin, pourvu que ça dure". Le village manque néanmoins à Lina, malgré "les joies du maternage" (de sa belle-soeur !) :

"Un ami est venu pour les fêtes, en Algérie, et " nous avons causé de Sarrola car il était un peu plus renseigné que nous sur ce qui se passe au village (...). Nous avons reçu des nouvelles de tous nos parents de Corse (l'oncle Gervais, la tante Claire, l'oncle Martin) ".

La *zia* avoue que chaque fois qu'elle embrasse le bébé de Toussaint elle pense à sa chère nièce qu'elle voudrait embrasser aussi mais, soupire-t-elle, "Bouira est trop loin de Sarrola et je ne peux le faire que par la pensée", dévoilant combien "c'est dur" mais "qu'il faut bien s'habituer" et qu'elle "rattrapera ses baisers perdus en revenant à Sarrola ... dans deux ans peut-être ".

## 6. Une place centrale dans la constellation villageoise

Autant de frères et soeurs, autant de lettres, de styles personnels, d'humour et de façons d'écrire son attachement au village : la dichotomie positive/négative : Carcopino-famille/Sarrola-politique de François, le "transport en pensée" d'Angéline, le silence même de Toussaint sur le village, montrent, par les rhétoriques employées, la mise à distance du village, affichée et avancée sinon vécue et ressentie, autant d'indices de la différence de statut des deux familles. Face à Jean, jeune orphelin muni de son certificat d'études, engagé comme simple soldat et s'élevant lentement dans la hiérarchie militaire à la seule force de ses faits d'armes et au prix de sa santé dans des colonies loin d'être pacifiées, nous avons une famille (Les Carcopino) à l'éducation élevée, concrétisée par des études supérieures et des places importantes dans l'administration parisienne et la gestion coloniale ou des grades d'officier obtenus dans les meilleures écoles (Polytechnique, Normale-Sup, Mines...). Ces interactions (sous la forme de distinctions et oppositions) constituent une des modalités d'implication de la parenté dans la production du localisme. D'autant que la position centrale de Jean dans la conjonction familiale et politique villageoise ne tardera pas à lui valoir une nomination au poste de suppléant au poste de la justice de paix du canton de Sarrola-Carcopino (sur intervention probable du sénateur de la corse, Gabrielli <sup>326</sup> accompagnée d'un mot manuscrit :

<sup>326</sup>Les autres sénateurs étant Gavini et Doumer dont nous retrouverons le rôle décisif pour la commune après la

"Meilleurs voeux pour votre prompte nomination " (20/02/1911).

Le statut ainsi acquis dépasse le village pour s'étendre au canton même (...comme à Béjofa), Sarrola étant le siège cantonal de la justice de paix. Certes, le poste est encore modeste, et le procès-verbal du conseil municipal du 22 novembre 1908 est là pour nous rappeler :

" l'état lamentable du mobilier de la salle de justice de paix qui a pour tout meuble une table trop petite et boiteuse (...) le greffier étant obligé de conserver les archives par terre (...) et les doléances du juge de paix et du greffier ayant été renouvelées à maintes reprises ", même si le menuisier Bianchi a livré en décembre de la même année " une table, quelques rayons, une estrade avec des grilles, le tout en bois blanc de peuplier " pour une valeur de 135 francs.

Certes aussi, il n'est que suppléant de Mr Ambrosini à qui il succédera comme Officier du Ministère public, le 5 avril 1920, lorsque celui-ci sera atteint par la limite d'âge. Mais le poste est stratégiquement important, au niveau cantonal, par la mise en rapport avec les maires du canton, le procureur de la république d'Ajaccio, les tribunaux de police, et, au niveau communal pour la connaissance des litiges familiaux ou inter familiaux, et l'arbitrage qu'il autorise, une certaine immixtion dans les affaires de famille et une autorité reconnue dans une fonction où la rigueur militaire ("le zèle et la droiture militaire" vantés par ses supérieurs dans ses dernières notes trimestrielles militaires) va trouver à s'exercer.

Sa nomination de juge de paix suppléant le place effectivement en position de "personnalité" susceptible d'accéder à des demandes, de déclencher le système du don et du contre don, à la source même de la position de pouvoir. Mais, du coup, d'être également livré à toutes les sollicitations et pressions de sa famille (très !) élargie.

### **6. 1. L'administration, une solution ?**

Le 4 septembre 1911, un parent du côté de la famille de Charles Sarrola se plaint du poste à l'asile qu'il a obtenu à Clermont-Ferrand sur intervention de Jean et de la famille Carcopino auprès de Mr Cunéo (ancien conseiller général du canton et candidat régulièrement malheureux à la députation) avec qui, à son arrivée à Marseille, en route pour Clermont-Ferrand, le jeune Sarrola a eu un entretien où ils ont "causé joliment du pays" et qui "a demandé de toi". Une semaine "d'emploi de gardien à l'asile à 35 francs par mois, malgré un climat bon et une belle ville de 5488 habitants" suffit au jeune homme à protester qu'"on ne peut pas persister dans cette administration". Il est vrai que la description qu'il donne de l'asile

---

guerre , avec l'accession de Jean à la mairie ).

n'est guère réjouissante :

" Des effets très usés comme habillement, le blanchissage fait (et mal) par les aliénés, la nourriture pas bonne, la soupe toujours la même chose et même pas cuit. Logé avec les malades dans la même chambre, une espèce de cage occupée par deux gardiens. On est forcé de tomber malade et il vaut mieux alors s'en aller de suite car rentrer à l'infirmerie c'est dangereux, car on t'y met avec les malades atteints de toutes sortes de maladies. Mon chef est un type mauvais qui m'embête à tous les points de vue. J'ai veillé quatre nuits à l'infirmerie et c'est fortement triste de voir pareilles choses ".

Seule consolation pour le jeune exilé : ils sont 4 corses : Lovichi André, Lomellini Jean, Francisconi Jules, d'Ajaccio. Il demande donc "une place à Paris" pour "quitter l'asile le plus tôt possible" car "c'est pas du tout ce qu'on disait dans les renseignements donnés". Pour ce faire il demande à Jean de "parler à Monsieur Cunéo de manière à avoir une place à Paris ou dans l'administration". Ce probable petit cousin par alliance n'hésite pas à renouveler ses félicitations pour la naissance de "sa petite nièce" (deux ans après!) "que le bon dieu vous la conserve", ajoutant une formule traditionnelle de "bonne santé, longue vie et prospérité dans sa jeunesse et sa vieillesse", envoyant ses saluts "à Laurine, son beau-frère Paul, ses enfants, sa tante Lucie et ses enfants, Antoine, Marie, Jacqueline, ton beau père et belle mère Carcopino", soit les familles Battistelli et Carcopino. Après cette pression affective, il demande discrétion à Jean : "Autant que possible ne fais pas connaître mon adresse à la poste de Sarrola, parce que avec ce cochon de receveur, tu dois bien le connaître, la bête qu'il est". Le 7 novembre, visiblement sans nouvelle ou en l'absence de proposition de Jean ou Cunéo, il "s'excuse de quitter cette place", remercie Jean, mais "rentre, même si c'est ennuyeux, à la maison, à Sarrola".

Les réseaux d'émigration vers l'administration ou le pourvoiement claniste en emplois ne fonctionnent ainsi pas toujours parfaitement ou, dans tous les cas, pas du point de vue des acteurs intéressés au premier chef par un emploi précis à qui il arrive de renoncer à l'exil et de retourner "au village", "à la maison", quitte à re-solliciter ensuite.

" Solution de repli, le clanisme remplit un grand vide affectif. Il maintient la Corse à une distance précise du continent, veillant à ce qu'elle ne dérive ni trop loin ni trop près. Ce difficile exercice de godille exige un peuple soumis et une économie sans grand dynamisme. Voilà posé le paradoxe de ce système traditionnel : trouver l'immobilité parfaite dans un monde en changement perpétuel" (Culioli, 1991, p. 226).

## 6. 2. L'armée, l'autre solution

Nous avons l'illustration de la solution alternative, à la même époque, à "l'administration" :

l'armée. Le 10/09/1911, Antoine, le plus jeune fils de l'oncle Dominique, alors âgé de 21 ans, est soldat au 58e régiment d'infanterie de ligne à Aix d'où il écrit à son oncle qu'il est "content du service militaire", le caporal étant "gentil", le laissant même sortir "presque tous les soirs en permission de minuit" et lui "cédant la clé du dortoir avec la liste pour l'appel et la corvée". Lui aussi aime à préciser qu'ils sont "7 conscrits corses à dormir dans le même dortoir", précisant que "seul moi et un autre parlons français", ce qui donne une certaine idée de l'emploi et de l'usage du corse parmi les jeunes générations villageoises de ce début de siècle<sup>327</sup>. Le CM a accordé à Antoine, au titre de soutien de famille, "une allocation quotidienne de 75 centimes par an le 30/05/1909. Lui aussi demande "des nouvelles de la maison" et "s'engage à suivre les conseils de son illustre aîné" (Jean) pour les débuts de sa vie militaire qui commencent à peine : "On nous a passé à la douche, coupé les cheveux, on doit nous donner les armes dimanche prochain".

Ce jeune militaire encore sans arme partira dans cinq ans exactement pour la guerre avec le 173e régiment d'infanterie, engagé dans les combats du Nord et de la Marne en septembre 1914, après un mois de préparation. Il en reviendra marié avec une Alsacienne pour rester à Sarrola jusqu'à la fin de sa vie. Ses soeurs Marie et Jacqueline seront emportées en 1918 par l'épidémie de grippe espagnole. Il est resté d'Antoine les cartes postales colorisées qu'il échangea lors de la première guerre mondiale avec sa future épouse et, de Jacqueline une photo prise sur son lit de mort.

La puissance et l'autorité acquises par l'affiliation familiale aux Carcopino apparaît dans une dernière demande faite à Jean par un petit cousin (du côté Battistelli) qui interpelle Jean non en tant que juge de paix mais en tant que "cher petit parent", le 23 juin 1911, pour obtenir "l'adresse de votre beau-frère capitaine aux Compagnies Sahariennes, pour demander son régiment". Il demande que Jean "parle en sa faveur", espérant qu'il ne lui "refusera pas ce petit et grand service". "Petit", car entre parents, c'est une démarche que le jeune cousin estime facile et naturelle entre Jean et son beau-frère (Pierre Carcopino, parrain de Marie Catherine). "Grand" parce que, du point de vue de l'administration militaire, la nomination dans un régiment particulier n'est pas chose aisée, surtout depuis les réformes militaires de 1905-1906. "Grand" également, en ce que le jeune Battistelli recommande "de ne pas en parler à mes parents", se justifiant en promettant de le faire lors d'"une permission pendant

<sup>327</sup>Mais la notation souligne surtout l'insularité linguistique Corse relevée par Mannoni (2000): "La Corse à sa façon était plus éloignée du continent français que ne l'étaient Terre-Neuve et La Guyane (...). De Marseille à Bastia, ce n'était pas la Méditerranée qui vous faisait changer de monde, mais des mots différents, une prononciation obéissant à d'autres rythmes, une accentuation qui levait les syllabes ou les laissait chuter, les modulait, leur insufflait un rythme étranger au Français. (p.35)

quelques jours avant le mois prochain ou au mois d'août". "Grand" encore, parce que c'est tout le contraire d'une place de "planqué" que sollicite le petit parent, au vu de l'épineuse "question marocaine"<sup>328</sup>. Faut-il voir dans cette sollicitation de poste dans un régiment exposé l'exemplification de cette "tradition guerrière de l'île" revendiquée par les uns (Culioli, 1991 ; Martini, 1957), méprisée par d'autres (Giudici, 1996), cette volonté de servir "dans les conditions les plus dangereuses car il lui fallait avancer vite car il avait hâte de briller aux yeux des siens", que note Arrighi (1988, p.58), ou encore l'émulation due à l'exemple des faits de guerre du commandant Carcopino, de Jean, ou, tout récemment encore, justement au Maroc, en février 1908, la mort "héroïque" du chef de bataillon de la légion Simoni, originaire de Sorbo-Ocognano, en tenant tête avec seulement 2 compagnies à 3000 marocains dans des combats autour de Casablanca, et qui avait déjà servi... au Tonkin, comme commandant de secteur.

La demande est aussitôt suivie du souci de nouvelles du "pays et de ses changements", trahissant l'affection qui lie le jeune homme à la vie villageoise ("toujours la même vie monotone que j'aime tant"), et 07/11/1911) du cousin Sarrola déçu par son expérience de Clermont-Ferrand, ou l'allusion à son "*pathelin*" de François Paravisini (3/07/1903), voire le "croirez-vous qu'il me rappelle le village" (01/10/1895) de Jean à Pho-Trinh. Faut-il considérer cette vision comme bucolique, nostalgique ou passéiste, quand Vergé Franceschi, par exemple (1996, p.482) note que :

"Alors que l'avenir industriel s'assombrit, le passé agro-pastoral s'évanouit : les terres emblavées passent de 225.000 ha en 1850 à 100.000 en 1900 ; en revanche, le maquis double entre 1810 et 1913, passant de 10 % des surfaces cultivables à 20 %, (...) permettant à Clémenceau d'affirmer dans son rapport qu'il n'y a en Corse ni industrie, ni commerce, ni agriculture".

Et tandis que ce même Vergé-Franceschi poursuit :

"Ainsi, en 1914, la Corse se retrouve-t-elle un peu comme en 1789, l'espérance en moins. Tout ce que devait apporter à la petite Corse la deuxième puissance du monde s'est envolé en fumée: le progrès, la "civilisation", la prospérité, la reconnaissance du statut d'un peuple par un autre peuple qui se voulait porteur d'idées nobles, liberté, égalité, fraternité. À ses idéaux magnifiques et magnifiés n'a succédé dans la réalité que le crypto-

<sup>328</sup>Si en 1909, l'accord politique et commercial signé entre la France et l'Allemagne semble mettre un terme au différend qui oppose les deux pays au sujet du Maroc à la suite de révoltes tribales, d'incidents et de tensions, dès avril 1911, le sultan Mulay Hafid a demandé l'aide de la France contre les tribus " rebelles " de Fès, provoquant la crise dite "marocaine" qui fait exiger aux allemands une compensation territoriale en échange de cette intervention et l'abandon par la France d'une partie du territoire congolais et du Cameroun. Une canonnière allemande mouille en juillet en rade d'Agadir. Les passions belliqueuses, en France comme en Allemagne, poussent à une action militaire. Le gouvernement réorganise le haut commandement de l'armée.



colonialisme de la troisième république " (id).

### 7. Sarrola sur *éthos*

Ces dernières lettres du corpus ici traité, ramènent bien au village, tout en l'étirant de nouveau vers les "colonies" ou le continent, continuant la "respiration" maintes fois observée à travers la correspondance et ramenant Jean, sauf pour de brèves périodes militaires, au village, à sa famille (femme, fille, parents), ainsi qu'à ses fonctions de suppléant du juge de paix. Et ce, jusqu'à l'obtention (enfin ! pourrait-on dire), de la Croix de la légion d'honneur, sur le port d'Ajaccio, le jour même de son embarquement pour le front (5 août 1914).

Il n'a pas renoncé à ses carnets et cahiers d'écoliers, notant le détail des travaux exécutés pour ses propriétés. Le carnet de 1911, par exemple, souligne à la fois un répertoire de faits très quotidiens et le relevé comptable d'une gestion pointilleuse habitée du souci de chiffrer et de mesurer, qui va de pair avec celui de nommer les biens, les choses, et les gens.

"La vigne (vieille) a été taillée dans la première quinzaine de janvier.  
La vigne (Colletti) a été taillée dans la deuxième quinzaine de janvier  
Les oliviers du Chjoso alla Casetta ont été plantés la deuxième quinzaine de novembre.  
Les oliviers dessus la châtaigneraie, le 12 décembre 1911.  
Ceux de Torre le 19 janvier.  
Cédratiers, asperges, jardins, ont été fumés en janvier 1911.  
La tonnelle du jardin, le 12 février." (suit le détail des travaux exécutés et des dépenses pour l'année pour toutes les propriétés).

La répétition et l'accumulation de notes, largement héritées de l'expérience et de la discipline militaires, offrent, dans leur brièveté et leur sécheresse même, le squelette monétarisé des travaux exécutés sur une propriété dont la chair tient au nom même des exécutants (Battistelli, Antoine, le domestique, Leca, un journalier, Paul Battistelli, le beau-frère de Jean devenu voiturier, etc.), à la localisation de ces travaux (la vigna vechja -francisée par Jean en vigne vieille- mais aussi Colletti, Torre, Pratuscheddu), et à la nature des dits travaux, qui rythment les saisons: entretien d'hiver de la vigne, cueillette des pêches de la fin de l'été, gros travaux des propriétés.

Cette sécheresse du procédé évoque directement l'activité de "surveillance de mes propriétés" rapportée par Jean pour justifier sa retraite, ou encore cette façon de "faire le proprio" moquée par François Paravisini, soit l'intrication d'une économie agricole inscrite dans le quotidien et le chiffre des jours et des mois, suspendue par le repos dominical, le mauvais temps et les fêtes religieuses. Elle restitue encore la gestion précise des ouvriers journaliers, les trajets de

"la population essentiellement agricole de la commune pour couvrir la distance des champs de cultures à plus de 4 km des habitations". Elle renvoie enfin aux sons, aux odeurs de ce labeur et au "regard attentif au détail ténu qui porte sens et donne aux choses leur épaisseur de vie - un styl " (Jolas et Pinton, 1997, p.64).

Le retour de Jean au village, son apprentissage de la vie civile et familiale, de la mort et de la gestion, marquent également la fin de la correspondance régulière et abondante, enluminée de couleurs et de bruits, de personnalités et d'anonymes, de conflits et d'affections, d'amours et de stratégies, de comptes et de dons, de noms de lieux, de familles et d'individus, qui ont étiré et distendu le lieu jamais démenti du village jusqu'au bout du monde, entraînant dans ces échanges la farandole des vivants et des morts, celle des enfants encore à naître et pourtant déjà nommés du prénom des anciens<sup>329</sup>, mêlant la Grande aux petites histoires, petite et grande politiques, variant les points de vue, faisant monde d'un détail et détail d'un monde, mélangeant et conservant à l'extrême les différences et les identités.

Entre le départ et le retour de Jean, la commune n'a pas manqué de se transformer. La démographie, à son maximum, commence à baisser. Les dernières lettres consacrent la forte poussée de l'émigration et l'expatriation des jeunes en quête d'un emploi, dans l'administration et l'armée le plus souvent. Les raisons tiennent à un faisceau de conditions dressées autour du grand écart entre les économies continentale et insulaire. Désaxement de l'économie corse, confrontée à la concurrence des produits continentaux et mondiaux entraînant la baisse des cours agricoles, extension des voies de communication (routes, voies ferrées, bateaux), développement de l'instruction. Les doléances des C.M. du 24/12/1905 et du 31/05/1909 concentrent ainsi, au niveau micro local, la raréfaction de la main d'oeuvre, la pression à l'éducation, l'accélération du souci de la promotion sociale. L'empire colonial, désormais constitué, est alors pour des jeunes sans ressources, terres ou connaissances, une grande opportunité de réussite et d'aventures toujours "auréolées du panache des armes pour la plus grande satisfaction du tempérament corse" (Simi, 1981, p.91) : "aller à la colonie", c'est donc s'enrichir et acquérir un certain prestige. Dans le même temps, les fils de familles à haut niveau d'instruction font carrière dans l'administration ou d'importants postes privés.

De fait, le dernier corpus, en continuité avec ce que nous observons depuis le départ de Jean, consacrera l'existence de "cette autre Corse de l'extérieur" (Roncayolo, 1998, p.72) que nous avons vue graduellement se constituer dans les colonies, depuis l'Indochine et Madagascar

---

<sup>329</sup> "Chaque être au sortir des limbes est un étrange revenant: moins une vie à part entière que la vibrante agora d'une infinie cohorte, celle de tous les pères antérieurs (...), à la fois angelot et vieillard" (Nerrière, 1995, pp.126-127).

jusqu'en Algérie et en Tunisie. L'hécatombe de la première guerre mondiale accentuera définitivement ces tendances déjà lourdes.

La fin du corpus de correspondance nous ramène au village, à la veille de cette guerre, et dépose les mots écrits et échangés, les "enveloppes en deuil", les "ici rien de neuf", les lettres "rencontrées en route" et les rituels réglés et codés d'échange, comme une cendre ou une autre peau sur le village, livrant à l'analyse ce dépôt comme une exhalaison, un subtil assemblage de collectif et d'individuel, de déterminismes et de stratégies organisant l'espace. Un condensé des expériences différentielles et des vécus qui, restés à Sarrola ou exilés à Paris, Clermont-Ferrand, Pho-Trinh, Béjofo, Bouira, disent, chacun à sa manière et pourtant d'une façon liée et commune, Sarrola, ses hiérarchies enchevêtrées, son micro-macrocosme, ses "tout partiels", le monde comme ce qui est organisée par le local, à chaque fois spécifique de ce que chaque local, faisant de lui-même son univers, construit l'univers à partir de lui-même.

## II. LE TEMPS DE LA GESTION

### 1. L'après 14-18<sup>330</sup>

Le 26 mars 1919, Jean passe capitaine de territoriale. Il est mis en congé illimité sans solde le 11 novembre 1919, date à laquelle il devient effectivement un civil. Il aura 50 ans dans quelques mois, et rompt avec près de 30 ans voués à la vie militaire. Il se déclarait lui-même déjà "fatigué" lorsqu'il a été rappelé en 1917 (à 47 ans!) pour l'encadrement des troupes coloniales qui ont le plus souvent livré combat en première ligne. Son troisième enfant et premier garçon (Paul) naît le 30 octobre 1920 (une seconde fille, Antoinette est née le 12/06/1912). Il est trisomique mais, hormis quelques photos et de rares mentions dans les rédactions de ses soeurs, rien dans la correspondance conservée ne fait allusion à cet état.

La Corse compte ses morts. Les champs sont à l'abandon et la grippe espagnole a tué les plus faibles de ceux restés au pays. A Sarrola, 31 soldats ne sont pas revenus (27 morts et 4 disparus). Bien sûr, ce sont les jeunes qui ont payé le plus lourd tribut. La famille de Jean et Lucie, si l'on considère les alliances, a perdu 9 hommes, Jean, 2 neveux (2 fils de Laurine, Jules et Ange Marie, de 20 et 18 ans), Lucie, un frère et 2 cousins. Sans compter les "petits parents". Le Jeune Battistelli qui demandait le "petit" et "grand" service d'être affecté au régiment du commandant Carcopino n'est pas plus revenu que celui-ci goûter à cette "vie monotone qu'il aimait tant". Une plainte de l'après guerre résume l'étendue des ravages :

*"In Corsica un ci n'hé piu nimu, un ci resta ché l'onore, una massa d'orfanelli, di vechji tesi a lu sole, sempre fighjendu la strada, s'ellu passu lu fattore"* (En Corse, il n'y a plus personne. Il ne reste que l'honneur, une masse d'orphelins, et des vieux assis au soleil, regardant toujours la route, si passe le facteur).

<sup>330</sup>Rappelons que, dans un souci d'allègement de notre recherche, nous avons renoncé à présenter l'analyse du corpus réuni autour de Sarrola pendant la guerre de 14-18 (correspondances multiples, carnets, journaux, entretiens...) qui peut d'ailleurs être appréhendée comme une recherche autonome. Décoré de la légion d'honneur le 14 Août 1914 sur le port d'Ajaccio avant d'embarquer pour le front, Jean est blessé le 12/09 non loin de Bar Le Duc. Il est hospitalisé à Clermont Ferrand jusqu'au 21/10. En congé à Sarrola jusqu'à la mi Novembre, il est ensuite affecté au commandement de la 29<sup>e</sup> compagnie à Corté, jusqu'au 18/05/1915. Après un nouveau congé à Sarrola, il prend le commandement de la 25<sup>e</sup> compagnie à Donzere (Drôme), conduit au front des régiments de tirailleurs sénégalais depuis Marseille, est promu commandant du groupe de Lizu sur Orne jusqu'à la fin des hostilités et mis en congé illimité sans solde le 11/11/1919.

### 1.1. Le poste de juge de paix

Le 5 avril 1920 Jean est nommé Officier du ministère public en remplacement de Mr Ambrosini atteint par la limite d'âge.

- Règlements de litiges et dommages

L'essentiel de son activité consiste en règlements de litiges à l'amiable, avant que n'interviennent des condamnations et des sommations à payer, pour des dommages causés par les animaux, des pacages sur les biens communaux, des contestations de location de boeufs de labour, des enquêtes de moralité et... le 15/05/1920 une demande de dommages faisant suite à la "rencontre fortuite de deux cabriolets marchant en sens inverse ayant causé des bris de brancards du fait d'un écart de la bête de S." Quelques compte rendus entre 1919 et 1922 ont été conservés. Les dommages d'herbes et d'arbres fruitiers concernent tous les animaux : brebis (13/01/1919), espèce bovine (2/05/1920), boeufs et brebis sur des meules de foin, haricots et oignons (3/07/1920), chèvres et brebis (8/12/1920), animaux d'espèces ovine et porcine (13/08/1921), chèvres (13/04/1920); toutes les cultures, depuis l'herbe (13/01/1919; 13/04/1920; 6/07/1920, 13/08/1921), les lupins (13/04/1920), les légumes (haricots et oignons le 6/07/1920) et les arbres (oliviers le 13/04/1920) voire les arbres fruitiers (13/08/1921). Ils opposent dans tous les cas un propriétaire à un berger (sauf pour le 13/08/1920 où s'opposent deux bergers). Les dommages peuvent relever du flagrant délit (13/04/1920), de la répétition, comme le 2/05/1920, où une affaire en est à son quatrième renvoi. L'abus est plutôt le fait de bergers de communes limitrophes (Tavera, Cuttoli). Le 3/02/1922 le PV dressé à un berger de Tavera provoque la protestation du maire de cette commune qui prétend ne pas avoir été avisé de l'existence de taxes sur les biens communaux, le juge de paix devant lui rappeler l'arrêté municipal du 29/09/1921 pris à cet effet. Cette opposition, historiquement continue entre propriétaires, individus ou communes, s'est aggravée du fait de la saignée démographique de la guerre et de l'extension des terres non cultivées ou non clôturées, donc d'une surface toujours plus importante susceptible d'être pacagée. Qu'elle soit le symptôme d'une société qui se délite est d'autant plus vérifié que (parallèlement aux cas des litiges sur la location des boeufs de labour) le juge de paix en appelle systématiquement aux "usages locaux et usages constants de ce pays", donc à l'ancrage dans la société traditionnelle. Néanmoins, sauf lorsqu'il s'agit des biens communaux, le jugement est loin d'être toujours défavorable aux

bergers. Le 13/04/ 1920, pour sa première affaire, Jean fait mention du "double mensonge du plaignant", les dégâts aux oliviers et lupins n'étant pas retenus car qualifiés d'exagérés, cependant que l'accusée (une bergère cette fois) s'est défaussée sur son neveu (avec qui elle habite et travaille) pour dégager sa propre responsabilité. Néanmoins la société villageoise est nettement passée de "l'éminente dignité de l'élevage" (Roncayolo, 1998, p.60) à ces luttes plus individualisés dont "l'histoire judiciaire des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècle porte des traces dramatiques ou cocasses" (id., p.61). Par ailleurs, ces conflits sédentaires/bergers ne manquent pas de recouper des conflits inter-familiaux voire personnels et n'opposent pas que des représentants des couches sociales différentes et antagonistes. Les conflits avec les bergers traduisent une extension de l'espace non cultivé communal et l'importance de la divagation intercommunale des animaux contre laquelle les gardes champêtres sont impuissants, le rapport de force étant par trop inégal et l'espace à surveiller trop vaste. Cette inter ou trans communalité des bergers fait pendant à l'intra communalité des agriculteurs sédentaires et aux conflits concernant le *boiatico*, la location des boeufs, que confirme le proverbe : "*Donne e Boi in li lochi soi*" (femmes et boeufs se prennent chez soi, dans son village), le berger ayant plus nettement l'image de l'étranger, de l'autre, du fait de son errance et de sa liberté. Dans le cas des *paesani*, le conflit concerne le non paiement de la location et sous location à un tiers des bêtes de labour. La somme due est la même : 80 francs pour le prix du labour des boeufs appartenant au demandeur. Le cas de la plainte de A. Bisgamblià à l'encontre de Mr Carcopino, le 29/01/1920 (le jugement étant renvoyé au 4/03, 8/04, 3/06 et 1/07) est exemplaire. Le plaignant a loué au printemps 1919 une paire de boeufs pour exécuter les labours "pendant cette période qui s'étend en général jusqu'au 21 juin", location consentie "selon les usages locaux" et moyennant "24 décalitres de maïs". Le loueur ne s'est acquitté que de la moitié de la somme, sous prétexte qu'il n'avait pas exécuté les travaux qu'il s'était proposé de faire et a cédé les boeufs à un tiers pendant cette période pour payer la location à deux. Dans les deux cas, le jugement donnera raison au bailleur :

"les locations consenties d'après les usages locaux sont toujours empreintes d'un caractère de bonne foi notamment de la part du bailleur (et) attendu qu'il est d'un usage constant dans le pays que les locations de boeufs pour le labour de printemps se font communément en avril et juin et prennent fin d'une manière générale le 21 juin, qu'il est payé pour cette période 24 décalitres de maïs par paire de boeufs".

le loueur est condamné à payer les 12 décalitres manquants.

La référence à la coutume, tout comme lors de la confirmation de "l'immémorialité" du chemin Sarrola-Ondella (26/11/1907), permet d'aborder "le droit" communal comme un élément de codification et de lecture de l'ordre du monde local. Le domaine juridique manipulé par la justice de paix cantonale est ainsi au confluent de la coutume et du droit "non pas comme le produit statique d'un passé disparu, mais comme le visage nouveau et présent d'une histoire en construction" (Cesetti, 1997, p.396).

Par ailleurs, l'opposition est réellement économique au sens où il s'agit pour le bailleur de faire valoir la continuité et la validité communales tacites et partagées d'un usage, d'un droit codifié par la pratique et l'histoire, alors que pour le laboureur il importe de justifier le caractère effectif du travail réalisé comme n'étant pas celui qui était prévu par le contrat, de se référer à un travail concret et non au droit, fut-il reconnu par l'usage. Le bailleur a ainsi "le droit" pour lui, le laboureur son propre travail et sa ruse : la sous location permet de doubler la quantité de travail pour le même prix et de prétendre ne payer ainsi que la moitié du prix de la location. Le droit coutumier joue dans ce cas le rôle de perpétuation des rapports économiques traditionnels, de résistance à une interprétation individualiste des rapports économiques susceptibles de dissoudre la coutume et d'imposer une autre vision de l'économie. Il se manifeste dans ces conflits autre chose qu'un esprit de chicane ou de mesquinerie, des rapports individuels et familiaux quotidiens qui sont connus de tout le village et entraînent donc des questions de fierté, d'honneur, de place à tenir autant que de respectabilité et d'affirmation de soi (toujours d'actualité d'ailleurs à l'entrée du 3<sup>e</sup> millénaire) dans le contexte d'une société qui commence à être pénétrée par l'argent. Ces conflits peuvent entraîner de véritables ruptures inter ou intra familiales et le juge de paix ne saurait prendre un arrêté à la légère puisque à chaque fois il y va du statut d'un individu, d'une famille voire d'un réseau de familles dans le village. On comprend que tant qu'elle n'est pas et ne peut pas être contestée par l'intrusion d'une "modernité critique", l'invocation des usages locaux soit la seule voie de recours dans ces litiges renvoyant les conflits à l'arbitrage de la tradition et à la continuité historico économique des communes. Ils montrent en tous les cas que "l'immense pas en avant que la guerre fit franchir au processus d'intégration nationale" (Weber, 1983, p. 677) est tout relatif au village.

- Enquêtes de moralité

Les enquêtes de moralité diligentées par la commission rogatoire du tribunal de première instance d'Ajaccio (26/03/1920, 2/05/1920), le procureur de la république (19/05/1920) et le juge de paix (7/05/1920) sont de deux ordres. Demande de renseignements au maire de Cuttoli sur un Cuttolais souhaitant bénéficier d'un pécule au profit de son frère; enquête sur la conduite et la moralité de Xavier A., propriétaire à Peri, qui s'est livré à des actes de violence sur sa famille. Cette dernière affaire est transmise le 18 Avril au maire de Peri qui répond le 1<sup>er</sup> mai au juge de paix qui transmettra au tribunal d'Ajaccio le 5 :

"Depuis qu'il est rentré du front, Xavier A. avait des crises de folie. Depuis quelques jours, il était armé de mauvais sentiments envers sa famille (...) obligée d'appeler des parents et amis pour surveiller leur fils. Cela a duré 5 ou 6 jours. A la fin, il n'y avait plus moyen de pouvoir le retenir".

Xavier A. est placé d'office à l'asile d'Ajaccio. Le maire de Peri explique le drame et la folie par la guerre : "Depuis sa libération du service militaire il a eu des symptômes de folie. Il a été au front depuis le mois d'avril 1915 jusqu'à la fin des hostilités". Ce simple témoignage indirect illustre combien les 50 mois de guerre ont "miné, mutilé, blessé, asphyxié un grand nombre de poilus" (mémorial, IV, p.63) dont certains survivants, au delà des bilans contradictoires (10000 à 30000 morts).

- Une requête policière

Autre enquête diligentée par le procureur et notée "confidentiel" par celui-ci : la curieuse demande faite au juge de paix sur l'appartenance politique de Mrs Marc Carcopino et Jean B, soit le beau frère de Jean et le juge de paix lui même! Le 20/05, Jean répond qu'aux dernières législatives<sup>331</sup>, Mr Marc Carcopino a voté pour le parti Gavini et aux sénatoriales pour le parti Moro-Giafferi et qu'il appartient au parti d'union républicaine démocratique (dont Jean pourrait-on croire crée l'appellation à partir des deux partis opposés : "parti républicain démocratique" et "union républicaine"), lui même se déclarant "neutre" sans que l'on sache si

<sup>331</sup> Les premières de l'après guerre, renouant après 5 ans de suspension de *l'alta pulitica*, un an après l'armistice, ont mobilisé toute la presse mais 50% seulement de l'électorat, et ont vu la victoire de Moro-Giafferi, pour qui les anciens combattants ont fait campagne, et de Landry, largement soutenu par les fonctionnaires coloniaux dont il avait défendu les intérêts alors qu'il était rapporteur du budget des colonies, tous deux candidats du parti républicain démocratique corse -dans l'opposition de "gauche" et héritiers d'Arène - et dont Jean est partisan; mais aussi celle de Gavini, vieux leader de droite, dans la mouvance gouvernementale, renvoyant ainsi dos à dos les landristes et gavinistes.



cela tient à un devoir de réserve officiel attendant à sa fonction ou à ce statut évoqué par l'oncle curé en avril 1904 de "sujet qui peut concilier tout le monde".

## 1.2. Le quotidien en carnets

Entre ses fonctions de juge de paix de 1919 à 1922 et sa première élection en 1925 la quotidienneté traditionnelle ressort des carnets de Jean. De 1921 à 1924 il note l'argent prêté, reçu, remis, rendu. Pour 1923 Vincent Bocognano a commencé à travailler le lundi 5 novembre et jusqu'au 28, à raison de 10 ou 20 francs et de 1 litre de vin par jour. En novembre, Jean, (comme lors de sa convalescence de 1915), a recommencé à chasser (le merle et la grive), et à distribuer ses prises autour de lui. En février et en mars 1924, Antoine Leca travaille au jardin de l'Alselli. La deuxième semaine de mars c'est Bianchetti Baptiste qui laboure la vigne et Casanova Xavier la vigna vecchia (ainsi que 6 jours en avril et autant en mai). Chacun touche 180 francs pour 15 jours de travail. Il faut aussi s'occuper des oliviers et châtaigniers le 14 mai, des réparations des chaussures brûlées du domestique, du ressemelage des pantoufles, de la réparation des talons des souliers de Lucie. En octobre, Casanova Xavier coupe trois jours de bois à brûler. De 1925 à 1941, les traces et documents personnels et familiaux conservés (carnets, agendas) recourent d'ailleurs assez souvent les documents ayant trait à son activité de maire de la commune. La notabilité semble même consister en ce mélange des rôles privé (propriétaire) et institutionnel (maire) qui permet d'abonder le poids politique personnel par l'entretien de dépendances, d'obligations et d'avantages économiques, et de nourrir la prospérité économique personnelle de l'influence politique. Jean n'est pas propriétaire et maire, mais bien, semble-t-il, un maire-propriétaire et un propriétaire-maire. Jean vit essentiellement des locations de ses terres à pacage à des bergers de Sarrola, l'Onda, Afa : une année diversifiant ses bergers, l'autre année regroupant les pacages en un seul lot de près de 20 hectares (St Augustin, Tuschini, la Nucca, Pratucellou, Limpiana, Diceppo, Sorbi) à un seul berger, d'Afa; tantôt reconduisant le même berger pour plusieurs années, tantôt en changeant d'une année sur l'autre. La vigne n'est guère que pour la consommation personnelle.

Il possède 31 hectares, 0.8 ares, 51 centiares sur Sarrola, mais aussi 1 hectare, 84 ares, 91 centiares sur la commune de Valle, au lieu-dit Malacedda, où il a un jardin de 18 ares (et des bois) à peu près la même contenance que celui d'Orto linaccio (20 ares), et un plus petit à

Fratricello. Des pieds d'olivier sont disséminés à Frassetana sur ½ hectare mais aussi à la Riba, à Giovanangela et Caviglioli et, depuis Santu et l'oncle, curé au chjoso alla Torra ("l'enclos dit Torre" de la correspondance). En plus de sa maison d'habitation de Sarrola (39 centiares) il a deux maisonnettes à deux niveaux à *Pratucellou* (sic) (30 et 38 centiares), une à Frassetana (86 centiares).

Il ne vendra pas un centiare de ses propriétés jusqu'à sa mort et continuera à noter sur carnets et agendas (à l'entête des "Sels et potasses d'Alsace", ou du "Diamant Bleu", bijouterie du mari d'une des filles de Josée) ses faits et gestes quotidiens, en particulier avec une régularité poussant ses lointaines habitudes militaires au paroxysme pour les années 1946-1950, à l'approche de sa mort en 1951.

Dès avril 1924 il est inscrit au livre des pensions pour une somme annuelle de 8200 francs (pour un total général de service de 40 ans 7 mois et 8 jours), à laquelle s'ajoute une pension d'invalidité de 840 francs par mois, ses trois enfants devenus pupilles de la nation lui donnant droit à un ajout de 315 francs annuels. Il jouit ainsi d'une aisance et d'un statut certains.

### 1.3. L'éducation des enfants

Ses enfants grandissent. La scolarisation des filles est différente et sans doute sélective : Catherine dite *Kate* ("*Kate*" a remplacé "*Nini*", achevant ainsi le travail de deuil lié à la mort de la première fille dont elle porte le prénom) fréquente l'école Edith Cavell, à Ajaccio, de 1918 à 1921. Elle y obtient, à 12 ans, le 2 juillet son certificat d'étude. Antoinette fréquente, elle, l'institution Ste Marie, au château Bacciochi et obtiendra son certificat d'études primaires le 11 juin 1927 à 15 ans. Jugée peu apte à poursuivre des études et peut être déjà promise à demeurer à la maison auprès de ses parents, la plus jeune des soeurs fréquentera l'école pratique de commerce du cours Grandval où elle décrochera un diplôme de sténodactylographie en 1930, tandis que Kate bénéficie d'une scolarisation à la Maison d'Education des Loges de Paris, école réservée aux enfants de titulaires de la légion d'honneur. Elle en sortira en 1925 avec un brevet de capacité d'institutrice - qu'elle ne cherchera pas à utiliser. François Carcopino (l'un des oncles dont nous avons cité des extraits de la correspondance concernant les deux "*Nini*"), habitant Paris, la visite régulièrement aux "Loges" muni de sa carte d'autorisation permanente de visite n°1, Jean et Lucie ayant la carte n°8.

- Abécédaire

Les cahiers de classe des deux écolières (écriture, dessin, rédactions, herbier...) évoquent une Corse en pleine transition, "idéologique" depuis la fin de la guerre. L'apprentissage parallèle des lettres F et P se décline sur le mode "France, Félicie, Paris, Pierette", illustré d'une leçon de morale appliquée incidente : «Fais ce qui est juste Pierrette". L'apprentissage parallèle du C et du G propose "Corse et Garde" et s'illustre d'un "Corrige toi de tes défauts, garde ta langue". Les quatre lettres dessinent une pédagogie des rapports entre la France et la Corse qui ne fait pas l'économie d'une affirmation idéologique et affective des liens qui les unissent contre l'avènement du fascisme en Italie et la nouvelle impulsion donnée à la revendication irrédentiste en direction de la Corse. Le Mémorial évoque un "patriotisme particulièrement chatouilleux au lendemain de la guerre-tourmente" (IV, p.106) bien éloigné de l' "*Evviva l'Italia*" de l'entrée en guerre de l'Italie aux côtés de la France en mai 1915. La couverture des cahiers, hormis la canonique table de multiplication (toutes pareilles à celles du cahier où Jean, aux colonies, notait ses rapports) vante les images d'Epinal de St Vincent de Paul ou la mort du connétable de Bourbon, exhibent le coq gaulois ou les armoiries de la Corse.

- Les rédactions

Une "promenade aux calanques de Piana" illustre l'essor touristique des années 20, consacrant le déclin du tourisme d'hiver et de luxe et l'essor de tourisme "intérieur" avec l'ouverture des hôtels de Vizzavona, Calacuccia, Venaco, que la compagnie PLM va bientôt développer (au profit d'un exploitant niçois !) :

"Comme elles sont éloignées de mon village, nous avons pris une auto particulière. Nous sommes partis de bonne heure sur la grande route poussiéreuse, l'auto filait à une allure considérable (...) Nous allions traverser maints petits villages (...) Vers midi nous sommes arrivés à Porto où nous avons mangé (...) Nous avons repris la route de Piana (...) enfin, nous sommes arrivés aux calanques. Ce sont d'énormes rochers de granit rouge. Il y avait beaucoup de touristes. La plupart étaient des Anglais et des Américains (...) Nous avons traversé la magnifique forêt d'Aitone" (Antoinette, 22/11/1921, 9 ans).

Si les "touristes Anglais et Américains" font se féliciter certains journalistes corses de ce que leur île ne soit plus méconnue, ils font craindre à d'autres que :

"cet afflux constant d'étrangers ne pourra pas ne pas compromettre l'originalité locale dans ses moeurs, son esprit, son langage même (...). Nous connaissons déjà le lamentable

jargon franco-corse des villes. Le contact fréquent des représentants d'autres civilisations ne pourra pas ne pas laisser de traces, usant petit à petit, polissant peut être, mais à coup sûr déformant le rude granit de la vie Corse" (Mémorial, IV, pp.343-344).

En 1921 le salon de l'automobile en est à sa 16° édition; la caravane Citroën composée de voitures de tourisme fait halte à Corté le 13 décembre 1924, à Venaco, Vizzavona, ainsi qu'à Ajaccio le 14 décembre et Renault présente dans *L'éveil de la Corse* du 26 novembre 1926 pas moins de 9 modèles de véhicules alliant "l'exploitation la plus économique et le confort désirable", *Le Petit Bastiais* du 27/04/1927, 14 Modèles Peugeot...

Un devoir scolaire postérieur d'Antoinette (1928), à l'école de commerce d'Ajaccio, traitant le thème de "la demande d'une cliente n'ayant jamais visité la Corse et laissant toute liberté à sa correspondante pour organiser ses journées puisqu'elle ne connaît pas votre département", trace une présentation touristique de la Corse qui ne laisse rien de côté :

La traversée n'étant pas longue, "les bateaux confortables tout récemment construits vous n'aurez pas le temps de vous ennuyer";  
la chasse ("des chasseurs ne demandent pas mieux que d'accompagner des étrangers"),  
la plage (Calvi),  
le golf (Ile Rousse),  
«l'ascension des montagnes qui se fait presque à pied (d'ailleurs la Corse est le prolongement des Alpes) avec des guides sûrs connaissant très bien le pays et pouvant bien vous expliquer tout ce que vous leur demanderez".  
les antiquités ("églises très vieilles, ruines de couvent");  
la flore des plus riches, avec ses plantes endémiques.  
"Pour visiter l'intérieur de l'île vous vous adresserez à l'agence PLM qui a de confortables autocars"

Et parmi les curiosités, Antoinette de citer encore "les calanches de Piana qui sont d'immenses rochers en granit rouge" - souvenir d'une visite en voiture et en famille rapporté dans une rédaction d'enfant.

Certes, à Sarrola comme dans l'ensemble de la Corse, l'automobile est loin d'avoir remplacé l'âne, le mulet, le cabriolet -le camion du service de Joseph Miniconi ou le voiturier Paul Batistelli- puisqu'en 1931 on ne compte guère sur l'île qu'une voiture pour 126 habitants (moyenne nationale: 1 pour 27). Certes, les PV de CM nous le montrent sans cesse, les routes sont étroites, mal empierrées, dégradées à la moindre intempérie (la "route du col" ne sera goudronnée qu'au milieu des années 60 !) mais on n'en circule pas moins. Pour le reste, en



réponse au sujet de rédaction: "Un beau soir de juin vers 9 heures, ce qu'on voit, entend, éprouve" (19/10/1919), Kate, 9 ans, répond :

"un réel plaisir à se promener le soir, car il fait frais et pendant la journée la chaleur vous accable. On respire un air pur et tout embaumé par l'odeur des plantes qui sont au dessus et au dessous de la route (...). Sur le pas des portes, quelques bonnes femmes parlent en hochant la tête. La lune brille claire et grande dans le ciel étoilé. Beaucoup de personnes qui viennent goûter la fraîcheur du soir promènent déjà tout en parlant joyeusement, ou bien racontent des histoires (...). Par moment, on voit un oiseau de nuit traverser le ciel tout en poussant des cris qui vous impressionnent. Au loin des voix se font entendre, ce sont des jeunes gens qui chantent. Puis, tout à coup, ces voix cessent et l'on entend alors les notes d'une mandoline".

Ceci pour les soirs d'été. En hiver, lorsqu'il fait "très froid" et que (comme dans toutes les rédactions), "la pluie fouette les fenêtres", à Sarrola :

"dans la cheminée de la salle à manger, un bon feu flambe, clair et chaud. Mon père, près de la cheminée lit son journal assis dans un fauteuil. Ma mère coud ou repasse, ma tante s'apprête à laver la vaisselle"( Antoinette, 2/12/1921),

Ce qui confirme que Palme est bien passée du service de l'oncle-curé à celui de Jean et Lucie, illustration du fait que :

"la solidarité familiale comporte plus de sacrifices qu'on ne le croirait (et que) s'il y a des bénéficiaires de cette solidarité, il y a aussi des victimes (...) vieilles demoiselles que la notion du devoir a interdit d'écouter la voix de leurs coeurs" (Albitreccia, 1931, p.340).

Peut être, en d'autres années, lorsque les fillettes étaient plus petites, leur a-t-on lu les deux mésaventures du diable rapportées comme Légendaire de Sarrola par Giustiniani (qui fut instituteur au village et à qui une plaque rend honneur sur le mur de la mairie) et dont le lyrisme romantique était propre à l'esprit des veillées autour du "fucone" ( le foyer) :

"Sous l'âpre caresse du vent qui souffle avec violence, les branches des oliviers et des érables se tordent convulsivement, crépitent et mêlent leur plainte funèbre aux hurlements du gros chien noir qui tire sur sa chaîne sous la fenêtre du presbytère. Une ombre immense, opaque, enveloppe le village de Sarrola Carcopino comme d'un linceul de mort pendant que ses habitants, serrés autour de l'âtre, restent mornes et silencieux..." (1934, p.15.).

Vendredi 2 décembre

Sujet - de voir quand votre mère est là, assise auprès de vous, et qui elle est penchée sur son travail vous la regardez et vous pensez à tout ce qu'elle a fait pour vous. Parlez de l'attitude de votre mère et des réflexions qui vous viennent en l'observant.

Le développement -

Le soir est fini. - Papa pris du feu lit son journal. Maman, assise, car travailleuse devant elle, écrit. Elle <sup>se dépêche</sup> écrit vite, mais cela n'empêche pas qu'elle écrit très bien. Quand à moi, assise, un livre devant moi, je lis. L'après de deux lire je regarde maman qui est en face de moi.

repetition du même mot

vous feriez mieux

" Ah si je savais à quel point me dis je. Mais en la regardant je pense à tout ce qu'elle a fait pour moi. Et est elle qui, lorsque j'étais petite m'a soignée, et inquietant au moindre petit rhume. Et est elle aussi qui m'a appris à parler et à marcher

de vous soigner davantage vous devriez

Nous trouvons dans cette rédaction du 2 décembre 1921 la seule trace, autre que photographique, qui nous soit parvenue de Paul :

"Mon petit frère, lui, a étalé tous ses jouets par terre et s'amuse tantôt avec son jeu de constructions tantôt avec son cheval, on l'entend alors pousser des exclamations, rire, puis, quand le sommeil le prend, il jette tout ça dans un coin. Quant à moi, je fais les devoirs que m'a donné papa qui ne veut pas me voir inoccupée pendant les longues soirées de décembre, bien que je sois en vacances".

L'institutrice a accordé un "7/10, assez bien". Notant que le devoir est "assez correct" mais "manque de description", elle proteste: "Et vos émotions ?!" Il est vrai que le sujet était centré sur la mère et "tout ce qu'elle a fait pour vous" ainsi que sur "des réflexions qui vous viennent en l'observant". Après l'énumération des nuits de veille à son chevet, des consolations et des tisanes, des inquiétudes au moindre rhume, du rôle maternel dans l'apprentissage du parler et du marcher, Antoinette termine sur ce qu'il semble que l'on attendait d'elle : "plus tard quand je serais grande, je travaillerai pour lui rendre une vieillesse douce et heureuse". Mais cela ne semble pas suffire : l'institutrice a barré la référence à l'âge adulte et au futur emploi et a ajouté à la phrase ainsi essentialisée et éternisée ("Plus tard je lui rendrai sa vieillesse douce et heureuse)" une injonction morale absolue: "par un dévouement inlassable", que confirmeront les "conseils à ma fille" que Jean écrit à Antoinette en 1943 quant au dévouement dû à sa mère, Lucie, après sa propre mort.

Maîtresse, sujet, rédaction sont en phase avec la sensibilité régnante et l'image de la mère, puisque *U Laricciu (rivista trimestriale di letteratura e arti regionalisti corsi)*, auquel Jean est abonné au moins entre 1927 et 1929, donnera dans sa livraison n°6 du 4° trimestre 1927 un article "Autour du *fucone*" (signé Fontana) consacré au foyer et à la mère corse dont le mot même, résume pour l'auteur la vie morale, la vie sociale, la psychologie du Corse", et dont l'appel fait accourir en foule "les image enchantées d'un monde où règnent l'harmonie, la tendresse, le bonheur". Bonheur qui, loin d'être dans "la fantaisie et le caprice égoïstes et la liberté sans contrainte" est au contraire :

"dans l'oubli de nous mêmes, la soumission à des devoirs, à des affections, à des dévouements qui, par l'influence de l'éducation, de la tradition, ont pénétrés en nous, sont à un tel point devenus nous mêmes que, hors d'eux, nous ne trouvons que trouble et douleur, et que, en les heurtant, nous nous blessons nous mêmes, nous outrageons notre nature, nous nous sentons parjures vis-à-vis de la race dont nous devrions être les porte flambeaux. Et nous voyons ainsi que le bonheur n'est guère possible que là où de fortes





AC.

116

traditions s'emparent de l'individu, s'incarnent en lui, le subjuguent, jusqu'à lui inspirer le don total de lui-même".

Sans doute l'institutrice attendait-elle une "émotion" digne de Fontana dont tout l'article serait à citer :

"Pauvres et saintes femmes corses, mères admirables, vous en qui s'exalte jusqu'au sacrifice le dévouement à la famille, vous êtres plus encore que les hommes, le symbole de nos traditions douces ou tragiques (...). Vous nous avez enfantés dans la douleur, vous nous avez nourris de votre substance, vous nous avez veillés durant de longues nuits, dans l'angoisse, vous avez souffert par nous dans votre chair", terminant par cet aveu de culpabilité : "car nous le savons bien, hélas, nous ne vous avons pas assez aimé".

Si, plus tôt, Kate écrivait cependant "aimer bien son village car c'est là que je suis née et c'est là que j'ai été élevée et c'est là aussi qu'habitent mes parents"<sup>332</sup>, c'était en précisant néanmoins "je ne voudrais pas plus tard y vivre mais aller ailleurs pour gagner ma vie et y retourner lorsque j'ai des vacances", position qui n'est pas sans traduire un état d'esprit nouveau qui fait que :

"de plus en plus la jeunesse abandonne les villages : les garçons se destinent à l'armée, à l'administration, aux carrières libérales, les jeunes filles aussi cherchent un débouché dans l'enseignement, le commerce, et les menus emplois rétribués par l'état" (Mémorial IV, p.328).

Kate choisira pour sa part un emploi de fonctionnaire à la préfecture (d'Ajaccio cependant) ; ses amies des Loges l'enseignement ou l'administration ; Antoinette penchait vers le commerce ou le secrétariat, leurs cousines (les trois filles de Josée) se marieront, d'autres resteront au village avec leurs parents ; les cousins du côté Carcopino rentreront dans l'administration à différents niveaux, leurs cousins à peine plus âgés n'étant, eux, pas revenus de la guerre. En 1927, d'ailleurs, on l'a vu, l'administration décide que "la suppression de l'emploi de l'adjoint de la dite école se justifie pleinement".

Il reste de ces "longues soirées de décembre" ou de ces "soirs après que le souper est fini" des dessins d'enfants, esquisses plus ou moins habiles de l'image de la mère, tracés appliqués du frère et de la soeur ou du profil de l'oncle Toussaint, dessins en pied de Lucie écrivant, profil magistral de Jean, délicat dessin des deux soeurs (nid d'un chardonneret ou dessin de



A.C.

de la main.

sur la main.

de la main.

de la main.

de la main.

de la main.

Bécassine) : un touchant port-folio d'émotions qui ont échappé à l'institutrice mais qui s'inscrit dans cette anthropologie de l'enfance évoquée plus haut.

#### 1.4. La mort de l'oncle curé

Si 1921 est l'année du certificat d'études primaires de Kate, c'est aussi celle de la mort de l'oncle curé, le 14 novembre. "Au nom du père et du fils et du saint esprit, ainsi soit-il. Né dans la religion catholique, apostolique et romaine", commençait l'oncle dans la première version de son testament (rédigée à Sarrola, où il est curé doyen de la paroisse, le 10/09/1918), déclarant vouloir "y mourir, demandant humblement pardon de tous mes péchés à Dieu, mon créateur, et à mon prochain pour le tort que je pourrais lui avoir fait au cours de la vie".

Il désigne pour légataire universel :

"mon neveu Jean B de la commune de Sarrola actuellement mobilisé en qualité de capitaine et son épouse Lucie née Carcopino. Je leur lègue tout ce que je pourrais posséder à mon décès".

La version définitive est rédigée devant notaire et témoins, à Bastia, le 26/04/1921, avant qu'il ne dicte ses "dispositions" au supérieur du couvent de San Jacinto dont il est devenu "l'aumônier modèle" selon sa rubrique nécrologique, le 6 novembre, quelques jours seulement avant sa mort. S'il lègue 800 francs (pour un ostensor) à l'église de Sari, le village familial où il est né le 12/01/1849, il "regrette de n'avoir pu faire quelque chose pour Mgr l'évêque et n'avoir pu accomplir ce que ma volonté aurait voulu" car, à l'image de sa vie "mes moyens ne me l'ont pas permis". Il demande à être enterré au couvent de San Jacinto di Lota, "un religieux de Lavasina chantera la messe et les prêtres du canton seront invités aux funérailles". Si Jean hérite des biens meubles, l'oncle donne son "service de table" à son neveu François Paravisini, ainsi que son "portrait à l'huile". 300 francs de meubles reviennent à Josée. L'argent que Jean retirera du titre de l'oncle sera donné à la mère supérieure "pour autant de messes que mon successeur célébrera pour le repos de mon âme". Ses effets d'église sont répartis entre Sari ("la chasuble en drap d'or"), Cannelle ("la noire"), Sarrola ("le reste du linge d'église"), les deux paroisses où il a exercé et sa paroisse d'origine. Après que son neveu "aura pris pour la famille ce qu'il croira à propos" de sa bibliothèque, il donnera aux religieux

---

<sup>332</sup>Fontana parle de "la plus respectée, la plus belle de toutes les traditions : celle de la famille (...) tyran impérieux et doux qui, pas à pas nous conduit à la tombe, et qui, en récompense de notre soumission, donne à

de Lavasina "la collection des *Bulletins de l'ami du clergé*", le reste "au grand séminaire pour être distribué aux élèves". Enfin :

"ce que j'ai à San Jacinto pourra être laissé au couvent. Une douillette que je n'ai porté qu'une fois sera renvoyée à la supérieure des religieuses de Notre Dame du Temple au Dorat. Elle pourra la donner pour des messes".

La mort le surprend sans qu'il ait pu solder toutes ses dettes ("il faut donner 12 francs pour un trimestre à *La Croix*"), pas même celles attendant à sa fonction ("dans mon registre il reste encore 6 messes à célébrer"), Jean est appelé à les régler. Il s'en acquittera scrupuleusement, puisqu'une lettre du 10/10/1929 signée de la supérieure de la *Maison Saint Hyacinthe de Lota près Bastia* (institut des franciscaines missionnaires de Marie) accuse réception de 200 francs pour faire dire des messes pour le repos de l'âme de Mr l'abbé Peretti dont la supérieure assure "garder toujours à la mémoire un bon et reconnaissant souvenir", les soeurs allant "souvent prier sur sa tombe", l'entretien de la dite tombe participant "aux mêmes soins que celles de nos soeurs". Nous avons déjà eu l'occasion de faire allusion à sa chronique nécrologique dans le *Bulletin franciscain* et la "courte mais douloureuse maladie" qui précéda sa mort. De la "carrière militaire à la milice ecclésiastique après la guerre de 1870, de l'excellent soldat de la France à l'excellent soldat du Christ, des travaux entrepris pour restaurer et embellir les églises matérielles à sa sollicitude pour le bien des églises spirituelles de ses vertus sacerdotales à son exquise délicatesse de sentiments, de son inépuisable générosité de coeur à une grande loyauté et très aimable aménité de caractère", tels que rapportés par la nécrologie, nous savons, par les quelques extraits de sa correspondance qui nous sont parvenus, peut être un peu plus et quelque peu autrement. La brièveté et la rhétorique avantageuse de l'exercice nécrologique ne correspondent pas forcément à ce que nous avons eu à en voir, même sans en juger. Mais l'essentiel de la comparaison entre notre corpus et cette notice d'une page nous semble exemplaire de la complémentarité (et des fractures) entre une anthropologie de l'acteur -telle que la révèle en partie la correspondance de l'oncle- et une anthropologie de l'observateur telle que la notice nécrologique la résume, ou telle qu'une analyse statistique pourrait réduire l'oncle à un de ses rôles : celui d'un jeune Corse de 21 ans (parmi 20000) ayant pris part à la campagne de 1870 ; ou celui du frère d'une mère morte en laissant des orphelins encore jeunes et à qui le statut de prêtre confère des

---

ceux qui surent se sacrifier à elle le bonheur " .

droits et des devoirs, voire une mission et un sacrifice d'éducation et de gestion. Il aurait sa place pour étudier l'objet inter-relationnel individu/famille/village (Sarrola entre 1890 et 1921) dans une approche inter et transdisciplinaire qui réunirait l'historien, le psychologue, le linguiste, le géographe, le sociologue et les acteurs contemporains pour reconstituer l'objet vécu de Sarrola. De cette époque, patchwork complexe d'économie, de politique, d'affection et d'émotions, de sacré et de conflictuel, dont le dessin par une fillette du village sous forme de quelques maisons aux cheminées fumantes, comme les photos vieilles, les lettres des uns et des autres, les PV de CM, les rédactions, une notice nécrologique, les comptes quotidiens d'un propriétaire ou le procès fait à un berger, voire la mort d'un indigent aux lisières de la commune en 1915, sont chacun un indice, une trace, un hologramme.

### 1.5. Les élections municipales de 1925 : tout un programme

En 1925, Jean est candidat à la municipalité, proposant un "conseil d'union et de progrès" qui se réclame de Landry, conseiller général, député de Corse depuis 1912, réélu en 1919 et en 1924, vice président de la chambre, ancien ministre de la marine (en 1920), "républicain de gauche" réélu avec Moro-Giafferi aux dernières législatives (1924) comme membre du "cartel des gauches" d'Hériot et Blum. Son adversaire, Pietri (successeur de Gavini) a, entre 1917 et 1924, accompagné Lyautey au Maroc pour organiser le budget de la colonie comme directeur général des finances. Il est élu pour la première fois comme député de la Corse sur la liste d'"union républicaine". Quant à ce choix politique de Jean, nous nous rappelons qu'il s'était rangé en 1906 du côté de Forcioli, "héritier" politique d'Arène, dont Landry peut être considéré à son tour comme l'héritier ; que Landry a animé le "groupe de défense des familles nombreuses" qui contribue en 1913 à faire voter la loi d'assistance aux familles nombreuses (laquelle sera fort bien accueillie en Corse), qu'il a suggéré le plan d'électrification de la France rurale dès 1921, et mène une action en faveur des plus défavorisés et des anciens combattants<sup>333</sup>. Son verrouillage du conseil général le rend de toute façon incontournable.

Le programme de l'équipe de Jean peut-il être réduit aux :

---

<sup>333</sup>Cette proximité d'intérêts est encore renforcée par le fait que Moro-Giafferi, un des candidats landristes a, en tant que lieutenant au cours de la guerre, bénéficié des voix des anciens combattants et que Landry a défendu les intérêts des fonctionnaires coloniaux lorsqu'il était rapporteur du budget des colonies.

"trionphantes tirades électorales concernant la pénétration du "progrès d'avenir" jusque dans les hameaux les plus reculés (et qui) a pour nom désenclavement, construction de routes, électrification, téléphone, extension du réseau ferré" (Mémorial, IV, pp.329-330),

ou à ces réalisations :

"toujours modestes en termes d'efficience économique mais revêtant cependant un caractère ostentatoire aux yeux des chefs de clans et de la population telle que Giudici (1997) les présente comme "étroitement prisonnière des visées électorales de telle ou telle personnalité" (p.118)<sup>334</sup>.

La lettre qu'un villageois, fonctionnaire à Paris, André Sarrola, adresse à Jean (le 21/01/1909), apporte quelque éclairage local. Elle est accompagnée de 100 francs, "petit apport financier au comité d'initiative pour restaurer notre village décadent" récemment fondé par Jean. Celui-ci a déjà constitué autour de lui une petite équipe, décrite par André Sarrola comme "une pléiade d'officiers et de gens compétents" à qui il regrette de ne pouvoir se joindre car il aurait pu "contribuer aussi par quelques conseils, ayant appartenu à l'armée avant la guerre à travers l'arme du génie, service des constructions", confirmant ainsi le rôle structurant dans l'appréhension, la gestion, et l'organisation villageoise, de l'exil militaire sur le continent ou aux colonies, dont l'exemple de Jean dans le canton de Béjofo ou tout au long de ses séjours nous avaient fourni l'image de l'apprentissage quotidiens. L'expéditeur affirme haut et fort son identité villageoise qu'un long séjour sur le continent n'a en rien entamée, voire à renforcé "Bien que depuis 20 ans j'ai vu Sarrola sans trop m'y arrêter, je suis avant tout du village et ne renie pas mes origines, tout au contraire".

Ce comité d'initiative – politique ? - de Jean déclenchera d'autres contributions -sous forme d'envois d'argent, de plants d'arbres pour la commune- de villageois vivant sur le continent et aux colonies, souvent accompagnées de nostalgie et de l'évocation d'un passé que les corses de la diaspora ne veulent pas croire définitivement enfui<sup>335</sup>.

<sup>334</sup>Il serait "moins important d'obtenir un équipement pour soi que d'en exclure le camp opposé (et que) à aucun moment la gestion n'est identifiée dans sa dimension globale qui la met au service de l'intérêt collectif" (id.).

<sup>335</sup>Même plus tard, en 1929, où Jérôme Ambrosini, à l'occasion d'une demande d'intervention auprès de son "très cher parent" devenu maire, évoque l'émotion agréable de "recevoir des nouvelles des siens" et le regret d'"il y a bien longtemps, presque un demi siècle, que je n'ai pas eu le bonheur de fouler le sol du pays natal et de parcourir les bois environnant Sarrola, d'aller en promenade jusqu'à Sari embrasser les parents", se promettant que "cette promenade, en compagnie des miens, je la ferai je l'espère un jour, lorsque la vie aura diminué son prix".

- La transparence

En premier, et dénonçant une habitude du "secret" des anciennes équipes, les suffrageants veulent que "les sessions du CM soient publiques et que la gestion en soit affichée à la porte de la mairie".

- L'adduction d'eau

La réalisation de la conduite des eaux dans l'intérieur de la commune devrait régler le lancinant problème des tours de distribution d'eau, lesquels, surtout en été, donnent lieu à des protections, passe droits et injustices débouchant sur des conflits réguliers et demandent à être réorganisés dans le détail, quart d'heure par quart d'heure tous les étés. En 1923 encore, la commune est en procès avec J.B.Carcopino, propriétaire du terrain du Piobbo sur lequel existe une source d'eau potable dont, proteste le plaignant, les habitants usent depuis plus de 30 ans sans aucune autorisation. L'affaire remonte même à 40 ans puisque le 24/08/1884, c'est le grand père de J.B.Carcopino (et son homonyme parfait) qui s'était déjà opposé à ce que l'entrepreneur chargé de la réalisation de la maison d'école et du clocher prenne de l'eau à cette même source, son opposition ayant, on s'en souvient, entraîné la cessation des travaux et un grave conflit à l'intérieur même de la municipalité dressée contre son maire (un parent de J.B.Carcopino) qui souhaitait abandonner les poursuites. Les parties opposées "désirant aujourd'hui éteindre les causes de différents et procès" parviendront, néanmoins après intervention du préfet, aux dispositions suivantes :

- M. J.B.Carcopino reconnaît à la commune le droit d'user de l'eau du Piobbo pour les besoins domestiques des habitants.
- Le propriétaire autorise la commune à canaliser la source et transporter l'eau sur le bord de la route d'intérêt communal n°1 Cuttoli-Vico (au dessous du hameau de la Trinité) pour y établir une fontaine publique avec abreuvoir dont les plans et devis seront dressés par l'architecte communal.
- L'excédent de l'eau provenant de la fontaine et de l'abreuvoir sera à usage exclusif de J.B.Carcopino.

L'équilibre réalisé était fragile. Une première fois rompu en 1923, il le sera à nouveau en 1933, toujours par J.B.Carcopino qui, après la réalisation de la fontaine, effectuera à son profit un nouveau captage... au dessus du captage communal. La partie, on le voit, est loin d'être gagnée, et le projet d'adduction d'eau doit être justifié par son utilité au niveau de "l'alimentation, l'économie domestique, l'hygiène et l'agriculture" dans une commune qui



connaît des manques d'eau estivaux jusqu'au 15 août, date à laquelle les orages traditionnels ramènent généralement l'abondance.

- Le cimetière et le Monument aux morts

Le troisième point concerne le cimetière, régulièrement dénoncé comme envahi de ronces et de cistes et méritant clôture (1903, 1905, 1909, 1910, 1911, 1914, 1915...), surtout depuis les pertes de la guerre, et l'érection d'un monument "si modeste soit-il, pour perpétuer le culte du souvenir de nos enfants tombés au champ d'honneur", préoccupation largement évoquée en Corse par les groupements d'anciens combattants dont "la pléiade d'officiers" de l'équipe municipale offre un échantillon, et qui vise à instaurer un trait d'union, à la fois sacré et profane entre le passé et le futur du village, verticalisation d'un lien désormais difficile entre la communauté de vie traditionnelle et l'irruption de la modernité. Nous y reviendrons lors de son inauguration en 1929 mais pouvons signaler d'ores et déjà dans ce mouvement du souvenir, leur vision de la Corse des survivants de la guerre qui, au nom de "la place que notre petite patrie a été appelée à tenir dans cette guerre mondiale nous permet de vouloir qu'elle entre un jour dans cette phase de prospérité" selon les vœux du *Petit Bastiais* du 23/06/1918. L'érection du monument aux morts au centre institutionnel/républicain/religieux du village, entre la mairie, l'école, l'église et le cimetière (sans oublier un bar), comme pour y concentrer le passé le présent et l'avenir, alliée à la réfection du cimetière, est toute symbolique de la conjonction d'un passé douloureux et sacrificiel et d'un avenir souhaité prospère, dans les métaphores même : "Ces branches de l'activité humaine qui sont chez nous à l'état de broussailles, il faudra bien se décider à les élaguer, si nous voulons les sortir de l'ornière et faire fructifier la fertile et bienfaisante moisson" de ceux qui ont semé la "bonne semence" (de leur vie) sur les champs de bataille", exigeant "des hommes, des hommes, et toujours des hommes" (*Petit Bastiais*, 23/06/1918) (même si, sur la commune, le nombre des naissances des garçons se réduit à... trois).

L'état d'esprit oscille entre le "j'accuse" d'Abel Gance tourné pendant les derniers mois de guerre, qui fait surgir dans la dernière scène les morts de leurs tombes pour voir si les vivants se sont montrés dignes de leur sacrifice, et cet oncle dont parle Arrighi (1988, p. 89) qui, ne pouvant s'engager avant l'armistice s'en était trouvé humilié et à qui "il était resté une jalousie pour ses aînés, les vivants et les morts".

- La traverse de Sarrola et le réseau de chemins

Le 4° point propose l'assainissement et l'embellissement de la commune, reprenant le projet cinquantenaire (1873) de réalisation de la traverse du village, de l'amélioration de la liaison entre les deux hameaux de Sarrola et Carcopino avec adjonction d'arbres et, plus généralement, la question de l'entretien et de l'amélioration du réseau de chemins, avec une notation sur le respect de la propriété que la diminution des emblavures et l'expérience de Jean en tant que juge de paix ne peut que rendre sensible, flattant ainsi les propriétaires et fustigeant les bergers.

- Revendications

Une revendication éducative très générale et une insistance particulière sur l'oeuvre "sacrée" de la société de secours mutuel communal, "soustraite à toute influence politique" (sous entendu à l'opposé des listes municipales d'indigents d'une certaine équipe et d'une certaine époque), viennent clore un programme à la fois dans la continuité de la gestion communale et somme toute ambitieux au vu des lenteurs d'exécution du passé.

- La liste de Jean

Regroupant d'anciens militaires en retraite (25), des propriétaires (4), des retraités (4), un cordonnier et un huissier, la liste de Jean représente une frange âgée (et d'expérience ?) du village, les intérêts des propriétaires et des pensionnés, notables nouveaux venus tardivement à la politique et qui, en l'absence de jeunes, veulent :

"dresser le cahier des revendications de la petite patrie et le présenter sans ostentation mais avec une légitime fierté à la mère patrie qui sera reconnaissante" (*Petit Bastiais*, 23/06:1918).

La place même des anciens combattants au sein de l'équipe municipale est à lire comme une marque de "confiance à la république", un appel à "bannir de notre coeur le *"Corsica non avrai mai bene"* (Corse, tu ne seras jamais plus heureuse)" et une demande de reconnaissance des "nobles sacrifices et des éminents services que la Corse lui a généreusement consenti" (id). Le conseil "d'union" répond également au souci de faire table rase du passé :

"Partant, plus de discordes intestines, plus de ces luttes homicides qui, autour de chaque clocher ont tué le progrès naissant. Les préjugés auront vécu, ainsi que les questions de

## VALLÉE DE LA GRAVONA



### SARROLA-CARCOPINO

#### Le conseil municipal de... 1925

Cette photo de famille, reproduite par notre collaborateur et photographe Jo Mignucci, représente le conseil municipal de Sarrola-Carcopino de... 1925! A l'époque, l'assemblée communale était présidée par M. Jean B.

Outre les membres du conseil, figurent également des supporters. Certains sont décédés, comme le premier magistrat municipal, par exemple. Mais d'autres sont encore vivants. Ce n'est donc pas sans une émotion certaine qu'ils se reconnaîtront sur ce cliché.

Cette année de l'A.S.C.S.

personnes. Les intérêts mesquins de l'individu ne feront plus obstacle à l'élaboration et à l'éclosion féconde des programmes intelligemment établis dans l'intérêt général" (id.).

Sachant que l'article du *Petit Bastiais* (landryste) est une présentation du rôle (positif!) joué par Landry pendant les hostilités, nous voyons comment le programme de la liste de Jean s'inscrit à la fois idéologiquement (comme la demande légitime de reconnaissance des sacrifices corses par la France et de compensation de ses retards économiques); politiquement (dans le soutien à une nouvelle majorité de gauche, avec la victoire du cartel aux législatives de 1924 et l'élection de Landry et Moro-Giafferi); enfin, localement (comme un soutien et une affiliation au conseil général, dominé par Landry et les landrystes).

La position est tout à fait "opportuniste" dans le sens où elle s'inscrit dans une conjonction de majorité politique tant locale que nationale -rare en Corse- et dans la stratégie d'une efficacité optimale entre tous les rouages (politiques, ministériels, administratifs) nationaux et locaux (ministère/assemblée/commissions/conseil général/commune de Sarrola), justement en conjonction en cette année 1925.

- La première victoire électorale

La liste de Jean est élue le 3 mai 1925, le conseil installé à la mairie. Pour 200 votants, la liste recueille de 102 à 108 voix, la liste adverse de 95 à 98, sans que l'on sache si, à l'occasion de cette passation de pouvoir *partitone/partitellu*, il y eut manifestation et coups de fusil que des discours ultérieurs de Jean condamnent, et ces chants électoraux de victoire à l'image de celui rapporté par Salvadori (1936, p.48) :

*"Eramu lu partitellu/ava simu u partitone/l'avvemu e la tenimu/la sciarpa cu lu stampone/noi ci simu rivoltati/chi aviamu raggione/Pan! Pan Pan Pan! Pan!/ eviva noi/a bassu calavrone e squincu seccu !/ Pan! Pan Pan Pan!/ tombula, tombula cecca !".*  
(Nous étions le parti d'opposition, maintenant nous sommes le parti majoritaire, nous tenons l'écharpe et le tampon, nous nous sommes révoltés, nous avons raison, Pan! Pan Pan Pan! Pan! Vive nous! (...))

#### 1.6. La situation politique nationale : la "valse des cabinets"

Mais la situation politique nationale évolue déjà. Six mois à peine après la victoire électorale de Jean aux municipales à Sarrola, le 26 novembre 1925, les socialistes rompent leur alliance avec les radicaux : c'est l'éclatement du Cartel des gauches. Le 28, Briand forme

le gouvernement, le huitième sous sa responsabilité, le troisième de l'année (il est le seul ministre qui se soit maintenu depuis deux ans). Le 23 juin 1926, il doit former un nouveau cabinet. Caillaux, doté d'une vision résolument libérale et financière, est nommé aux Finances, mais la création d'impôts nouveaux n'empêchent pas l'effondrement du franc, à son cours le plus bas dès le 8 Juillet (1 dollar = 49 francs; 1 livre = 243 francs), entraînant dès le 17 la chute du cabinet Briand et la constitution du 4<sup>e</sup> cabinet Poincaré dit d'Union Nationale<sup>336</sup>. La dépréciation de la monnaie nationale sur le marché des changes paraissait irréversible depuis que le conseil des régents de la banque de France a révélé que l'état avait crevé le plafond de la cumulation fiduciaire. Au début de l'été 1926, les gens se précipitent aux guichets des caisses d'épargne pour retirer leurs économies. Des queues se forment devant les banques et les trésoreries. Ni Caillot ni Loucheur ni Peret, qui défilent au ministère des finances, ne peuvent enrayer la crise. Le jour même de la formation du cabinet de Poincaré, rappelé dans l'urgence, le 23 juillet, la livre retombe à 208 francs, le 27 à 196. Le nouveau gouvernement d'union nationale va des radicaux à la droite modérée et incarne la "concorde" à laquelle aspirent les français. Le vote d'un train de mesures fiscales le 3 août et la création d'une caisse autonome d'amortissement de la dette publique, le 10, appuient le rétablissement financier. En décembre, la monnaie est stabilisée à 124 francs pour une livre. Landry est toujours député avant de devenir en 1928 rapporteur d'un projet de loi concernant les retraites ouvrières et paysannes et les assurances sociales, et de déployer une intense activité au sein de la commission des finances. Doumer, ancien gouverneur d'Indochine ("relation" et "petit parent" de Jean par les Carcopino), a été appelé de la présidence de la commission des finances du Sénat au ministère des finances dans le cabinet Briand avec lequel il tombe en mars 1926. Il est néanmoins élu député gauche radicale et radicale socialiste en Corse début 1927, avant d'accéder la même année à la présidence du Sénat. Pietri devient sous-secrétaire d'état aux finances et Moro-Giafféri siège à la commission de la marine. En Corse, le conseil général est toujours aux mains de Landry.

---

<sup>336</sup>Les "années folles" de Paris, le carrefour Vavin-Raspail-Montparnasse devenu "nombri du monde" selon Miller n'atteignent pas Sarrola, où Jean serait plutôt sensible aux deux expéditions françaises automobiles qui refont ses périples coloniaux dans l'autre sens (1923 : transaharienne jusqu'à Tombouctou; 1924 : croisière noire à Madagascar pour relever les "ultimes manifestations des coutumes africaines"), à l'occupation de la Ruhr en 1923 et son évacuation en 1925 à la suite de la conférence de Locarno, et surtout à la "valse des cabinets" qui

## 1.7. Les premières réalisations

Dès le mois de mai 1925 le préfet relance la mairie pour le projet relatif à l'extension du réseau téléphonique en Corse : Sarrola pourrait profiter du bureau télégraphique existant déjà pour limiter la dépense à l'installation des appareils téléphoniques, le préfet faisant valoir comme atout de ce progrès la "facilité de traitement des affaires commerciales et industrielles" et la possibilité de "prévenir le médecin en cas d'urgence". Comme toujours, serait-on tenté de dire, il faudra du temps : (davantage, semble-t-il que les seuls temps administratif, financier, budgétaire et de la réalisation) pour que la ligne soit inaugurée, en avril 1927. Fête à laquelle s'excuse de ne pouvoir assister le Dr Cuttoli, conseiller général (et médecin de famille de Jean), malgré son "vif désir de se trouver à Sarrola après demain dimanche pour fêter avec les amis (politiques sous entendu) l'inauguration de la ligne téléphonique". Il recommande cependant à son :

"cher ami Jean de vouloir bien demander lui-même, au moment de l'ouverture de la ligne, la communication avec M. le préfet et ensuite avec M. le directeur des PTT, pour les remercier, au nom de la population, d'avoir bien voulu vous faire partager ce nouveau progrès",

Et indique par là même que l'honneur de l'inauguration lui serait revenu, mais qu'en son absence il la délègue à Jean (qui aura été ainsi le premier habitant à utiliser la ligne téléphonique de Sarrola) en lui indiquant par la même occasion la rhétorique officielle à utiliser.

Malgré ce "nouveau progrès", la mairie ne va pas moins réclamer le rétablissement de l'appareil télégraphique, le justifiant par la nécessité, en cas d'interruption du circuit téléphonique (fréquentes à entendre l'assemblée réunie en juillet 1928), de pouvoir utiliser le circuit télégraphique. Ce à quoi l'administration répondra qu'elle a :

"décidé de substituer complètement la transmission des télégrammes par téléphone à la transmission par télégraphe et que de ce fait les craintes de votre assemblée en ce qui concerne les interruptions du circuit téléphonique ne sont pas justifiées (parce que) les fils téléphoniques et télégraphiques suivant les mêmes parcours sont affectés par les mêmes causes de dérangement".

---

fait succéder Painlevé à Painlevé (1925) puis Briand à Briand, jusqu'au ministère Poincaré mettant un terme à la panique financière, à son comble en décembre 1926.

Par ailleurs, "il est pris bonne note des doléances de la population en ce qui concerne l'interception par le public des communications télégraphiques transmises par téléphone", évoquant quelques scènes de Western ou l'escalade par des sujets indécents des poteaux de bois transportant "le fil qui chante" à des fins d'indiscrétion, ou pire.

### 1.8. Le dossier de l'adduction d'eau

C'est la réalisation de l'adduction d'eau qui est la plus révélatrice des deux visages de la politique corse : sur l'île et à Paris.

En 1926, le devis d'estimation est mis en chantier parallèlement à l'établissement du tableau des chemins vicinaux ordinaires classés de la commune. Le 5 octobre le dossier est bouclé par l'ingénieur des TPE Vincent. Le 8 le dossier est envoyé à la préfecture. Il y est reçu à 10 heures et soumis à la commission à 2 heures. En décembre devant le silence de la commission des finances, Jean met en route la machine politique corse au niveau national.

- Les démarches

Le 21 décembre, E. Sari, maire de Bastia et sénateur de la Corse<sup>337</sup> fait état d'une intervention auprès de Mr Dabat en faveur de la demande de subvention, assurant de sa prise en compte à la prochaine commission de répartition. Le 24, c'est Landry qui, depuis la chambre des députés, assure qu'il fera tout son possible au ministère de l'agriculture "pour votre adduction d'eau". Le même jour, J. Giordan, sénateur de la Corse (adversaire politique de Landry) accuse réception de la lettre de Jean et en reconnaît l'intérêt pour l'hygiène et la prospérité, en foi de quoi il est intervenu "de façon pressante" auprès du ministre de l'agriculture, assurant le maire de son absolu dévouement et concours. Le 26 décembre, Sari assure qu'il vient de faire "de nouvelles et très actives démarches auprès du ministre en vue de l'allocation de la subvention", joignant ses vœux manuscrits pour l'année 1927. Le 28 décembre, le secrétaire de Pietri assure que la lettre lui sera remise dès son retour (du Maroc), dans les premiers jours de janvier, "une demande très pressante étant d'ores et déjà effectuée en son nom auprès du ministère de l'agriculture". Le 4/01/1927, le ministre de l'agriculture répond au sénateur Giordan que la demande de subvention est soumise à l'instruction

---

<sup>337</sup>Depuis 1921 ce "touche à tout" de la politique passe avec un égal bonheur du budget des TP à l'administration locale et départementale, de la commission des colonies à celle de l'air ou des finances. Il a laissé en 1924 son nom à une importante loi relative aux avantages de carrière des fonctionnaires mobilisés pendant la guerre.

réglementaire. La commission spéciale de répartition des fonds du Pari Mutuel se réunira en mars 1927 et ne manquera pas de l'examiner avec un intérêt tout particulier. La même lettre est envoyée le même jour à "Paul Doumer, sénateur, ancien ministre" avec l'annotation manuscrite que la décision est transmise au maire de Sarrola. Le 6 janvier, depuis la chambre des députés, Caïtucoli, député landryste, accuse réception d'une lettre de Jean à qui il assure qu'une démarche a été faite aussitôt pour l'obtention d'une subvention maximale, souhaitant donner d'ici peu réponse conforme au désir de ses administrés et assurant le tenir au courant. Le 8, Giordan écrit du Sénat que l'affaire est en bonne voie, regrettant que la commission se réunisse seulement en mars car "nous aurions pu profiter des bonnes dispositions actuelles pour activer sa réalisation". La gauche vient en effet de gagner du terrain aux élections sénatoriales en remportant 9 sièges supplémentaires et Doumer, président de la commission sénatoriale des finances, réélu comme Giordan sénateur de la Corse, accède à la présidence du Sénat par 238 voix sur 273 votants. Giordan assure qu'il suit l'affaire et y veillera avec tous les soins. Le 14 janvier, Sari reçoit du ministre de l'agriculture l'avis que la demande de subvention sera soumise en mars avec "un intérêt tout particulier". Ce courrier est adressé le même jour à Pietri qui le transmet à Jean avec l'ajout manuscrit de ses "sentiments dévoués". Le 15, le même courrier est adressé à Caïtucoli qui le retransmet à Jean avec la même formule manuscrite. Le 27 janvier, c'est Doumer, nouveau président du Sénat qui reçoit le courrier du ministère et le fait suivre à Jean, annoté d'un "tout dévoué". Enfin, le 29, Moro-Giafféri, député, ancien sous secrétaire d'état, transmet son exemplaire (avec "amitiés") à Jean. Ainsi, trois sénateurs et trois députés suivent l'affaire en ce mois de janvier 1927, en attendant la réunion de la commission que Doumer annonce à Jean se tenir finalement le 12 avril, précisant qu'il est "informé à titre confidentiel qu'il y a toutes chances que vous obteniez satisfaction" et que "c'est aussi confidentiellement que je vous en fais part". Jean retourne au président du Sénat ses remerciements pour son information. Le 9 avril, la subvention est accordée. Mais, "en raison de l'exiguïté des ressources de la commission", elle est de 43750 francs au lieu de 114000. Cependant, dans la lettre du 9 avril que le ministère de l'agriculture transmet à Sari, Moro-Giafféri, Giordan, Caïtucoli et Doumer, il est assuré que "l'affaire sera représentée lors des réunions ultérieures en vue de l'attribution du complément de ce subside partiel". Toutes ces notifications sont transmises au maire de Sarrola avec des "sentiments dévoués" par le président du Sénat et, par le sénateur Giordan, avec la promesse de la "saisie de la commission dès la première réunion". Le tiers environ de la subvention attribuée, il



faudra attendre le mois de décembre pour relancer les pressions en vue de la prochaine commission.

- Les travaux

Sur place, à Sarrola, entre l'attribution du premier tiers de la subvention et la prochaine réunion de la commission, les travaux ont commencés, le 5 octobre 1926. Ce sont les familles elles mêmes qui participent, par exemple, au captage de l'eau potable au Forcalo. Ce n'est pas une mince affaire car il s'agit avant tout de ménager les droits des propriétaires et de confirmer les usages qui s'y rattachent. Sur son carnet, Jean note que :

"La propriété dite Forcalo ou Chiosello où se trouve la source à capter dite Viduccio appartient à Charles et Jules Batistelli qui leur est échue comme quart disponible dans le partage. L'eau de la source est en commun pour les familles. A Pellicini a droit d'arrosage pour la châtaigneraie. P Pietri prétend avoir un droit d'arrosage du jardin qui se trouve en dessous. Lors du partage de la propriété en 1914, la Chiosella avec châtaigneraie et maisonnette a été évaluée par l'expert Jean Catelaggi 1500 francs. La superficie de la Chiosella est d'environ 4 décalitres de blé (4 ares), y compris le terrain occupé par les chataigners (au nombre de 20). Les terres arrosables appartenant à A Pellicini (Amborciola) sont d'environ 5 ares et 50 chataigners. La propriété et la source peuvent être évaluées environ 5000 francs pour chacun soit 10000. La commune peut offrir 5000 francs pour la source, Charles et Jules Pellicini restant ainsi propriétaires de la propriété".

La distinction reste donc nettement établie entre propriété du terrain, de la source, et usage de l'eau. La correspondance entre les anciennes mesures locales<sup>338</sup> et les mesures officielles permet une évaluation relativement facile et la transaction semble s'être faite sans tension, si on la compare au conflit entourant le captage de la source du Piobbo<sup>339</sup>.

Les fouilles de captage commencent le 10 octobre par ... un apéritif (payé 11 francs 30 par la commune). Elles comporteront 6 jours de travail, soit 6 "ouvriers", 6 hommes "ne demandant rien" ainsi que des "volontaires". Elles continuent jusqu'au samedi 22 octobre avec interruption pour apéritifs, les 13, 15 et 17 ; pour mauvais temps, le 19, où l'eau apparaît à 4 mètres et où un apéritif de 10.70 francs récompense le travail. La récapitulation des travaux pour le mois d'octobre est listée par Jean nominalement : 48 jours de travail conclus par un

<sup>338</sup>Evaluation de la parcelle par son rendement comme mesure de sa superficie et non comme surface arithmétique.

<sup>339</sup>Le captage de la source du Pintone, en 1895, pour être conduite sur plus de 500 mètres à Sarrola. "sur une des places publiques les plus centrales" (Piazza Majo au hameau de Sarrola) n'avait, lui aussi, provoqué aucune contestation. Il est vrai que "la population toute entière" avait "tellement reconnu l'utilité d'avoir une fontaine dans le village" qu'elle était "disposée pour l'obtenir à faire les plus grands sacrifices" (31/01/1895).

apéritif aux familles de 49.50 francs. Les travaux reprennent en novembre (du 3 au 30), comptabilisent 68 jours de travail évalués à 1360 francs, le mauvais temps du mercredi 23, jeudi 24 et du 30 ayant interrompu l'aménagement du captage.

Le 6 décembre 1927, Doumer signale à Jean une nouvelle intervention auprès du directeur des Eaux et Forêts pour le complément de subvention. Le 15, à la réception d'une lettre de Jean, c'est le sénateur Sari qui s'empresse d'intervenir. Le 17, le ministère de l'agriculture annonce à Doumer que la demande de subvention sera présentée à la commission spéciale début 1928. Trois cartes de vœux personnelles de Landry, Sari et Doumer à Jean, font le lien entre les années 1927 et 1928.

1928 commence par une lettre du ministère de l'agriculture à Sari indiquant "grand espoir d'obtenir votre subvention". "Cette lettre est une promesse" ajoute-t-il avec ses "amitiés". Le 10 janvier, Sari la répercute à Jean, précisant qu'il espère un heureux résultat et qu'il se tient "toujours à votre disposition pour tout ce qui pourrait vous être agréable, tant au point de vue de l'intérêt de la commune que des questions intéressant vos amis".

Il semble que le fonctionnaire du ministère de l'agriculture qui promettait "grand espoir" à Sari, le 4 janvier, se soit quelque peu avancé, puisque, le 5 avril, le directeur général des Eaux et Forêts se dit tout disposé à donner des suites à la demande appuyée par Doumer mais que le dossier technique "vient juste de lui parvenir" et que d'autres demandes plus anciennes priment sur lui. Le directeur ne saurait statuer dans l'instant mais assure que la recommandation de Doumer n'est pas perdue de vue et qu'une "décision favorable" sera donnée "dès que les circonstances le permettront". Doumer transmet cet avis au maire de Sarrola, qui ne peut que ronger son frein. Enfin, le 6 juillet, le président de la commission spéciale du Pari Mutuel pour les adductions d'eau potable annonce que la commission a admis au bénéfice de la subvention la partie de la dépense qui n'avait pu être retenue auparavant (52600 francs). La notification envoyée ce jour à Giordan, Landry, Pietri et Doumer est transmise à Jean avec les "sentiments très dévoués" de Landry, un "mon cher maire et ami, je vous communique ceci qui vous fera plaisir. Amicalement" de Pietri, un "heureux de vous annoncer cette bonne nouvelle. Sentiments les meilleurs et très dévoués" de Giordan, et le traditionnel "transmise à Mr B par son tout dévoué Doumer". Le 14 juillet, Jean, sans allusion au symbole que constitue ce jour, exprime personnellement tous ses remerciements et sa reconnaissance au président du Sénat, l'assurant de son respectueux et entier dévouement. Il faudra cependant encore attendre le 14 février 1929 pour que le hameau de Mandriolo

bénéficie d'une subvention aux mêmes fins adduction d'eau après intervention de Jean auprès de Sari et ... 1938 pour que le hameau de Carcopino soit lui aussi alimenté.

Le 27 juin, X. Catelaggi, un Sarrolais qui a ses entrées auprès de Landry, écrit sur papier à tête de la Chambre des députés, une lettre consacrant la reconnaissance des efforts de Jean et de son équipe. Il y "espère que les travaux de canalisation commencés se poursuivront à la satisfaction de tous et que notre village aura enfin des fontaines dont nous pourrions dire en avoir entendu parler depuis notre jeune âge", insistant ainsi sur la lenteur des réalisations (une trentaine d'années pour les fontaines : premier captage en 1895, une soixantaine pour la traverse : première mention 1873 et réalisation en 1936)<sup>340</sup>. "C'est dire, mon cher Jean, continue Catelaggi, que tout arrive quand on sait attendre et que chaque chose demande son temps". L'inventaire des réalisations suit : l'érection du monument aux morts, les plantations d'arbres (signalées en 1927 par l'agent voyer, elles vont se poursuivre jusqu'en 1935), la réfection des routes et, enfin et surtout l'eau potable dans le village (en cours de réalisation) puisque les travaux de canalisation, aux dires mêmes de l'épistolier ont seulement "commencé". Ce sont "des réalisations palpables que nul ne peut vraiment contester et que tes adversaires comme tes amis doivent à ton dévouement à la cause communale et à ta ferme persévérance".

Si ces réalisations rectifient quelque peu la perception du "village décadent" de la lettre où André Sarrola (21/01/1921) soutenait le "comité d'initiative" formé par Jean, les réserves de ce même épistolier ne manquent pas de venir :

"Certes il y a beaucoup à faire pour embellir le village, lui donner un aspect moderne et changer complètement la mentalité de ses habitants en pratiquant une politique d'union, la seule à mon avis qui doit triompher et permettre d'obtenir tout ce qui est possible dans l'intérêt de tous. C'est d'ailleurs ce que tu fais depuis quatre ans et je t'en félicite, n'ignorant pas qu'il n'est pas toujours facile de contenter tout le monde et son père, comme dit le vieux proverbe, *a cuntenta a tutti...*".

### 1.9. Le public et le privé

Le carnet personnel (1925-1927) de Jean mentionne, auprès des décomptes afférents au dossier des travaux d'adduction d'eau, un ressemelage de chaussures, l'achat de café, de punch, des prêts personnels, des journées de travail sur ses propriétés, des chaises à réparer.

<sup>340</sup>L'agent voyer réclame au CM la somme de 1000 francs pour l'aqueduc de la traverse, "montant à Sarrola le 10 Février pour tracer avec Mr Bardini, maçon, l'ouvrage en question". Le projet de lavoir couvert de l'Umbria

Ces carnets témoignent que le conseil délibère déjà pour l'emplacement du monument aux morts: le tournant de Ste Marie, un instant avancé, étant déclaré dangereux. On projette également l'installation de boîtes aux lettres et d'une enseigne devant le bureau de poste (dont on augmente le loyer), l'entretien du cimetière devient régulier. Encadrant la fête de Toussaint, dans la nuit de laquelle "le spectacle des bougies allumées littéralement étoile la campagne" (Guide Bleu, Corse, 1997, p.46). J. Miniconi y travaille deux jours avant et deux jours après, tout comme Baptiste Batistelli les 3 et 4 novembre. Jean se renseigne sur les dates du rôle des prestations au percepteur, le mandat à établir pour la subvention accordée à l'école du Mandriolo. Sur ce carnet 1925-1927 se mêlent les notations attenantes à sa fonction de maire (arrêté préfectoral du 20/06/1923 réglant les indemnités de logement aux instituteur et institutrice, les travaux d'empierrement nécessaires à l'entrée du village), la réalisation locale de ces travaux (tant de journées pour Jean Catelaggi, tant pour J. Miniconi devant chez Xavier, à La Tour, ou pour paver le passage Teppa, devant chez Jean), le budget de 1926 (recettes : 11420, dépenses : 10587.44, excédent : 832.56), le budget additionnel de 1925 (recettes : 13959.97, dépenses : 3777.40), les comptes administratifs, les salaires des gardes champêtres (9200), du secrétaire de mairie (200), le coût de l'entretien et du remontage de l'horloge (25), le balayage de l'école (50), le facteur télégraphiste (50) et... l'écharpe de maire (97.40 francs). Y figurent encore les mandats envoyés, mais aussi l'argent prêté personnellement, "l'achat de vin chez Mr Piani à Cannelle pour envoyer à Edouard sur le continent (129 litre à 2.50 francs plus transport jusqu'à Nice = 385 francs)", le calcul de ses droits de pension, l'arrosage des arbres, les surfaces de ses propriétés. En août, il faut établir l'ordre de répartition de l'eau de l'Alzeli.

Entre temps, le 12/10/1926, alors que le dossier d'adduction d'eau est entre les mains des services préfectoraux avant d'être adressé à la commission des finances à Paris, Josée meurt, à 54 ans. Elle laisse 3 filles, toutes âgées de plus de 20 ans, et un veuf. Nous avons laissée celle qui fut la plus proche des soeurs de Jean par l'âge et par l'affection, "fatiguée" par sa dernière grossesse en 1904, après laquelle elle se rendit aux bains de Guagno avec l'oncle curé. Epargnée par la guerre (car n'ayant que des filles), elle partagea à n'en pas douter le deuil de sa soeur Laurine qui y perdit deux fils. Son mari, Charles Sarrola, lui surviva jusqu'à la seconde guerre mondiale tout comme ses soeurs (Palme, 1941 ; Laurine, 1944) et, plus tard encore, son frère (1951).

---

avance lui aussi, même si les honoraires 1925-1926 pour les deux premiers murs n'ont toujours pas été perçus.

Le 3 septembre, encore, Jean faisait réparer le réservoir du jardin (réalisé par l'oncle curé en 1899) par J Catelaggi, qui y consacra 4 journées et demi et 8 kilos de ciment. Passé de la prouesse guerrière à la respectabilité notabiliaire communale, Jean assoit civilement en ces années son honorabilité, si l'on entend par là à la fois l'estime qu'un individu a de lui même (à travers ses propriétés et le sentiment de sa propre valeur) et celle que les autres ont de lui.

A 20 ans, Kate a terminé ses études à la Maison d'éducation de la légion d'honneur<sup>341</sup>. A travers les leçons de philosophie ou les dissertations, les cahiers de Kate portent dans les marges des dessins et poèmes. La fillette de "14 ans"<sup>342</sup> a grandi.

"A nous, pour qui la vie est sombre ou sérieuse  
dit nous ce qui t'enchanté ô fillette rieuse  
et fait d'un tel éclat briller tes yeux luisants  
sans nul souci du temps et des rides qu'il creuse  
ô joie adolescente, ô jeune grâce heureuse  
dit nous quel grands bonheur rit à tes 14 ans"

Entre l'uniforme de l'école qui trouvait un écho dans le film "*Mädchen in uniform*", vantant à la même époque la tendresse de l'amitié féminine, et le "certificat de bonnes vie et moeurs" que doit lui fournir son père pour qu'elle présente un concours pour un emploi de rédactrice à la préfecture d'Ajaccio (qu'elle obtiendra en janvier 1929), on trouve tout un carnet des adresses de compagnes de l'école avec qui elle entretiendra des relations épistolaires suivies, ainsi que des témoignages d'amitié profonde, en particulier d'une camarade :

"Je crois qu'au fond je t'aime d'une manière différente que celle avec laquelle j'aime mes compagnes, même si après tout nous sommes élèves des Maisons et en avons la mentalité (...). J'espère bien qu'un jour tu te rappelleras notre classe *Nacarat* où nous avons commencé à nous affranchir d'une certaine légèreté et naïveté et où nous avons acquis un commencement de personnalité".

On y relève des dessins de jeunes filles "romantiques" découpés dans des revues, des publicités pour des crèmes de soins et des produits de beauté, un recueil contenant les grands

---

Enfin, concrétisation du 4<sup>o</sup> point du programme municipal, l'agent voyer fait procéder à la plantation d'arbres.

<sup>341</sup>dont un reportage photo de Paris Soir, en 1932, lors d'une visite du président Lebrun, offre quelque idée : uniforme, discipline, emploi du temps rigoureux.

<sup>342</sup>Titre d'un poème orné d'un dessin du profil sévère d'un professeur ou d'une surveillante

succès de la radio<sup>343</sup> qui à la fois chante les "facilités" de la vie parisienne et ramènent Kate "Là bas" (paroles de Bertal-Maubon, musique de Léon Raites : "Là bas j'ai laissé tout mon coeur, là bas j'ai laissé mon bonheur ..."). Une liste de ses lectures d'auteurs contemporains fait apparaître, parmi Maeterlinck et Kessel, les romans de Carco, son oncle (dont un ticket d'entrée indique qu'elle a assisté à une conférence, le 22 mars à 21 heures, salle des fêtes de l'Hôtel de ville à Paris), mais aussi le scandaleux "La garçonne" de Victor Marguerite, itinéraire d'une marginale défendant l'égalité des sexes qui a valu à son auteur d'être exclu de la légion d'honneur... (et de vendre depuis 1922 plus de 1 million d'exemplaires), "L'épitaphe", de Jacques Chardonne, "Suzanne et le Pacifique" de Giraudoux, "Thérèse Desqueyroux" de Mauriac. Toute une littérature vantant une femme revendiquant son indépendance, dans un contexte de développement du féminisme : exploits sportifs ou d'aviatrices, figures emblématiques de Coco Chanel ou Joséphine Baker, premier réfrigérateur à domicile... Egalité des sexes acquise parallèlement à l'école qui ouvre désormais aux jeunes filles les carrières où la possession du baccalauréat est nécessaire, premier vote des femmes en Belgique, films de Louis Delluc, Von Stroheim, Lherbier et Germaine Dulac (dont *La coquille et le clergyman* sur un scénario d'Artaud cause quelque scandale en 1927), la *Jeanne d'Arc* de Dreyer en 1926 -alors que le cinématographe n'arrivera à Sarrola, et à seules fins "de séances scolaires et publiques en vue de la formation professionnelle, l'enseignement et la propagande agricole", qu'en ... 1936.

Bref, Kate est rentrée de Paris avec une culture "moderne". Elle n'en a pas pour autant oublié le village, où elle remonte à l'occasion et où nous avons d'elle quelques photos d'attitudes studieuses ou plus décontractées, bouclant ainsi par sa vie même le poème des "14 ans" :

"Je le connais ton songe de palais ou chaumière  
c'était n'est-il pas vrai des lieux pleins de lumière  
au ciel bleu des oiseaux, des parfums, des couleurs  
et la vie était belle en ce pays magique  
et tu t'y promenais au son de la musique  
et des princes charmants t'y présentaient des fleurs".

---

<sup>343</sup> dont la première émission a eu lieu le 6 Décembre 1922 et qui 10 ans plus tard comptera 1 million de récepteurs et en 1936 10 millions d'auditeurs et fonctionne essentiellement avec la publicité qui vient de remplacer la réclame.

|                                                                                                                                       |                                                                                 |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|---------------------------------------------------------------------------------|
| <p><b>Jouli</b> 1er<br/> <b>St Pierre</b><br/> <b>Pro ne monts ja</b><br/> <b>Sauve seafon</b><br/> <b>Vendredi</b><br/> <b>2</b></p> | <p><b>AOUT</b><br/> <b>carrière Suzanne</b><br/> <b>Mardi</b><br/> <b>6</b></p> |
| <p><b>Samedi</b><br/> <b>3</b></p>                                                                                                    | <p><b>Mercredi</b><br/> <b>7</b></p>                                            |
| <p><b>Dimanche</b><br/> <b>4</b></p>                                                                                                  | <p><b>Jeudi</b><br/> <b>8</b></p>                                               |

Photos et poèmes rappellent les neuf heures du soir du mois de Juin de sa rédaction, même si les princes charmants manquent de distinction comme en témoigne cette lettre d'un "pays" exaspéré par trop de silence :

"O *Catalinaccia*, être infect et nauséabond... que ne puis-je vous tordre le cou ? Assurez vous à vous seule l'équilibre du budget départemental pour nous laisser choir avec une telle désinvolture. Je vous somme de me prouver que vous êtes encore parmi les vivants. André me dit du mal de vous ! Vilaine oublieuse, je ne vous embrasse pas".

A l'occasion des cours de commerce de sa soeur Antoinette et du retour de Paris de Kate, Jean et Lucie achètent un appartement à Ajaccio, rue Général Fiorella, où les jeunes filles vont habiter, ensemble jusqu'en 1930, remontant au village à la fin de la semaine, puis Kate seule, lorsqu'elle décrochera son emploi de rédactrice à la préfecture : stagiaire en juin 1929 (9000 francs/an), troisième classe en juin 1930 (9600F), 2° classe en juin 1931 (13200) et 1° classe en juin 1932 (15000F), tandis qu'Antoinette s'installera avec ses parents dans la maison qu'ils font construire à Carcopino.

Sur son petit agenda de 1929, alors qu'elle a 20 ans, Kate note au jeudi 1° août, jour de la fête patronale du village : "St Pierre, nous ne montons pas à Sarrola. Déception".

## 2. Le monument aux morts

### 2.1. Le culte du souvenir

"Les hommes ont fait beaucoup de guerres, ont eu souvent à connaître la victoire et la défaite. Jamais, avant de célébrer la victoire, ils n'ont été gênés à ce point par la pensée des morts. C'est pourtant cette fois-ci une bien belle victoire, la plus grande en un sens, qu'il y ait jamais eu. Oui, mais c'est peut-être aussi qu'il n'y a jamais eu tant de morts. Dans cette mathématique de la folie humaine, il doit exister des limites qu'il est imprudent de franchir. Les proportions se disloquent. Le poids des morts monte plus vite que le trophée. La victoire a beau grandir, elle ne réussit plus à rattraper les morts (...). Il y a là un grand changement. Les patries, quel que soit le résultat, n'ont plus tout à fait bonne conscience (...). On ne cessera plus de demander pardon aux morts d'avoir accepté leur sacrifice, d'avoir été bien obligé de l'accepter (...). Les patries avouent que le sacrifice qu'elles ont demandé et reçu est démesuré, qu'il n'admet aucune compensation, que feindre de le croire compensé ou compensable, c'est se moquer du monde. Elles savent que les morts débordent du champ de bataille et qu'ils coulent jusque dans la cité pour le jour de la plus grande fête " (Jules Romains, 1988, 3, pp.482-483).



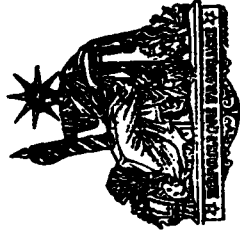
# DISCOURS ET ALLOCUTIONS

A L'USAGE DES

MAIRES, ADJOINTS  
& PRÉSIDENTS DE SOCIÉTÉS

POUR TOUTES LES CIRCONSTANCES  
ORDINAIRES OU EXTRAORDINAIRES

DE LA VIE MUNICIPALE



Prix : 15 Francs

TOME II

H. JACOMET, IMPRIMEUR-ÉDITEUR  
à VILLEDU (Valais)

Depuis la fin de la guerre et le retour des poilus, le culte du souvenir est intense, malgré ou à cause du traumatisme subi et des remises en question (comme l'essor du muvrisme, du régionalisme et de l'irrédentisme) que la guerre a entraîné.

"Souvenir des actions glorieuses périodiquement célébrées et commémorées par un cérémonial dont la Corse n'est point l'apanage, souvenir de longs mois passés au front évoqués dans les foyers, à la veillée ou au café, souvenirs des angoisses aussi bien que des joies " écrit le mémorial (IV, pp;65-66).

Le centenaire de la mort de Napoléon, en 1921, est l'occasion d'un hommage solennel aux poilus corses. Les associations d'anciens combattants se multiplient : dès 1920 Jean adhère à *l'Union fraternelle des réformés de la Corse*, section d'Ajaccio (n°292), il a également sa carte du *Combattant de l'office national des mutilés, combattants, victimes de la guerre et pupilles de la nation* (n°12570), une autre des *Médaillés militaires* (N° 9213), et possède en outre sa carte d'invalidité à 45%, cumulant les effets de ses séjours coloniaux et de sa blessure de guerre de septembre 1914. Les "cérémonies du souvenir " sont nombreuses ainsi que les remises de décorations, banquets, inaugurations de monuments aux morts, qu'une série de cartes postales "immortalisent".

Le "*Manuel des discours et allocutions à l'usage des maires, adjoints et présidents de sociétés pour toutes les circonstances ordinaires et extraordinaires de la vie municipale* " (2 tomes, H. Jacomet, imprimeur-éditeur à Villedieu, Vaucluse, 200 pages, 15 Francs) contient un discours type et un toast pour banquets d'inauguration dans lequel les orateurs durent largement puiser, comme le fit le maire de Sarrola lui même.

Jean a d'ailleurs conservé les articles de journaux consacrés aux souscriptions et inaugurations des monuments aux morts de Zalana, Bonifacio, Carbuccia (parfois une simple plaque de marbre apposée à la façade principale de la mairie) dont il reproduira le rituel le jour de l'inauguration de celui de la commune : présence des autorités religieuses, civiles et militaires, conseiller général, instituteur...), appel des noms (23 à Zalana, 33 à Carbuccia ), suivi de la sacramentelle réponse "mort au champ d'honneur ", le tout clôturé d'un banquet<sup>344</sup>.

<sup>344</sup>En 1933 encore l'inauguration de la "borne de terre sacrée à la mémoire des 48000 corses morts pour la France " donnera lieu à une "émouvante cérémonie en rade d'Ajaccio " (*Petit Marseillais*, 02/10/1933) réunissant l'évêque d'Ajaccio, Mgr Rodier, le premier adjoint faisant fonction de maire, de nombreux conseillers municipaux, le conseiller général Del Pelegrino, F. Pietri, ancien ministre et actuel président du conseil général, le secrétaire général de la préfecture, le capitaine de vaisseau commandant la marine, le délégué des "gueules cassées ", le président du syndicat de la presse, le sculpteur Deblaize, un groupe d'enfants "tendant le blé sacré ", une section du 173° avec clique et les... croix de feu dont le fanion "claque dans le ciel gris " (id.).

## 2.2 L'idée du "poilu " de Sarrola

Le projet d'érection d'un monument aux morts à Sarrola, s'il s'inscrit dans une volonté nationale ne traduit pas moins une sensibilité villageoise particulière. Certes, l'art tumulo-funéraire témoigne d'une "signature commune propre aux temps modernes " renvoyant à une sensibilité sociale et politique d'époque<sup>345</sup> censée "amener la sensibilité politique des observateurs survivants à rejoindre la cause au nom de laquelle la mort des soldats doit être remémorée" (Kosellek, 1998, p.40). Il n'en reste pas moins que le monument de Sarrola est différent de celui de Guagno, Poggiolo, Vico ou Carbuccia et que l'une des particularités qui le décalent du schéma de Kosellek et conjointement le rapproche des monuments corses, est la co-présence d'insignes religieux et politiques. Il est vrai que la proximité villageoise de l'église et de la mairie, la conjonction des centres religieux et civil-politique (l'appellation du campanile de 1903 tantôt "clocher de l'église" tantôt "clocher du village" montrant déjà l'étroite proximité des deux fonctions), l'instance supérieure du sacré (conjonction du religieux et du profane) "prêchait" pour la conjonction du religieux et du civil sur la place où le monument s'inscrit comme "naturellement ". Les documents officiels, les carnets de Jean, l'article du journal local, situent le monument aux morts sur la "place du village", élisant ainsi à ce titre institutionnel et symbolique un lieu réticulé où en quelque sorte se conjoignent les différentes *piazze* et *piazette* des quartiers et des hameaux où se déroule l'essentiel de l'aspect public de la vie des familles. Ce symbole puissant hisse la mort au rang de témoignage pour les survivants et les villageois encore à naître, les morts comme témoignage de l'immortalité (du moins celle de la mémoire), le passé comme "semence" de l'avenir, la jeunesse comme à la fois anéantie et cependant appel à la perpétuation de la volonté guerrière. Il s'inscrit comme le lieu/lien verticalisé d'une ligne de fuite temporelle joignant le passé au futur et orientée à la fois vers l'un et l'autre, la coprésence de l'horreur guerrière et de l'innocence enfantine sans cesse réaffirmée dans les métaphores, les inaugurations, les photos, statufiant et inscrivant dans la pierre la confirmation de l'identité d'une communauté d'actions, d'histoires, d'expériences, de sensations qui, dans cette érection, en assure comme désespérément la

<sup>345</sup>Que Kosellek (1998) caractérise premièrement par un déplacement de la signification transcendante et religieuse de la mort vers l'accentuation de la prétention intra mondaine des représentations de la mort, deuxièmement par un dépouillement de la marque des différenciations sociales traditionnelles au profit d'une égalité des morts, par un processus de "fonctionnalisation" et de "démocratisation" ("l'égalité devant la mort, rapportée jadis exclusivement à l'au delà chrétien se dotant ainsi d'une prétention égalitaire (...) vis-à-vis de l'entité politique au service de laquelle la mort a été mise" (p40)).

**SARROLA-CARCOPINO. — Monument aux Morts.** — La souscription à l'effet de l'érection du monument aux enfants de Sarrola tombés au champ d'honneur vient d'être ouverte et nous sommes heureux de faire connaître les résultats dus à la générosité de tous nos concitoyens qui montrent combien les Sarrolais sont attachés au souvenir de ceux qui sont morts pour la patrie. Grâce aussi à l'inlassable activité de notre maire, M. J. B. chevalier de la Légion d'honneur, président du comité, et de son Conseil municipal. Les dons continuent à être reçus par le trésorier, M. P. Sarrola, instituteur en retraite.

Première liste de souscriptions: Mlle Sarrola Antoinette, 1.000 fr.; MM. Sarrola Félix, négociant; Tavera François, professeur; Furiosi Mathieu, brigadier des douanes; Sarrola Jean, lieutenant; Ansidei Toussaint, capitaine, 500 fr. chacun; Giorgi Jean-Baptiste, receveur d'Enregistrement; Carcopino-Tusoli J. D., conservateur des hypothèques, 150 francs chacun; Carcopino-Tusoli Paul, propriétaire; Zarzelli Mathieu, garde forestier; Battistelli Dominique-Antoine, sous-chef de gare; Pettinelli Jules, inspecteur de police; Sarrola Joseph, inspecteur de police; Mme veuve Julie Battistelli; Catellaggi Xavier; C. T. B. D.; Trinita Nonce, gendarme; Pellcini Ange-T.; J. Rusterucci, institutrice; Antoine Pietri, professeur; Fancazi Ferdinand, industriel; Cruciani Jules; Pettinelli François, sous-chef de gare; Pieri Jules, gendarme; Sarrola Paul-Mathieu, 100 fr. chacun; Mlle Carcopino Marie, 20; Mme veuve Chiappini Antoinette, 50; Catellaggi Joseph (à Nancy), 30; Catellaggi Baptiste, gendarme, 50; Rossi Antoine, 50; Bianchi François, sous-officier, 50; Mme Fric, née à Sarrola, 50; Battistelli, sous-lieutenant, 10; Sansonetti Marc, 50; veuve Ambrosini, 20; Battistelli Jules, professeur, 50; Paolantonacci, adjoint, 30; Carcopino J., professeur, 30; M. et Mme Leroy, 20; Barossi N., officier d'administration, 50; Rossi Paul, de Dominique-Antoine, 50; Sarrola Nonce, de François, 50; Forcioli Marc-Antoine, 50; Pantolaonacci Antoine, 50; Bianchetti Jacques, de Michel, 50; Sarrola Jacques, brigadier des forêts, 20; Tavera Ignace, sous-économe, 20. Total, 6.600 francs. Produit de la fête de l'année dernière, au bénéfice du monument aux morts, 6.500 fr. Total général, 13.100 fr.

volonté, la croyance et la possibilité monumentale. Il réalise la concrétisation de cette épopée villageoise quasi homérique, entre cette critique et cette fin mythiques que nous signalions dès la présentation historique du village.

Le poilu du monument de Sarrola n'est pas mort. Il veille, debout, tourné vers le village, comme un soldat de quart. Il porte comme inscription "Aux enfants de Sarrola Carcopino grande guerre 1914-1918" et une croix stylisée sur les deux faces de la pyramide tronquée sur laquelle s'élève la statue. L'importance symbolique du projet ne fait pas de doute. C'est le premier acte politique de Jean en tant que maire nouvellement élu. On ne peut d'ailleurs que s'étonner que le conseil municipal précédent n'ait pas fait appel à la subvention de l'état prévue par la loi du 25 octobre 1919 (art. 5) concernant la commémoration et la glorification des morts pour la France, comme Pourcher (1994, pp. 491-494) le rapporte pour de nombreuses communes de Corse.

### 2.3. Un comité des fêtes pour l'érection d'un monument aux morts pour la patrie

Dès juillet 1925 est placardé sur le mur de la mairie un avis manuscrit (80cm x 60 cm), en belles lettres stylisées et peintes :

"Les habitants de SC sont informés qu'en vue de l'érection d'un monument aux morts pour la patrie, une fête sera donnée le dimanche 16 Août à 15 heures dans les locaux de la maison commune. La formation du comité des fêtes aura lieu dimanche 9 courant à 9 heures du matin à la salle de la mairie. Entrée libre aux personnes désireuses d'y participer".

Plusieurs affiches au même format sont ensuite réalisées, agrémentées de festons de fleurs de couleurs, peints par Kate à l'occasion des vacances d'été de ses 16 ans : "Grande fête locale dimanche 16 août au bénéfice de l'érection du monument aux morts pour la patrie". Deux pièces de théâtre sont au programme. Une comédie en un acte "*Une demande en mariage*", une comédie en 3 actes, "*L'heure du berger*", auxquelles participe la jeunesse du village (avec une grande prédominance féminine, 11 jeunes filles pour seulement 3 jeunes gens). Le rideau est à 15 heures. Le prix des places à 6, 3 et 2 francs. Le programme comprend également des chants, des saynètes, des monologues et une grande tombola.

Le comité des fêtes regroupe des élus (Leca, Guisti), des notables (le beau frère de Jean, Marc Carcopino, notaire et ancien maire, l'huissier Doberva), et se trouve placé sous la présidence

 **PROGRAMME** 

PREMIÈRE PARTIE

1. **Couplet de Noëes** ..... Mlle Lili COLONNA
2. **Sélections d'opéras** ..... M. PELLIGRINI
3. **Le timbre de deux sous** ..... Mlle HAYMONDI
4. **O Nannari** ..... M. Mimi CARGOPINO
5. **A Doura** ..... M. Mimi CARGOPINO

6. **Dialogo in corso**

**Dova passà l'istate**

- Madame Bernardini ..... Mlle LILIA  
Mossieu Bernardini ..... Mlle G. COLONNA

7. **Le voyage de M. Perriehon**

(Premier et 2<sup>e</sup> acte)

- Monsieur Perriehon ..... Mlle Lolo CARGOPINO  
Madame Perriehon ..... Mlle Nini CARGOPINO  
Mademoiselle Perriehon ..... Mlle Marie CARGOPINO  
Majorin ..... M. Jean SARROLA  
Daniel ..... Mlle Kelly CARGOPINO  
Armand ..... Mlle Catherine BONARDI  
Le Commandant ..... Mlle Françoise CARGOPINO  
Jean ..... Mlle Blanche SARROLA  
L'aubergiste ..... M. Jean LUCIANI  
Joseph ..... Mlle Lili COLONNA

ENTR'ACTE : **BUFFET**

DEUXIÈME PARTIE

8. **Le Voyage de M. Perriehon**  
Fin (3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> acte)

9. **Cherets**

10. **I gallini di zia Mèca**

- Zia Meca ..... Mlle BONELLI  
Mariola ..... Mlle BONARDI

Grande Tombola

GRAND BAL



AU REVOIR ET MERCI

du maire et du curé doyen de la paroisse (Franchi) et la présidence d'honneur du capitaine Sarrola L'instituteur à la retraite (P. Sarrola), qui eut certain démêlé avec une municipalité antérieure, en est le trésorier. Le spectacle aura les honneurs d'un compte rendu dans les colonnes locales sous le titre : "Pour nos héros morts pour la France". L'article fait état d'une "assistance très nombreuse " pour une fête "merveilleusement organisée et si bien réussie" qui vit "devant une salle comble, nos jeunes artistes improvisés être en tous points dignes d'éloge" et obtenir un "très vif succès". Tous les artistes sont cités, hommes et femmes, avec mention particulière pour "notre élite féminine qui, quoique n'étant pas habituée à la scène n'a pas manqué de se distinguer". La fête rapportera 6500 francs. Le voeu de voir s'élever sur la place de la commune l'année suivante "le souvenir pieux de nos enfants tombés au champ d'honneur" ne sera pas réalisé, mais dès 1926, la souscription va atteindre le total général de 13100 francs. On y retrouve pas moins de 50 noms, Sarrolais à l'année ou sur le continent, anonymes ne donnant que des initiales, personnalités (F. Carco, homme de lettres; J. Carcopino, professeur; Tavera, professeur), des propriétaires, des gendarmes, des négociants, gardes forestiers, inspecteurs de police, instituteurs et institutrices, officiers, veuves, le cantonnier du village, des sous-économés (pour des sommes allant de 20 à 1000 francs), listés par ordre d'importance de dons par où transparait la notabilité et le paraître mais aussi le sacrifice, la générosité et la nécessité de figurer. De 1926 à 1929 auront lieu chaque année, en avril, un programme de jeu, et, en août, une "matinée artistique" où se produiront sensiblement les mêmes "jeunes artistes improvisés" qu'en 1925 qui, au vu des colonnes du journal se sont fait "une réputation bien méritée". Entre temps, les dons affluent comme, le 11 mai 1927, celui de Chiappini, propriétaire à Calcatoggio, joignant "d'un coeur ému sa modeste offrande à celle de ses compatriotes" et félicitant vivement le comité général pour sa "patriotique initiative". Le donateur "s'incline déjà bien bas devant ce symbole de la reconnaissance envers nos héros de Sarrola Carcopino" et répète pieusement "souvenir et respect". Le 6 août 1926, la fête rapporte 2331 francs que le trésorier transforme en bons de la défense nationale. Entre deux fêtes, les planches et les tréteaux sont déposés dans la cave de J.J. Sarrola, locataire de la maison commune, les 10 drapeaux à la mairie. Pour l'année 1928 (année de la dernière tranche de la subvention pour l'adduction d'eau potable), la commémoration de la fête nationale à Sarrola, après nettoyage de la grande place, revient à 118.50 francs (60 pour les "artifices", 21 pour les biscuits, 14,50 pour les 3.5 paquets de bougies, et 23 pour l'apéritif).

## Une grande fête à Sarroia-Carcopino au profit du monument aux morts

SARROIA-CARCOPINO, 16 septembre. — A l'instar des principaux villages du continent et de Corse, Sarroia-Carcopino érigera bientôt sur la place de la Mairie un monument à l'honneur des nombreux enfants de la commune qui payèrent de leur vie notre liberté et celle, espérons-le, de nos enfants.

Un Comité s'est constitué depuis 1925 et grâce à ses efforts persévérants et à la bonne volonté de toute la population, a réussi à réaliser les fonds nécessaires pour l'érection de ce monument.

Les travaux sont commencés et l'inauguration aura lieu dans un avenir très prochain.

Comme les années précédentes, le Comité a organisé une matinée artistique suivie d'un bal.

Dès la veille, de nombreux étrangers d'Ajaccio et des villages avoisinants arrivaient à Sarroia. Malgré les fêtes données à Ucciani le même jour, la jeunesse ajaccienne était largement représentée. Cela se comprend : Sarroia s'est fait une réputation bien méritée : la matinée théâtrale est toujours très goûtée, le bal animé et gai.

Nos jeunes gens et jeunes filles, dès leur arrivée en congé, se mettent fébrilement à l'œuvre et ne négligent rien pour que la préparation soit parfaite et le succès certain.

Dans les préaux de la maison communale, agréablement aménagés pour la circonstance, une affluente considérable se pressait avant l'ouverture des galoches.

A 14 h. 30, lever de rideau : Mlles Lilli Colonna et Raymond, nullement émoussées, faisaient entendre les meilleurs morceaux de leur répertoire. Puis ce fut le tour de Mlle Santa Leca et Michel Piani, qui rivalisèrent de grâce et de malice. MM. Pellegrini, à la voix chaude et puissante, et Mimi Carcopino clôturèrent la série des chants.

Mlles Leca et Colonna personnifièrent les bons bourgeois ajacciens qui, aux approches de la canicule s'étaient posés cette question : « Dove passà l'estate ».

Le Voyage de M. Perrichon, la pièce tant attendue du public, obtint un véritable succès : Mlle Lolo Carcopino fut un Perrichon merveilleux. Nul n'aurait pu se douter qu'une jeune fille put un instant devenir un aussi parfait carrossier retiré des affaires. Sa sœur Nini, digne épouse de ce nouveau riche, tint son rôle avec brio. Pour compléter le ménage, Marie Carcopino fut la mijaurée parfaite que deux prétendants, Mlles Bonardi et Kitty Carcopino se disputèrent avec adresse, malice et loyauté même avec la complicité ingénue du brave domestique (Mlle Sarroia).

Citons également Mlle Francine Carcopino, vieux commandant de 15 ans, qui était pourtant bien dans son rôle flanqué de son ordonnance aussi obéissant que dévoué et bon conseiller (Lilli). Enfin Jean Sarroia, fonctionnaire aigri, et Jean Lucciani, aubergiste prévenant, complétèrent la troupe.

Ne fallait-il pas aussi régaler nos braves paysans peu familiarisés avec les fi-

matique.

MUEATO. — L'eau potable. — Enfin, après l'installation de l'éclairage électrique, faisant depuis plus de 3 ans le bonheur des usagers, nous assistons aujourd'hui à la réalisation du projet d'adduction d'eau potable mis en chantier par la municipalité actuelle.

Désormais onze fontaines, dont huit toutes neuves, nous distribueront à profusion une eau fraîche et claire, captée en grande partie sur les flancs abrupts de la colline dont les sommets boisés s'érigent au Sud du village.

C'est là une heureuse innovation dont chacun a ressenti les bienfaits, car, pendant les périodes de sécheresse assez fréquentes, en Corse, nous étions particulièrement pauvres en eau.

Nos remerciements vont à M. Mathieu Colonna, l'industriel bien connu, qui était adjudicataire des travaux pour une somme globale de 190.000 francs.

Toute notre reconnaissance va également à M. Guerrini Septime, l'entrepreneur très estimé, qui a assumé la surveillance. C'est avec une rare compétence et un esprit de décision remarquables, qu'il s'est acquitté de cette mission à la fois délicate et pénible.

## Arrondissement de Corte

### CORTE

Etat civil d'août. — Naissances : Lu-porsi Antoine-Jacques; Baiducchi Pierre-Dominique; Sialelli Anna.

Décès. — Orsetti Ernest-Victor, 3 ans; Mignucci Jeanne-Marie, épouse Gambini, 79 ans; Galgani Marie-Catherine, veuve Cristiani, 77 ans; Gabrielli Jean-Vincent-Mathieu, 3 mois; Baldacci Antoine, 22 ans.

Mariages. — Campans Toussaint et Baldacci Martine; Fioconni Dominique et Benedetti Elise-Hortense; Filippi Jean-Baptiste et Feracci Françoise; Filippi François et Toussaint Masset; Casanova François-Jean et Adèle Dominici; Simonetti Jean-André et Pulicani Marie.

Les spectateurs avaient pensé à eux en confiant à Mlle Bonelli, dont l'éloge n'est plus à faire (qu'il nous suffise de dire qu'elle est depuis de nombreuses années le digne compagnon de M. Félix Arrighi, que les habitants de Letia ont pu apprécier le jour de Saint-Roch) le rôle de « Zia Meca » dans le dialogue de M. Antoine Bonifacio « I gallini di Zia Meca ». Dès qu'elle parut en scène les applaudissements crépitèrent de tous côtés. Les lamentations de la pauvre vieille s'échappaient douloureuses et mordantes au milieu des bravos répétés. Zia Meca était depuis longtemps redevenue jeune fille dans les coulisses et les spectateurs la réclamaient encore avec insistance.

Une tombola clôtura la matinée. Le soir, à 20 heures, le bal s'ouvrait sous la présidence de notre sympathique maire et de son adjoint M. Pietri. Jusqu'à 4 heures du matin, les couples s'en donnèrent à cœur-joie, au son endiablé d'un jazz ajaccien. Public et artistes, très satisfaits, se quittèrent en se donnant rendez-vous à l'été prochain.

L. B.



## 2.4. Les travaux

Le 27 septembre l'ingénieur Miniconi monte à Sarrola pour le nivellement du terrain nécessaire à l'emplacement du monument entre 2 heures et 2 heures et demi. Jean et 3 conseillers l'attendent pour lui dire ce qu'il doit faire : l'affaire est on ne peut plus officielle et sacrée. La veille, il a fait expédier par l'auto publique de Sarrola une mire, un trépied et une boîte que le cantonnier communal a remis à la mairie. Il réclame 20 ou 25 petits piquets et la présence du chef cantonnier et d'un ouvrier afin de se faire aider dans son travail.

Les travaux de terrassement débutent rapidement : Baptiste Batistelli y consacre 6 jours et demi à dater du 11 Octobre, Dominique Miniconi autant et Joseph 2 jours et demi. Du 8 au 10 octobre, on procédera à l'extraction des pierres. Les transports en commenceront les 13 et 14 novembre. Il ne reprendront que le 22 janvier. "François Antoine de Peri a commencé le transport de pierres avec charrette" note Jean dans son carnet. C'est par camion automobile que le transport continue, les 7, 8, 9, 10 et 11 février, à raison de deux ou trois voyages par jour. En mars, le camion est utilisé pour le transport de 46 grandes dalles (taillées par Mrs Bocognano et Rochou) du chantier de Sarsoggio au chemin. Tous ces travaux s'accompagnent d'apéritifs scrupuleusement notés. L'érection elle même ne commencera qu'en 1929 et l'inauguration aura lieu le 29 septembre, après la réélection de Jean et de son équipe.

Le 24 avril 1928 ont lieu, comme chaque année entre 1925 et 1929, des "jeux divers" sur la place de Sainte Marie "sous la présidence d'honneur de Mrs le maire, le conseiller général de Sarrola (le Dr Cuttoli) et Monsieur le capitaine Sarrola". Le programme est l'occasion de retrouver, à près de 30 ans de distance, les festivités organisées par Jean à Béjofo pour le 14 Juillet 1899 : courses au sac et à la cuillère, jeux de la poêle et mât de cocagne. Les jeux du baquet et de la farine ont disparu, celui de la cruche apparaît, enfin des courses d'ânes sur une distance de 500m, des courses d'enfants et un "*baiser au lapin*" concluent les festivités. Un tir au coq disparaîtra du programme définitif. Chaque jeu est doté de récompenses en bons pour 2 ou 4 francs<sup>346</sup>.

---

<sup>346</sup>Il est à remarquer que Jean avait dès 1905, organisé en tant que correspondant avec son beau frère Charles Sarrola de la société française d'assurances mutuelles sur la vie "la prévoyante", les mêmes jeux et que l'on y retrouvait ses petits neveux (dans le classement des courses d'ânes) qui devaient disparaître à la guerre. L'absence de la même distribution nominative des prix pour 1929 est bien sûr regrettable mais laisse entendre que la population de garçons où garçonnets (comme l'on dira encore en 1945 à l'occasion des jeux organisés pour le 14 Juillet et qui se sont réduits à des courses d'ânes, d'enfants et concours de chants et bal) étaient suffisantes pour de telles festivités.

# Comité des fêtes de Sarrrola

## Programme

Le dimanche 26 août à 10 heures  
 sera donné sur la place de la  
 paroisse la messe de 11 heures  
 de la messe de 12 heures  
 et de la messe de 14 heures  
 de la messe de 16 heures

- I. Courses d'après distance (1000 mètres)  
 1. prix 1<sup>er</sup> - 2<sup>e</sup> - 3<sup>e</sup> - 4<sup>e</sup> - 5<sup>e</sup> - 6<sup>e</sup> - 7<sup>e</sup> - 8<sup>e</sup> - 9<sup>e</sup> - 10<sup>e</sup>
- II. Courses d'obstacles  
 1. prix 1<sup>er</sup> - 2<sup>e</sup> - 3<sup>e</sup> - 4<sup>e</sup> - 5<sup>e</sup> - 6<sup>e</sup> - 7<sup>e</sup> - 8<sup>e</sup> - 9<sup>e</sup> - 10<sup>e</sup>
- III. Courses au sac  
 1. prix 1<sup>er</sup> - 2<sup>e</sup> - 3<sup>e</sup> - 4<sup>e</sup> - 5<sup>e</sup> - 6<sup>e</sup> - 7<sup>e</sup> - 8<sup>e</sup> - 9<sup>e</sup> - 10<sup>e</sup>
- IV. Courses à la cuiller  
 1. prise 1<sup>er</sup> - 2<sup>e</sup> - 3<sup>e</sup> - 4<sup>e</sup> - 5<sup>e</sup> - 6<sup>e</sup> - 7<sup>e</sup> - 8<sup>e</sup> - 9<sup>e</sup> - 10<sup>e</sup>
- V. Course à la bêche  
 1. prix 1<sup>er</sup> - 2<sup>e</sup> - 3<sup>e</sup> - 4<sup>e</sup> - 5<sup>e</sup> - 6<sup>e</sup> - 7<sup>e</sup> - 8<sup>e</sup> - 9<sup>e</sup> - 10<sup>e</sup>
- VI. Jeux de la pelle  
 1. prix 1<sup>er</sup> - 2<sup>e</sup> - 3<sup>e</sup> - 4<sup>e</sup> - 5<sup>e</sup> - 6<sup>e</sup> - 7<sup>e</sup> - 8<sup>e</sup> - 9<sup>e</sup> - 10<sup>e</sup>
- VII. Mât de cocagne

VIII. Course à la toubie  
 à 11 heures  
 Sarrrola - Sarrrola - Sarrrola - Sarrrola - Sarrrola - Sarrrola - Sarrrola - Sarrrola - Sarrrola - Sarrrola

Le Président  
 M. B. Le Comité s'engage à  
 droit de moût ou le programme

# Comité des fêtes de Sarrrola

## Programme

Le dimanche 26 août à 10 heures  
 sera donné sur la place de la  
 paroisse la messe de 11 heures  
 de la messe de 12 heures  
 et de la messe de 14 heures  
 de la messe de 16 heures

- I. Courses d'après distance (1000 mètres)  
 1. prix 1<sup>er</sup> - 2<sup>e</sup> - 3<sup>e</sup> - 4<sup>e</sup> - 5<sup>e</sup> - 6<sup>e</sup> - 7<sup>e</sup> - 8<sup>e</sup> - 9<sup>e</sup> - 10<sup>e</sup>
- II. Courses d'obstacles  
 1. prix 1<sup>er</sup> - 2<sup>e</sup> - 3<sup>e</sup> - 4<sup>e</sup> - 5<sup>e</sup> - 6<sup>e</sup> - 7<sup>e</sup> - 8<sup>e</sup> - 9<sup>e</sup> - 10<sup>e</sup>
- III. Courses au sac  
 1. prix 1<sup>er</sup> - 2<sup>e</sup> - 3<sup>e</sup> - 4<sup>e</sup> - 5<sup>e</sup> - 6<sup>e</sup> - 7<sup>e</sup> - 8<sup>e</sup> - 9<sup>e</sup> - 10<sup>e</sup>
- IV. Courses à la cuiller  
 1. prise 1<sup>er</sup> - 2<sup>e</sup> - 3<sup>e</sup> - 4<sup>e</sup> - 5<sup>e</sup> - 6<sup>e</sup> - 7<sup>e</sup> - 8<sup>e</sup> - 9<sup>e</sup> - 10<sup>e</sup>
- V. Course à la bêche  
 1. prix 1<sup>er</sup> - 2<sup>e</sup> - 3<sup>e</sup> - 4<sup>e</sup> - 5<sup>e</sup> - 6<sup>e</sup> - 7<sup>e</sup> - 8<sup>e</sup> - 9<sup>e</sup> - 10<sup>e</sup>
- VI. Jeux de la pelle  
 1. prix 1<sup>er</sup> - 2<sup>e</sup> - 3<sup>e</sup> - 4<sup>e</sup> - 5<sup>e</sup> - 6<sup>e</sup> - 7<sup>e</sup> - 8<sup>e</sup> - 9<sup>e</sup> - 10<sup>e</sup>
- VII. Mât de cocagne
- VIII. Course à la toubie  
 à 11 heures  
 Sarrrola - Sarrrola - Sarrrola - Sarrrola - Sarrrola - Sarrrola - Sarrrola - Sarrrola - Sarrrola - Sarrrola

Le Président  
 M. B. Le Comité s'engage à  
 droit de moût ou le programme

## 2.5. La matinée artistique du dimanche 2 septembre 1928

Ces jeux se déroulant pendant les vacances scolaires, ils drainent la population scolarisée à Ajaccio, sur le continent, voire aux colonies, qui regagnent Sarrola pour l'été, tout comme il est précisé dans l'article du journal local du 10 septembre 1929 que "nos jeunes gens et jeunes filles, dès leur arrivée en congé se mettent fébrilement à l'oeuvre et ne négligent rien pour que la préparation soit parfaite et le succès certain".

La matinée artistique du dimanche 2 Septembre 1928 à 14 heures 30 (prix 1.50 francs) sera cette fois annoncée par un programme imprimé (chez Daroux, Ajaccio). Elle se compose de deux parties avec entracte et buffet, la première composée de chants (couple de noces, sélections d'opéras, le timbre de deux sous, o Namori,...), d'un "dialogo in corsa" : "*Dova passa l'istate ?*" ( Où passer l'été?) qui met en scène de bons bourgeois ajacciens se posant cette question à l'approche de la canicule, et du "*Voyage de Monsieur Pérrichon*" (où Kate joue le rôle d'Armand et dont une photo a été conservée, sa cousine Marie Carcopino étant Mademoiselle Pérrichon). La deuxième partie du spectacle comprend le dernier acte du voyage et, après quelques chants, une pièce faite, d'après l'article, pour :

"régaler nos braves paysans peu familiarisés avec les finesses de la langue française " à qui "les organisateurs avaient pensé en confiant à Mlle Bonnelli dont l'éloge n'est plus à faire (...) le rôle de Zia Meca dans le dialogue de Mr Antoine Bonifacio "*I gallini di zia Meca*" (Les poules de "tante " Meca)

qui semblent s'être taillée l'essentiel du succès si l'on en croit l'article :

"Dès qu'elle parut en scène, les applaudissements crépitèrent de tous côtés. Les lamentations de la pauvre vieille s'échappaient douloureuses et mordantes au milieu des bravos répétés. Zia Meca était depuis longtemps redevenue jeune fille dans les coulisses et les spectateurs la réclamaient encore avec insistance".

Le succès de la comédie en langue corse au village n'est pas isolé, car si les villes s'intéressent plutôt à l'opérette et à l'opéra italien et commencent à apprécier les tournées venues de France, les revues en langue française<sup>347</sup>, c'est dans l'intérieur que, paysans par leurs sujets et leur public, la comédie et le théâtre retrouvent racines et succès, ne serait-ce que "dans l'esprit satirique et l'art de raconter où la mimique et le geste sont rois" (Le

Comité des fêtes de Sarrola  
Distribution des prix

| Designation des jeux      | Noms des gagnants                     | Prix<br>distribués | Observations |
|---------------------------|---------------------------------------|--------------------|--------------|
| Courses d'ânes            | Pettinelli Jules                      | 8                  | /            |
|                           | Pinzubi                               | 4                  | /            |
|                           | Bianchetti Nonc                       | 2                  | /            |
|                           | Casanova D <sup>me</sup>              | 8                  | /            |
|                           | Battistelli Paul                      | 4                  | /            |
|                           | Battistelli AM                        | 2                  | /            |
| Courses d'enfants         | ansidei                               | 2                  | /            |
|                           | Sarrola                               | 1                  | /            |
|                           | Battistelli Jacques                   | 2                  | /            |
|                           | Delera. Pierre                        | 1                  | /            |
| Course au sac             | Battistelli Baptiste                  | 3                  | /            |
|                           | Battistelli Paul                      | 2                  | /            |
|                           | Rossi autre                           | 3                  | /            |
|                           | Sarrola Baptiste                      | 2                  | /            |
| Course à la cuiller       | Battistelli Baptiste                  | 2                  | /            |
|                           | Colonna                               | 1                  | /            |
| Baiser du lapin           | Rossi D <sup>me</sup> A <sup>me</sup> | 2                  | /            |
|                           | Pettinelli Jules                      | 1                  | /            |
| jeu de la poêle           | Battistelli Baptiste                  | 4,50               | /            |
| M <sup>me</sup> de cognac | Battistelli Paul                      | 2                  | /            |
|                           | Rossi autre                           | 2                  | /            |
| Course à la cruche        |                                       |                    |              |
| Vir au cog.               |                                       |                    |              |
| Courses d'enfants         | ansidei                               | 1                  | /            |
|                           | Casarelli                             | 1                  | /            |
|                           | Bianchetti Bapt                       | 1                  | /            |

Mémorial, IV, p.388). Les comédies de A. Bonifacio traitent ces sujets de caractère où les rapports entre l'homme et la femme au sein du ménage, les personnalités traditionnelles, le lieu et le ton sont ceux de la société villageoise, "flattant le monde imaginal de la communauté locale" (Chérubini, 1994, p.289). Ce qui pourrait passer pour du mépris à l'égard de "nos braves paysans peu familiarisés avec les finesses de la langue française" est peut être davantage un hommage à cette société qui se meurt. Les témoignages historiques sont abondants sur l'intérêt des Corses pour la poésie et la capacité de bergers à débiter des strophes de Dante ou de Virgile. "L'image du berger illettré nourrit de L'Arioste et du Tasse ou apprenant à lire sur un vieil exemplaire de Dante n'est pas une légende" écrit Ettori (1992, p.235). Nous avons vu le plaisir d'écrire, de chanter et de faire de la poésie en 1885, à Nocivera, à l'ombre des châtaigniers (une autre poésie conservée est dédiée en 1910 par un de ses paroissiens à l'oncle curé). En 1932 encore, rapporte Ettori (1984) Giuseppe Ungaretti pouvait rencontrer à St Pierre de Venaco des vieillards capables de réciter des chants entiers de la *Gerusalemme Liberata*. Et dans ses souvenirs, Silvani, ancien habitant d'Ucciani, un village de la vallée de la Gravona rapporte que :

"on racontait des histoires. On lisait surtout de vieux livres italiens, Le Tasse et tous ceux que la plupart des gens connaissaient par coeur " (1975, p.19), précisant même qu' "à une époque assez reculée tout ce qui revêtait quelque importance se disait en vers (id., p. 21).

Arrighi, le villageois auteur de "*Flaminia* ", jouant à l'occasion des matinées artistiques "un vieux papa ", ne manque pas de signaler, dans une de ses nouvelles, des propriétaires Balanins qui :

"lisaient encore le *canzoniere* de Petrarque et même, enfermés à double tour dans leur bureau, peinaient à rimer quelques sonnets ou quelque ballade où il n'était question que de gentes dames dansant dans des vallons ombrés, pudiquement couvertes de voiles à peu près transparents (...), ce qui les changeait des "saintes " qui veillent sur la maison, les enfants et les journaliers" (mais aussi) "de jeunes gens de condition paysanne qui aimaient la lecture et les discussions " (1983, p.74 et p.85).

Mentionnons encore un Hannibal qui, à Sarrola même :

"pendant deux étés vint nous aider à préparer la fête du village (et qui) composa même une comédie en langue corse qui fit rire aux larmes les gens de chez nous " (id.).

---

<sup>347</sup>comme "*En Cors'toi !* " de Jean Maki en 1922 avec des acteurs venus de Paris et de Nice et des chansonnettes sur des airs à la mode, ou encore mi français mi corse, ou des spectacles "Hawaïens ".



Enfin, nous avons suffisamment insisté sur la déclamation, par un Sarrolais, à ses propres dires "de race racée", des textes de Pietro Cirneo et de Giovani della Grossa sur la bataille de Varmorèse.

Le théâtre de cet après guerre est essentiellement comique et les tournées d'une troupe comme celle de Ghjanettu Notini recueillent un franc succès dans les villages, avec des pièces contenant une satire de la société corse : les moeurs électorales (A. Bonifacio : *All'urna*; A. Di Chidazzu : *Elezioni*; Maïstrale : *A cumuna di Parapiglia*; Notini : *A Politica*), le Corse "impinzzuttitu" ("enfrancisé") de retour au pays, le goût pour les examens qui ouvrent les portes du fonctionariat. D'un autre côté, ne sent-on pas déjà, dans ces matinées artistiques, une des premières manifestations du rôle de la diaspora dans la médiation de la Corse vers le tourisme, "mise en spectacle et folklorisation de la culture" (Meistersheim, 1991, p.43), promotion de la "restauration, la préservation et la recréation fictive des attributs ethniques" (Mac Cannel, cité par Meistersheim, id), mise en scène de la distinction entre ce que l'on est et ce que l'on joue: une ethnicité "reconstruite".

#### 2.5.1. Mise en représentation du village et de ses oppositions par lui-même

La mise en représentation du village par lui même (municipalité âgée et jeunesse résidente ou migrant saisonnièrement, fonctionnaires remontés à Sarrola ou rentrés pour l'été, et paysans "méconnaissant les subtilités de la langue française"), est la mise en représentation du village contre la ville, de la fête contre le spectacle, de la société traditionnelle contre la modernité, de la race et de la petite patrie contre la réduction à une province parmi les autres. Elle se double de ce que, en Corse, comme dans une large partie du bassin méditerranéen, la vie publique et sociale est fortement théâtralisée et démonstrative, et que la gestuelle est plus un mode d'être que d'expression, qui dépasse largement, en tant qu'elle est vécue, l'analogie entre le théâtre et la vie sociale. La transposition et la mise en scène des chèvres de Zia Barbara dévorant réellement les légumes dans le jardin de Lucie (anecdote villageoise rapportée par Lucie dans une lettre du corpus 1914-1918) dans le personnage de *Zia Meca* et ses poules (dans la pièce de A. Bonifacio), constitue une *dramatisation* de la vie locale, corse et villageoise. Cette mise en scène de la vie villageoise (traditionnelle mais encore vivante à l'époque et encore "jouée" par les anciens) illustre parfaitement ce "génie de la performance familiale" auquel fait allusion Chérubini (1994, p.236) d'autant qu'il est l'occasion du

regroupement annuel (en dehors des fêtes religieuses, des enterrements et de la fête patronale) des familles-souches ou historiques du village (et des hameaux du village), autorisant ainsi cette inversion de la démarche classique qui, en partant de l'imaginaire socioculturel collectif, permet de remonter au vécu, à la quotidienneté des situations et à l'organisation sociale.

Alors que les muvristes réclament régulièrement que "la vraie histoire de Corse" soit enseignée dans les écoles, traitent les renégats passés par le moule de l'université française de "professeurs désagrégé", initient des *merendelle* où, entre messes et joutes poétiques, on célèbre l'histoire corse, et inaugurent une croix du souvenir à Ponte Novu en 1925<sup>348</sup>, la scène de Sarrola ne propose pas d'autre héroïsation que celle de la vie quotidienne, avec une redoutable capacité d'auto dérision, principale composante de l'humour corse, qui consiste à la fois à mettre en avant les caractéristiques villageoises (des individus que le quotidien même a érigés en "personnalités") et à en décaler le rôle et le statut dans la représentation (vieux et vieilles d'hier, joués par des jeunes d'aujourd'hui, hommes joués par des jeunes filles). De même, la montée au village de la jeunesse ajaccienne ("largement représentée"), voire même la présence de "nombreux étrangers d'Ajaccio et des villages avoisinants" (et ce "malgré les fêtes données à Ucciani le même jour"), mais aussi des jeunes fonctionnaires de Sarrola transformés à l'occasion des congés en acteurs de leur propre rôle n'hésitant pas à se gausser de *l'impiegatu* (le fonctionnaire) qu'ils sont à la ville, rejoint-elle ces poésies qui moquent le déracinement ou "l'oubli de la fougère", *l'impinzuttitu* parsemant ses propos de mots français (caricaturés par le très célèbre "*U me Figliolu*" (Mon fils) de De Mari), ou ces corses qui "déchirent" (*straccianu*) le français (D. Marfisi : "*O signora, cosa c'è ?*", ou encore la chanson "Le dimanche je porte ma femme à sentir la musique des soldats". L'unité observable de cet enchevêtrement de décalage et d'auto-dérision est :

"l'espace relationnel, celui des actions réciproques, ce n'est pas seulement l'espace social productif ou résidentiel (...) légitimé par une relation contractuelle, mais tout l'espace construit par un groupe de personnes pour vivre en commun (...) un moment d'émotion, une ou des activité(s) où partager une vie entière. La configuration d'un espace construit en groupes ou en réseaux prend dans la mémoire de ceux qui le partagent une épaisseur identitaire qui en fait une unité observable (...) " (Barreyre, 1993, p. 386).

<sup>348</sup> "Lorsque retentit l'hymne poignant et empoignant qu'est le *Dio Vi Salvi Regina*, ce chant qui était le chant de guerre de nos ancêtres, il avait dû retentir en ce même endroit 156 ans auparavant, poussé par les poitrines désespérées de nos héros, mais le 3 août il a retenti comme le *lamentu* angoissé et vibrant de la Corse de demain à la Corse d'hier " (M. Torre, 3 Août 1925).



Ce qui importe, c'est alors le sens subjectif que portent sur l'espace relationnel ceux qui y participent, car ils en font un espace de possibilités stratégiques où des individus (êtres individus ou groupes) s'ajustent selon les constructions sociales qu'ils aménagent pour représenter une ou des identités sociales possibles en fonction des objectifs qui définissent ces identités.

"Ces objectifs visent des projections identitaires contextualisées : selon qui occupe avec moi, ici et maintenant, un espace donné, et les contraintes liées à cet espace, j'organise les données du présent en fonction de ce que j'entends construire comme identité sociale avec ceux qui forment avec moi un contexte instantané (...) une réalité contextuelle (...)" (Barreyre, 1993, p. 386).

La mise en représentation du village concentre ainsi une somme d'oppositions (ville/village, France/petite patrie, autres/race corse, jeunes/vieux, tradition/modernité, *paesani/impiegati*) qui condensent l'actualité corse de ces années d'après-guerre et consacre la différence de perception entre la ville (Ajaccio ou Bastia) et les villages.

#### 2.5.2. Changements et différences de perception

Le constat n'est pas nouveau puisque le rapport Clémenceau sur l'état de la Corse, dès 1908, n'avait pas manqué d'entraîner dans l'île une même réprobation des causes et des effets de la crise. "L'ampleur du mouvement migratoire et sa conséquence, le déclin de l'activité agricole, provoquent des lamentations sur le thème du dépeuplement des campagnes" rapporte le Mémorial, III, p.408)<sup>349</sup>, tandis que l'école et l'instruction sont stigmatisées et que, aussi bien le *Petit Bastiais* que le *Bastia Journal* se livrent à une attaque en règle contre :

"les diplômés, le baccalauréat, la fréquentation des lycées, les bourses, les instituteurs... et plus encore les institutrices, les "brevetées" qui délaissent leurs occupations domestiques" (id., p.408).

Dès 1887, Bourde, pourtant détracteur peu tendre des insulaires écrivait que

"la Corse est à la tête de nos départements pour la proportion des enfants fréquentant les écoles (et que) tous les jours, des corses sortis des familles les plus humbles parviennent aux fonctions les plus élevées",

<sup>349</sup>qui fait état de rubriques journalistiques, volontiers moralisatrices (libellées "Rustic", "notes d'un" ou "le vieux bonhomme"), mais aussi jettent le discrédit sur ceux qui s'exilent en quête d'un petit emploi dans la fonction publique, de même que "le blâme est jeté sur la jeune fille qui dédaigne la main de "l'honnête cultivateur" en lui préférant un "obscur employé".

Cependant que le député Abbattucci, à la tête de l'enquête agricole de 1886 se vit répondre par la société d'agriculture de Sartène à la question : "Quelles sont les causes qui éloignent la population des travaux agricoles ?" : "La diffusion de l'instruction" (rapporté par Vergé-Franceschi, 1996, p.479).

Depuis 1920, les muvristses quant à eux protestent contre la désertion des villages et s'emploient à prouver que l'exil est un leurre, dénonçant les mirages administratif ou colonial en publiant des lettres de compatriotes désabusés par leur expérience ou en mettant en garde ceux qui seraient tentés de les imiter contre "les maladies de foie du Sénégal et les coup de soleil du Congo" (Memorial, III, p.100), sans indulgence pour les corses francisés, complices de la "*matrigna mariana*" (la marâtre Marianne) qui n'a laissé à la Corse que la *baccaccla* (la morue séchée).

P. Bonardi (1887-1964), originaire du village proche de Sari, écrit en 1926 un roman ("*Le maquis et la mer*") où les anciens combattants rentrés en Corse déclarent la guerre à l'administration, enlèvent le préfet, le commandant de gendarmerie et le général gouverneur, envoient un télégramme au président Poincaré pour lui adresser l'ultimatum d'une Corse régionaliste, tout en célébrant le Col de Sarsojo tant de fois passé par l'oncle curé dans ses *passé véne* entre Cannelle et Pratucheddu, les calanches, chères à Kate et Antoinette, et... un vieux lamantin habitant les grottes de Bonifacio à qui le héros a appris de vieux chants corses. D'un point de vue politique, comment évaluer sur les officiers en retraite du conseil municipal, une éventuelle influence de la conviction de Petru Rocca "d'avoir fait la guerre au profit d'une cause qui ne le concernait, lui Corse, que de très loin" (Cyrnos, 1925 n°2).

D'autant que, le 15 Mai 1928, Moro-Giafféri est battu aux législatives et que les landrystes (dont Jean et la municipalité) mettent dans le même sac son vainqueur Pierangeli, fascistes et muvristses. Comment, toujours pour Jean, concilier l'ironie mordante des dessinateurs et polémistes à l'égard des fonctionnaires, et le fait que sa propre fille est devenue rédactrice à la préfecture et que :

"en Corse, chaque famille compte un ou plusieurs fonctionnaires (...) le fonctionnarisme est pour la Corse une source abondante de richesses qui contribue à combler le déficit de notre balance commerciale" (*Le Petit Bastiais*, 27/05/1934) ?

Cette contradiction en est-elle une pour les jeunes de Sarrola, fonctionnaires durant l'année se transformant en dénonciateurs du fonctionnarisme l'espace d'une matinée artistique. Pour ces

jeunes ajacciens venant célébrer, fut-ce avec une ironie affectueuse, les travers de la vie traditionnelle du village par la mise en scène même de sa gestuelle, avant de redescendre à Ajaccio ? Ces acteurs occasionnels miment et jouent la vie et l'expérience de ceux qui furent les acteurs de notre corpus jusqu'à eux, parfois leurs parents. Peut-on voir en ces jeunes agents de la dissolution de la vie villageoise traditionnelle, des "acteurs" montés à Sarrola pour en jouer la conservation ? Tout cela, ne l'oublions pas, pour financer l'érection d'un monument dédiés aux "enfants de Sarrola morts à la grande guerre", c'est-à-dire dans l'optique de l'instauration, dans la pierre taillée, d'un monument témoignant à la fois de la mort de jeunes gens guère plus âgés que ces acteurs (frères aînés, oncles ou pères), du souvenir à perpétuer de leur sacrifice et de l'appel à l'avenir.

### 2.5.3. Le monument aux morts, une minéralisation idéalisée de la continuité passé/futur

"Ce jour là, la borne de terre sacrée passait à la postérité pour servir d'exemple aux générations futures, car, en songeant au dur labeur de nos ancêtres et au geste héroïque de leurs valeureux fils, c'est précisément pour cette jeunesse heureuse et ignorante de l'horreur des batailles que fut créé ce pieux symbole, évocation tangible des malheurs de la guerre et du plus beau des sacrifices et qui, placé au foyer natal, marquant la place des disparus, apprendra aux enfants ce que furent leurs aînés, dans quel but ils combattirent et pour quel idéal ils sont morts " (*Le Petit Marseillais*, 02/10/1933).

Le monument aux morts minéralise le lien entre le passé d'avant la guerre et le futur incertain, figeant en quelque sorte un présent d'inquiétude -politique, économique, culturelle- au coeur même du village, en cette place centrale où se condensent ses forces politiques religieuses, civiles, militaires et profanes. La matinée artistique du 2/09/1928 concentre dans l'espace micro-local les tensions existantes en un espace involué, condensant la communauté traditionnelle, son histoire et sa politique, sa géographie d'intensité, en un "contre espace" (Chérubini, 1994, p.250) : reconstruction métaphorique et représentationnelle du village par l'emprunt d'éléments du patrimoine culturel "traditionnel" emblématisant l'identité villageoise. Cette construction et reconstruction sociale du village, en ce qu'elle rassemble les familles-souches, les personnalités locales, les générations, les oppositions politiques, dans une théâtralité qui à la fois désamorçait la tension du passage entre tradition et modernité par sa mise en "représentation", signifie aux yeux de tous, ainsi qu'aux alentours (autres villages, Ajaccio) que ces temps sont finis et que la rupture des générations s'accomplit sur ces tréteaux, dans ces préaux, à la "racine" même du monument aux morts qui s'élèvera, dans un

an, sur la place, au dessus. Les jeunes jouent les vieux et leurs rôles, les jeunes filles jouent les hommes et leurs rôles, parce que aussi d'une certaine façon, ces vieux et ces hommes sont en train de disparaître, abandonnant des images, dans une représentation fantomatique rappelant une nouvelle fois les personnages hologrammiques de l'"*Invention de Morel*" de Bioy Casares, "jeu mécanique d'hologrammes animés entretenant pour l'éternité l'illusion d'une vie qui s'en est retirée" (Racault, 1995, p.10). Si Mlle Bonelli joue *Zia Meca*, c'est parce que Zia Barbara est bien morte. Ce qui se joue dans cette matinée artistique est peut être bien *un drame* (à tous les sens de ce terme) social, la montée des jeunes d' Ajaccio et la montée d' Ajaccio au village, donnant un autre sens, une autre ampleur au mouvement de respiration déjà noté en maintes occasions entre *piaghja* et *mntagna* : le retour saisonnier des continentaux, le pouvoir de représenter pris par les jeunes fonctionnaires, le pouvoir de critique sur les "paysans" et l'advenue d'un autre imaginaire. La mise en scène de ce changement possède alors pour ceux qui le jouent une fonction d'exutoire. Le jouer, c'est une autre façon de l'accepter en le transférant dans un imaginaire, une représentation, une distanciation. C'est également une façon de le vivre une dernière fois, de monter au village (ou de regretter de n'y pas monter), c'est enfin une façon affectueuse et ambivalente, de faire comprendre cette distance aux villageois, aux familles et aux parents. C'est également bien sûr un moment de plaisir et de jeu pour les jeunes, et surtout les jeunes filles, irrévérence joyeuse du bousculement des rôles et statuts figés dans les rapports générationnels. C'est également le lieu de noter la forme locale et insulaire du fait que, dans l'après guerre, "les temps modernes se bâtissent sur le rejet du passé et l'émancipation d'une génération" suivant la remarque de Pourcher (1994, p.500) citant l'inversion des valeurs et des polarités sexuelles relevées par Zweig.

L'enquête de *l'Annu Corsu* sur l'esprit corse (1929) contient cette remarque que "Le Corse, contrairement à la croyance commune accepte très bien la plaisanterie quand elle est faite par des gens qu'il connaît et dont il se sait aimé, parent" (1929, n° 11, p10).

Cette proximité sensible de l'humour avec la parenté et la susceptibilité qui va de pair avec celle-ci, est soulignée par le proverbe "vendettaire" : "*E megliu a more che d'esse a risa*" (Mieux vaut être mort que l'objet de risée) qui implique dans l'humour corse une proximité sensible avec la mort. Dès lors, le monument aux morts est comme la minéralisation de ce passage compris de tous: à la fois l'ultime sursaut des morts, la trace laissée par les vivants qui ont survécu à la guerre, et la marque verticale de la prise de pouvoir des jeunes, de

l'advenue d'un nouvel imaginaire. Il a ce pouvoir, concentré de vieillesse et de jeunesse, de municipalité âgée et d'autonomie juvénile, de générations (Jean et Kate), de figer le village dans un instant que l'on voudrait éternel et que la photographie de la cérémonie va s'efforcer de fixer. Les matinées artistiques articulent, dans la représentation du village, les niveaux, et relient, en tension, les sphères politiques, économiques, religieuses, sociales et imaginaires dans la construction, ici et maintenant, d'une identité locale. Les vieilles querelles de familles, le clientélisme, les déséquilibres intra villageois, sont représentés autant pour l'intérieur que pour l'extérieur de la société locale. Les matinées mettent en scène les éléments fondamentaux des représentations identitaires, "territoire d'appartenance, personnages-personnalités clés du lieu, emblèmes de cette identité, en une exaltation de la localité" (Chérubini, 1996, p.105). Elles consacrent la miniaturisation villageoise par laquelle le local s'interroge en permanence sur son être ensemble bâti à la jonction de ses ancrages essentiels, "ceux de son organisation sociale, ceux de son monde imaginal, ceux de ses relations avec ce qui est central, global et avec les autres locaux " (id)

#### 2.5.4. Un exemple de ces changements : la correspondance de Kate

Les lettres que Kate reçoit, ces années là, de ses anciennes camarades montrent à la fois ce changement et la difficulté, la douleur d'arrachement qu'il provoque.

L'une des anciennes camarades de Kate est "*french governess* " (gouvernante) (68 Clarence road, Clapham park, Londres), "ce qui a bien peu de mal pour me plaire bien davantage que dactylo ", une autre est institutrice à Dunkerque ("Ecole huit heures et demi-onze heure et demi, deux heures-cinq heures, repas, ménage et classe à préparer, je n'ai plus une seconde à moi"), une autre est au ministère de l'air (où elle se trouve "ni bien ni mal et plutôt mal que bien"), une autre encore infirmière, une dernière, apprenant "par ta jeune soeur à l'école de commerce à Ajaccio", que Kate avait été reçue au concours de rédactrice demande "quelques indications pour rentrer à la préfecture". Certaines sont mariées, ont ou attendent des enfants, d'autres sont amoureuses :

"Un jeune homme qui me faisait une cour assidue et qui commençait à me plaire (...) travaillait comme moi chez Petot (...) a été reçu à la maison (...) de très bonne famille (...) mais avait perdu l'argent que lui avait donné son père dans une entreprise de film qui malheureusement a fait faillite".

pour une autre :

"C'est un homme charmant, charmant, charmant, qui a, c'est évident le désir très sincère de me connaître -où cela nous mènera-t-il ma foi je n'en sais rien, je ne cherche pas à savoir".

Pour la *french governess* :

"Les anglais, que vous en dirais-je ? Que les caricatures les reproduisent fidèlement ! Je n'admire que la variété d'yeux clairs que je vois chaque jour : depuis le gris fer jusqu'au bleu violet ! Que de blondeur aussi, mais dans l'ensemble quel manque de beauté !"

Encore : "Cécile S. se marie avec un capitaine ".

Pour celles qui ne sont pas encore mariées, on ironise :

"J'ai su par AB que Linares s'était mariée et avait déjà un bébé. Elle dit en outre sur sa lettre qu'il n'existe pas sur terre de mari plus charmant que le sien. Tout nouveau tout beau naturellement. Souhaitons lui de demeurer toujours dans les mêmes idées".

On se moque, on taquine :

"Et toi, ne m'annonceras-tu pas bientôt ton mariage ? ou bien Ajaccio est totalement dépourvu d'élément masculin comme Corté et alors... les mariages sont choses fort rares et les "jeunes filles prolongées " choses fort communes";

"Que puis-je te souhaiter de mieux aux approches de 1932, chère petite amie, que de faire comme moi, d'épouser un bon et loyal garçon qui fera ton bonheur";

"Que devenez-vous dans votre préfecture ? Ne vous mariez pas cette année, il me serait vraiment impossible de faire un bond de Londres à Sarrola";

"Ce qui va le moins bien c'est le coeur, qui est encore un peu endolori, mais avec le temps... A propos sera-ce cette année qu'il me sera donné le plaisir de t'envoyer mes félicitations ?";

"Ne veux-tu donc pas suivre l'exemple de X qui se trouve vraiment très heureuse en ménage ?";

"Quand m'annoncerez vous votre mariage puisque vous trouvez que les années passent vite. Il faut vous presser un peu sinon vous serez trop vieille".

Ce ne sont qu'installations, à Lille (dans "notre petit appartement"), à Paris (dans "une maison très moderne"), mutation et congé, remplacement ("pour gagner quelque argent : c'est si bon d'avoir de l'argent à soi, ne trouves-tu pas?"), envies de partir, etc.

Sur la Corse, le ton est à la dérision :

- Ajaccio :

"Ajaccio ne sort de sa morbidesse qu'en période électorale. Je crois qu'une élection est le seul facteur qui agit énergiquement sur la paresse ajaccienne".

"Pas besoin de détails sur la façon dont s'est écoulé l'été et dont s'écoule votre hiver à Ajaccio ";

"Fais-tu des promenades sur le cours Napoléon dont Santa me parle si souvent, y avez vous quand même quelques distractions et les séduisants officiers de marine anglaise sont-ils revenus?"

- Corté :

"Je pourrais vous raconter les mille potins qui se chuchotent et qui sont inhérents à tous les trous. A part ces petites médisances qui aident à tuer le temps, rien, rien, le ciel lui même paraît se mettre à l'unisson pour mieux nous enserrer dans ce petit cercle autour duquel nous vivons. Nous avons eu du vent, de la pluie, il a fait froid, charmant vous voyez le printemps dans la Terre des Communes".

"On voit bien que tu n'a jamais assisté à un bal cortenais; c'est en général un ramassis de piou piou et de midinettes qui dansent à la bonne franquette au son d'un orchestre qui casse les oreilles".

Le tout n'échappant pas à une certaine folklorisation :

"Vous êtes une horreur de ne pas m'avoir répondu le moindre petit mot ", écrit Gisèle de Bucy les Gy, en 1932, "je trouverais bien une vengeance! Moins terrible que celles de vos bandits... Quel dommage que vous n'avez pas de nouveaux faits d'armes à me raconter ! Mais voici la période électorale, ce sera bien plus intéressant (...)".

Ou bien débouchant sur un militantisme féministe :

"Savez-vous qu'ici j'ai déjà commencé à m'occuper fort de politique ? En arrivant en vacances chez des amis vendredi soir, j'ai trouvé leur fils (36 ans) qui se présente à la députation (...) Nous nous sommes attrapés tous les deux au sujet du vote des femmes, sur les organisations administratives et tout un tas de choses de ce calibre. Quel dommage que je ne puisse pas me faire mettre en congé pour faire la tournée électorale avec lui, je m'amuserais follement".

"Les élections ne m'ont réservé aucune surprise, (mon) candidat a été élu comme c'était à prévoir, j'ai hâte d'aller embrasser mon nouveau député. Il va falloir fêter son succès de tous les côtés. Pendant les vacances nous seront souvent en bombe ",

"Notre nouveau sénateur est arrivé à Corté hier vers midi (13/05/1930). Il a traversé le cours dans une pluie de petits sous et il a été accompagné jusqu'à l'hôtel par des huées et des sifflets stridents. Il était très pâle -je crois même qu'à un certain moment il a eu peur. Et pourtant ? De quoi est-il coupable cet homme ? D'avoir un siège parlementaire ? Mais puisqu'il l'a acheté et qu'il y a mis le prix, que peut-on lui reprocher ? J'ai passé grâce à lui une bonne journée et je l'ai remercié dans le fond de mon coeur d'avoir brisé pour un jour au moins la monotonie de notre petite ville. Un seul regret : ce fut trop court."

Ce bref extrait d'un corpus de correspondance entre Kate et ses anciennes camarades des Loges montre la distance, dans le temps et dans l'espace, avec les lettres de Palme ou Josée avant guerre. Les émotions, les désirs, les situations qui s'y échangent n'y ont plus la même teneur, le même contenu ni le même goût. *Tempi e tempi* (temps et temps) dit l'expression. Pourtant subsiste encore l'attachement au village : "Sans doute iras-tu passer tes vacances à Sarrola. J'espère que tu y trouveras tous les tiens en bonne santé".

"Donnes moi des nouvelles d'Antoinette, de nos cousins et aussi de nos amis des vacances d'il y a trois ans : Barberine Istria et son frère, les Giorgi, les Arrighi, etc. qui me rappelleront ces vacances délicieuses de l'été 1929".

"J'ai reçu un colis de chez vos parents, vous ne me parlez pas de Pierrot et de Marie",  
"Après les beaux jours passés chez vous, votre lettre c'est un petit air de Corse".

Tout cela résumé dans une lettre du cousin de Kate, Paulo, premier fils de Toussaint (le plus jeune frère de Lucie) né à Bouira en Algérie (la même année que Kate), évoquant en 1931 l'été 1929, lettre où il déclare préparer l'examen et le concours d'ingénieur adjoint des travaux publics de l'Etat, mais, étant "constamment invité de droite et de gauche" il manque de temps, voyant Francis (Carco, son oncle écrivain) et Germaine (sa femme), mais aussi des amis d'Algérie et "notre cousin Jérôme Carcopino" (l'historien) ou bien allant "soit au cinéma, soit danser, soit bridger", proposant même à Kate de "venir par ici... ou en Algérie", pour finir par lui demander de lui dire "un peu ce que vous avez fait de beau cet été à Sarrola. Quels changements y a-t-il eu depuis 2 ans?".

#### 2.5.5. Un conflit entre les anciens et les jeunes ?

Dans cette nette différence entre les deux générations d'avant et d'après guerre, dans cet espace de changement en train de se former, vient prendre place le monument aux morts comme la volonté de nier cette faille ou du moins de jeter un pont sur elle, par l'appel à la fois aux morts et aux jeunes d'aujourd'hui, mais aussi à leurs futurs enfants. L'obligation d'identification aux morts (représentant l'emblème de la victoire, de l'horreur, de la gloire, du sacrifice, de la fidélité, du devoir, mais aussi des valeurs familiales et sociales locales) ravive et conserve le souvenir des disparus, et réclame aussi le "recouvrement d'une dette à l'égard de la vie perdue", de ce "tribut" à payer aux morts pour que leur "sacrifice" et la vie des générations présentes et futures acquièrent un sens. *Mortui viventes obligant* (Les morts "obligent" les vivants). Le monument oblige les vivants à l'égard des morts. Mais il a pris au village la forme d'une représentation pacifique, d'une mise en scène par laquelle chaque génération a joué de son pouvoir.

2.5.5.1. Pour les anciens, tenant le conseil municipal, anciens militaires ayant réchappé de la guerre, propriétaires et gestionnaires d'une économie défailante, il est le symbole du passé et de ses valeurs, dont ils voudraient désespérément faire un phare pour les générations futures.



Incarnation de cette "âme corse" dont l'enquête de *l'Annu Corsu* de 1929 donne une pâle vision littéraire et intellectuelle, qui dit à sa façon la "race", il traduit :

"l'indifférence aux changements extérieurs. Ainsi le Corse pourra présenter les apparences les plus archaïques, notamment dans l'antique noblesse de la vie pastorale et dans les rites funéraires (...) mais nul ne s'adaptera mieux que lui aux modes les plus nouvelles qui se répandent jusqu'à nos hameaux avec une rapidité divertissante" (p. 11).

Ce devoir de mémoire à l'égard des morts s'inscrit dans un mouvement continu qui fait se poursuivre, dans le présent et l'avenir, la cause pour laquelle ils sont morts dans une continuité à la fois historique et locale: une éthique, un devoir des vivants et un droit des morts pour que la vie ne soit pas vaine. Le monument est "signature visuelle" (Koselleck, 1998, p.46) des morts dans l'espace des vivants, un contrat de continuité de leur oeuvre et de leur vie qui se traduit concrètement, émotionnellement et familialement par la présence des veuves et des orphelins du village, et politiquement par la réalisation de la traverse, l'adduction d'eau, l'électrification, le téléphone, qu'ils avaient initiés avant guerre. La preuve tangible, taillée dans la pierre des montagnes (et si possible des meilleures carrières communales) du contrat symbolique matérialisé entre les vivants et les morts, parallèlement à la clôture du cimetière enfin réalisée, signature visuelle de leur repos "physique" acquis dans le *campu santu* épargné des ronces, des cistes, et de la dent des brebis et des chèvres. Le symbole d'un soldat debout sculpté dans la pierre est la signature visible de ce contrat par lequel le mort saisit le vif et demande que sa survie soit effective, tandis que les soldats morts sont retournés au territoire sacré du cimetière communal et, ayant rejoint la société des morts, n'en continuent pas moins de veiller sur la société des vivants par le trait d'union à la fois vertical et horizontal du monument aux morts. Tradition, race, famille, devoir, affection, antique, ancestral, primitif, souvenir, gratitude : toute cette constellation de mots-valeurs consacre le passé tel que l'article de Fontana (1927, supra) le résume en un cercle essentiel qui du berceau à la tombe passe par le *fucone* sous l'arcane du père et de la mère, consacrant "l'oeuf familial" comme "âme corse" que la guerre ne saurait avoir fêlé. Le "progrès", la fin de la "décadence", les améliorations s'inscrivent ainsi dans la tradition, dans la volonté de prolonger l'avant guerre. Le monument inscrit ainsi le futur dans le passé. Et son inauguration constitue bien un rituel grâce auquel le passé s'articule avec la périodicité biologique et saisonnière et avec l'union, tout au long des générations, des morts et des vivants.

2.5.5.2. Les jeunes acteurs de la matinée artistique jouent et représentent ce passé villageois à la fois pour le consacrer, l'honorer et pour montrer qu'il ne reviendra pas, ni dans le présent du village se donnant en spectacle et en représentation à lui même (puisque les vieux y sont des jeunes grimés, les hommes des jeunes filles déguisées), ni dans le futur du village (les jeunes n'y étant plus pour la plupart que de retour à la belle saison). Le dialogue de *Zia Meca* fait passer ce message, au double sens de l'expression : le communique et en fait un message nouveau et majeur, le rend acceptable pour les villageois. Le monument aux morts est alors pour eux le symbole d'un passage, d'une crise, qu'ils débloquent en utilisant le matériau fictionnel de la tradition, de l'auto dérision et de l'humour, de la mise en scène d'un décalage et d'une rupture d'eux mêmes avec l'avant guerre. Cette théâtralisation de la vie villageoise a la douloureuse charge d'une intention symbolique de déconstruction/reconstruction du rapport villageois au monde dominant. La génération de l'après guerre, fortement entée dans l'administration ne peut que donner à voir son propre rapport au monde villageois : à la fois respectueux et distancié, tendant le fil la rattachant au village comme Jean lors de ses séjours outre mer. Il faudrait un autre corpus de ces acteurs de la génération de l'entre deux guerres (correspondances, récits, documents) pour pouvoir juger de ce nouveau rapport. Mais d'ores et déjà ce qui est visé et mis en jeu dans cette mise en scène du village, de son passé (son passé local contre son avenir global), de ses avènements possibles<sup>350</sup>, ce sont les conditions de la production et de l'emploi des marques emblématiques à travers lesquelles les acteurs sociaux mettent en scène leur représentation différentielle de leur identité collective, par des rituels de groupes et des systèmes de signe et de blasonnement social qui les affirment différemment, qui parcourent la morphologie sociale d'identités en construction, de représentations simultanées, concurrentes ou concourantes, construisant ainsi l'espace relationnel et historique. Ces dimensions potentielles d'identités plus ou moins conflictuelles, et leur modes et processus d'affirmation (les vérités différentielles de la situation du village) se comprennent en interrelation avec d'autres espaces (continent, colonies, fonctionnarisme, tradition) intégrés à d'autres métasystèmes qui, d'une part, produisent des réalités *sui generis* et, d'autre part, peuvent restreindre ou supprimer des caractères spécifiques de ces espaces et de l'espace local. Sur cette scène ponctuelle se focalisent (comme sur les places du village ou des maisons, plus quotidiennement) des techniques, des projections, un système de communication et d'expressions.

---

<sup>350</sup>Cf. Clifford (1996, p. 334) évoquant "des avènements en lutte ou en alternance " au sujet d'un affrontement autour

L'actualisation des systèmes de parenté et des jeux autour de ces codes, des morales plurielles s'affrontant, sont autant de "dramas de la méthode" permettant de saisir l'objet Sarrolais, et dévidant plusieurs pelotes d'espaces intérieurs au village, dans un *kairos* propice à une saisie hologrammique. Tandis que, en fonction de son point de vue, l'observateur produit la méthode du drame qui se joue devant lui.

Ces matinées artistiques sont un moment où la société Sarrolaise se constitue des traditions concurrentes, si l'on peut dire, par l'affrontement de projets de société concurrentiels. Elles sont ainsi une leçon d'historicité relative sinon d'histoire dans ce qu'elles ne consacrent pas la fin ou la vérité de l'histoire mais que "la tradition institue une filiation inversée" selon les termes de Lenclud (1987, p.118) : loin que les pères engendrent les fils, les pères naissent des fils. Ce n'est pas le passé qui produit le présent mais le présent qui façonne son passé "la tradition est un procès de reconnaissance en paternité" (id.). Les matinées artistiques illustrent heuristiquement que la tradition n'est pas ce qui a toujours été mais ce qu'on la fait être : nous sommes la société traditionnelle de nos enfants.

" Le temps et la mémoire se tissent ensemble, rurent l'un avec l'autre pour construire le présent, reconstruire ensuite le passé. Ils sont le lieu de la matière qui nous constitue" (Meistersheim, 1994, p.115).

### 2.5.5.3. L'exemple d'une distance intra familiale

La correspondance entre Kate et ses anciennes camarades, ses activités sarrolaises et ajacciennes, proposent un nouvel éclairage sur cette transition. Ainsi, au village, les deux générations manipulent à des niveaux différents, selon des exigences, des déterminismes et des modalités différentes, un matériau imaginaire et symbolique encore commun et communautaire, mais en voie de changement et de diversification. Quoi de commun entre Kate et Jean, entre Jean et Paulo ? C'est peut être justement le moment du changement interne à cette communauté, de l'implosion de cette identité, que ces matinées artistiques (dans l'image même d'une intense et totale communion villageoise intégrant tout conflit et toute distinction dans la fête produite et dans le rire partagé, dans une véritable fusion villageoise), traduisent et expriment, une fission à l'intérieur même de cette fusion, la représentation fusionnelle d'une fission. Pour les jeunes, le monument aux morts, qu'ils ont contribué à financer par leur spectacle est bien alors le symbole d'un passé *regretté* en tant qu'enfance

---

d'un projet de lotissement entre indiens traditionalistes et modernes.

mais *regrettable* (révolu, périmé, dépassé), en tant que signature visible d'un échec, et le rappel saisonnier, à chaque retour, de cet échec. Son sens politico-social équivaut pour eux à un désengagement, une fuite du village, l'exil. Le soldat du monument d'ailleurs n'attend ni ne s'adresse à l'exilé, il est face au village, contemplant ses habitants et leur rappelant leur devoir de mémoire.

Entre le père et la fille, entre le maire et la jeune fonctionnaire, il y a ainsi plus qu'une génération. Certes, "le culte politique des anciens monuments aux morts s'épuise dès que les derniers survivants s'éteignent" (Kosellek, 1998, p.60), avec la mobilité de la vie moderne, mais surtout du fait que "les expériences ou les messages politiques ne sont que difficilement transmissibles au delà de l'extinction d'une génération donnée" (id.). Mais il y a plus, car la différence d'interprétation du monument aux morts n'a même pas à attendre l'usure du temps et des générations mais est certainement contemporaine de son érection. Si, pour Jean, il se rapporte à une ligne de fuite temporelle orientée vers le futur par où devait se confirmer l'identité communautaire sarroloise passée sanctifiée par la mort des soldats du village; pour Kate, il se rapporte plutôt à une ligne de fuite temporelle orientée vers le passé, et un passé ayant perdu tout sens expérientiel et transcendant pour devenir lentement un folklore. L'ancienne identité du *statu quo ante* se heurte aux exigences multiples voire contradictoires de la modernité et de la modernisation. Une nouvelle identité, multiforme et polymorphe, traversée d'incertitudes et de malaises, travaille l'expérience et la conscience de la jeunesse de Sarrola. Il faudra plusieurs générations pour que les deux lignes de fuite temporelles se rejoignent dans la conscience d'une double crise, celle de sa tradition et celle de sa modernisation, fracturant tous les plans, économique, politique, social, culturel, sensible, identitaire : une conscience volontaire tendue vers la recherche de l'identité communautaire passée (moins la restitution de son sens existentiel) et une volonté vigile de contrôler un avenir qui intégrerait le respect, la connaissance et la conservation de ce passé détranscendantalisé, compris comme moment nécessaire d'un avenir délivré de cette autre transcendance d'un progrès ou d'une modernité incontrôlée<sup>351</sup>. Il ne s'agit pas de revenir à "la tradition" ni même de la question des rapports entre l'intérieur et l'extérieur, mais, comme l'écrit Roncayolo (1998), il s'agit "des Corses eux mêmes, soumis à des contradictions très

---

<sup>351</sup> Cf. également Peron (1993) notant que "*La Revue Islaise*", spectacle de divertissement annuel que la communauté de l'île d'yeu s'offre à elle-même est devenu "un véritable rite social qui consiste à bâtir collectivement l'histoire de la communauté; puis à se la remémorer périodiquement pour réactiver le sentiment d'appartenance et initier les plus jeunes" (p.74).

apparentes : comment changer sans trahir, sans sacrifier le patrimoine proprement dit, qu'il s'agisse de la langue, de sentiment, de moments inscrits dans la pierre ou dans la mémoire" (p.75).

Que Jean soit un chantre de ce progrès -vecteur qui compense en quelque sorte la perte de l'éternité (passé et futur continués) par l'offre d'une espèce de perpétuelle simultanité par quoi tout doit être dépassé- qui va bouleverser l'ancienne communauté et ses représentations, n'est pas le moindre des paradoxes et des oppositions que consacre la stèle communale.

Quoique le monument aux morts doive pour les soldats survivants évoquer la consécration (ou l'étape) d'une série d'identifications nationales (comme va en témoigner dans 10 ans le serment de Bastia<sup>352</sup>), il n'en consacre pas moins la survivance de la "petite patrie" (le discours d'inauguration de Jean évoque "le petit paysan Sarrolais") au sein de l'entité administrative et politique française (comme le montrent les dons incessants de la municipalité à des associations de perpétuation du souvenir des exploits et sacrifices corses entre 1929 et 1940 sous l'autorité de maire de Jean. Inversement, alors qu'il aurait pu (et était voulu pour) rappeler aux enfants vivants de la commune le sacrifice de ces autres enfants victimes de la grande guerre, il deviendra un monument stylistiquement et esthétiquement typiquement national, les possibilités sensibles de perception des observateurs se déplaçant et évoluant indépendamment des injonctions politiques d'identification qui voudraient les fonder dans une appréhension exclusive et intemporelle.

L'érection du monument aux morts conjoint et symbolise ainsi la continuité de l'identité villageoise, encore une fois en une représentation miniaturisée (comme Bèjofo ou le village de pierres de la Nucca) : dans la verticalisation minérale d'une esthétique au sens de l'être ensemble et du vivre ensemble transcendant les aléas de l'histoire pour conserver à Sarrola une identité collective, communautaire, en relation dynamique avec des circonstances changeantes qui seraient sans effet essentiel sur son identité, "la continuité maintenue sous les ruptures et agissante au cours même des processus de transformation" (Balandier, 1985, p.9).

La matinée artistique met habilement en scène cette prétention et ce souhait en la décalant de l'intérieur même de la représentation (mélange des sexes, des statuts et des générations) et sous l'apparence d'une fusion communautaire (malgré l'affirmation ironique de la désagrégation de cette identité). Souscription, matinée artistique, inauguration deviennent

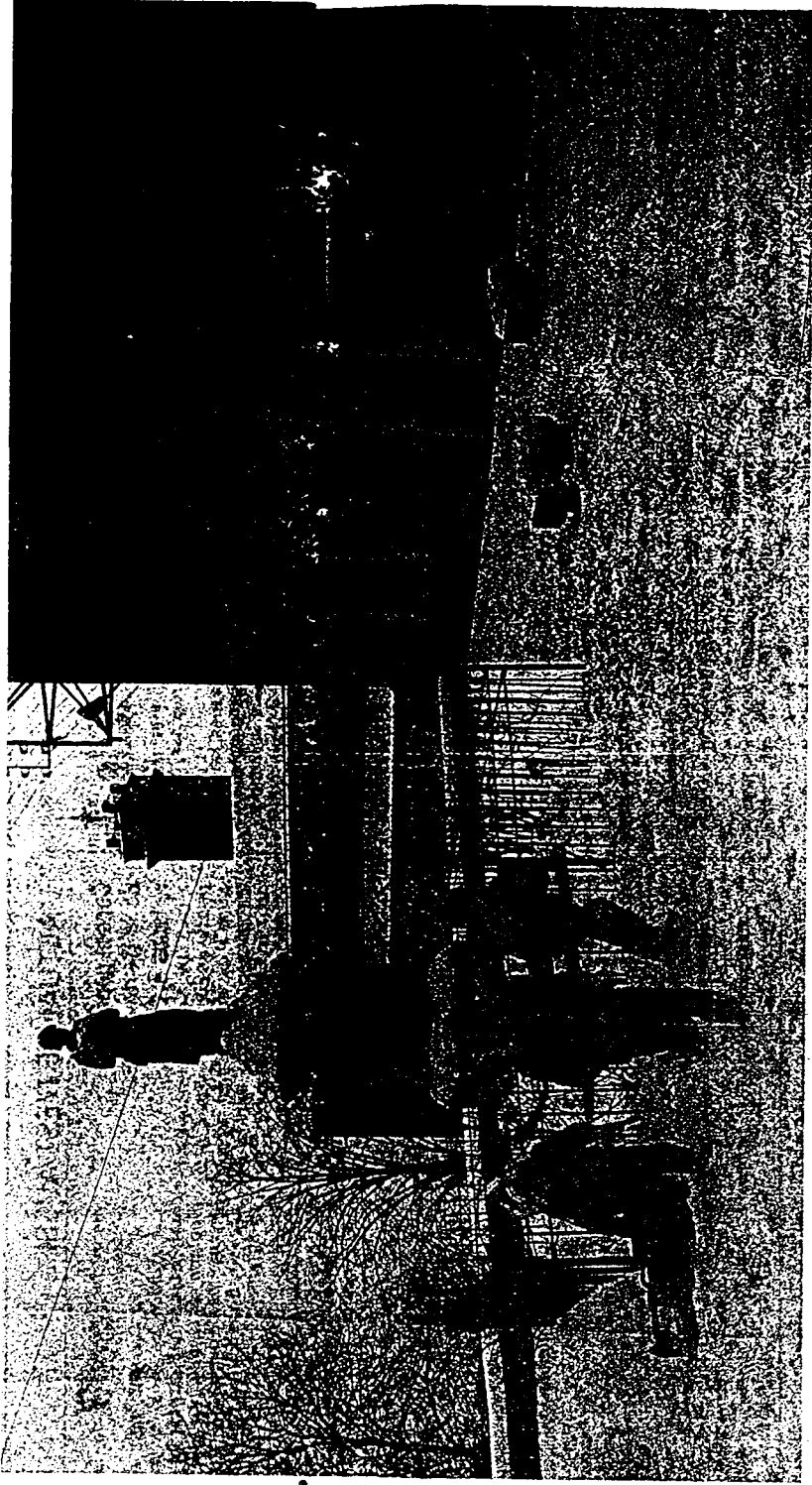
---

<sup>352</sup> "Face au monde, de toute notre âme, sur nos gloires, sur nos tombes, sur nos berceaux, nous jurons de vivre et mourir Français" (M. Ferracci, 04/12/1938).

# LA CORSE SOUS LA NEIGE

## De nombreux villages isolés et plusieurs cols bloqués

Selon les services météorologiques, le mauvais temps devrait se poursuivre aujourd'hui et l'on craint de nouvelles chutes de neige sur l'île. ▶ Pages corses.



*Circulation pratiquement impossible, tempête sur la côte ouest de l'île : le mauvais temps a paralysé la Corse et... comblé de joie les enfants ravivés de pouvoir jouer dans la neige.*  
(Photo Jo Mignucci)

ainsi le moment de la mise en représentation de mécanismes symboliques et affectifs qui sont autant de mécanismes et de dynamiques d'auto-contextualisation d'une identité dans un lieu.

"*Natio*" écrit Casalonga (1995), c'est ce qui fait référence au lieu où je suis né, pas forcément physiquement, mais là où je suis né dans la totalité, dans la globalité de ce qui fait ma personne (...). Je le décris comme une faculté qui est une nécessité, de résister à tout ce qui aurait tendance à faire disparaître les racines c'est-à-dire tout ce qui est plongé profondément dans la terre (...), (tout ce qui fait que l'homme) est constitué d'un certain nombre de choses qui l'attachent (...). Le lieu fait partie de cet attachement, mais ce lieu est nourri par toute une série de choses qui constituent une stratification de la mémoire, la sienne et celle de la communauté dans laquelle il est. Et cette communauté n'est pas une communauté définitivement définie. Elle est en évolution permanente, l'histoire nous l'apprend, et cette mémoire est aussi en évolution permanente" (p.96).

La fin de la nouvelle d'Arrighi (1988) sur "la légère" retrace, sous évocation d'un schéma d'opposition intergénérationnel, cette continuité quand elle se réjouit de "ces jeunes de chez nous (qui) savaient retrouver le sens d'une harmonie entre notre terre, notre passé, et tout ce qui changeait dans le monde" (p.94) tout en notant que "nous, les déjà vieux, nous nous sentions rassurés car, au fond, il y avait quand même quelque chose qui subsistait, qui continuait ..." (id.), chaque génération inscrivant dans ces points de suspension les désirs d'un cycle possiblement éternel.

La photographie, par une matinée neigeuse de 1951, d'enfants jouant dans la neige autour du monument, illustre à sa manière le souhait de Jean et des anciens de conjindre symboliquement les enfants morts et les enfants vivants de Sarrola.

## 2.6. L'inauguration

Le monument érigé, les invitations sont envoyées entre le 26 août et le 3 septembre aux représentants des autorités étatiques, militaires et religieuses pour l'inauguration fixée au 19 septembre 1929 à 10 heures. Le préfet, "infiniment touché de l'aimable attention", mais empêché par l'ouverture de la session du conseil général, délègue Mr Thery, secrétaire général de la préfecture, "un brave ancien combattant qui saura traduire comme il convient les sentiments d'admiration que nous devons à tous ces héros qui ont donné leur vie pour la

## Toast pour Banquet d'inauguration d'un Monument aux Morts de la Guerre

MONSIEUR LE PRÉFET,  
MESSIEURS LES DÉPUTÉS ET SÉNATEURS,  
MESSIEURS ET CHERS AMIS,

Je n'ai jamais tant regretté qu'aujourd'hui de n'être pas un orateur éloquent pour trouver les paroles dont mon cœur déborde.

Merci, Monsieur le Préfet ou (Sous-Préfet) d'avoir bien voulu honorer notre fête de votre présence, et d'avoir bien voulu par surcroît, présider notre banquet fraternel.

Merci également à vous, Monsieur le Député (ou Sénateur), d'avoir répondu à notre appel.

Merci à vous tous, cher amis.

Ce matin, nous avons accompli un devoir bien doux, devoir de reconnaissance et d'amour !

Le modeste monument que notre commune a élevé à la gloire de nos héroïques « Poilus » victimes de la grande guerre, restera comme le souvenir vivant de notre attachement profond à ceux, qui, généreusement, donnèrent leur sang pour conserver l'intégrité de la Patrie.

Leurs noms sont à jamais glorieux. C'est grâce à leur sacrifice que nous pouvons, aujourd'hui, vivre en paix.

Messieurs, je bois à la France, à la France immortelle ! Je bois à votre prospérité à tous, et je renouvelle en cette circonstance solennelle, et qui fera étape dans les annales de notre chère cité, mes sincères remerciements pour l'honneur que vous avez fait à la Commune de . . . , honneur dont la population gardera le meilleur souvenir.

## Discours pour l'inauguration d'un Monument aux Morts de la Guerre

MESDAMES, MESSIEURS, CHERS ENFANTS,

Comment trouver des mots assez puissants pour vous exprimer l'émotion qui m'étreint en cette cérémonie d'inauguration du Monument élevé aux Morts de X....., par les soins pieux et reconnaissants de leurs concitoyens ?

C'est dans une même pensée d'admiration et de reconnaissance envers nos vaillants disparus que je m'associe à vous pour rendre à ces héros de la grande guerre que nous pleurons aujourd'hui le suprême hommage.

Mon cher Président, Messieurs les organisateurs de cette belle manifestation patriotique et vous tous, mes concitoyens, je vous remercie et vous félicite du fond du cœur.

X....., comme du reste toutes nos communes du canton, a fort bien fait les choses. Les guirlandes et les fleurs confectionnées par les soins de votre aimable jeunesse, les oriflammes, les drapeaux aux trois couleurs dressés partout dans votre petit bourg, flottent au gré du vent en l'honneur de nos vaillants disparus, comme en celui de leurs frères d'armes accourus de tous les points du canton pour glorifier ceux qui, moins heureux qu'eux, sont morts pour la Patrie. J'admire ce beau monument aux morts. Cette pyramide surmontée de l'urne symbolique, rapelle, dans un style simple, mais élégant, la mémoire des glorieux fils de ce pays, tombés pour la sauvegarde de nos foyers, pour le salut de la Patrie.

Conservez-le intact et parez-le, aux jours de fête, des fleurs les plus belles ! Désormais il fait partie de votre patrimoine, il sera l'ornement de votre place publique, il sera de votre vie quotidienne. Qu'il soit aussi votre réconfort moral !

Chaque jour, en passant à ses côtés, jetez un regard sur lui et pensez à ces.... enfants de X... qui dorment leur dernier sommeil sur les champs de bataille immortels de Belgique, de Picardie, d'Artois, de Champagne, d'Alsace ou de Lorraine, ou, là tout près, dans ce cimetière, ramenés par les soins pieux de leurs parents aimés.



France". Le gouverneur répond positivement, tout de même que Mgr Rodier, ancien combattant ayant de nombreux points communs militaires avec Jean<sup>353</sup>.

Jean note le détail de la cérémonie sur un carnet puis sur une feuille de papier à lettre :

"Sortie de l'église. Arrivé devant le monument. Sonnerie "garde à vous ". Aux champs et levée du voile. Appel des morts. Réponse : mort au champ d'honneur. Alisante. Remise du monument à la commune. Prise en charge et discours ".

150 à 200 personnes assistent à la cérémonie : femmes et jeunes filles du village, chapeau sur la tête, hommes tête nue, officiers en tenue et soldats baillonnets au canon, personnel religieux entourant l'évêque, représentant du préfet lisant son discours face au drapeau et au monument, dos tourné à la foule. Un chien s'est invité au centre du cercle et dort, rappelant que lors de la photographie du conseil municipal de 1925 un conseiller tenait déjà un chien dans ses bras.

### 2.6.1. Les discours

Jean prononce des discours "sans surprise" dans la mesure où celui du toast est la reprise textuelle du "toast pour banquet d'inauguration d'un monument aux morts de la guerre" (p 170) du *Manuel des Discours et Allocutions à l'usage des maires*, en sa possession depuis son accession à la mairie, avec remplacement des pointillés par le nom de la commune comme seule originalité, si l'on excepte le remplacement des "Annales de notre chère cité" par "de notre cher village". L'a-t-il recopié pour se l'approprier de quelque façon, ou pour avoir son texte sous les yeux à l'occasion du banquet ? Le discours d'inauguration procède de même avec le "discours pour l'inauguration d'un monument aux morts de la guerre" des pages 171-172 du même *Manuel*, y adjoignant une introduction plaçant le culte des morts sous l'évidence d'un sentiment naturel voire de l'instinct<sup>354</sup>, mais déniait dès l'abord une quelconque possibilité de comparaison entre l'hommage rendu et le sacrifice des soldats morts

<sup>353</sup>Né en 1879, sous lieutenant d'artillerie coloniale, en garnison à Toulon, au Tonkin entre 1903 et 1905, capitaine en 1915 au premier corps d'armée coloniale, 4 fois cité, chevalier de la légion d'honneur en 1917, Mgr Rodier s'est acquis très vite une réelle popularité en Corse "sinon toujours auprès de son clergé, du moins auprès du peuple Corse au tempérament essentiellement militaire et de mentalité plus "ancien combattant " sans doute qu'aucune autre province " (Casta, 1974, p. 236).

<sup>354</sup>"un peuple s'honore en gardant le culte de ses morts, le culte de ses souvenirs. C'est là du reste un sentiment si naturel, si instinctif que l'on ne comprendrait même pas qu'il n'existât point".



("mais nos manifestations aussi grandioses qu'elles puissent être n'atteindront jamais à la hauteur du sacrifice de nos grands morts").

L'ajout<sup>355</sup> est important car il recoupe l'aveu d'une humilité qui réapparaît, incrustée et rajoutée dans le corps du discours du *Manuel*. Là où celui-ci écrit "X... comme du reste toutes nos communes du canton, a fort bien fait les choses", Jean dit "Sarrola Carcopino, comme du reste la plupart des communes a cherché à faire bien les choses", relativisant du coup non pas l'effort fourni (par la population, le comité, la mairie) ou le résultat obtenu (le monument) mais la modestie avouée du projet, ou plus exactement, l'ambition de départ qui ne peut qu'être incommensurable avec le sacrifice des grands morts : la dette, le tribut des survivants ne sera jamais équivalent au prix payé par les morts pour cette survie. Cette dette est irrachetable car inévaluable. Le don des vies de ces grands morts ne peut pas recevoir de contre-don en échange. Le don appelle le souvenir perpétuel et le culte de ce don, affirme le pouvoir des morts. C'est encore Jules Romains qui illustre le mieux ce qui est bien plus qu'une métaphore :

"Nous avons besoin de croire, il me semble, en ce temps qui n'a pas fini d'être bouleversé, à une espèce de durée végétale de la civilisation, à la propriété qu'elle a de se perpétuer malgré les accidents historiques, suivant les lignes de pousse qui dépendent d'un principe très fort, enveloppé dans le germe à l'origine" (1988,3, p.483).

Le monument aux morts est bien comme une plante issue de la terre qui sert de médiation entre le cycle des morts et des vivants. Il est une sorte de condensateur de l'intensité de la relation fondatrice qui unit la terre à un peuple et dont la relation est justement la culture, comme mémoire historique drainant l'image d'une Corse patrie, unité territoriale, politique et mythique, unissant les insulaires, ou les villageois par delà les morts et les vivants. Son caractère (à la fois civil et religieux) est tellement sacré que Casta (1965, cité par Ravis-Giordani, 1978, p. 141) souligne que :

"c'est autour de cet obélisque funèbre porteur de rameaux de laurier, arbuste de la gloire mais aussi de l'immortalité que s'enroulaient dans les années de l'après guerre, les processions de la *granitula*".

---

<sup>355</sup>On peut douter qu'il soit une création de Jean mais plutôt une maxime glanée dans un journal à l'occasion d'une inauguration ou des articles foisonnants qui célèbrent alors souvenir et sacrifice.

## 2.6.2. De petites digressions ... qui en disent long

A ce point du discours, cependant, l'orateur passe du "vous" du *Manuel* à un "nous" qui confère à la communauté présente une unité plus forte, une communion volontaire et acceptée nettement démarquée du discours injonctif, voire impératif du *Manuel*. Si le texte reste identique, cette appropriation et cette communion dans la protection et l'ornement du monument constituent une consécration et une affirmation de l'unité villageoise. Inscrivant le monument et le souvenir dans le quotidien ("Il sera de notre vie quotidienne"), il inscrit le quotidien dans l'acte de se souvenir ("Chaque jour en passant, jetons un regard sur lui"). Autre modification ou adaptation du discours du *Manuel* : après l'évocation des morts de Sarrola dans les "champs de bataille immortels de la Somme, de Champagne et d'Alsace, de la Lorraine, de la Marne ou de Verdun" et de ceux du cimetière même de Sarrola, "à côté de nous, là, tout près, dans ce cimetière", le maire fait un parallèle entre les premiers, qui sont "dans la sollicitude de la France", et les seconds, "dans la sollicitude de la commune", unissant et séparant à la fois, à nouveau, Sarrola et la France, la nation et la petite patrie. Enfin, il en appelle à d'autres morts, "disparus dans les profondeurs mystérieuses de l'océan" comme son petit parent Colonna d'Istria, ayant coulé dans le torpillage de l'Athos (dont l'héroïsme est évoqué dans le corpus 1914-18, et qui a son propre "monument" dans le cimetière familial des Colonna), et surtout ceux "qui reposent sur les terres lointaines des colonies" (auxquels le *Manuel* ne fait aucune référence), allusion qui reflète à la fois l'engagement des Corses dans les colonies (comme son cousin par alliance, Pierre Carcopino, parrain de Kate, ou ce jeune petit cousin, Battistelli, également mort au Maroc) et la glorification de la "Grande France" (ou "Plus Grande France"<sup>356</sup>, expressions désignant à l'époque la France et ses possessions coloniales, et dont l'image de prestige sera l'exposition coloniale de 1931 organisée par Lyautey). Cette évocation Sarrolaise de la Plus Grande France joint encore davantage la Corse au destin national en même temps qu'elle l'en distingue et en montre la singularité.

Un *Manuel* suffisamment précis dans ses discours pour évoquer la forme de l'urne surmontant les monuments aux morts, mais "oubliant" de signaler les morts des colonies peut certes être la traduction d'une volonté de ne pas opérer de distinction entre les morts des différentes

---

<sup>356</sup> "Le terme de "colonies françaises" se voit remplacé, à partir de 1906, tendanciellement par ceux de "France d'outre mer", de "France intercontinentale", de "Plus Grande France", de "France mondiale de 100 millions d'âmes" ou encore de "nation polychrome" (Lüsebrink, 1995, p. 238).

guerres ou de se consacrer à ceux de "la Grande Guerre" comme "Der des Der". L'évocation des "morts aux colonies" n'en demeure pas moins l'indice d'une différence fortement affirmée de la Corse par les Corses comme fortement impliqués dans cette partie du monde où il sont présents depuis la conquête militaire, illustrant à la fois la devise gravée au dessus de la fresque anglicane représentant la figure allégorique de la Corse ("*Cyrniorum fortia bello pectora*", "les Corses qui présentent avec courage leurs poitrines aux combats"), et une certaine "aristocratie" guerrière de "bâisseurs d'empires" selon l'expression de Lyautey. Rappelons-nous le général Gouraud : "Il n'y a, sans les Corses, ni coloniale ni colonies. Les Corses forment, en grande partie, l'armature splendide et forte de la France lointaine".

La présence de Mgr Rodier, lui même ancien colonial, n'est peut être pas étrangère à cette revendication spécifique des morts aux colonies, quand on connaît la popularité dont bénéficiait l'évêque de Corse. Un des discours prononcé le 30 Avril 1938 pour son départ de l'île -qui fut selon le mémorial (IV, p. 282) "l'occasion d'un des plus extraordinaires rassemblement de foule qu'Ajaccio ait jamais connu" - le célébrait comme "le polytechnicien et brillant officier d'artillerie coloniale (ayant) accepté de servir en Corse avec un salaire qui n'égalait même pas celui d'un cantonnier"<sup>357</sup>.

Enfin, cet hommage aux morts qui reposent sur les terres lointaines des colonies (stimulé par la présence du gouverneur militaire de Bastia, du "brave ancien combattant" qu'est le secrétaire général de la préfecture, et d'officiers), dût être pour Jean une évocation de ses propres campagnes de guerre aux colonies et de ses camarades qui y sont morts (comme le

---

<sup>357</sup>L'occasion du retour à Sarrola de Mrg Rodier, le 2 Septembre 1930, un an après l'inauguration, pour la remise de la légion d'honneur au curé doyen Franchi de la commune est une confirmation de la considération militaire de Jean pour l'évêque. Si le discours qu'il adresse en cette occasion à celui-ci s'inspire largement des deux discours contenus dans son *Manuel* (pp. 98 à 100) il s'en démarque par le remplacement du thème du père pasteur et de ses enfants par un hommage au passé militaire de l'évêque : au lieu des "enfants (de la commune) qui reçoivent leur père (l'évêque)" (p98), Jean parle de "cette phalange de braves qui ont su accomplir leur devoir pendant la Grande Guerre... que les combattants de Sarrola sont fiers de saluer aujourd'hui en votre personne" avant de reprendre le cours d'un discours officiel assurant à l'évêque son rôle de "représentant traditionnel de la doctrine immuable de l'enseignement de cet évangile qui est la force des sociétés, des familles et des individus" (p.99), même si le respect de la religion ne va pas à Sarrola avec sa "pratique dans sa perfection". A l'adresse du doyen Franchi, le discours de Jean va consacrer la démilitarisation de la médaille (pourtant tellement critiquée lorsqu'il était lui même en attente de celle-ci et que les journalistes plébiscitaient son attribution à titre militaire et non pas en faveur des "marchands de macaronis").

D'un côté donc, pour le doyen, modification de mérites militaires du *Manuel* en mérites civils et religieux; de l'autre, pour l'évêque, mutation de l'hommage civil et religieux du *Manuel* en hommage et considération militaire et guerrière.

sergent Bastat), pavoisant pour l'occasion de sentiments personnels et d'expériences vécues le lien qui si souvent joignit Jean à Sarrola par dessus les continents et les mers<sup>358</sup>.

Cet hommage original, hors *Manuel*, souligne ainsi la place des Corses dans l'expansion coloniale depuis les premières conquêtes jusqu'à l'administration en cours.

"L'aventure coloniale fut pour les corses une merveilleuse épopée, écrit Vergé-Franceschi (1996, p.474), pas une famille insulaire qui n'ait eu, avant 1914, un oncle d'Amérique, un fonctionnaire colonial établi en Afrique noire, un parent installé en Algérie, à Oran, Alger, Constantine ou en extrême orient".

Le propre beau frère de Jean, Toussaint, est en Algérie, d'autres Sarrolais sont en Tunisie, au Maroc et, on l'a vu, son neveu Paulo n'hésite pas à proposer à Kate d'aller travailler en Algérie.

"Ceux là non plus, ceux là surtout, ne les oublions pas ! Que notre pensée et notre coeur leur servent de cercueil et de tombeau " :

Peut être cet hommage est-il l'intuition chez Jean de la fin de l'aventure coloniale et de son remplacement par l'aventure de... la fonctionnarisation d'une grande partie de la jeunesse corse qui, avec la francisation accélérée va bouter la génération actuelle vers la conquête des postes et emplois vers Marseille, Nice, Paris, Toulon ou l'administration coloniale et rendre impossible le renouement souhaité de la chaîne des temps.

"Ce qui hante (la Corse) confirme Guidicci (1997, p.63) c'est le destin de l'empire colonial, son empire dont elle a partagé, des sables de Mauritanie aux jungles d'Indochine toutes les épreuves et tous les triomphes ".

Après ce détour où Sarrola, comme village corse et la Corse avec lui, acquiert une identité forte, une image spécifique, comme le sacrifice de ses morts coloniaux une valeur particulière et une force d'évocation conjoignant à la fois le souvenir commun des villageois et le souvenir individuel en chacun, Jean reprend le discours du *Manuel* ("mères en larmes, pères affectueux, épouses aimantes et désolées, et pauvres petits ") où chaque villageois peut aisément reconnaître l'un de ses proches ou d'une famille voisine. Le ton devient guerrier : "les hordes barbares de l'orgueilleux empereur déferlant sur notre sol sacré" se heurtant à "notre grand poilu " (dont "le petit paysan de Sarrola Carcopino" vient remplir les pointillés du *Manuel*),

<sup>358</sup>Non loin de Sarrola, le monument élevé à Alata en 1911 à la mémoire de P.J. Casalonga, ancien du Tonkin mort "héroïquement " à Ampasimena (Madagascar) - et dont Gallieni fit l'éloge- entretient d'ailleurs ce

occasion d'énumérer les hauts lieux de la guerre pour terminer sur la victoire de la République "donnant ses enfants par milliers pour payer en vie la rançon de la liberté du monde". Le thème du souvenir à entretenir, comme seul rachat possible du coût du sacrifice, avec ses pathétiques métaphores comptables comme aveu d'impuissance rhétorique à quantifier ou évaluer l'inévaluable, de la vie conservée grâce à ce sacrifice ("vous qui êtes morts pour que nous puissions vivre"), acquiert une valeur morale certes mais surtout pédagogique ("le sacrifice comme leçon de l'avenir", "que jamais plus pareil cataclysme ne ravage l'humanité", "que la France puisse poursuivre son oeuvre civilisatrice"). L'appel à la Société Des Nations comme gage éternel de la paix universelle, conclut le discours du *Manuel*, cependant que celui de Jean réunit dans une exhortation finale la "France immortelle" et "ceux qui sont morts pour elle", inscrivant ainsi par son hommage les "enfants de Sarrola Carcopino" dans l'avenir terrestre de l'état français et celui-ci dans l'universalité de la paix. Le toast qui suit reprend textuellement celui du *Manuel* (p.170).

### 2.6.3. Un toast à l'identité

L'érection du monument aux morts, par le concours de personnes qu'elle mobilise, mais aussi par la réunion, la participation de groupes, de fonctions, de statuts et d'appartenances différentes, et par la conjonction des modalités de célébration et de ritualisation du *socius* communautaire, constitue une reconstruction de l'identité villageoise par sa mise en représentation, sa production comme fête et comme célébration dans une théâtralité où la convocation des grands morts exige que soit perpétuée la commune et la communauté à l'identique, du moins en continuité avec la société villageoise d'avant guerre dans les traits communs qu'en souligne Ravis-Giordani (1992, pp. 61-70) : appropriation plus ou moins poussée d'un terroir, régulation de la production et de la vie sociale, réseau d'affiliations et blasons populaires- même s'ils sont, historiquement, de plus en plus réduits à cette dernière affirmation d'un blason. En effet, le souci politique d'union, la réalisation même longue et lente de l'adduction d'eau, les tentatives d'apaiser les conflits ayant trait à sa distribution, le souci d'embellir, assainir, élargir et ombrager la route qui relie les deux hameaux éponymes, voire, plus ponctuellement, mais pourtant tout aussi symboliquement, la migration familiale du maire de la commune, de Sarrola à Carcopino, par la construction en 1933 d'une maison et

la délimitation d'un nouveau cimetière familial dans le hameau éponyme "du bas", peuvent être appréhendés comme une volonté politique de faire se rejoindre enfin les hameaux, en rupture avec l'histoire d'un processus de différenciation lent et complexe, dans la juxtaposition enfin réalisée (sinon vécue) des deux anthroponymes qui en constituent la diversité et l'identité, Sarrola et Carcopino. Dans cette dynamique, le sacrifice des morts, la célébration posée comme éternelle de ce sacrifice et la reconnaissance de sa validité et de son utilité dans la présence et la continuité des vivants comme sa preuve même et son affirmation, prennent forme dans le monument aux morts, dont la statue du "poilu en sentinelle" érigée à égale distance des deux hameaux redresse en quelque sorte la rivalité en un élan commun et transforme cette place en un blason concrétisant la continuité idéale des générations et l'essentiel des relations villageoises, de la naissance à la mort en passant par le mariage et les différents rituels sociaux. Cette conjonction verticale concrétise : "le cadre spatial du réseau des toponymes, le cadre temporel de l'année scandée par les saisons, les travaux, les fêtes (...) le cadre social de l'interconnaissance des lignées et familles alliées les unes aux autres" (Ravis-Giordani, 1983, p.208) ; mais aussi bien sûr opposées ou rivales, pour produire une identité faite de différences et d'unité tendancielle, de permanence et de variation dans lesquelles chaque individu pouvait et pourra construire sa propre personnalité et contribuer à la production de celle de la communauté.

Le monument aux morts devient ainsi le symbole, historiquement daté et pourrait-on dire "blessé", de l'être-ensemble villageois, représentation véritablement collective par laquelle le village se dit à lui-même et aux autres ce qu'il est, construisant et affirmant une identité fragile et menacée qu'il souhaite inscrire dans le passé de l'avant guerre et dont il souhaite faire la figure de proue de l'avenir. "La Corse, après tout, n'est peut-être qu'une invention de nos grands ou arrière-grands parents" écrit Roncayolo (1998, p.71).

### **3. La "bataille de la municipalité" : l'élection de 1929**

Les élections municipales sont fixées au 5 mai 1929. Nous allons en donner la chronologie après un rapide bilan des réalisations du programme électoral de 1925.

Quant à la transparence promise au point 1, nous n'avons aucune indication. "La conduite des eaux dans l'intérieur de la commune" (point 2) est quasiment achevée, du moins pour le hameau de Sarrola (l'inauguration s'en fera en 1930, dans l'attente de l'extension à



Carcopino). Le cimetière (point 3) est clôturé. Le monument aux morts (point 3) est sur le point d'être inauguré (le 29 septembre), les dernières festivités du comité des fêtes de Sarrola à l'occasion de la clôture de la souscription ayant eu lieu (judicieusement ?) le 24 avril, soit 15 jours avant les élections municipales et une matinée artistique étant d'ores et déjà programmée pour septembre.

L'embellissement de la commune (point 4) se traduit par la plantation d'arbres qui va continuer de façon ponctuelle, au gré des propositions ou des dons. Le Mandriolo est objet d'attentions particulières, même si son représentant à la mairie est personnellement en concurrence électorale avec un autre propriétaire du hameau à l'étiquette politique "d'indépendant" qui le conduira à une contestation des résultats des élections municipales de 1935. Par contre, le devis, voire même le plan de la traverse (point 4), n'est toujours pas établi, même si l'on a commencé à réaliser le projet de lavoir couvert à l'Umbria. La contribution au "développement physique, intellectuel et moral de nos enfants" (point 5), semble quelque peu malmenée par la suppression dès 1927 d'un poste d'instituteur adjoint même si une demande de subvention de 4000 francs pour des réparations au groupe scolaire est à l'étude.

Enfin, pour ce qui concerne la situation politique nationale, les dernières élections ont reconduit sensiblement les personnalités locales que nous avons vu intervenir dans l'attribution de la subvention pour adduction d'eau : Landry non seulement est député, mais il a été en 1928 rapporteur d'un projet de loi important. Réélu également, son adversaire Pietri occupe à partir de 1929 différents postes ministériels et sera même en janvier 1930 le plénipotentiaire français à la conférence navale de Londres. Les deux hommes sont au sommet de leur pouvoir. Landry contrôle toujours le conseil général, participant à ses séances, visitant sa circonscription, disposant de la manne du budget départemental alimenté par la subvention cinquantenaire qui, votée en juin 1912, a été portée, après la guerre, de 500 000 à 2 millions de francs.

### **3.1. La révision des listes électorales**

Qui peut dire quand commence une élection municipale au village ? Lorsque la précédente se termine, ou bien le village est-il en perpétuel état d'élection ? Officiellement, tel

que le P.V. en est consigné dans le cahier de délibérations du CM, une élection commence avec ... l'élection au sein du CM de deux délégués à la révision des listes électorales.

En novembre, Xavier Pietri, du parti de Jean et Antoine Sarrola (un temps successeur de Basseti) du contre parti sont élus à la commission de révision des listes électorales. Naissance, résidence, possessions ou activité économique sont les conditions d'inscription sur la liste électorale. Les demandes d'inscription (ou de radiation) sont discutées et l'empoignade est de règle. Les décisions sont notifiées aux intéressés après réunion de la commission. Un appel est possible, après quoi les décisions deviennent définitives.

Dès le 3 décembre 1928, F. Trinita demande un certificat de radiation pour s'inscrire à La Ciotat où il travaille. Sous la pression du maire et de ses partisans il révisera sa position, lors de l'appel du 14 mars pour être finalement inscrit à Sarrola dont il est natif. Le 18 janvier 1929, le ton est donnée. P.A.Battistelli, Sarrolais d'origine, né en 1889, ex-adjutant d'infanterie coloniale en retraite résidant à Toulon, écrit au maire :

"Ayant appris les propositions faites dans le village et qu'il est question de rayer de la liste électorale tous les absents, je viens vous demander de quel droit on se permettrait pareil abus ! Les absents de la commune sommes nous des bâtards ! (souligné à l'encre rouge) ou des lucquois (id.). Je pense que non et alors j'ose espérer que les autorités compétentes réfléchiront avant d'agir. Je proteste véhémentement à ce sujet et je demande ensuite mon maintien sur la liste électorale de la commune et que ma radiation n'ait lieu que sur ma demande. Je me considère encore un enfant de Sarrola (id.)".

L'ex-adjutant joint un certificat de non inscription sur la liste électorale de Toulon. Cette première intervention musclée (et dysorthographique) traduit la distance entre les villageois corses et la loi de la république. Confirmant que :

"En Corse, comme un peu partout en Méditerranée seul importe le citoyen : son recensement est affaire politique et non statistique : son émigration ne l'efface pas de la mémoire collective et n'éteint pas son adhésion, acte volontaire à la communauté, ni son droit de décision sur les affaires publiques. La contradiction entre la loi française, qui veut évaluer avec rationalité une population arithmétisée, et la mentalité insulaire, qui, en se situant sur un autre plan, n'envisage sérieusement que la collectivité des individus doués de droits politiques, est ici éclatante" (Tafari, 1986, p.985).

Elle traduit avec force l'importance du signe d'appartenance à la communauté villageoise. Etori (1984, p.130) signale à ce sujet la honte de qui ne peut prendre part au vote parce que le maire l'a fait radier des listes électorales : "*ferma lucchesu*" : "il reste Lucquois", semblable à ces malheureux émigrés italiens qui vivaient en marge du village sans carte d'électeur et sans

fusil. Rayer un électeur est une injure grave et qui fut souvent sanglante". Un autre Battistelli, F T, né en 1861, écrit le lendemain qu'"étant natif de Sarrola, je tiens à demeurer fidèle à mon village et être considéré comme Sarrolais et être considéré comme électeur et je veux conserver mes droits de citoyen".

Il joint bien sûr un certificat de non inscription de la mairie de Nice.

21 janvier : attestation de la commune de Manosque certifiant que J. Arrighi, 26 ans, répétiteur au collège, n'est pas inscrit sur les listes. Le 23, c'est le tailleur Bianchetti qui souhaite être maintenu : fidèle partisan de Jean, il a déjà versé en 1927 1000 francs pour travaux à effectuer dans le village. Le 25 P.Sarrola souhaite son maintien sur les listes de "Sarrola où je suis né et où se trouve ma famille". Facteur à Chatel Montagne, il montre combien l'espace central dans le vécu, en Corse, n'est pas le lieu de travail (quoique annexe obligé ou alimentaire), mais l'espace affectif où se définit l'identité politico-familiale de l'individu, confirmant ainsi l'étymologie affective de la citoyenneté villageoise : celle d'un habitant ou originaire de sa "cité" au statut de laquelle le village est hissé sans problème. Malgré le délabrement de la société traditionnelle, le village reste le lieu de la représentation politique (même si aux yeux des observateurs nationaux la politique peut tant bien que mal se rattacher aux grands partis nationaux : Landry à gauche, Pietri à droite) traduisant la représentativité d'une famille, d'une *gens*, dans le sens antique du terme. Même si la société tend à perdre ces notions qui traduisent une perception politique de l'espace communautaire, la dilution reste limitée.

"Le corse du village, écrit Martinetti (1989, p.134) a une certaine appropriation de l'espace, non dans le sens total de la propriété privée telle qu'elle est conçue par les sociétés bourgeoises, mais dans le fait que l'espace est la représentation concrète, palpable, des codes génétiques qui caractérisent un individu".

La magie particulière d'une certaine prégnance évoquée plus tôt (Levy, 1991, p.209) continue à être effective dans la pratique quotidienne des villageois résidents, et exerce une indéniable force attractive pour les natifs éloignés, comme nous l'avons vu pour Jean aux colonies. Cette prégnance représente le fonctionnement même d'une "immense machine de condensation, de production et de transformation de forces" (Gil, 1984, p.16). Chaque village, lové dans ses montagnes, traduit ainsi :

" un immense travail de la terre à ses origines, comme l'écrivaient les voyageurs, doublé d'une connexion avec l'espace que façonnent les montagnes, une

connivence avec cette " violence d'une vie purement matérielle dont le corps des hommes ne constitue qu'un relais "(id., p.17).

Toute société ainsi organisée autour d'une prégnance réussie peut alors être considérée comme une de ces " *villes invisibles*" (Calvino) à l'étranger car protégée de lui par le mystère même de son évidence minérale, d'autant que chaque hameau (ici : Sarrola, La Tour, Carcopino) constitue "autant de petits villages miniaturisés" ( Ravis-Giordani, 1978, p.138) possédant leur place, leur fontaine, et une identité propre et forte.

Le 4 février FA Bianchini se fait radier de Saint André d'Orcino, village proche de Cannelle, pour se faire inscrire à Sarrola. Le 25, J Barbolosi, 66 ans, cultivateur à Mandriolo,

"a l'honneur de vous informer qu'étant inscrit sur les listes électorales d'Afa et Sarrola, ainsi que mon fils X, fonctionnaire au Maroc, nous optons pour rester inscrits sur la liste électorale de Sarrola Carcopino que nous habitons et où nous avons nos intérêts".

Même démarche d'un autre F A Bianchetti, berger, du territoire de Sari d'Orcino, qui, inscrit à Calcatoggio et Sarrola opte pour rester inscrit sur la liste électorale de Sarrola "où je suis né et fiancé et où j'y ai encore ma maison d'habitation et des attaches de famille".

Il n'y a pas lieu de considérer la requête d'un berger comme différente ou inférieure à celle d'un fonctionnaire au Maroc. H. De Carbuccia, candidat pietriste qui battra, aux législatives de 1932, Landry dans la circonscription d'Ajaccio (et montera faire campagne à Sarrola, fief Landryste) raconte que Moro-Giaferri, grand maître du barreau et député corse entre 1919 et 1928 déployait un jour toutes les ressources de son art lors d'une réunion électorale pour convaincre un petit groupe de paysans qui l'écoutaient silencieusement :

"Quand il eut terminé, un vieux berger pris sa pipe d'une main, lissa ses moustaches et sa barbe de l'autre, cracha par terre et dit simplement : contre !".

Le 11 mars, 11 cas ont été examinés, la commission a procédé à 6 inscriptions et 5 radiations (pour absence de propriétés ou domicile, non inscriptions aux rôles, non justification, naissance ou recensement hors de la commune, émigration depuis plusieurs années ou absence de prise part au vote dans la commune). La commission se réunira le 15 mars pour examiner les cas d'appel.

Entre temps les "amis" de Jean se sont manifestés pour apporter leur soutien et se faire maintenir sur les listes, éventuellement en court circuitant la commission. Le 10 janvier F. Battistelli remercie de Paris Jean pour ses vœux et lui retourne les siens :

"Santé, bonheur, et que tu puisses réussir à diriger les affaires communales pour terminer les travaux en cours ", précisant : " comme il y a 4 ans je m'étais proposé de participer à la victoire du CM sortant, mais c'est plus délicat, car voilà déjà 8 ans que je suis électeur à Clignancourt. Fais ton possible pour me maintenir sur la liste électorale car rien ne s'oppose à ma radiation dans mon village de naissance".

L'information circule à ce point entre le village et Paris que le correspondant de Jean, après avoir reçu "la visite de Pascal" précise que "d'après ses renseignements, tu aurais gagné des électeurs adverses" et que "dans ce cas tu aura la tâche plus facile", tout en notant que, toujours d'après le même Pascal, "il paraît que vous commencez déjà la campagne électorale : vous avez le temps de vous fatiguer d'ici le mois de mai". Le 15 Janvier, toujours de Paris, et toujours en réponse aux voeux (intéressés ?) de Jean, J B Sarrola écrit que "c'est avec un réel plaisir que j'ai appris que notre village revenait à une vie si l'on peut dire plus moderne grâce aux travaux et embellissements que notre parti y a apporté".

Il assure le maire sortant de son vif regret de ne pouvoir "joindre mon adhésion à l'appel du parti", pour divers motifs dont surtout "une santé précaire due aux suites d'une longue et douloureuse opération" ainsi qu'une "nouvelle réorganisation de mon service". La suite de sa lettre confirme que la lutte politique et électorale est bien une guerre (Ravis-Giordani, 1992, p.96), légitimant du coup la présence d'officiers dans une liste électorale puisque le correspondant aurait voulu être aux côtés de Jean "au moment de la bataille comme il y a 4 ans", quoique, par la pensée, il forme des voeux sincères que les efforts de Jean soient "couronnés d'un succès légitime" et lui adresse une bonne poignée de main. L'échange des voeux est ainsi également un moyen d'évaluation et de comptage, de ses propres voix et des chances de succès de son propre parti, mais encore de réactivation de soutiens que l'éloignement ou la santé peuvent rendre hypothétiques. C'est de Tunis, le 1<sup>o</sup> Février, que A T. Pellicini avoue être :

"bien content que le monument aux morts soit en voie d'achèvement et que les travaux des fontaines vont commencer bientôt. Ce sera pour moi une joie infinie de contempler les progrès réalisés dans un si court laps de temps car tu n'a pas douté un seul moment que je te refuserais mon concours loyal et désintéressé",

Remarquable aveu de la valeur qu'il accorde... à la confiance que l'on doit lui porter, don qu'il va en quelque sorte rendre (à moins d'événements graves dans la famille ou maladie) par sa venue à Sarrola pour les élections :

"je serai présent au rendez vous. J'espère que Dominique A voudra lui aussi assister au triomphe du progrès. Il en a tant parlé auparavant qu'il ne peut y avoir de doute à ce sujet. Quant à J. Cruciani, il serait préférable que tu lui écrives toi même".

Il met ainsi en évidence le tact à employer, le privilège des rapports directs, fut-ce à distance, le sens de la dignité et de l'honneur que chacun attache à sa personne et que le moindre manquement au code des rapports entre hommes (dépassant ceux du statut de maire ou d'électeur, ou bien en faisant un enjeu supplémentaire et une subtilité de plus à manier dans des rapports d'honneur qui sont aussi des rapports de force) peut blesser et faire passer dans l'autre camp. Nous avons par la même occasion un échantillon des Sarrolais partisans du maire, fonctionnaires en Tunisie, et de leur interrelation ainsi que de leur relation avec la petite patrie : "Je vais tâcher de le voir dimanche prochain et je lui en causerais" précise A T Pellicini, mais, assure-t-il avec un aplomb qui montre l'indifférence aux lois de la république et l'attention extrême à la lutte électorale villageoise : "Ca ne coûte rien de l'inscrire sur la liste électorale". La confirmation de ralliement et de l'état de guerre qui caractérise (déjà en janvier) le village (" une bonne poignée à tous les parents et amis et au cri de ralliement : bien à tous et "présent !") ne va pas sans une touche de nostalgie et d'empressement affectif autant que politique à revoir le village :

" A bientôt, bon courage. Ces trois mois passeront vite et nous pourrons respirer l'air du pays natal et revoir les parents et amis qu'on n'oublie pas avec la pensée ".

### **3.2. Les dernières demandes d'inscription et la commission d'appel**

Les dernières demandes d'inscription arrivent encore en mars. PA Batistelli, l'adjudant en retraite, qui avait déjà écrit (et comment !) le 18 Janvier adresse une nouvelle lettre le 11 mars, toujours aussi inquiète et révoltée :

"Vous me dites que nos adversaires se proposent de rayer de la liste électorale tous les absents du village. Je pense qu'ils réfléchiront avant d'agir et s'il en était autrement prévenez moi de suite. Je joins à ma lettre une demande de maintien sur la liste ainsi qu'un certificat de non inscription à Toulon et s'ils ne sont pas contents avec ce que je dis dans ma demande c'est qu'ils ne sont pas raisonnables. Je pense qu'ils me comprendront sans en dire davantage".

Rumeurs d'adhésions au parti, de transferts de voix, du parti adverse vers celui du maire, tentatives d'intimidation par la menace de radiation des absents (enjeu politique autour de

l'émigration vers le continent), comptage des voix : la campagne se durcit à l'approche de l'échéance.

La commission d'appel se réunit de façon anticipée, le 11 mars, avec pas moins de 11 cas à examiner. Les plus simples (JB Leca, E Pancrazi, PJ Bonelli, A Ollandini), rayés le 14 avril 1925 et le 8 février 1926, n'ont pas fait appel. Leur radiation est confirmée. La radiation demandée le 3 décembre 1928 par J et F Trinita est accordée. Ils voteront donc à La Ciotat où ils se sont inscrits après avoir demandé leur radiation de Sarrola. Vient ensuite le cas des électeurs qui ne sont pas nés à Sarrola, n'y ont jamais été inscrits, n'ont ni domicile ni origine ni résidence dans la commune, ne payent pas de contributions directes et ont toujours exercé leurs droits électoraux dans d'autres communes - comme les Zarzelli (Toussaint, Dominique et Noël) - d'ailleurs déjà rayés par la commission électorale le 8 février: déboutés. Un autre solliciteur (A Carcopino, de Peri) qui n'est pas né au village, n'y réside ni actuellement ni habituellement, mais réside, travaille et est inscrit à Valle Di Mezzana, prétend se prémunir des droits de son père sarrolais pour se faire inscrire. Il est débouté en tant que " majeur " et " n'ayant pas subi le sort " à Sarrola. F Lucciani n'est pas né à Sarrola, n'y a jamais été électeur et n'y est pas contribuable : débouté. Cas plus litigieux, celui des Leca : Séraphin, résidant à Ajaccio, né à Sarrola, n'a cependant jamais été inscrit car " il a quitté la commune depuis son jeune âge, n'y a jamais comparu et n'a pu conserver son domicile d'origine ". La naissance ne conférant pas domicile, il est radié. Son frère Antoine, résidant avec lui, n'est pas né à Sarrola : inscrit sur les listes des assistés d'Ajaccio et électeur en cette ville, il a demandé puis retiré sa radiation. Sa demande est également rejetée. Deux demandes sont acceptées, elles sont le fait de partisans du maire. La première émane de A B Barraza qui habite Sarrola depuis plus de 6 mois, quittance de loyer à l'appui, et qui a demandé personnellement son inscription après s'être fait radier de Cuttoli (sans joindre de justification de l'ordre des contributions directes ou d'un emploi sur Sarrola). La deuxième concerne le fonctionnaire tunisien à qui Jean a du écrire personnellement sur les conseils d'AT. Pellicini, autre fonctionnaire tunisien, le 1<sup>o</sup> février, J. Cruciani. Né et recensé à Sarrola, employé d'administration, célibataire et orphelin se déclarant sans attache, non inscrit, ne pouvant " hors de son pays natal " revendiquer des droits d'électeur, J Cruciani a " manifesté verbalement son intention de s'inscrire à Sarrola ". Théâtralité habile ou sincérité non feinte, il passe la barrière de la commission et est inscrit. Le 14 mars, F. Trinita, le premier candidat à avoir souhaité et obtenu sa radiation pour voter à La Ciotat où il travaille se ravise et sollicite son inscription à

Sarrola. Le même jour est dénoncée l'inscription d'un Catelaggi qui, s'il s'est fait radier de Colombes, ne justifie pour autant des capacités requises pour être inscrit à Sarrola et le 23 mars est invalidée l'inscription de A.P. Barraza au vu de certificats de résidence contradictoires entre Cuttoli et Sarrola, la résidence de 6 mois sur Sarrola n'étant pas nettement établie. Le 8 avril, J. Giorgi, électeur inscrit à Sarrola, fait encore appel d'une décision rendue le 31 Mars dernier par la commission concernant A. Ollandini, navigateur et V. Usciati, cultivateur, mais hors délai. Hors délai pourtant, le 17 avril, une lettre du ministère de la justice signée du député de l'Ain, M. Bravet, accordant la nationalité française à Charles Ceccarelli, demeurant à Sarrola, arrive à la mairie, diligentée par X.Catelaggi (qui adressera à Jean ses félicitations le 27 juin via son frère J.Catelaggi). La naturalisation, accordée le 20 mars 1929, n'a pas été notifiée dans les délais à l'intéressé qui n'a donc pas pu s'inscrire sur les listes. X Catelaggi s'excuse de ce retard, car c'est seulement "après des recherches à l'Officiel" qu'il a vu qu'y figurait cette naturalisation, au 30 mars.

"Il aurait fallu le voir avant mais les recherches étant très longues j'ai préféré faire intervenir mon ami Bravet qui est tout dévoué aux Corses et pour lesquels il obtient plus que nos représentants".

La raison de cette recherche et de cette intervention est claire : "Enfin, c'est une voix de plus pour le maire", sans que nous sachions si la demande a été faite par Charles Ceccarelli à Jean qui la lui fait octroyer en transformant, comme c'est souvent le cas, en don et manifestation de sympathie, de pouvoir et de munificence, ce qui n'est somme toute qu'un droit, faisant ainsi de Charles Ceccarelli un obligé. A moins que l'honorabilité de la faveur ainsi acquise, en ce qu'elle distingue le demandeur comme un individu singulier unique, soit pour celui-ci incommensurable car de toute autre valeur que le simple droit concédé à tout citoyen anonyme.

### 3.3. Venir voter : *I Corsi d'altro* (les Corses de l'extérieur)

Le verso de l'avis de naturalisation de Charles Ceccarelli contient deux lettres de X Catelaggi : à son frère Jacques (et toute la famille) et à Jean. La première annonce que,

"quoique fatigué, je vais venir vous aider en mettant pour la première fois mon bulletin de vote dans l'urne de Sarrola", osant espérer que "vous serez tous contents et que nous remporterons une durable victoire" qu'il souhaite ardemment "dans l'intérêt de notre village".





**Les Vacances des Collaborateurs et Amis des "Annales CorSES"**

**Au Départ :**

- M. le colonel Fontana, directeur administratif des automobiles Citroën et Mme, se rendant à Vico (Corse).
- M. Doria, trésorier de l'Union générale, et sa famille, se rendant à Ajaccio et à La Porta (Corse).
- M. Martin-Ottavi et sa famille, se rendant à Soccia (Corse).
- M. Ambrosi, avocat du barreau de Bastia, maire de Valle de Rostino, et Mme, se rendant pour quelques jours à Castiglione.
- M. François Léonetti, élève de l'École Polytechnique, et son frère André Léonetti, contrôleur des douanes au Maroc, se rendant à Ciamannacce (Corse).
- M. le commandant major Poletti, officier de la Légion d'honneur, croix de guerre, et sa famille, se rendant à Vizzavona.
- M. Vincent Peli, chef de bureau du Ministère des Beaux-Arts, se rendant à Maccio.
- Mlle Alfredi, téléphoniste, se rendant auprès de sa famille, à Bastia.
- M. Paoli, adjudant de gendarmerie, se rendant à Sartène.
- M. Favalceni, capitaine de gendarmerie, se rendant à Tasso.
- M. Ciccoli, employé de tramway, à Marseille, se rendant à Morcaglia.
- M. Etienne Renucci, employé de tramway, à Marseille, et sa famille, se rendant à Ciamannacce.
- Mlle Gavini, employée au Ministère des Pensions, se rendant à Campile.

**À l'arrivée :**

- M. Tenaille, directeur de la Place Clichy et sa famille, venant de l'Île-et-Vilaine.
- Le lieutenant-colonel Fabiani, de l'artillerie coloniale, venant de Corse.
- Notre rédacteur en chef, Pierre Moracchini, venant de Valle de Rostino (Corse).

M. Octave Léonetti, facteur des P. T. T., venant de Ciamannacce (Corse).  
 Mme et Mlle Léandri, venant de Cargèse et Castellare de Casinca.  
 M. Giacinti, instituteur à Cas'ellare de Casinca, venant de Bastia, où il a passé quelques jours de repos.  
 M. Vincenti, commissaire de Police, venant de Calvi.  
 A ceux qui partent, nos meilleurs vœux de séjour.  
 A ceux qui reviennent, notre cordial salut !

**DÉCORATIONS**

**Légion d'Honneur**

Notre éminent compatriote, M. Deluca, publiciste, avocat à Sétif, vient d'être nommé chevalier dans l'ordre de la Légion d'honneur.  
 Nos félicitations les meilleures.

**Décoration Portugaise**

Nous sommes heureux de féliciter notre vaillant Poï-Marchetti, commandant le 34<sup>e</sup> régiment d'aviation du Bourget, qui vient de recevoir du gouvernement portugais, la cravate de commandeur de l'ordre d'Aviz.  
 Tous ceux qui connaissent notre éminent compatriote applaudiront avec plaisir à cette belle distinction, rarement accordée, aux étrangers du royaume.

**Démenti**

Le bruit a couru une fois encore que M. Chiappe serait envoyé comme ambassadeur de France à Madrid.  
 Une fois encore ce bruit est démenti pour un double motif : d'abord le poste de Madrid n'est pas vacant et ensuite M. Chiappe n'a manifesté nullement le désir de quitter la Préfecture de Police.

**NOS JOIES**

**FIANÇAILLES**

Nous sommes heureux d'annoncer les récentes fiançailles de Roanne, de M. Maurice Ricord, collaborateur du *Petit Journal* et de *La Vie Marseillaise*, fils de M. Ricord, directeur de la Compagnie Fraissinet, chevalier de la Légion d'honneur et de Mme, avec Mlle Marie-Joséphit Fauconnier, fille du docteur et de Mme Fauconnier.  
 A notre sympathique confrère, et aux parents des jeunes fiancés, nous présentons nos meilleurs vœux et compliments.

Il aura, annonce-t-il, "grand besoin de dormir en arrivant", demandant à la famille que l'on se débrouille pour "lui faire préparer une petite niche n'importe où". Ses exigences ne s'arrêtent pas là et le prix de son voyage électoral est gastronomique:

" Après le repos, il faudra assurer ma subsistance, en *bruccio*, crème et lait, vous voyez que je ne suis pas difficile".

La seconde lettre, adressée à Jean, fait le point "des décisions prises par les Sarrolais de la capitale". Visiblement, la victoire n'était pas acquise et les adhésions dues aux transfuges du parti adverse quelque peu anticipées ou exagérées puisque c'est à la suite d'une lettre de Jean que X Catellaggi a fait "tout ce qui m'était possible pour décider les uns et les autres". Cependant " tous te sont très dévoués et se rendent parfaitement compte de la situation ". Un démarchage quasi militaire donne les résultats suivants :

"Sauf imprévu, nous arriverons le 3 mai par le courrier de Nice : 1°/ ton serviteur, 2°/ Paul Bianchetti, 3°/ Battistelli facteur, 4°/ Nonce Sarrola auquel il ne faut pas négliger d'envoyer un télégramme dans la journée du 30 car nous partons le 1° mai au soir, 5°/ Joseph Sarrola nous précédera d'un courrier, 6°/ mon neveu Pascal fait un peu le sauvage mais je pense qu'il viendra aussi ". Enfin, " pour des raisons que je ne puis écrire, Jacques et Felix Bianchetti ne peuvent malgré toute leur bonne volonté se mettre en route en ce moment; quant à François Battistelli, nous n'avons pu encore le dénicher".

L'intensité des relations entre les Corses du continent et leur village est aisément repérable dans "l'amicalisme" déjà répandu à l'époque, et dans les revues, comme en témoignent, dans les *Annales Corses* de 1929 (consacrant des pages d'information "de notre grande famille corse": départs, arrivées, décorations ; démentis sur la nomination de Chiappe comme ambassadeur de France à Madrid ; les joies -fiançailles, mariages- les deuils ; les artistes ; les nominations dans l'administration ou l'armée), le logo d'une tour Eiffel dont les lignes pointillées reliant le sommet aux cinq plus grandes villes corses, évoquent l'image télégraphique ou aérienne d'une transmission instantanée et d'une réciprocité optimale. Cette activité de recrutement et de rassemblement fébrile confirme la proximité en voix des deux partis en lice dans l'optique d'une bipolarisation dont Ravis-Giordani (1992, p.96) fait la quatrième règle du jeu politique corse, " dans un univers où les idées comptent peu "<sup>359</sup> (id),

<sup>359</sup> La relativité des triomphes du progrès, du retour du village à une vie si l'on peut dire plus moderne grâce aux travaux d'embellissement est davantage du domaine des réalisations quasi obligées que d'une véritable idéologie politiques.

"où le pouvoir est en lui même un objectif suffisant"<sup>360</sup> (id), "où gagner c'est avoir raison, le seul moyen de l'emporter c'est d'être le plus près possible de la majorité absolue" (id.), quitte, pour y parvenir, à se "regrouper toujours, quelque fois au dernier moment, et par des revirements d'alliances vertigineux, dont le seul objectif est de parvenir à faire une majorité" (id.).

La première des quatre règles du jeu politique posées par Ravis-Giordani (1992, p.96), est que chaque parti est un agrégat instable de familles, de groupes de parenté ou de groupements locaux déjà constitués autour d'un chef, que nous vérifions dans la préparation des municipales du 5 mai 1929 et ses ravivements d'alliances, ses rappels à la famille, aux amis, aux partisans et ses extensions de suffrages (par exemple au neveu "faisant un peu le sauvage"). La deuxième règle, est que "le groupe minimal se comporte en toute occasion comme un tout : chaque individu est astreint à voter comme l'exige l'intérêt du groupe" (id.). L'on peut juger du flottement et des tensions que l'émigration a pu introduire dans le système : en témoigne l'exemple de ce père toulonnais donnant sa voix à Jean tandis que son fils, "dans l'intérêt de son commerce, doit la donner à la mairie de Toulon". Conséquence, aussi, des modifications que l'économie introduit dans le groupe minimal, qui se scinde désormais en *ménages* plus ou moins indépendants ou autonomes, même politiquement. La troisième règle, que nous vérifions régulièrement, "c'est que la politique est une guerre où toutes les ruses, toutes les pressions sont permises de part et d'autre" (id.), dont la violence n'est pas exclue (comme nous avons eu l'occasion de le vérifier pour les élections municipales sarrolaises de 1905), même si elle est néanmoins :

" toujours contrôlée, récupérée par les chefs de parti qui savent jusqu'où ils peuvent aller trop loin, car, en fin de compte, il faut toujours déboucher sur un résultat électoral qui ait les apparences d'un vote régulier " (id.).

Une formule du *Manuel* largement utilisée par Jean, sous la forme d'une boutade accordée à un personnage de comédie, illustre bien les rapports entre le *capu partitu* et ses affiliés : "Il faut bien que je les suive puisque je suis leur chef ".

Toujours ce 17 avril, J Sarrola écrit à son frère François qu'il lui est " impossible d'obtenir un congé ", recommandant à celui-ci

<sup>360</sup>Ce qui est moins évident quand les réalisations sont palpables et que "nul ne peut vraiment les contester et que tes adversaires comme tes amis doivent à ton dévouement à la cause communale " et qu'il existe réellement

DIMANCHE 16 NOVEMBRE - Fête: Victoire

- 1. Ambrasin 68 Pch
- 2. -
- 3. Auguste Jan 57 Pch
- 4. - 23
- 5. Paul Noël Joseph André 63
- 6. -
- 7. -
- 8. -
- 9. -
- 10. -
- 11. -
- 12. -
- 13. -
- 14. -
- 15. -
- 16. -
- 17. -
- 18. -
- 19. -
- 20. -
- 21. -
- 22. -
- 23. -
- 24. -
- 25. -
- 26. -
- 27. -
- 28. -
- 29. -

SAMEDI 15 NOVEMBRE - Sainte Eugénie

Confession de 11 heures  
 Messe de 12 heures  
 Messe de 14 heures  
 Messe de 16 heures  
 Messe de 18 heures  
 Messe de 20 heures  
 Messe de 22 heures  
 Messe de 24 heures  
 Messe de 26 heures  
 Messe de 28 heures  
 Messe de 30 heures  
 Messe de 32 heures  
 Messe de 34 heures  
 Messe de 36 heures  
 Messe de 38 heures  
 Messe de 40 heures  
 Messe de 42 heures  
 Messe de 44 heures  
 Messe de 46 heures  
 Messe de 48 heures  
 Messe de 50 heures  
 Messe de 52 heures  
 Messe de 54 heures  
 Messe de 56 heures  
 Messe de 58 heures  
 Messe de 60 heures  
 Messe de 62 heures  
 Messe de 64 heures  
 Messe de 66 heures  
 Messe de 68 heures  
 Messe de 70 heures  
 Messe de 72 heures  
 Messe de 74 heures  
 Messe de 76 heures  
 Messe de 78 heures  
 Messe de 80 heures  
 Messe de 82 heures  
 Messe de 84 heures  
 Messe de 86 heures  
 Messe de 88 heures  
 Messe de 90 heures  
 Messe de 92 heures  
 Messe de 94 heures  
 Messe de 96 heures  
 Messe de 98 heures  
 Messe de 100 heures

" d'aller voir Mr. B (Jean) et de lui demander qu'il écrive directement à son patron pour demander en son nom d'accorder un congé de quelques jours pour cause de présence obligatoire pour voter " .

Si la démarche devait échouer, Jean Sarrola n'hésite pas à déclarer à son frère qu'il

" peut être sûr que j'embarquerais sans faute le jeudi 2 mai quitte à perdre ma place " (souligné) et qu'il peut " assurer le maire qu'il peut compter sur moi " .

Bien qu'il soit difficile de faire la part de la *sbaccata* (rodomontade) dans tel effet d'annonce, on est bien obligé de prendre en considération le coût et la valeur d'une telle affirmation d'affiliation politique et personnelle.

La course à la majorité se déroule ainsi, véritablement, jusqu'au dernier moment. Il a fallu pour la " bataille de la municipalité " rallier les troupes famille par famille, parfois individu par individu, à Paris, Toulon, Marseille, Nice, Tunis, Alger, Ant Taya, pour prévoir l'issue du scrutin avant son déroulement effectif. Cela ne va pas sans revirement ou défaillance : l'oncle de Lucie, qui avait depuis Nice parlé d'aller voter le 5 mai pour Jean et sa liste, revient sur sa parole car " c'était sans compter sur *La Faculté* et la maladie " qui lui interdisent de quitter Nice. La réponse tardive (le 2 mai) ne manque cependant pas de s'accompagner de souhaits de succès de tout coeur d'autant que

" d'après les renseignements que tu (Lucie) me donne, le succès est pour ainsi dire sûr et certain : j'espère et souhaite de tout mon coeur que vos prévisions se réalisent complètement et vous adresse les meilleurs voeux pour que la liste de Jean sorte triomphante de l'urne dimanche prochain " .

#### 3.4. *Alta et bassa pulitica* : rôle et place du maire

Le carnet de Jean accumule les adresses de ces villageois provisoirement en exil et liste sur des pages, par ordre alphabétique, les patronymes sarrolais accompagnés des prénoms (masculins) correspondants aux votants. On ne note ainsi pas moins de 10 Battistelli, 11 Sarrola, 5 Catelaggi (...), répertoriés par lieux-dits (Prate tondo, Pantano, Mandriolo) ou débordant sur Afa et Ajaccio, qui constituent en fait la liste des électeurs de la commune, préliminaire à la révision des listes électorales. Nous dénombrons ainsi 80 électeurs sur le village même, 6 à Afa, 4 à Prate tondo, 11 au Pantano, 14 à Ajaccio, 16 à Mandriolo ; 8 dispersés sur Lopigna, Cuttoli, Vero, Calcatoggio; 20 sur le continent (7 à Marseille, 4 à Paris, 3 à Nice, 2 à Toulon, 1 à Cannes, 1 à Orléans, 1 à Aix et 1 dans les basses alpes), 2 en

---

une opposition de projets, comme le laisse entendre X. Catelaggi au verso de la lettre de naturalisation où est évoquée "la situation " .

Algérie, 2 en Tunisie, 1 à Madagascar ; une liste de 21 noms regroupés sur une page isolée étant notée "à voir", électeurs indécis ou à relancer. A la suite de ces pointages, une autre liste de 21 partisans se transforme au fil de numérotations successives et de corrections, ratures et rajouts, en la liste des 12 conseillers municipaux dûment classés, suivie des délais légaux fixés pour la révision de la liste électorale de 1929 depuis la préparation du tableau de rectification (du 1 au 10 janvier) jusqu'à la clôture de la liste (le 31 mars).

Le 21 avril encore est arrivée une lettre (à entête du *Grand café des voyageurs* de Veynes) de J. Arrighi et J. Giorgi, des partisans de Jean, lui adressant, "avec nos sentiments d'amicale fidélité nos souhaits de victoire électorale que nous fêterons avec vous le dimanche 5 juin". Il n'y a pas eu, en l'état de nos sources, d'interférences politiques particulières lors de ces élections. Elles sont d'ailleurs plutôt le fait des élections nationales (législatives, sénatoriales, essentiellement), de *l'alta pulitica* - dont l'enjeu reste "les grands mouvements historiques qui traversent l'île comme ils traversent l'ensemble national" (Ravis-Giordani, 1983, p.121). La *bassa pulitica* concerne plutôt, elle, "le gagne-pain quotidien, les affaires du village" (id.). Or justement les fonctions de maire (et *a fortiori* de conseiller général) sont "des fonctions charnière entre ces deux univers articulés étroitement l'un sur l'autre et pourtant radicalement différents" (id.).

En 1927, par exemple, Cuneo d'Ornano, conseiller général et candidat potentiel aux législatives (celui-là même qui "acheta" la voix de l'oncle Dominique, en 1900) a écrit à JS en se réclamant de sa parenté (côté Carcopino) :

"Mon cher parent, Moro-Giafferi, malgré Landry, m'empêche de figurer sur la liste législative. Nous devons retenir le fait. Voter et faire voter contre Moro. Je compte sur vous".

Le propre frère du candidat écarté soutient alors la candidature de celui-ci pour les élections à la chambre d'agriculture, un lot de consolation pour un politique en fin de carrière :

"Mon cher Jean. Le 20 courant ont lieu les élections à la chambre d'agriculture. Candidats : Bianchetti, Melgrani, Carlotti et mon frère. Vous avez à Sarrola 53 votants. C'est peu. Aussi faut-il tâcher au moins de faire voter le plus grand nombre d'électeurs afin d'éviter un ballottage. Je compte sur vous".

Le résultat acquis, il ne manque pas de remercier le maire pour son action :

" Mon cher Jean tous mes remerciements pour le bon résultat obtenu à Sarrola. Soyez l'interprète de mes sentiments de reconnaissance auprès des amis. Vous apprendrez avec plaisir les résultats suivants, qui ne sont pas encore complets : Cunéo 1400 voix, Bianchetti 1250, Carlotti 1080, Colonna 880, Muffraggi 890. L'élection des quatre premiers est certaine".

Si l'on rapporte les démarches effectuées pour obtenir l'adduction d'eau sur la commune à ce genre d'intervention, mais aussi au soutien de Landry, bien sûr<sup>361</sup>, et à la longue bataille de la révision des listes électorales pour les municipales de 1929, nous avons un aperçu du fonctionnement de la constellation unissant dynamiquement le local au national, *l'alta* à la *bassa pulitica*, autour de la personnalisation et de la notabilisation d'un individu. Cet aperçu décale singulièrement l'appréhension de la politique comme un simple théâtre d'ombres projeté sur une île exsangue. On y relève certes un décalque de l'influence du radicalisme dans la vie politique de l'entre-deux guerres, en tant qu'il accorde une place privilégiée aux notables et à leur personnalité comme à l'exaltation des valeurs de la société rurale traditionnelle, sans souci de véritable théorie politique ou d'idéologie. Mais, à l'interface des deux pôles du système électeurs/politiciens, local/national, Jean n'étant pas lui même un politicien professionnel mais plutôt (un peu à l'image de l'oncle curé pour la propriété familiale), le dépositaire ponctuel des voix de ses électeurs.

"Les voix qu'il détient, manipule et distribue comme des troupes à la bataille constituent en quelque sorte son principal patrimoine. Patrimoine réglé, transmis et conservé sur le double registre du calcul de l'efficacité politique et de la fidélité aux amitiés (...) en un sens, on peut dire qu'il utilise les voix de ses partisans. Mais on pourrait tout aussi bien dire qu'il est utilisé, puisque son prestige n'est chaque fois que l'ombre portée des bénéfices réels que retirent les deux pôles du système : les électeurs, satisfaits des faveurs qu'ils ont obtenues grâce à lui; et les politiciens, satisfaits des voix qui ont contribué à leur élection" (Ravis-Giordani, 1983, pp.121-122).

En d'autres termes, cette année 1929, de réalisation de l'adduction d'eau (mettant en jeu la mairie de Sarrola, les députés et sénateurs corses et le ministère), du monument aux morts (par une collaboration entre la mairie et la population), réactive les alliances, entretient les réseaux, les pressions et la stimulation des solidarités :

"En donnant du pouvoir aux politiciens, il acquiert le seul patrimoine qu'il pourra invoquer pour entraîner ses électeurs. Inversement, en faisant accorder des avantages matériels à ses électeurs, il acquiert le seul pouvoir politique pour lequel les politiciens le flattent et le recherchent" (id.).

<sup>361</sup>Et jusque dans l'échec de ce dernier contre Carbuccia en 1932 où Sarrola votera pour Landry et contre Carbuccia, donc aussi contre le nouveau président du conseil général, Pietri.

La réalisation de l'adduction d'eau est la transformation des voix de ses électeurs en "intérêt communal" qui devient à son tour stimulation pour le renouvellement voire l'accroissement de ces voix. Dans cet échange fermé, local, les politiciens sont l'indispensable maillon extérieur, dont il faut remonter toute la longueur de chaîne, et dont l'intervention va accroître le pouvoir local du maire, c'est-à-dire du parti qui portera et maintiendra ou changera les politiciens en place. Ce schéma reste cependant fort théorique si on le circonscrit au domaine strictement politique. L'adduction d'eau en effet fera intervenir les deux chambres et toutes les tendances politiques corses y compris ennemies (Landry-Moro versus Pietri-Doumer), et relève ainsi de la relative perdurabilité ou stabilité voire de l'autonomie de l'Administration, alors que dans le même temps les ministères "politiques" valsent : entre la constitution du dossier (Mai 1925), son envoi, son examen, le déblocage et l'inauguration et l'adduction d'eau (1930), pas moins de 7 cabinets vont se succéder, Landry va redevenir simple député après avoir goûté au ministère, Pietri va devenir ministre après avoir été député, Moro sera battu par Pierangeli et Doumer deviendra président du sénat. On voit ainsi comment la centralisation du système politique français, encore accentuée par l'éloignement maritime de la société insulaire, a poussé à la constitution d'intermédiaires se coulant dans ce modèle pour pratiquer ce que Culioli appelle "un périlleux exercice de godille" (1991, p. 226) qui consiste à rapprocher l'île du continent (mandats électifs, subventions, réalisations économiques) tout en la maintenant éloignée de celui-ci (organisation politique familiale, partisane, clientélaire), dans une sorte de combinatoire où, après tout, la personnalisation autour de personnalités éponymes (Gavinistes, Arénistes, Landrystes et Piétristes) joue à la fois d'une tendance "méditerranéenne" et de la faiblesse des réalisations économiques à gérer, de la logique d'une économie "électorale" (les mariages les plus importants unissant en priorité les réseaux politiques, les "patrimoines électoraux" comme ce pourrait être le cas pour Jean et Lucie) et du caractère ostentatoire aux yeux des élus et de la population des réalisations déterminées par les joutes électorales et les enjeux du pouvoir.

### 3.5. La Corse d'outre-mer

L'élection du 5 mai 1929, conjoint sur le mode de l'effervescence une politique locale qui relie le village à la politique nationale, dans le cadre d'un soutien à Landry et au parti radical, mais aussi le village à la géographie (politico économique) de l'émigration sarroloise



sur le continent et la "Plus Grande France", exportant ainsi la bipolarisation. L'élection avive et actualise en outre le fait qu'il n'y a jamais eu de rupture radicale entre Corses de l'île et Corses des colonies, ce dont tout notre corpus de correspondance administre une preuve têtue.

"L'exilé" est présent dans son foyer, dans son village natal, par la correspondance qu'il entretient avec ses parents et ses amis. Même éloigné il continue de faire partie de la petite communauté et, avant d'être Corse, dans cet horizon de relations plus restreint il appartient à un canton, à un village, à une famille" (Mémorial, VI, p.406).

La révision des listes électorales est l'occasion de vérifier le certificat d'appartenance à la fois bio-sociologique (de naissance ou résidence) et politique (de qui a toujours - bien! - voté dans la commune), l'inscription électorale étant une inscription territoriale et sensible autant que politique.

Il est d'ailleurs préférable pour le villageois "exilé" de prendre la précaution de réaffirmer à cette occasion cette inscription ... au risque de ne pas participer au vote à son insu. Ces municipales sont l'occasion de vérifier *in vivo* que :

"si les moyens lui en sont donnés, s'il est en Afrique du Nord plutôt qu'à Saigon, il sera même présent le jour du scrutin et chacun se souvient de ces arrivées en nombre, par bateau, à la veille des élections municipales, cantonales ou législatives" (Mémorial, VI, p.406).

Cette migration électorale des continentaux et des coloniaux justifie par l'effet même de l'émigration, l'insistance de Jean sur les colonies dans son discours d'inauguration du monument aux morts où cette émigration continuée (même si elle consacre le passage du militaire à l'administrateur/fonctionnaire), trouve sa légitimation dans la mort de Corses en ces terres lointaines qui de ce fait même semblent donner un droit de présence à d'autres Corses, les terres coloniales devenant sacrées d'êtreensemencées de corps d' "enfants de la petite patrie " et donnant droit, en retour, à la participation et à la gestion politique, depuis les colonies, du village corse d'origine.

La réalisation du monument aux morts, entre son annonce lors du programme de 1925, la souscription pour y parvenir, l'érection et l'inauguration le 19 septembre 1929, ne peut donc guère être analysée comme une réalisation électorale car elle joint les fils d'un réseau sacré qui étire Sarrola (la communauté de ses vivants et la communauté de ses morts) jusqu'au delà des mers, sous les Tropiques ou au Maghreb, comme un des villages de cette Corse d'outre

mer, elle-même partie prenante de la "Grande France". Un autre logo du *Bulletin Mensuel des Corses et Amis de la Corse du Sud Vietnam*, aux alentours des années 30, est à ce titre exemplaire de la valorisation de la Corse comme corps plein idéal<sup>362</sup> : la surimpression nettement agrandie des contours de la Corse elle-même incrustée de la tête de maure sur la carte du Vietnam, sans respect d'échelle (ou plutôt sur-proportionnée... à l'avantage de la Corse), impose l'affirmation d'une (sur)valorisation géographico-affective (que l'on retrouve dans nombre de produits "identitaires" contemporains), et illustre particulièrement l'importance du local dans la lecture du monde.

Ainsi un article tel que "Vu de Corse : coloniaux et colonialisme" (Pomponi, *Mémorial VI*, pp.406-409) s'il relève les traits caractéristiques du colonial au village (retraite, retour à la communauté, jardinage, ostentation dans la réussite, investissement patrimonial, agrandissement ou construction d'une maison neuve avec présence de bibelots ou objets exotiques...), nous semble en dresser en même temps un portrait quelque peu folklorique, de négliger le point de vue local, qui conjoint justement le croisement du regard des *paesani* restés au village et du colonial rentré, dans l'expérience d'une mondialisation voire d'une universalité de correspondance entre le village et l'ailleurs. L'insularité illustre ainsi parfaitement la délicate articulation des échelles et les mouvements d'aller-retour entre le local et le global : si elle est la concrétisation du particulier, elle est aussi le lieu d'articulation d'interrelations planétaires. Peron (1993) remarque que :

"les îles posent la question du local en lui-même, presque à nu, et dans ses rapports avec le monde contemporain (...), échelle d'observation et d'interprétation fondamentale pour la compréhension des changements du présent dans leurs liens avec le passé" (p. 15).

Que la coloration de la sociabilité villageoise soit changée par le retour du colonial, n'est pas douteux, nous en avons des preuves dans les nouvelles d'Arrighi (1988) par exemple, ou dans les lettres d'amis d'enfance proposant à Jean leurs compétences acquises dans le génie et vantant "la pléiade d'officiers du conseil municipal", voire de raisonneurs d'expérience toujours prolixes de conseils. Mais l'essentiel nous en semble plutôt illustré par l'album d'images et d'événements de cette année 1929 (adduction d'eau, monument aux morts, élections municipales, fonctionnarisation de Kate, absence de celle-ci et de sa soeur à Sarrola

<sup>362</sup> Symbolisé par une rédaction scolaire d'Antoinette en 1929 où la forme de la Corse est qualifiée de "très bizarre" et comme nous l'avons nous-mêmes entendu qualifiée en 1996 d'île qui a "la forme la plus belle".

Republique Française

Mairie de Sarrola-Carcopino.

Au nom du peuple français.  
Conformément à la loi et en vertu du décret réglementaire de 1852. Article 11, nous requérons Monsieur le chef de la brigade Sarré pour exposer les perturbateurs et du besoin faire tracer la table de vote.

A Sarrola-Carcopino le 5 Mars 1929. Le Maire,

pour la fête patronale de St Pierre). A l'opposé d'une relativité des choses locales, ces événements sont l'affirmation et la confirmation d'une macrocosmisation du territoire qui fait du local une universalité. Nul paradoxe dans cette *universalité locale*, d'autant qu'elle est composée de multiples points de vue comme autant d'horizons anthropologiques différents mais cependant communs : l'enfant met l'Encapellata sur le clocher de l'église, le berger conduit les brebis à telle heure de tel jour de tel mois sur le micro-cadastre de Pratusceddu, Jean est dans l'obligation d'écrire à J.Cruciani à Tunis pour obtenir sa voix, Kate renonce à la St Pierre, Mlle Bonelli joue le rôle de *Zia Meca*, Jules gagne *le baiser au lapin*, J.T. Miniconi demande à son père d'intervenir auprès de Jean<sup>363</sup> tout en renouvelant son attachement ("je donne le bonjour à ceux qui demandent de moi et surtout à Chioucarelou").

### 3.6. Le grand jour

L'intense agitation commencée dès janvier trouve son aboutissement le 5 mai, pour l'élection du Conseil Municipal. Si le résultat semble acquis en faveur de l'équipe sortante, l'ambiance n'en est pas moins tendue, à tel point que le tambour afficheur placarde à l'entrée de la mairie un avis qui se veut propitiatoire :

" République française. Mairie de Sarrola. Au nom du peuple français. conformément à la loi et en vertu du décret réglementaire de 1852, article 11, nous requérons Monsieur le chef de la brigade Paoli pour expulser les perturbateurs et au besoin faire évacuer la salle de vote. A Sarrola le 5 mai 1929. Le Maire".

Il est vrai que les perturbations ou les menaces de perturbation du vote sont fréquentes. Susceptibles de faire invalider les élections, elles peuvent à cette occasion représenter un gain de temps précieux pour renverser les alliances et les situations. L'élection se déroulera finalement sans que l'on en arrive à ces extrémités. La réélection de l'ensemble de la liste est acquise nettement par 1318 voix contre 902 à la liste adverse. Les co-listiers de Jean totalisent entre 106 et 114 voix sur 187 votants, la liste adverse ne dépassant pas 78 voix. Le discours prononcé à l'occasion de cette réélection annonce une : "petite manifestation pacifique, dans le plus grand calme et sans tirer un coup de feu, en nous rendant chez l'ami Paul Sansonetti où

<sup>363</sup>"Tu n'a qu'à parler à Mr le maire B. " encore : pour se faire réformer tout en exigeant des nouvelles des siens ("Je veux savoir de vos nouvelles, sont déjà deux lettres avec celle là que j'écrive et je n'ai pas de réponse et je ne sait pas pourquoi vous ne me donnez pas de nouvelles de la famille, des nièces Titine et Pierrette, de la famille de missia et Joseph ").

nous lèverons nos verres à la prospérité de notre cher village et à l'union de toute la population".

Les comptes de la commune pour 1930 portent la trace d'un repas (de victoire?) à Ajaccio de 9 membres du CM pour une somme de 365 francs et du reçu de M. Jean B., maire de Sarrola, de la somme de 190 francs pour "règlement d'une course à *Cannelli*, ainsi que 11 bouteilles de champagne" qui servirent à cette occasion.

La fête ne semble pas avoir pris les proportions de l'élection d'"un jeune docteur au conseil général, vers mes 15 ans" que rapporte Arrighi (1988, p.85) dans sa nouvelle sur *La légère*, et qui doit représenter celle du Dr Cuttoli en 1922. Il est vrai que Sarrola étant chef-lieu de canton, tous les hommes du canton y étaient venus :

"Les tables (des planches sur des tréteaux) étaient couvertes de corbeilles pleines de divers gâteaux corses, dont les plus appréciés étaient des beignets au brocciu, on débitait des jambons et des paysans habillés de velours avaient sorti leur couteau de la vaste poche de leur gilet pour découper les belles tranches roses et blanches étalées sur leur pain. Le vin rouge était excellent, le soleil brillait, et le conseiller général, qui allait de groupe en groupe avait un bon sourire contagieux" (id., p85)<sup>364</sup>.

Cette élection de 1922 est une occasion d'illustrer la rivalité intervillageoise : le conseiller général étant originaire de Cuttoli, les Cuttolais, considérant que la "vraie" fête se déroulerait chez eux, ne délèguent que leur C.M. et les notables, snobant ainsi la fête (institutionnelle) du chef lieu de canton. Au nom de l'affront fait au nouvel élu, le ralliement par un Sarrolais d'un jeune conseiller municipal de Cuttoli réussit à entraîner le village adverse vers Sarrola. Les électeurs Cuttolais vinrent en foule à Sarrola dans un défilé invraisemblable ("autocar du service, quelques automobiles, des cabriolets, des gens à cheval" (p.86) et, bien que "le conseiller général avait demandé que la fête, pour une fois, se fit sans le recours à la poudre" (p.86)<sup>365</sup>, l'exemple d'un premier tireur est suivi d'un : "roulement de coups de feu : des pistolets de tous calibres d'abord, puis les fusils de chasse déchargés par les fenêtres, même par des femmes. Plus bas sur la route, les armes des gens du village voisin firent écho" (id.).

<sup>364</sup>Gardons nous cependant, avec quelque prudence, d'une notation passablement folklorique d'un villageois agrégé de lettres qui, déjà, à l'occasion de l'évocation d'une visite des Bonaparte aux Carcopino le jour de la première communion des deux filles de la famille du notable du hameau, évoquait : "toute une journée de fête, à la manière villageoise, avec l'abondance des jambons, des saucissons, des cabris rôtis, du *brocciu*, des oranges du Couvent" (p50).

<sup>365</sup>comme Jean à l'occasion de victoires électorales et cela même nous donne à croire qu'il s'agit donc plutôt d'une formule rituelle vaguement propitiatoire ou même d'une autorisation "paternaliste".

En 1929, par contre, c'est "dans le plus grand calme et sans tirer un coup de feu" que, l'élection acquise, le C.M. réélit Jean à la tête de la municipalité. Le 30 mai, la maison Francheschini, ancienne maison Massel, adresse pour 150,95 francs de fournitures à la mairie (entêtes de lettres, enveloppes jaunes, plumes, crayons, crayons de couleurs, encre rouge, sous main, tampon, gomme arabique). Le 8 juin, la maison Auzac et fils a le regret de ne pouvoir joindre à ses propres fournitures pour la mairie (218,25 francs) l'éphéméride de 1929 "épuisé depuis fort longtemps".

#### 4. Coup de projecteur entre 1929 et 1939

Notre ultime coup de projecteur sur la commune s'étend de 1929 à la veille de la deuxième guerre mondiale. L'intrication des niveaux (international, national, politique, local, familial, individuel) y démultiplie la chronologie autant que les thématiques possibles d'approches en un kaléidoscope réel qui ne demande qu'à fonctionner, "dans la visée d'un cadre d'analyse qui permette de traiter des actions individuelles et des actions sociales sans rupture conceptuelle" (Thévenot, 1990, p.65). Qu'il se superpose en quelque sorte au bâti labyrinthique de l'insularité imposant la reproduction de relations fortes allant de l'entraide au conflit n'est pas pour nous surprendre.

"On y apprend à la fois la difficulté des relations humaines et les moyens d'accorder vie publique et vie privée grâce à un complexe système de codage, à une soigneuse artificialisation, à tout moment, des formes extérieures des rapports humains, afin d'éviter l'irréversible : la lutte ouverte avec risque de rupture sans possibilité de retour" (Peron, 1993, p.169).

Si l'on peut analyser cette décennie sous l'angle d'une montée des périls internationaux, de la succession au pouvoir de la droite à la gauche (1934) avec retour de celle-ci par le front populaire (1936) ; des tensions sociales liées aux décrets-lois (1934-1935) ou aux lois sociales (1936) ; de l'alternance locale entre Pietri/Carbuccia et Landry au conseil général et à la députation ; de l'équilibre difficile d'une commune landryste balancée entre ces changements de majorité ; on ne peut manquer de souligner depuis les élections municipales de 1935 une volonté d'affirmation de la commune par rapport à ses voisines (maintien de la caserne de gendarmerie, nouvel atlas cadastral, champ de tir temporaire à Monte Majo) cependant qu'à l'intérieur même de la commune, les conflits micro-villageois relèvernt d'une mise en scène

des limites et d'une réactivation perpétuelle des divisions qui exprime un art de vivre d'une subtile virtuosité. Les événements individuels (construction d'une maison, mort d'un fils) participent eux aussi d'un effet de lieu, un art de créer la différence, propre à permettre, par la reconnaissance des variétés du particulier, la recherche des modes de fonctionnement du local comme un *petit tout d'humanité* donnant un sens fort aux lieux constitutifs de l'espace de la vie quotidienne.

Dans le cadre de la pluriméthodologie prônée dans cette recherche, il nous semble que l'obligation d'entretenir des relations étroites avec les lieux du quotidien rend impropre l'établissement d'une grille de lecture unique mais demande d'en construire à chaque fois une originale, selon les époques, les entités ou les groupes considérés. Nous axerons donc l'analyse de cette dernière période de notre corpus autour 1) du règlement des questions communautaires séculaires, l'eau et la traverse; 2) de la politique, tant nationale que locale; 3) des événements individuels touchant à notre principal acteur. Les modifications de l'univers sensible villageois dresseront une première forme de bilan de ces dernières années d'avant-guerre.

#### **4.1. Le règlement des questions communales séculaires : l'adduction d'eau et la traverse**

##### **4.1.1. Variations sur la question de l'eau**

- **Encore l'adduction d'eau**

Le réseau est inauguré en 1930. Le discours qui le consacre ne manque pas de s'inspirer largement de celui du *Manuel à l'usage des maires*, déjà mis à contribution pour l'inauguration du monument aux morts. Contrairement à ce dernier discours, Jean ne reprend guère que deux paragraphes du "discours pour l'inauguration de fontaines publiques" (pp.176-177), et encore l'un d'eux est-il consacré à l'effacement du maire derrière les éloges qu'il adresse à son conseil municipal, et le second à la mise des fontaines publiques sous la protection de ses concitoyens. Il est vrai que les autres paragraphes du discours du Manuel semblent quelque peu décalés de la réalité villageoise corse ou en souligner une vétusté que Jean n'a pas cru bon de mettre en avant. Le débat propriétaires/locataires qui y est posé, l'intérêt de l'ouvrier, l'examen d'une réponse d'élève vantant à son professeur les usages de

l'eau (en ajoutant "on dit même qu'il y en a qui en boivent") : tout cela ne serait peut être que fort peu compréhensible dans le cadre de *l'éthos* villageois. Jean ne manque pas pour autant de faire une allusion au "*Dialogue du vin et de l'eau*", chanté autrefois dans les écoles, lorsque, pour conclure son discours, il :

"invite tous les Sarrolais sans distinction à boire du vin (vous pouvez boire de l'eau aussi !) et porter des toasts à l'eau de nos fontaines pour terminer une belle fête" et conclut "en levant mon verre à la santé de vous tous et à la prospérité de notre village".

La commune continue en effet à produire du vin même s'il n'atteint plus la qualité vantée au XVI<sup>e</sup> siècle par l'évêque Giustiniani, et que le vignoble tout proche de Sari bénéficie, lui, d'une plus large réputation.

L'inauguration est l'occasion d'un discours plus politique que son programme de 1925, qu'il ne manque pas de citer comme partiellement réalisé, s'offrant ainsi un *satisfecit* d'auto félicitation et répondant peut être à des contradicteurs qui se sont manifestés dans la dernière campagne électorale.

"Dans le programme que la municipalité de 1925 avait pris l'engagement d'exécuter figurait entre autres projets et au premier plan l'adduction d'eau potable dans la commune. Plusieurs de ces projets ont été réalisés. Restait donc le plus important et le plus nécessaire : celui de l'eau potable. Malgré les difficultés que nous avons eu à surmonter : situation budgétaire de la commune, subvention à obtenir, formalités à remplir, etc., etc. nous voilà enfin arrivés au but".

La première des difficultés évoquées est une dénonciation de la gestion de la municipalité d'avant 1925, la seconde un hommage à peine voilé aux relations et à l'insistance personnelle de Jean, la troisième une critique à la lourdeur administrative, *l'etc.* redoublé cachant mal un simple effet rhétorique. On en conclura à la capacité à gérer, innover, construire et avancer sur la "voie du progrès" de la municipalité en place.

"Quatre fontaines qui peuvent nous donner une eau propre, une eau saine, une eau à proximité, ce qui est la santé et la gaieté d'un ménage, coulent aujourd'hui en abondance dans notre cher village".

La phrase est empruntée au discours du *Manuel*, comme le dernier paragraphe, exhortations aux villageois de respecter et de protéger la nouvelle installation :

"Ces fontaines publiques, mes chers concitoyens, je les mets sous votre protection. Elles sont le bien de tous. Je recommande surtout aux enfants de ne rien faire qui puisse ternir



la pureté de leurs eaux. Nous les avons faites gracieuses pour qu'elles soient un ornement<sup>366</sup> vous les garderez intactes pour qu'elles restent un honneur".

Jean terminant par une boutade du *Manuel* : "Un peuple qui se lave est un peuple fort".

Ces larges emprunts ne vont pas dans le sens de cette :

"image de l'orateur qui ne manque pas de prestige chez ce peuple de pasteurs et de paysans méditerranéens" (Ravis-Giordani, 1983, p.15), pour qui, bien souvent, la qualité principale évoquée et appréciée chez un chef politique serait "la faculté de parler bien et longtemps sans papier"<sup>367</sup> (id.).

Son non-professionnalisme politique ne l'en démarque que davantage des Carbuccia ou Del Pelegrino dans leur vanité à impressionner leurs auditeurs sarrolais lors de leur passage au village en 1932, et le rapprochent en quelque sorte du villageois en tant que celui-ci, comme le rapporte Simonot (1821, p.123) est lui-même capable de se mesurer à l'aune du bien parler :

"Le Corse est fier (...) un simple montagnard avec son petit bonnet pointu se croit presque l'égal d'un préfet (...). Naturellement éloquent, il veut être écouté (...). S'il est devant ses juges, il prend la parole après son avocat pour se défendre lui même, plaide sa cause avec chaleur et essaie de se sauver par tous les faux fuyants de la chicane la plus raffinée".

Le fait d'être un villageois parmi les villageois peut même jouer, à l'inverse, dans le sens d'un paradoxal orgueil de l'entre soi, présent tout au long de l'histoire corse<sup>368</sup>.

Le 19 mai 1931 Paul François, le mari de Laurine, est mort. "Fatigué" (ce qui en Corse est un terme fort pour remplacer "malade" et présage du pire) avant même l'annonce de la mort de ses 2 fils, Jules et Jean Marie, à la guerre, un temps voiturier, il disparaît à 73 ans. Laurine lui survivra jusqu'en 1944.

- Un conflit intra-communal récurrent

En août 1933 plainte est déposée par les habitants du hameau de Carcopino se trouvant

<sup>366</sup>Le guide bleu hachette 1998 (p303) signale encore la "jolie fontaine à tête de lion" du Piobbo.

<sup>367</sup>A moins que Jean n'ait pas attribué la paternité de ses discours au *Manuel officiel* et que les villageois n'aient jamais soupçonné l'origine ou l'existence même d'emprunts.

<sup>368</sup>Aussi bien depuis que le notait le gouverneur Felice Pinello au début du XVIII<sup>e</sup> siècle ("Même les vilains les plus abandonnés et les plus pauvres sont orgueilleux; ils ont la prétention d'être bien traités, estimés et honorés comme ils font entre eux, dans leurs causeries où ils se traitent toujours de seigneurs" (Ravis-Giordani, 1983, p.22)), qu'en notre siècle télévisuel où Sanguinetti, lorsqu'il dirigeait l'information télévisée régionale en Corse n'estimait pas un ministre plus important qu'un paysan ("Beaucoup de journalistes des régions rêvent de la télévision nationale et l'imitent, ne comprennent pas ce mélange de langues, trouvent un ministre plus important qu'un habitant. C'est capital un ministre, mais pas plus important" (1987, p. 23)).

"complètement dépourvus d'eau potable, la fontaine dite *U Piopiu* étant complètement tarie par suite de travaux de captage exécutés par Mr J.B.Carcopino aux environs du captage appartenant à la commune, s'étant approprié l'eau et s'en étant servi pour faire une fontaine dans sa propriété et qui lui sert pour l'arrosage".

Le même accusé ayant procédé à des travaux de fouilles dans la fontaine de Cinarca, en contrebas de sa propriété, la rendant insalubre, "plusieurs cas de maladies en étant déçoulées, dûment constatés par les médecins".

Les habitants du hameau sont ainsi obligés de "se servir de moyens de fortune et d'aller puiser l'eau à plus de deux kilomètres de distance". Privés de leur droit à l'eau potable ils réclament une décision d'urgence de la mairie. Suivent 16 signatures. C'est "*funtana e contrafuntana*" (fontaine et contre-fontaine) pour reprendre, à peine décalée, la formule "*giardinu e contra giardinu*" (jardin et contre-jardin) de Gil (1984), pour illustrer cette lutte des envies par laquelle :

"dans la société corse traditionnelle, le droit public, le bien commun, la notion même de société sont subordonnées à l'affirmation première des droits des unités particulières (familles, quand il s'agit de l'espace qui les unit; villages quand il s'agit du territoire qui les embrasse) (qui font que) les corses n'ont pas appris les comportements du "citoyen". Ils en sont à se définir contre le rival, à penser en termes de factions, de parti et de "contre parti". Structure si prégnante qu'elle sert à penser toute la réalité" (p.48)

On voit dans la contre-source de J.B.Carcopino combien c'est du défi même (*l'hubris* grecque) que naît l'ambiance villageoise, cette parenté avec le *divismo* italien qui fait dire à Baldassari-Jaubert que :

"le Corse est toujours contre quelqu'un ou contre quelque chose. Il a toujours un ennemi pour s'exprimer. Je crois que si un Corse n'a pas d'ennemi il ne peut se déterminer" (cité dans Meistersheim, 1991, p.50),

Par où s'ordonnent les cercles d'appartenance (amitié, inimitié, étranger), l'ouverture et la fermeture, et les images du double et du mimétique, la segmentarité d'une pensée et d'une société procédant par divisions et séparations se résolvant à des niveaux supérieurs mais entraînant de nouveaux affrontements (famille, village, canton, île...).

"Les signes de la puissance publique manquent dans le paysage parce que la nécessité d'une puissance publique manque dans les mentalités", écrit Giudici (1996) pour qui "l'organisation sociétale du *mezzogiorno* trébuche sur un chaînon manquant : la transition ne se fait pas entre la sphère privée et la sphère publique, c'est une question de

lien social. La conscience collective attend de la cohésion familiale qu'elle assure la cohésion sociale" (p.164)

Le C. délibère le 27 août et désigne une délégation qui se rendra en préfecture pour :

1°) autoriser la population à utiliser l'eau de Carcopino, 2°) annuler le contrat existant et 3°) par un nouveau travail de fouilles capter "sur la même propriété une deuxième source située un peu au dessus de la première".

Le 4 septembre, l'ingénieur Janot procède, après location par J. Vellutini d'une auto à Ajaccio, à "l'étude des conditions de tarissement de la source Piopo". Le 30 septembre, Sampolo, ingénieur, demande une provision de 1000 francs avant de fixer l'heure et la date du commencement des opérations. Il monte à Sarrola le jeudi 5 octobre à 8h30 du matin, tandis qu'une signification d'huissier est transmise à J.B.Carcopino. La commune prend en charge les frais de réparation, consent à laisser la fontaine sur la route, mais se réserve le droit de pénétrer sur sa propriété en cas de réparation à effectuer. Les travaux seront terminés le 15 décembre, date à laquelle Lancelotti réclame 5282 francs "*per lavori e seguiti alla fontana del Pioppo*", qui sera expertisée le 9 février 1934 par l'ingénieur d'arrondissement Bonhomme. Il en coûtera 1500 francs à la commune pour frais d'avocats et traitement dans un procès qui ne sera jugé qu'en août 1937 et se contentera de "condamner" J.B. Carcopino, jugement espérant que l'avancée des travaux de canalisation dans le hameau entraînera la disparition de ce genre de conflit.

- Le maire en accusation

Mais une autre affaire, adjacente en quelque sorte, est venue se greffer sur l'affaire Carcopino, toujours à propos de détournement de l'eau publique. Plus grave puisqu'elle met en cause le maire lui même. Le 30 septembre 1933 en effet, alors que l'ingénieur Sampolo va procéder à l'expertise des conditions de tarissement de la fontaine, dès accord et provision du C.M., P. Rebout (chez Mr Ginoti, 12 bis Rue Grandval, Ajaccio) envoie une lettre recommandée à Jean dans laquelle il accuse "un propriétaire bien en vue à Carcopino" (comprenez Jean, dont la belle famille est originaire, qui a lui même des propriétés autour du hameau et qui fait construire une maison dans ce hameau) "possède un branchement d'eau avec réservoir, et je crois même arrose son jardin sans se soucier de savoir si les usagers du haut quartier de Sarrola peuvent avoir l'eau à la fontaine" (car Jean., Lucie et Antoinette habitent encore Sarrola, dans le "moyen quartier", plus précisément au lieu-dit "*Teppa*").

L'accusateur vient "renouveler sa demande d'autorisation de branchement d'eau sur la canalisation de la fontaine du quartier de Riba" (le "haut quartier" de Sarrola dont il est question et dont on a pu constater depuis 50 ans qu'il est le principal point d'extension de l'habitation du village), "osant espérer que je pourrai, comme ce bienheureux de la terre (et de la Teppa), profiter des avantages que peut donner l'eau à la maison". L'accusation est grave : au moment où le C.M., le maire à sa tête, intente un procès pour captation abusive ou détournement de captage appartenant à la commune, le premier magistrat de la commune se rendrait coupable du même délit. L'accusateur ne se prive pas de cet argument : "je vous demanderais en votre qualité de maire de mettre vos administrés et peut être vous même sur un même pied d'égalité". L'accusation cependant reste personnelle : elle n'atteint pas à la plainte administrative ou politique qui mettrait le maire, dans sa fonction, en accusation; même si elle est adressée à M. Jean B., Maire de Sarrola, elle est envoyée à son domicile. La réponse de Jean est brève et violente. Elle n'avance ni justification ni explication sur le fond mais se marque du mépris affiché à l'égard d'un étranger :

"En réponse à votre insultante lettre rec., je tiens à vous faire savoir que je n'ai pas d'observations à recevoir de la part d'un étranger à la commune qui n'a pas à me tracer une ligne de conduite à tenir vis-à-vis de mes administrés au point de vue égalité ou à tout autre point de vue. Je n'admettrais jamais qu'un monsieur quelconque s'immisce dans mon administration ou qu'il vienne faire la loi chez moi. Je ne vous salue pas".

Que Mr Rebout habite chez (et soit apparenté à) un adversaire politique, Mr Guisti, ne fait qu'accentuer le ton de Jean qui n'a pas vu en cette occasion la nécessité de recourir à son *Manuel de discours* pas plus qu'il ne recourrait pour sa correspondance au service des *Secrétaires* encore en vogue au début du siècle. L'échange révèle certes l'importance et la sensibilité ayant trait à l'eau et à son partage dans les villages, mais aussi le rapport des corses avec les continentaux ou les apparentés issus du continent (ce qu'est Rebout), un sentiment d'appropriation ou d'identification du maire à sa commune ("étranger à la commune", "mes administrés", "mon administration", "faire la loi chez moi") qui combine un aveu d'a-légalité ou d'autonomie politico-administrative et un intense investissement "affectif" dans ses fonctions, avec un privilège et une singularité affichée et fortement valorisée de "l'être local" et une exclusion des "étrangers" à la commune, dont on perçoit en quelque sorte ici l'affirmation extrême, alors que la tournée de De Carbuccia à Sarrola (cf infra : 4.3) va nous en donner une limite extrême en tant qu'intériorisation. Le double sens de l'hôte, *hostes-*

ennemi et *hostis*-invité, joue dans ces deux attitudes complémentaires : l'une à l'égard de l'adversaire politique dont le principal soutien est originaire du village par sa mère, l'autre à l'égard de l'apparenté au village qui s'en déclare étranger par son propre comportement. L'un déclenchant du fait de sa proximité de groupe (*mezzu paesanu*) une hospitalité minimale, obligée, de village voire de sang; l'autre, du fait de son "étrangeïté", de sa non-corsité, malgré son apparentement (on ne peut pas être *mezzu paesanu* par affiliation, on ne devient *qu'appiccicattu*, "pièce rapportée") provoquant l'inimitié, une *vendetta* métaphorique ("je ne vous salue pas" = "vous n'existez pas"). "On le voit, parler de l'autre ou le traiter c'est encore se situer soi même dans son enracinement au terroir, son insertion familiale" comme l'écrit Ravis-Giordani (1983, p.223), à quoi l'on pourrait ajouter "parler ou ne pas parler à l'autre".

"De même que l'hôte est le double, le symétrique qui me permet de mesurer les limites de mon identité, de même l'étranger, par le jeu de nos différences, me renvoie à mon appartenance communautaire ou ethnique, à mes pratiques de travail et de sociabilité" (id.).

La spécificité affichée des insulaires, se légitime au nom du passé colonial et de ses morts, au nom du sang versé pendant la dernière guerre, de la fonctionnarisation vidant les campagnes, au nom des solidarités familiales, des particularismes locaux, de l'opposition intra communale, de l'exclusivité de l'affiliation politique dans un système tendant à la bipolarisation, de la particularité (à la fois combattue et acceptée) du détournement individuel et familial d'un bien public perçu comme trop administratif, policé ou injuste, bref étranger au système familial et clientélaire (le détournement de l'eau), au nom encore de l'extrême valorisation identitaire du microcosme villageois, opposée à un individu ("un étranger à la commune", "un monsieur quelconque"). A ce qui pourrait apparaître, pour un continental, comme une simple demande de respect du droit et du civisme égalitaire contre un délit, une requête en soi légitime, se voit retournée une attitude véritablement guerrière, une réponse extrêmement violente. Mr Rebut n'a pas tenu compte d'une structure anthropologique élémentaire corse : la violence de son accusation entre dans une des trois situations où l'honneur est mis en question (le défi, les dommages, le refus). C'est le défi qui est ici en jeu, en tant qu'atteinte à la qualité d'homme d'un ancien militaire devenu maire mais qui n'a pas renoncé à ses qualités de courage et d'affirmation virile de soi. Cette violence, mineure pour Mr Rebut, perçue avec une charge d'offense symbolique par Jean, ne peut déboucher que sur l'inimitié. Réaction échouant bien que "la ruse et le mensonge peuvent aller de pair avec le

sens de l'honneur" (Ravis-Giordani, 1983, p.118). Car si l'innocence de Jean peut être mise en doute, son honneur est touché<sup>369</sup>. En bref, ce "monsieur quelconque" étranger à la commune peut être tout sauf Corse, comme un villageois corse peut être tout sauf un "monsieur quelconque étranger à la commune".

L'alerte personnelle de Jean peut avoir néanmoins servi à la relance du projet d'extension d'adduction d'eau. En 1936, en effet, le 22 mars, en séance du CM, Jean "s'engage à céder gratuitement à la commune en vue des travaux d'extension des canalisations, le terrain nécessaire à l'extension, à condition d'être autorisé à brancher sur la canalisation projetée une conduite en plomb pour amener l'eau à l'intérieur de sa maison" (qu'il a faite construire à Frassetana -Carcopino- en 1933). Le 1<sup>o</sup> Novembre de la même année, le C.M., au vu du "débit assez fort de la source qui alimente la commune autorise les habitants qui en feront la demande à brancher sur la canalisation une conduite en plomb pour amener l'eau dans leur maison", les administrés bricolant en quelque sorte d'eux mêmes, sous la conduite et l'exemple de leur maire, la réalisation d'une adduction d'eau à domicile qui tardait autant que la traverse.

- Continuité de la question de l'eau

L'ordre de distribution de l'eau de l'Alzelli en 1933 et 1934, les conflits personnels ou familiaux qui naissent de ces découpages plus ou moins arbitraires (voire politiques) pour des tours d'utilisation, conduisent à un "emprunt de 135000 francs pour parfaire le montant de la dépense pour l'exécution des travaux d'alimentation d'eau (55000 francs)" et ... de la traverse (80000 francs) subventionnés à 50%. Le 26 mai 1935 une subvention de 550000 francs est accordée par le ministère de l'agriculture au vu du "manque d'eau potable du hameau de Carcopino, complètement privé d'eau potable pendant la période d'été", insistant sur l'urgence (!) et sur la nécessité de mise en adjudication des travaux, prévue le 23 novembre, mais encore retardée (malgré l'urgence invoquée), pour être enfin menée à bien en ... 1938, tout comme la traverse. Il était temps. La seconde guerre aurait reporté sans doute de plus de 10 ou 15 ans ces réalisations<sup>370</sup>. Entre ces réalisations et l'espoir d'un règlement administratif

<sup>369</sup>"L'honneur, en effet, ce n'est pas la fidélité à quelque idéal extérieur à soi, c'est la fidélité à soi même, prise comme mesure de toutes choses, en tout cas comme un absolu " (id.).

<sup>370</sup>Encore que dès 1945 le C.M. s'inquiète du remplacement des bornes fontaines et des canalisations dont beaucoup furent, à Torra et à Ste Marie, détruites qu'elles ont été par les troupes italiennes en 1943 (dégradations évaluées à 20000 francs), tout comme des dommages ont été causés au monument aux morts, à la salle de la mairie et à la maison communale.

et institutionnel de la question de l'eau par la réalisation d'un service communal des eaux qui n'entre plus dans le cadre de notre recherche (24/09/1957), il y a toute la place pour l'intensité des conflits scandés par des arrêtés communaux quasi annuels interdisant :

"d'utiliser l'eau des fontaines et abreuvoirs publics (à l'exception du trop plein) pour l'arrosage des jardins, autrement qu'avec un récipient portatif" (28/07/1938),  
 "réglementation du débit de l'eau de la source de Mandriolo, moitié jusqu'à la fontaine, moitié retenue du réservoir pour arrosage des propriétés situées au dessus de cette fontaine" (12/04/1940),  
 "défense de laver et rincer le linge ou tout autre objet aux abords des fontaines et abreuvoirs" (05/06/1945),  
 ou "d'utiliser l'eau des fontaines et abreuvoirs au moyen de manches que l'on adapte aux fontaines" (28/07/1938; 05/06/1945)),

Réponse administrative aux bricolages populaires lorsque, l'alimentation individuelle étant rationnée ou coupée, les familles ou les individus se rabattent sur les fontaines publiques avec manchons et raccords de fortune pour procéder à l'arrosage des jardins, vitaux pour l'alimentation, ou la lessive.

#### 4.1.2. Du grand père au petit-fils : la traverse

Il aura fallu pas moins de 70 années pour voir livrée (par le petit-fils de Santu, l'un des signataires du premier projet (3/08/1873) déjà convaincu à l'époque de "la nécessité de rectifier le chemin d'intérêt commun numéro 8 Ponte Bonello-Sarasoggio<sup>371</sup> et notamment la traversée de Sarrola") la traverse du village. Quelle unité de ton entre ce constat des "problèmes de ruissellement des eaux et de la nécessaire circulation des charrettes dans le hameau" contresigné par Santu au C.M. du 18/05/1875, et la déclaration de Jean, son petit fils, au CM du 14/03/1936 : " l'ouverture de cette voie donnera un accès carrossable à toutes les habitations du quartier de Sarrola auquel on arrive péniblement à dos de mulet par le chemin muletier, lequel, pendant les fortes pluies est impraticable à cause de la violence des eaux". Si l'on excepte, en août 1888, le bien modeste transfert de la somme de 60 francs du chemin vicinal ordinaire numéro 3 ("peu fréquenté en dehors des époques de la récolte de fourrage") à l'entretien du chemin d'intérêt communal numéro 8<sup>372</sup> (suscité par une demande de vote de

<sup>371</sup>devenu la route de l'embranchement de la gare de Mezzana à Sari et Vico.

<sup>372</sup> Qui, lui, "met en communication directe la commune avec la route nationale et la ville d'Ajaccio et est fréquenté par toute la population".

# Travaux Communaux

Département de la Corse

Arrondissement d'Ajaccio

Canton de Sarrala C<sup>no</sup>

Commune de Sarrala Carcopino

Signataire:

M. Mucicani

Ingénieur du T.V.

## Construction

de la traversée du village entre le lieu dit "Pentone" profil 2H et le lieu dit "Feppa", profil 3H, sur une longueur de ..... 152 mètres

## Profil en long

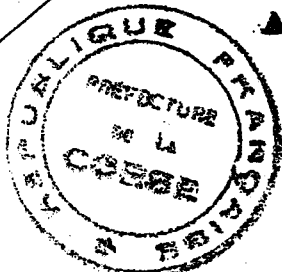
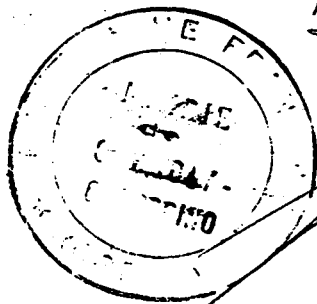
Dressé par l'Ingénieur du T.V. soussigné.

Ajaccio, le 14 Mars 1936

Mucicani

Vu et approuvé  
Sarrala Carcopino, le 22 Mars 1936

Le Maire,



Vu et approuvé!

Ajaccio, le 4 AVR 1936

LE PRÉFET



subvention en faveur d'un entrepreneur de voitures désireux d'assurer un service quotidien en voiture couverte partant à des heures déterminées de Sarrola et Ajaccio, et approuvée par le préfet le 15/08/1888) ; rien n'a été réalisé avant 1907. Et encore, s'agissait-il seulement du souhait de "construction d'un chemin carrossable d'environ 1000 m devant traverser le village de Sarrola, tronçon de toute nécessité et extrême urgence demandé depuis plusieurs années et dont la réalisation ne saurait être différée". Plans et devis ont certes suivi en 1908, avec vote d'un budget de 500 francs, puis un emprunt de 1000 francs en 1910. Le plan de cette voie d'accès est même dressé par Mr Miniconi, agent voyer cantonal, pour un devis estimatif de 25.000 francs, voté en C.M, le 15 avril 1914. Mais la guerre empêchera la réalisation du projet<sup>373</sup>. La traverse a donc attendu, et sans doute n'était-elle pas économiquement indispensable par rapport à d'autres chemins d'exploitation qu'égrène la litanie des prestations de travail au rôle des contributions directes de tout chef de famille, à titre d'entretien et de réparation des chemins vicinaux.

En 1931, encore, le 31 décembre, une mise à l'étude du projet a bien eu lieu. L'ingénieur Gour demande à la municipalité de loger dans de bonnes conditions Mr Jencoschi, qui procédera à l'étude, de lui fournir du personnel et de l'accompagner. Les premières évaluations de murs à construire sont menées à bien et Mr Lancelloti, entrepreneur, s'engage à faire le mur, quartier Casanova, demandant qu'on lui indique la carrière de pierres "qui ne serait pas trop loin des travaux, aux dires de Mr Arrighi, retraité". Mais ce n'étaient là que travaux d'entretien face aux dégâts que continuent à provoquer les écoulements d'eau de pluie. Une des photographies prise le soir de la manifestation en faveur de la victoire à Sarrola du front populaire (28/09/1936) nous donne l'image de ... l'absence d'une traverse toujours pas réalisée, même si les photos, aux dires de son auteur " ne sont pas parfaites car elles ont été prises très tard dans la soirée et aussi parce que le temps était gris ce jour là "

Le 13/05/1936, cependant, l'adjudication des travaux de la construction de la traverse de Sarrola à tout de même lieu. Miniconi, devenu ingénieur, réalise le "dossier constitutif de la traverse du village entre le chemin de grande communication n°1 dit Chiosella et ce même chemin au lieu-dit Riba sur une longueur de 923 m". Il préconise le transport à la brouette de 1640 cubes de terre, au tombereau de 1799, et ce sur des distances moyennes de 63 m pour les transports à la brouette et de 182 m pour ceux au tombereau. La portion la plus importante s'étend "du lieu dit *Pentane* (ou *pintone* quelques lignes plus loin), profil 24, au lieu dit *Teppa*,

---

profil 34, sur une longueur de 152 mètres, de l'angle de la maison Petinelli Jean et Batestini Laurent, à l'angle de la maison Sarrola François". L'ingénieur prévoit un ouvrage de 3m de large avec accotements de 0.50m, une chaussée en terre avec régalage, des murs de soutènement, pour un montant total de 80.000 francs. La chaux hydraulique provient des entrepôts d'Ajaccio, comptés à 20 kms du chantier, le sable du lit de la rivière, à 8 kms, et du col de Sarsoggio, à 2 kms, les moellons du même col. L'adjudication, le 7 Mai 1936 à 14 h précises, est emportée par M. Versini, entrepreneur. Las! Il ne pourra respecter le délai d'exécution d'un an en raison de l'augmentation du prix des fournitures et des salaires résultant... des nouvelles lois sociales du front populaire (salaire de l'heure, prix de la tonne de chaux, indemnités de carrière, transport, poudre et mèches). La plus value sur la main d'oeuvre -assurances, retraites ouvrières, allocations familiales, congés payés, temps de casse croûte- a occasionné à elle seule une majoration de 10%, la plus value sur les faux frais et frais généraux de 7 à 10%, et le bénéfice se trouve réduit à 5%<sup>374</sup>. Le 15/01/1938, " le montant du travail restant à effectuer dépasse le 1/6° du montant du devis du travail, soit une dépense supplémentaire de 17514.31 francs". L'entrepreneur se résout alors à demander la résiliation du marché, à quoi Jean répond que "la commune n'y a pas intérêt car cela entraînerait le versement d'une allocation d'indemnité à entrepreneur", et invite Versini à poursuivre avec révision des prix à la fin des travaux, alors que le 18 avril 1937 le CM se réjouissait enfin de ce que " les travaux de la traverse sont à la veille d'être terminés". Ces ultimes contre temps font regretter davantage l'absence dans nos données du discours de Jean prononcé pour l'inauguration en 1939 d'un ouvrage dont l'urgence était déjà évoquée par le CM du 3 août 1873, en présence de son grand père, Santu. Il est vrai que la dégradation de la situation internationale a dû laisser bien peu de place pour un hommage, même localiste, à 152 mètres de traverse. L'urgence à entreprendre des travaux de réparation "indispensables" au groupe scolaire " afin d'éviter des accidents et plus de dépense " poussent en outre le C.M à une demande de subvention (40000 francs) au ministère de l'instruction publique. Le 1er novembre 1936, la requête rappelle l'" urgence des travaux au groupe scolaire", avec des détails inquiétants : "les planchers et boiseries sont en très mauvais état, représentant un réel danger pour les élèves". Cette fois, c'est au vice recteur que l'on demande d'intervenir. Las

---

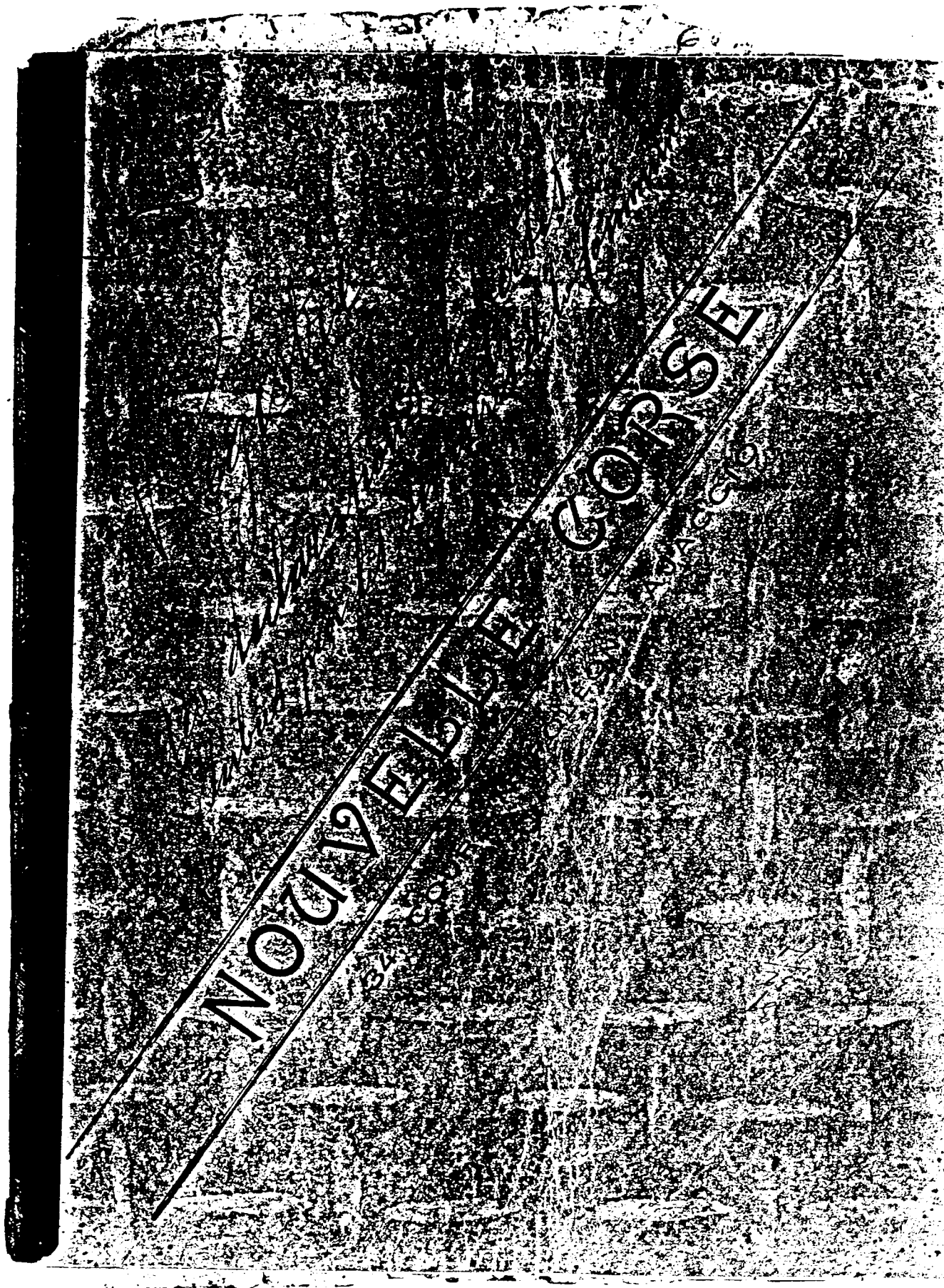
<sup>374</sup>Une indication de ces augmentations peut également être relevée dans l'augmentation du prix du pain de consommation courante. Fixé le 1° Août 1935 à 1.80 francs le kilo, il coute 2.70 francs dans les ports plus 0.10 francs pour le transport dans la commune le 5 Novembre 1937, 2.85 francs dans les ports le 9 Juillet 1938, soit une augmentation de 60%

d'attendre, le CM fait procéder à des études et devis pour les réparations, attribués le 16 mai 1937 à M. Petit qui en termine les plans le 22 décembre... 1938. Il aura fallu une délégation du CM, maire en tête, et de la population, chez le préfet et le vice recteur (facturée 200 francs sur le budget de la commune), en février 1938, pour débloquer la situation. Mais la guerre ne permettra pas les réparations. Pire, les soldats italiens y feront d'autres dégâts en se retirant en 1943. Les réparations en seront évaluées le 28 janvier 1943 à 20000 francs et approuvés par le préfet le 24 février mais l'adjudication ne donnera lieu à aucune candidature. La mairie demandera alors l'autorisation de passer un marché de gré à gré, approuvé par la préfecture le 08/10/1953.

#### 4.1.3. Questions "annexes"

- Le feu

S'il y a certes les problèmes de l'eau, il y a également celui du feu. Il revient régulièrement dans les PV de CM entraînant des plantations, des interdictions de pacage, souvent mises en échec, et accusant sans trop d'hésitation les bergers que les interdits visent au premier chef. Le 9 août 1930, un incendie provoque des dégâts (vignes, arbres fruitiers, fourrages, chênes verts et maisonnettes) en partie notés dans le registre des déclarations de pertes subies par les sinistrés de la commune (encore un cahier d'écolier). 8 sinistrés déclarent pour 50.000 francs de pertes en vignes, 53.000 en arbres fruitiers, 4000 en fourrages, 10.000 en chênes verts et lièges, 3000 pour une maisonnette : en tout 117.000 francs de sinistre. De plus, une inondation, en janvier, a fait 2000 francs de dégâts dans les orangers de Martin Lucciani. Du 1<sup>o</sup> janvier au 15 septembre la gelée et la sécheresse ont fait 10000 francs de dégâts chez J.A. Leca en arbres fruitiers, vignes et légumes. Le Mandriolo n'est pas épargné : la famille R. évalue ses dégâts à 64.000 francs et 2 autres propriétaires à 30.000 (arbres fruitiers, orangers et autres, vignes, oliviers et ruchers). Au total, les sinistres agricoles communaux de l'année avoisinent les 320.000 francs, presque le double des recettes ordinaires et extraordinaires de la commune pour la même année (192.714, 12 francs), en tout cas, plus que le double des dépenses ordinaires et extraordinaires de cette même année (138.707,62 francs), somme très importante donc, même si l'on peut songer qu'elle est nettement surestimée, comme le refus préfectoral d'entériner certaines pertes le confirme, en un sens.



NOUVELLE ÉDITION  
CORSE

ÉDITION  
CORSE

- "L'embellissement" du village

En 1931, un villageois fonctionnaire à Aint Taya (Algérie) envoie au maire des plants d'arbres: 5 de platane, 2 de mélia, une bouture de platane "que tu feras planter en pépinière deux yeux dans la terre, deux yeux à la surface et qui, s'ils sont bien soignés et arrosés feront dans trois ans de beaux sujets à replanter". Le 11 novembre, envoi de nouveaux platanes et de mélias "arbres à fleurs de lilas qui poussent très vite et qui, si tu les fais arroser une fois par semaine seront dans deux ans presque aussi gros que le pied d'acacia qui est devant la porte de feu Dominique à Torra ", le tout expédié en gare de Mezzana, avec "quelques sarments de vigne pour l'ami A.A.Battistelli", dont un cependant réservé à Jean, et qui, "planté exposé au soleil levant et à l'abri de la tramontane, te donnera des raisins très précoces". Le tout est accompagné d'une invitation pour Jean à venir passer quelques jours à Ant Taya en réponse à " un séjour tant gâté à Sarrola ".

Seul le premier envoi arrivera à destination. Le 2 janvier 1932, le généreux expéditeur a " dû aller reprendre les arbres à Alger " précisant qu'il a manqué avoir un P.V. car les plants sont interdits à l'exportation. "Ce n'est que grâce à un Cortenais, Susini, commissaire spécial du port que je ne l'ai pas eue", nouvelle marque de l'importance du réseau corse aux colonies. Qu'importe, le villageois a écrit à un pépiniériste de Carpentras pour qu'il expédie 10 pieds de platanes en gare de Mezzana "d'ici la première quinzaine de février ". Quant aux mélias, il assure pouvoir en trouver des graines " l'été prochain, par Ignace Tavera ". En 1935 encore, le 25 février, P.F. Fieschi fait envoyer deux tilleuls via Olivese à Jean. L'implication des coloniaux dans la vie même du village se représente son évolution, qu'elle vérifie ensuite lors de ses séjours estivaux ou lors d'une migration électorale.

## 4.2. La politique

### 4.2.1. Interférences de *l'Alta Pulitica* : De Carbuccia monte à Sarrola

Si 1932 a vu le projet d'extension de la canalisation d'eau existante dressé par l'ingénieur des T.P. Oliva, le 29 octobre, le dossier n'a été vu et approuvé par le préfet que trois ans plus tard, le 19 octobre 1935. Ce délai ne manque pas de surprendre et l'on est en droit de se demander si le bouleversement de la conjoncture politique tant locale que nationale n'en est pas le principal responsable. Dès 1931, en effet, Pietri s'empare de la présidence du

# déclarations

## déclarations des pertes subies par les sinistrés de la Commune en 1930.

| date de la déclaration       | Noms et prénoms du sinistré  | domicile du sinistré           | nature et détail des pertes subies                                | dates de course au sinistre    | montant de la perte déclarée par le sinistré                                                                                                             | Engagements      |
|------------------------------|------------------------------|--------------------------------|-------------------------------------------------------------------|--------------------------------|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|------------------|
| 10 <sup>e</sup> plu<br>1930  | Caranero<br>Jean Louis.      | Sauvab Carapin                 | vigne et arbres fruitiers                                         | neuf août<br>1930.             | vigne 4000 <sup>f</sup><br>arbres fruitiers 1000 <sup>f</sup>                                                                                            | Caranero         |
| 10 <sup>e</sup> plu<br>1930  | Carapino<br>Antoine Mathieu  | Sauvab<br>Carapin              | vigne et arbres fruitiers                                         | neuf août<br>1930.             | vigne 4000 <sup>f</sup><br>arbres fruitiers 10.000 <sup>f</sup>                                                                                          | Carapino         |
| 1 <sup>er</sup> plu<br>1930  | Jansonetti<br>Martin         | Jarrola<br>Carapino            | vigne - arbres fruitiers<br>maisonnette en partie<br>fennage.     | neuf août<br>1930.             | vigne 4000 <sup>f</sup><br>arbres fruitiers 2000 <sup>f</sup><br>fennage 1000 <sup>f</sup><br>maisonnette 3000 <sup>f</sup><br>Total 10.000 <sup>f</sup> | Jansonetti       |
| <del>2<sup>e</sup> plu</del> | <del>Foggi<br/>D. que</del>  | <del>Sauvab<br/>Carapino</del> | <del>vigne<br/>champs<br/>arbres fruitiers<br/>champs vides</del> | <del>neuf août<br/>1930.</del> | <del>vigne 1000<sup>f</sup><br/>champs 2000<sup>f</sup><br/>arbres fruitiers 1000<sup>f</sup><br/>champs vides 3000<sup>f</sup></del>                    | <del>Foggi</del> |
| 2 <sup>e</sup> plu           | Pianchelli<br>Julien Antoine | Jarrola                        | arbres fruitiers<br>fennage<br>champs vides                       | neuf août<br>1930.             | 10000 <sup>f</sup><br>2000 <sup>f</sup><br>3000 <sup>f</sup><br>15.000 <sup>f</sup>                                                                      | Pianchelli       |

Conseil Général, déboulonnant Landry de plus de 10 années de domination sans partage de ce poste-clé pour les communes corses. Depuis 1929 et jusqu'en 1932 ce même Pietri détient successivement le portefeuille des Colonies, du Budget et de la Défense, cependant que Landry ne reste que quelques mois, en 1931, ministre du Travail et de la Prévoyance dans le cabinet Andrieu, avant d'être battu à la députation par le candidat de Pietri, Carbuccia, dans son propre fief d'Ajaccio. Ainsi, alors qu'au niveau national les familles radicales et socialistes ramènent au pouvoir un nouveau cartel des gauches concrétisé dans le cabinet Tardieu, en Corse la droite conservatrice s'impose : seul Campinchi, gendre de Landry, a battu Pierangeli, à Bastia, car dans le Sartenais et le Cortenais, De Rocca Serra et Pietri ont été réélus, et surtout, Landry, *u capu di partitu*, est battu à Ajaccio par 7698 voix contre 7536, et sa demande d'invalidation rejetée. Le canton de la Mezzana a soutenu Landry (391 voix contre 363 : Cuttoli, 150 contre 110; Tavaco, 34 contre 19; Valle Di Mezzana, 40 contre 39, mais Peri 84 contre 121). Sarrola Carcopino donne 83 voix à Landry, 74 à Carbuccia.

Le compte rendu de *La Corse* du 15 mai 1932 (*Organe officiel de la fédération des groupements Corses de Marseille*) ne donne guère l'idée de l'atmosphère qui a précédé et suivi ces législatives, insistant néanmoins sur le revers de Landry :

"Les élections en Corse se sont déroulées sans incident saillant. Landry qui représentait la Corse depuis 22 ans ayant été élu pour la première fois à Calvi en 1910, n'a pas été réélu, de même que Pierangeli qui était député depuis 22 ans aussi. Ce dernier est remplacé par le député Me Campinchi, gendre de Landry que remplace De Carbuccia. Nous pensons que la nouvelle représentation oeuvrera énergiquement pour résoudre, sinon toutes, du moins les plus importantes revendications de notre beau département".

Même à Sarrola le choc de la défaite a du être rude. "Il n'est pas possible que Landry soit battu : la Corse lui doit trop !" s'exclamait avant l'élection *Le Petit Bastiais* retraçant la brillante carrière politique du ministre du travail et de la prévoyance, plusieurs fois ministre et président de nombreuses commissions parlementaires, qui a même représenté la France dans différentes assemblées européennes et, au niveau local, commencé le désenclavement des villages<sup>375</sup>. Il a lancé un plan d'électrification en plaidant le dossier de la Corse dès 1921, a présidé activement le conseil général pendant plus de 10 ans. Son adversaire, Horace de Carbuccia, est qualifié de "mondain", plus à l'aise Chez Maxim's ou dans les salons parisiens

<sup>375</sup> Notons qu'en 1928, la Corse est encore le département qui compte le plus de villages enclavés et qu'en 1932 le nombre de hameaux où l'on n'accède que par des sentiers muletiers encore de 32 dans la région d'Ajaccio, 62

que dans les villages. Sa légion d'honneur et sa médaille militaire ne seraient dues qu'à ses relations parisiennes et gouvernementales. Il est le gendre de Chiappe, préfet de police en exercice, qui aurait intensifié au cours de la période électorale le recrutement dans la police et mobilisé tous les agents d'origine corse. Pour l'heure, De Carbuccia est l'éditeur d'une foule de jeunes écrivains comme Joseph Kessel, Pierre Benoît, François Mauriac ou... Francis Carco, et surtout directeur de l'hebdomadaire politique littéraire *Gringoire*

"soutenant les thèses d'une droite nationaliste hostile aux concessions à l'égard de l'Allemagne, préconisant le maintien de l'occupation de la Ruhr, sur le plan de la politique extérieure, et pourfendant à l'intérieur la gauche "capitularde" avec, très tôt, une forte teinte d'anti sémitisme" (Mémorial, IV, p.173).

Il est en outre un défenseur de "l'entente latine" qui prône le rapprochement avec l'Italie de Mussolini<sup>376</sup>. Pour Pietri, réélu sans difficulté député de Corté en 1928, occupant différents postes ministériels, plénipotentiaire français à la conférence navale de Londres en Janvier 1930, délégué du gouvernement à la conférence du désarmement de Genève en 1932, qui deviendra ministre des Colonies dans le cabinet Sarraut en 1933, des Finances en 1934 avec Daladier, puis ministre de la Marine, il est clair que le soutien de la candidature de De Carbuccia a une signification politique et est un élément important de la poussée de la droite dans la Corse du début des années 1930. *Bastia journal, l'Eveil, la Jeune Corse*, font campagne pour De Carbuccia.

Sa tournée politique, le 1er mai, dans le canton de Sarrola (la rubrique "écho de l'intérieur", du journal *l'Eveil* relate en pages intérieures la tournée à Vico, Sarrola, Tavaco, Peri; la première page étant consacrée au CV et au panégyrique de Pietri et Carbuccia et à des éditoriaux politiques) est l'occasion d'une célébration indirecte du candidat Carbuccia par ... Francis Carco ("Ce bon patron corse, directeur aimable, bon conseiller, toujours présent quand il s'agit d'une bonne oeuvre et d'un jeune à pousser"), n'hésitant pas à parler de "ses parents, originaires de Sarrola", son frère (Charles) sorti de polytechnique tué à Verdun, son oncle (Jérôme Carcopino) illustre professeur, archéologue, directeur de l'école de Rome, son

---

dans l'arrondissement de Corté, 29 dans celui de Bastia, 33 dans le Sartenais et ... de 3 en Balagne dont Landry a été durant 14 ans le représentant.

<sup>376</sup>L'atmosphère est d'autant plus tendue que les muvristes renvoient dos à dos les landrystes et les pietristes dénonçant "les juifs et les pro juifs du cartel et les boches et les pro boches du comité des minorités nationales" et proclamant qu'il ne faut pas que "la tête de maure soit remplacée par une tête de boche ni par une tête de juif" (id.). Tandis que la droite dure ajaccienne met en garde la Corse partie intégrante d'une "Europe minée par le



père, ancien fonctionnaire se trouvant à Nouméa". Si la tournée de Carbuccia s'effectue, à Calvi, "sous les vivats et sous une salve ininterrompue de mousquetterie" ... ce n'est pas le cas dans le canton de Sarrola où il ne reçoit guère qu'"un accueil cordial". Il est accompagné d'élus ajacciens (le Dr Del Pelegrino) et de conseillers généraux. L'article de *l'Eveil* est lourd de présages de défaite pour Landry "qui ne compte pas 20 amis personnels dans les communes de Tavaco et Sarrola "et à qui l'élection" réservera des surprises désagréables", ainsi que de menaces pour ses partisans ("malgré la réelle influence qu'y exercent l'honorable Dr Cuttoli, conseiller général", dont nous avons vu l'élection au conseil général en 1922 célébrée par Arrighi (1988)), et Tiburce Cunéo d'Ornano (ancien représentant de Sarrola), " lesquels ne sont ni l'un ni l'autre personnellement en jeu, et qui pourraient regretter de compromettre leur légitime autorité dans une élection où le sentiment et même l'avenir du pays jouent contre eux".

L'appel à l'histoire corse, à l'héroïsme, au village éponyme du candidat (Carbuccia, dans la vallée de la Gravona) est omniprésent :

- dans la présentation du canton :

" Les vieilles familles du canton, le vrai paysan de la vallée de la Gravona, trouveront dans la tradition orale transmise de génération en génération des raisons suffisantes de voter pour le descendant des héros de l'indépendance corse et de l'Empire qui, de Sampiero à Napoléon 1<sup>o</sup> et Napoléon III ont illustré le Celavo, en illustrant le nom des Carbuccia et des Zampaglino ".

- A Peri

" M. Landry se rendra compte -un peu tard- qu'il n'est pas de Carbuccia ! qu'aucun village corse ne porte le nom de Landry ";

- A Vico :

" Est-il besoin de vous rappeler que Sampiero recruta sa première phalange à Vico même sur la place St Roch et qu'il avait à ce moment là comme adversaire l'arrière grand père de Landry venu de je ne sais où et qui entra en Corse en traversant à Ponte Nuovo le Golo rougi du sang des héros de notre indépendance ";

- A Pantanu :

"site historique qu'on ne foule pas sans émotion et où l'on voit surgir, parmi les grands chênes séculaires, l'ombre du Grand Empereur (...) domaine (qui) appartient à la famille Bonaparte et que Napoléon légua à la famille Tusoli, en souvenir de son dévouement ".

---

bolchevisme asiatique et ses fourriers, l'hébraïsme, le socialisme et la franc maçonnerie (...) les cartelistes qui ont déjà perdu l'Alsace et qui perdront s'ils le peuvent la Corse aussi ".

- Dans les propres mémoires de Carbuccia :

" En gagnant les suffrages de mes compatriotes, je demeurais fidèle à un ancien rite familial. Déjà, en 1553, un de mes ancêtres, Bastiano Carbuccia, représentait la ville de Bastia auprès de la république de Gênes. Au siècle suivant, ma famille compta plusieurs podestats de Bastia et, à chaque génération, des nobles 30, c'est-à-dire des conseillers municipaux. Plus récemment mon père, mon grand père et mon bisaïeul appartinrent au conseil général. Deux d'entre eux furent maires de Bastia ".

Même déclinaison de pedigree du conseiller général de Sari d'Orcino, Fagianelli (venu, en quelque sorte en voisin, accompagner et présenter Carbuccia, le " parisien parachuté ") qui se présente lui même comme :

" originaire par sa mère de Sarrola où il compte de nombreux parents et plus encore des sympathies agissantes ", qui "s'excuse courtoisement de venir dans un canton voisin prendre une partie si active à la politique locale" mais assure "qu'il se sent un peu chez lui dans cette localité où tout lui rappelle son enfance : la terre, les morts, les joies et les douleurs communes", concluant que "voter pour Carbuccia c'est voter pour moi",

(Sous entendu : pour cette terre, ces morts, ces joies et douleurs que je partage par ma mère Sarrolaise).

L'intérêt de la présence de Fagianelli à Sarrola prend ainsi tout son sens : d'adversaire politique et, de plus, d'un village et d'un canton rivaux, il devient, par le sang maternel, la terre, les morts, les émotions partagées, un compatriote au sens le plus local possible. Le Dr Del Pelegrino "sympathique conseiller général d'Ajaccio" est venu quant à lui pour "débaucher" les conseillers généraux landrystes Cuttoli et Cunéo. Il le fait sur le ton de la causerie, s'adressant au Dr Cuttoli comme à un confrère médecin ami et à Cunéo comme à un "amateur" en politique qui n'a "aucune bonne raison de compromettre sa légitime popularité à la remorque de Landry ", n'hésitant pas à se proclamer lui même comme " le plus piétriste des piétristes" pour conclure "voter pour H.De Carbuccia, c'est voter pour moi", conjoignant ainsi l'appartenance villageoise de Fagianelli (voter pour Carbuccia c'est voter pour moi donc voter pour Sarrola) et l'appartenance politique de Del Pelegrino (voter pour Carbuccia c'est voter pour moi donc pour Pietri) en un syllogisme d'une rare acrobatie : voter pour Carbuccia c'est voter pour Sarrola donc pour Pietri ! De Carbuccia, après avoir ainsi été introduit et présenté comme un Corse par deux Corses, dont un originaire de Sarrola par sa mère, adresse à la population "son salut ému et reconnaissant". De lui même il dit peu et beaucoup de choses :

" Ses origines : Carbuccia-Bastia-Paris, il ne vient pas d'ailleurs. Sa vie : toute de travail et de probité. Son idéal : servir, comme tous les siens ont servi, depuis trois siècles et plus, servir la petite patrie, pour mieux servir la grande, à l'instar de son beau père Chiappe et de son cousin F. Pietri. Il a fait la guerre. On le sait. Il a été blessé. Il y a perdu un frère. Tout cela n'est rien aux yeux de Landry et de certains de ses amis ".

Il accorde "deux mots" pour exposer son programme "qui est connu" : "Un peu plus de justice distributive, liberté d'enseignement à tous les degrés, développement du réseau routier, la paix dans le domaine de la politique extérieure", le tout sous des applaudissements, selon le journal. La présence de Jean n'est signalée qu'à l'occasion de la réunion publique tenue à 3 heures de l'après midi dans le local de la mairie. "Toute la population est là : l'honorable et sympathique maire, Mr B., chevalier de la légion d'honneur, absent le matin, assiste à la conférence". On le voit, le ton est tout juste déférent, et sans doute ne l'est-il qu'au vu de la décoration que Jean partage avec Carbuccia.

L'humour ne manque néanmoins pas qui, à l'énumération de chaque hameau, note que "M.Landry n'y a pas de parents" ou "qu'aucun habitant n'y est le parent de M. Landry", fondant ainsi *a contrario* l'appartenance corse d' H. De Carbuccia (à qui d'ailleurs le village éponyme de Carbuccia, ne donnera que 57 voix contre 69 à Landry, même si l'ensemble du canton de Bocognano le fait triompher nettement par 539 voix contre 399).

Tournée électorale nécessaire dans le cadre du *Tocca-Tocca* (la lutte serrée) auquel se livrent les deux adversaires et, au niveau corse, les deux partis, courageuse sans doute, mais sans l'effet politique attendu. La modeste place accordée au maire, aux adjoints municipaux, aux familles représentées ("dont aucune n'est cependant apparentée à M. Landry"), l'invocation de l'absence de "nombreux partisans qui vauaient à leurs occupations", offrent un mélange de rodomontades, de prudence, de déclaration d'intention et de prosélytisme qui ne s'illusionne guère sur le vote sarrolais, lequel sera néanmoins loin d'être un triomphe pour Landry : 9 voix seulement d'avance, d'autant que 157 votants représentent une participation relativement faible, si on la compare aux dernières municipales avec leurs 187 votants. Continentaux et coloniaux se sont moins déplacés, l'importance du scrutin national était sans doute moindre dans le village où les 22 ans de présence ininterrompue de Landry à la chambre des députés et son hégémonie sur le conseil général l'ont fait croire imbattable, d'autant que le maire est un de ses partisans. Les interventions de Landry pour faciliter l'obtention d'un retraite ouvrière, "donner satisfaction" pour l'obtention d'un permis de circulation demi tarif, pour faire obtenir plus rapidement la médaille militaire à un cousin, pour donner avant

d'un concours intéressant un habitant du Pantanu, ou, pour relancer "l'ami Cuttoli", pour faire nommer untel facteur selon son vœu <sup>377</sup>: tout cela ne pouvait que mener Jean (même si une lettre fait état de son "peu d'intérêt pour la politique") à soutenir Landry dans cette campagne de 1932 et à n'accorder qu'une hospitalité polie à son adversaire pour la députation. Une lettre de Landry à Jean en 1945 vante encore son attachement et lui adresse toute sa reconnaissance. Le conseil général passé aux mains de Pietri, lui même député et bientôt ministre, la Corse représentée par une majorité de droite dans une chambre de gauche, le projet d'extension de la canalisation existante pour la généralisation de l'adduction d'eau à l'ensemble des hameaux mettra 3 ans (du 29/10/1932 au 19/10/1935) pour être seulement approuvé par le préfet.

#### 4.2.2. Le retour national de la droite

Au niveau national, en Février 1934, la droite est revenue au pouvoir. Avec la constitution du cabinet d'Union Nationale présidé par Gaston Doumergue, la politique de redressement ne connaît plus de frein et la vague des décrets-lois s'abat sur le pays où elle provoque une tempête de protestations : mises à la retraite anticipées ou licenciements de 10% du nombre des agents de l'état, prélèvement de 5 à 10% sur les soldes, salaires et rétributions des personnels civils et militaires, limitation des cumuls et majoration pour charge de famille et révision des pensions de guerre, jamais on n'était allé aussi loin.

#### 4.2.3. Les décrets-lois

La Corse se sent particulièrement concernée et on y enregistre des remous sociaux, préludes à une redistribution des cartes politiques. D'autant qu'en 1935, sous le gouvernement Laval, une nouvelle série de décrets aggravent les réductions sur les traitements des fonctionnaires et sur les pensions des anciens combattants et victimes de guerre. Comme tant d'anciens combattants, Jean est concerné au premier chef. Kate, fonctionnaire à la préfecture, adhère à la C.G.T. Le *Petit Bastiais* du 27/05/1934 traduit le désarroi corse, double à notre avis, puisque fait à la fois du mépris pour les fonctionnaires (comme en témoigne par exemple les caricatures de *l'Almanacchu di a Muvra* (cf. Mémorial IV, p.191) et du débouché essentiel qu'il représente :

---

<sup>377</sup> Toutes interventions relevées dans notre corpus.

"En Corse, chaque famille compte un ou plusieurs fonctionnaires : aussi avons nous conscience de défendre les intérêts mêmes de l'île quand nous prenons la défense des agents de l'état. Nul ne peut contester que les traitements, les retraites, les pensions constituent les principaux éléments de la fortune insulaire (...). Le fonctionnarisme est pour la Corse une source abondante de richesses qui contribue à combler le déficit de notre balance commerciale, et il est de notre devoir d'empêcher de la tarir puisqu'il est impossible d'en trouver l'équivalence dans une exploitation méthodique scientifique, industrielle, de notre sol et de notre sous sol "(id., p.191).

Pietri est, début 1934, ministre des finances de l'éphémère gouvernement Chautemps, démissionnant le 4 février pour marquer sa solidarité avec le préfet Chiappe (son cousin et le beau père de De Carbuccia), lorsque ce dernier est démis de ses fonctions à la suite des remous de l'affaire Stavisky, avant d'être en 1935, sous Laval, ministre de la marine. Son hégémonie au niveau insulaire n'est pas entamée : président du conseil général, renouvelé d'année en année dans ses fonctions, il a la haute main sur le budget départemental et les landrystes ne peuvent que ronger leur frein (ainsi que les communes déclarées politiquement telles, comme Sarrola). Ses attaques contre le coût des pensionnés de guerre et les anciens combattants, visant à la suppression des bénéficiaires des 10, 15 et 25% ne peut que faire réagir violemment *l'Union départementale des combattants et victimes de guerre de Corse* (à laquelle Jean est affilié), qui l'accuse de "piétiner les droits sacrés et imprescriptibles de ceux grâce auxquels la France vit encore ", et d'être "l'ennemi des combattants ", tout comme les agriculteurs le dénoncent comme "l'ennemi des agriculteurs ", les fonctionnaires comme "l'ennemi des fonctionnaires ", et en général "l'ennemi des petits "<sup>378</sup>.

Il ne reste guère au maire de Sarrola que Campinchi (originaire de Calcatoggio), député d'Ajaccio depuis 1932, gendre de Landry, et E. Sari (toujours sénateur maire de Bastia) pour soutenir, en tant que radicaux, les agents du service public. Le retard de la réalisation de l'extension de l'adduction d'eau s'explique en partie par ces luttes politiques au plus haut sommet de l'état (entre ministres, députés et sénateurs politiquement opposés), mais aussi par le niveau communal : Sarrola compte de nombreux anciens combattants (y compris au CM) et des fonctionnaires concernés par la politique des décrets-lois, mais les propriétaires et les opposants politiques piétristes ne manquent pas de mettre l'accent sur le "landryisme" communal et donc son non-alignement sur le conseil général "piétriste" et les ministères, qui ne peut que nuire à l'avancée des réalisations communales et aux intérêts de chacun.

<sup>378</sup>Nous empruntons ces citations à l'article du Mémorial, " le temps des décrets-lois ", parce qu'il inscrit la situation politico économique de la Corse, de Sarrola, de la famille B. (Jean en tant qu'ancien combattant et Kate

#### 4.2.4. La vie continue

1934 et 1935 voient l'éclatement de l'affaire Stavisky, des émeutes et des contre-manifestations opposant, à Paris, l'Action Française, les anciens combattants, les communistes et... le préfet Chiappe (qui feront 17 morts et 2339 blessés), l'instauration de la loi martiale en Autriche, la mort de Lyautey, devenu maréchal et à qui l'on fera des funérailles nationales, la nuit des longs couteaux qui fait d'Hitler le maître du Reich, le soulèvement en Espagne, l'entrevue Hitler/Mussolini, puis Laval/Mussolini, l'invasion revancharde de l'Éthiopie par l'Italie pour effacer l'humiliation de 1896, le septième congrès des Soviets, et le pouvoir exclusif de Staline, le pacte d'assistance franco-soviétique, les manifestations des croix de feu et le comité national du rassemblement populaire, le ruban bleu arraché par le Normandie puis le Queen Mary avant d'être repris par le Normandie, et des craintes nouvelles de guerre en Europe. A Sarrola, l'expertise de la source du Pioppo, l'accession de Kate à la première classe puis des débuts de "fatigue" et d'une maladie proche de la tuberculose, l'arrivée du cinématographe et l'envoi de tilleuls depuis Olivese. Enfin, les élections municipales.

#### 4.2.5. Les municipales de 1935 : un bilan

En 1935 la composition de la liste de Jean est quasiment restée la même : 3 officiers en retraite (un capitaine et 2 lieutenants), 4 retraités, 4 propriétaires, 1 huissier. Les changements depuis la liste de 1925 ne sont dus qu'aux effets de l'âge, comme le discours de Jean lors de la réunion de ses partisans à la veille de l'élection en fait état : "Notre ami F.Giusti a demandé, pour raisons de santé, à se retirer" tout en restant, précise Jean "en complet accord avec nous". Un autre absent, Napoléon Pinzuti, décédé, a "laissé un siège vacant". Son fils Matthieu a été désigné pour l'occuper. "Je pense que vous reporterez sur lui la confiance que vous témoigniez à son père". Les autres candidats sont énumérés comme "sympathiques" ou "amis" et le maire sortant demande que "sur tous sans distinction, oubliant les petites querelles et les petits dissentiments, vous placerez votre confiance en votant *"lista secca"*".

Si l'élection est bien le moment de concrétiser les réseaux familiaux d'alliance électorale, il ne risque pas moins de cristalliser des oppositions individuelles ou familiales sur tel ou tel candidat, montrant que le moment d'union maximale sollicitée est aussi celui de dissension maximale contre laquelle le *capu partitu* doit exercer tout son ascendant de notabilité, de pouvoir et de pression. Depuis les modifications politiques, tant nationales que locales, de

---

en tant que fonctionnaire) dans l'époque, et nous permet de multiplier les points de vue et éclairages sur la

1932, l'opposition au maire a trouvé un second souffle et les critiques de non alignement d'une commune landryste dans un canton très disputé, avec un conseil général piétriste et le même Pietri au ministère, ont dopé cette opposition. Pas de doute non plus que la révision des listes électorales a donné lieu à des échanges de lettres aigres douces, des contestations et des appels, que les villageois du continent et des colonies ont été contactés et relancés par les deux camps.

"En 1934, en effet, si la population de la Corse ne représente que 0.75% de la population française, les corses représentent 20% des cadres de l'administration coloniale et comptent jusqu'à 70 administrateurs de haut rang (...) et dans l'armée coloniale les corses ne représentent pas moins de 22% des soldats et 6% des officiers " (Vergé-Franceschi, 1996, p. 485).

Si besoin était, notre propre corpus, même familial et même dans le cadre d'une émigration coloniale villageoise tardive, fournit des lignes sur l'intensité sinon la quantité des relations familiales et villageoises impliquées par la présence aux colonies. Toussaint écrit en 1937 depuis Blida à sa soeur Lucie :

"Ma belle soeur la pharmacienne vient de se marier avec un capitaine aviateur qui par coïncidence bizarre était un ami de J.A.Sarrola, le colonel, fils de mon cher vieux maître. Ils se sont connus en Syrie ".

Et, dans la même lettre, cette autre interrogation patronymique :

"Dernièrement un correspondant occasionnel pour une affaire de service m'a demandé si j'étais le parent du curé Carcopino qui administre une église de quartier à Alger. Je n'ai jamais entendu parler d'un Carcopino prêtre. Le connaissez-vous et sommes nous parents ? "

Pauline écrit depuis Paris à sa cousine Kate, le 24/06/1933 :

"Il y a quelques jours j'ai été acheter un livre de ton cousin Carco aux galeries. A ma grande surprise il était là pour dédicacer ses oeuvres. Il m'a demandé mon nom et quand il a entendu Sarrola, il s'est relevé de sa chaise et m'a serré la main. Là dessus je lui dit que j'étais la nièce de Madame B (Lucie). Cela lui a fait bien plaisir. Il a été charmant ".

Nous vérifions encore l'intensité de l'attachement au village qui traverse les époques de notre corpus (Jean entre 1890 et 1903 ; François Carcopino qui en 1908 n'est pas venu embrasser sa mère depuis 10 ans ; l'épistolier qui n'est pas venu depuis 20 ans mais n'oublie pas qu'il est du village ; Catelaggi, évoquant, le 27 Juin 1929, ses souvenirs d'enfance à l'occasion de la réalisation de l'adduction d'eau. Mais encore : l'évocation des promenades à Sari et du bonheur de fouler le sol du pays natal de J M Ambrosini, le 3 Août 1929 ; celle de l'oncle depuis San Martino di Lota, mais aussi les lettres des jeunes engagés. L'opportunité électorale

ne manque pas de raviver (malgré les divisions ponctuelles et la partition dans la conquête de la mairie) l'unité même du village en tant qu'"horizon dernier et suffisant, indépassable, de toute satisfaction " (Ravis-Giordani, 1983, p.122). Dans une causerie faite au banquet de l'Amicale Corse de Draguignan, alors qu'il venait de rentrer d'une tournée de conférences en Afrique du Nord, P.Arrighi souligne (Mémorial, VI, p.396) :

"Fraternité corse et attachement au pays (...) ce double sentiment se manifeste peut être plus intensément de loin que de près, au contraire de certaines affections superficielles (...) Ce qui est de la fidélité à Marseille devient de la tendresse à Tunis, de la passion à Sfax ou à Medine. Que doit-il en être à Saigon ou à Tamatave ? C'est là au reste un sentiment tout naturel : de près tout nous paraît banal; ces paysages nous semblent inséparables de notre existence, leur vue quotidienne semble ne devoir jamais cesser comme la présence des êtres qui nous sont chers. Mais que vienne l'exil, volontaire ou non, et vous sentez le déchirement, la nostalgie dévorante qui s'accroît à mesure qu'augmente le risque de ne plus les revoir ... et comme l'on voit mieux, à de telles distances combien sont fragiles et vaines les périodiques coalitions qui, dans notre île, nous divisaient tandis qu'une seule chose est durable et ne nous donne jamais de déboires : cette fidélité au sol qui nous a vu naître... ".

Illustration exemplaire de ce que nous avons vu être le "sentiment " de Jean dans ces séjours ultramarins. Notons que le temps ne fait guère à la chose, si l'on tient compte du proverbe corse que "le temps ne respecte que ce qui se fait avec lui ", ou si l'on se réfère à la diaspora, comme Mme Constantini, interrogée en Bolivie par des journalistes corses en fournit une illustration :

"Depuis 53 ans que je suis exilée, j'ai la nostalgie de la Méditerranée et de la forêt de Vizzavona... ici les arbres n'ont pas d'ombre". Pour retrouver un air de Corse, elle joue sur son piano le *Dio vi salvi regina* et l'*Ajaccienne* " (Mémorial, VI, p.435).

Mais la mort de son fils, le 08 février 1935, a sans doute eu des incidences sur la campagne de Jean, si près des élections fixées en mai, et alors que nous savons que la "bataille électorale " commence traditionnellement dès janvier. Point de référence cette fois au *Manuel*. Jean, s'il n'a pas puisé à d'autres sources inconnues de nous, avance son bilan comme principal argument de sa nouvelle sollicitation de mandat.

"Lorsqu'il y a 10 ans, j'ai accepté d'être placé à la tête de la commune, j'ai pris vis-à-vis de moi même et de vous tous l'engagement de travailler de tout mon coeur et de toutes mes forces au mieux être du village. A vous de juger si j'ai tenu ma promesse et si, avec mon C.M., nous nous sommes montrés dignes de votre confiance".



Viennent ensuite le constat des "bienfaits de l'eau abondante et pure qui coule chaque jour dans nos rues " (du moins lorsqu'elle ne donne pas prise à des détournements ou des conflits dus à sa raréfaction estivale), "la commodité pour nos ménages de disposer d'un vaste lavoir à proximité du village", "combien il est agréable, les soirs sans lune, d'être éclairé à l'électricité" (depuis 1931 et malgré les résistances de quelques propriétaires) et, bien sûr, la référence au "monument à nos glorieux enfants morts pour la France" ainsi que la clôture du cimetière, et "quelques réparations aux rues et places".

"Grâce à nos interventions" souligne ensuite l'orateur, "nous avons obtenu la liaison téléphonique directe avec Ajaccio" et "la réinstallation du poste télégraphique", ainsi que "le projet de construction d'une voie de communication entre Sarrola et la route nationale Ajaccio/Bastia en passant par Pantano classé au ministère de l'agriculture".

Force est de constater cependant qu'en 1937 encore, le 29 Août, le C.M. stigmatise la situation du réseau des chemins vicinaux ordinaires : longueur à l'état d'entretien : 350m, à l'état de viabilité : 2550m, total à entretenir : 2900m, longueur en lacunes : 3000m, longueur à construire et à entretenir : 5900m. Les charges de la commune n'en ont pas pour autant augmenté, et le budget "est parfaitement équilibré ".

Pour ce bilan local, point n'était effectivement besoin de quelque *Manuel* que ce soit. Après le bilan, les perspectives, car même si le C.M. a travaillé "de son mieux", il "reste beaucoup à faire" : la traverse du village, l'extension au hameau de Carcopino de la canalisation d'eau potable et, plus vague, l'embellissement de nos places, la réparation du groupe scolaire, "etc., etc.". Après la présentation des modifications de la liste (un mort remplacé par son fils, un malade par un ami), promesse est faite de se placer "au dessus de tout parti" pour travailler "de toutes nos forces pour la prospérité de notre cher Sarrola". L'union de "toute la population " est de nouveau mise en avant, et, cette fois, l'invitation est lancée de :

"faire une petite manifestation pacifique, dans le plus grand calme et sans tirer un coup de feu en nous rendant pour commencer chez l'ami Paul Sansonetti où nous lèverons nos verres à la prospérité de notre cher village et à l'union de toute la population ", invitation ponctuée d'un "vive Sarrola !".

Discours centré sur les "choses locales" et dont la seule allusion à la France concerne le monument aux morts, si l'on excepte 2 références au ministère de l'agriculture, lesquelles mettent plutôt l'Etat au service de la commune, le monument aux morts symbolisant la relation inverse : dans les 2 cas, une nette affirmation des devoirs de la France, de la grande

patrie à l'égard de la petite patrie. Il n'en s'agit pas moins, selon l'expression de Culioli (1996, p.80) de :

"réfléchir à deux niveaux : entre un progrès incarné par les trois couleurs de la France et une permanence frappée aux armes de la Corse, les enfants de l'île avançaient en boitant dans le siècle balbutiant. En eux vivaient deux réalités aussi prégnantes l'une que l'autre. Celle de la France dont peu connaissaient les paysages et les habitants (...). La Corse, elle, restait ce mélange doux amer d'horizontalité et de verticalité, d'eau et de pierre, de douceur enfantine et de violence majeure, d'étoiles inaccessibles et de racines jaillissantes".

Jean prononce à l'occasion de sa réélection, le 12 mai 1935, un discours tiré d'un autre *Manuel (Actes et Documents Officiels)* dont il a repris les pages 103-104 du "Discours d'un maire, nouvellement élu, au conseil municipal de sa commune" pour en recopier de larges extraits sur les trois pages de cahier d'écolier de son discours. Il en a enlevé toutes les considérations générales ou référencées à un triomphe humble masqué sous des figures de modestie, pour remercier du "vote unanime ses chers collègues et amis", la séance étant publique. Délaissant donc les premiers longs paragraphes du discours officiel il en reprend les trois derniers pour vanter "le souci des intérêts matériels et moraux de notre chère commune", rappelant que toute l'assemblée a le droit et le devoir "d'offrir de sages avis et de donner de bons conseils", qui nous rappelle la lettre de X.Catellaggi (Juin 1929) désormais élu au C.M. Pour le reste, le texte, en décalque du *Manuel*, affirme l'intérêt des administrés sans question de personnes, "irritantes et vaines", le rappel de la devise républicaine étrangement écourtée (fraternité), tandis qu'est supprimé tout le discours tenant à la citoyenneté des habitants de la commune et à la nécessité de se joindre aux communes voisines ("comme la loi de 1890 nous en fait un devoir et nous en donne largement les moyens") ainsi qu'à la nécessité de "se syndiquer avec les conseils municipaux voisins", pour reprendre seulement "l'idéal de lumière et de progrès". L'accent est ainsi nettement transféré sur la commune même, plus exactement "l'union de toute la population" et sur le village, tandis que sont rejetées les possibles actions conjointes intercommunales au profit de ce qui est "nôtre" (notre petite fête, notre tâche, notre cher village) et que, après l'invitation à la "petite fête", Sarrola est associé, par dessus les autres communes et sans la moindre référence à celles-ci, directement à la République, ce qui est d'ailleurs un ultime démarquage au profit de Sarrola du texte du *Manuel* qui ne mentionnait qu'un "vive la république".

Ce que confirme que, le 9 août 1936, par exemple, à la demande des communes mitoyennes relayée par la préfecture, la commune accepte le classement des chemins vicinaux de Cannelle à Sarrola mais "se refuse à consentir aux dépenses d'entretien, le budget communal étant déjà obéré et la commune n'étant nullement intéressée par l'entretien de ces chemins", ou que, de même, en 1930, quand le projet communal de création d'un terrain de jeux se verra imposer par la préfecture la notification d'obligation de le partager, en cas de subventions, avec les communes avoisinantes... le projet sera abandonné jusqu'en 1942.

Ce discours d'intronisation, qui en quelque sorte célèbre la commune conjointement à la république et distinctement des autres communes, met en correspondance le microcosme local de la petite patrie et le macrocosme national de la république. Les deux discours, avant les élections, devant "les amis", et devant le C.M., portent la marque de leurs destinataires respectifs. Guère de promesses électorales dans l'un et l'autre, un bilan certes à des fins électorales dans le premier, mais surtout un ton familial et familial, des patronymes connus et reconnus nommés pour susciter l'adhésion et la reconnaissance, une intimité moins du maire que de Jean avec le village, du moins les partisans, qui communient dans "notre cher Sarrola", et un ton plus institutionnel dans le discours d'intronisation qui relie le village à la république. "La prospérité de notre cher village" qui ponctue les deux discours à l'identique paraît recouvrir ainsi, pour le premier discours une affiliation affective et expérientielle passant par la litanie des patronymes, la récitation des noms de famille derrière laquelle on devine des généalogies, des vies et des morts, des microcadastres et des activités connues mais aussi des secrets enfouis, des inimitiés, tout un réseau d'interrelations et d'interconnaissances, tandis que le second fait du village une assemblée politique au sens grec, une entité administrative et gestionnaire incluse, à ce titre dans l'ensemble national. Petite patrie patronymique indexée et indexicalisée sur une et des histoire(s) microlocales qui irradiant par delà le continent vers les tropiques, le Maghreb, l'Outre Mer et la grande France administrative dans le giron de laquelle s'inscrit le village), nous trouvons au coeur de ces discours certes les procédés et mécanismes claniques et politiques longuement mis à nu par Ravis-Giordani (1983, 1992), mais également le *nexus* interfamilial, intrahistorique et intralocal vécu dans sa forme sensible et affective au coeur même de l'activité politique. Image tremblée, dans ce premier tiers du XX<sup>e</sup> siècle, de la politique grecque ou méditerranéenne antique où la chose publique naissante ne peut se départir de l'intensité des rapports inter familiaux.



#### 4.2.6. Le retour national de la gauche

La contre-attaque politique des radicaux (Campinchi, Landry, Sari), longtemps mis en accusation pour avoir voté les pleins pouvoirs à Doumergue, a permis dès juin 1934, à E. Sari de conduire une délégation de parlementaires auprès du ministère des finances pour obtenir des concessions, et à Campinchi d'arracher le bénéfice politique d'autres avantages obtenus concernant le régime des retraites. Sur l'île, Landry et la gauche quittent avec éclat une séance du conseil général, marquant "la reprise des droits de la politique à l'assemblée départementale" comme le titre le *Journal de la Corse*. Une redistribution des cartes politiques est en cours, que Campinchi va accélérer en effectuant un virage à gauche d'une dimension nationale au congrès du parti radical d'octobre 1935, débloquent ainsi la gestation du front populaire, dont on comprend mieux que la victoire (nationale et locale) aux législatives de 1936 ait donné lieu à Sarrola à une fête immortalisée par deux photographies "de la victoire remportée à Sarrola" après deux années de remous.

"La question est d'ordre politique" titre le mémorial (IV, p.194) pour qui "intercesseurs habituels entre les électeurs et le pouvoir, les élus sont étroitement mêlés à cette agitation des esprits et des inquiétudes. Pris à témoin ou à partie, rendus responsables des mesures impopulaires ou faisant l'objet de demandes de recours, ils n'échappent point aux sollicitations, aux plaintes ou aux critiques des mécontents".

#### 4.2.7. Victoire politique

D'emblée la question sociale est posée en termes politiques, et il s'ensuit un regain de tensions entre les deux principaux partis qui n'ont cessé de rivaliser entre eux, d'autant que le climat politique national s'alourdit et que l'on pense déjà aux prochaines élections législatives. Comme le notera en juillet 1935 le commissaire d'Ajaccio (en conclusion de son rapport de situation), "ceux qui ont été frappés par les décrets lois attendent vraisemblablement le moment des élections pour exprimer par le bulletin de vote leur véritable opinion". Les hommes politiques corses le savent, les journalistes aussi et l'atmosphère qui s'installe dans l'île s'apparente à celle qui précède habituellement les scrutins. Le fait majeur qui se dégage dans les réactions de l'opinion, c'est que le parti de Pietri, acculé à la défensive, perd du terrain, tandis que les radicaux, le parti de Landry, de Campinchi et de Sari, se placent en bonne position pour canaliser le mécontentement et en bénéficier sur le plan électoral.



#### 4.2.8. Les photographies de la victoire

Au village, les drapeaux ont été déployés pour la victoire. L'assistance est exclusivement masculine mais comprend quelques enfants. Une trompette, un accordéon, des fleurs (portées par Jean et deux adjoints) mettent *a contrario* en évidence le délabrement de la maison commune, et, pour ce qui est de la photo dans le village, la non réalisation de la traverse, stigmates politiques d'un village à la municipalité landryste. Le cortège a été mené par les enfants, porteurs de drapeaux, suivis des notables, Jean en tête, leurs chapeaux vissés sur le crâne, tandis que les femmes regardent du pas de leur porte. Devant la mairie les drapeaux sont passés des mains des enfants à l'encadrement des élus municipaux et la grisaille du jour est devenue pluie. Qu'importe : la victoire est là. Landry redevient député. Qui plus est après l'invalidation de Chiappe, beau père de son ancien vainqueur De Carbuccia, Campinchi conserve son poste et va devenir ministre de la marine entre 1936 et 1938. Landry va reprendre le conseil général dès 1937. C'est la fin de la carrière politique de Pietri. F. Musso, radical lui aussi, succède au sénat à E. Sari (décédé le 09 Juin 1937), et est rejoint par Paul Giacobbi en 1938.

#### 4.2.9. tensions

A Ajaccio cependant, le parti bonapartiste se signale par ses prises de position hostiles au front populaire autant que pour ses sympathies pour le régime mussolinien. Il fait la guerre aux syndicats tandis que les ligues, notamment les jeunesses patriotes, se manifestent jusque dans les villages environnants -mais certes pas à Sarrola où le landryisme, ou plutôt l'anti piétrisme<sup>379</sup>, a renforcé une vive hostilité à la propagande irrédentiste ou ne lui a pas permis d'avoir de prise. On ne relève cependant pas à Sarrola ce mépris pour le *Lucchese* (le Lucquois) qui ferait incidemment ressentir l'irrédentisme comme une offense : un "italien" travaille à Pratusceddu en janvier 1938 ; en février il devient "Gino" dans les carnets de Jean et travaille 4 jours ; des italiens ont participé, avec des villageois, à la construction de la maison de Jean. Ils sont déclarés comme salariés, tandis que Jean fait également immatriculer "un ouvrier polonais employé comme domestique". Lancelotti, on l'a vu, a la confiance du maire pour des travaux de responsabilité comme ceux ayant trait à la traverse ou à la réfection de la fontaine du Pioppo. Celui-ci lui octroie même des avances. Les apéritifs (importants

---

<sup>379</sup> La politique de rapprochement entre la France et l'Italie menée par Laval en 1935 a été soutenue par F. Pietri et les piétristes, leurs alliés bonapartistes vantant les mérites du régime de grandeur et saluant volontiers "à la romaine".

dans la gestion et l'avancement de tous travaux) sont régulièrement offerts à tous sans distinction, une fois même par Kate. Nul doute, bien sûr, que :

"l'italien que l'on connaît le plus, c'est le colporteur qui passait dans les villages, le scieur de long, le maçon, le bûcheron, l'ouvrier agricole, le terrassier que l'on a vu arriver avec un baluchon " (Mémorial, IV, p.242),

Mais il est plus victime de son état d'étranger nomade, sans racines ni village, et comme tel "se situant en dehors des rapports interpersonnels de clientèle" (id.), vendant ou louant sa force de travail, en écart avec le système de valeurs local, plus victime donc de son déracinement et de son absence de lieu d'origine que de son état d'Italien. On ne peut cependant que le situer dans cette attitude générale de condamnation d'une immigration italienne venant combler le vide laissé par l'émigration corse vers le continent et que traduit cette autre condamnation, politique, du CM, le 15/01/1939, des "revendications italiennes à l'égard de la Corse comme conséquence de la chute ininterrompue de natalité française menaçant d'affaiblir considérablement la France à l'avenir et de la mettre hors d'état de tenir tête à l'Italie où le nombre de naissances reste très élevé ".

Le serment de Bastia du 04/12/1938, et la visite de Daladier le 02/01/1939 ("représentant de notre France à laquelle la Corse est indissolublement attachée par toutes les fibres de son âme") confirment cette crainte au niveau de la sensibilité corse et de la politique intérieure et étrangère de la France.

Sur la lancée de la victoire landryste à Sarrola, pendant de la victoire nationale du front populaire, vont être réalisées la traverse et l'extension de l'adduction d'eau, mais les réparations "urgentes" au groupe scolaire demanderont de multiples démarches y compris une délégation à la préfecture en Mars 1938.

#### 4.2.10. Auto centration communale

Le privilège accordé aux "choses locales" pour ne pas dire "l'autocentration communale" constatée après la victoire aux municipales de 1935 trouve une illustration territoriale qui joue d'un écho lointain avec la cartographie voyageuse de Jean, le 22 mars 1936 -et qui nous permet de clore notre recherche par un retour aux environs de son point de départ- au sujet des travaux de révision des évaluations foncières consistant en :

"1°) la mise à jour du plan cadastral datant déjà de 1844, 2°) la rectification des erreurs, 3°) la mise en harmonie du classement des propriétés (certaines abandonnées depuis



**GENDARMERIE**

---

**CAMP DE TR**

**TEMPORAIRE DE MONTEMAJO**

**COMMUNE DE GARROLDAROPINO**

---

**REGIME**

---

longtemps et couvertes de maquis, 4°) la livraison, à la fin des travaux, d'un atlas cadastral et d'une matrice cadastrale par un service spécial et spécialisé" déclaré par le maire d'une "importance exceptionnelle".

La délimitation ne va pas donner lieu, comme en 1844, à des contestations intercommunales sur les limites. Elles ont été réglées par des commissions préfectorales peu de temps après la réalisation du premier cadastre. Néanmoins, le nouvel atlas cadastral est l'occasion de la réaffirmation de l'unité territoriale de la commune. Il coïncide avec deux autres dossiers d'importance : l'approbation par le CM d'un projet de convention pour l'utilisation et l'occupation des terrains de Monte Majo comme champ de tir temporaire et la revendication du maintien de la caserne de gendarmerie à Sarrola contre son attribution à Valle di Mezzana.

"La municipalité de Valle a décidé la construction d'une caserne espérant ainsi obtenir le transfert de la gendarmerie dans sa localité", le C.M. émettant de "vives protestations à l'unanimité contre la prétention de cette commune" estimant que "le siège de la brigade est mieux placé à tous points de vue au chef lieu de canton pour les motifs suivants: 1) habitants : 876 ; 2) centre très important traversé par route nationale (lapsus pour départementale !) reliant la route nationale Ajaccio/Bastia/Vico ; 3) poste centrale ; 4) juge de paix ; 5) conseil de révision ; 6) lieu de réunion des différentes commissions cantonales", le C.M. consentant même à cette occasion à "tous les sacrifices budgétaires pour solliciter le maintien".

Cette "triangulation identitaire" est l'occasion d'une affirmation virile ou guerrière de l'unité territoriale et de l'importance du village en tant que chef lieu de canton encore largement peuplé (876 habitants), de son caractère de "centre très important" renforcé encore par le lapsus de sa traversée par la route "nationale", la présence d'une poste centrale, du téléphone et du télégraphe, de la justice de paix du canton, des réunions des différentes commissions cantonales, et du conseil de révision. Le découpage par Jean dans son *Manuel*, du "discours à l'occasion du départ des conscrits" renforce encore cette affirmation d'une centralité quasi militaire, à la limite peu contestable puisque, dans la continuité de la présence au lendemain de la défaite de Ponte Nuovo, d'une des quatre jupes militaires d'occupation de la Corse, la commune peut se prévaloir d'une caserne de gendarmerie qui a laissé son nom à un quartier du hameau de Sarrola, *Piazza Caserna* (et a suscité quelques mariages ou relations amoureuses dont notre corpus s'est fait parfois l'écho)<sup>380</sup>.

<sup>380</sup>L'autorité militaire décidera d'ailleurs, en mars 1939, de la construction d'une caserne de gendarmerie nationale à Sarrola, donnant ainsi raison aux revendications et légitimations du C.M., mais là encore la guerre empêchera cette réalisation, et la caserne descendra à la *piaghja* pour être installée dans la plaine de Peri.





Néanmoins, l'accord du C.M. en 1937 pour l'installation du champ de tir temporaire de Monte Majo doit avoir joué dans la confirmation de la caserne de gendarmerie sur la commune. Après celui non abouti, d'aérodrome militaire, en 1917, c'est le 2° projet militaire sur la commune. Il prévoit des époques de tir de mai à septembre, tous les jours ouvrables, du lever du soleil à midi, pour toutes armes individuelles et collectives à l'exception des revolvers et pistolets, la nature des tirs étant des "tirs d'instruction de 100 à 200 mètres <sup>381</sup>". Le projet est confirmé et approuvé le 16 septembre 1937 par le général commandant la 15° région (4° bureau, n°142359-C4). Les salves à blanc tirées un quart d'heure avant le commencement et à la fin de chaque tir, les 2 grands fanions hissés à ces occasions sur les mats définissant la capitale de tir, les 4 *plantons-vedettes* placés aux points indiqués veillant à ce que personne ne circule à l'intérieur de la zone dangereuse pendant les tirs, tout comme l'inscription géo-topographique du champ de tir en fer de lance de la commune de Sarrola dans celle de Valle et de Cannelle, ne manquent pas d'affirmer une manière de pouvoir et de supériorité communale (ce que confirme l'obligation de dépôt des éventuelles demandes d'indemnités à la seule mairie de Sarrola).

Plus modestement, le bail de certains terrains communaux à la "*Diane Sarrolaise*" (la société de chasse villageoise) est renouvelé en 1935 et 1938, confirmant une autre activité virile qui inscrit sa trace dans l'espace sauvage du territoire et participe d'une gestion masculine de celui-ci dans le cadre communal. Les PV dressés en 1935 contre 2 bergers de Sari pour pacage sur terrains communaux, confirmés par le juge de paix le 31 mai, l'affirmation, le 23 mai 1937 de "l'utilité d'un garde champêtre pour la répression des délits et contraventions en matière de police municipale" et... "l'entretien des fontaines", tout comme, d'ailleurs, la présence dans le *Manuel* de Jean d'un "discours à l'occasion de la mort d'un garde champêtre" illustre également la préservation jalouse des prérogatives communales. La protection des fontaines, sollicitée lors du discours de leur inauguration, n'est donc pas restée lettre morte, puisque, outre le garde champêtre qui doit veiller à leur entretien, André Leonardini en est également chargé, ainsi que de celui du cimetière, des rues et places du village, et du remontage de "l'horloge de la commune".

La transparence de la gestion communale, promise dès 1929, semble confirmée : le 23 Mai 1937, le résultat des comptes de l'exercice 1936 révèle un excédent de recettes à reporter sur 1937 de 54006.50 francs.

---

<sup>381</sup> Qui ne doivent pas manquer de rappeler à Jean sa propre instruction à Toulon dont il a conservé les carnets

La vie municipale se déroule ainsi entre révision des listes électorales et protestations contre l'oubli administratif de la prise en compte du caractère "depuis-si-longtemps-déjà-urgent-des-travaux-de-toute-nécessité" du village. La réalisation de la traverse ou le projet d'extension des canalisations progresse, à peine ébranlés par de vigoureuses poussées identitaires (gendarmerie, champ de tir) et une secousse, électrique celle là, lorsque la foudre tombant sur la maison commune et le clocher du village dans la nuit du 11 au 12 novembre 1937 occasionne pour 18000 francs de dégâts qui valent une sollicitation d'aide auprès du préfet.

Le fil rouge de ces années (symboliquement révélateur de la tension internationale et de l'intégration de la Corse à l'effort "militariste" français mais aussi, parallèlement, de la confirmation de la spécificité corse dans la traduction de cet effort dans le culte de ses propres sacrifices guerriers) ne serait-il pas la participation communale à des "oeuvres" d'entretien de souvenirs guerriers malgré la certitude de l'imminence du retour de la guerre. Le 17 février 1935, 50 francs sont attribués au comité d'érection d'un monument de Napoléon, place du Casone (Ajaccio) "oeuvre éminemment corse et essentiellement patriotique". En 1936, 50 francs sont attribués à la croix rouge; le 7 janvier 1937, 100 francs au comité départemental de la maison du combattant corse (duquel Jean est membre); le 13 mars 1938, 409.58 francs au général De Raymond, président du conseil exécutif du monument à élever à la gloire des troupes du 15<sup>e</sup> corps à la mémoire des enfants de Provence, du Vivarais et de Corse morts pour la France, et le 19 juin, 50 francs au "comité national du monument à la gloire de l'infanterie française, digne de ses morts, blessés, survivants, et destinés à glorifier l'oeuvre surhumaine accomplie par elle au cours des années 14-18 pour sauver la patrie"; en février 1939, 500 francs à Mr De Montera, maire de Bastia, président du comité corse de vigilance nationale, comme aide à la caisse autonome de la défense nationale, dans le cadre des "dépenses exceptionnelles d'armement que la France doit s'imposer pour sauvegarder la paix ", avec la seconde motion "corso-française" de l'année, après la protestation du 15 janvier contre "les revendications italiennes à l'égard de la Corse", l'affirmation que "aux heures graves que nous traversons tous les Corses doivent s'associer à ce geste symbolique envers la Mère Patrie et que la municipalité doit participer à ce mouvement patriotique "; et en juillet 1939, 50 francs pour la journée nationale des orphelins de guerre.

### 4.3. La famille

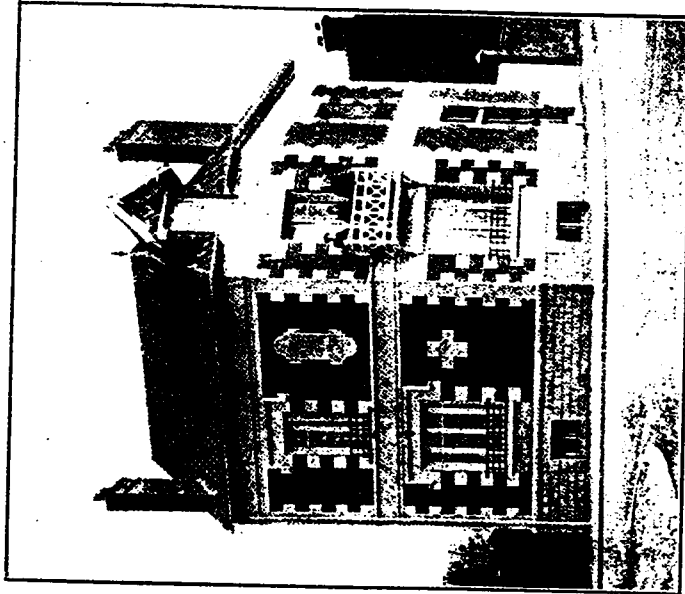
#### 4.3.1. La maison

En 1933, après la mort (en 1932) du père de Lucie, Jean et Lucie songent à faire construire une maison sur une parcelle située à Carcopino (comprise dans l'héritage de Lucie), au départ de la route "immémoriale" et "unique" de l'Ondella, Frassetana. Les conditions de la loi sur "les habitations à bon marché" (J.O. 15-16-17/07/1928) ainsi que son titre de pensionné de guerre donnent à Jean des avantages certains et le traitement d'une demande comme celle de A. Pellicini lui a rendu familière la procédure. En 1928 en effet, A. Pellicini, depuis Tunis, souhaite "construire une maison au village et s'y retirer pour se reposer un peu des fatigues d'une vie errante". Les démarches effectuées par Jean et les renseignements apportés font que dès le 28 Septembre A. Pellicini :

"commence à espérer réussir bâtir sa maison familiale tant désirée" et remercie d'avoir "pu avoir quelques renseignements du village. Cela m'a grandement fait plaisir que tout se passe à souhait et que petit à petit tout se développe avec le dévouement des personnes intéressées à favoriser le progrès et le bien être de notre cher pays. Je n'ai aucun doute que le succès sera la récompense de tant d'efforts à cette noble cause. Nous te remercions, du plus profond du coeur, de ton désintéressement et de tes belles initiatives".

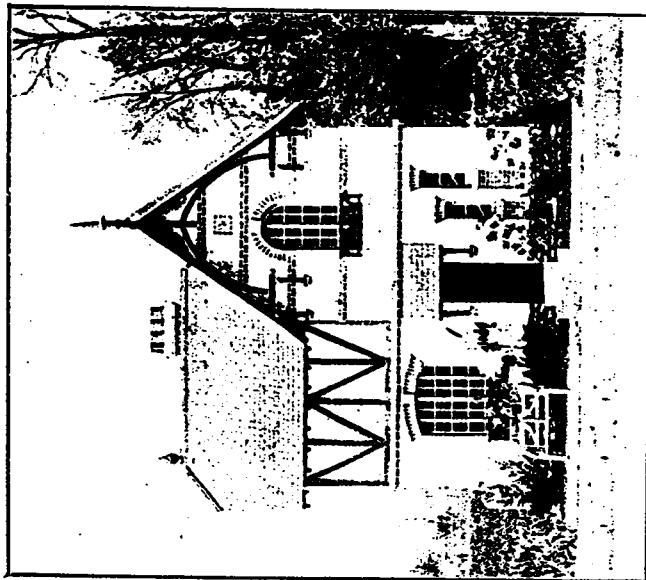
En 1929, c'est le beau frère du demandeur, gérant de l'hôtel du Grand Paris, à Constantine, F.Pettinelli, qui désirerait aussi "profiter des avantages de la loi Loucheur et construire sa maison au village, quoi qu'il ne soit ni ancien combattant ni invalide de guerre". *L'Etoile du foyer*, société d'épargne des retraites, axe sa publicité sur "la propriété à la disposition de tous". A la date du prospectus que M. Aragon, représentant pour la Corse, a remis à Jean et Lucie, il n'y a pas encore de construction de cette société en Corse, alors que l'Algérie et la Tunisie y figurent en bonne place. En fait, le prospectus servira essentiellement à Jean et à Lucie à s'inspirer des modèles présentés. Sur une feuille de cahier, un cadran solaire est esquissé. La maison projetée est celle d'un notable arrivé, sinon d'un *sgio*. Nous pourrions lui octroyer un fort indice de différenciation sociale sans pouvoir la définir comme un *palazzu*. C'est certes une maison d'habitation sans l'importance de l'exploitation qui caractérise la maison traditionnelle, utilitaire. Ce n'est pas une simple *casa*, ni un *casone*, bien que s'y affirment l'aisance matérielle et le pouvoir local. Ce n'est certes pas non plus une *torra* puisque, loin d'être au coeur du village et sembler veiller sur celui-ci, elle est relativement

Type V. — PRIX VARIANT, SUIVANT LA LOCALITÉ



MAISON construite pour un Sociétaire  
de *La Société d'Épargne des Retraités*  
à Compiègne (Oise) en 1912  
Pour le prix de 12.950 francs (prix d'avant-guerre)

Type IV. — PRIX VARIANT, SUIVANT LA LOCALITÉ



MAISON construite pour un Sociétaire  
de *La Société d'Épargne des Retraités*  
à Achauville (Seine) en 1908  
Pour le prix de 10.500 francs (prix d'avant-guerre)

isolée, possédant un grand jardin et une terrasse. Son toit à 4 pentes, ses fenêtres extérieures à jalousies, sa corniche soignée, la rapprochent néanmoins du *palazzu* tel que Ravis-Giordani le décrit (1992, pp.161-162), l'utilisation d'un *maestro* italien, Lancelotti, pour sa construction lui octroyant un surcroît de notabilité. La maison familiale, désormais trop exigüe, ne pouvait véritablement être réaménagée et l'opportunité de la parcelle de Frassetana a permis ce déplacement de Sarrola à Carcopino, qui, localement, représente en soi tout un symbole. Jean quitte ainsi maison et hameau ancestraux pour s'installer dans le hameau rival, dont sa belle famille porte le nom éponyme et dont nombre de membres, y compris feu son beau père, ont occupé la mairie, souvent disputée aux Sarrola rivaux. Même si elle sera remplie de souvenirs coloniaux (bibelots, coffres, armes, décorations -comme l'Ordre du Dragon de l'Annam encadré et suspendu au mur), ce n'est pas à proprement parler une maison coloniale. Une peau de panthère ramenée par Jean du Soudan n'a pas résisté au tannage. Mais il ne manque certes pas de souvenirs à exposer<sup>382</sup>, y compris les médailles de guerre et la légion d'honneur. Comment ne pas y retrouver cette maison décrite par Carrington (1981, p.157) :

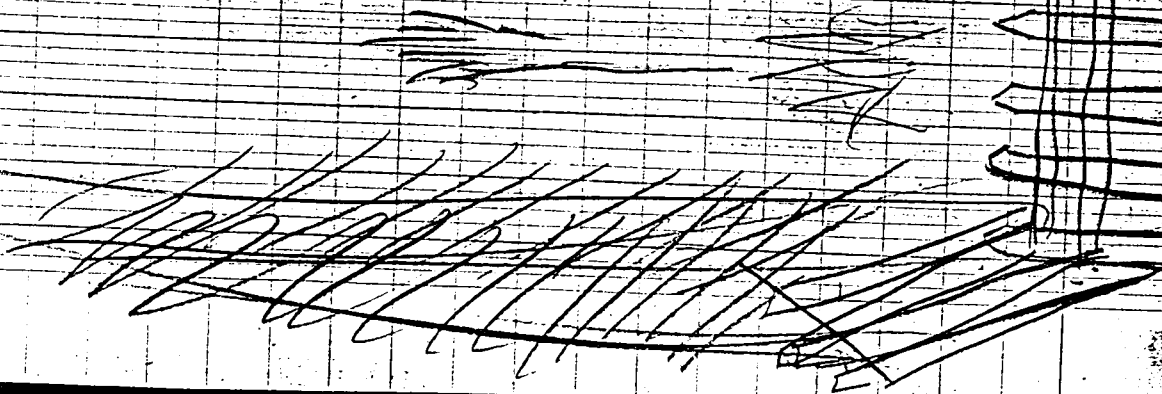
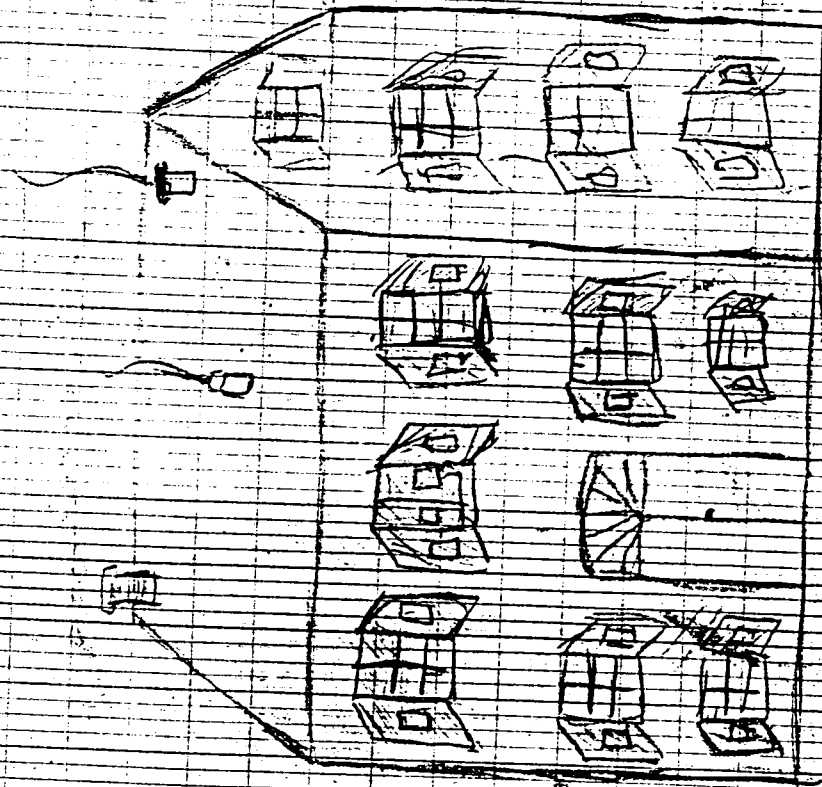
"un de ces décors exotiques que l'on trouve assez souvent dans des villages perdus de la Corse (...). Il y avait là tout un choix de bric à brac oriental, y compris un bouddha en porcelaine blanche, une jonque chinoise et tout un troupeau d'éléphants sculptés en ivoire. La pièce la plus étonnante était un encensoir en cuivre orné de plusieurs dragons ".

Elle constitue néanmoins le pendant individuel de la *casata* de la famille Carcopino ("*casa fatta e vigna posta, un guardi quantu ti costu* ", maison construite et vigne plantée, ne regarde pas leur prix" dit le proverbe), comme le signe extérieur de la captation d'une héritière familiale. Avec son jardin en pointe pareil à la proue d'un bateau tourné vers le Gozzi et Ajaccio, elle ne possède certes pas le style traditionnel et semble plus le révélateur d'une "longue vie d'errance" que de la culture villageoise. Elle n'en représente pas moins une variante de matrilocalité suffisamment rare pour être notée et certainement, dans l'esprit du couple, ce futur "antre héréditaire" que rapporte Andreani-Peraldi (1995, p.57). Elle consacre la maison comme un objet privilégié, préférentiel, à la valeur incontestable. Au delà de sa finalité fonctionnelle, le niveau symbolique, psychologique, en est perceptible :

<sup>382</sup>Aujourd'hui encore, des coffres renferment des étoffes, des sagaies, des oeufs d'autruches, des coquillages (...).



NY



" Il s'agit bien plus que de chercher et trouver le confort extérieur et matériel, d'arriver à une image vraie de soi-même, de concrétiser la permanence de la famille dans la stabilité des murs et la chaleur des meubles possédés " (Clapier-Valladon, 1980, p 310).

Les fouilles des fondations et de terrassement commencent en mai 1933 avec 4 maçons (dont 3 frères) italiens et 2 manoeuvres villageois Toussaint Casanova et Antoine Léonardini. Le premier coup de pioche est donné le 9, le premier camion de pierres arrive le même jour et les fondations du mur côté route commencent le 22.

Le 25, jour de l'ascension, est férié. Le 31 les fondations commencent. En juillet Pasquali Laguiurini, le tailleur de pierre, est sur place et le dimanche 2 juin a lieu la pose de la première pierre, largement fêtée : pour 160 francs (farine 90 F sucre 45 F, biscuits 40 F, vin 75 F et apéritifs). Le décompte du vin et des apéritifs prend une large place dans les carnets de Jean. Le 27 mai, Kate offre 9 apéritifs. L'avancée des travaux est scandée chaque mois par cette pose alcoolisée et festive. Au fur et à mesure également de l'avancée des travaux, Jean verse des avances à Lancelotti. En novembre les boiseries sont achetées (3300F). En mars 1934 les dépenses s'élèvent à 75850F. Au fur et à mesure des travaux, enfin, Jean emprunte (le 29 août 1933 : 1500F à A. Bonardi., qu'il lui remboursera le 5 mars 1934 avec 37F d'intérêt; le 22 octobre 1000F à A. Ambrosini ; puis plus régulièrement en janvier, février et mars, 2000 F chaque mois). Le 24 octobre 1933, Toussaint, son beau frère, sollicité, écrit à sa soeur Lucie ne pouvoir répondre favorablement à sa demande de prêt. Venant lui même d'acquérir (en Algérie) un petit jardin dans lequel il va très prochainement faire bâtir sa maison, il est en effet lui même conduit à emprunter une centaine de milliers de francs à 8% :

"Je suis heureux de savoir que vous vous êtes décidés de votre côté à construire une maison plus spacieuse avec un peu de terrain autour. Vous avez bien gagné le droit à plus de confort, Jean et toi".

De son côté, toujours en Algérie, Toussaint

"travaille depuis de nombreuses années avec l'ambition de pouvoir finir (ses) jours dans un jardin qui rappelle un peu le pays natal : je crois que cela est en voie de réalisation. J'ai trouvé un joli terrain en coteau avec de nombreux arbres fruitiers de toutes sortes, de la verdure et des fleurs ".

Cela n'a pas été sans sacrifices puisque "dès cette année nous avons dû renoncer aux voyages en France et je n'ai pas pris de congé". Ainsi l'administrateur colonial de Carcopino construit-

il en Algérie une évocation de son pays natal, tandis que l'ancien colonial de Sarrola édifie une maison éloignée des critères traditionnels du village, mais toute proche de la maison natale de Toussaint. Chacune des maisons réalise singulièrement les expériences et la vie même des nouveaux propriétaires, Jean affirmant un passé colonial et un présent de notable dans une maison imposante quelque peu décalée par rapport à celles du village, Toussaint jouant d'une nostalgie du pays natal dans une colonie de l'autre côté de la mer. D'autres lettres jouent de ces différences subtiles :

"Raconte moi les nouvelles locales, tu ne peux imaginer quel plaisir on éprouve lorsqu'on reçoit une lettre de France et surtout de Corse. Ici la vie est bête, c'est le bled, avec si l'on veut quelques avantages mais beaucoup d'inconvénients. Tes parents ont-ils déménagé ? Et la belle maison est-elle finie ? " (Lettre à Kate d'Algérie : 06/11/1932).

Ce cheminement confirme l'analyse de Poizat-Costa (1987, p.53) selon laquelle :

"Le Corse menace le groupe s'il réussit (en Corse). On ne tolère pas la réussite d'un Corse en Corse. Toute initiative individuelle, toute réussite personnelle est très mal tolérée, jalouée. L'équilibre du lieu est alors menacé. Par contre, et là c'est un devoir, le corse devra réussir à l'extérieur de l'île. Là, il ne dérange personne. Il accomplit au contraire sa corsitude à l'étranger, porte très haut *a Bandera* (le drapeau à tête de Maure), défend les couleurs, le drapeau, exprime son être profond. En développant son être corse intérieur à l'extérieur il ne fait qu'ajouter à la corsitude. Il ne la menace pas. Et on l'en remerciera " (p.53).

Même si, pour Lenclud (1977, p.108) "l'absence d'esprit entreprise sur le plan local (n'est que) la transcription sur le plan culturel du destin objectif offert à l'île" selon lequel "la société locale incorpore ce dernier en se persuadant que "rien n'est possible sur place", que le milieu est trop "pauvre", qu'il n'est pas "d'amélioration possible des techniques", figurant du coup le départ "comme une réalité aussi "naturelle" qu'avait pu être, pour le paysan corse, la continuation de l'exploitation familiale", les institutions insulaires s'organisant en conséquence.

Les travaux s'achèvent en août 1934.

#### 4.3.2. La mort de Petit Paul

La maison à peine terminée et les amies de Kate et Antoinette du hameau de Sarrola se réjouissant de venir les visiter dans leur nouvelle maison et leur "jardin si agréable", le 2 février 1935, Paul, le troisième enfant et seul garçon de Jean et Lucie meurt, à 15 ans. "Quand

la maison est terminée, la mort entre" dit un proverbe. Il faudrait ici produire une analyse spécifique de la liaison de la "descente" de Jean et Lucie de Sarrola à Carcopino. Le fait de quitter la maison natale et ancestrale, celle donc de ses ascendants morts, celle de son enfance et de sa vie d'homme mûr, de son mariage et de la naissance de ses enfants, pour une maison qui ne peut être, pour lui et Lucie que celle de la vieillesse et de la mort (même s'ils peuvent imaginer que Kate et Antoinette pourront y élever des enfants). D'autant que cette maison, adossée par un pan à la route montant vers Sarrola a une large partie de sa hauteur comprise dans la terre, de par le dénivelé du terrain, comme une incrustation ou une racine évoquant "la grande plante de pierre qu'est la maison" (Bachelard, 1957, p.40). Et d'autant que le futur petit cimetière familial se situe, face à la maison, juste de l'autre côté et au dessus de la dite route. Enfin, la maison évoque une image d'enracinement ou d'enfouissement qui la rapproche un peu de la stèle du monument aux morts dont la verticalité prend appui dans la terre même de la place centrale, institutionnelle, du village, conjuguant la présence des morts à la verticalisation de leur souvenir, la maison de Frassetano conjuguant la délocalisation et la désacralisation des morts de la famille de Jean avec l'annonce de morts familiales investissant un nouveau territoire. La mort a besoin d'une maison et la maison a besoin d'un mort écrit quelque part Morin. Et Rinaldi (qui d'après le recensement d'Andréani-Peraldi (1995, p.265) utilise le vocable "mort" toutes les 6 pages et 1/2) a cette belle phrase légèrement décalée du dicton traditionnel (*pecure bianche, pecure nere, cio che vivi vivi, cio que more more*)<sup>383</sup> mais "prémonitoire" dans le cas de Jean et Lucie : "Bruyère blanche ou bruyère jaune, qui vit vit, qui meurt meurt, et les morts sont des enfants qui nous viennent à mesure que nous vieillissons".

Nous ne connaissons guère Paul, sinon par une allusion de rédaction de sa soeur Antoinette, où, "lassé de ses jouets, il s'endort", ou par son diminutif de Petit-Paul, voire Pépé (abréviation par accolement des initiales de Petit Paul), qui revient dans quelques lettres, enfin par une photographie. Les documents conservés à l'occasion de sa disparition nous font ainsi mieux connaître sa mort que sa vie. Il a été emporté par la grippe, dont l'épidémie bénéficie d'un important écho dans les lettres de condoléances, et que confirme la chronique locale parlant d'une "courte maladie qui a fait son oeuvre en deux jours". L'impossibilité d'assister à l'enterrement mentionnée dans de nombreuses lettres s'en fait l'écho (l'une d'elles souhaitant même que "le maudit hiver arrive à son terme afin que la température aille

---

<sup>383</sup> Brebis blanche, brebis noire, ce qui est vivant est vivant, ce qui est mort est mort.

s'adoucissant et nous permette de reprendre des forces afin de continuer notre tâche", une autre s'indignant de "la grippe si mauvaise cet hiver certainement pas étrangère au malheur"). 13 Télégrammes, 40 cartes de visite : de villageois émigrés, de hauts fonctionnaires, d'hommes politiques, d'un "facteur de ville", d'un conservateur des hypothèques, d'administratifs en rapport avec Jean dans ses fonctions de maire (comme le directeur des services agricoles ou de l'office départemental de la main d'oeuvre, des assurances sociales de la Corse, l'inspecteur départemental du travail et le chef de division de la préfecture), de professeurs, propriétaires, étudiants en médecine, commis principal du trésor, receveur des douanes, viticulteurs. 11 viennent d'Ajaccio, 2 de Bastia, 1 de Sartène, 10 de villages corses, proches ou plus éloignés, de Paris, Nice, Montpellier, enfin d'Algérie (Blida), Maroc (Port Lyautey), Tunisie (Siliana, Tunis), Madagascar (Diego Suarez) et de Mayotte (Dzaoudzi). 11 bostons sont expédiés de Paris, Aint Taya, Propriano, Rochefort, Meulun, Vico, du cercle d'officiers d'Avignon, d'Ajaccio. Enfin, 20 lettres, encadrées de noir, dont celle de Landry (18 février).

Si la cartographie des condoléances recoupe largement la cartographie politique des partisans de Jean, elle recouvre également un vaste territoire familial et affectif. L'effet de surprise, voire de "stupéfaction" passé, Paul ayant été emporté en 2 jours, les lettres livrent leur lot d'affliction et de condoléances; l'une d'elles, tardive (Alger, 20/04) parlant d'"un grand jeune homme : 14 ans c'est déjà un enfant très intéressant ". De discrètes allusions s'inquiètent de la viabilité du petit trisomique:

- "Je sais que depuis la naissance de cet enfant, tu n'a eu d'autre but que de lui préparer une vie aussi douce que possible " ;
- "combien de fois en parlant de vous avec ma chère femme nous sommes nous demandés ce que devenait votre cher petit Paul en grandissant et quels espoirs d'avenir vous fondiez sur lui. Hélas les voilà ruinés désormais ",
- "Pépé était un de ces garçons auxquels on s'attache ".

Des souvenirs précis sont évoqués :

"Je savais par la famille qu'il se faisait grand et beau et qu'il était très gentil. Nono qui le comptait déjà parmi un de ses meilleurs amis pour son séjour à Sarrola l'a bien regretté, il se rappelle de lui vaguement mais il se rappelle surtout quand il demandait un cheval vivant et non en carton ".

Viennent ensuite les manifestations familiales de sympathie, la proximité du sang ou de l'alliance,

"les regrets de ne pas pouvoir pleurer à côté de vous ", et  
 "la nécessité de laisser s'épancher librement la douleur et de la partager avec les parents ",

Avant que le discours religieux consolant ne reprenne le dessus :

"Le Bon Dieu vous l'avait seulement prêté, il vous l'a repris, sans doute a-t-il jugé qu'il serait mieux au ciel où il pourra prier pour ses chers parents et ses soeurs bien aimées ", car "dieu est juste, dit-on, et étant ainsi c'est qu'il a préféré arracher votre petit Paul à l'affection de tous pour l'envoyer dans un monde meilleur où l'on se retrouve tous ", la soumission à la volonté de dieu étant un motif de se réjouir puisqu'il est devenu "un ange au ciel priant pour ses parents ".

La confiance en dieu nous ramène à notre statut de mortels :

"Ayons l'espoir qu'un jour viendra où nous pourrons encore revoir tous nos chers disparus, dans un monde meilleur où l'on se retrouve tous ".

D'ailleurs,

"La vie actuelle est si pénible et l'avenir si sombre qu'on se demande si ceux qui sont partis ne sont pas les plus heureux, même si ces pensées n'arrivent pas à calmer votre peine car seul le temps peut les diminuer " ("écris nous si tu en as le courage et parle nous de cet enfant que vous pleurez et dont le départ laissera un si grand vide dans votre maison ")

Le temps, mais surtout :

"le souvenir de la volonté de dieu et l'espérance de retrouver ceux qu'on pleure ". La foi, en effet "vous donne mieux qu'à d'autres ces consolations : la tendresse de vos enfants vous en prodiguera toujours de nouvelles ".

Vient enfin l'exhortation au courage, car "il en faut pour de pareilles épreuves" et chez les militaires, le soutien d'un certain stoïcisme :

"Il est de pénibles moments qu'il faut savoir traverser stoïquement au cours de notre existence sur terre. Je sais que vous serez forts. Il le faut ! ",  
 "Je comprends votre grande douleur devant l'anéantissement de tout l'espoir que vous aviez placé en lui et le souvenir de tous les soins que vous lui aviez prodigué depuis sa naissance, c'est la destinée brutale qui de temps à autre nous rappelle sa puissance. Il faut retrouver en nous la force nécessaire pour oublier un peu et regarder toujours en face".



Reste le soutien des deux soeurs aux parents mais surtout la prière : "Beaucoup prions pour lui espérant qu'il priera pour vous et pour eux ".

La publication d'un carton encadré de noir après l'inhumation, le 10 février, l'annonce du décès dans l'Eveil de la Corse, le compte rendu des obsèques dans la presse :

("au milieu d'une foule nombreuse et recueillie venue en partie des villages du canton et de Sari d'Orcino cependant que la plupart des écoliers avaient tenu à rendre un dernier hommage à leur camarade en l'accompagnant jusqu'à sa dernière demeure où après l'absoute, l'un d'eux lui adressa quelques mots d'adieu pleins d'émotion "),

...entraînent de nouvelles lettres (3) s'excusant de :

"renouveler en vous votre grande douleur et de vous rappeler votre cher Paul si affectueux et tant chéri de tous que la Parque cruelle a si rapidement ravi à l'affection de ses chers parents à l'aube printanière" (Port Loyauté, 25 février),

Elles contiennent parfois de lourdes sentences: "N'établissons pas la balance des joies et des peines de l'existence, elle serait faite pour nous terrasser davantage" (5 mars).

Les funérailles elles même ont donné lieu à un repas traditionnel (24 kilos de viande, 10 kg de haricots, 40 litres de vin, 20F d'eau de vie), leur coût a été noté dans son carnet par Jean : pour la bière et la croix (750F), pour le curé (350F), 120F pour la couronne et les gerbes, 119F pour le corbillard, et 55F pour l'avis de décès. Le réseau familial a été réactivé, comme pour les élections pourrait-on dire, si ce n'est qu'il est nettement plus concentré et affectif que le réseau d'affiliation politique. Il s'accompagne d'un large recueil de sentences consolantes, religieuses ou philosophiques soucieuses d'atténuer la "transe" (10/02/1932) de la douleur que la seule convocation du courage parental ne semble pas suffisante à circonscrire. Les vivants se servent de leurs morts comme d'une langue, écrit en substance Bastide, pour mieux exprimer leur statut dans la société.

## **5. Des modifications de l'univers sensible villageois**

### **5.1. "Chosiers " et petites mythologies portatives**

#### **5.1.1. Magazines, catalogues, cartes de voeux, objets ...**

Dans le même temps que la famille B. s'installait à Carcopino, le cinéma est arrivé officiellement au village, non sans mal puisque, après une tournée de démonstration en 1934,



# AGENDA POUR 1932

Nouvelles Annuaires

| JANVIER            | FÉVRIER           | MARS               |
|--------------------|-------------------|--------------------|
| 1 V. Circulaire M  | 1 L. Origine      | 1 M. Bontia        |
| 2 S. Basile év.    | 2 M. Pourcarton   | 2 M. Marin         |
| 3 D. Geneviève     | 3 M. Baise        | 3 M. Carême        |
| 4 L. Bigrébert     | 4 J. Gilbert      | 4 V. Catin         |
| 5 M. Emilie        | 5 V. Agathe       | 5 S. Actra         |
| 6 M. Repavans      | 6 S. Amard M      | 6 D. Zetter        |
| 7 J. Mélanie M     | 7 D. Ouyeguy      | 7 L. S. Thomas M   |
| 8 V. Lucien        | 8 J. Irma         | 8 M. Jean de D.    |
| 9 S. Julien        | 9 M. Mardi-Gras   | 9 M. Françoise     |
| 10 D. Guillaume    | 10 M. Chavannes   | 10 J. Dorchebe     |
| 11 L. Horvaise     | 11 J. Adolphe     | 11 V. S. Martin    |
| 12 M. Arcade       | 12 V. Béatrice    | 12 D. P. Asson     |
| 13 M. Cap. A. S.   | 13 S. Léon        | 13 L. S. Mathilde  |
| 14 J. Hilaire      | 14 D. Ouyeguy M   | 14 M. Zacharie M   |
| 15 V. Rachel       | 15 L. S. Faustine | 15 M. Ucaive       |
| 16 S. Marcel       | 16 M. Julienne    | 16 M. Gertrude     |
| 17 J. Antoine      | 17 M. Théodor M   | 17 V. S. Alexandre |
| 18 L. Ch. de S. P. | 18 J. Simon       | 18 S. Joseph       |
| 19 M. Germaine     | 19 J. Yvonne      | 19 D. Benoit M     |
| 20 M. Sabastien    | 20 S. S. Yvain    | 20 M. Léa          |
| 21 J. Vincent      | 21 D. Renouère    | 21 M. Laig         |
| 22 V. S. Florent   | 22 L. Isabelle    | 22 M. Gabriel      |
| 23 D. Séverine     | 23 M. Mathias     | 23 V. André S      |
| 24 L. C. de Paul   | 24 J. Landre      | 24 S. Romanual     |
| 25 M. Victorius    | 25 V. Nestor      | 25 D. P. P. P. P.  |
| 26 M. Baylas       | 26 S. Honorine    | 26 L. Paul         |
| 27 J. Charonagne   | 27 D. Oufi M      | 27 M. Jean M       |
| 28 V. S. Pr. de S. | 28 L. S. Romain   | 28 M. Pasteur      |
| 29 S. S. Marthe M  | 29 M. S. S. S.    | 29 J. S. Bouquain  |
| 30 D. Scrypaine    | 30 M. S. S. S.    | 30 M. S. S. S.     |
| 31 D. Scrypaine    | 31 D. Scrypaine   | 31 D. Scrypaine    |



| AVRIL             | MAI                | JUIN             |
|-------------------|--------------------|------------------|
| 1 V. Rigues       | 1 D. Ph. S. J.     | 1 M. Pamphile    |
| 2 S. P. de P.     | 2 L. Rogation      | 2 V. S. P. d. L. |
| 3 D. Ouyeguy      | 3 M. An. de Cruz   | 3 V. S. P. d. L. |
| 4 L. S. Isidore   | 4 M. Antoinette    | 4 S. P. d. L.    |
| 5 M. S. Irène     | 5 J. J. S. S. S.   | 5 D. S. Yvonne   |
| 6 M. S. Calédon M | 6 V. S. Jean P. A. | 6 L. S. L.       |
| 7 J. S. Clotilde  | 7 S. S. Stanislas  | 7 M. S. L.       |
| 8 V. S. Marie E.  | 8 D. S. S. S. S.   | 8 M. S. S. S.    |
| 9 S. S. S. S.     | 9 L. S. S. S. S.   | 9 J. S. S. S.    |
| 10 D. S. S. S.    | 10 M. S. S. S.     | 10 V. S. S. S.   |
| 11 L. S. S. S.    | 11 M. S. S. S.     | 11 S. S. S. S.   |
| 12 M. S. S. S.    | 12 J. S. S. S.     | 12 D. S. S. S.   |
| 13 M. S. S. S.    | 13 V. S. S. S.     | 13 L. S. S. S.   |
| 14 J. S. S. S.    | 14 J. S. S. S.     | 14 M. S. S. S.   |
| 15 V. S. S. S.    | 15 D. S. S. S.     | 15 M. S. S. S.   |
| 16 S. S. S. S.    | 16 L. S. S. S.     | 16 J. S. S. S.   |
| 17 D. S. S. S.    | 17 M. S. S. S.     | 17 V. S. S. S.   |
| 18 L. S. S. S.    | 18 J. S. S. S.     | 18 S. S. S. S.   |
| 19 M. S. S. S.    | 19 V. S. S. S.     | 19 D. S. S. S.   |
| 20 M. S. S. S.    | 20 L. S. S. S.     | 20 M. S. S. S.   |
| 21 J. S. S. S.    | 21 V. S. S. S.     | 21 J. S. S. S.   |
| 22 V. S. S. S.    | 22 L. S. S. S.     | 22 V. S. S. S.   |
| 23 D. S. S. S.    | 23 M. S. S. S.     | 23 D. S. S. S.   |
| 24 L. S. S. S.    | 24 J. S. S. S.     | 24 M. S. S. S.   |
| 25 M. S. S. S.    | 25 V. S. S. S.     | 25 L. S. S. S.   |
| 26 M. S. S. S.    | 26 J. S. S. S.     | 26 V. S. S. S.   |
| 27 V. S. S. S.    | 27 L. S. S. S.     | 27 M. S. S. S.   |
| 28 D. S. S. S.    | 28 M. S. S. S.     | 28 J. S. S. S.   |
| 29 S. S. S. S.    | 29 V. S. S. S.     | 29 D. S. S. S.   |
| 30 M. S. S. S.    | 30 L. S. S. S.     | 30 M. S. S. S.   |
| 31 D. S. S. S.    | 31 J. S. S. S.     | 31 V. S. S. S.   |

| JUILLET              | AOUT              | SEPTEMBRE            |
|----------------------|-------------------|----------------------|
| 1 V. Eleanore        | 1 L. S. Espérance | 1 J. S. Lau & C.     |
| 2 S. Pu. de la Y.    | 2 M. S. Albert M  | 2 V. S. Anolin       |
| 3 D. S. Anatole M    | 3 M. S. Lydie     | 3 S. S. Grégoire     |
| 4 L. S. Berthe       | 4 J. S. Dominique | 4 D. S. Rosalie      |
| 5 V. S. Abel         | 5 V. S. Abel      | 5 L. S. Berthe       |
| 6 M. S. Lucie        | 6 S. Tr. de N. S. | 6 M. S. Lucie        |
| 7 J. S. Ernestine    | 7 D. S. Albert    | 7 M. S. Lucie        |
| 8 V. S. Virginie     | 8 L. S. Louise    | 8 J. S. Ernestine    |
| 9 S. S. Blanche      | 9 M. S. Clotilde  | 9 V. S. Virginie     |
| 10 D. S. Blanche     | 10 M. S. Clotilde | 10 D. S. Blanche     |
| 11 L. S. Cyrien M    | 11 J. S. Suzanne  | 11 L. S. Cyrien M    |
| 12 M. S. Frédéric    | 12 J. S. Suzanne  | 12 M. S. Frédéric    |
| 13 M. S. Eugène      | 13 J. S. Suzanne  | 13 M. S. Eugène      |
| 14 J. S. Suzanne     | 14 J. S. Suzanne  | 14 J. S. Suzanne     |
| 15 V. S. Honoré      | 15 L. S. Suzanne  | 15 V. S. Honoré      |
| 16 S. S. Eschelle    | 16 M. S. Suzanne  | 16 S. S. Eschelle    |
| 17 D. S. Alexis M    | 17 J. S. Suzanne  | 17 D. S. Alexis M    |
| 18 L. S. Camille     | 18 V. S. Suzanne  | 18 L. S. Camille     |
| 19 M. S. Vinc. de P. | 19 M. S. Suzanne  | 19 M. S. Vinc. de P. |
| 20 M. S. Victor      | 20 S. S. Suzanne  | 20 M. S. Victor      |
| 21 J. S. Victor      | 21 D. S. Suzanne  | 21 J. S. Victor      |
| 22 V. S. Madeleine   | 22 M. S. Suzanne  | 22 V. S. Madeleine   |
| 23 D. S. Christine   | 23 J. S. Suzanne  | 23 D. S. Christine   |
| 24 L. S. Christine   | 24 V. S. Suzanne  | 24 L. S. Christine   |
| 25 M. S. Christine   | 25 L. S. Suzanne  | 25 M. S. Christine   |
| 26 M. S. Aune        | 26 J. S. Suzanne  | 26 M. S. Aune        |
| 27 J. S. Nativité    | 27 V. S. Suzanne  | 27 J. S. Nativité    |
| 28 V. S. Samson      | 28 L. S. Suzanne  | 28 V. S. Samson      |
| 29 J. S. Marthe      | 29 M. S. Suzanne  | 29 J. S. Marthe      |
| 30 S. S. Ignace      | 30 V. S. Suzanne  | 30 S. S. Ignace      |
| 31 D. S. Germain     | 31 L. S. Suzanne  | 31 D. S. Germain     |



| OCTOBRE           | NOVEMBRE           | DÉCEMBRE          |
|-------------------|--------------------|-------------------|
| 1 S. Romb         | 1 M. Toussaint     | 1 J. S. Eloi      |
| 2 S. S. Auguste & | 2 M. Trépassé      | 2 V. S. Aurélie   |
| 3 L. S. Gérard    | 3 J. S. Albert     | 3 S. S. Claude    |
| 4 M. S. Fr. d. S. | 4 V. S. Charles    | 4 D. S. Barbe M   |
| 5 M. S. Constant  | 5 S. S. Sylvie M   | 5 L. S. Suas      |
| 6 J. S. Bruno M   | 6 D. S. Léonard    | 6 M. S. Nicolas   |
| 7 V. S. Ernest    | 7 L. S. Ernest     | 7 M. S. Nicolas   |
| 8 S. S. P. Burtin | 8 M. S. P. Burtin  | 8 V. S. Ernest    |
| 9 D. S. P. Burtin | 9 M. S. P. Burtin  | 9 D. S. P. Burtin |
| 10 L. S. Auguste  | 10 J. S. Juste     | 10 S. S. Daniel   |
| 11 M. S. Auguste  | 11 V. S. Juste     | 11 L. S. Auguste  |
| 12 M. S. Auguste  | 12 S. S. René      | 12 M. S. Auguste  |
| 13 V. S. Auguste  | 13 D. S. Brice     | 13 V. S. Auguste  |
| 14 L. S. Auguste  | 14 S. S. Philomène | 14 L. S. Auguste  |
| 15 M. S. Auguste  | 15 J. S. Philomène | 15 M. S. Auguste  |
| 16 D. S. Auguste  | 16 V. S. Agram     | 16 D. S. Auguste  |
| 17 L. S. Auguste  | 17 D. S. Agram     | 17 L. S. Auguste  |
| 18 M. S. Auguste  | 18 V. S. Agram     | 18 M. S. Auguste  |
| 19 J. S. Auguste  | 19 D. S. Agram     | 19 J. S. Auguste  |
| 20 V. S. Auguste  | 20 L. S. Agram     | 20 V. S. Auguste  |
| 21 D. S. Auguste  | 21 M. S. Agram     | 21 D. S. Auguste  |
| 22 L. S. Auguste  | 22 V. S. Agram     | 22 L. S. Auguste  |
| 23 M. S. Auguste  | 23 D. S. Agram     | 23 M. S. Auguste  |
| 24 J. S. Auguste  | 24 L. S. Agram     | 24 J. S. Auguste  |
| 25 V. S. Auguste  | 25 M. S. Agram     | 25 V. S. Auguste  |
| 26 D. S. Auguste  | 26 V. S. Agram     | 26 D. S. Auguste  |
| 27 L. S. Auguste  | 27 D. S. Agram     | 27 L. S. Auguste  |
| 28 M. S. Auguste  | 28 L. S. Agram     | 28 M. S. Auguste  |
| 29 J. S. Auguste  | 29 V. S. Agram     | 29 J. S. Auguste  |
| 30 S. S. Auguste  | 30 D. S. Agram     | 30 S. S. Auguste  |
| 31 D. S. Auguste  | 31 L. S. Agram     | 31 D. S. Auguste  |

DES GALERIES LAFAYETTE

le premier accord avec M. Olive et son poste cinématographique Excelsior Bloc, ne débouchera sur une livraison que le 10/02/1935 d'un "appareil au point (comme) j'ai pu et vous avez pu vous en rendre compte ", à des fins de "cinématographie agricole (...) pour les agriculteurs de notre commune mais sont également invités les agriculteurs des communes limitrophes rurales". Un autre matériel, pour les écoles publiques celui-là, sera mis en fonction le 20/04/1936, est affecté aux "cours d'adultes à orientation agricole agrémentés de projections cinématographiques ". L'instituteur Casile recevra à cet effet une obole du C.M. d'un montant de 500 francs (13/06/1939).

La famille de Jean est abonnée un temps au journal de De Carbuccia (*Gringoire*), mais également à son concurrent parisien (*Candide*), à *Minerva*, *Le grand illustré féminin que toute femme intelligente doit lire*, à *Cyrano*, satyrique hebdomadaire et à *La Petite Illustration*. Ces choix hétéroclites sont moins redevables des opinions politiques de Jean (encore que pour l'ancien combattant qu'il est, le ton puisse flatter certains souvenirs) que pour les articles ou nouvelles de Francis Carco qui peuvent, par exemple, y paraître, ou les feuilletons dont se régalaient Lucie et Antoinette.

La campagne électorale et la tournée de De Carbuccia dans le canton auront du moins laissé dans la famille un souvenir "politico-familial" bien particulier : dans la double page de *l'Eveil* que avons précédemment commentée et où s'étale complaisamment le panégyrique de l'équipe Carbuccia/Pietri, Lucie a découpé et annoté un "patron de culotte (sans couture) pour lequel il faut laisser en plus pour les coutures assez large pour y passer un élastique", le produit terminé étant autant décalqué du journal que détournement dont l'usage laisse percer un certain humour.

Pour la même année (1932), les deux femmes de la maison, mère et fille, ont conservé l'agenda des Galeries Lafayette qui leur sert à noter les dépenses alimentaires, vestimentaires, ou les frais du ménage; le catalogue de La Samaritaine (hiver 1932-33) dont les pages "soieries, couleurs unies et fantaisies" portent le plus de traces d'usage, et dont le feuilletage fournit une leçon de choses quotidiennes : vaisselle, baignoire galvanisée, calorifère Gaudin (réf. 22 et 23), écharpes de petit gris (codé A2126), plafonniers électriques, toiles cirées... esquissent une anthropologie ménagère recoupant *in situ* l'analyse d'Albitreccia (1981, pp.279-80) sur l'action des "catalogues des magasins parisiens". Ceux-ci ont en effet permis de se procurer au meilleur prix le linge venu du continent, ce qui a provoqué l'abandon des draps et toiles corses, "la réclame des magasins de nouveautés" ayant réussi à "transformer

# A LA SAMARITA

MAISON E COGNACQ. 67 & 81 RUE DE R...

ES ANGLAISE



## HIVER 1932-33

**BF 176. MANTEAU FOURRURE.**  
Murn-el lustré vison, travaillé fantaisie  
ou tout droit, doublure crêpe de Chine,  
base brodée.

Du 40 au 54. Longueur 1<sup>m</sup>20. **928 fr.**

**BF 177. En Mindel, imitation parfaite du**  
vison, doublure crêpe satin.

Longueur 1<sup>m</sup>20. **1590 fr.**

**Z 20. ELEGANT CHAPEAU taupé, noir,**  
marron ou marine. Entrées 55-57-59. **59 fr.**

**D 94. DERBY 2 œillets, daim noir, claques**  
et talonnettes verni, talons Louis XV.

Du 35 au 41. **90 fr.**

**AL 87. PETIT PARAPLUIE 10 branches,**  
paragon taffetas soie artificielle, negre, marine ou  
noir, bordure nouveauté, poignée mode. **24 fr.**

**AZ 50. ÉTOLE CINTRÉE,** très pratique,  
formant collet dans le dos, emboitant  
parfaitement les épaules, doublée satin  
duchesse tout soie, ornée de 10 queues.  
En Skunks du Nord véritable, garanti  
naturel, de choix extra, travaillé en tranches  
dans la pleine peau. Grande occasion.

**990 fr., 950 fr. et 890 fr.**

**Z 21. "Haute mode" CHAPEAU**  
velours de soie, noir, marron, marine  
ou bordeaux, garni fantaisie plumes.  
Entrées 55-57-59. **65**

**D 96. SOULIER NINON quartier chevreau**  
negre, empeignes et talons véritable lézard,  
talons Louis XV. Du 35 au 41. **92 fr.**

**O 70. MANTEAU fait par tailleur, drap**  
d'Elbeuf, noir, marine, marron, vert ou  
bordeaux, incrustations, riche parure fourrure  
véritable astrakan noir, entièrement doublé  
crêpe de Chine. (Du 40 au 54.)

Hors cours. Longueur 1<sup>m</sup>18. **495 fr.**

1<sup>m</sup>24. **517 fr.**

**O 71. Même modèle, en noir, avec très**  
belle parure fourrure petit-gris naturel.  
Longueurs: 1<sup>m</sup>18. **498 fr.** | 1<sup>m</sup>24. **520 fr.**

**Z 22. "Ce qui se porte"**

**CLOCHE feutre véritable, noir, marron,**  
marine ou castor, ornée noeud feutre.

Entrées 55-57-59. **47 fr.**

**D 95. DÉCOUVERTS verni, appliques lézard**  
blanc, talons Louis XV. Du 35 au 41. **8**

ditions tous nos articles, même les articles lourds ou encombrants, **FRANCO DE PORT ET D'EMBALLAGE**  
à partir de 50 FRANCS dans toute la FRANCE.

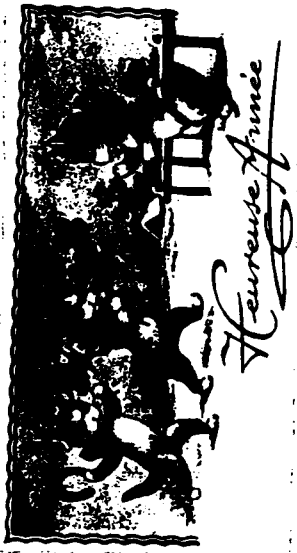
rapidement les goûts des populations des campagnes". Et de citer : "Le lit à sommier et à matelas", dont l'introduction a pu prendre aux yeux des anciens, "l'importance d'une véritable révolution" ; la toile cirée et les nappes apparues sur les tables ; "l'emploi du Butagaz" et "enfin la lumière" (id.). En effet, la lumière est enfin arrivée à Sarrola, tout récemment (1931), et non sans mal d'ailleurs, puisque à l'occasion de la convention entre les propriétaires de la commune de Sarrola et le syndicat intercommunal du Sud de la Corse ("pour le passage gratuit des lignes électriques du projet de la deuxième zone"), la préfecture se voit obligée de préciser au premier magistrat de la commune que :

"en cas d'opposition systématique de quelques propriétaires, il conviendra de leur signaler l'intérêt qu'ils ont à signer de leur plein gré afin d'éviter les frais et pertes de temps que nécessiterait pour chacun d'eux l'établissement des servitudes légales conférées par la déclaration d'utilité publique de tous les travaux, en vertu de l'arrêté préfectoral du 23 Juin 1930".

En tant que chef lieu de canton, Sarrola est d'ailleurs l'une des premières communes à en bénéficier, politiquement si l'on peut dire, puisque le village de Carbuccia, moins Landryste, ne possède pas encore l'électricité lors de la visite électorale du candidat De Carbuccia (1932), ce que ne manque pas de relever l'article du journal déjà évoqué :

"(...) la longue théorie des invités dévale, à la lueur des lanternes et des bougies, tout au long de certaine ruelle un peu abrupte que M. le Conseiller Général Cuttoli doit connaître mieux que nous (ça manque d'électricité mon cher docteur !)".

La photo de l'inauguration du monument aux morts donnait déjà l'image (au moins chez les femmes) de l'idée de l'importance des changements vestimentaires, depuis le temps où Josée, refusant de porter un chapeau pour se rendre au mariage de sa cousine, s'y voyait néanmoins contrainte pour affirmer le statut social de son frère. Magazines, Almanachs, catalogues de vente par correspondance, enregistrent le bric à brac de ce qui devient un quotidien et un imaginaire familial, une petite mythologie portative : photos, robes, chapeaux et bijoux, coffres, tissus et broderies se mêlant aux menus objets personnels, petits riens comme ces dessins griffonnés dans une marge, ces patrons découpés, l'indexicalité de l'infra quotidien sensible, mais aussi les "grands rituels calendaires" (Fabre, 1993, p.56) des cartes de vœux à paillettes argentées, neigeuses et enfantines. Lentement, agendas, almanachs, magazines



Bonne et  
Heureuse Année



Bonne  
Année



imposent leur litanie de tissus, vêtements, objets, comme autant de trésors qui, du coup, en deviennent anciens, désuets, nostalgiques :

"une dérive douce, ni vraie tristesse ni joie, comme une fatigue de sentiments, pleine de douceur, et d'un charme vieux-rose, qui fait cette qualité particulière des renoncules séchées" (Meistersheim, 1994, p.140).

"Il y a bien des choses dans un chosier, écrit Bachelard (1960, p.143), chaque nouvel objet, échantillon d'univers inconnu ouvrant en nous un nouvel organe". Il ne s'agit bien sûr pas de tenir, par un travail métonymique à plein régime, le pari d'une fidélité qui consisterait à reconstituer "à partir de boutons de chemise, non seulement l'évolution du vêtement mais encore toute l'histoire de France" (Gauthier, 1995, p.41), le moindre objet devenant alors ainsi trait de civilisation. Car la stratégie familiale de conservation fut en même temps, et pour d'autres objets, stratégie d'oubli ou de destruction, qui seule, peut faire vivre une culture en la rendant distincte d'une simple reproduction. Tout comme le magnétophone ne reproduit pas la mémoire, de ne pouvoir rien oublier, la rêverie autour des objets conservés et des objets disparus permet de garder cette "inquiétude sur l'autre" qui, loin de toute simple "visualisation ou vitrification" (Gauthier, 1995, p.39), ne nous la rend pas transparente ou spectaculaire, mais encore et toujours différente et étrangère. Cette collection d'objets s'articule avec l'ensemble de traces que l'on trouve, par exemple, dans les carnets de Jean, et qui, à l'échelle familiale, constitue comme une colonne vertébrale imaginaire structurant le groupe par rapport à son engendrement et sa perpétuation (à une échelle supérieure cela jouerait pour le village même). Cette articulation pourrait représenter la conscience du groupe, reposant sur un travail continu de l'histoire communautaire, cependant que l'oubli serait la conséquence de la pénétration d'autres éléments culturels, hétérogènes et importés dont l'action dissoudrait lentement le travail continu, et pour une bonne part fictif et imaginaire, de l'histoire communautaire.

"Ce n'est pas l'oreille qui tinte ni la lézarde du mur qui s'agrandit. Il y a une morte dans un caveau, une morte qui ne veut pas mourir. Il y a sur un rayon de la bibliothèque de très vieux livres qui enseignent un autre passé que celui que le rêveur a connu. Une mémoire immémoriale travaille dans un arrière monde. Les songes, les pensées, les souvenirs ne forment qu'un seul tissu " Bachelard (1957, p. 162.

### 5.1.2. "Une panoplie de sensations concrètes"

Le recensement des voix des partisans du maire parmi les Sarrolais de la capitale, la pêche aux anguilles ou la chasse au sanglier, les décès, naissances et mariages, l'infini des etc. communaux composent comme le dit Grisoni (1998, p.312) "une panoplie de sensations concrètes". Celles-ci donnent vie à un village jamais "tout à fait comme les autres", et proposent une "promenade dans l'esprit d'un lieu", voire "un village phénoménologique", autre nom du pays rhétorique et du village mental, dans lesquels la diversité des récits et des vies dessinent des figures cheminatoires. L'existence concrète s'y mêle à des récits bricolés avec des dits communs, des histoires allusives et fragmentaires, des jeux, des haines, une mémoire commune dont il sort des éclats familiaux, individuels, politiques. Un passé et un présent y dorment, comme dans le creux de chaque objet (le battement régulier de la pendule murale qui troue le silence plein de l'été, le feu chantant de février, le portrait à l'huile accroché au mur, le pétrin, les phrases de bienvenue gravées sur du bois, les images pieuses placardées dans les entrées, les crucifix, les mille et une sensations qui gardent les maisons), dans les gestes quotidiens du marcher, du manger, du coucher où sommeillent des révolutions anciennes. Les travaux et les jours y cotoient la disparition ("Ici, c'était une épicerie, c'est là qu'habitait Ange Antoine"), des lieux hantés d'histoires fragmentaires et repliées, des passés dissimulés à la lisibilité par autrui, ou surexposant des réputations. Ils empilent des temps comme ces draps dans lesquels dorment de petits bouquets de lavande, sont là plutôt comme des récits en attente, à l'état de rébus, de symbolisations prises dans la douleur ou le plaisir entier du corps ("je m'aime bien ici"). Toutes ces expériences en connexion tissent *Le Lieu et Le Moment* (Sarrola Carcopino vers 1930), où se perpétue pour chaque villageois "le besoin de s'abreuver à la fontaine d'où il coule de source" (Dubrowsky, cité par Sambroni, 1992, p.114).

### 5.2. Modifications de l'univers sensible

Le logo déjà évoqué des *Annales Corses* réunissant la tour Eiffel à la Corse prend dans ces années une nouvelle orientation, celle privilégiée de la France vers la Corse, y compris

pour ce qui concerne l'image folklorisante du banditisme qui fleurit dans les journaux parisiens<sup>384</sup>.

Le banditisme est pourtant fort proche de Sarrola (Spada sévit à partir de Sari dans toute la Cinarca, Romanetti de Calcatoggio à Lava, Perfettini et Bartoli à Lava encore, Caviglioli et sa bande à Tiuccia et à Guagno...), mais ne touchera jamais le village. La carte du numéro de novembre de *L'Illustration* le traduit fort bien, Sarrola ne figurant pas (alors qu'on y trouve Sari, Calcatoggio, Lopigna, La Punta) dans la "région en grisé soumise aux opérations de police qui recoupaient précisément la région soumise aux opérations des bandits". La répression du banditisme, évoquée par un journal corse de l'époque comme "un de ces raids organisés par l'armée pour châtier quelques tribus dissidentes du Sud marocain" (cité par le Mémorial, IV, p.151).

Corses du continent et Corses du village partagent un certain détachement, voire une ironie ou une attitude hostile, par rapport à cette vision "continentale", oscillant entre un romantique attrait pour une certaine violence libre, étrangère aux moeurs du continent (les Corses se diront pourtant "agacés par la vieille ritournelle romantique qui accompagne toujours le chœur des bandits", selon *Le Petit Bastiais*) et un mépris par rapport à cette méconnaissance de la réalité corse. Ce qui s'échange entre corses du continent et du village a trait à la Corse et non à l'image de la Corse. Pourtant, la pénétration des produits et images continentaux travaille lentement la vie des villages et les mentalités. Le catalogue de la Samaritaine, l'almanach des Galeries Lafayette, ne sont pas des objets hétéroclites, mais la constellation dessinant un changement dans l'univers psychologique et quotidien des Corses, la subtile invasion d'une autre façon de concevoir le rapport aux choses (elles-mêmes nouvelles et inédites) et au monde, la surimposition d'une autre façon de penser.

La distance entre les flèches qui, sur le logo des *Annales Corses*, relie Paris à la Corse et la Corse à Paris, sans jamais se toucher, donne une image de la différence entre les Corses qui sont partis et ceux qui sont restés.

A l'occasion des Etats Généraux de la Corse des 13, 14 et 15 septembre 1934, Lorenzi de Bradi, organisateur, reconnaît lui-même avoir été :

"troublé par l'accueil indifférent ou ironique qui lui a été réservé par les insulaires alors que ses compatriotes du continent l'avaient pressé de prendre la tête d'un mouvement

<sup>384</sup> Et qui vaudra d'ailleurs à l'un des principaux auteurs de ce florilège, Henri Danjou, pour son célèbre reportage à sensation dans *Détective* de 1931 un duel avec... H. De Carbuccia, qui, après avoir essayé le feu de son adversaire tira en l'air " en signe de mépris, tirant par là même une traite sur la reconnaissance insulaire ".



destiné à leurs yeux à tirer de la misère une île qui succombe sous l'indifférence du gouvernement " (Mémorial, IV, p.182).

Cette "indifférence" des villageois vis-à-vis des deux congrès consécutifs de 1934 (Ajaccio) et 1935 (Bastia) ne déplait pas aux autorités françaises, le préfet de la Corse écrivant, dès le 3 Août 1934, au ministre de l'intérieur que "cette levée de boucliers se heurte jusqu'ici à l'indifférence locale, et (qu') il est à présager que les états généraux constitueront un fiasco lamentable ".

Les politiques en place réagiront de la même façon, attaqués qu'ils sont dans leur compétence et leur défense de la Corse : Landry rappellera à l'envi les efforts accomplis par les parlementaires corses, Pietri ne dira connaître "qu'une formule des états généraux : le conseil général". Ainsi l'exhortation des vertus de la "race corse" dans les discours d'inauguration, les déclarations d'intentions, les combats politiques, traduisent également le malaise par l'émigration massive : aux *impinzzutiti*, et *impiegatti*, commencent à succéder les *fuoruciti* (les exilés), désignés comme complices plus que victimes de l'état de colonie dans lequel se trouve la Corse, et de colonie abandonnée. *L'Isula* est désormais dite *persa*, oubliée, de la France, des Corses du continent et progressivement même des Corses qui n'ont pas oublié la *filetta* (la fougère) et sont restés dans la petite patrie. Privés d'enseignement dans leur langue maternelle, obligés de poursuivre leurs études dans "des universités d'outre mer", volontairement négligés sur le plan des connaissances professionnelles, les corses sont forcément les victimes de "la course au fonctionnarisme et conséquemment (de) l'exode des forces vives du pays" (P.C.A. : texte du voeu déposé aux états généraux de 1935). Lenclud (1977) note que l'émigration exerce "à la fois une action de désorganisation et une action conservatrice" (p.110). Il pointe bien cette action dans le rôle de l'école, laquelle s'accapare certaines fonctions de l'institution familiale, dans la dissociation entre la continuité inter-générationnelle, et la reproduction des structures matérielles de l'exploitation, dans l'importance grandissante de l'argent qui exerce une action individualisante dans la vie quotidienne du groupe familial, enfin, dans les choix en matière de consommation, qui favorisent l'éclatement des cadres collectifs et l'apparition de conflits internes dans les maisons. La continuité de ces discours et critiques ne manquent pas d'être toujours validés par certains observateurs de la société corse contemporaine :

"Pour décrire l'absence de développement des îles d'Océanie, Ray Watters, géographe local, a trouvé un mot, celui de MIRAGE : MI comme migration, R pour récépissé des mandats, A pour aide publique, G pour gouvernement (dans le sens d'emploi de la fonction publique territoriale) et E pour éducation. Voilà qui nous rappelle quelque chose " (Culioli, 1994, pp.13-14).

## 6. Un bilan provisoire

Nous avons choisi d'interrompre ici l'exposition du corpus, à l'exemple du Mémorial s'abstenant de dépasser "le seuil de l'immédiat contemporain, laissant encore au temps son droit de consacrer l'histoire" (préface).

Certes, d'autres événements se sont produits :

### 1. Familiaux et terriblement intimes :

- la mort de Kate (à 30 ans, le 30 avril 1939), dont Jean et Lucie ne se remettront jamais, ou la démission de Jean de son mandat de maire, le 10 mars 1944, pour cause de santé défaillante qui contraindra Jean démissionner de son mandat de maire<sup>385</sup>.

- L'entretien jaloux et maniaque, par Jean, de carnets, et ce du 1er janvier 1946 au 5 octobre 1950 (soit moins de 4 mois avant sa mort, le 28 janvier 1951). Carnets où il consigne, quasi quotidiennement comme à son ordinaire, les produits de ses locations, la superficie de ses propriétés, ses achats, les visites, les prêts d'argent, les travaux, ses coupes de cheveux, les morts du village, sa consommation de vin, ses recommandations d'amour filial à sa dernière fille Antoinette, le don d'un petit chien, la location de butagaz, l'invitation par Félix Arrighi à un mariage ....., et la "location de Malacella à Anjo Giordani jusqu'à la Saint Michel", derniers mots que nous avons de sa main, et qui referment un corpus commencé au large de Port Saïd, le 20 octobre 1893, quelques 60 ans plus tôt.

### 2. Communautaires et nationaux : seconde guerre mondiale, relance du projet d'aérodrome, traditionnels arrêtés d'utilisation abusive du réseau d'eau potable, obligation de parquer les porcs à une distance minimale de 50 m des habitations, interdiction de déposer des ordures sur la voie publique, voire de "jeter des matières fécales par les ouvertures", danger que représente pour la commune par le déboisement de La Punta<sup>386</sup>.

<sup>385</sup> Par suite de mon état de santé qui persiste à ne pas s'améliorer, obligé de garder la chambre et dans l'impossibilité de me rendre à la mairie, éloignée de mon habitation, et ne pouvant de ce fait assurer la bonne marche du service, malgré toute ma bonne volonté, je vous prie d'accepter ma démission ".

<sup>386</sup> Et, plus tard, le mariage, en la mairie de Sarrola Carcopino, de Romain Gary et de "la dame Seberg, Jean Doroty ", le 16 octobre 1963 à 16h.

L'exposition d'une anthropologie fragmentaire de l'acteur, telle qu'expérimentée dans cette recherche, présente l'intérêt de dégager à la fois de l'illusion de continuité, qui tient à la biographie et au récit de vie, et de montrer que chaque événement quotidien est à la fois unique et essentiel, intégré à une suite d'autres événements quotidiens. Par exemple, la mort de Petit-Paul est en soi un moment terriblement critique de la vie de Jean et de Lucie, mais elle prend place en tant qu'élément d'une vie, à côté d'éléments tout aussi critiques (accession à la mairie, construction d'une maison, fait d'armes, catastrophes de la maison commune...) comme d'éléments quotidiens (faire nettoyer la vigne, recevoir des gens, noter ses dépenses). C'est le patchwork qu'esquisse une vie dans le temps, c'est-à-dire, d'une part, dans son déroulement même (l'événement vit une première vie) et, d'autre part "après coup", c'est-à-dire lorsque les événements sont revisités, réorganisés, revécus en souvenir par les acteurs, puis par l'observateur. La restitution de ces événements "dans le temps de l'acteur" en interroge la causalité et en montre la coprésence : question de l'eau, mise en accusation du maire par un habitant, extension du réseau d'adduction, projet de traverse, construction d'une maison et descente à Carcopino<sup>387</sup>, mort d'un enfant, apéritifs partagés, préparation de la revanche landryste et accession de la commune à des réalisations attendues et, bien sûr, tous les événements fragmentaires dont nous n'avons pas eu connaissance, mais qu'une extension de la recherche à d'autres familles ne manquerait pas d'apporter, en même temps qu'une multiplication de points de vue et d'éclairages qui en accroîtraient forcément la diversité.

Nous avons donné ce témoignage d'une vie qui s'écoule au moyen d'une petite écriture se complaisant volontiers dans le microcosme de pages minuscules, comme autant de territoires où exercer la puissance d'une graphie territorialisante, la nécessité de les quadriller de traces, d'en relever l'espace et le temps, jusqu'à la compulsivité parfois, traduisant pour notre acteur une cartographie à son échelle, une cadastralisation ou un relevé topographique des rapports économiques, politiques, gestionnaires, familiaux et militaires. Cette présence et cette expérience quotidienne, répétitive, butée mais patiente, se traduit par les signes lisibles de l'écriture d'un homme qui trace des mots, des désirs, des illusions mais aussi des stratégies, des douleurs, une obstination.

"L'approche pragmatique du devenir historique sera donc individuelle (...), c'est en suivant les parcours des personnes, la façon dont elles avancent dans leur chemin vocationnel, les coïncidences de leur cycle de vie avec les événements de la vie privée et publique, professionnelle et familiale, que l'on va le mieux parler

<sup>387</sup> "laisse moi te dire que je me réjouis de savoir que vous aurez une jolie maison. Mais je me désolé en pensant que nous serons éloignées et ne pourrons plus bavarder comme à l'ordinaire " (Pauline à Kate, 1932)

des mouvements historiques. Dans les biographies apparaissent les efforts infructueux et ceux couronnés de succès, le roman des vaincus et celui des vainqueurs, la succession des familles dans des places et leur départ dans d'autres statuts, les mouvements des personnes dans les villes et leur passage de quartier en quartier. Parce qu'on étudie des individualités en mouvement, on résout le problème lancinant du changement social" (Tripiet, 1998, p.20).

Telle est notre expérience anthropologique, traduction de l'expérience d'un jeune homme quittant son village à 18 ans, le transportant du Tonkin au Soudan, en passant par Toulon, Madagascar, La Marne, Clermont Ferrand, le cap de Bonne Espérance, le canal de Suez, en un itinéraire extraordinaire, qui tient tout autant du conte et de la légende que de la mort et du quotidien, puis retrouvant son village, de le ramener avec lui, la quarantaine passée<sup>388</sup>. Ce témoignage interdit de faire de Jean un "grand absent" du village, et ce, pas davantage dans ses périodes de retour entre deux départs, dans ses congés ou permissions, que dans ses séjours coloniaux, ou dans la correspondance (par exemple lors des évocations par l'oncle des travaux de Pratuscheddu ou les batailles électorales contées par Palme). Il semble au contraire que ces exils provisoires illustrent une ubiuité et une simultanéité, une présence dans l'absence qui fait de l'image du labyrinthe une heuristique de la lecture d'un village corse l'un de ses habitants. Car il se peut que Jean ait été au plus près de Sarrola à Pho Trinh, et au plus loin de Sarrola dans la douleur de la mort de sa fille.

L'entreprise ici esquissée de conjuguer une anthropologie de l'acteur et une anthropologie de l'observateur nous semble s'éclairer particulièrement dans la confrontation de notre analyse avec l'entrefilet nécrologique minimaliste du *Nice Matin* (06/02/1951) faisant état de la mort de Jean :

"C'est avec un profond sentiment de tristesse que nous avons appris le décès survenu à Sarrola de notre excellent ami Mr B., ancien maire, capitaine en retraite, âgé de 79 ans. Ses obsèques ont eu lieu avec une affluence considérable de parents et d'amis venus de toute part rendre un suprême et dernier hommage à celui dont la devise fut toujours et sans cesse : honneur, travail, probité. A son épouse incomparable, à sa fille, à tous les siens, nous adressons nos affectueuses condoléances ".

L'utilisation d'un corpus de documents naturels mêlant et distendant expérience individuelle, familiale, villageoise, insulaire, nationale, internationale, nous semble pouvoir réhabiliter la prise en compte des individus en tant qu'acteurs de la dynamique d'une communauté dans laquelle la sensibilité, l'émotion et l'affect, tout comme la composante relationnelle des

rapports sociétaux jouent un rôle essentiel<sup>389</sup>. La prise en compte du point de vue (l'expression de *point de vie* conviendrait mieux à notre sens) de l'acteur apporte un éclairage interne et vécu de cette culture et de cette dynamique, à chaque fois singulier car à chaque fois inscrit dans un *nexus* de déterminismes et de stratégies qui sont le fonctionnement même de cette structure et de cette dynamique. L'acteur est au coeur du système communautaire du village corse, parce que, dans leur interaction, l'ensemble des acteurs en sont à la fois l'énergie et le moteur. Cette richesse interne concerne l'ensemble et le détail de la communauté (hommes, femmes, enfants, pères, mères, maris, amoureux, maire, curé, bergers, propriétaires, étrangers, joueurs, etc.), dont la composition changeante anime le kaléidoscope de la vie quotidienne du village entre 1890 et 1940, 50 ans de vie sarrolaise.

Une telle approche nous semble susceptible de produire une anthropologie *de* l'objet considéré, au double sens de ce gérondif : issue de l'expérience intime de celui qui la vit, et projetée sur celui-ci par un corpus de théories éprouvées dans le champ de l'anthropologie.

L'essentiel restant que si nous devons apprendre ce que nous pouvons, nous n'en devons pas moins veiller à ce que :

"notre connaissance ne ferme pas le cercle, éliminant le vide, au point de nous faire oublier que ce que nous ne savons pas reste sans fin, sans limite ni fond, et que cette connaissance ne doit pas méconnaître l'ignorance qui va de pair avec elle " (Le Guinn, 1994, p.47).

---

<sup>388</sup> " le paysan polonais sera ainsi pisté par Thomas et Znaniecki, de son village à la ville polonaise, aux quartiers polonais de Chicago, reconstruisant alors, quelquefois de façon mythique, les éléments de solidarité qu'il avait connue dans son enfance " (Tripier, 1998, p.21).

<sup>389</sup> Cette approche relativise les conceptions traditionnelles de l'historicité (évolutionniste, unidirectionnelle, unidimensionnelle) en traitant de manière variable la double question de la permanence ou de la discontinuité d'un même acteur à travers les différentes périodes de sa vie, et de son unité ou de son éclatement identitaire au cours d'un même moment.

# **CONCLUSION**

## CONCLUSION

### I. POINT METHODOLOGIQUE

"Entre le document, le regard et l'écoute, il n'y a ni ordre ni hiérarchie, mais la démarche d'un chercheur qui apporte sa contribution. Dans le cadre qu'il construit, il donne à voir des hommes qui s'opposent ou s'unissent, des groupes dont les jeux complexes, dans le temps court ou long, dévoile (les différents niveaux du politique)" (Pourcher, 1997, p.216).

#### 1. Un puzzle qui se joue à deux

Nous avons voulu laisser à ce travail son aspect "réel", reflet du double caractère de son élaboration par les acteurs villageois et par notre analyse d'observateur. Cela impliquait de rendre compte en même temps de deux démarches inverses : celle de l'acteur qui, dans un même mouvement, livre et essaie d'objectiver son vécu en le communiquant (à d'autres acteurs ou à l'observateur) ; celle de l'observateur qui recherche des significations derrière les discours, les échanges et les actions.

Nous n'avons pas souhaité reconstruire, *a posteriori*, une véritable recherche, en ajoutant à notre travail une logique et une cohérence qu'une enquête exploratoire ne peut avoir si elle demeure proche de la situation réelle, de l'action et du mouvement historique où elle se réalise et à laquelle elle se réfère.

La question posée -de l'acteur et du local- ne pouvait susciter d'emblée une réponse adéquate ou vraisemblable qui soit à vérifier, sur le terrain même : au contraire ce sont le matériau, l'historicité des interactions, la recherche même, qui ont permis de produire des hypothèses au fur et à mesure de l'apparition de phénomènes signifiants ou des explications au fil des développements analytiques.

De cet ensemble de documents suscités et non suscités, naît en fin de compte "un tableau qui, sous forme de puzzle, reconstitue une société et un territoire" (Pourcher, 1997, p.216). Avec ceci de particulier que le puzzle, ici, n'est pas l'univers de pièces en désordre attendant en leur boîte un démiurge, mais un jeu à deux partenaires : l'acteur et l'observateur. Ce jeu est moins une réponse possible aux questions du chercheur, réponse qui consisterait à inférer l'existence

d'une relation entre les faits (telle que la présence ou la modification de l'un entraîne et explique la présence ou la modification de l'autre), que la *com-préhension* d'une réponse possible aux questions que se posent les acteurs (et auxquelles ils répondent par leurs actions). Les choix d'options (participation ou détachement, implication ou retrait, engagement ou distanciation) ne sont pas ici des pièces de puzzle équivalentes : le sens d'un discours ou d'une action n'est jamais préexistant, mais pour une large part à venir. Il émerge de la multitude des images, du quadrillage du terrain, des heures passées à échanger les pièces avec les acteurs, à multiplier les points de vue et parfois à ...attendre. Savoir ne pas faire de l'ethnologie c'est encore faire de l'ethnologie. Si le point de vue rend visible d'abord celui qui regarde, alors le travail d'analyse et de récusation (soit le choix de la prochaine pièce à poser) serait cette vigilance qui consiste, dans le regard porté sur le monde, à se déprendre de ce que le discours prédispose à voir dans un champ visuel porteur de sens<sup>390</sup>.

Suivre ou retrouver, à travers des documents naturels, la logique personnelle des acteurs, réclame d'alterner le déroulement chronologique et les stases analytiques, et de décrire simultanément les étapes de cette pratique. Cette question du sens partagé structure le travail mené en ce qu'elle en conditionne pour une très large part la possibilité même, lorsque le travail anthropologique se veut progressif et cumulatif et que cette progressivité dépend de l'acteur<sup>391</sup>. L'acteur accéderait ainsi à un statut majeur dans "l'oeuvre" anthropologique : donnant sens et portée à ce qui est fait dans cette action commune, il en deviendrait véritablement le *co-producteur*. Les positions d'étranger (faite de proximité et de détachement) et de villageois, (de familiarité et d'étranglement), dynamisent dans leur faisceau convergent un système d'écoute en continu, de mise en perspective ou de recoupement des choses, pendant le temps même de leur production, en des rythmes enchevêtrant l'aventure individuelle et l'élaboration collective, pour déboucher sur un récit fondateur et son propre espace de déploiement : co-production des pièces et motifs du puzzle.

Ainsi, en permettant une analyse *in situ* et *in vivo* de situations réelles, *l'enquête à deux protagonistes* révèle son originalité d'approche des conduites humaines : elle est multiforme, ce qui fait qu'à chaque fois c'est une partie plus ou moins grande de la société locale qui est

---

<sup>390</sup> Voir contre le regard serait à peu près d'une exigence semblable à celle d'Heidegger pour qui il importe que la pensée pense contre elle-même -bien qu'elle ne le puisse que rarement.

<sup>391</sup> Il faut reconnaître à la pratique (de l'acteur) "une logique qui n'est pas celle de la logique, pour éviter de lui demander plus de logique qu'elle n'en peut donner et de se condamner ainsi soit à lui extorquer des incohérences inintelligibles ou plutôt incomprises dans leur principe, soit à lui imposer une cohérence forcée" (Bourdieu, 1972, p.220).



mise en scène et se laisse entrevoir, des scènes de la vie quotidienne qui acquièrent une dimension symbolique, dans un mode de fonctionnement par capillarité ou par contiguïté. C'est cette complicité qui nous est apparu comme un analyseur possible des lignes de force qui parcourent et inventent une société locale, livrant, dans la forme de cette progression, une cartographie toujours provisoire. Recueillir des témoignages subjectifs, faire état des interactions ou des recoupements entre ces témoignages, c'est approcher une situation sociale non pas en tant qu'elle permet la vérification d'un modèle a priori, mais, à l'instigation des acteurs du système social, par ce qui en est signifiant, et à l'instigation de l'observateur, par son interprétation. Pour reprendre l'image de l'homme que proposait Deligny, on pourrait considérer que l'anthropologie a trois mains : celles de l'acteur et celle de l'observateur. La variation des points de vue, la mise en lumière de l'inter-subjectivité des acteurs ainsi que de leurs interactions, nous paraissent constituer une stratégie de recherche anthropologique dont il restera à approfondir les ramifications avant d'en proposer une théorisation sous la forme provisoire d'une inter-objectivité de l'ethnologie de l'acteur et de l'observateur.

## **2. L'insularité : une revisite des objets et méthodes de l'anthropologie**

- Objets anthropologiques anciens et nouveaux

Selon nous, il n'est pas d'objet de l'ethnologie qui obéirait à une distinction entre nouveau ou ancien. En effet "l'anthropologie ne se laisse définir ni par ses méthodes ni par ses objets, si l'on entend par là des domaines de la réalité dont l'étude lui reviendrait en propre" (Lenclud, 1986, p.144). S'il semble donc que tout objet puisse être anthropologique -ce que montre à l'envi leur multiplication ces dernières années (cf Bromberger, 1998)- c'est que toute approche peut également être anthropologique, si l'on veut bien considérer que ce n'est pas du côté de ce qu'elle aurait découvert, mais du côté de ce qu'elle cherche (et surtout en quels termes elle le cherche) qu'il faut voir une identité anthropologique. Le patrimoine culturel, la langue, mais également le bâti (rural et urbain), les objets mobiliers (publics ou privés), les croyances, les savoirs, les récits transmis par voie orale, les comportements, les patrimoines de systèmes de gestes et les savoirs faire se transmettant de génération en génération, la création de nouveaux comportements sociaux, etc... sont autant de "sémiophores, objets censés porter des signes et être investis à ce titre de significations dont ils tirent une part importante, sinon l'essentiel de leur valeur" (Laborde, 1997, p.377). Il est par conséquent

illusoire de prétendre réaliser une analyse traditionnelle d'un objet traditionnel *versus* une analyse moderne d'un objet moderne

- Objets multiples et démultipliés

De plus, quelle que soit la spécification de l'objet (traditionnel ou nouveau), l'approche que nous avons mise en place ne pouvait s'étayer ni sur une méthode exotique -au sens strict d'étude d'un village corse à la façon d'un village Dogon ou Zandé, c'est à dire par exportation de catégories exogènes (ce qui aurait fait de la Corse la plus lointaine des îles proches)- ni sur une méthode endotique, laquelle songerait à restituer purement et simplement les dires des acteurs (la plus corse des îles). De surcroît, la recension de la répartition des 216 articles parus pour l'ensemble des régions françaises dans la revue *Ethnologie Française* entre 1971 et 1995 (donné dans *Ethnologie Française*, 1997, p.404), ne fait apparaître que ... 2 articles sur la Corse. Les Dom-Tom en comptant, pour leur part, 7, c'est *de facto* que la Corse deviendrait alors, du fait même des anthropologues, la plus lointaine des îles proches. Enfin, on ne saurait non plus qualifier notre approche d'anthropologie nouvelle constituant la Corse en un objet moderne (en faisant alors la plus proche des îles lointaines). Nous nous sommes plutôt efforcés de montrer tout l'enseignement que l'on peut retirer d'un suivi au plus près des variations même d'un objet par essence multiforme (espace, temps, hier, avant hier, le village, les colonies, la politique) dont les épiphénomènes ne peuvent s'appréhender séparément dans la mesure où toutes leurs facettes participent à la prise en considération de cet objet même. Il ne s'agit donc pas plus d'appliquer une méthode moderne à un objet traditionnel (l'île) car c'est la variété des données et des thèmes suscités par l'île et le village lui même qui exigeait une approche multiforme. C'est alors l'analyse de données plus singulières et plus disparates qu'à l'ordinaire (carnets, correspondances, photographies, rédactions d'enfants...) qui permet un nouvel éclairage de ce qui n'est tradition que pour une pensée moderniste (cf. Lenclud, 1987). Si, par ailleurs, le risque d'emphase sur le local existe, c'est, de même, la multiplicité complémentaire de l'objet pour les acteurs et pour l'observateur qui permet d'entretenir un décentrement, "localise" et "délocalise" à la fois cet objet. D'autant que les variations d'échelles propres à celui-ci le situent au delà des limites théoriques d'une approche stricte en termes de localité ou de globalité<sup>392</sup>.

---

<sup>392</sup>Décentrement méthodologique d'autant plus important que l'on ne saurait considérer la Corse comme un simple décalage de la France dans le temps et/ou dans l'espace, qu'il serait suffisant, voire possible d'appréhender comme "un simple traitement local d'institutions nationales" (Rogers, 1992, p.41).

- Ethnologie corse et ethnologie de la Corse

Fort de "cette remise en question de l'assurance naïve qu'une observation sincère est une observation valide" (Ravis-Giordani, 1997, p.359) et que les modèles "refroidissent" (id) quand on les importe, nous avons tenté de dynamiser le champ épistémique de l'anthropologie de la Corse s'étendant d'une ethnologie de la Corse ("ethnologie de l'observateur") à une ethnologie corse ("ethnologie de l'acteur"). Il convenait dès lors de prendre nos distances avec deux modélisations possibles. Les modèles importés pour réaliser une ethnologie de la Corse apparaissaient en effet -paradoxalement pour une île- exotiques (comme une réciproque au fait que l'île de Corse apparut exotique aux premiers voyageurs). Inversement, une ethnologie corse de la Corse (parce que le fait d'anthropologues natifs), désignant des "dimensions fondamentales du peuple devenu un objet central d'étude" (Bidart, 1997, p.339) revêtait l'aspect d'un *volkskunde* romantique soucieux d'exalter l'esprit ou l'âme d'un peuple. Notre démarche, à la fois participante et distanciée, intérieure et extérieure, locale et globale, s'est ainsi voulue proche du dispositif à géométrie variable qui peut "indéfiniment s'élargir en fonction des dimensions et de la généralité du champ, comme se rétrécir pour filtrer et emprisonner le réel, mais cette fois à la limite inférieure du champ" (Lévi-Strauss, 1987, pp.34-35). Micro-histoire et macro-histoire, vision de près et vision de loin, d'en haut et d'en bas, de contrastes et rapports : c'est précisément la conjonction de ces échelles et niveaux qui, offrant l'image la plus fidèle de la *grammar of the local world* (Lévi-Strauss, 1987, p.121), évite selon nous l'écueil d'une focalisation sur la monographie locale versus l'infini des analogies et des métaphores, sur l'excès de détails versus l'approche généraliste, ou encore sur la sacralisation du discours de l'acteur versus l'affirmation de l'autorité exclusive de l'observateur. Une telle pratique ethnologique s'efforce de prendre connaissance, en les pratiquant, des méthodes propres à la culture qui constitue son objet. Idéalement, la démarche empruntée serait investigation de celle-là même par laquelle l'objet a été construit par les acteurs, dans sa temporalité, son historicité et sa dynamique. Elle pourrait ainsi restituer, sinon l'ensemble, du moins une large part, des *centi pezzi* que constitue un village dans sa multiplicité, par *la navette* entre le petit et le grand, *l'emic* et *l'etic*, la singularité individuelle et la communauté. Bref, une démarche à la fois qualitative et comparative qui ne s'arrête pas au niveau des thèmes d'analyse souvent "encapsulés dans les catégories prédécoupées de notre discipline (les techniques, la parenté, la religion, etc.)" (Bromberger, 1997, p.308), mais privilégie "à travers une multitude de tâtonnements incertains, les objets (...) souvent

construits en prenant prioritairement en compte des injonctions sensibles venues du terrain ou des expériences sociales singulières, plus conformes aux configurations concrètes de la pensée et de l'action" (id.).

On le voit, il est moins question d'accéder à de nouveaux objets que d'utiliser de nouvelles données (essentiellement naturelles) offertes par des objets (nouveaux comme anciens), à de nouvelles méthodes sur des objets nouveaux qu'à la multiplication de méthodes que suscite la nature même des objets (anciens ou nouveaux). Nous avons volontiers qualifiée cette entreprise d'expérimentale dans la mesure où elle n'est ni application d'une méthodologie à valider, à titre d'illustration ou de généralisation d'un problème, sur un terrain nouveau (la Corse), ni tentative de conciliation des oppositions entre "spécialistes du micro, du qualitatif, l'idéalisme, l'herméneutique, l'ethos, l'acteur" et spécialistes "du macro, du quantitatif, du matérialisme, le positivisme, l'étude de la praxis, le système" (Juan, 1995, p.9).

Bien sûr, cette focalisation méthodologique instrumentalisée reste néanmoins incomplète pour dévoiler l'objet étudié (Ravis-Giordani (1997), parle, pour sa part, de "précarité méthodologique"). Mais les questions de méthodes, de nouveauté ou d'ancienneté de l'objet, s'effacent en fait largement devant la reconnaissance des spécificités de l'objet étudié, quel qu'il soit. Reconnaissance qui s'impose comme une étape à l'indispensable plasticité des méthodologies et des approches destinées à rendre compte de la généralité comme de la singularité de l'objet. La démultiplication des points de vue et des pratiques ethnologiques apparaît, au total, comme un indispensable gage de fidélité aux faits et gestes des acteurs. Qui plus est, nous pouvons ainsi approcher le village tantôt par la correspondance d'un individu singulier avec sa famille, tantôt par les répercussions de son implication dans la politique ou la saisonnalité des travaux agricoles sur sa vie quotidienne, tantôt dans la perspective d'un mariage, voire l'existence d'une véritable "famille-village" (Sagnes, 1995, p.137).

## II. LE LOCAL ET L'ACTEUR

"L'expérience, en anthropologie, c'est notre insertion de sujets sociaux dans un tout où est déjà faite la synthèse que notre intelligence cherche laborieusement. Il y a là une seconde voie vers l'universel : non plus l'universel de surplomb d'une méthode strictement objective, mais comme un universel latéral dont nous faisons l'acquisition par l'expérience ethnologique, incessante mise à l'épreuve de soi par l'autre et de l'autre par soi" (Merleau-Ponty, 1965, p.157).

La question importante devient alors celle que pose le village même, transformant le "qu'est-ce qu'un village pour un observateur ?" en "qu'est-ce qu'un village pour un villageois?" Les archives communales, par exemple, ne sauraient à elles seules, nous fournir une histoire du village, car l'histoire est mémorisée, interprétée, revue, partiellement et partialement, recomposée sélectivement et sélectivement oubliée par les villageois, faisant des lieux de (re) production de la communauté des lieux de mémoire et d'imaginaire. Ce décalage observable entre l'histoire des archives et celle appropriée par les natifs, peut être comblé de diverses façons: un positiviste plaiderait pour la factualité objective des archives, et armerait donc ses statistiques ; un phénoménologue valoriserait la vérité d'une mémoire sélective de la factualité, et armerait *kairos* et *epoché*. Et l'on pourrait également utiliser ce décalage pour montrer qu'il est anthropologiquement significatif de la constitution d'une identité.

Or, si l'on n'a aucun mal à accepter l'idée qu'une communauté est un ensemble de faits et de représentations, il faut aussi considérer que c'est l'enchevêtrement de ses lieux de mémoire, des géographies légendaires et réelles, des routes difficiles cent fois mal refaites, d'un sentiment d'autochtonie (d'esprit de clocher et du lieu), mais aussi d'universel, qui, sans cesse recomposé différemment, en fait un lieu de vie. Et l'anthropologie se doit alors de dire ce "quelque chose"

"Etre d'ici, du pays, c'est découper à l'infini la carte des identités pour ne garder en fin de course que les frontières des villages. Dans ce petit cadre là, et là seulement, on se sent et se dit chez soi" (Pourcher, 1994, p.130).

### **1. Le local : enchevêtrement et interstices.**

Pour tenter cela, nous avons dû nous glisser dans les interstices entre l'histoire quantitative et l'histoire des mentalités, jusqu'aux frontières de l'histoire culturelle et de la *microstoria*. Faisant fi des "particularités discrétionnaires" (Clapier-Valladon, 1987, p.790) des disciplines, nous avons pris le risque de fréquenter les abords de la psychologie sociale et de la littérature<sup>393</sup>, notre recherche oscillant ainsi entre une totalisation toujours possible, sur un mode fictionnel ou scientifique, entre la monographie considérée comme l'unité paradigmatique de l'enquête ethnologique, et une anthropologie du fragment et du détail.

Nous avons trouvé, au sein même de la communauté étudiée, de quoi nourrir une vision toute en points fixes et variations : points fixes du monde, de l'île, du village et de la famille, mis en avant par les habitants ou visibles dans des actions collectives d'un type ou d'un autre; mais, dans le même temps, variations de focales, de niveaux, de statut au gré des besoins. Ainsi, et par bien des points :

\* la Corse est-elle une île comme une autre, si l'on se rapporte par exemple, à l'investissement spécifiquement îlien d'un espace nouveau. Mais, dans le même temps, les spécificités culturelles, sociales, familiales, et même individuelles, donnent à cet investissement une tonalité et une couleur des plus originales. L'ethnologue, désireux de travailler sur la problématique des îles, y appliquerait à la fois toutes les connaissances antérieurement acquises sur ces territoires, et une ou des méthodologies "éprouvées". Son analyse du terrain, justement parce que pratiquée du dehors, laisserait hors du champ des investigations tout un pan de la spécificité culturelle du lieu même qu'il étudie, en l'occurrence pour nous, paradoxalement, les paramètres communs à la Corse et à la France, ce qui reviendrait à oublier de traiter l'île comme un fragment comme un autre du continent : un lieu "comme un autre", dans le sens où il en partage certains aspects. L'ethnologue exclusivement observateur exotiserait la Corse.

\* Sarrola est un village comme il en existe dans toute la France et au delà, par conséquent il ne révèle rien que de très banal dans les querelles de voisinage, dans les actions communes (festives ou constructives), dans les rencontres ritualisées (mariages, baptêmes, enterrements, honneurs à fêter, etc.) ou les travaux agricoles en commun. Cependant les codes, les "conventions", les non dits, la pratique du secret intra ou interfamilial (voire villageois), le jeu alternatif des rapprochements/distanciations interpersonnels et interfamiliaux, l'aspect particulier des gestions et cessions patrimoniales, la place et le statut de chacun, n'en font pas un village comme les autres, mais au moins et minimalement un village corse, avant d'être le village d'une vallée donnée puis un village unique en soi. L'étude traditionnelle des structures villageoises, de type monographique, observation du dehors centrée sur "le bon objet" de l'anthropologie, nous paraît devoir échouer à montrer un certain nombre de particularismes locaux, îliens si l'on veut, dans le même temps que ses catégories

---

<sup>393</sup>Mais Lévi-Strauss ne délimite-t-il pas la discipline ethnologique elle même "comme une science dont l'objet se constitue de ce qui tombe de la table des chercheurs dans les autres sciences de l'homme, des restes, en somme" (cité par Caisson, 1995, p.116).

nosographiques ne lui permettront guère de dépasser le cadre même de ce village, perdant par là toute la profondeur du lien intervillages dans une *pieve* ou une vallée, ainsi que l'ambivalence des rapports avec l'espace continental.

\* La famille étudiée (et aussi bien la correspondance entre ses membres) fait montre d'un comportement somme toute répandu à l'époque, qui consistait à maintenir le contact avec les membres exilés. Du moins était-ce pratique courante dans la société corse de l'époque où l'entraide permettait aux illettrés eux-mêmes de donner et recevoir des nouvelles. Mais cette famille (et la correspondance) nous donne à voir, outre les liens particuliers entre ses membres (ce que toute correspondance permet bien sûr d'obtenir), leur gestion et leur fonctionnement à un niveau plus communautaire, et nous apprend autant sur les individus que sur les particularités d'un village corse de l'époque. Une approche ethnologique classique, plus attachée aux généalogies et systèmes de parenté ou aux procédures de succession et de transmission du patrimoine voire encore aux rôles et statuts des hommes et des femmes dans la famille et dans la communauté, aurait de quoi s'étonner de certains faits pour le moins inexplicables (par exemple, les tentatives de codification des modalités de succession dans différentes familles du village nous ont nous même portés à douter de l'idée de loi établie en la matière), se heurterait à la pratique du secret et, partant, resterait incomplète : d'abord de ne pouvoir reconstituer des lois ou simplement des règles de fonctionnement à un micro niveau, ensuite de ne pouvoir passer de ce constat à un niveau plus large, celui du village, de l'île, du continent ; enfin, elle buterait sur les blancs introduits par la pratique intensive de l'exil à l'époque que nous considérons ici.

\* Notre acteur principal, enfin, n'est qu'un acteur comme un autre (à son niveau, bien sûr) de la colonisation, un numéro matricule de l'armée française. Pourtant, il s'organise, il agit, il gère, il fait des choix, qui portent indéniablement la marque de son lieu d'origine, des complexités et pesanteurs locales et familiales. Les approches sindividualisantes traditionnelles de l'ethnologie (récit de vie ou autobiographie par exemple) apparaissent inopérantes appliquées à notre cas. D'une part, l'acteur ne dit en effet pas tout de lui (et cela est d'autant plus manifeste en Corse), d'autre part, en rester à ce niveau d'approche oblitère tout ce qui fait l'acteur dans sa communauté : le regard, le discours des autres, les relations avec ceux-ci, le positionnement et le statut même de l'acteur dans cette communauté. S'y trouveraient emmêlés en un pelote inextricable le guerrier, le gestionnaire de patrimoine (etc.),

juxtaposition de personnages sans relation avec ses racines. En outre, cela serait risquer au plus près le stigmate de psychologisme, ce dont nous n'avons bien évidemment pas pu (ou voulu) nous dégager en totalité dans ce travail.

## 2. Le local : une ethnologie entre fragments et cosmos

Il est vrai que, même à collationner ou superposer toutes les archives de la commune où qu'elles soient, tous les événements et les vies quotidiennes, l'officiel, l'informel et le caché, on n'arriverait au mieux qu'à un squelette, certainement pas à ce "quelque chose" qui fait et est Sarrola Carcopino. Par ailleurs, monographie, polygraphie voire polyphonie (Clifford, 1996), là n'est pas la question car l'essentiel est ailleurs : la documentation naturelle abonde en ces détails et fragments dont Malinowski (1963), par exemple, faisait son ordinaire. Les carnets personnels et notes d'agenda, la correspondance et les rédactions scolaires, les frais de construction d'une maison et ceux d'une cérémonie funèbre, la préparation et la tenue d'un discours d'inauguration, les échos et traductions d'un fait d'arme en 1894 au Tonkin, les transpositions enfantines à partir de concrétions minérales, les réalisations communes (édification d'un clocher en 1900-1903, l'étalement sur près d'un siècle de la réalisation d'une traverse) sont des fragments qui travaillent entre eux et s'entremêlent indissolublement. Ils révèlent, par leur inter-résonance, un sens autrement dissimulé, que seules l'appartenance à un lieu ou la patiente traduction de l'ethnologue peut restituer.

Gage indispensable de fidélité aux faits (mais peut-être moins aux préceptes anthropologiques classiques) parce que reconnaissance de la plasticité et du chatoiement de l'objet, la démultiplication des niveaux d'approche, des focales et des échelles d'analyse, permet d'en mettre en évidence aussi bien les éléments communs que les singularités. Ainsi peut-on appréhender un village au tournant du siècle, tant au niveau des contraintes globales et locales, qui modèlent les phénomènes qui s'y produisent, qu'au niveau des particularités qui le définissent à un moment de la conjonction de son histoire et d'un ensemble d'histoires individuelles. De loin, de biais, de près; des colonies, d'un rapport militaire, de l'échec d'une vendange; du *small is beautiful* (d'un petit terrain dont on pourrait tenir une vue synoptique<sup>394</sup>), à une délocalisation ultra marine où se mêlent le déplacement du regard et le

---

<sup>394</sup>"qui reposait sur une sorte d'harmonie quasi providentielle entre les échelles d'appréhension ethnographique des faits et d'insertion collective des individus" (Bromberger, 1997, p.194).



bouleversement des rituels vers d'autres obligations : cette ethnologie multiscalaire et multiscopique contribue à "dépasser" la délimitation théorique d'objets singuliers (village et communauté, ancien et nouveau, simple et complexe), et à rendre compte de l'enchevêtrement des appartenances et des déterminations au coeur du fonctionnement social d'un village corse aux alentours de 1900. Et ce tant par la manière dont la culture locale est influencée par une vision à distance, que par celle dont la culture locale est susceptible de fournir "la cage flexible et invisible" dans laquelle l'individu, même exilé aux colonies, peut cependant "exercer sa propre liberté conditionnelle" (Ginzburg, 1980, p.16).

Les liens entre ces fragments de vies sociale et individuelle constituent ces fragments en cosmos. Il ne s'agit pas de s'en remettre au paradigme (non-explicatif de se vouloir pan-explicatif) d'un "tout est dans tout et réciproquement", lequel ferait de chaque détail un fait social total. Pas plus d'ailleurs qu'il ne s'agit d'élever à la dignité de la signifiante scientifique tel fait plutôt qu'un autre. Si ce qui guette en ces entours où chaque signe et trace fait sens pour le pisteur, c'est bien "le miroir aux métaphores" (Ravis-Giordani, 1997), l'intérêt d'une métaphore ne fut pas tant pour nous de servir de principe d'exclusion ou d'inclusion arbitraire, que de permettre de dégager la spécificité des faits qu'on y rapporte, en isolant des séries ou des paquets de différences singulières. Ainsi l'encadrement, l'accrochage et la conservation au mur d'un salon familial du Diplôme d'Honneur de l'Ordre des Chevaliers des Dragons de l'Annam (gagné dans des faits d'armes en Indochine) donne-t-il à "lire" une certaine organisation historique de la communauté sarrolaise, ainsi que de la dynamique de ses représentations, sur près d'un siècle. Analogies et métaphores (hologramme, tore, chréode ou labyrinthe) ne sont heuristiques que s'ils permettent de penser, dans leurs propriétés différentielles, des pratiques historiques passées ou contemporaines<sup>395</sup>. D'ailleurs, lorsqu'il se demande si l'on peut "connaître le détail sans connaître la totalité", Caisson (1995, p.124) retourne, en guise de réponse, la question complémentaire : "comment accéder au tout si on ne passe pas par les éléments ?" (id.). Il s'agissait donc bien plutôt de relever, sur le terrain, comme on le dit d'une carte, ces réseaux, axes, mailles, qui tissent autant d'ouvertures et de fermetures, de bifurcations et de niveaux, de métaphores susceptibles d'en rendre compte.

---

<sup>395</sup> Sinon, les interprétations risquent fort de désigner moins l'existence d'une réalité sociale irréductible que l'importance des méthodes d'analyse sur la catégorisation de cette réalité.

"Si un clou chante chinois comme un poème de la dynastie des Tang, on ne voit pas pourquoi on n'essayerait pas de traduire son chant. Ici se présente un obstacle : entre sentir qu'un objet parle chinois et répéter ce qu'il raconte, il y a toute l'ethnologie, non pas seulement passée et présente, mais encore celle qui a encore un bon morceau de chemin à parcourir" (Leroi-Gourhan, 1982, in Caisson, 1995, p.116).

Si une correspondance, un carnet, une décoration, un geste, "parlent" corse, on ne voit pas pourquoi on n'essayerait pas de les traduire à l'intention de cette autre communauté, celle des anthropologues, même (et surtout?) si entre sentir qu'une correspondance (un carnet, une décoration, un geste...) "parlent" corse et répéter ce qu'ils racontent, il y a toute l'ethnologie. On comprendra mieux ainsi les chemins parcourus et encore à parcourir pour constituer un objet à partir d'une anthropologie de la confrontation des fragments et des topiques dans "une nébuleuse à géométrie variable (offrant) le support à une multitude de cheminements et de trajectoires possibles" (Bromberger, 1997, p.306). Aussi bien cette nébuleuse est une autre métaphore du monde si "en ethnologie comme dans la pensée mythique c'est le détail concret qui souvent permet d'approcher la solution des grands problèmes et d'accéder à une image du monde (...) qu'esquisse et refait sans cesse une culture avec quelque chose qui ressemble à des brins de laine, des clous rouillés, des vis sans écrou, des peignes cassés et des canettes de bière vides, et qui aboutit finalement à des concepts" (Caisson, 1995, pp.117 et 114).

### 3. Les tout partiels hologrammiques

Nous pensons l'avoir quelque peu montré, la (les) façon(s) dont les sujets locaux sont acteurs de leur vie quotidienne, et la production quotidienne de ces sujets locaux, aux différents niveaux de leurs interactions sociales dévoile(nt) la culture qui les porte et qu'ils portent, et ce par tout un réseau de correspondances, d'échos, consonances ou dissonances, que chaque fait social entretient avec l'ensemble des autres. Ceci est possible si l'on "circule entre des perspectives globales et locales en recontextualisant son sujet en permanence" (Clifford, 1996, p.17). Connaître un objet local, c'est considérer prioritairement ce que les acteurs savent et disent de la réalité de leur vie quotidienne, puisque c'est justement cette connaissance (commune) et sa (re)construction quotidienne qui constituent le tissu sémantique sans lequel aucune société ne peut exister. Mais nous pensons également avoir mis en évidence que ce terrain, tel que les acteurs le vivent, est composé de points de vue variables, de grossissements, détails ou nuages de points, paliers quotidiens, variant du supra ordinaire à

l'infra ordinaire, dont l'écrit, le parler, les micro-rituels, la fiction ou la gestion patrimoniale sont autant de fragments. La recherche d'une unité minimale observable oblige alors l'ethnologue à multiplier les points de vue, à "replacer la méthode dans une réflexion épistémologique permanente" (Barreyre, 1993, p.390-391) qui exige que l'on saisisse l'objet par tous les bouts possibles ou par tous ceux qu'il voudra bien nous présenter, sans trier ou hiérarchiser aucun d'eux, de faire "craquer" un terrain où éléments structuraux et données plus banales et labiles se mêlent et se confondent à l'envi. Ceci permettra de distinguer "les niveaux d'analyse qui ne correspondent pas toujours avec les champs traditionnels du social, du politique, de l'économique, du culturel, etc." (id., p.389).

Le mythe ou le légendaire, par exemple, sont enfouis dans le quotidien même : dans la déclamation de la bataille de Varmorèse comme dans "le vécu immédiat de l'environnement, cette vigilance ou cette intelligence écologique de l'instant" (Urbain, 1992, p.148) qui constitue l'évident et le commun. Le concept de culture s'accommode d'une diversité de ces pratiques internes ayant trait à la langue, la terre, le sang, la religion, l'autre, une manière d'être et d'être différent. La culture en effet est le mythe de celui qu'elle possède : sa relation avec les esprits individuels apparaît ainsi comme *hologrammique* ("la culture est dans les esprits individuels, lesquels esprits individuels sont dans la culture" (Morin, 1991, p.21)) et *réursive* ("les individus ne peuvent former et développer leur connaissance qu'au sein d'une culture, laquelle ne prend vie qu'à partir des inter-rétroactions cognitives entre individus" (id.)).

#### 4. Indexicalité et insularité

Une des composantes essentielles de notre analyse est l'accent mis sur l'indexicalité de l'objet -l'acteur local, du plus singulier au plus communautaire, et les rapports internes à cet objet-sujet- avec d'inévitables conséquences concernant également les rapports de l'ethnologue à cet objet. Les formes du microcosme et du macrocosme, de la segmentarité et du labyrinthe, se retrouvent dans le social insulaire dans tous ses états : communautaire, interindividuel, singulier, symbolique ou cosmique comme infra ordinaire. L'image de l'hologramme y apparaît sans doute efficiente et heuristique<sup>396</sup>, mais "penser de façon

---

<sup>396</sup>Il est vrai que l'anthropologie construit des tout culturels, des tout anthropologiques. Chaque terrain n'est-il pas un microcosme de l'anthropologie et un macrocosme de sa valeur d'exemplarité; exemplaire d'un certain rapport de l'homme au monde en même temps qu'exemplaire du rapport de l'homme à son monde ?

hologrammique" (Barreyre, 1993, p.389)<sup>397</sup> se rapprocherait plutôt de ce que Gurvitch disait d'une analyse bien faite : on doit y "retrouver la macro sociologie par la micro sociologie et réciproquement" (cité par Juan, 1995, p.144).

A côté de moments et d'espaces privilégiés (crises, événements politiques ou familiaux, objets esthétiques...), le local se construit quotidiennement dans les moments de mise en représentation collective comme dans des moments individuels intimes. Les élections de 1929, avec leur cortège de manoeuvres, participent ainsi de la construction du local tout autant que les rêves d'une soeur ou la fiction littéraire de *Flaminia*. La *métaphore ethno-anthropologique* représente la construction ou la nomination d'un monde existant, à la condition toutefois que ce type de métaphore produise et reproduise la compréhension d'acteurs d'un monde alternatif jusqu'à l'indexicalité. Le terrain devient alors ce lieu particulier, ce condensateur par où l'indexicalité peut se donner à comprendre : la métaphore indigène est monstration du monde, la métaphore savante dé-monstration du monde; les deux sont à mettre en relation :

"Dans la science sociale interprétative, la validité du compte rendu du chercheur n'est pas testée à l'aune du corpus du savoir scientifique. Elle est testée à l'aune de l'expérience quotidienne de la communauté des gens" (Sanjek, 1993, p.400).

Ni rapport technique neutre -l'extériorité à l'objet comme porteuse en soi d'objectivité- ni rapport de fusion sympathique avec l'objet -l'intériorité à l'objet comme porteuse en soi d'authenticité-, la connaissance ethno-anthropologique doit être un travail de médiation relativement à la distance et à la différence. Notre terrain serait alors, à ce titre, un "lieu d'écho", dans lequel, à la question globale : "en quoi Sarrola concerne-t-il l'anthropologie ?" répondrait la question locale : "en quoi l'anthropologie concerne-t-elle Sarrola ?". La recontextualisation de l'approche locale-actorale nous semble ainsi susceptible de permettre de trancher le dilemme entre les tribulations de l'ethnologue de Pérec, devant qui s'enfuyaient toujours plus profondément dans les forêts les sociétés qu'il prétendait étudier, et celles de l'ethnologue dont parle Millpotts, qui n'arrivait plus à quitter la tribu qu'il venait d'étudier.

Dans la construction de l'interaction du sens entre l'indexicalité d'un groupe et le discours scientifique, le local de l'insularité apparaît ainsi moins comme un simple moment du global

---

<sup>397</sup>Barreyre (1992) illustre cette méthode par une étude sur les "loubards" qui montre comment la structure des interactions au sein d'une bande renvoie aussi bien à la vie des familles du quartier, aux jeunes de la rue, aux formes d'agrégation en zones sensibles qu'à la place des jeunes dans la Cité, au phénomène d'exclusion des espaces et des populations, ou au mode de gestion de ces territoires.

ou du structural, que comme producteur/produit de ses fragments, délivrant autant de "tout partiels" (Dumont, 1951) hologrammiques<sup>398</sup>. Le local, loin d'être un simple cadre, est alors plutôt un processus immanent aux pratiques dont il fait partie. Il ne convient donc pas de le penser en termes de structure statique mais plutôt de l'aborder comme la production dialectique de son/ses contextes par les acteurs, et des acteurs par son/ses contextes. L'enchevêtrement, la plasticité des appartenances et des déterminations constitue ainsi la pluralité des mondes (Boltanski et Thévenot, 1991; Affergan, 1998) nécessaires à sa compréhension. Construire l'objet-village Sarrola comme produit actoral local, reviendrait à découvrir dans le langage des acteurs ou sous le regard d'un observateur, des faits sociaux, en tant qu'actions, liés par un système de relations propres au local. Mais alors, si le local est la construction de son propre contexte - dans et par les interactions des acteurs - ne doit-il pas aussi construire son propre modèle de (re)construction de cette construction ? Et dès lors le local de l'insularité ne fait-il pas sens vers l'insularité du local ?

### III. CONTRIBUTION A UNE ANTHROPOLOGIE HISTORIQUE DE LA CORSE

#### 1. Quel bon objet local ?

S'agissant (entre autres choses) dans notre recherche d'un individu ayant mené une carrière militaire puis étant devenu un notable local, il était intéressant de s'attacher à la transition quasi invisible entre ses différents mondes d'appartenance (public, privé, politique, familial, corse/non corse) et de rapprocher entre elles ses multiples activités de manière à y voir, sur différents tableaux, "jouer" sa culture, et se recomposer, du plus indexical au plus public, le village mental qui l'habite (et qu'il habite). Du coup, on voit comment et en quel sens (à travers la gestion municipale par exemple), il n'y a pas de "bon" objet local, d'espace clos dont l'observation, si fine fut-elle, suffirait à engendrer la connaissance, mais que l'analyse doit passer par la prise en compte d'un réseau qui excède le local, y compris dans la personnalité singulière qui le représente.

---

<sup>398</sup> "Le tout est d'une certaine façon inclus, engrammé, dans la partie, qui est incluse dans le tout. L'organisation complexe du tout nécessite l'inscription (engramme) du tout (hologramme) en chacune de ses parties pourtant singulières (...). Les parties ont chacune leurs singularités, mais ne sont pas pour autant de purs éléments ou fragments de tout, elles sont en même temps des micro-touts virtuels" (Morin, 1991, pp.101-102).

"Si l'on admet que le pouvoir local ne s'identifie pas nécessairement à un pouvoir localisé, mais qu'il est lui même producteur et manipulateur de territorialité, on conçoit que la microanalyse du village ou du quartier (...) ne présente pas toutes les garanties scientifiques" (Abélès, 1986, p.198)

Le discours d'inauguration du monument aux morts du village (1929) en est une illustration, du fait de ses implications guerrières, nationales, internationales, locales, familiales; du fait de sa concentration de pratiques théâtrales, festives, notabiliaires ou religieuses; du fait enfin de sa jonction des morts et des vivants, des sacrifiés et des survivants, de sa continuité entre les ancêtres et les enfants. "L'un des aspects de l'histoire devenu capital pour les faits anthropologiques a été "l'ethnohistoire" au sens du récit qu'un peuple donné fait lui même de son passé" , écrit Goody (1997, p.288). En tenant compte du récit que les acteurs font eux mêmes et pour d'autres acteurs de leur(s) présent(s), on peut, en effet, contribuer à une anthropologie historique de la Corse. Il n'est pas de la moindre importance que l'on approche ainsi cette historicité des sociétés que Ravis-Giordani (1997) entend comme à la fois le "sentiment partagé par tous les membres d'une société donnée que leur société a une histoire (et) le fait qu'elle est historique" (1997, p.362) -et ceci aussi bien à l'échelle de vies humaines singulières, à hauteur d'hommes et de femmes, par quoi, en portant son regard alternativement au plus loin et au plus près, l'anthropologie prend en compte la communauté et l'individu, le général que le singulier,.

## 2. Une "ethnologie du présent historique"

"Je ne crois pas à l'histoire totale, à la grande synthèse, je suis plutôt comme L. Fèvre, qui comparait les monographies à des coupes géologiques. Je m'intéresse plus à la verticalité, aux profondeurs. Ce qu'il faut, c'est trouver des objets d'étude qui soient des voies d'accès. Ca peut être une pratique sociale, quelque chose d'affectif" (Corbin, interview de 1997, p.21).

L'éloignement des colonies, la vie de soldat sous d'autres latitudes, les avaries viticoles de l'oncle curé, la description par le soldat de "son" poste-village et de ses activités agricoles (Madagascar), l'explication des élections municipales à Sarrola (1900) par Palme, le débat intra-familial touchant à l'abandon de la voilette au profit du chapeau pour les célébrations festives, sont autant de " pistes, signes et traces, racines d'un paradigme de l'indice", mis en avant par Ginsburg (1980) et, pour nous, autant d'hologrammes ou de boucles de labyrinthes, pièces enchevêtrées de cet objet multiforme qu'est Sarrola Carcopino. La proximité est forte

(mais le travail plus aisé) avec l'exercice de style que représente, chez Corbin (1998), la reconstitution d'une période d'histoire à l'aide de données concernant un seul individu, analphabète, né en 1798 et mort en 1876 :

"Je n'ai trouvé qu'une croix de lui, sur une pétition, et encore n'est-elle peut être pas de sa main. Je vais inviter le lecteur à imaginer. Je suis allé dans sa ferme, j'ai regardé le paysage et les arbres de l'époque. J'ai essayé d'imaginer ce qu'il a vu toute sa vie, comment était le chemin qui descendait jusqu'au bourg. Je sais qu'il a été ami avec le boulanger; qu'il travaillait le bois dans la forêt; combien il gagnait; à quelle heure il se levait; que ses cousins se sont fait pincer à ramasser du bois mort et son père à faire paître le cheval - dont je connais la couleur - dans la forêt. Il a vu deux fois les prussiens envahir le village; il n'a pas fréquenté l'école, qui existait pourtant... ça frôle l'ennui, mais c'est une résurrection" (Corbin, 1997, p.21).

Ni le propos de Corbin ni le nôtre, ne sont de produire un quelconque "effet de réel" mais de montrer, comme Ginsburg à l'égard de l'historien, que l'anthropologue est un "chasseur à la recherche de traces". Celles des archives certes, mais "on ne peut (les) croire à la lettre sous prétexte de leur grand âge ou parce qu'elles sont une trace écrite, presque matérielle, de ce qu'elles prétendent dire. Il faut reconstituer le système qui guide la plume de celui qui écrit" (Corbin, 1997, p.21).

On n'apprendra pas en effet à l'historien qu'"on a dit beaucoup de bêtises sur les paysans en ne tenant compte que des discours des préfets et des procureurs sur eux" (Corbin, 1997, p.21), et nos données historiques sont éloquentes pour ce qui regarde les discours officiels et/ou exogènes à propos de la Corse. Pas plus n'apprendra-t-on à l'anthropologue que l'on n'enfile pas si facilement la peau des gens que l'on étudie.

"Il est assez bien connu qu'on ne saurait jamais se mettre derrière les yeux d'un autre homme. Pour découvrir ce qu'il voit il faut qu'il le dise ou bien l'écrive. Il convient donc de le lui demander et d'interpréter sa réponse, qui est elle-même une interprétation puisque les mots qui disent les choses vues sont d'une autre texture que les images visuelles" (Lenclud, 1997, p.7).

Sur ce plan nous avons un avantage, celui de disposer de documents naturels, produits en dehors de toute sollicitation scientifique : la famille B. en effet écrivait : le fils aîné et l'oncle curé, mais aussi les deux soeurs, les cousins, les beaux frères, etc.. Restait à notre charge leur interprétation. Or, si aucun récit n'est porteur, en soi, de sa propre véracité et de sa propre erreur, les résonances entre eux de ces documents naturels, et le réseau planétaire tissé par la

correspondance, les photos et cartes postales, les journaux, archives, cadastres, les actes et l'état civil, apparaissent très vite comme une sorte de *rhizome* "fait de telle façon que toute route y peut être en connexion avec toute autre. Il n'a pas de centre. Pas de périphérie, pas d'issue, car il est potentiellement infini" (Eco, 1986, cité par Caisson, 1995, p.123). En effet, il nous est apparu, à maintes reprises, que saisir un fait par l'un quelconque de ses bouts (lettre ou réponse à cette lettre, commentaire dans l'après coup, document quasi-officiel, etc.) donnait, dans le même temps, accès à de nombreuses ramifications ou visions de celui-ci. Procédant de la sorte, c'est-à-dire nous laissant souvent guider par les fragments et ramifications d'un même fait, tout en essayant de conserver un certain souci du sens (et du sens pour la société étudiée), notre approche ethnologique s'est trouvée renvoyée au problème même du cercle herméneutique tel que l'expose Clapier-Valladon (1986, p.95) :

"Le petit cercle herméneutique désigne le rapport circulaire entre le singulier et le général, entre la partie et le tout. Chaque chose singulière ne peut être comprise que par rapport à un ensemble dont elle est un élément et inversement, chaque chose totale ne peut être comprise qu'à travers des éléments singuliers dans lesquels elle se manifeste".

Ce petit cercle -que l'introduction de la composante temporelle élargit à l'histoire- nous met cependant sur la voie d'une anthropologie de la quotidienneté susceptible non seulement de comprendre le quotidien mais aussi de "comprendre" la compréhension des acteurs au lieu de leur prêter ses propres interprétations. Ce qui revient bien pour l'ethnologue moins à "installer son observatoire au coeur de la société qu'à installer la société au coeur de son observation, c'est-à-dire à donner aux actes, aux paroles des acteurs sociaux qu'il étudie, l'initiative de ses observations et de ses raisonnements" (Ravis-Giordani, 1997, pp.363-364).

Ainsi, chaque fragment de notre corpus, par ses liaisons, son réseau et sa texture donne à voir "la minute qui passe" en différentes époques (1870, 1894, 1929...) et en différents espaces (la commune et le village même, le Tonkin de 1895, mais encore le micro cadastre d'une propriété - Pratusceddu - ou d'une source - le Piobbu -), les hiérarchies enchevêtrées de toutes ces déterminations constituant le village même -et le grand cercle herméneutique. Nous avons vu à l'oeuvre cette dynamique dans des figures aussi diverses que celle de la délimitation de la commune (1843), la participation à l'expansion coloniale (1890-1905), les comportements enfantins. Nous avons vu, sur des cas précis, que la dévolution des biens et la succession concernant la propriété sont moins régis par un mode de transmission que par le nécessaire maintien des biens dans la famille et pour sa descendance. Par contre, ce qui serait bien



transmis à tous les descendants, ce sont "les parents, les alliances privilégiées, les ennemis et les amis, les protecteurs et les protégés, un statut au sein de la communauté, ainsi qu'une réputation et une image de soi" (Cesetti, 1997, p.398). Avec, de plus, pour nous, cette nécessité impérative et constante d'ancrer à chaque fois cette logique dans l'histoire particulière d'une famille et d'un village.

En outre, nous avons vu le rôle principal que tenait "la mémoire familiale dans l'affirmation d'une identité sociale" (Sagnes, 1995, p.131), et ce, tant au niveau oral qu'écrit. Nous avons également vu le rôle et le statut particulier que confèrent une certaine notabilité; la valeur d'exemplarité de la localisation et de l'importance du jeu et du pouvoir politique. La production du pouvoir local et de ses représentants "constitue un élément fondamental, en quelque sorte un point de départ pour comprendre l'action politique" (Abélès, 1986, p.199). Aussi, la démarche de l'anthropologie ne saurait-elle se satisfaire de "réinscrire les acteurs du jeu politico-administratif dans un réseau relationnel préexistant et dont on peut penser qu'il conditionne pour une part leur insertion dans le jeu et leur représentation des enjeux" (Abélès, id.)

Sur le plan de l'imaginaire et du symbolique, nous avons emboîté le pas à d'autres. En effet, l'imaginaire villageois et la prégnance symbolique des formes d'appréhension du terroir (verticalité, horizontalité) nous ont conduit à tenir compte de la "dimension mythique qui fonde "l'invention" d'un lieu, explique son origine, sa forme et le sens de son nom" (Desideri, 1997, p.10). Mais, au delà d'une approche toponymique, à la fois historique, spatiale et symbolique, nous avons observé comment "le dépliage et le déploiement de la dimension spatialisante exige l'intervention d'opérateurs d'ouverture de ce monde au monde "autre", de l'ici vers l'ailleurs, de l'identique au différent ou à l'étranger" (Desideri, id.). Et ce, aussi bien dans le terroir même de la commune que par l'étirement de son cadastre jusqu'à ce qu'il acquière une fonction de modèle aux confins du monde. Certains carnets de Jean nous font, en effet, passer de la microtoponymie familiale et du répertoire des faits quotidiens intra ou inter-familiaux (proches des événements ou relations de voisinage relevés par Jolas et Pinton (1997) ou du carnet de chasse commenté par Poncin (1996)) au secret des cabinets ministériels; du détail du monde naturel et quotidien aux questions de gestion du patrimoine, privé ou communal; du familial à l'histoire également. Le tout obligeant à cette démarche plurielle, cette navette entre le "petit" et le "grand", l'enchevêtrement des appartenances et des identifications, ces "variations de focale" et "recherche de bon réglage" auxquelles

Bromberger (1997, p.307) fait allusion. L'analyse de la documentation naturelle, outre qu'elle recoupe des questions ayant trait à l'alliance, la culture de la vigne, la gestion du patrimoine, la politique locale ou nationale, la météorologie, l'infra-ordinaire et le supra-national, rejoint et recoupe également l'information journalistique de l'époque, la "réclame" devenant publicité, la vision du monde transmise par les cartes postales et la photographie, le passé, le présent et l'avenir projeté du village, laissant toute leur place à des branchements de certains des éléments du complexe sur certains réseaux, leur rattachement à d'autres mailles, selon d'autres axes, l'apparition de fermetures ou d'ouvertures à d'autres dimensions. Les cercles d'appartenance, relevés par Aghulon et Cuisenier (1997), de la ville, du pays, de la région, de la nation, de l'Europe, ne sont d'ailleurs pas sans redoubler, tendre ou étirer encore davantage ces cercles déjà mis en évidence dans l'espace même des communes corses par Géronimi (1983). Spatiaux, ces cercles sont aussi de temps multiples :

"La vie d'un village se déroule dans des cadres concrets, autrement dit autour de lieux; or certains de ces lieux ont mille ans (l'église paroissiale), certains 100 ou 150 ans (la mairie-école), certains trois quarts de siècle tout au plus (le monument aux morts), sans compter ceux qui, en moins d'un siècle ont eu le temps d'apparaître et de disparaître comme ces belles fontaines prolongées par un lavoir public couvert, dont les mairies éprises de progrès ont doté leurs administrés au XIX<sup>e</sup> et au début du XX<sup>e</sup> et que notre temps a rendus caduques avec "l'eau sur l'évier" et la machine à laver" (Aghulon et Cuisenier, 1997, p.321).

Il s'agit bien d'une anthropologie historique concrète, en ce sens que les processus historiques n'y sont pas conçus en termes de lois immanentes, au plan d'une évolution formelle qui ferait résider les raisons de l'histoire dans les formes de son devenir et constituerait l'aujourd'hui en point de vue privilégié d'autorité. Chaque séquence est considérée comme investie de processus différents, un *nexus* où se jouent plusieurs développements possibles. Jean rentrera-t-il de Madagascar ? Bassetti sera-t-il élu maire ? La vendange sera-t-elle bonne ? Le parti projeté pour Josée est-il le meilleur ? Si les acteurs se déplacent et agissent bien au sein de configurations d'événements et de rapports sociaux, l'analyse permet en quelque sorte d'observer le processus d'"intégration" de la Corse à la France "au ras de l'histoire", mais, de plus, elle ne le réduit ni à une replication locale des directives continentales ni aux tensions opposant une communauté périphérique aux exigences d'un état éloigné et centralisateur. Jean aux colonies est un moment (et un maillon) de la construction de la France à travers son empire colonial, mais aussi de la construction de la France en Corse, et encore de la

construction de la Corse à l'intérieur de l'île même ou du village dans l'île. La société villageoise elle-même se décompose ou se fracture en fonction des intérêts divers ou divergents des groupes particuliers, que l'on voit cependant se neutraliser réciproquement dans l'identité de gestion proposée par les maires successifs. Ici encore, l'expérience la plus élémentaire de l'individu ou du groupe restreint dévoile un grand nombre de contextes différents. Elle montre aussi que le choix n'est pas une alternative entre deux versions de la "réalité historique" du village à construire analytiquement (micro versus macro), l'une et l'autre étant également "vraies", et aucune -hormis leur variation- n'étant réellement satisfaisante, parce que la (re)production du village est précisément faite de l'ensemble de ces niveaux dont les articulations restent à identifier et à penser. Nous rejoignons ainsi Abélès (1996) dont l'anthropologie politique offre l'exemple d'une "perpétuelle tension entre, d'une part, la nécessité d'approfondir une connaissance des relations politiques qui se fonde sur l'expérience très intime d'une collectivité bien délimitée et, d'autre part, l'exigence de rendre compte des connexions entre micro et macro pouvoirs qui oblige à recourir à changer d'échelle pour appréhender les phénomènes" (pp. 99-100).

L'histoire "au ras du sol" montre plutôt dans les projets et actions que les acteurs expriment à chaque moment, un éventail de représentations du passé, du présent et du futur fortement différencié et ouvert (au sens où Croce disait que toute l'histoire est de l'histoire contemporaine, et au sens où Thomas et Znaniecki (1998, p.50) parlent de "lignes de genèse"). La chronique anthropologique, chronologie et synchronie mêlées, s'inscrit en faux contre une anthropologie anachronique.

### 3. Grande et petite histoire

"Ce que l'on attribuait autrefois à la majesté, à l'autorité, au talent d'un personnage singulier, on le situe encore plus aisément aujourd'hui dans la logique des grands agencements anonymes qu'on appelle commodément l'Etat, la modernisation, les formes du progrès - mais aussi de façon plus sectorielle, des phénomènes classiques comme la guerre, la diffusion de la culture écrite, l'industrialisation, l'urbanisation, parmi beaucoup d'autres encore" (Revel, 1996, p.27).

Au fil du temps, notre analyse nous apparaît se démarquer aussi de la conviction volontiers partagée qu'il existe une grande et une petite histoires, qu'oppose une hiérarchie d'importance qui accorderait le statut de *véritable histoire* au collectif et au nombreux voire à l'Etat ou à la Nation. Or, nous avons vu que le fait d'armes d'un individu particulier (1894) existe bien

comme moment de l'histoire de l'empire colonial français, comme moment de la vie d'un individu, comme événement militaire partagé par les autres soldats, et comme moment de la vie d'une famille et d'un village donnés. Nous avons ainsi pu saisir au plus près la grande comme la petite histoire : par exemple, dans le rôle joué par le service militaire et l'école dans la francisation de la Corse, dans l'érection du monument aux morts en tant que rituel politico-symbolique d'attachement à la Corse (et à la France), dans le développement communal comme dans les tentatives vinicoles d'un prêtre. Ce qui revenait à pointer l'écart entre la logique massive des structures et la présence d'acteurs sociaux. Bien sûr, les acteurs sont toujours positionnés. Mais les différences mêmes de positionnement sont la principale raison d'être de "la longue conversation" (Barth, 1981, p.134) à travers laquelle les individus interprètent et partagent leurs expériences et améliorent par là la compréhension de leur propre vie et de celle des autres.

En effet, même si l'on retient l'hypothèse d'une efficacité globale des appareils et des autorités, "il reste à comprendre entièrement comment cette efficacité a été possible -c'est-à-dire comment ont été retranscrites, dans des contextes indéfiniment variables et hétérogènes, les injonctions du pouvoir" (Revel, 1996, p.28). La "pensée de l'Etat", précise en effet Revel, est une pensée globale qui reconnaît un seul grand processus à l'oeuvre à travers les siècles, qui plus est sur "le modèle de la croissance économique, en posant qu'un petit nombre d'indicateurs choisis permet de rendre compte de l'évolution d'ensemble d'un système qui serait à la fois continu et intégré" (id., p.29).

Une "pesée locale" décale quelque peu cette "pesée globale" (Chaunu) et évite de faire à la fois une quelconque exemplarité et une quelconque exception de Sarrola-Carcopino, pour accorder davantage d'attention à sa dynamique et à son historicité. Si, tout objet anthropologique est problématique, c'est de contenir plusieurs niveaux de pertinence et d'existence, de mêler intimement local et global dans l'expérience même qu'en font les acteurs. Si, en fin de compte, nous ne saurons guère plus de choses de Sarrola que de Santena (Lévi, 1989), c'est que l'intelligence de cette *aventure paroissiale* ne dépend pas du seul niveau local ou du seul niveau global, mais que c'est en recourant aux variations de points de vue que pratiquent les acteurs qu'elle prendra quelque sens.

"C'est à travers des écarts minimes dans les comportements quotidiens que se construisent la complexité sociale, les différenciations locales dans lesquelles

s'enracinent des histoires qui sont elles mêmes irréductiblement différentes et dans lesquelles s'expriment les capacités inventives des hommes" (Lévi, 1996, p.189)<sup>399</sup>.

Il n'est pas une réalité mais des réalités de Sarrola et le jeu de l'expérimentation anthropologique qui consiste à relier entre elles ces réalités villageoises dans un système d'interactions aux multiples entrées, nous est apparu capital.

#### **4. Une herméneutique des quotidiens historiques vécus**

Apparaissent alors ces temps de l'histoire qui, dans l'unicité du présent vécu et dit par l'acteur, incluent les liaisons diverses et multiples, voire contradictoires, qu'il entretient avec le passé et le futur, et les modes et instruments d'explications qu'il s'octroie.

Des données différentielles suscitent ainsi des histoires différentielles. L'analyse des modes de description différentiels du présent (orage de Mars 1900, mort d'un petit neveu) déconstruit et reconstruit les multiples modes de représentation de l'espace social, de ses formes familiales, juridiques, politiques, foncières, sensibles ; lesquelles n'évoluent pas de façon linéaire mais se réactualisent, à chaque fois, dans le présent, tout en trouvant leur contenu selon les références et les liens entretenus par les acteurs d'un moment particulier. La complexion de ces relations constitue donc bien un moment essentiel de la production de cette société au quotidien, au travers des flux disparates et inachevés de pratiques et de discours qui s'entrecroisent, s'affrontent, s'équilibrent temporairement, pour constituer une collectivité.

Pour éviter que la mise à distance, constitutive de l'expérience ethnologique, ne se transforme en mise à distance de la vie même et, partant, de la réalité concrète de l'acteur et de l'objet, les variations d'approche nous paraissent devoir s'imposer, car elles correspondent elles-mêmes aux modes d'être multiples inhérents à la dynamique sociale.

L'accès à l'historicité du social, par la propre expérience culturelle du temps des acteurs permet à l'ethnologue d'examiner du même coup, avec les représentations du temps manifestées par les acteurs, les procédures selon lesquelles le temps est sollicité pour travailler la vie sociale. La mémoire, l'oubli, la prédiction, le rêve, l'enfance et la socialisation, sont inséparables d'une anthropologie soucieuse de ce que "toute culture est d'abord une certaine

---

<sup>399</sup> Pourcher (1994, 2000) évoque ces "jours qui ne se valent que dans l'apparence du destin collectif, ces jours de la Nation que rabâchent les discours officiels. Ceux là parlent de la belle France, de la résistance acharnée du pays et de l'immense effort donné. Mais tous les autres, les plus importants, qui passent dans les maisons, entrent dans les chambres et dans les lits, qui courent dans les campagnes et dans les villes, ne sont pas les mêmes (...) non, vraiment, sur tout cela on ne saurait dire grand chose"(1994, p.265).

expérience du temps" (Agamben, 1985, p.113) logée au plus profond de notre appréhension "spontanée" du monde.

Comme traduction, expression des présents de l'histoire et des dynamiques qui en sous-tendent les évolutions, chaque document naturel livre en même temps le cadre des variations d'un phénomène et d'un présent particulier et la clé de ses possibles mécanismes explicatifs. L'entrecroisement des sources, même si l'on peut, à juste titre, penser qu'il complexifie les faits et leur exposition, permet par conséquent de nuancer le portrait qui se dessine au fur et à mesure de l'analyse, et de mieux saisir les zones de discontinuité et de continuité, en une cartographie fine des formes d'organisation de l'espace social, des relations qu'elles entretiennent ainsi que de leur évolution dans le temps.

L'analyse qualitative permet ainsi d'individualiser les formes de cohérence et de pertinence sociales par une lecture interne des sources, et de mettre en évidence des structurations produites par des pratiques qui relient différents espaces et activités sociales, déconstruisant les hiérarchies sociales et leur perception, les stratégies et les perspectives des acteurs, le destin en cours des activités.

En fin de compte, l'image qui s'impose est celle d'une configuration de points ou d'entités en évolution constante, relative, et différentielle, sensible en même temps aux mouvements de chacune de ses composantes, à leurs structurations locales et aux dynamiques que ces structurations engendrent. L'analyse dégage tout un complexe de dynamiques sociales qui varient et s'enchevêtrent, depuis les configurations les plus individuelles jusqu'aux plus globales, nouant des formes relationnelles, produisant des différenciations importantes entre des êtres, des groupes, des entités sociales, des choses, des sentiments : des présents faisant des histoires faisant le présent de l'histoire. Restituer l'acteur à son histoire revient donc à restituer l'histoire à ses acteurs.

"Le chroniqueur qui noue les événements, sans distinction entre les grands et les petits, tient compte, ce faisant, de la vérité que voici : de tout ce qui jamais advint rien ne doit être considéré comme perdu pour l'histoire" (Benjamin, 1961, p.38).

#### **IV. COMPARATISME ET ELARGISSEMENTS**

##### **1. Corse, Méditerranée, Europe**

Il s'agissait donc de la Corse et d'abord (encore!) d'un village, en tant que les types de données recueillies fournissent un accès à sa constitution par les acteurs eux-mêmes : village

construit, habité, vécu par ses hôtes, ses limites sont à la fois fixes et extensibles, dans le temps, l'espace, l'imaginaire. Exhibant des facettes à la fois singulières et représentatives de l'objet entier par le réseau de significations qui les relie, notre terrain émerge, en quelque sorte en *grandeur nature*, comme la constellation des actes, écrits, paroles des acteurs sociaux qui constituent "la cohérence secrète d'une culture populaire" (Caisson, 1995, p.136) et qui "initie" les observations et méthodes de l'ethnologue qui l'appréhende. Le village -mais chaque village et chaque lieu- est ainsi un lieu du monde ("où le monde se révèle" dit Serres, 1997, p.7), à la fois unique -dans l'enchevêtrement et la plasticité de ses événements, les plus communautaires comme les plus individuels- et exemplaire.

Paradoxalement, c'est au sujet même de la Corse que la variation de focale nous permettra de repousser tout reproche de "méditerranéisme", c'est-à-dire de cette réification de la Méditerranée stigmatisée par certains auteurs :

- Mac Donald (1993), par exemple, critique "l'emphase exagérée sur les petites communautés locales, particulièrement les villages "isolés" et les communautés supposées "traditionnelles", à laquelle correspondait l'impossibilité d'étudier des régions plus importantes ou les nations elles-mêmes, ou encore d'utiliser un cadre comparatif".

- Segalen (1997) pour sa part, s'interroge sur "l'invention d'une sous-aire culturelle (...) la Méditerranée, que l'on dit caractérisée notamment par les valeurs d'*Honor* and *Shame*" (p.370).

- Boissevain (1987) avance qu'en se réfugiant dans les villages, les anthropologues auraient "tribalisé" l'Europe. L'examen des liens entre différents niveaux d'organisation (local, régional, national, centre et périphérie), l'appréhension d'un village corse par son extension aux colonies, soit véritablement aux deux bouts **du** monde, fait se répondre et s'auto-définir autrement ces deux bouts **de** monde. Un comparatisme raisonné devrait s'en dégager, qui ferait ressortir alors les spécificités, mettrait au jour des corrélations ou des logiques souterraines pour maintenir l'indispensable distance dont l'ethnologie ne saurait se passer.

La communauté peut être alors appréhendée (parce qu'elle l'a été réellement par le déroulement de l'histoire des acteurs qui la rapportent) par ce qui *l'excède*, de même qu'elle peut être appréhendée, de l'intérieur par ce qui *"l'incède"*. L'analyse ethnologique peut, à notre avis, se centrer et se décentrer, successivement, sur les interrelations entre événements locaux (et même micro-locaux) et processus macro-sociaux ; elle peut même, en s'intéressant aux espaces interstitiels entre macro et micro, local et global, un tout et ses composants, un

tout et un autre tout, approcher des faits sociaux à la fois locaux et globaux, infra et supra locaux.

Il ne faudrait pas voir dans cette réponse à une anthropologie européenne, somme toute encore fort embryonnaire, une susceptibilité méditerranéenne épidermique, voire une empathie exagérée vis-à-vis de ce que l'on nomme complaisamment la "question" corse. D'autant que "les officiels de la communauté européenne mettent en avant certains traits culturels sélectifs: l'héritage européen de la civilisation classique gréco-romaine, le christianisme, les idées des lumières, le triomphe de la science, de la raison et du progrès -définition qui charrie un fort relent de chauvinisme et de racisme" (p.371), lesquels traits, somme toute, recourent bien l'une des composantes intellectuelles, morales et pratiques essentielles du colonialisme, y compris tel qu'il peut transparaître historiquement dans notre propre corpus de correspondance. N'est-ce pas d'ailleurs "se questionner soi-même en tant qu'européen qu'interroger le colonialisme?" (Lenclud, 1997, p.5), ou bien "présenter un portrait de nous-mêmes au travers d'un épisode crucial du proche passé européen" (id. p.6)? A tout prendre, notre approche multiple et différentielle est peut-être dans la bonne voie d'une inscription au sein de cette Europe des ethnologues envisagée par Laborde (1997, p.380) si l'on veut bien prendre en considération "l'analyse des espaces culturels en terme d'échelle, de discontinuité d'échelle et de multiplicité d'échelle" préconisée par Fabre (1996) sous le titre évocateur de : *L'Europe entre cultures et nations*. Et si l'on veut bien, pour finir, retenir la leçon de Lévi-Strauss (1987, p.117) pour qui "les sciences de l'homme n'atteindront leur maturité qu'en cessant de se quereller sur le niveau d'analyse jugé seul légitime".

## 2. Vers de nouveaux terrains

Nous écrivions, en introduction de ce travail, que la question de l'acteur rejoignait le problème anthropologique fondamental de l'altérité et des modes de relation de l'anthropologie à son objet. Nous pouvons écrire, en conclusion, que l'approche locale nous semble complexifier et enrichir le comparatisme parce qu'elle embrasse l'empirie, les relations de proximité à partir desquelles s'élabore le "sens pratique" des comportements et des interactions des acteurs. En sorte que c'est au niveau local que l'on aurait le plus de chances d'impulser un comparatisme global véritable parce que concret.



Au lieu de procéder à une réduction de la diversité des systèmes de signes observables à des matrices logiques ou structurales qui les contiendraient ou les engendreraient, la démarche locale estime que les idées et les pensées ne traitent de la réalité et du monde qu'à travers les relations qu'elles établissent et entretiennent, ici et maintenant, avec des acteurs, et à travers les relations que ces acteurs établissent et entretiennent entre eux et avec elles.

Une telle démarche n'est pas sans rejoindre le brouillage des images de l'altérité dont la dynamique de la modernité semble génératrice. Les médias, mais aussi l'influence de l'exotisme (cultures, musiques, cuisines, vêtements, sagesses) introduisent, en effet, l'altérité au coeur même de notre propre société. Parallèlement, sous la forme de l'exploration, touristique et commerciale, de dépaysements, de découvertes, de coutumes et d'oeuvres encore étrangères à notre environnement, il n'y a guère qu'une ou deux décennies que l'occidental apprivoise l'altérité. Que la différence tende à devenir une marchandise importe moins ici que la modification de l'imaginaire -dans le sens plus concret et plus diversifié d'expériences et de vécus- qu'elle entraîne. Pour ces deux tendances fortes de la modernité, force est de constater une banalisation de l'altérité, et une trivialisation de l'ethnologie, valeurs désormais négociables sur le marché du tourisme international. Une troisième forme consacre dans nos sociétés mêmes, la coexistence de l'altérité et de l'identité, de l'intérieur et de l'extérieur, sous les traits de la migration et de la délocalisation, des images de l'immigré et du national, de l'étranger et du racisme. Balandier (1989), que nous suivons dans cette analyse, évoque à ce propos des "îles culturelles" (p.340) qui manifestent différences et discontinuités sur le continent du même. Familiarisation de l'exotisme, exotismes intérieurs et syncrétisme, constituent autant de nouveaux territoires du social et du culturel, engendrés par la modernité ; autant de "cultures insulaires" dirions nous pour notre part. Une anthropologie de l'acteur et de l'observateur expérimentant une documentation non suscitée mais aussi bien suscitée dans le présent de leur vécu par les acteurs eux-mêmes, aurait toutes chances d'y toucher l'homme de la modernité effectuant "un travail de transposition, révélateur de ses attentes, de ses refus et de ses inquiétudes masquées" (Balandier, 1989, p.340).

La culture informatique, Par exemple -exemplification du régime d'un techno-imaginaire balançant entre la relation rationnelle/instrumentale au monde, et dynamisé par les possibilités croissantes résultant des applications issues des nouvelles technologies- pourrait y être

appréhendée sous la forme d'une culture aussi inconnue que l'est une culture éloignée<sup>400</sup> et pourtant simultanément vécue par ses pratiquants. Certes, il y a, entre notre corpus d'échanges épistolaires sur le long terme et les transmissions quasi instantanées de messages entre internautes bien des différenciations. Si l'on admet qu'un travail de recherche sur la durée d'un échange épistolaire est plus à même de permettre une analyse fine, discriminante et à niveaux successifs de ce qui se joue dans une communauté donnée cependant, une ethnologie des échanges entre internautes, du réseau des *e-mail*, des créateurs et des consommateurs du virtuel, nous amènerait au coeur d'un *imaginaire technétronique* désormais planétaire.

Au delà des appartenances culturelles différenciées des internautes eux-mêmes, il y a, dans cette forme de communication, un partage de valeurs, de croyances et de pratiques, qui, dûment analysées et mises en regard de la culture et des valeurs de la société à laquelle ces internautes appartiennent, pourrait permettre d'accéder à un futur communicationnel et culturel que bon nombre de nations ne manqueront pas de devoir partager à moyen terme. Par ailleurs, la simultanéité des échanges entre internautes (soit le fait d'une communication ultra rapide, quasi réflexe, dans un jeu de questions/réponses, demandes/apports d'informations, soumission/sollicitation de réflexions, sur un problème grave ou un point de détail, etc.) donne accès à des éléments cognitifs et micro-culturels (voire simplement culturels) qui se situent au delà des pratiques traditionnelles de communication, mais ne peuvent les transcender ou en faire l'économie, dans la mesure où ils révèlent, dans cette immédiateté même de l'échange, des archétypes culturels et des micro-valeurs. Pour lors, l'intérêt que nous voyons dans ce mode de communication est *a minima* dans l'abondante documentation naturelle à laquelle il donne accès.

De toutes façons, à en croire Balandier (1989, p.339), "l'anthropologie ne peut plus être unilatérale, non réversible, elle se fait multilatérale ou partagée". Les recherches de nouvelles formes d'identité, de style de vie différents ou de cultures alternatives, l'émergence de tribus et de rituels contemporains, la recherche d'unités sociales chaudes favorables aux rapports personnels intenses, la diversification des modes d'engagement, constituent, de notre point de vue, autant de "révolutions minuscules", de terrains micro locaux dans lesquels l'acteur

---

<sup>400</sup>Turkle présente, en 1984, une enquête sur la culture informatique prenant la forme d'une recherche ethnographique et Glowczewski (1999) montre, sur l'exemple des négociations autour de la fabrication et la distribution d'un C.D.Rom sur l'art rituel des Warlpiri du désert central Australien, comment "cette description des peuples par eux-mêmes, qui rend accessible aux quatre coins du monde des textes, images et sons et souvent une communication en ligne avec les utilisateurs, représente un défi pour les ethnologues (ne serait-ce que parce que d'abord) elle réactualise la classique opposition entre regard du dedans et regard du dehors" (p 82)

contemporain situe "les entreprises de réappropriation de sa personne et de refaçonnage du lien social" (id.). Et nous croyons, pour notre part, que l'ethnologie a tout à gagner à une approche de ces phénomènes qui adopte conjointement les points de vue de l'acteur et de l'observateur.

Les nouvelles figures du sacré, la versatilité d'un futur déjà actualisé et d'un présent éphémère foisonnant, le repli inverse sur la tradition et les valeurs-repères (la modernité du passé et la tradition du nouveau) traduisent des formes d'une auto-acculturation de la modernité, qu'une anthropologie attachée à expérimenter ces insularités comme autant de conjonctions possibles entre acteurs et observateur, pourrait singulièrement éclairer, en reconstituant les réseaux à partir même des relations nouées entre individus, et non pas telles que subsumées dans une catégorie générale ou sous le constat de comptabilités sociales. L'enchevêtrement d'expériences groupales ainsi relatées permettrait de contextualiser ces insularités, déplaçant l'attention des structures et des institutions vers les processus et les interactions. Se dissoudrait ainsi ce que Bateson considérait comme la principale équivoque de la science occidentale : sa tendance à individualiser de fausses unités d'analyse. Une approche locale-actorale livrerait plutôt des réseaux de relations résultant des espaces d'expériences sociales des acteurs et, en en dessinant l'horizon, ferait émerger les contraintes qui peuvent influencer leurs choix. La multiplicité des pratiques et des échanges permettrait alors de restituer, dans leur dynamique, les contextes et les formes de regroupement social de base. Le rôle des dissonances/consonances entre des acteurs aux expériences et histoires différentes, mais se reconnaissant cependant à travers une identification sociale commune, nous ramènerait au niveau où les groupes se constituent et se déforment *in partibus*, entre un existant et un possible, dans le fragmentaire et l'expérience du quotidien, à partir des inter-significations qu'ils donnent aux situations et événements partagés. N'est-ce pas là l'un des objectifs -ou l'une des méthodes- essentiel de l'anthropologie telle que Barth, par exemple l'a formulé :

"Nous devrions centrer nos observations sur des individus réels dans des situations de vie réelles, être curieux de ce que l'examen de leur situation peut apporter - plutôt que de nous intéresser à des sujets d'étude hautement abstraits et bien délimités, en suivant des méthodes d'investigation prédéterminées. On doit laisser le sujet et la méthode se développer en fonction des situations concrètes de terrain, et des trouvailles qu'on y effectue" (1981, p.11).

Cette démarche placerait l'observateur en position d'étudier, à l'exemple de Geertz, **dans** les données plutôt que **les** données, constituant une "fabrique d'anthropologie" (Sanjek, 1984) en prise avec le présent de la modernité la plus contemporaine, comme nous l'avons montré en prise avec le présent d'une tradition<sup>401</sup>. Dans tous les cas, étude d'un présent micro-local, regard vers le passé ou projection vers l'avenir, il s'agira de dévoiler :

- du côté de l'acteur, le mode d'être particulier, le style d'un local qui, en construisant son propre contexte, pétrit la boule de facteurs qui constitue sa réalité et la pousse dans le temps ;
- du côté de l'observateur, un décalque de la (re)production au plus près des interactions individuelles, d'objets-problèmes dynamiques.

**"C'est une tâche possible et de haute importance, une grande tâche de nous projeter dans une humanité fermée, sur sa socialité vivante et traditionnelle, et de la comprendre, en tant que, dans sa vie sociale totale et à partir d'elle, cette humanité possède le monde, qui n'est pas pour elle une "représentation du monde", mais le monde qui pour elle est réel" (Husserl, Lettre à Levi-Bruhl, 11/03/1935).**

---

<sup>401</sup> Nous inscrivons ainsi notre recherche dans la double filiation des années 80 en tant que "mouvement de rapatriement des ethnologues sur la France et les pays européens" (Journet, 1999, 24) et des années 90 en tant que celles de "la déconstruction de l'opposition fondatrice entre tradition et modernité" (id.) telle que l'illustre par exemple les "carrières d'objets" de Bromberger et Chevallier (1999).

# RÉFÉRENCES

## Références

- Abélès, M. (1986). L'anthropologie et le politique. *L'Homme*, XXVI (1-2), 97-98, pp.191-212.
- Abélès, M. (1989). *Jours tranquilles en 89. Ethnologie politique d'un département français*. Paris : Odile Jacob.
- Abélès, M. (1990). *Anthropologie de l'Etat*. Paris : Armand Colin.
- Abélès, M. (1993). L'anthropologie à l'épreuve du local. Dans A. Mabileau (sous la dir. de). *A la recherche du local*. Paris : L'Harmattan. pp.52-65.
- Abélès, M. (1996). Le rationalisme à l'épreuve de l'analyse. Dans J. Revel (sous la dir. de) : *Jeux d'échelles. La micro analyse de l'expérience*. Paris : Seuil/Gallimard/Ecole des Hautes Etudes, pp. 95-111.
- Abélès, M. & Jeudy, H.P. (1997). *Anthropologie du politique*. Paris : Armand Colin.
- Adam, J.M., Borel, M.J., Calame, C. & Kilani, M. (1990). *Le discours anthropologique. Description, narration, savoir*. Paris/Lausanne : Payot.
- Aebischer, V. & Oberlé, D. (1990). *Le groupe en psychologie sociale*. Paris : Dunod.
- Affergan, F. (1987). *Exotisme et altérité*. Paris : PUF.
- Affergan, F. (1991). *Critiques anthropologiques*. Paris : Presses de la fondation nationale des sciences politiques
- Affergan, F. (1997). *La pluralité des mondes : vers une autre anthropologie*. Paris : Albin Michel.
- Agambem, G. (1985). *Enfance et histoire. Dépérissement de l'expérience et origine de l'histoire*. Paris/Lausanne : Payot.
- Agee, J. & Evans, W. (1972). *Louons maintenant les grands hommes*. Paris : Plon.
- Agulhon, M. (1970). *La République au village*, Paris : Plon.
- Agulhon, M. (1970). La vie sociale en Provence au moment de la révolution. *Société des études robespierristes*.
- Agulhon, M. (1984). *Pénitents et francs-maçons de l'ancienne Provence. Essai sur la sociabilité méridionale*. Paris : Fayard.
- Agulhon, M. & Cuisenier, J. (1997). Libre dialogue sur nos identités et sur la citoyenneté. *Ethnologie Française*, XXVII, pp.314-327.

- Albert, J.P. (1993). Ecritures domestiques. Dans D. Fabre (sous la dir. de) *Ecritures ordinaires*. Paris : Pol.
- Albert, J.P. (1998). Diables de femmes. *Le Monde de l'éducation*, avril, pp.34-36.
- Albertini, F. (1996). A partura nantu à i segni. *Segni*, Palazzu naziunale. Corte : Università di Corsica, pp. 5-9
- Albertini, F. (1996). I segni mulinaghji. *Segni*, Palazzu naziunale Corte : Università di Corsica, pp.52-65.
- Albertini, F. (1998). Et lorsque une tradition est mise ... en écriture. Dans F. Albertini & D. Salini (Sous la dir.de) : *Iles et mémoires*. Colloque international et trans-disciplinaire, Septembre 1996. Corte : Università di Corsica. pp. 222-230.
- Albertini, F. (1999). L'île peut-elle être un paradigme de la discursivité politique ? Dans A. Meistersheim (Textes réunis par) : *L'île laboratoire*. Colloque de l'Université de Corse, Juin 1997. Ajaccio : A. Piazzola , pp. 425-435.
- Albertini, M. (1984). La passion d'être Corse ou le risque d'en mourir. *Créativité et folie : La Corse, une affaire de famille*. Deuxième cahier; Octobre. Marseille : Edts du Quai / Jeanne Laffitte. pp.137-178
- Albitreccia, A. (1939). *La Corse Dans l'histoire*. Paris : Archat.
- Albitreccia, A. (1981). *La Corse, son évolution au XIX<sup>e</sup> siècle et au début du XX<sup>e</sup>*. Marseille : Laffitte reprint (1ère Ed.,1942).
- Albitreccia, A. (1981). *Le plan terrier de la Corse au XVIII<sup>e</sup> siècle*. Marseille : Laffitte reprint
- Althabe, G. (1970). Circulation monétaire et communautés villageoises malgaches; *Revue européenne des sciences sociales*, 21, 149-176
- Althabe, G. (1986). Ethnologie du contemporain, anthropologie de l'ailleurs. Dans *L'état des sciences sociales en France*. Paris : Ed. de la Découverte. pp.119-123
- Althabe, G. (1990). Ethnologie du contemporain et enquête de terrain. *Terrain*, 14, pp. 23-36
- Althabe, G. (1992). Vers une ethnologie du présent. Dans G. Althabe, D. Fabre & G. Lenclud (Eds) *Vers une ethnologie du présent*. Paris : Maison des sciences de l'homme. pp.247-257
- Althabe, G. (1994). Vers une ethnologie du présent. Dans G. Gosselin (sous la dir. de), *Les nouveaux enjeux de l'anthropologie (Autour de G. Balandier)*. Paris : L'Harmattan; pp. 89-98.
- Altibelli, D. (1996). *Antisanti, mémoire d'un village*. Association des recherches historiques de la pieve de Rogna.

- Anderson, B. (1996) *L'imaginaire national. Réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme*. Paris : La Découverte.
- Andrade (D'). R.G. (1987) A folk model of the mind. Dans D. Holland & N. Quinn (Eds) : *Cultural models and thought*. Cambridge : Cambridge university press.
- Andreani-Peraldi, C. (1995). *Visages de la mort en Corse Dansle roman du XVIII<sup>o</sup> siecle à nos jours*. Ajaccio : A. Piazzola
- Angelis (d') G. , Giorgi, D. , Grelou, G. (1995). *Guide de la Corse mystérieuse*. Paris : Tchou.
- Angell, & Freedman (1959) L'emploi des documents, des archives, des recensements et des indices. Dans L.Festinger et R.Katz (Eds) : *Les méthodes de recherche en sciences sociales*, Paris : PUF, vol 1, 350-379.
- Ansart, P. (1990). *Les sociologies contemporaines*. Paris : Seuil.
- Appadurai, A. (1991). Global ethnoscares : notes and queries for a transnational anthropology. Dans R.G. Fox (Ed) : *Recapturing anthropology-working Dansthe present*. Santa Fe : School of American research press. Pp. 191-210.
- Appadurai, A. (1993). Counterwork : managing diverse knowledge. Essai présenté au congrès décennal de l'A.S.A., *The uses of knowledge : global and local relations*. St Catherine's college, Oxford, 26-31 juillet.
- Arasse, D. (1992). *Le détail. Pour une histoire rapprochée de la peinture*. Paris : Flammarion.
- Archetti, E.P. (1994). *Exploring the written. Anthropology and the multiplicity of writings*. Oslo : Scandinavian university press.
- Arias, J. (1975). *El mundo numinoso de los Mayas. Estructura y cambios contemporaneos*. Mexico : Sepsetentas.
- Aron, R. (1981) *Introduction à la philosophie de l'histoire. Essai sur les limites de l'objectivité historique*, Paris : Gallimard (1ère Ed., 1937).
- Arrighi, F. (1988). *Flaminia et autres contes de l'île de Corse*. Ajaccio : Eds Cymos et Méditerranée.
- Arrighi, P. (1970). *La vie quotidienne en Corse au XVIII<sup>o</sup> siecle*. Paris : Hachette.
- Arrighi, P. (1987). *Le livre des dictons corses*. Toulouse : Privat.
- Aubrac (L'). (1970-1982) *Etude ethnologique, linguistique, agronomique et économique d'un établissement humain*. (6 volumes). Paris : CNRS.
- Augé, M. (1994). *Le sens des autres*. Paris : Fayard.



- Augé, M. (1994). *Pour une anthropologie des mondes contemporains*. Paris : Aubier.
- Augustins, G. (1982). Esquisse d'une comparaison des systèmes de perpétuation des groupes domestiques dans les sociétés paysannes européennes. *Archives européennes de sociologie*, XXII, 1, pp. 39-69.
- Augustins, G. (1989). *Comment se perpétuer ? Devenir des lignées et destins des patrimoines dans les paysanneries européennes*. Nanterre : Société d'ethnologie.
- Austin, J.R. (1970) *Quand dire c'est faire*. Paris : Seuil;
- Bachelard, G. (1933). Le monde comme caprice et miniature. *Recherches philosophiques*, 1933-1934, III, pp.306-320.
- Bachelard, G. (1941). *L'air et les songes*. Paris : José Corti.
- Bachelard, G. (1942). *L'eau et les rêves*. Paris : José Corti.
- Bachelard, G. (1947). *La terre et les rêveries de la volonté*. Paris : José Corti
- Bachelard, G. (1948). *La terre et les rêveries du repos*. Paris : José Corti
- Bachelard, G. (1949). *La psychanalyse du feu*. Paris: Gallimard.
- Bachelard, G. (1960). *La poétique de la rêverie*. Paris : PUF
- Bachelard, G. (1967). *La poétique de l'espace*. Paris : PUF
- Bachelard, G. (1970). *Le droit de rêver*. Paris : PUF
- Bachimon, P. (1990). Tahiti; entre mythes et réalité, Paris : CTHS.
- Bachman, C., Lindenfeld, J. & Simonin, J. (1991). *Langage et communications sociales*. Paris : Hatier/Credit/Didier.
- Balandier, G. (1988). *Anthropo-logiques*. Paris : Librairie générale française.
- Balandier, G. (1988). *Le désordre. Eloge du mouvement*. Paris : Fayard .
- Balandier, G. (1989). La connaissance de « l'extérieur ». *L'univers philosophique*, Encyclopédie philosophique universelle. Paris : PUF. pp. 337-343.
- Barley, N. (1983). *The innocent anthropologist, notes from a Mut-Hut*. London : British Museum Publication.
- Barreyre, J.Y. (1992). Sociologie du domestique. Elements de méthode. Dans J.Y. Barreyre (1992) (sous la dir. de) *Les loubards, une approche anthropologique*. Paris : L'Harmattan.
- Barreyre, J.Y. (1993). Marches et démarches dans la ville. *Société*, 42, pp.383-392.
- Barth, F. (1981). *Process and form Dans social life*. London : Routledge & Kegan.
- Barthes, R. (1968). L'effet de réel. *Communication*, II, pp.84-89.

- Baszanger, I. (1992). Les chantiers d'un interactionnisme américain. Dans A. Strauss (Ed) : *La trame de la négociation*. Paris : L'Harmattan. pp. 11-63.
- Bateson, G. & Ruesh, R. (1988). *Communication et société*. Seuil.
- Bateson, G. (1971). *La cérémonie du Naven*. Paris : Minuit.
- Batista, A. (1999). Une baleine regarde les hommes. Le réveil de l'humanité. Dans A. Meistersheim (Textes réunis par) : *L'île laboratoire*. Colloque de l'Université de Corse, Juin 1997. Ajaccio : A. Piazzola, pp.351-365.
- Baudry, P. (1997). L'île, carrefour du merveilleux. Dans D. Reig (sous la dir. de) : *L'île, images et fonction*. Paris : L'Harmattan. pp.279-295;
- Beiji, H. (1981). *Désenchantement national*. Paris : Maspero.
- Bellone, M. & Casanova, J.C. (1983). La crise d'identité dans la Corse d'aujourd'hui. *Cuntrasti*, 2, pp.61-76.
- Belpolitti, M. (1997). Le clair miroir de l'esprit. *Europe, Mars*, n° 815, pp.87-100.
- Benedict, R. (1950). *Echantillons de civilisations*. Paris : Gallimard
- Benoit-Méchin, J. (1966). *Lyautey l'Africain*. Paris : Clairefontaine.
- Bensa, A (1995). De la relation ethnographique. A la recherche de la juste distance. *Enquête*, 1, pp.131-140.
- Bensa, A. (1996). De la micro histoire vers une anthropologie critique. Dans J. Revel (sous la dir. de) : *Jeux d'échelles. La micro analyse de l'expérience*. Paris : Seuil/Gallimard/Ecole des Hautes Etudes. pp. 37-70.
- Benveniste, A. (1998). Le récit migratoire ou l'identité instable. *Journal des Anthropologues*, 75, pp.85-94.
- Berger, P. & Luckman, T. (1986). *La construction sociale de la réalité*. Paris : Méridiens-Klincksieck
- Bernard, P. & Redon, F. (1957). *Notre premier livre d'histoire. Cours élémentaire*. Paris : Nathan.
- Bernot, L. & Blancard. (1953). *Nouvelle : un village français*. Paris : Institut d'ethnologie.
- Berque, A. (1970). Qu'est-ce qu'une identité collective? Dans Pouillon et Miranda (sous la dir. de) *Echanges et communications, mélanges offerts à Claude Lévi Strauss, à l'occasion de son 60° anniversaire*. La Haye/paris : Mouton, 11-18.
- Berque, A. (1982). *Vivre l'espace au Japon*. Paris : PUF.
- Berque, A. (1995). *Les raisons du paysage*. Paris : Hazan.

- Bertaux, D. (1980). L'approche biographique, sa validité méthodologique, ses potentialités. *Cahiers internationaux de sociologie*, LXIX, pp.197-225.
- Bertaux, D. (1981). *Biography and society. The life history approach in the social sciences*. London : Sage Publications
- Bertho, C. (1980). L'invention de la Bretagne. Genèse sociale d'un stéréotype. *Actes de la recherche en sciences sociales*, 35, pp. 45-62.
- Bessette, J.M. (1992). Comment peut-on être anthropologue ? *Utinam*, 2-3, pp.267-286.
- Bevilacqua, M.V. (1968). L'évolution des structures agraires dans la commune d'Ota. *B.S.S.H.N.C.*, n°587, pp.45-63.
- Bibeau, G. (1996). Une identité en fragments. Une lecture ethnocritique du Roman québécois. Dans M. Elbaz, A. Fortin, G. Laforest (Eds) *Les frontières de l'identité*. Sainte Foy : Presses de l'université de Laval, pp.311-346.
- Bidart, P. (1997). Les sciences sociales face à la nation et au nationalisme. *Ethnologie française*, XXVII, 3, pp.335-343.
- Biggi, M. & Meistersheim, A. (1997). Utopie et planification. Dans *Catalogue de l'exposition « Mesure de l'île »* Corte : Musée d'anthropologie de la Corse, pp.25-36.
- Bigot, M. (1971). *Paysans corses en communauté. Porchers-bergers de Bastelica* (1ere ed. Paris : Firmin Didot, 1889). Bastia : réed. « U Muntese »
- Bindi, A.L. (1992). *La Corse. Autour*. Paris : L'Harmattan.
- Bioy-Casares, E. (1941). *L'invention de Morel*. Paris : Gallimard.
- Blanchard, P. & Pourcel, N. (1998). *De l'indigène à l'immigré*. Paris : Gallimard/La Découverte.
- Blanchard, P., Pourcel, N. & Lemaire, S. (2000). *La constitution de l'identité européenne à travers l'imaginaire colonial. Conquête de l'ailleurs et domination de l'autre*. Communication au 125<sup>e</sup> Congrès CTHS : *L'Europe*, Lille, avril 2000 (à paraître dans les actes du congrès).
- Blanchard, S. (1995). Des événements de vie aux histoires de vie. *L'Orientation scolaire et professionnelle*, 24, 3, pp. 219-231.
- Blanckaert, C. (1985). (Textes rassemblés et présentés par). *Naissance de l'ethnologie ? Anthropologie et missions en Amériques (XII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle)*. Paris : Le Cerf.
- Bloch, A. (1901). Considérations anthropologiques sur la Corse actuelle. *Bulletin de la société d'anthropologie de Paris*, 1901-1902, pp.333-363.

- Bloch, M. (1935). Avènement et conquêtes du moulin à eau. *Annales d'histoire économique et sociale*, 7, pp.532-563.
- Bloch, M. (1935). Les inventions médiévales. *Annales d'histoire économique et sociale*, 7, pp.634-643.
- Bloch, M. (1998-1999). Du cerveau à la culture. Qu'est-ce que l'anthropologie cognitive ? *Sciences Humaines*, 23, pp.50-52.
- Blondel, M. (1935). *L'action*. Paris : Alcan.
- Blumer, H. (1969). *Symbolic interactionism. Perspectives and methods*. Englewood Cliffs : Prentice Hall.
- Blumer, H. (1980). The convergent methodological perspectives of social behaviorism and symbolic interactionism. Dans G. Mead & H. Blumer (Eds) : *American sociological review*, 45, juin, pp.409-419.
- Bodson, D. (1996). *Les villageois*. Paris : L'Harmattan
- Boetsch, G. & Savarese, E. (2000). Photographies anthropologiques et politique des races. Sur les usages de la photographie à Madagascar (1896-1905). *Journal des anthropologues*, 80-81, pp. 247-257.
- Boissevain, J. (1987). *Revitalizing europeans rituals*. Londres : Routledge.
- Boltanski, L. (1982). *Les cadres. La formation d'un groupe social*. Paris : Minuit .
- Boltanski, L. (1990). *L'amour et la justice comme compétences*. Paris : Métailié.
- Boltanski, L. & Thevenot, L. (1991). *De la justification. Les économies de la grandeur*. Paris : Gallimard
- Bonardi, C. & Galibert, C. (1994). Le marmaye invisible. Réflexions sur quelques représentations dans le domaine de l'éducation. *Expressions*, 4, pp. 165-184.
- Bonardi, C. & Roussiau, N. (1999). *Les représentations sociales*. Paris : Dunod
- Bonardi, P. *La mer et le maquis*, Ajaccio : D.C.L. (1ère ed : 1926).
- Bonetti, M. (1994). *Habiter. Le bricolage imaginaire de l'espace*. Bruxelles : Desclée de Brouwer.
- Bonnemaison, J. (1987). *Les fondements d'une identité. Territoire, histoire et société dans l'archipel de Vanuatu (Mélanésie)*. 2 vol, Paris : Orstom.
- Bonnemaison, J. (1992). Le territoire enchanté. Croyances et territorialités en Mélanésie. *Géographie et culture*, 3, pp.71-87.

- Bonte, P. & Izard, M. (1991/1992). *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*. Paris : PUF.
- Borel, M.J. (1990). Le discours descriptif, le savoir et ses signes. Dans J.M. Adam, M.J. Borel, C. Calame & M. Kilan : *Le discours anthropologique. Description, narration, savoir*. Paris/Lausanne : Payot. pp.21-69.
- Borges, J.L. (1973). *Fictions*. Paris : Gallimard.
- Bosk, C. (1979). *Forgive and remember, managing, medical failure*. Chicago : University of Chicago.
- Bosseur-Salini, D.; Nicoli, M.J. & Lantieri, F. (1987). L'île, figure paradoxale, *Peuples méditerranéens*, 38-39, "L'île paradoxale", pp.123-129.
- Bossis, M. (1994). (sous la dir. de). *La lettre à la croisée de l'individuel et du social*. Paris : Kimé.
- Boswell, J. (1992). *Etat de la Corse*. Toulouse : CNRS.
- Boudon, R. (1979). *La logique du social : introduction à l'analyse sociologique*. Paris : hachette.
- Boudon, R. (1989). Explication, interprétation, idéologie. *L'univers philosophique*. Encyclopédie philosophique universelle. Paris : PUF. pp. 241-254.
- Bourde, P. (1887). *En Corse*. Paris : Calman Lévy.
- Bourdieu, P. (1963). *Sociologie de l'Algérie*. Paris : PUF.
- Bourdieu, P. (1972). *Esquisse d'une théorie de la pratique*. Paris : Minuit.
- Bourdieu, P. (1980). *Le sens pratique*. Paris : Minuit.
- Bourdieu, P. (1986). L'illusion biographique. *Actes de la recherche en sciences sociales*, 5, pp.62-63.
- Bourdieu, P. (1994). *Raisons pratiques*. Paris : Le seuil.
- Bourdieu, P. (1993). *La misère du monde*. Paris : Le seuil.
- Boureau, (1991). La norme épistolaire, une invention médiévale. Dans R. Chartier (Ed), *La correspondance. Les usages de la lettre au XIX<sup>e</sup> siècle*. Paris : Fayard.
- Bouvier, J. C. (1991) (sous la dir. de). *Les français et leur langue*. Aix en Provence : Publications de l'université d'Aix en provence.
- Bouvier, J.C. (1997). Nommer l'espace. *Le Monde Alpin et Rhodanien*, 2<sup>ème</sup>-4<sup>ème</sup> trimestre, pp.7-11.

- Bouvier, J.C., Bremond, H.P., Joutard, G.M. & Pelen, J.N. (1980). *Tradition orale et identité culturelle. Problèmes et méthodes*. Paris : CNRS.
- Bouvier, P. (1995). *Socio-anthropologie du contemporain*. Paris : Galilée.
- Branca-Rosoff, S. (1989). Vue d'en bas : des écrits "malhabiles" pendant la période révolutionnaire. *Langage et société*, Mars, 47, 9-27.
- Branca-Rosoff, S. (1990). Conventions d'écriture dans la correspondance des soldats. *Mots*, 24, pp.21-36.
- Braudel, F. (1966). *La méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*. Paris : Gallimard.
- Bromberger, C. (1987/1992). Du grand au petit. Variations des échelles et des objets d'analyse dans l'histoire récente de l'ethnologie de la France. Dans I. Chiva & U. Jeggle (Eds) : *Ethnologies en miroir. La France et les pays de langue allemande*. Paris : Maison des sciences de l'homme. pp. 67-94.
- Bromberger, C. (1988). Comment peut-on être Rasti ? Contenus, perceptions et implications du fait ethnique dans le nord de l'Iran. Actes du colloque *Le fait ethnique en Iran et en Afghanistan*, pp. 89-101.
- Bromberger, C. (1989). Ethnographie. Dans *Provence*. Paris : Bonneton.
- Bromberger, C. (1992). Pour une ethnologie du spectacle sportif. Les matches de football à Marseille et Turin. Dans G. Althabe, D. Fabre & G. Lenclud (Eds) *Vers une ethnologie du présent*. Paris : Maison des sciences de l'homme. pp.211-243.
- Bromberger, C. (1995). *Le match de football, ethnologie d'une passion partisane à Marseille, Naples et Turin*. Paris : MSH.
- Bromberger, C. (1997). L'ethnologie de la France et ses nouveaux objets. *Ethnologie française*, XXVII, 3, pp. 294-313.
- Bromberger, C. (1998) (sous la dir. de). *Passions ordinaires*. Paris : Bayard Editions.
- Bromberger, C. & Chevallier, D. (Dir), (1999). *Carrières d'objets*. Paris : MSH.
- Bromberger, C. & Dufour, A. H. (1983). Du bon usage du temps. L'agenda agricole d'un ouvrier paysan varois en 1942. *Provence historique*, 132, 127-144.
- Bromberger, C. (avec la collaboration de A. Hayot & J..M. Mariottini) (1992). *Le match de football. Ethnologie d'une passion partisane à Marseille, Naples et Turin*. Paris : Maison des sciences de l'homme.
- Brügge, B. & Riehle, R. (1994). *Le village allemand*. Toulouse : PUM.

- Brunet, R. & Dolfuss, O. (1991). *Mondes nouveaux*. Géographie universelle, I, Paris : Hachette/Reclus.
- Bruneton-Governatori, A. & Moreux, B. (1997). Un modèle épistolaire populaire. Les lettres d'émigrés béarnais. Dans D. Fabre (sous la dir. de) : *Par écrit. Ethnologie des écritures quotidiennes*. Paris : Maison des sciences de l'homme.
- Bruyn, S.J. (1966). *The human perspective in sociology. The method of participant observation*. Englewood Cliffs, Prentice Hall.
- Burguière, A. (1975). *Bretons de Plozevet*. Paris : Flammarion.
- Butzer-Ismoni, H.F.K. (1998). Anthropeologie des Lom-Lom. *Journal des Anthropologues*, 75, pp.131-142.
- Cahiers d'anthropologie n°5 (1997). *La griffe des légendes*, Musée de la Corse/ Collectivité Territoriale de Corse.
- Caillosse, J. (1993). Le local, objet juridique, Dans A. Mabileau (sous la dir. de) *A la recherche du local*, Paris : L'Harmattan.
- Caisson, M. (1976). Le four et l'araignée. Essai sur l'enfournement thérapeutique. *Ethnologie Française*, VI, 3-4, pp. 365-380.
- Caisson, M. (1978). Les morts et les limites. Dans *Pieve e paesi, communautés rurales corses*. Marseille : CNRS. pp. 159-168.
- Caisson, M. (1989). Le miroir obscurci. Dans R. Ravis Giordani et Centre d'Etudes Corses (Eds) *L'île-miroir*. Ajaccio : La marge, pp. 223-227.
- Caisson, M. (1994). *Une matière à philosophie : e fassgiule*. *Terrain*, 22, pp. 135-144.
- Caisson, M. (1995). L'indien, le détective et l'ethnologue. *Terrain*, 25, pp. 113-125.
- Calame, P. (1992). *Un territoire pour l'homme*. La Tour d'Aigues : Ed. de l'aube.
- Calame-Griaule, G. (1965). *Ethnologie et langage. La parole chez les Dogons*. Paris : Gallimard.
- Calvino, I. (1994). *Les villes invisibles*. Paris : Gallimard/Folio.
- Calvino, I. (1997). Monde écrit et monde non-écrit. *Europe*, Mars, 815, pp.112-119.
- Camillieri, C. (1975). L'image dans la cohabitation de groupes étrangers en relation inégalitaire. *Cahiers internationaux de sociologie*, LIX, 239-254.
- Camillieri, C. (1985). *Anthropologie culturelle et éducation*. Editions de l'Unesco.
- Camillieri, C. & Vinsonneau, G. (1996) *Psychologie et culture, concepts et méthodes*. Paris : A. Colin.

- Camilly, J. (1992). A l'école de l'insoumission. Dans *Corse : défense d'une île*. Marseille : Autre Temps, pp. 45-72.
- Cancellieri, J. (1998). L'héritage. *Guides Bleus Hachette*, pp.86-107.
- Caratini, R. (1997) Préface à F. De Negroni et C. Moncel, *Le suicidologue*, Bordeaux : Le Castor Astral, pp. 9-11.
- Carbonnel, C.O. (1987). Midi, histoire d'un mot. *Midi, Revue de sciences humaines et de littérature de la France du Sud*, pp. 11-24.
- Carrington, D. (1981). *La corse*. Paris : Arthaud.
- Carrington, D. (1984). Pourquoi ai-je choisi la Corse ? *Créativité et Folie*, 2ème cahier, Marseille : ed. Du Quai, pp. 45-48.
- Carrington, D. (1991). Entre le destin et la science. *Meridiens*, 13-14, pp. 117-130.
- Carrington, D. (1995) Les mazzeri, chasseurs en rêve. Dans P. Simonpoli (sous la dir. de) *La chasse en Corse*. Ajaccio : Parc naturel de la Corse, pp. 377-388.
- Casalunga, T. (1995). Interview. Dans A.Casta : *La parabole corse*. Arte/ Albiana
- Casanova, A. (1971). L'évolution des techniques rurales en Corse : le cas du moulin à eau (fin XVIII°-début XIX° siècles). *Problèmes d'histoire de la Corse (de l'ancien régime à 1815)*. Paris, pp. 45-67.
- Casanova, A. (1974). Technologie et communautés rurales en Corse à la fin du XVIII° siècle : aspects de la prédominance des machines élémentaires. *Etudes Corses*, 3, pp. 83-121.
- Casanova, A. (1978). Techniques et sociétés. Forces productives et rapports de production Dans les communautés rurales corses (fin XVIII°-début XIX° siècles). Dans Collectif RCP 351. *Pieve e paesi, communautés rurales corses*. Marseille : CNRS, pp. 33-78.
- Casta, A. (1995). *La parabole corse*. Arte/ Albiana
- Casta, F.J. (1965). La granitula, réflexion autour d'une antique tradition corse du vendredi saint. *Corse historique*, 5ème année, 4ème trim. 20, pp. 5-10.
- Casta, F.J. (1974). *Histoire du diocèse d'Ajaccio*. Paris : Beauchesne.
- Casta, F.J. (1978). La religion populaire. Collectif RCP 351 (1978) *Pieve e paesi, communautés rurales corses*. Marseille : CNRS. pp.171-189.
- Casta, F.J. (1989). Croyances et religion populaire, Dans Guides des départements : *La Corse du Sud*. Poitiers : Projets éditions, pp. 328-347.
- Casta, F.J. (1993). *Paroisses et communes de France : La Corse*. CNRS éditions.
- Castellani, M. (1993). Le coût démographique d'une crise durable. *Pagine*, 3, 6-7.



- Castellani, M. (1994). *Une montagne dans l'amer*. Genova.
- Ceccaldi, M. (1988). *Dictionnaire Corse/Français*. Paris : Klincksieck.
- Cegarra, M. (2000). Le quotidien de l'enfance. A propos d'un tableau de Brueghel l'Ancien. *Ethnologie Française*, 1, pp.153-166.
- Certeau M. De (1975). *L'écriture de l'histoire*, Paris : Gallimard.
- Certeau, M. De (1980). *L'invention du quotidien*. Paris : UGE/10-18.
- Certeau, M. De (1986). Economies ethniques : pour une écoles de la diversité. *Annales ESC*, juin-août, 801-815. *L'écriture de l'histoire*, Paris : Gallimard.
- Cervoni, F. (1989). *Images de la Corse*, Ajaccio : La Marge.
- Cervoni, M.L., Monti, A. & Pieretti, A. (1996). *Luri, chemins d'une histoire*, Ajaccio : A. Piazzola.
- Cesetti, F. (1997). Patrimoine, terre, héritage et coutume. Recherches en ethnologie juridique de la France. *Ethnologie française*, XXVII, 3, 394-401.
- Chanet, J.R. (1996). *L'école républicaine et les petites patries*. Paris : Aubier.
- Chareyre-Mejan, A. (1995). Le principe de l'île perdue. Dans J. C. Marimoutou et J. M. Racault (sous la dir. de), *L'insularité. Thématique et représentation*. Université de la Réunion/L'Harmattan, pp. 469-475.
- Chartier, R. et Hébrard, (1991). Entre public et privé : la correspondance, une écriture ordinaire. Dans R. Chartier (sous la dir. de) (1991) *La correspondance. Les usages de la lettre au XIX<sup>e</sup> siècle*. Paris : Fayard.
- Chazang-Gillig, S. (1998). Lieux de parole et d'écriture. Quand l'événement dépasse la fiction et la fiction fait figure d'événement. *Journal des Anthropologues*, 75, pp. 45-62.
- Chérubini, B. (1992). La construction symbolique des identités dans le monde créole : l'exemple réunionnais. Dans *Tradition et post-modernité : autour de Jean Poirier*. Pp.267-291.
- Chérubini, B. (1994). *Localisme, fêtes et identités*. Paris : L'Harmattan/Université de la Réunion.
- Chérubini, B. (1996). Du local mythifié à la localité villageoise, *Les nouveaux cultes de l'identité*. pp. 94-108.
- Chérubini, B. (1997). Du naturalisme ethnographique à l'ethnocritique : regards croisés sur l'ethnicité guyanaise et décroisés sur la réunionnité. *Séminaire de littérature francophone*, St Denis, 10-14 février 1997, pp. 1-21.

- Chiva, I. (1956). *Enquête sur la structure sociale des villages corses. Hypothèses et plan de développement*. Ajaccio : Archives départementales.
- Chiva, I. (1958). Causes sociologiques du sous-développement régional : l'exemple corse. *Cahiers internationaux de sociologie*, XXIV, 141-147.
- Chiva, I. (1992). A propos des communautés rurales. L'ethnologie et les autres sciences de la société. Dans G. Althabe, D. Fabre & G. Lenclud (Eds) *Vers une ethnologie du présent*. Paris : Maison des sciences de l'homme. pp. 155-174.
- Chiva, I. & Jeggle, U. (1987). (sous la dir.de). *Ethnologies en miroir*. Paris : MSH
- Chotard-Lioret, C. (1983). La sociabilité familiale en province : une correspondance privée entre 1870 et 1920. *Thèse de doctorat. Paris V*.
- Chotard-Lioret, C. (1985). Correspondre avant 1900, le plus public des actes privés. *Ethnologie française*, XV, 1, 63-71.
- Ciccolini, F. (1996). *Histoire de Cozzano, 1800-1935*. Ajaccio : A. Piazzola.
- Cicourel, A.V. (1964). *Method and measurement in sociology*. New York : Free Press.
- Cicourel, A.V. (1979). *La sociologie cognitive*. Paris : PUF.
- Cicourel, A.V. (1981). Notes on the integration of micro and macro levels of analysis, Dans K. Knorr-Cetina and A.V. Cicourel (Eds) *Advances Danssocial theory and methodology. Toward an integration of micro and macro sociologies*. Boston : Routledge & Kegan Paul.
- Ciorboli, J. (1990). Polynomie corse et glottopolitique. *P.U.L.A. Les langues polynomiques*. Corté : Université de Corse, pp. 69-74.
- Ciorboli, J. (1999). Le laboratoire de la norme. Dans A. Meistersheim (sous la direction de) *L'île laboratoire*. Ajaccio : A. Piazzola. pp. 404-411.
- Cirneo, P. (1884). *Petri Cyrnaei. De Rebus Corsicis*. Chronique Corse traduite par l'abbé Letteron, Bastia : E. Ollagnié.
- Clapier-Valladon, S. (1980). *Les médecins français d'outre-mer. Etude psycho sociologique du retour des migrants*. Thèse de doctorat, Université de Lille (2 volumes).
- Clapier-Valladon, S. (1986). Réflexions épistémologiques préalables à l'étude du quotidien. *Medianalyses*, 6, pp.89-96.
- Claval, P. (1978). *Espace et pouvoir*. Paris : PUF.
- Claval, P. (1996). Le territoire dans la transition à la post-modernité. *Géographie et culture*, 20, pp. 93-112.

- Claverie, E. & Lamaison, P. (1982). *L'impossible mariage : violence et parenté en Gévaudan. XVII<sup>e</sup>, XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles*. Paris : Hachette.
- Clifford, J. (1990). Notes on (field) notes. Dans R. Sanjek (Ed), *Fieldnotes, the making of anthropology*. Ithaca & London : Cornell University Press, pp. 47-70.
- Clifford, J. (1996). *Malaise dans la culture*, Paris : énsb-a.
- Clifford, J. & Marcus, G. (Eds) (1986). *Writing culture. The poetics and politics of ethnography*. Berkeley : University of California Press.
- Cohen, A. ; Larsen, S.; Mc Farlane, G.; Mewett, P.; Peace, A.; Strathern, M; (1993). *Villages anglais, écossais, irlandais*. Toulouse : PUM..
- Cole, M. (1981). Society, mind, and cognition create each other (chip report 106), *Center for human information processing*. San Diego : University of California.
- Collectif RCP 351 (1978). *Pieve e paesi, communautés rurales corses*. Marseille : CNRS
- Collot, M. (1995). A la lumière de l'horizon. *Géographie et culture*, 14, pp. 103-113.
- Colonna-d'Istria, R. (1996). Au coeur de la vie : le village. *Ici et là, La Corse, île lumière*, juin, n° 20, pp. 57-66.
- Comité de développement de la vallée de la Gravona (1994). *Etude de faisabilité pour la création et l'exploitation des sentiers de randonnée* (Document non publié).
- Comité de développement de la vallée de la Gravona. (Non daté). *La vallée de la Gravona, une mémoire, une identité, un savoir faire* (Dépliant).
- Comiti, J.M. (1992). *Les Corses face à leur langue*. Ajaccio : Ed. Squadra di u Finusellu
- Condominas, G. (1957). *Nous avons mangé la forêt*. Paris : Mercure de France.
- Conklin, A. (1997). *A mission to civilize. The Republican idea of Empire in France and West-Africa (1895-1930)*. California : Stanford University Press.
- Copans, J. (1986). Le regard ethnologique. *L'état des sciences sociales en France*. Paris : Ed. De la découverte, pp.115-119.
- Copans, J. (1998). *L'enquête ethnologique de terrain*. Paris : Nathan.
- Coquelin, A. (1977). Localisation/délocalisation : un objet local, Saint Nom la Bretèche. Dans L. Sfez (Ed.) *L'objet local*. Paris : Uge, pp. 185-208.
- Corbin, A. (1991). L'histoire de la violence dans les campagnes françaises au XIX<sup>e</sup> siècle, esquisse d'un bilan. *Ethnologie française*, 3, XXI, pp. 224-236.
- Corbin, A. (1997). Sous le signe de l'extraordinaire. *Le monde de l'éducation*, Novembre, pp. 20-21.

- Corbin, A. (1998). *Le monde retrouvé de Louis François Pinagot (1798-1876)*. Paris : Flammarion.
- Corcuff, P. (1996). *Les nouvelles sociologies. Construction de la réalité sociale*. Paris : Nathan.
- Corse. (1992). *Encyclopédies régionales*. Paris : Bonneton.
- Coulon, A. (1990). *L'ethnométhodologie*. Paris : PUF
- Crapanzano, V. (1986). Herme's dilemma : the masking of subversion Dansethnographic description. Dans Clifford, J. & Marcus, G. (Eds) *Writing culture. The poetics and politics of ethnography*. Berkeley : University of California Press, pp. 51-76;
- Cresswell, R. (1975). *Eléments d'ethnographie*. Paris : A. Colin (2 volumes).
- Cresswell, R. (1989). L'ethnologie. Dans Encyclopédie de philosophie. *L'univers philosophique*, Paris : PUF. pp. 1310-1316.
- Crespi, F. (1992). Société post-moderne, société de l'existence. *Société*, 35, 75-83;
- Crozier, M. (1970) *La société bloquée*. Paris : Le seuil.
- Crozier, M. et Friedberg, E. (1977). *L'acteur et le système, les contraintes de l'action collective*. Paris : Le seuil.
- Cuisenier, J. (1971). Construire son objet : l'ethnologie française et son domaine. *Ethnologie française*, 1, pp.5-15.
- Cuisenier, J. (1989). A l'ombre des Carpathes. *Ethnologie française*, XIX, 3, pp.244-252.
- Cuisenier, J. & Segalen, M. (1993). *Ethnologie de la France*. Paris : PUF
- Culioli, G.X. (1990). *Le complexe corse*. Paris : Gallimard.
- Culioli, G.X. (1996). *La terre des seigneurs*. Ajaccio : D.C.L.
- Culioli, G.X. (1996). Préface à P. Poggioli : *Journal de bord d'un nationaliste corse*. La Tour d'Aigues : Ed de l'Aube.
- Culioli, G.X. (1999). Préface à P. Bonardi. *La mer et le maquis*, Ajaccio : D.C.L. (1ère ed. 1926).
- Dabene, M. (1993). (Sous la direction de) Des écrits (extra) ordinaires. *Revue de linguistique et didactique des langues*, 3, Grenoble : Université Stendahl.
- Dalbera-Stefanaggi, M.J. (1984). Les parlers du Sud. Guides des départements : *La Corse du Sud*. Poitiers : Projets éditions, pp. 348-362.
- Dalmas-Alfonsi, P. (1984). *Pruverbi e detti corsi.*, Marseille : Rivages.

- Danvers, F. (1997). Ethnométhodologie, ethnographie de l'école et orientation scolaire: portée et limite d'une approche interne. *Questions d'orientation*, 3, pp. 31-46.
- Darbo-Peschanski, C. (1987). *Le discours du particulier. Essai sur l'enquête Hérodotéenne*, Paris : Le seuil.
- Darré, A. (1998). Usages du passé et insularités identitaires. Dans F. Albertini & D. Salini (Sous la dir. de) : *Iles et mémoires*. Colloque international et trans-disciplinaire, Septembre 1996. Corte : Università di Corsica. pp. 126-142.
- Dauphin, C. (1991). Les manuels épistolaires au XIX<sup>e</sup> siècle. Dans R. Chartier (Ed) *La correspondance. Les usages de la lettre au XIX<sup>e</sup> siècle*. Paris : Fayard pp. 209-272.
- Dauphin, C., Lebrun-Pezzerat, P., Poublan, D. (1995). *Ces bonnes lettres, une correspondance familiale au XIX<sup>e</sup>*. Paris : Albin Michel.
- Davies, G. (1940). Biography and history. *Modern language quarterly*, 1, pp. 79-94.
- Defranceschi, J. (1986). *Recherches sur la nature et la répartition de la propriété foncière en Corse de la fin de l'ancien régime jusqu'au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle*. Ajaccio : Ed. Cyrnos et Méditerranée
- De la Soudière, M. (1988). L'inconfort du terrain. *Terrain*, 11, pp. 94-105.
- De la Soudière, M. (1994). Ecrire l'hiver. *Communication*, 58, pp. 103-118.
- Delfendhal, B. (1973). *Le clair et l'obscur*. Critique de l'anthropologie savante. Défense de l'anthropologie amateur. Paris : Anthropos.
- Della Grossa, G. (1998). *Chronique médiévale corse*. Traduction et présentation M. Giacomo-Marcellesi et A. Casanova. Ajaccio : La Marge.
- Derycke, P.H. (1993). Le local dans l'analyse économique. Dans A. Mabileau (sous la dir. de) *A la recherche du local*. Paris : L'Harmattan, pp. 92-108.
- Desanti, D. (1995). Interview. Dans A. Casta : *La parabole corse*. Arte/ Albiana
- Desanti, D. (1997). Effacer la mer. Une réflexion sur l'identité corse. *Esprit*, 5, pp.148-155.
- Desbois, E. (1990). Paroles de soldats, entre images et écrits. *Mots*, 24, pp.37-53.
- Descamps, C. (1993). Communiquer, comprendre des compréhensions. Dans G. Gosselin (sous la dir. de) *Les nouveaux enjeux de l'anthropologie (Autour de G. Balandier)*. Paris : L'Harmattan/Logiques sociales. pp. 147-150.
- Deschamps, H. & Couvet, P. (1941). *Gallieni pacificateur. Ecrits coloniaux*. Paris : PUF.
- Descombes, V. (1987). *Proust, philosophie du roman*. Paris : Minuit.

- Désideri, L. (1988). L'asphodèle. Dans *Arburi, arbe, arbigliule, savoirs populaires sur les plantes de Corse*. Parc Naturel de la Corse : Ajaccio, pp. 272-295
- Désideri, L. (1989). Arte Maga. Dans R. Ravis Giordani et Centre d'études corses (Eds) *L'île-miroir*. Ajaccio : La Marge, pp. 181-187.
- Désideri, L. (1991). Jeu de l'oeil. *Ethnologie française*, XXI, 4, pp. 415-422.
- Di Meo, G. (1990). De l'espace vécu aux formations socio-spatiales. *Géographie sociale*, 10, pp. 13-22.
- Di Meo, G. (1991). *L'homme, la société, l'espace*. Paris : Anthropos.
- Diani, D. (1971). Notes à propos d'un code paralinguistique dans le parler de Bastelica (Corse). *Romanistique, Annales de la Faculté de Lettres et Sciences Humaines de Nice*, 14, pp.123-155.
- Dibie, P. (1979). *Le village retrouvé*. Paris : Grasset.
- Dibie, P. (1987). *Ethnologie de la chambre à coucher*. Paris : Livre de poche/biblio-Essais.
- Dibie, P. & Ladmiral, J.R. (1976). Chemins de la transnationalité. *Ethnopsychologie*, 2, pp.125-129.
- Dodier, N. (1990). Représenter ses actions. Le cas des inspecteurs et des médecins du travail. *Raisons pratiques*, 1. « Les formes de l'action », pp. 115-148.
- Dodier, N. (1991). Agir dans plusieurs mondes. *Critique*, 529-530, pp.428-458.
- Dodier, N. (1993). Les appuis conventionnels de l'action. Eléments de pragmatique sociologique. *Réseaux*, 65, pp.63-88.
- Dodier, N. & Baszanger, I. (1997) Totalisation et altérité dans l'enquête ethnographique. *Revue française de sociologie*, XXXVIII, pp. 37-66.
- Dobrovsky, S. (1989). *Le livre brisé*. Paris : Grasset.
- Douglas, J. D. (1971). *Understanding everyday life*. London : Routledge & Kegan Paul.
- Douglas, M. (1991). Une déconstruction si douce. *Mauss*, 11, pp.125-133.
- Doumenge, J. P. (1985). Les Mélanésien et la société pluri-ethnique en Nouvelle Calédonie. *Hérodote*, 37-38, pp. 97-105.
- Dressler-Holohan, W. & Loviconi, M.A. (1991) Corse, le destin d'une île. *Meridiens*, 13-14, pp.3-11.
- Dufour, A.H. & Schippers, T.K. (1993). Jeux et différences. Une approche ethnologique de l'identité à l'épreuve de deux terrains varois. *Le Monde Alpin et Rhodanien*, 1°-2° trim, pp.169-187.

- Dulau, R. (1993). La fluidité et l'impalpable du senti. *Géographie et culture*, 6, pp.15-22.
- Dumont, F. (1981). *L'anthropologie en l'absence de l'homme*. Paris : PUF.
- Dumont, L. (1951). *La Tarasque, essai de description d'un fait local d'un point de vue ethnographique*. Paris : Gallimard.
- Dumont, L. (1977). *L'idéologie*. Paris : Puf.
- Dupuis, R. (1997). Sous le signe de l'extraordinaire, *Le monde de l'éducation*, Novembre, pp.20-21.
- Durand, G. (1992). *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*. Paris : Dunod (1<sup>ed</sup> : 1969).
- Durand M.F., Levy, J.L. & Retaillé, J.J. (1992). *Le monde. Espaces et systèmes*. Paris : Presses de la fondation nationale des sciences politiques/ Dalloz.
- Durkheim, E. (1985). *Les règles de la méthode sociologique*. Paris : PUF (1<sup>ed</sup> : 1895).
- Esprit des lieux (L')* (1986). *Localité et changement social en France*. Paris : CNRS.
- Elias, N. (1981). *Qu'est-ce que la sociologie ?* Paris : Pandora.
- Elias, N. (1983). *Engagement et distanciation. Contribution à la sociologie de la connaissance*. Paris : Fayard.
- Ettori, F. (1984). *Anthologie des expressions Corses*. Marseille : Rivages.
- Ethnologie Française (1997). *Ethnologies France-Europe 1971-1997, Répartition chronologique des articles parus de 1971 à 1995 inclus*, 3, XXVII, 404-408.
- Evans-Pritchard, E. E. (1954). *Forework to Pitt-Rivers, The people of the Sierra*. London : Weidenfeld and Nicholson.
- Evans-Pritchard, E. E. (1969). *Anthropologie sociale*. Genève : Payot (1<sup>ed</sup> : 1951).
- Evans-Pritchard, E. E. (1974). *Les Nuer*. Paris : Gallimard (1<sup>ed</sup> : 1937).
- Etudes Corses*, (1979). La mort en Corse et dans les sociétés méditerranéennes. n°12-13.
- Etudes Corses*, (1982). Hommage à F. Ettori. n° 18-19, pp. 20-21.
- Etudes Corses*, (1994). L'île familles. n° 42-43.
- Etudes rurales*, (1985). Le texte ethnologique. n° 97-98.
- European island Corsican & Sardinia (sans date). *Campaign for the promotion of tourism*.
- Fabian, J. (1983). *Time and the other : how anthropology makes its objects*. New York : Columbia University Press.
- Fabiani, J.L. (1999). Stéréotypes ou savoir. *Le Monde*, 15 mai, p.14.

- Fabre, D. (1992). l'ethnologue et ses sources. Dans G. Althabe, D. Fabre & G. Lenclud (Eds) *Vers une ethnologie du présent*. Paris : Maison des sciences de l'homme. pp. 39-55.
- Fabre, D. (1996). (Sous la dir. de). *L'Europe entre cultures et nations*. Paris : Ministère de la culture/MSH.
- Fabre, D. (sous la dir. de) (1997). *Par écrit. Ethnologie des écritures quotidiennes*. Collection Ethnologie de la France, cahier 11, Paris : MSH.
- Fabre, P. (1997). Ce que la toponymie peut apporter à ...la toponymie. *Le Monde Alpin et Rhodanien, 2ème-4ème trim., "Nommer l'Espace"*, pp.13-20.
- Fabre, T. (1992). (sous la dir. de) *Corse autour*. Paris : L'Harmattan.
- Fabre, T. (1994). (sous la direction de). *La méditerranée créatrice*. La tour d'Aigues : Ed. De l'Aube.
- Fabre-Vassas, C. & Fabre, D. (1987/1992). L'ethnologie du symbolique en France : situation et perspectives. Dans I. Chiva, & U. Jeggle (sous la dir. de) *Ethnologues en miroir*. Paris : MSH. pp.123-132.
- Fainzang, S. (1989). *Pour une anthropologie de la maladie en France. Un regard africaniste*. Paris : Ed de l'EHESS/Cahiers de l'homme.
- Fainzang, S. (1996). *Ethnologie des anciens alcooliques. La liberté ou la mort*. Paris : PUF.
- Farge, A. (1994). *Le cours ordinaire des choses dans la cité du XVIII° siècle*. Paris : Seuil.
- Favret-Saada, J. (1977). *Les mots la mort, les sorts*. Paris : Gallimard.
- Favret-Saada, J. (1990). Etre affecté. *Gradhiva*, 8, pp. 3-9.
- Favreau-Cancellieri, M. (1975). La vallée du Cruzzini. *BSSNHC*, 614, pp.7-57.
- Ferrarotti, F. (1990). *Histoire et histoires de vie*. Paris : Méridiens/Klincksieck.
- Fernandez, D. (1965). *Mère Méditerranée*. Paris : Grasset.
- Feschet, V. (1996). Petites manies ou rituels domestiques. Le rangement des papiers de famille en Provence alpine. *Ethnologie française*, 2, pp. 289-301.
- Feschet, V. (1996). *La correspondance rurale au XIX° siècle. Analyse d'un corpus de lettres adressées à une famille de propriétaires cultivateurs en Provence alpine*. Rapport de recherche, Paris : Mission du patrimoine ethnologique.
- Feschet, V. (1997). Les cahiers de classe d'Emilie (1897-1935). La composition française. De l'exercice scolaire à l'objet biographique. *Cahiers de littérature orale*, 41, pp. 30-59.
- Feschet, V. (1998). *Les papiers de famille. Une ethnologie de l'écriture, de la mémoire et des sentiments en Provence alpine*. Aix en Provence : Pup.



- Fillmore, C.J. (1976). Pragmatik und die beschreibung der rede. Dans A. Annwäter, E. Kirsch; K. Schröder, *Kommunikation, interaktion, identität*, Frankfurt : Suhrkamp.
- Firth, R. (1957). *Man and culture. An evaluation of the work of Bronislaw Malinowski*. London : Routledge and Keegan Paul.
- Fischer, G.N. (1992). Psychologie sociale de l'environnement. Toulouse : Privat.
- Fogacci, T. (1993). Morts, bestiaire et transformation : une écriture dans l'espace insulaire. *Heteroglossia*, Universita degli studi di macerata, 5, pp. 141-151.
- Fogacci, T. (1993). *U ritu di a morti in Corsica*. Doctorat d'Etudes Corses, Universita di Corsica.
- Fogacci, T. (1996). Da a testa à a Morra : u fa di a persona. *Segni*, Universita di Corsica, pp. 31-51.
- Fogacci, T. (1999). A Corsica et la métamorphose : le sens d'un parcours. Dans A. Meistersheim (sous la direction de) *L'île laboratoire*. Ajaccio : A. Piazzola, pp. 398-403.
- Fortes, M. (1973). On the concept of the Person among the Tallensi. Dans *La notion de personne en Afrique noire*, Paris : CNRS.
- Foucault, M. (1966). *Les mots et les choses*. Paris : Gallimard.
- Fougère, E. (1995). Espace solitaire et solidaire des îles : un aperçu de l'insularité romanesque au XVIII<sup>e</sup> siècle. Dans J.C. Marimoutou, & J.M. Racault (Eds) *L'insularité. Thématique et représentation*. Université de la Réunion/ L'Harmattan, pp. 135-141.
- Fournier, M. (1999). Histoire : individus, événements, ruptures....*Sciences Humaines*, 100, pp. 32-33.
- Fox, R.C. (1974). *Experiment perilous*. Philadelphia : University of Pennsylvania (1<sup>o</sup> ed : 1959).
- FRAC de la Corse (1996). *Une collection pour la Corse*. Corte.
- Franceschi, P. (1999). Pour la Corse, *Méditerranée magazine : Corse, l'île des passions*, 10-13.
- Franchi, J.J. (1996). Merci, Bwana ethnologue. *Le Monde*, 10/02/1996.
- Freeman, D. (1983). *M. Mead and Samoa*. Cambridge : Harvard University.
- Fusina, J. (1992). Défendre la Corse? Dans *Corse, défense d'une île* (collectif). Marseille : Ed. Autres Temps.
- Fusina, J. (1995). Les mots et les gestes. Dans P. Simonpoli (ed) *La chasse en Corse*. Ajaccio : Parc naturel de la Corse, pp. 543-556.

- Fusina, J. (1999). L'identité et ses horizons. Dans A. Meistersheim (sous la direction de) *L'île laboratoire*. Ajaccio : A. Piazzola, pp. 450-456.
- Gai, D. J.B. (1972). *La tragique histoire des Corses*. Paris : Sperar.
- Gadamer, H.G. (1976). *Vérité et méthode. Les grandes lignes d'une herméneutique philosophique*. Paris : Le seuil (1<sup>ed</sup> : 1960).
- Galibert, C. (1994). *Qualcosa c'è. Sarrola Carcopino, village corse*. DEA d'anthropologie, Université de la Réunion.
- Galibert, C. (1998). Ile diserte et loi du silence. *Journal des anthropologues*, 75, pp. 95-108.
- Galibert, C. (1999). Ile terrain ou île laboratoire. Une expérimentation anthropologique en Corse. Dans A. Meistersheim (sous la direction de) *L'île laboratoire*. Ajaccio : A. Piazzola, pp.386-397.
- Galletti, Abbé J.A. (1863). *Histoire illustrée de la Corse*. Marseille : Laffitte reprint.
- Gandolfi-Scheit, L. (1994). *Biguglia, mémoire d'une capitale*. Biguglia : Stamperia Sammarcelli.
- Garfinkel, H. (1967). *Studies on ethnomethodology*. Englewood cliffs, Prentice hall, New Jersey.
- Garancini, G. (1992). Région, retour aux sources. Dans J. Levy : *Géographies du politique*. Paris : Presses de la fondation nationale des sciences politiques, pp. 109-117.
- Gasnier, T. (1992). Le local. Dans P. Nora (Ed.) *Les lieux de mémoire*. Paris : Gallimard, III, 2, pp.462-525.
- Gauthier, A. (1995). Le regard muséal. *Ethnologie Française*, pp. 36-41.
- Geertz, C. (1973). Religion as a cultural system. Dans M. Banton (Ed.) *Anthropological approaches of the study of religion*. London : Tavistock Publication.
- Geertz, C. (1986). *Bali, interprétation d'une culture*. Paris : Gallimard.
- Geertz, C. (1986). *Savoir local, savoir global*. Paris : PUF.
- Geertz, C. (1998). La description dense. Vers une théorie interprétative de la culture. *Enquête*, 6, pp.75-105.
- Geertz, C. (1999). L'écriture de l'ethnologie. *Sciences Humaines*, 98, pp.38-40.
- Géronimi, D. A. (1983) Perception et organisation de l'espace dans le village corse. *Etudes Corses*, 20-21, 2, pp.153-201.
- Gibbal, J. M. (1982). *Tambours d'eau. Journal et enquête sur un culte de possession au Mali occidental*. Paris : Le Sycomore.

- Giblin-Delvollet, B. (1993). La géographie et l'analyse du « local ». Dans A. Mabileau (1993) (sous la dir. de) *A la recherche du local*. Paris : L'Harmattan, pp.79-91.
- Giddens, A. (1984). *La constitution de la société. Eléments de la théorie de la structuration*. Paris : PUF.
- Gil, J. (1984). *La Corse entre la liberté et la terreur*. Paris : La Différence.
- Ginsburg, C. (1980). *Le fromage et les vers. L'univers d'un meunier au XVI<sup>e</sup> siècle*. Paris : Aubier.
- Ginsburg, C. (1980). Signes, traces, pistes. *Le Débat*, 6, pp.2-44.
- Ginsburg, C. & Poni, C. (1979). Il nome e il come : scambio ineguale e mercato storiografico. *Quaterni stirici*, 40, pp.181-190.
- Ginsburg, C. & Poni, C. (1989). La micro-histoire. *L'univers philosophique*. Encyclopédie philosophique universelle. Paris : PUF. pp. 1316-1319.
- Girard, L., Bonnefous, M., Rudel, J. (1961). *Histoire, 1848-1914*. Paris : Bordas.
- Girardet, R. (1972). *L'idée coloniale en France, 1870-1962*. La Table ronde.
- Giudicelli, S. (1984). Les Corses entre l'insularité et l'exil. Dans *Créativité et Folie*, 2ème cahier, Marseille : ed. Du Quai, pp.179-199.
- Giudici, N. (1996). *Le crépuscule des Corses*. Paris : Grasset.
- Giustiniani, J.A. (1934). *Contes et légendes corses*. Ajaccio : Librairie de « L'éveil de la Corse ».
- Glaser, B. & Strauss, A. (1967). *The discovery of grounded theory*. Chicago : Aldine de Gruyter.
- Glavany, J., Paul, C. (1998). *Corse : l'indispensable sursaut*. Commission d'enquête de l'assemblée nationale n° 1077, Paris : Assemblée Nationale
- Gloczewski, B. (1999). Négociations pour la fabrication et la distribution d'un CD Rom : Yapa : Art rituel du désert central australien. *Journal des Anthropologues*, 79, pp.81-97.
- Godefroit, S. (1998). *A l'ouest de Madagascar : les Sakalava du Menabe*. Paris : Kanthala/Orstom.
- Goffman, I. (1973). *La mise en scène de la vie quotidienne*. Paris : Minuit.
- Goffman, I. (1974). *Les rites d'interaction*. Paris : Minuit.
- Goffman, I. (1987). *Façons de parler*. Paris : Minuit.
- Goody, J. (1979). *La raison graphique. La domestication de la pensée sauvage*. Paris : Minuit.

- Goody, J. (1997). Histoire et anthropologie, convergences et divergences. *Ethnologie Française*, XXVII, 3, pp.282-293.
- Gosselin, G. (1993). (sous la dir.de) *Les nouveaux enjeux de l'anthropologie (autour de G. Balandier)*. Paris : L'Harmattan/Logiques sociales, pp.147-150.
- Gossiaux, J.C. (1997). Ethnie, ethnologie, ethnicité. *Ethnologie Française*, XXVII, 3, pp.329-333.
- Gottman, J. (1973). *The significance of territory*. Charlottesville : University of Virginia Press.
- Goyet, F. (1994). *Rhétorique de la tribu, rhétorique de l'Etat*. Paris : PUF.
- Granet-Abisset, A. M. (1993). Entre mémoire et histoire. Les migrations comme révélateur d'une identité quérassienne. *Le Monde Alpin et Rhodanien*, 1°-2° trim., pp. 9-34.
- Grawitz, M. (1995). *Méthodes des sciences sociales*. Paris : Dalloz.
- Graziani, A.M. (1990). Un état de la notabilité de la Corse du 1° XV° siècle. *Etudes Corses*, 35, pp.77-100.
- Graziani, A.M. (1993). *A. Giustiniani, Description de la Corse. Préface, notes et traduction*, Ajaccio : Piazzola.
- Graziani, A.M. (1995). Les élections de chasseurs. Dans P. Simonpoli (ed) *La chasse en Corse*. Ajaccio : Parc naturel de la Corse, pp. 23-34.
- Graziani, A.M. (1995). *A.P. Filippini : Chroniques de la Corse, 1560-1594. introduction, traduction, notes et index*. Ajaccio : Piazzola.
- Grendi, E. (1977). Micro analisi e storia sociale. *Quaderni Storici*, 35, pp.77-100.
- Grendi, E. (1996). Repenser la micro histoire ? Dans J. Revel (sous la dir. de) *Jeux d'échelles. La micro analyse de l'expérience*. Paris : Gallimard/Seuil/Hautes Etudes, pp.233-243.
- Griaule, M. (1938). *Masques Dogons*. Paris : Institut d'ethnologie.
- Griaule, M. (1957). *Méthodes de l'ethnographie*. Paris : PUF.
- Griaule, M. (1966). *Dieu d'eau (Entretiens avec Ogotemméli)*. Paris : Fayard.
- Gribaudo, M. (1996). Echelle, pertinence, configuration. Dans J. Revel (sous la dir. de) *Jeux d'échelles. La micro analyse de l'expérience*. Paris : Gallimard/Seuil/Hautes Etudes, pp.113-139.
- Grimaldi, S. (1988, 1992, 1997). *La Corse et le monde* (3 tomes). Marseille : Edisud.
- Grimm, W. Et Grimm, J. (1960). *Contes*. Paris : Planète.
- Grosjean, R. (1981). *La Corse avant l'histoire*. Paris : Klincksieck.

- Gruau, M. (1999). *L'homme rituel*. Paris : Métaillé.
- Guadalupi, G. & Manguel, A. (1981). *Guide de nulle part et d'ailleurs*. Paris : Ed. du Fanal.
- Guides Gallimard (1998). *Corse*. 2 vol. Paris
- Guides bleus (1998). *Corse*. Paris : Hachette.
- Guides des départements (1989). *La Corse du Sud*. Poitiers : Projets éditions.
- Guiteras-Holmes, C. (1965). *Los peligros de Alma*. Mexico : Fondo de cultura económica.
- Gumperz, J.J. (1989). *Engager la conversation. Introduction à la sociolinguistique intentionnelle*. Paris : Minuit.
- Gumperz, J.J. & Hymes, D. (Eds) (1964). The ethnography of communication. special publication, *American Anthropologist*, 66, 6, 2.
- Gumperz, J.J. & Hymes, D. (1972). *The ethnography of communication*. New York : Halt, Rineheart & Winston.
- Gusdorf, G. (1990). L'autobiographie, échelle individuelle du temps. *Bulletin de psychologie*, XLIII, 397, pp.831-846.
- Guth, S. (1994). (sous la dir. de) *Une sociologie des identités est-elle possible?* Paris : L'Harmattan.
- Gutwirth, J. (1970). *Vie juive traditionnelle : ethnographie d'une communauté Hassidique*. Paris : Minuit.
- Habermas, J. (1981). *Théorie de l'agir communicationnel*. Paris : Fayard (2 vol.).
- Hagège, C. (1985). *L'homme de parole; Contribution linguistique aux sciences humaines*. Paris : Gallimard/Folio-Essais.
- Hainard, J. & Kaehler, R. (Sous la dir. de) (1997). *Dire les autres. Réflexions et pratiques ethnologiques*. Lausanne : Payot.
- Halbwachs, M. (1950). *La mémoire collective*. Paris : PUF.
- Halbwachs, M. (1994). *Les cadres sociaux de la mémoire*. Paris : Albin Michel.
- Haroche-Bouzinac, G. (1995). *L'épistolaire*. Paris : Hachette.
- Hartog, F. (1980). *Le miroir d'Hérodote, essai sur la représentation de l'autre*. Paris : Gallimard.
- Haudricourt, A.G. (1962). Domestication des animaux, culture des plantes et traitement d'autrui. *L'Homme*, II, pp.40-50.
- Hayward, J. (1993). Désacraliser le local, ou comment faire du général avec du particulier. Dans A. Mabileau (sous la dir. de) *A la recherche du local*. Paris : L'Harmattan, pp.223-232.

- Hébrard, J. (1991). La lettre représentée. Les pratiques épistolaires populaires dans les récits de vie ouvriers et paysans. Dans R. Chartier (ed) (1991) *La correspondance. Les usages de la lettre au XIX<sup>e</sup> siècle*. Paris : Fayard, 279-365.
- Héliaz, P.J. (1975). *Le cheval d'orgueil. Mémoires d'un Breton du pays Gigouden*. Paris : Plon.
- Hérault, L. (1996). *La Grande Communion. Transformation et actualité d'une cérémonie catholique en Vendée*. Paris : CTHS.
- Herpin, N. (1973). *Les sociologues américains et le siècle*. Paris : PUF.
- Hervieu, B. (1993). Le local en sociologie rurale : quelques repères. Dans A. Mabileau (sous la dir. de) *A la recherche du local*. Paris : L'Harmattan, pp.67-75.
- Hocquart (Dr) (1999). *Une campagne au Tonkin (1844-1886)*. Paris : Arléa.
- Hofstadter, D. (1985). *Gödel, Escher, Bach, les brins d'une guirlande éternelle*. Paris : Interéditions.
- Holland, D. & Quinn, N. (Eds) (1987). *Cultural models and thought*. Cambridge : Cambridge University press.
- Hollier, D. (1979). *Le Collège de sociologie*. Paris : Gallimard.
- Homme (L')* (1986). L'anthropologie, état des lieux. n° 97-98.
- Homme et la société (L')* (1999). Littérature et sciences sociale. n°134, 4.
- Hovanessian, M. (1992). *Lien communautaire. Trois générations d'Arméniens*. Paris : A. Colin.
- Hovanessian, M. (1998). L'écriture du génocide arménien : un texte à plusieurs voix. *Journal des anthropologues*, 75, pp. 63-84.
- Hubatschek, I. (1996). *L'île des bergers*. Ed. Hubatschek.
- Hymes, D. (1967). Models of the interaction of language and social life. Dans Mac Namara (Ed) Problems of bilingualism, *Journal of social issues*, XXIII, 2.
- Hymes, D. (1974). Anthropology and sociology. Dans T. Sebeok (Ed) *Current trends in linguistic*. Vol 12, Linguistics and adjacent sciences. La Haye : Mouton.
- Illustration (L')* (1847). Vue périscopique de Bougie (Tunisie). n° 215.
- Illustration (L')* (1929). Atlas colonial français. Cartes et texte du Commandant P. Pollacchi, Paris. L'Illustration.

- Ingenierie de Développement et Aménagement (IDEA) (1996). *Profil des bassins de vie. Enjeux de développement et d'aménagement*. Ajaccio/Toulouse, Préfecture de la Région Corse/Direction Régionale de l'Équipement.
- Izard, M. (1991). Méthode ethnographique. Dans P. Bonte, & M. Izard (sous la dir. de) *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*. Paris : PUF, pp.470-474.
- Jacob, A. (1992). *Temps et langage*. Paris : Armand Colin.
- Jacob, C. (1980). Ecritures du monde. Dans Centre Georges Pompidou. *Cartes et figures de la Terre*, Paris : CCI, 104-110.
- Jahoda, G. (1989). *Psychologie et anthropologie*. Paris : A. Colin.
- Jamard, J.L. (1993). *Anthropologies françaises en perspectives*. Paris : Kimé.
- Jamin, J. Et Zonabend, F. (1985). Le texte ethnographique. *Études Rurales*, pp.97-98.
- Jansson, T. (1982). *Les mémoires de papa Moumine*. Paris : Nathan.
- Jaulin, (1970). *Gens de soi, gens de l'autre*. Paris : Uge.
- Jaulin, R. (1972). *La paix blanche. Introduction à l'ethnologie*. Paris : Le seuil.
- Javeau, (1980). Sur le concept de vie quotidienne en sociologie. *Cahiers internationaux de sociologie*, LXVIII, pp.31-45.
- Javeau, C. (1988). *Leçons de sociologie*. Paris : Méridiens/klincksieck.
- Javeau, C. (1992). Imaginaires sociaux et ritualisation de la vie quotidienne, *Utinam*, 2-3, pp.47-56.
- Jehasse, O. (1986). *Corsica classica*. Ajaccio : La Marge.
- Jeudy, H.P. (1997). L'anthropologie politique en question. Dans M. Abélès, & H.P. Jeudy, (Eds). (1997). *Anthropologie du politique*. Paris : Armand Colin, pp.233-245.
- Jodelet, D. (1989). *Folies et représentations sociales*. Paris : PUF.
- Jodelet, D. (1989). (sous la dir. de ). *Les représentations sociales*. Paris : PUF.
- Jolas, T.; Pingaud, M.F.; Verdier, Y.; Zonabend, F. (1990). *Une campagne voisine. Minot, un village bourguignon*. Paris : Ministère de la culture et de la communication/Ed. de la MSH.
- Jolas, T. et Pinton, S. (1997). Journal d'un paysan de La Creuse. *Terrain*, 28, pp.153-164.
- Jollivet, M. Et Mendras, H. (1971). *Les collectivités rurales françaises*. Paris : A. Colin.
- Jourde, P. (1991). *Géographies imaginaires de quelques inventeurs de mondes au XIX<sup>e</sup> siècle : Gracq, Borges, Michaux, Tolkien*. Paris/ José Corti.
- Journet, N. (1999). Ethnologie : entre tradition et modernité. *Sciences Humaines*, 100, pp.24-25.

- Juan, S. (1995). *Les formes élémentaires de la vie quotidienne*. Paris : PUF.
- Kalaora, B. (1997). Quand l'environnement devient affaire d'Etat. Dans M. Abélès, H.P. Jeudy : *Anthropologie du politique*. Paris : Armand Colin pp. 179-196.
- Kardiner, A. (1966). *Introduction à l'ethnologie*. Paris : Gallimard-Idées.
- Kayser, B. (1989). *Les sciences sociales face au monde rural*, Toulouse : Presses universitaires du Mirail.
- Kayser, B. (1990). *La renaissance rurale. Sociologie des campagnes du monde occidental*. Paris : A. Colin.
- Kayser, B. (1994). *Pour une ruralité choisie*. Paris : DATAR
- Keesing, H. (1987). Models, « folk » and « cultural ». Dans D. Holland et N. Quinn (Eds), *Cultural models and thought*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Kilani, M. (1992). *Introduction à l'anthropologie*. Genève : Payot.
- Kim, C.S. (1990). The rôle of the non-western anthropologist reconsidered : illusion versus reality. *Current anthropology*, 31, 2, April, pp.196-201.
- Knudsen, A. (1985). Internal unrest. Corsican vendetta, a structured catastrophe. *Folk*, 27, pp. 65-87.
- Kohn, R.C. & Nègre, P. (1991). *Les voies de l'observation*. Paris : Nathan.
- Koselleck, R. (1998). Les monuments aux morts comme fondateurs de l'identité des vivants. *Revue de métaphysique et de morale*, 1, pp.33-61.
- Koskenniemi, H. (1956). *Studien zur Idee und Phraseologie des griechischen briefes bis 400 n. Christus*, Helsinki.
- Laborde, D. (1997). L'Europe des ethnologues. *Ethnologie Française*, XXVII, 3, pp.374-381.
- Labov, W. (1976). *Sociolinguistique*. Paris : Minuit.
- Laburthe-Tolra, P. & Warnier, J.P. (1993). *Ethnologie - Anthropologie*. Paris : PUF.
- Lacoste, Y. (1996). Encore et toujours des territoires. *Géographie et cultures*, 20, pp.119-124.
- Lacroix, J. (1984). Correspondre au XIX<sup>e</sup> siècle. Dans *La correspondance (édition, fonctions, signification)*, 1, Aix en Provence : Publications de l'université de Provence, pp.155-200.
- Lagrave, R. M. (1980). *Le village romanescque*. Marseille : Actes Sud.
- Laplantine, F. (1987). *Clefs pour l'anthropologie*. Paris : Seghers.
- Laplantine, F., Levy, J.; Martin, J.B.; Nouss, A. (1998). *Récit et connaissance*. Centre de recherche et d'études en anthropologie, Lyon : Presses universitaires de Lyon.
- Latour, B. (1989). *La science en action*. Paris : La Découverte.



- Lear, E. (1868/1992). *Journal d'un paysagiste anglais en Corse*. Paris : La pensée universelle.
- Lebras, M. (1993). *La plaèete au village*. La tour d'Aigues : Ed. De l'aube/Datar.
- Leca, J.C. (1978). Une communauté villageoise au XIX<sup>e</sup> siècle : Calenzana. Dans *Pieve e paesi, communautés rurales corses*. Marseille : CNRS, pp.105-133..
- Leenhardt, M. (1947). *Dokamo, la personne et le mythe dans le monde Mélanésien*. Paris : Gallimard.
- Legrand, M. (2000). Les récits de vie. *Sciences Humaines*, 102, pp.21-27.
- Le Guinn, U. (1994). *La vallée de l'éternel retour*. Marseille : Actes Sud.
- Leiris, M. (1938). Le sacré dans la vie quotidienne. Dans D. Hollier, (1971) *Le Collège de sociologie*, Paris : Gallimard.
- Leiris, M. (1947). *L'Afrique fantôme*. Paris : Gallimard.
- Leiris, M. (1977). *Cinq études d'ethnologie*. Paris : Médiations.
- Lejeune, P. (1975). *Le pacte autobiographique*. Paris : Seuil.
- Lenclud, G. (1977). *Berger en Corse. Essai sur la question pastorale*. Grenoble : PUG.
- Lenclud, G. (1979). Des feux introuvables. L'organisation familiale dans un village de la Corse traditionnelle. *Etudes rurales*, 76, pp.7-50.
- Lenclud, G. (1985). L'institution successorale comme institution et organisation. La transmission du patrimoine foncier dans une communauté traditionnelle de la montagne corse, fin du XIX<sup>e</sup> - début du XX<sup>e</sup> siècle. *Ethnologie française*, XV, 1, pp.35-44.
- Lenclud, G. (1986). En être ou ne pas en être. L'anthropologie sociale et les sociétés complexes. *L'Homme*, 97-98, XXVI, (1-2), pp.143-153.
- Lenclud, G. (1987). La tradition n'est plus ce qu'elle était. *Terrain*, 9, pp.110-123.
- Lenclud, G. (1987). Parler bois. *Etudes rurales*, 107-108, pp.257-268;
- Lenclud, G. (1987/1992). Anthropologie et histoire, hier et aujourd'hui en France. Dans I. Chiva, & U. Jeggle, U (1987) (sous la direction de) *Ethnologies en miroir*. Paris : MSH, pp.35-66.
- Lenclud, G. (1990). Vue de l'esprit, art de l'autre. L'ethnologie et les croyances en pays de savoir. *Terrain*, 14, pp. 5-19.
- Lenclud, G. (1992). Le grand partage ou la tentation ethnologique. Dans G. Althabe, D. Fabre & G. Lenclud (Eds) *Vers une ethnologie du présent*. Paris : Maison des sciences de l'homme. pp.9-38.

- Lenclud, G. (1994). Attribuer des croyances à autrui. L'anthropologie et la psychologie ordinaire. *Gradhiva*, 15, pp.3-25.
- Lenclud, G. (1997). Miroirs du colonialisme. *Terrain*, 28, pp.5-8.
- Leont'ev, A.A. (1971) *Sprache, sprechen, sprechtätigkeit*. Stuttgart : Kolhammer.
- Lepetit, B. (1996). De l'échelle en histoire. Dans J. Revel (sous la dir. de) : *Jeux d'échelles. La micro analyse de l'expérience*. Paris : Seuil/Gallimard/Ecole des Hautes Etudes, pp.71-94.
- Leroi-Gourhan, A. (1965). *Le geste et la parole*. Paris : Albin Michel (2 vol.).
- Leroy-Ladurie, E. (1975). *Montaillou, village occitan*. Paris : Gallimard.
- Letteron, Abbé, (1888). *Histoire de la Corse (comprenant la description de cette île d'après A. Giustiniani, les chroniques de Giovanni della Grossa et de Monteggiani, remaniées par Ceccaldi, la chronique de Ceccaldi et la chronique de Filippini)*. Traduction de l'abbé Letteron. Bastia, 2 vol.
- Levi, A. (1989). *Le pouvoir au village*. Paris : Gallimard.
- Levi, A. (1996). Comportements, ressources, procès : avant la "révolution de la consommation". Dans J. Revel (sous la direction de) : *Jeux d'échelles. La micro analyse de l'expérience*. Paris : Seuil/Gallimard/Ecole des Hautes Etudes, pp.187-207..
- Lévi-Strauss, C. (1947). *Les structures élémentaires de la parenté*. Paris : Mouton.
- Lévi-Strauss, C. (1950). Introduction à l'oeuvre de Marcel Mauss. Dans M. Mauss, *Sociologie et anthropologie*, Paris : PUF, IX-LII.
- Lévi-Strauss, C. (1955). *Tristes tropiques*. Paris : Plon.
- Lévi-Strauss, C. (1958). *Anthropologie structurale I*. Paris : Plon.
- Lévi-Strauss, C. (1962). *La pensée sauvage*. Paris : Plon.
- Lévi-Strauss, C. (1973). *Anthropologie structurale II*. Paris : Plon.
- Lévi-Strauss, C. (1977). (sous la dir. de) *L'identité*. Paris : PUF.
- Lévi-Strauss, C. (1980). Préface à M. Mauss : *Sociologie et anthropologie*. Paris : PUF, pp. I-LII.
- Lévi-Strauss, C. (1984). *Paroles données*. Paris : PUF.
- Lévi-Strauss, C. (1987). De la fidélité au texte. *L'Homme*, 101, pp.117-140.
- Levy, J.L. (1976). *Un village au bout du monde*. Montréal : Presses de l'Université.
- Lewis, O. (1960). *Tepoztlan, village in Mexico*. New-York : Rineheart & Winston.

- Lewis, O. (1969). *La vida. Une famille portoricaine dans la culture de pauvreté*. Paris : Gallimard.
- Lewis, O. (1983). *Les enfants de Sanchez*. Paris : Gallimard.
- Le Wita, B. (1989). *Ni vue ni connue. Approche ethnographique de la culture bourgeoise*. Paris : MSH.
- Lombard, J. (1994). *Introduction à l'ethnologie*, Paris : Armand Colin.
- Loriga, S. (1996). La biographie comme problème. Dans J. Revel (sous la direction de) : *Jeux d'échelles. La micro analyse de l'expérience*. Paris : Seuil/Gallimard/Ecole des Hautes Etudes, pp.209-231.
- Luchman, Lindenfeld & Simonin, J. (1991). *Langage et communications sociales*. Paris :Hatier/Didier.
- Luciani, R. (1998). *Femmes d'Antisanti. 1850-1861*. Association des recherches historiques de la pieve de Rogna.
- Lüsebrink, H.J. (1995) Insularités exposées : les îles de l'Océan Indien et du Pacifique dans les expositions coloniales (1855-1937). Dans J. C. Marimoutou et J. M. Racault (sous la dir.de) *L'insularité. Thématique et représentation*. Université de la Réunion/ L'Harmattan, pp.235-244.
- Lyautey, M. (1900). Du rôle colonial de l'armée. *Revue des deux mondes*, février.
- Lynch, K. (1976). *L'image de la cité*. Paris : Dunod.
- Mabileau, A. (1993). (sous la dir. de) *A la recherche du local*. Paris : L'Harmattan.
- Mac Adams, D.P. (1993). *Personal myths and the making of the self*. New York : William Morrow & Company inc.
- Mac Donald, S. (Ed.) (1993). *Inside European identities. Ethnography in Western Europ*. Oxford : Providence.
- Mac Farlane, G. (1993). Ce n'est pas aussi simple que cela : Catholiques et Protestants Dans les communautés rurales d'Irlande du nord. Dans Cohen, A. ; Larsen, S.; Mc Farlane, G.; Mewett, P.; Peace, A.; Strathern, M; : *Villages anglais, écossais, irlandais*. Toulouse : PUM.
- Maccioni, P. (1992). La Corse, la plus grecque des terres françaises, *Confluences méditerranéennes*, 4, 125-132.
- Maestri, E (1995). Les îles dans la problématique coloniale française contemporaine (1815-1946). Dans J. C. Marimoutou et J. M. Racault (sous la dir. de) *L'insularité. Thématique et représentation*. Université de la Réunion/ L'Harmattan, pp. 223-234.

- Maffesoli, M. (1985). *La connaissance ordinaire*. Paris : Meridiens/Klincksieck.
- Maffesoli, M. (1987) Préface à A. Schutz, *Le chercheur et le quotidien*. Paris : Méridiens/klincksieck.
- Maffesoli, M. (1988). *Le temps des tribus*. Paris : Meridiens/Klincksieck.
- Maffesoli, M. (1992). *La transfiguration du politique (La tribalisation du monde)*. Paris : Grasset;
- Maffesoli, M. (1993). *La contemplation du monde*. Paris : Grasset.
- Maffesoli, M. (1996). *Eloge de la raison sensible*. Paris : Grasset
- Maget, M. (1953). *Guide d'enquête directe des comportements culturels*. Paris : CNRS.
- Malinowski, B. (1930). *La vie sexuelle des sauvages du Nord-Ouest de la Mélanésie*. Genève : Payot (1° Ed. 1929).
- Malinowski, B. (1963). *Les Argonautes du Pacifique Occidental*, Paris : Gallimard.
- Malinowski, B. (1968). *Une théorie scientifique de la culture*. Paris : Maspéro.
- Malinowski, B. (1974). *Les jardins de corail*. Paris : Maspéro.
- Malinowski, B. (1985). *Journal d'ethnologue*. Paris : Seuil.
- Malle, J. (1961). L'arrière plan historique. Dans A. Sauvy, *Le tiers-monde, sous-développement et développement*, réédition INED, Cahier n°39, Paris : PUF, pp.34-55.
- Mannoni, E. (1995). Bastia, mon bastion, ma ville, mon île. *Géo*, 197, pp.80-83.
- Mannoni, E. (2000). L'Insulaire. *Nice-Matin*. 19/05/2000, p.35.
- Marcellesi, J.B. (1987). L'action thématique programmée. Individuation sociolinguistique corse et corse langue polynomique. *Etudes Corses*, 28, pp. 5-20.
- Marcellesi, M.G. (1989). *Contra salvatica*. Marseille : Edisud.
- Marchiani, M. (1989). L'espace villageois. *Guides des départements : Corse du sud*, Projets Editions, Poitiers, pp.310-322.
- Marchiani, M. (1989). Le costume au féminin. Dans *Guides des départements : Corse du sud*, Projets Editions, Poitiers, pp.323-327.
- Marcus, G.E. & Cushman, D. (1982). Ethnographies as texts. *Annual review of anthropology*, 11, pp.25-69.
- Marcus, G.E. (1984). Contemporary problems of ethnography Dans the modern world system, Dans J. Clifford & G. Marcus (Eds) *Writing culture. The poetics and politics of ethnography*. University of California Press, pp.165-193.

- Marcus, G.E. & Fischer, M.M. (1986). *Anthropology as cultural critique*. Chicago/London : The University of Chicago Press.
- Marié, M. (1982). *Un territoire sans nom*, Paris : Méridiens/Klincksieck.
- Marié, M. & Viard, J. (1988). *La campagne inventée*. Marseille : Actes Sud.
- Marimoutou, J.C., Racault, J.M. (eds) (1995). *L'insularité. Thématique et représentation*. Université de la Réunion/ L'Harmattan.
- Mark, V. (1997). L'écriture de soi entre histoire et autobiographie. Dans D. Fabre (sous la dir. de) (1997) *Par écrit. Ethnologie des écritures quotidiennes*, Collection Ethnologie de la France, cahier 11, Paris : MSH.
- Marrou, H.T. (1954). *De la connaissance historique*. Paris : Seuil.
- Martel, C. (1993). Des mots pour un pays. Marqueurs lexicaux de l'écrit et de l'oral en Camargue. *Le Monde Alpin et Rhodanien* (1993) 1er-2ème trim., L'identité vécue. Discours, rites, emblèmes, pp.63-84.
- Martin, D.C. (1994). Identités et politique : récit, mythe et idéologie. Dans D.C. Martin (Ed) *Cartes d'identité. Comment dit-on "nous" en politique?* Paris : Presses de la Fondation Nationale des sciences politiques, pp.13-38.
- Martin, J. (1988). *Lexique de la colonisation française*. Paris : Dalloz.
- Martin, J. (1990). *L'Empire triomphant. 1871-1936. Maghreb, Indochine, Madagascar, îles et comptoirs*. Paris : Denoël.
- Martinetti, (1989). *Insularité et marginalité en méditerranée Occidentale, l'exemple corse*. Ajaccio : Le Signet.
- Martinez-Montoya, J. (1995). Pour une anthropologie de la montagne basque. *Ethnologie française*, XXV, 2, pp. 294-303.
- Martini, M. (1953). *Les Corses dans l'expansion française*. Bastia : Editions Les Myrtes.
- Marx, K. (1844). *Les manuscrits économique-politiques de 1844*. Paris : Uge.
- Maurand, (Dir) (1994). *Le paysage*. 13° colloque d'Albi Langages et signification. Cals ed.
- Mauss, M. (1967). *Manuel d'ethnographie*. Lausanne : Payot.
- Mauss, M. (1980). *Sociologie et anthropologie*. Paris : PUF.
- Mayer, N. (1995). L'entretien selon Bourdieu. Analyse critique de « La misère du monde ». *Revue française de sociologie*, XXXVI, pp.355-370.
- Mead, G.H. (1932). *The philosophy of the present*. Chicago.
- Mead, G.H. (1938). *The philosophy of the act*. Chicago.

- Meistersheim, A. (1991). *Territoire et insularité*. Marseille : Publisud.
- Meistersheim, A. (1994). *Le géomètre de Paline*. Ajaccio : Ed Piazzola.
- Meistersheim, A. (1997). Figures de l'iléité, image de la complexité. Dans D.Reig (Dir.) (1997) *L'île des merveilles. L'île, images et fonctions*. Paris : L'Harmattan, pp. 109-124
- Meistersheim, A. (Dir) (1999). *L'île laboratoire*. Ajaccio : A. Piazzola.
- Memoria (A) (1980). *Une mémoire retrouvée (Sant'Amanza)*. Ajaccio : A Memoria.
- Memoria (A) (1987). *Une mémoire fidèle (Ucciani)*. Ajaccio : A Memoria
- Memoria (A) (1995). *Bucugnà, Avril 1789, Un cahier de doléances*. Ajaccio : A Memoria
- Memoria (A) (1996). *Cutuli Curticchjatu, Avril 1789, Un cahier de doléances*. Ajaccio : A Memoria
- Memoria (A) (1996). *Sarrola e Carcupinu, Avril 1789, Un cahier de doléances*. Ajaccio : A Memoria
- Memoria (A) (1997). *Ucciani, Avril 1789, Un cahier de doléances*. Ajaccio : A Memoria
- Mendras, H. (1953). *Etude de sociologie rurale*. Paris : Colin.
- Mendras, H. (1976). *Sociétés paysannes*. Paris : Colin.
- Méridies* (1991). N° spécial Corse, Décembre/Janvier.
- Merleau-Ponty, M. (1964). *Le visible et l'invisible*. Paris : Gallimard.
- Merleau-Ponty, M. (1965). *Eloge de la philosophie*. Paris : Gallimard.
- Meschonnic, H. (1991). Quand les signes sont des actes. *Littérature*, 84, déc, pp.61-76.
- Meunier, J. (1991). Fiction et mythes ethnologiques. Dans P. Bonte, & M. Izard (sous la dir. de) *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*. Paris : PUF, pp.278-279.
- Meunier, J. (1998). Iles désertes. *Le Monde de l'Education*, mars, p. 55.
- Mewett, P. (1993). La conscience locale à Clachan. Dans Cohen, A. ; Larsen, S.; Mc Farlane, G.; Mewett, P.; Peace, A.; Strathern, M; (1993). *Villages anglais, écossais, irlandais*. Toulouse : PUM, pp.27-56.
- Michard, C. (1991). Mouvement de libération des femmes et affrontement discursif entre auteurs scientifiques. *Journal des anthropologues*, 45, pp.25-34.
- Michel, M. (1997). *La colonisation européenne*. Paris : La Documentation Photographique.
- Middleton, J. (Ed.) (1970). *From child to adult*. New York : The natural history press.
- Milza, M. (1993). *Voyage en Ritalie*. Paris : Plon.
- Minsky, M. (1988). *la société de l'esprit*. Paris : Interéditions.
- Moles, A. & Rohmer, E. (1977). *Psychologie de l'espace*. Paris : Casterman.

- Moles, A. & Rohmer, E. (1982). *Labyrinthes du vécu*. Paris : Méridiens/Klincksieck.
- Monde Alpin et Rhodanien (Le)* (1993). 1er-2ème trim., L'identité vécue. Discours, rites, emblèmes.
- Molet, L. (1989). La pensée Malgache. Dans *L'univers philosophique*, Encyclopédie philosophique universelle. Paris : PUF; pp.1493-1497.
- Mondolini, A. (1994). Interview-discussion. Dans A.Casta *La parabole corse*. Arte/ Albiana
- Morachini-Mazel, G. Boinard, R. (1989). La Corse selon Ptolémée. *Cahiers Corsica*, 128-129-130, Bastia.
- Morati, M.J. & Morati, J.C. (1983). *Quelques aspects de la vie rurale en Corse d'hier*. Casaglione.
- Morel, A. (1987/1992). Nouveaux terrains, nouveaux objets. Dans I. Chiva, & U. Jeggle (sous la dir. de) : *Ethnologies en miroir*. Paris : MSH, pp.152-171
- Morin, E. (1991). *La Méthode*. Paris : Seuil (4 vol.).
- Morin, E. (1993). Entretien. *Société*, 42, pp.335-343.
- Moscovici, S. (1989). Préface à D. Jodelet (1989) *Folies et représentations sociales*. Paris : PUF, pp.9-30.
- Murati, A. (1983). Constat actuel de la culture corse. *Cuntrasti*, 1, pp.41-73.
- Musset, D. (1998). La généalogie : de l'enquête à la quête. Dans C. Bromberger (sous la dir. de) *Passions ordinaires*. Paris : Bayard Editions, pp. 119-138.
- Muxel, A. (1997). *Individu et mémoire familiale. Essais et recherches*. Paris : Nathan.
- Nerriere, A. (1995). *Le visage derrière la vitre*. Ajaccio.
- Nora, P. (1986). (sous la dir. de) *Les lieux de mémoire*. Paris : Le seuil.
- Nietzsche, F. (1993). *Oeuvres*. Paris : Bouquins.
- Noschis, K. (1984). *Signification affective du quartier*. Paris : Méridiens.
- Nucéra, L. (1979). *L'Avenue des Diables Bleus*. Paris: Livre de poche.
- Ochs, E. & Schieffelin, B. (Eds) (1979). *Developmental pragmatic*. New York : Academic Press.
- Olivesi, J.M. (1997). D'un chaos baroque à un ordre classique : les Corses et le Pan Terrier. Dans *Catalogue de l'exposition « Mesure de l'île » Corte* : Musée d'anthropologie de la Corse, pp.9-24.
- Olivier de Sardan, J.P. (1995). La politique du terrain. Sur la production des données en anthropologie. *Enquête*, 1, pp.71-109.

- Olivier de Sardan, J.P. (1996). La violence faite aux données. Autour de quelques figures de la surinterprétation en anthropologie. *Enquête*, 3, pp.31-59.
- Olsson, D.R. & Torrance, N. (1991). *Literacy and orality*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Onfray, M. (1999). Pour la Corse. *Méditerranée magazine*, Eté, p. 12.
- Ong, W. (1982). *Orality and literacy : the technologizing of the world*. New York : Methuen.
- Ottino, P. (1972). *Rangiroa, parenté étendue, résidence et terres Dansun atoll polynésien*. Paris : Cujas.
- Panoff, M. (1968). *L'ethnologue et son ombre*. Lausanne : Payot.
- Panoff, M. (1977). *Ethnologie : le deuxième souffle*. Lausanne : Payot.
- Parain, E. (1936). *La méditerranée, les hommes et leurs travaux*. Paris : Gallimard.
- Parain, E. (1970). Contribution à une problématique de la communauté villageoise dans le domaine européen. *L'ethnographie*, 64, pp.34-60.
- Parain, E. (1979). *Outils, ethnies et développement historique*. Paris : Editions sociales.
- Parain, E. et Vial, J. (1966). *La nature du fait dans les sciences humaines*. Paris : PUF.
- Parc Naturel de la Corse (Ed.) (1988). *Arburi, arbe, arbigliule, savoirs populaires sur les plantes de Corse*. Ajaccio.
- Paré, F. (1992). *Les littératures de l'exiguïté*. Hearst (Ontario) : Essais/Le Nardir.
- Parsons, T. (1952). *The social system*. London : Tavistock.
- Passeron, J.C. (1991). *Le raisonnement sociologique*. Paris : Nathan.
- Paul-Levy, F. & Segaud, M. (1983). *Anthropologie de l'espace*. Paris : CCI/Centre Pompidou.
- Paulhan, J. (1939). Le langage sacré, conférence donnée au Collège de sociologie, le 16 mai 1939, Dans D. Hollier, (1971). *Le Collège de sociologie*. Paris : Gallimard.
- Peace, A. (1993). « Un endroit tout à fait différent » : Clontarf, village irlandais. Dans Cohen, A. ; Larsen, S.; Mc Farlane, G.; Mewett, P.; Peace, A.; Strathern, M; (1993) *Villages anglais, écossais, irlandais*. Toulouse : PUM, pp.107-120.
- Pelletier, P. (1999). Iles éloignées, passages obligés, le rôle de la surinsularité dans la civilisation japonaise. Dans A. Meistersheim (Dir) *L'île laboratoire*. Ajaccio : A. Piazzola, pp.301-317.
- Pelras, C. (1966). *Goulieu, commune rurale du Cap Sizun (Finistère). Etude d'ethnologie globale*. Paris : Masson.



- Penneff, J. (1990). *La méthode biographique; de l'Ecole de Chicago à l'histoire orale*. Paris : A. Colin.
- Peristiany, J.G. (1965). *Honor and shame : the values of mediterranean society*. London : Weindenfeld & Nicholson.
- Peron, F. (1993). *Des îles et des hommes. L'insularité aujourd'hui*. Rennes : Editions de la cité Ouest-France.
- Pesteil, P. (1995). Les pigeons en Castagniccia. Dans P. Simonpoli (ed) *La chasse en Corse*. Ajaccio : Parc naturel de la Corse, pp. 251-260.
- Petonnet, C. (1968). *Ces gens là*. Paris : Maspéro.
- Petonnet, C. (1979). *On est tous dans le brouillard. Ethnologie des banlieues*. Paris : Galilée.
- Petonnet, C. (1982). *Espaces habités. Ethnologie des banlieues*. Paris : Galilée.
- Petonnet, C. (1982). L'observation flottante. L'exemple d'un cimetière parisien. *L'Homme*, XXII, 4, pp.37-47.
- Pharo, P. (1993). *Le sens de l'action et la compréhension d'autrui*. Paris : L'Harmattan.
- Pharo, P. et Quéré, L. (1990). *Les formes de l'action*. Paris : EHESS.
- Piaget, J. (1950). *Introduction à l'épistémologie génétique. Tome 3 : La pensée sociologique*, Paris : PUF.
- Piazza, F. (1989). Littérature et poésie orale, Dans *Guides des départements : Corse du sud*. Projets Editions, Poitiers, pp.363-371.
- Piette, A. (1992). *Le mode mineur de la réalité*. Louvain-la-neuve : Peeters. Piette, A. (1996). *Ethnographie de l'action*. Paris : Métailié.
- Pina-Cabral, J. (1989). L'héritage de Maine : repenser les catégories descriptives dans l'étude de la famille en Europe. *Ethnologie Française*, 19, 4, pp. 329-340.
- Pincon, M. & Pincon-Charlot, M. (1990). Le nom de la lignée comme garantie de l'excellence sociale. *Ethnologie Française*, XX, 1, pp. 91-97.
- Pingaud, M.C. (1978). *Paysans en Bourgogne : les gens de Minot*. Paris : Flammarion.
- Piolle, X. (1987). *Du territoire au réseau, quel langage pour dire le mode de socialisation des espaces de proximité. L'articulation du micro-social à l'espace*. Colloque sur "les langues des représentations géographiques, Venise, pp.115-128.
- Platt, J. (1983). The development of the participant-observation method in sociology : origin myth and history. *Journal of the history of the behavioral sciences*, 19, pp.215-234.

- Poirier, J., Clapier-Valadon, S. & Raybaut, P. (1983). *Les récits de vie. Théorie et pratique*. Paris : PUF.
- Pomponi, F. (1992). (sous la dir. de). *Histoire d'Ajaccio*. Ajaccio : La Marge.
- Ponçin, L. (1985). *Zicavu, una mimoria par dumani, un itinéraire dans l'histoire d'une communauté villageoise corse de l'Alta Taravu*. Edisud.
- Ponçin, L. (1987). De l'utilisation de *la mimoria* dans l'étude des communautés rurales de la Corse du Sud. *BSSHNC*, 652, pp.235-243.
- Ponçin, L. (1989). Une commune au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, Appietto. *BSSHNC*, 656, 81-105.
- Ponçin, L. (1995). Journal de chasse, 1912-1914. Dans P. Simonpoli, (ed) *La chasse en Corse*. Ajaccio : Parc naturel de la Corse, pp.41-51.
- Poublan, D. (1991). Affaires et passions. Dans R. Chartier (ed) (1991) *La correspondance. Les usages de la lettre au XIX<sup>e</sup> siècle*. Paris : Fayard, pp.373-406.
- Pourcher, Y. (1992). L'enfant du pays, l'exemple de la Lozère (XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle). Dans C. Patriat et J.L. Parodi, *L'hérédité en question*, Paris : Economica.
- Pourcher, Y. (1994). *Les jours de guerre. La vie des français au jour le jour, 1914-1918*. Paris : Pluriel.
- Pourcher, Y. (1997). Un ethnologue dans l'histoire. Dans M. Abélès & H.P. Jeudy (Eds). *Anthropologie du politique*. Paris : Armand Colin, pp.211-232.
- Pourcher, Y. (2000). Les clichés de la Grand Guerre. Entre histoire et fiction. *Terrain*, 34, pp.143-158.
- Prado, P. (1990). Culture et identité en Bretagne. *Ethnologie Française*, 2, pp.225-230.
- Proust, M. (1954). *Du côté de chez Swann*. Paris : Gallimard.
- P.U.L.A. (1990). *Les langues polynomiennes*. Corté : Université de Corse.
- Rabain, (1979). *L'enfant du lignage. Du sevrage à la classe d'âge chez les Wolof du Sénégal*. Paris/lausanne : Payot.
- Rabinow, P. (1985). Fantasia dans la bibliothèque : les représentations sont des faits sociaux. Modernité et post-modernité en anthropologie. *Etudes Rurales*, 97-98, pp 91-114.
- Racault, J.M. (1995) De la définition de l'île à la thématique insulaire. Dans J. C. Marimoutou et J. M. Racault (sous la dir. de) *L'insularité. Thématique et représentation*. Université de la Réunion/ L'Harmattan, pp.9-13.
- Radcliffe-Brown, A.R. (1968). *Structure et fonction dans la société primitive*. Paris : Minuit.
- Raffestin, C. (1980). *Pour une géographie du pouvoir*. Paris : Litec.

- Rappoport, J. (1988). History and everyday life in the Colombian Andes. *Man*, 23, pp.718-739.
- Raulin, H. et Ravis-Giordani, G. (1978) *L'architecture rurale française : Corse*. Paris : Berger-Levrault
- Ravis-Giordani, G. (1978). Espaces et groupes sociaux : organisation objective et appréhension symbolique. Dans *Pieve e paesi, communautés rurales corses*. Marseille : CNRS. Pp. 135-157.
- Ravis-Giordani, G. (1981). Préface à A. Albitreccia : *La Corse, son évolution au XIX<sup>e</sup> siècle et au début du XX<sup>e</sup>* (et) *Le plan terrier de la Corse au XVIII<sup>e</sup> siècle*. Marseille : Laffitte reprint.
- Ravis-Giordani, G. (1983). *Bergers corses, les communautés villageoises du Niolu*. Marseille : Edisud.
- Ravis-Giordani, G. (1989). Une vision du monde méditerranéenne : l'exemple de la Corse. Dans *L'univers philosophique, Encyclopédie philosophique universelle*. Paris : PUF, pp.1564-1569.
- Ravis-Giordani, G. (1990). La casa et la piazza, ou la leçon de Grosso Minutu. *Terrain*, 15, pp.41-48.
- Ravis-Giordani, G. (1992). Le visible et l'invisible, Dans F. Ettori; R. Pecqueux-Barboni; F. Pomponi; P. Simi; J. Renucci : *Corse*. Paris : Bonneton, pp 192-207.
- Ravis-Giordani, G. (1996). Ecouter et voir, Préface à I. Hubatschek : *l'île des bergers*. ed. Hubatschek.
- Ravis-Giordani, G. (1997). Le miroir aux métaphores. *Ethnologie Française*, XXVII, pp.355-365.
- Ravis-Giordani, G. (2000). "Mémoire de l'île". Le premier atlas ethno-historique. Nice-Matin, 28/04/2000, pp.26-27.
- Redfield, R. (1930). *Tepoztlan, a mexican village*. Chicago : University of Chicago Press.  
Chicago : University of Chicago Press.
- Redfield, R. (1955). *The little community, view points for the study of the human whole*. Chicago : University of Chicago Press.
- Redfield, R. (1956). *The little community, peasant society and culture*. Chicago : University of Chicago Press.

- Reichel Dolmatoff, G. (1961). *The people of America : the cultural personality of a Colombian Mesitzo village*. London : Routledge & Kegan Paul.
- Reichel Dolmatoff, G. (1976). Cosmology as ecological analysis : a view from the rain forest. *Man*, 11, pp.307-318.
- Reig, D. (Dir.) (1997). *L'île des merveilles. Mirage, miroir, mythe*. Paris : L'Harmattan
- Renan, E. (1992). *Qu'est-ce qu'une nation*. Paris : Presse Pocket.
- Revel, J. (1989). L'histoire au ras du sol, Préface à G. Levi : *Le pouvoir au village*. Paris : Gallimard, pp.I-XXXIII.
- Revel, J. (1995). Ressources narratives et connaissance historique. *Enquête*, 1, pp.43-70.
- Revel, J. (1996). (sous la dir. de) *Jeux d'échelles. La micro analyse de l'expérience*. Paris : Gallimard/Seil/Hautes Etudes.
- Ricciari-Bartoli, L. (1994). Famille et émigration. *Etudes Corses, 42-43 (L'île-Famille)*, pp. 199-221.
- Ricoeur, P. (1969). *Le conflit des interprétations*. Paris : Seuil.
- Ricoeur, P. (1970). Qu'est-ce qu'un texte? Expliquer et comprendre. Dans H.G. Gadamer (Ed.) *Hermeneutik und dialectik*. Tubingen : JCBM, pp.181-200.
- Ricoeur, P. (1981-1985). *Temps et récit*. Paris : Seuil. 3tomes;
- Ricoeur, P. (1986). *Du texte à l'action. Essais d'herméneutique. II*, Paris : Seuil.
- Ricoeur, P. (1998). La marque du passé. *Revue de Métaphysique et de Morale*, 1, pp.7-31.
- Ricoeur, P. (1990). *Soi comme un autre*. Paris : Seuil.
- Rinaudo, Y. (1996). Les campagnes méditerranéennes : de la terre au paysage. *Méditerranée*, 1-2, pp.43-51.
- Robiquet, M. F. (1835). *Recherches historiques et statistiques sur la Corse*. Paris : Benelli.
- Rogers, S.C. (1992). Culture et changement social dans l'occident contemporain. *L'Homme*, 121, jan-mar, pp.31-46.
- Rollin, O. (1993). *L'invention du monde*. Paris : Seuil.
- Roncayollo, M. (1998). Images de la Corse. Dans Guides bleus Hachette : *La Corse*, Paris : Hachette, pp.53-75.
- Romain, J. (1988). *Les hommes de bonne volonté*. Paris : Livre de poche.
- Rosaldo, R. (1984 ). From the door of his tent : the fieldwork and the inquisitor. Dans J. Clifford & G. Marcus (Eds) *Writing culture. The poetics and politics of ethnography*. University of California Press, pp.77-97.

- Rosenthal, P.A. (1996). Construire le "macro" par le "micro" : Fredriik Barth et la microstoria. Dans J. Revel (sous la dir. de) *Jeux d'échelles. La micro analyse de l'expérience*, Paris : Gallimard/Seuil/Hautes Etudes, pp.141-159.
- Rossi, P. (1989). Toujours rebelles. *Kyrn*, 13 octobre, pp.48-51.
- Rovere, A. (1997). Plan Terrier et conscience sociale. Dans *Catalogue de l'exposition «Mesure de l'île»* Corte : Musée d'anthropologie de la Corse, pp.163-172.
- Roy, C. (1994). Une petite fille Araméenne passée au fil de l'épée par les soldats d'Assurbanipal en 655 avant notre ère. *Le Monde de l'Education*, septembre, p. 81.
- Sagnes, S. (1995). De terre et de sang : la passion généalogique. *Terrain*, 25, pp.125-146.
- Saint-Sernin, B. (1989). L'âme et l'action. Dans *L'univers philosophique*, Encyclopédie philosophique universelle. Paris : PUF; pp.103-108.
- Salhins, M. (1989). *Des îles dans l'histoire*. Paris : Gallimard.
- Salini, D. (1996). *Musiques traditionnelles de Corse*. Ajaccio : A Messagera/Squadra di u Finusellu.
- Salvadori, J.M. (1936). *Cent et un contes corses*. Ajaccio.
- Sambroni, A.M. (1992). Donna. Dans *Corse: défense d'une île* (collectif). Marseille : Ed. Autres Temps, pp. 103-122.
- Sanguinetti, A. (1980). *Lettre ouverte à mes compatriotes corses*. Paris : Albin Michel.
- Sanguinetti, S. (1987). L'information télévisée en Corse. *Cuntrasti*, 7, pp.82-87.
- Sanjek, R. (Ed.) (1990). *Fieldnotes. The making of anthropology*. Ithaca : Cornell University Press.
- Sansot, P. (1985). *La France sensible*. Paris : Champ Vallon.
- Sansot, P. (1986). *Les formes sensibles de la vie sociale*. Paris : PUF.
- Sansot, P. (1992). Connivences méditerranéennes. *Mappemonde*, 1, pp.2-3.
- Sansot, P. (1996). Du côté des gens de peu. *Magazine littéraire*, 340, pp.98-102.
- Santarelli, P. (1989). Territoires du mythe. *Kyrn*, 13 octobre, pp.54-56.
- Santini, Don M. (1998). Pour une taxinomie des récits mythiques corses. Dans F. Albertini & D. Salini (Sous la direction de) : *Iles et mémoires*. Colloque international et transdisciplinaire, Septembre 1996. Corte : Università di Corsica. pp.210-221.
- Sapir, E. (1967). *Anthropologie*. Paris : Minuit.
- Sarrault, A. (1931). *Grandeur et servitude coloniales*. Paris : Sagittaire.

- Sarrola, L. (1993). *Rapportu nantu Sarrola Carcopinu*. Prima annata di studi corsi. Università di Corti.
- Sartre, J.P.P. (1960). *Critique de la raison dialectique*. Paris : Gallimard.
- Sautter, G. (1976). Le paysage comme connivence. *Hérodote*, 16, pp. 40-67.
- Schutz, A. (1987). *Le chercheur et le quotidien*. Paris : Méridiens/klincksieck.
- Schützenberger, A.A. (1998). *Aïe mes aïeux*. Bruxelles : Desclée de Brouwer/La Méridienne.
- Schweder, R.A. & Levine, R.A. (Eds.) (1984) *Culture theory : essays on mind, self and emotion*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Schwimmer, E. (1994). Avant propos à B .Chérubini : *Localisme, fêtes et identités*. Paris : L'Harmattan/ Université de la Réunion, pp.V-XV.
- Searle, J.R. (1972). *Les actes de langage*. Paris : Seuil.
- Searle, J.R. (1985). *L'intentionnalité*. Paris : Seuil.
- Sebeok, T. (Ed) (1974). *Current trends in linguistics*, vol 12 : Linguistics and adjacent sciences, La Haye : Mouton.
- Segalen, M. (sous la dir. de) (1989). *L'autre et le semblable. Regard sur l'ethnologie des sociétés contemporaines*. Paris : Presses du CNRS.
- Segalen, M. (1997). Ethnologie française, ethnologies européennes. *Ethnologie Française*, XXVII, 3, pp.367-373.
- Segalen, V. (1995). *Essai sur l'exotisme. Une esthétique du divers*. Bibliothèque artistique et littéraire de Fontfroide.
- Senèque (1992). *Lettres à Lucilius*. Paris : Garnier Flammarion.
- Serpentini, A.L (1994). *Habitats villageois et genres de vie en Corse de la fin du XVI<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup>*. Dans Actes des II<sup>e</sup> journées universitaires corses de nice, 31 mai-1<sup>e</sup> juin 1991, Nice, 71-79.
- Serpentini, A.L. (1999). La Corse aux temps modernes, entre mythes et réalités. Dans A. Meistersheim (Dir) *L'île laboratoire*. Ajaccio : A. Piazzola, pp.46-54.
- Serres, M. (1997). Augures. *Monde de l'éducation*, novembre, 253, p.7.
- Servier, J. (1986). *L'ethnologie*. Paris : PUF.
- Servier, J. (1986). *Les méthodes de l'ethnologie*. Paris : PUF.
- Sfez, L. (1977) *L'objet local*. Paris : UGE.
- Silvani, P. (1990). *Corse de ma montagne*. Ajaccio : La Marge.
- Silvani, P. (1992). *L'archipel des Corses*. Ajaccio : La Marge.

- Simi, P. (1981). *Précis de géographie physique, humaine, économique, régionale, de la Corse*. Bastia/Ajaccio : collection "Corse d'hier et de demain" de la SDSHN Corse, n°11.
- Simi, P. (1992). *Atlas scolaire de la corse*. Bastia/Ajaccio : CRDP.
- Simmel, G. (1981). *Sociologie et épistémologie*. Paris : PUF.
- Simmel, G. (1984). *Les problèmes de la philosophie de l'histoire*. Paris : PUF.
- Simmel, G. (1986). Disgression sur le problème : comment la société est-elle possible ? Dans P. Watier (Ed.) *Georg Simmel, la sociologie et l'expérience du monde moderne*. Paris : Méridiens/Klincksieck, pp.21-45.
- Simonot, J.F. (1821). *Lettres sur la Corse*. Paris : Chaumerot Jeune.
- Simonpoli, P. (1988). Notes sur la recherche. Dans Parc Naturel de la Corse : *Arburi, arbe, arbigliule, savoirs populaires sur les plantes de Corse*. Ajaccio, pp.193-219.
- Simonpoli, P. (sous la dir. de) (1995). *La chasse en Corse*. Ajaccio : Parc naturel de la Corse.
- Sorbets, S. (1993). Le mot et la chose. Dans A.Mabileau (sous la dir. de) *A la recherche du local*, Paris : L'Harmattan, pp.29-40.
- Soustelle, J. 1935). *Mexique, terre indienne*. Paris : Plon.
- Southall, A.W. (1978). Ambositra, structure d'une petite ville malgache. Dans J. Poirier et A. Rabenoro (sous la dir. de) *Tradition et dynamique sociale à Madagascar*, IERIEI, IX, pp.1-30.
- Sperber, D. (1985). *Le savoir des anthropologues*. Paris : Hermann.
- Sperber, D. (1989). L'étude anthropologique des représentations : problèmes et perspectives. Dans D. Jodelet (sous la dir. de) *Les représentations sociales*. Paris : PUF, pp.115-130.
- Statszak, J.F. (1996). Ethnogéographie et savoirs géographiques : quelques problèmes méthodologiques et épistémologiques. *Bulletin de l'association géographique française*, 1, pp.39-53.
- Stétié, S. (1997). L'homme du double pays. *Esprit*, janvier, pp.140-142.
- Stewart, J. (1990). *Drinkers, drummers and decent folk. Ethnographic narratives of village Trinidad*. New York : State of University New York Press.
- Sthal, H. (1969). *les anciennes communautés villageoises roumaines*. Bucarest : Editions de l'Académie/Paris : Editions du CNRS.
- Strathern, M. (1988). *Problems with women and problems with society in Melanesia*. University of California Press.

- Strathern, M. (1993). Identité villageoise et parenté à Elmdon (Essex), Dans Cohen, A. ; Larsen, S.; Mc Farlane, G.; Mewett, P.; Peace, A.; Strathern, M; (1993) *Villages anglais, écossais, irlandais*. Toulouse : PUM, pp.75-106.
- Susini, M. (1950). *La fiera*. Paris : Seuil.
- Susini, M. (1981). *La renfermée, la corse*. Paris : Seuil.
- Tacussel, P. (1992). Habiter ses exil(e)s. *Cahiers de l'imaginaire. Roger Caillois et les approches de l'imaginaire*, pp.121-131.
- Tafari, P. (1986). La Corse. Dans Y. Lacoste (sous la dir. de) *Géopolitiques des régions françaises*. Paris : Fayard, 961-1131.
- Talayesva, Don C. (1942). *Soleil Hopi*. Paris : Plon
- Tesnières, L. (1959). *Eléments de syntaxe structurale*. Paris : Klincksieck.
- Textes et documents pour la classe (1996) *L'empire colonial à son apogée*. n°710.
- Thevenot, L. (1990). L'action qui convient. Dans P. Pharo & L. Quéré (sous la dir. de) *Les formes de l'action*. Paris : EHESS. pp.39-70
- Thevenot, L. (1993). Agir avec d'autres. Conventions et objets dans l'action coordonnée. Dans L. Quéré (Ed.) *La théorie de l'action*, Paris : Ed. du CNRS.
- Thiers, J. (1989). *Papiers d'identité(s)*, Ajaccio : Albiana.
- Thomas, W. & Znaniecki, F. (1998). *Le paysan Polonais en Europe et en Amérique*. Paris : Nathan (1ère Ed : 1919).
- Thuillier, G. et Tulard, J. (1992). *Le métier d'historien*. Paris : PUF.
- Todorov, T. (1981). *Bakhtine : le principe dialogique*. Paris : Seuil.
- Todorov, T. (1982). *La conquête de l'Amérique*. Paris : Seuil.
- Todorov, T. (1989). Fictions et vérités. *L'Homme*, 29, pp.7-33.
- Tornatore, J.L. (1991). Etre ouvrier à la navale à Marseille. *Terrain*, 16, pp.88-105.
- Torre, E. (1979). *Quelques aspects des communautés rurales corses du XVI° au XIX°*. Ajaccio : CRDP.
- Torre, E. (1977). *La Corse et les Corses sous le second empire (1852/1870)*. Ajaccio : CRDP.
- Touraine, A. (1973). *La production de la société*. Paris : Seuil.
- Touraine, A. (1974). *Pour la sociologie*. Paris : Seuil.
- Touraine, A. (1984). *Le retour de l'acteur : Essai de sociologie*. Paris : Fayard.
- Traimond, B. (1992). Où va l'ethnologie? *Géographie et cultures*, 3, pp.3-24.



- Tripier, P. (1998). Une sociologie pragmatique. Préface à W.I.Thomas et F. Znaniecki : *Le paysan Polonais en Europe et en Amérique*. Paris : Nathan. pp.5-44.
- Trognon, A. & Larrue, J. (1988). Les représentations sociales dans la conversation. *Connexions*, 1, pp.51-70.
- Turkle, S. (1984). *The second self. Computers and the human spirit*. New York.
- Turner, S. (1994). *The social theory of practices*. Cambridge : Polity Press.
- Tyler, S.A. (Ed.) (1969). *Cognitive anthropology*. New York : Halt, Rinehart & Winston.
- Tyler, S.A. (1984). Post modern ethnography : from document of the occult to occult document, Dans J. Clifford & G. Marcus (Eds) *Writing culture. The poetics and politics of ethnography*. University of California Press, pp.122-140.
- Urbain, J.D. (1992). La mort et l'infra ordinaire. *Utinam*, 2-3, pp.141-151.
- Verdier, Y. (1979). *Façons de dire, façons de parler. La laveuse, la cuisinière, la couturière*. Paris : Gallimard.
- Verdoni, D. (1998). L'île, une métaphore vive? Dans F. Albertini & D. Salini (Sous la direction de) : *Iles et mémoires*. Colloque international et trans disciplinaire, Septembre 1996. Corte : Universita di Corsica, pp.190-196.
- Verdoni, D. (1999). L'insularité, approche herméneutique de la variation. Dans A. Meistersheim (Dir) (1999) *L'île laboratoire*. Ajaccio : A. Piazzola, pp.436-442.
- Vergé-Franceschi, M. (1996). *Histoire de la Corse. Le pays de la grandeur*. Paris : Le Félin, 2 vol.
- Versini, X. (1980). *La vie quotidienne en Corse au temps de Mérimée*. Paris : Hachette.
- Veyne, P. (1971). *Comment on écrit l'histoire*. Paris : Seuil.
- Vialatte, A. (1992). *Almanach*, Paris : Julliard.
- Vinciguerra, M.J. (1999). L'île, laboratoire d'utopie. Dans A. Meistersheim (Dir) (1999) *L'île laboratoire*. Ajaccio : A. Piazzola, 345-350.
- Vitale, D. (1978). *Monographie d'un village de type agro-pastoral : Bocognano, de 1771 à 1818*. Mémoire de maitrise. Nice
- Vossler, K. (1925). *Geist und Kultur Dans der sprache*. Heidelberg.
- Vovelle, M. (1993). Histoire et représentation. *Sciences Humaines*, 27, pp.30-33.
- Wahl, J. (1952). *La pensée de l'existence*. Paris : Flammarion.
- Wax, M.L. (1972). Tenting with Malinowski. *American sociological review*, 37, 1, pp.1-13.
- Weber, E. (1983). *La fin des terroirs*. Paris : Fayard/Ed. Recherches.

- Weber, M. (1959). *Le savant et le politique*. Paris : Plon.
- Weber, M. (1964). *Les sectes protestantes et l'esprit du capitalisme*. Paris : Plon.
- Weber, M. (1965). *Essais sur la théorie de la science*. Paris : Plon.
- Weber, M. (1971). *Economie et société*. Paris : Plon.
- Weller, M. (1994). Le mensonge d'Ernest Cigare. Problèmes épistémologiques et méthodologiques à propos de l'identité. *Sociologie du travail*, 36, 1, pp. 34-51.
- White, L.A. (1959). *The evolution of culture*. New York : MC Graw-Hill.
- Wicklund, R.A. & Eckert, M. (1992). *The self-knower; a hero under control*. New York : Plenum Press.
- Williams, P. (1997). L'écriture entre l'oral et l'écrit. Dans D. Fabre (sous la dir. de) *Par écrit. Ethnologie des écritures quotidiennes*. Collection Ethnologie de la France, cahier 11, Paris : MSH. pp. 59-78.
- Willis, P.E. (1977). *Learning to labour*. Westmead : Saxon house.
- Windisch, U. (1982). *Pensée sociale, langage en usage et logiques autres*. Lausanne : L'Age d'homme.
- Winkin, Y. (1981). *La nouvelle communication*. Paris : Seuil.
- Winkin, Y. (1988). *Les moments et leurs hommes*. Paris : Minuit.
- Withing, B.B. & Withing, J.W.M. (1975). *Children of 6 cultures*. Cambridge : Harvard University Press, Massachussets.
- Wittgenstein, L. (1953). *Philosophischen untersuchungen*, London : Blackwell.
- Wittgenstein, L. (1976). *Philosophical investigations*. Oxford : Blackwell paperback.
- Wunderlich, D. (1976). *Studien zur sprechaktheorie*. Frankfurt : Suhrkamp.
- Wylie, L. (1968). *Un village du Vaucluse*. Paris : Gallimard.
- Zahan, D. (1963). *La dialectique du verbe chez les Bambara*. La Haye : Mouton.
- Zarzelli, F. (1977). Les monuments et oeuvres d'art de la Corse : le canton du Celavo-Mezzana, *Cahiers Corsica*, n° 73-74.
- Zemon-Davies, N. (1982). *Le retour de Martin Guerre*. Paris : Laffont.
- Znaniecki, F. (1934). *The method of sociology*, New York : Halt, Rinehart & Winston.
- Zonabend, F. (1980). *La mémoire longue : temps et histoire au village*. Paris : PUF.
- Zonabend, F. (1985). Du texte au prétexte. La monographie dans le domaine européen. *Etudes Rurales*, 97-98, pp. 39-46.
- Zonabend, F. et Jamin, J. (1980). Avant propos. *Etudes Rurales*, 97-98, pp. 9-12.

## Résumé

Le continuum épistémique de l'anthropologie s'étire depuis la distanciation maximale par rapport à l'objet jusqu'au désir d'implication du sujet dans celui-ci. Ces deux attitudes extrêmes constituent tendanciellement une anthropologie de « l'observateur » *versus* une « anthropologie » de l'acteur. Un examen de ces deux approches est mené à travers la littérature sociologique et ethnologique.

Le repérage de ces deux approches dans l'épistémé ethno-anthropologique corse, puis leur conjonction et leur dynamisation sur le terrain d'un village de Corse du Sud (Sarrola-Carcopino) à partir de données suscitées et non-suscitées, constituent l'ébauche d'une anthropologie de l'acteur et de l'observateur.

Croisant la problématique de l'insularité, cette anthropologie de la rencontre permet d'appréhender historiquement le village aussi bien depuis lui-même (socialité quotidienne, économie, politique, symbolique) que depuis son extériorité (le continent, les colonies autour de 1900) à travers les relations épistolaires entre une famille du village et l'un des siens, militaire engagé dans les campagnes coloniales (Tonkin, Madagascar, Soudan).

Contribution à une anthropologie historique de la Corse, la recherche présentée prend la forme d'une ethnologie-au-quotidien du quotidien local.

### Mots-clés

Acteur, Observateur, local, insularité, Corse, anthropologie de l'acteur et de l'observateur, données suscitées, données non-suscitées, données naturelles, colonies.

Anthropologie

Centre Interdisciplinaire de Recherches sur les Constructions Identitaires. (CIRCI) Université de La Réunion.